



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

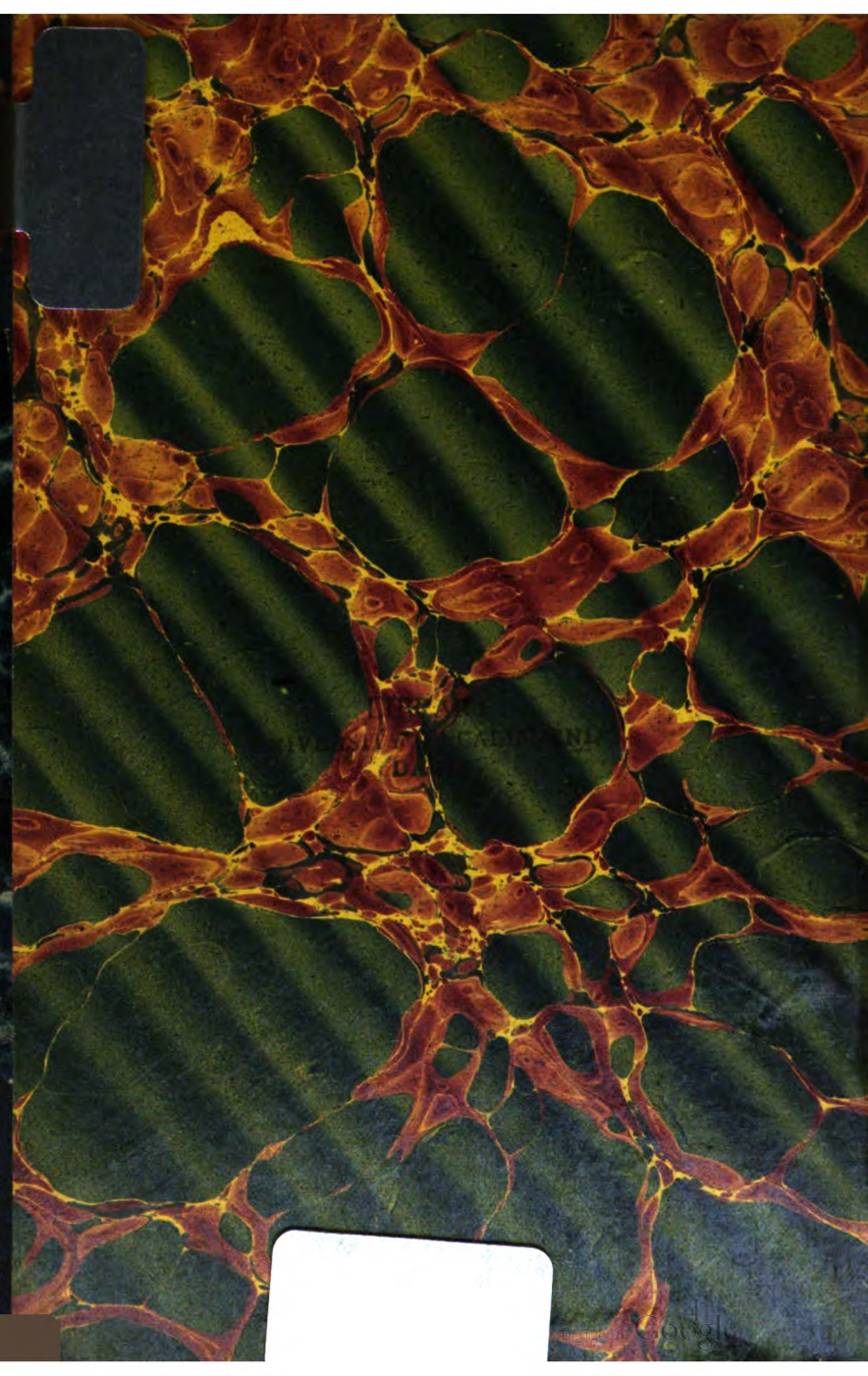
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

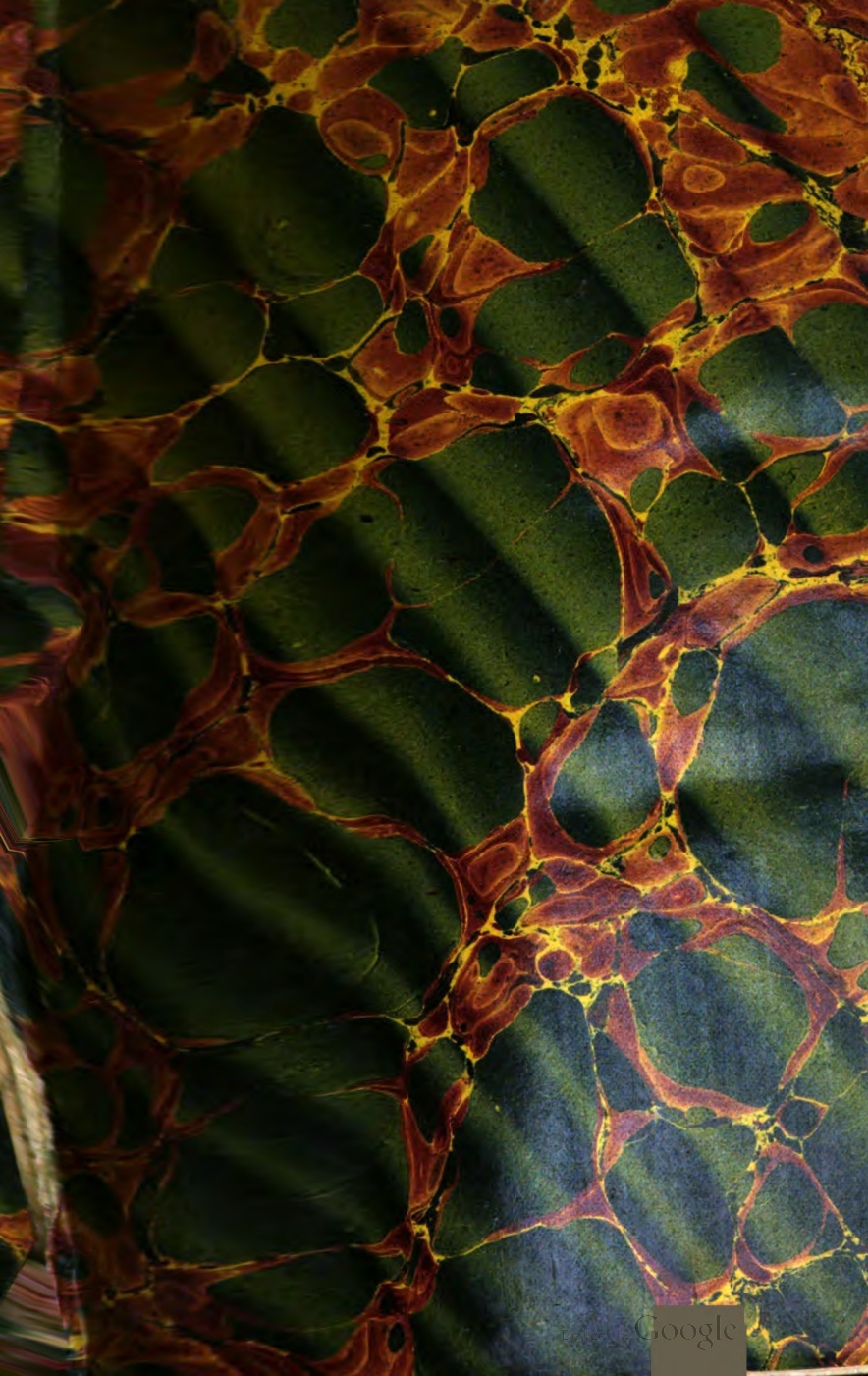
### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B 3 972 484













**ANNALES**

**DE LA**

**PROPAGATION DE LA FOI.**



---

*Avec approbation des Supérieurs.*

---

---

Lyon, imp. de J. B. PELAGAUD.

# ANNALES

DE LA

## PROPAGATION DE LA FOI

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES  
DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS  
RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA  
PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

---

TOME, DIX-SEPTIÈME.



A LYON,

CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,

Rue du Pérat, n° 6.

1845.

LIBRARY

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

DAVIS

Digitized by Google



---

# MISSIONS

## DE L'OCÉANIE OCCIDENTALE.

---

### MISSION DE TONGA.

---

*Lettre du P. Jérôme Grange, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, à M. Nicoud, curé de Saint-Clair (Isère).*

Tonga-Tabou, 1<sup>er</sup> juillet 1843.

« MONSIEUR ET BIEN CHER CURÉ,

« L'immense distance qui nous sépare ne fait que me lier plus étroitement à votre chère paroisse, et me rendre votre souvenir plus précieux ; aussi dérober-je avec bonheur quelques instants à mes nombreuses occupations pour m'entretenir avec vous.

« Il paraît certain que l'archipel de *Tonga*, d'où j'ai l'honneur de vous écrire, fut aperçu, il y a deux cents ans, par le Hollandais Tasman ; mais il n'y aborda pas. A peine y a-t-il soixante et dix ans que nos insulaires

TOX. XVII. 98. JANVIER 1845.

virent, pour la première fois, un navire qui les étonna beaucoup ; ils le prirent pour une île flottante, et finirent par le nommer *planche du ciel*, *papa languï*, nom qu'aujourd'hui ils donnent indistinctement à tout ce qui est étranger. Ce navire était commandé par le capitaine Cook.

« L'île de *Tonga-Tabou* est située par le 178° de longitude occidentale et le 21° parallèle-sud, et par conséquent peu éloignée de vos antipodes. C'est une terre entièrement plate ; point de ruisseaux, point de sources jaillissantes. Sa plus grande hauteur n'excède pas trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous pourrions craindre à chaque instant d'être submergés, si nous ne savions pas que celui qui a creusé l'Océan, lui a dit : Tu viendras jusqu'ici, et tu briseras contre ce grain de sable l'orgueil de tes flots. Sa plus grande longueur est de huit lieues, et elle ne dépasse pas quatre lieues en largeur. Elle est entourée d'une quarantaine d'îlots, tous plus élevés qu'elle, et qui semblent exécuter une danse au milieu du perpétuel balancement des vagues. Le terrain, à peu près sans pierres, est d'une grande fertilité. L'île est bien boisée, quoiqu'elle ait peu de grands arbres ; il en est cependant quelques-uns d'une prodigieuse grosseur, j'en ai mesuré un qui avait cinquante-six pieds de circonférence.

« La population de *Tonga-Tabou* est d'environ quinze mille âmes ; ajoutez-y le même chiffre pour les sept autres îles qui sont habitées, et vous aurez un total de trente mille âmes pour tout l'archipel, et non pas deux cent mille, comme je le lis dans presque toutes les géographies. Voilà le troupeau que nous devons évangéliser, mon confrère et moi. Avant de vous parler de nos travaux, je vous ferai connaître en peu de mots le peuple qui nous est confié.

« Sa nourriture consiste en bananes, ignames et fruits

à pain ; le coco et le kava forment la boisson ordinaire. Le bananier croît annuellement et très-vite ; il produit une seule grappe où l'on compte jusqu'à cent cinquante fruits, aussi gros que vos plus belles figues de France. Aussitôt que le fruit est mûr, la plante meurt, et se trouve bientôt remplacée par un nouvel arbre qui sort de sa tige. Ses feuilles, longues de six pieds et larges de trois, servent aux insulaires de plats et de table. La banane est d'un bon goût, mais peu nourrissante. L'igname, qui fait le principal aliment des naturels, est une grosse racine, pesant de dix à cinquante livres, assez semblable pour la saveur à nos pommes de terre. L'arbre à pain, qui a quelque rapport avec les gros noyers de France, porte un fruit de quatre à cinq livres, qui est d'un très-bon goût lorsqu'il est cuit au four. Le cocotier, admirablement placé par la Providence dans ces îles basses et peu arrosées, donne continuellement des fruits qui contiennent trois à quatre verres d'une eau très-agréable à boire, et dont la chair n'est pas à dédaigner lorsqu'on les laisse mûrir. Son noyau produit une huile abondante, dont les indigènes font usage pour apprêter leurs mets et s'oindre le corps. Il serait trop long d'énumérer tous les avantages du cocotier ; il suffit de dire qu'il pourrait servir à nourrir, habiller et loger les naturels. Le kava est une plante assez semblable, pour l'extérieur, à l'hortensia, mais beaucoup plus grande. Nos insulaires en mâchent la racine, puis la délayent dans de l'eau qu'ils boivent ensuite avec délices. Les Européens partagent peu leur enthousiasme pour cette liqueur divine, soit à cause de son âpreté, soit à cause de sa préparation dégoûtante ; mais le Missionnaire ne pourrait s'en abstenir sans nuire à la confiance que demandent ses travaux. J'en ai pris jusqu'à dix fois par jour.

« *Tonga-Tabou* possède encore des orangers et des citronniers aussi forts que les noyers d'Europe. Le coco-

nier et la canne à sucre y croissent parfaitement bien. Mais le fruit qui me paraît mériter une mention honorable, bien qu'il soit peu estimé des naturels, est l'ananas, grosse fraise épanouie sur une tige épineuse, pesant jusqu'à trois livres, et surpassant autant par sa qualité que par sa grosseur les fraises de France. C'est le seul fruit parfaitement bon que j'aie mangé dans ces îles. J'ai introduit la vigne et le figuier qui, d'après les connaissances que j'ai en agriculture, doivent bien réussir. En onze mois la vigne a poussé des sarments de trente pieds de long. Les figuiers nous ont déjà donné deux fois d'excellentes figues, et la troisième récolte commence à paraître. Parmi les différents arbustes que j'ai apportés, la rose, la balsamine et le géranium ont seuls réussi.

« Nous avons quelques animaux domestiques, tels que le chien, le chat, le porc, les poules, canards, dindes, pigeons. J'ai amené de Sydney des brebis qui prospèrent. *Tonga* a beaucoup de rats et de lézards, mais point d'animaux venimeux.

« Les naturels de *Tonga* ne diffèrent guère des Européens pour la taille, les traits et la couleur ; ils sont un peu basanés, ce qu'on doit attribuer à la température très-élevée du climat : il est assez difficile d'avoir le teint bien frais avec trente degrés (Réaumur) de chaleur, comme nous les avons pendant quatre à cinq mois de l'année, où le soleil est près de notre zénith. Ici, comme en France, je me trouve dans la classe des hautes tailles ; on voit cependant ici moins de petits hommes qu'en Europe. Si nos insulaires n'ont pas la stature élevée que je leur trouve dans les relations de voyages, ils n'ont pas davantage la vigueur qu'on se plaît à leur attribuer ; il en est peu qui n'aient quelques plaies existantes ou cicatrisées, et plus de la moitié d'entre eux meurt poitrinaire. Outre leur mauvaise nourriture, beaucoup d'autres raisons contri-

buent à cet état de faiblesse, sans parler de leurs excès dans le mal.

« Si les voyageurs qui ont tant vanté leur propreté, avaient été obligés de vivre seulement quinze jours avec eux, ils auraient, je pense, changé de langage. Sans doute qu'ils ne les ont vus que dans leurs fêtes. Oh ! alors ils sont parés avec autant de recherche que peut le permettre une agreste pauvreté ; ils savent tirer parti, dans l'intérêt de leur coquetterie, de tout ce que leur fournissent l'industrie et la nature. Hors de là, c'est une malpropreté dégoûtante.

« Au reste, on peut dire qu'ils sont beaux, intelligents, toujours gais ; les Français sans éducation sont moins polis et surtout moins hospitaliers. Aussi je crois qu'ils sont bien loin de mériter, sous ce rapport, le nom de sauvages qu'on leur donne. Se rencontrent-ils ? ils s'offrent leurs amitiés, *tsi oto ofa* (mon amitié) ; s'ils portent quelque chose qu'ils puissent donner, comme du kava ou des fruits, ce serait une grande malhonnêteté de ne pas l'offrir. N'ont-ils rien, ils en font mille excuses. Les subalternes s'asseyent à terre pour parler à leurs supérieurs. Allez-vous dans une case ? c'est le gracieux salut *tsi oto ofa*, puis des remerciements pour votre visite, des félicitations sur votre santé, et tout en vous présentant le kava, ils s'excusent de n'avoir rien à vous offrir. Si vous ne demeurez pas assez longtemps pour qu'ils puissent vous préparer des aliments, ils se confondent en regrets de n'avoir pas prévu votre arrivée. Dans les visites de cérémonie, outre le kava, qui est de rigueur, ils se font mutuellement des présents ; ils ne savent jamais rien refuser de ce qu'on leur demande. Dans les rapports particuliers que nous avons avec eux, ils ont en général la même civilité à notre égard.

« Les hommes et les femmes ont les cheveux courts, et



Les enfants des deux sexes portent jusqu'à l'âge de douze ans une espèce de tonsure, faite au rasoir ou au moyen d'une dent de requin ; c'est un triangle qui a sa base sur le front, et son sommet à la partie inférieure du derrière de la tête, laissant de chaque côté un toupet bien frisé, qui leur donne un air tout à fait gentil. Ils naissent aussi blancs qu'en Europe, ce n'est qu'insensiblement qu'ils se cuivrent. Les hommes faits sont tatoués depuis les genoux jusqu'à la ceinture ; ce tatouage est pour eux l'époque d'une fête. Ils ont peu de barbe et ils se rasent souvent. Les femmes portent les mêmes habillements que les hommes ; ils consistent en tapes, ou étoffes faites avec des écorces d'arbres, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'au genou. Au reste, les usages sont à peu près les mêmes ici qu'à Wallis, et vous en avez lu la description dans les Annales de la Propagation de la Foi.

« Il serait difficile de dire quel est le vice dominant des naturels ; l'orgueil, l'immoralité, la paresse, marchent de pair. Dans leurs rapports avec les blancs ils sont assez peu respectueux ; ils affectent même une espèce de mépris. Je serais presque porté à croire que ce mépris, ils l'ont dans le cœur, et que les marques particulières d'amitié qu'ils leur donnent quelquefois, sont ordinairement intéressées. A leurs yeux, aucun peuple sur la terre n'est digne de s'asseoir auprès d'un kanack de *Tonga*. Lui seul sait quelque chose. De même qu'autrefois, qui n'était pas Grec ou Romain, était considéré comme barbare, ainsi, d'après les idées de nos insulaires, celui qui n'est pas de l'*Ile-Sacrée* (c'est ce que signifie *Tonga-Tabou*) est ignorant et esclave. Si le roi de France venait ici, on lui donnerait sans doute de grandes marques de respect, moins toutefois qu'au roi et aux principaux chefs indigènes ; le dernier esclave de *Tonga* se croirait d'origine plus noble que lui. Quant à la moralité, n'en parlons pas ; le vice ici n'a aucun se-

crct, même pour les enfants. Disons toutefois qu'on nous respecte et qu'on se gêne beaucoup en notre présence.

« La paresse semble être leur défaut de prédilection. Les naturels ne font d'autre travail que celui dont ils ne peuvent se dispenser. Hors les jours de fêtes, ils mangent très-peu, de sorte que la nourriture d'un homme en France suffirait ici abondamment pour dix personnes. Ils souffrent, mais pour eux mille fois mieux vaut souffrir la faim que supporter la fatigue. Il en advient que nous sommes réduits à faire de temps en temps bien des jeûnes forcés.

« Les naturels de *Tonga* ne sont point grossièrement idolâtres ; les *esprits* seuls reçoivent leurs adorations, et, comme les païens de l'ancien monde, ils débitent à leur sujet mille contes absurdes. Le plus grand de leurs dieux est *Maoui* qui, de temps immémorial, pécha *Tonga* dans l'Océan. On conserve encore, disent-ils, l'hameçon qui servit à tirer l'île du fond des mers. Mais ceux qui en ont la garde, ont soin de dire que le premier qui le verra sera frappé de mort. La vue n'en est permise qu'au roi seul, enfant bien-aimé de *Maoui*.

« Lorsque nous les interrogeons sur l'origine de leurs divinités, ils balbutient quelques mots, puis finissent par dire : « Nous n'en savons rien, nous faisons comme nos pères. » Toujours est-il certain que les objets de leur culte sont des esprits malins qu'ils craignent beaucoup, mais qu'ils n'aiment pas. Ces dieux habitent invisiblement, dit-on, dans les grands chefs et dans les vieilles femmes. Nos insulaires sont aussi esclaves de mille superstitions : toucher un bâton placé à l'entrée d'une plantation de bananiers ou de cannes à sucre, est un crime que les esprits punissent de mort. Personne, s'il n'est grand chef ou ami des dieux, ne peut manger une tortue ou tout autre ob-

jet estimé dans le pays. Cependant ces idées s'en vont, et les jeunes gens surtout les méprisent. Les vieillards seuls font résistance. « Les Dieux que les Missionnaires nous  
 « annoncent, disent-ils, sont bons sans doute, mais les  
 « nôtres ne le sont pas moins, puisque ce sont eux qui  
 « font croître les ignames, les cocos et surtout le kava.  
 « Tenons bon, il faut au moins que la moitié de l'île  
 « reste fidèle à nos anciens dieux ; autrement ils se ven-  
 « geraient de notre abandon par notre perte. »

« Les habitants de *Tonga* tiennent à honneur d'avoir un grand nombre d'enfants, et ils les élèvent avec une tendre sollicitude jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans. A cette époque ils les abandonnent ; aussi les jeunes gens n'ont-ils aucun respect pour leurs parents. Bien différents des Nouveaux-Zélandais, qui exposent leurs infirmes en plein air et les délaissent, nos insulaires ont recours à tous les moyens imaginables pour obtenir leur guérison : le malade est bien logé, sa nourriture préparée avec soin ; on fait pour sa santé des vœux et des prières. Si un grand chef est alité, on coupe des doigts à plusieurs personnes, quelquefois même on en immole pour apaiser la *Divinité malfaisante qui dévore les malades tout vivants*.

« Mais rien n'égale le soin qu'ils prennent de la sépulture des morts. Dès qu'un naturel a rendu le dernier soupir, les voisins en sont informés, et à l'instant toutes les femmes viennent pleurer autour du corps. — Ici jamais les hommes ne pleurent. — On le garde ainsi un ou deux jours, pendant lesquels on s'occupe à ériger son tombeau près de la demeure de ses parents. La maison sépulcrale est belle, bâtie sur une éminence, entourée d'une jolie palissade de bambous choisis ; l'enceinte est plantée de toutes sortes d'arbustes odoriférants et surtout d'immortelles. Enfin le monument est couvert d'un toit artistement travaillé. Pour le tombeau des rois ou des plus grands

chefs, on va chercher des pierres colossales dans les îles lointaines, pour couronner le sépulcre. J'en ai vu une qui a vingt-quatre pieds de long sur huit de large et dix-huit pouces au moins d'épaisseur. L'un de ces tombeaux a été construit par les gens de Wallis, qui ont apporté des blocs énormes dans d'immenses pirogues. C'est prodigieux pour ces peuples. Mais ce qui fait gémir sur le malheur de nos insulaires, c'est de voir ces pleureuses qui, pour témoigner leur douleur, se coupent les doigts, se fendent le nez, les oreilles et les joues; et cependant, tant de larmes ne sont que de vaines cérémonies, où le cœur n'a point de part : ces femmes sont bien joyeuses lorsqu'elles se voient délivrées d'un tel supplice.

« Nos insulaires n'ont aucune forme régulière d'administrer la justice. La volonté bizarre d'un tyran, qui ne pense à faire respecter l'ordre que lorsqu'il y est personnellement intéressé, voilà l'unique et souveraine loi. J'ai vu des hommes en tuer d'autres sans que personne se soit le moins du monde inquiété de venger le crime. Avec des usages aussi arbitraires, ce qui m'étonne c'est que ces peuples ne soient pas parvenus à se détruire.

« Il n'y a pas de despote plus redouté que le roi du pays. Lorsqu'il commande, chacun s'empresse de lui obéir : veut-il faire mourir quelqu'un de ses sujets, il n'a qu'à l'envoyer chercher ; soyez sûr que la victime contre laquelle est décerné ce mandat d'amener, ne cherchera pas à prendre la fuite, lors même qu'elle connaîtrait le motif de son appel. Aussitôt que le tyran se lève, c'est à qui aura l'honneur de lui baiser les pieds. Ouvre-t-il la bouche ? chacun écoute avec une respectueuse attention ; et ses oracles fussent-ils autant de sottises, tout le monde de répondre : C'est la vérité, *boe!* Ce régime d'esclavage apportera un grand obstacle à la conversion du peuple ; parce que les chefs ont en général de fortes raisons pour

demeurer dans l'infidélité, et que, d'ailleurs, les sujets sont peu hardis à prendre l'initiative ; nous espérons néanmoins, parce que Dieu tient dans ses mains le cœur des peuples et des rois.

« Ici la cuisine est toujours en commun ; c'est assez d'apercevoir la fumée d'un banquet pour avoir droit d'y prendre place. Quelqu'un prépare-t-il un mets, tout le quartier en est informé, et il est de bon ton que celui-là seul qui l'a apprêté, n'en goûte point. Si l'on veut faire cadeau d'un porc ou d'un autre animal, on vous le donne, on le tue, on le mange ; il ne vous reste que l'honneur de régaler vos voisins. Je vous ai parlé plus haut de l'empressement des naturels à offrir des fruits aux personnes qu'ils rencontrent sur leur route ; cette politesse, cette communauté de biens, qui paraît si belle au premier abord, est loin d'être utile en réalité. Qu'en arrive-t-il ? chacun compte sur son voisin, et personne ne pense à se pourvoir de ce qui lui est nécessaire. Ainsi nos kanacks vivent dans une funeste oisiveté, et meurent souvent de faim, dans une île si féconde qu'un seul jour de travail par semaine suffirait à un père de famille pour nager dans l'abondance avec tous ses enfants.

« Nos insulaires bâtissent avec assez d'élégance ; leurs maisons sont de forme elliptique, disposées à peu près comme un vaste parapluie, et ouvertes à tous les vents, ce qui est un avantage dans les grandes chaleurs. Elles sont assez élevées, et pour l'ordinaire d'une grande propriété à l'extérieur. Je ne pense pas qu'un bon ouvrier européen, avec une simple hache comme nos indigènes, pût travailler avec autant d'adresse, je dirais même d'élégance, la charpente et les colonnes qui soutiennent leurs cases. Ils excellent surtout à les revêtir de tresses, dont ils forment un tissu de diverses couleurs, représentant des figures de la plus étonnante régularité. Ces tresses sont

une espèce de ficelle plate, qui leur sert à lier les bois et leur tient lieu de clous. Leurs embarcations ou pirogues sont d'une beauté à ravir l'admiration des Européens eux-mêmes. J'en ai vu qui avaient cent cinquante pieds de long ; elles étaient ornées de brillants coquillages et de plumes des plus beaux oiseaux du pays ; ils savent aussi très-bien confectionner les voiles et les cordages. Montés sur ces petits navires, nos insulaires font quelquefois jusqu'à trois cents lieues, sans autre boussole que les astres.

« Pendant les dernières années, des guerres de religion avaient divisé et armé les unes contre les autres les diverses tribus de *Tonga*. Les adeptes des ministres protestants voulaient propager leur foi avec les armes parmi leurs compatriotes rebelles, qu'ils appelaient *le parti du diable*. Alors les deux camps se sont construit des forts pour se mettre à l'abri des surprises, et ils s'y retirent pendant la guerre ; en temps de paix ils habitent des villages qui sont aux environs. *Tonga* compte quatre redoutes principales : Bèa, où nous résidons, est la mieux fortifiée ; aussi est-elle réputée presque imprenable. Des Européens nous assurent qu'elle a renfermé jusqu'à cinq mille hommes ; je crois le nombre exagéré, mais deux à trois mille peuvent y habiter à l'aise. Elle est divisée en compartiments par de jolies haies de roseaux, et ces divers compartiments où sont groupées les maisons, forment des rues qui se croisent en tout sens et donnent à ce camp l'aspect d'une petite ville.

« Bèa a soutenu un siège il y a trois ans. Une tribu gagnée au protestantisme, qui tentait depuis plusieurs années, mais toujours en vain, de faire embrasser sa croyance à la peuplade infidèle qui nous donne l'hospitalité, décida que ces endurcis se convertiraient, ou qu'ils expieraient leur obstination par la mort. Le Ministre anglais, qui dirigeait

cette affaire, fit entrer dans ses vues un commodore de sa nation, dont le navire était en rade. On vint donc assiéger la place en forme ; le *parti du diable* se mit en état de défense, et il fut heureux. Le commodore Croker fut tué avec onze des siens et beaucoup d'insulaires ; mais il ne périt personne du côté des infidèles, qui restèrent maîtres de trois pièces de canon.

« Dernièrement, un capitaine anglais est venu réclamer ces trois pièces ; il les exigeait avec un ton de hauteur, offrant toutefois une récompense aux vainqueurs, et il ajoutait qu'ils pourraient avoir à se repentir s'ils n'accédaient pas à sa demande. Alors un des chefs, après avoir pris l'avis des autres guerriers, parla ainsi au commandant : « Vous êtes venus nous attaquer chez nous, « lorsque nous jouissions de la paix la plus profonde ; « nous n'avons fait que nous défendre, alors que nous « aurions eu des raisons pour attaquer. Les canons que « nous avons pris, nous appartiennent d'après les lois « du pays ; nous pourrions donc les garder et nous en « servir contre vous. Mais, afin de vous montrer que « nous ne vous craignons pas, nous vous les rendons. « Pour les vendre, nous ne le voulons pas ; c'est au pé- « ril de notre vie, au péril de la vie de nos femmes et de « nos enfants, que nous les avons conquis ; il n'y a pas de « prix pour cela. Prenez-les et allez-vous-en. »

« Quoique le pays ne parle guère à l'imagination, à cause de sa monotonie et de son peu d'étendue, les habitants de *Tonga* ne sont pas cependant tout à fait étrangers à la poésie. Ils composent eux-mêmes des chansons qu'ils savent rendre tristes ou joyeuses selon la circonstance. Lorsqu'un convoi de pirogues part pour une île lointaine, grand nombre d'indigènes accompagnent leurs frères sur le rivage ; puis, au moment où les voyageurs mettent à la voile, deux ou trois cents personnes entonnent ce

chant mélancolique et harmonieux : « Où vas-tu, jeune  
 « et imprudent oiseau, où vas-tu? pourquoi t'abandon-  
 « ner aux caprices des flots et des ondes trompeuses? Tu  
 « ne pourras plus désormais étancher ta soif dans le creux  
 « du bambou, ou dans l'épaisse écorce du cocotier. Le  
 « bananier, de ses larges feuilles, ne te défendra plus  
 « des ardeurs du soleil, ni du froid de la nuit ; et si le  
 « vent vient à souffler, tu n'auras plus pour abri les ailes  
 « de ta mère. Où vas-tu, jeune et imprudent oiseau, où  
 « vas-tu? » et ils répètent en cadence ce chant si doux  
 jusqu'à ce que les pirogues aient disparu à leurs yeux.

« Laissez-moi maintenant vous parler un peu de notre nouvelle Mission. Les protestants sont en possession de l'île depuis plus de vingt ans. On ne peut nier qu'ils n'aient de leur côté beaucoup de naturels. S'ils sont venus annoncer Jésus-Christ à ces peuples, du moins ont-ils prêché à la manière de Mahomet, et s'ils ont opéré des conversions, c'est avec le sabre. Je suis sûr qu'ils n'ont qu'un bien petit nombre de partisans sincères et qui leur soient attachés. J'ai demandé à plusieurs insulaires pourquoi ils n'avaient pas embrassé le protestantisme, depuis si longtemps qu'il y avait des ministres dans leur île ; et j'ai toujours reçu la même réponse : « J'avais peur des coups. »

« En effet, on ne voudrait pas croire en Europe avec quelle sévérité les protestants traitent leurs néophytes. Ce n'est pas assez de leur interdire tous les amusements, on leur impose des jeûnes arbitraires, on les soumet à une pénitence publique. Les travaux forcés suivent de près la moindre infraction à des pratiques indifférentes: il n'est pas rare de voir un pauvre kanack attaché à un arbre, frappé jusqu'à tomber sous les coups, et cela tout simplement pour avoir fumé une pipe. Je dois le dire néanmoins, depuis notre arrivée dans cette île, les ministres ont cru qu'il était



de leur intérêt de revenir à un régime plus doux, et j'avoue qu'il y a sur ce point une grande amélioration. Notre présence n'eût-elle amené que ce résultat, il faudrait encore s'en réjouir pour l'humanité.

« Il n'y a pas encore un an que le P. Chevron s'est établi à *Tonga-Tabou* : deux jours après son arrivée, il lui fut enjoint de partir. Vous comprenez sans peine quels étaient les moteurs de cet ordre. Trois mois plus tard, lorsque j'arrivai ici, nous craignâmes un instant un soulèvement général, et nous ne nous fîmes point illusion sur ses causes ; mais nous avons pris patience, et peu à peu le calme s'est rétabli. Maintenant nous commençons à avoir un petit troupeau. Déjà plus de deux cents naturels assistent, matin et soir, à la prière et à nos instructions. Il est à croire que si nous étions venus les premiers, il nous eût été facile de les gagner tous ; mais, après avoir été prévenus par un enseignement contradictoire, ils ne savent à quelle doctrine donner le choix. D'ailleurs, tant d'étrangers les ont déjà dupés, qu'ils sont portés à les croire tous trompeurs ; et en cela beaucoup d'entre eux ne distinguent pas le matelot du Missionnaire, et le Missionnaire catholique du ministre protestant. Ce sont des étrangers, cela suffit. « Ils viennent, disent-ils, pour se disputer les uns les autres, pour manger ce que nous avons de meilleur, et se moquer de nous ; puis ils finiront par s'emparer de nos terres. » Malgré cet obstacle, notre courage n'est point abattu ; nous comptons sur la grâce de celui qui est le maître des cœurs, et sur la protection de la Vierge puissante *qui seule a terrassé toutes les hérésies dans l'univers*. Tôt ou tard nous triompherons. L'intelligence des insulaires aidera même à nos progrès, car ils raisonnent assez bien ; je vais vous en donner des exemples.

« Un de nos fervents catéchumènes disputait un jour

avec un de ses compatriotes protestants. Celui-ci donna en preuve de la vérité de sa secte qu'elle avait été apportée la première dans leur île. Le catéchumène répondit : « Il ne faut pas trop faire attention à l'époque où une religion a été enseignée dans un pays ; mais il faut examiner avec soin si les Missionnaires qui l'ont prêchée ont été envoyés par le vrai Maître. En effet, ajouta-t-il, les voleurs de fruits devançant toujours le propriétaire. » — Le naturel protestant, qui crut avoir trouvé une raison péremptoire, s'empressa de riposter avec un ton de suffisance : « Notre religion est bien la meilleure, car notre ministre n'a voulu avoir aucune relation avec l'Évêque, lorsque ce dernier vint ici pour laisser Seto (le P. Chevron), parce qu'il est écrit qu'on ne doit point avoir de communication avec les méchants ; il se cache et nous fit tous cacher. — C'est bien, c'est bien, dit le néophyte, voilà une raison qui prouve encore que notre Eglise est bonne. » Puis continuant sa comparaison : « N'est-il pas vrai, ajouta-t-il, que le voleur se cache, lorsqu'il voit venir le propriétaire ; et il cache aussi les choses volées, parce qu'il craint qu'on ne le punisse et qu'on ne lui enlève son larcin. Ainsi fit votre ministre, parce qu'il avait volé la religion d'Évêque, et qu'il s'était mêlé d'enseigner sans avoir été envoyé par le vrai Maître. »

« Un autre catéchumène confondit avec le même succès un missionnaire anglican qui, en présence des naturels, se moqua du chapelet suspendu à son cou, et l'interrogeait, d'un ton railleur, sur l'utilité de ce collier diabolique. Le néophyte interpellé alla s'asseoir au milieu du cercle, en face du ministre, et lui dit : « Tu veux savoir ce que signifie notre *lexalio* (chapelet), je vais te le dire. Le chapelet ne sert qu'à régler un certain nombre de prières, et l'ordonne dans lequel

« nous avons l'habitude de les dire. Voici les prières que nous faisons : Je crois en Dieu, etc. D'abord tu vois que cette prière n'a rien de *diabolique*, je crois en Dieu... » Il allait continuer lorsque le ministre se leva et rentra chez lui pour cacher sa défaite. Le catéchumène se mit à rire, et tous les naturels, même protestants, d'applaudir à sa réponse.

« Une autre fois, le roi d'une île voisine et protestante étant venu à *Tonga-Tabou*, voulut contraindre un de ses sujets, qui est notre catéchumène, à retourner chez ses parents, où sa foi naissante aurait couru le plus grand danger. Alors un de nos plus fervents disciples prit la parole devant une petite assemblée, et s'adressant au jeune néophyte : « Ne vois-tu pas, dit-il, que c'est pour te faire « tourner à l'hérésie que le roi Georges veut t'emmener « avec lui ? Au reste, quels sont nos meilleurs parents, ou « ceux qui nous ont donné la vie, ou ceux qui nous ap- « prennent à bien vivre ? Ne disons-nous pas tous les « jours que notre père est dans le ciel, ce père commun « que les *vieux Seveto et Helenimo* (Jérôme) nous ont « fait connaître ? Ils ont quitté leur pays, leurs familles, « leurs amis, qui sans doute les aimaient beaucoup ; « leurs parents ont versé bien de larmes à leur départ ; « je suis sûr qu'ils les ont accompagnés jusque sur le riva- « ge, et le vaisseau avait disparu, qu'ils pleuraient enco- « re. Ces étrangers sont venus pour l'amour de Jésus- « Christ et pour nous ; ils sont venus nous annoncer le « bonheur, et maintenant que nous le connaissons, nous « pourrions le quitter ? non, jamais ; et quand Georges « débarquerait avec tout son peuple pour nous tuer, nous « devrions encore demeurer fermes. » Je ne puis vous rendre toute l'énergie de ses paroles, tout le feu de son ac- tion ; chez le kanack tout parle à la fois ; les pieds, les

mais, les yeux ; la figure n'est pas moins expressive que la langue.

« Je vous citerai un dernier trait qui, pour être plus simple, ne sera pas moins de votre goût. Dans un village situé à quatre lieues de notre habitation, souffrait un homme atteint d'une maladie grave, et qui refusait obstinément le baptême. Nous avions à peu près désespéré de le gagner à Dieu. Heureusement que dans la même tribu se trouvait une de nos jeunes catéchumènes fort intelligente. Nous retournâmes quelques jours plus tard au même lieu ; à notre arrivée, nous aperçûmes cette jeune personne accourir à notre rencontre : « Cela va bien ! dit-elle, cela va bien ! un petit enfant de cet homme qui ne voulait pas se convertir, est tombé malade ; je l'ai baptisé sans en rien dire à personne. J'ai bien fait comme tu m'avais dit. Il est mort tout de suite après. Il est allé en paradis, et déjà il a prié pour son père, qui maintenant demande sans cesse à être baptisé. Je lui ai appris tout ce que je savais, il en sait autant que moi ; il n'attend plus que toi pour recevoir le baptême. » En effet, nous le trouvâmes bien disposé et suffisamment instruit ; nous lui administrâmes le sacrement de la régénération, et deux jours après il rendait son âme à Dieu.

« La jeune catéchumène me dit encore : « N'ai-je rien gagné pour moi à baptiser cet enfant ? — Tu as beau coup gagné, répondis-je ; car si cet enfant a obtenu une si grande grâce pour son père, qui ne lui avait donné qu'une existence misérable, que n'obtiendra-t-il pas pour toi, qui lui as procuré une vie éternelle. — Oh ! tant mieux, dit-elle, je suis bien contente. »

« Il me semble que depuis peu notre sainte cause a fait bien des progrès. Il n'y a pas longtemps qu'à notre arrivée dans une peuplade, nous fûmes reçus à coup de sifflets, et

personne ne voulut ni nous recevoir ni nous donner à manger. Nous avons marché la moitié du jour, par une chaleur de trente degrés ; nous étions bien las ; et nous n'eûmes pour abri qu'une cabane abandonnée sur le bord de la mer. Mais nous étions consolés par la pensée qu'autrefois Marie et Joseph essayèrent à Bethléem un refus bien plus humiliant. Aujourd'hui l'on nous accueille avec amitié dans cette même tribu, où déjà nous comptons six catéchumènes. Dans la grande tribu protestante, on nous jeta des pierres, la première fois que nous y allâmes : aujourd'hui le grand chef lui-même, bien qu'il soit hérétique, vient d'ordonner à son peuple d'avoir à nous respecter, et, de fait, il donne l'exemple en nous recevant honorablement chez lui. Un bruit de guerre s'étant élevé entre sa tribu et la nôtre, il convint ou plutôt il proposa de s'en rapporter aux *deux vieux de la Religion du Pape*.

« Dieu soit béni ! nous voyons de temps en temps des infidèles et même quelques hérétiques venir à nous. Nous avons régénéré vingt-cinq personnes en danger de mort, et le jour de la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, nous avons administré le baptême solennel à trente personnes. J'ai donné à différents néophytes les noms de mes amis et bienfaiteurs, ce qui me rappelle de bien doux souvenirs. Parmi ces néophytes on comptait neuf pères de famille et seulement trois femmes. Les petits enfants suivent toujours le père. Oh ! qu'il est consolant de voir un kazaek, naguère adonné à tant de crimes et aux plus sottes superstitions, venir avec deux ou trois enfants qu'il conduit par la main, solliciter la grâce d'être admis au saint baptême ; d'entendre dire à ces jeunes prédestinés, dans leur simple et naïf langage : *Je veux être religieux avec mon père ; ohu ohu lotu !* Qu'il est touchant de voir ce père, assis dans sa cabane, entouré de ces petits anges,

chanter nos cantiques, réciter nos prières et le chapelet, à quoi répond l'innocente famille qui sait à peine bégayer; mais pour la mère, couchée négligemment sur une natte, elle ne montre que de l'indifférence et même du mépris pour ses enfants et pour la Religion!

« Il est en effet à remarquer qu'ici les femmes sont plus difficiles à convertir que les hommes; jamais elles ne prennent l'initiative, et quand elles se rendent, ce n'est que longtemps après l'abjuration du mari. En Europe je crois avoir remarqué tout le contraire; les femmes y sont généralement plus dévouées à la Religion que les hommes. La raison en est, je pense, qu'ici comme dans tout pays qui n'a pas été éclairé et civilisé par l'Évangile, les femmes ne sont que des esclaves. La servitude avilit, et, pour embrasser la vérité, pour combattre ses passions, il faut du courage, de la noblesse, de la grandeur d'âme. Nos polynésiennes sont si méprisées, et, de fait, si méprisables par leur conduite, qu'on les regarde comme des êtres différents des hommes.

« Oh! si les femmes d'Europe, si solidement pieuses, et partant si respectées, pouvaient être les témoins de l'état d'avilissement et de dégradation où sont plongées leurs sœurs de l'Océanie, elles seraient encore plus dévouées à la Religion, qui les a délivrées de cet esclavage; elles comprendraient peut-être mieux encore que si la piété est pour elles un besoin du cœur, elle est aussi un devoir de reconnaissance! Espérons que les Océaniennes, un jour devenues catholiques, rivaliseront de vertu avec leurs sœurs de l'ancien monde.

« Dès mon arrivée, et après que le tumulte dont j'ai parlé plus haut fut apaisé, nous pensâmes à la construction d'une église. Cent quatre-vingts personnes, reçues à cette époque au rang des catéchumènes, mirent l'affaire en train. et un nombre à peu près égal d'infidèles voulut participer

à la bonne œuvre. Cette église a été achevée en quatre mois et demi ; ils ont mis à sa construction toute l'adresse et toute l'activité dont ils sont capables ; et , de fait , elle est plus belle qu'on ne pourrait se le figurer en Europe. Bâtie en bois, elle a, en y comprenant la sacristie, soixante-douze pieds de long et trente de large. Douze colonnes élégantes de bois de fer soutiennent une voûte magnifique, élevée de trente pieds. Les murailles sont en bambous bien entrelacés avec des ficelles de cocotier ; les poutres qui forment la voûte sont tressées avec des filaments de diverses couleurs, et représentent différents oiseaux du pays. Deux cents jolies nattes en forment le pavé. Je puis dire avec vérité que bon nombre de paroisses en France s'estimeraient heureuses d'en avoir une semblable. Le 12 février, jour de sa dédicace, fut un grand jour de fête ; plus de six cents naturels assistèrent aux offices divins : nous déployâmes tous les ornements que nous pûmes nous procurer ; aussi les naturels ouvraient-ils de grands yeux et étaient-ils tout hors d'eux-mêmes. Le soir nous fîmes aussi un salut très-solennel. Ce fut alors que je me servis pour la première fois du bel ostensor dont Mme \*\*\* me fit présent à mon départ ; ce fut alors qu'élevé par mes faibles et indignes mains, le Sauveur du monde bénit sensiblement, pour la première fois, cette Ile lointaine avec ses tribus encore infidèles. Ah ! Monsieur le Curé, qu'il était beau et consolant pour un pauvre Missionnaire, le spectacle d'un peuple encore à demi sauvage prosterné aux pieds du Saint-Sacrement, et accomplissant déjà sans le savoir l'oracle sacré : *Au nom de Jésus, tout genou fléchira au ciel, sur la terre et dans les enfers !*

« Je vous ai dit qu'aujourd'hui l'on nous respectait à *Tonga-Tabou*. Outre plusieurs autres raisons, ce commencement d'estime que l'on a conçu pour nous, vient de

la haute idée qu'on s'est formée de notre science. Nous fûmes les premiers à signaler la grande comète que vous avez aussi vue en Europe ; mais nous l'apercevions beaucoup mieux ici, à cause de la beauté des nuits sous la Zone Torride. Nos insulaires ne se rappelaient pas avoir jamais remarqué rien de semblable ; ils crièrent à la merveille et interrogèrent les ministres protestants, qui ne purent leur donner qu'une réponse vague, ne sachant pas ce que c'était. Le capitaine d'un navire anglais qui se trouvait en rade, ne put leur en dire davantage ; mais il nous les renvoya, en leur disant que les Missionnaires catholiques étaient savants, et que sans doute ils sauraient leur expliquer cet étrange phénomène. Aussitôt il nous vint des députations de toutes les parties de l'île ; nous leur dûmes que c'était une comète, chose si peu nouvelle pour nous que déjà nous en avions vu trois. Je leur expliquai ensuite la nature de ces astres errants, et d'après le peu de connaissance que j'avais en astronomie, je déduisis le temps que celui-ci devait paraître sur l'horizon, et je rencontrai juste. Pour les intéresser davantage, je leur montrai la figure de ces corps lumineux dans un ouvrage d'*Uranographie* ; tout le monde voulut voir la comète sur le livre d'*Helenimo* ; le concours des curieux dura quinze jours.

« Un tremblement de terre extraordinaire, qui arriva dans le même temps, jeta toute l'île dans la consternation. Ils s'adressèrent encore à moi pour avoir l'explication de ces effrayantes secousses ; je le fis de mon mieux, et je leur en montrai aussi la figure et les effets sur un ouvrage de géographie raisonnée. Ils furent très-contents de ces faciles notions ; mais surtout la représentation de ces phénomènes sur le papier les satisfait pleinement : « Il faut qu'on connaisse bien tout cela, disaient-ils, puis qu'on en a fait la description. »



« Un résultat encore plus heureux, c'est que nous leur avons empêché de commettre des cruautés. Nos insulaires, dans de pareilles circonstances, croient que leurs dieux sont irrités contre les grands chefs, et que ces phénomènes sont les signes avant-coureurs de la vengeance qui les menace ; ils sont donc dans l'usage, pour apaiser leurs divinités, de couper des doigts à plusieurs personnes, et même d'en mettre à mort quelques-unes. Déjà plusieurs jeunes gens étaient destinés à perdre les doigts ou la vie. J'avais beau leur dire que les sujets de leur superstitieuse terreur étaient des effets ordinaires et purement naturels, ils ne voulaient pas entendre raison. Enfin je changeai de batterie, et je trouvai un moyen qui me réussit mieux. Voulez-vous faire entrer ce peuple dans votre sentiment ? dites-lui justement le contraire de ce que vous voulez lui persuader. J'allai donc chercher une grande mappemonde, et je leur montrai toutes les parties du globe ; je les priai ensuite de me désigner *Tonga*. Ils ne purent jamais y parvenir, et je m'y attendais bien, car c'est un point presque imperceptible. Je le leur indiquai, puis je fis ce raisonnement : La comète se montre par tout le globe ; partout il arrive des tremblements de terre. Pour la plupart vous savez qu'il n'y a qu'un seul Dieu tout-puissant, qui est Jéhovah. Est-ce que, par l'apparition de ces phénomènes, Dieu indique qu'il veut faire mourir tous les rois du monde ? — Non, répondirent-ils ; ceux de *Tonga* seulement. — Ah ! sans doute, leur dis-je, ce grand Dieu Jéhovah, qui gouverne tous les empires, ce grand Dieu qui a fait toutes choses de rien, ne s'inquiète point de tous les autres royaumes du monde ; tous ses soins sont pour *Tonga*, parce que toutes les autres terres ne sont rien, tous les autres rois du monde, tous les autres peuples sont des sots ! c'est pour *Tonga* seul que le soleil se lève, que la lune et les astres se meuvent,

parce que c'est dans *Tonga* seul que se trouvent les hommes savants en Religion, habiles à faire des livres, de grands navires, des fusils, des montres, des haches, des couteaux, des scies et de belles étoffes! *Tonga* est tout, le reste du monde n'est rien! Oh! le peuple aimé des cieux que le peuple de *Tonga*! — Ici on m'interrompt en me disant : *Helenimo*, ta langue a assez remué pour nous faire honte; arrête-la, pardonne-nous, nous sommes des imbéciles, tu es savant. — Et l'on ne parla plus de couper des doigts ni de faire mourir personne...

« Quelques morceaux de planches arrangés avec des bambous, forment dans ma cabane un petit cadre de bibliothèque, où sont placés avec ordre cent quatre-vingts volumes assez bien choisis et reliés. Tout le monde a voulu les voir, les toucher et les compter. *Il est bien savant*, disaient-ils, *puisqu'il a tant de livres*. Ici je passe pour un érudit du premier ordre. Vous voyez qu'il m'a fallu venir bien loin pour m'attirer cette réputation.

« Que de bien à faire dans ces îles! que la moisson est grande, et que le nombre des ouvriers est petit! Deux Missionnaires et un frère catéchiste pour trente mille indigènes! et puis l'archipel de Viti, qui renferme, dit-on, au moins un million d'habitants, et qui est tout près de nous! Que de brebis errantes et sans pasteurs sont encore plongées dans l'ombre de la mort! Oh! n'y aura-t-il personne qui vienne au secours de ce pauvre peuple? Si quelqu'un parmi vous meurt sans que la Religion console et sanctifie ses derniers instants, c'est presque toujours par sa faute; mais ici combien d'âmes périssent faute de prêtre! Oh! si mes amis de France si savants, si pieux, si zélés, pouvaient voir cette affreuse disette spirituelle, combien d'entre eux franchiraient les espaces qui nous séparent, et voleraient au secours de leurs frères sur ces

plages lointaines ! Les dangers de la mer ne sont rien pour un apôtre ; des périls sur les lieux, il n'y en a pas pour ceux que Dieu envoie et protège : pour des peines, ils en trouveront ; mais elles disparaissent sous le torrent des consolations que le Seigneur nous prodigue.

« Agréez , etc.

« Jérôme GRANGE , *Missionnaire apostolique*  
*de la Société de Marie.* »

---

*Lettre des P. Chevron, Missionnaire apostolique de la  
Société de Marie, à sa famille.*

Tonga-Tabou, 24 juin 1843.

« **BIEN CHERS PARENTS,**

« On m'annonce qu'il vient d'arriver un navire faisant voile pour Sydney. Je profite de cette occasion pour vous donner signe de vie, et satisfaire au désir bien légitime que vous m'exprimez de connaître les lieux que nous habitons, et les succès que nous pouvons obtenir dans nos travaux. Ce pays n'est réellement plus pour moi une terre étrangère : je croirais presque me retrouver en France en voyant nos sauvages adorer le Dieu de ma patrie, et si ce n'était votre souvenir, je serais complètement Océanien.

« Grâce à Dieu, je crois que la domination des ministres dans ces pays a reçu le coup mortel, et qu'ils seront bientôt obligés de céder à la puissance de Marie, au nom de laquelle nous avons pris possession spirituelle de Tonga. Je ne vous parlerai pas des pénitences cruelles qu'ils imposaient aux pécheurs, avant notre arrivée; je vous en ai dit un mot dans ma dernière lettre; mais, je le répète pour la dernière fois, tous les jours nous voyons encore les traces de ces barbaries : des dents brisées à coups de poing, des yeux pochés, des cicatrices larges et nombreuses, certifieront longtemps ici de la douce morale des protestants.

« Hâtons-nous de dire que l'île est en paix aujourd'hui. Aussi le protestantisme s'en va-t-il avec la terreur qu'il avait inspirée. Du reste, les défections nombreuses que les ministres ont à déplorer devraient peu les surprendre, s'ils faisaient un instant réflexion à ce que deviennent leurs transfuges. Quelques-uns, en petit nombre, se rangent de notre côté; mais la grande majorité retombe dans le paganisme, ou plutôt, sans rien changer à sa croyance, elle reprend toutes ses anciennes pratiques. Je demandais à l'un de ces derniers son nom de baptême, il me répondit qu'il n'en savait rien. — « Combien y a-t-il de Dieux? — Je ne sais pas. — As-tu été baptisé? — Oui, mais malgré moi. J'habitais, ajouta-t-il, le fort occidental de Tonga; depuis longtemps on avait employé tour à tour les sollicitations et les menaces pour nous faire embrasser la religion. Comme nous refusions toujours, on réunit contre nous Vavau, Hapai et tous les protestants de l'île; notre fort fut pris et je fus emmené avec bon nombre des nôtres à Vavau, où bon gré mal gré, on nous fit tous chrétiens. Alors on me laissa revenir, et de retour ici, j'abandonnai la religion. »

« Si nous n'avons pas vu jusqu'ici un grand nombre de protestants se convertir à la foi catholique, le bon Dieu nous console en bénissant le petit troupeau qui suit nos instructions. Nous avons baptisé vingt-cinq personnes en danger de mort; dans peu de jours nous ferons le premier baptême solennel; trente kanaks y seront régénérés, lesquels ajoutés au même nombre de néophytes venus de Wallis, formeront comme le noyau de la chrétienté naissante. Nous espérons qu'elle s'accroîtra bientôt par un second baptême; car beaucoup de catéchumènes sont venus cette semaine solliciter, mais un peu trop tard, la même faveur...

« J. CHEVRON, *Miss. apost.* »

## MISSION DE WALLIS.

*Lettre du Père Roudaire, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, à un Père de la même Société.*

En vue de Wallis, à bord du *Bucéphale*, le 1<sup>er</sup> décembre 1843.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Ce fut le 4 mai que nous montâmes à bord de la belle frégate l'*Uranie*, dont Mgr d'Amata avait fait la bénédiction la veille, en présence de l'état-major. Je crois bien que près de trois mille personnes couvraient les quais au moment de notre embarquement; les Toulonnais voulaient encore une fois voir ce jeune Evêque, qu'ils avaient entouré de tant d'honneurs et de tant d'affection pendant son séjour dans leur cité hospitalière. Le Prélat arrive, accompagné de tout le clergé de la ville; et, au moment où il mettait le pied sur le canot, cette pieuse multitude tombait à genoux, et recevait, en fondant en larmes, la bénédiction de l'Evêque missionnaire. Et nous aussi nous laissions couler les nôtres; ce ne fut pas sans sentir nos cœurs oppressés par la douleur, que nous saluâmes pour la dernière fois, et cette généreuse ville de Toulon,

et les nombreux amis que nous y avons rencontrés, et notre belle France que nous quitions pour la propagation de l'Évangile.

« Bientôt nous mouillâmes à Gorée (Sénégalie), où nous fûmes accueillis avec enthousiasme par M. Moussa, prêtre mulâtre, qui a fait ses études à Paris, et que vous connaissez sans doute de réputation. Il est aussi distingué par ses talents que par son zèle, et avec l'aide de quelques sœurs de la Charité, il opère de grands fruits de salut parmi ses compatriotes qui, pour la plupart, sont mahométans. Le jour de l'Ascension, Mgr Douarre officia pontificalement en présence de M. le gouverneur de nos possessions du Sénégal, de M. Bruat, gouverneur des établissements français de l'Océanie, et d'un brillant état-major.

« Curieux de connaître un peu cette terre d'Afrique où nous venions d'aborder, nous fîmes une excursion dans le petit royaume de Dakar, qui est à une lieue de Gorée. La première chose à faire était de visiter le roi. Accoutumé que j'étais encore à nos idées européennes, et à l'éclat qui environne nos princes, je me surpris à trembler un peu à l'approche de la royale résidence. Qui n'admirerait mon étrange simplicité ? au lieu d'un palais, je ne vis qu'une misérable hutte, semblable à celles qu'habitent les bergers de nos montagnes ; et à la place du trône, un tréteau sur lequel était accroupi le monarque. C'est un bel homme, mais, dans toute la rigueur du mot, une majesté sans culotte : une mauvaise ceinture autour des reins, un turban autour de la tête, voilà sa parure, son manteau, son diadème. Nous eûmes avec lui une assez longue et intéressante conversation, à la suite de laquelle nous lui offrîmes une médaille de la sainte Vierge, qu'il accepta volontiers et suspendit à l'instant à son cou. Puisse Marie l'arracher à ses erreurs !

« Au sortir de la cabane du roi, nous aperçûmes une trentaine de marabouts ou prêtres mahométans, assis devant leur temple et délibérant avec beaucoup de gravité sur le châtement à infliger à une femme qui avait commis un vol. Je ne sais quelle sentence porta le tribunal ; mais pendant qu'il était tout occupé de cette affaire, sans trop prévoir de danger sérieux, nous pénétrâmes dans la mosquée ; heureusement que nous ne fûmes pas découverts, car le poignard doit tirer vengeance de l'infidèle assez téméraire pour oser franchir ce seuil sacré. Pour louer le vrai Dieu aux lieux mêmes où le démon reçoit tant d'hommages, nous chantâmes quelques couplets de nos pieux cantiques en passant devant les marabouts, et ils les trouvèrent fort beaux.

« Nous avons séjourné trois semaines à Valparaiso. Vous dire l'accueil que nous ont fait les Pères de Picpus, est une chose impossible. Ils ont eu pour nous toute la charité que saint Paul demandait aux Corinthiens pour son cher Timothée.

« Pendant notre séjour dans cette ville, Mgr Douarre a administré le sacrement de Confirmation à plus de cinq mille personnes, et, ce qui nous a surtout comblés de joie, il a donné le baptême solennel à un jeune indigène des îles Marquises. C'étaient les prémices de son apostolat. M. Bruat et sa dame ont bien voulu être parrain et marraine.

« Là encore une scène touchante a aussi fait couler nos larmes. Un vénérable Evêque, couronné de cheveux blancs, s'était retiré à Valparaiso par suite des troubles politiques survenus dans les républiques américaines, qui l'ont contraint de quitter son siège. Il vint trouver Mgr d'Amata ; et ôtant la croix pastorale qu'il portait, il dit à son jeune collègue : « Monseigneur, daignez accepter cette

« croix que je vous offre. Vous êtes digne de la porter,



• vous qui ne craignez pas d'affronter de si grands pé-  
 • rils pour étendre le règne de Jésus-Christ. Pour moi,  
 • serviteur inutile, je n'ai rien fait, je ne puis plus rien  
 • pour sa gloire ; du moins je vous suivrai de mes vœux,  
 • et je ne cesserai plus de prier pour le succès de vos tra-  
 • vaux. Vous allez faire lever le soleil de justice sur de  
 • nouveaux peuples, vous allez enfanter une nouvelle  
 • Eglise au Sauveur : partez, Monseigneur, et que l'Ange  
 • du Seigneur accompagne tous vos pas ! »

• Enfin nous reprîmes la mer ; nous avons vu quelques-  
 uns de ses dangers ; mais Marie, cette étoile si chère au  
 Missionnaire voyageur, nous a guidés vers le port. Après  
 trente-deux jours de navigation, nous arrivâmes, un sa-  
 medi soir, devant les Marquises où la France a deux éta-  
 blissements. Nous avons mouillé en vue de Tanata, et le  
 lendemain, dimanche 15 octobre, Mgr d'Amata a célébré  
 la Messe pontificale sur le rivage, sous un arbre grand et  
 touffu, qui lui servait de cathédrale. Un modeste autel  
 avait été dressé pour l'auguste sacrifice, là où peut-être  
 maintes fois des sacrifices humains s'étaient offerts. Les  
 naturels contemplaient avec étonnement, sous les coc-  
 tiers et les arbres à pain, cette cérémonie que rendait  
 extrêmement imposante la présence du gouverneur, celle  
 de son état-major, de la garnison et de l'équipage de  
 l'*Uranie* ; joignez à cela la musique et les salves d'artillerie.  
 A l'élevation, la frégate a salué de quinze coups de canon,  
 et le fort a répondu.

• Nous avons trouvé là, avec deux Pères de Picpus, une  
 cinquantaine de kanacks d'une Ile voisine qui, persécutés par  
 leurs parents à cause de la religion qu'ils avaient embras-  
 sée, ont mieux aimé s'exiler que d'abandonner Jésus-  
 Christ. Ils venaient au-devant de nous avec toutes les mar-  
 ques de la plus vive affection ! *Kaoc e te Matana : Bonjour,*  
*mon Père!* et il fallait répondre à chaque instant *Kaoa ;*

c'était un feu roulant de saluts. Une pauvre petite fille de huit à neuf ans, nommée Annette, venait nous baiser la main à tous, en nous disant que nous étions bien bons.

« Je vous assure, mon cher Père, que je vois peu de différence entre les Européens et les Marquisiens ; ceux-ci sont très-bien faits sous tous les rapports. Seulement il y a une chose frappante, que tout le monde remarque : c'est la différence d'expression qui distingue les indigènes baptisés de ceux qui ne le sont pas. Ces derniers ont quelque chose de sauvage et de triste dans l'ensemble des traits ; chez les autres, c'est le regard de l'agneau, et l'on dirait qu'une teinte de christianisme reste visiblement empreinte sur leur visage. J'ai aussi fait cette observation à Tonga, et l'on m'assure que j'aurai lieu de la faire partout.

« Le lundi, nous nous sommes rendus à la grande Ile *Nukakiva*. L'amiral Dupetit-Thouars s'y trouvait avec cinq bâtiments sous ses ordres. Sur-le-champ il mit le *Bucéphale* à la disposition de Mgr d'Amata, et le 1<sup>er</sup> novembre nous faisons voile pour Tonga-Tabou. C'est là que nous avons dit adieu à nos compagnons de l'*Uranie*. Pendant une aussi longue traversée, nous n'avons eu qu'à nous louer de leurs égards ; mais nous devons une reconnaissance toute particulière à M. le gouverneur Bruat ; ce digne officier nous aimait ; aussi il n'a pu quitter Mgr d'Amata sans verser des larmes.

« Le jour de la Présentation de la sainte Vierge, nous étions en vue de Tonga. C'était la première Mission de notre Société que nous avions le bonheur de visiter. Combien ne fûmes-nous pas heureux de nous jeter dans les bras des Pères Chevron et Grange et du cher frère Attale ! Le dénuement dans lequel nous les avons trouvés nous a arraché des larmes. Vous avez des pauvres en France, mon révérend Père ; mais je ne pense pas que, dans l'exces de l'indigence, leur détresse égale ce que nos confrères

ont eu à souffrir pendant plusieurs mois. S'ils plantent la croix, c'est en l'arrosant de leurs sueurs ; ils travaillent dans la faim, la soif et la nudité. Ils ont été admirables de courage et de confiance en Dieu dans leurs épreuves, au milieu des persécutions que leur ont suscitées des ministres protestants établis dans cette île depuis 1825. Des circonstances majeures ayant forcé Mgr Pompallier à les laisser dans une espèce d'abandon, nos ennemis n'avaient pas manqué de dire aux naturels que les prêtres catholiques étaient des aventuriers, des gens sans aveu, expulsés de leur patrie et jetés par la tempête sur les rives de Tonga. Cette imposture a été dévoilée lorsque les indigènes ont vu l'accueil honorable que leur faisaient MM. les officiers du *Bucéphale*.

« Nous avons visité presque tous les chefs de l'île, même celui du fort protestant, et le *Toui-Tonga*, espèce de demi-dieu ou grand roi de l'archipel. Tous ont dîné à bord, et après avoir bu le *cava* français, qui est un peu meilleur que celui de Tonga, le chef protestant que notre visite avait probablement embarrassé, à cause de ses ministres ; s'est un peu ouvert ; il disait à deux insulaires catholiques : « Entre ces deux religions, nous ne sommes pas assez instruits pour discerner de quel côté est la vérité ; il serait bon cependant de savoir à quoi s'en tenir, et pour cela que vos Missionnaires et nos ministres eussent une conférence. Si nous les entendions discuter entre eux, nous pourrions bien juger qui a tort ou raison. — Mais à qui la faute ? » répliquèrent les chefs catholiques ; nos prêtres ont été voir vos ministres, et ceux-ci n'ont même pas voulu les recevoir : chaque fois que nos Pères se présentent dans vos villages, vos pasteurs ont soin de se cacher. — C'est vrai, répondit l'autre. »

« Je crois qu'aujourd'hui le succès de la Mission est assuré. Nos confrères qui, depuis quatorze mois, se-

maient dans les larmes, moissonneront bientôt dans l'allégresse. Ils ont déjà cent néophytes qui sont bien fervents, deux cents catéchumènes qui leur donnent beaucoup de consolation, et en tout près de deux mille personnes qui se rangent de leur côté. Nous pouvons assurer, et c'est le témoignage général, que les deux Pères sont aimés de tous les insulaires, même des protestants; et pourrait-il en être autrement? Ils pansent et guérissent leurs malades; ils leur donnent ou prêtent des outils; ils supportent avec patience leur ingratitude et quelquefois leurs mépris, sans jamais cesser de les instruire.

« Jusqu'ici nos confrères n'ont point encore eu de discussion avec les ministres; au reste, il n'y a pas lieu de s'effrayer de leur science; les connaissances de la plupart d'entre eux se bornent à savoir et à débiter avec suffisance une foule de sottises objections contre le catholicisme. Ce qu'ils font le mieux, c'est le commerce et leur fortune. Ils s'y entendent, je vous l'assure.

« Pendant notre séjour à Tonga, les officiers du *Bucéphale* furent invités à une de ces fêtes meurtrières, que le catholicisme détruira un jour ou du moins réformera, nous en avons la confiance. Six mille hommes environ étaient réunis dans une immense plaine; un morne silence régnait dans toute l'assemblée, lorsque tout à coup un chef se lève et harangue le peuple. A l'instant deux champions sautent dans l'arène, armés chacun d'un énorme casse-tête. Chacun des combattants portait des coups terribles à son antagoniste, qui devait être assez habile pour les éviter. Un grand nombre de lutteurs vinrent successivement se joindre aux premiers, et l'assemblée ne fut dissoute que lorsque la victoire fut assurée à l'un des deux partis. Heureusement ce jour-là il n'y eut que quelques blessés. Pauvre peuple, d'être asservi à des coutumes si barbares!

« Cette Ile est sans contredit la plus avancée dans la civilisation polynésienne ; son influence s'étend sur tous les archipels voisins, tels que les *Hamo*a, les *Fidji*, et même jusqu'aux *Hébrides*, avec lesquelles elle communique au moyen de ses belles pirogues, bien construites, excellentes voilières, et assez grandes pour contenir une cinquantaine de personnes. Espérons que le Seigneur bénira un peuple si intéressant, et que bientôt, grâce aux efforts de ses dignes Missionnaires, il appartiendra tout entier à la véritable Eglise.

« Nous voilà donc à Wallis, cette terre de désir. Je dois y demeurer pour établir notre imprimerie qui sera d'une immense utilité. Le temps me presse ; je me réserve de vous donner une autre fois plus de détails sur nos chères Missions. Après-demain aura lieu le sacre de Mgr Bataillon.

« Daignez agréer, etc.

« ROUDATRE, *Miss. apost.* »

« *P. S.* Je reprends ma lettre pour vous retracer une scène très-touchante qui vient de se passer à notre débarquement. Mgr Bataillon, qui était venu nous embrasser sur le navire, voulut nous emmener à terre avec lui. Lorsque le canot s'arrêta sur les récifs, les naturels qui nous attendaient sur le rivage, au nombre de quatre cents environ, mirent à la mer une de leurs pirogues et nous y firent monter. Comme ces embarcations valent très-peu d'eau, n'étant composées que d'une seule pièce de bois, ils nous poussèrent eux-mêmes un assez long espace de chemin,

marchant dans la mer, et n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. Enfin la pirogue toucha le fond et ne put plus avancer. Alors ces bons chrétiens, sans nous laisser le temps de descendre, se rangèrent tout autour de nous en poussant de grands cris, prirent la pirogue sur leurs épaules, et nous enlevant ainsi au milieu des acclamations de tout le peuple, comme nos ancêtres enlevaient autrefois les Pharamond sur leurs boucliers au jour de leur triomphe, ils allèrent nous déposer au milieu de l'assemblée rangée en face de l'église. Le chef qui présidait vint alors rendre ses hommages à Mgr d'Awata. De là, nous entrâmes à l'église où Monseigneur donna la bénédiction solennelle. »

---

*Lettre de Mgr Bataillon, Evêque d'Enos et Vicaire apostolique de l'Océanie centrale, au R. P. Colin, Supérieur général de la Société de Marie.*

Océanie centrale, Ile Wallis, 6 décembre 1843.

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« Ces lignes sont celles du dernier de vos enfants, de celui qui se plaisait à être ignoré dans son îlot lointain, et qui tout à coup se voit forcé par son père même de recevoir un fardeau tout à fait au-dessus de ses forces, d'être subitement donné en spectacle aux Anges et aux hommes. Monseigneur d'Amata, arrivé aux Iles Wallis le 30 novembre, m'a remis les Bulles de la Cour de Rome, avec vos lettres par lesquelles vous me déclariez que, m'opposer aux intentions du Souverain Pontife, serait aller contre la volonté de Dieu. Eh bien ! mon révérend Père, je vous ai obéi, et me voici Evêque ; mais vous en êtes responsable ; vous êtes tellement obligé de prier pour moi, de me veiller de si près, que je puisse me sauver dans la position redoutable où vous-même m'avez placé. Il y a plusieurs jours que j'ai reçu l'onction sainte, et il me semble encore que c'est un rêve ; je me trouve comme dans un labyrinthe d'où je ne sais par où sortir. Que Dieu m'assiste !

« Faut-il vous dire les vœux et les espérances qui remplissent mon cœur? Je sens en moi , Dieu en est témoin, une volonté ferme de sauver mon âme d'abord, et puis de sauver celles dont je dois un jour répondre ; je désire ardemment procurer la gloire de l'Eglise romaine , assurer le bonheur de tous les peuples qui me seront confiés , et surtout celui des prêtres et des frères qui me seront donnés pour collaborateurs. Telle est mon unique pensée, mon ardente ambition; mais je vous en conjure par votre amour pour Notre-Seigneur , par l'intérêt que vous portez à vos Missionnaires , pensez sans cesse à moi, au saint autel , afin que Dieu conserve et perfectionne l'esprit dont il m'anime. Quant à mes espérances , j'ai le pressentiment que nous touchons à l'époque où le Seigneur doit faire éclater ses miséricordes sur les peuplades de l'Océanie.

« J'ai l'honneur d'être , etc.

« † PIERRE, *Evêque d'Enos, et Vicaire apostolique de l'Océanie centrale.* »

---



## MISSION DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

*Lettre du Père Rougeyron, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, au R. P. Favier, de la même Société.*

Port Balade, Nouvelle-Calédonie, 31 décembre 1843.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Arrivés enfin au terme de notre long voyage, après avoir mis le pied sur cette terre de la Nouvelle-Calédonie, qui pendant si longtemps avait été l'objet de nos conversations et de nos plus vifs désirs, nous avons hâte de jeter un regard en arrière sur la route que nous avons parcourue, pour vous raconter quelques-unes des circonstances de notre navigation. Je suis heureux de reporter mes pensées vers vous et vers la maison du noviciat; vos sages conseils vont me guider, et l'espoir que vous prierez pour moi, me soutiendra dans les épreuves.

« ..... C'est le 29 novembre dernier que nous aperçûmes Wallis. Je vous laisse à penser quelle fut notre joie à la vue de ces riants îlots qui environnent l'île principale. Sur cette terre chérie nous devons embrasser le digne Confrère, qui par la consécration épiscopale allait devenir notre Pasteur et notre Père.

« Nous avons trouvé le P. Bataillon sans chapeau, sans souliers, n'ayant plus que de misérables vêtements en lambeaux. Ah ! qu'il a souffert et combattu pendant les six années de son séjour à Wallis ! Quel autre aurait été digne d'être le premier Vicaire apostolique de cette nouvelle Mission, qu'il a fondée avec tant de peine ? Tout nous a charmés en lui, même sa glorieuse pauvreté. L'île entière a applaudi de grand cœur au choix du Saint-Siège ; lui seul a été consterné de sa promotion à l'épiscopat. En l'apprenant, il est resté interdit. Que vous auriez été heureux, mon révérend Père, si vous aviez été comme nous témoin de la joie de ses néophytes !

« Cette nouvelle se répandit en un instant d'un bout à l'autre de Wallis ; de toutes parts on entendait crier : *Pataio Epikopo, Pataio Epikopo, Bataillon est Evêque !* Et ils venaient en foule se prosterner à ses pieds, pour recevoir sa bénédiction.

« La cérémonie de sa consécration eut lieu le 3 décembre, époque bien mémorable. Outre que c'était la fête du Patron des Missions, c'était aussi le même jour que, six ans auparavant, Mgr l'évêque d'Enos avait dit, pour la première fois, la sainte Messe dans une forêt de cette île. Après la cérémonie qui édifia beaucoup nos bons indigènes, eut lieu un festin où assistèrent le roi et la reine de Wallis, ainsi que MM. les officiers du *Bucephale* ; la fête se termina par une partie solennelle de kava.

« Mais ce qui m'a le plus touché, c'est la ferveur de la primitive Eglise que j'ai vue renaitre dans cette île. Tous les soirs, chaque village se réunit dans sa chapelle pour faire la prière ; un catéchiste préside l'assemblée ; l'exercice fini, ils se retirent, les uns dans leurs cabanes, les autres sur le rivage, tandis que le reste demeure dans la vallée, et alors ils récitent le chapelet, et chantent des cantiques en l'honneur de Jésus et de Marie. Le samedi, ces chants

se prolongent jusqu'à onze heures et même minuit, de sorte que de toute part vous entendez des hymnes pieux, et que toute cette Ile bénit à la fois le Dieu qui l'a sauvée.

« Le matin ces chants recommencent dès l'aurore, et au lever du soleil le Missionnaire sonne la sainte Messe, où tous se rendent avec empressement. Combien leur recueillement ne m'a-t-il pas édifié et couvert de confusion ! Rien ne saurait les distraire dans ce saint exercice. Un jour que j'accompagnais Mgr Donarro, nous nous trouvâmes tout près d'un groupe considérable de pieux chrétiens en prières. Ils nous entendirent; deux seulement détournèrent tant soit peu la tête, et pas un ne quitta la prière pour venir à nous, ce qui est si naturel à un Polynésien. Sur deux mille personnes qui peuvent communier, près de cinq cents s'approchent chaque dimanche de la sainte table.

« Autrefois ce peuple était fourbe, voleur de profession, pirate et anthropophage; aujourd'hui, tant la grâce a été puissante pour changer les cœurs, la douceur forme son caractère, la franchise lui semble naturelle, et il a le vol en horreur. Ici l'on n'a plus besoin de serrures; le Missionnaire peut laisser fruits, vin, argent, effets, sous la main des naturels, sans crainte qu'ils y touchent. Heureux peuple d'avoir si bien goûté le don de Dieu ! Heureux nous-mêmes de penser qu'ils lèvent sans cesse vers le ciel pour nous des mains suppliantes ! Sans doute qu'ils obtiendront pour des milliers d'infidèles le bienfait d'une prochaine conversion.

« La mort ne semble plus avoir pour eux ses horreurs. « Pourquoi la craindre ? me disait un néophyte. Ne serons-nous pas plus heureux dans le ciel ? » Pendant mon séjour à Wallis, une vieille femme vint à mourir; et ses parents, au lieu de se désoler, vinrent se réunir autour du corps, récitèrent des chapelets et chantèrent continuellement des

cantiques. Une autre fois je plaignais un malade, qui souffrait beaucoup; il me répondit : « Père, ne me plains pas; la souffrance est bonne pour le ciel. » Il avait raison. Ces chrétiens valent mieux que nous, qui depuis si longtemps sommes comblés de grâces.

« Après une dizaine de jours passés auprès de Mgr l'évêque d'Enos, il fallut quitter Wallis; mais que notre petite troupe apostolique avait diminué! Cinq de nos confrères étaient encore aux Marquises; le P. Matthieu restait avec Mgr Bataillon, ainsi que le Père Roudaire et M. Grézel.

« Et moi je partais pour la Nouvelle-Calédonie, avec Mgr Douarre, le Père Viard et les deux frères Tarragnat et Marmoiton. Le bon Père Roudaire a versé des torrents de larmes en se séparant de Monseigneur, et j'avoue que cette nouvelle séparation m'a été aussi pénible que celle de mes parents et de ma patrie. Mais nous n'étions pas seuls dans les pleurs; toute l'île était dans l'affliction à cause du départ du Père Viard. Ce bon Père a bien voulu passer quelque temps avec nous à la Nouvelle-Calédonie, avant de rentrer à la Nouvelle-Zélande. Lorsqu'on apprit qu'il allait s'éloigner, ce fut une désolation générale. La veille de son départ, le roi et les chefs vinrent consulter Mgr Bataillon, pour savoir s'il y aurait péché à l'enlever. Leur projet était de l'emporter dans un bois et de l'attacher à un arbre, jusqu'à ce que le navire fût parti. Le Prélat leur ayant répondu qu'il n'était pas permis de s'opposer à la volonté de Dieu, ils se retirèrent en pleurant, et toute la nuit se passa en cris et en lamentations. Ils répétèrent sur un ton lugubre, et plus de deux mille fois, la phrase suivante : *Notre Père est mort, pleurons!*

« Plus de trois cents jeunes gens l'ont accompagné l'espace de deux lieues, chargés chacun d'un panier de fruits pour le Père. Mais le moment de se dire adieu était

arrivé; déjà nous avançons vers le canot. Alors tout le village se transporte sur le rivage, et pousse des cris de douleur. Plusieurs tombaient d'évanouissement. Déjà nous étions au large, lorsque tout à coup une foule d'insulaires se jettent à la nage et accompagnent le canot, pour voir encore une fois le bon Père qui leur était ravi.

« Mgr Douarre avait demandé un jeune homme dévoué pour l'accompagner à la Nouvelle-Calédonie. Il s'en présente un sur-le-champ. Mgr lui fait un tableau terrible des dangers qu'il va courir. N'importe; il répond qu'il est trop heureux d'être choisi pour aller au martyre. Tout était arrangé pour son départ, lorsqu'un chef y mit tout à coup obstacle. Il vint néanmoins sur le rivage, mais on le tint attaché pour qu'il ne pût pas nous suivre. Ce pauvre jeune homme fondait en larmes. Nous étions déjà bien loin en mer, lorsque nous découvrîmes un insulaire à la nage qui venait vers nous: c'était lui; mais six hommes qui le poursuivaient, l'atteignirent, et l'entraînèrent à terre.

« Enfin nous sommes arrivés à la Nouvelle-Calédonie, le 21 décembre. Vous raconter dans ce moment tout ce qui s'est passé depuis l'instant où nous avons mis pied à terre, me serait impossible. D'ailleurs, j'en pourrai faire la matière d'une longue et intéressante lettre. Cette nouvelle patrie peut avoir quatre-vingts lieues de long sur quinze de large. Je n'ai pas encore vu de pays qui me rappelât aussi bien mon Auvergne. Elle a de hautes montagnes, de riches vallées, de magnifiques cascades. Il est à croire que nous sommes les seuls Européens qui habitent ce pays sauvage. Jusqu'à ce jour les indigènes nous ont bien reçus; nous ne savons pas si cette bienveillance est sincère; la crainte du navire peut y être pour beaucoup. Cependant nous espérons qu'il en sera de même dans la suite; car la Providence veille sur ses Missionnaires, et

Marie sur ses enfants. Nous allons commencer notre apostolat ; nous nous attendons que dans le principe ce sera un apostolat de patience et de prière. Nul n'a autant besoin que nous du secours d'en haut ; abandonnés au milieu d'un peuple qui peut-être sera pour nous plus féroce que les tigres, Dieu seul va être notre défense. Ce qui nous encourage, ce qui nous rend heureux , c'est la pensée que la chère société de Marie ne cesse de prier pour nous, que chaque jour nos confrères font mémoire de nous au saint autel ; enfin nous sommes fortifiés par la touchante communion de prières qui existe surtout entre les associés à l'OEuvre de la Propagation de la Foi.

« Nous avons l'espoir que dans quelques mois un nouveau bâtiment viendra nous visiter , nous apporter des secours et de nouveaux confrères. Nous devons une grande reconnaissance à M. l'amiral Dupetit-Thouars , à M. le gouverneur Bruat , à M. le commandant La Ferrière , et à tous les officiers du *Bucéphale*. Ils ont été admirables de générosité envers nous et envers les néophytes de toutes les Missions que nous avons visitées. Je puis dire sans exagération que M. La Ferrière a constamment déployé le zèle et le dévouement d'un Missionnaire.

« Agréez , etc.

« ROUGEYRON , *Missionnaire apostolique.* »

---

*Lettre de Mgr Douarre, Vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.*

En rade de Balade, 1 janvier 1844.

« MESSIEURS,

« Il me serait trop pénible de laisser partir le *Bucéphale* qui vient de nous déposer dans la Nouvelle-Calédonie, sans profiter de cette occasion pour vous témoigner ma vive reconnaissance. Moins heureux que le Vicaire apostolique de l'Océanie centrale, je ne puis pas encore vous parler de ce que j'ai fait ; je m'en dédommagerai néanmoins en vous entretenant de mes espérances.

« Avant d'appeler votre attention sur la Nouvelle-Calédonie, je dois quelques mots de reconnaissance aux matelots, officiers et commandants de l'*Uranie*, du *Phaëton*, et du *Bucéphale*, dont les bontés envers nous ont été sans nombre.

« Je consacrerai aussi quelques lignes à Wallis ; car quoique Mgr Bataillon l'ait fait lui-même, il pourrait bien avoir supprimé plusieurs circonstances propres à édifier.

« Les commencements de cette Mission avaient été pénibles ; la goëlette qui avait débarqué notre confrère et son catéchiste était encore sur la rade, que déjà la presque totalité de leurs effets était pillée ; pour s'emparer du reste, défense avait été faite de leur fournir des vivres ; et

sans une fille du roi qui leur portait en cachette quelques aliments, ils n'avaient que la mort, une mort prochaine à attendre.

« J'étais trop ému au moment du sacre, pour vous rendre compte de ce qui s'est passé pendant la cérémonie: On y était accouru de toutes les parties de l'île; chaque naturel avait demandé à Dieu les grâces les plus abondantes pour ce Pasteur tendrement aimé; soir et matin l'église de saint Joseph était pleine, et à la tenue des habitants on voyait assez qu'ils priaient de tout leur cœur.

« Un officier du *Bucéphale*, appartenant à la religion protestante, m'avait demandé la permission d'esquisser la scène imposante dont il allait être témoin, ce que je lui avais accordé avec d'autant plus de plaisir, que je lui étais très-redevable pour les bons procédés et les services qu'il m'avait cessé de nous rendre en toute occasion; mais ravi du recueillement de ces bons sauvages, les crayons lui étaient tombés des mains; un cantique par lequel ils avaient terminé la cérémonie, l'avait électrisé.

« J'ignore quels vont être mes épreuves et mes besoins, ne connaissant pas encore assez la terre que j'ai à défricher. Si je prévois pour les commencements beaucoup de dépenses à faire, tout me porte à concevoir de grandes espérances: les habitants sont, il est vrai, ignorants, pauvres et très-paresseux; mais ils me paraissent bons.

« C'est le 21 décembre que je me prosternai sur cette terre tant désirée, et que j'invoquai sur elle les grâces d'en haut. Le jour de Noël, je célébrai le saint sacrifice sur l'emplacement de ma case: le temple était beau, il avait pour voûte le firmament; l'autel ne ressemblait pas mal par sa pauvreté à la crèche de Bethléem, et les bons naturels qui l'entouraient dans le plus profond silence, me rappelaient assez les bergers accourus auprès de l'Enfant-



Dieu, après avoir entendu les Anges entonner ces belles paroles : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Elles s'adressaient aussi en ce moment à mes sauvages ; du moins le demandais-je de tout mon cœur au divin Enfant.

« Je vous ai peu entretenus des ressources matérielles de l'île : ses montagnes, très-élevées, sont tout à fait arides ; il n'en est pas de même de ses nombreuses vallées, qui paraissent d'une fertilité surprenante. De belles cascades alimentent des ruisseaux et même des rivières, qui coupent l'île dans tous les sens. Dernièrement en allant visiter le roi, j'en ai traversé une d'une largeur assez considérable ; on pourrait sans exagération la comparer à la Seine : elle parcourt une longue plaine assez bien cultivée sur quelques points. Le bananier, le taro et un fruit violet, ressemblant assez pour la forme et la grosseur à la pomme de terre, font toute la richesse des habitants. Leurs cases, qu'on prendrait pour de grandes ruches à miel, n'ont pour toute ouverture qu'une petite porte étroite et basse, en sorte que pour y être à l'aise il ne faut pas avoir besoin de beaucoup d'air pour respirer, et surtout ne pas craindre la fumée.

« J'ai des graines de cotonnier et d'un grand nombre de légumes d'Europe ; j'espère également avoir sauvé quelques pieds de vigne : je vais donc tenter fortune, avec une certaine probabilité de réussir, le climat paraissant assez tempéré. Comme les pâturages sont, abondants, je compte employer l'aumône que vous avez eu la bonté de m'allouer, à faire venir, dans cinq ou six mois, des bestiaux qui pourront offrir aux Missionnaires d'abord, et ensuite aux naturels, quelque ressource pour l'avenir. Je pense, Messieurs, entrer dans vos vues en agissant de la sorte ; car, après avoir fait des chrétiens, il faudra préserver ces insulaires de l'oisiveté, source de tant de vices ; et si nous

ne pouvons les engager à un travail pénible, peut-être pourrions-nous en faire des pasteurs.

« Lorsque je parlerai un peu la langue du pays, je visiterai l'intérieur de l'île, accompagné du bon Père Viard, au dévouement duquel je ne saurais trop rendre témoignage, afin de connaître les différentes localités où la présence d'un prêtre serait nécessaire, et savoir positivement s'il y a ici des protestants et des ministres, ce dont je doute, par la raison que, s'ils avaient voulu occuper quelque point, ils se seraient fixés au port Balade ou dans la vallée du roi. Inutile, Messieurs, de recommander à votre pieux souvenir la Nouvelle-Calédonie; vous m'aidez surtout à remercier la divine Providence pour tant de soins particuliers qu'elle nous prodigue, et ajouterez ainsi à ma dette de reconnaissance qui ne saurait être plus vive ! Je n'aurai, pour reconnaître ce que vous et les membres de la Propagation de la Foi faites en faveur de ma Mission, que des vœux et des prières; mais Dieu les exaucera, parce qu'ils partent du cœur. Ces sentiments que j'ose vous exprimer, vous les agréerez, Messieurs, ainsi que l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Votre très-humble et obéissant serviteur, »

« † G. DOUARRE, *Evêque d'Amata.* »

*Extrait d'une lettre du même Prélat à Mlle C. Monacq.*

Port Balade, 12 janvier 1844.

« **MADemoiselle,**

« Je ne vous parlerai ni de Tonga qui promet beaucoup, ni de Wallis dont la Mission, sous le rapport spirituel, est très-florissante, pas même de Futuna, que le sang du Père Chanel a fertilisé; il faut que j'arrive de suite à ma Nouvelle-Calédonie; c'est là le lieu de mon repos, du moins celui de mon séjour; j'y habiterai, non pas parce que je l'ai choisi, mais parce que le Seigneur me l'a destiné.

« Avant d'aborder cette terre si désirée, il y avait en moi un peu d'agitation intérieure. Comment serons-nous reçus? me demandais-je. Les protestants ne nous auront-ils pas devancés? J'ajoutais cependant que Dieu devait avoir préparé la voie, que c'était son œuvre, qu'il n'arriverait que ce qu'il voudrait bien, et le cœur se calmait. Nous avons été agréablement surpris: pas un protestant, pas même un Européen, ce qui est très-étonnant, car vous ne pouvez aborder dans une Ile sans en rencontrer.

« Le jour de la fête de saint Thomas je me prosternai sur cette terre infidèle, sur laquelle j'aurais voulu attirer toutes les bénédictions du ciel. Le Seigneur m'entendait bien certainement, et Marie jetait sur moi un regard de

Mère. L'Ange du Seigneur nous avait précédés ; les cœurs étaient déjà à nous. Un chef est devenu malade par la crainte seule de me perdre ; il a de la peine à me voir aller visiter d'autres chefs. Le jour de Noël j'ai célébré le saint sacrifice sur l'emplacement de ma case. Pouvais-je choisir un plus beau jour !

• Il y a quelques jours , nous sommes remontés , le Père Viard et moi , à une douzaine de lieues dans l'intérieur ; nous avons fait une partie du chemin pendant la nuit , accompagnés de sauvages que nous ne connaissions pas ; et mon cœur était aussi tranquille qu'au milieu des rues de votre pieuse cité. D'un village à l'autre c'était à qui ferait des torches pour nous éclairer, et tout cela sans que nous le demandassions. A mon retour du hameau de Boudet, résidence d'un grand chef qui ne savait comment exprimer sa joie de nous voir , et avec lequel j'avais laissé mon confrère , pour aller rejoindre seul la station , je fus obligé de traverser une rivière de la largeur de la Seine. Comment faire ! Ne sachant pas nager , je dépose mes effets que je confie à un naturel, et me voilà dans cinq ou six pieds d'eau , entre deux bons sauvages qui nagent d'une main , et de l'autre me soutiennent jusqu'à ce que nous soyons arrivés à l'autre bord. Je suis obligé de m'en tenir là pour cette fois ; dans six mois je vous écrirai très-longuement.

« † G. DOUARRE, *Evêque d'Amala.* »

---

**MISSIONS DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE  
ET DE FUTUNA.**

---

*Extrait d'une lettre du Père Servant, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, à M. Maxenod, curé de Saint-Héant (Loire).*

Futuna, le 10 août 1842.

« **MONSIEUR ET DIGNÉ CURÉ,**

« J'ai quitté la Nouvelle-Zélande pour un petit coin de terre, presque imperceptible dans l'Océan, et à peu près inconnu des géographes ; mais je n'ai pas tout à fait perdu le souvenir de ma première Mission, à laquelle Futuna ressemble sous plusieurs rapports. Ici comme à la Baie des Iles, je retrouve cette éternelle fougère qui exerce tant de fois la patience du voyageur ; je gravis encore les collines par des chemins escarpés, heurtant à chaque pas contre les racines des mêmes arbres ; c'est aussi une terre volcanique avec ses ruisseaux d'eau chaude, avec ses cratères qui fument encore dans les temps de pluie, et ses

tremblements de terre aux secousses plus violentes qu'à la Nouvelle-Zélande.

« Dans les néophytes qui m'entourent, je retrouve mes Nouveaux-Zélandais, vifs, travaillant par boutade, faciles à la colère et prompts à la vengeance, mais très-sensibles à l'amitié.

« Que vous dirais-je de la population de Futuna ? D'après les rapports de quelques vieillards qui en ont été témoins, la grande Ile était autrefois habitée dans toutes ses vallées et contenait plusieurs milliers de kanacks ; mais le fléau de la guerre a presque tout moissonné, et c'est à peine s'il en reste neuf cents. Une mortalité plus effrayante encore a frappé la petite Ile, dont les naturels, jadis au nombre de quinze cents, sont aujourd'hui réduits à cinquante. De plus, le prédécesseur du roi, assassin du révérend Père Chanel, était un monstre qui a tué et mangé plus d'un millier d'hommes (1). Les mères elles-mêmes ne se faisaient pas scrupule d'ôter la vie à leurs enfants... Maintenant la population augmente de jour en jour ; depuis que les indigènes ont embrassé la foi catholique, on voit partout s'élever, sous ses auspices, une jeune génération dont les progrès finiront par combler le vide des familles.

« Un mot sur la manière dont les Futuniens font la guerre. Au moment d'engager l'action, ils se peignent en noir et en rouge, se revêtant d'une belle ceinture, lient leurs cheveux au sommet de la tête, font rouler des yeux

(1) On a compté un jour quatorze cadavres sur la table de ce prince ; encore trouvait-il que c'était trop peu pour le dîner d'un roi.

(Extrait d'une lettre du P. Chevron.)

étincelants dans leur orbite, et s'élancent au combat, tous en désordre, poussant des hurlements affreux et faisant des contorsions horribles. Leurs armes sont des massues et de longues lances dentelées qu'ils manient avec adresse. La femme accompagne son mari sur le champ de bataille, portant avec elle de l'huile et des tapes pour l'ensevelir en cas qu'il succombe. Lorsqu'un parti est vaincu, il se réfugie sur le haut des montagnes où les naturels ont des forts. Mais les vieillards, pour qui la fuite serait un déshonneur, restent paisiblement dans leurs habitations, attendant une mort certaine; et quand le parti vainqueur a tout pillé, tout ravagé et tout tué, il va présenter aux vaincus des propositions de paix.

«... Futuna abonde en reptiles. A la grande île, il n'est parlé que de petits serpents aux couleurs brillantes et variées; mais à la petite île il en est de toute dimension et de toutes nuances; le plus gros est presque égal à un corps humain, et d'une longueur proportionnée à sa grosseur.

« Il est certain que ces serpents sont venimeux, puisque plusieurs naturels atteints de leur morsure ont été malades; cependant on n'a pas entendu dire que quelqu'un d'eux en soit mort.

« Ici surtout le serpent a mille ruses pour saisir sa proie; souvent il grimpe sur le haut des arbres qu'il enlace de plusieurs contours, et présente à travers le feuillage une partie de son corps qui ressemble à une eau limpide; l'oiseau, surtout le pigeon, trompé par cette apparence, va pour s'y désaltérer, mais il y trouve la mort. D'autres fois, caché dans l'épaisseur des rameaux, il tourne sa tête de côté et d'autre pour épier sa proie, et s'élançe sur elle avec impétuosité pour la saisir.

« Mais la Providence a donné aux oiseaux un merveil-

leurs instinct pour s'avertir mutuellement du danger. Parait-il un petit serpent, ils se réunissent plusieurs dans l'endroit où se cache leur ennemi commun, et font entendre simultanément le cri d'alarme. Quand le serpent est gros, il n'y a qu'un seul oiseau qui annonce sa présence.

« Je ne vous ai rien dit encore de la température de Futuna. Quoique nous soyons dans un pays tropical, nous n'avons pas beaucoup à souffrir de la chaleur ; souvent les brises de mer nous rafraîchissent, et nous avons une foule d'arbres pour nous ombrager.

« En finissant, je vous prie de recommander à Dieu le peuple dont le soin m'est confié. Il nous donne beaucoup de consolation par les heureuses dispositions qu'il apporte au baptême. N'oubliez pas non plus celui qui se dit tout votre, dans les saints cœurs de Jésus et de Marie.

« SERVANT, *Miss. apost.* »

---



*Extrait d'une lettre du P. Reignier, Missionnaire de la  
Société de Marie, à ses parents.*

Nouvelle-Zélande, 30 mars 1843.

« MON CHER PÈRE ET MA CHÈRE MÈRE,

« Depuis longtemps j'attends en vain quelques signes de vie de votre part ; je n'ai point eu le bonheur de recevoir de vos nouvelles. Dieu soit béni de tout, je ne vous en porte pas moins dans mon cœur, et prie toujours le Père de la grande famille qu'il nous réunisse un jour dans son sein.

« Grâce à la miséricorde divine, mon séjour ici n'a pas été inutile ; déjà un certain nombre d'âmes sont allées au ciel, qui, sans le secours de mon ministère, n'auraient pas maintenant le bonheur de voir Dieu pour toute l'éternité.

« Mes premières courses apostoliques se sont faites en compagnie et sous la direction du Père Comte. Pendant que nous travaillions de concert au bien de la Mission, nous eûmes la douleur d'apprendre qu'une bande de sauvages venaient de dresser des embûches à une tribu rivale, et que plusieurs naturels avaient été massacrés. Les cadavres des vaincus, mis en lambeaux, furent dévorés par les vainqueurs. Cette horrible scène, dont les kanacks pro-

testants étaient les auteurs, a jeté un grand discrédit sur la secte, qu'elle a couverte de confusion, et par suite, les insulaires ont embrassé la foi catholique en grand nombre.

« Mes chers parents, animés pour moi d'une excessive tendresse, vous vous troublez peut-être dans la crainte que je ne devienne aussi la proie de quelques cannibales : cessez, je vous en prie, de vous alarmer à mon sujet ; les peuples au milieu desquels je vis, avaient, il est vrai, la coutume affreuse de dévorer les chairs fumantes de leurs ennemis vaincus ; mais, grâce aux bienfaits de la Religion, ces scènes d'horreur sont devenues extrêmement rares ; je suis ici aussi en sûreté qu'en France ; les naturels craignent les Européens, et respectent les Missionnaires.

« J'ai entrepris récemment un voyage à une cinquantaine de lieues dans l'intérieur de l'île, et j'ai eu le bonheur de faire retentir les saints noms de Jésus et de Marie parmi des populations perdues au milieu des bois, là où jamais prêtre n'avait encore pénétré. Avec quel étonnement ces pauvres sauvages nous voyaient ! avec quelle joie beaucoup d'entre eux nous recevaient dans leurs cabanes ! Dieu, dans sa miséricorde, m'accorda la grâce immense, pour le cœur d'un Missionnaire, de donner à Jésus-Christ de nouveaux disciples, en conférant le saint baptême à un grand nombre d'enfants ; plusieurs de ces petits anges sont allés peu après au ciel, et j'ai la consolation d'avoir en eux autant de saints et puissants protecteurs.

« Dans ma Mission nouvelle, le pays présente des phénomènes extrêmement curieux : on trouve au fond des vallées comme sur les montagnes une multitude de sources tièdes ou bouillantes, des ruissaux d'eaux chaudes et sulfurées, des abîmes brûlants. J'ai vu entre autres

une vaste fontaine, dont les jets bouillonnants s'élançaient jusqu'à six ou sept pieds en l'air, au milieu d'une épaisse fumée blanche. Nos insulaires les appellent les *soupiraux de l'empire de Satan*.

« Ces sources ont, du reste, leur utilité; outre qu'elles offrent des bains très-salutaires, elles servent encore aux naturels de fourneaux pour cuire leurs aliments; chacun y porte ses pommes de terre, ses légumes ou ses poissons, et fait une cuisine aussi prompte qu'économique.

« Plusieurs montagnes présentent le spectacle le plus imposant. L'une d'elles, extrêmement élevée, a ses flancs couverts de neige, tandis qu'une grande source d'eaux chaudes jaillit au sommet. Combien de fois j'ai contemplé avec admiration le penchant d'une autre colline dont l'aspect est autrement grandiose que les palais de vos plus riches cités! A la cime s'épanche un bassin d'eaux thermales, dont les nappes azurées se déroulant en cascades successives, sur une échelle de gradins d'une centaine de pieds, bondissent sur des aiguilles de granit, qu'elles enveloppent comme de gracieuses tourelles d'un nuage transparent, et glissent jusqu'à vous sur un lit marbré de bleu, de rouge et de mille autres fraîches couleurs. L'eau qui baigne les degrés de ce curieux amphithéâtre, permet cependant de les franchir et d'arriver jusqu'au sommet. Alors, je le répète, le coup d'œil, dans son ensemble, est plus magnifique que celui de vos monuments les plus admirés.

« Tout récemment, au retour d'une de mes courses, j'allai me reposer quelques jours chez un de mes confrères voisins; là j'eus la consolation de donner la sainte communion à vingt-deux naturels. Pour la première fois ils recevaient le Dieu de toute charité, qui daignait purifier des lèvres qui s'étaient autrefois souillées en dévorant la chair

de leurs semblables ! Que la grâce de mon Dieu est puissante , pour transformer ainsi les hommes les plus féroces en doux agneaux !

« Il faut , mes très-chers parents , que j'abrège ces détails ; je suis appelé par des malades. En une journée , marchant le long des bords de la mer , sur le sable , j'arriverai jusqu'à eux.

« Votre fils qui vous aime ardemment et prie Dieu pour vous de tout son cœur ,

« REIGNIER , *Miss. apost.* »

---

*Extrait d'une lettre du Père L. Bozet, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, à M. Chirat, curé de Neuville-sur-Saône.*

Wangaroa, Mission de l'Épiphanie 2 novembre 1843.

« MONSIEUR LE CURÉ,

« Le Maori est un peuple jovial et bon. Naturellement doux et hospitalier, il a beaucoup perdu de ses vertus primitives au contact des Européens, dont l'exemple a fini par le rendre égoïste. Une fois qu'il vous a donné sa confiance, il est assez docile. Un fait récent va vous en fournir la preuve.

« C'était autrefois l'usage parmi les chefs d'enlever la jeune fille qu'ils désiraient pour épouse. La tribu où je réside, oubliant combien ces moyens sauvages sont réprouvés par la décence chrétienne, était allée, sans me prévenir, se mettre en embuscade pendant la nuit, sur le passage d'une jeune insulaire, et l'avait portée en triomphe à celui dont elle avait fixé le choix. Aussitôt que je l'appris, je montrai la plus grande indignation; j'exclus tous les coupables de la prière publique et de l'entrée de la chapelle, et leur dis que je ne les voulais plus pour mes enfants. Ils m'ont envoyé quatre ambassades pour me fléchir; ils m'ont écrit pour me demander pardon; mais j'ai feint d'être inexorable. « Je vous abandonne, leur ai-je fait répondre :  
 • retournez à vos anciens usages, si vous voulez; faites-

« vous protestants, si vous l'aimez mieux ; pour moi, j'écouterai à l'Évêque, et j'attendrai sa décision ; mais vous êtes exclus de la prière. »

« La tribu s'est montrée inconsolable ; le grand chef a pleuré deux nuits ; son fils aîné ne voulait plus ni boire, ni manger, ni parler à personne. Voyant que j'avais réussi à leur inspirer une douleur salutaire, propre à prévenir le retour d'un semblable scandale, et craignant d'ailleurs de trop les abattre, je fis appeler le fils aîné du roi, qui était le futur époux ; je lui énumérai toutes les marques d'affection que j'avais données à ses compatriotes, et je me plaignis que pour récompense de cet amour, ils eussent attaché une note d'infamie à ma Religion, en suivant des usages mauvais. Après beaucoup de larmes, « Eh bien ! me dit-il, que faut-il donc faire ? Je suis repentant ; c'était notre ancienne manière de nous marier, et je ne pensais pas faire en m'y conformant un si grand mal. » Je lui dis qu'avant tout j'exigeais qu'il allât rendre la fille enlevée. « J'irai demain, me répondit-il, car il est nuit à présent, et je ne pourrais pas arriver ; mais au moins permets-nous de prier avec toi. »

« Voyant tant de soumission et de déférence, je consentis à ce qu'ils fissent la prière en commun dans leur maison ; cela les consola un peu, mais ils me questionnaient tous les jours pour savoir si Monseigneur leur permettrait de revenir dans notre chapelle, et, sur ma réponse que je n'en savais rien, ils reprenaient tristement : « Tu es dur pour nous, toi qui nous connais ; l'Évêque qui vit loin de nous le sera peut-être autant que toi ; eh bien ! s'il ne veut pas nous recevoir, nous ne suivrons pas nos anciens usages, puisqu'ils sont mauvais ; nous n'irons pas aux protestants, parce que leur Église est fautive ; nous ferons la bonne prière, ta prière, dans notre maison, jusqu'à ce qu'il vienne un autre Evêque qui veuille

« bien nous pardonner; et nous voulons tâcher, par notre  
 « conduite, en attendant que nous soyons reçus, de re-  
 « gagner ton affection. Cependant, si nous venions à mou-  
 « rir pendant ce temps-là, nous pensons que tu retrou-  
 « verais encore pour nous ton ancien cœur de père, et  
 « qu'après avoir béni notre tombe, tu y laisserais tomber  
 « une larme et quelques prières. »

« Il a fallu me faire violence pour ne pas pleurer de  
 joie à de si beaux sentiments. Cependant pour rester fi-  
 dèle à ma parole, je n'ai pas voulu les admettre à la prière  
 publique de ma propre autorité, leur ayant dit que je  
 laissais tout à la disposition de l'Evêque; mais je leur ai  
 promis de partir pour Kororareka, et d'intercéder en leur  
 faveur.

« A cette admirable docilité, nos jeunes gens joignent  
 un vif désir de s'instruire. Un jour que je leur racontais  
 quelques traits de l'histoire sainte, et que je leur parlais  
 du paradis terrestre, deux Maoris se lèvent aussitôt : « At-  
 tends un peu, » me disent-ils; et les voilà sortis; une ou  
 deux secondes après, ils rentrent avec des charbons de bois  
 à la main. Je continue ma narration, et mes sténographes  
 s'efforcent d'écrire sur leurs jambes ce que je leur disais.  
 Après avoir rempli ce livre d'une espèce si nouvelle, après  
 avoir crayonné, noirci le vélin sur toutes ses faces, ils me  
 prièrent de suspendre mon récit pour ce jour-là, et ils se  
 retirèrent dans leur maison pour tirer copie, sur du pa-  
 pier, de ce qui était écrit sur leur peau...

« Louis ROZET, *Miss. apost.* »

---

## MISSIONS DE L'ARABIE.

---

*Lettre du révérend Père Joguet, religieux espagnol des  
Servites de Marie et vice-préfet apostolique de l'Arabie,  
à M. le Président du Conseil central de Lyon.*

(Traduction de l'italien.)

Aden, le 9 juin 1844.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Bien que la moisson recueillie jusqu'ici dans cette Mission abandonnée ne soit pas très-abondante, cependant je crois devoir vous donner un aperçu de son état présent avec quelques détails sur l'établissement primitif du christianisme dans ces contrées. Puisse cette fidèle peinture d'un passé qui ne fut pas sans gloire pour l'Évangile, vous intéresser aux malheurs actuels de ce pauvre peuple, et le recommander de plus en plus à la charité de votre pieuse et à jamais bénie Association !



« Trois religions différentes se partageaient l'Arabie avant l'ère chrétienne. La plus répandue était comme partout l'idolâtrie; chaque ville avait son sanctuaire, chaque tribu son autel, consacrés à des simulacres d'hommes, de femmes ou d'animaux divinisés. Déjà, à cette époque, la Mecque possédait un grand temple qu'on pouvait appeler le Panthéon de l'Arabie, puisqu'au rapport des écrivains nationaux il renfermait trois cent soixante-cinq idoles. Un grand nombre de pèlerins y accouraient au mois fixé pour ce dévot exercice, et pendant ce temps une espèce de trêve sacrée régnait entre les tribus les plus hostiles.

« A ce culte grossier se joignait le sabéisme, dont les sectateurs faisaient remonter leurs traditions jusqu'au berceau du monde, prétendant que leur religion avait été révélée à Adam, puis écrite par Seth, et propagée principalement par Enos; mais ceux qui l'embrassèrent, prirent, dit-on, leur nom de Saba, autre fils de Seth. Ils adoraient les astres, qu'ils croyaient animés et établis par Dieu comme des génies médiateurs entre lui et les hommes, dont ils se chargeaient de faire agréer les vœux et les prières.

« Le judaïsme avait aussi beaucoup de partisans en Arabie, non-seulement parce qu'un grand nombre d'Hébreux s'y étaient réfugiés au temps de la captivité de Babel, mais encore parce que l'émigration même s'était recrutée d'une foule de prosélytes. Il n'est pas non plus absolument improbable que la reine de Saba, nommée par les Arabes *Balkis*, ne se soit convertie à la vraie religion dans le voyage qu'elle accomplit à Jérusalem; et que, plus tard, rentrée dans ses états, elle ne l'ait propagée parmi ses sujets.

« Tel était l'état religieux de l'Arabie lorsque vint au monde le Rédempteur du genre humain. Cette contrée, par son rapprochement de la Palestine, ne put demeurer

longtemps sans recevoir quelque rayon de la céleste lumière, destinée à se répandre d'un bout du monde à l'autre, et à éclairer tous les peuples *assis à l'ombre de la mort*. Il paraît hors de doute que saint Paul en se retirant dans ces solitudes après sa conversion, saint Thomas en les traversant, comme on le pense, pour aller planter la croix dans l'Inde, n'y aient porté l'Évangile. Et, ce que les historiens ecclésiastiques constatent, les progrès de la foi y furent si consolants, qu'on put compter jusqu'à trente-cinq sièges épiscopaux dans la seule Arabie-Heureuse. Le christianisme pénétra même dans le désert, où plusieurs tribus se soumirent à Jésus-Christ. Quant à l'Arabie-Pétrée, plus voisine de la Palestine, elle était presque toute convertie à la foi. On nous a conservé la mémoire de deux conciles provinciaux qui s'y tinrent au troisième siècle pour l'extinction de diverses hérésies, propagées ici, comme dans tout le reste de l'Orient, avec une déplorable facilité.

« L'Église arabe eut aussi ses martyrs, entre lesquels, pour ne parler que des plus illustres, on cite saint Aretta ou Hareth et ses trois cent quarante compagnons, qui souffrirent sous Dhu-Naan, tyran juif, comme s'exprime le martyrologe romain.

« Mais cette ardente charité devait bientôt s'éteindre dans le schisme et l'hérésie. Alors la main de Dieu finit par s'appesantir sur ces malheureux peuples : après avoir inutilement attendu leur retour à l'unité, elle saisit l'épée de Mahomet pour venger de longues injures ; elle imposa les chaînes de l'esclavage le plus accablant à ceux qui ne voulaient pas se soumettre au joug si doux de Jésus-Christ.

« L'Islamisme, si terrible pour tant d'autres contrées, fut plus fatal encore à l'Arabie, où depuis ce moment il a seul régné dans toute son intolérance. S'il s'est conservé quelques fidèles, ce n'a été qu'en se réfugiant aux extré-

mités de la péninsule; du moins, à présent, ne trouve-t-on qu'à Tor et à Suez, sur la mer Rouge, à Karak près de la mer Morte, à Hauran et à Basra, quelques débris des chrétientés indigènes.

« Depuis peu, un assez grand nombre d'Européens catholiques, attirés par le commerce, étaient venus s'établir à Gedda, port de la Mecque; et c'est ce qui détermina la sacrée Congrégation de la Propagande à m'envoyer à ce poste en 1840. Mais à cette époque les événements politiques ayant forcé Méhémet-Ali à retirer ses troupes de l'Arabie, je ne trouvai plus en arrivant à Gedda qu'un petit nombre de coréligionnaires; et encore, parmi eux, plusieurs étaient-ils sur le point de partir. J'informai aussitôt la Propagande de l'état des choses, et je reçus l'ordre de me transporter à Aden, où s'était formé un troupeau plus nombreux depuis que les Anglais avaient occupé cette ville. J'y trouvai, en effet, quatre cents catholiques, la plupart militaires irlandais; le reste appartenait aux troupes indigènes de l'Inde. Le nombre de ces derniers a sensiblement augmenté depuis.

« Ici, sous la domination anglaise, le Missionnaire, tout libre qu'il est dans l'exercice de son ministère apostolique, est naturellement placé dans des conditions moins favorables que le ministre protestant; et néanmoins nos consolations ne nous laissent rien à envier aux siennes. Tandis que ses assemblées religieuses ne sont, pour ainsi dire, que des réunions nationales, nous, en jetant les yeux sur notre humble chapelle de roseaux, nous y retrouvons ce caractère de catholicité promise à la seule Eglise de Jésus-Christ; nous y voyons confondus, au pied du même autel, ces hommes de diverses tribus, de mœurs opposées, de langues et de couleurs différentes, auxquels le Sauveur nous a ordonné, dans la personne des Apôtres, d'aller prêcher son Evangile.

« Le nombre des adultes baptisés ici en trois années, quoique peu considérable, me console cependant et m'encourage quand je pense à la nullité absolue de l'influence chrétienne dans ce pays durant tant de siècles; il y a eu quinze personnes régénérées par la grâce. Mais, hélas! qu'est-ce qu'un tel chiffre comparé aux seize mille habitants qui m'entourent, et parmi lesquels tant d'âmes ne connaissent pas encore ou connaissent mal Jésus-Christ!

« Et maintenant, si je porte mes regards sur le reste de l'Arabie, quel affligeant spectacle elle offre aux yeux de la foi! J'en ai été témoin moi-même dans un récent voyage entrepris après la célébration des fêtes de Pâques à Aden. Comme je l'ai dit plus haut, j'avais laissé à Gedda un certain nombre de catholiques; il me tardait de les visiter, et ils se sont tous montrés heureux de me revoir. Pendant mon séjour parmi eux, j'assistai dans ses derniers moments un voyageur français, brisé par une chute de chameau : fonction bien triste à remplir, si elle n'eût été bien consolante pour celui à qui, loin de sa patrie et sur la terre infidèle, Dieu envoyait ainsi dans ces redoutables instants le ministre de paix et de pardon.

« Un mois après mon arrivée à Gedda, je repartis sur une barque qui faisait voile pour Suez. Parvenu en vue de Raja, petite rade voisine de Tor, je descendis à terre, et je trouvai là dans un pauvre village une cinquantaine de chrétiens grecs schismatiques, administrés par un moine du mont Sinaï. Deux jours après, je me mettais en route pour visiter cette sainte montagne, distante d'une journée et demie du bord de la mer. Le chemin est mauvais, et à l'exception de quelques parties du *vadi habran*, ombragées de rares palmiers près de faibles cours d'eau, on n'aperçoit de végétation nulle part.

« Arrivé au monastère où, comme vous le savez, la crainte des Arabes n'a permis de pratiquer qu'une porte

souterraine du côté du jardin, je fus enlevé par le cabestan à une hauteur de quarante pieds, et introduit par la fenêtre qui sert d'entrée principale au couvent. Je fus très-bien reçu par les religieux, quoiqu'ils soient schismatiques. Ils étaient alors au nombre de vingt-deux, la plupart originaires de la Valachie, et comptaient parmi eux quatre prêtres seulement.

« L'intérieur du couvent offre peu de régularité dans la construction ; mais l'église est vraiment comparable aux grandes basiliques de la Terre-Sainte, attribuées à sainte Hélène et à Constantin. Un archevêque du titre du Mont-Sinaï est à la tête du monastère ; et néanmoins, comme le supérieur actuel, il réside souvent à Constantinople.

« Ce couvent a obtenu autrefois de Mahomet un firman pour le protéger contre la fureur de ses farouches disciples, souvent plus fanatiques que le prétendu prophète. En effet, l'édifice serait déjà détruit malgré cette puissante sauvegarde, si les moines n'avaient consenti à y laisser bâtir une petite mosquée qu'on voit encore (1).

(1) « Le monastère de la Transfiguration, au mont Sinaï, est une espèce de petit village entouré de hautes murailles, dont les pierres sont d'énormes blocs de granit. La clôture forme un carré qui, sur chacun de ses côtés, a quatre-vingt et quelques toises de longueur ; l'intérieur n'est qu'un amas de bâtiments irréguliers, construits d'après différents plans, sur un terrain très-inégal. Excepté l'église, tout y est pauvre ; mais partout règne la plus grande propreté.

« Une des choses que le voyageur y remarque le plus vite et avec le plus de plaisir en arrivant du désert, c'est l'abondance de l'eau, elle n'y manque jamais. Outre ces sources qui suffisent aux divers besoins, il y a un puits célèbre qui date, dit-on, du temps des Patriarches. On prétend que ce fut tout près que le libérateur des Hébreux rencontra les filles de Jéthro.

« Le jour qui suivit mon arrivée, je visitai la célèbre montagne où le chef vénéré du peuple de Dieu reçut les tables de la loi. Le rude sentier qui mène au sommet est bordé de chapelles en ruines. C'est un reste de cellules

« Le convent proprement dit fut bâti en l'an 527 par l'empereur Justinien. On y voit encore l'édifice qui servait d'église aux catholiques, et d'où ils furent expulsés, il y a cent quarante ans, par les grecs schismatiques qui en sont maîtres aujourd'hui. Je ne pus arrêter mes regards sur le monument, sans éprouver un vif sentiment de douleur. Hélas ! si le ciel ne vient au secours des catholiques, l'or et l'intrigue des grecs leur enlèveront insensiblement tous les sanctuaires, et ne laisseront pas en leur possession un seul des établissements qu'ils ont en Orient.

« En me conduisant à l'église, le frère me fit apercevoir une mosquée qui, me dit-il, avait été construite par les Arabes employés jadis au service intérieur de la maison.

« La beauté de l'église me surprit : elle est divisée en trois nefs par deux rangs de colonnes de granit, qui supportent une voûte peinte en bleu et parsemée d'étoiles d'or. Ces colonnes qu'on a mal à propos revêtues de plâtre, appartiennent à divers ordres d'architecture ; la plupart sont du corinthien : elles remontent au commencement du sixième siècle.

« Tout le pavé est, ainsi que les murs du sanctuaire, en marbre blanc et noir tiré d'Italie et d'un fort beau travail.

« L'église est éclairée par une multitude de lampes d'argent et de vermeil. Ce sont autant de cadeaux faits par les Russes, parce que le corps de sainte Catherine, pour laquelle ils ont une grande vénération, y repose. Les murailles sont ornées de nombreux tableaux richement encadrés ; mais il n'en est pas un dont la peinture ait quelque mérite.

« Après cette visite, je fus même dans la chapelle appelée du *Buisson ardent*. C'est au lieu même où Dieu manifesta sa présence par un si grand prodige, que, d'après la tradition, est bâtie la chapelle destinée à en perpétuer le souvenir. Il n'est permis d'y entrer que pieds nus. Le sanctuaire est en tout semblable à ceux de la Palestine : un autel élevé, soutenu par des colonnes, et sous l'autel le lieu révérend. »

(*Pèlerinage à Jérusalem, etc., par le révérend Père Marie-Joseph de Gramb.*)

autrefois habitées par de saints ermites. A ces retraites se joignaient les jardins ombragés de cyprès et d'oliviers ; et maintenant que ceux qui les plantèrent ne sont plus, ces arbres toujours verts contrastent encore admirablement avec les arides rochers dont se forme le groupe de l'Horeb et du Sinäi.

« A la vue de cette dernière montagne, une pénible réflexion venait désoler mon esprit. Je me disais : Voici donc où la loi fut donnée à l'homme sur des tables de pierre ; et maintenant les lieux mêmes où Dieu la promulgua jadis aux éclats de la foudre, en ont perdu le souvenir. Ce fatal oubli sera-t-il donc éternel ! L'Arabie aurait-elle pour jamais fermé les yeux aux clartés de la foi ! Ah ! loin d'elle ce malheur, mais plutôt qu'elles se réalisent enfin les espérances de salut dont mon cœur aime à se nourrir.

« Après huit jours de voyage dans cette péninsule consacrée par les plus grands souvenirs, j'arrivai aux sources connues encore aujourd'hui sous le nom de *Fontaines de Moïse*. Elles sont ombragées par quelques palmiers, et se trouvent situées à quatre heures environ de Suez. De là j'atteignis bientôt le rivage de la mer Rouge.

« Agréez, Monsieur le Président, etc.

« JOGUET, *Vice-Préfet apostolique*  
de la Mission de l'Arabie. »

---

## MISSIONS DE L'AUSTRALIE.

---

*Extrait d'une lettre du Père Louis-Marie Pesciaroli, religieux passioniste, à Son Eminence le Cardinal Gaspard-Bernard Pianetti, Evêque de Viterbe.*

(Traduction de l'italien.)

Ile Denwich, le 29 janvier 1844.

« **EMINENCE,**

« **Pauvre Missionnaire, conduit par la Providence sur une plage lointaine, transporté du sein d'une riante nature au milieu de sombres forêts, et sans autre société que des tribus sauvages, c'est une douce consolation pour moi de tracer sous vos yeux une rapide esquisse de ma**



situation nouvelle. J'ose espérer que Votre Eminence voudra bien agréer ce témoignage de mon humble dévouement.

« La station qui nous a été assignée par Mgr Polding pour l'évangélisation des sauvages, est l'île Denwich, située entre le 27° degré de latitude et le 151° de longitude, à une distance de six cents milles environ de Sidney, dans la direction des côtes du nord, et quarantecinq milles avant d'arriver au petit village de Brisben-Town. Cette île, de quarante milles environ de longueur, mais beaucoup moins large, ne compte pas plus de cent cinquante habitants.

« Là, nous sommes quatre Missionnaires passionnistes établis au fond d'une baie, dans une maison en ruines, qui a servi autrefois de prison aux Anglais déportés. Non loin de notre résidence, s'arrête souvent une bande de sauvages composée d'environ quarante personnes. — Les plus nombreuses tribus ne comptent pas au delà de soixante indigènes. — Quoique chacune d'elles ait un rayon déterminé qui est censé la propriété héréditaire et exclusive de la peuplade, cependant elle n'occupe point de poste fixe. Promenant d'un lieu à l'autre son existence vagabonde, elle ne campe jamais plus de huit à dix jours dans la même vallée, semblable, si j'ose le dire, à ces troupeaux nomades que la faim pousse vers des pâturages nouveaux, et qui abandonnent sans regret la prairie après l'avoir dévastée.

« Nos sauvages, à défaut d'habitations permanentes, se construisent de misérables huttes avec des écorces d'arbres, frêles abris d'un jour que le lendemain verra abandonnés ou réduits en cendres.

« Depuis longtemps familiarisés avec les Européens, les indigènes qui nous avoisinent sont plus sociables ; ils se mettent volontiers en rapport avec nous, et semblent même nous écouter avec docilité : toutefois, nous sommes avertis de ne pas trop nous fier à ces apparences ; car ils sont d'un naturel à trahir même ceux qui leur font du bien.

« Ils ont la physionomie moins disgracieuse et la couleur moins noire que les nègres d'Afrique, mais en fait d'ornements ils ne choisissent pas mieux ; ils croient s'embellir en se barbouillant la figure avec du charbon, sur lequel ils étendent, en guise de fard, une couche de terre rouge ou d'autre matière fortement colorée. Avec une taille élevée et une constitution robuste, ils sont poltrons à l'excès ; la glotonnerie et la somnolence se partagent leur vie, heureux encore si la vengeance n'avait pas pour eux plus d'attrait que le sommeil !

« Il est rare, à la vérité, que les membres d'une même tribu se divisent entre eux par des querelles intestines ; mais la guerre s'élève plus d'une fois entre peuplade et peuplade, et les armes dont se servent alors les combattants sont la massue, le bouclier et la lance.

« Ici, comme dans vos sociétés élégantes, la vanité a aussi son martyr. C'est un axiome reçu parmi nos sauvages que les prétentions à la beauté sont le prix de la douleur. Aussi n'est-il pas d'homme qui, pour se donner un complément de grâce, ne se déchire les bras, la poitrine, le dos et les jambes avec des coquillages, afin d'obtenir à chaque incision une hideuse excroissance de chair, qu'il étale avec la plus repoussante coquetterie.

« Quant aux femmes, c'est moins le goût de la parure

que l'idée d'un sacrifice religieux qui les porte à se mutiler. Lorsqu'elles sont encore en bas âge, on leur lie le bout du petit doigt de la main gauche avec des fils de toile d'araignée; la circulation du sang se trouvant ainsi interrompue, on arrache au bout de quelques jours la première phalange, qu'on dédie au serpent boa, aux poissons ou aux kanguroos.

« Sans doute que nos sauvages espèrent par cette offrande obtenir une chasse heureuse et une pêche abondante; car ils n'ont presque pas d'autres ressources pour vivre. Il est vrai qu'ils recueillent aussi une espèce de racine dont le goût diffère peu de celui de la patate, qu'ils mangent au besoin un reptile assez semblable au lézard, mais beaucoup plus gros, qu'ils surprennent parfois le renard-volant, qu'on prendrait pour une grosse chauve-souris; mais après le kangaroo qui se trouve en grand nombre dans les îles voisines, leur principale nourriture est le poisson. Réunis sur la côte au nombre de six à huit, et armés chacun d'un filet qu'ils confectionnent avec la racine d'un arbre réduite et tordue en mince ficelle, ils s'avancent en demi-cercle dans les flots, murmurant à voix basse je ne sais quelles paroles; et quand ils ont cerné leur proie, ils la poussent doucement vers le rivage. Alors tous ensemble ils poussent de grands cris, comme pour l'étourdir, et s'en emparent avec facilité. Aussitôt pris, le poisson est jeté palpitant sur la braise, et dévoré même avant d'être rôti.

« Pour du feu, ils en ont toujours à leur disposition, l'usage, je dirai presque la dévotion de ce peuple, étant de ne marcher qu'un brandon à la main. Si par mégarde ce tison vient à s'éteindre, ils s'empressent aussitôt d'en allumer un autre, et voici comment : ils prennent un sar-

ment bien poreux auquel ils pratiquent une légère entaille ; sur cette incision ils appuient la pointe d'un second sarment plus sec encore , ils le tournent et retournent rapidement entre leurs mains comme un fuseau , jusqu'à ce qu'échauffé par le frottement, il fume et puis s'enflamme.

« Cette espèce de culte des sauvages pour le feu se reproduit encore dans leurs funérailles. Avec le guerrier qu'on vient de déposer dans la tombe , on ne manque jamais de placer d'un côté une de ses armes défensives , et de l'autre un tison ardent. Pensent-ils que ce compagnon inséparable de ses migrations pendant la vie , est encore plus nécessaire à ses membres glacés par la mort ? Je serais plutôt porté à croire que cette pratique est pour eux un symbole d'immortalité ; car de même que la flamme , en se dégageant des corps qu'elle consume , s'élance vers les cieux , ainsi sont-ils persuadés qu'au sortir de ce monde ils s'élèvent dans les régions supérieures , où les privations de la terre sont oubliées dans les joies d'un éternel festin.

« Vous le voyez , nos pauvres insulaires sont encore bien éloignés des saintes idées de la foi. Le moyen de les leur inculquer serait de prêcher aisément dans leur langue naturelle ; mais malheureusement nous ne la parlons pas encore avec facilité : elle est embarrassante pour un Européen surtout , parce qu'elle a cette pauvreté , ce laconisme et cette absence de liaisons , qui jettent ordinairement tant de difficultés dans l'idiome des nations primitives et des tribus sauvages.

« Eminence , il est temps que je termine cette lettre , si je ne veux pas trop abuser de vos moments et de votre

*Extrait d'une lettre de Hong-Kong, du 24 juillet 1843.*

« Il y a dans cette île une église catholique fort jolie, desservie par sept ou huit Missionnaires français, italiens, espagnols et même chinois. Chaque jour on y dit sept ou huit messes. Ainsi, dans un lieu, inhabité il y a deux ans, et où s'élèvent déjà de vastes édifices, les catholiques possèdent une belle maison de prières. Mais ce qui me frappe et me réjouit encore davantage, c'est de voir sur cette partie du sol chinois s'agenouiller au même instant des représentants de presque toutes les nations qui sont sous le soleil, avec leurs différents costumes, avec toutes les nuances de couleurs sous lesquelles l'espèce humaine se montre ; et ces hommes, si différents de mœurs, d'intérêts, de couleur, de langage, sont, au pied de l'autel, également attentifs, également recueillis et occupés du même objet : unité merveilleuse que [notre sainte Eglise romaine a seule réalisée. »

---

## MISSIONS DU LEVANT.

---

*Extrait d'une lettre de Mgr Guasco, Evêque de Fez et  
Déléгат apostolique de l'Egypte et de l'Arabie, à MM.  
les Membres du Conseil central de la Propagation de la  
Foi à Lyon.*

Alexandrie d'Egypte, 16 octobre 1844.

« MESSIEURS ,

« Le but que je me propose en vous adressant cette esquisse des mœurs égyptiennes , est d'offrir à vos Associés un gage de ma vive reconnaissance. Je n'ignore pas que ce tableau , souvent ébauché par beaucoup d'historiens et de voyageurs, ne se composera en grande partie que de traits déjà connus ; mais si la vérité des descriptions peut suppléer à l'intérêt de la nouveauté, si le caractère d'un peuple a toujours quelque chose de saisissant lorsqu'il est tracé avec exactitude, j'aurai aisément ce modeste avantage ; car en peignant les Egyptiens

tels qu'ils sont, ce sera simplement vous redire ce qui se passe autour de moi ou sous mes yeux.

« La population indigène se partage en deux familles principales, les Arabes et les Coptes ; ces derniers, comme seuls descendants des anciens Egyptiens, se présentent aussi les premiers à ma pensée. L'étymologie de leur nom, suivant quelques historiens, paraît dériver de *Cophtos* ou *Kypt*, ville autrefois célèbre dans ce pays. Il en est qui lui attribuent une autre origine ; mais quelle que soit la diversité des opinions à ce sujet, tous les auteurs s'accordent à regarder les Coptes comme les habitants primitifs de la contrée.

« Soumis depuis plus de vingt siècles au despotisme étranger, ils ont oublié peu à peu le génie, les arts et les connaissances de leurs ancêtres ; toutefois, ils ont conservé plusieurs de leurs usages ; et les notions qu'ils se sont transmises de père en fils, touchant les terres ensemençables et les produits les plus favorisés par l'inondation périodique du Nil, les font choisir, même aujourd'hui, pour remplir les fonctions de secrétaires ou d'intendants, sous l'autorité des beys et des gouverneurs. N'allez pas croire que pour servir d'instruments à une civilisation qui n'est pas la leur, ils démentent leur origine : loin de là ; comme les pères écrivaient en caractères hiéroglyphiques, pour dérober au vulgaire le secret de leurs sciences, ainsi les fils écrivent en copte pour mieux cacher l'intelligence de leurs calculs. Voilà, sans aller en chercher d'autre cause, d'où vient que la langue des anciens Egyptiens ne s'est point perdue.

« Les Coptes embrassèrent la foi chrétienne presque aussitôt qu'elle fut apportée en Egypte par l'évangéliste saint Marc. Ils la gardèrent dans toute sa pureté jusqu'à la naissance du monothélisme. Abandonnant alors les saintes traditions pour les nouveautés de la secte, ils

portèrent dans leur égarement cette opiniâtreté et cet esprit de parti, qui rendent l'aveuglement presque imérable, surtout lorsqu'à la faveur d'une épaisse ignorance il a reçu la sanction du temps et de l'habitude. L'hérésie, d'ailleurs, perdit bientôt chez eux son caractère primitif, en s'alliant aux superstitions locales, et en faisant aux souvenirs de l'ancien paganisme des emprunts plus coupables encore.

« Au reste, les Coptes valent mieux que leurs croyances; ils sont doux, humains et hospitaliers; sensibles à la tendresse paternelle, comme à l'amour filial, ils honorent et respectent les liens du sang. Le commerce qu'ils font dans l'intérieur du pays, et l'administration des affaires qu'on leur confie volontiers, leur procurent parfois des trésors considérables. Mais ces richesses même sont presque toujours la source de leurs malheurs; car à peine a-t-on deviné leur opulence, que des malveillants ou des envieux les accusent de concussion ou de rapine, et sans plus d'examen le gouvernement les dépouille sans pitié. Trop heureux encore s'ils pouvaient toujours s'en tirer par la perte de leur fortune. Malgré ces vexations continuelles, ils n'ont jamais rien entrepris contre la tyrannie qui les écrase; au contraire, ils en supportent le joug avec une patience à toute épreuve: tant il est vrai qu'une longue habitude peut rendre légers les fers même de l'esclavage.

« Après les Coptes, les Arabes sont le plus ancien peuple de l'Égypte. Ils forment à peu près les deux tiers de la population. Leurs mœurs diffèrent avec le genre de vie auquel ils sont adonnés. Je ne parlerai pas des *fellahs*, parce que le silence est le seul voile que la charité puisse jeter sur leurs défauts.

« Ceux qui sont connus sous le nom de bédouins, et qui couvrent les solitudes brûlantes situées à l'orient et



à l'occident de l'Égypte, présentent des caractères beaucoup moins odieux. Divisés par bordes nomades, ils méprisent la culture, vivant de fruits sauvages et du produit de leurs troupeaux. Aussitôt que les pâturages où ils ont fait une halte passagère sont épuisés, ils chargent leurs tentes et leurs familles sur leurs chameaux, et vont se fixer dans une autre oasis. Ces hôtes des déserts, vrais pirates d'un océan de sables, sont la terreur des caravanes. Malheur à celles qui ne peuvent leur opposer des forces supérieures ; elles doivent se soumettre au tribut ou accepter le combat. Repoussés, les bédouins échappent à toute poursuite en disparaissant comme un trait dans des profondeurs inconnues ; ont-ils l'avantage, ils dépouillent les vaincus et se partagent entre eux le butin ; mais ils n'abusent pas du succès pour répandre le sang, à moins qu'ils n'aient à venger quelques-uns de leurs compagnons morts ou blessés.

« Malgré leur goût pour le pillage, ces peuples respectent les droits de l'hospitalité ; le voyageur qu'ils prennent sous leur sauvegarde, n'a plus rien à craindre ni pour son or ni pour sa vie, car leur parole est un serment inviolable, et je ne crois pas qu'il y ait d'exemple qu'aucun bédouin se soit rendu parjure.

« Il est une troisième classe, celle des Arabes-cultivateurs, qui ne connaît pas plus la cruauté du fellah que la fierté indomptable du bédouin. Ce sont les plus doux et les plus humains des orientaux. Le désir de la vengeance, si naturel aux nations à demi barbares, n'est point éteint dans leurs cœurs ; mais si l'ennemi dont ils ont résolu la perte, peut se soumettre à venir boire le café avec eux, il n'a plus à trembler pour ses jours ; à cette marque de confiance, ils oublient tous leurs ressentiments.

« Avant de commencer leur repas, qu'ils prennent

ordinairement à l'entrée de leurs chaumières ou de leurs tentes, les Arabes-agriculteurs crient à haute voix : Que celui qui a faim approche et mange ! et cette invitation n'est point une stérile formule de politesse ; tout homme, quelle que soit la religion à laquelle il appartient, a droit de s'asseoir à leurs côtés, et de se nourrir des aliments servis à leur famille.

« Avec tant d'excellentes qualités, et attachés à la culture d'une terre qui ne demande qu'à produire, ils devraient, ce semble, jouir de toutes les délices de la vie. Toutefois, ils sont les plus malheureux des hommes. Du matin au soir, et d'un bout de l'année jusqu'à l'autre, ils travaillent sans se reposer un moment ; leurs pénibles sueurs produisent chaque année des richesses immenses, et cependant ces malheureux languissent dans la pauvreté au milieu de l'opulence qu'ils entretiennent ; de toutes leurs fatigues, il ne leur revient que les coups de fouets qui trop souvent ensanglantent leurs épaules.

« Au-dessus de cette caste agricole, dont l'activité n'a d'égale que la misère, les grands de l'Etat s'enorgueillissent dans la mollesse et l'oisiveté. Convaincus qu'une aveugle fatalité préside aux destinées humaines, ils attendent l'arrêt du sort sans porter un regard curieux sur l'avenir ; ils jouissent avec insouciance du présent, pensent peu, n'ont pas les rêves de l'ambition parce qu'ils n'en ont pas l'énergie, et sont capables de fumer un jour entier sans ennui.

« Tout seigneur musulman, en Egypte, se lève avec le soleil pour respirer l'air frais du matin. Bientôt après, des esclaves lui apportent de l'eau. Il se purifie en se lavant le visage, les mains et les bras jusqu'aux coudes, et les pieds jusqu'aux chevilles ; cela fait il se tourne vers l'orient et commence ses prostrations. Viennent ensuite d'autres esclaves qui lui présentent le café et la

pipe, et tant que dure le déjeuner du maître, ils se tiennent debout devant lui, les mains croisées sur la poitrine, cherchant à prévenir ses moindres volontés. Ses enfants, qu'il envoie chercher, paraissent alors en sa présence : il leur dit quelques mots, les cresse grave-ment, leur donne sa main à baiser, et les fait reconduire auprès de leur mère.

« De sa famille il passe au soin de ses affaires, qui ne sont jamais compliquées; quelques heures suffisent à ce travail sérieux, après quoi le musulman n'a plus qu'à se chercher des distractions.

« S'il survient des visites, il les reçoit le plus poliment qu'il sait, mais sans beaucoup de compliments. Ses inférieurs doivent se tenir à genoux devant lui, appuyés seulement sur leurs talons; ses égaux ont droit de s'asseoir à ses côtés; un sofa est réservé aux visiteurs de distinction. Dès qu'on s'est placé dans le rang qui convient à chacun, le maître du logis bat des mains, et à l'instant un esclave entre et pose au milieu de la salle une cassolette où brûle un encens précieux; on apporte de longues pipes garnies d'ambre et tout allumées; on sert le café, des confitures et des sorbets, et la conversation se poursuit, lente et amicale, au milieu de rafraîchissements exquis, à travers un léger nuage de vapeurs odorantes.

« Les visiteurs parlent-ils de se retirer, un esclave reparaît, un large plat d'argent à la main; il y place la cassolette aux senteurs embaumées, et la présente tour à tour à chacun des assistants, qui s'en parfument la barbe. L'eau de rose est ensuite versée sur leur tête, et après cette cérémonie, on est libre de reprendre ses pantoufles et de se dire adieu.

« Le soir, on va à la promenade : monté sur des ânes ou sur des chevaux richement caparaçonnés, on suit les

rives du Nil ou le bord des canaux, pour jouir de la fraîcheur du crépuscule. Une heure après le coucher du soleil, chacun est rentré chez soi. On soupe en famille, on se couche tout habillé pour se reposer d'une journée loislve, et l'on ne se réveille que pour reprendre, où on l'avait laissée, la trame uniforme d'une vie toujours indolente.

« En Egypte comme dans tout l'Orient, l'existence des femmes riches est en quelque sorte murée dans l'intérieur du logis ; elles naissent, vivent et meurent au sein de ce sanctuaire impénétrable. Toutefois, le soin des affaires domestiques et l'éducation des enfants ne les absorbent pas tellement qu'elles n'aient encore de doux loisirs ; elles ne sont même pas aussi prisonnières qu'on pourrait le penser. Tous les jeudis, elles sortent avec leurs esclaves chargées de rafraichissements. Des pleureuses à gage les suivent. C'est qu'un devoir sacré les appelle au cimetière public. Là elles font entonner des hymnes funèbres ; à ces lamentations mercenaires elles mêlent leurs accents plaintifs, elles versent des larmes et des fleurs sur les tombeaux de leurs parents, qu'elles couvrent ensuite des mets apportés par leurs suivantes, et la foule, après avoir convié les âmes des morts, prend un repas religieux, dans la persuasion que ces ombres chéries savourent les mêmes aliments et qu'elles s'associent au sympathique banquet.

« Les Egyptiennes sortent encore une ou deux fois par semaine pour visiter leurs parentes ou leurs amies. Aussitôt qu'une dame étrangère se présente au divan des femmes, la maîtresse du logis se lève en souriant, et va l'embrasser au milieu de la salle ; elle lui prend une main qu'elle presse sur son cœur à plusieurs reprises ; elle l'invite à s'asseoir sur le sofa d'honneur : « Comment avez-vous pu nous oublier si longtemps ? lui dit-elle ; ne savez-

« vous pas combien nous sommes heureuses de vous  
 « voir ? Votre présence ennoblit notre demeure ; vous  
 « êtes le bonheur de notre vie , la prunelle de nos  
 « yeux , etc. » Tels sont les premiers compliments  
 d'usage. Bientôt les inévitables pipes, le café, les sor-  
 bets, les fruits, les confitures et les parfums sont appor-  
 tés par les esclaves ; l'eau de rose coule sur les mains ;  
 on mange, on rit, on folâtre avec une joie que j'appel-  
 lerais enfantine, si la candeur n'était pas inconnue à ces  
 enfants de la servitude.

« Au moment de se séparer, on se dit plusieurs fois :  
 « Dieu vous accorde une nombreuse postérité ; que le  
 « ciel vous donne une longue vie ; puisse votre santé  
 « être aussi durable qu'elle nous est chère ! etc. » Mais  
 on ne s'appelle jamais par son nom ; ma mère, ma sœur,  
 ma fille, voilà les titres qu'on adresse à la femme d'un  
 âge mûr, à la nouvelle mariée, et à la jeune per-  
 sonne.

« Tels sont les Egyptiens dans leur vie privée ; tels  
 sont du moins ceux de leurs usages qu'un Missionnaire  
 peut décrire ; car s'il les connaît sous beaucoup d'au-  
 tres rapports, ce n'est pas pour en parler, mais pour en gé-  
 mir devant Dieu. Et quand je pense combien est profond  
 l'abîme qui les sépare de la vérité, je m'attends sur  
 leur aveuglement funeste, je verse des larmes amères  
 sur leur avenir éternel que je voudrais prévenir, fût-ce  
 au prix de mon sang.

« Daignez agréer, Messieurs, l'expression du respect  
 avec lequel je suis, etc.

« † Fr.-Perpetuo GUASCO, *Evêque de Fez,*  
*Vicaire et Délégué apost. de l'Egypte et de l'Arabie.* »

*Autre lettre du même Prélat à M. le Président du Conseil  
central de Lyon.*

Alexandrie d'Egypte, 24 février 1841.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT ,

• Je suis heureux de fournir mon tribut à vos Annales. Le sujet dont je vais vous entretenir est bien simple ; ne s'agit que d'une toute jeune fille ; mais dans cette enfant a éclaté le triomphe de la grâce, et c'en est assez pour fixer l'attention de vos pieux lecteurs.

• Sur la fin de 1841, une famille catholique composée de trois personnes, le père, la mère et une fille de dix ans, quittait Alep pour se rendre en Egypte. Après avoir visité les lieux saints et traversé la Judée, elle s'enfonça dans le désert par la même route qu'avait autrefois parcourue la sainte famille, fuyant devant la colère d'Hérode. Déjà elle apercevait dans le lointain les murs d'El-Arich, l'antique Gerara, lorsque apparut une bande de soldats albanais : à cette vue l'épouvante saisit nos pieux voyageurs, ils courent au hasard et se dispersent dans la solitude qui ne peut les cacher. La jeune fille fut trouvée par ses ravisseurs, pâle, tremblante, appelant sa mère qu'elle ne devait plus revoir, et fut emmenée captive au Caire où on l'enferma dans la maison d'un Arnaute.

• L'infortunée y passait ses jours dans les pleurs,

pouvait-elle trop en répandre sur sa liberté perdue et sur sa famille égorgée ! Un seul bien lui restait ; c'était sa foi naïve au Dieu des orphelins, et ce trésor menacé, elle le défendait avec un héroïque amour :

« Sache bien, disait-elle souvent à son maître, sache bien que ton esclave est chrétienne. »

« Hélas ! il ne l'oubliait pas. Chaque jour, frémissant de n'avoir pas encore brisé ce faible roseau qui se redressait toujours sous l'effort de sa main, il recourait à de nouvelles ruses, flattait par de plus éblouissantes promesses, s'abaissait aux supplications pour se relever vaincu, mais furieux, et dans son dépit essayait de nouvelles tortures, aussi impuissantes que ses prières méprisées et ses vaines menaces. Des larmes et des sanglots, c'est tout ce qu'il arrachait à la pauvre enfant. En vain, le Turc lui disait-il : « Captive d'un musulman, tu embrasseras la religion de ton maître, ou tu vas périr de sa main. — Prends ma vie, répondait-elle, mais laisse-moi mon Dieu ; la jeune fille qui a tout perdu en ce monde, ne consentira pas à se fermer le ciel. »

« Et la grâce comptait un triomphe de plus chaque fois que l'oppresseur assaillait sa victime. Comme ces vierges timides des premiers siècles, à qui il fut si souvent donné de dompter dans l'arène des lions rugissants, de les voir enchaînés à leurs pieds par le charme divin d'une angélique vertu, la chrétienne d'Alep imposait au Turc dans sa propre maison, devenue pour elle un amphithéâtre ; et le soldat albanais, indigné de céder la victoire à une fille, à une enfant, se retirait étonné et confus de sa défaite.

« Un jour, et ce fut le 18 janvier 1843, la porte de la maison où notre captive gémissait depuis deux ans, était restée entr'ouverte : ne doutant pas que le moment

de sa délivrance ne fût venu, elle franchit sans être aperçue le seuil de sa prison, et courut se réfugier au hasard dans l'habitation voisine. Par bonheur c'était celle d'un Arménien catholique. A la vue de cette enfant qui entra chez lui tout effarée, il la reçut dans ses bras, lui demanda qui elle était, d'où elle venait, ce qu'elle voulait de lui; mais elle, tremblante, et comme poursuivie par des ennemis invisibles, ne sut répondre que par ce cri déchirant : « Sauvez-moi ! achetez-moi ! »

« Le bon Arménien pensa qu'il fallait la retirer pour le moment, et étant parvenu à la tranquilliser, il l'interrogea de nouveau et avec plus de succès. Elle lui raconta tous ses malheurs dans le plus grand détail, puis elle ajouta : « Vous ne me rendrez pas au meurtrier de ma famille; car cette fois il tiendrait sa menace, et pour prix de ma fidélité à notre Dieu, je serais ou égorgée dans sa maison, ou vendue aux nègres du Sennar. »

« Il n'en fallut pas davantage pour intéresser l'Arménien au sort de l'orpheline : d'abord il la tint cachée pendant plusieurs jours; mais craignant de s'exposer à quelque avanie si d'autres que lui révélaient son secret, il jugea prudent d'informer lui-même l'autorité musulmane de tout ce qui s'était passé.

« Sur sa déposition, le gouverneur égyptien fit amener à son tribunal la fugitive et le soldat albanais; il questionna la jeune fille sur son pays, sur ses parents et sa religion : à quoi elle répondit avec beaucoup d'assurance qu'elle était chrétienne, native d'Alep, qu'elle avait été enlevée de force dans le désert par des soldats albanais, et qu'à défaut de ses parents elle reconnaissait le curé arménien pour son père. — « Fais-toi mahométane, lui dirent les Turcs assis pour la juger, et tu partageras notre fortune et nos plaisirs. — Je suis reine par



« ma foi, répondit-elle : tous vos biens ne valent pas  
 « ma couronne ; je souffrirais la mort avant d'y re-  
 « noncer. »

« Tant de courage confondit dans une même admira-  
 tion le tribunal et l'auditoire, les musulmans comme les  
 chrétiens. Parmi les spectateurs se trouvait un jeune  
 Chaldéen catholique, qui avait suivi ces débats avec le  
 plus vif intérêt : charmé des vertus de la jeune fille, ravi  
 de ses réponses, et s'estimant heureux s'il pouvait lui  
 faire oublier ses longs malheurs, il la demanda pour  
 épouse ; son offre fut agréée, et le curé de Terre-Sainte,  
 Don Léonard de Spigno, mineur observantin, a comblé  
 ses vœux en bénissant, il y a peu de jours, ces noces  
 fortunées. Toute la population catholique du Caire a  
 pris part à sa joie, et mon cœur de père, trop souvent  
 abreuvé d'amertume, s'est reposé avec une indicible con-  
 solation sur ces deux enfants, si dignes l'un de l'autre par  
 la générosité de leur foi et l'innocence de leur vie.

« Fasse le Seigneur, dans sa miséricorde, que j'aie  
 bientôt des relations aussi édifiantes à envoyer au Con-  
 seil : je m'empresserai de les lui communiquer et de  
 lui renouveler l'assurance du respect avec lequel je  
 suis, etc.

« † Perpétuo GUASCO, *Evêque de Fex,*  
*Vicaire et délégal apost. de l'Egypte et de l'Arabie.* »

*Mémoire adressé aux Conseils centraux de l'Œuvre de la  
Propagation de la Foi, par M. Eugène Boré.*

17 décembre 1843.

« MESSIEURS ,

« Celui qui cherche à se rendre compte de l'état religieux des peuples soumis à la domination musulmane, est arrêté par des difficultés qui le poussent à des conclusions en apparence contradictoires. Tantôt il est porté à louer, et même à envier pour de grands états de l'Europe, l'espèce de sécurité dont jouissent, en divers endroits et à certains moments, les chrétiens de la Turquie et de la Perse ; d'autres fois quelques actes lui retracent la barbarie intolérante des premiers siècles de l'Islamisme. Souvent il rend grâces à Dieu de trouver ses frères libres dans la pratique de leur religion, et tout à coup un incident lui fournit la triste preuve qu'ils sont gênés, molestés et dépendants dans l'exercice de leurs droits spirituels. Comment expliquer cette opposition ? par l'examen du caractère musulman, tel que l'a formé la loi de Mahomet, et par les influences hostiles à l'Eglise qui changent sa droiture naturelle.

« La religion musulmane, contrefaçon grossière de la loi mosaïque avec le mélange de quelques principes

chrétiens, a emprunté au judaïsme la foi profonde et inébranlable à l'unité divine, l'observation méthodique et scrupuleuse de ses réglemens hygiéniques, mais sans se pénétrer de l'esprit de charité qui vivifie la loi nouvelle, complément et perfection de l'ancienne. Or, croire sans aimer, c'est ne remplir que la moitié de la vocation imposée à l'homme, et quiconque s'arrête ainsi à mi-chemin dans la voie de la vérité, demeurera nécessairement incomplet et défectueux. Telle est donc la nature du musulman ; vous admirez en lui sa disposition à adhérer aux dogmes constitutifs de toute religion ; vous n'êtes point effrayé de cette audace de la raison niant et raillant chez nous les croyances des autres ; au contraire, la parole ou l'acte qui honorent Dieu, sont toujours respectés et approuvés de lui, quelles que soient la bouche ou la main qui les offrent, et la seule faute impardonnable et incompréhensible à son bon sens est le monstre de l'incrédulité philosophique. Inaccessible aux lâches suggestions du respect humain, plusieurs fois le jour il se met en prière sur la terrasse de sa maison, se prosterne dans la poussière des chemins et des places publiques ; il récite par les rues, sur son chapelet, les mille et un attributs glorieux du Créateur, et pendant les trente jours de jeûne du Ramazan, l'homme qui peine à la corvée, la femme délicate ou son enfant ne porteront pas à leur bouche un morceau de pain ou un verre d'eau, tant que la lumière qui nous éclaire entre les deux crépuscules permet de distinguer le fil blanc du fil noir.

• Le mal d'autrui doit toujours coûter à dire, et c'est pourquoi nous ne voulons point exposer les défauts du caractère turc en regard de ses bonnes qualités. Notre intention est seulement de révéler ici certains vices qui lui sont ajoutés par l'esprit et les principes de la reli-

gion musulmane, parce que ces mêmes vices forment le principal obstacle au triomphe de l'Évangile.

« Et d'abord, la postérité d'Ismaël étant proclamée par Mahomet le peuple élu à qui doit appartenir l'empire de la terre, toute autre race qui méconnaît ou n'adopte point son symbole doit être exterminée par le glaive, à moins qu'elle n'achète par un humiliant tribut le droit d'exister. Si les gouvernements des états musulmans vivent aujourd'hui en bonne harmonie avec la chrétienté, c'est la nécessité de leur faiblesse qui les y contraint. Car, selon le Coran, ils ne peuvent jamais déposer les armes, et la guerre sacrée, le *Djehad*, est non-seulement légitime mais de précepte obligatoire, tant qu'il existe des *infidèles*, terme qui dans leur bouche désigne toute société non musulmane. Il ne faut donc point croire à une amélioration de leur part, sous ce rapport; elle est incompatible avec l'Islamisme. Pour le comprendre, il suffit de montrer dans quelle sujétion vivent les peuples d'une autre religion soumis à la race *croiyante*.

« Tous sont encore désignés aujourd'hui sous le nom humiliant de *Raïas*, mot qui, sans avoir d'analogie philologique avec le mot *parias* qu'il rappelle, exprime au fond la même idée. Son radical arabe signifie le troupeau de brebis que le pasteur fait paître, tond et trait à sa guise. Or, tel est véritablement la condition des chrétiens vivant sous le joug de la domination musulmane, sauf peut-être quelques exceptions dans la Perse, l'Égypte de Mehemet-Ali et le Liban, où leur unité compacte les préserve des vexations arbitraires des pachas.

« Le *Raïa* n'est pas une personne devant la loi mahométane, mais plutôt une chose utile, dont elle use et

abuse trop souvent. En Turquie, les fonctions civiles et le service militaire lui sont interdits. Il a pour compensation le service domestique, l'industrie des arts et des métiers ; et le plus haut degré de l'échelle sociale auquel aspire son ambition est la profession lucrative de banquier. Toutefois, si les voies d'une fortune rapide lui sont ouvertes, et s'il peut à satiété se gorger des deniers publics, l'avidité jalouse de ses chefs trouve aisément aussi le prétexte de sa ruine, et il finit bientôt comme les victimes engraisées pour l'immolation prochaine du sacrifice. Hors des cités, il se livre à l'agriculture ; mais la libre possession des terres ne lui est pas assurée, et il est plutôt serf que propriétaire. Ce n'est pas que l'impôt légal soit trop pesant ; mais il est aggravé par les taxes arbitraires des gouverneurs locaux et de leurs subalternes ; en sorte que le paysan, privé par ces injustices des profits de la récolte la plus abondante, ne veut plus travailler inutilement pour les autres, et se borne à ensemen-  
 cer le coin de terre suffisant aux besoins de sa maison. Telle est la cause de la diminution progressive de la culture, et le voyageur, habitué à la fertilité des campagnes de l'Europe, croit en mettant le pied sur le territoire ottoman entrer dans un désert.

« La Perse, malgré le caractère actif et industriel de ses habitants, offre un spectacle plus attristant encore, à cause de l'usage d'affermir et de sous-affermir les villages, livrés de la sorte aux mains de spéculateurs avides et peu scrupuleux de s'enrichir en les appauvrissant. Le *Raïa* persan a sur celui de la Turquie l'avantage de pouvoir légalement occuper les emplois publics ; il peut être anobli, devenir chef et administrateur de son village ; libre à lui encore d'entrer dans la carrière militaire, qui le conduit, avec la faveur du prince, jusqu'au rang de généralissime et de gouverneur

de province, comme le prouvent de récents exemples. Cette tolérance des Persans, qui a l'inconvénient d'habituer trop aux mœurs musulmanes les chrétiens vivant parmi eux, tient moins à leur propre religion, plus superstitieuse encore que celle des Turcs, qu'à la position particulière des chrétiens, dont le petit nombre ne peut inspirer de crainte au gouvernement. Il en est autrement de la Turquie, où la moitié de la population est chrétienne. Tout droit politique est refusé aux *Raïas*, de peur qu'en s'unissant et venant à se compter, ils ne mettent un terme à la domination qui les opprime.

« L'homme des états libres de l'Europe ne peut s'habituer au spectacle de populations douées des plus riches dons de la nature, ayant eu un passé glorieux, et maintenant tombées dans le mépris et l'avilissement. Voyez le *Raïa* en présence du Turc : ses habits comme sa maison, lorsque la façade en est peinte, n'ont point les couleurs éclatantes que se réserve le musulman ; il est condamné à porter perpétuellement le deuil, et à Constantinople où la force irrésistible de la civilisation triomphe du fanatisme, lors même qu'il est vêtu comme son maître, à la nouvelle mode adoptée par feu Mahmoud, il doit encore coudre à son bonnet une bande de taffetas noir, indiquant à tous son état de servitude. Dans les provinces où l'oppression n'a encore ni frein ni contrôle, un pacha voyant des chrétiens se présenter à lui avec des vêtements un peu propres, osa le leur reprocher en disant : « Des misérables comme vous ne doivent se promener qu'en haillons. »

« Le *Raïa* entre-t-il dans une assemblée de musulmans accroupis sur leurs canapés, il se tiendra timidement debout jusqu'à ce qu'il reçoive la permission de s'asseoir, et encore se mettra-t-il au dernier rang prescrit

par l'étiquette cérémoniale. Ses regards seront baissés et furtifs ; le ton de sa voix sera craintif et doux, et sa posture celle de l'accusé à la barre du juge. Le plus souvent il ne vient pas les mains vides, ou bien les bénéfices résultant de la négociation qui l'amène, peuvent seulement lui concilier de la bienveillance. Il y a peu d'années encore qu'un Arménien fut renversé de cheval et tué, parce qu'il eut le malheur de se trouver au détour d'une rue devant le cortège du Sultan. Il sera très-difficile et quelquefois impossible au marchand de recouvrer ses créances, s'il a eu affaire à un acheteur de mauvaise foi. Ces cas, très-fréquents en Perse, sont rares en Turquie où la loyauté est une qualité assez ordinaire du caractère national. Et encore oserions-nous émettre le doute que les consciences, si scrupuleuses touchant la restitution des petites sommes, se conservent aussi pures dans le maniement des grandes ; car le juge ne refuse jamais les cadeaux, et la tache de concussion souille la mémoire des plus nobles caractères politiques.

« Jamais le *Raïa* n'oserait entreprendre avec le musulman une discussion ouverte sur la religion ; ce serait une témérité punie de mort immédiatement, surtout s'il mettait à nu les impostures du prophète. Beaucoup de fidèles interrogés sur ce point, se retranchent dans un silence absolu, qui a la lâcheté apparente de l'apostasie. Un livre de controverse ne pourrait encore être imprimé publiquement à Constantinople, sans mettre en péril les jours de l'auteur. Le Franc lui-même n'entrera point dans une mosquée sans la permission spéciale du gouvernement, et plusieurs hommes de police doivent l'accompagner pour sa sûreté personnelle.

« L'esprit de prosélytisme est encore ardent parmi les sectateurs de Mahomet, et ils usent de toutes les séductions que la fortune et l'autorité mettent entre leurs

mains pour gagner de nouveaux disciples. Si la foi des chrétiens orientaux était languissante et incertaine comme celle d'un trop grand nombre de chrétiens de l'occident, que de défections l'Eglise aurait à déplorer ! Que de scandales mettraient à l'épreuve la persévérance des fidèles ! Ne faut-il pas avoir une conviction profonde et un attachement tenace à la croyance de ses pères, pour la préférer avec les humiliations et la pauvreté qui l'accompagnent, aux honneurs et à la richesse, récompense immédiate de tout renégat ? Il suffit de prononcer cette courte formule. « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Ou même de dire plus laconiquement encore : *Je le suis, Oulouroum*. Dès que deux musulmans témoignent qu'ils ont entendu cette profession de foi, on est contraint d'opter entre l'islamisme et la mort. Et souvent des pièges sont perfidement tendus à la simplicité des *Raïas*. On en cite qui ont été déclarés musulmans pour avoir répété machinalement ces paroles avec le crieur qui les chante cinq fois le jour du haut des minarets. D'autres, excités à les balbutier dans un moment d'ivresse, étaient ainsi punis de leur intempérance. Quelques-uns même, convaincus d'avoir proféré ces paroles au milieu des illusions d'un rêve, n'ont pu échapper à la persécution. Il n'est guère de Turc un peu fervent qui ne cherche à convertir ceux qui sont sous sa dépendance, et nous pourrions citer beaucoup de cas où les moyens employés étaient la menace et la violence. Nous avons rencontré de ces victimes dans l'intérieur de la Turquie et de la Perse, en un mot, partout où la présence d'agents européens n'arrête pas l'audace des dominateurs. La plupart étaient des Grecs et des Arméniens enlevés à leur famille dans un âge encore tendre, et exportés au fond des provinces où ils remplissent les



fonctions de secrétaires, d'inspecteurs et de trésoriers. La supériorité intellectuelle des races chrétiennes force les musulmans à y choisir ceux à qui ils confient les emplois de la comptabilité et de l'administration. A quels excès plus graves encore devait les porter le fanatisme, dans des temps où il n'était pas contenu par l'influence de la politique occidentale? On pourrait presque en conclure que le musulmanisme aurait déjà péri d'épuisement en plusieurs localités, s'il n'avait sans cesse comblé, par ces recrutements illégitimes, les vides que faisaient à sa population la guerre, la peste et la polygamie plus destructrice encore que les deux autres fléaux.

« La traite des esclaves, abolie présentement par l'humanité chrétienne des grandes puissances de l'Europe, est prospère et impunie dans les Etats mahométans. Les Circassiens, les Abazes et les marchands du Sennaar ont toujours la commission d'approvisionner les marchés de Smyrne, de Constantinople et du Caire. Combien de femmes chrétiennes sont arrachées à leur famille et à leurs maris, pour contracter malgré elles un second mariage, dont le premier abus est de les priver, par le fait, de leur propre religion et de les rendre musulmanes!

« En Turquie, le chrétien peut offrir à Dieu les prières et les hommages consacrés par sa liturgie, sans craindre jamais que le gouverneur ou l'iman, intervenant dans l'intérieur du sanctuaire, en trouble les rites et les cérémonies. Mais, par une contrariété bizarre, cette église où il est si libre, lui n'est pas libre de la bâtir. Il faut premièrement qu'il y ait un titre antérieur, reconnu par l'autorité musulmane, et constatant que ce lieu, avant la conquête, était consacré au culte divin. Sans cela on ne permettrait pas l'érection d'un monument dont la destination est opposée à la foi du Coran. Il est

vrai qu'on élude aisément cet interdit légal ; et puis on a surtout recours à l'argument décisif du *richoet*, mot spécial qui manque heureusement à nos langues et à nos usages, puisqu'il exprime le *présent* offert aux grands et aux juges pour acheter leur approbation. Ce défaut a envahi toutes les classes de la société, le palais, le ministère, le divan ou le tribunal de la justice, la mosquée, le marché et l'échoppe de l'artisan.

« Une fonction n'est point conférée, sans que le candidat n'engage ses émoluments, et quelquefois durant plusieurs années, pour payer et récompenser les personnes qui ont servi d'entremetteurs. La sentence juridique finit presque toujours par être favorable à la partie la plus riche. Il ne se passe guère de contrats et de marchés sans que l'acheteur ou le vendeur ne se réserve un bénéfice équivalent à notre mot trivial de *pot de vin*. Mais c'est en Perse, surtout, que ces habitudes de vénalité sont devenues publiques et sociales : personne n'osera vous demander un service, sans promettre d'avance des dédommagemens, et plusieurs fois nous avons vu de pauvres gens qui, jugeant de nos coutumes d'après les leurs, se croyaient obligés de payer en quelque sorte le droit de nous visiter, en se présentant avec un fruit ou une fleur à la main. Ils auraient craint d'être éconduits s'ils ne se fussent concilié notre intérêt par l'appât d'un bénéfice quelconque. Comment ces pauvres gens peuvent-ils comprendre l'absolu dévouement de la charité chrétienne ! Mais revenons au sujet.

« L'Eglise anciennement bâtie tombe-t-elle en ruine, ou un simple pan de mur miné par les eaux pluviales menace-t-il de crouler, la construction partielle de l'édifice devient aussi difficile à obtenir que la reconstruction totale. Il faut dans les deux cas dresser une requête

qui doit passer par la filière de tous les bureaux du ministère, et chaque signature obligée qu'elle rencontre sur sa route se paye au poids de l'or. La faculté de bâtir coûte autant que la bâtisse, et nous connaissons beaucoup de villages catholiques qui dans quelques années resteront privés du culte, parce que la pauvreté croissante des populations chrétiennes de l'empire ne leur permet plus de faire la demande officielle de la réparation des églises. Et qu'on ne croie pas la justice exercée gratuitement par les musulmans, surtout à l'égard des chrétiens. Les avocats et les écrivains cherchent souvent à embrouiller les affaires, à traîner en longueur les procès, à doubler la somme des amendes, et les juges ne se font pas scrupule de vendre leur sentence aux deux parties à la fois, en donnant gain de cause à celle qui rétribue le plus largement. « Ton adversaire m'a mieux payé que toi, » disait en Perse un magistrat à un pauvre Chaldéen qui se plaignait d'avoir perdu son procès.

« Outre ces rétributions destinées à récompenser des services rendus, le clergé est obligé encore de verser d'énormes sommes dans les bureaux, et d'offrir des présents pour détourner de sa tête les avanies qui le menacent. Nous savons tel pauvre Evêque faisant dans une ville de province une rente mensuelle à un riche musulman, son voisin, seulement pour conserver la jouissance de l'église qu'il a fait bâtir dernièrement. Quand le terme est passé de quelques jours, le Turc lui dit : « La clochette de ton église fait beaucoup de bruit ; ce matin, les chants de tes prêtres ont réveillé mes femmes. » Et l'Evêque qui comprend l'allusion s'empresse de lui jeter l'os à ronger, et s'obère de dettes pour qu'on le laisse, lui et son troupeau, vaquer au culte

divin. Tel autre faisait poser quelques tuiles sur le toit de sa chapelle, lorsqu'un musulman l'aperçoit et accourt en lui disant : « Donne-moi telle somme ou je te dénonce. » Le Prélat qui craignait de payer une amende plus forte, si le fait allait aux oreilles du gouverneur, dut accepter ces conditions.

« Les habitants des villes, et principalement de la capitale, ont encore une existence assez tolérable comparativement à celle des habitants de la campagne, surtout lorsque les villages sont situés sur les grandes routes de l'empire. On sait que dans tous les états musulmans il n'y a pas d'hôtellerie. Les voyageurs sont obligés de recourir à l'hospitalité publique. Mais ce devoir devient une corvée ruineuse pour les chrétiens, quand ils sont forcés de recevoir quiconque frappe à leur porte. Les musulmans les traitent en maîtres; on s'empare de leur maison; les brebis, la volaille, la crème du lait, les jardins, quand il y en a, tout est mis à contribution pour le repas du soir, et nous avons vu de misérables laboureurs apporter le dernier boisseau d'orge, destiné à leur famille, pour nourrir le cheval d'un soldat.

« A ces plaintes l'on peut répondre, à l'honneur du gouvernement actuel de la Turquie, que ces désordres sont autant de violations des dernières lois de *Gul-hané*. Les hommes les plus capables sentent le besoin d'une réforme, ils la désirent, et si Dieu a des desseins de miséricorde sur l'empire, il leur fournira sans doute les moyens et le courage de l'exécuter.

« En terminant cet exposé, nous attirerons l'attention du lecteur sur ce fait affligeant, à savoir qu'à la somme des maux endurés par les raïas de la part des musulmans, maux partagés par les catholiques, il faut ajouter un surcroît d'avaries que les enfants de la véritable Eglise ont à souffrir de la part des chrétiens dissidents. Le ca-

tholicisme est bien toujours, et partout *le signe que l'on contredit*, la pierre angulaire contre laquelle heurtent toutes les passions; et à ce caractère exceptionnel on devrait reconnaître sa divine vérité et sa conservation miraculeuse. Nos frères dans la foi, mince débris des grandes ruines de l'Eglise orientale, sont encore clair-semés et placés çà et là, comme la lumière sur le candélabre au milieu des ténèbres. Leur existence, qui est une protestation continuelle et manifeste contre le schisme et l'hérésie, irrite ceux qu'elle condamne. Aussi ont-ils l'ines- timable avantage d'être éprouvés et purifiés périodique- ment par les persécutions promises en partage aux véri- tables enfants du Christ. Chose remarquable! ces diffé- rentes sectes, rivales et divisées sur tous les points, s'accordent néanmoins en celui de combattre l'orthodoxie, comme leur ennemi commun. De même que l'amour uni- versel des hommes unit indistinctement les membres de la société catholique, et les porte à se dévouer pour le salut de leurs frères égarés; ainsi une haine particulière rassemble et ligue les dissidents, dans l'unique but de nuire spécialement à ceux qu'ils ne peuvent convaincre d'erreur.

« Le récit des outrages, des violences et des oppo- sitions de tout genre que les catholiques ont eu à souffrir et endurent encore dans l'exercice de leur culte, est trop long pour trouver place ici : autant vaudrait-il compter les épreuves journalières qui remplissent la vie de l'âme fidèle. Le plus ordinairement, la grande accusation in- tentée aux catholiques est d'être *Francs* et amis des *Francs*, et ces dénonciations étranges se font aux Turcs, afin d'ex- citer leur ressentiment et de provoquer leurs vengeances. Sans cesse on leur fait craindre que la foi religieuse des catholiques ne cache la pensée politique de s'unir avec l'Occident pour les déposséder de leurs conquêtes. Grecs,

nestoriens, jacobites, cophites, arméniens désunis, tous acceptent la même calomnie et en usent comme d'un épouvantail près des autorités turques et persanes; les ministres protestants mêlent au besoin leur voix à cet harmonieux concert, notamment en Perse où, depuis cinq années, ils travaillent par ce moyen déloyal à arrêter les travaux de nos Missionnaires et à les faire bannir du royaume.

« E. BORÉ. »

---

*Lettre du P. Riccadonna, de la Compagnie de Jésus,  
au P. Planchet, de la même Société.*

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Vous me demandez si dans mes courses apostoliques je n'ai pas recueilli quelques traits propres à vous édifier. En voici un qui répondra peut-être à vos pieux désirs.

« Au commencement de 1841, une famille nestorienne composée de trois personnes, une pauvre veuve nommée Nassimou, avec son fils Nuejé et sa fille Schimouni, était venue d'Amadie se fixer à Erbella. Le pays voisin était habité par des chaldéens catholiques. Bientôt il s'établit entre eux et la famille nestorienne de fréquents rapports, à la suite desquels ces trois enfants de l'erreur embrassèrent notre Religion sainte.

« Or, un jour que la jeune Schimouni allait puiser de l'eau à la fontaine publique d'Erbella, un musulman, aussi connu pour ses vices que pour sa haine contre les chrétiens, s'approcha d'elle et lui proposa de se faire mahométane. Sans lui répondre, Schimouni s'enfuit pleine d'horreur et d'effroi chez sa mère.

« Le turc ne devait pas l'y laisser en paix. Voyant sa première tentative échouée, il s'en alla trouver une femme musulmane, à qui il dicta le rôle odieux qu'elle avait à remplir, convint du prix avec elle, et le lendemain, cette misérable, voilée selon l'usage du pays, fut conduite devant l'habitation de Nassimou. Là, en

présence de deux témoins, le ture l'interroge; elle répond qu'elle est Schimouni et qu'elle veut embrasser le Koran. Aussitôt l'imposteur mène les témoins auprès du cadi, pour certifier la déclaration qu'ils viennent d'entendre; et celui-ci ordonne à son tour que la jeune fille lui soit présentée. La vraie Schimouni comparait à sa barre. On la félicite de son abjuration. Mais elle, avec autant d'indignation que d'étonnement, jure qu'elle ne sait rien de tout ce qu'on lui impute. De leur côté, les témoins affirment qu'elle a déclaré devant eux changer volontairement de religion. C'est tout ce qu'il en fallait au juge; la preuve légale existait: il adjugea donc la chrétienne au prophète. En vain protesta-t-elle contre la sentence. Sa fermeté ne fit qu'aggraver son malheur. Le cadi prononça qu'elle serait incarcérée et soumise aux tortures, jusqu'à ce qu'elle reconnût la vérité de ses prétendus aveux. Elle fut en effet jetée en prison, les pieds et les mains chargés de chaînes, sans autre aliment que du pain et de l'eau, et condamnée à recevoir la bastonnade trois fois par jour, et cela pendant cinq jours consécutifs.

« Mais ce fut sans succès; la courageuse jeune fille était bien résolue à mourir, s'il le fallait, plutôt que de renier son Dieu. Les musulmans, d'ailleurs, n'étaient pas sans appréhension sur les suites de cette affaire; ils se rappelaient que trois mois auparavant le consul français de Bagdad avait tiré de leurs mains plus de vingt chrétiennes, réduites en esclavage par le bey de Ravandouze: s'il apprenait de nouvelles violences, n'était-il pas à craindre qu'il n'intervint de nouveau, et que son énergie bien connue ne fit retomber la persécution sur ses auteurs? Ils ôtèrent donc à Schimouni ses lourdes chaînes, et cessèrent de la frapper pour essayer sur elle la séduction des promesses. Elle y résista comme elle



avait fait aux tourments. Mais, devenue un peu plus libre depuis que le genre de ses épreuves avait changé, elle en profita pour méditer son évasion. On lui avait dit que le vice-consul français de Mossoul, M. Jean Benni, couvrait les opprimés de sa protection généreuse : dans son malheur c'était son unique ressource ; elle se déroba furtivement à la surveillance de ses gardiens, et le 8 juin elle vint à Mossoul avec sa mère se mettre sous la sauvegarde de l'agent consulaire.

« M. Benni l'accueillit comme son enfant, loua sa constance et ranima son courage. Tandis qu'elle commençait à respirer sous l'égide du vice-consul, un nouveau malheur la frappait dans son frère ; car à peine sa fuite était-elle connue, que le cadî d'Erbella avait fait incarcérer Nuejié comme otage. M. Benni réclama aussitôt sa mise en liberté, et fut assez heureux pour obtenir la délivrance de cette seconde victime, qui vint aussi se réfugier à Mossoul.

« Par malheur le visir Mohammed-Pacha se trouvait alors à Mardin. En son absence, le gouverneur de Mossoul se mit aussi en tête de contraindre Schimouni à l'apostasie. Il fit donc venir les témoins d'Erbella, et le 29 juin, somma le vice-consul de livrer la jeune fille à son tribunal. Un refus énergique fut tout ce qu'il obtint. Au lieu de sa pupille, ce fut M. Benni qui se présenta au divan, pour demander sinon qu'on abandonnât les poursuites, au moins qu'on les différât jusqu'au retour prochain du visir. Ce n'était pas ce que voulaient les juges. Persuadés que Mohammed rendrait justice à la chrétienne, ils repoussèrent tout ajournement, et comme ils avaient la force en main, sans respect pour le représentant d'une puissance alliée, ils violèrent son domicile et en tirèrent l'infortunée Schimouni qui, toujours intrépide et toujours fidèle à son Dieu, protesta qu'on la cou-

perait en morceaux avant de lui arracher une abjuration.

« Tandis qu'elle passait du tribunal dans un cachot affreux, dont il fut défendu aux chrétiens d'approcher, le zèle du vice-consul ne restait pas oisif. Déjà il avait expédié au visir des lettres pressantes qui, malheureusement, furent interceptées par les arabes du désert. Un second courrier fut plus heureux et rapporta des instructions favorables. Mais le gouverneur n'en tint pas compte. A la réception des dépêches, il convoqua le divan, où l'agent français fut appelé, et sans communiquer les ordres qu'il avait reçus, il lut la lettre dans laquelle M. Benri dénonçait au visir l'iniquité des magistrats de Mossoul :

« Et voilà, ajouta-t-il en fureur, les accusations qu'un  
 « raïa se permet contre nous ! Je le livre à vos insultes,  
 « et si vous croyez que sa mort puisse expier votre in-  
 « jure, je l'abandonne à votre vengeance ! »

« On n'osa pas cependant se porter contre lui à cette extrémité. Mais Schimouni paya pour le vice-consul. Rappelée de nouveau à la barre du gouverneur, elle repoussa avec une nouvelle énergie les dépositions mensongères des témoins. N'importe, on voulait en finir : « Au nom de nos  
 « lois, dit le juge, je te déclare musulmane ! — Et moi,  
 « s'écria la captive, je déclare que je suis chrétienne,  
 « que je l'ai toujours été, que je le serai jusqu'à la mort. »  
 Le juge, bondissant sur son tribunal, commanda aux bourreaux de la flageller. Elle reçut ce jour-là près de cent coups de bâton. On lui arracha avec les cheveux des lambeaux de peau saignante. — « Tant qu'il me restera  
 « un souffle de vie, il est à Jésus-Christ, » murmurait la jeune fille d'une voix étouffée par la douleur. A ces mots, le cadi s'en prend aux bourreaux : « Ils ne font pas leur  
 « devoir, dit-il au gouverneur. Ne voyez-vous pas, à la  
 « mollesse de leurs coups, que l'argent du vice-consul

« retient leurs bras ? Laissez-moi faire ; je me charge ,  
 « moi , de mesurer le châtiment à l'obstination de la  
 « chrétienne. » Et il la fait emporter chez lui sur un  
 brancard , loin de tout encouragement , de toute conso-  
 lation humaine , afin de la torturer plus à son aise.

« Libre cette fois de persécuter sans contrôle et sans  
 témoins , il chargea de fers sa victime , la tint constam-  
 ment exposée , sous un ciel de feu , aux ardeurs brûlantes  
 du soleil , joignant chaque jour le supplice du fouet à la  
 privation presque totale des aliments. Aussi fut-elle bien-  
 tôt réduite à la dernière extrémité. Un médecin qui la vit  
 dans cet état , pensa qu'elle ne pouvait pas vivre au delà  
 de vingt-quatre heures. Et pour désoler encore son ago-  
 nie , le cadi lui répétait sans cesse que si elle ne se faisait  
 pas musulmane , on allait l'abandonner comme un vil  
 jouet aux outrages de la populace turque.

« Dieu ne permit pas qu'il réalisât cette horrible me-  
 nace. On venait d'apprendre à Mossoul que le consul gé-  
 néral à Bagdad avait porté ses plaintes à Constantinople ;  
 de son côté , M. Benni avait écrit de nouveau au visir , et  
 des ordres plus impérieux de Mohammed avaient enjoint  
 au gouverneur de suspendre la procédure jusqu'à son re-  
 tour. Il fallut bien céder. Après trois mois et demi d'ab-  
 sence , Mohammed rentra enfin à Mossoul , et le jour  
 même où la Chaldée fête la patronne de Schimouni , cette  
 héroïque néophyte était rendue à sa mère. Elles reprirent  
 ensemble le chemin d'Amadie , lieu de leur naissance , afin  
 d'y achever leurs jours en paix , dans la pratique de la  
 Religion et la fidélité à la foi dont elles avaient failli être  
 les martyres. — J'étais moi-même dans cette ville au mo-  
 ment où elles venaient y chercher le repos.

« Agréez , mon révérend Père , etc.

« RIGGADONNA , S. J. »

---

## MISSIONS DE SIAM.

---

*Lettre de M. Grandjean, Missionnaire apostolique dans  
le royaume de Siam, à ses frères et sœurs.*

Bangkok, le 1<sup>er</sup> août 1843.

« MES CHERS FRÈRES ET SŒURS ,

« Je ne puis répondre aujourd'hui à toutes vos questions; mais puisque mon cher Joseph est si curieux de savoir comment les Siamois font la guerre, je vais vous en dire un mot. Permettez-moi auparavant quelques observations sans lesquelles vous ne comprendriez rien au système militaire que je vais exposer.

« 1° A Siam, personne n'est indépendant : dès qu'un jeune homme a atteint l'âge de seize à dix-huit ans, il est obligé de se donner à un prince ou à quelque grand mandarin qui le prend sous sa protection, et auquel il a recours lorsqu'on lui suscite une querelle ou qu'on lui

intente quelque procès. 2° Lorsqu'il s'est ainsi inféodé à un grand du royaume, c'est comme soldat, comme médecin, comme peintre, comme orfèvre ou comme exerçant un état dont ce seigneur peut tirer profit, en le faisant travailler pour lui et gratuitement pendant trois ou quatre mois de l'année; le reste du temps il est libre de chercher sa vie comme il peut. 3° Si le client n'a ni état ni profession, il est obligé d'apporter chaque année une certaine quantité de riz, de fruits, de gibier, d'ivoire ou d'autres choses utiles, en tribut à son suzerain. 4° Dès qu'un Siamois s'est constitué vassal, tous ses enfants mâles, de génération en génération, dépendent du prince dont il est feudataire, et lorsqu'ils sont en âge, ils sont tenus de rendre à ce prince les mêmes services que leur père, c'est-à-dire d'être soldats si leur père était soldat, médecins s'il était médecin, etc. Voilà pourquoi tous nos chrétiens sont ou militaires, ou médecins, ou interprètes. 5° Un chef est-il appelé par le roi sous les drapeaux, il emmène avec lui tous ses clients, les uns en qualité de combattants, les autres de rameurs, ceux-ci pour prendre soin de sa santé, ceux-là simplement pour lui former un cortège d'honneur; en sorte que sur cinq ou six mille hommes qui entrent en campagne, il n'y en a quelquefois que cent ou deux cents qui portent le fusil. 6° Au retour de l'expédition, chacun rend son arme et rentre dans ses foyers: de cette manière, il est beaucoup de Siamois qui sont allés sou-vent à la guerre, et qui n'ont pas fait feu une seule fois en leur vie. 7° Un soldat reçoit une paye annuelle de trente-six francs; un médecin et un interprète, de quarante-huit; et pour un si beau salaire ils sont assujettis à des corvées qui les occupent au moins deux ou trois mois par an. De plus, lorsqu'ils sont en campagne, leur absence se prolonge quelquefois une ou deux années,

pendant lesquelles ils sont obligés de se procurer, à leur compte, la nourriture et les vêtements nécessaires ; car, près ou loin de leurs familles, en temps de guerre ou en temps de paix, ils ne reçoivent jamais que leur solde annuelle, qui se distribue en présence du roi et avec une grande solennité. Aussi la plupart de nos chrétiens sont-ils très-pauvres, et c'est presque toujours la femme qui nourrit le mari et les enfants, soit en faisant des gâteaux, soit en pêchant des écrevisses à la ligne, ou en élevant des porcs qu'elles vendent aux Chinois.

« Lorsqu'une expédition est résolue, et qu'un chef a reçu ordre du roi de marcher à l'ennemi, il fait aussitôt avertir tous ses clients de se préparer à partir au premier signal. Chacun alors fait sa petite provision de riz, de tabac, de sel, d'arèque et de bétel, qu'il met dans un sac, ainsi qu'un vase en terre pour cuire son riz ; et au jour marqué on se rend chez le prince, où on l'attend jusqu'à ce qu'il soit prêt : il paraît enfin, monté sur son éléphant, et chacun le suit à pied, pêle-mêle, sans tambour ni trompette.

« On se met en route avant le jour ; vers les neuf ou dix heures du matin, on s'arrête pour prendre un peu d'aliment et de repos ; et quand la chaleur commence à diminuer, c'est-à-dire vers trois heures du soir, on continue la marche jusqu'à la nuit. A peine a-t-on fait halte, que la troupe s'éparpille ; chacun va ramasser un peu de bois, fait cuire son riz, le mange et se couche à la belle étoile. Il n'y a que le général et les grands chefs qui soient abrités par des tentes ; tous les autres dorment, ou du moins passent la nuit, exposés à la rosée, au vent et à la pluie.

« Au bout de quinze jours, de trois semaines au plus, les petites provisions des soldats étant épuisées, ils n'ont plus de ressource pour vivre que dans le vol ou

l'aumône ; mais comme ils n'ont pas toujours occasion de prier ou de mendier, ils passent souvent un et deux jours sans aucune nourriture. La fièvre fait alors parmi eux d'affreux ravages ; et ce qui multiplie encore les victimes, c'est que n'ayant point d'hôpitaux, les médecins ne soignent le malade qu'autant qu'il peut suivre le corps d'armée ; dès qu'il n'a plus la force de soutenir une longue marche, ne fût-il que légèrement blessé, on lui prépare deux rations de riz, et on l'abandonne ainsi au milieu des déserts où il est bientôt la proie des bêtes féroces. Figurez-vous un de ces malheureux délaissés dans des lugubres solitudes, quel ne doit pas être son désespoir ! Mais c'est bien autre chose, lorsque après une bataille on en abandonne ainsi deux ou trois cents qui ne peuvent plus marcher, et qui se voient mourir de faim ou dévorer par les tigres !

« Il est vrai qu'ils évitent le combat autant qu'ils peuvent, et qu'ils ne cherchent guère qu'à surprendre çà et là quelques hommes isolés, afin de les présenter au roi comme un gage de leur victoire. Quelquefois ils sont surpris, à leur tour, par l'ennemi qui les massacre sans pitié, ou les renvoie dans leur pays après leur avoir coupé le nez, les oreilles, ou les extrémités des pieds et des mains ; car les Annamites ne se soucient pas, comme les Siamois, de faire des prisonniers.

« Dans la guerre qui eut lieu l'année dernière, comme presque tous mes chrétiens étaient partis avec un frère du roi, qui dirigea son expédition par mer, il n'en mourut qu'un seul, et ce fut de maladie. Ce général avait la réputation d'un prince guerrier : sans doute que sa valeur s'était signalée par de plus brillants exploits ; car après avoir examiné de loin avec une lunette d'approche la forteresse qu'on voulait emporter, il se retira à deux journées de distance, enjoignant à ses troupes de

commencer l'attaque. On suivit ses ordres, c'est-à-dire qu'on tira le canon pendant quatre ou cinq jours, mais de si loin que les boulets n'arrivaient pas même au pied des remparts; puis on lui fit dire que les projectiles et la poudre étaient entièrement épuisés. Aussitôt il envoya un messenger prévenir le roi que la citadelle était im-  
prenable, et il reçut ordre de revenir. Il n'en fut pas ainsi de ceux qui formaient l'armée de terre, presque toute composée de païens : ils sont encore en campagne; la fièvre, la faim et la misère en tuent tous les jours un grand nombre; jusqu'à présent ils ont fait prisonniers environ trois cents Cochinchinois tout au plus, et leurs morts s'élèvent déjà à plus de quinze mille. En voilà assez, je pense, pour vous donner une idée du courage des Siamois et de la manière dont ils font la guerre.

« Je ne sais pas si dorénavant je pourrai vous écrire aussi souvent que je l'ai fait jusqu'ici; car dernièrement il a été résolu qu'aussitôt la saison des pluies passée, c'est-à-dire vers la fin de novembre, je me mettrais en route pour essayer de pénétrer dans le Laos, pays que Monseigneur voudrait enfin évangéliser. Ce voyage qui doit durer près de deux mois, toujours en barque, ne présente rien de bien dangereux de la part des voleurs ou des bêtes féroces; mais comme je suis obligé de partir en cachette, vu qu'on ne m'accorderait point de passeport, je ne sais pas encore quel parti prendre pour éviter les douanes des frontières, qui ne manqueraient pas, si j'étais reconnu, de me ramener à Bangkok de brigade en brigade. Si, une journée ou deux avant d'arriver à ces douanes, je rencontrais un guide qui voulût, pour de l'argent, me dérober à leur surveillance, en me conduisant à pied par monts et par vaux, je laisserais là ma barque et je partirais volontiers avec lui, m'abandonnant à la Providence; autrement, je serai obligé d'al-



ler droit aux postes militaires, sans paraître les craindre, et si je m'aperçois qu'on songe à m'arrêter, il faudra alors tâcher d'épouvanter le chef en lui faisant entendre que je suis libre, et qu'il n'a aucun droit sur ma personne, ou bien lui fermer la bouche avec de l'argent. Qu'un de ces moyens réussisse, il est bien probable que je m'établirai au Laos, pour ne plus revenir à Bangkok. A la volonté de Dieu ! Tout ce que je puis vous demander, c'est de prier pour le succès de mes travaux au cas que je puisse annoncer l'Évangile à ce pauvre peuple.

« Je suis, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie,

« Votre tout dévoué Frère,

« J.-B. GRANDJEAN, *Miss. apost.* »

*Extrait d'une lettre de Mgr Pallegoix, Vicaire apostolique de Siam, à M. Albrand, directeur du Séminaire des Missions étrangères.*

Bangkok, le 21 juillet 1843.

« CHER CONFRÈRE ,

« Je viens de faire un long voyage avec M. Vachal et M. Albrand, votre cousin. Après avoir navigué au sud-ouest de Bangkok, l'eau venant à nous manquer, il fallut tirer nos barques sur la vase; puis tournant à l'ouest et remontant un magnifique canal tiré au cordeau, nous entrâmes dans la rivière *Thà chin*, dont l'embouchure est large et majestueuse. A demi-journée de là, on commence à rencontrer des bâtiments immenses où l'on fabrique le sucre; chaque manufacture occupe au moins deux cents ouvriers, tous Chinois. Or, ces établissements se comptent par centaines. Votre cousin m'avait devancé auprès d'eux; le lendemain matin j'aperçus ce Missionnaire debout sur le rivage, à la tête d'une soixantaine de Chinois chrétiens. Ma barque mandarine se dirigea de ce côté, et je débarquai devant une petite église couverte en chaume où l'on célébra les saints mystères.

« Je laissai M. Albrand préparer ses néophytes à la confirmation, et en compagnie de M. Vachal je poussai mes

découvertes presque jusqu'à la source de la rivière, l'espace de soixante lieues environ. Arrivé à la ville appelée Sôphánthábury, je fus arrêté par des bancs de sable insurmontables. Là se trouve une population de plusieurs milliers de Laociens, le fleuve est extrêmement poissonneux et infesté de crocodiles ; les plaines, parsemées d'antiques palmiers, sont d'un coup d'œil magnifique ; en portant ses regards à l'est, sur un terrain légèrement ondulé et fuyant à perte de vue, on a le même horizon qu'en mer ; à l'ouest, il est borné par une chaîne de montagnes où abonde surtout le bois de cam-pêche.

• De là nous redescendâmes vers une petite rivière qui coule au nord-ouest ; nous y trouvâmes une quantité de barques annamites, appartenant à nos chrétiens qui font la pêche, et qui nous approvisionnèrent de poissons et de tortues. Nous visitâmes Sòng-Phinông, gros village pittoresque, bâti au milieu des campagnes de riz et tout près de la lisière des bambous sauvages qui bordent le pied des montagnes. J'allai offrir quelques présents au chef du village, riche propriétaire qui a une vingtaine d'éléphants et plusieurs centaines de buffles. Je me mis à le prêcher ainsi que sa famille, et il reçut la bonne nouvelle avec joie, promettant de venir plus tard s'instruire à Bangkok. De Sòng-Phinông nous nous rendîmes à Nákôn-xái-s'í, ville considérable dont la population se compose de Chinois, de Laociens, de Cambodgiens et de Siamois ; sa latitude est à peu près huit lieues au nord de la capitale. Quand j'eus confirmé et visité les néophytes, nous revînmes à Bangkok par un canal étroit, dont la navigation est exploitée par des douaniers. Comme leurs attelages n'étaient pas prêts, et que nous ne voulions pas attendre, nous fîmes remorquer nos barques par nos rameurs. Quand ils furent essouffés,

bors d'halaine, il fallut bien nous mettre de la paille et tirer nous-mêmes comme des buffles. Que ne vient-il ici des entrepreneurs de canaux et de chemins de fer !

• Je suis pressé, je pars cette nuit pour Juthia. Je vous prie de présenter mes amitiés à tous nos chers directeurs. Tous mes confrères se portent bien. Priez pour nous.

• Votre très-humble serviteur et frère en Jésus-Christ.

• † J. BAPTISTE, *Evêque de Malacca,*  
*Vicaire apostolique de Siam.* •

---

*Notice sur le mandarin Benoit, par le même Prélat.*

• Le mandarin Benoit a été d'une grande édification pour la chrétienté de Bangkok pendant sa dernière et longue maladie, et ses funérailles ont été faites avec beaucoup de pompe, pour répondre aux désirs du roi et des princes.

• Benedicto Ribeiro das Alvergarias, issu d'anciens Portugais, autrefois auxiliaires à la cour de Camboge, transmigra de la province de Battambang à Bangkok, avec tous les chrétiens de son village. Il était alors âgé

d'une douzaine d'années. Peu après, ses parents l'envoyèrent au collège, et de là il fut associé, comme collaborateur, à un prêtre qui allait faire mission. Il m'a raconté lui-même qu'il a fait bien des courses et essuyé bien des fatigues pour procurer le saint baptême à une foule d'enfants moribonds.

« Plus tard il se maria; mais le choléra lui ayant bientôt enlevé son épouse, il détacha de sa succession deux vastes bâtiments qu'il offrit à l'Eglise pour en faire un presbytère. N'étant encore que lieutenant-canonnier, il avait su captiver les bonnes grâces du roi qui, l'ayant emmené à la guerre du Laos, lui faisait préparer les mets de sa table, ce qui indique qu'il avait une confiance exclusive en sa fidélité, craignant sans doute que tout autre ne l'empoisonnât.

« Un jour que le roi avait fait attacher des prisonniers Laociens à la bouche d'un canon, il ordonna à Benoît d'y mettre le feu; mais lui, en digne chrétien qui a horreur de servir d'instrument à un acte de barbarie, se tenait prosterné devant son prince sans bouger, quoiqu'il sût bien qu'il s'exposait à la mort par une telle désobéissance. Le monarque irrité le fit saisir par ses satellites, et un autre fit feu à sa place. Quand la colère du roi fut passée : « Misérable, dit-il, je te pardonne; mais pourquoi n'as-tu pas fait feu à mon ordre? — Je craignais le péché, répondit Benoît. — Vous autres chrétiens, répartit le prince, vous observez une religion bien austère. »

« Quelque temps après, le roi éleva Benoît au grade de grand mandarin, avec le titre de *Phája Vtsét Sóng Kram mén pân jái* (mandarin précieux de la guerre, habile à tirer le canon). Le jour de son installation, il y eut selon la coutume une procession solennelle autour des remparts avec musique et fanfares. Le nouveau

mandarin était habillé en costume de général européen, avec chapeau à grand plumet, assis les jambes croisées sur une estrade dorée que supportait un petit char attelé de deux ânes, monture d'honneur dans ce pays. Tout le cortège, composé de plus de deux mille hommes défila sur la place royale devant Sa Majesté siamoise qui, placée au balcon d'un belvédère, frappait des mains en signe d'applaudissement.

« Le mandarin Benoît avait un si bon cœur qu'il aurait voulu rendre service à tout le monde; chrétiens et païens s'adressaient à lui de tous côtés, et quand il s'agissait de leur obtenir quelque faveur, malgré une hernie qui le tourmentait sans cesse, il était d'une activité surprenante. Plus d'une fois, en voyant qu'il achetait souvent des esclaves païens, trop jeunes ou trop vieux pour lui être d'aucun secours, je lui demandais de quelle utilité lui seraient ces gens-là? « Je les achète, répondait-il, « pour avoir leur âme; » et, en effet, le plus grand nombre de ses esclaves a été baptisé. Il a aussi procuré le même bienfait à une femme de distinction que le roi lui avait fait épouser en secondes noces.

« En 1834, quand les Siamois allèrent attaquer la Cochinchine, Benoît eut encore souvent occasion de montrer sa charité pour les malheureux. A la prise de Chodok, ordre fut donné par le barcalon, ou général en chef, de massacrer tous les prisonniers qu'on trouva aux fers ou à la cangue dans les cachots. Dès qu'il le sut, Benoît se hâta d'aller implorer la clémence du grand mandarin, demandant au moins la vie des chrétiens détenus pour cause de religion. Il fut assez heureux pour l'obtenir, et aussitôt il courut, arriva juste au moment où le glaive allait frapper les victimes, et arracha des mains des soldats une douzaine de chrétiens, qu'il amena comme en triomphe à la barque de guerre qu'il montait.

« Il avait aussi un zèle extraordinaire pour le culte divin. Ayant équipé et chargé une somme chinoise, il fit vœu qu'au retour du navire il emploierait la moitié du gain à construire une belle église : mais ses desirs furent trompés, la somme fit naufrage, et néanmoins deux ou trois ans après il se donna tant de mouvements qu'il put élever un beau temple au vrai Dieu ; on peut dire que ce fut à la sueur de son front, puisqu'il surveillait lui-même l'ouvrage, encourageait les travailleurs et mettait souvent, avec eux, la main à l'œuvre.

« Il serait trop long de raconter tous les services qu'il a rendus à la religion sur cette terre idolâtre. Parvenu à l'âge de soixante-six ans, ses infirmités dégénérent en crises très-douloureuses ; il se hâta donc de mettre ordre à sa maison et à sa conscience. Il dit à son frère, en ma présence : « Je t'en prie, charge-toi du soin de mes affaires, des remèdes et de tout ce qui regarde le corps ; pour moi, je ne veux plus m'occuper que de mon âme. » A la nouvelle qu'il allait plus mal, le roi lui envoya sept de ses médecins qui ne le quittèrent plus. Un chef des pages venait tous les jours de sa part avec des présents de fleurs et de fruits rares, et allait rendre compte au roi de l'état du malade. Un jour Sa Majesté lui fit dire : « Je vois bien que mes médecins auront de la peine à vous guérir ; dites à l'Évêque et aux prêtres qu'ils fassent des bonnes œuvres tant qu'ils pourront, pour vous conserver la vie. »

« Enfin, après avoir reçu tous les secours de la religion, purifié par une longue et cruelle maladie, et sentant sa fin approcher, il appela sa femme et ses enfants, leur fit le signe de la croix sur le front, leur donna sa bénédiction dernière, et s'endormit dans le Seigneur, le 6 mars 1843. Dans cette nuit-là même, son frère alla en porter la nouvelle au roi qui lui dit avec un tendre inté-

rét : « Eh bien! maintenant, voulez-vous que j'envoie cent talapoins pour prier auprès de son corps? — Sire, je ne le désire pas. — Voulez-vous que j'aide en quelque chose aux funérailles? — Comme il plaira à Votre Majesté. » Le roi fit donner des parfums pour laver le corps, des étoffes blanches pour l'ensevelir, de la cire et une somme de quatre-vingts ticaux (1).

« Pendant les huit jours qu'on employa à préparer les funérailles, des groupes de chrétiens siamois, cambodgiens, chinois et annamites récitaient le chape't, chacun à son tour et dans sa langue, au lieu où le corps était exposé ; pendant ces huit jours, bien des princes et des mandarins envoyèrent aussi leur offrande. Enfin les obsèques furent célébrées avec pompe, au milieu d'une multitude de chrétiens et de païens qui regrettaient en lui leur chef, leur ami et leur bienfaiteur. »

---

(1) « Le tical vaut environ vingt-cinq francs de notre monnaie.



*Lettre de M. Raymond Albrand, Missionnaire apostolique,  
à M. Albrand, son frère.*

Bangkok, 24 mars 1843.

« MON CHER FRÈRE ,

« Depuis que Mgr Courvesy me rappela en 1834 de ma chère Mission de Syncapour , pour venir évangéliser les Chinois qui habitent le continent et qui forment la moitié de la population siamoise , jusqu'à l'arrivée de mon cher confrère, M. Dupont, ma vie a été des plus monotones. La seule ville de Bangkok, si grande et si peuplée , étant plus que suffisante pour occuper tous mes instants, je ne pouvais faire aucune excursion dans l'intérieur du pays. Poser les premiers fondements de ma chréienté naissante , lui donner le développement dont l'heureuse disposition des Chinois envers notre sainte religion la rendait susceptible, chercher de nouveaux prosélytes, et pour cela parcourir en barque les rues-canaux de la capitale, qui est bâtie sur pilouis comme Venise, les instruire, les baptiser, leur accorder les soins et les secours de mon ministère, que leur jeunesse dans la foi, leur fervente piété rendaient indispensables, tel a été mon apostolat pendant cinq ou six ans : apostolat si consolant que, n'eussé-je pas obtenu d'autre

résultat de mes efforts , je me croirais trop dédommagé de tous mes sacrifices ; non, ce n'est pas inutilement que j'aurais traversé les mers. Peut-on trop faire pour le salut d'une seule âme ? Et, quand un Missionnaire voit son ministère béni par des conversions nombreuses, est-il au monde une position préférable à la sienne ?

« Après 1840, MM. Dupont et Vachal m'ont été successivement adjoints, et l'arrivée de ces deux confrères m'a rempli le cœur de joie. Désormais je suis assuré sur l'avenir de ma Mission, mes pauvres Chinois de Siam ne seront pas abandonnés ; je puis, quand le Seigneur le voudra, chanter mon *Nunc dimittis*.

« Ce double renfort a ouvert un plus vaste champ à mon ministère. Mgr Pallegoix, notre Vicaire apostolique, a jugé le moment opportun d'appeler, par une prédication plus directe, à la connaissance de l'Évangile et à la participation du salut tous les Chinois répandus sur la surface du royaume. En conséquence, dans les trois années qui viennent de s'écouler, j'ai multiplié mes courses à travers les provinces. Je consacre environ six mois à cette œuvre, c'est-à-dire la seule partie de l'année où l'on peut voyager sous ces climats brûlants et malsains. Partout le Seigneur a béni les travaux de son pauvre prêtre ; diverses localités sont devenues des stations chrétiennes où s'offre de temps en temps le véritable sacrifice ; je ne leur fais pas de visites sans y baptiser un certain nombre de néophytes de tout âge, préparés d'avance par mes catéchistes qui presque toujours m'y précèdent. Ces catéchistes me sont du plus grand secours pour le succès de mon ministère ; mais combien serait plus abondante la moisson, s'il nous arrivait de nouveaux collaborateurs, si nos ressources étaient moins en disproportion avec nos besoins !

« Voulez-vous avoir une idée de mes courses aposto-

liques ? Pour cela , je n'ai qu'à raconter mon dernier voyage , car ils se ressemblent tous. *Bang-pla-foi*, station nouvellement érigée , a reçu ma première visite. Pour m'y rendre, ainsi qu'aux autres chrétientés épar- ses à l'est de Bangkok, il me faut traverser le golfe, ce qui n'est pas très-rassurant, vu la petitesse de ma bar- que. La tempête nous surprit au milieu des flots ; plu- sieurs fois ma faible embarcation faillit chavirer : néan- moins, alors comme toujours, j'étais sans crainte, sa- chant par expérience qu'il y a une Providence spéciale pour les Missionnaires. Et d'ailleurs, en cas d'accident, qui y perdrait ? Assurément ce ne serait pas moi.

• Dans toutes mes excursions , je porte avec moi une ample provision de quinine, afin que, si la fièvre venait à me saisir, je pusse m'en défendre avec quelques pi- lules. Assez souvent je trouve occasion d'en faire part aux malades que je visite, et il n'en faut pas davantage pour me faire auprès d'eux la réputation de docteur.

• Cette précaution est surtout nécessaire lorsque je vais près des montagnes. Les naturels disent qu'elles sont infestées de malins esprits qui font mourir en vingt- quatre heures. Avec des idées plus saines, nous appelons tout simplement ces malins esprits *fièvre des bois* : ma- ladie très-dangereuse en effet, et qui a bientôt em- porté ses victimes ; pour en être atteint, il suffit de se reposer sous les arbres touffus des montagnes, ou d'y boire de l'eau fraîche. On voit sur les sentiers, au milieu de ces forêts insalubres, beaucoup d'ossements humains. Jusqu'ici, grâce à Dieu, j'ai été préservé du fléau.

• Mon costume de voyage est assez singulier pour que je vous en dise deux mots. Sans bas, sans souliers, sans chapeau, à plus forte raison sans soutane, je che- mine avec tout le sans-façon du pays, couvert d'une simple chemise et d'un pantalon. Ce qui serait presque

un scandale en France est ici nécessité ; nous sommes obligés de nous vêtir de la sorte, afin de n'être pas reconnus comme étrangers et ramenés à la capitale, où probablement on ne nous ferait d'autre mal que de nous interdire de nouvelles sorties. Les Siamois prennent cette précaution par la crainte de favoriser l'invasion du royaume, en laissant circuler en liberté des explorateurs ennemis. Pour nous la mesure est inutile : travestis de la manière que je viens de décrire, nous passons pour des chrétiens natifs de Siam ; seulement, le profil de notre nez et la nuance de notre teint nous trahissent quelquefois. Aux Chinois même païens je ne fais pas mystère de ma naissance, ils ne m'ont jamais dénoncé ; et pour mes Chinois convertis, je n'oserais pas même leur faire l'injure d'un tel soupçon.

• Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point ils me sont reconnaissants du bienfait de la foi, que le Seigneur a daigné leur accorder par mon ministère. Lorsque mes catéchistes exhortent à s'amender quelques chrétiens moins fervents que les autres, je les ai souvent surpris à leur dire que leur conduite attriste le *vieux Père*, lui qui a quitté parents, famille et patrie, qui est venu de si loin pour le salut de leurs âmes. C'est là, de tous les arguments, celui qui fait le plus d'impression sur leur cœur. »

Bangkok, 12 février 1844.

• Cette année, j'ai éprouvé de nombreuses tracasseries. Cependant j'ai baptisé une centaine d'adultes, et j'ai ouvert deux nouvelles Missions qui donnent de grandes

espérances. Bientôt je vais me remettre en course. Des catéchumènes préparés au sacrement de la régénération m'attendent en cinq endroits différents, que je visiterai en poussant jusqu'à *Tchantaboun*.

• J'ai avec moi huit à dix petits enfants qui me rendent quelques services, en même temps que je les forme aux sciences; le plus âgé a treize ans, et le plus jeune en a dix à peine. Comme leurs parents habitent la province, je suis obligé de les nourrir. Plusieurs de ces enfants m'ont été donnés par écrit, en sorte que personne ne peut les ravir à ma sollicitude. Voici l'histoire de l'un d'eux : Son père et sa mère, qui sont païens, l'avaient vendu deux livres d'argent; heureusement pour lui, son aïeul maternel, chrétien octogénaire, parvint à se procurer cette somme et le racheta. Alors il me confia ce précieux dépôt; mais craignant qu'après sa mort les parents ne vinssent me l'enlever pour le revendre encore, il m'a fait un écrit par lequel il déclare qu'avant de m'arracher mon pupille, ils doivent me rembourser le prix de sa rançon, et c'est ce qu'ils ne feront jamais. Je l'ai baptisé, je suis content de lui; j'espère qu'un jour, promu au sacerdoce, il sera l'apôtre de sa famille et de son pays. Que ne puis-je le montrer aux jeunes prêtres d'Europe pour les engager à venir sauver de si belles âmes!

« Raymond ALBRAND, *Miss. apost.* »

---

# MISSIONS

## DE L'Océanie Orientale.

---

*Lettre du P. François-d'Assise Caret, de la Société de Picpus, à Mgr l'Archevêque de Calédoine, Supérieur général de la même Société.*

Mission de Notre-Dame-de-Foi à Tahiti, le 21 février 1842.

« MONSEIGNEUR,

« C'est pour la troisième fois que je vous écris de Tahiti, où je suis avec les Pères Saturnin et Armand, depuis le 31 décembre dernier. Craignant que mes lettres ne vous soient pas parvenues, je répète dans celle-ci les nouvelles qu'elles contenaient.

« Le 26 juin, Marguerite Huaputoka, la troisième de nos catéchumènes de Vapou, vint nous prier de l'in-

l'un de nos confrères, le Père Colomban, arriva de Tahuata dans l'intention de me décider à partir pour Tahiti. Il avait, disait-il, acquis la certitude que, malgré les promesses faites par la reine Pomaré de nous recevoir dans ses états, les protestants allaient nous fermer l'entrée de ces îles, si l'on ne se hâtait de prévenir leurs manœuvres. Que faire dans cette alternative? Je n'avais personne que je pusse laisser à ma place auprès de ma congrégation naissante, qui n'était encore, il est vrai, ni chrétienne ni catéchumène, mais qui montrait la bonne volonté à laquelle la paix du ciel est promise. Je ne pus me résoudre à l'abandonner au moment du péril. Je chargeai donc le Père Colomban d'aller prendre le Père Armand avec le catéchiste Nil à l'île Nukahiva, et de se rendre avec eux à Tahiti; il fut convenu que je resterais quelques mois encore à Vapou avec le Père Saturnin, pour voir si nos néophytes soutiendraient la rude épreuve que nous attendions à la prochaine arrivée du roi. Tout le monde savait qu'il avait plusieurs fois menacé de nous massacrer, s'il nous trouvait encore dans l'île à son retour. Chaque jour on le répétait à nos néophytes : « Quittez donc la parole de ces étrangers, leur disait-on; le roi va les tuer en arrivant, et on pillera tout ce qu'ils ont. » Néanmoins tous persévéraient à venir auprès de nous; et l'instruction les fortifiait de plus en plus.

« Une épreuve inattendue était réservée à Huaputoka. Un jour que nous étions réunis, la reine entra dans notre cabane et voulut que nos disciples chantassent un cantique; on s'empressa de la satisfaire. Pendant ce temps-là, quelques sauvages qui cueillaient des *Mei* sur des arbres voisins, tentèrent, en lançant la perche dont ils étaient armés, de percer notre toit de feuilles : je les réprimandai en présence de la reine, qui ne dit mot. Mais à peine Huaputoka fut-elle de retour chez elle, que

la reine s'y rendit, et entourée du peuple qui s'était attroupé, elle parla avec beaucoup de colère à cette pauvre femme, la menaçant des plus terribles supplices, si elle revenait auprès de nous. La foule criait et hurlait contre nos disciples, et plusieurs disaient qu'il fallait les mettre au four avec nous, puisqu'ils s'opiniâtraient à nous écouter. Le vieux père de Huaputoka passa la nuit à presser sa fille de céder à l'orage; mais il ne gagna rien sur elle : elle lui prouva au contraire que l'Évangile est la parole du salut, et elle déclara en finissant qu'elle mourrait avec ses deux enfants plutôt que de retourner au paganisme, dont elle connaissait l'absurdité et les fourberies. Elle vint en effet le lendemain comme à l'ordinaire, et le Seigneur la récompensa de sa fermeté en lui donnant de nouvelles forces. Elle en avait besoin; car c'était contre elle que les païens dirigeaient surtout leurs efforts, la regardant comme la personne la plus influente de tout le troupeau.

« Cependant, comme nos auditeurs commençaient à bien connaître notre sainte Religion, nous en admîmes onze au catéchuménat, la veille de l'Assomption de Marie. Je n'ai pas besoin de vous dire que la cérémonie se fit à huis clos, sans qu'aucun païen le sût, et le lendemain, tous vinrent, dès le point du jour, assister à la messe jusqu'à l'offertoire; ce qu'ils firent tout le temps du catéchuménat.

« Enfin, le roi débarqua le 18 septembre, et nous reçûmes par le même vaisseau des lettres du Père François de Paule, qui nous donnait avis que ce prince, en quittant Tahuata, avait déclaré de nouveau qu'il nous ferait périr à son retour à Vapou. Je laisse à penser si nous étions sans inquiétudes. Un jour se passa sans qu'il arrivât rien, sinon que le fils aîné de Pueri (c'est la plus



âgée de nos catéchumènes) qui était revenu avec le roi, adressa à sa mère de sanglants reproches sur ce qu'elle était assez folle pour écouter nos prédications; il ajouta qu'il se regardait comme déshonoré aux yeux de toute l'île, d'avoir une mère qui, à son âge, abandonnait les usages de ses ancêtres. C'était toucher cette malheureuse femme à l'endroit sensible : elle fut ébranlée, sans toutefois cesser de venir aux exercices; le dimanche 26 septembre elle parut encore à la messe avec les autres catéchumènes; mais ce jour fut un jour de catastrophe.

« Comme nos disciples se retiraient de grand matin, après avoir assisté à la sainte messe et à l'instruction, les deux femmes Huaputoka et Pueri furent arrêtées par un prêtre des idoles qui leur dit : « Pourquoi vous obstinez-vous à aller chez les Missionnaires, malgré les défenses qu'on vous a faites? » Au même instant le roi parut lui-même, et sa colère éclata : « Voilà donc, s'écria-t-il, ces femmes opiniâtres, qui n'écoutent rien! si je les vois approcher de ce lieu, je les perce moi-même de ma lance, et si je les trouve chez les Missionnaires, je les brûle tous dans leur maison. » Ces deux pauvres femmes s'en allèrent sans rien dire; et quelques heures après, Huaputoka reparut chez nous : elle était extrêmement souffrante, mais décidée à mourir plutôt que de trahir sa foi. Ce même jour, la tribu d'Atipopo vint tout entière à Hakahau fêter l'arrivée du prince. Tous les jeunes garçons que nous avions admis au catéchuménat étaient dans notre maison, lorsque, vers dix heures du matin, la tribu dont je viens de parler se porta en masse sur notre demeure, qu'elle cerna. Nous l'entendions s'exciter à la démolir, ce qui eût été chose facile. Comme l'audace de ces insulaires allait toujours croissant, nous crûmes qu'ils avaient ordre du roi de nous massacrer. Alors nous prîmes le parti d'ouvrir notre porte, et de leur deman-

der ce qu'ils voulaient. Nous nous présentâmes donc, le Père Saturnin et moi, à l'entrée de notre maison, et nous leur parlâmes à peu près en ces termes :

« Nous voilà tous les deux ; vous pouvez nous tuer ;  
 « nous sommes sans armes. Mais répondez : quel mal  
 « vous avons-nous fait pour nous traiter comme des vo-  
 « leurs et des assassins ? Nous vous annonçons, vous le  
 « savez, qu'il n'y a qu'un seul Dieu qu'il faut adorer :  
 « voilà tout notre crime ! Encore une fois, tuez-nous, si  
 « cela vous plaît ; que votre roi vienne, qu'il soit témoin de  
 « notre mort. Nous irons au ciel ; peut-être obtiendrons-  
 « nous de Dieu qu'il ne vous punisse pas d'avoir versé  
 « notre sang. Mais que diront les étrangers, quand ils  
 « apprendront que vous nous avez ôté la vie sans sujet,  
 « à nous qui sommes vos hôtes ? » Ils écoutaient en si-  
 lence. Quelques-uns même nous dirent : « Pourquoi vous  
 « ferions-nous du mal ? Vous êtes des gens pacifiques. »  
 Peu à peu nous vîmes cette foule se disperser paisible-  
 ment, à l'exception d'un petit nombre d'insulaires qui  
 demeuraient immobiles à nous regarder. Nous dîmes à  
 ces derniers : « Puisque vous ne voulez nous faire aucun  
 « mal, nous rentrons chez nous. » Nous fermâmes en  
 même temps notre porte, et un instant après il n'y eut  
 plus personne autour de notre cabane.

« Assurément, ce fut Dieu qui nous inspira de leur  
 parler avec tant de douceur ; car nous apprîmes depuis  
 qu'ils ne cherchaient qu'un prétexte pour nous massacrer.  
 Durant toute cette scène, nos catéchumènes se con-  
 portèrent avec un sangfroid admirable, à l'exception de  
 l'un d'eux, nommé Raphaël, qui voulait résister seul à  
 tous ; mais nous le cabâmes.

« Cependant le fils aîné de Pucri pressa tellement sa  
 mère les jours suivants, qu'elle céda enfin et ne revint

plus. Avec elle tomba sa fille, ainsi qu'une catéchumène infirme que ses parents menaçaient de laisser mourir de faim. Huaputoka et les autres disciples ne furent nullement ébranlés par ces défections, ce qui irrita de plus en plus le roi contre cette néophyte; il ordonna même à quelques hommes de l'étrangler. Heureusement c'étaient des parents de la catéchumène, et ils refusèrent d'obéir. Alors le roi déclara que si cette femme s'obstinait à désertter le pagauisme, il faudrait trancher la difficulté en exterminant les étrangers qui l'endoctrinaient.

« Comme nous craignions à chaque instant d'apprendre la mort de Huaputoka, je la baptisai le 2 octobre, sous le nom de Marguerite; et depuis ce moment, son cœur fut soulagé. Ses deux enfants, avec deux autres jeunes garçons, furent aussi admis au baptême, la veille de la fête de tous les Saints. Nous comptons donc alors sept néophytes que nous cultivions de notre mieux, et auxquels nous donnions les avis propres à les diriger après notre départ, dans le cas où nous serions obligés de nous séparer d'eux.

« Ainsi, depuis près de six mois, nous étions toujours à la veille d'être dévorés par ces cannibales, dont la fureur n'était évidemment retenue que par la puissance invisible du Seigneur. Chaque jour les menaces et la rage des païens s'augmentaient d'autant plus qu'ils ne pouvaient, malgré tous leurs efforts, réussir à ébranler aucun de nos disciples. Enfin, le 21 décembre, la goëlette *le Rob-Roi*, portant le pavillon de Tahiti, parut au large dans la baie. Je me rendis au rivage, où aborda bientôt une petite embarcation qui me porta à bord avec le roi de Vapou. Là, après avoir pris connaissance des lettres de nos Pères qui me marquaient que ma présence était indispensable à Tahiti, je demandai passage pour

cette île, et j'avertis le roi de la nécessité où je me trouvais de partir, ajoutant que si plus tard lui et son peuple désiraient entendre la parole du salut, on leur enverrait des Missionnaires. Je lui demandai encore si on pillerait nos effets au départ : il me donna sa parole qu'on les respecterait ; il fit même semblant de nous regretter. Il me donna, au sujet de nos chrétiens, que je lui recommandai en grâces, toutes les promesses que je voulus, bien décidé à n'en tenir aucune.

« De retour à terre, j'annonçai à mes néophytes que nous allions partir, sans pouvoir les prendre avec nous, parce que le capitaine manquait de vivres. Que de pleurs alors, que de sanglots de la part de ces pauvres Indiens !  
 « Quand vous serez loin, s'écriaient-ils, nous serons  
 « tous mis au four si nous n'apostasioons pas. Mais nous  
 « préférons toujours la mort au crime. » Je tâchai de ranimer leur confiance en Dieu, et je leur promis que je reviendrais au plus tôt les conduire à Mangaréva. Ils se consolèrent un peu. Cependant nous procédâmes sans délai au transport de nos effets sur le rivage ; mais au même instant, notre maison fut encombrée par les païens qui commencèrent à piller tout ce que nous avions. De son côté, le roi, malgré les présents que nous lui avons offerts pour conserver à ce prix quelque chose, fit transporter nos malles chez lui, où elles furent brisées, et tout ce qu'elles contenaient enlevé. Je ne conservai pour ma part que les médailles qui m'avaient été données par le Saint-Père en 1838. Mais, en même temps, nous eûmes lieu d'admirer une marque signalée de la divine Providence : c'est que, dans ce pillage universel, aucun des ornements sacerdotaux, aucun des vases ni des linges sacrés, ne tomba entre les mains des sauvages ; nous conservâmes aussi nos livres, et nous fûmes fort heureux de nous sauver avec cela et la soutane que nous avions

sur le corps. Encore ce peu que nous conservions a-t-il été presque entièrement avarié par la mer. Nous avons perdu dans cette circonstance la valeur de mille piastres environ, sans compter que nous avons été sur le point d'être massacrés.

• Quant à nos néophytes, on les insultait sous nos yeux, on les menaçait devant nous de les manger après notre départ. L'un d'eux, nommé Pierre, eut assez de vigueur pour s'arracher des mains de ceux qui voulaient l'entraîner loin de nous, et pour se maintenir dans notre barque avec un autre chrétien nommé Raphaël. Une veuve avec ses deux enfants s'était avancée jusque sur une pointe de rocher, pour se jeter à la mer et gagner le navire; mais le capitaine refusa de la prendre à son bord. Il faut avoir eu autant de peine que nous à arracher ces âmes au démon, pour comprendre combien notre cœur eut à souffrir en nous séparant de ce petit troupeau, plus fervent encore que celui de Gambier, parce qu'il s'est formé et fortifié au milieu de la persécution. Hélas! que sont-ils devenus? ont-ils persévéré? les a-t-on tués comme on les en menaçait? nous n'en savons rien. Les deux aveugles de la tribu d'Atipopo, qui s'étaient formellement prononcés pour notre sainte Religion, ont-ils pu communiquer avec leurs frères, comme nous le leur avions recommandé? Jean, ce Job de la terre de Vapou, a-t-il été abandonné? nous l'ignorons. S'il nous arrivait un navire de guerre, nous le priions d'aller au secours de ces infortunés néophytes. •

Tabiti, le 2 juin 1842

• Le Père Colomban, en revenant de Gambier, a touché à Vapou. Quelques naturels étant montés à bord, il engagea le capitaine à les retenir en otage, pendant que trois fidèles de Mangaréva, qu'il conduisait avec lui, allèrent à terre pour savoir des nouvelles des chrétiens que j'y avais laissés. Ils trouvèrent l'infirmes Jean dans la maison de Marguerite, avec les trois autres chrétiens, les anciens catéchumènes et trois nouveaux disciples. Pas un n'avait fléchi devant la persécution. Les Mangaréviens leur proposèrent de se réfugier à bord; mais ils répondirent qu'ils ne pouvaient le faire, et qu'ils attendaient Tareta (Caret) Ah! quand pourrai-je revoir ces bons néophytes! peut-être vont-ils se multiplier ainsi par eux-mêmes. Les desseins de Dieu sont si différents de ceux des hommes!

• Je suis, etc.

• François-d'Assise CARET. •

---

*Lettre du Père Cyprien Liausu, Supérieur de la Mission de Notre-Dame-de-Paix aux îles Gambier, Prêtre de la Société de Picpus, à Mgr l'Archevêque de Calédoine.*

Ile Mangaréva, le 16 juin 1842.

« MONSEIGNEUR,

« Dans le cours de l'année dernière, j'ai eu l'honneur de vous transmettre les détails les plus consolants sur notre Mission ; aujourd'hui je me bornerai à reproduire les mêmes nouvelles, parce que dans ce pays, maintenant tout chrétien, les choses vont toujours à peu près de la même manière. Notre population continue à augmenter rapidement : vous en jugerez vous-même en apprenant que, cette année, nous avons compté ici cinquante-deux naissances, tandis que nous n'avons eu que vingt-deux décès. La piété se maintient : il y a eu, en 1841, six mille trois cents communions dans la grande île, qui ne compte que seize cents habitants. On ne cite dans tout l'Archipel que quatre indigènes qui n'aient pas fait leurs pâques.

« Vous savez, Monseigneur, que notre but en venant parmi ces peuples a été avant tout d'en faire des chrétiens, et puis d'améliorer aussi leur existence matérielle, en leur apprenant les arts de première nécessité et les connaissances qui sont pour l'homme un bienfait.

Il fallait d'abord songer à les nourrir, à les vêtir et à les loger : c'est aussi de ce côté que s'est portée d'abord notre attention. Dieu a béni nos efforts, et nous n'en sommes plus maintenant à de simples essais ; nous avons, à la grande Ile seulement, huit métiers de tisseranderie, lesquels ont confectionné cette année deux mille trois cents brasses de toile. Tout le coton a été filé en deux mois et demi et tissé en sept mois. La quantité d'étoffe qui est revenue à chacune des fileuses, a été aux unes de trois à cinq brasses, et aux autres de dix à onze, proportionnellement à leur travail.

« Les bâtiments nouvellement élevés sont, à Taravai, une église de soixante-quinze pieds de long, avec la sacristie en dehors ; une maison pour le roi, de quarante-deux pieds de façade ; une autre résidence pour nous de trente pieds. A Akamaru les habitants s'occupent à réunir les matériaux nécessaires à la construction d'une église de quatre-vingts pieds de long, y compris la sacristie qui sera derrière l'autel. Nous avons déjà quatre fours à chaux, et on va en faire un cinquième. Tous nos insulaires sont résolus à se bâtir des maisons en pierres, parce qu'ils trouvent que les constructions en bois se pourrissent trop vite, et les obligent trop fréquemment à abattre leurs plus beaux arbres.

« Mais cette bonne volonté se trouve enchaînée pour le moment par la nécessité où ils sont de se procurer de la nourriture. Ils ont assaini tous les endroits marécageux pour y planter du taro ; ils ont arraché les forêts de rochers inutiles qui couvraient les montagnes, et ont planté à la place des patates douces. Après le terrible ouragan de 1841, ils avaient semé dans les vallées des courges qui, dans la pénurie presque absolue d'autres aliments, leur ont sauvé la vie. La crainte de la famine, jointe à



nos exhortations, leur a donné un tel goût pour l'agriculture, qu'ils ont défriché jusqu'aux plus mauvais terrains occupés par la fougère. Nous espérons que dans la suite ils n'auront plus à redouter ce fléau. Leurs arbres à pain, si cruellement endommagés par l'orage dont j'ai parlé, repoussent avec vigueur, et donneront du fruit dans cinq ou six mois.

« Nous sommes ici trois prêtres, depuis l'arrivée du Père Potentien Guilnard, qui nous est venu de Valparaiso tout malade. Les frères Gilbert et Fabien jouissent d'une bonne santé, et travaillent toujours avec ardeur à nos établissements. Les uns et les autres me chargent, Monseigneur, de vous présenter leurs hommages, et de vous dire qu'ils sont bien contents de leur position.

« Je ne sais point d'autres nouvelles dignes d'être adressées à Votre Grandeur. Il ne me reste qu'à vous prier d'agréer l'hommage du profond respect avec lequel je suis, etc.

« Cyprien LIAUSU, *Missionnaire apostolique,*  
*Supérieur de la Mission de Notre-Dame-de-Paix.* »

---

*Lettre du Père Désiré Maisgret, Prêtre de la Société de  
Picpus, Préfet apostolique des Iles Sandwich, à un  
Prêtre de la même Société.*

Honolulu, 30 octobre 1843.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Le navire qui vous portera cette lettre est *l'Ajax*, commandé par M. Letellier de Lillebonne; ses marins sont pour la plupart du diocèse de Rouen. A leur arrivée ici, un homme qui se donne le titre de chapelain des matelots, leur a distribué, avec l'Écriture sainte, quantité de petits livres sortis des presses protestantes de l'Amérique. Selon les ministres, autant de Bibles placées, autant de conversions faites; de sorte que, si ces Bibles toutes seules changeaient les cœurs, comme ils le prétendent, nous ne verrions que des saints sur les navires. Hélas! il s'en faut bien qu'il en soit ainsi! Les assassins des *Sept Iles*, près de l'Ascension, où j'ai été relégué pendant sept mois, avaient aussi des Bibles; ils y faisaient des lectures deux ou trois fois par jour; ils savaient presque par cœur ce livre sacré; mais il faut voir comme ils le commentaient au profit de leurs passions, et comme ces interprétations, laissées à leurs caprices individuels, étaient propres à les rendre meilleurs.

« Pour revenir aux matelots de *l'Ajax*, je doute fort

qu'on ait réussi à en faire des protestants par le moyen des livres qu'on leur a distribués. Cependant il serait bien à désirer que les catholiques fissent pour conserver la foi de leurs frères, ce que les protestants font pour la détruire. Ne pourrait-on pas répandre une foule de bons ouvrages dont la réimpression coûterait peu, et qui seraient bien autrement capables de convertir les marins ou de les prémunir contre le vice, que ces misérables brochures américaines qu'on voit partout, et qu'on ne lit qu'une fois, si tant est qu'on les lise? Si ces opuscules ne coûtaient rien, le matelot les recevrait avec plaisir; il les lirait plus souvent qu'on ne pense, et en tirerait du profit pour le salut de son âme. J'ai vu nos marins, honteux de ne pas posséder un seul livre, venir m'en demander : que n'avais-je, comme notre chapelain protestant, une bibliothèque nombreuse à leur offrir!

« Messieurs les ministres viennent d'établir ici une société de tempérance, à l'instar de celles d'Angleterre et des Etats-Unis. Ils y ont fait entrer tout ce qu'ils ont pu recruter d'insulaires; des milliers de kanaks, qui n'avaient jamais bu que de l'eau, ont juré qu'ils ne boiraient jamais de vin. Ceux qui ont donné leurs noms font partie de ce qu'ils appellent *Puali jnu vai* (armée qui boit de l'eau). Les soldats de cette nouvelle milice sont distingués par une cocarde qu'ils portent au chapeau, s'ils en ont, ou pendue au cou; et sur cette cocarde, qui n'est qu'un morceau de papier, est écrite la devise : *Plus de liqueurs enivrantes, rien que de l'eau fraîche.*

« Ces jours-ci, notre *Puali jnu vai* a fait une promenade solennelle dans la ville. Il y avait des bannières, il y avait des pavillons; et, sans parler des missionnaires calvinistes et du gouverneur en grand uniforme, il y avait des kanaks en masse, des hommes, des femmes et des enfants : tous marchaient en rang, cinq par cinq, ou dix

par dix. La poussière, qui ne manque pas dans nos rues<sup>9</sup> était si grande, que quelquefois la *Puali jnu vai* disparaissait à nos regards. Placés au haut du clocher, d'où nous découvrons toute la ville, nous avons suivi des yeux cette singulière procession, où personne ne priait; elle est enfin entrée dans le temple protestant, et là on a fait répéter à tous les membres le serment qu'ils ne boiraient plus que de l'eau.

« Le soir même, le commandant d'un navire de guerre américain, qui se trouve dans la rade, vint me voir, et me raconta que l'un des porte-bannière étant allé à son bord, on lui avait présenté de l'eau-de-vie, et que le brave homme en avait bu deux grands verres. Ce que voyant, le capitaine avait fait emporter la bouteille, et mettre à la place du vin de Bordeaux, dans la crainte qu'il ne s'enivrât; et le porte-bannière, qui probablement avait la tête solide, avait encore bu quatre verres de vin.

« Assurément la tempérance est une excellente chose; mais on me permettra de douter que ce moyen réussisse à l'établir parmi nos insulaires. En vain on interdira les liqueurs étrangères et les boissons fermentées; il faudrait changer les cœurs pour empêcher les excès; mais c'est ce que les calvinistes ne feront pas, parce qu'ils ne sont point les envoyés de Celui qui change à son gré les volontés les plus rebelles.

« Je suis, etc.

« L. D. MAIGRET,  
*Provoicair et Préfet apostolique.* »

*Lettre du R. P. Desvaux, Prêtre de la Société de Picpus,  
à un Prêtre de la même Société.*

Iles Sandwich, Oahu, 29 décembre 1843.

« MON RÉVÉREND PÈRE, »

« Le 23 du courant, un navire de guerre français, la *Boussole*, commandé par M. Vrignaud, a mouillé dans la rade de Honolulu. Nous nous attendions enfin à recevoir des nouvelles de Mgr de Nilopolis; mais nous avons été cruellement trompés dans notre attente. Le commandant nous a dit qu'un bateau à vapeur avait parcouru le détroit de Magellan pour aller à sa recherche, et qu'il n'avait rencontré aucun vestige de son passage: aurait-il donc péri dans les flots avec tous ses compagnons? Souvent nos néophytes nous demandent s'ils reverront bientôt leur Evêque: que leur répondre? Et lorsque cette perte sera connue, quel effet elle va produire sur les esprits! Priez Dieu que le découragement ne se mette pas parmi nos chrétiens.

« Comme si ce n'était pas assez des angoisses où nous plonge un malheur qui nous paraît que trop certain, nos ennemis nous persécutent toujours de leur mieux. M. Mallet, commandant de l'*Embascade*, qui vint visiter ces Iles au mois d'août de l'année dernière, avait fait accepter au roi les conditions suivantes: 1° que les élèves de la haute école catholique ne seraient plus obligés de payer la taxe personnelle, et qu'ils jouiraient des mêmes privilèges que

ceux de la haute école protestante; 2° que la loi qui défend de se marier à ceux qui ne savent pas lire, serait à l'avenir appliquée avec une impartialité égale aux protestants et aux catholiques; 3° que l'inspecteur des écoles délivrerait des diplômes à ceux de nos élèves qui seraient capables, sans avoir égard à la religion qu'ils professent; 4° qu'il n'y aurait plus de persécutions ni de tracasseries de la part des agents subalternes.

« Nous ne désirions qu'une chose, c'était que ces conditions fussent exécutées. Mais, le navire une fois parti, l'arbitraire recommença comme auparavant. Et, pour ne parler que de nos écoles, à la fin de l'année 1842, les élèves de M. Maigret furent mis aux fers, parce qu'ils réclamaient l'exécution de la parole donnée; et pour sortir de prison, il leur fallut payer double taxe. Il nous est toujours impossible d'obtenir un seul diplôme. Bien des fois nous avons présenté des candidats qui, au jugement du gouverneur, du roi lui-même et de tous les étrangers qui avaient assisté à leurs examens, étaient fort instruits: l'inspecteur les a toujours refusés. Je suis convaincu que le plus savant homme d'Europe, s'il avait le malheur d'être papiste, et qu'il vint se faire examiner par nos docteurs, ne serait pas trouvé capable de tenir une misérable école de sauvages.

« On va jusqu'à nous contester, à nous Missionnaires, le droit d'instruire la jeunesse, et l'on veut que nous bornions notre enseignement aux personnes d'un âge mûr et aux vieillards. Dans plusieurs districts, on a enlevé de force les enfants de nos écoles, et réduit leurs pauvres parents à mourir de faim en les dépouillant de leurs terres et en leur interdisant *la mer et la montagne*. Contrairement aux promesses du roi données par écrit au commandant de l'*Embucada*, on a forcé nos chrétiens de travailler aux églises et aux maisons d'écoles calvinistes;

et ceux qui ont refusé de le faire ont été mis à l'amende, liés avec des cordes, traînés de tribunal en tribunal, et traités de la manière la plus barbare, jusqu'à leur faire vomir le sang. A Hawaï, les agents de police sont venus souvent porter le trouble parmi les chrétiens, et les chasser de l'Eglise, lorsque, le dimanche, ils étaient réunis pour prier. Partout enfin les violences se succèdent avec un caractère de jour en jour plus alarmant. A Kauaï, le révérend Père Barnabé a été saisi par l'ordre du gouvernement, et relégué dans sa case, pour l'empêcher de réfuter les calomnies atroces accréditées sur son compte. Pendant la nuit, on a renversé un autel érigé par ce Missionnaire dans une maison qu'il avait louée, et en même temps on lui a fait signifier la défense de le rétablir. Ces jours derniers nous avons appris qu'une église, nouvellement construite par les catéchumènes de Maui, a été livrée aux flammes, et la main qui a profité des ténèbres pour allumer l'incendie est encore inconnue. Faut-il en conclure que ces vexations ne se font pas sans l'ordre du roi ou des principaux chefs, puisqu'on n'a jamais puni ceux qui en ont été les auteurs? Je laisse à d'autres le soin de prononcer.

« Vous voyez, mon révérend Père, que nous ne sommes pas sans peine ni sans combats. Nos adversaires sont nombreux et puissants. Dans une histoire de Hawaï qu'ils ont récemment publiée, les protestants ont fait le recensement des ministres, maîtres d'écoles et médecins qui se trouvent dans cette Ile : leur nombre se monte à quatre-vingt-neuf. A cette légion nous ne pouvons opposer que neuf prêtres catholiques qui manquent de tout : quatre sont à Oahu, trois à Hawaï et deux à Kauaï. Cependant notre troupeau ne cesse pas de s'accroître ; il se passe peu de jours sans que nous inscrivions le nom de quelque nouveau catéchumène. Nous avons déjà près de

douze mille cinq cents chrétiens dans notre archipel : ce n'est guère que la dixième partie de la population. Sur cent dix ou cent vingt mille habitants que l'on compte dans ces îles, il y en a près de la moitié qui sont indifférents, c'est-à-dire qui veulent vivre au gré de leurs inclinations et qui tiennent encore, quoique secrètement, aux anciens usages. Le reste se partage entre les prétendus réformés et nous. Il y a par conséquent trois classes bien distinctes : les calvinistes (*ka poe kalavina*), les catholiques (*ka poe katolika*), les infidèles (*ka poe eteni*). Les calvinistes ayant de leur côté tous les chefs, et par conséquent toutes les richesses du pays, sont naturellement plus nombreux que les catholiques. L'erreur est sur le trône : jugez si elle doit voir avec plaisir la vérité se répandre et faire tous les jours de nouveaux progrès. Aussi, comme vous l'avez vu, elle n'oublie rien pour entraver notre ministère ; mais nous espérons que ses efforts seront vains contre la vérité. »

2 janvier 1844.

« Hier, M. le commandant de *la Boussole* nous a fait l'honneur d'assister à l'examen de nos élèves, avec quelques-uns de ses officiers et M. notre consul. Ils ont bien voulu nous témoigner leur satisfaction, et ils ont ajouté que jamais ils ne se seraient attendus à trouver tant d'aptitude et d'instruction chez des enfants qui ne viennent que de sortir de l'état sauvage. Il faut avouer en effet qu'il y en a beaucoup parmi eux qui se feraient distinguer dans les écoles d'Europe.

« Il me reste à vous dire un mot sur l'état actuel de ces îles et les mœurs de leurs habitants. A l'exception de quelques améliorations opérées par les étrangers dans les



endroits qu'ils habitent, les terres sont dans le même état qu'autrefois. Les plaines qui se trouvent sur le bord de la mer sont en général fort arides : on fait souvent cinq ou six lieues sans rencontrer un arbre ; on n'y voit d'autre verdure qu'un peu de gazon et quelques arbrisseaux. Souvent il n'y a que la terre nue et des pierres. Les ruisseaux qui descendent des montagnes sont la seule ressource du pays. On pratique diverses saignées pour faire couler l'eau dans les marais où l'on plante le taro. Si les ruisseaux viennent à tarir, c'est alors une disette complète dans le pays.

« Quoiqu'il y ait des montagnes fort arides, surtout au sud, elles sont généralement verdoyantes. C'est là qu'on va chercher le bois nécessaire pour la construction des maisons et pour le chauffage. Les kanaks, naturellement paresseux, parce qu'ils n'ont aucun encouragement, ne se mettent nullement en peine de faire des plantations aux environs de leurs demeures. Ils aiment mieux aller chercher le bois dont ils ont besoin à deux et même trois lieues de distance. Il est vrai aussi que s'ils avaient un terrain bien cultivé et couvert de beaux arbres, les chefs le leur enlèveraient bientôt. Parmi les naturels, quelques-uns ont appris des métiers ; mais ils sont en fort petit nombre. Au reste, la dépravation des mœurs, la faim et la misère font ici de tels ravages, que la population diminue tous les jours d'une manière effrayante : je suis persuadé que, sur six décès, à peine y a-t-il une naissance.

« J'ai dit que les insulaires indifférents tiennent encore en secret aux vieilles superstitions. Il n'est pas rare, en effet, de rencontrer des médecins du pays, qui, lorsqu'ils vont visiter un malade, lui ordonnent d'offrir un sacrifice aux anciennes divinités, sacrifice qui consiste à tuer un coq, une poule ou un cochon, et à l'enfourer en

terre après l'avoir fait cuire. D'autres fois on prend des cheveux du malade et on en fait un petit paquet qu'on enterre avec un soin religieux. Nous avons souvent été témoins nous-mêmes de ces extravagances.

« Les choses qui provoqueraient le plus de dégoût en Europe, sont un excellent mets pour les Sandwichois. Si un chien, un cochon, un cheval viennent à crever, ils les dévorent jusqu'au dernier lambeau; ils ne se donnent pas même la peine de laver les intestins : après les avoir jetés sur les charbons, ils les avalent en un clin d'œil. Je dois avertir cependant que l'on ne rencontre rien de pareil parmi nos chrétiens.

« Je termine, mon révérend Père, en vous recommandant de nous envoyer quelques secours le plus tôt possible; sans cela, vous comprenez bien qu'il nous serait impossible de faire face à tant de besoins et à tant d'ennemis.

« F. D. DESVAULT, *Miss. apost.* »

Après trois ans de silence et d'incertitude sur le sort de Mgr Rouchouze, nous sommes forcés de dire qu'il ne nous reste plus d'espérance. Tant qu'il a été possible de douter de son naufrage, nous avons dû garder pour nous nos sinistres pressentiments, de peur de porter un deuil prématuré dans un grand nombre de familles, où l'expression de nos craintes aurait été prise pour l'annonce officielle du malheur qu'elles redoutaient. Mais aujourd'hui que les recherches les plus actives n'ont pu remettre sur la trace du vaisseau disparu, après qu'on a vainement exploré les détroits, qu'on a interrogé sans succès les navigateurs, et demandé des renseignements à tous les ports

sans obtenir une seule réponse favorable , il faut bien se résigner à en conclure , avec les Missionnaires et les marins , que le *Marie-Joseph* aura sombré au cap Horn.

C'est , en effet , près de l'île *Staten-Land* à l'est de la *Terre de feu* , et par un temps d'orage , qu'un pieux voyageur , dernier témoin peut-être de sa détresse , a cru l'apercevoir au moment où il fuyait emporté par les vents. Voici les notes qu'il nous a été donné de puiser dans son journal :

« Le 13 mars 1842 , par la latitude de 51 degrés et 62  
 « de longitude , nous eûmes en vue un navire français  
 « qui était à la cape ; c'était peut-être celui de Mgr Rou-  
 « chouze , qui se rendait à la Mission de l'Océanie-Orien-  
 « talc ; peut-être y avait-il à bord un bon nombre de re-  
 « ligieux et de religieuses. Si loin de la patrie et au  
 « milieu d'une mer si orageuse , la pensée que j'étais si  
 « près de zélés compatriotes , me consolait : j'aimais à  
 « l'entretenir longtemps encore après que j'eus perdu de  
 « vue le navire.

« Quelques jours après nous remarquâmes les trois  
 « nuages que les marins connaissent sous le nom de  
 « *nuages de Magellan*. Deux sont blancs et un autre  
 « grisâtre. Je me rappelais en quittant ce cap des tem-  
 « pêtes , tous les dangers qu'avaient courus nos derniers  
 « Missionnaires ; ils avaient rencontré plus de vingt mon-  
 « tagnes de glace flottantes , contre lesquelles ils avaient  
 « failli se briser. Ces montagnes , qui ont souvent plus de  
 « six cents pieds de hauteur , se détachent du pôle à la fin  
 « de l'hiver , et sont poussées par les vents quelquefois  
 « jusqu'au cap Horn ; ce qui rend ces parages très-dan-  
 « gereux dans certaines saisons.

« ..... Ce ne fut qu'après vingt-un jours de traversée  
 « que nous arrivâmes à Desterro , chef-lieu de l'île de  
 « Sainte-Catherine. Le navire ne devait pas aller plus loin.  
 « Le pilote qui vint à bord , nous dit que le bâtiment de

« Mgr Rouchouze avait mouillé pendant quinze jours près  
 « de l'île. Le Prélat avait perdu une religieuse et un jeune  
 « Sandwichois qu'il ramenait de France, où ce fervent  
 « néophyte avait fait ses études. La première avait été  
 « enterrée dans le cimetière du petit village de Saint-  
 « Michel, et le Sandwichois dans celui de Desterro. Ce  
 « jeune insulaire avait beaucoup de talents et de vertus,  
 « et aurait fait un bon Missionnaire ; mais il ne cessera  
 « pas de l'être dans le ciel. »

Nous citerons encore un passage d'une lettre écrite par un membre de la société de Picpus, parce qu'en rappelant à nos Associés toute l'étendue du désastre qui vient de frapper une grande Mission, elle leur apprendra les premières mesures prises par le Souverain Pontife pour le réparer :

« Convaincu que nous avons un grand malheur à déplorer, notre supérieur général, par une circulaire du 7 novembre dernier, a demandé pour Mgr de Nilopolis, pour les sept prêtres, les sept catéchistes et les neuf religieuses qui l'accompagnaient, les prières d'usage pour les membres de la Congrégation décédés.

« Dans la même persuasion, le Saint-Siège vient de nommer Vicaires apostoliques deux de nos Pères qui sont actuellement aux Marquises : l'un, M. Duboize, avec le titre d'Evêque d'Arathie, aura sous sa juridiction l'archipel Sandwich ; l'autre, M. Baudichon (François de Paule) a le titre d'Evêque de Basilinopolis, et les îles Marquises, Tahiti, Gambier, etc., formeront son vicariat apostolique. Le Père Baudichon, vu l'incertitude qui règne toujours sur le sort du *Marie-Joseph*, aura provisoirement la qualité de coadjuteur de Mgr de Nilopolis. Je vous le répète, nous n'avons reçu aucune nouvelle officielle ; mais quelle conjecture peut nous autoriser à conserver encore de l'espoir ? »

*Extrait d'une lettre du R. P. Armand Chausson, de la  
Société de Piepus, à un Prêtre de la même Société.*

Tahiti, 8 octobre 1843.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« A mon arrivée dans cette Ile, au mois d'août 1841, la petite vérole avait déjà emporté bien des victimes. Comme l'épidémie faisait des progrès, et que sur un espace de deux lieues, à Tahiti, deux cent vingt insulaires avaient déjà succombé, nous fîmes conseil, mon compagnon et moi, avec quelques personnes charitables, parmi lesquelles je dois citer M. Lucas, capitaine français, M. Joseph Brémont, négociant de Marseille, M. le consul américain et un Espagnol de Burgos. Il fut décidé que j'irais, à une demi-lieue du port, soigner les malades qu'on pourrait rassembler dans une cabane destinée à servir d'hôpital. Rendu à l'endroit désigné, je trouvai ces malheureux hors de leurs cases, dans de mauvaises huttes faites à la hâte, sans aucun secours, exposés à toutes les intempéries de l'air, et pour la plupart, abandonnés même de leurs parents. Je ne pus d'abord réunir que neuf malades dans mon hôpital : les autres se trouvaient ou sur le point de mourir, ou trop éloignés ; d'autres enfin aimaient mieux rester dans leurs huttes, afin d'avoir, disaient-ils, la consolation de mourir sur leurs terres.

« Tout en soignant le corps, on juge bien que je pensais à l'âme. Néanmoins trois personnes seulement, une femme et deux hommes, me manifestèrent le désir de mourir catholiques. La femme fut baptisée la première, et quatre heures après, elle n'existait plus. A quelque temps de là, ayant été obligé de m'absenter durant une nuit, pour aller au port chercher des vivres et des remèdes, il survint une grosse pluie. Aussitôt mes malades, qui jus- qu'alors s'étaient tenus à l'abri, profitèrent de mon absence pour sortir et recevoir l'eau sur le corps, afin de se rafraîchir. Il n'en fallut pas davantage : sur huit qui avaient commis cette imprudence, six étaient morts le lendemain à mon arrivée. Les deux autres respiraient encore ; c'étaient précisément ceux qui m'avaient témoigné le désir de rentrer dans le sein de l'Eglise : je m'empres- sai de leur rappeler la demande qu'ils m'avaient faite. Comme ils me témoignèrent qu'ils persévéraient dans leur résolution, je les baptisai sur-le-champ, et ils mou- rurent à un quart d'heure d'intervalle. Si d'un côté j'éprouvai une grande joie de la faveur que Dieu venait de faire à ces deux pauvres sauvages, d'un autre côté je ressentis une profonde tristesse en considérant le terrible jugement qu'il avait exercé sur les six autres, auprès des- quels j'avais pourtant fait les mêmes efforts.

« Je voulus, après cet accident, réunir d'autres ma- lades dans le même local, pour être plus à portée de leur donner mes soins ; mais tout fut inutile. Bien plus, les juges du port me firent défense d'aller voir ces malheureux, sous peine de demeurer confiné dans la première case où je mettrais le pied. Un autre chef me déclara que l'on tire- rait sur les fiévreux qui sortiraient du lieu où ils se trouveraient, et peut-être même sur moi. Je me vis ainsi réduit à attendre, les bras croisés, la cessation du fléau. Il sévit encore quelques semaines, puis disparut

entièrement. On découvrit alors que plusieurs naturels que l'on avait chassés de leurs cases, parce qu'ils étaient atteints de l'épidémie, étaient morts dans les bois et y avaient été dévorés par les porcs. Telle est cependant la civilisation de ce peuple, si vantée par certains voyageurs qui n'ont jamais vu Tahiti que sur la carte; tel est le résultat des travaux des missionnaires protestants.

« Cette même année, le 25 septembre, Dieu voulut bien nous envoyer un sujet de consolation. Sur les six heures du matin, une dame anglaise, protestante, vint frapper à notre porte; elle conduisait une femme indienne toute en pleurs, et portant un petit enfant auquel on avait, la veille, administré un poison, croyant lui donner un remède. Cette dame nous demanda si nous ne pouvions pas soulager cette innocente créature. Je répondis que le plus pressé était de baptiser promptement l'enfant, après quoi nous irions chez le docteur qui demeurait à deux pas. La mère me laissa faire, et dix minutes après, elle sortait de chez le médecin, en pleurant son enfant qui avait expiré entre ses bras.

« Une autre fois, je rencontrai encore une pauvre mère qui me demanda des remèdes pour son fils, âgé d'un an environ. Je lui fis entendre que je n'étais pas en état de soulager le corps de l'enfant, mais que je pouvais procurer un bonheur infini à son âme, si elle me permettait de le baptiser. Elle parut y consentir. Mais le démon, jaloux de cette conquête, s'empressa d'y mettre obstacle: le grand-père, qui se trouvait là, voyant que j'allais baptiser son petit-fils, le saisit promptement entre ses bras, tandis que je cherchais de l'eau, et s'enfuit sans vouloir me permettre d'accomplir cette bonne œuvre. Je me retirai, le cœur navré de douleur; j'espérais toutefois, ayant recommandé le salut de ce jeune indien à Marie, notre bonne mère.

« Deux mois s'étaient écoulés sans que j'eusse entendu parler de lui, lorsque, me trouvant au port, je rencontrai un Français allié à cette famille. Je lui parlai du refus qu'on m'avait fait, et du chagrin que j'en avais ressenti. « Ne craignez rien, me dit cet homme; si l'enfant est encore en vie, je vais le faire porter chez moi, et vous le baptiserez en sûreté; car il m'appartient: je l'ai adopté pour mon fils. » Effectivement, trois semaines après, le Français vint me chercher à la vallée Dupetit-Thouars. Je monte à cheval à l'instant, je me rends à trois lieues de là, et je puis enfin régénérer ce pauvre enfant. Je repassai au même lieu, deux jours après, et j'appris qu'il était mort la nuit qui avait suivi son baptême. N'est-ce pas là une admirable miséricorde? N'est-ce pas à Marie que cet ange doit son salut? Oh! quand nos Tahitiens seront-ils tous ses enfants! Joignez, dans ce but, vos supplications aux nôtres; que l'on sache bien, en Europe, que la conversion des infidèles est attachée à la violence que les saintes âmes feront au ciel par leurs continuelles prières. Sans cet indispensable secours, hélas! que pourraient faire les pauvres Missionnaires! Quant à moi, je déclare avec sincérité que toute mon espérance, par rapport à l'avenir de ce peuple, repose uniquement sur la ferveur des membres de la Propagation de la Foi.

« Ce nous serait aussi une consolation de recevoir exactement les numéros des Annales. Nous pourrions ainsi nous réjouir avec l'Eglise des travaux et des victoires de nos confrères, et nous consoler par là des peines qui nous éprouvent.

« Agréés, mon révérend Père, etc.

« Armand CHAUSSON, *Miss. apost.* »



*Lettre du P. François-d'Assise Caret, Prêtre de la Société de Picpus et Préfet apostolique de l'Océanie orientale, à Mgr l'Archevêque de Calédoine, supérieur général de la même Société.*

Mission de Notre-Dame-de-Foi, à Tahiti, le 7 juillet 1844.

« MONSEIGNEUR,

« Je profite du départ du navire français *la Marie*, pour vous informer du malheur qui vient de frapper vos enfants de Tahiti. Le 30 juin dernier, notre maison, celle dont je vous ai tant de fois parlé dans mes lettres, et qui nous avait coûté si cher, fut consumée par les flammes avec tout ce que nous possédions : nous n'avons pu rien sauver. Notre chapelle a eu le même sort. Ce sont les habitants de Tahiti qui ont mis le feu, pour venger, dit-on, la mort d'un ministre protestant anglais qu'ils ont tué eux-mêmes, il y a quelques jours, pendant la bataille livrée à Matavai entre les Français et les Tahitiens.

« Nous n'avons sauvé que l'habit que nous avions sur le corps. Jamais dénûment n'a été plus grand que le nôtre; tout est à recommencer, comme si nous n'eussions jamais rien fait. Nous étions bien pauvres quand nous arrivâmes à Gambier; mais cette pauvreté n'était pas comparable à notre détresse présente. Heureusement M. le gouverneur est venu à notre secours pour la nourriture : nous sommes admis, mes confrères et moi, à la

table des officiers ; et nos trois frères reçoivent la ration au magasin des vivres. Il nous a aussi promis du bois pour construire une nouvelle maison.

« J'évalue la perte que nous venons de faire à cinquante mille francs ; mais si l'on m'en eût offert cent mille, pour abandonner ce qui vient d'être brûlé, je n'aurais pas accepté l'offre. Sans doute, ce n'étaient pas nos meubles ou d'autres effets qui auraient pu représenter cette valeur, puisque nous avons embrassé pour toujours la pauvreté qui nous est chère ; c'étaient, outre les vases et linges sacrés, nos livres et tous nos manuscrits ; c'étaient, chose que je regrette entre mille autres pertes, les travaux que nous avons faits sur la langue de Tahiti et des Marquises. Le catéchisme que nous avons composé pour ce dernier archipel, était entièrement prêt à mettre sous presse : il est brûlé. Un dictionnaire de la langue de Tahiti, déjà très-avancé, et que tout le monde attendait, brûlé. Enfin, pourquoi ces détails, quand tout est perdu ? Nous avons la vie sauve, et puis c'est tout.

« Un jeune postulant dont le Père François de Paule a dû vous parler dans ses lettres, pensa être tué : on tira sur lui presque à bout portant ; mais on le manqua. Je restai à mon poste jusqu'à onze heures du matin, quoiqu'il y eût eu quelques coups de tirés auprès de notre maison ; j'aurais peut-être attendu l'ennemi, dans l'espoir de lui faire entendre raison, si le frère Zénon ne m'eût pressé de partir. Arrivé à la cour du gouverneur, je la trouvai encombrée de troupes sous les armes. M. Bruat était à trois lieues de là, à la tête de quatre cents hommes, aux prises avec les insurgés. Tout le monde me demandait si notre maison était en feu, parce qu'on avait appris que celle d'un Polonais, placée sur la route de l'ennemi, à vingt minutes de la nôtre, était

brûlée. Je répondis qu'à mon départ les sauvages n'avaient pas encore dépassé la hauteur qu'on appelle aujourd'hui *la Pointe des Missionnaires*, à cause de notre demeure dans cet endroit ; j'ajoutai que j'allais y retourner avec mon cheval. Tous les officiers me représentèrent que ce serait de ma part une imprudence inexcusable, que je m'exposais à me faire tuer en pure perte. On me proposa un canot pour aller à bord de *l'Uranie*, où je trouvai le Père François de Paule et le frère Gilbert qui étaient dans les plus vives inquiétudes à mon sujet, me sachant au milieu des ennemis. Le frère Zénon, qui était resté au presbytère, en était heureusement parti quelques minutes après moi. Ce fut vers quatre heures du soir que le feu fut mis à notre maison ; l'incendie dura jusqu'au matin. La chapelle et le reste furent brûlés le jour suivant. La guerre avec les insurgés continue toujours : qui sait quand elle finira ?

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« François-d'Assise CARET, *Miss. apost.* »

---

L'espace nous manque pour annoncer les derniers Mandements publiés en faveur de l'Œuvre : nous nous presserons de les faire connaître dans le prochain Numéro.

---

## COMPTE - RENDU

DE 1844.

---

Lorsque des hommes pieux s'unissent pour une œuvre charitable, il en résulte deux biens : celui qu'ils se proposaient de faire à autrui, et celui qu'ils se font. Ils ne voyaient d'abord que des pauvres à secourir, des malades, des affligés, des pécheurs; et ils découvrent tout à coup que Dieu même est avec eux, et ils s'en aperçoivent au surcroît de lumière et de chaleur qui se répand dans leurs âmes. Aussi n'est-il pas sans intérêt d'étudier le travail intérieur que l'Œuvre de la Propagation de la Foi doit faire en nous-mêmes, et en cela nous pensons bien moins entreprendre son éloge que chercher à réchauffer notre zèle.

La foi est le premier besoin des âmes, et comme il n'y a pas de vertu plus nécessaire, il n'y en a pas de plus combattue. Il a toujours été laborieux et difficile de croire ce qui ne flatte point, ce qui veut des privations et des sacrifices. C'est pourquoi la Providence n'a jamais cessé de susciter des docteurs pour défendre le dogme dans les écoles et dans les chaires. Mais en même temps elle a ménagé au plus grand nombre des hommes une sorte de dé-

monstration qui les touche davantage, celle des faits et des exemples. L'Œuvre de la Propagation de la Foi donne à ceux qui lisent ses Annales deux spectacles instructifs. — D'un côté, elle nous montre l'erreur à tous les degrés, avec toutes ses conséquences, chez de grands peuples où elle a pu se produire sans contrainte et sans détours. On voit d'abord l'hérésie dans ces villes populeuses des Etats-Unis où chaque secte a son temple, épiscopaliens, presbytériens, quakers, anabaptistes. Ailleurs, sur les ruines de ces vieilles cités d'orient, si longtemps célèbres par leurs grands Evêques et leurs conciles, on voit le schisme réduit au dernier abaissement. En même temps, on peut apprendre chez les nations mahométanes combien devient stérile le dogme même de l'unité de Dieu, corrompu par l'imposture, déshonoré par une société qui repose sur la violence, l'esclavage et la polygamie. Plus loin, le paganisme est encore maître des belles contrées de l'Inde et de la Chine; il y règne avec tout l'éclat qu'il eut chez les peuples fameux de l'antiquité. Il a des écoles, une littérature, des arts qui le servent, des lois qui le gardent. Mais sous ces beaux dehors son vrai génie se trahit par les sacrifices humains et par le meurtre des enfants nouveau-nés. Un pas de plus; et si l'on parcourt les archipels de la mer du Sud, on y trouvera la dernière dégradation de la nature humaine dans ces fêtes sanglantes où le vainqueur dévore le vaincu. A mesure qu'il y a plus d'égarement dans les intelligences, le désordre est plus profond dans les mœurs. Dieu n'a pas permis que le mal restât caché sous les prestiges de la doctrine, il le pousse à bout dans la pratique, et le contraint de se faire juger par ses œuvres.

La vérité nous donne un spectacle bien différent. Chaque Mission est un combat dont nous devenons les témoins. Le christianisme y trouve tous les ennemis qu'il a

jamais eus; il y trouve aussi tous les genres de luttes. Il n'y a pas de controverses soutenues par les apologistes de l'Eglise qu'il ne faille recommencer, soit pour confondre les éternelles variations du protestantisme, soit pour démêler les subtilités grecques, soit afin de percer les nuages de cette métaphysique ténébreuse où l'idolâtrie orientale s'enveloppe. Et s'il s'agit de ces peuples barbares où la parole évangélique n'a pas de doctrines à vaincre, quel effort ne faut-il pas pour pénétrer dans des esprits opprimés sous les sens, et tirer enfin l'intelligence immortelle de cette chair et de ce sang qui l'étouffaient? Il n'y a pas non plus de pénitences, de luttes contre la nature, entreprises par les solitaires, par les moines qui convertirent la moitié de l'Europe, qu'on ne voie se renouveler dans la vie héroïque de ces Missionnaires, volontairement exilés, errants sur des mers menaçantes, dans les forêts, sous un ciel meurtrier, parmi des chrétiens pusillanimes qui s'effraient de leur présence au milieu des infidèles qui épient leur passage. Qu'ils envieraient souvent, s'ils pouvaient rien envier ici-bas, le frugal repas de l'anachorète, la sécurité de sa cellule et la liberté de ses cantiques! Mais comme l'épreuve décisive est celle des persécutions, elle se répète aussi dans tous les siècles. Ce sont de nos jours les prisons du Tong-King toujours pleines, les confesseurs de la Chine mourant de faim dans les déserts, et les échafauds relevés dans les villes de Corée, afin que le témoignage du sang ne cesse pas. Ainsi aucune sorte de combat ne s'interrompt dans l'Eglise, ni celui de la parole, ni celui de la mortification, ni celui du martyre. Tout ce qu'elle fut aux époques successives de son histoire, elle l'est encore. Elle montre souverainement son immortalité par ce pouvoir qu'elle a de toujours souffrir, de toujours mourir, sans jamais s'éteindre. Elle montre aussi sa fécondité; car enfin, tant de sueurs et de sang ne demeurent pas stériles : en dépit des

résistances, la conquête chrétienne s'étend et s'affermir. Dans ces vastes empires d'Asie où les mandarins font fouler aux pieds le crucifix, des néophytes chaque jour plus nombreux s'agenouillent autour de cette image chère et sacrée. Les écueils de l'Océanie qui n'étaient fameux que par les naufrages des navigateurs, voient fleurir avec la civilisation moderne les vertus des premiers âges. Ainsi, selon l'admirable langage de Fénelon : « La source des « bénédictions divines ne tarit point. ... Par l'accomplissement de sa promesse, Jésus-Christ montre qu'il tient « dans ses mains immortelles les cœurs de toutes les nations et de tous les siècles (1). » Voilà comment Dieu nous fait connaître la puissance de la vérité. Il sait que les cœurs droits ne résistent pas à ce genre de leçon. Ouvrez la célèbre lettre des fidèles de Lyon sur le martyre de saint Pothin et de ceux qui l'accompagnèrent. Il y avait dans la ville des chrétiens timides. Mais quand ils eurent vu leurs frères traduits devant le juge, et qu'ils eurent entendu leurs confessions et leurs réponses ; alors, disent-ils, leur foi s'affermir, ils firent gloire de s'avouer en public, et de confesser hautement le Sauveur. Les mêmes scènes continuent sous nos yeux. Le prétoire n'est pas fermé, les haches sont encore sanglantes : nous avons entendu les interrogatoires de nos frères, nous avons assisté à leurs tourments, à leurs glorieux supplices. Ne sentirons-nous pas une foi plus ardente se réveiller dans nos cœurs ; et, fiers du triomphe des nôtres, ne nous écrierons-nous pas aussi : « Nous sommes chrétiens ! »

En assistant, en prenant part à ces combats de l'Eglise pour le service de Dieu, à ces morts victorieuses, à ces

---

(1) Fénelon, Sermon pour la fête de l'Epiphanie.

confessions intrépides des néophytes, à tant de sacrifices et de vertus, il faut bien tôt ou tard qu'on ait honte de soi-même et qu'on veuille aimer Dieu davantage; on s'attache plus tendrement à cette bonté éternelle qu'on voit sans cesse occupée à solliciter les hommes, sans cesse repoussée par la haine et le mépris. On finit par se pénétrer de cette sainte passion si énergiquement exprimée par Bourdaloue, lorsqu'il montre « les intérêts de Dieu remis  
 « en nos mains tellement que nous en devons être les ga-  
 « rants, et qu'autant de fois qu'ils souffrent quelque alté-  
 « ration et quelque déchet, Dieu a droit de s'en prendre  
 « à nous, puisque le dommage qu'ils éprouvent n'est que  
 « l'effet et une suite de notre infidélité... Quand vous  
 « travaillez pour vous-mêmes, continue-t-il, comme vous  
 « êtes vous-mêmes petits, quoi que vous fassiez, tout est  
 « petit, tout est borné, tout est réduit à ce néant insé-  
 « parable de vos personnes et de vos états. Mais quand  
 « vous vous intéressez pour Jésus-Christ, tout ce que vous  
 « faites a je ne sais quoi de divin (1). » Ce n'est pas, en  
 effet, une vaine formule que cette invocation : « Saint Fran-  
 « çois Xavier, priez pour nous. » Invocation qui rappelle  
 la mémoire de cet homme à qui l'amour divin ne laissait pas de repos. Ce denier recueilli chaque semaine, c'est une coopération à la rédemption du monde par le sang de Jésus-Christ. Voilà l'ouvrage auquel nous nous associons. A l'exemple du Sauveur, nous commençons à aimer les hommes sans ces liens plus étroits que forme la communauté de race, de patrie et de religion; à en aimer autant que le Sauveur en aima sur la croix. Chez ces peuples pervers, maudits par les voyageurs; parmi ces tribus can-

---

(1) Bourdaloue, Sermon sur le Zèle.



nibales dont on nous a raconté les horribles festins, nous ne voyons plus que des âmes immortelles, souverainement dignes de pitié et de dévouement. En apprenant ainsi à secourir des misères absentes, comment resterions-nous insensibles à celles que nous voyons, que nous touchons, qui nous attendent au seuil de nos portes, dans nos rues, au fond de nos prisons et de nos hôpitaux ? Non, l'Œuvre de la Propagation de la Foi, en tournant le cours de la charité vers des contrées lointaines, n'ôte rien aux pauvres de nos villes. Quand vous ne savez plus refuser au collecteur qui vient recevoir l'offrande périodique, fermerez-vous la porte aux enfants éplorés qui viennent y demander du pain ? Quand de pauvres montagnards des Alpes, quand les pêcheurs de la rivière de Gènes, ou les soldats irlandais des garnisons de l'Inde retranchent sur leur nourriture pour la caisse des Missions, ne voyez-vous pas qu'il n'y a rien qu'on n'en puisse attendre ?

Que sera-ce si, nous élevant à des vues plus hautes et plus dégagées des pensées de la terre, nous regardons où vont nos offrandes. Elles prennent le même chemin que nos prières. Elles vont dans ces trésors de Dieu, où l'obole de la veuve est comptée, où un verre d'eau n'est pas perdu, où nul ne donne tant, qu'il ne reçoive bien davantage. Nos faibles mérites vont s'y confondre avec ceux des Apôtres, des Martyrs, de tant de catholiques souffrants, persécutés. Entre eux et nous tout est commun : nous avons une fleur dans toutes leurs couronnes ; il n'y a pas une de leurs larmes que les Anges recueillent qui ne prie au ciel pour nos péchés, qui ne fasse descendre la miséricorde sur nos têtes et sur nos maisons. Nous ne sommes oubliés dans aucune de leurs supplications ; ils ont appris à prier pour nous en voyant chaque année, au temps de la commémoration des morts, leurs prêtres monter à l'autel pour les Associés défunts de la Propagation de la Foi.

Les Pères du dernier concile américain de Baltimore s'unissent aux Evêques de la Chine et de la Corée, afin de nous bénir (1). Rien ne peut résister à cette sainte conspiration. Si la moitié de l'Europe au XVI<sup>e</sup> siècle tint ferme contre les tentatives de la réforme et contre ses violences, peut-être fut-elle secourue plus qu'elle ne le pensa par ces nombreux Missionnaires italiens, français, allemands, portugais, espagnols, qui portaient la foi dans les deux mondes. Peut-être le salut de plus d'un peuple fut-il décidé par l'immolation volontaire de ces milliers de chrétiens qui mouraient au Japon, ou par la prière innocente de ces pauvres sauvages du Canada qui sortaient de l'eau baptismale. Et maintenant que nous voyons se fonder tant d'Eglises nouvelles; les chrétiens se multiplier sur toutes les côtes de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, dans toutes les îles de l'Océanie, ne semble-t-il pas qu'en allumant autour de nous tant de foyers de charité, la Providence veuille réchauffer enfin nos vieilles Eglises qui se refroidissaient.

Et c'est nous Associés de la Propagation de la Foi qui sommes choisis pour être les artisans de ce dessein. Quand, dans les chantiers d'un port, des manœuvres se courbent sur le bois qu'ils ajustent, combien peu comprennent l'importance de leur travail! Cependant ces bois rassemblés formeront le navire qui portera sur toutes les mers le pavillon de la patrie entouré de souvenirs et de gloire. Ainsi nous sommes les manœuvres, et nos aumônes sont les faibles moyens que Dieu veut bien employer pour former et mettre à flot la barque de l'apostolat. Mais cette barque porte l'étendard de la croix, et avec lui toute la lumière et toute la civilisation du monde.

---

(1) Lettre des Pères du deuxième Concile de Baltimore. Lettres de Messieurs, le Vicaire apostolique de Siam et l'Evêque de Capes.

(1) Dans le total des recettes se trouvent compris divers dons particuliers, parmi lesquels nous citerons les suivants : Diocèse d'Alby, 800 fr. — Angoulême, 10,000 fr. — Autun, 400 fr. — Coutances, 586 fr. 70 cent. — Montauban, 2,000 fr. — Nantes, 1,400 fr. — Rennes, 850 fr. — Saint-Claude, 2,000 fr. — Versailles, 2,500 fr. — Viviers, 300 fr. — Tournay, 5,847 fr. 49 cent. — Bâle, 7,987 fr. 15 cent. — Savone, 4,336 fr. 85 cent. — Turin, 764 fr. 40 cent. — Verceil, 1,000 fr. — Portugal, 3,121 fr. — Ile Bourbon, 1,000 fr.

Il a été reçu de divers diocèses, tant de France que de Belgique, des dons pour le baptême et le rachat des enfants chinois, dont le total s'élève à 14,811 fr. 44 cent.

Tous les dons faits avec affectation spéciale, soit pour le baptême et le rachat des enfants chinois, soit pour tout autre objet, recevront fidèlement leur destination.

Nous devons ajouter que tous les bienfaiteurs de l'Oeuvre, signalés ou non dans cette note, se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires.

Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni aux chiffres des recettes de chacun des diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Voir cette somme au compte de 1843, publié dans le cahier de mai 1844, n° 94, pag. 207.

(3) Les Annales sont tirées actuellement à 171,900 exemplaires, savoir : Français, 94,000. — Allemands, 24,000. — Anglais, 14,000. — Espagnols, 1,500. — Flamands, 4,800. — Italiens, 30,000. — Portugais, 2,500. — Hollandais, 1,100. Cependant ce nombre d'exemplaires a été un peu moindre en moyenne pendant l'année écoulée.

Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, la composition, le tirage, la brochure des cahiers, la traduction dans les diverses langues et la dépense des impressions accessoires, telles que celles des prospectus, coup-d'œil, tableaux, billets d'indulgence, etc., etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'Oeuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de l'élévation des droits de douanes ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions ci-dessus énumérées, il s'en trouve deux en allemand, deux en anglais, trois en italien.

(4) Dans les frais d'administration sont comprises les dépenses faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées. Ces dépenses se composent des traitements des employés, des frais de bureaux, loyers,

registres, ports de lettres pour la correspondance tant avec les divers diocèses qui contribuent à l'OEuvre par l'envoi de leurs aumônes, qu'avec les Missions de tout le globe.

Les fonctions des administrateurs sont toujours et partout entièrement gratuites.

(5) Le reste en excédant des recettes sur les dépenses de chaque année forme le premier fonds employé au paiement des allocations adressées aux diverses Missions dans l'année suivante, d'après une nouvelle répartition qui est votée après la clôture du compte de la précédente année. Ainsi, l'excédant des recettes de chaque année close, de même que les aumônes successivement recueillies dans l'année courante, ne séjournent en réalité que le moins possible dans les caisses de l'OEuvre.

---

## DÉTAIL DES AUMONES

TRANSMISES PAR LES DIVERS DIOCÈSES QUI ONT CONTRIBUÉ  
A L'OEUVRE EN 1844.

### FRANCE.

Diocèse d'AIX. . . . .	14,483 f. 35 c.
— d'Ajaccio. . . . .	1,667 25
— de Digne. . . . .	6,141 95
— de Fréjus. . . . .	25,784 80
— de Gap. . . . .	9,655 »
— de Marseille. . . . .	36,331 47
— D'ALBY. { Alby 11,854 f. 50 c. } { Castres 9,342 40 }	21,196 90
	<hr/>
	115,260 f. 72 c.

	Report	115,260 f. 72 c.
Diocèse de Cahors. . . . .		19,776 20
— de Mende. . . . .		21,041 15
— de Perpignan. . . . .		9,500 »
— de Rodez (1). . . . .		34,384 95
— d'AUCH. . . . .		25,000 »
— d'Aire. . . . .		25,461 70
— de Bayonne. . . . .		25,000 »
— de Tarbes. . . . .		12,545 »
— d'AVIGNON. . . . .		28,586 »
— de Montpellier. . . . .		34,000 »
— de Nîmes. . . . .		19,281 80
— de Valence. . . . .		17,701 85
— de Viviers. . . . .		25,482 60
— de BESANÇON. . . . .		31,630 09
— de Belley. . . . .		23,604 25
— de Metz. . . . .		30,050 85
— de Nancy. . . . .		15,219 42
— de St-Dié. . . . .		15,300 »
— de Strasbourg. . . . .		41,883 35
— de Verdun. . . . .		13,000 »
— de BORDEAUX. . . . .		40,982 15
— d'Agen. . . . .		15,300 »
— d'Angoulême. . . . .		13,000 »
— de la Rochelle. . . . .		11,716 »
— de Luçon. . . . .		26,089 13
— de Périgueux. . . . .		4,630 »
— de Poitiers. . . . .		24,000 »
		<hr/>
		719,427 f. 21 c.

(1) 1,540 fr. 60 cent., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1845. Le chiffre des aumônes recueillies dans le diocèse de Rodez en 1844 est donc en réalité de 35.925 fr. 55 cent.

	Report	719,427 f. 21 c.
Diocèse de BOURGES. . . . .	8,431	10
— de Clermont-Ferrand . . . . .	26,589	31
— de Limoges . . . . .	11,444	85
— du Puy. . . . .	21,592	25
— de Saint-Flour. . . . .	22,713	90
— de Tulle. . . . .	4,703	60
— de CAMBRAY. . . . .	89,806	16
— d'Arras. . . . .	21,637	45
— de LYON. . . . .	175,067	60
— d'Autun. . . . .	16,937	35
— de Dijon. . . . .	9,498	»»
— de Grenoble. . . . .	39,563	20
— de Langres. . . . .	19,890	»»
— de Saint-Claude. . . . .	19,511	»»
— de PARIS. . . . .	92,371	85
— de Blois. . . . .	5,200	»»
— de Chartres. . . . .	7,469	»»
— de Meaux. . . . .	2,123	10
— d'Orléans. . . . .	9,032	75
— de Versailles. . . . .	11,862	20
— de REIMS. . . . .	15,306	25
— d'Amiens. . . . .	14,858	»»
— de Beauvais. . . . .	12,105	»»
— de Châlons-sur-Marne. . . . .	8,300	»»
— de Soissons. . . . .	12,017	55
— de ROUEN. . . . .	29,005	10
— de Bayeux. . . . .	29,966	»»
— de Coutances (1). . . . .	16,424	»»
	<hr/>	
		1,472,853 f. 78 c.

(1) Une somme de 5,000 fr.. appartenant à l'exercice de 1844, a été comprise par erreur dans les recettes de l'exercice de 1843.

	Report	1,472,853 f. 78 c.
Diocèse d'Evreux. . . . .		6,800 90
— de Séz. . . . .		10,545 35
— de SENS. . . . .		9,500 »
— de Moulins. . . . .		7,415 »
— de Nevers. . . . .		5,568 »
— de Troyes. . . . .		7,100 »
— de TOULOUSE. . . . .		53,218 30
— de Carcassonne. . . . .		18,093 85
— de Montauban. . . . .		16,029 20
— de Pamiers. . . . .		7,422 »
— de TOURS. . . . .		13,836 20
— d'Angers. . . . .		40,038 35
— du Mans. . . . .		44,714 25
— de Nantes. . . . .		60,168 70
— de Quimper. . . . .		21,424 35
— de Rennes. . . . .		54,637 80
— de Saint-Brieux. . . . .		41,010 »
— de Vannes. . . . .		27,884 25

**COLONIES FRANÇAISES.**

Diocèse d'Alger. . . . .	2,687 65
Ile Bourbon. . . . .	7,500 »
Guadeloupe. . . . .	90 »
Martinique. . . . .	4,993 89
Pondichéry (1). . . . .	» »
Sénégal. . . . .	278 »

---

**1,933,809 f. 82 c.**

---

(1) Fonds non parvenus.

## ALLEMAGNE.

	florins.	kr.	pf.	
De divers diocèses.	5,790	20	»	12,507 f. 12 c.

## GRAND DUCHÉ DE BADE.

Diocèse de FRIBOURG	5,820	20	2	12,571	94
---------------------	-------	----	---	--------	----

## GRAND DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT.

Diocèse de Mayence.	1,382	38	1	2,986	50
---------------------	-------	----	---	-------	----

## WURTEMBERG.

Diocèse de Rottenbourg	13,669	»	»	1	29,525	05
------------------------	--------	---	---	---	--------	----

---

57,590 f. 61 c.

---

## AMÉRIQUE DU NORD.

	piastres.	
Diocèse de ***.	200	1,000 f. » » c.

## CANADA.

	livres.	sh.	d.		
Diocèse de QUÉBEC.	2,137	18	»	45,608	50
— de Montréal.	652	2	6	13,912	»
— de Toronto (1).	»	»	»	»	»

## ÉTATS-UNIS.

	dollars.	
Diocèse de New-Yorck.	5	30
	26	50
	<hr/>	
	60,547 f. » » c.	

---

(1) Fonds non parvenus.



	Report	60,547 f. » c.
	dollars.	
Diocèse de la Nouvelle-Orléans (1). . . . .	» »	» »
— de Philadelphie. . . . .	10 »	50 »

## NOUVELLE-ÉCOSSE.

Diocèse d'Halifax.. . . .	504 »	2,520 »
		<hr/>
		63,117 f. » c.
		<hr/> <hr/>

## AMÉRIQUE DU SUD.

## BRÉSIL.

	reis.	
Diocèse de Maragnan. . . . .	43,200 »	270 f. » c.

## CHILI.

	piastres.	
Diocèse de SANTIAGO . . . . .	1,286 84.	6,434 20
— de Coquimbo. . . . .	138 »	690 »
		<hr/>
		7,394 f. 20 c.
		<hr/> <hr/>

## BELGIQUE.

Diocèse de MALINES (2). . . . .		36,330 f. 21 c.
— de Bruges. . . . .		22,249 »
— de Gand. . . . .		43,639 74
		<hr/>
		102,218 f. 95 c.
		<hr/> <hr/>

(1) Fonds non parvenus.

(2) Une partie notable des sommes recueillies dans ce diocèse provient de dons avec ou sans destination spéciale.

177

	Report	102,218 f. 95 c.
Diocèse de Liège. . . . .		33,615 22
— de Namur. . . . .		10,216 81
— de Tournay. . . . .		31,635 05
		<hr/>
		177,686 f. 03 c.
		<hr/> <hr/>

ILES BRITANNIQUES.

ANGLETERRE.

	livres st.	sh.	d.	
District de Lancastre.	441	17	4	11,312 f. 31 c.
— de Londres. . . . .	394	15	7	10,106 35
— d'Yorck. . . . .	200	3	4	5,124 24
— du Nord. . . . .	50	»	6	1,275 32
— du Centre. . . . .	167	5	7	4,282 30
— de l'Ouest. . . . .	176	5	7	4,514 34
— de l'Est. . . . .	49	11	8	1,264 38
Pays de Galles. . . . .	55	13	9	1,420 03

ÉCOSSE.

District du Nord. . . . .	46	»	»	1,177 60
— de l'Est. . . . .	59	9	5	1,522 42
— de l'Ouest. . . . .	18	11	1	475 »

IRLANDE.

Diocèse d'ARMAGH. . . . .	122	19	6	3,154 22
— d'Ardagh. . . . .	17	3	4	440 44
— de Clogher. . . . .	18	6	9	470 38
— de Derry. . . . .	51	18	1	1,330 99
— de Down et Con- nor. . . . .	60	17	4	1,564 16

---

49,434 f. 48 c.

	Report			49,434 f. 48 c.	
	liv. st.	sh.	d.		
Diocèse de Dromore.	26	6	8	675	08
— de Kilmore. . .	81	13	4	2,098	74
— de Meath. . .	247	9	5 1/2	6,337	42
— de Raphoë. . .	7	6	8	188	»
— de CASHEL. . .	270	16	3	6,943	20
— de Cloyneet Ross	369	6	»	9,472	53
— de Corck. . .	845	5	3	21,680	03
— de Kerry. . .	118	2	6	3,029	90
— de Killaloë. . .	153	13	9 1/2	3,941	14
— de Limerick. . .	111	11	8	2,867	60
— de Waterford .	622	7	8	15,993	16
— de DUBLIN. . .	1,924	14	4	49,465	12
— de Ferns. . .	355	15	» 1/2	9,125	»
— de Kildare et Leighlin. . .	586	1	5 1/2	15,032	73
— d'Ossory. . .	343	»	4	8,798	35
— de TUAM. . .	53	11	7	1,373	58
— d'Achonry. . .	15	17	10	407	78
— de Clonfert. . .	13	10	»	348	60
— d'Elphin. . .	92	9	3	2,379	11
— de Galway. . .	67	3	3	1,724	34
— de Killala. . .	4	15	»	123	60
— de Kilmacduagh	30	11	»	782	08

## COLONIES BRITANNIQUES.

Calcutta (1). . . . .	»	»
Cap de Bonne-Espérance. . . . .	1,799	»

---

214,020 f. 57 c.

(1) Fonds non parvenus.

	Report	214,020 f. 57 c.
Dominique. . . . .	76	15
Gibraltar. . . . .	1,708	98
Jamaïque. . . . .	240	» »
Madras. . . . .	8,263	60
Maurice (île). . . . .	2,325	» »
Sydney (Australie). . . . .	10,280	» »
Vérapolly (Malabar) (1). . . . .	»	» »
	<hr/>	
	236,914 f. 30 c.	

### RÉPUBLIQUE DE CRACOVIE.

Diocèse de Cracovie. . . . .	363 f. 63 c.
------------------------------	--------------

### ÉTATS DE L'ÉGLISE.

	écus romains.	
ROME. . . . .	9,589 25 »	52,115 f. 49 c.
Diocèse d'Acqua-Pen-		
dente. . . . .	40 » »	217 39
— d'Alatri. . . . .	150 » »	815 22
— d'Albano. . . . .	87 44 »	475 22
— d'Amelia. . . . .	52 » »	282 61
— d'Ancône. . . . .	134 32 »	730 » »
— d'Ascoli. . . . .	224 06 »	1,217 72
— d'Assise. . . . .	82 70 »	449 46
— de Bagnorea. . . . .	84 32 »	458 26
— de BÉNÉVENT.	208 64 »	1,133 91
		<hr/>
		57,895 f. 28 c.

(1) Fonds non parvenus.

	Report écus romains.	57,895 f. 28 c.
<b>Diocèse de Bertinoro.</b>	63 53 »	345 27
— de Sarsina. . .	26 31 »	142 99
— de BOLOGNE.	1,560 » »	8,478 26
— de Cagli. . .	84 71 »	460 38
— de Pergola. . .	52 50 »	285 33
— de CAMERINO.	226 08 »	1,228 70
— de Treja. . .	30 95 »	168 21
— de Cervia. . .	30 70 »	166 85
— de Césène. . .	227 04 »	1,233 91
— de Citta della Pieve. . .	47 08 »	255 87
— de Citta di Cas- tello. . . .	170 » »	923 91
— de Civita-Vec- chia. . . .	63 » »	342 39
— de Civita-Castel- lana. . . .	39 03 »	212 12
— de Corneto. . .	30 » »	163 04
— de Fabriano. . .	90 » »	489 13
— de Matelica. . .	125 58 »	682 50
— de Faenza. . .	388 20 »	2,109 78
— de Fano. . .	330 » »	1,793 78
— de Ferentino. . .	76 28 »	414 57
— de FERMO. . .	667 22 5	3,626 22
— de FERRARE. . .	719 75 »	3,911 69
— de Foligno. . .	114 » »	619 57
— de Forli. . .	320 » »	1,739 13
— de Forlimpopoli	82 69 »	449 40
— de Fossombrone	79 80 »	433 70
— de Frascati. . .	48 84 »	265 44

---

 88,837 f. 12 c.

	Report	88,837 f. 12 c.	
	écus romains.		
Diocèse d'Iesi. . . .	73 35 »	398	64
— d'Imola. . . .	520 » »	2,826	09
— de Lorette et Recanati. . . .	54 71 »	297	34
— de Macerata et Tolentino. . . .	205 » »	1,114	13
— de Montalto. . . .	51 04 5	277	42
— de Montefiascone	42 90 »	233	15
— de Narni. . . .	18 92 »	102	83
— de Nepi, Sutri et Tolfa. . . .	40 » »	217	39
— de Norcia. . . .	30 39 »	165	16
— d'Orvieto. . . .	173 35 5	942	15
— d'Osimo. . . .	68 20 »	370	65
— de Palestrina. . . .	140 » »	760	87
— de Pennabilli. . . .	268 91 5	1,461	49
— de Pérouse. . . .	421 48 »	2,290	65
— de Pesaro. . . .	475 » »	2,581	52
— de Poggio-Mirteto. . . .	56 60 »	307	61
— de RAVENNE. . . .	348 11 »	1,891	90
— de Rieti. . . .	102 » »	554	35
— de Rimini. . . .	160 » »	869	57
— de Ripatransone	110 » »	597	83
— de San-Severino	95 » »	516	30
— de Sinigaglia. . . .	222 » »	1,206	52
— de SPOLETTE. . . .	171 14 »	930	10
— de Segni et Gavignano. . . .	5 60 »	30	43
— de Terni. . . .	60 » »	326	09
		<hr/>	
		110,107 f. 30 c.	

Report 110,107 f. 30 c.  
écus romains.

**Diocèse de Terracine,**

Piperno et Sezze	67 60 »	367 39
— de Tivoli. . .	140 » »	760 87
— de Poli. . .	5 20 »	28 26
— de Todi. . .	123 » »	668 48
— d'Urbano. . .	132 72 »	721 30
— de San-Angelo in Vado. . .	23 40 »	127 17
— d'URBINO. . .	76 » »	413 04
— de Velletri. . .	99 56 »	541 08
— de Viterbe. . .	106 67 »	579 73
— de Toscanella .	56 27 »	305 81

---

114,620 f. 43 c.

---

**ESPAGNE.**

	réaux.	
De divers diocèses. . .	6,222 »	1,555 f. 50 c.

---

**GRÈCE.**

	drachmes.	
Diocèse de NAXIE. . .	90 » »	81 » »
— de Santorin. . .	333 34	300 » »
— de Syra. . .	336 67	303 » »
— de Tine (1). . .	» »	» »

---

684 f. » » c.

---

(1) 857 fr., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1845.

## ILES IONIENNES.

Diocèse de Zante. . . . . 304 f. 85 c.

## LEVANT.

piastres turques.

Vicariat apostolique de			
<b>CONSTANTINOPLE</b> .	6,876 »»	1,719 f. »» c.	
Diocèse de <b>SMYRNE</b> (1).	4,556 »»	1,164 »»	
— de Scio. . . . .	700 »»	175 »»	
— d'Alep. . . . .	981 30	230 99	
— de Beyrouth. . . . .	575 »»	143 75	
Vicariat apostolique de			
<b>l'ÉGYPTÉ</b> . . . . .	5,290 10	1,340 75	
		<u>4,773 f. 49 c.</u>	

## LOMBARD VÉNITIEN

(ROYAUME.)

livr. autrich.

Diocèse de <b>MILAN</b> .	46,061 43	39,152 f. 22 c.
— de Bergame. . . . .	13,794 12	11,725 »»
— de Brescia. . . . .	15,749 70	13,559 78
— de Côme . . . . .	4,171 76	3,546 »»
— de Crème. . . . .	774 63	658 44
— de Lodi. . . . .	2,437 65	2,072 »»
— de Mantoue. . . . .	705 88	600 »»
— de <b>VENISE</b> . . . . .	2,352 »»	1,964 20
De divers diocèses. . . . .	12,574 76	10,688 55
Diocèse de ***** . . . . .	3,557 65	3,024 »»
		<u>86,990 f. 19 c.</u>

(1) 21 fr., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1845.



### DUCHÉ DE LUCQUES.

	livres lucquoises. s. d.	
Diocèse de LUCQUES	12,166 19 4	<u>9,125 f. 25 c.</u>

### ILE DE MALTE.

	écus maltais.	
Diocèse de Malte.	5,962 1 18	<u>12,194 f. 36 c.</u>

### DUCHÉ DE MODÈNE.

Diocèse de Carpi. . . . .	1,639 f. 10 c.
— de Massa. . . . .	2,417 83
— de Modène. . . . .	7,917 18
— de Nonantola. . . . .	262 33
— de Reggio. . . . .	7,491 07
	<u>19,727 f. 51 c.</u>

### DUCHÉ DE PARME.

Diocèse de Borgo-San-Donnino. . . . .	700 f. 06 c.
— de Guastalla. . . . .	554 09
— de Parme. . . . .	5,707 90
— de Plaisance. . . . .	7,609 62
	<u>14,571 f. 67 c.</u>

### PAYS-BAS.

	florins.	
Vicariat apostolique de Bois-le-Duc. . . . .	14,723 »»	31,159 f. 68 c.
— de Bréda. . . . .	2,700 »»	5,714 30
		<u>36,873 f. 98 c.</u>

	Report florins.		
		36,873	f. 98 c.
Vicariat apostolique du Limbourg. . .	7,338 »»	15,528	93
— du Luxembourg	5,276 »»	11,168	72
Archiprêtre de Schieland	500 »»	1,058	20
De divers archiprêtres.	15,260 80	32,297	98
		<hr/>	
		96,927	f. 81 c.
		<hr/>	

## PORTUGAL.

	reis..		
Diocèse de BRAGA. . .	1,231,120	7,694	f. 50 c.
— d'Aveiro. . . .	105,680	660	50
— de Bragance. . .	86,880	543	»»
— de Coimbre. . . .	380,810	2,380	»»
— de Pinhel. . . .	5,060	31	73
— de Porto. . . .	1,279,330	7,995	80
— de Viseu. . . .	341,460	2,134	»»
— d'EVORA. . . .	163,705	1,023	03
— de Beja. . . .	65,600	410	»»
— d'Elvas. . . .	119,850	749	06
— de LISBONNE. . .	1,917,396	11,983	20
— de Guarda. . . .	79,320	495	75
— de Lamego. . . .	20,160	126	»»
— de Leiria. . . .	457,020	2,856	38

## ILES AÇORES.

Diocèse d'Angra. . . .	467,080	2,920	»»
------------------------	---------	-------	----

## ILE DE MADÈRE.

Diocèse de Funchal. . .	19,240	120	25
		<hr/>	
		42,123	f. 20 c.
		<hr/>	

## PRUSSE.

## GRAND DUCHÉ DE POSEN.

thalers. sil. pf.

Diocèse de POSEN et GNESEN. . . . .	588 29 11	2,164 f. 09 c.
--	-----------	----------------

## PROVINCE DE PRUSSE.

Diocèse de Varmie. . . . .	1,709 10 2	6,215 73
----------------------------	------------	----------

## PROVINCE RHÉNANE.

Diocèse de COLOGNE	21,990 20 11	82,465 11
— de Trèves . . . . .	3,533 8 6	13,249 81

## SILÉSIE.

Diocèse de Breslau. . . . .	5,234 » » 2	19,105 87
— de Prague (par- tie prussienne)	470 » » »	1,716 80

## WESTPHALIE.

Diocèse de Munster. . . . .	9,788 20 8	36,707 58
— de Paderborn. . . . .	5,467 5 4	20,501 91

---



---

 182,126 f. 90 c.
 

---



---

## ÉTATS SARDES.

## DUCHÉ DE GÈNES.

Diocèse de GÈNES. . . . .	31,216 f. 18 c.
— d'Albenga. . . . .	4,613 14
— de Bobbio. . . . .	1,574 99

---

 37,404 f. 31 c.
 

---

	Report	37,404 f. 31 c.
Diocèse de Nice. . . . .	6,438	85
— de Sarzane. . . . .	2,379	55
— de Savone. . . . .	6,708	63
— de Vintimille. . . . .	2,377	59

## PIÉMONT.

Diocèse de TURIN. . . . .	61,000	29
— d'Acqui. . . . .	3,609	80
— d'Albe. . . . .	5,125	»»
— d'Aoste. . . . .	6,400	»»
— d'Asti. . . . .	3,198	93
— de Coni. . . . .	2,600	»»
— de Fossano. . . . .	2,291	80
— d'Ivrée (1). . . . .	8,522	55
— de Mondovi. . . . .	12,141	85
— de Pignerol. . . . .	4,905	60
— de Saluces. . . . .	5,312	70
— de Suse. . . . .	1,562	70
— de VERCEIL. . . . .	8,009	25
— d'Alexandrie. . . . .	2,520	50
— de Bielle. . . . .	5,670	»»
— de Casal. . . . .	5,581	61
— de Novare. . . . .	7,000	»»
— de Tortone. . . . .	8,991	30
— de Vigevano. . . . .	2,221	»»

---

211,973 f. 81 c

(1) 520 fr., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1845.

Report 211,973 f. 81 c.

## SARDAIGNE.

Diocèse de CAGLIARI. . . . .	141	74
— de SASSARI (1). . . . .	»	»
— d'Alghero (2). . . . .	»	»

## SAVOIE.

Diocèse de CHAMBÉRY. . . . .	12,000	»
— d'Annecy. . . . .	26,838	»
— de Moutiers. . . . .	4,750	»
— de Saint-Jean-de-Maurienne. . . . .	2,825	»

---



---

258,528 f. 55 c.

## DEUX-SICILES.

## ROYAUME DE NAPLES.

	ducats.	gr.	
Diocèse de NAPLES. . . . .	11,096	76	47,893 f. 62 c.
— de Nole. . . . .	127	»	548 13
— de Pouzzoles. . . . .	40	»	172 64
— de SORRENTO . . . . .	1,779	»	7,678 17
— de Gaète. . . . .	68	35	295 »
— de Sora. . . . .	180	00	776 88
— de Sessa. . . . .	160	20	691 43
— d'Alife et Telesse. . . . .	20	»	86 32

---

58,142 f. 19 c.

(1) 852 fr. 44 cent., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1845.

(2) 150 fr., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1845.

	Report	58,142 f. 19 c.	
	ducats. gr.		
Diocèse de CAPOUE. . .	250 »	1,086	96
— d'Aversa. . . .	44 88	193	71
— d'Isernia. . . .	12 »	51	80
— de SALERNE. . .	131 »	565	40
— de Cava. . . .	140 »	604	24
— de Nocera de Pa- gani. . . .	280 »	1,208	48
— de Melfi et Rapolla	100 »	431	60
— de Lucera. . . .	7 55	32	59
— de CONZA et CAM- PAGNA. . . .	50 »	215	80
— de MANFREDONIA	50 »	215	80
— de Conversano. . .	230 »	992	68
— de TRANI et NA- ZARETH. . . .	86 70	374	20
— de Monopoli. . . .	72 30	312	05
— de Castellaneta. . .	112 55	485	77
— d'Oria. . . .	102 »	440	24
— de Lecce. . . .	350 »	1,510	60
— d'Ugento. . . .	89 60	386	72
— de Gallipoli. . . .	12 10	52	23
— de COSENZA. . . .	100 »	431	60
— de S. SEVERINA	100 »	431	60
— d'Oppido. . . .	233 50	1,007	79
— de Nicotera et Tro- pea. . . .	50 »	215	80
— de Mileto. . . .	100 »	431	60
— de LANCIANO et ORTONA. . . .	60 »	258	96
— d'Aquila. . . .	256 87	1,108	65

---

 71,189 f. 06 c.

	Report	71,189 f. 06 c.	
	ducats. gr.		
Diocèse d'Aprutina et Teramo. . . . .	104 »	448	87
— d'Atri et Penne . . . . .	120 »	517	92
— de Gerace. . . . .	150 »	647	40
— de Muro. . . . .	60 »	258	96
— de Giovinazzo , Molfetta et Terlizzi	411 50	1,776	04
— de TARENTE. . . . .	80 »	345	28
— de Venosa. . . . .	50 »	215	80
— d'Avellino. . . . .	57 40	247	74
— de Trivento. . . . .	40 »	172	64
— de Bojano. . . . .	58 36	251	89
— d'Amalfi. . . . .	13 »	56	11
— d'OTRANTE. . . . .	126 60	546	41
— de Solmona et Valva	100 »	431	60
— de Monte-Cassino.	200 »	863	20
— de Foggia. . . . .	50 »	215	80
— de Cotrone. . . . .	20 »	86	32
— d'Ascoli. . . . .	10 »	43	16
— de Bisceglie. . . . .	110 »	474	76

## SICILE.

Diocèse de PALERME. . . . .	1,854 01 5	7,725	08
— de MESSINE. . . . .	568 09 5	2,367	08
— de MONTREAL. . . . .	327 25 5	1,363	58
— de Catane. . . . .	674 » »	2,795	84
— de Mazzara. . . . .	749 85 »	3,124	38
— de Syracuse. . . . .	65 97 »	274	88
— de Girgenti. . . . .	760 70 »	3,160	59
— de Caltagirone. . . . .	210 » »	875	»

---

 100,484 f. 39 c.

Report 100,484 f. 39 c.

	ducats.	gr.		
Diocèse de Cefalù. . .	31	37 5	130	75
— de Patti. . .	46	50 »	193	65
— de Nicosia. . .	18	20 »	75	85
— de Lipari. . .	16	50 »	68	75
			<hr/>	
			100,953 f. 39 c.	
			<hr/> <hr/>	

## SUISSE.

	francs suisses.			
Diocèse de Bâle. . .	18,258	60	26,083	f. 62 c.
— de Coire. . .	3,791	67	5,416	67
— de Côme (Tessin)	2,800	»	4,000	»
— de Lausanne. . .	7,901	04	11,287	20
— de Saint-Gall. . .	3,351	64	4,788	05
— de Sion. . .	3,753	19	5,361	70
			<hr/>	
			56,937 f. 24 c.	
			<hr/> <hr/>	

## TOSCANE.

	liv. tosc.	s.	d.		
Diocèse de FLORENCE	24,718	15	2	20,763	f. 76 c.
— de Colle. . .	654	11	8	549	85
— de Fiesole. . .	4,611	»	»	3,873	24
— de Pistoie. . .	3,092	»	»	2,597	28
— de Prato. . .	2,183	9	»	1,834	10
— de San-Miniato.	4,086	»	»	3,432	24
— de San-Sepolcro	3,284	»	»	2,758	56
— de PISE. . .	8,785	»	»	7,379	40
— de Livourne. . .	3,818	9	»	3,207	50
— de Pontremoli .	600	»	»	504	»
				<hr/>	
				46,899 f. 93 c.	



	Report	46,899 f. 93 c.	
	liv. tosc.	s.	d.
Diocèse de SIENNE. . . . .	2,695	» » »	2,263 80
— d'Arezzo. . . . .	3,115	11 4	2,617 08
— de Chiusi. . . . .	356	13 4	299 60
— de Cortone. . . . .	700	» » »	588 » »
— de Grosseto. . . . .	320	» » »	268 80
— de Massa et Po-			
pulpunia. . . . .	1,207	» » »	1,013 88
— de Modigliana. . . . .	638	15 8	536 57
— de Montalcino. . . . .	619	16 4	520 64
— de Monte-Pul-			
ciano. . . . .	346	13 4	291 21
— de Pescia. . . . .	1,200	» » »	1,008 » »
— de Pienza. . . . .	152	13 4	128 24
— de Sovana. . . . .	1,464	» » »	1,229 76
— de Volterra. . . . .	2,012	13 4	1,690 64
			<hr/>
			(1) 59,356 f. 14 c.
			<hr/> <hr/>

De diverses contrées du nord de  
l'Europe (2). . . . .

2,527 f. 79 c.

(1) Dans la recette des diocèses de la Toscane sont compris plusieurs dons qui en élèvent le chiffre.

(2) Dans cette somme se trouvent compris 267 fr. 74 cent., produit de la rente d'un capital de 6,000 fr., provenant du diocèse de Varsovie, donné à l'Œuvre en 1813, et dont il a été fait mention dans le compte précédent.

*La répartition des aumônes entre les diverses Missions,  
pour 1844, a été arrêtée dans l'ordre suivant :*

MISSIONS D'EUROPE.

A Mgr Carruthers, évêque, vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse). . . . .	39,000 f. » c.
A Mgr Scott, évêque, vicaire apostolique du district occiden- tal ( <i>id.</i> ). . . . .	54,000 »
A Mgr Kile, évêque, vicaire apo- stolique du district du Nord ( <i>id.</i> )	31,000 »
A Mgr Mostyn, évêque, vicaire apostolique du district du Nord (Angleterre). . . . .	8,000 »
A Mgr Wareing, évêque, vicaire apostolique du district oriental ( <i>id.</i> )	8,000 »
Au Vicariat apostolique de Lon- dres, pour l'Eglise catholique de Saint-Georges ( <i>id.</i> ). . . . .	15,000 »
Au même, pour la Mission de Jersey. . . . .	6,000 »
Au Vicariat apostolique du dis- trict occidental (Angleterre), pour la Mission de Bristol. . . . .	4,000 »
	<hr/>
	165,000 f. » c.

Report	165,000 f. » c.
A Mgr Brown, évêque, vicaire apostolique du pays de Galles (Angleterre). . . . .	16,000 »
Pour la Mission des Oblats de Marie immaculée en Cornouailles (Angleterre). . . . .	19,000 »
Pour la Mission des Rédemptoristes en Cornouailles ( <i>id.</i> ). . . . .	11,500 »
A Mgr Yenni, évêque de Lausanne et Genève (Suisse). . . . .	89,000 »
A Mgr Salzmann, évêque de Bâle, pour l'Eglise catholique de Bâle ( <i>id.</i> ) . . . . .	5,000 »
A Mgr l'Evêque de Bethléem, abbé de Saint-Maurice, pour l'Eglise catholique d'Aigle ( <i>id.</i> ). . . . .	4,500 »
A Mgr Hughes, évêque, vicaire apostolique de Gibraltar. . . . .	15,000 »
Pour diverses Missions du Nord de l'Europe. . . . .	120,100 »
A Mgr Paul Sardi, évêque, visiteur apostolique de la Moldavie (Mission des RR. PP. Mineurs Conventuels.) . . . . .	34,000 »
A Mgr Molajoni, évêque administrateur du vicariat apostolique de la Valachie et Bulgarie (Mission des RR. PP. Passionistes). . . . .	9,500 »
	<hr/>
	488,600 f. » c.

Report	488,600 f. » c.
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Constantinople. . . . .	4,800 » »
Pour la Mission des RR. PP. Dominicains à Constantinople. . . . .	10,000 » »
A Mgr Hillereau, archevêque, vicaire apostolique de Constantinople. . . . .	31,000 » »
A Mgr Marusei, archevêque arménien catholique de Constantinople. . . . .	26,500 » »
Mission des Lazaristes à Constantinople, collège, écoles et établissement des Sœurs de la Charité. . . . .	34,426 » »
A Mgr Blancis, évêque de Syra et délégal apostolique de la Grèce continentale. . . . .	22,000 » »
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Paros. . . . .	3,100 » »
A Mgr Castelli, archevêque de Naxie. . . . .	3,600 » »
Pour la Mission des Lazaristes à Naxie. . . . .	3,388 » »
Pour les Missions des RR. PP. Capucins à Céphalonie et à Ithaque. . . . .	3,100 » »
Pour le diocèse de Zante et Céphalonie. . . . .	3,000 » »
A Mgr Sigala, évêque de Santorin. . . . .	600 » »
Pour la Mission des Lazaristes	

---

634, 114 f. » c.

13.

<b>Report</b>	<b>634,114 f. » c.</b>
et l'établissement des Sœurs de la Charité à Santorin. . . . .	10,270 »
A Mgr Zaloni, évêque de Tine.	3,200 »
Pour les Missions de la Compa- gnie de Jésus à Tine et à Syra. .	3,000 »
Pour les Missions des RR. PP. Ca- pucins dans l'île de Candie. . . .	5,400 »
	<hr/>
	<b>655,984 f. » c.</b>
	<hr/> <hr/>

## MISSIONS D'ASIE.

A Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de l'Asie Mineure. . . . .	29,000 f. » c.
Mission des Lazaristes à Smyrne, écoles et établissement des Sœurs de la Charité. . . . .	22,043 »
Pour la Mission des RR. PP. Ca- pucins à Scio. . . . .	1,500 »
A Mgr Justiniani, évêque de Scio.	4,500 »
Pour la Mission des RR. PP. Mi- neurs Réformés à Mételin. . . . .	3,000 »
Pour les Missions de l'île de Chypre. . . . .	15,000 »
Pour diverses Missions des RR. PP. Capucins en Asie. . . . .	8,700 »
	<hr/>
	<b>83,743 f. » c.</b>

Report	83,743 f. » c.
A Mgr Villardell, archevêque, délégal apostolique du Liban, et pour les divers rits unis. . . .	23,810. »
Pour le collége des RR. PP. Capucins à Alep. . . . .	3,100 »
Missions des RR. PP. Capucins en Syrie. . . . .	6,200 »
Missions des RR. PP. Carmes en Syrie. . . . .	3,200 »
Missions des Lazaristes à Alep, à Damas, à Tripoli de Syrie, et collége d'Antoura. . . . .	9,532 »
Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, et séminaire de Gashir.	51,000 »
A Mgr Trioche, évêque, délégal apostolique de Babylone, et pour les divers rits unis. . . . .	38,000 »
Mission Arménienne en Perse.	3,000 »
Mission des Lazaristes en Perse.	27,613 »
Mission des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie. . . . .	12,000 »
Mission des RR. PP. Carmes dans la Mésopotamie. . . . .	3,000 »
Mission des RR. PP. Capucins dans la Mésopotamie. . . . .	11,000 »
Frais de voyages de Missionnaires Lazaristes partis pour le Levant et la Chine. . . . .	5,325 »
	<hr/>
	280,523 f. » c.

<b>Report</b>	<b>280,523 f. » » c.</b>
<b>Mission des RR. PP. Servites en Arabie. . . . .</b>	<b>7,500 » »</b>
<b>A Mgr Borghi, évêque, vicaire apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins). . . . .</b>	<b>60,000 » »</b>
<b>A Mgr Carew, évêque, vicaire apostolique de Calcutta. . . . .</b>	<b>24,500 » »</b>
<b>Mission de la Compagnie de Jésus à Calcutta, et collège. . . . .</b>	<b>7,000 » »</b>
<b>A Mgr Fortini, évêque, vicaire apostolique de Bombay (Mission des RR. PP. Carmes). . . . .</b>	<b>12,000 » »</b>
<b>A Mgr François-Xavier, archevêque, vicaire apostolique de Vérapolly (Malabar) (Mission des RR. PP. Carmes). . . . .</b>	<b>18,000 » »</b>
<b>A Mgr Bonnard, évêque, vicaire apostolique de Pondichéry (Coromandel) (Congrégation des Missions étrangères). . . . .</b>	<b>45,400 » »</b>
<b>Mission de la Compagnie de Jésus au Maduré. . . . .</b>	<b>45,000 » »</b>
<b>A Mgr Feunelly, évêque, vicaire apostolique de Madras. . . . .</b>	<b>29,500 » »</b>
<b>Mission des Oblats de la Sainte-Vierge à Madras. . . . .</b>	<b>3,000 » »</b>
<b>A Mgr Ceretti, évêque, vicaire apostolique de Pégou et Ava (Mis-</b>	

---

**532,423 f. » » ç.**

Report sion des Oblats de la Sainte-Vierge)	532,423 f. » c.
Préfecture apostolique et Pro- cure des Missions Italiennes à Hong-Kong. . . . .	37,000 »
A Mgr Pérocheau, évêque, vi- caire apostolique du Su-Tchuen. (Congrégation des Missions étran- gères). . . . .	15,300 »
A Mgr Ponsot, évêque, vicaire apostolique du Yû-Nam en Chine ( <i>idem</i> ). . . . .	27,325 »
Pour la Procure de la Congrégation des Missions étrangères à Macao.	12,330 »
A Mgr Carpena, évêque, vicaire apostolique du Fo-Kien (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . .	22,556 f.
Pour la Procure des Missions es- pagnoles, à Macao ( <i>id.</i> ). . . . .	20,000 »
Pour la Mission des Lazaristes à Pékin. . . . .	3,200 »
A Mgr Rappeaux, évêque, vicaire apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si (Missions des Lazaristes).	5,000 »
A Mgr Baldus, évêque, vicaire apostolique du Ho-Nan (Mission des Lazaristes). . . . .	11,000 »
Séminaire et Procure des Laza- ristes à Macao, et Mission de Tchou- San. . . . .	4,000 »
Mission de la Compagnia de Jé- sus en Chine. . . . .	22,967 f.
	30,000 »
	<hr/>
	753,101 f. » c.



Report	753,101 f. 80 c.
A Mgr Mouly, évêque, vicaire apostolique de la Tartarie-Mongole (Mission des Lazaristes). . . . .	8,125 »»
A Mgr Vérolle, évêque, vicaire apostolique de Léao-Tong (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	21,500 »»
A Mgr Ferréol, évêque, vicaire apostolique de Corée (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	18,600 »»
Mission de Lieou-Tchou ( <i>id.</i> ) . . . . .	
A Mgr Hermosilla, évêque, vicaire apostolique du Tong-King oriental (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . .	22,000 »»
A Mgr Retord, évêque, vicaire apostolique du Tong-King occidental (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	39,090 »»
A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale ( <i>id.</i> ). . . . .	24,170 »»
A Mgr Lefebvre, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale ( <i>id.</i> ) . . . . .	15,000 »»
A Mgr Courvezzy, vicaire apostolique de la presqu'île Malaise ( <i>id.</i> ) . . . . .	25,910 »»
A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire apostolique de Siam ( <i>id.</i> ). . . . .	22,000 »»
Pour le collège général de Pallo-Pinang ( <i>id.</i> ). . . . .	16,000 15
	<hr/>
	966,947 f. 04 c.

## MISSIONS D'AFRIQUE.

A Mgr Barron, évêque, vicaire apostolique des deux Guinées. . .	20,000 f. » » c.
A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . .	29,000 » »
Pour les établissements des orphelins et orphelines et autres œuvres et institutions dans le diocèse d'Alger. . . . .	50,000 » »
Pour l'établissement des RR. PP. Trappistes dans le même diocèse.	9,000 » »
A Mgr Fidèle de Ferrare, évêque, vicaire apostolique de Tunis (Mission des RR. PP. Capucins). .	8,240 » »
Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Tripoli de Barbarie. . . . .	3,200 » »
A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Égypte, et pour les divers rits unis. . . . .	38,840 » »
Mission des Lazaristes et établissement des Soeurs de la Charité à Alexandrie (Égypte). . . . .	90,168 » »
Pour les Missions des RR. PP. Mineurs Réformés de la Haute-Égypte.	6,400 » »
	<hr/>
	254,848 f. » » c.

Report	254,848 f. » c.
Pour les Missions de la Congrégation de Saint-Lazare dans l'Abyssinie et le Sennaar. . . . .	16,000 »
Pour la Mission de Madagascar.	30,000 »
	<hr/>
	300,848 f. » c.
	<hr/>

## MISSIONS D'AMÉRIQUE.

A Mgr Fleming, évêque, vicaire apostolique de Terre-Neuve. . .	20,000 f. » c.
A Mgr Provencher, évêque, vicaire apostolique de la Baie d'Udson.	25,000 »
Pour les Missions du vicariat apostolique de la Nouvelle-Ecosse. .	32,000 »
A Mgr Donald Mac - Donald, évêque de Charlotte-Town. . .	10,500 »
A Mgr Power, évêque de Toronto (Haut-Canada). . . . .	21,000 »
A Mgr Gaulin, évêque de Kingston ( <i>id.</i> ). . . . .	18,000 »
A Mgr Signay, archevêque de Québec (Bas-Canada). . . . .	34,000 »
A Mgr Bourget, évêque de Montréal ( <i>id.</i> ). . . . .	23,000 »
Pour la Mission des Oblats de Marie immaculée au Canada. . .	3,600 »
	<hr/>
	192,100 f. » c.

Report	192,100 f. . . c.
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus au Canada. . . .	20,000 ..
A Mgr Blanchet, évêque, vicaire apostolique de l'Orégon. . . .	16,000 ..
A Mgr Loras, évêque de Dubuque (Etats-Unis). . . .	31,500 ..
A Mgr Lesèvre, évêque conducteur et administrateur du Détroit ( <i>idem</i> ). . . .	31,500 ..
A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati ( <i>id.</i> ). . . .	32,500 ..
A Mgr Fenwick, évêque de Boston ( <i>id.</i> ). . . .	10,000 ..
A Mgr Kearick, évêque de Philadelphie ( <i>id.</i> ). . . .	12,000 ..
A Mgr O'Connor, évêque de Pittsburgh ( <i>id.</i> ). . . .	26,000 ..
A Mgr Whelan, évêque de Richmond ( <i>id.</i> ). . . .	27,500 ..
A Mgr Hughes, évêque de New-Yorck ( <i>id.</i> ). . . .	28,000 ..
Pour la Mission des Pères de la Miséricorde à New-Yorck ( <i>id.</i> ). . . .	41,000 ..
A Mgr Miles, évêque de Nashville ( <i>id.</i> ). . . .	28,500 ..
A Mgr Flaget, évêque de Louisville ( <i>id.</i> ). . . .	32,000 ..
A Mgr de la Hallandière, évêque de Vincennes ( <i>id.</i> ). . . .	66,000 ..
	<hr/>
	595,608 f. . . c.

Report	595,608 f. » c.
A Mgr Kenrick, évêque de Saint-Louis (Etats-Unis). . . . .	57,264 40
A Mgr Henni, évêque de Milwaukee ( <i>id.</i> ). . . . .	15,000 »
A Mgr Byrne, évêque de Little-Rock ( <i>id.</i> ). . . . .	20,000 »
A Mgr Quarter, évêque de Chicago ( <i>id.</i> ). . . . .	12,000 »
A Mgr Chanches, évêque de Natchez ( <i>id.</i> ). . . . .	12,500 »
A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans ( <i>id.</i> ). . . . .	40,800 »
A Mgr Portier, évêque de Mobile ( <i>id.</i> ). . . . .	41,000 »
A Mgr Reynolds, évêque de Charleston ( <i>id.</i> ). . . . .	15,000 »
Pour les Missions des Lazaristes aux Etats-Unis. . . . .	25,000 »
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, au Missouri (Etats-Unis.)	50,046 16
Pour les Missions de la même Compagnie aux Montagnes-Rocheuses ( <i>id.</i> ). . . . .	40,000 »
Pour les Missions de la même Compagnie au Kentucky (Etats-Unis). . . . .	10,046 16
Pour les Missions de la Congrégation de N.-D. de Sainte-Croix aux Etats-Unis. . . . .	17,000 »
	<hr/>
	951,264 f. 72 c.

Report	951,264 f. 72 c.
Pour les Missions des RR. PP. Dominicains aux Etats-Unis. . . . .	12,000 ..
A Mgr Odin, évêque, vicaire apo- stolique du Texas (Mission des La- zaristes) . . . . .	20,000 ..
A Mgr Mac-Donnel, évêque, vicaire apostolique des Antilles an- glaises. . . . .	10,000 ..
Pour la Préfecture apostolique d'Haiti. . . . .	20,000 ..
A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque. . . . .	15,000 ..
A Mgr Hynes, évêque adminis- trateur du Vicariat apostolique de la Guyane Britannique. . . . .	20,000 ..
Pour la Mission de Curaçao. . . . .	32,434 18
Pour la Mission de Surinam. . . . .	9,863 80
Pour les Missions de la Compa- gnie de Jésus dans l'Amérique du Sud. . . . .	15,000 ..
Pour la Mission de la même Com- pagnie dans l'état de Guatemala. . . . .	15,000 ..
	<hr/>
	1,127,162 f. 70 c.
	<hr/>

#### MISSIONS DE L'Océanie.

A Mgr Grooff, évêque, vicaire apostolique de Batavia. . . . .	35,000 f. .. c.
--	-----------------

Report	35,000 f. » c.
Pour le Vicariat apostolique de l'Océanie orientale (Missions de la Congrégation de Picpus). . . . .	138,809 26
A Mgr Epalle, évêque, vicaire apostolique de la Mélanésie et Micronésie (Missions des RR. PP. Maristes). . . . .	105,000 »
A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale ( <i>id.</i> )	40,000 »
A Mgr Donnerre, évêque, pour les Missions des RR. PP. Maristes dans la Nouvelle-Calédonie. . . . .	16,000 »
Pour la Procure de la même Congrégation à Sydney (Australie). . . . .	35,460 »
Pour le Vicariat apostolique de l'Australie. . . . .	15,000 »
A Mgr Polding, archevêque de Sydney (Australie). . . . .	24,000 »
A Mgr Humphry, évêque d'Adélaïde ( <i>id.</i> ). . . . .	12,320 »
A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (Terre de Van-Diëmen). . . . .	9,500 »
	<hr/>
	430,889 f. 26 c.
	<hr/>

La rédaction de ce compte terminée, nous recevons une somme de 1,370 thalers, soit 5,105 fr: 59 cent., recueillie en 1844 dans le diocèse de Culm (Prusse); cette somme sera reportée au compte de 1845.

---

# MISSIONS DE LA CHINE.

---

## VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-SI.

---

*Extrait d'une lettre de M. Laribe, Missionnaire apostolique de la Congrégation de St-Lazare, à M. Martin, Directeur des Novices de la même Société.*

Tien-Tchéou, 22 septembre 1848.

« MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« Puisque dans ma dernière lettre je vous ai donné les détails de mon pèlerinage au Houpé, voyage si fécond en malheurs de tout genre, il faut bien que je vous tienne parole. Vous ne trouverez pas mauvais, je pense, que, prenant les choses d'un peu plus haut, je vous dise où en était ma Mission au moment où j'allais en être séparé : ce ne sera revenir que de quinze ou vingt jours en arrière.



et vous aurez ainsi la suite non interrompue de toutes mes épreuves pendant l'espace de deux mois.

« L'année dernière, sur le soir du 22 septembre, la terreur était grande parmi mon troupeau de Kieou-Tou; si grande, qu'il se croyait à la veille d'être égorgé par la population idolâtre. Or, ce qui avait mis celle-ci en fureur, c'était, de la part de nos néophytes, le refus de concourir avec les païens à certaines réjouissances annuelles, où la superstition s'allie toujours au scandale. On avait d'abord espéré assoupir aisément cette affaire; déjà il y avait eu à ce sujet quelques pourparlers, auxquels on avait appelé, dans un esprit de conciliation et d'un mutuel accord, les maires des villages voisins; mais les infidèles persistant dans leurs exigences et les chrétiens dans leur résolution, la querelle s'envenima à tel point, que le 21 septembre, à la nuit tombante, les arbitres effrayés crurent devoir prendre la fuite.

« Heureusement Dieu permit qu'un néophyte qui, à cette heure-là, travaillait encore aux champs, les vit s'éloigner en toute hâte, et courut leur en demander la raison. « Vos adversaires ne sont pas des hommes, lui répondirent-ils, mais des bêtes féroces qui ont juré de s'abreuver de votre sang. C'est pour n'être pas témoins de leurs excès, pour n'être pas un jour accusés de complicité avec eux, que nous nous sauvons. »

« Ce chrétien vola aussitôt avertir les autres fidèles qui, profitant de la nuit, mirent secrètement en sûreté tous les objets de religion contenus dans la chapelle ou dans leurs habitations particulières; puis, ils tinrent un conseil où il fut décidé, sur l'avis des plus sages, que, loin d'en venir à une mêlée générale, on ne se défendrait qu'autant qu'on serait attaqué dans l'intérieur de sa propre maison. Enfin,

après avoir recommandé à Dieu le succès de la bonne cause, ils s'exhortèrent les uns les autres à comparaître, s'il le fallait, devant les tribunaux en chrétiens prêts à soutenir leurs droits, sans dissimuler ni trahir leurs croyances.

« Ce fut une résolution bien prudente, mais aussi bien difficile à tenir, que celle d'éviter le combat ; car, entre Chinois, on désire beaucoup plus qu'on ne craint d'être blessé par ses ennemis. Il n'est pas rare, en effet, de voir un homme qui a reçu à peine une égratignure, se saisir d'un couteau pour se balafrer le visage, ou s'armer d'une pierre pour se meurtrir le corps, et cela dans l'espoir de gagner son procès, ou tout au moins de faire infliger une forte amende à son adversaire ; il s'en trouve même qui recourent au poison, léguant à d'autres le soin de les venger en exigeant comme châtiment de l'homicide une plus grosse somme de piastres.

« On conçoit qu'au milieu de telles angoisses, la nuit dut paraître bien longue à nos fidèles ; elle s'écoula néanmoins sans accident ainsi que le lendemain. Ce ne fut qu'à l'entrée de la nuit suivante, qu'une centaine de païens fondirent sur notre chapelle ; ils avaient pensé que les nôtres accourraient pour la protéger, et qu'alors s'engagerait une action où le nombre leur promettait la victoire ; mais ils s'étaient trompés. Ils eurent beau menacer de tout mettre à feu et à sang, frapper contre les murailles, ébranler les portes et les fenêtres, découvrir le toit et en briser les tuiles, aucun chrétien ne se présenta pour défendre un bâtiment qu'ils avaient eu le temps de vider la veille ; chacun attendit l'ennemi chez soi, afin que son agression, s'il en venait à violer les domiciles, pût être présentée aux magistrats comme une attaque contre les propriétés plutôt que comme une guerre de religion.

« Faute de résistance, il n'y eut donc point de combat. Tout se borna à faire le plus de dégât possible; après quoi, la bande des assaillants prit le parti de se retirer, emportant pour tout trophée quelques images du Sauveur et de sa sainte Mère, avec un écriteau qu'ils avaient enlevé du frontispice de la chapelle, et qu'ils allaient, disaient-ils, comme ils le firent fort bien, porter au mandarin du lieu.

« Ho-Koun, ajoutèrent-ils (c'est mon nom chinois) Ho-Koun n'est plus ici; mais si profonde que soit sa retraite, nous saurons bien le déterrer. Nous allons, dès cette nuit, au nombre de plus de quatre cents, nous mettre à sa poursuite; avant le jour il sera entre nos mains, et demain nous le traînerons au tribunal. Après nous être débarrassés du chef, nous nous délivrerons de sa suite; car nous voulons en finir avec tous ces Si-yan-gin (Européens) auxquels nous ne permettrons plus désormais de puiser au puits commun. »

« L'alarme des fidèles fut pour lors à son comble. Poussés à bout, ils prirent en désespoir de cause la résolution d'aller se jeter d'eux-mêmes entre les bras du mandarin, qu'en leur qualité de chrétiens ils avaient jusqu'à tant redouté.

« Ils n'étaient pas non plus sans inquiétude à mon sujet. Aussi me députèrent-ils promptement à *Kien-Tchang-Fou* leur maître d'école, chez les parents duquel j'étais alors caché. Il fut suivi de près par quelques autres chrétiens, portant des charges de sapèques, qu'il faut ici montrer ouvertement à l'appui des meilleures raisons, pour que les satellites, les avocats et même de plus grands personnages prennent une affaire à cœur. En suivant par précaution des sentiers assez éloignés de la grande route, ils avaient évité toute rencontre fâcheuse, et, quoique harassés de fatigue, se trouvant un peu plus à l'aise que dans

leur village, ils voulurent bien me laisser achever en repos cette nuit, et eux-mêmes s'endormirent. Ce ne fut que vers les quatre heures du matin que, troublant sans le savoir, en me levant, leur très-léger sommeil, j'appris de leur bouche tout ce qui s'était passé. *Pou-p'a*, leur répondis-je, *I-ko-thien-tchu*, ne craignez pas ! rappelez-vous qu'il y a un Dieu.

• Le jour allait paraître, lorsque arrivèrent aussi quelques autres fidèles de la même chrétienté, dont quelques-uns portaient les insignes du *Koung-Ming* : c'est une espèce de noblesse chinoise, toute personnelle et non héréditaire, qui confère le droit de ceindre sa tête d'un bonnet orné d'un bouton doré, même en présence du mandarin. Outre la considération qu'elle donne vis-à-vis du simple peuple, elle exempte de certaines servitudes à l'égard des autorités, et délivre de certains châtimens en cas de délit; en sorte que la première punition qui puisse être infligée à ces décorés chinois, punition qui est sensée fort grande, est la perte du *Koung-Ming*, ou nom à mérites.

• Dès le grand matin, ils allèrent tous ensemble s'adresser au plus fameux avocat de la ville, pour lui faire à l'instant rédiger leur pétition au mandarin. Ils déclarèrent à ce dernier, dès la première entrevue, qu'à part leur qualité de chrétiens, *Pai-tchu-ti-gin*, ils ne voyaient rien en eux qui pût compromettre la bonté de leur cause. A peine cette première pétition était-elle présentée, qu'il vint d'autres fidèles leur annoncer que les païens avaient déjà enlevé les bœufs des familles chrétiennes, et qu'ils menaçaient de capturer le soir le reste du bétail. On fit aussitôt dresser acte de ces nouveaux griefs, qui parurent si odieux au magistrat, qu'il dépêcha incontinent cinq *tsou-gin*, espèce de gendarmes chinois, pour faire en son nom cesser le pillage et rendre les animaux enlevés.

« Quant à moi, je reçus dans le même moment, comme un autre coup de foudre, une lettre de Mgr Rameaux, qui m'intimait l'ordre de me rendre sans délai au Houpé, pour prendre, au nom de Sa Grandeur, les informations demandées par le Souverain Pontife au sujet de M. Perboyre, notre si digne confrère et glorieux martyr. Cette injonction qui m'arrachait à mes disciples au moment du danger, me jeta d'abord dans une profonde tristesse ; mais réfléchissant ensuite que ma présence au plus fort de la crise était pour eux un embarras, et que mon arrestation mettrait peut-être le comble à leur malheur, j'adorai les desseins de la divine Providence, et je disposai tout pour mon départ. Je quittai enfin ma chrétienté de *Pé-Men*, ou de la *Porte-du-Nord*, pour traverser en plein jour toute la ville, et aller me cacher dans le faubourg *Nán-Men*, ou de la *Porte-du-Midi*, dont les fidèles étaient déjà venus en cérémonie m'offrir une retraite. Là je m'occupai de chercher une barque qui pût me porter au plus vite et sûrement à *Lín-Kiang-Fou*, éloigné d'une quarantaine de lieues, pour rendre visite à Mgr Rameaux, et me munir avant mon départ de la bénédiction de Sa Grandeur.

« Le lendemain, j'appris que les cinq gendarmes envoyés à *Kieou-Tou* pour rétablir l'ordre, revenaient sans avoir rien obtenu : les insurgés leur avaient répondu qu'ils ne rendraient pas les bœufs aux chrétiens de leur village, à moins que le mandarin n'y descendît en personne ; ils avaient en outre, et pour ainsi dire sous leurs yeux, volé les cochons de nos néophytes ; ils menaçaient de leur enlever encore ce jour-là le riz de leurs greniers, de couper ensuite celui qui était en herbe, et puis ils parlaient de ne s'arrêter qu'après leur entière extermination.

« Voilà, mon très-cher ami, la face que présentait déjà cette malheureuse affaire, lorsque je montai sur ma bar-

que, à une heure bien avancée de la nuit, et tout absorbé par les tristes réflexions que m'inspiraient un état si orageux et un avenir si incertain. « Les chrétiens, me disais-je, ont sans doute quelque chance de gagner leur procès, puisque leurs ennemis s'y prennent si maladroitement. D'ailleurs, s'ils n'avaient pas auparavant pris toutes leurs mesures, comment s'expliquer de leur part l'audace d'une telle démarche auprès du mandarin ? Mais d'un autre côté s'ils succombent, que deviendront-ils ? les uns vont renoncer à la foi, les autres partir pour l'exil... »

« Tandis que je m'abandonnais à cette pénible méditation, la barque que nous avions fait démarrer avant le jour, par l'effet d'une crainte dont nous ne pouvions entièrement nous défaire, arriva près de la malheureuse chrétienté de *Kieou-Tou*, dans laquelle je me trouvais il n'y avait pas encore deux jours. J'envoyai aux informations un de mes compagnons de voyage, qui revint aussitôt avec un néophyte de l'endroit pour nous annoncer que le mandarin, irrité de ce qu'on n'avait pas tenu compte de ses ordres, avait envoyé la veille d'autres *tsay-gin*, en plus grand nombre ; mais que, pour toute réponse à cette nouvelle sommation, une vingtaine d'infidèles étaient allés à leur tour, pendant la nuit, porter contre les nôtres une dénonciation en forme. C'est ainsi qu'après avoir ajouté une nouvelle anxiété à toutes celles qui déjà déchiraient mon cœur, et craignant à chaque instant de faire la rencontre de quelque espion, je continuai de descendre le fleuve que longe, pendant une heure et demie environ, la route qui conduit de notre malheureux *Kieou-Tou* à *Kien-Tchang-Fou* : je voyais déjà monter et descendre les différents courriers que les chrétiens et les païens envoyaient au chef-lieu et renvoyaient au village, pour donner et rap-

porter les nouvelles d'une affaire si compliquée. Ce fut seulement après avoir dépassé de quelques lieues cette route, que mes rameurs me crurent hors de danger. Alors, le cœur péniblement serré, les larmes aux yeux, je recommandai de nouveau à la tendresse du divin Pasteur ces ouailles confiées pendant si longtemps à mes soins, ce troupeau que je quittais sans presque espérer de le revoir, et dont je laissais une partie exposée à la rapacité de loups furieux; je le mis aussi derechef sous la protection toute-puissante de Marie immaculée, et le laissant à la garde de saint Vincent de Paul que je lui avais donné pour patron, je lui adressai une dernière fois mes tristes adieux.

• La barque prise à *Kiên-Khang* me porta très-heureusement à *Lin-Kiang-Fou*, auprès de notre Evêque, qui fut bien affecté des nouvelles que je venais lui apprendre. Quoique Sa Grandeur voulût me retenir quelques jours, je pris bientôt congé d'elle pour aller remplir l'honorable mission dont j'étais chargé, et je me rembarquai le 6 septembre, qui était un vendredi.

• Les alarmes et les dangers ne se firent pas longtemps attendre; en deux jours j'étais parvenu à *Nan-thang-Song*, capitale de notre province. Les fidèles n'en eurent pas plus tôt connaissance, qu'ils accoururent, munis des plus sinistres renseignements, pour me détourner de passer par *Ou-Tching*, chrétienté qui se trouvait naturellement sur ma route. Un Judas, bien connu pour tel, me disait-on, étudiait là une persécution générale pour tout le *Kiang-Si*. Que faire? Mgr Rameaux, qui n'en avait pas été encore prévenu, m'avait recommandé de visiter cette localité, à cause de quelques infirmes qui réclamaient les secours de la Religion. Je pensai que la charité, d'accord avec mes instructions, devait l'emporter sur la prudence,

et après avoir rassuré de mon mieux les chrétiens, je poursuivis mon itinéraire.

« Avant de débarquer à *Ou-Tching*, qui est l'endroit le plus commerçant du *Kiang-Si*, je fis demander en secret au premier catéchiste dans quel état se trouvaient ses malades. Ce brave homme vint au plus tôt me chercher, en me soutenant qu'il n'y avait rien à craindre. « Le Judas dont on m'avait parlé, me dit-il, n'est qu'un pauvre homme, baptisé, il est vrai, dans son enfance, parce qu'il descend de parents chrétiens; mais qui, une fois parvenu à l'âge de raison, n'a jamais voulu prier: probablement qu'il n'a jamais vu de prêtres; ainsi par lui-même il est dans l'impuissance de faire des révélations. » Cependant, comme l'expérience me l'a malheureusement trop bien prouvé depuis, il ne manquait pas d'émissaires pour le mettre au courant.

« Pendant la nuit que je passai à terre, j'entendis quelques confessions et j'administrai deux malades; j'appriens plus tard que l'un d'eux était mort trois jours après. Lorsque ensuite il s'agit de dire la Messe, quoiqu'il ne fût pas encore jour, les avis se partagèrent sur le danger que nous pouvions courir pendant le saint Sacrifice. Je le célébrai pourtant à la pluralité des voix, et puis je courus me reposer dans ma nacelle. Comme j'allais immédiatement entrer dans le grand lac de *Pô-Yang-Houé*, immense réservoir formé de toutes les rivières du *Kiang-Si*, je dus abandonner là ma première nacelle pour lui substituer une autre barque, plus capable de résister aux flots et de braver l'orage.

« La province du *Kiang-Si*, prise dans son ensemble, représente assez au naturel une feuille d'arbre: le pétiole, ou la tige, en est incliné vers le nord; à l'orient, à l'occident et au midi, des montagnes élevées en dessinent le



contour. De ces hauteurs partent, comme un réseau de veines régulières, toutes les eaux dont le pays est arrosé. Leur pente les entraîne vers une grande rivière qui traverse la contrée d'un bout à l'autre, comme l'artère principale, à laquelle toutes finissent par se rattacher; elles vont ensuite, un peu au-dessous de la capitale, se jeter dans le vaste bassin du lac dont j'ai parlé plus haut; et ce lac à son tour se décharge dans le fameux *Kiang*, l'un des plus beaux fleuves de la Chine.

« C'est là que j'ai vu pour la première fois, avec une surprise qui tenait de l'admiration, flotter les énormes radeaux des marchands de bois de *Nang-King*. Je les prenais de loin pour des flots couronnés d'habitations. Les uns se mettaient en marche, parce qu'on venait d'avoir quelques nouvelles de la paix; un plus grand nombre stationnaient encore, à raison de l'incertitude de ces bruits publics. Pour mouvoir ces masses, vastes comme des villages et hautes comme des tours, il ne faut rien moins, dit-on, que l'effort de quatre-vingts à cent hommes, dont les uns, montés sur des pinasses, font l'office de remorqueurs, et les autres, chantant en chœur comme vos gondoliers, pirouettent en cadence autour des cabestans pour haler un cordage fixé à de grosses ancres, qu'une chaloupe va jeter les unes après les autres en avant de ces immenses radeaux. Et quoique du matin jusqu'au soir se continue une telle manœuvre, encore faut-il être en face de la flottille pour s'apercevoir qu'elle fasse le moindre mouvement.

« On dit que sur le *Pò-Yang-Hou* les tempêtes sont très-fréquentes. Il y a peu d'années, le fils d'un catéchiste d'*Où-Tching* y périt avec tout l'équipage. Nous avons nous-mêmes fait la rencontre d'une barque mandarinc, abandonnée depuis peu de jours, et dont il ne paraissait

plus au-dessus de l'eau que les mâts avec une partie de la proue.

« Le troisième jour de notre navigation, nous abordâmes à un endroit malheureusement trop célèbre, appelé *Lao-Ye-Miao*, *Pagode de Laoyé*. La divinité qu'on y adore n'est autre qu'une tortue; et voici, d'après une fable populaire, l'origine de ce culte monstrueux. L'empereur *Tchu-Yuen-Loung*, qu'on croit fondateur de la dynastie *Ming-Tchao*, et qui dut le trône à la révolte, livra sur ce lac, contre son maître, une bataille décisive: or, pendant le combat, le gouvernail du navire qu'il montait ayant été emporté, il trouva après la victoire une tortue accrochée à la poupe avec ses dents, laquelle aurait ainsi tenu lieu de timonier. Vraiment, un service de ce genre méritait bien un autel chez les Chinois, qui en ont élevé pour beaucoup moins. Aussi s'empressa-t-on d'installer la vilaine bête dans sa pagode, où elle s'est rendue si redoutable, qu'il n'y a point de chef d'embarcation assez hardi pour doubler cette île sans aller auparavant lui présenter quelque offrande. On la régale ordinairement du sang d'un coq: c'est du reste, comme vous voyez, une assez pauvre libation.

« Quand le capitaine et les passagers chinois eurent sacrifié à la déesse, nous levâmes l'ancre, par un vent favorable, pour longer la plus stérile et la plus haute montagne du *Kiang-Si*. Majestueusement assise au milieu du lac, elle n'est guère habitée que par des bonzes, dont les pagodes, au nombre de près de deux cents, éparses çà et là et acculées contre des rochers à pic, font de loin un très-bel effet. Je n'ai rien vu de plus pittoresque, comme site, que ce lieu consacré à un culte ridicule, où accourent les pèlerins de toutes les provinces environnantes.

« Comme nous allions entrer dans le *Kiang*, couvert de barques qui font par eau le commerce de six à sept départements, il fallut nous présenter à une douane qui doit accumuler en peu de temps bien des millions pour le fisc, à en juger par la multitude de bâtiments de toutes dimensions soumis chaque jour à son contrôle. La taxe, dit-on, se perçoit sans avoir égard ni à la qualité, ni à la quantité des marchandises, mais uniquement à la longueur et à la largeur des bateaux. Après cette première ligne qu'on dit très-sévère, il en est encore une peut-être plus difficile à éviter, c'est celle des pauvres qui, sans avoir même l'apparence de la misère, viennent par bandes innombrables dépouiller publiquement les passagers. Leur audace est telle, qu'en plein jour et en face du palais mandarinal, ils s'en prennent aux effets qu'on a sous la main, et même aux habits dont on est revêtu, pour peu qu'ils ne soient pas contents de la somme qu'ils ont extorquée.

« Ayant de nouveau hissé les voiles, nous parvîmes sans autre accident à Pu-Hô, ville située au confluent de huit rivières. Notre pilote, qui avait là sa famille, voulut y séjourner une semaine, pour célébrer avec les siens une fête en l'honneur d'une divinité chinoise qu'on appelle vulgairement *Ching-Mou*, la *Sainte Mère*, et même quelquefois *Thiën-Héou*, *Reine du Ciel*. On en distingue ordinairement deux, l'une indigène de la province de *Lou-Kien*, et l'autre étrangère qui aurait été apportée des îles de l'Océanie. Si vous êtes surpris de trouver ces expressions sur les lèvres des Chinois, je l'ai bien été davantage en voyant, dans un livre de notre capitaine sur la création du monde, une estampe représentant un vieillard à une seule tête, mais à trois visages, avec cette inscription au bas : *Ytchy-san*, *San-ytchy*, une *substance-trois*, *trois-*

une substance. Que pouvait donc signifier une semblable idole, si l'idée d'un Dieu créateur en trois personnes n'est pas la base : *trinus et unus*? C'est sans doute un emprunt fait à nos livres saints ; car il paraît hors de doute que les Chinois les ont connus à diverses époques.

• D'abord, on croit généralement que saint Thomas lui-même les a évangélisés. Les païens adorent cet Apôtre sous le nom de *Tha-Mé*, et parmi les deux compagnons qu'ils lui donnent, se trouve toujours un nègre qui l'avait probablement suivi de l'Inde. Ils disent formellement que c'est un *Si-koué-gin*, un *homme de l'occident* par rapport à eux. Ils ajoutent qu'ayant appris que sa mère était mourante, il n'avait fait que poser quelques bambous sur la superficie des eaux, et qu'ainsi il s'était comme envolé au delà des mers.

• En second lieu, il est constant que dans la province du *Hô-Nan* il existe, au milieu d'un temple d'idoles, une pierre sculptée, d'une époque très-ancienne, contenant des traits caractéristiques de l'Histoire sainte, tels que ceux de la création et de la rédemption. Des recherches faites dans un but religieux, il y a, je pense, un peu plus de deux cent cinquante ans, ont encore amené bien d'autres découvertes touchant les monuments nationaux, qui prouvent que plusieurs siècles auparavant la foi chrétienne était connue et suivie par une partie de la population, dans ces nombreux royaumes ou états dont la réunion a constitué depuis l'immense empire de la Chine. Dans le *Kiang-Si*, par exemple, nos devanciers n'ont-ils pas découvert une grande croix en fer qui portait la date la plus ancienne? et moi-même, il y a peu d'années, n'ai-je pas vu de mes yeux, dans une espèce d'oratoire de notre capitale, une grande statue de femme dont les pieds s'appuyaient sur la tête d'un gros serpent, tandis qu'elle tenait

un tout petit enfant entre ses bras ? Derrière cette statue s'en trouvait une autre d'égale grandeur, figurant un vénérable vieillard dans l'admiration, et tout autour une dizaine de statuette ayant assez l'air de simples bergers qui, le genou en terre, présentent à la femme et à l'enfant diverses offrandes : les uns, chose étonnante, font le modeste hommage de deux colombes, les autres d'un agneau. N'est-ce pas là une véritable Nativité ? Les Chinois disent que la déesse *Kouan-Yn* ou *Ching-Mou*, dont j'ai parlé plus haut, est vierge, quoiqu'ils placent presque toujours un enfant dans ses bras, et un oiseau blanc au-dessus de sa statue, avec l'inscription suivante que j'ai lue : *Kiau-ché-tche-mou, mère libératrice du monde*. N'est-ce pas la sainte Vierge avec le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe ? Le malheur est qu'au lieu de se rattacher à nous par ces traditions éparses, qui attestent le passage de l'Evangile dans ces contrées lointaines, les Chinois dénaturent ces emprunts faits à la vérité par des interprétations ridicules ou monstrueuses. Quelquefois je fais malgré moi sur ce sujet des réflexions bien amères, et je crois y trouver les raisons pour lesquelles on a beau déployer sur tous les points de la Chine l'activité du zèle apostolique, on n'opère pas néanmoins de nombreuses conversions ; c'est que nous n'avons plus à faire à de simples infidèles, mais en quelque sorte à des apostats. Le soleil du christianisme a plusieurs fois déjà éclairé de ses rayons cette terre ingrate, et autant de fois les yeux se sont volontairement fermés à sa bienfaisante et divine lumière ; faut-il ensuite s'étonner qu'ajoutant ainsi nuages à nuages, ingratitude à ingratitude, ces peuples aient laissé passer pour eux, selon la menace de l'Apôtre, le temps de la grâce et du salut ?

« J'insisterais davantage sur cette pensée, si elle n'était

pas une pure digression. Je reviens donc à mon voyage. Les huit jours que je perdis à *Pu-Ho*, me parurent bien longs et ne furent pas sans quelque danger. Cependant ma confiance en Dieu était sans bornes. J'aimais à penser que ce retard était un effet des desseins paternels de sa divine providence envers moi, et qu'il me délivrerait peut-être d'obstacles plus sérieux, que j'aurais rencontrés au *Hou-Pé* si j'y fusse arrivé plus tôt. En effet, si notre trajet eût été plus rapide, j'aurais été, selon toute apparence, englobé dans la persécution qui éclata à *Han-Keou* dix jours avant mon arrivée; peut-être n'y aurais-je trouvé personne qui voulût me recevoir. Enfin, la fête de la déesse terminée, nous continuâmes de voguer sur le fameux *Kiang*. Quelle lenteur à remonter son cours! Vraiment, si l'on n'était embarrassé par ses effets, le mieux serait d'aller à pied. Ce n'est pas la rapidité du fleuve qui vous arrête: il promène presque toujours tranquillement ses eaux, et malgré cela, en l'absence de tout obstacle, on ne fait guère que se traîner à force de bras le long de la rive.

« La ligne des barques remorquées les unes à la suite des autres est interminable; le *Kiang* en est bordé dans toute sa longueur.—Jamais les Européens ne pourront se faire une juste idée du commerce intérieur de la Chine. — Or, dans cette multitude de bâtiments qui suivent à la file, il est de rigueur de conserver son rang contre ceux qui veulent l'usurper, sous peine, une fois hors de ligne, de ne pouvoir pas y rentrer avant un mois et plus. De là, des conflits sans cesse renaissants, des imprécations à faire frémir, et des menaces d'en venir aux coups d'avirons: bruyante et continuelle cohue qui, tout en retardant beaucoup la manœuvre, l'interrompt néanmoins rarement; car ces combats se bornent presque toujours à des injures, et de toutes ces perches levées les unes contre les autres, à peine

en voit-on quelques-unes s'abattre sur les têtes qu'elles menacent.

« L'un des bords du *Kiang* devient-il impraticable au halage et faut-il atteindre le bord opposé, ces barques mettront plusieurs heures à effectuer le passage, et leurs moyens de résister au courant sont si faibles, qu'elles n'y arriveront que trois ou quatre stades au-dessous du point de départ. C'est ainsi que quatre à cinq fois le jour il faut alternativement visiter les deux rives. Si le vent devient favorable, ces milliers d'embarcations prennent bien tant soit peu le large; mais la confusion et les cris ne cessent point pour cela, parce que, semblables à une troupe de canards, ce que fait une barque, l'autre l'imité aussitôt; et elles sont ainsi continuellement menacées d'avaries en s'entre-choquant.

« Parmi mes matelots s'en trouvait un plus grand et plus fort, mais surtout plus fanfaron que les autres, qui croyait donner une plus haute idée de sa bravoure en recherchant encore sur l'insolence de ses camarades. Il avait servi précédemment dans la marine impériale, et il venait d'échapper depuis peu, disait-il, à l'incendie de plus de trois cents navires, que les *Koung-kouy-tse* (1), les *Anglais*, avaient brûlés près de la ville de *Tsin-Kiang-Fou*, dans le *Kiang-Nan*. Comme mes deux guides me faisaient passer pour un mandarin, tous ces gens s'attendaient à recevoir de moi une plus forte étrenne. Pour mieux la mériter sans doute, ils ne cessaient, notre fanfaron surtout,

---

(1) Il y a bien des années que les Chinois leur donnent ce nom, qui signifie *diabtes rouges*.

d'insulter du matin au soir ceux-là mêmes qui ne mettaient aucun obstacle à notre marche. Après qu'une si indigne conduite nous eut attiré maintes reparties des plus désagréables, elle finit par nous faire donner une leçon dont je me serais bien passé, quoique tout l'équipage en eût grand besoin. Voici comment : le troisième jour après notre sortie de *Pu-Ho*, nous avons été emportés par une bourrasque loin des autres navires. Nous eûmes beau faire effort pour nous en rapprocher, de nouveaux tourbillons de vents nous tinrent à distance, et par là exposés à devenir la proie des barbares qui infestent le *Kiang*. A la faveur d'une belle lune, nos gens ramèrent longtemps de toutes leurs forces ; mais la fatigue finit par les vaincre, et tout en avouant que l'endroit n'était guère tenable, ils résolurent de jeter l'ancre pour prendre un peu de repos.

« Ils étaient à peine endormis, qu'on entendit de loin venir une barque. Peu à peu le bruit des rames se rapprochait. Enfin une secousse nous avertit que déjà l'agresseur avait été jetée sur notre bâbord. Notre fier matelot, celui que je vous ai dit si plein de son mérite et si âpre à l'injure, crut le moment arrivé de faire ses preuves, et pensant avoir affaire à des corsaires que le bruit allait mettre en fuite, il enchérit encore sur tout ce que je lui avais entendu proférer d'épithètes flétrissantes et de défis insultants. Les provocations continuant de part et d'autre, les agresseurs s'écrièrent pour dernière réponse : Au pillage ! au pillage ! et quatre à cinq d'entr'eux montèrent à l'instant sur notre barque.

« Le pilote au désespoir vint aussitôt m'appeler. J'étais loin de dormir pendant un tel vacarme. Je me rends sur le pont et je trouve tous mes gens à genoux, demandant, sans pouvoir l'obtenir, pardon pour les injures adressées aux prétendus brigands. « Puisqu'on nous prend



« pour des voleurs, répétaient ceux-ci, eh bien ! nous volerons ; il nous faut le pillage. » En attendant, sans oser pourtant trop s'avancer, ils trépignaient si fort sur notre faible tillac, qu'à chaque instant il nous semblait le voir s'enfoncer. Ma présence et celle de mes deux guides, *kiang-koug*, ayant rétabli le calme, j'en conçus un heureux augure, et je me décidai à tirer tout le parti que je pourrais du personnage qu'on me faisait jouer. Affectant donc une fierté toute mandarine, je dis à ces étrangers : « Voulez-vous qu'on vous ait fait un outrage ? Soit ; mais ne savez-vous pas dans quels parages nous sommes ? l'heure à laquelle vous venez n'excuse-t-elle pas une méprise ? D'ailleurs, on vous demande pardon de ces injures : que vous faut-il de plus pour être satisfaits ? Puisque vous n'avez rien de commun avec les corsaires, ne les imitez pas par un acte de brigandage. »

« Pendant que je leur adressais ces paroles, ils étaient constamment restés immobiles ; ils me regardèrent quelques instants d'un air effaré, puis tout en murmurant je ne sais quoi entre leurs dents, ils finirent par se retirer en emportant, sans que nous nous en aperçussions, différents agrès de la barque. Le lendemain, notre fier matelot resta bien humilié de cette aventure ; mais ce fut l'affaire d'un jour. Nous revîmes un peu plus loin nos agresseurs nocturnes : c'étaient des soldats qui s'en retournaient par eau dans leurs familles ; ainsi nous eûmes un sûr garant de la paix conclue avec les Anglais.

« L'accident de la nuit nous avait abattus ; nous fûmes égayés le lendemain par une rencontre plus heureuse. D'innombrables marsouins s'en vinrent folâtrer à l'entour de nos barques : ils se jouaient plus galment dans les eaux que de jeunes taureaux ne bondissent dans la prairie. Au lieu de les épouvanter, le bruit de l'équipage ne fait que les

enhardir dans leurs légers ébats ; ils en mettent plus d'ardeur et de grâce à plonger dans les flots, puis à reparaitre pour se dérober encore aux regards des passagers qui sourient à leurs évolutions.

« L'apparition des marsouins est généralement regardée, comme un pronostic de tempête. En effet, l'atmosphère ne tarda pas à se charger ; le vent souffla avec tant de force, que plusieurs barques n'osèrent déployer les voiles ; mais notre pilote plus courageux en profita pour atteindre heureusement le port où il devait déposer sa cargaison de papier. Le lendemain, 28 octobre, après avoir opéré son déchargement, il voulut continuer sa route, quoique le vent fût encore plus violent que la veille ; il se flattait d'arriver ce jour-là même à *Han-Kéou*, terme de mon voyage, et dont nous étions encore à plus de trente lieues. Nous voilà donc emportés de nouveau au gré du vent et à pleines voiles.

« Pendant plusieurs heures notre barque cingla à merveille ; vous auriez dit un brick français ; encore lui aurions-nous peut-être disputé le pas. Le malheur fut qu'après avoir fait plus de vingt lieues, le vent, toujours déchainé, cessa d'être constant ; il nous venait par bouffées et nous prenait en travers. D'un autre côté, les vagues grossissaient à vue d'œil ; notre embarcation privée de son lest menaçait de chavirer, et en ce cas, il est certain que c'en eût été fait de nous tous, nous trouvant alors au milieu du lit du *Kiang* que les Chinois disent presque sans fond. Le pilote alarmé se hâta de serrer les voiles, et nous dirigea vers la côte ; mais il était trop tard : la proue n'eut pas plus tôt regardé la rive où nous tendions, qu'un coup de vent furieux nous y jeta avec la rapidité de l'éclair. En un instant, le gouvernail s'enfonce dans la vase et y reste immobile, les voiles tourmen-

tées par l'orage qui s'irrite de leur résistance, se déchirent ou emportent le sommet des mâts qui se brisent comme autant de roseaux. Un horrible cliquetis de vergues rompues se fait entendre sur nos têtes, tandis que sous nos pieds craquent les ais disloqués du navire, qui semble enfin et nous pose tous dans le fameux *Kiang*.

« Après avoir reçu, sans savoir comment, deux contusions au bras et à la jambe droite, dont les suites se sont fait sentir plus d'un mois, je me trouvai alors comme au sortir d'un sommeil brusquement interrompu; et, le croiriez-vous, ayant de l'eau au-dessus de la ceinture, planté sur les débris de la barque, je considérais pour ainsi dire sans surprise et sans émotion nos effets surnageant pêle-mêle autour du navire échoué.

« Un de nos guides me tira de cette stupeur léthargique en me criant : *Jésus, Marie!* En même temps il me tendait sa main que je saisis pour le rassurer. Les matelots ne sachant où donner de la tête, se bornaient à faire un grand tapage. « Sauvez avant tout les personnes, » leur criâmes-nous. Ils détachèrent aussitôt la chaloupe qui seule était demeurée intacte, et nous l'amènèrent. Après être montés dans la nacelle, nous nous mîmes à la remplir chacun d'une partie de nos effets. Craignant ensuite qu'elle ne coulât à fond, on s'empressa, les uns à force de rames, les autres avec des perches, de la conduire à terre, où malgré ma prétendue dignité de mandarin, j'aidai de mon mieux au sauvetage, piaffant dans la boue jusqu'aux genoux.

« Mais au plus fort de ce rude travail, quel indigne spectacle pour un Européen naufragé se présente à nos yeux ! Le *Kiang* s'était couvert de canots qui se dirigeaient vers nous, et, à mon grand étonnement, les matelots en

les apercevant se sont tous écriés : *Pou-hao ! pou-hao ! nous sommes perdus ! nous sommes perdus !* Je croyais au contraire que c'étaient autant de sauveurs qui volaient à notre secours : je fus bientôt guéri d'une si grande bonhomie. En un instant nous sommes cernés par ces pirates. Impossible dès lors de rien retirer du navire. Le cri de pillage se fait entendre, et nous sommes attaqués. Mon nom de mandarin aurait dû glacer et terrifier ces brigands ; on eut beau le faire sonner bien haut, comment pouvoir se faire entendre au milieu d'un si horrible brouhaha ?

« Un combat s'engagea entre nos sept pauvres matelots et les forbans qui croissaient toujours en nombre ; ils étaient peut-être plus de deux cents. La lutte cessait-elle avec nous, ils se battaient entre eux, les plus forts voulant se faire la part du lion. Ce qui m'étonna davantage et me fit en même temps le plus de peine, fut de voir quatre à cinq chaloupes montées uniquement par des femmes, de vraies harpies, qui surpassaient peut-être les hommes en ardeur pour le pillage.

« Pendant cette scène révoltante, des barques marchandes de toutes grandeurs montaient et descendaient le fleuve ; nous avions beau leur tendre les bras en signe de détresse ; arrivées à quelque distance de nous, elles faisaient un long détour, et le pilote ou le timonier, après nous avoir fait de la main plusieurs signes négatifs, continuait tranquillement sa route : on m'a dit ensuite qu'ils craignaient eux-mêmes de s'exposer au pillage.

« Quand il ne resta plus rien à prendre, une partie de ces maraudeurs se retira avec son butin ; alors nos matelots, enhardis par le petit nombre de ceux qui restaient, revinrent à la charge avec fureur, et cherchèrent à mettre

en pièces les bateaux des retardataires. Moins peut-être par commisération naturelle que par crainte de trop irriter ces misérables, et de provoquer de leur part une terrible revanche, je courus mettre le holà, en disant à nos marins que pour compenser autant que possible nos pertes, ils devaient traîner ces canots à terre au lieu de les détruire. Aussitôt ils s'élancent sur le plus proche, et le tirent à force de bras bien avant sur le rivage. Ceux qui le montaient étaient loin de s'attendre à ce que l'affaire prit une telle tournure; les voilà qui se jettent pêle-mêle dans le *Kiang* pour regagner d'autres barques; mais les nôtres, animés par le succès, se saisissent de deux fuyards, et me les amènent par leurs longues queues; puis ils retournent encore donner la chasse aux trainards, en sorte que tous se dispersèrent sans qu'il en restât un seul, à l'exception de nos deux prisonniers.

« Agenouillés dans la boue, devant moi qu'ils appelaient le grand *Lao-ye*, ou *seigneur*, ces deux misérables me faisaient mille prostrations et révérences, en me suppliant avec des hurlements affreux de leur accorder la liberté. Notre réponse fut d'abord qu'ils allaient payer pour tous leurs complices, et que pour faire un exemple dont ces détestables parages avaient besoin, la corde les attendaient à *Ou-Tchang-Fou* où nous allions les conduire. A la fin cependant, comme la nuit approchait, nous les relâchâmes après leur avoir fait promettre de revenir nous tirer de là, et tout en gardant le canot pour caution de leur parole.

« Après leur départ, je demandai à notre capitaine ce qu'il comptait faire des effets que nous avions sauvés. « Hélas! me répondit-il en poussant un profond soupir, « cette nuit même on nous les enlèvera. » De leur côté, les matelots se préparaient à une défense acharnée. « Vie

« pour vie, disaient-ils, nous vendrons du moins la nôtre  
 « bien cher ; nous repousserons l'attaque tant qu'une  
 « goutte de sang coulera dans nos veines. »

« Pour moi, prévoyant assez qu'en cas d'assaut, leur nombre et leur courage seraient insuffisants pour nous défendre, je délibérai en moi-même s'il ne serait pas expédient d'abandonner les bagages et de nous enfuir à travers champs, sous la garde de la Providence. Je m'en ouvris à mes fidèles conducteurs. « Père, c'est impossible, » me dit l'un d'eux qui avait fait l'office d'éclaireur en allant, au moment du pillage, chercher de tout côté du secours ; « Nous sommes ici dans un ilot, entre le lit principal du « *Kiang* et un bras considérable de ce fleuve. Faute d'issue, il faut se résoudre à y passer la mauvaise nuit qui « s'approche. »

« En effet, le jour était sur son déclin, le vent soufflait toujours avec plus de violence, et une grosse pluie commençait à tomber du ciel, dont l'aspect sombre et menaçant nous présageait une furieuse tempête : où trouver un abri ? Nous eûmes recours au bateau que nous avions pris à nos pirates, et qui n'avait pour nous protéger qu'un très-petit couvert en treillis de bambous sur le milieu. Après avoir amoncelé à l'entour tous nos effets, nous nous blottîmes dedans tous les dix, péle-mêle, accroupis les uns sur les autres.

« Mon cher confrère, que cette nuit fut longue ! dans quelles angoisses nous l'avons passée ! Harassés de fatigue, et n'ayant pas même un peu de place pour nous étendre ; succombant au sommeil, et n'osant nous y livrer qu'à demi, parce que nous regardions comme inévitable un nouvel assaut ; péniblement coudoyés et heurtés les uns par les autres, nous dûmes rester assis sur nos talons, et

encore fallait-il être continuellement aux aguets. Un peu après minuit, voilà que j'entends comme la voix d'une personne encore dans le lointain. « Ecoutez, m'écriai-je, les brigands reparaisent. » Après que chacun eut pendant longtemps prêté une oreille attentive, je passai pour avoir donné une fausse alarme. Mais l'événement vint bientôt après prouver le contraire : nous étions à jaser comme des pies, tandis que des inconnus s'approchaient, sans lumière et sans le moindre bruit, du gîte où nous étions retranchés. Lorsque enfin nous nous en aperçûmes, Dieu sait le violent *Qui vive!* que leur adressèrent nos matelots. Ils y répondirent d'abord d'un ton assez mesuré en nous demandant pourquoi nous nous étions emparés du bateau. « C'est, répartîmes-nous, parce que ceux à qui il appartient, ne sont que des pillards. Au reste, après l'avoir retenu pour passer la nuit, notre intention était de le leur restituer demain. »

« Après quelques autres pourparlers, auxquels nos gens ne mêlèrent que deux ou trois apostrophes d'une rage bien prononcée, et que mon guide *Tchang-siang-koung* sut parfaitement adoucir, en donnant le titre de *Lao-la-gin*, *vieillard-grand-homme*, au plus âgé de la troupe, ces inconnus ajoutèrent : « *Lao-ye* souffre trop dans cette position, nous l'engageons à nous suivre. — Et ses gens, répondis-je, qui les emmènera? — Nous viendrons les chercher au jour. — Ainsi seul, où allez-vous me conduire? — Dans la pagode du village. »

« Il est à remarquer que, par une superstition des plus inhumaines, les Chinois sont persuadés qu'il suffit d'être malheureux pour être coupable ; en nous recueillant dans leurs maisons, ils auraient craint d'attirer sur eux une partie des maux qu'ils voyaient peser sur nous,

et dont ils nous croyaient poursuivis par une justice céleste. Nous étions à leurs yeux des *fan-gén*, *malfaisants*, et des victimes du *Thien-ming*, *destin du ciel*.

« Je fis par leur dire que puisqu'ils venaient me sauver seul, je remettais au lendemain l'acceptation de leurs bons offices, et ils se retirèrent en répétant que la position était trop douloureuse pour un *Lao-yé*. Quelle était leur véritable intention? nous n'avons pu le savoir. Quant à moi, j'étais assez tenté de les suivre; mais pourtant, me disais-je, si à quelques pas d'ici ils me précipitaient dans le *Kiang*, pour se débarrasser de la crainte que plus tard je ne dénonce au vice-roi leur brigandage; après s'être défaits de moi, ne prendraient-ils pas au même piège mes compagnons d'infortune?...

« Notre situation, comme vous le voyez, était critique, et le reste de la nuit se passa dans de cruelles appréhensions; cependant personne ne reparut, et le jour, en ramenant la lumière, nous rendit l'espérance. Nos matelots reprirent la vie qu'ils semblaient avoir perdue. Plus heureux que le capitaine qui n'avait pu sauver une seule sapèque, je portais sur moi quelques pièces d'argent; je les montrai à nos marins; et par je ne sais quelle magie secrète, de morts qu'ils étaient auparavant, les voilà ressuscités. *Poupa-leao!* s'écrient-ils, *plus rien à craindre!* *Thien-y, thien-y!* *le ciel est pour nous! le ciel est pour nous!* ce qu'ils entendent du firmament, sans s'élever jusqu'à l'idée de l'Être suprême qui en est l'auteur.

« A l'instant, et malgré une pluie d'orage qui n'avait guère cessé de la nuit, quelques matelots s'en allèrent à la recherche d'un moyen de salut; les uns se placèrent en observation sur le rivage, afin d'adresser des signaux de détresse au premier navire qui s'offrirait à leur vue;



vaine attente : il ne s'en présenta pas un seul durant toute la journée. Les autres qui s'étaient dirigés vers le bras secondaire du *Kiang*, aperçurent bien un certain nombre de barques amarrées à l'autre rive ; mais ils eurent beau supplier ceux qui les montaient, et faire luire les *taëls* à leurs yeux, pas un mouvement ne se fit en leur faveur ; ils crurent seulement entendre qu'on leur disait pour toute réponse : « Nous tenons plus à notre vie qu'à votre argent ; attendez que le vent cesse ; nous irons à votre secours dès que nous le pourrons sans danger. »

« Ce péril qu'ils n'osaient affronter ni par cupidité ni par compassion, nos gens se décidèrent à le braver sur leur faible chaloupe, qu'ils s'étaient jusque-là ménagée comme une dernière planche de salut. La nacelle mise à l'eau, trois ou quatre coups de vagues suffirent pour la leur enlever : heureusement qu'aucun d'eux ne fut emporté avec elle. En la voyant poussée au large par les flots, notre capitaine jeta un cri de désespoir : « Cette fois nous sommes perdus ! » dit-il, et il se mit à verser un torrent de larmes.

« Pour moi, au milieu de tant de revers, j'avais encore la force de retenir les miennes ; je m'abandonnais, à la vérité, aux plus affligeantes réflexions ; mais il me restait une secrète espérance ; je pensais qu'après tant d'épreuves, le Seigneur ferait éclater sur nous sa providence : « Priez, disais-je à mes deux chrétiens, priez Dieu qu'il nous envoie enfin quelque ange libérateur. »

« Quelques heures après l'enlèvement de la chaloupe, le capitaine prit le parti d'aller lui-même à la découverte. Peine perdue ; le résultat de son excursion, comme celui des précédentes, fut qu'il n'y avait point de secours possible tant que durerait la tempête. Je dois avouer qu'à son

retour la consternation devint générale et qu'elle fut à son comble. Tous, jusqu'à moi, nous crûmes arrivé le moment du sacrifice. Le jour touchait à sa fin, le vent et la pluie continuaient avec la même violence. Oh ! pour le coup, je le répète, je sentis toute espérance s'évanouir dans mon cœur. Il nous semblait voir le ciel et la terre armés en même temps contre nous conspirer ensemble notre perte. Depuis deux jours, nous n'avions pris aucune espèce d'aliments. Notre corps, meurtri par le naufrage, était encore couvert d'habits humides, et cela sans avoir pu prendre un peu de repos. Nous allons donc mourir ici de faim et de froid, me disais-je, ou plutôt les brigands qui nous ont épargnés la nuit dernière, nous réservent pour celle-ci une visite dans laquelle nous serons tous égorgés.

« Je n'étais pas non plus très-rassuré sur le compte de nos matelots, tous païens, qui auraient bien pu se dédommager de leurs pertes à nos dépens, et se défaire de nos personnes pour mieux jouir de nos dépouilles.

« Ce qui me faisait le plus de peine était de périr ainsi sur ce misérable îlot, sans aucune utilité pour la Religion, après avoir si souvent et si ardemment désiré l'honneur de pouvoir un jour prêcher un mandarin dans son prétoire, et, au sortir de là, d'être envoyé au martyre.

« A ce regret se mêlaient des souvenirs qui m'inspiraient de justes craintes. Je me rappelais avoir entendu dire qu'à la nomination du deuxième Vicaire apostolique de la Corée, le courrier qui lui portait les insignes épiscopaux, ayant été, pendant son voyage à travers la Chine, arrêté par des voleurs, dépouillé de tout et puis garrotté à un arbre, fut ensuite rencontré dans un si pitoyable état par des satellites qui le détachèrent. C'était bien jusque-là.

Mais ses libérateurs, ayant appris à quelle espèce de gens il avait eu affaire, se mirent aussitôt à leur poursuite, et avec les malfaiteurs s'emparèrent aussi des objets volés, ce qui donna sujet à une grande persécution. Je craignais également de voir se renouveler à peu près la même scène. Comment pourrait-il se faire, me disais-je, qu'un pillage accompli en plein jour, et auquel tant de mauvais sujets ont pris part, n'éveillât pas enfin l'attention et la vigilance de l'autorité? Peut-être mes ornements, mon crucifix et autres objets de religion sont-ils déjà entre les mains des magistrats! Tout le monde ne sait-il pas ici que les *makouay*, satellites chargés de répondre des voleurs aux mandarins, partagent le plus souvent le butin avec eux, à condition de protéger leurs nouvelles tentatives de rapines. Comment pourrait-il donc se faire qu'en partageant nos dépouilles, ils n'aient pas reconnu que les objets enlevés appartenaient, pour la plupart, au culte des chrétiens, à cette religion des martyrs et des proscrits, contre laquelle on avait récemment publié tant d'édits dans tout le Houpé? Quelle bonne fortune pour eux que cette découverte! Outre qu'ils y gagnaient la prime promise aux dénonciateurs d'un prêtre, ils faisaient preuve de vigilance, et se trouvaient, par la seule arrestation d'un Missionnaire, dispensés pour longtemps d'être sévères envers les malfaiteurs. Aussi ne voyais-je que la prison au sortir de notre flot, si toutefois j'en sortais; et s'il fallait y mourir, je tremblais de léguer encore la persécution à une province déjà inondée de sang chrétien.

« Que faire pourtant pour conjurer ce malheur? J'avais déjà beaucoup prié, et non-seulement je ne voyais pas mes supplications suivies d'un heureux dénouement; mais chaque pas, au contraire, nous enfonçait plus avant dans l'abîme. Il me vint alors, quoique un peu tard, l'idée

d'une nouvelle prière, que voici : « Seigneur, ne repoussez pas mon humble demande ; par l'intercession de votre nouveau martyr, Jean-Gabriel Perboyre, venez à notre secours ! » Je la répétai trois fois avec une ferveur dont je trouverais peu d'exemples dans ma vie ; après quoi, me persuadant que je venais d'accomplir en grande partie ce que j'avais à faire, soit pour la vie, soit pour la mort, je m'abandonnai à la divine Providence, et comme déchargé du poids de mes inquiétudes, je succombai enfin au sommeil.

« A peine étais-je assoupi, qu'un matelot s'écrie : « Voici un bateau ! voici un bateau ! » Celui qui le montait ne venait probablement que pour épier s'il restait quelque chose à prendre. A notre vue, il voulut passer outre, sous prétexte que les vagues étaient encore trop hautes pour qu'il pût aborder sans danger. Mais Dieu permit qu'à force de promesses et de prières, le nautonnier qu'il nous envoyait, consentit à chercher et trouvât enfin, à une centaine de pas de nous, un endroit accostable. Quatre ou cinq de nos gens s'emparent à l'instant de sa nacelle, pour aller à la station la plus voisine située à peu de distance. J'aurais bien voulu être de la partie ; mais le batelier s'y opposa, soutenant qu'avec un plus grand nombre de passagers son frêle esquif courrait risque d'être englouti. Je dus donc me contenter de la promesse qui me fut faite, qu'on allait, pour nous, louer au port une plus grande barque. Nous pouvions d'ailleurs attendre plus patiemment leur retour : la pluie avait cessé, le vent se calmait, notre cœur si abattu se trouvait à moitié relevé de son accablement, après une si cruelle angoisse, la plus grande que j'aie eue de ma vie, parce qu'elle en a été la plus longue.

« Nos matelots, fidèles à leur parole, après avoir,

comme de juste, apaisé la faim qui les dévorait, n'eurent rien de plus pressé que d'exposer nos malheurs au commandant du port. Il eut ou il fit semblant d'avoir grande pitié de notre position, et dépêcha, pour nous en tirer, un des six navires au service de la station. Les huit hommes qui le montaient, quoique d'une taille et d'une force peu ordinaire, avaient grand'peine à vaincre la houle encore soulevée par la tempête expirante. Ramant de toute la vigueur de leurs bras, et toujours en cadence pour mieux s'animer, ils nous amenèrent à l'entrée de la rade, où j'aperçus peut-être plus de trois cents personnes, accourues pour voir un mandarin avec la mine d'un naufragé. De tous ces spectateurs, partagés en deux rangs, les uns riaient aux éclats, les autres semblaient s'apitoyer sur mon sort; la plupart me voyant chanceler, ou m'offraient un appui bienveillant, ou m'adressaient quelques mots de politesse. Enfin, après être tombé en défaillance dans la boue une dizaine de fois, je parvins en face de l'hôtellerie où m'attendait avec toute son escouade un preux caporal chinois, que je distinguai des autres à son espèce de schakot. Il me reçut en grande cérémonie. Par ses soins un grand feu m'avait été préparé, une sorte de collation avait été servie, et je pus en toute liberté rompre une diète absolue de plus de deux jours, en faisant main-basse sur une assiette pleine de pâtisseries, et tout en répondant à mille questions plus embarrassantes les unes que les autres.

« En attendant on m'appréta un bon souper, pour lequel notre commandant et notre majordome voulurent être de la partie, afin de me continuer une courtoisie dont je me serais fort bien passé, d'autant plus qu'un de mes conducteurs avait déjà eu l'imprudence de dire que, dans le pillage, j'avais perdu deux malles contenant des effets très-

précieux. Le caporal, voyant les spectateurs se retirer peu à peu, revint sur cet article qui m'avait jusqu'alors tant intrigué ; car j'appréhendais qu'on ne les eût recouvrées, et qu'à la vue de l'étrange contrebande qu'elles renfermaient, on ne se doutât de mon caractère. Je m'aperçus cependant qu'il me craignait autant que je le redoutais moi-même. Et en effet, c'était une chose assez humiliante pour un homme de sa profession, payé avec ses gardes-côtes pour maintenir le bon ordre, qu'à sa barbe on fût venu impunément attaquer et dépouiller jusqu'à un mandarin ! Il commença donc par s'excuser en m'exposant que l'année avait été des plus malheureuses, à cause de l'inondation qui s'était élevée plus haut et qui avait duré plus qu'à l'ordinaire. « Ces parages, ajouta-t-il, « confinant aux dépendances de trois grandes villes, pul- « lulent de malfaiteurs de toute espèce, qui, pour- « suivis devant les tribunaux d'une juridiction, passent « aussitôt sur le territoire des autres pour s'esquiver et « gagner du temps, en sorte qu'il est impossible d'en « finir avec eux. » Ravi de lui voir ainsi prendre la défensive, je l'eus bientôt rassuré sur les suites de sa coupable négligence, en lui répondant que j'étais parfaitement au fait des difficultés de sa position, que je ne tenais pas à mes malles, qui réellement contenaient des objets précieux et même de l'argent ; mais que j'en faisais volontiers le sacrifice, pourvu que je pusse sain et sauf parvenir à Han-Keou ; qu'en supposant même que plus tard il pût les découvrir, je lui en faisais l'abandon, à condition pourtant qu'il ferait punir les ravisseurs.

« Le repas fini, mes convives insistèrent pour me faire passer la nuit à l'auberge, afin d'y reposer plus à mon aise ; mais je m'y refusai, pour me mettre à l'abri de tout leur babillage. Je retrouvai au port nos bons matelots, dé-

pouillés de tout , qui m'attendaient pour me prier de leur faire à chacun l'aumône de ce qui lui était nécessaire pour s'en retourner dans sa famille , service que je leur rendis bien volontiers , parce qu'en effet ils m'avaient toujours été très-fidèles. Après tous les mouvements d'une scène si étrange , pendant laquelle j'avais été forcé de jouer tant de rôles bizarres , dans quel profond et tranquille sommeil je fus bientôt enseveli au fond de ma nouvelle barque ! On aurait pu , je crois , m'écorcher que je n'aurais rien senti. »

*( La suite au prochain Numéro. )*

---

---

## MISSIONS DU CANADA.

---

A mesure que le champ des Missions devient plus vaste et plus fertile, le Seigneur y appelle aussi des ouvriers plus nombreux. Il ne suscite pas seulement des apôtres isolés à ce divin ministère, il fait naître encore des Congrégations nouvelles, dont le dévouement collectif répond mieux à des besoins généraux. Parmi ces Institutions récentes, il en est une que nous ferons aujourd'hui connaître plus spécialement à nos lecteurs : c'est la première fois qu'elle prend place dans les Annales, et nous devons indiquer son origine avant de raconter ses travaux.

La Société des *Oblats de Marie Immaculée*, fondée dans le midi de la France par Mgr de Mazenod, évêque actuel de Marseille, compte déjà plus de dix-huit ans d'existence. Elle n'avait encore signalé son zèle qu'autour de son berceau, lorsqu'en 1841, Mgr Bourget, évêque de Montréal dans le Canada, étant venu en Europe pour des affaires liées aux intérêts de la Religion, et en particu-



lier pour chercher des hommes apostoliques qu'il désirait établir dans son diocèse, demanda à Mgr de Mazenod une colonie de ses prêtres *Oblats de Marie*. Ses pieux désirs furent exaucés, et le digne Prélat, auquel l'Eglise du Canada était déjà si redevable, eut la consolation d'y introduire encore ces nouveaux collaborateurs.

Leur maison ayant été régulièrement constituée, ils commencèrent aussitôt les travaux de leur ministère, que le Seigneur accompagna partout d'abondantes bénédictions. Les *Oblats de Marie Immaculée* au Canada sont actuellement au nombre de dix-neuf, dont quinze Missionnaires profès et quatre novices. Ils possèdent trois établissements. L'un, qui est à Longueuil, où réside le visiteur général et où se trouve le noviciat, est spécialement chargé du soin spirituel des Townships. On appelle de ce nom les habitations dispersées sur les frontières du Canada et des Etat-Unis, qui, ne possédant pas une population assez nombreuse, ne peuvent être érigées en paroisses avec un prêtre à poste fixe. On conçoit aisément les besoins religieux de cette portion peu favorisée du troupeau.

Une autre communauté des *Oblats de Marie*, appelée par Mgr Signay dans le diocèse de Québec, a été établie dans la partie nord-est du Saguenay, sur les bords de la rivière qui porte ce nom. Outre les missions et les retraites données aux paroisses catholiques, les Pères de cette maison embrassent l'apostolat des sauvages, dont quelques tribus occupent toujours les sources de la rivière Saint-Maurice et du Saguenay, ainsi que les rives du Montmorency.

Plus au nord, vers le 52<sup>m</sup> degré de latitude, il existe encore des Indiens *Papinachois*, entre les lacs Amnitchagan, Papimouagan et Pirretibi. A la droite du fleuve Saint-

Laurent, vers la partie orientale du Bas-Canada, appelée Gaspésie, on trouve aussi les restes des *Mismaks* ou *Gaspétiens*, autrefois très-nombreux, et remarquables par leur civilisation avancée. Les débris de ces différentes peuplades, encore infidèles, étaient visités depuis plusieurs années par MM. de Saint-Sulpice et par d'autres prêtres canadiens. Grâce à leur zèle, de grands succès ont été obtenus; il en est même plusieurs qui ont recueilli, avec une abondante moisson d'âmes, la palme ordinaire du dévouement: victimes de leur charité, ils ont succombé aux fatigues d'un si pénible ministère. Aujourd'hui les Pères *Oblats de Marie Immaculée* ont la sollicitude de toutes ces Missions, et quelques-uns d'entre eux doivent, chaque année, parcourir les différents postes où se groupent les sauvages, afin de faire parmi eux de nouveaux prosélytes, et de fournir à ceux qui sont déjà chrétiens les secours de la Religion. Ils se proposent, dès que leur nombre le permettra, de pousser leurs courses dans le Labrador, jusqu'au pays des Petits-Esquimaux, pour en arracher les habitants, soit à leur idolâtrie, soit à la séduction des frères Moraves, qui ont déjà formé parmi eux quelques établissements.

La troisième maison des *Oblats de Marie Immaculée* est à Bytown, diocèse de Kingston, dans le Haut-Canada. Les membres de cette communauté, comme ceux de Montréal, sont destinés à donner des missions aux paroisses déjà formées, et à évangéliser la population catholique disséminée dans l'intérieur des terres. Outre ce ministère, ils embrassent encore celui des *chantiers*. Jusqu'ici des milliers de bûcherons, dispersés pendant six mois de l'année dans les forêts, pour s'y livrer à l'exploitation des bois, étaient dans le plus complet abandon sous le rapport religieux. Confiés aux soins des *Oblats de Marie Immaculée*, ils pourront désormais participer aisément à tous les secours spirituels que le zèle et la charité savent multiplier,

quand il s'agit du salut des âmes. Les Pères de la maison de Rytown sont, de plus, chargés de porter le flambeau de la foi aux sauvages *Algonquins* et *Abitibes*, répandus dans la partie nord-ouest du Canada, entre les 50<sup>me</sup> et 52<sup>me</sup> degrés de latitude. Autrefois nombreuses, ces tribus sont maintenant réduites à une bien faible population : les guerres fréquentes, qu'elles se sont faites entre elles, ou qu'elles ont soutenues contre les blancs, les avaient déjà cruellement décimées vers la fin du dernier siècle ; et depuis, l'émigration européenne allant toujours croissant, ces sauvages, refoulés dans leurs forêts, ont péri pour la plupart de faim et de misère.

De son côté, Mgr le Vicaire apostolique de la Baie d'Hudson appelle aussi les *Oblats* dans son immense district ; ils vont y commencer leurs travaux l'été prochain. Or, dans ces contrées presque aussi vastes que l'Europe, et qui s'étendent du 70<sup>me</sup> au 142<sup>me</sup> degré de longitude occidentale, et du 48<sup>me</sup> au 68<sup>me</sup> de latitude boréale, c'est-à-dire d'un côté depuis les limites occidentales du Labrador jusqu'au delà des Montagnes-Rocheuses vers les bords de l'Océan Pacifique, et de l'autre depuis le lac supérieur et les frontières septentrionales des Etats-Unis jusqu'à la mer Glaciale, il n'y a que cinq prêtres dont la vie entière, absorbée par les soins que réclame une population d'environ trois mille catholiques, suffit à peine à la visite des divers postes de la Compagnie anglaise.

Ces prêtres, malgré tout leur zèle, n'ont pu encore jeter qu'en passant la bonne semence dans ces immenses régions, où la plupart des tribus ont conservé leur indépendance. Bientôt ils espèrent aller se fixer au centre de ces peuplades presque encore inconnues, qui portent différents noms suivant les contrées qu'elles occupent, et qui toutes paraissent disposées à bien accueillir les ministres de l'Evangile.

*Lettre du R. P. Bourrassa, Missionnaire Oblat de Marie Immaculée, au R. P. Honorat, de la même Congrégation.*

Trois-Rivières, le 25 juillet 1844.

• **MON RÉVÉREND PÈRE,**

« Nous voici de retour de notre Mission sur le Saint-Maurice. Les fruits de grâce et de salut dont Dieu a bien voulu couronner nos faibles travaux, nous ont amplement dédommagés des fatigues d'un si pénible voyage.

« Le Saint-Maurice, dont le cours est d'environ deux cents lieues, serait une très-belle rivière sans les rapides et les chutes fréquentes qui en rendent la navigation si difficile. C'était aux sauvages qui en bordent les rives que nous étions envoyés, M. Marault et moi, pour remplacer M. Paymant, missionnaire plein de zèle et de vertu qui les avait visités l'année précédente, mais qui se trouve pris en ce moment d'un rhumatisme universel, par suite des souffrances qu'il a endurées dans ses courses apostoliques. Ces sauvages, qui se nomment *Téte-de-boule*, ne sont évangélisés que depuis sept ans, et déjà ils donnent beaucoup de consolation aux Missionnaires qui leur ont porté la bonne nouvelle. Je ne vous raconterai dans ma lettre que les détails de notre dernière expédition.

« Nous étions partis des *Trois-Rivières* le 8 juin; notre embarcation consistait en un canot d'écorce, de vingt

à vingt-cinq pieds de longueur, monté par cinq hommes et un jeune sauvage qui avait passé l'année chez M. Paymant ; nos effets et nos petites provisions alimentaires composaient toute la cargaison. Pour ne point nous arrêter à de trop longs préliminaires, je ne décrirai pas notre voyage sur le Saint-Maurice, ni les divers incidents qui l'ont accompagné. Vous pouvez vous en faire une idée en vous représentant deux Missionnaires, montés sur un frêle esquif, voguant seuls sur une grande rivière dont le courant permet à peine de faire une demi-lieue à l'heure, ne voyant autour d'eux que rochers, précipices et arbres gigantesques, obligés, à cause des fréquents et longs portages, de mettre souvent pied à terre et de charger sur leurs épaules, non-seulement leurs provisions et leur petit bagage, mais encore le navire lui-même qu'il devient impossible de conduire sur le fleuve.

« Ajoutez à cela que les campements de la nuit, qui auraient dû nous délasser un peu de la fatigue du jour, ne nous présentaient pas un repos fort agréable. Le souper et le lit étaient en parfaite harmonie avec notre étrange manière de voyager, et dignes en tout de la vie apostolique. Ordinairement nous nous arrêtions vers le crépuscule, auprès de quelques grandes chutes. Nos gens commençaient par décharger le canot et le renverser sur la rive ; chacun prenait ensuite part aux préparatifs du souper : l'un coupait du bois, l'autre apprêtait la chaudière, un troisième faisait jaillir de la pierre des étincelles, qu'il recueillait sur quelques feuilles sèches. En quelques instants une vapeur assez abondante s'élevant de notre marmite avec l'odeur de la viande salée, nous avertissait que nous pouvions commencer notre modeste repas.

« Comme le nombre des plats se réduisait à la plus simple expression, un morceau de porc nous servant tout à la fois d'entremets et de second service, quelques mi-

notes suffisaient pour arriver à la fin de l'agreste banquet. Venait ensuite la prière que nous faisons en commun, et puis il fallait songer à préparer son gîte pour le repos de la nuit. Alors nous dressions notre petite tente sur le terrain le plus uni et le moins humide; chacun se munissait de deux couvertures en laine, dont l'une, mise en double, servait de matelas, l'autre recouvrait le corps pour le défendre du froid et de la rosée, et nous voilà couchés aussi gaiement que si nous avions été sur le meilleur lit et dans l'hôtel le plus confortable. Demander ensuite si l'on dormait bien, c'est autre chose; car outre que nos épaules ne s'accoutumaient pas très-facilement à la dureté de notre couche, nous étions continuellement tenus en éveil par une armée innombrable d'insectes qui ne nous laissaient aucun repos. Tous les maringouins, les moustiques et les brulots des forêts voisines semblaient s'être donné rendez-vous sous notre tente; le nombre en était tel, qu'à peine pouvions-nous respirer, et vous devez penser s'ils nous épargnaient les coups d'aiguillon!

« Nous avons ainsi voyagé une vingtaine de jours, tantôt naviguant sur le fleuve, tantôt campés sur sa rive, et d'autres fois marchant à pied et obligés de nous frayer péniblement le chemin à travers les bois. Je ne vous dirai rien des beautés de cette nature grandiose, qui ne se rencontrent nulle part si frappantes que dans l'Amérique du Nord; mais je dois pourtant faire une exception en faveur de la fameuse chute du *Chawenigan*. Nous avons passé la nuit du 9 juin au pied de cette cataracte. Le lendemain, accompagné du charpentier et de notre jeune sauvage, je voulus aller jouir de cette cascade importante; dont la veille nous n'avions pu voir que la partie inférieure. Nous grimpâmes à travers un bois touffu jusqu'au sommet de la colline, d'où se précipitent en tourbillonnant les eaux limpides du Saint-Maurice. Un bruit sourd et

majestueux nous avertit que nous n'étions pas éloignés du gouffre, et quelques minutes après nous contemplions, à son point de vue le plus heureux, cette scène magnifique.

« Une île, ou plutôt un amas de rochers, en divisant la rivière à l'endroit de la chute, forme ainsi deux immenses cascades dont les eaux se rejoignent au fond de l'abîme pour reprendre leur course en commun. Nous ne vîmes que la branche *Est* de la cataracte, le temps ne nous permettant pas de visiter celle du *Nord* qui, à ce qu'on assure, l'emporte de beaucoup sur la première. Cette chute du Saint-Maurice, située à douze lieues des Trois-Rivières, a près de cent pieds d'élévation; elle est visitée par un grand nombre d'étrangers que la curiosité y attire de toutes parts. Mais j'allais oublier ma promesse de m'abstenir de toute digression. Et pourtant il faut vous raconter encore une circonstance de notre voyage, qui se rattache plus directement à mon but.

« Le 16 juin, huit jours après notre départ, étant au bas des huit grands *rapides* qu'on aperçoit après le fameux passage de la *Juque*, nous ne fûmes pas peu surpris d'y trouver un canot qui venait à notre rencontre. Il était monté par quatre jeunes hommes de la tribu sauvage des *Têtes-de-boule* qui, partis de Warmantashig le 12, avaient fait en quatre jours près de quatre-vingts lieues. Ils nous saluèrent affectueusement, mais ils paraissaient tristes. M. Marault leur demanda en langue *Abénaqui* quel pouvait être le sujet de leur peine. L'un d'entre eux répondit : « Nous sommes surpris et attristés de ne point  
 « voir la *robe noire* qui nous a visités l'année dernière.—  
 « M. Paymant a failli mourir et n'a pu cette fois retourner parmi vous, leur a répondu M. Marault, et  
 « comme le Gardien de la prière (l'Evêque) ne veut  
 « pas vous abandonner, il nous a envoyés à sa place pour  
 « vous instruire. » Ces quelques paroles suffirent pour

les satisfaire. Continuant alors de s'adresser à mon confrère, ils lui dirent : « Nous étions très en peine de toi à Wamantashing, voyant que tu n'arrivais pas ; alors nous nous sommes dit : Partons et allons vite au-devant de la robe noire. Nous avons donc descendu le fleuve, bien résolus de poursuivre notre route jusqu'au grand village (Québec), si nous ne t'avions rencontré. Maintenant, merci au Grand-Esprit qui veut que tu sois venu au milieu de nous ; nous allons le prier pour qu'il te protège jusqu'à ton arrivée à la cabane de la prière (l'Église), où tu dois nous instruire. »

« Ces bons néophytes ne voulurent plus se séparer de nous ; leur canot voguait à côté du nôtre pendant les six jours que nous employâmes à nous rendre au poste de Wamantashing. Nous y arrivâmes le 22, à la tombée de la nuit. En présence de ce lieu tant désiré, à la vue des sauvages dispersés sur la rive du fleuve, quelles douces émotions s'emparèrent de mon âme ! Dangers du voyage, travaux, fatigues, privations ; tout avait disparu en apercevant à deux pas de moi des amis, des frères, plus que cela, des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, que j'étais appelé à sauver ! Je ne les connaissais pas encore ; mais la peine qu'ils m'avaient coûtée me les rendait bien chers.

« Je les voyais, hommes, femmes et enfants, sauter de joie et exprimer à leur manière le bonheur qu'ils éprouvaient de notre arrivée au milieu d'eux. A mesure qu'avancait notre barque, on se hâtait de terminer sur la rive les préparatifs de notre réception. Sur les ordres de M. McLeod, commandant du poste, le pavillon avait été hissé, et les hommes réunis en groupe chargeaient leurs fusils. Nous mettons pied à terre, et aussitôt une décharge générale se fait entendre pour nous saluer. Après quelques paroles échangées avec M. McLeod, après nos



remercîments pour ses offres obligeantes, nous vîmes à nos sauvages : il fallut leur donner à tous la main ; comme ils étaient nombreux, la cérémonie fut assez longue. Ils ne nous quittèrent plus de tout le soir, et la journée fut terminée par la prière en commun que nous fîmes au pied d'une grande croix.

« Le 22, nous eûmes le bonheur de célébrer la sainte Messe dans un des appartements du fort. Oh ! que j'offris de bon cœur à Dieu la victime sans tache pour le salut de ces pauvres Indiens !

« Après le saint Sacrifice, *Oskiloï*, un des chefs, suivi de plusieurs hommes de sa tribu, vint nous demander audience. S'adressant à M. Marault, il lui parla ainsi :  
 « Mon Père, te voilà enfin au milieu de nous ; qu'il y a  
 « longtemps que nous t'attendions ! cinq dimanches sont  
 « passés depuis que nous sommes ici ; nos provisions  
 « sont toutes consommées, et nous ne prenons presque  
 « pas de poisson, parce que l'eau est trop haute. Les en-  
 « droits où il y en avait beaucoup, en sont aujourd'hui  
 « tout à fait dépourvus. Qu'allons-nous devenir, mon  
 « Père ? Cependant nous aimons mieux mourir que de  
 « nous passer de confession cette année. Voici ce que nous  
 « avons résolu. Si la pêche est toujours malheureuse,  
 « nous jeûnerons pendant dix jours pour demeurer avec  
 « toi ; nous souffrirons, mais n'importe ; nous le ferons  
 « avec plaisir pour sauver notre âme. Au bout de dix  
 « jours, si le Grand-Esprit ne nous envoie pas de pois-  
 « son, la nécessité nous forcera de partir ; nous te quitte-  
 « rons enfin, quoique avec beaucoup de peine. »

« *Oskiloï* ayant cessé de parler, nous lui répondîmes que notre intention avait été d'abord de nous arrêter quelques jours à Warmantashing ; mais, ajoutâmes-nous, puisque la disette de vivres ne vous permet pas de demeurer plus longtemps, nous allons nous acheminer ensemble

vers la chapelle de Kikendate. Nous nous mêmes, en effet, en marche le lendemain; je pris les devants avec quelques sauvages qui m'offrirent leur canot, et le 27 nous mettions pied à terre à Kikendate. Un coup de fusil tiré à dessein avertit de notre arrivée les sauvages campés aux environs de la chapelle.

« Ils vinrent en très-grand nombre me présenter leurs félicitations. Je causai assez longtemps avec eux; ils étaient si heureux de posséder un Missionnaire, qu'ils ne savaient comment exprimer leur reconnaissance. Le lendemain M. Marault arriva avec le reste des Indiens que nous avons rencontrés à Warmantashing. Nous réglâmes aussitôt les exercices de la Mission, que mon confrère ouvrit le soir même par une instruction préparatoire.

« Nos sauvages, après une si longue attente, ne pouvaient être plus avides de la parole sainte, et dès les premiers jours nous pûmes jouir amplement des fruits de leurs bonnes dispositions. Les catéchumènes surtout se distinguaient par le zèle et l'ardeur qu'ils mettaient à s'instruire, afin d'avancer l'heureux moment où, par le baptême, ils seraient enfin admis au nombre des fidèles. Les plus grands sacrifices n'étaient comptés pour rien quand, à ce prix, il fallait mériter la grâce de recevoir ce premier sacrement. Nous les tenions à l'église plus de six heures par jour; la plus grande partie de ce temps était destinée au catéchisme et à des instructions familières, où tout le monde assistait. Bien loin d'être fatigués de ces exercices, qui auraient pu paraître longs même à des chrétiens plus formés, ils n'étaient pas plus tôt sortis de la chapelle, que se réunissant en divers groupes, ils tâchaient de se rendre compte entre eux des choses que nous leur avions dites, et cela durant des heures entières, quelquefois même bien avant dans la nuit.

« Dans leurs doutes et difficultés, ils venaient con-

sulter les Missionnaires ; alors , que nous fussions couchés ou non , endormis ou éveillés , il fallait leur donner audience et répondre à toutes leurs questions. Nous le faisons d'autant plus volontiers que ces éclaircissements fournis à quelques-uns , étaient aussitôt par eux répétés à tous , et nous épargnaient ainsi de longues explications sur les mêmes sujets.

« Grâce à cette ardeur pour apprendre les vérités de la Religion , nous pûmes , dans l'espace d'une quinzaine de jours , administrer le sacrement de baptême à vingt personnes , adultes pour le plus grand nombre , et bénir six mariages. Nous préparâmes , de plus , à la communion cinquante sauvages qui avaient été baptisés les années précédentes. Outre les heures désignées pour les instructions , nous avons destiné d'autres moments de la journée à la prière , qui se faisait toujours en commun. C'est là , dans ces douces réunions de frères , que j'étais profondément touché de voir la solitude embellie par tant de piété et de ferveur : vous auriez dit des Anges plutôt que des hommes ; fortement appliqués à l'objet de leur foi et de leur amour , ils paraissaient avoir oublié la terre. Leur modestie dans le lieu saint était parfaite , surtout pendant le saint Sacrifice. Malheur à celui qui par légèreté eût seulement tourné la tête ; un soufflet vigoureusement administré par un de ses voisins , l'eût sur-le-champ averti de sa faute.

« Ces intéressants néophytes aiment beaucoup la prière , et en font pour ainsi dire leur nourriture quotidienne. Pour les pères et mères , c'est une consolation autant qu'un devoir d'en inspirer le goût à leurs enfants , et plus d'une fois nous avons eu occasion de juger par nous-mêmes que leurs peines n'étaient point perdues , que la semence jetée dans ces jeunes cœurs tombaient sur une bonne terre.

« Vous me permettrez , en terminant cette lettre , de

vous en citer un exemple entre mille dont j'ai été témoin. Un soir que je m'entretenais avec nos hommes dans l'es-pèce de sacristie qui nous servait de logement, j'entendis tout à coup une voix d'enfant qui semblait partir du lieu saint. Il était environ dix heures et demie du soir. Curieux de savoir ce que ce pouvait être, je regarde à travers les fentes de la cloison, et j'aperçois deux petits enfants qui paraissent avoir de huit à dix ans ; le plus jeune, modestement agenouillé en face de l'autel, faisait sa prière, tandis que l'autre, debout à côté de lui, veillait à ce qu'il s'acquittât bien de ce devoir sacré. La prière finie, le jeune Mentor fait baiser la terre à son petit élève, l'accompagne jusqu'à la porte de la chapelle, lui présente de l'eau bé-nite avant de le laisser sortir, et revient ensuite se mettre à genoux près du sanctuaire pour y continuer sa prière qui dura encore assez longtemps ; après quoi il se retira pour aller prendre son sommeil, qui dut être bien doux après une telle action. A ce touchant spectacle, je ne pus retenir mes larmes ; le souvenir de ces deux innocentes créatures ne pourra plus s'effacer de mon esprit ; il me semble les voir encore, offrant à ce Dieu, qu'ils ne con-naissaient que depuis quelques jours, l'hommage d'un cœur pur et ingénu.

• Enfin, grâce aux dispositions extraordinaires de ces bons Indiens, il ne reste plus dans toute leur peuplade que trois infidèles ; encore donnent-ils des marques d'une prochaine conversion. Tous les autres sont d'une conduite irréprochable, et nous font espérer que tant qu'ils ne communi-queront pas avec les *blancs*, ils seront toujours de fervents chrétiens. Les progrès qu'ils ont faits dans la tem-pérance et les autres vertus sont vraiment surprenants, et eux-mêmes en sont étonnés : « Que nous étions mé-  
« chants, nous disait l'un de ces sauvages, avant que  
« MM. Dumoulin et Paymant eussent pénétré dans nos

« déserts ! que de bien ils ont fait à notre âme, et que  
 « nous nous trouvons changés aujourd'hui. Ah ! mon Père !  
 « remercie nos frères les *bons priants* (les Associés de la  
 « Propagation de la Foi) à cause des *robes noires* que  
 « nous devons à leur générosité. »

« Tel est, mon révérend Père, le peuple béni de Dieu  
 auquel j'ai été envoyé cette année. J'aurais volontiers  
 passé le reste de mes jours auprès de ces chers néophytes ;  
 mais le temps fixé pour notre départ était venu. Tous  
 les préparatifs de voyage étant donc faits, nous nous em-  
 barquâmes de nouveau sur le Saint-Maurice, et quittâmes,  
 non sans regret, cette terre de bénédictions où le Seigneur  
 nous avait fait trouver une moisson si abondante.

« J'ai l'honneur d'être, mon révérend Père, avec un  
 profond respect, votre très-humble et très-obéissant ser-  
 viteur,

« A. M. BOURRASSA, O. M. I. »

---

*Extrait d'une lettre du révérend Père Fissette, Oblat de Marie Immaculée, au révérend Père Guigues, de la même Congrégation.*

Québec, le 3 août 1844.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Je suis de retour à Québec depuis hier, et je m'empresse de vous rendre compte de notre Mission chez les sauvages *Montagnais*. Nous nous embarquâmes, M. Boucher et moi, le 16 mai, sur la goëlette *la Loutre*, pour parcourir les divers postes où nous devons rencontrer les sauvages. Après un jour de navigation, nous nous trouvions devant *Jadousac*, à quarante lieues à l'est de Québec; c'est le premier établissement français au Canada. Situé à la jonction de la rivière du Saguenay avec le Saint-Laurent, ce poste se compose, comme les autres dont j'aurai occasion de parler, de quatre maisons pour les directeurs et les employés de la Compagnie, d'une chapelle et de quelques constructions pour servir de magasins.

« Après avoir passé deux jours à *Jadousac*, nous nous embarquâmes pour continuer notre voyage, et le 12 juin nous touchions à *Mosquaro*, sans avoir rien observé sur notre route qui mérite d'être signalé. Là devait être le terme de notre course apostolique; c'est dans ce poste que nous devions trouver les sauvages à qui nous venions donner une Mission. Ils y étaient en effet réunis en assez

grand nombre depuis plusieurs jours. Après quelques heures de repos, nous fîmes l'ouverture des exercices par le chant du *Veni Creator*. Je fus ému jusqu'aux larmes, quand j'entendis ces pauvres habitants des forêts entonner dans leur chapelle cette touchante prière. L'Esprit-Saint écouta favorablement leur pieuse invocation, car tous ces Indiens profitèrent à l'envi de ce temps de grâces; les plus jeunes même furent entendus en confession, et plus de cent enfants eurent le bonheur de s'approcher de la table sainte. Tous les sauvages que nous avons rencontrés dans ces vastes régions, témoignent un respect extraordinaire pour la divine Eucharistie; il faut en quelque sorte les forcer de communier, parce qu'ils ne se croient jamais assez bien préparés pour une si grande faveur.

« Je dois remarquer en passant qu'il y a une grande pureté de mœurs chez ces Indiens, une fois qu'ils sont convertis au christianisme. La plus grande réserve règne toujours dans leurs réunions entre les personnes de différent sexe. S'ils se laissaient naguère entraîner à toute sorte de vices par l'usage immodéré des boissons enivrantes, aujourd'hui qu'ils ont secoué le joug de cette funeste passion, on les trouve pleins de zèle pour la pratique des vertus, et de générosité dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Un sauvage, s'adressant à mon confrère, lui disait un jour : « Tiens, quand on buvait, on ne se souvenait pas de tes leçons; mais depuis que nous avons cessé, tout reste là. » Et il montrait son cœur.

« Les exercices de notre Mission terminés, il fallut nous arracher du milieu de nos néophytes. Ce fut une scène bien attendrissante que celle du dernier adieu. Qu'il était touchant de voir ces pauvres sauvages fondant en larmes à notre départ! Notre canot avait déjà fui loin d'eux, qu'ils étaient encore sur le rivage; ils y restaient

jusqu'à ce que l'éloignement nous eut dérobés à leur vue.

« Ces heureuses dispositions, mon cher Père, se retrouvent dans les différentes tribus que nous avons visitées. Je ne veux pas vous rapporter les détails de chaque Mission en particulier, parce qu'il n'y a rien eu d'extraordinaire, si ce n'est la ferveur qui leur était commune à toutes ; je me contenterai de vous dire le résultat de nos travaux. Sur six cents sauvages environ que nous avons rencontrés dans les différents postes, près de cent cinquante ont eu le bonheur de communier, les uns pour la première fois, les autres pour la seconde ou la troisième ; trente-six enfants ont reçu le baptême, et quinze mariages ont été bénis selon le rit de l'Eglise.

« Vous savez sans doute quels sont les moyens de subsistance pour ces peuplades : la chasse et la pêche, c'est là toute leur ressource et leur unique industrie. Aussi les voyez-vous, au sortir de la Mission, se répandre dans les bois ou le long des rivages de la mer : ceux-ci pour surprendre le loup marin dont ils tirent une huile excellente, et ceux-là pour tuer le castor et la martre dont ils vendent les peaux aux agents de la Compagnie, en échange des objets de première nécessité. Malheur à eux quand le gibier et le poisson viennent à manquer ! Ils sont exposés à périr misérablement au milieu des tourments de la faim. Parlez-leur de cultiver la terre pour en tirer leur subsistance, ils ne vous écoutent pas. Dites-leur de faire des provisions, car souvent la chasse, étant abondante, ils pourraient aisément se pourvoir pour des temps plus mauvais ; ils ne comprennent pas une pareille précaution. Un sauvage mange et dort tant qu'il a des vivres ; après, il recommence la chasse ou la pêche, au risque de jeûner des semaines entières.

« Tels sont les hommes que nous avons visités, et encore ne sont-ils pas les plus à plaindre ! car eux au moins sont



éclairés des lumières de la foi, qu'ils ont eu le bonheur de recevoir depuis plusieurs années, tandis qu'un grand nombre de leurs frères, répandus dans l'intérieur du pays, ne connaissent pas encore le vrai Dieu. J'ai appris dans mon voyage qu'à cent lieues de la mer, l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson est en rapport avec des sauvages qui n'ont jamais été évangélisés; et cependant, m'a-t-on dit, ces Indiens sont d'un caractère doux, et ils accueilleraient volontiers les ouvriers apostoliques.

« L'an dernier un d'entre eux, vieillard octogénaire, se présenta à la baie de *Ha-Ha* où réside un Missionnaire à poste fixe; il avoua que depuis longtemps il désirait rencontrer une de ces *robes noires* dont il avait autrefois entendu parler, afin d'apprendre la véritable prière du Grand-Esprit. Après avoir reçu les instructions suffisantes, il fut baptisé, et le lendemain son âme régénérée par la grâce s'envolait au ciel. Combien d'autres sauvages auraient le même bonheur, si des Missionnaires en plus grand nombre pénétraient dans leurs solitudes, pour y porter la bonne nouvelle! Il en serait temps; car il est à craindre que les ministres de l'erreur ne nous devancent auprès des *Nascapis*, comme malheureusement ils l'ont déjà fait auprès des *Petits-Esquimaux*, qui ont été endoctrinés par les frères Moraves. Espérons que Dieu fera éclater enfin sa miséricorde sur ces peuplades abandonnées, et qu'il enverra des apôtres pour leur rompre le pain de la divine parole.

« Je suis, mon révérend Père, votre tout dévoué, etc.

« P. FISSETTE, O. M. I. »

*Extrait d'une lettre du R. P. Laverlochère, Oblat de Marie Immaculée, au R. P. Guigues, Visiteur général des Missions du Canada.*

Lac des Deux-Montagnes, 25<sup>e</sup> août 1844.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Après trois mois d'absence, nous sommes revenus, hier au soir, sains et saufs au lac des *Deux-Montagnes*. Des circonstances imprévues nous y retiendront quelques jours. Je vais donc profiter de ce repos forcé pour résumer l'ensemble de nos courses apostoliques, et vous édifier de leurs résultats sur les tribus sauvages que nous avons visitées.

« Ce fut le 14 mai que nous partîmes de Montréal, M. Moreau et moi, après avoir offert le saint Sacrifice pour le succès de notre entreprise. Dieu nous fit comprendre, dès le début, qu'il la bénirait. Arrivés, le 30, au fort William situé à quatre-vingt-cinq lieues de Montréal, nous trouvâmes une quinzaine de familles indiennes qui nous attendaient avec impatience. Nous les réunîmes le soir même sous une sorte de hangar, que la Compagnie de la Baie d'Hudson nous avait offert pour y accomplir les exercices religieux. Presque tous ces sauvages ont eu le bonheur de s'approcher de la sainte table, presque tous aussi ont voulu s'enrôler dans la société de tempérance; après

en avoir pris l'engagement entre les mains de M. Moreau, ils sont allés notifier leur résolution au principal commis du poste. « Il importe, lui ont-ils dit, que tu saches ce  
 « que nous venons de faire : nous venons de promettre  
 « au Grand-Esprit, en présence de nos Pères les robes  
 « noires, de ne rien boire désormais qui fasse de nous  
 « d'indignes *priants* (chrétiens); si donc tu t'avisais de  
 « nous offrir encore de la *liqueur de feu* (du rhum) tu  
 « sauras que nous la refuserons. »

« Nous ne passâmes que six jours au milieu de ces fervents néophytes, tant leurs bonnes dispositions avaient abrégé notre travail ! Le 15 juin, et toujours en remontant l'Ottawa qui prend, à quelque distance du fort William, le nom de *Rivière-Creuse*, à cause de la hauteur et de la proximité de ses deux rives, nous arrivâmes en vue de *Témiskaming*. A mesure que nous avançons, nous apercevions les cabanes des sauvages dispersées çà et là sur les bords du fleuve, puis enfin les sauvages eux-mêmes qui nous attendaient au nombre d'environ trois cents. Aussi-tôt après que nous eûmes salué les employés du poste, nous nous mîmes en devoir de visiter aussi nos Indiens dans leurs propres habitations : c'est le seul moyen de vaincre en eux une certaine timidité qui les empêcherait de venir à nous, malgré l'ardent désir qu'ils en éprouvent. Dès cette première entrevue, il ne me fut pas difficile de distinguer nos chrétiens des infidèles ; je les reconnaissais non-seulement à leur modestie et à leur affabilité, mais encore à la propreté et à la décence de leurs vêtements.

« Le soir, nous fîmes l'ouverture de la Mission par le chant du *Veni Creator*, qui fut suivi de la prière et de quelques cantiques traduits en langue indienne. La musique plaît singulièrement aux sauvages ; ils chantent nuit et jour, et je suis convaincu qu'un des meilleurs moyens de les instruire promptement, serait de composer en vers un

abrégé des vérités de la Religion qui pût leur servir de catéchisme. Rien de plus édifiant que la piété et le recueillement qu'ils apportaient au tribunal de la pénitence ; quelquefois ils passaient des journées entières agenouillés ou assis à la porte de la chapelle, en attendant que leur tour arrivât ; exposés durant tout ce temps aux injures de l'air, ils ne se laissaient ni distraire par aucun objet extérieur, ni vaincre par la faim, eux naturellement si curieux et si fortement dominés par la sensualité.

« M. Moreau s'occupait spécialement des chrétiens ; pour moi, je donnais mes soins aux sauvages encore infidèles, que je réunissais à part afin de leur apprendre les prières et les premiers éléments de la Religion. Ils me sollicitaient partout, et j'étais heureux de cet empressement, parce que je pouvais plus aisément converser avec eux, et leur faire répéter plus souvent ce que je voulais graver dans leur mémoire. J'employais aussi quelques moments de loisir à leur dresser une espèce de calendrier, dans lequel je marquais par des signes symboliques les jours de dimanche et de fête ; ainsi, par exemple, le jour de l'Épiphanie était désigné par une étoile, la Fête-Dieu par un ostensor, la Pentecôte par une colombe, etc.

« Quoiqu'il y eût encore beaucoup à faire dans ce poste, nous dûmes songer au départ ; nos sauvages commençaient à manquer entièrement de nourriture. Nous leur distribuâmes ce qui nous restait de provisions ; mais qu'était-ce que cela pour une troupe de trois cents faméliques ?

« Le 1<sup>er</sup> juillet, après avoir offert encore une fois l'adorable victime pour ces chers néophytes, et leur avoir adressé nos dernières recommandations, nous nous éloignons de la chapelle. La foule nous suit tristement vers le bord du lac : les uns versent des larmes ; les autres prient ; ceux-ci nous conjurent instamment de prolonger encore notre séjour

parmi eux : « Nous avons déjà beaucoup jeûné, disaient ces braves gens ; mais nous saurons jeûner encore si vous restez quelques jours de plus avec nous. » Au moment de quitter le rivage, il nous fallut donner la main à tous, encourager les hommes, consoler les femmes et bénir les enfants. Cependant une cinquantaine de chasseurs, l'arme au bras, se tenaient sur deux rangs, et dès que notre canot eut levé l'ancre, une détonnation de cinquante coups de fusil annonça que nous quittions Témiskaming. |

« Ce jour-là le vent nous était contraire, et malgré tous nos efforts, nous ne pûmes nous rendre qu'à deux lieues du poste. Le lendemain nous atteignîmes les *Quinze-Portages*, ainsi appelés à cause de quinze rapides assez rapprochés les uns des autres, où l'on est obligé de porter, à travers les bois, bagage, provisions et même le canot. Nous rencontrâmes ensuite un grand lac dont les bords sont, dit-on, visités en hiver par des légions d'ours. Enfin, le 9 juillet, vers les neuf heures du matin, nous découvrimus devant nous le fort d'Abbitibbi, qui semblait s'élever du sein des eaux, tant est basse la pointe sur laquelle il est bâti. A notre arrivée, nous pûmes facilement remarquer une grande différence entre les sauvages de ce poste et ceux des forts William et Témiskaming ; car quoiqu'ils fussent près d'une centaine réunis dans ce moment, à peine y en eut-il quelques-uns, déjà chrétiens, qui vinrent nous saluer. Quant aux infidèles, ils semblaient nous fuir ; ce ne fut qu'au bout de trois jours, et après que nous leur eûmes fait nous-mêmes plusieurs visites dans leurs cabanes, causant familièrement avec eux et caressant leurs enfants, qu'ils commencèrent à s'appivoiser et à se rendre aux exercices. Ces Indiens, généralement plus grossiers que ceux de l'Ottawa, sont tous d'une voracité incroyable, ils mangent ou plutôt ils dévorent du matin au soir une quantité énorme de viandes et de poissons.

« L'accueil que nous avons reçu ne nous promettait pas de la part des Abbitibbes un concours bien empressé. Heureusement, l'arrivée d'une quinzaine de sauvages de Témiskaming qui venaient de Moose, fut pour la peuplade une vraie bénédiction du ciel ; comme ils devaient repartir le lendemain, ces fervents néophytes voulurent tous se confesser, et il fallut passer une grande partie de la nuit à les entendre. Avant de s'embarquer, ils assistèrent tous à la Messe avec un recueillement admirable. « Voilà une troupe de saints, me dit un Canadien qui voyageait avec eux ; nuit et jour ils prient ou ils chantent les louanges de Dieu. » Leur exemple produisit sur ceux d'Abbitibbi un changement sensible. Dès ce moment, nous eûmes la consolation de les voir plus assidus à tous les exercices, et correspondre à nos soins avec une fidélité parfaite.

« J'ai hâte de le dire, mon révérend Père, s'il reste encore dans ce poste plus d'une âme infidèle dont nous avons à déplorer le malheureux état, il y en a aussi un grand nombre qui déjà font la gloire de la Religion et l'édification de leurs compatriotes. Là, comme dans les autres stations, on trouve chez les nouveaux chrétiens des vertus qu'on ne rencontre plus guère ailleurs. Ils sont surtout fortement pénétrés de la pensée des biens éternels ; l'espérance d'une autre vie leur fait endurer avec beaucoup de patience, et quelquefois avec joie, la faim, le froid et tous les genres de maux auxquels ils sont exposés. « Pauvres enfants, leur disait un jour M. Moreau, vous êtes bien malheureux ici-bas ; je suis vivement touché de vos misères. — Cela est vrai, mon Père, répondit une pauvre veuve, dont la fille est depuis longtemps malade ; quelquefois je suis tentée de me décourager et de céder aux murmures ; mais aussitôt je me dis : Eh quoi ! je perdrais confiance en celui qui

« a tant souffert pour me gagner le ciel ; et qui me ré  
 « compensera de tout ce que j'endure pour son amour !  
 « cette pensée me console, et je prie ; et quand j'ai prié,  
 « je ne sens plus mes peines. »

« Ces bons néophytes se laissent-ils aller à quelque faute, ils tombent aussitôt à genoux, et ils disent : *Tebonimiân ki ki nikim chawenimichim Kassia mawichin* : O toi, mon Maître, qui as été blessé pour moi, prends pitié de moi et pardonne ma faute. Le récit qu'on leur ferait de la pénitence des solitaires et de la pauvreté des religieux, ne produirait sur eux aucune impression ; car la vie qu'ils mènent est bien plus dure, et ils ne possèdent pas une obole sous le soleil. Leur parle-t-on de la beauté des grandes villes, et des avantages que procurent les arts et l'industrie aux peuples civilisés, ils ne témoignent que de l'indifférence ; mais ils se montrent enchantés si on leur décrit la magnificence de nos églises, la majesté de nos cérémonies et l'éclat de nos solennités religieuses. Poussant alors un soupir, ils s'écrient : « Oh ! qu'ils sont heureux les *priants* « du grand village (Montréal) ! Que n'avons-nous de « pareilles cabanes pour la prière ! Si nous pouvions imi- « ter les *priants* de là-bas, dont tu nous parles sou- « vent ! »

« Du lac Abbitibbi nous reprîmes en toute hâte notre direction vers l'Ottawa. Nous suivîmes ensuite le cours de cette rivière jusqu'au *Grand-Lac*, à travers beaucoup de difficultés et même quelques accidents ; car il fallut franchir plusieurs *portages* pénibles et des *rapides* dangereux. Ce que nous avions craint était arrivé : les sauvages auxquels nous avions donné rendez-vous ne pouvant nous attendre plus longtemps à ce poste, faute de provisions, s'étaient déjà retirés dans leurs terres de chasse ; il ne restait plus que cinq ou six familles. M. Moreau baptisa une jeune fille qui se mourait ; j'entendis quelques con-

fessions; après quoi nous partîmes pour *Kanikev-nahak*.

« Nous y trouvâmes huit familles indiennes. De ce nombre était celle du grand chef *Kitié o Kima*, qui, placé en observation sur un petit monticule, nous regardait venir. A peine étions-nous débarqué, qu'il fut auprès de nous. Ce Sachem était vêtu tout en rouge; il portait à son cou trois petits médaillons à l'effigie du dernier roi d'Angleterre, de la reine actuelle Victoria et du gouverneur du Canada; et, de plus, un gros collier de perles, un chapelet et une médaille de l'Immaculée Conception de Marie. Les quatre premiers objets ne décorent sa poitrine qu'aux jours de parade; quant au chapelet et à la médaille, il ne les quitte jamais.

« *Kitié o Kima* était accompagné d'un chef subalterne. Après qu'ils nous eurent tous les deux donné la main, le premier nous adressa ces paroles : « Vous êtes salués de nous, nos Pères les robes noires. Avec quelle impatience nous désirions votre arrivée! plusieurs familles de ma tribu sont retournées dans leurs terres, quoi que j'aie fait pour les retenir encore : c'est qu'elles jeûnaient depuis plusieurs jours; et moi je jeûnais aussi, mais j'ai voulu vous attendre. Nous ne serons pas seuls : il viendra bientôt d'autres indiens, quand ils sauront l'arrivée des robes noires. »

« En effet, les jours suivants, il arriva une dizaine de familles; nous avions en tout, y compris les enfants, environ soixante personnes. Nous arrangeâmes sans délai la cabane qu'on avait dressée l'an dernier pour les exercices de la Mission, et nous y plaçâmes une table qui nous servit d'autel. Par malheur, dès le lendemain, M. Moreau tomba malade d'un excès de fatigue. Au cinquième jour, cependant, il put reparaitre au milieu des sauvages, et leur adresser quelques instructions, ce qui les remplit de



joie. Ces néophytes sentaient que nous avions peu de forces et peu de temps à leur donner ; et ils tâchaient d'y suppléer par l'empressement et le zèle : nous devons dire qu'ils ont profité de nos soins au delà de toute espérance.

« A notre retour, nous aurions volontiers passé quelque temps à Bytown, mon compagnon et moi ; mais des affaires importantes nous appelant au lac des *Deux-Montagnes*, nous partîmes le lendemain pour ce poste où nous avons reçu, de la part des MM. de Saint-Sulpice, un accueil bien propre à nous faire oublier les peines et les fatigues de notre long voyage.

« Je ne veux point finir cette lettre, mon révérend Père, sans remplir un devoir de reconnaissance envers les agents de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson ; dans tous les postes que nous avons visités, ces Messieurs ont eu pour nous toute sorte d'égards, et nous ont traités avec cette distinction et cette noble libéralité qui les caractérisent.

« Agréé, mon révérend Père, etc.

« J. N. LAVERLOCHÈRE, *Miss. O. M. I.* »

---

*Extrait d'une lettre transmise au Conseil central de Lyon,  
par Mgr l'Evêque de Montréal.*

Mission des Townships de l'Est, 1844.

« MESSIEURS,

« Je me conforme à vos désirs en donnant quelques détails sur l'état de cette Mission, qui a pris un aspect si consolant, depuis surtout qu'elle a reçu la visite de son premier Pasteur. Ce qui m'a le plus frappé dans les *Townships* de l'Est, c'est l'accroissement rapide des catholiques, c'est le respect des protestants en général pour eux et pour leurs prêtres, et par contre-coup le discrédit des ministres, de ceux surtout qui sont le plus hostiles à notre sainte Religion.

« En effet, si l'on compare les anciennes statistiques avec le dernier recensement, on se convaincra qu'il y a en notre faveur augmentation de plus du double. Aussi, les Américains eux-mêmes en font-ils la remarque : « Comme votre Eglise grandit ! nous disent-ils. » Pourquoi ce changement qui nous étonne ? D'où sont venus tous ces enfants à celle qui semblait stérile ? — Pourquoi ? les Missionnaires que Sa Grandeur a envoyés parcourir ce

champ désert, ont soufflé, et bien des ossements arides se sont ranimés à leur voix. Il y avait des catholiques cachés, qui l'étaient à peine par le souvenir de leur enfance; ils avaient fléchi le genou devant Baal, ils rougissaient du plus beau de leurs titres : la prédication les a rappelés à leur devoir, et ils se sont montrés enfin tels qu'ils étaient, tels qu'ils auraient dû toujours paraître.

« Plusieurs d'entre eux avaient même abandonné la foi de leurs pères, parce qu'on les entretenait dans l'idée que jamais ils n'en entendraient plus parler : ils ont été, à leur grande joie, convaincus du contraire; aussi à chaque Mission avons-nous à enregistrer quelques retours.

« D'un autre côté ceux de nos frères qui sont dispersés, sans temple, sans autels et sans prêtres dans les Etats-Unis, viennent aussi se fixer dans cette partie du Canada, attirés par l'espoir des secours religieux. Il est certain que pour un grand nombre de familles, la cessation des Missions serait le signal du départ. Un jour, nous rencontrons un Canadien qui déménageait. — « Pourquoi partir, mon ami! — Que voulez-vous que je fasse ici sans prêtre? — Je ne veux pas vivre comme un païen. — Comment donc? — Mais on m'a dit que vous ne reviendriez plus, et j'ai démonté ma maison. — Alors, vous pouvez la remonter, car vous aurez toujours des Missionnaires. » Et il s'en retourna content. Des faits semblables se présentent tous les jours. Cela prouve combien avait raison ce membre du Parlement anglais, qui disait que le seul moyen de coloniser les *Townships*, était d'y bâtir des églises catholiques, et qui engageait le gouvernement à en faire la dépense.

« Néanmoins cette partie du pays est encore en majo-

rité protestante. Quelles en sont les raisons? On prétend que la Grande-Bretagne, par suite d'une défiance injuste envers les Francs-Canadiens, à qui deux fois elle a dû la conservation de cette colonie, a voulu les entourer d'une ceinture anglaise, que pour cela elle y a donné asile à des Loyalistes américains, et ensuite y a versé le surplus de sa population. Langue anglaise, religion protestante, pays montagneux, il n'en fallait pas tant pour éloigner le Canadien des *Tounehips*, surtout quand il s'agissait, pour aller s'y fixer, de quitter sa grande rivière qui est son orgueil et sa vie.

« Mais il suffisait de son amour pour son clocher et pour la maison où il a pris naissance. L'Américain n'a pas de famille; sa patrie est le lieu où il peut faire une fortune rapide. Pour le Canadien c'est différent; il sera intrépide voyageur tant que vous voudrez; vous l'emmènerez jusqu'au détroit de Bérhing; mais ne lui enlevez pas l'espérance de revenir au foyer paternel. Autrement, comment pourrait-il se rendre à la table commune, où tous les enfants, quel que soit leur âge, doivent venir s'asseoir à la nouvelle année, après avoir reçu la bénédiction du chef de famille? Usage touchant et patriarcal auquel tout Canadien se ferait un scrupule de déroger!

« Dans ces derniers temps, les troubles politiques joints aux années de disette, ont déterminé une émigration plus considérable; il a bien fallu quitter le pays natal; mais il était trop tard. Quelques années plus tôt on eût pu être propriétaire indépendant sur les terres où l'on consentait à s'exiler; maintenant on sera journalier et esclave. De là le triste état des Missions canadiennes dans les *Tounehips* de l'État, tant que la Propagation de la Foi n'a pu donner les moyens d'y pourvoir. Des gens qui étaient

allés y chercher un morceau de pain , étaient loin de pouvoir bâtir des églises , les orner et soutenir des prêtres ; l'Œuvre a dû faire toutes les dépenses. Il est bien nécessaire que ses secours soient continués et augmentés même pendant quelque temps. Alors les pauvres catholiques , sûrs de trouver des Missionnaires , accourent en foule auprès d'eux pour y recevoir les consolations de la Religion , ou pour s'y fixer définitivement loin de toutes les séductions de l'hérésie , et ainsi se formeront des paroisses qui pourront un jour se suffire à elles-mêmes.

« Maintenant veut-on avoir une idée de la manière dont s'exerce le ministère dans ces contrées ? En été , il n'y a rien de bien saillant : deux Missionnaires , un pour chaque langue , partent munis de tout ce qui est nécessaire pour dire la Messe ; ils stationnent plus ou moins longtemps dans chaque poste , et reviennent après une tournée de cinq ou six semaines.

« Mais en hiver , c'est un peu plus accidenté : voyager par 25 ou 30 degrés Réaumur , en voiture découverte , ne paraît pas trop réchauffant au premier abord. Cependant rien de plus délicieux. Vous avez vu quelquefois , au moins en peinture , ces gentils petits Lapons , traînés par des rennes aussi rapides que le vent ; à la place du renne , mettez un petit cheval du pays qui lutterait presque avec lui de vitesse , excepté dans nos montagnes , et vous aurez le voyageur canadien à travers les neiges. On l'encapuchonne bien ; deux ou trois manteaux , une peau d'ours quand on l'a , deux ou trois paires de chaussures qui dépassent le genou , ne sont pas de trop ; on met sur la tête une grosse casquette en fourrure , appelée casque , sans doute à cause de sa forme et de son volume , et par-dessus le casque un bon capuchon , partie obligée du costume

d'hiver. Puis un châle enveloppe le cou, le menton, la bouche et souvent le nez ; de sorte qu'il ne paraît que les yeux ; encore si on n'est pas curieux, et qu'il *poudre* (1), on fera fort bien d'abattre sa visière. Il est même des personnes qui portent des masques.

« Bon ! nous voilà partis ; nous allons voler. — Pas vite : une rencontre ! Quand le chemin n'est pas plus large que la voiture, et qu'à côté il y a quatre ou cinq pieds de neige molle, une rencontre c'est la croix des courses d'hiver. Alors il faut patauger là dedans, hommes et chevaux ; heureux quand vous ne tournez pas sens dessus dessous.

« Mais nous ne rencontrons plus personne ; tout va bien aller au moins cette fois. — Attendez ; voilà devant vous de lourds attelages qui font une lieue en deux heures ; quand vous en feriez six dans le même espace de temps, il faudra que vous preniez patience jusqu'à ce qu'il plaise aux chemins de s'élargir ; en attendant, vous languirez une demi-journée à la suite de ces voitures.

« Enfin les voilà passées ! nouvel obstacle : c'est un lac qui vous barre le passage ; on ne le traverse plus en bateau, mais il n'est pas certain que, sur cette glace douteuse, on puisse le franchir en voiture. Il n'y a pourtant pas

---

(1) « Je doute que vous trouviez ce mot dans votre Dictionnaire. Vous connaissez le vent brûlant du désert, les sables qu'il fait tourbillonner ; mettez à la place un vent glacial et une neige extrêmement fine, qui pénètre partout, et vous avez une idée de la *poudrière*.

d'autre moyen. En avant donc ! fouette cocher. Quels craquements ! Hâtons-nous ; il n'est pas bon de boire à la glace en ce temps-ci. Et pourtant je connais quelqu'un qui, au mois de janvier, a vu lui manquer ce plancher trompeur, et sa voiture se changer en bateau ; il est resté là demi-heure, et peut-être y serait-il encore si une main charitable n'était venue l'en tirer.

---

## MANDEMENTS ET NOUVELLES.

---

La main des Evêques ne cesse pas de nous bénir. Mgr de Luçon qui, à différentes époques, avait déjà recommandé l'Œuvre à son clergé par quatre circulaires spéciales, vient encore d'en faire l'objet d'un nouveau Mandement adressé à tous ses fidèles ; Nosseigneurs de Troyes et de Gap ont voulu signaler leur entrée dans ces diocèses, par des paroles d'encouragement pour l'Association. A ces augustes suffrages nous sommes heureux de joindre ceux de Nosseigneurs les Archevêques d'Avignon et de Novarre (Piémont), des Evêques d'Albe (Piémont), de Massa (Modène), de Périgueux, de Verdun, de Fréjus

et de Valence ; Mgr Richard-Patrick Smith, évêque d'Olympe, vicaire apostolique des Antilles anglaises et danoises, a daigné publier aussi dans le même sens une instruction pastorale. Ainsi l'Œuvre se soutient et poursuit sa mission, appuyée sur la reconnaissance des chrétientés lointaines, sur la prière des martyrs et la protection de tout l'Épiscopat.

---

Mgr Borghi, dont nous annonçons le départ d'Europe il y a près d'un an, est arrivé heureusement à Agra, le 17 janvier dernier, avec la nombreuse colonie qu'il emmenait dans son Vicariat apostolique.

---

Huit prêtres du séminaire des Missions-Etrangères viennent de s'embarquer à Bordeaux, sur un vaisseau qui va en Chine : quatre s'arrêteront à Syngapore, les autres iront jusqu'à Macao. Les quatre premiers sont : MM. Labbé, du diocèse de Verdun ; Larnaudie, du diocèse de Cahors ; Daniel, du diocèse de Quimper, destinés pour la Mission de Siam ; et M. Couellan, du diocèse de Vannes, destiné pour la Mission du détroit de Malaca.



Les quatre autres sont : MM. Castex , du diocèse de Toulouse ; Dagobert , du diocèse de Bayeux ; Pichon , du diocèse du Mans ; et Le Turdec , du diocèse de Saint-Brieuc. Le premier est destiné pour le Tong-King ; les trois autres seront à la disposition du procureur des Missions-Etrangères , résidant à Macao , qui les enverra dans celles des Missions qui auront un besoin plus urgent d'ouvriers apostoliques.



---

## MISSION DE L'ABYSSINIE.

---

*Lettre de M. de Jacobis, Missionnaire italien, de la Congrégation de St-Lazare, et Préfet apostolique de l'Abyssinie, à M. Etienne, Procureur-général (aujourd'hui Supérieur général) de la même Société.*

Aious, 18 juin 1843.

« MONSIEUR ET TRÈS-CHEER CONFÈRE,

« La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous.

« Vous savez que la guerre qui nous fut déclarée par l'évêque cophte, dernièrement arrivé d'Alexandria, nous avait obligés à nous séparer, afin de ne pas attirer sur nous sa colère. Aujourd'hui, cette colère est peu redoutable ; impossible de dire dans quel discrédit il est tombé. Si j'en crois des rapports auxquels j'attache toute confiance, il serait déjà question de le chasser de l'Abyssinie. *Ras-Aly*, qui à présent remplace l'empereur, *Waisaro*, sa mère, l'impératrice, et d'autres grands personnages auraient résolu de s'en débarrasser ; les plus graves accusations pèsent sur lui, et entre autres

choses, on lui reproche d'être favorable à la croyance des protestants, lesquels sont mal vus de nos Abyssins.

« En même temps que la Providence abaissait ainsi le pouvoir désolant de l'évêque hérétique, elle faisait grandir l'influence de l'Église d'une manière si sensible, que M. Schimper, naturaliste allemand et protestant, en a été frappé. Ce savant, en abjurant ses erreurs pour rentrer dans le sein de l'unité, est lui-même devenu une de nos plus grandes consolations : son zèle est admirable, sa piété touchante. Une conversion si remarquable a fait le désespoir des ministres de la prétendue réforme, tout récemment venus dans ces contrées.—M. Schimper semble aujourd'hui fixé parmi nous; il vient d'épouser une dame catholique d'Abyssinie.

« On m'assure qu'à Gondar on demande avec empressement un Evêque catholique. Nous avons déjà dans cette ville une espèce d'école ouverte aux enfants et à toute personne qui désire se faire instruire dans la foi; le catalogue où sont inscrits les noms de nos catholiques, permet d'en compter trente-sept; nous espérons recevoir bientôt dix autres abjurations.

« Ce ne sont là que de faibles commencements; mais nos espérances sont grandes. *Atsié Gohannes*, autrefois empereur, aime beaucoup notre foi, et protège les catholiques qui jouissent dans l'*Hamara* d'une parfaite liberté. Il nous promet des églises si le bon Dieu lui rend l'empire.—Tous les *deftera*, c'est-à-dire nos hommes d'étude et de science, lesquels jouent ici le même rôle que les scribes de l'Évangile, sont peu éloignés, nous dit-on, de proclamer publiquement la croyance catholique; et c'est un bruit public dans tout le royaume Hamarique, que dans le temps qu'Oubié envoyait en Eur pour demander un évêque au patriarche copte, un ermite qui était longtemps demeuré au désert de Bajoulo, près des Gal-

*las-Egion*, parut à Gondar, disant qu'un mauvais évêque viendrait en Abyssinie, envoyé par les Cophtes; qu'après lui, un autre évêque serait donné par Rome, et que ce serait l'époque où l'Abyssinie deviendrait catholique.

« Après cette suite non interrompue d'événements qui semblaient devoir renverser notre Mission naissante, et dont le ciel a fait pour nous autant de moyens de salut, nous croirions nous rendre coupables d'ingratitude, si nous mettions en doute la protection de Marie conçue sans péché tant de fois invoquée par nous; aussi la petite famille catholique que le ciel nous a déjà donnée, ne cesse-t-elle de prier cette tendre mère pour le succès de nos travaux avec une piété si touchante que souvent nous ne pouvons retenir nos larmes.

« Voyant ainsi les feuilles du figuier apparaître, nous avons compris, selon la parole de Jésus-Christ, que l'été approchait, et qu'il nous faudrait bientôt sortir pour nous livrer aux travaux de la moisson. Afin de nous y préparer, nous nous étions réunis dans les huit jours qui précèdent la Pentecôte pour vaquer aux exercices de notre retraite spirituelle. Ce fut pendant ces saints jours que nous reçûmes la nouvelle de l'approche du roi Oubié et de son armée victorieuse de tous ses ennemis. Notre retraite terminée, nous nous hâtâmes de nous mettre en route pour aller le voir.

« Ce prince avait placé son camp à *Augié*, avec l'intention d'y passer l'hiver : je vous épargnerai le récit des détails de mon voyage; mais je ne puis m'empêcher de vous dire quelques mots sur les remarquables montagnes que l'on rencontre sur la route; on les appelle ici *Amba*; il est comme impossible de ne pas voir, dans ces imposantes constructions de la nature, autant de places de refuge préparées par la Providence, afin d'empêcher

que la guerre toujours allumée dans ce pays ne détruise complètement la nation éthiopienne qui me semble destinée à de grands événements religieux. *Æthiopia præveniet manus ejus Deo* (1). Figurez-vous des masses énormes d'une pierre d'argile, ferrugineuse, couronnées par un plateau de quelques milles carrés d'étendue, d'où l'on peut dominer les villages voisins : on croirait voir des châteaux bâtis de main d'homme ; car ces blocs immenses sont régulièrement coupés dans leurs contours, et ne laissent dans les précipices qui se trouvent à leur base qu'un étroit passage très-facile à garder. — Nous voulûmes monter l'*Amba Barbari* (montagne de poivre rouge) que nous avons trouvée sur notre route, et qui est une des plus remarquables du Tigré ; mais des paysans qui ne nous connaissaient pas, armés de pierres énormes, nous eurent bientôt fait renoncer à notre projet.

« Nous sommes restés quatre jours au camp du roi Oubié, nous avons été parfaitement accueillis et par lui et par son armée ; notre arrivée a même excité une grande joie ; les cadeaux que le Souverain Pontife a envoyés à ce prince, ceux qui lui sont venus de la part du roi de Naples, les récits qu'il a entendus de la bouche de vingt-trois Abyssins qui revenaient de Rome, sur le caractère divin du successeur de saint Pierre, le tenaient dans une espèce d'extase qui partageait son cœur entre l'admiration et l'amitié. Une fois la saison des pluies passée, il doit nous donner tout ce qui est nécessaire pour nous établir définitivement dans l'Abyssinie. Peut-être pourrions-nous alors (c'est là du moins notre projet) réunir un certain nombre de catholiques abyssins, pour former

---

(1) L'Ethiopie s'empressera d'étendre ses mains vers le Seigneur. (Ps. 67. 32.)

une chrétienté sur le modèle de ces réductions devenues si célèbres dans l'histoire du Paraguay. Pour le moment nous sommes réduits à attendre le jour marqué par la Providence, et nous nous condamnons nous-mêmes à une espèce d'inactivité, bien résolus de ne faire autre chose que ce que Dieu veut que nous fassions ; mais nous sentons le besoin que nous avons d'être aidés continuellement par les prières des catholiques d'Europe, à qui j'attribue les succès que le bon Dieu daigne accorder à sa cause. Aussi, avant tout, nous supplions ceux qui ont du zèle pour la propagation de la foi, de ne pas nous priver du secours de leurs prières ; qu'ils invoquent souvent en notre faveur le nom sacré de Jésus ; qu'ils recommandent à Marie conçue sans péché notre pauvre Mission : c'est sous la protection de cette auguste Vierge qu'elle se trouve heureusement placée. Voilà le genre de secours que nous réclamons avant tous les autres ; plus tard, nous serons obligés de bâtir et d'orner des églises ; de là naîtront d'autres besoins, l'on sait ce que demandent de pareilles entreprises.

« P. S. Massowah. — Après le bon accueil que j'ai trouvé auprès du roi Oubié, j'ai pu enfin sans danger m'éloigner de lui pour m'occuper des intérêts de la Mission. Je me suis mis en course avec l'intention de chercher dans les environs de Massowah un endroit propice à l'établissement d'un collège. J'aurais des nouvelles pleines d'intérêt à vous communiquer ; mais les chaleurs excessives du mois de juillet dans ces contrées me rendent comme impossible un travail de longue haleine. — Je veux seulement vous dire en toute hâte que le bon Dieu nous a amenés dans l'endroit le plus beau peut-être de l'Abysinie. Là, nous avons trouvé dans le désert du *Samhas* deux ermites qui avaient la direction spirituelle de trois chrétientés inconnues et très-vastes. Ces ermites, que la

grâce a ramenés à la foi catholique , nous ôdent le poste qu'ils occupent actuellement avec leurs immenses terrains presque tous déserts , mais charmants et fertiles; ils nous abandonnent en outre la direction spirituelle de leurs chrétientés. Ce pays est complètement indépendant , et le plus convenable peut-être de toute l'Abyssinie pour l'éducation des jeunes gens.

« Je suis , etc.

« De JACOBIS , *prêtre de la Mission.* »

*Lettre de M. Antoine d'Abbadie à M. le Comte de Montalembert, Pair de France, etc.*

Saka dans Enarya, ce 19 octobre 1843.

« MON CHER AMI,

« Vous chercherez en vain sur les cartes le nom du lieu d'où je vous écris. Il est situé sous les 8 degrés onze minutes de latitude nord, et peu à l'est du méridien de Jérusalem. En y venant j'ai eu accomplir le plus grand devoir d'un voyageur : si j'ai mal fait, je suis peut-être excusable, car j'étais seul, et n'avais personne pour me conseiller. Mais trêve de paroles ; écoutez et jugez.

« D'après un plan d'études très-vaste et qu'il n'est pas donné à un seul homme de terminer, je m'étais appliqué à la connaissance des langues de la Haute-Ethiopie, pays inconnu au monde civilisé depuis le voyage du Père Antoine Fernandez qui fut plus heureux que moi. Avec les langues j'apprenais bien des détails neufs sur ces contrées inconnues : j'entendais dire par des musulmans et des païens que la majorité de la Haute-Ethiopie est chrétienne, mais privée de prêtres depuis près de 200 ans. Je parlais le galla couramment, je savais un peu de godama, j'avais



une longue habitude de la manière de voyager dans ces singulières régions ; je me disais que le soin d'explorer des contrées nouvelles sous le rapport de la Religion, est moins le devoir du Missionnaire que celui du chrétien voyageur ; quo s'il m'arrivait quelque malheur dans mes courses, mes amis de France parleraient de moi pour me plaindre et non pour me blâmer. Toutes ces idées m'avaient engagé à retarder encore d'une année mon retour dans ma famille, auprès de laquelle m'appelait un autre devoir peut-être plus impérieux que celui qui m'a poussé ici.

« Je me mis en route au mois d'avril dernier, et traversai deux déserts effrayants par les meurtres qui s'y commettent journellement, mais qu'il est facile d'éviter quand on connaît d'avance le pays. Dans le Goudron, premier pays galla que nous foulâmes, se trouve une nombreuse population chrétienne. Choumi-Metcha, l'homme le plus riche du pays, et *oromo*, c'est-à-dire païen, me retint quinze jours chez lui, et malgré l'éloignement de nos mœurs, nous devîmes amis. Je lui demandai plus d'une fois ce que ses compatriotes feraient à un homme de mon pays qui viendrait les bénir et leur enseigner la foi du Gojam (pays chrétien de l'Abyssinie) ! « Nous le ferions  
 « asseoir à notre foyer, me dit-il, nous le défendrions de  
 « notre lance. Pour moi le ciel m'a fait riche, je lui donnerais  
 « une jolie terre, une maison et des esclaves. » — Un autre Goudron me disait : « Notre pays est devenu si riche et si  
 « peuplé, que nous ne tarderons pas à nous choisir un roi ;  
 « nous aurons aussi à opter entre l'islamisme et l'Evan-  
 « gile ; car la religion oromo ne nous suffit pas. Nous  
 « penchons pour votre foi ; les musulmans d'Enarya sont nos  
 « ennemis. » En quittant le Goudron, nous entrâmes dans Djomma, pays oromo où il y a aussi des chrétiens. Il en est de même de Lofe et de Leka. Dans ce dernier pays un

guerrier vint un jour déposer sa lance et son bouclier à mes pieds, puis me montrant son *matet* (collier porté par les chrétiens seulement) il me dit : « Mon nom est Walda « Mikael (fils de Michel) ; j'ai un fils déjà grand qui n'a pas « encore été baptisé ; je voudrais l'envoyer avec vous au « Gojam pour apprendre vos livres et la manière de trouver « le jour de Pâques, car nous n'avons pas un prêtre chez « nous. » En admirant son heureuse physionomie, je ne pus m'empêcher de dire tout bas ces paroles d'un saint Pontife qui voyait pour la première fois des enfants anglais, encore païens, dans le marché aux esclaves de Rome (1).

« En sortant de Leka nous avons un désert à traverser. Prévoyant les obstacles qui m'arrêtent aujourd'hui, je voulais passer par Gomma, mais cela n'était plus possible : trois Gallas, dont un enfant, voyageurs comme nous, venaient d'être massacrés à nos côtés ; nous entrâmes dans Enarya comme en un lieu de refuge. Deux journées de marche dans un pays sûr et florissant nous menèrent jusqu'à Saka, demeure d'Abba-Bagibo, musulman et roi d'Enarya. Malgré les primes offertes pour l'apostasie, il y a encore ici une quarantaine de familles chrétiennes. Abba-Bagibo n'a pu attirer à lui que vingt familles les plus pauvres et les plus faibles. Les cent soixante ou cent quatre-vingts chrétiens qui restent, vivent à part comme des proscrits : voici venir la quatrième génération qui n'a pas vu de prêtre, et les gens riches sont obligés d'envoyer leurs enfants au Gojam pour les faire baptiser ; car

---

(1) « Faut-il, s'écria Grégoire en soupirant, que des créatures aussi « belles soient sous la puissance du démon !... (V. Godescard, Vie de saint Grégoire le Grand.)  
Note du R.

les Ethiopiens, comme vous savez, croient à tort que le baptême ne peut être administré par un laïc. C'est un vrai miracle que la touchante persévérance de ces malheureux ; mais ce n'est pas tout : à côté d'Enarya est Nona où les chrétiens sont fort nombreux (près de trois cents feux.) L'un d'entre eux, guerrier heureux, a acquis une grande prédominance dans Nona ; il est assez instruit pour calculer le jour de Pâques. On le voit célébrer avec ses coreligionnaires toutes les fêtes de l'église abyssine ; mais depuis près de cent ans Nona n'a pas de prêtre, et pas un de ces chrétiens n'a été baptisé. Je n'ai pas de renseignements sur les fidèles de Gouma et de Djomma, pays limitrophes de celui-ci. Gera près Djomma est un petit royaume indépendant ; il renferme beaucoup de chrétiens et un prêtre. Non loin de là est Motcha, pays à langue sodoma, vaste, froid, peuplé, rempli d'églises et de chrétiens. Ces infortunés, qui n'ont pas un seul ministre de Dieu, mènent tous les dimanches leurs enfants et leurs troupeaux autour de leurs églises, et crient à tue-tête : « Nous t'invoquons, *ô Marie!* » A l'est de Kafa on rencontre huit à dix petits royaumes indépendants, dont les principaux sont Walama et Koulla. Ils ont une langue et une écriture à part, et se disent aussi chrétiens ; mais on les visite peu, et les musulmans qui m'ont renseigné savent peu de chose sur leur religion.

« A cinq petites journées d'ici, au delà du fleuve Gotjab, est Kafa, royaume si grand, qu'on met trois semaines à le traverser. C'est là que se réfugièrent, à l'approche des Gallas, les populations chrétiennes de race sàlama qui occupaient tout le pays compris entre le 7° et 10° degré de latitude. Ce royaume est tout entier chrétien. Il y a deux ou trois ans, des envoyés de Kafa parvinrent jusqu'à Gondar, et engagèrent fortement l'un des prêtres de la Mission apostolique à les

accompagner chez eux. Mais la distance à parcourir était considérable; la Mission était envoyée en Abyssinie, et non au Kafa; la prudence et le devoir dictèrent un refus positif.

« En partant pour ces pays j'avais moins à faire pour la science que pour le succès d'une mission à venir, dont je croyais déjà préparer les voies. Je voulus approcher de Kafa autant que possible, et je demandai à Abba-Bagibo la permission d'y aller, afin de m'arrêter dans Djonna, et de prendre toutes sortes de renseignements auprès des gens de Kafa et de Koulo, qui viennent aux marchés de ce pays. Abba-Bagibo me répondit avec une affabilité qui me trompa d'abord, que la saison des pluies était un mauvais pour un voyageur; qu'il allait prochainement envoyer une nombreuse ambassade pour recevoir la fille du roi de Kafa qui lui est promise en mariage, et que j'irais en même temps en toute sûreté. Je récusai ici trois mois sur cette promesse. J'ai su depuis peu la vraie cause de ce long délai. Le roi d'Enarya avait vendu fort cher en une autre rencontre le passage d'un prêtre abyssin; aujourd'hui il espère échanger ma personne à des conditions beaucoup plus avantageuses. Les gens de Kafa raisonnent avec une simplicité qui fait mon malheur; auprès de vous elle provoquera plus d'un sourire : « Cet étranger n'a pas de « femme, donc il est un saint; il sait lire, donc il est « prêtre; il est blanc, donc il est évêque, et pourra sacrer « les prêtres dont nous avons tant besoin. » — Le rusé roi d'Enarya accrédite cette singulière opinion, car elle tend à faire emplir ses trésors.

« De mon côté si j'étais prêtre, je n'hésiterais pas à m'enterrer vivant dans Kafa; car tout un peuple m'appelle, et demande à être instruit. Mais, dans ma position, qu'irais-je y chercher? si je refuse de bénir et de sacrer, on m'en fera un crime; malgré mes protes-

tations on ne m'en retiendra pas moins, et si mes rares lettres parviennent jamais de Kafa en Europe, quel Missionnaire oserait s'aventurer sans de longues instructions qu'il n'est guère possible de donner par écrit ?

En arrivant, j'annonçai l'intention de m'en retourner avec la caravane du mois de novembre ; cette époque approche, et Abba-Bagibo refuse de me laisser partir. Il me reste un seul espoir, c'est qu'en me cramponnant ici et prévenant mon frère que je laissai au Gojam, je pourrai faire arrêter les marchands musulmans qui font le commerce entre Mouszamwa et Enarya. J'échapperais alors, car ce pays vit uniquement de son commerce avec l'Abysinie. Si mon frère est retourné en Europe comme il en avait l'intention, j'ai encore une ressource auprès de l'agent consulaire de France à Mouszamwa ; mais sans doute il n'osera pas faire ce qui est très-légal dans toute l'Ethiopie, où l'on arrête à chaque instant des marchands et des voyageurs pour se faire rendre un compatriote ou un ami. Kafa vit principalement du commerce avec Choa ; ainsi l'influence de Mouszamwa serait nulle pour me délivrer, si j'étais une fois entré dans Kafa.

« J'ai beaucoup parlé de moi dans tout ce récit pour vous faire sentir combien serait belle la position d'une Mission dans Kafa. Cinq ou six prêtres feraient bientôt oublier le singulier usage en vertu duquel on veut me retenir, uniquement parce que je suis seul, et qu'un homme qui sait quelque chose est regardé comme trop précieux pour être jamais renvoyé hors du pays. Je vous prie d'appeler l'attention des supérieurs ecclésiastiques sur tout ceci. En Tigré les Missionnaires sont reçus avec indifférence, à Gondar avec défiance ; au Gojam où ils n'étaient pas encore allés l'an dernier, on les interrogerait avec curiosité, car le Gojam est resté fervent. Dans Kafa la religion est assez

tombée en oubli, faute de prêtres, pour qu'on ignore totalement les distinctions qui séparent si malheureusement l'église abyssine de celle de Rome. Qu'il soit ou non possible d'y envoyer une Mission, ces nouvelles sont assez importantes pour que j'aie dû vous les écrire, et vous inviter de rendre grâce au Très-Haut qui a conservé jusqu'à nos jours un reste de la vraie foi dans le centre de l'Afrique.

« Je suis, etc.

« ANTOINE D'ABBADIE. »

---

## MISSIONS DE LA CHINE.

---

### VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-SI.

---

*Suite de la lettre de M. Laribe, Missionnaire apostolique de la Congrégation de Saint-Lazare, à M. Martin, Directeur des Novices de la même Société. (Voir le numéro précédent, p. 207.)*

« Le lendemain, nous eûmes le bonheur d'appareiller avec un assez bon vent pour continuer notre route vers *Han-Kéou*, distant de neuf à dix lieues seulement. Avant la moitié du chemin, le vent avait d'abord cessé; il reprit bientôt, mais contraire à notre direction : heureusement nous avions à faire à des gens déterminés, bien au fait de notre position et qui ne redoutaient pas la fatigue du voyage. Deux de mes petites malles avaient échappé à notre désastre; mes compagnons de voyage avaient été assez heureux de leur côté pour sauver celle qui contenait leurs vêtements. C'était comme un présent du ciel

dans cette circonstance. Les habits dont nous étions couverts étaient encore humides ; d'ailleurs, notre séjour dans le *Hou-Pé*, où nous avions à prendre les informations demandées, devant durer six à sept mois, au rapport de Mgr Rameaux lui-même, et cela pendant la saison la plus rigoureuse, cette dernière ressource nous devenait d'une nécessité indispensable.

« Nos yeux cherchaient la terre quand ils rencontrèrent enfin, sur le soir, l'imposant aspect de l'immense forêt de mâts, dont les cimes innombrables commencent à s'élaner du milieu du Kiang, c'est-à-dire à deux ou trois lieues au-dessous de *Où-Tchang-Song*, *Han-Yang-Fou* et *Han-Kéou*, trois grandes villes qui, à cause de leur proximité, ne semblent en former qu'une seule. La nuit était déjà obscure lorsque nous parvîmes à l'endroit du fleuve où il est entièrement couvert de ces navires et embarcations de toute grandeur, de toute forme, et venus de presque toutes les provinces d'un si vaste empire. Je ne crois pas qu'il existe au monde de port si fréquenté que ce lieu. Du reste, il passe pour le plus commerçant du pays. Nous entrâmes dans une des voies qui y sont ouvertes, espèce de rues bordées des deux côtés de boutiques flottantes ; et enfin, vers les dix ou onze heures du soir, dégagés, non sans une peine extrême, d'un si long et si difficile labyrinthe, nous arrivâmes, sans autre perte que celle du temps, à notre débarcadère que je croyais à tort le terme de nos malheurs.

« *Tchang-Siang-Koung* descendit aussitôt à terre pour prévenir les chrétiens de notre arrivée ; ne le voyant pas venir, je me doutai de quelque mauvaise aventure, et mes soupçons furent bientôt fortifiés par l'abordage d'une barque qui vint déposer auprès de la nôtre trois hommes et une femme. Le batelier, entré dans la ville, se mit à



crier aux porte-faix et aux curieux qui, à cette heure, encombraient encore le quai : Ce sont des *tché-tsy-ti* (1) dont le mandarin vient de faire la capture. Bien que je n'eusse pas entendu nommer la religion chrétienne, (*Tien-Tchu-Kiao*), j'avais, malgré cela, un tel pressentiment qu'il s'agissait d'elle qu'un premier mouvement de terreur s'empara tout d'abord de mon âme. « Eh quoi ! me dis-je aussitôt, tu regrettais de laisser ta vie dans l'ilot de Yè-Kià-Tchedou : eh bien ! Dieu t'a exaucé, tu pourras la finir plus honorablement, ou dans les cachots, ou sur l'échafaud. » Mon conducteur arrive enfin après s'être fait si longtemps attendre, et le résumé de son rapport est que, nous trouvant avec des effets tout fangeux, il fallait un peu plus de temps pour préparer des appartements convenables. Je tâche de m'approcher secrètement de son

(1) *Tché-tsy-ti* est le nom qu'on donne populairement à toutes les religions ou sectes différentes des trois reconnues par le gouvernement, savoir : 1<sup>o</sup> celle des *Lettrés*, qui honorent Confucius, et n'admettent, d'une manière encore fort obscure, que les principes généraux des premiers devoirs de l'homme, bien qu'à l'extérieur ils pratiquent les deux autres religions par ostentation ou par convenance ; 2<sup>o</sup> celle des *Tue-see*, qui adorent un Chinois du nom de *Ly*, et qu'ils appellent *Lad-Kián*, c'est-à-dire Vieillard-Roi, Vieillard-Maitre : ce *Ly* passa, dit-on, quatre-vingts ans dans le sein de sa mère ; pour en sortir, il la tua en brisant une de ses côtes, et parut à la vie, la barbe et les cheveux déjà blancs ; 3<sup>o</sup> celle des *Bonnes* qui adorent le *Foé*, venu de l'Inde ; ceux-ci sont au service des *chên* ou *Pou-ssé*, espèce d'esprits qui sont censés les bienfaiteurs des hommes ; on les appelle quelquefois avant la mort d'une personne pour qu'ils sollicitent sa guérison auprès de *Foé* : le plus souvent on les fait venir après le trépas pour qu'ils dirigent les âmes dans le ténébreux dédale de l'enfer, puis les ramènent à la vie ou sous la forme humaine, ou sous les dehors de quelque animal, suivant leurs bonnes ou leurs mauvaises actions. Toute leur fétologie consiste dans cette dégradante métépsychose.

Nous avons parlé des *chên* ou bons esprits ; les Chinois appellent *hou-y*

oreille : Qu'est-ce qu'il y a donc , lui dis-je ? Persécution , me répond-il ; nous ne pouvons pas débarquer. — Quel nouveau contre-temps ? Le beau mandarin qui ne peut pas se déclouer de son bachot !

« Plus de dix fois , pour être tant soit peu libre , j'avais dit à nos bateliers de préparer leur souper : par politesse ou autre motif , ils refusaient de s'en occuper ; à les entendre , seul je devais être l'objet de leur attention ; ils n'étaient que des gens inutiles... Toutefois , ils ne nous laissaient pas ignorer qu'après la décharge de nos effets ils devaient se rendre ailleurs pour passer la nuit , sous prétexte qu'il n'y avait pas dans cette rade de sûreté pour leur barque. Quel moyen de nous tirer de là ! Les chrétiens , en nous accueillant , s'exposaient à se faire prendre avec nous ; d'un autre côté , où trouver une auberge qui consentit à nous recevoir avec un si pitoyable bagage ! Le ciel vint encore à notre secours , et d'une manière inat-

l'espèce opposée , qui est réputée l'ennemie des hommes. Si donc ils viennent à éprouver quelque revers , s'ils tombent malades , ils l'attribuent de suite à la malice de ces derniers , et mandent les *tdo-pi* pour leur donner la chasse. En cas de guérison , les imposteurs se félicitent et triomphent : si l'infirmité se prolonge , ils vous disent , pour gagner de l'argent , que le malade a perdu l'âme , et au bruit d'un affreux tintamarre , ils vont la chercher , soit sur les montagnes , soit dans les plaines ; puis , après de longues fatigues , la lui rapportent en la tenant avec la main soigneusement renfermée dans un pan de leur robe. Si le malade demeure dans le même état , ou bien s'il meurt , ils prétendent qu'ils ont été appelés trop tard. A moins de connaître toutes les superstitions de ces différentes sectes , il vous est impossible de comprendre tout l'exès de leur ridicule ; je pourrai peut-être vous en dire encore quelque chose une autre fois.

La dénomination de *tchè-tsai-ti* , censée injurieuse , signifie littéralement observateur d'abstinence ; on l'a appliquée aux partisans des cultes non autorisés par la loi , parce qu'ils sont plus mortifiés que ceux qui suivent l'une ou l'autre des trois religions reconnues.

tendue.... déjà un catéchiste est là sur le rivage; de loin il nous adresse ces paroles : Venez à terre. Nous obéissons, il me prend par la main, et, après avoir fait je ne sais combien de détours pour tromper les observateurs, il m'introduit dans sa demeure. C'était l'avant-veille de la Toussaint. Voici comment il avait appris mon arrivée : tandis qu'il allait tenir conseil à mon sujet avec d'autres chrétiens, il avait rencontré par hasard, ou plutôt par une disposition providentielle, les quatre personnes dont j'ai parlé plus haut, savoir, deux chrétiens et une chrétienne qu'un satellite reconduisait chez eux après huit jours de captivité, non pas que leur affaire fût terminée, mais parce qu'ils avaient pu, avec de l'argent, trouver des cautions en promettant de reparaitre en cas d'un nouveau jugement. Instruit par eux, le courageux catéchiste avait pris aussitôt sur lui de venir nous délivrer. Que le ciel l'en récompense largement!

« Me voilà donc, après tant de traverses, dans le célèbre *Hàn-Kéou* vis-à-vis de *Ou-Tchang-Seng* (capitale du *Hou-Pé*) dont il n'est séparé que par le *Kiang*, et à côté de *Han-Yang-Fou*, détachée seulement par une rivière qui se jette dans le fleuve. Au milieu du *Kiang* jusque fort au-dessous de *Hàn-Kéou*, la plus commerçante de ces trois villes, en flotte une quatrième formée d'innombrables navires. Dans l'espace de cinq à six lieues pour le moins, soit en montant, soit en descendant ce fleuve que l'on prendrait pour un bras de mer, on ne voit que maisons sur les deux rives, et au milieu une infinité de barques de la forme la plus belle et en même temps la plus bizarre. Les unes sont à l'ancre, les autres croisent le fleuve du matin jusqu'au soir, dans toute cette étendue.

« Péking passe pour la ville la plus vaste et la plus

peuplée de l'univers, en raison du territoire qu'elle occupe; eh bien ! l'on dit que la population de ces quatre villes, dont je viens de parler, qui tout naturellement n'en font qu'une, s'élève au triple de celle de la ville impériale. On parle beaucoup de la magnifique situation de Constantinople; je doute fort qu'elle puisse offrir une aussi belle perspective : si elle a quelque chose de plus séduisant, elle est loin certainement d'être aussi imposante. Quoique toutes les puissances européennes fréquentent le superbe Bosphore, son commerce est assurément bien au-dessous de celui de notre Bosphore *Héliopénis*, aujourd'hui même que la guerre avec les Anglais lui a porté un si rude coup.

« Les dix-huit provinces de la Chine proprement dite comptent un grand nombre de villes murées, savoir cent quatre-vingt-huit *fous* ou villes du premier ordre, deux cent trente-sept *tcheou*s ou villes du deuxième ordre, et douze cent soixante et dix-neuf *hiens* ou villes du troisième ordre. On connaît donc ici les remparts, mais ce sont des remparts qui, vu leur peu d'élévation, pourraient être dits à la Vauban : pas une tour qui les défende, mais seulement quelques misérables bastions, quelques créneaux à barbacane, écroulés en partie ou gravement sillonnés de profondes crevasses. Près de chaque ville, à la distance de quelques *lys* se trouve une seule tour de forme octogone à neuf étages, et autant d'avant-toits, où les esprits protecteurs de cet édifice fixent, dit-on, leur demeure. Quant à l'intérieur des villes, ne venez pas y chercher de beaux quais, de superbes monuments, des rues élégantes et alignées au cordeau. Vues de loin, les quatre dont je viens de vous parler présentent un coup d'œil imposant; si vous approchez, vous ne trouvez sur le rivage du *Kiang* que d'informes talus, horriblement

détériorés par les inondations ; dans les rues, que des échoppes entourées de palissades, de pauvres ateliers minés par les eaux ou ruinés de vétusté. Les vides laissés entre ces masures sont comblés par des immondices qui répandent partout une odeur suffocante. Point de régularité dans l'alignement des maisons, point de trottoirs, point de lieu pour se mettre à l'abri de la foule qui vous presse, qui vous coudoie, qui vous dispute le passage ; on y marche péle-mêle au milieu des bœufs, des porcs ou d'autres animaux domestiques, se garantissant comme on peut de l'infection que répandent les ordures de toute espèce, recueillies avec soin par les Chinois dans l'intérêt de l'agriculture, et transportées en plein jour dans de petits tonneaux découverts. Seulement de distance en distance, la vue fatiguée rencontre quelques riches magasins, de belles et vastes maisons, d'opulentes pagodes. Les places et promenades publiques sont remplacées par des jardins, des étangs et même des champs.

Mais à quoi m'occupé-je, Monsieur et très-cher Confrère ? Est-ce là le noble but de mon importante Mission ? Hélas ! j'ai la douleur de vous apprendre que j'ai été loin de pouvoir l'atteindre. Adorons les desseins de Dieu qui a voulu qu'elle fût traversée jusqu'à la fin. Je ne manquais pas de bons chrétiens pour me dédommager par leur empressement des rudes épreuves de mon voyage ; mais je ne pouvais arriver dans des circonstances plus intempestives : point d'Évêque, point de prêtre. Mgr le Vicaire apostolique avait auparavant fixé sa résidence à *Out-Chang-Fou* ; mais personne ne connaissait sa retraite actuelle. Les autres prêtres étaient tous dispersés en différents districts. D'un autre côté, la fameuse tempête nous poursuivait encore de ses tristes suites. Nous eûmes trois jours de pluies continuelles ;

nos effets périssaient et infectaient ; enfin, après trois autres jours passés dans une maison qui du temps de Mgr Rameaux avait servi de chapelle, et depuis cette époque était trop bien connue des satellites, le danger que redoublait encore le concours des fidèles dans mon asile me fit songer à le quitter. Mon *siang-koung* fut chargé de repasser le *Kiang* pour annoncer aux chrétiens de *Out-Chang-Fou* que, puisqu'il m'était impossible d'agir sans Mgr d'Arade et que je ne pouvais parvenir jusqu'à lui, j'allais me rembarquer pour le *Kiang-Si*. Ces bons fidèles qui étaient venus bien des fois m'inviter, quoique un peu froidement par crainte de la persécution, à me rendre au milieu d'eux, accoururent aussitôt pour m'annoncer que Mgr Rizzolati était en route, et qu'il venait même d'indiquer une entrevue auprès de leurs maisons. Le lieu était une petite chapelle formée d'un galetas, et que je trouvai très-bien ornée. Monseigneur le Vicaire apostolique arriva effectivement, et j'appris que, pendant l'alerte qui venait d'avoir lieu, il avait choisi pour sa retraite une hôtellerie païenne où on le prenait pour un marchand chansinois.

Voici l'occasion de cette alerte : Mgr Rizzolati avait fait acheter des matériaux en bois, briques, chaux, etc., dans l'intention de faire agrandir une chapelle, construite autrefois dans une chrétienté appelée *Pékié*, distante d'une journée tout au plus d'*Ou-Tchang-Seng*, et d'y ajouter encore quelques appartements pour un petit séminaire. Ce projet coïncida malheureusement avec celui des Anglais dans la province de *Kiang-Nan*. Bien qu'éloignés de *Han-Kéou* de quatre à cinq cents lieues, ils ne laissaient pas d'inspirer la terreur d'une prochaine invasion : on disait dans le public « que les *Koung-Kouy-Tse*, ou diables rouges, une fois entrés dans le

• *Kiang*, avaient affamé le nord et conquis le midi ; que  
 • l'empereur *Tao-Kouang* était en fuite ; qu'un prince  
 • de l'ancienne dynastie, nommé *Tchu*, lui avait été  
 • substitué pour les provinces situées au septentrion,  
 • au-dessus du *Kiang* ; que celles du sud au-dessous du  
 • fleuve, formaient un nouvel empire sous la domination  
 • des vainqueurs. A *Han-Kéou*, *Ou-Tchang* et *Han-*  
 • *Yang*, on allait jusqu'à dire que mille Anglais étaient  
 • déjà cachés dans la chrétienté de Pékié. » Aussi, lors-  
 que les infidèles virent à l'eau la petite flottille chargée  
 des matériaux de construction que les chrétiens avaient  
 en l'imprudence d'expédier tout à la fois, on s'empres-  
 sa de divulguer qu'on attendait à *Pékié* plus de dix mille  
 Anglais pour lesquels on voulait bâtir de dignes habita-  
 tions. On n'avait pas encore commencé à déposer les  
 matériaux sur le rivage que déjà grondait la persécu-  
 tion.

• La nuit même qui suivit le départ de Mgr Rizzolati, les  
 satellites enlevèrent de la chapelle les effets, vêtements  
 et objets de religion qu'on y avait déposés. Un édit fut  
 lancé par le mandarin *Tchu-Peao-y-Foug-Ouen-Chu*, et  
 six chrétiens arrêtés ; les autres avaient pris la fuite, ne  
 laissant dans leurs maisons que les femmes et les enfants.  
 Cet ordre se renouvela plusieurs fois dans une huitaine  
 de jours, et autant de fois les chrétiens furent obligés  
 de désertier.

• Me trouvant donc de l'autre côté du *Kiang* avec l'hon-  
 neur de jouir, dans cette Babylone d'*Ou-Tchang-Séng*,  
 de la présence de Mgr Rizzolati, nous employâmes les  
 premiers jours aux formalités voulues pour les procédures  
 en matière de canonisation. De sinistres nouvelles vinrent  
 bientôt les interrompre ; les bruits de persécution se  
 multipliaient : un chrétien au milieu des tourments venait

d'avouer au mandarin qu'il y avait dans la province deux Européens, un *ly*, c'était l'Evêque, et un *md*, c'était son Provicair, M. Maresca. Interrogé encore si *Mou-Taô-Ynen*, Mgr Rameaux, très-connu sous ce nom dans tous les tribunaux du *Hou-Pé* pendant la dernière persécution, s'y trouvait aussi, il avait répondu négativement, affirmant qu'il en était sorti et qu'il ignorait le lieu de sa retraite. Un autre chrétien, baptisé depuis peu, était en prison : son père et sa mère, encore païens, menaçaient chaque jour de poursuivre en justice Mgr d'Arade pour l'obliger à leur faire rendre leur fils. Ces bruits et d'autres semblables nous obligèrent à songer à nous séparer. Toutefois, pour ne pas manquer entièrement le but de mon voyage, je crus devoir supplier Mgr le Vicaire apostolique de vouloir bien s'occuper, quand le temps le permettrait, des informations juridiques sur le martyre de notre cher confrère, puisque mes péchés m'enlevaient la consolation de mener à bonne fin une œuvre aussi importante.

« J'étais pressé de partir ; mais il m'en coûtait trop, après un si long voyage, de m'en retourner sans rendre visite aux restes de M. Perboyre, qui reposaient à deux lieues de nous, hors de la ville, du côté de la seconde porte orientale *Oùt-Toung-Mén*. Un dimanche donc, veille de mon départ, immédiatement après la messe, je m'acheminai avec un guide vers le lieu de la sépulture : elle était située dans un carré de quelques arpents seulement, penché vers le couchant et par conséquent vers notre chère Europe ; quelques mottes de terre superposées à une légère élévation la protégeaient de tout côté. C'est dans cette modeste retraite que reposent les précieux restes de notre saint Martyr, en la compagnie de neuf autres apôtres, dans l'ordre suivant : au milieu, du



côté d'en haut, sont les tombeaux réunis de trois frères de l'ordre de saint Ignace : l'un de ces trois frères mourut dans le *Hou-Pé*, après deux ou trois mois d'apostolat ; le second, dans la même province d'où il fut ensuite transporté à *Out-Chang-Fou* par le troisième qui travaillait alors dans le territoire dont cette ville est la capitale. Au commencement des deux lignes collatérales, ce sont encore deux Jésuites aussi bien qu'au second rang de la colonne à gauche ; en tout, six frères, tous Français. A côté du dernier tombeau des frères Jésuites se trouve celui d'un Lazariste : c'est M. Perboyre. En face, à droite, est celui de M. Clet ; enfin, deux prêtres de l'association de la Sainte-Famille terminent des deux côtés l'une et l'autre colonne.

« Les sépulcres de ces bienheureux Missionnaires sont ornés d'une pierre sculptée, en haut de laquelle est gravé le monogramme du Sauveur, et au-dessous, leur nom chinois, leur nom de baptême et l'année de leur sépulture. Trois, cependant, savoir : celui de M. Perboyre et ceux des deux prêtres de la Sainte-Famille sont encore bien informes et privés de toute indication des trésors qu'ils renferment. J'ai pris des mesures pour procurer une inscription à celui de notre illustre confrère.

« L'épithaphe qui a été placée sur le tombeau de M. Clet, également martyr, est ainsi conçue : *Taō-Kouang-Au-Mien*, *y-yan soui*, *Kou-lieou-louy-Esse*, *Ouey-toéng-tchio-hoey-sâ-tsé-té*, c'est-à-dire : « La cinquième année de *Tao-Kouang* (empereur actuel) a été déposé ici Louis *Lieou*, prêtre de la Congrégation de saint Vincent. » Cette cinquième année correspond à 1825, époque où le corps de notre confrère, enseveli ailleurs, fut transporté dans la terre où il repose. Les siècles antérieurs sont exprimés par ces mots : *Y-yan-*

*soui*, qui ne sont autre chose qu'une des soixante différentes indications employées pour désigner toutes les années successives de l'empire chinois, jusqu'au commencement du règne actuel; en sorte que ce nombre de soixante une fois épuisé, le tour recommence, et ainsi de suite indéfiniment. *Lieou* est le nom chinois de M. Clet, et Louis son nom de baptême; d'autres disent qu'il s'appelait François (1).

« Le tombeau de R. Haubin, qui finit aussi sa vie dans les fers pour la confession de la foi, se trouve à quatre ou cinq journées de distance de ce cimetière, et dans les dépendances d'un *hien*, ou ville du troisième ordre; je crois avoir entendu dire que M. Dumazel avait été inhumé sur les montagnes de *Kou-Tching-Hien*.

« A notre arrivée, quelques infidèles qui habitent dans le voisinage étaient venus nous offrir leur ministère pour le cas où nous voudrions ajouter quelque ornement à des tombeaux si simples : nous eûmes beaucoup de peine à nous débarrasser de leurs importunes instances; la promesse de les employer plus tard put seule les faire disparaître. Enfin, il me fut donné de répandre en toute liberté mon cœur, mes prières et mes larmes sur ces tombes chéries. Mille réflexions tour à tour consolantes et sombres, douces et terribles, traversaient successivement mon esprit. Le temps qui marchait vite en ce lieu plein d'intérêt pour un enfant de saint Vincent, me força bientôt d'y mettre un terme. Je récitai neuf *Gloria* au tombeau de M. Perboyre, un *Te Deum* pour lui et pour M. Clet, plusieurs *De profundis* pour tous nos autres si

---

(1) M. Clet s'appelait Jean-François, et non Louis. (Note du R.)

dignes prédécesseurs dans l'apostolat, et je leur fis enfin à tous de respectueux et douloureux adieux, en priant nos deux confrères de m'obtenir la grâce d'imiter leurs héroïques vertus.

« Et maintenant, Monsieur et très-cher Confrère, puisque la volonté de Dieu, au lieu de me laisser parcourir les plaines et gravir les montagnes du *Hou-Pé* et du *Ho-Nân*, me condamnait à battre simplement, pendant une quinzaine de jours, le territoire de *Han-Kéou* et de *Out-Chang-Fou*, il fallait bien s'y soumettre et s'en retourner, afin de cesser d'exposer soit *Mgr d'Arade*, soit le Père *Maresca*. Ce dernier, qui devait aussi prendre une part active aux procédures et devenir mon compagnon de courses, n'était arrivé que depuis deux jours. Toute mesure possible étant donc prise pour la réussite future de notre importante affaire, je me embarquai pour le *Kiang-Si* et recommençai un autre voyage qui devait, comme le premier, être traversé jusqu'au terme.

« Or, tel fut le principe de mes nouvelles et douloureuses infortunes. Pour diminuer les frais de nautage, je permis qu'on me retint à *Han-Kéou* une barque marchande sur laquelle se trouvait déjà un passager pékinois; nous fûmes tous d'accord que le baragouin du nord différait assez de celui du midi pour que nous n'eussions rien à craindre de mon accent étranger; par le fait c'était un homme de la plus aimable et de la plus sûre compagnie. Cette concession, et bien plus encore l'amour du gain, avaient porté notre pilote à prendre, à notre insu, un troisième passager; nous ne soupçonnâmes pas la supercherie et ne la découvrîmes point à l'embarquement. Une fois désancrés, la faute se trouva commise, sans qu'il nous fût possible de la réparer. Bientôt j'aperçus un homme qui préparait

un lit sur l'arrière du bâtiment : j'en ressentis de la peine, et j'adressai aussitôt mes reproches au capitaine ; celui-ci, pour toute excuse, me répondit que le préposé du bureau, chargé de la surveillance des barques, lui avait imposé ce voyageur, sans lui laisser la liberté de le refuser. Je parus goûter fort peu cette défaite ; je menaçai le capitaine de diminuer d'autant le prix de nos places, et nous continuâmes à suivre paisiblement le cours du fleuve.

« Peu à peu notre inconnu s'introduisit dans l'intérieur de la barque et ne fut pas longtemps sans nous faire penser que nous avions fait en lui l'acquisition d'un dangereux garnement. Cependant il se contint un peu durant les premiers jours.

« A l'approche du lac *Pò-Yang*, il ne se passait presque pas de moment dans le jour que nous ne rencontrassions quelque détachement de l'escadre chinoise qui revenait de *Kiang-Nán*. Je suis porté à croire qu'ils appartenaient à l'armée de terre, non à la marine ; ils ne montaient que des bâtiments frétés ; chacun d'eux avait arboré un pavillon sur lequel on lisait l'indication des décuries, des centuries, des divisions, des légions auxquelles appartenaient ces soldats, et le nom de la province qui les avait fournis. Cette vaillante armée, qui n'avait pas vu l'ennemi, n'en revenait pas moins triomphante, comme si elle l'eût taillée en pièces. Son chant de triomphe commençait par ces mots : *Hoûng-kouÿ-tré : Ce drapeau déployé, les ennemis ont pris la fuite !*

« A en juger par les détachements qui passèrent comme en revue devant nous, l'armée chinoise devait être fort considérable ; on dit que cette fois-là l'empereur avait véritablement fait des levées dans tout son empire, ce qui n'empêcha pas qu'avant même que son armée ne fût ras-

semblée sur le théâtre de la guerre, il ne capitulât avec les Anglais, leur accordant la liberté de commerce dans cinq de ses ports, et leur promettant deux mille *taëls*, environ vingt-huit ou vingt-neuf millions de francs. Ce prince faible et inconséquent faisait en même temps un grand déploiement de forces, et un traité honteux, plutôt que de courir les chances d'une bataille.

« Il paraît que la somme promise aux Anglais a mis de la gêne dans le trésor ; peut-être faut-il attribuer à cette cause une mesure que vient de prendre l'empereur. Sur une pétition adressée par les six premiers tribunaux de Pékin, il a rendu une ordonnance qui retranche jusqu'à nouvel ordre la moitié de leurs traitements à tous les mandarins de l'empire. Je tiens ce fait d'un chrétien déjà gradué qui se rend à Pékin pour obtenir quelque emploi par la voie du concours public.

« Cependant notre barque, nullement contrariée, poursuivait paisiblement le cours du fleuve ; je trouvais, après mes méditations et mes prières, un agréable délassément à considérer le fameux *Kiang*, dont l'aspect était bien différent de ce qu'il avait été pour moi lorsque je le remontais. En allant au *Hou-Pé*, (c'était le moment des inondations) je pouvais à peine distinguer un fleuve dans cette mer sans rives ; actuellement il roulait ses eaux tranquilles entre deux bords couverts de moissons déjà verdoyantes.

« Je vous ai dit que dans les années où les inondations du *Kiang* sont considérables, les habitants de ses bords émigrent dans d'autres provinces, et particulièrement dans celle du *Kiang-Si*. Or, voici la manière dont se font ces émigrations :

« Lorsque le débordement commence à amener la

disette, les pauvres mettant à contribution les riches du chef-lieu, en reçoivent du grain à titre d'emprunt. Si l'inondation ne diminue pas assez tôt pour qu'on puisse faire les récoltes successives du blé, du riz, du coton, des fèves, du maïs et de diverses plantes inconnues en France et d'un grand usage en Chine, l'émigration est jugée indispensable et définitivement arrêtée.

« Alors ces pauvres riverains se réunissent en troupes de cent ou deux cents ; chaque bande prend pour chef et pour guide un membre d'une famille riche ; celui-ci ne peut pas refuser ce singulier honneur sans s'exposer à perdre le grain qu'il a prêté, et sans voir même ses biens livrés au pillage ; s'il accepte, au contraire, il peut espérer de récupérer ses fonds, et d'en retirer même un intérêt avantageux.

« Les émigrants partent ainsi, à la suite de leurs chefs ; quelque part qu'ils se dirigent, ils gardent une exacte discipline. Ils n'entrent pas dans les maisons pour quêter ; le long des chemins, quoique leurs regards se portent sur les passants avec une douloureuse anxiété, on ne les voit jamais leur demander la plus légère aumône. Sont-ils arrivés dans un village ou dans un marché, le chef, qui est ordinairement un bachelier, quoique en habit de mendiant, s'adresse, au nom de tous, aux anciens du village, aux notables du bourg, avec lesquels il traite seul de l'aumône qu'il demande. S'ils entrent dans une ville, le même ordre s'observe. C'est toujours le chef de la bande qui seul a le droit de porter la parole : il va d'abord au mandarin qui, pour l'exemple et pour satisfaire à son devoir, fournit une aumône convenable ; chacun donne ensuite suivant ses dispositions et ses moyens ; il est rare qu'ils soient complètement rebutés.

« Ces dispositions générales envers les émigrants les empêchent de mourir de faim ; mais elles leur laissent bien des maux à souffrir : c'est à peine si les deux tiers peuvent revoir leur pays ; les autres périssent durant l'émigration, par les marches excessives, l'humidité, le froid, les chaleurs, l'insalubrité des aliments, les intempérances qui succèdent à ces jeûnes forcés, et surtout par la malpropreté. Le plus souvent les bandes se subdivisent en deux sections : la première se forme d'hommes avec leurs femmes, et de jeunes gens maigres et défaits, haletants sous le poids des instruments de cuisine, du riz, de la paille, du bois, etc. La seconde est composée de femmes et de filles, les unes jaunes comme du safran, les autres aussi pâles que la mort. Ces infortunées ont, pour la plupart, besoin d'un bâton pour se soutenir sur leurs pieds ; et cependant il leur faut encore porter sur les bras ou charger sur leurs épaules les plus jeunes des enfants ; leur cœur est déchiré par les cris de ceux qu'elles mènent à leur suite, trop lourds pour être portés, et trop faibles pour soutenir les fatigues de la marche : aussi tombent-ils souvent de lassitude. Voilà, mon très-cher Ami, l'affligeant spectacle dont j'ai été déjà cinq ou six fois le témoin oculaire.

« Un jour, le soleil des tropiques darde ses rayons sur la tête presque nue de tant de malheureux ; le lendemain ils sont inondés d'un torrent de pluie. Et puis, où iront-ils passer la nuit ? il ne se rencontre personne qui leur offre un asile ; il n'est point d'auberge qui les reçoive ; ils s'arrêtent dans la soirée, sous quelque hangard, sous le vestibule de quelque pagode, au risque d'être étouffés par la fumée, suffoqués par la mauvaise odeur, dévorés par les insectes qu'engendre la malpropreté. Telle est leur vie de chaque jour.

« Ceux dont les forces résistent à tant de souffrances, trouvent, dans les secours qui leur ont été alloués, non-seulement de quoi s'arracher à la faim, mais encore des ressources pour acheter les grains qui doivent les nourrir jusqu'à la prochaine récolte, ensemençer leurs terres, acquitter leurs dettes, raviver le grand-père et la grand'mère laissés dans le pays inondé, si toutefois ils les retrouvent encore.

« L'année dernière, avant mon départ pour le *Hou-Pé*, une troupe de plus de cent cinquante de ces malheureux parvint à une de nos chrétientés, éloignée d'environ deux journées de celle où je faisais la Mission. Un catéchisme aperçu sur une table par le chef des pauvres, amena une reconnaissance entre le maître de la maison et la bande des mendiants, toute composée de chrétiens; notre catéchiste en fut averti : il reçut dans sa demeure tous ces chrétiens, qui étaient de notre ancienne Mission du *Hou-Pé*; ils prétendaient porter le même nom que notre confrère, M. Ly (Joseph); ils se disaient même de ses parents; après nous avoir demandé avec empressement de ses nouvelles, ils nous témoignèrent leurs regrets de ce qu'ils ne pouvaient lui rendre une visite. Notre cher confrère était pour lors occupé dans la province de *Tché-Kiang*. Ils racontèrent aussi à nos fidèles du *Kiang-Si* plusieurs particularités touchantes du martyr de M. Perboyre. L'entrevue, en un mot, fut très-cordiale de part et d'autre : nos chrétiens voulaient doubler leurs aumônes; mais les pauvres émigrés s'y refusèrent, et n'acceptèrent que des rafraîchissements.

« Il est temps que je revienne à notre malencontreux compagnon de voyage. C'était le plus fin Argus que j'aie connu de ma vie. Il se disait de la capitale du *Kiang-Si*, d'où il venait, disait-il, de conduire un mandarin à Pékin;



de Pékin il en avait conduit un autre jusqu'au *Hou-Nan* ; actuellement il se rendait dans sa famille. Malheureusement on me faisait passer aussi pour mandarin. S'il était vrai qu'il eût eu des rapports si fréquents et si intimes avec ces hauts personnages, il était difficile qu'il ne pénétrât tôt ou tard le secret de ma position véritable ; comment la modestie du missionnaire et la simplicité de l'apôtre pouvaient-elles ne pas contraster à ses yeux avec la jactance mandarine ? comment soutenir une conversation qu'il ramenait sans cesse sur les mandarins, qu'il se piquait de connaître presque tous, lorsque je ne connaissais pas même un seul mandarin du Kiang-Si, d'où l'on avait dit que j'étais moi-même ? je le laissais parler, j'approuvais des yeux, du sourire, de la tête ; je me tenais au large, je faisais le grand en me rendant rare.

« Malgré ma prudence et ma réserve, je ne tardai pas à comprendre que cet homme, qui se donnait le nom de *Liéou-Ye*, m'épiait et cherchait à me deviner. Véritable Protée, il savait revêtir toutes les formes : après avoir conversé avec moi, il accostait mes deux *Siang-Koung*, et leur faisait mille questions à mon sujet. Ces bonnes gens n'avaient pas cru mentir en me faisant passer pour un haut personnage ; car, si le prêtre est le lieutenant du roi du ciel, est-ce trop l'élever que de le ranger parmi les officiers des princes de la terre ? Mais la partie n'était pas égale entre eux et mon espion. Il conclut beaucoup de choses de leur embarras et peut-être de quelques contradictions inévitables.

« Cependant il dissimula, et résolut de ne rien dire ouvertement, ni de ses soupçons, ni de ses projets contre moi, jusqu'à la douane. En venant, nous l'avions passée à *Ta-Kou-Thang*. Cette fois-ci nous devons le faire à

*Kian-Kiang-Fou*. Nous ne pouvions y arriver qu'assez avant dans la nuit. C'était le temps que Liéou-Ye avait choisi pour lever le masque.

« Quoique sur une même barque assez petite, nous avions, dès les premiers jours, établi entre les deux voyageurs et nous une sorte de séparation avec des marchandises et des ballots ; à l'aide de cette clôture, nous pouvions de part et d'autre dire et faire bien des choses sans être vus ni entendus. Mes deux *Siang-Koung* ronflaient dans ma case ; pour moi, bien que je fusse couché, je ne dormais pas encore ; je faisais quelques prières, qui ne tardèrent point à être interrompues par la conversation qui commença entre Liéou-Ye et l'autre voyageur, brave homme de Pékin d'environ trente ans.

« Je ne comprenais pas d'abord les paroles de Liéou-Ye, qui parlait avec beaucoup de feu et de volubilité ; j'entendais de temps en temps le Pékinois lui répondre, *ché, ché*, c'est vrai, c'est vrai ! Un voyageur d'une autre barque ayant passé sur la nôtre, comme sur un pont pour prendre terre, Liéou-Ye l'appela pour lui faire part de ses conjectures sur moi. Il énuméra devant ces deux interlocuteurs une dizaine d'indices, auxquels il avait reconnu que je n'étais pas Chinois ; toutes ses observations étaient vraies et dénotaient un esprit pénétrant. C'est probablement un Anglais, ajoutait-il, et par conséquent un espion ; il vomissait contre moi toutes sortes de malédictions, et jurait avec imprécation de dénoncer cet Européen aux mandarins dès la pointe du jour, avant la visite de la douane.

« Je me sentis saisi d'une agitation involontaire, et beaucoup plus pénible que la frayeur du naufrage dont je vous ai parlé. Le visage de Liéou-Ye, bien que spirituel, était celui d'un scélérat consommé. Nulle sûreté à

lui faire une confidence, même accompagnée de piastres ; et par quel moyen pouvais-je espérer de me tirer de ses mains ? Tandis que le cœur serré et respirant à peine je me tenais assis sur mon lit pour mieux penser à ce que j'avais à faire, j'entendis Liéou-Ye dire à ses deux compagnons : « Il faut interroger le capitaine, et voir s'il sait d'où est cet homme. »

« Réveillé d'un profond sommeil, le capitaine leur répondit . « Tout ce que je sais, c'est que je l'ai pris à *Han-Keou*, où il logeait dans une grande et belle maison. » Mes espions, après avoir encore ressassé leurs conjectures jusqu'à ce que la lampe s'éteignit faute d'huile, se laissèrent à leur tour aller au sommeil.

« Hélas ! il n'y avait pas pour moi d'e repos dans cette cruelle nuit. Rien ne saurait vous donner une idée du tourment que j'endurai ; dussé-je paraître bien peu préparé au martyr, je ne puis m'empêcher de vous raconter mes angoisses. Toute la nuit mon esprit fut livré aux plus sombres réflexions ; un homme passa, par hasard, sur le pont, au-dessus de ma petite chambre, d'où je ne l'entendis point sauter sur la barque voisine : aussitôt je m'imagine que l'interlocuteur survenu est allé donner l'alerte, et qu'à sa suite les satellites sont accourus et se sont portés sur le pont de la barque, pour me saisir au réveil. Cette pensée acheva de m'accabler ; tantôt je me tenais sur mon séant, tantôt je m'agitais dans mon lit ; le cœur me battait avec violence ; ma respiration était précipitée et brûlante ; et je tremblais encore qu'en hâtant avec si grand bruit, je ne vinsse à réveiller mes bourreaux, et à confirmer leurs soupçons. Quel supplice que celui de la crainte ! le mal lui-même nous ferait moins souffrir.

« Une pensée inquiétante vint encore augmenter mes angoisses. Je me rappelai que le Vicaire apostolique du Chan-Si, ayant été reconnu il y a quelques années pour un Européen, passa une si cruelle nuit, bien qu'il eût donné soixante piâtres pour acheter le silence, qu'il trouva le matin sa barbe toute blanchie; je ne doutai point que la mienne n'eût le même sort, ce qui n'aurait pas manqué de me trahir, et je fus étonné au retour du jour de la trouver de la même couleur que la veille.

« Enfin le jour parut, j'ouvris ma malle, j'en retirai l'argent qui me restait, j'en fis trois parts dont deux pour mes *Siang-Koung*, et je les engageai à venir visiter la place de *Kian-Kiang-Fou*; il leur en coûtait de sortir si matin; je leur secouai la main pour les réveiller, et leur dis à l'oreille que j'avais à leur communiquer des choses de haute importance.

« Nos incommodes voisins dormaient profondément; ils se reposaient de la peine qu'ils s'étaient donnée à me tourmenter.

« Nous confiâmes nos effets au maître de la barque, afin, lui dîmes-nous, qu'ils ne devinssent pas la proie des faux pauvres qui pourraient nous molester comme ils l'avaient fait à *Ta-Kou-Thang*, et nous primes terre. Aussitôt de tenir conseil sur le parti à prendre. Faut-il, leur disais-je, que je confie mon salut à l'agilité de mes jarrets? dois-je faire tomber ma barbe, et changer de costume? devons-nous nous séparer? Si nous fuyons, sera-ce par la voie de terre ou par celle du fleuve? faudra-t-il le descendre ou le remonter? laisser nos hardes ne sera pas un gros sacrifice; mais si elles sont saisies sur la barque, elles déposeront contre nous.—Nous étions à plus de trois journées de la plus voisine de nos chrétientés, et en cas de dénonciation

et de poursuite, nous aurions été saisis mille fois avant d'y être arrivés.

« Plus nous délibérions, moins nous étions fixés sur le parti à prendre. Déjà avec notre mine de mourants, nous avions fait le tour de cent échoppes, visité sans les voir autant de bazars, et nous étions aussi irrésolus qu'au premier instant. « Prions Dieu, dis-je à mes deux courriers ; si nous ne le pouvons pas de bouche, prions dans le fond de nos cœurs. Adressons-nous à tous les saints, et surtout au glorieux martyr Gabriel Perboyre, et puis disons comme Judas Machabée : *Sicut autem fuerit voluntas in caelo, sic fiat* (1). »

« J'envoyai *Tu-Sien-Cheng* dans la barque, comme pour y chercher un panier qui nous servît à emporter des provisions, et dans la réalité pour savoir ce qui s'y passait. Tout y était tranquille. Liéou-Ye qui n'avait pas quitté le bateau, dit en souriant qu'il y demeurerait pour le garder. Une cruche à remplir du bon vin de *Kian-Kiang* nous fournit le motif apparent d'un second voyage ; la barque avait déjà été jaugée, le nautonnier était allé au bureau, pour obtenir qu'on lui délivrât l'attestation.

« Quelques heures après je fis engager mes dangereux compagnons de voyage à prendre avec nous, dans un restaurant, une tasse de *camphou*. Le voyageur pékinois se rendit à notre invitation. Liéou-Ye refusa, prétendant qu'il était obligé de demeurer dans la barque, pour faire sécher des linges qu'il avait trouvés humides dans ses malles. Ce fut une prévention de plus pour nous contre

---

(1) Que ce qui est ordonné par la volonté de Dieu dans le ciel, s'accomplisse. (1. Mach. 3. 60.)

cet homme, que nous n'appelions au restaurant qu'afin de le sonder de plus près. Pour notre Pékinois, nous lui trouvâmes son air de bonhomie ordinaire ; ce qui nous fit présumer qu'on ne songeait pas encore sérieusement à exécuter de sinistres projets contre moi ; peut-être ne se croyait-on pas assez sûr de son coup, et n'osait-on pas essayer un esclandre qu'on aurait, en cas d'erreur, payé fort cher.

« Nous prîmes le thé, battîmes encore le pavé de quelques rues, et n'en pouvant plus de lassitude, je dis adieu au Pékinois, lui donnai un *Siang-Koung* pour l'accompagner, et pris l'autre avec moi pour regagner notre barque. Nous y trouvâmes encore Liéou-Ye occupé à déployer ses effets ; nous aperçûmes, non sans quelque effroi, au fond d'une de ses malles, plusieurs contours d'une grosse chaîne en fer : depuis lors la véritable profession de ce protégé nous parut plus que jamais une énigme inexplicable ; je ne doutai plus que cet homme ne jouât un rôle, et qu'il ne se donnât pour ce qu'il n'était pas. La pensée me vint qu'il avait emprunté sa chaîne à *Kian-Kiang* pour mon usage ; j'eus lieu de penser, plus tard, qu'il l'apportait de plus loin.

« Je lui adressai quelques paroles polies, et j'allai prier Dieu et me reposer, lorsque *Tu-Sien-Cheng* vint m'avertir, que l'usage étant de régaler les matelots d'une barque passée à la douane, Liéou-Ye avait fait préparer un gala auquel il m'invitait. Nouveau piège, dites-nous, nouvelle séance d'observation ! Cependant je ne pouvais pas refuser. Je fis répondre que j'acceptais, à condition que je supporterais la moitié des frais du repas. Le Pékinois et *Tchang-Siang-Koung*, après s'être longtemps fait attendre, arrivèrent ; on se mit à table ; le régal se prolongea jusqu'à la nuit. Je fus toujours traité en grand personnage, et le

terrible Liéou-Ye voulut même quelquefois me servir à boire, ce qui est la fonction la plus basse parmi les convives chinois. Point de couteaux, point de cuillers, point de fourchettes. Sans doute Liéou-Ye m'attendait à la manière dont je ferais jouer les *Kouay-Tsé*, c'est-à-dire les deux bâtonnets, qui, comme on les sait, remplacent chez les Chinois nos services d'Europe. Je pouvais subir cette épreuve sous les yeux de Liéou-Ye; dix ans d'habitation dans le noble *Tchoûng-Koué* m'avaient rendu habile à faire usage des bâtonnets. Je craignais moins cet exercice que celui des contes à débiter. Notre intrigant en fit un passable débit; en homme important je lui donnais de temps en temps des sourires d'approbation. Mon *Tchang-Siang-Koung*, qui savait que j'avais besoin d'être suppléé, se montra à son tour conteur habile; il mit sur le tapis des anecdotes de mandarins, matière favorite de Liéou-Ye, qui excitèrent dans notre assemblée une gaieté si vive, que les passagers des autres barques, attirés par les éclats de rire, vinrent se mêler à notre belle humeur. Les contes furent longs, et je n'eus pas besoin de faire des frais de conversation. Liéou-Ye n'osa m'adresser qu'une question : « Quel âge avez-vous? » Et comme s'il eût été trop hardi envers un homme de ma dignité, il se hâta d'ajouter : « Vous n'avez pas passé 50 ans? — Non, lui « dis-je, je ne les ai pas encore atteints. — Je suis donc « votre aîné, me dit-il d'une manière assez peu polie. » Il avait fait acheter, je ne sais à quelle intention, une pièce d'eau-de-vie si forte, que quelques gouttes suffisaient pour brûler le palais. J'ordonnai au *Siang-Koung* de faire chauffer une pinte de notre vin qui était doux et passablement bon, quoiqu'il ne fût pas de raisin : comme mes convives lui faisaient honneur de bonne grâce, j'en fis chauffer une seconde, j'y joignis trois assiettes de pâtisserie, dont m'avaient fait présent des chrétiens du *Hou-Pé*

Ainsi finit notre célèbre gala ; on prit une tasse de thé, on fuma une pipe ; puis je fis mes prières, et tombant de lassitude, je m'endormis profondément après avoir répété notre devise : *Sicut autem fuerit voluntas in caelo, sic fiat.*

« Le lendemain, Dieu ayant permis qu'on levât l'ancre et même de grand matin, nous continuâmes notre route. Le vent nous fut favorable jusqu'à l'entrée du lac, c'est-à-dire pendant deux jours ; mais là, il s'éleva une forte brise du midi qui nous était contraire. Il fallut amarrer de nouveau contre un bord déjà garni d'autres barques qui attendaient, comme nous, un meilleur temps. Les voyageurs passaient la plus grande partie de la journée à terre pour respirer plus à l'aise et pour babiller. Je fis un jour entier de retraite forcée, au fond de notre barque, de peur d'être reconnu par les gens de *Kiang-Fou*, qui, faisant le commerce à *Han-Kéou*, pouvaient m'y avoir vu parmi les chrétiens du village de *Kieou-Tou*. Liéou-Ye s'en formalisa ; toutes mes honnêtetés n'avaient pu l'appriivoiser ; nous eûmes encore la douleur de l'entendre dire, qu'arrivés à *Où-Tching*, lieu du débarquement, il saurait bien qui j'étais, dût-il pour cela me suivre partout où j'irais. Le capitaine, auprès duquel on me faisait passer pour être du *Kiang-Si*, dit aussi qu'il ne savait pas d'où je pouvais être ; Liéou-Ye lui avait sans doute communiqué ses soupçons. Le lendemain je montrai que je pouvais rompre mon ban ; tout en rôdant sur le rivage, jetins conseil avec un de mes guides, et nous crûmes pouvoir tirer enfin la conclusion tant désirée : Fuyons, fuyons ! Je rentre dans la barque ; je me plains tout haut d'un vent qui peut encore apporter à mes pressantes affaires plusieurs jours de retard ; j'annonce au capitaine que je débarque ; je le prie de me faire con-



duire jusqu'à *Ta-Kou-Tang*, où je dois prendre la route de terre; mais j'ai beau l'assurer que *Tchang-Siang-Koung* doit demeurer avec nos effets sur la barque, dont le naufrage ne sera pas diminué, il fait la mine, ne bouge pas, et laisse à *Tu-Sien-Cheng* tout l'embaras de mon petit débarquement. Je fis mes adieux à mes deux compagnons qui me promirent très-gracieusement de me rendre leur visite à *Ou-Tching*, et m'embarquai pour *Ta-Kou-Tang*, dont nous n'étions éloignés que de trois lieues.

« Le vent était contraire; nous n'arrivâmes que vers le milieu de la nuit; mais le danger avait fui loin de nous; du moins nous le pensions...!!! Le lendemain nous étions balancés dans de commodés palanquins, et trois jours après nous arrivions dans notre première chrétienté d'*Ou-Tching*.

« La persécution que l'on craignait dans cette ville lorsque j'y passai, comme je l'ai dit au commencement de ma lettre, y avait éclaté depuis huit jours. En y arrivant cette fois-ci, sur le soir, je descendis sans me douter de rien, dans la boutique d'un catéchiste qu'on avait mis en prison; mon arrivée, aussi inopportune qu'inattendue, jeta ses employés dans un extrême embaras, et moi-même dans de nouvelles perplexités. Je demandai où était la chapelle, j'avais promis à *Tchang-Siang-Koung* de l'y attendre. Hélas! cette chapelle le mandarin l'avait fait fermer depuis quatre jours. Les autres catéchistes, instruits de ma présence parmi eux, ne jugèrent pas la maison de leur confrère assez sûre; ils furent tous d'avis qu'il fallait me constituer un gîte plus à l'abri, qui fût sur le bord du lac, afin qu'en cas d'alerte je pusse plus facilement me dérober au danger. Ce fut un galetas qui me servit d'asile; j'y passai ma première nuit sans accident, mais abîmé dans une multitude de réflexions diverses :

« Je ne sors donc d'un péril que pour retomber dans un  
 « autre ; je fais comme le lièvre qui, après avoir parcouru  
 « vallons, collines et montagnes, revient de lui-même  
 « se placer sous le feu des chasseurs. Cette fois enfin, *Vivit*  
*Dominus*, disais-je avec David, *quia uno tantum (ut ita*  
 « *dicam) gradu, ego morsque dividimur* (1). Je regret-  
 « tais de mourir à *Ye-Kia-Tchéou*, parce que là le sacri-  
 « fice de ma vie n'aurait été d'aucune utilité pour la Reli-  
 « gion ; à *Kian-Kiang-Fou*, parce que j'étais incon-  
 « nu ; à *Han-Kéou*, parce que je n'étais pas escorté  
 « de mes chrétiens. Ici, je n'ai pas lieu d'éprouver  
 « un seul de ces regrets : le pasteur est au milieu de  
 « ses ouailles ; je peux les exhorter de la voix et de  
 « l'exemple, et, comme M. Perboyre, entrer dans la lice  
 « avec les paroles d'Eléazar : *Quamobrem fortiter*  
 « *vita excedendo... exemplum forte relinquam, si promp-*  
 « *to animo ac fortiter pro gravissimis ac sanctissimis*  
 « *legibus honestâ morte perfungar* (2).

« Dieu se contenta encore de ma bonne volonté, et ne me trouva pas digne du martyr. — Le jour suivant je pus m'embarquer pour *Nan-Tchang-Seng*, notre capitale, dont tous les chrétiens s'empressèrent de m'accueillir de leur mieux. Mais, comme on n'était pas sans crainte, à cause du voisinage de *Ou-Tching*, je ne fis pas long séjour ; j'ai su depuis que cette chrétienté de

(1) Il n'y a pour ainsi dire qu'un point entre ma vie et ma mort.  
 ( 1. Reg. 20. 3.)

(2) C'est pourquoi mourant courageusement..... je laisserai un exemple de fermeté en souffrant avec constance et avec joie une mort honorable pour le culte sacré de nos très-saintes lois. ( 2. Mach. 6, 27 et 28.)

*Nan-Tchang-Seng* était tombée elle-même sous le feu, d'une cruelle persécution.

« De là, je me rendis à *Chout-Tchéou-Fou*, chrétienté éloignée d'environ vingt-deux lieues de celle de *Nan-Tchang-Seng*; j'y trouvai Mgr Rameaux. Ce digne Evêque fut on ne peut plus étonné de mon arrivée; son cœur paternel compâtit, autant qu'il est possible de le faire, à mes longues infortunes; il n'omit rien pour me faire oublier mes fatigues.

« J'avais enfin touché au terme de mon pitoyable voyage: des contre-temps, des accidents, des dangers, l'avaient sillonné depuis le commencement jusqu'à la fin; peut-être Dieu voulait-il par là punir mes péchés, me faire sentir mon indignité, et me donner au moins le mérite des tribulations.

« Mon *Tchang-Siang-Koung*, que j'avais laissé sur la barque pour conduire mes effets, eut toutes les peines du monde à se défaire de Liéou-Ye; il y parvint cependant et arriva heureusement à *Ou-Tching*.

« Qu'allez-vous penser d'une aussi longue lettre? Si j'avais prévu sa longueur, je n'aurais pas eu le courage de la commencer; aurez-vous celui de la lire?

« Mgr Rameaux est parti dès les premiers jours de janvier, pour aller faire sa visite pastorale dans la province de *Tche-Kiang*; il n'est pas encore de retour. Sa Grandeur a été retenue, plus longtemps qu'elle ne pensait, par la visite qu'elle a dû faire aussi à l'île de *Ting-Hay* ou *Tchou-San*, que les Anglais occuperont jusqu'à ce que les Chinois aient entièrement payé l'amende qui leur a été imposée.

« Depuis le départ de Mgr j'ai pu reprendre mes courses sans autres maladies que quelques rhumes, au commencement du printemps. J'ai visité dix-huit chrétientés. J'ai

baptisé quinze adultes. C'est à peu près mon contingent de chaque année. Je viens encore de baptiser deux personnes : la première est une femme de soixante ans , retenue dans son lit , elle est de la ville de *Nan-Foung-Hien* ; la seconde est un jeune homme de vingt ans , de *Kien-Tchang-Fou*. Hélas ! que de raisons n'ai-je pas de craindre que la persécution ne rende encore les conversions plus rares ! Je dois aussi vous dire que le procès que j'avais laissé entre les chrétiens de *Kieou-Tou* et les infidèles du même village est terminé à l'avantage des fidèles. Le mandarin s'est montré juste , ce qui est rare ; les païens , du reste , avaient agi , dès le début , de manière à compromettre leur cause ; pendant tout le cours du procès , ils ont été menacés des peines les plus infâmes par le mandarin , qui , cependant , n'a pas jugé en dernier ressort , parce que les deux partis , après avoir supporté de grandes dépenses , ont mieux aimé s'arranger à l'amiable. Les chrétiens sont , d'après le traité , délivrés , soit de la contribution aux spectacles , soit de toute part aux autres superstitions usitées dans le village... Ici de nouveau un grand *Sit nomen Domini benedictum* ; car toute cette affaire s'est heureusement pacifiée contre l'attente générale. Nous n'avons point à déplorer de ces haines interminables qui paraissaient fort à craindre. Nos chrétiens ont gain de cause , et cependant ils sont regardés par les païens comme leurs bienfaiteurs.

« Je suis , etc.

« LABIBE. »

---

---

## MISSIONS DE LA GÉORGIE.

---

*Lettre du R. P. Damien de Viareggio, Capucin et Préfet apostolique de la Géorgie, à Monsieur le Président du Conseil central de Lyon. (Traduction de l'italien.)*

Trebizonde, 1-13 février 1845.

« **MONSIEUR LE PRÉSIDENT,**

« La générosité avec laquelle les Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont secouru les Missions catholiques de la Géorgie, confiées depuis plus de deux ans à mes faibles soins par la sacrée Congrégation de la Propagande, me fait regarder comme un devoir de vous adresser le récit fidèle de notre injuste expulsion de ces contrées, où, dès l'année 1661, on nous avait toujours vus sujets paisibles et soumis.

« Le projet de ce bannissement n'est pas nouveau ; déjà il avait préoccupé le gouvernement moscovite dès les premières années qui le virent maître de la Géorgie ; mais les prédécesseurs du monarque actuel n'en étaient point

venus à l'exécution : ils voulaient trouver un prétexte qui revêtît une telle conduite des apparences de l'équité et de la justice; aussi, pour le faire naître, on n'a rien épargné.

« Il est impossible de dire en combien de manières nous fûmes constamment vexés, tourmentés par la multitude incessante de lois, ordres et décrets impériaux. C'était peu de nous prohiber, sous peine de l'exil en Sibérie, de recevoir à la foi catholique tout membre de la secte grecque; on nous défendait encore, sous la même peine, de l'instruire; la conversion de tout hérétique, païen, infidèle, rendait celui qui en était l'auteur, passible de graves peines. Bien plus, entretenir des correspondances avec le Saint-Siège, et surtout avec la sacrée Propagande, prendre le titre de Missionnaires; recevoir des secours de l'Europe, nous montrer dépendants de toute autorité spirituelle qui ne réside pas dans l'empire, écrire ou dire que nous n'étions pas soumis au consistoire de Mohilev, faire ordonner des prêtres ou demander les saintes huiles à tout Evêque qui ne fût pas sujet russe, c'étaient autant de délits dont le moindre châtement était l'expulsion de la Géorgie. — Il nous fut pareillement défendu, sous peine de l'exil en Sibérie, de baptiser aucun enfant né d'un mariage mixte contracté entre catholiques et grecs-schismatiques; mais c'est peu que tout cela : nous avions défense de nous opposer, même par de simples conseils, à de tels mariages; et si on en célébrait dans l'église grecque-russe, on voulait nous obliger à les confirmer par une bénédiction solennelle. — Il n'était pas permis de bâtir des églises dans les lieux où la population catholique n'arrivait pas à quatre cents âmes; et là où elle atteignait ce chiffre, il fallait, pour construire, le permis impérial : or ce permis, on ne l'obtenait jamais ou que très-difficilement. Même dans ces derniers temps, l'empereur

avait expressément ordonné, pour les seuls catholiques de la Géorgie, qu'ils ne pussent jamais mettre pierre sur pierre, soit pour bâtir des églises nouvelles, soit pour réparer celles qui tombaient en ruine.

« Je serais trop long si je voulais rappeler un à un les décrets presque innombrables que le gouvernement russe ne cessait de publier, ou faisait publier par le consistoire de Mohilev, pour nous obliger à trahir nos saints engagements; et cependant comme tant de vexations trompèrent l'attente du pouvoir qui voulait ou trouver un prétexte pour expulser les Pères de leur Mission, ou du moins les fatiguer et les contraindre à l'abandonner volontairement, on eut recours à d'autres intrigues encore plus honteuses. On prit le parti de fomenter et de protéger la désobéissance et l'insubordination de quelques prêtres arméno-catholiques d'Akhalzikh, que le gouvernement jugeait propres à seconder ses projets.

« Parmi eux se trouvait un certain D. Paul Sciagulianti, trop connu dans ces contrées et même à Rome pour ses transgressions. Déjà, en 1826, il avait été déposé du poste de supérieur de cette province, excommunié et déclaré suspens de ses fonctions sacerdotales par son supérieur légitime, Mgr Vincent Coressi, archevêque de Sardie et vicaire apostolique patriarcal de Constantinople, qui n'agissait pas en cela sans avoir consulté le Saint-Siège. Dans la suite, Akhalzikh ayant été placé par le Vicaire apostolique patriarcal de Constantinople sous la juridiction des préfets apostoliques de la Géorgie, Sciagulianti fut, par leur intercession, réintégré dans ses fonctions sacerdotales, nourri pendant dix années à la table des Pères capucins, dans le couvent de Tiflis, et de là envoyé une seconde fois comme supérieur d'Akhalzikh par le feu Père Joseph de la Colla. — Pour reconnaître tant de bienfaits, il ne fit cependant que se montrer toujours plus insubor-

donné, et les réprimandes ne servaient qu'à le jeter dans des excès plus graves. Encouragé par les promesses d'un sénateur, que l'empereur avait envoyé remplir une mission en Géorgie, bientôt Sciagalianti ne reconnut plus de supérieur et travailla même à la ruine des Pères.

« Vers la fin de 1842, la sacrée Congrégation de la Propagande m'élut préfet de la Géorgie; et en 1843, le Vicaire patriarcal de Constantinople me pria de continuer, comme mon prédécesseur, à exercer une entière juridiction sur la province d'Akhalzikh. J'en donnai aussitôt avis au clergé de cette province, et spécialement à Sciagalianti, que j'invitai à rentrer dans la voie de l'obéissance, lui promettant, à cette condition, l'oubli du passé, et pour l'avenir, tous les témoignages d'un amour fraternel. — Mais au lieu d'accueillir cette invitation toute de paix, il rédigea des mémoires gros de calomnies et d'impostures contre nos Pères et contre moi; puis les fit tenir à la police d'Akhalzikh, au gouverneur de la Géorgie et de l'Imérétie, demeurant à Tiflis, et enfin, au général en chef lui-même, nommé Neidgard. Pour accréditer ses mensonges, il avait eu soin de les présenter revêtus des signatures de quinze prêtres arméno-catholiques, de la province d'Akhalzikh. — Je fus appelé bientôt par les susdites autorités civiles et militaires à me justifier, et à exhiber les pièces officielles qui constataient ma nomination; ce que je fis sans hésiter un seul instant.

« Cependant le général en chef Neidgard, tenant à connaître toute la vérité, envoya à Akhalzikh le colonel Couzébic, luthérien, muni de toutes les pièces du procès, avec ordre de procéder à une enquête minutieuse. Le colonel, étant arrivé sur les lieux, interrogea un à un tous les prêtres de cette province; il leur présenta les pétitions revêtues de leurs signatures, leur demandant s'ils recon-



naissaient dans ces signatures l'ouvrage de leur main, et s'ils pouvaient prouver toutes les assertions que renfermaient ces documents; mais les quinze prêtres, dont on invoquait le témoignage, affirmèrent tous, à l'exception de quatre, qu'ils n'avaient point donné leur signature, et qu'elle avait été falsifiée. Or, les auteurs de ce mensonge étaient Sciagulianti et trois autres ennemis des Pères, parmi lesquels deux prêtres frappés des censures de l'Eglise.

« De retour à Tiflis, le colonel présenta les documents de son enquête au général en chef Neidgard qui, après les avoir lus soigneusement d'un bout à l'autre, m'écrivit une lettre ministérielle sous la date du 21 février 1844, dans laquelle il reconnaissait notre innocence et condamnait la fausseté de nos accusateurs, mais surtout de Sciagulianti (source et origine de tant de maux). En même temps il le rappelait à Tiflis, pour qu'il fût soumis par moi à la pénitence qu'il avait méritée; cependant Sciagulianti refusa d'obéir; il prétexta son grand âge et la mauvaise saison. Alors le général en chef, qui ne voulait pas le laisser impuni, le condamna à rester dans sa maison, et pour qu'il n'excitât plus de nouveaux troubles par ses discours, il lui défendit de prêcher.

« Nous crûmes dès lors posséder la paix; mais le général Neidgard avait, dans sa décision, consulté sa bonne foi et non les intentions de son gouvernement, dont la pensée était bien différente de la sienne. En effet, après quelques semaines, le général reçut un décret impérial, sous la date du 19 mars 1844, où il était dit :  
 « Que vu le rapport très-soumis du clergé arméno-catholique d'Akhalzikh, sur les affaires qui avaient eu lieu entre lui et les Pères, sa Majesté avait daigné ordonner, en vertu de son pouvoir suprême, que Sciagulianti serait le supérieur absolu de tous les catholiques

« arméniens de la Géorgie et des provinces y annexées ;  
 « que , quant aux Pères , ils pourraient rester dans leurs  
 « emplois , mais aux conditions suivantes : 1° qu'ils  
 « prêteraient serment de se regarder à jamais comme su-  
 « jets du trône russe ; 2° qu'ils n'auraient plus aucune  
 « correspondance avec les autorités spirituelles de l'é-  
 « tranger ; 3° qu'ils n'entretenaient plus aucune com-  
 « munication ni avec le clergé , ni avec le peuple catho-  
 « lique arménien ; 4° qu'ils dépendraient en tout du  
 « consistoire de Mophilev. — On ajoutait que , s'ils ne  
 « voulaient pas accepter ces conditions , ils devaient être  
 « expulsés immédiatement hors des frontières. » — Le  
 général en chef , avant de nous donner connaissance de  
 ce décret , écrivit au ministre , l'informant d'une manière  
 détaillée de tout ce qui avait eu lieu , et défendant vive-  
 ment notre cause ; mais bientôt il lui fut répondu de  
 Saint-Pétersbourg que , sans faire de nouvelles recher-  
 ches , il eût à exécuter le décret impérial.

« C'est le 2 juin 1844 que ce fatal décret me fut  
 signifié par le chef du gouvernement civil , le général  
 Gurco. On m'ordonnait en même temps de faire connaître  
 les Pères qui acceptaient les conditions susdites et vou-  
 laient rester en Géorgie ; et l'on me prescrivait de remet-  
 tre à la chancellerie du général en chef tous les papiers  
 de nos archives concernant le gouvernement spirituel des  
 Arméniens catholiques. Je répondis , sous la date du 13  
 juin , qu'étant liés par notre vœu solennel d'obéissance ,  
 nous ne pouvions prendre sur nous aucune réponse défi-  
 nitive sans la permission du Saint-Père ; que nous deman-  
 dions au gouvernement russe de solliciter lui-même une  
 décision , ou de nous permettre d'écrire à Rome. Ma  
 lettre fut envoyée au ministre : pour toute réponse le gé-  
 néral Gurco me signifiâ , le 27 août de la même année ,  
 que la cour de Russie ne voyait aucune nécessité de

demander une permission au Pape ; que nous devions prêter serment aussitôt, ou être expulsés.

« Cependant le gouvernement fit publier par la police dans toutes les villes et tous les villages où se trouvaient des catholiques le nouveau titre de supérieur donné à Sciagulianti ; ce qui fut pour les fidèles le sujet d'une telle désolation, qu'on n'entendait parmi eux que soupirs, que pleurs et que gémissements. Nos catholiques de Tiflis, de Gori, de Koutais, protestèrent, qu'ayant toujours appartenu au rite latin, ils ne pouvaient recevoir pour leur curé ou supérieur ni Sciagulianti, ni aucun prêtre de son rite. Ces oppositions ayant obligé le gouvernement local de Tiflis d'écrire de nouveau au ministre, notre expulsion fut ajournée. — De leur côté les catholiques du rite arménien des provinces de Lores et d'Alexandropoli, ainsi que tous leurs curés, et même un très-grand nombre de ceux d'Akhalzikh présentèrent de chaleureuses supplications au gouvernement, demandant à rester sous la direction des Pères ; mais on refusa de les écouter. Au contraire le général Gurco, le gouverneur civil et le directeur de la police ne cessèrent, par des ordres reiterés et des menaces, de réclamer les papiers dont j'ai parlé ci-dessus, concernant les catholiques arméniens ; et la constance de mes refus les ayant tous lassés, le 10 septembre de la même année le directeur de la police se rendit à notre couvent, et ravit à nos archives les papiers en question.

« Cependant j'appris que le malheureux Sciagulianti, se confiant dans la protection du ministre, avait occupé notre très-ancienne église latine d'Akhalzikh ; et que même, sans autre autorité que celle qu'il tenait de la police, il avait déclaré suspens à *divinis* le prêtre que j'y avais établi. A cette nouvelle, n'écoutant que le cri du devoir, j'envoyai sur-le-champ le Père Chérubin de Serravezza qui, pour se conformer à mes ordres, ayant mis les sceux

à cette église avec mon sceau préfectorial et avec celui de la police, en rapporta les clefs à Tiflis.

« Sur ces entrefaites, on me remit une lettre du directeur de la police de Tiflis, portant la date du 2 septembre 1844. On m'y demandait l'inventaire de tous les effets et ornements de ladite église. Cette lettre, je la laissai sans réponse ; mais je compris que nous touchions à l'extrémité, et que bientôt j'allais être contraint par la force à abandonner cette portion chérie du troupeau de Jésus-Christ.

« Dans cette persuasion, je crus qu'il était de mon devoir d'offrir une messe solennelle de morts pour le repos des âmes de tous ceux de nos confrères qui avaient rendu leur dernier soupir en Géorgie. Le lendemain j'offris une seconde fois le saint Sacrifice pour tous les catholiques défunts de cette contrée. — Ici, Monsieur, je dois avouer que le cœur me manque pour vous raconter la douleur, la consternation de nos pauvres catholiques. On les voyait courir à l'église du matin au soir, tristes, les larmes aux yeux, et en si grand nombre, que souvent ils ne pouvaient pas y entrer. Leurs prières étaient incessantes ; le spectacle qu'ils nous offraient était déchirant : les uns restaient prosternés, les lèvres collées contre terre ; les autres élevaient leurs bras tremblants vers le saint tabernacle ; d'autres fondaient en larmes devant l'image de la sainte Vierge ; et tous accompagnaient leurs prières de tels cris et de tels sanglots, qu'on les aurait pris pour des condamnés qui vont subir la mort. C'était un spectacle à fendre le cœur. Tous sans exception voulurent recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie, comme s'ils touchaient à leurs derniers jours. — Chez les catholiques des autres villes, on vit se renouveler les mêmes scènes aussitôt qu'on eut connaissance de notre prochain bannissement ; et cette consternation et cette

ferveur, loin de se ralentir, allèrent toujours croissant jusqu'au jour de notre expulsion.

« Cependant le général en chef Neidgard revint à Tiflis de la guerre du Daghestan, où il était resté environ six mois avec une armée très-nombreuse, et comme il était pleinement informé de tout ce qui avait eu lieu, il fit de nouvelles et plus vives instances auprès du ministre pour qu'on nous laissât en paix. Pour réponse on lui reprocha amèrement de ne nous avoir pas déjà chassés, et on lui envoya un ordre absolu de nous expulser à l'instant.

« Ce fut alors que le général Gurco m'écrivit, m'intimant l'ordre de partir avec tous mes confrères. Mais comment obéir à une telle injonction? je ne pouvais abandonner ce troupeau qui m'avait été confié par le Vicaire de Jésus-Christ. D'ailleurs la neige était assez abondante, et l'hiver s'annonçait rigoureux. J'adressai donc au général en chef, sous la date du 14 novembre, une supplique, dans laquelle je demandais qu'il nous fût accordé un délai jusqu'après la mauvaise saison, attendu que les routes se trouvaient dans un tel état, qu'il était impossible d'entreprendre un si long voyage, sans s'exposer au danger manifeste de perdre la vie. Cette supplique fut acceptée et envoyée au ministre; mais la réponse fut que, sans avoir égard à nos observations, on devait nous conduire aussitôt hors des frontières. Ce dernier arrêté du ministre nous parvint vers le milieu de décembre; toutefois il ne fut pas de suite mis à exécution, parce que la neige était tombée si abondante, qu'il était impossible même aux cosaques de nous accompagner.

« Le 29 au matin, un officier de police vint nous annoncer qu'il fallait absolument partir; puis nous présentant nos passeports, il réclama deux roubles d'ar-

gent qui en étaient le prix. « Qui donc, » lui dis-je avec calme, « vous a demandé de partir ? Si vous nous « chassez par force, avons-nous besoin de vos passe-ports ? reportez-les à celui qui vous les a remis ; et « dites-lui que, si je possédais quelque chose, je le donnerais aux pauvres, et non à la police pour de semblables actes. » — Sur cette réponse inattendue, ce malheureux satellite jeta les passeports sur mon lit, et se retira. Il ne revint que le soir du jour suivant pour nous annoncer que, par une concession du directeur de la police, nous pourrions célébrer la messe le lendemain.

« Enfin le premier jour de la présente année 1845 on amena devant la porte de notre couvent deux charrettes allemandes, qui avaient la forme de deux litières. Elles étaient entourées de plusieurs cosaques armés de lances, de fusils et de pistolets. Peu après vinrent des officiers de police suivis de sbires ; ils entrèrent dans notre couvent et nous traînèrent dehors par force. Il était deux heures de l'après-midi. Cependant je ne voulus pas abandonner notre demeure sans en avoir auparavant scellé les portes, quoique nous fussions environnés de satellites, et exposés aux regards d'une foule immense. Je vous laisse à penser, Monsieur, dans quelle mer d'horribles angoisses devaient nager nos cœurs et ceux de nos pauvres catholiques, nous voyant ainsi séparer les uns des autres par la violence la plus barbare. — L'un des assistants, comptant pour rien la crainte des tourments auxquels il s'exposait, courut sonner la cloche et l'agita de la manière qu'on a coutume d'employer pour les offices des morts : il voulait faire comprendre à tous que ce pauvre troupeau allait être privé de ses pères spirituels, et cette Eglise de Jésus-Christ rendue veuve par notre injuste exil. — Pour moi, quoique je me sentisse mourir à la vue de tant de larmes que les catholiques

n'étaient pas seuls à répandre; (car plus d'un hérétique pleurait avec eux; ) je crus qu'il était de mon devoir, avant d'abandonner le troupeau confié à mes soins, de le recommander au tendre cœur de Jésus, et de lui faire entendre une dernière exhortation. Je ramassai donc tout mon courage, et fendis la foule. J'étais accompagné de mes confrères, savoir : du Père Chérubin de Serravezza, du Père Philippe-Marie de Bologne, et du Père Emidio de Morrovalle, ainsi que de deux autres prêtres catholiques arméniens qui devaient être également chassés; savoir : du Père Siméon Giuardian, religieux méchitariste, et de D. Jacques Halaician. Sans d'autres armes que le crucifix qui reposait sur notre poitrine, nous entrâmes dans l'église, et arrivés près du grand autel où se conserve la sainte Eucharistie, nous nous agenouillâmes devant la table de communion. Nous étions là, priant depuis environ une demi-heure, lorsque les satellites russes qui nous entouraient et qui croyaient ne pouvoir nous décider à abandonner l'église, nous signifièrent qu'il était temps d'obéir. Je leur répondis avec fermeté que si la religion et la décence le leur permettaient, ils n'avaient qu'à nous arracher de cet autel; car nous, sans trahir nos devoirs, nous ne pouvions abandonner de notre propre mouvement l'église que le Saint-Père nous avait confiée.

« Alors un officier de police alla donner avis de ce qui se passait au général Gurco, chef du gouvernement civil, et sur ses ordres, le directeur de la police Spaginski entra dans l'église pour nous en arracher. A peine parut-il dans le sanctuaire, suivi de ses officiers subalternes, et s'approcha-t-il avec eux pour nous inviter à partir, qu'il s'éleva du sein de la foule un bruit confus de pleurs et de gémissements capables d'attendrir les rochers. Je compris alors qu'il n'y avait plus de ressources contre la

despotisme et la force ; je me levai , et m'étant revêtu de l'étole , je bénis notre désolé troupeau. Trois fois je m'écriai , en soupirant et en pleurant : « Mes enfants, « mes chers enfants, soyez forts dans la foi catholique, et « le Dieu tout-puissant sera notre protecteur. » — Ensuite nous nous livrâmes entre les mains des ministres de la police. Mais , ô Dieu ! que de peines, que de douleurs, pour arriver jusqu'au seuil de l'église !

« Les catholiques se jetaient en foule sur nos pas pour nous dire un dernier adieu ; ils voulaient baiser nos habits et nos mains, et tout baignés de larmes, ils s'écriaient : « Ah ! Pères ! comment nous laissez-vous « orphelins ? qui nous assistera au moins au moment « suprême de notre mort ! Ah ! par pitié, enterrez-nous d'abord , et puis abandonnez-nous !..... » Mais les Russes, insensibles à tant de gémissements et de larmes , nous poussèrent hors de l'église, et nous ayant forcés de monter sur les charrettes qu'on avait préparées, ils nous firent escorter par des cosaques, un officier de police et d'autres satellites qui ne nous quittèrent plus jusqu'à la frontière de Turquie.

« Ainsi il nous fallut quitter Tiflis ; les principaux d'entre les catholiques, au nombre de cent pour le moins, nous accompagnèrent en pleurant pendant un long trajet ; puis s'étant mis à genoux, ils nous demandèrent notre bénédiction, que nous leur donnâmes d'un grand cœur, les exhortant de nouveau à se maintenir fermes dans la foi catholique.

« La nuit du 2 janvier, nous arrivâmes à demi morts de froid à la ville de Gori. Ayant appris que le gouvernement, déconcerté par l'intrépidité de nos deux confrères chargés du soin de cette Mission, n'avait pu jusque-là les chasser de leur poste, je demandai comme une grâce à l'officier de police la liberté de passer au moins cette



nuit dans le couvent : ma demande fut repoussée ; mais un des principaux catholiques de Gori , M. Jacques Zubolanti , à force d'instances , obtint du gouverneur la permission de nous offrir l'hospitalité dans sa maison.

« Le jour suivant , nous devons être les témoins d'une scène encore plus déplorable que celles qui , jusqu'à , étaient venues nous désoler : le supérieur de cette église de Gori , le Père Emmanuel d'Iglésias , s'était persuadé que les Russes , en qualité de chrétiens , n'oseraient pas employer la violence pour l'arracher du lieu saint. Fort de cette persuasion , il s'était retiré dans une chapelle revêtu de ses habits sacerdotaux , et là il se tenait en prière. Le gouverneur de la ville , à qui les autorités supérieures de Tiflis avaient déjà intimé l'ordre d'en chasser les Missionnaires , fit conduire devant la porte du couvent deux charrettes escortées comme les nôtres par des cosaques ; puis accompagné d'un colonel , du directeur de la police , d'autres officiers et de sbires , il pénétra dans la chapelle et en chassa tous les catholiques qui étaient à genoux , fondant en larmes devant le très saint Sacrement , ou bien se confessant à l'autre Missionnaire , le Père Bernard de Bologne. Après cela , le gouverneur intima au Père Emmanuel l'ordre de déposer ses ornements sacrés et de partir ; et comme le Père n'obéissait pas , le gouverneur lui-même , de ses mains sacrilèges , et avec l'aide des agents de la police , osa le dépouiller. Les deux bons Pères , obligés ainsi de céder à la force , ne purent pas même dire un dernier adieu à leur peuple affligé ; mais , placés sur la charrette , ils furent chassés comme deux malfaiteurs.

« Le lendemain il nous fallut poursuivre notre voyage ; tous ceux qui connaissent l'élévation et l'aspérité du mont *Souram* , pourront aisément se faire une idée de ce que nous eûmes à souffrir pour le traverser dans une sai-

son si rigoureuse. Le 9 janvier, grâce à Dieu, nous étions en vue de la ville de Koutais. Là, nous trouvâmes un grand nombre de catholiques accourus à notre rencontre, et qui, par leurs pleurs, nous témoignèrent une tendre affection. Entrés dans la ville, nous descendîmes, accompagnés de l'officier de police qui ne nous quittait jamais, chez M. Etienne Acopovi, où nous reçûmes l'accueil le plus filial. — Bientôt je fus instruit de la manière inhumaine dont avait été chassé de cette ville le Père Florent de Torgiano, que j'y avais établi, depuis deux ans, en qualité de curé. Le gouverneur, usant de ruse, l'avait fait appeler chez lui; aussitôt avait paru devant sa maison une charrette de poste accompagnée de deux cosaques armés et d'un officier de police; et le Père avait été obligé d'y monter, sans pouvoir obtenir la permission de célébrer la sainte Messe, quoique ce jour-là fût un jour de fête, et sans qu'il lui eût été donné d'aller au couvent prendre une légère collation, avant de se mettre en route. — Les catholiques, qui s'étaient aperçus de la violence qu'on faisait à leur Père, étaient accourus en foule pour lui baiser la main; mais ils avaient été cruellement repoussés par la police.

« Et nous aussi il nous fallut partir de Koutais, après avoir obtenu avec peine d'y demeurer presque deux jours. Ils furent employés à confondre nos larmes avec celles de nos affligés catholiques, qui voulurent encore nous accompagner, en pleurant, pendant un long trajet, sur le chemin de notre exil. — Ainsi, avec le cœur percé d'épines toujours nouvelles et toujours plus douloureuses, nous nous acheminâmes par la très-difficile route d'*Usurghetti*. Oh! que de souffrances, que de frayeurs nous éprouvâmes en traversant ces âpres montagnes, toutes couvertes de neiges et de glaces!... Chaque pas que faisait notre cheval dans ces sentiers glissants,

mettait nos jours en danger, et, après ces journées rudes et laborieuses, nous étions contraints de passer la nuit sur la terre, dans des chaumières enfumées, que des bêtes de somme partageaient avec nous.

« Enfin, après quatre jours d'un aussi pénible voyage, nous arrivions à Usurghetti. Une grande consolation nous y attendait. Nos confrères de Gori se reposaient là depuis plus d'un jour, il nous fut donné de les revoir... Tous ensemble nous fûmes escortés jusqu'aux frontières de la Turquie, où nous devons rencontrer, chez les mahométans, cette hospitalité que nous refusaient si cruellement des chrétiens moscovites.

« Le 17 janvier, vers le soir, nous arrivâmes à *Ciurukfu*, premier village turc au delà des frontières russes. Nous descendîmes chez M. Paul Borro, Génois, où nous trouvâmes le Père Florent de Torgiano. Nous aurions voulu fixer notre demeure dans ce pays, pour être plus rapprochés de nos pauvres catholiques de la Géorgie; mais l'impossibilité de trouver une habitation nous contraignit au départ.

« C'est pourquoi, le 20 du même mois, mais bien à contre-cœur, nous nous embarquâmes pour Trébizonde, où nous étions rendus le soir du 25 janvier (6 février) après avoir essuyé deux furieuses tempêtes. — A Trébizonde, nous avons été accueillis avec beaucoup d'affabilité par tous les habitants, mais surtout par le consul de France, M. de Cleirambault, qui voulut lui-même nous donner l'hospitalité jusqu'à ce qu'il nous eût trouvé une habitation commode. — C'est dans cette nouvelle demeure que nous sommes tous réunis, attendant que la sacrée Congrégation de la Propagande nous ait indiqué notre destination.

« Quoique les satellites russes ne nous aient jamais quittés dans notre voyage au travers de la Géorgie, ce-

pendant, partout où nous avons passé, nous avons pu satisfaire la piété des fidèles, écoutant leurs confessions, les communiant, et donnant aux enfants qui ne l'avaient pas encore reçu, le sacrement de confirmation. Le spectacle des injustes traitements qu'on nous faisait subir, inspirait à nos chrétiens de tels sentiments de componction, que tous ceux qui, avant notre départ, avaient des différends, se réconciliaient, et que tous voulaient régler leurs affaires par notre entremise.

« En quittant la Géorgie, j'ai posé les scellés sur tous nos couvents, après avoir distribué aux pauvres les effets mobiliers qui s'y trouvaient; mais il ne m'a pas été possible de sceller les églises de Tiflis, de Gori, de Koutais, parce que j'ai dû respecter les prières des catholiques. L'unique consolation qui leur restait, me disaient-ils, c'était de pouvoir s'y réunir et d'y prier ensemble pour que Dieu leur vint en aide pendant l'horrible persécution qu'ils redoutaient. Pour ce qui concerne les effets dont la propriété est aux dites églises, je les ai confiés à la garde des principaux catholiques qui m'en ont délivré l'inventaire, et se sont engagés à les conserver. — Toutefois j'ai cru devoir protester, par avance, contre tout envahissement des biens, meubles et immeubles, qui appartiennent à la Mission, et j'ai donné ma procuration à M. Monnot, chargé d'affaires du consulat français à Tiflis. J'ai joint à cette procuration une copie de la protestation expédiée par moi, de Koutais, au général en chef Neidgard. — Enfin, j'ai gardé dans mes mains tous les titres des biens immeubles, quoique le gouvernement m'eût fait écrire cent et cent fois de les lui remettre.

« En outre, avant de partir, j'ai confié par écrit à D. Antoine Glacov tous les pouvoirs qu'il m'était permis de communiquer, le priaient instamment, tant que le

Russes le laisseraient dans cette Mission , de prendre soin, non-seulement des catholiques de Koutais , mais aussi de tous ceux qui étaient sous ma juridiction.

« Voilà , M. le Président , la déplorable histoire de notre expulsion d'un pays où les Pères de notre ordre avaient paisiblement passé cent quatre-vingt-trois ans. Toujours chers aux différentes sectes et aux diverses nations qui l'habitent , ils avaient été constamment respectés par les gouvernements qui s'y étaient successivement établis , je veux dire les Perses , les Géorgiens et les Turcs. Déjà une première fois , il est vrai , ils avaient été expulsés par les rois géorgiens ; mais ces mêmes rois ne se contentèrent pas de les rappeler , ils voulurent encore , comme pour dédommager nos Pères , leur donner et des terrains et des esclaves , ainsi qu'il est prouvé par des actes authentiques qui sont encore entre nos mains. Les Russes seuls n'ont cessé de nous inquiéter dès le premier jour qu'il les vit maîtres de la Géorgie. Est-ce ainsi qu'il fallait récompenser notre fidélité et tant de services que nous leur avons rendus?... Ils ont fini par nous expulser de la manière la plus barbare , sans avoir aucun reproche à faire peser sur nous ; au contraire , après les plus longues et les plus sévères perquisitions , ils ont eux-mêmes reconnu notre innocence.

« Ce qui , par-dessus tout , m'étonne , c'est que , pour justifier la nomination de l'intrus Sciagulianti , on ose avancer , comme me l'a écrit le consistoire de Mohilev , sous la date du 30 novembre 1844 , que le gouvernement a été poussé à cette nomination par les prières de tous les catholiques , ce qui est complètement faux. J'ai eu , par les soins des catholiques eux-mêmes , les copies fidèles de plusieurs pétitions présentées par eux au gouvernement , dans lesquelles ils déclinaient l'autorité de Sciagulianti , et demandaient à rester sous celle des Pères. Une de ces

pétitions qui avait été adressée au mois de novembre au général en chef Neidgard, par onze villages entiers catholiques-arméniens, disait formellement qu'ils avaient été trompés et trahis par les espérances à l'aide desquelles, après la guerre soutenue contre la Turquie, on les avait engagés à venir dans l'empire russe. Alors on leur promettait qu'ils seraient libres dans l'exercice de la Religion catholique; et maintenant, ajoutaient-ils, nous voyons par expérience que nous avons perdu cette liberté dont nous jouissions sous la domination ottomane; car elle nous laissait gouverner par les supérieurs que l'Eglise nous donnait, et nous contraignait point d'en accepter d'autres.

« J'ai dans mes mains, Monsieur le Président, les preuves authentiques de tout ce que j'ai rapporté ci-dessus.

Je vous prie d'agréer, etc.

« J. DAMIEN de Viareggio, *Capucin*,  
*Ex-Préfet apost. de la Géorgie.* »

---

---

## MISSIONS DU TONG-KING.

---

*Lettre du R. P. Raymond Barcelo, Dominicain et Procureur des Missions espagnoles de la Chine et du Tong-King, au Conseil central de Lyon. (Traduction de l'espagnol.)*

Macao, 16 mai 1844.

« MESSIEURS,

« Appelé par mes supérieurs à diriger les affaires des Missions de la Chine et du Tong-King, je regarde comme un devoir de faire arriver à votre vénérable conseil l'expression de la gratitude et de l'affection respectueuse que tous les membres d'une association, à laquelle nous devons tant de bienfaits, inspirent aux Evêques, aux Missionnaires et aux fidèles du Tong-King.

« Ces sentiments de reconnaissance dont je suis pénétré, m'imposent également l'obligation de vous faire connaître les espérances de la Mission du Tong-King, de cette terre arrosée du sang de tant de martyrs ; mais le dou-

loureux événement, dont je vous entretiendrai bientôt, me mettant dans l'impossibilité de vous envoyer un tableau complet, je laisse ce soin à mes supérieurs, et, pour moi, je me contenterai d'ajouter à l'esquisse mal ordonnée de mon voyage quelques renseignements généraux.

« Après trois années de séjour au Tong-King, au moment où, toutes les premières difficultés étant vaincues, je m'abandonnais avec une joie inexprimable à l'espérance de pouvoir travailler utilement à la conversion d'un royaume auquel je me sentais si fortement attaché, je reçus, dans le courant d'octobre, de notre Père provincial résidant à Manille, l'ordre de me rendre à Macao pour y prendre la procure des Missions de notre ordre en Chine et au Tong-King. Abandonner mes nouveaux chrétiens, était pour moi un sacrifice; mais en obéissant j'aimais à penser que si, au Tong-King, je travaillais comme un Missionnaire isolé, à Macao je pourrais participer aux travaux de tous ceux de mes confrères qui se dévouent aux Missions.

« Consolé par cette pensée, je partis du Tong-King au mois de novembre. Notre barque, montée par des chrétiens, était accompagnée de deux autres barques d'infidèles, qui conduisaient une provision de riz. J'étais obligé de me tenir caché pour n'être point aperçu. Toutefois, cette gêne devait être la moindre mortification de mon voyage. Après trois jours de navigation, comme nous étions arrêtés par un calme au pied de la forteresse du grand mandarin du district, nous vîmes arriver à nous quelques jonques montées par le secrétaire du mandarin, par des officiers et des soldats. Elles venaient réclamer l'impôt dont est frappée l'exportation des vivres. Dans une situation aussi critique, je n'eus d'autre ressource que de me blottir, en entassant sur moi toutes les vieilles hardes des matelots, quelques meubles et la voiture de



l'embarcation, de sorte que pour conserver la vie je faillis étouffer. Bientôt nos visiteurs eurent sauté dans la barque; ils s'y arrêrèrent même pour prendre leur repas, et le secrétaire du mandarin resta couché pendant deux heures à mes côtés; mais tous partirent sans soupçonner qu'il y eût là un Missionnaire. Pendant leur importune visite le premier des catéchistes que j'avais avec moi récitait le chapelet; c'est peut-être à sa fervente prière que je dois mon salut.

« Le 4 décembre nous abordions à la *Phu*, première ville chinoise. Les habitants de cinq villages des environs, dont deux chinois et trois tong-kinois, étaient privés depuis deux ans des secours spirituels. J'avais reçu l'ordre de leur administrer les sacrements. Les termes me manquent pour vous exprimer la joie avec laquelle ces pauvres néophytes m'accueillirent. Tous voulaient profiter d'une occasion si favorable; ils accouraient en foule pour se confesser; et les mères apportaient leurs enfants pour leur faire donner l'eau sainte du baptême. Attendri à la vue d'une telle ferveur que n'avaient pu ralentir deux années d'abandon, je me livrai tout entier au travail, si bien qu'il m'est arrivé de rester trois jours et trois nuits sans goûter le sommeil, afin d'entendre les confessions.

« Mais cette dévotion, cette ferveur de nos pénitents, vous l'apprécierez bien davantage lorsque vous pourrez vous faire une idée de la manière dont on se confesse au Tong-King. Représentez-vous des maisons construites en roseaux et couvertes de paille; de petites ouvertures pratiquées à un mètre d'élévation au-dessus du sol, leur servent de fenêtres; et ce sont elles aussi qui remplacent la grille du confessionnal; le prêtre est placé dans l'intérieur, et les fidèles qui se tiennent à genoux en dehors sont exposés à la rigueur des saisons, ce qui relève sin-

gulièrement le mérite de leur piété, surtout pendant les nuits d'hiver.

« Pour moi, les fatigues de cette station ont été abondamment récompensées par les fruits que j'ai eu la consolation d'y recueillir. Car dans l'espace de quatre mois, j'ai conféré solennellement 99 baptêmes, soit d'enfants, soit d'adultes; j'ai entendu 1,036 confessions, donné la communion à plus de 1,000 personnes, administré 17 extrêmes-onctions et béni 4 mariages.

« Dans cette foule de pénitents, on a pu remarquer quatre ou cinq mandarins locaux (maires) le second mandarin du district et le secrétaire du mandarin principal. Tous ceux qui avaient scandalisé leurs frères en retournant aux superstitions pendant la persécution précédente, ont donné des témoignages publics de leur sincère repentir. Pour réparer ce scandale, je les avais réunis dans l'église; tandis que je me préparais à célébrer, ils se tenaient debout, et chacun d'eux versant d'abondantes larmes, faisait sa profession de foi en disant : « Mes  
« frères, je crois, en Dieu le Père, le Fils et le Saint-  
« Esprit. Vous connaissez les superstitions auxquelles  
« j'ai pris part. Je veux sincèrement me corriger. Je  
« vous conjure de ne pas suivre mon exemple et de  
« prier pour moi Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Les assistants fondaient en larmes; et moi-même je me sentais ému à la vue d'une scène si touchante.

« Mon séjour à la *Phu* commençait à se prolonger au delà des limites que j'aurais voulu lui donner; mais en sortir n'était pas chose facile. Cependant il fallait prendre un parti; je me décidai à acheter une barque que j'offris en paiement à ceux qui voudraient bien me conduire à ma destination. J'en trouvai une qui était si petite et en si mauvais état que c'était exposer sa vie que de la lui confier. Jugez ce qu'elle pouvait être, puisqu'elle ne nous

coûta que deux cent cinquante francs, y compris les accessoires. Je m'embarquai avec sept Chinois et trois Tongkinois; nous étions groupés les uns sur les autres, surtout quand nous voulions reposer; mais ce n'était là que le commencement de nos maux.

« Après quelques jours de navigation, nous nous vîmes assaillis par trois barques de pirates qui, s'étant élancés sur nous, saisirent notre gouvernail et s'emparèrent de tout ce que nous possédions, sans la moindre résistance de notre part. Notre argent, nos provisions, l'eau douce que nous avions prise pour le voyage, tout nous fut enlevé; même ils nous dépouillèrent de nos hardes et emportèrent quelques planches de notre frêle embarcation. Mais ce qui m'affligea davantage, ce fut de voir tomber dans ces mains sacrilèges le crucifix; la boîte des saintes huiles, les reliques des martyrs et la correspondance des Evêques, du Vicaire provincial et des Missionnaires. Parmi ces écrits il s'en trouvait un fort étendu, destiné aux respectables Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. N'écoutant que ma douleur, je priai ces pirates de me rendre le Bréviaire et les papiers qui devaient leur être complètement inutiles; mais celui qui tenait le gouvernail fut si irrité de ma demande, qu'ayant saisi son sabre, il m'en aurait tué, si je n'avais eu l'adresse de me cacher sous le pont.

« Impossible de vous peindre les souffrances qu'il nous fallut endurer pendant les sept jours que dura encore notre voyage. Sans ressource contre le froid, sans autres provisions qu'un peu de riz et quelques poissons déjà en pourriture, n'ayant pour toute boisson qu'un peu d'eau douce mélangée d'eau salée et remplie d'ordures et d'insectes, notre troupe offrait le plus triste tableau; quelques-uns d'entre nous étaient tombés malades; les infidèles se désespéraient; tous nous nous attendions à

mourir de besoin et de misère ; mais grâce à Dieu , nous arrivâmes à Macao : c'était le vendredi saint.

« Ici je devrais terminer mon récit , si les pirates , comme je viens de le dire , ne m'avaient pas enlevé la correspondance du Vicaire provincial , le Père Dominique **Marti** ; mais désirant réparer autant que possible une perte si douloureuse , et en attendant le retour du courrier que j'ai expédié à ce Père pour le prier d'écrire de nouveau sa relation , je veux , à l'aide de quelques faits qui se sont passés sous mes yeux , essayer de vous faire connaître les espérances de la Religion au Tong-King.

« La preuve la plus éclatante des progrès que fait le christianisme dans cette contrée , c'est que l'année dernière huit villages d'infidèles , sans excepter leurs mandarins locaux (maires) ont demandé tous ensemble des catéchistes , pour leur enseigner la doctrine chrétienne et les disposer au baptême. Je ne saurais vous dire quelle joie nous apporta cette heureuse nouvelle. Des catéchistes furent envoyés à l'instant ; leurs instructions , celles des Missionnaires et de quelques prêtres indigènes , mais surtout le zèle et l'activité de Mgr le Vicaire apostolique qui s'était empressé d'accourir , ont tant avancé les choses , que ce digne Prélat , pour sa part , a baptisé en deux jours quatre-vingt seize adultes , et donné la communion à cent nouveaux convertis.

« Mais cette joie fut troublée par l'arrestation d'un catéchiste nommé **Dat** , qui avait été envoyé par le Père **Marti** pour compléter l'instruction des néophytes de ces villages. On le conduisit chez le mandarin de la justice , qui le condamna à recevoir quarante coups de rotin. Cette sentence fut exécutée d'une manière si cruelle , que , lui ayant déchiré les chairs , on le laissa dans l'état le plus pitoyable ; puis il fut renvoyé en prison. Mais , ô Dieu de miséricorde ! que vos voies sont impénétrables ! que

vos pensées ressemblent peu aux pensées des hommes !.... Le mandarin voulait punir ce catéchiste en le jetant dans un cachot ; et dans cette même prison , ce catéchiste a converti et baptisé un assassin qui , après avoir pleuré ses crimes , a souffert avec tant de résignation la peine qu'il avait méritée, qu'au moment où on lui coupait le poignet, on l'entendit s'écrier : *O Jésus!* et il mourut ainsi, en invoquant le très-doux nom de notre adorable Rédempteur.

« Cette conversion ne fut pas le seul événement remarquable qui accompagna l'arrestation du catéchiste. Pendant qu'il attendait la sentence définitive du mandarin de la justice, le roi apprit la manière arbitraire avec laquelle ce magistrat avait agi à son égard. En effet aucune autorisation ne lui avait été donnée ; il avait laissé de côté les formalités ordinaires ; même il n'avait point présenté de rapport au mandarin général. Dès lors certain que le roi lui ôterait la vie , ou du moins son emploi ; ne pouvant supporter cette pensée humiliante que le mandarin général serait son juge, il eut recours au suicide. — Après sa mort des négociations furent entamées avec le mandarin général ; il accorda la liberté du catéchiste, moyennant la somme de 20 barres d'argent , c'est-à-dire 1,400 francs.

« A la même époque, dans le district de Mgr Ximeno , coadjuteur de Mgr Hermosilla , deux autres villages demandèrent également le baptême. On leur envoya des catéchistes ; mais quelques infidèles, irrités de voir désertier de la sorte les rangs de l'idolâtrie, présentèrent un rapport au maire du village voisin qui , accompagné de plusieurs satellites, arrêta les catéchistes et quelques chrétiens zélés qui les aidaient dans leur ministère. Mgr Ximeno envoya de suite avec des présents une des personnes les plus marquantes de l'endroit où je résidais, afin d'obtenir du

mandarin général le rachat des captifs. Celui-ci répondit qu'il donnerait l'ordre de ne pas les conduire à la capitale, et qu'on leur rendrait la liberté immédiatement. — Ils furent effectivement mis en liberté, mais un peu plus tard, parce que tous les mandarins s'étaient rendus aux funérailles de ce mandarin de la justice qui s'était suicidé.

« Ici je dois vous signaler une circonstance qui me fait concevoir les espérances les plus flatteuses pour l'avenir de la Religion dans le Tong-King. Le mandarin qui avait arrêté les catéchistes était allé, accompagné d'autres mandarins locaux, rendre visite au mandarin des sceaux, qui est le secrétaire du roi : il croyait obtenir de sa part des marques de satisfaction ; mais le contraire arriva ; car ce haut fonctionnaire lui dit d'un ton indigné : « Vous êtes plus coupable que les chrétiens eux-mêmes, vous qui les avez arrêtés, sans en avoir reçu l'ordre du roi ou des grands mandarins ; et je me rendrais coupable à mon tour, si j'approuvais cette arrestation. » Cette sévère réprimande enleva toute espérance au mandarin prévaricateur ; les catéchistes furent délivrés, ainsi que je l'ai dit, mais moyennant une somme d'argent ; bientôt ils retourneront aux mêmes villages qui viennent de les redemander avec de vives instances, en disant qu'ils ne craignent pas les infidèles.

« Dans le courant de cette même année, Mgr le Vicaire apostolique et son Coadjuteur, accompagnés de quelques prêtres indigènes, ont visité un grand nombre de chrétientés et administré le sacrement de confirmation à plusieurs milliers de fidèles. De son côté, le Père Vicaire provincial ne laisse échapper aucune occasion de manifester son zèle. Comme j'étais encore à la *Phu*, je reçus une lettre dans laquelle il m'annonçait qu'il venait de partir pour la province méridionale : c'est elle qui fut le théâtre

de la dernière persécution ; depuis cette époque , nous en étions comme exilés. Il lui a fallu traverser une multitude d'obstacles : nous avons bien des raisons de craindre qu'il n'ait déjà été arrêté ; toutefois nous aimons à espérer que la divine Providence ne nous privera pas d'un apôtre qui, à lui seul, peut tenir lieu de plusieurs Missionnaires, et dont les secours sont réclamés par une province qu'a sanctifiée le sang de tant de martyrs.

« Tel est l'état de la Mission du Tong-King oriental ; les choses sont à peu près sur le même pied dans le Tong-King occidental ; de sorte que la Religion gagne peu à peu cette terre que l'ennemi infernal tenait depuis tant de siècles sous son empire. Tous les jours elle envoie des élus au ciel ; mais c'est surtout parmi les enfants qu'elle va les chercher. Nous avons des catéchistes et plusieurs médecins chrétiens qui, appelés à donner leurs soins à ces pauvres enfants, à l'article de la mort, parlent avec énergie à leurs parents des avantages du baptême. Souvent ceux-ci se décident à les laisser baptiser, afin de les envoyer au ciel ; ils exigent seulement qu'on leur donne de quoi se procurer le cercueil ou la robe nécessaire pour leurs funérailles. Ces bonnes œuvres sont , il est vrai , pour la Mission, la source d'une dépense de quelques milliers de francs ; mais qu'importe la dépense, si l'on envisage la conquête de tant d'âmes dont les unes vont peupler le ciel, et les autres restent comme une espérance pour nos Missions ?

« Connaisant, Messieurs, le zèle de votre pieuse Association, je croirais vous faire une injure si j'entreprenais d'exciter votre foi, en vous exhortant à poursuivre votre si glorieuse carrière ; mais vous écrivant pour la première fois, au nom de cette Eglise du Tong-King qui vous doit, en grande partie, ses progrès, je voudrais pouvoir vous dire jusqu'où va la reconnaissance des

Evêques, des Missionnaires, des Pères et de tous les fidèles de ces contrées.

« Je conjure tous vos Associés de ne point se lasser de contribuer à cette belle Œuvre, si digne de la charité chrétienne; leurs aumônes sont reçues par Dieu comme un sacrifice d'agréable odeur; et je dois ajouter pour leur consolation, que tous les prêtres du Tong-King célèbrent deux messes chaque année, et les élèves de la maison du Seigneur récitent chaque jour le chapelet pour que Dieu leur accorde les bénédictions du temps et de l'éternité.

« Je suis, etc.

« FR. RAYMOND BARCELO. »

---



*Extrait d'une lettre du même Père à M. le Président du  
Conseil central de Lyon. (Traduction de l'espagnol.)*

**Macao , 4 juillet 1844.**

**« MONSIEUR LE PRÉSIDENT ,**

**« ..... D'après les lettres écrites par le Vicaire apostolique Mgr Hermosilla en mars et mai de cette année , la persécution qui recommence ses fureurs , rend de jour en jour l'Eglise du Tong-King plus digne de compassion. Un des gouverneurs de cette contrée a promulgué un décret vraiment diabolique qui renouvelle tous les édits antérieurs de persécution , et intime aux mandarins inférieurs le plus strict accomplissement des dispositions qu'il contient. Le samedi saint on a arrêté un Père indigène de notre ordre et un catéchiste, ainsi que le maître d'une maison dans laquelle s'étaient retirés trois chrétiens qui y vivaient paisiblement. Le catéchiste et les autres captifs ont été rachetés avec de grosses sommes d'argent ; mais le Père a été soumis à la torture du rotin , et comme malgré les tourments, il demeurait constant dans la foi, on l'a conduit en prison la cangue au cou. Il y est encore aujourd'hui. — Le même jour on a saisi un autre Père indigène du Vicariat occidental, le même qui, déjà l'année dernière, avait été pris et racheté. Ce Père a été bâtonné deux fois. Mais sa constance ne s'est pas démentie , ainsi**

que l'écrivit Mgr Retord, qui lui-même a été l'objet de vives poursuites ; car les païens étaient venus un jour cerner le bourg où il résidait ; mais averti à temps, le Prélat put prendre la fuite avant que les troupes ne fussent arrivées. La capture s'est bornée à quelques livres européens et autres effets :

« Le 23 avril dernier, un autre Père indigène, dominicain, a été également arrêté avec sept chrétiens qui l'accompagnaient. Rien de plus odieux que les circonstances de cette arrestation : le Père allait administrer les sacrements ; il était obligé de passer devant la maison d'un infidèle qui déjà avait dénoncé un autre Père, il y a quelques années ; aujourd'hui il montrait le plus vif intérêt pour les chrétiens, ce qui n'empêchait pas les Européens de se défier de lui, et l'événement a prouvé que ce n'était pas sans raison. En effet, lorsque le Père fut arrivé près de l'habitation de ce païen, celui-ci, venant à sa rencontre, l'engagea à entrer et à se reposer dans sa demeure. Le Père s'en excusa ; mais l'insistance, ou plutôt la violence du païen fut telle, qu'il devint impossible de ne pas céder. Cependant, à peine le Père eut-il mis le pied dans la maison, que l'infidèle, fermant la porte, appela ses domestiques, et tous ensemble s'étant jetés sur lui et sur ses compagnons, ils les traînèrent devant le mandarin. Ceux qui suivaient le Missionnaire furent rachetés ; mais pour lui, après avoir subi la rude épreuve du rotin, il fut conduit la cangue au cou à la prison où se trouve l'autre Père dominicain dont j'ai parlé plus haut. Jusqu'à présent, il n'y a pas encore eu de jugement rendu contre eux, et l'on ignore ce que pensera le roi de leur capture. J'aurai soin de vous tenir informé des suites de cette affaire.

« *Le Procureur des Missions espagnoles,*  
FR. RAYMOND BARCELO. »

*Lettre du même Père au Président du Conseil central de  
Lyon. (Traduction de l'espagnol.)*

Macao, 10 juillet 1844.

« **MONSIEUR LE PRÉSIDENT,**

« Dans ma lettre du 16 mai dernier, je vous annonçais que j'avais expédié un courrier au Père Marti, Vicaire provincial, pour le prier de faire une seconde copie de la relation qui vous était destinée, et qui m'avait été enlevée par les pirates. Ce Père vient de m'écrire ; mais dans la crainte de vous fatiguer par des redites, je laisserai les passages qui reproduisent, quoique avec plus de détails, les nouvelles que je vous ai déjà données. Je me contenterai d'extraire de sa lettre ce qui fait suite à l'histoire de la conversion des villages dont je vous ai entretenu, et ce qui a trait au voyage du Père dans la province méridionale.

« Voici ce qu'il me mande relativement au premier point :

« Je ne pouvais abandonner notre catéchiste après son  
 « arrestation ; afin donc de suivre la trace de ses pas, je  
 « quittai les chrétientés nouvelles qu'il venait de fonder.  
 « Ces chrétientés ont montré un constant amour pour la  
 « Religion chrétienne. Dès qu'elles apprirent que leur  
 « catéchiste était en prison, elles s'empressèrent de  
 « nous envoyer des députés pour nous prier de ne pas  
 « les abandonner. Cette demande nous combla de joie.  
 « Nous nous hâtâmes de leur envoyer un nombre suffi-  
 « sant de catéchistes. Il nous fallut les prendre parmi nos  
 « étudiants en morale. Ceux-ci continuèrent les instruc-  
 « tions déjà commencées, avec persévérance, et en sui-  
 « vant une méthode plus convenable et moins bruyante,  
 « sans que cependant ils se cachassent pour enseigner ;

« car il est impossible de catéchiser en secret quatre ou  
 « cinq villages à la fois. — Le nombre des adultes  
 « auxquels a été conféré le baptême dans ces villages,  
 « dépasse déjà le chiffre de deux cents. Presque tous  
 « l'ont reçu des mains de Mgr le Vicaire apostolique qui,  
 « pendant deux ou trois mois de séjour dans ces localités,  
 « a travaillé avec un zèle infatigable. »

« Le Père Marti, venant à raconter son voyage dans la  
 province méridionale, continue ainsi :

« Depuis l'année 1838, époque où la province méri-  
 « dionale inférieure, nommée *Nam-Dinh*, fut le théâtre  
 « d'une si sanglante persécution, aucun Européen n'avait  
 « osé y pénétrer. Cette province cependant compte plus  
 « de 124,000 chrétiens. Nous étions obligés de diriger,  
 « de la frontière, plus de vingt prêtres indigènes, qui, au  
 « plus fort du danger, n'ont pas cessé de résider dans le  
 « pays, comme l'atteste le grand nombre de martyrs sa-  
 « crifiés par *Tring-Kang-Kang*. — Au commencement  
 « de 1843, alors que la fureur de la persécution s'était  
 « un peu apaisée, nous avons fait bâtir une petite  
 « maison à *Luc-Thuy*; c'est l'endroit même où était  
 « autrefois notre collège pour l'enseignement de la mo-  
 « rale. Depuis lors, ayant appris que les principaux de  
 « ce village désiraient le retour du Vicaire provincial, et  
 « qu'ils étaient décidés à braver tous les dangers, je fis  
 « part de cette nouvelle à Mgr le Vicaire apostolique, et  
 « muni de sa bénédiction, je remontai au commencement  
 « de septembre vers le district de *Cao-Xa*, situé dans la  
 « province méridionale supérieure, avec l'espérance de  
 « descendre un peu plus tard vers *Luc-Thuy*.

« Il me parut convenable de donner aux fidèles de *Cao-  
 « Xa* des exercices publics et solennels, autant que les  
 « circonstances le permettraient. Dans cette pensée, j'avais  
 « décidé les principaux habitants à construire une

« petite église de cinquante pieds de long sur vingt de  
 « large. Depuis plus de six années ces exercices n'avaient  
 « pu avoir lieu dans ce district, à cause de la persécution ;  
 « et cette fois même ils furent accordés à la con-  
 « dition que ceux d'entre nos chrétiens pour lesquels  
 « ils étaient plus nécessaires ne manqueraient pas d'y as-  
 « siser. Malheureusement ce n'était pas chez eux que  
 « nous devions trouver la meilleure volonté. Il me fallut  
 « donc les envoyer chercher un à un par nos catéchistes ;  
 « et encore, m'étant aperçu de la facilité avec laquelle ils  
 « se laissaient aller à la dissipation, je pris le parti de les  
 « faire rester chez moi, afin de pouvoir les assujettir à  
 « une vie réglée pendant la durée de la retraite.

« Qui aurait pu croire que des si faibles moyens dussent  
 « amener de grands résultats ? Mais Dieu, qui est riche en  
 « miséricorde, a versé si abondamment ses grâces, que  
 « pendant les cinq derniers jours des exercices nous en-  
 « tendîmes plus de 500 confessions, dont la plupart  
 « étaient de deux, trois et cinq ans ; quelques-unes même  
 « remontaient encore plus haut. Le Père Rivas et deux  
 « Pères tong-kinois me prêtaient le secours de leur mi-  
 « nistère ; nous étions jour et nuit au confessionnal ; et  
 « cependant nous ne pûmes satisfaire les désirs de tous  
 « nos chrétiens dont plusieurs furent renvoyés pour être  
 « entendus après les exercices. Ce ne furent pas seulement  
 « les habitants de *Cao-Xa*, comme nous l'avions pensé  
 « d'abord, qui arrivèrent à nous : il en vint aussi d'autres  
 « chrétientés ; de sorte que la foule était telle, que l'église,  
 « et la cour qui est assez vaste, se trouvaient encombrées.  
 « Le matin et le soir le nombre des assistants dépassait  
 « le chiffre de mille, et le dernier jour qui était la fête du  
 « saint Rosaire, la plupart d'entre eux furent obligés  
 « de rester debout même pendant l'élévation, tant l'af-  
 « fluence était considérable. Ce jour-là nous avons orné

« notre pauvre église à l'aide de tentures et de jolies gravures venues de France ; il y eut Grand'Messe et sermon. Jamais nos chrétiens n'avaient été témoins d'une semblable cérémonie ; aussi ils se retirèrent singulièrement touchés. Rien ne vint troubler l'ordre ; et par là nous voyons que, lorsque Dieu inspire une pensée, il sait la conduire à bon terme, au delà de toutes les prévisions humaines. »

« Souffrez, M. le Président, que je laisse encore parler le père Marti. Je sais l'importance que vous attachez à tout ce qui intéresse la Religion. C'est lui qui va vous dire avec quelle solennité la fête de notre père et patriarche saint Dominique vient d'être célébrée au Tong-King.

« Mgr le Vicaire apostolique étant venu dans notre collège pour traiter de quelques affaires, nous voulûmes solenniser ensemble la fête de notre glorieux père saint Dominique. Notre petite église n'a rien de splendide ; des tentures en damas et quelques tableaux qui nous ont été envoyés de France, nous servirent à l'orner : sa toiture est soutenue par trente-deux piliers qui lui donnent un certain aspect ; mais ses trois nefs, longues seulement de 70 pieds et larges de 25, ne pouvaient suffire à la foule des fidèles. Nous fûmes obligés de dresser une tente. Mgr le Vicaire apostolique se voyait ce jour-là entouré de quatre prêtres européens, de neuf prêtres tong-kinois, et environ de deux cents catéchistes ou étudiants. Aussi il nous fut donné de célébrer, avec toute la solennité qu'on pourrait déployer en Europe, une messe pontificale suivie d'un sermon. Cette fête fut accompagnée d'une octave. Jamais le Tong-King n'avait vu une si pompeuse cérémonie. »

« Vos Associés, Monsieur le Président, auront peine à comprendre que l'on puisse célébrer au Tong-King de pareilles solennités sans qu'elles arrivent à la connaissance

des mandarins. Mais il faut savoir que les maisons y sont séparées les unes des autres par des jardins plus ou moins vastes qu'environnent de grands et épais roseaux. L'habitation la plus insignifiante est aussi bien cloîtrée que peuvent l'être beaucoup de couvents en Espagne. De là, la facilité de faire des réunions nombreuses sans être aperçu au dehors. Pour les églises et les résidences des Missionnaires, surtout pendant les persécutions, elles sont encore plus retirées. L'endroit le plus sûr et le plus reculé du village est celui qu'on choisit pour les bâtir. Le jardin qui les environne n'est pas seulement fermé par une baie de roseaux : il a sa muraille, son fossé et son contre-fossé ; et ce n'est là pour personne un sujet d'étonnement ; car c'est ainsi que sont construites les bonnes maisons. Mais ce qui leur donne encore plus de sûreté, c'est qu'elles se trouvent entourées des habitations des plus fidèles chrétiens, habitations qu'il faut nécessairement traverser pour entrer ou sortir. Aussi il est impossible que le Missionnaire et les assistants soient surpris, à moins que les fidèles ne se prêtent à la trahison, ce qui n'a jamais eu lieu ; et pour celui qui connaît le respect et le dévouement dont nous environnent ces bons chrétiens, il n'est pas facile de supposer que cela arrive jamais. Les Missionnaires, il est vrai, ont été quelquefois arrêtés au moment du saint sacrifice, ou pendant qu'ils remplissaient d'autres fonctions sacrées ; mais c'était alors que, fugitifs, ils portaient les sacrements aux malades, et jamais dans leur résidence.

« Veuillez, Monsieur le Président, recevoir l'assurance, etc.

« *Le Procureur des Missions espagnoles,*  
FR. RAYMOND BARCELO. »

*Extrait d'une lettre du R. P. Marti, de l'ordre des Frères Prêcheurs, et Vicaire provincial du Tong-King oriental, au Conseil central de Lyon. (Trad. de l'espagnol.)*

Cao-Xa, au Tong-King, 28 janvier 1844.

« MESSIEURS,

« .... Les abondantes aumônes dont nous sommes redevables à votre inépuisable charité sont venues si à propos soulager notre misère, et les diverses applications que nous en avons faites ont eu des résultats si précieux, que ce sera pour vous et pour vos Associés un besoin de bénir le Seigneur qui a daigné se servir de vos offrandes pour opérer les merveilles de sa grâce.

« Nous avons commencé par venir au secours d'une multitude de pauvres; le nombre en est grand dans ces contrées. La persécution les avait multipliés; mais nous avons pu indemniser, en partie du moins, plusieurs de nos néophytes qui avaient payé fort cher leur dévouement à la foi. Tous ceux qui souffrent pour le nom de Jésus-Christ ont été l'objet de notre sollicitude. Ainsi les familles de ces illustres soldats qui ont honoré notre sainte Religion par leur héroïque martyre, sans vos aumônes seraient restées plongées dans la misère; aujourd'hui, délivrées par vous, elles bénissent le ciel pour vos bienfaits. Nous soutenons vingt-deux maisons de pieuses filles de notre tiers-ordre, et trois maisons de Religieuses dites *Amantes de la croix*, que la persécution n'a pu encore détruire. Ces servantes du Christ qui ont toujours vécu bien pauvrement, sans autre ressource que le modique produit de leur travail, vous doivent également de ne pas avoir à gémir dans le dénûment le plus complet, elles dont la résignation vraiment exemplaire a déjà à lutter contre des vexations et des avanies de tout genre. Pendant les deux dernières années, à la fête de notre Père saint



Dominique, et à celle de saint François Xavier, nous avons fait passer un subside assez considérable à chacune de ces maisons, enjoignant à celles qui les habitent une communion et des prières pour tous les Associés vivants et défunts de cette grande et bienfaisante Œuvre de la Propagation de la Foi. Ainsi ceux que l'océan sépare, la charité sait les unir par des liens étroits. Oui, sans connaître seulement le nom de nos chrétiens, vous leur envoyez d'abondantes aumônes; et eux à leur tour, qui ignoreraient même votre existence si elle ne se révélait par des bienfaits, ils élèvent leurs mains et leurs vœux vers le ciel pour en faire descendre des bénédictions qu'ils invoquent sur vous.

« Je dois encore vous faire part d'une autre bonne œuvre que vos aumônes nous ont rendue possible. Elle est plus importante, plus agréable à Dieu et plus utile aux âmes que toutes celles que je viens d'énumérer. Un grand nombre de chrétiens, quelquefois même des chrétientés entières, sont obligés de payer certaines contributions superstitieuses, et cela en vertu des édits iniques de Minh-Menh et des lois municipales des villes. — Situation douloureuse! les enfants de Dieu tributaires du démon!!!... Et comment, laissés à nous-mêmes, pourrions-nous les racheter d'un si honteux esclavage? Mais aujourd'hui, grâce à vos secours, nous avons pu délivrer plusieurs milliers de fidèles de ce tribut infâme; nous espérons même racheter tous les autres, si vous continuez à nous faire passer vos aumônes, si surtout vous nous aidez de vos prières. Non, l'argent ne saurait suffire à arracher les âmes de l'esclavage du démon. Dieu seul peut toucher le cœur de ceux de nos infidèles qui ont en main la puissance.

« Je suis, etc.

« FR. DOMINIQUE MARTI,

*Vic. provincial du Tong-King oriental.* •

*Lettre du même Père au R. P. Général de l'ordre des Frères Prêcheurs. (Traduction du latin.)*

28 mai 1844.

« TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« J'ai appris par une lettre de notre R. P. procureur de Macao que vous désiriez vivement recevoir des nouvelles de cette Mission du Tong-King oriental. La manifestation de ce désir est pour notre Mission la preuve de la singulière affection que vous lui portez. Aussi c'est avec joie que je prends la plume pour essayer de satisfaire, autant que me le permettra un temps qui me presse, des vœux aussi bienveillants.

« Vous savez déjà, très R. P. par quelles épreuves a passé cette Mission, surtout pendant les dix dernières années qui viennent de finir, et de quelle manière, au fort de la persécution, ont combattu pour la foi et remporté la palme du martyre les deux Evêques qu'avaient fournis notre ordre et notre province, savoir : le très-digne Vicaire apostolique Mgr Delgado, et son illustre coadjuteur, Mgr Hénarez. — Vous n'ignorez pas davantage la glorieuse victoire remportée, dans ce même combat, par le Vicaire provincial de la Mission, savoir : le P. Fernandez qui eut pour compagnons de son triomphe 8 religieux indigènes, 4 prêtres séculiers, 13 catéchistes ou simples fidèles ; parmi lesquels on comptait 8 chrétiens de notre tiers-ordre. Tous ces faits vous sont parfaitement connus, très R. P. ; vous ne sauriez même ignorer les circonstances les plus mémorables du martyre de ces illustres confesseurs, après qu'elles ont été racontées dans une multitude d'écrits qui les ont portées chez toutes les nations de l'univers.

« C'était dans l'année 1838, et dans les années qui suivirent, que tous ces généreux athlètes versaient avec gloire leur sang. En 1841, le Seigneur brisait la verge de fer dont il s'était servi pour éprouver cette Eglise désolée. En effet le 20 janvier de cette année, le cruel tyran Minh-Menh, qui avait formé de noirs desseins contre le peuple de Dieu, qui avait résolu d'exterminer ses saints et d'effacer le nom de (son Christ) par un juste jugement se vit rayer lui-même de la liste des vivants. *La miséricorde divine nous a préservés d'une ruine complète; car la fureur que déployait cet ennemi de l'Eglise était si cruelle, si fourbe, si incessante, que, si Dieu dans sa bonté n'eût abrégé ces mauvais jours, personne n'eût échappé.*

« Depuis qu'il n'est plus, la persécution s'est peu à peu ralentie; nous avons profité du premier moment de calme pour rassembler les membres dispersés d'Israël. Il nous a fallu raffermir ce qui était faible, consolider ce qui était brisé, rétablir ce qui était tombé, et mettre tout en œuvre pour relever les murs de notre mystique Jérusalem.

« Le premier objet qui s'est présenté à notre sollicitude, c'est la réunion de nos étudiants qui, *semblables à des brebis privées de leur pasteur*, s'en allaient errants çà et là. De leur éducation, en effet, dépend la conservation et l'accroissement de la Mission; car c'est dans leurs rangs que nous allons chercher ces prêtres et ces catéchistes qui consacrent péniblement leur vie à la conversion des infidèles et à l'administration des sacrements aux chrétiens. Pour les Européens, comme ils sont ordinairement très-peu nombreux, et d'ailleurs plus exposés aux persécutions, il est rare qu'ils puissent publiquement et avec liberté exercer de semblables ministères. C'est pourquoi, dès l'année qui vit mourir le tyran, nos deux collèges où s'enseignent le latin et la théologie furent relevés, mais dans

un autre lieu , et avec de grandes fatigues et dépenses.

« Déjà nous en avons vu sortir douze prêtres. Tous, à l'exception d'un seul qui, à peine élevé au sacerdoce, a rendu le dernier soupir, travaillent avec des soins dignes d'éloges au salut des âmes ; mais la persécution nous en avait ravi un nombre égal, d'où il résulte que sept ou huit autres prêtres que la mort nous a enlevés, sans avoir besoin du glaive, n'ont encore aujourd'hui personne qui les remplace. — Tous nos religieux profès, missionnaires indigènes, ne dépassent pas le nombre de 30 ; et encore deux d'entre eux sont retenus dans les fers. Pour les autres prêtres séculiers qui exercent le ministère dans cette Mission, ils sont au nombre de 18 ; l'un d'eux également est en prison pour la foi. Si donc vous ajoutez 6 Missionnaires européens, Mgr le Vicaire apostolique et son Coadjuteur, vous serez amené à conclure que le clergé de toute la Mission se compose seulement de 56 prêtres ; et si vous déduisez les prisonniers et les infirmes, il en restera à peine 50. Que ce nombre est petit, en présence d'une si riche moisson ! Deux ou trois Européens nous seraient nécessaires ; en égard à la gêne où nous jette la persécution, ils nous suffiraient. Aussi avons-nous songé à augmenter le nombre des Missionnaires indigènes, comme nous étant d'une indispensable ressource. Mais hélas ! il ne nous reste que 8 candidats en théologie et 20 élèves en latinité ; encore nous faudra-t-il attendre bien des années avant de promouvoir ces derniers aux saints ordres : car telle est la faiblesse annamite qu'on ne saurait, sans imprudence, élever les naturels au sacerdoce, avant de longues épreuves et toute la maturité de l'âge. En seconde ligne, et comme une espérance moins prochaine encore pour la Mission, se trouve un nombre considérable de jeunes gens appliqués à l'étude des lettres européennes et des caractères chinois. Vous dire combien ils

sont, m'est chose impossible, parce qu'en dehors des collèges dirigés par nos Pères, chaque prêtre en réunit le plus qu'il peut dans sa demeure, en attendant que Mgr le Vicaire apostolique juge à propos de les admettre au cours de théologie. Ce qui est certain, c'est qu'ils sont aujourd'hui moins nombreux qu'autrefois, parce que, d'un côté le martyre, de l'autre le découragement, ont éclairci leurs rangs. De ces derniers, plusieurs qui avaient cherché un abri dans leurs familles, se sont établis. Donc avant dix ans, nous ne remplirons pas le cadre d'ouvriers apostoliques nécessaires à cette Mission.

« Voilà pour le clergé. Quant aux néophytes, ils ont peut-être gagné en nombre et en ferveur. Ce n'est pas que la persécution les ait épargnés, qu'elle n'ait occasionné bien des chutes; mais l'apostasie des vaincus a été passagère; un prompt retour a suivi l'égarement momentané de la peur. A quelques rares exceptions près (et on peut dire de ceux-là, qu'avant de quitter nos rangs, ils n'étaient déjà plus des nôtres) le renoncement à la foi, le concours aux superstitions légales, ont été purement extérieurs; on s'est prêté à des apparences criminelles, pour échapper à des tourments horribles.

« Mais aussitôt l'orage calmé, tous sont venus aux pieds du prêtre déplorer leur pusillanimité sacrilège; bien plus, on a vu ceux qui passaient pour indifférents avant la persécution, ceux dont la tiédeur trop connue était presque un scandale, secouer depuis leur sommeil léthargique, devancer leurs frères aux tribunaux sacrés, et servir de modèles aux âmes les plus pieuses. D'après les notes que les Missionnaires m'ont transmises, il est constant que, sur plusieurs points de nos districts du nord et de l'est, le total des sacrements administrés l'année dernière égale, s'il ne le dépasse pas, le chiffre des années de paix.

« C'est qu'en effet nos prêtres annamites ont pleine li-

berté, de la part des mandarins, pour l'exercice du saint ministère ; s'ils s'assujettissent encore à quelques précautions dictées par la prudence, c'est moins pour éviter les poursuites des soldats, que les pièges de certains spéculateurs cupides qui, dans la capture d'un prêtre, voient un moyen d'extorquer une rançon. Les Missionnaires européens eux-mêmes ne craignent pas de se montrer dans les villages qui leur offrent une certaine sécurité ; ainsi Mgr le Vicaire apostolique et son vénérable Coadjuteur viennent de parcourir presque toute la province du nord, et dans chaque village qu'ils ont visité ils ont administré la confirmation.

« Plus de réserve est commandée dans la province du midi, où l'autorité se montre plus sévère, et les méchants plus audacieux. Là, par conséquent, la témérité du zèle appellerait évidemment le danger, ainsi que viennent d'en faire l'expérience deux de nos prêtres annamites : l'un, Dominique Joseph *Frus*, prêtre séculier, a été arrêté le 7 avril, et l'autre, Thomas *Than*, religieux de notre ordre, le 21 du même mois. Je sais que l'amour de l'or a été l'unique cause de cette double arrestation ; mais le bruit n'en est pas moins parvenu au chef-lieu de la province, où les deux prisonniers sont maintenant dans les fers. Je reviendrai un jour sur cet événement et sur tout ce qui a trait à l'année courante, pour en parler plus au long. Pour le moment, qu'il me suffise d'ajouter que, malgré l'incarcération des deux Pères tongkinois, tout continue à marcher assez en paix. Je suis dans cette province depuis le mois de janvier, et quoiqu'Européen, jusqu'ici mon poste est tenable. Nos prêtres annamites, qui veulent me consulter en secret, le peuvent sans danger. Pourvu qu'ils s'environnent de toutes les précautions commandées par la prudence, rien ne vient interrompre l'exercice de leur ministère : c'est que nos chré-

tiens, aguerris par les épreuves qui ont donné plus d'énergie à leur foi, plus d'élan à leur charité, pâlisent moins devant le péril.

« Le roi Thieu-Tri paraît avoir hérité de l'impiété de son père. Toutefois, jusqu'ici il n'a lancé contre les chrétiens aucun nouveau décret; mais cette trêve qu'il leur accorde, est peut-être moins la preuve de ses dispositions bienveillantes, que le résultat de la frayeur que lui inspire la France; et il est à craindre que cette frayeur venant à cesser, sa fureur n'éclate avec plus de rage. Mais nous savons et nous croyons fermement que le cœur des rois est dans la main de Dieu. Si donc la ferveur de nos prières et l'ardeur de nos soupirs monte jusqu'à ce Roi des rois, il saura nous donner la paix pour la gloire de son nom et le salut des âmes. Et c'est pourquoi, veuillez, très R. P., recommander à tous ceux de nos frères, qui habitent près de vous la maison du Seigneur, de se souvenir dans leurs pieuses veilles de nous qui portons le poids de la chaleur et du jour, de se rappeler aussi cette Eglise du Tong-King, demandant pour elle une paix si désirée et si longuement attendue. Je conjure encore et je supplie nos très-chères sœurs, les épouses du Christ, de ne pas oublier dans leurs prières et nos personnes et notre Mission; et, me servant des paroles de saint Léandre de Séville à sa sœur sainte Florentina, je leur dirai : *Je tiens pour certain que Dieu s'incline pour écouter en notre faveur la prière des vierges.*

« Enfin, très-révérend Père, je me recommande d'une manière spéciale à vos pieux souvenirs, etc...

« Fr. Dominique MARTI,

*Vic. prov. des Missions du Tong-King oriental.* »

*Extrait d'une lettre du même Père au Conseil central  
de Lyon. (Traduction de l'espagnol.)*

Luc-Thuy au Tong-King; 22 août 1844.

« MESSIEURS,

« ..... L'intérêt que vous daignez porter à nos Missions m'invite à vous rapporter quelques faits douloureux qui viennent de s'y passer. Plus tard, mieux informé moi-même, je vous raconterai avec plus de détails ce dont je ne puis vous donner aujourd'hui qu'un simple aperçu.

« Dans le courant du mois de janvier, des mandarins se sont mis à la poursuite de Mgr Retord, Vicaire apostolique du Tong-King occidental. Ils espéraient l'arrêter à *Ke-Vinh*, village qui appartient à la province du midi. Mais dès la veille le Prélat avait pu s'enfuir. Cependant quelques livres et plusieurs objets de religion ont été saisis, ce qui a occasionné l'arrestation du maire du village et d'autres personnes marquantes.

« Le samedi saint 6 avril Mgr Gauthier, coadjuteur de Mgr Retord, a été également l'objet de vives poursuites. Mais Dieu a permis que les mandarins qui en voulaient à sa personne ne pussent l'atteindre. Leurs recherches cependant n'ont pas été stériles. Ils ont arrêté un prêtre indigène et plusieurs chrétiens. Deux autres prêtres ont eu le même sort, l'un ce jour-là même, l'autre quinze jours après. Bien que la cupidité de quelques spéculateurs ait été la cause de ces deux dernières arrestations, les deux captifs ont été mis dans les mains du gouverneur de la province méridionale, qui ayant ordonné qu'on instruisit leur procès suivant les lois tyranniques et toujours en vigueur de Minh-Menh, a fini par les condamner à avoir la tête tranchée. Les tribunaux suprêmes, chargés d'examiner ces sortes de causes, n'ont pas encore donné leur avis sur celle-ci. Nous attendons avec anxiété qu'ils s'expliquent. Alors seulement nous pourrons savoir quelles sont



les idées qui dominent à la cour , à l'égard de la Religion chrétienne.

« A la même époque, dans la province de *Nghé* qui est voisine de la Cochinchine, M. Masson courait les plus grands dangers. Il a pu sauver sa personne; mais il ne lui a pas été donné de préserver de la destruction plusieurs petites églises qu'il avait fait construire.

« Peut-être, Messieurs, serez-vous tentés d'attribuer tous ces douloureux événements à la trop grande liberté que nous osons prendre. J'avoue que je n'oserais nous disculper entièrement; mais notre témérité ne trouve-t-elle pas quelque excuse dans notre triste position? *Nous voyons des enfants qui nous demandent du pain*; pourrions-nous refuser de le leur rompre? Ici les naturels se laissent tellement dominer par les sens, que si on les prive des ressources extérieures de la piété, il est grandement à craindre que leurs sentiments religieux ne soient bientôt remplacés par une froide indifférence. Il est rare d'en trouver parmi eux qui sachent réciter le chapelet autrement qu'en public. L'usage et aussi le génie de leur langue demandent que cette prière soit faite à haute voix et comme en chœur. Aussi dès que les poursuites nous fassent un peu de répit, nous nous voyons obligés d'indiquer des réunions plus ou moins nombreuses, afin de donner à leur piété un aliment qui lui est nécessaire. La ferveur avec laquelle ils se livrent à nos exercices, les soutient et les encourage; elle les porte à se croire plus en sûreté qu'ils ne le sont en effet.

« Un mot encore; il vous aidera à mieux comprendre le besoin que nos néophytes ont des moyens extérieurs pour soutenir leur dévotion. Chaque fois qu'ils font leur prière, ils aiment à placer devant eux quelques pieuses images. Pour les conserver plus longtemps, ils ont soin de les étendre sur une toile, puis ils les roulent autour

d'un roseau ; mais comme ils les déplient et replient sans cesse, elles ne sauraient avoir une grande durée, surtout si l'humidité les pénètre, ce qui arrive souvent, obligés qu'ils sont, en plus d'une rencontre, de les cacher entre les roseaux qui forment le toit de leurs pauvres habitations.

« Cependant, malgré les tristes événements dont je viens de placer le récit sous vos yeux, l'administration spirituelle de nos chrétientés n'aurait point été interrompue, si à cette même époque on n'eût pas fait courir le bruit que des navires français allaient apporter la guerre et détrôner Thieu-Tri. On vit aussitôt les espions se multiplier, surtout dans la province du midi ; de sorte que les prêtres indigènes eux-mêmes furent obligés de se tenir cachés. Depuis un mois ces bruits de guerre circulent infiniment moins, et comme les espions n'ont fait que des démarches inutiles, leurs recherches sont beaucoup moins actives.

« La confirmation de la sentence prononcée contre nos deux prêtres indigènes arrêtés dans le mois d'avril vient d'arriver. Les termes dans lesquels elle est conçue semblent prouver que la haine de la Religion chrétienne et de ses ministres est à peu près la même. Toutefois, en même temps que l'on approuve et confirme le jugement, l'exécution en est suspendue jusqu'à nouvel ordre, ce qui dans les tribunaux du Tong-King est considéré comme une diminution de peine. Faut-il voir dans cette mesure la preuve que la cour attache plus de prix au sang des chrétiens, ou bien devons-nous l'attribuer à des considérations politiques qui naissent de la crainte d'une guerre avec la France ? C'est là un problème dont le temps donnera la solution.

« Aujourd'hui comme toujours, nous nous recommandons à vos prières, etc.

« FR. DOMINIQUE MARTI,  
*Vic. provincial du Tong-King oriental.* »

Les deux relations qui suivent sont du R. P. Marti dont on vient de lire les intéressantes lettres. Nous aurions désiré être à même de les publier plus tôt ; mais quoique anciennes de date, nous n'avons pas cru devoir en priver la piété de nos lecteurs, tout ce qui se rattache aux martyrs étant sacré pour eux.

*Extrait d'une relation du R. P. Marti.*

« Lorsqu'en 1838 parut le premier édit du roi Minh-Menh, qui ordonnait à tous les soldats de fouler la croix aux pieds, la province orientale avait un gouverneur dont toute l'étude était de ne molester personne. Aussi le petit nombre de soldats chrétiens qui se trouvaient sous ses ordres furent laissés en paix. Un second décret parut au mois d'octobre : un autre gouverneur plus timide avait remplacé le premier. Les soldats reçurent l'ordre de comparaître devant lui et de fouler aux pieds la croix. — Parmi ces soldats il s'en trouvait un nommé *Hoanh*. Sa loyauté et sa valeur lui avaient acquis une célébrité qui ne le cédait en rien à celle des trois soldats vénérables martyrs, dont on a déjà rapporté l'histoire (1). *Hoanh* refusa de commettre le crime qu'on lui demandait, et fut jeté en prison. Cependant le gouverneur, qui au fond était humain, ne voulait ni contraindre le confesseur par la violence, ni lui intenter un procès. Il craignait d'exciter la colère de Minh-Menh, en lui apprenant que dans sa province il se trouvait encore des chrétiens qui refusaient de se soumettre à ses prescriptions. Ne sachant à quoi se déterminer, il prit le parti de laisser cette affaire à l'un des grands mandarins de la province qui se chargea de faire apostasier le valeureux *Hoanh*. Mais la ruse et les tourments furent

---

(1) Voir *tam.* XII, n° 73, p. 543.

inutilement employés; le confesseur opposa une invincible patience et persévéra dans sa foi.

« Au mois de mars 1840 arriva un autre gouverneur. Pensant que la constance du soldat tenait au peu de rigueur qui avait été déployé contre lui, il résolut de le vaincre à force de tourments : par ses ordres, Hoanh resta cinq jours privé de toute nourriture; puis il le fit comparaitre à son tribunal, espérant que le courage du généreux chrétien serait abattu par suite de la faiblesse de son corps exténué; mais il ne tarda pas à reconnaître son erreur. Alors changeant de conduite, il essaya la séduction des promesses; puis il revint aux menaces. Tout fut inutile : l'invincible soldat de Jésus-Christ se contenta de lui répondre : « Je suis prêt  
« à souffrir tous les tourments et la mort même plutôt  
« que d'exécuter vos ordres, en profanant l'image de  
« mon Dieu. Jamais je ne foulerai aux pieds la croix; ja-  
« mais je ne ferai un tel outrage à mon Seigneur. —  
« Quel seigneur? dit le mandarin en colère. Insensé,  
« ne vois-tu pas qu'il n'y a là qu'un morceau de bronze? »  
— « Du bronze? oui, grand mandarin, je le sais; mais  
« parce que le bronze a servi à fabriquer cette image,  
« en est-elle moins celle de mon Seigneur? C'est donc  
« avec raison que je la vénère, sans faire attention à  
« la matière dont elle est faite. »

« Alors le gouverneur ordonna à ses satellites d'attacher le confesseur par les pouces avec de petites cordes, puis de le tirer avec toute la violence possible, et, pendant qu'il serait étendu en croix, de le frapper sur les jambes et sur les bras avec des nerfs de bœuf armés de fer aux extrémités, ne cessant de le tourmenter jusqu'à ce qu'il eût mis les pieds sur un crucifix qu'on avait jeté devant lui.

« Pendant une torture si horrible, l'invincible soldat restait immobile, ferme comme un rocher contre lequel

vient se briser la tempête. Sa bouche ne proférait pas une plainte; mais ses yeux s'élevaient vers le ciel, d'où lui descendait le secours à l'aide duquel il supporta une grêle de coups qui bientôt l'eurent couvert de sang et entièrement défiguré. A la fin, le gouverneur, stupéfait, ordonna aux bourreaux de s'arrêter. Assez, dit-il; qu'on le reporte en prison; ce n'est pas un homme, c'est un monstre. — Depuis ce jour il n'osa plus le faire comparaître à son tribunal; il se contenta de le condamner à mort.

« On a su qu'un catéchiste, qui était allé le visiter dans sa prison pour le consoler et l'encourager, l'avait trouvé plein de courage et d'allégresse. C'est ainsi que le Seigneur se plaît à répandre les grâces les plus précieuses et les dons les plus abondants sur ceux qui souffrent pour son saint nom. On a su aussi que, dans cette même prison, se trouvait un mauvais chrétien jeté pour vol dans les fers. Celui-ci, venant à comparer ses tourments à ceux du martyr, fut tellement frappé en voyant combien les causes de leurs souffrances se ressemblaient peu, et avec quelle résignation l'intrépide soldat supportait des douleurs plus violentes que celles qui excitaient ses murmures, qu'il se prit à détester ses péchés avec une douleur sincère. En témoignage de son repentir, il aimait à rendre les services les plus humbles au généreux confesseur, et on le voyait employer une grande partie des jours et des nuits à réciter avec lui des prières. Que deviendra cet invincible soldat? On l'ignore. On dit que le roi a commué sa sentence de mort en une condamnation à l'exil; toutefois, on ne sait encore rien de positif.

*Autre relation du même Père.*

« Au moment où le père Joseph Hien était jeté en prison, les mandarins s'étaient également emparés d'un jeune homme de 18 ans, appelé Dominique Dou. Il s'enfuyait du lieu où le Missionnaire avait été découvert,

quand il fut rencontré par des soldats qui lui dirent : Es-tu chrétien ? — Et pourquoi ne le serais-je pas ? répondit-il. — Alors ils lui ordonnèrent de fouler la croix aux pieds. Mais lui de répondre hautement : Je n'en ferai rien. On le mena donc au gouverneur qui voulut l'interroger à son tour ; même question , même réponse.

« Le gouverneur, voyant l'intrépidité de Dominique , composa son visage , et , prenant un air de compassion, mêlé de douceur , comme s'il eût plaint l'aveuglement de son prisonnier : « Mon fils, lui dit-il, tu ne peux « demeurer chrétien. Abandonne la religion de Jésus ; « c'est une religion fausse, marche sur la croix. » Mais le valeureux confesseur répondit aussitôt : « Non, « mandarin, la Religion de Jésus-Christ n'est pas fausse ; « tous nous devrions la suivre. Je la suis donc et la « suivrai jusqu'à la mort. Le mandarin peut me tuer ; « mais jamais je ne foulerai aux pieds la croix. » Le gouverneur, irrité de cette réponse , ordonna de le lier aux chevilles , et de commencer à le frapper. Les bourreaux eurent bientôt sillonné de plaies ce tendre corps ; mais l'intrépide jeune homme opposait à tant de barbarie son invincible patience, et ne cessait de confesser la foi.

« Ce supplice fut répété avec la même cruauté pendant plusieurs jours consécutifs, mais toujours supporté avec une constance qui ne se démentit jamais.

« La dernière fois le tyran fit lier le confesseur par les mains à une poutre ; puis , ayant ordonné qu'on le suspendit en l'air, il dit : Frappez-le jusqu'à ce qu'enfin il se détermine à obéir. L'ordre fut exécuté avec tant de barbarie que tous les assistants étaient saisis d'horreur , en voyant les chairs du jeune Dominique voler en lambeaux ; mais lui , d'un visage serein et plus résigné que jamais , invitait les bourreaux à frapper plus fort. Le mandarin,

confus, fit cesser enfin cette boucherie, mais donna des ordres pour qu'on laissât le confesseur plusieurs jours sans nourriture. Puis, il le fit exposer, la cangue au cou, à la porte de la ville, fortement lié, et dans une situation pénible, qui, à elle seule, était un tourment continuel. Dominique supporta toutes ces tortures avec patience et courage. Enfin, le gouverneur ordonna qu'on le traînât de force sur la croix ; mais le confesseur criait qu'on lui faisait violence, qu'il était chrétien et ne cesserait de l'être jusqu'à la mort, que le mandarin pouvait le tuer, que jamais il ne lui ferait abandonner une religion dans laquelle il voulait vivre et mourir.

« Le mandarin déconcerté, et ne voulant d'ailleurs ni faire mourir Dominique, ni envoyer un rapport au roi, appela les chefs du village d'où était le confesseur, ainsi que quelques membres de sa famille ; puis, le remettant entre leurs mains : « Emmenez-le avec vous, dit-il, et » prenez soin de l'instruire, afin qu'il abandonne la religion de Jésus-Christ. » Mais l'invincible jeune homme se hâta de répondre : « Que les chefs de mon village fassent de moi tout ce qu'ils voudront, jamais je n'abandonnerai la Religion véritable. » — « Quoi donc, » s'écria le gouverneur qui ne pouvait plus retenir sa colère, je suis le grand mandarin ; tous m'obéissent, et ce mauvais sujet ne m'obéira pas !!..... Malheureux, si je ne te mets pas à mort, c'est que je ne veux pas que les chrétiens te regardent comme un saint ; mais souviens-toi que je ne te laisse pas en paix. Je te rappellerai, et je te ferai souffrir de tels tourments qu'à la fin tu t'estimeras heureux de fouler aux pieds la croix. »

« Jusqu'ici cependant le barbare mandarin n'a pas mis à exécution ses menaces ; mais le jeune Dominique espère et désire avoir le bonheur de mourir pour Jésus-Christ.

## NOUVELLES, MANDEMENTS, DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Nos Associés apprendront avec joie que le navire qui quittait Anvers au commencement de mai 1844, emportant MM. Charrier et Galy, est arrivé à Macao. Dans une lettre adressée de cette ville à son cousin M. Bernelin, curé de Montromand (Rhône) sous la date du 30 novembre, le premier de ces deux illustres confesseurs de la foi dit avec un ton de calme et d'intrépidité que nous avons si souvent admiré en lui :

« Je suis arrivé en Chine bien portant et après une navigation de cinq  
 « mois et quatre jours, sans compter dix-huit jours de relâche à Syncapour.  
 « Notre traversée a été assez longue pour nous faire goûter de tous les  
 « temps et respirer tous les vents. Une tempête des plus furieuses a  
 « failli nous engloutir dans les mers de la Chine. Pendant douze heures  
 « elle nous a tenus entre la vie et la mort. Tout le monde priait.  
 « Grâce à Dieu, aucune avarie au navire. Nous avons salué *l'Empire*  
 « *Céleste*, et mouillé à Macao le 24 octobre, six jours après le mauvais  
 « temps.

« Mon séjour dans cette ville ne sera pas très-long. Je dois partir  
 « demain par une Semme chinoise qui me conduira jusqu'aux frontières  
 « de la Chine et du Tong-King. Là, je tâcherai d'en trouver une autre  
 « pour aller plus loin. La persécution au Tong-King est dans le même  
 « état qu'au moment de notre délivrance. Le roi fait toujours scrupuleu-  
 « sement exécuter les ordonnances de son père. Les mandarins continuent  
 « à faire la chasse; cependant, dans ces trois dernières années, ils n'ont  
 « pu saisir aucun Européen. Les païens se convertissent en foule, et tous  
 « les ouvriers apostoliques travaillent selon la mesure de leurs forces.

« Les divers objets que j'emportai d'Europe sont arrivés ici avec moi:  
 « je les envoie au Tong-King par trois voies différentes, afin que si une  
 « partie vient à se perdre, l'autre soit sauvée.

« Je ne prends avec moi que le strict nécessaire. Encore me faudra-t-il,  
 « t-il, une fois arrivé aux frontières de la Chine, laisser pour quelque  
 « temps mon petit bagage. Heureux si je puis me faire accompagner de  
 « mon bréviaire! Heureux encore si je puis moi-même me tirer d'affaire,  
 « faire, en faisant ainsi la contrebande... »

Nous n'avons point de nouvelles au sujet de MM. Mishe, Ducloux et Bernaux.

---

Une lettre du R. P. Gérard, préfet apostolique de la Mission des Mineurs réformés à Constantinople, nous annonce l'heureuse fondation d'un établissement religieux dans l'île de Mételin (ancienne Lesbos).



Cette Ile , autrefois pourvue de toutes les ressources spirituelles, se trouvait depuis de longues années sans église et sans prêtre qui y résidât. Depuis le mois d'août 1844, elle se voit dotée d'une chapelle et d'un établissement confiés aux soins des Mineurs réformés. Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne, a bien voulu se rendre en personne à Mételin pour inaugurer cette chapelle qui est dédiée à la Mère de Dieu. M. le baron de Bourqueney, ambassadeur de France à Constantinople, et M. Barthélemy Geymut, consul de Sardaigne à Smyrne, ont employé leur crédit et leur zèle à aplanir toutes les difficultés qui s'opposaient à cette utile fondation.

---

Nous avons la douleur d'annoncer à nos Associés la mort de deux Evêques missionnaires ; ce sont : Mgr Mac-Donnell, évêque d'Olympe et vicaire apostolique des Antilles anglaises, décédé le 26 octobre 1844 ; et Mgr François-Xavier de Ste-Anne, archevêque de Sardie et vicaire apostolique du Malabar, décédé le 7 décembre 1844, après un ministère apostolique de plus de 44 ans.

---

Le R. P. de Smet, ainsi que les prêtres et religieuses qui l'accompagnaient, sont arrivés à la Colombie au commencement du mois d'août dernier.

Plusieurs religieux appartenant à l'ordre des Mineurs de l'Observance sont partis pour diverses Missions, savoir : pour l'Egypte inférieure, le P. Antoine d'Orsogna de la province de St-Bernard ; — pour le Chan-Si (Chine) le P. Barthélemy Sandrini, de la province de Toscane, et le P. Benoit Dominique, Espagnol ; — pour la Chine, le P. Pierre de Lucques ; — pour l'Albanie, le P. Diago de Turin, et le P. Henri de Nocera.

Quatre religieuses de St-Joseph, de l'Apparition, parties il y a quelques mois avec le R. M. Brunoni, missionnaire apostolique de la Propagande, sont arrivées à Larnaca, Ile de Chypre, où elles s'occupent de l'instruction des personnes de leur sexe et du soin des malades.

---

Notre OEuvre continue à recueillir les bénédictions de l'épiscopat : Mgr Brown, évêque d'Apollonie et vicaire apostolique du pays de Galles, et Mgr l'Evêque de Namur, viennent de la recommander, le premier, dans son mandement du carême ; le second, dans une lettre circulaire adressée aux doyens et curés de son diocèse.

---

---

# MISSIONS

## DE LA TARTARIE MONGOLE.

---

*Lettre de M. Huc , missionnaire lazarisite en Mongolie ,  
à M. Donatien Huc , avocat à Toulouse :*

Tartarie Mongole , Vallée des *Eaux-Noires* ,  
le 8 janvier 1844.

« MON CHER FRÈRE ,

« J'ai reçu avec un indicible plaisir cette lettre intéressante , où tu as bien voulu me faire un petit compte-rendu de ce qui se passait en France. Quoique ce tableau tracé à grands traits m'ait paru un peu sombre , il a néanmoins captivé longtemps mon attention : quand on peut jeter un coup-d'œil sur son pays , sous quelque couleur qu'il apparaisse , il est toujours beau à voir.....

« Puisque tu as eu la complaisance de me faire un croquis de l'état actuel de la France , il faut bien qu'en

retour je te parle un peu de ma nouvelle patrie, de la Tartarie Mongole.

« Oh! la Tartarie! S'il existe au monde un pays neuf, un pays inconnu, un pays qui ne ressemble en rien aux autres contrées, c'est sans contredit celui que j'habite. Les Européens vont partout, excepté en Tartarie. L'Amérique est depuis longtemps *européanisée*; les Indes le seront bientôt; les choses de la Chine, grâce à l'échauffourée des Anglais, finiront par vous devenir familières. Vos navires européens sillonnent les mers dans tous les sens. Il n'est peut-être pas une île, pas un rocher dans l'océan, qu'on n'ait reconnu et analysé. Dernièrement enfin, M. Durville, à force d'énergie, n'a-t-il pas fait l'impossible? N'est-il pas allé voir ce qui se passait parmi les glaces du pôle? Mais qui songe à la Tartarie? A part quelques Missionnaires français qui depuis peu y ont planté leur tente, et qui cherchent à y semer le grain évangélique, personne ne vient explorer ses déserts.

« Et il ne faut pas dire que la Tartarie est si peu de chose qu'elle n'en vaud pas la peine. Jette plutôt un coup d'œil sur la mappemonde, et considère l'espace qu'elle y occupe. La Chine, si vaste d'ailleurs, n'est presque rien comparée à nos régions de l'Asie centrale. De plus, la Tartarie a un aspect tout différent des autres pays. En Europe, par exemple, ce sont des villes, des villages, des moissons d'une variété prodigieuse, qui recouvrent le sol. Ailleurs où la civilisation n'a pas encore pénétré, on rencontre des forêts immenses, avec une haute inouï de végétation. Dans les pays autrefois florissants et maintenant harpillés jusqu'à la servitude, ce sont des peuples étrangers qui ont pris la place des nations éteintes, et qui, moitié civilisés, moitié barbares, passent leur vie parmi des ruines et des décombres qui attes-

teut la splendeur des temps anciens. En Tartarie, rien de tout cela : ce sont de vastes prairies et des solitudes immenses. Dans chaque royaume on rencontre seulement une ville, ou plutôt une modeste habitation où le roi fait sa résidence. Les populations vivent sous la tente, sans jamais avoir de poste fixe. Elles campent tantôt ici et tantôt là, prenant pour règle de leurs migrations successives la variation des saisons et la bonté des pâturages.

« Aujourd'hui, voilà une vaste étendue de terrain qui offre l'aspect le plus vivant et le plus animé. Sur le front vert de la prairie on voit s'élever des tentes de diverses grandeurs; tout à l'entour, dans les gorges des montagnes, sur le versant des collines, aussi loin que la vue peut s'étendre vers l'horizon, l'œil ne découvre que des troupeaux immenses de bœufs, de chameaux et de chevaux; dans la plaine, ces grands troupeaux ne se font distinguer que par leurs ondulations; on dirait la mer qui monte et qui commence à grossir. Cependant ce tableau est sans cesse sillonné par des Tartares à cheval, qui, armés d'une longue perche, galoppent de côté et d'autre pour réunir à la masse du troupeau les animaux qui s'en sont écartés. A l'endroit où sont les tentes, ce sont les enfants qui folâtraient et badinent, les matrones qui font cuire le lait, ou vont puiser de l'eau à la citerne qu'on a creusée la veille. Toutefois le lendemain ce paysage, aujourd'hui si pittoresque et si vivant, n'est plus qu'une vaste solitude. Hommes, troupeaux, habitations, tout a disparu : une fumée noire et épaisse qui s'élève çà et là de quelque foyer mal éteint, le croassement des oiseaux de proie qui se disputent des débris de chameau abandonné, voilà les seuls indices qui annoncent que le nomade Mongou a, la veille, passé par là. Et si tu me

demandes pour quelle raison ces Tartares ont si brusquement abandonné ce poste, je te répondrai : Leurs troupeaux avaient dévoré toute l'herbe qui couvrait cette plaine ; ils les ont donc poussés devant eux, et ils ont été chercher plus loin, n'importe où, de nouveaux et plus frais pâturages. Ces grandes caravanes s'en vont ainsi à travers le désert sans dessein formé ; elles dorment où la nuit les surprend ; et quand ces pasteurs ont rencontré un endroit à leur fantaisie, ils y dressent leur tente.

« La Tartarie offre en général un aspect sauvage et profondément mélancolique. Il n'est rien qui y réveille le souvenir de l'agriculture et de l'industrie ; les pagodes et les lamaseries ou couvents de religieux idolâtres sont les seuls monuments qu'on rencontre. Les Tartares y attachent une grande importance. La religion est tout pour eux. Le reste est à leurs yeux vain, fugitif et indigne d'occuper leurs pensées. Aussi, tout ce qui ressent la richesse et l'opulence, tout ce qui porte l'empreinte des arts, se trouve concentré dans les pagodes. Par la même raison, tout ce qui se rattache de loin ou de près aux sciences et aux lettres ne dépasse pas l'enceinte des lamaseries.

« Il ne serait pas étonnant, mon cher Donatien, que tout ce *Tartarisme* fût peu conforme à tes goûts et à tes habitudes d'avocat. Peut-être que ces gardiens de troupeaux sont à tes yeux des personnages fort bizarres, des excentriques, comme disent les Anglais. Mais je dois t'avouer que, pour mon compte, je les trouve intéressants au dernier point ; je soupire après le moment où il me sera donné d'aller vivre parmi eux, et j'espère que ces peuples naturellement religieux, quand ils connaîtront la vérité chrétienne, renonceront sans peine aux erreurs du bouddisme.

« Quoique je me sois avancé à près de deux cents lieues vers le nord de la Tartarie, je ne passe pourtant pas habituellement mes jours parmi les Mongous. C'est encore avec les Chinois que j'ai plus ou moins affaire. Dans la vaste patrie de ces derniers il y a un si grand encombrement d'hommes, que le trop plein de la population se déverse partout aux environs, dans les pays voisins. Ainsi, les Chinois du nord de l'Empire s'infiltrèrent peu à peu dans la Mongolie, où ils achètent des rois Tartares la permission de défricher quelques arpents de terre dans les gorges des montagnes. La vallée des *Eaux-Noires*, où je demeure actuellement, est cultivée par des Chinois chrétiens. Le temps que me laisse l'exercice du saint ministère, je le consacre exclusivement à l'étude des langues Mandchou et Mongole. Cependant il n'est personne qui ne sache que ce n'est pas avec des livres et des dictionnaires qu'on apprend à bien parler une langue. C'est pour cette raison que dernièrement j'allai faire une visite à une famille Tartare, qui n'est guère éloignée d'ici que d'une journée de chemin. Je vais te raconter ce voyage un peu en détail ; les petits incidents, qui pourront s'y rencontrer, te mettront peut-être mieux au courant des mœurs locales, qu'un exposé sec, brusque et rapide.

« J'avais besoin, pour me conduire chez ces Tartares, d'un homme qui connaît la route. Un brave chrétien se présenta. Dans sa famille le désœuvrement était son unique occupation, de plus il aimait à chevaucher. C'était bien l'homme qu'il me fallait ; il me convenait d'autant mieux qu'ayant eu autrefois quelques relations avec la famille où j'avais dessein d'aller, il pouvait en quelque façon me servir d'introduit.

« Le jour que nous avions fixé pour cette expédition étant arrivé, nous fîmes de grand matin nos petits prépa-

**ratifs de voyage. J'insérai une écritoire et quelques livres dans le sac qui contenait ma couverture et mon matelas. Mon conducteur, de son côté, se chargea de faire la provision nécessaire de tabac à fumer et d'eau-de-vie, ou pour mieux dire d'un violent alcool que l'on retire, par le moyen de la distillation, de certaines céréales que produit le pays. Quand les chrétiens m'eurent solennellement souhaité bon voyage, je m'installai de mon mieux sur un petit mulet proportionné à ma taille; et mon guide, après avoir escaladé les flancs escarpés d'un grand et maigre cheval, alla s'asseoir au-dessus des bagages.**

« La route que nous suivîmes est vraiment difficile à décrire. Ce sont des ravins qu'il faut traverser, des rochers, des montagnes qu'il faut gravir et descendre, des flaques d'eau, des lagunes qu'on doit passer sur la glace. Sans cesse on est obligé de faire de longs circuits pour éviter des précipices ou pour tourner des hauteurs inaccessibles; en un mot, on s'en va en zig-zag, choisissant devant soi les endroits qui offrent le moins de difficultés. Après avoir fait cinq lieues, allant toujours de cette façon par monts et vaux, mon conducteur me dit : « Nous allons nous arrêter là-bas pour dîner... » et du manche de son fouet il m'indiquait quelques maisonnettes de terre, habitées par des cultivateurs chinois. — « Plus  
« loin, ajouta-t-il, ce sont les prairies; les hommes n'y  
« habitent pas. » Je ne demandais pas mieux que de faire une petite halte; il était près de midi, et j'avais quelque raison de soupçonner que mon estomac ne se refuserait pas à prendre quelque nourriture.

« Arrivés à ce hameau, il ne fut pas nécessaire de délibérer sur le choix de l'auberge. Nous nous estimâmes fort heureux de rencontrer à notre disposition une sombre et sale grange. Nous nous y introduisîmes après avoir

attaché nos animaux à une perche fichée en terre, devant la porte. Les gens de l'endroit, jeunes et vieux, ne tardèrent pas de venir nous rendre visite dès qu'ils nous aperçurent. — « D'où es-tu? Où vas-tu? Quel est ton nom illustre? » Voilà les questions obligées et indispensables que l'on s'adresse. Bientôt chacun allume sa pipe; et si en pareille circonstance le pauvre voyageur n'a pas eu soin de préparer quelques provisions, après avoir fumé sa pipe, il est obligé de se remettre en route, car il est censé avoir dîné. Mon conducteur avait prévu le cas; il tira de son havre-sac une bonne tranche de mouton rôti; on nous apporta un peu de sel sur un fragment de porcelaine, et dans un clin d'œil le repas fut fini. Après dîner, il est convenable de prendre le thé; c'est l'étiquette des gens comme il faut. Nous demandâmes donc aux Chinois qui nous entouraient s'ils n'auraient pas une théière à nous prêter. Ils se mirent à rire, et nous montrant leurs habits déchirés : « Est-ce que nous pouvons encore boire du thé, nous autres? dirent-ils. » Cependant un homme de bonne volonté sortit et rentra un instant après, apportant de l'eau bouillante dans un large et profond récipient. Je détachai bien vite de ma ceinture le sac à thé; je jetai une poignée de feuilles dans cette eau, et mon compagnon de voyage et moi, armés chacun d'une écuelle, nous nous mîmes à puiser dans cette théière peu élégante, il est vrai, mais proportionnée aux circonstances. Nous invitâmes la société à suivre notre exemple, et bientôt chacun arriva à la sonde puiser dans le baquet une tasse d'eau bouillante. Quand tout le monde se fut bien régalé, nous fumâmes encore une pipe, et nous reprîmes notre route avec un nouveau courage.

« Après avoir gravi une montagne assez escarpée,



nous nous trouvâmes sur le *Man-tien-dze*. On appelle ainsi un immense plateau qui s'élève au-dessus du niveau ordinaire du sol. Le *Man-tien-dze*, sur lequel nous venions de monter, a peut-être plus de cent lieues de circonférence. Là-dessus point d'habitation, point de terre cultivée, pas un seul arbre; ce n'est qu'une seule prairie qui s'étend en vaste et incommensurable plaine; c'est comme un océan de verdure qui n'a pas de limites.

« Les voyageurs courent grand risque de s'égarer sur le *Man-tien-dze*; car il est entrecoupé et sillonné par mille sentiers qui se ressemblent tous, et qui tous ont une direction différente. Si on a la maladresse de perdre celui qui seul peut vous conduire au but de votre voyage, et si pour comble de malheur le temps vient à s'obscurcir, et qu'on ne puisse se guider d'après la marche du soleil, on se trouve alors exposé à de grands dangers: on est comme un capitaine de navire qui aurait perdu, dans un coup de vent, son gouvernail, sa boussole, sa carte marine et tous ses instruments nautiques. Si c'est pendant l'hiver, on est perdu sans ressource; car sur ce terrain élevé le froid est des plus terribles. Quand le vent souffle avec violence, il n'est pas rare d'entendre dire que chevaux et cavaliers ont été gelés en traversant ce fatal labyrinthe. Malheur donc au pauvre voyageur qui s'égare sur le *Man-tien-dze*!

« Or, nous nous égarâmes... et le soleil venait de se coucher, et nous étions vers la fin du mois de novembre! Je regardais mon conducteur qui avait l'air tout ébahi, et qui tournait la tête de côté et d'autre, comme un homme qui cherche et qui ne trouve pas. « Eh bien! lui dis-je, « est-ce que par hasard nous aurions perdu la route? — « Hélas! me dit-il, dans mon cœur il s'élève des doutes... « Depuis le temps que nous sommes en chemin, nous de-

« vrons être déjà descendus du plateau, nous devrions  
 « nous trouver dans la vallée des *Mûriers*... Rebroussons  
 « chemin, rebroussons chemin, s'écria-t-il avec énergie ;  
 « à cette heure, *cette affaire devient blanche et luisante*  
 « (c'est-à-dire, je comprends cette affaire) ; nous aurions  
 « dû prendre le sentier que nous avons rencontré à  
 « gauche. »

« Nous vrons donc de bord et nous entrons dans ce  
 sentier d'espérance, qui nous conduisit, en effet, sur les  
 bords du *Man-tien-dze*. Déjà, du haut de mon petit mulet,  
 je découvrais là-bas, loin dans l'enfoncement, des champs  
 cultivés, et mon cœur s'épanouissait insensiblement. —  
 « *Est-ce que cela peut encore passer ?* grommela mon  
 « conducteur entre ses dents. Aujourd'hui, vraiment,  
 « je ne suis que *mastic et colle* (je suis stupide) ! Voilà  
 « que cette vallée n'est pas la vallée des *Mûriers* ! »

« Il ne fallut pas délibérer longtemps ; nous descen-  
 dîmes de cheval. La nuit commençant à se faire, il était  
 prudent de nous réfugier dans cette vallée, où nous pou-  
 vions espérer de trouver quelque habitation, puisque nous  
 apercevions des champs en culture. Cela valait infiniment  
 mieux que de s'exposer à bivouaquer la nuit entière sur ce  
 malencontreux *Man-tien-dze*.

« Cependant je ne pouvais considérer sans effroi cette  
 descente, longue et ardue, qui conduisait à la gorge où  
 nous comptions trouver quelques renseignements. J'étais  
 travaillé d'une soif dévorante, et je ne me sentais pas grandes  
 forces aux jambes pour me soutenir sur le versant de cette  
 montagne escarpée. — « Allons, il n'y a pas d'autre  
 « moyen, disait mon homme à mastic et à colle, il faut  
 « dégringoler par ici. — C'est vrai, mais je suis brisé ;  
 « je meurs de soif. — Ah ! nous avons une outre toute  
 « pleine ; buvons un coup d'eau-de-vie. — A la bonne

« heure, lui dis-je en riant, quoique tu te sois fourvoyé, « tu sais encore donner un bon conseil... » En disant cela, je m'emparai de l'outre que j'appliquai promptement à mes lèvres. J'étais si altéré que je ne m'apercevais ni du goût ni de la force d'un si violent breuvage. J'en bus à longs traits; il me semblait que j'étais à une source d'eau fraîche et délicieuse. Je me sentis à l'instant plein de vigueur. Nous tirâmes donc nos montures par la bride, et tantôt assis, tantôt debout, tantôt nous roulant et nous culbutant, nous nous trouvâmes enfin au bas.

« Il était nuit close. Nous remarquâmes dans un enfoncement, au pied d'une colline, une lueur vers laquelle nous nous dirigeâmes comme par instinct et sans nous rien dire. C'était la cabane d'un berger. Nous approchâmes vers la fenêtre, et à travers les crevasses du papier qui, dans ces pays-ci, tient lieu de carreaux de vitre, nous vîmes un Chinois, accroupi à côté de quelques tisons, et fumant tranquillement sa pipe. « Holà ! mon vieux « frère aîné, sommes-nous dans le chemin de la vallée « des *Mûriers* ? » A l'instant cet homme fut à côté de nous. — « *Est-ce que cela peut encore passer ?* dit-il..... « vous vous êtes égarés sur le *Man-tien-dze*, n'est-ce pas ? « La vallée des *Mûriers* est au détour de cette gorge; il « y a encore une lieue, et plus; la route est bonne. » Ces paroles du vieux frère aîné nous rassurèrent. Après l'avoir remercié et lui avoir souhaité du bonheur, nous montâmes à cheval. Nous chevauchâmes encore pendant une heure dans l'obscurité, et nous arrivâmes enfin, sans nouvel encombre, à la demeure des Tartares Mongous.

« Nous fûmes accueillis avec une expansion et une cordialité au delà de toute expression. « Voilà Takoura, « le chef de famille, » me dit mon conducteur, en me montrant un homme de taille moyenne, mais d'une mai-

greur effrayante. Après nous être fait mutuellement la révérence, le vieux Takoora nous invita à nous asseoir. Il eut la bonhomie de me prendre pour un homme de quelque importance, et en conséquence il me fit mettre à la place d'honneur, c'est-à-dire au côté opposé à la porte d'entrée. Je me laissai faire, et bientôt tout le monde s'assit en rond, et à la façon des tailleurs, autour du brasier qui répandait encore plus de fumée que de chaleur.

« Après nous être offert les uns aux autres la petite fiole de tabac à priser, après avoir allumé nos pipes et en avoir fait mutuellement l'échange, le vieux Tartare m'adressa la parole. — « Tu n'es pas Chinois, me dit-il, tu es Tartare Mandchou; je comprends cela à la frange qui est au-dessus de ton bonnet; quel est ton noble royaume? — Je suis du royaume de France. — Ah! ah! du royaume de France? c'est bien... Et quelle est ta ville illustre? — Je suis de la ville de Toulouse. — Ah! ah! tu es de la ville de Toulouse... c'est bien, c'est bien. — Sans doute, lui dis-je, tu as été à la ville de Toulouse; il s'y fait un grand commerce. — Non, me répondit-il; j'ai été seulement une fois à Moukden; mais je ne suis pas arrivé à la ville de Toulouse. »

« Il n'est pas nécessaire de dire que les Tartares Mongols ne sont pas très-forts en géographie. Les bons gens s'imaginèrent, sans scrupule, que le royaume de France, la ville de Toulouse, tout cela était renfermé dans la Mandchourie. Cette croyance ne me paraissant nullement dangereuse, je la leur ai laissé tranquillement professer, en vertu de la liberté des opinions proclamée par la Charte de 1830.

« Quand on se fut paisiblement orienté de part et d'autre, voilà que la conversation s'engagea rapide et animée, comme au plus fort d'une querelle. — « Mais

« enfin , criait de toutes ses forces le chef de famille , d'ici  
 « à la vallée des *Eaux-Noires* il n'y a pas loin ; com-  
 « ment pouvez-vous arriver si tard ? *Est-ce que cela peut*  
 « *encore passer ?* — Ah ! c'est difficile à dire , c'est diffi-  
 « cile à dire , répondait sur le même ton mon conducteur ,  
 « *cela ne peut pas passer ;* tiens , vois-tu , nous nous  
 « sommes égarés sur le *Man-tien-dze*. — Comment , tu  
 « ne connais pas encore le *Man-tien-dze*, toi ? Tu fais si  
 « souvent le trajet , et tu peux t'égarer encore ? En vé-  
 « rité , *cela ne peut pas passer...* N'est-ce pas que tu es  
 « bien fatigué ? me disait-il en me frappant sur l'épaule.  
 « — Suffisamment fatigué ; mais n'en parlons plus , me  
 « voici arrivé chez toi , tout est bien. — Tiens , regarde ,  
 « ajoutait-il en poussant mon conducteur avec le bout de  
 « sa pipe , regarde ; toi , tu t'égares sur le *Man-tien-dze* en  
 « plein jour ; moi , je puis voyager par une nuit obscure ,  
 « je ne perdrai jamais la route. » Et puis c'étaient des  
 éclats de rire , des soupirs et des condoléances à n'en pas  
 finir.

« On avait posé sur le brasier une cruche en fer ,  
 pleine de thé au lait. Pendant que la compagnie raison-  
 nait à tue-tête sur les routes du *Man-tien-dze*, je buvais  
 sans discontinuer de ce thé au lait à grandes rasades.  
 Bientôt on apporta les petites herbes salées et l'eau-de-  
 vie. C'est le prélude obligé des repas chinois et tartares.  
 On se grise avant le repas ; c'est absolument l'opposé de  
 la méthode anglaise. Le chef de famille prit mon petit  
 verre , le remplit et me l'offrit cérémonieusement en le  
 soutenant des deux mains. Je l'acceptai de la même ma-  
 nière , et quand tous les verres furent remplis , Takoura  
 prit le sien , et faisant à la ronde une petite inclination de  
 tête , il nous invita à boire. « Mais ton vin est froid , me  
 dit l'amphitryon , je vais te le changer. » Il le versa dans

la petite urne à vin qui fumait sur les charbons, et me remplit de nouveau le verre. En Chine et en Tartarie, il n'est pas d'usage de boire froid. L'eau-de-vie même, ou plutôt ce virulent esprit de vin, on nous le sert tout chaud et tout fumant.

« Ce soir-là je n'étais guère d'humeur de boire de l'eau-de-vie bouillante; je sentais comme un incendie dans mes entrailles. « Si tu as de l'eau froide, dis-je à » Takoura, pour le moment, c'est tout ce que je désire. » Je n'avais pas encore achevé d'émettre cette hasardeuse proposition, que de toutes parts on me tira des arguments à bout portant, pour me prouver qu'il n'était ni bon ni prudent de boire de l'eau froide. Mais un jeune lama de huit à neuf ans, arrivant fort heureusement avec une grande tasse d'eau fraîche, coupa court à cette altercation. Je m'emparai de la tasse; je demandai à mon argumentateur s'il en voulait boire la moitié, et pendant qu'il riait de toutes ses forces, j'avalai d'un seul trait cette eau délicieuse. Je rendis la tasse au petit lama, en lui recommandant de la remplir de nouveau. « C'est une affaire finie, dit alors Takoura, puisque absolument tu ne veux pas boire du vin, qu'on serve le souper. »

« Pendant que Macheke, fils aîné de la famille, enlevait les petits verres et l'eau-de-vie, Tsanmiaud, son frère, autre lama de vingt-un ans, apporta un grand plat où s'élevait en pyramide un hachis de viandes de mouton. A l'aide de mes deux bâtonnets, j'en saisis quelques morceaux, puis rejoignant les bâtonnets et les élevant horizontalement à la hauteur du front : « Mangez lentement, » dis-je aux convives; pour moi, j'ai fait. » Et comme je m'aperçus que le bon Takoura allait encore batailler, je m'empressai d'ajouter : « Tiens, écoute mes paroles et ne va pas me quereller. Nous sommes bons amis, n'est-

« ce pas ? Tu le sais, dans ta famille, c'est comme si  
 « j'étais chez moi ; pour le moment, je suis trop fatigué ;  
 « mais ne crains pas, demain nous repartirons de tout  
 « cela. » Pendant que le Tartare répétait en branlant la  
 tête : « *Cela ne peut pas passer,* » je me levai et j'allai  
 m'étendre à l'endroit qu'on m'avait assigné pour passer  
 la nuit. Je m'y enveloppai de ma couverture, et bientôt  
 je m'endormis d'un sommeil de plomb.

« Le lendemain, j'eus lieu de m'apercevoir que pen-  
 dant mon sommeil mon conducteur n'avait pas perdu son  
 temps. Il ne s'était pas fait faute de boire quelques verres  
 d'eau-de-vie, et cela l'avait rendu disert outre mesure. Il  
 avait fourré dans la tête de nos Mongous, candides et in-  
 génus, que j'étais un homme extraordinaire, d'une science  
 à faire trembler les plus fameux lamas. Il leur avait an-  
 noncé quel était le but de mon voyage : je savais à peu  
 près, assurait-il, les langues des dix mille royaumes qui  
 sont sous le ciel ; je désirais encore apprendre la langue  
 mongole, et c'est pour cela que j'avais dessein d'habiter,  
 pendant quelques jours, chez les Tartares. Ainsi, je dus  
 à la magnifique amplification de mon conducteur tous les  
 témoignages d'honneur, de respect et d'affection, dont je  
 fus entouré dans cette famille.

« — Docteur, me dit Takoura, puisque tu as le des-  
 « sein d'apprendre les paroles mongoles, tu as très-bien  
 « fait de venir ici ; le lama Tsanmiaud a beaucoup de  
 « capacité, dans peu de temps il t'aura enseigné tous les  
 « mots. Quand tu sauras exprimer les choses essentielles,  
 « nous ne parlerons plus chinois. » J'acceptai de bon cœur  
 cette invitation, et comme mon conducteur ne m'était plus  
 nécessaire, il s'en retourna le jour même dans sa famille.

« Quand nous eûmes pris le repas du matin, après  
 avoir prouvé à ces Tartares, par des faits irrécusables,

que je ne méprisais ni le vin ni les mets de leur table, j'étais sur un buffet ma petite bibliothèque. J'ouvris mes livres et je les feuilletai tous les uns après les autres. Ces bonnes gens étaient pressés autour de moi, les yeux grands, ouverts et la bouche béante comme des enfants autour de la table d'un escamoteur. A mesure que je prenais un livre, le père de famille annonçait solennellement à l'assemblée la qualité de la marchandise. « Voici, disait-il, un livre chinois ; voici un livre mandchou, voici un livre mongou... » Mais quand je fis paraître mon bréviaire doré sur tranche et relié en maroquin violet, ce fut un enthousiasme difficile à décrire. Après l'avoir ouvert, je le présentai au lama comme au plus lettré de la société. A peine eut-il aperçu les caractères européens, qu'il s'écria aussitôt : *Chara! chara!* Il fit passer le livre à la ronde, et tous, après l'avoir feuilleté, répétaient avec stupéfaction : Un livre *chara!*

« Les lamas mongous et thibetains donnent le nom de *chara* à une certaine écriture énigmatique et mystérieuse, dont la forme ressemble beaucoup aux lettres gothiques. J'en ai remarqué sur tous les grands livres de prières qui se trouvent dans les pagodes. M'n'est venu en pensée que cela pourrait être des rubriques. Ces caractères sont tous, en effet, soulignés en rouge, et ils sont répandus çà et là dans le corps du volume, de manière à faire ressouvenir des antiphonaires et des livres de prières du moyen âge. On rencontre encore beaucoup de ces caractères disséminés parmi les peintures des voûtes des pagodes. Les lamas ne comprennent rien à cette écriture, ils ne savent pas même la lire ; de là vient qu'ils donnent le nom de *chara* à toute langue qui est pour eux inintelligible.

« Le jeune Tsammiand, me remettant le bréviaire, me dit d'une voix toute tremblante d'émotion : « N'est-ce pas



« que c'est du *chara*? — Si ce n'est pas du *chara*, lui dis-je, que sera-ce? » Il s'assit alors à côté de moi avec l'air satisfait d'un homme qui vient de faire une trouvaille. Il prit de nouveau le bréviaire entre ses mains, et il ne cessait de le tourner et de le retourner dans tous les sens... « Mais, dit-il, est-ce que tu connais le *chara*, toi? — Oh! je suis très-fort en *chara*; tiens, regarde, je le lis même plus vite que le chinois et le mandchou; avec le *chara* je puis parler et écrire tout ce que je veux. — Dans la pagode où j'ai étudié les livres, il y a plus de huit cents lamas : aucun ne connaît cette langue; il y a seulement un vieux lama qui sait en lire quelques mots... Mais, ajouta-t-il, quelles paroles y a-t-il dans ton livre *chara*? — Ce livre contient des paroles saintes; c'est mon livre de prières. — Oh! est-ce que tu récites des prières? s'écria le vieux Takoura. — Et pourquoi n'en réciterais-je point? Je prie tous les jours, et plusieurs fois par jour; tiens, maintenant je vais prier encore, le moment est arrivé. » Et je me levai aussitôt pour réciter mon bréviaire.

« — Puisque tu veux prier, me dit Tsanmiaud, je vais te conduire dans une autre tente; tu seras plus tranquille; ici il y a trop de tumulte. » J'allai donc dans la tente voisine accompagné du lama et de son neveu. Durant tout le temps que je mis à dire mon bréviaire, ils restèrent debout, à côté de moi, gardant un religieux silence. Quand j'eus terminé, Tsanmiaud me demanda si j'avais fini ma prière, et sur ma réponse affirmative ils me firent l'un et l'autre une inclination profonde, comme pour me féliciter de ce que je venais de faire.

« Une fois que mes hôtes se furent aperçus que j'étais un homme de prière, je fus décidément un ami de la famille. Les Mongous sont essentiellement religieux. Ils

croient à une vie future , et ils s'en occupent sérieusement. Les choses d'ici-bas sont pour eux d'un intérêt secondaire. Takoura était le plus fervent de la famille. Au commencement de chaque repas , pendant-que je récitais mon *Benedicite* , il trempait son petit doigt dans son verre , puis il projetait au loin quelques gouttes d'eau-de-vie. Cette pieuse libation ne l'empêchait cependant pas de se griser assez souvent. Ce bon vieillard ne savait pas prier dans les livres ; mais il avait presque toujours son chapelet à la main. Les Mongous se servent , en effet , pour prier d'une espèce de chapelet composé de cent huit grains. A chaque grain ils doivent dire : *Paix et bonheur aux quatre parties du monde...* C'est une formule que *Fo* enseigna aux hommes , disent-ils , pendant qu'il propageait les prières. Mais ses disciples ne sont pas très-scrupuleux sur ce point ; il en est beaucoup qui ne récitent rien du tout. Takoura avait adopté cet usage facile et expéditif. Il se contentait souvent de dérouler entre ses doigts les grains du chapelet , et cela ne l'empêchait pas d'entretenir la conversation à droite et à gauche avec le premier venu.

« Comme pour le moment je ne devais pas faire un long séjour parmi les Tartares Mongous , je me hâtai de rédiger un petit manuel de conversation , une espèce de dictionnaire contenant les expressions les plus usuelles. Pendant que j'écrivais en français ce petit ouvrage , ces bonnes gens étaient consternés d'étonnement ; ils ne pouvaient comprendre comment , à l'aide de ces caractères *chara* , comme ils les appelaient , je pouvais écrire des mots mongous. — « Maître , me dit le vieux Tartare , « puisque tu t'empares de toutes nos paroles , tu voudras « bien m'enseigner quelques expressions *chara*... je ne « suis pas trop vieux pour les apprendre ? Ma langue est « encore assez souple , n'est-ce pas ? » A l'instant il me

montra un couteau, puis un briquet, en me demandant le nom *chara* de ces divers objets. — « Ceci s'appelle couteau, lui dis-je, cela s'appelle briquet... Quand tu iras dans le royaume de France, si tu dis couteau, briquet, tout le monde te comprendra. » Mon homme était dans le délire de l'enthousiasme. Si quelque étranger, Chinois ou Tartare, venait le visiter, il répondait à leurs formules de politesse, en leur criant de toutes ses forces : Couteau, briquet, et puis il se prenait à rire d'un rire inextinguible.

« Ce petit succès dans ses premières études de la langue *chara* l'encouragea outre mesure. Il apprit encore à dire : *Ma pipe, fumer tabac*... Mais je m'arrêtai là ; je me gardai bien de lui en apprendre davantage ; car il me répétait à satiété ces deux ou trois mots, et je ne pouvais plus obtenir de lui qu'il me parlât mongou. La première nuit qui suivit son initiation dans la science *chara*, il lui arriva plusieurs fois de me réveiller brusquement pour me demander si c'était bien couteau, briquet, qu'il fallait dire. Je fus obligé de me fâcher et de lui répondre que la nuit était faite pour dormir, et non pas pour apprendre les langues. — « Ah ! me répondit-il, tu as dit vrai ; tes paroles abondent en raison ! » Dès lors il ne me tourmenta plus ; mais il ne se faisait pas faute de faire de temps en temps des *à parte*, et de marmoter entre ses dents : *Couteau, briquet, ma pipe, fumer tabac*. Une autre raison plus grave m'empêcha de l'introduire plus avant dans la connaissance du *chara* ; je m'étais aperçu qu'en récitant son chapelet, au lieu de dire : *Paix et bonheur aux quatre parties du monde*, il disait sans trop se gêner : *Couteau, briquet, etc.*

« Le troisième jour après mon arrivée, Takoura fut obligé de faire un voyage à un marché chinois qui se te-

nait à deux journées de sa résidence. J'avoue que cet incident ne me contraria guère; je fus dès lors plus tranquille pour continuer avec le lama mon petit dictionnaire. Tous les jours, accompagné de Tsaomiaud, j'allais faire une promenade à une petite pagode, qui n'était guère éloignée que d'un quart d'heure. Elle est située dans une position vraiment pittoresque. Figure-toi une montagne escarpée et rocailleuse, dont les flancs entr'ouverts forment une espèce d'angle aigu; c'est dans cet enfoncement qu'est érigée la pagode. Aux environs se trouvent disséminées çà et là, sans régularité et sans plan, les cellules ou habitations des lamas. Des arbres magnifiques s'élèvent parmi ces maisonnettes, et au pied de la montagne les eaux d'un torrent bondissent à travers d'énormes quartiers de roche. Quand les lamas, vêtus de leurs grandes robes rouges ou jaunes, prennent leur récréation, le tableau est vraiment ravissant.

« La pagode dont je te parle était alors en réparation; deux lamas travaillaient aux peintures de la voûte, et il m'a paru que ces artistes mongous n'étaient pas dépourvus d'habileté. Je voudrais bien pouvoir te dire en termes techniques quelque chose de raisonnable sur les décorations lamanesques, je sais que cela t'intéresserait; mais tu n'as pas oublié, je pense, que je n'entends rien en peinture. Tout ce que je puis dire, c'est que le bizarre et le grotesque dominant dans tous les dessins des pagodes. Les fruits et les fleurs sont rendus avec fraîcheur et délicatesse; mais les personnages sont tous sans vie et sans mouvement; leurs yeux ne regardent pas; la carnation est froide et morte. Les peintres de ces pays-ci n'ont pas la moindre idée du clair-obscur; dans les paysages, tout se trouve aligné sur le même plan.

« Les prêtres attachés à cette pagode sont peu nom-

breux. Il y en a tout au plus une cinquantaine ; mais ce qui en augmente le nombre, c'est que chaque lama, en général, a sous sa direction deux ou trois *chabi* ou novices, auxquels il enseigne les prières et la liturgie.

Tous les jours, j'allais causer avec ces lamas qui ont toujours été pour moi pleins d'affabilité et de prévenance. Je ne sais pour quel personnage ils me prenaient ; mais ils poussaient le respect à un tel point, que par pudeur je fus obligé de leur défendre de me faire la prostration à deux genoux quand ils me saluaient. Une fois je vis le moment qu'ils allaient me creuser une niche dans leur pagode, et me placer à côté de leurs fétiches.

« Un jour que nous causions tous ensemble de différentes choses : « J'ai envie d'apprendre le thibétain, « leur dis-je, est-ce bien difficile? — Très-difficile, me « dit un lama ; quand on ne commence pas jeune, on « étudie, on étudie, et c'est vainement. — Voyons, va « chercher un livre thibétain. — Il courut à la pagode et revint un moment après chargé d'un énorme *in-folio*. « Lis-moi, lui dis-je, une page de ce livre ; mais lis bien « lentement et avec une grande clarté. »

« A mesure qu'il lisait, j'écrivais en caractère soi-disant *chara*. La page étant achevée, ils me demandèrent pourquoi j'avais écrit du *chara*. « Dans un instant vous le saurez, leur répondis-je. » Et je me mis à fumer une pipe pendant qu'ils s'amusaient à regarder mon écriture énigmatique. Quand j'eus fini de fumer, « Tenez, leur dis-je, « je vais vous lire ce que j'ai écrit... — Oh ! oh ! firent-ils tous à la fois, c'est inutile, c'est inutile ; nous ne « comprenons pas le *chara*, nous autres. — N'importe, « écoutez ; et toi, dis-je à celui qui avait lu le passage « thibétain, cherche l'endroit que tu viens de parcourir, « et écoute si mon *chara* s'accorde ou ne s'accorde pas. »

« Pendant que je lisais, tous ces pauvres lamas retenaient leur respiration. A peine j'eus fini : « Tout s'accorde, s'écrièrent-ils ; les paroles une à une, une à une, tout s'accorde. » Et alors tout hors d'eux-mêmes ils se demandaient entre eux, en gesticulant avec vigueur : « Mais comment cela se fait-il ? on lit thibétain, il écrit *chara*... puis il lit son *chara*, et c'est thibétain. »

« Un lama, écartant alors les autres de ses deux bras, vint se placer devant moi, et me regardant fixément : « Es-tu *Fo vivant* ? me demanda-t-il.... » Cette singulière interpellation me fit crispier les nerfs. — « Tu es un insensé ! lui répondis-je avec énergie. — En vérité, » ajouta-t-il, en se frappant avec la main, en vérité, je ne sais pas, je ne comprends pas ; mais certainement « les *Fo vivants* n'en savent pas tant que toi. »

« Qu'un Chinois qui ne connaît que ses caractères presque hiéroglyphiques, ne puisse pas se faire une idée juste des idiomes alphabétiques, à la bonne heure ; mais les langues mandchou, mongole et thibétaine sont purement alphabétiques, et je ne comprends pas comment ces lamas n'ont pas encore soupçonné qu'à l'aide d'un alphabet on pouvait écrire toutes les langues. Au reste, ces lamas ne m'ont pas paru grands amateurs de l'étude. J'ai eu lieu de m'apercevoir qu'ils passaient leur vie dans une oisiveté profonde ; de plus, leurs idées ne sont guère spiritualisées. Ils n'ont pas de leur état une très-haute opinion. Tous m'ont dit, il est vrai, qu'être lama valait mieux qu'être *homme noir* (c'est ainsi qu'on appelle les gens du monde, ou ceux qui ne rasant pas leur tête). Mais quand je leur ai demandé en quoi l'état de lama l'emportait sur celui d'homme noir, j'ai été surpris et choqué d'entendre toujours la même réponse. Tous m'ont dit : « Tant qu'on est *chabi*, ou étudiant, on a, il est

« vrai, beaucoup à souffrir ; mais quand on a appris les  
 « prières jusqu'au bout , tout est fini , on n'a plus besoin  
 « de travailler ; on peut se reposer du matin au soir ; on  
 « n'a pas à se préoccuper ni du boire , ni du vêtir , ni du  
 « manger. » Il ne faudrait pas pourtant généraliser ce  
 que je dis ici ; peut-être qu'ailleurs les choses vont diffé-  
 remment. Il pourrait bien se faire que l'esprit de relâ-  
 chement se fût introduit dans la petite lamaserie dont je  
 parle. Quand j'aurai visité les grandes pagodes, peut-  
 être serai-je obligé de tenir un autre langage.

« Les lamas ne sont pas cloîtrés. Ils ont en général  
 le caractère ambulante. Ils courent sans cesse de pagode en  
 pagode, quelquefois par esprit de dévotion, souvent par  
 humeur de vagabondage. C'est ce qui m'a fourni l'occa-  
 sion d'en voir un grand nombre. Un soir que j'étais paisi-  
 blement occupé à écrire la nomenclature des expressions  
 mongoles que me dictait Tsaumiaud, nous entendîmes au  
 dehors comme le piétinement d'un grand nombre de che-  
 vaux. Nous allâmes voir, c'était un escadron de deux  
 lamas. Ils venaient de fort loin, et ils avaient encore plus  
 de cent lieues à faire avant d'arriver au terme de leur  
 voyage. Ils allaient en pèlerinage à la grande pagode de  
*Tolonor*. Ces lamas étaient inconnus de la famille ; ils fu-  
 rent néanmoins ébergés comme des amis et des frères. On  
 leur servit d'abord le thé au lait, et après qu'on eut pré-  
 paré un repas frugal, mais copieux, on leur disposa des  
 tentes pour passer la nuit. Les droits de l'hospitalité sont  
 inviolables chez les Tartares. Il ne s'est pas passé de jour  
 sans qu'il ne vint quelque étranger, et je n'en ai pas vu  
 éconduire un seul. Tous ont été accueillis avec une sincère  
 et loyale générosité. Je suis moi-même une grande preuve  
 du caractère hospitalier de la nation mongole. En défini-  
 tive, je n'étais qu'un étranger pour ces gens-là, puisqu'ils

me croyaient Mandchou ; je ne leur avais jamais rendu aucun service, ils n'avaient rien à attendre de moi ; ils voyaient clairement que c'était mon intérêt propre, mon avantage qui m'avait conduit et qui me retenait chez eux ; et pourtant, il faut le dire, j'ai été traité comme ne le serait pas un bienfaiteur par ses protégés.

« Enfin, après six jours d'absence, Takoura fut de retour de son voyage à *Oula-Hada*. Quand il parut, j'éprouvai des battements de cœur ; en vérité, ce fut comme si je retrouvais un vieil ami. Je lui demandai en mongol des nouvelles de sa santé, si le voyage avait été heureux, si la neige qui était tombée en abondance ne lui avait point causé de mal... Mes questions étaient rapides, animées et palpitantes d'émotion ; je lui décochais sans interruption toutes les phrases sentimentales que Tsammaud m'avait enseignées. Mais à mon grand désappointement, je n'obtins pas un seul mot de réponse. Je me sentis alors profondément humilié, et je demeurai convaincu que je prononçais mal le mongol. Je changeai d'idiome, et sur un ton un peu plus modeste, je lui adressai en chinois les mêmes questions... Même profond silence!... Takoura était toujours immobile devant moi ; ses yeux me regardaient fixément ; sa figure s'enflammait et prenait peu à peu un caractère vraiment effrayant. La peur s'empara de moi, je n'osai pas hasarder d'autres questions. Je crus qu'il avait éprouvé quelque grand malheur, et que par suite son système cérébral s'était détraqué. Enfin, après un silence de part et d'autre, silence vraiment sinistre et lugubre, l'explosion eut lieu.... *Couteau! briquet!* s'écria-t-il d'une voix vibrante et métallique ; et puis se laissant aller sur un large tapis de feutre, comme un homme épuisé par un grand effort : — « Enfin, ajouta-t-il d'une voix sourde et étouffée, à force de penser, le



« *souvenir est monté..... Ma pipe, fumer tabac.* » Je pris vivement sa pipe, je la garnis de tabac et je la lui offris en disant : « Tu parles admirablement le *chara.* » Cette petite flatterie ne fut pas sans effet ; elle me valut des compliments à perte de vue sur mes progrès dans la langue mongole.

« Ce jour fut comme un jour de fête pour toute la famille, et le repas du soir avait l'air d'un petit festin. Le bon Takoura, qui voulait me régaler, avait acheté quelques gourmandises à la station chinoise. Pendant que nous buvions le vin, il appuya la main sur mon épaule, et s'approchant confidentiellement de moi, il me dit à l'oreille et à voix basse : « J'ai acheté un paquet d'ognons ; nous allons en manger un, n'est-ce pas?... » Et puis prenant le ton du commandement : « Voyons, s'écria-t-il, qu'on m'apporte les oignons. »

« Les oignons de ce pays-ci ne poussent pas de bulbe grosse et renflée, comme ceux de l'Europe. Ils sont oblongs et semblables aux porreaux. La saveur est pourtant la même ; elle est également brûlante et âcre. Un oignon est pour les Tartares et les Chinois un mets très-friand, et cela m'a fait comprendre comment le souvenir des oignons d'Egypte avait pu si fortement exciter les murmures des Israélites dans le désert. Ceux que Takoura me fit servir s'étaient gelés en route ; ils étaient durs et raides comme des barres de fer. « Je m'en doutais, me dit Takoura ; mais n'aies pas peur, j'en ai inséré quelques-uns dans mes bottes, et j'espère qu'ils ne seront pas gelés. » Aussitôt il enfonça son bras dans une de ses bottes, et en retira, en effet, un oignon qui était tout fumant. Après l'avoir essuyé avec soin sur le devant de son gilet, il m'en offrit généreusement la moitié. Nous le mangeâmes sans autre apprêt, à peu près comme si c'eût été une orange.

« Après avoir passé une douzaine de jours chez ces Tartares Mongous, je songeai à revenir dans ma vallée des *Eaux-Noires*. — « Demain, au soleil levé, je pars, dis-  
 « je au chef de famille; il faut que je m'en retourne. »  
 Il est inutile de dire quelles furent les instances et les supplications de ces bonnes gens, pour m'engager à rester parmi eux encore quelques jours. Il était dix heures du soir, et le vieux Takoura n'avait pas encore achevé ses harangues. — « Il est tard, lui dis-je, le temps de dormir  
 « est arrivé; tu dis des paroles toutes *blanches* (vaines);  
 « demain il faut que je m'en retourne. — Tu as raison,  
 « il est tard; disons seulement une parole, que ce soit  
 « une parole droite et raisonnable: Est-ce que demain  
 « au soleil levé tu dois absolument partir? — Absolu-  
 « ment; j'en ai pris la résolution. — Dans ce cas-là...  
 « Macheke, fais chauffer l'eau-de-vie; fais frire quelques  
 « tranches de chevreau. — Est-ce que tu vas encore man-  
 « ger? — Tais-toi, me dit-il; tiens, je n'écoute plus tes  
 « paroles... Comment! tu pars demain, et avant de dor-  
 « mir nous ne boirions pas encore ensemble un verre de  
 « vin! » Je dus me résigner et subir cette intempestive collation.

« Le lendemain, quand le jour parut, je me hâtai d'empaqueter ma bibliothèque de voyage. « Le déjeuner  
 « n'est pas encore prêt, me dit Takoura, tu n'as pas be-  
 « soin de tant te presser, attends un instant, je vais de-  
 « hors examiner le temps. » Il rentra quelques minutes après, et me dit avec l'air et le ton d'un homme convaincu : « C'est affreux! le temps est abominable; au-  
 « jourd'hui on ne peut pas voyager, il est impossible de  
 « traverser le *Man-tien-dze*; en vérité, ce temps est  
 « affreux! » Takoura me disait tout cela avec un sérieux vraiment admirable. Le ciel était pourtant pur et serein;

pendant l'hiver on ne pouvait désirer un plus beau jour. « Cela n'est pas bien, Takoura, je vois que tu dis des paroles creuses, tu éparpilles des mensonges... Puisque tu ne veux pas me lester le cœur, je partirai sans déjeuner. » — « Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela ; je sais bien que tu veux partir ; mais tu ne peux pas t'en aller seul ; Tsanmiaud t'accompagnera ; je vais faire seller les chevaux : quand on est deux, vois-tu, la route est riante et animée. »

« Cette proposition me plut assez ; mais Takoura était toujours d'une lenteur insupportable ; le déjeuner n'en finissait pas, c'était toujours à recommencer. Le temps faisait pourtant son chemin, et je n'avais pas envie de me trouver en route pendant la nuit. Au lieu de hâter avec moi les préparatifs du départ, mon hôte était comme pétrifié ; il avait toujours quelque méchante raison à m'objecter pour me retenir encore quelques minutes. « Qu'as-tu peur, me disait-il, le temps est magnifique, le soleil est chaud et brillant, la soirée ne peut pas être froide... » Enfin, après nous être salués le plus affectueusement possible, ou, en d'autres termes, après nous être fait les adieux en braillant, je me mis en route accompagné du lama.

« Quand nous eûmes gravi une haute montagne, nous nous trouvâmes sur le *Man-tien-dze*. Le vent, qui ne se faisait pas remarquer dans la vallée, était pourtant glacial et violent ; il passait sur la figure, tranchant et aigu comme des lames de rasoir. La neige, qui était tombée en abondance les jours précédents, ajoutait encore à la rigueur du froid. Pendant l'hiver elle est ici permanente ; l'orage la disperse et la balaie de côté et d'autre ; quelquefois elle va s'accumuler dans quelque enfoncement, et alors elle devient inamovible, les chaleurs de l'été n'en

fondent que la superficie. Ce jour-là le vent enlevait en tourbillons cette neige glacée, et nous la lançait avec violence ; c'était à peu près comme si on nous eût jeté au visage des poignées d'épingles. Nous ne rencontrâmes pas un seul voyageur sur le *Man-tien-dze* ; nous aperçûmes seulement au loin quelques troupeaux de brebis jaunes et de bouquetains qui s'enfuyaient à notre approche, et des outardes qui se laissaient emporter dans les airs par la rapidité du vent. Le soleil venait de se coucher quand nous entrâmes dans la vallée des *Baux-Noires*, où les bons offices des chrétiens chinois qui attendaient mon retour, nous firent bientôt oublier les petites incommodités de la route.

« Sans doute, mon cher Donatien, qu'en lisant les quelques pages que je viens de t'écrire, tu t'es formé une idée quelconque de cette famille Tartare-Mongole, où j'ai reçu une si franche et si cordiale hospitalité. Cependant j'ai bien peur que cette idée ne soit pas très-exacte ; je vais donc encore ajouter quelques mots et essayer de la rectifier. Il faut maintenant appeler les choses par leur nom. Pendant douze jours j'ai donc eu pour habitation un palais ; les Mongous, avec lesquels je t'ai fait faire connaissance, sont tous membres de la famille royale du royaume de Péjé ; le bon Takoura n'est ni plus ni moins qu'un prince du sang ; les fils et les petits-fils du prince Takoura, tous ces enfants sales et morveux sont des ducs, des comtes, des barons, des marquis, que sais-je ? C'est que les familles princières ne sont pas par ici dorées et rubanées comme en Europe. Il m'est venu en pensée que tous les monarques de l'antiquité, tous ces rois magnifiques qu'Homère a eu l'extrême complaisance d'habiller si richement, pourraient fort bien avoir été des personnages à la façon du prince Takoura. Quand je voyais la duchesse

**Macheke**, aux habits tout reluisants de graisse et de beurre, se traîner maussadement à la citerne voisine et charrier avec effort l'eau nécessaire au ménage, je me figurais ces grandes et illustres princesses d'autrefois qui, au dire des poètes, ne dédaignaient pas de porter leurs pas sur les bords des fontaines, et de purifier de leurs royales mains les tissus de lin et de soie...

« Et pour te bien persuader que le prince Takoura est en effet un haut et puissant personnage, un grand seigneur s'il en fut jamais, je dois ajouter que sur sa terre féodale, autour de sa royale habitation, il possède quelques familles d'esclaves. Oh ! je t'en prie, ne va pas t'effaroucher ; que cette idée d'esclavage ne resserre pas trop fort tes entrailles constitutionnelles. L'esclavage, tel que je l'ai vu mis en pratique dans la vallée des *Muriers*, ne m'a pas paru quelque chose de bien affreux ; le plus rigide républicain n'y trouverait certainement rien à redire : les princes et les esclaves traitaient toujours d'égal à égal ; ils prenaient ensemble le thé, s'offraient mutuellement la pipe quand ils fumaient ; les enfants jouaient et se battaient ensemble, le plus fort assommait le plus faible, qu'il fût comte ou esclave... et voilà tout.

« Je dois pourtant avouer qu'ils rougissaient et avaient honte de dire qu'ils étaient esclaves : ce burlesque sobriquet n'avait pas trop l'air de les flatter. C'est qu'en effet l'esclavage, si mitigé qu'on le suppose, ne se trouve pas à la hauteur de la dignité humaine, et voilà pourquoi il a été insensiblement aboli partout où l'Évangile a pénétré. Si plus tard il vient à être chassé du sol de la Tartarie, ce sera encore l'œuvre du christianisme.

« Avant de clore cette lettre, il est peut-être bon que je prévienne une observation que tu pourrais me faire, sur ce que ma lettre ne rappelle pas souvent le souvenir

d'un Missionnaire apostolique. Usant de ton privilège de chicane, tu pourrais me demander comment il se fait qu'étant parti de France avec mission de prêcher l'Évangile et de combattre l'idolâtrie, j'aie jusque dans les pagodes, vivre familièrement avec des lamas, être témoin de leurs cérémonies idolâtriques, me coudoyer, pour ainsi dire, avec les statues de *Fo*, respirer en un mot un atmosphère d'erreur, et pourtant retenir la vérité captive... Il est écrit : *Quomodò credent ei, quem non audierunt? quomodò autem audient sine prædicante? quomodò verò prædicabunt nisi mittantur* (1)? Et s'il m'était permis d'ajouter un mot aux paroles de saint Paul, je pourrais encore dire : Et comment prêcheront-ils, s'ils ne savent pas parler? Avant donc que de prêcher aux Mongous, je dois chercher à apprendre la langue mongole. La petite pagode où j'ai été me parait un endroit très-favorable; mais si de prime abord j'allais dire à ces lamas : « Brûlez ce que vous adorez, » je me priverais, sans contredit, du moyen d'apprendre une langue qui m'est pourtant indispensable, et que je ne puis étudier que chez les païens. Quand je saurai le mongou, je n'aurai plus rien à ménager; les persécutions qui pourront s'élever ne me feront pas reculer, je l'espère. Ainsi donc, patience encore quelque temps; dans ma prochaine lettre tu recevras, si Dieu le veut, des détails apostoliques. Au mois de mai j'irai me fixer dans cette petite pagode, et je n'en sortirai que lorsque je serai capable de parler correctement et rondement la langue mongole. Nous avons fait nos conventions avec le sous-supérieur qui m'a paru le plus instruit et le plus studieux

---

(1) Comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler? Et comment en entendront-ils parler, si personne ne leur prêche? Et comment leur prêchera-t-on, si on n'est envoyé? (S. Paul aux Rom. X. 14 et 15.)

de la communauté. Je logerai dans sa maisonnette; il s'est chargé de m'apprendre le mongou et le thibétain : en revanche j'ai pris l'engagement de lui donner des leçons de mandchou et de chinois. Quoique je ne sois pas fort dans ces deux langues, ce sera une bonne occasion pour moi d'y faire quelques progrès; car on n'apprend jamais mieux une chose que lorsqu'on est obligé de l'enseigner aux autres.

« Adieu, mon cher Donatien. Ne soyez nullement en sollicitude sur mon compte. Je vous embrasse tous de toute l'affection de mon cœur.

« E. Huc, *Missionnaire apostolique.* »

---

## MISSIONS DU BRÉSIL.

---

*Lettre du P. Joseph Sató, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à son Père de la même Compagnie. (Traduction de l'espagnol.)*

Porto-Alegre (Province de Rio-Grande du Sud dans le Brésil),  
27 juin 1844.

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« C'est au retour d'une Mission que nous venons de donner dans le nord de cette province , que j'ai reçu votre lettre. Elle m'a fait bien du plaisir, et pour vous en témoigner toute ma reconnaissance, je m'empresse de vous envoyer une petite relation de cette course apostolique, qui a été pour moi la première dans le nouveau monde.

« Nous étions partis, le P. Martos et moi, le 11 avril, pour nous rendre aux *Champs de Pacaria* , situés à une distance d'environ soixante lieues de Porto-Alegre. Vous serez sans doute étonné d'apprendre , mon révérend



Père , que malgré la vitesse des chevaux et notre marche accélérée , il nous a fallu sept jours pour arriver à notre destination ; mais votre étonnement cesserait bientôt , si vous pouviez voir ces chemins et ces déserts. En allant et en venant, nous dûmes traverser par deux fois des forêts habitées par des Indiens féroces : la première où nous nous engageâmes n'avait pas moins de cinq lieues , et la seconde était de trois lieues environ. Le sentier est très-scabreux et triste sous tous les rapports ; on ne fait que gravir et descendre des montagnes très-élevées , couvertes de toutes sortes d'arbres sauvages ; à chaque pas les pierres et les rochers vous barrent le passage ; et quand ils laissent une issue , elle est si étroite , que bien souvent un homme à cheval a de la peine à en suivre les détours sans se blesser ; à droite et à gauche vous n'avez qu'une masse d'arbres qui vous empêchent de rien voir à quelques pas de distance. Dans certains endroits , engagé sous une sombre voûte de feuillage qui ne permet pas même de découvrir le ciel , on doit traverser de si grands bourbiers , qu'il y a danger pour le cheval et le cavalier d'y rester ensevelis , à la première méprise ou distraction des guides. Il faut enfin s'ouvrir de temps en temps de nouveaux passages en se jetant dans l'épaisseur du bois, après avoir mis pied à terre et coupé quelques arbres.

« Ajoutez à tout cela la crainte continuelle de tomber dans quelque embuscade des Indiens , qui se trouvent là chez eux , et font de fréquentes sorties contre les passants qu'ils poursuivent de leurs flèches pour les tuer , ou les obliger du moins à quitter la forêt avec précipitation. Le pis est que dans ces malheureuses rencontres il est bien difficile d'échapper de leurs mains ; car à travers ces arbres , ces rochers , ces bourbiers et ces ravins dont j'ai parlé , et mille autres obstacles contre

lesquels il faut lutter à la fois, on ne peut ni courir à pied, ni précipiter sa fuite à cheval.

« Nous avons ainsi marché, les uns à la suite des autres, pendant une journée tout entière, quand la nuit, avec ses ténèbres qui paraissaient au milieu de ces bois bien plus épaisses que partout ailleurs, vint nous surprendre. Il n'était pas possible de continuer notre marche, et force nous fut d'attendre sous un arbre le retour du soleil. Nous allumâmes un grand feu pour nous défendre du froid et pour épouvanter les bêtes fauves qui parcourent ces forêts. Le profond silence qui y règne le jour et la nuit, silence qui n'est interrompu que par les rugissements de quelque tigre ou de quelque panthère par les cris du bugio (c'est une espèce de singe rouge) par le bruit d'un grand nombre de sangliers qui rôdent ensemble, ou par le vent qui agite les branches de ces arbres majestueux; enfin la proximité des Indiens qui sont presque toujours en observation: tout cet ensemble inspire une certaine horreur qui n'est pas facile à décrire, et qui se fait sentir même au cœur du Missionnaire. Cependant avec l'aide du ciel nous sortîmes sains et saufs de ce mauvais pas.

« Le jour suivant, après avoir traversé deux grandes rivières, dont l'une est très-dangereuse par la rapidité de son cours, nous parcourûmes trois lieues de désert sous une pluie torrentielle, qui nous trempa jusqu'aux os, et nous obligea de mettre pied à terre, de crainte de tomber dans d'affreux précipices avec nos chevaux qui glissaient continuellement. C'est ainsi que nous marchâmes jusqu'à la nuit, presque sans avoir pris la moindre nourriture, et nous arrivâmes avec peine à une cabane, où une pauvre femme nous reçut avec grande charité, et nous logea de son mieux. Le lendemain, malgré la pluie

nous résolûmes de continuer notre voyage, et nous atteignîmes enfin le lieu désigné pour commencer la Mission.

« Vous savez, mon révérend Père, que ce pays porte le nom de *Champs de Vacaria* (de vacherie) parce que c'était dans ces parages que nos anciens confrères faisaient élever les troupeaux destinés à l'entretien et à la nourriture de leurs néophytes, les Indiens *Guaranis*. Vous comprendrez facilement combien la vue de ces forêts et de ces champs, jadis témoins des efforts et des vertus de nos Pères, devait nous suggérer des réflexions de tout genre. Elles s'offraient en foule à notre esprit. Le souvenir de leurs immenses travaux, par lesquels ils étaient parvenus à adoucir les mœurs féroces de ces sauvages, à les civiliser, à les instruire si parfaitement dans les vérités de la foi, qu'ils firent l'admiration du monde par leur piété, produisait en nous un charme inexprimable, et nous encourageait à surmonter tous les obstacles pour devenir, sur le théâtre de leurs succès, les imitateurs fidèles d'un aussi noble dévouement.

« Les forêts qui entourent de toute part le territoire connu sous le nom de *Champs de Vacaria*, sont habitées par des Indiens plus ou moins sauvages. Parmi eux on distingue deux nations d'un caractère très-cruel : l'une se compose des *Botecudos*, ainsi appelés à cause d'un trou qu'ils se forment sous la lèvre inférieure, par lequel ils sifflent d'une manière horrible, soit en attaquant leurs ennemis, soit pour se demander mutuellement du secours dans les rencontres difficiles ; l'autre porte le nom de *Coronados*, parce qu'ils ont sur la tête une couronne ou tonsure semblable à celle de nos prêtres. Ces deux tribus irréconciliables se font une guerre atroce ; leurs armes sont des flèches et de petites lances ; chez les *Botecudos*, les arcs et les flèches sont d'une dimen-

sion bien plus grande que chez les *Coronados* : les uns et les autres ont, du reste, grand soin de les orner avec toute la recherche possible.

« Ces Indiens ne font usage d'aucun vêtement ; ils sont très-forts, et sortent rarement de leurs forêts. Ils n'assaillent les passants que quand ils sont sûrs de leur coup, ce qui les oblige à rester quelquefois plusieurs jours en observation pour mieux atteindre leur but : les malheureux qui tombent entre leurs mains sont toujours impitoyablement massacrés ; mais leurs effets sont laissés intacts, à moins qu'ils ne contiennent du fer. Ce métal étant l'unique objet de leur convoitise, ils l'enlèvent avec empressement : couteau, clou, serrure, tout est bon pour eux ; ils l'arrangent et s'en servent pour leurs flèches et leurs lances. Le reste, et même l'argent, est abandonné, excepté peut-être quelques pièces de monnaie pour orner le cou des Indiennes.

« Mais il est bien temps, mon révérend Père, de revenir à notre Mission de *Vacaria*. Arrivés à l'endroit où elle devait commencer, c'est-à-dire à une petite cabane formée de roseaux, nous eûmes le bonheur d'y réunir en peu de jours environ quatre cents personnes. Cet auditoire qui, sans doute, vous paraîtra bien petit, surpassa cependant de beaucoup nos espérances ; car le pays est presque désert et les habitants demeurent très-éloignés les uns des autres. Pendant treize jours que nous restâmes là, notre principale occupation fut d'apprendre à ces pauvres gens les premières vérités de notre sainte Religion, ignorées d'un grand nombre : leur abandon avait été si absolu, que la plupart ne s'étaient jamais approchés des sacrements, et que plusieurs n'avaient pas même reçu le baptême. Nous eûmes la consolation d'en régénérer près d'une centaine ; nous fîmes aussi quelques mariages,

et nous arrangeâmes les différends qui existaient entre les familles.

« De là nous nous rendîmes au point central des *Champs de Vacaria*, à une distance d'environ quatorze lieues vers l'ouest, où l'on trouve une petite église qui tombe en ruines ; nous y employâmes quinze jours aux mêmes travaux et avec le même fruit que dans la Mission précédente.

« Pour vous former une idée de l'ignorance de ces pauvres Indiens et de leurs besoins spirituels, il suffira de vous dire qu'ils passent plusieurs années sans voir d'autre ecclésiastique que quelque prêtre en voyage : peut-être s'arrêtera-t-il un ou deux jours parmi eux ; mais quand la nouvelle arrive aux habitants les plus rapprochés de la cabane qui a eu le bonheur de le recevoir, ce prêtre est déjà parti pour continuer son itinéraire. Aussi les mauvaises herbes poussent-elles de fortes racines dans un champ si inculte, et il faut bien de la patience pour les en arracher. Cependant le Missionnaire, appelé à cette œuvre difficile, n'est pas sans consolation au milieu de ses fatigues et de ses embarras ; la joie la plus pure inonde son cœur en voyant les effets admirables de la grâce divine sur ces esprits simples et dociles. Rien ne peut les détourner de la Mission : pour y assister ils abandonnent leurs cabanes ; ils font plusieurs lieues de chemin chargés de leurs provisions, et portant sur leurs épaules les petits enfants qui ne peuvent pas marcher ; ils supportent le froid, la pluie et des privations de tout genre. J'ai été extrêmement touché de leur constance à se rendre à nos instructions, et du recueillement avec lequel ils nous écoutaient, malgré un froid si intense que je ne me souviens pas d'en avoir jamais éprouvé de pareil ; ils manquaient d'ailleurs de tout abri pour s'en défendre, car ils sont dans le dénuement le plus complet.

« Nous avons eu le bonheur de remettre ces pauvres gens dans la voie de la vertu et de la religion ; ils se sont approchés des sacrements de pénitence et d'Eucharistie ; les ennemis se sont publiquement réconciliés ; la récitation journalière du chapelet a été introduite dans toutes les familles , et nous avons enfin terminé la Mission par la plantation solennelle de la croix , que ces néophytes se font un devoir de visiter fréquemment. Voilà , mon révérend Père , le fruit de nos fatigues. Depuis notre retour , j'ai repris l'exercice du saint ministère dans cette ville ; et le Père Coris , dont la santé nous avait donné des craintes , se dispose , maintenant qu'il est rétabli , à recommencer ses excursions avec le Père Martos. Ces deux Pères vous présentent leurs respects , et je vous prie aussi , mon révérend Père , d'agréer l'assurance , etc.

« JOSEPH SATÒ ,  
*Missionnaire de la compagnie de Jésus. »*

---

*Lettre du P. Michel Cabeza, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Compagnie. (Traduction de l'espagnol.)*

Do Desterro (Province de Sto-Catherine dans le Brésil)

le 10 août 1844.

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Je ne saurais vous exprimer la joie que votre lettre est venue m'apporter au milieu de mes montagnes. Elle a été pour moi ce qu'ont toujours été vos instructions : ma force, ma consolation et ma lumière. Vous jugerez du besoin que j'ai de vos conseils, au récit des circonstances difficiles où me place l'exercice de mon ministère.

« Sainte-Catherine, où je débarquai le 30 avril 1843, est une des provinces méridionales de l'empire du Brésil située entre Rio-Janeiro et Rio-Grande. Elle est divisée en deux parties, — le continent et l'île du même nom, — séparées par un bras de mer de trois cents pas de largeur. Dans toute la province il n'y a que dix-sept paroisses, six dans l'île et onze sur la terre ferme, très-étendues, mais peu peuplées et mal distribuées. Les naturels, pauvres pour la plupart, sont disséminés dans les montagnes et les déserts, et habitent des maisons de terre couvertes en chaume, où il n'y a d'autre meuble qu'une simple natte. Un pantalon de toile, une chemise de coton, un chapeau de paille, voilà tout leur habillement.

ment; ils ont pour chaussure une espèce de sandale appelée *Tumango*, formée d'une semelle de bois et d'une empeigne de cuir qui embrasse la moitié du pied. Leur nourriture consiste en *Parotas* ou haricots, en maïs et en viande sèche quand ils peuvent s'en procurer. Malgré l'ignorance où il croupissent, on découvre en eux un fonds de foi et de religion qui présente de grandes ressources aux ouvriers évangéliques. Il suffit de leur proposer les vérités du salut pour les ramener à la pratique du bien.

« Aussitôt après mon arrivée à la capitale, mon premier soin fut d'étudier la langue portugaise qu'on parle dans ce pays. Au bout d'un mois je commençai à faire le catéchisme aux enfants dans l'église du Rosaire, qui appartient aux nègres, et même de petites instructions que j'étais obligé d'écrire et d'apprendre par cœur. Je trouvais d'abord tant de difficultés dans cette étude, que si le motif de la gloire de Dieu et du salut des âmes ne m'avait soutenu, l'amour-propre m'aurait fait tout abandonner; je surmontai toutefois ma répugnance naturelle, dans l'espoir qu'avec l'exercice je parviendrais enfin à me faire bien comprendre. Dieu voulut récompenser cette constance qu'il me donnait lui-même; le concours augmentait chaque jour et remplissait la petite église, où j'établis la dévotion journalière du chapelet, si propre à toucher le cœur de la sainte Vierge.

« Sur ces entrefaites, les PP. Vilà et Lopez arrivèrent et s'associèrent à mes travaux. Ce renfort m'encouragea. Pendant quelque temps encore, prêcher, confesser, visiter les prisons et les hôpitaux furent nos occupations ordinaires, jusqu'à ce qu'ayant acquis assez de facilité dans la langue, nous conçûmes un plan plus vaste. Nous étions bien informés du malheureux état du pays par rapport à la religion; et, pour y remédier, nous primes



la résolution de faire des Missions dans toute la province , d'abord dans les paroisses de l'île , ensuite dans celles du continent , et enfin dans la capitale.

« Vous n'attendez pas que je vous donne tous les détails de nos excursions ; ce serait trop pour une lettre. Je me contenterai de dire un mot du nombre des Missions que nous avons faites, de l'empressement du peuple à y assister, des difficultés qui ont éprouvé notre zèle , et du succès dont nos fatigues ont été couronnées.

« Nous avons parcouru jusqu'à présent quinze paroisses ; dans ce nombre, il en est qui ont une étendue de quatre, cinq, et même de vingt-deux lieues. Les chemins sont bordés de précipices ou entrecoupés de rivières et de marais. Vous concevez par là que les habitants, surtout les plus pauvres qui allaient à pied , devaient essayer de grandes fatigues pour assister aux exercices religieux ; les autres y venaient par eau dans des pirogues, ou à cheval, ou sur des chars quand la route le permettait. Pour leur épargner cette peine, nous faisons quelquefois de petites Missions dans des bourgades intermédiaires.

« Mais la plus grande difficulté pour eux, c'était de se procurer un habit convenable. Dans les montagnes, où ils sont presque toujours, un vêtement ordinaire leur suffit, et ils n'en ont point d'autre pour assister à de semblables réunions, dans lesquelles ils ne veulent cependant pas se présenter en pauvres. Or, pour avoir cet habit, ils vendent quelquefois les fruits qui leur sont nécessaires pour subvenir aux premiers besoins, ou ils l'achètent à crédit, ou ils l'empruntent au moins pour recevoir les sacrements. Dans une occasion je disais à un pénitent de revenir dans trois ou quatre jours, et il me répondit : « Mon Père, je ne puis pas ; cet habit appartient à

« un autre, qui m'a dit de le lui rendre tout de suite, car il doit communier demain. » Cet usage est très-général ; et, soit orgueil, soit bienséance, ils y tiennent beaucoup, et il n'est pas possible de les y faire renoncer.

« A ces obstacles se joignent les intempéries de la saison ; mais, pour leur salut, ces bons fidèles se condamnent à tous les sacrifices. Quelquefois nous voulions suspendre la Mission, dans la pensée que l'orage les empêcherait de se rassembler ; mais lorsque nous pouvions respirer un peu, nous voyions arriver des groupes de vingt ou trente personnes, toutes trempées et couvertes de boue, et nous étions forcés de continuer notre travail. L'auditoire a toujours été nombreux ; nous y avons compté jusqu'à trois ou quatre mille âmes. Dans ces grands concours, l'église ne pouvant pas contenir tout le monde, il fallait placer la chaire près de la porte, afin que ceux qui étaient dehors pussent nous entendre.

« Nos prédications, grâce à Dieu, ont porté leurs fruits : elles ont amené autour de nos confessionnaux une multitude de pénitents, dont la persévérance, nous l'espérons, nous fera oublier nos fatigues.

« Partout le ciel a répandu ses bénédictions sur nos travaux ; partout il y a eu des scandales réparés, des haines invétérées assoupies, des désordres détruits. Aussitôt que la Mission s'ouvrait dans un village, les ennemis savaient déjà qu'ils devaient se réconcilier ; et, chose admirable ! peu de jours après, des hommes qui avaient conservé pendant plusieurs années un ressentiment mortel, s'embrassaient publiquement ; il arrivait souvent que l'offensé allait chercher l'agresseur avec le même désir de se réconcilier avec lui, que s'il avait été lui-même le coupable. Telle est la force d'en haut ! Des

personnes, témoins de ces changements, ne savaient comment nous en exprimer leur admiration.

« Quant à nous, mon révérend Père, en présence de ces prodiges de la grâce, nous sentons à peine les privations, les fatigues, les souffrances, au prix desquelles le Seigneur veut bien les accorder. Il est vrai que souvent les choses les plus nécessaires nous manquent : un peu de riz et des haricots cuits à l'eau ont été notre nourriture la plus ordinaire ; il faut souffrir de la chaleur, du froid, des orages et des insectes ; mais tout cela devient léger à un ministre de Jésus-Christ crucifié pour le salut des âmes. Et d'ailleurs, quels sacrifices auraient pu nous coûter, en voyant ces généreux fidèles venir avec tant de confiance et d'émotion chercher à nos pieds le remède à leurs maux ?

« Pour la plus grande gloire de la divine bonté qui opère partout des prodiges de sa miséricorde, laissez-moi vous dire, entre autres spectacles de vertu que nous avons rencontrés au fond de ces forêts, la constance admirable d'un pauvre esclave. Un jour que je lui demandais s'il ne fréquentait pas les assemblées trop souvent funestes des autres nègres de sa condition : « Non, me répondit-il ; « quand mes camarades m'invitent à prendre part à « leurs fêtes dissolues, je m'y refuse en leur disant que « j'ai une âme que je dois rendre à mon Créateur, et « que je ne veux pas la perdre. » J'hésitais à croire à une vie si pure dans un esclave. Je lui demandai s'il récitait le chapelet ou quelque autre prière. « Oui, mon Père, « ajouta-t-il ; je sais lire, et tous les soirs, avant de me « coucher, je dis le petit office de la sainte Vierge. » Je compris alors que sa conduite exemplaire était l'effet d'une protection spéciale de la Mère de Dieu.

« Le chiffre total des confessions que nous avons en-

tendues dans toutes nos excursions, est de quatorze mille environ. Elles auraient été plus nombreuses, s'il y avait eu plus de confesseurs. Nous avons administré le baptême à plus de soixante enfants et adultes : parmi ceux-ci, il y avait un protestant allemand qui est rentré dans le sein de l'Église. La plupart des enfants baptisés appartenaient au district le plus abandonné de la province ; c'est un désert, regardé comme un lieu d'asile pour les criminels. Les émigrés de tous pays, qui y habitent au nombre de quatre cents familles, subsistent de la pêche et de la chasse, et manient le fusil et le poignard avec une dextérité qui devient une source de meurtres. Sans temple, sans prêtre, sans autorité capable de les contenir, ils vivent dans une espèce d'indépendance du ciel et de la terre. L'église la plus prochaine est à dix lieues de distance.

« Les tristes renseignements qu'on nous donna sur ces malheureux colons, nous appelèrent parmi eux. Une vieille maison de chaume nous servit de logement et de chapelle ; nous avions pour cloche un pistolet dont l'explosion, comme un signal convenu, appelait aux offices ces pauvres gens, que l'on voyait aussitôt accourir du haut de leurs montagnes. Cette Mission, dont bien des circonstances semblaient devoir rendre le succès très-incertain, a parfaitement réussi ; nos néophytes étaient si contents, qu'ils ne savaient comment montrer leur gratitude pour le bienfait que nous leur avons procuré. Maintenant ils ont l'intention de bâtir une église, pour avoir auprès d'eux un prêtre qui les dirige et leur enseigne les devoirs qu'ils avaient toujours ignorés, ou qu'ils n'avaient jamais remplis.

« Dans le cours de nos Missions nous n'avons rien reçu, pas même la plus légère aumône, afin d'éloigner de nous

tout soupçon d'avarice. Par là , ces gens connaîtront que ce que nous cherchons dans leurs montagnes , ce sont uniquement leurs âmes.

« D'après tout ce que je viens de vous dire , mon révérend Père, il vous sera facile de comprendre l'affection et la reconnaissance de ces habitants pour nous. A notre départ de chaque paroisse , la douleur se peignait sur leurs visages. Tous voulaient que nous restassions avec eux. S'ils ont compris que cela était impossible, du moins nous ont-ils conjurés de ne pas sortir de la province , dans l'espoir de nous entendre encore. Leur plus grand plaisir est de recevoir de notre main une petite médaille, une croix , une image ou un chapelet. Partout les autorités ecclésiastiques et civiles ont favorisé nos travaux, et contribué au succès de nos Missions. Les curés nous ont donné des preuves de leur dévouement. L'un d'eux , âgé de trente-trois ans , prêtre de beaucoup de moyens et d'une rare vertu , fut si ému à notre séparation , que les sanglots étouffèrent sa voix. Il écrivit au président de la province de nous conserver au pays, pour le plus grand bien des âmes. En effet , aussitôt que nous rentrâmes à la capitale , M. le gouverneur accompagné de son aide-de-camp vint nous voir , nous remercia de ce que nous avions fait pour les habitants de Sainte-Catherine, et nous promit sa protection. L'assemblée provinciale a voulu aussi montrer sa gratitude , en nous allouant une pension annuelle d'environ cinq cents francs , pour le loyer de notre maison ; elle est même dans l'intention de l'augmenter plus tard , dans le double intérêt des Missions et de l'instruction publique. Qu'en sera-t-il ? je l'ignore ; chaque fois qu'on nous parle de cette affaire , nous répondons que nous dépendons de nos supérieurs qui , bien informés , ordonneront ce qui sera plus agréable à Dieu et plus convenable à l'utilité de ce bon peuple.

« Voilà, mon révérend Père, l'état des choses dans cette contrée. Il me reste à vous dire que le mois d'octobre prochain nous partirons pour le nord, où nous passerons trois ou quatre mois; ensuite nous reviendrons faire la Mission à Do Desterro, et nous aurons ainsi parcouru toute la province de Sainte-Catherine.

« Agréez, etc.

« MICHEL CABEZA, *Missionnaire de  
la Compagnie de Jésus.* »



*Extrait d'une lettre du P. Samuel de Lodi, Capucin, au P. André d'Arezzo, Procureur général des Capucins à Rome.*

Bahia, le 16 mars 1845.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Le Père Louis de Livourne, homme vraiment apostolique, dont le nom est répété avec éloge et avec amour en Italie comme au Brésil, s'est décidé à sortir momentanément des forêts qui sont le théâtre ordinaire de son zèle, pour venir passer deux mois dans notre hospice. J'ai profité de sa présence au milieu de nous pour recueillir, sur les sauvages indigènes de la province de Bahia, toutes les notions qu'un séjour de vingt ans parmi eux avait pu fournir à son esprit observateur ; et ces renseignements, écrits en quelque sorte sous sa dictée, je me fais un devoir d'en envoyer à votre Révérence un résumé fidèle, dans l'espoir qu'elle les lira avec le même plaisir que nous les avons entendus.

« Ces Indiens occupent, entre les fleuves *Rio-Pardo* et *Taype*, un territoire d'environ trois cents milles de long sur deux cents milles de large, tout couvert de forêts encore vierges, tout hérissé de montagnes, ou coupé par des vallées marécageuses. Ils forment quatre tribus distinctes, connues sous les noms de *Camacans*, de *Botecudos*, de *Pataxos* et de *Mongoios*. Sans doute, ces enfants

dégénérés appartiennent comme nous à la grande famille humaine ; mais on a souvent de la peine à reconnaître des hommes dans ces créatures rebelles ou étrangères aux grâces de l'Évangile.

« La chasse, la pêche, des fruits sauvages et quelques racines alimentaires qu'ils trouvent dans les bois, fournissent aux premiers besoins de leur existence. Ils mangent à toute heure, et prennent plus ou moins de nourriture selon qu'ils ont pu s'en procurer, sans mettre rien en réserve pour le lendemain. Presque toujours vagabonds, le plus qu'ils s'arrêtent dans un même lieu est l'espace de quelques jours ; une cabane dressée à la hâte pour se défendre de la pluie, est le seul établissement qu'ils élèvent dans la vallée qui a su fixer un instant leur vie errante. Le caractère traditionnel de la tribu se perpétue et se transmet, invariable et uniforme, des vieillards aux enfants ; le fils imite son père, la fille se modèle sur celle qui lui a donné naissance, et c'est là toute l'éducation de la jeunesse.

« Dans leurs mariages, ils ne respectent ni l'unité ni l'indissolubilité de cette union. S'il suffit d'un consentement mutuel et de l'aveu des parents pour former le contrat, il suffit aussi de la volonté capricieuse des époux pour le dissoudre : le caractère difficile d'une femme, sa stérilité, ou quelque infirmité habituelle, sont autant de motifs qui autorisent le divorce. Ils n'en ont pas moins en horreur l'adultère, et toute femme convaincue d'un tel crime est sévèrement châtiée ; quelquefois on l'attache à un arbre, et son mari vient lui-même venger son injure, en l'immolant à coup de flèches.

« Quand une femme est sur le point de donner le jour à son enfant, elle se retire au bord d'un torrent solitaire, afin de pouvoir l'y baigner aussitôt qu'il sera né. Plus tard, ce souvenir rattachera par un lien religieux le jeune in-



dien à son premier berceau ; ce torrent sera pour lui une eau sacrée, l'objet du culte le plus affectueux ; rarement il s'éloignera de ses rives, et s'il s'en écarte jamais, ce sera pour y revenir avec un nouvel amour ; il croit même retremper sa vigueur affaiblie chaque fois qu'il boit à cette source, où dès son enfance il s'est désaltéré.

« Comme tous les sauvages, ceux de la province de Bahia sont excessivement jaloux de leur indépendance ; il n'y a parmi eux ni supérieurs, ni lois, ni administration qui règle, en la restreignant, la liberté des individus. Chacun est maître de lui-même et de ses actions. La seule autorité qu'ils reconnaissent est celle de l'âge ; encore leur soumission au vieillard qu'ils ont élu, est-elle une pure déférence qui exclut toute contrainte. En temps de guerre ils se choisissent un chef, dont le pouvoir expire aussitôt la campagne terminée.

« Entre eux, ces guerres sont rares, et n'ont jamais pour origine l'esprit de conquête, ni l'avidité du butin ; quelquefois c'est une injure personnelle qui la provoque, d'autres fois une atteinte au droit de propriété. Que des étrangers, par exemple, viennent chasser sur le territoire d'une autre tribu, la peuplade offensée déclare alors la guerre, non par des ambassadeurs ou par de bruyants défis, mais de la manière suivante : L'indien qui croit avoir à se plaindre, place une flèche en travers sur le sentier que doit parcourir l'étranger. Celui-ci, arrivé là, reconnaît à ce signal que sa faute est découverte, et il se hâte de consulter sa tribu, pour savoir s'il doit donner satisfaction ou accepter la guerre. Si les avis sont pour la paix, il dépose une autre flèche parallèlement à celle qu'il a rencontrée sur son passage ; si au contraire les Indiens acceptent le combat, leur flèche sera placée en face de la première, et les deux pointes tournées l'une contre l'autre.

« A son tour, le sauvage offensé revient observer la direction des flèches pour savoir la réponse de l'ennemi. Si c'est la paix, il se garde de toute représaille ; si au contraire la guerre est déclarée, ses compatriotes s'y disposent sans délai , ou si leur nombre est insuffisant pour assurer la victoire, ils vont en diligence chercher du renfort chez leurs alliés. Les femmes suivent leurs maris au combat, soit pour porter les flèches, soit pour recueillir les traits que lancent les deux armées ; il en est même qui, dans le moment du péril surtout, se mêlent aux guerriers, et manient l'arc aussi bien que les hommes. A l'exception des femmes âgées ou de celles qui allaitent de petits enfants, toutes se rendent sur le champ de bataille.

« Vous savez que tous les guerriers sauvages cherchent, en se défigurant plus ou moins, à se donner un air terrible. Les *Botecudos* sont peut-être ceux qui y ont le mieux réussi. Ils ont coutume de porter dès l'enfance un morceau de fer introduit dans la lèvre inférieure et aux lobes des oreilles ; ils y attachent un anneau de bois peint, de quatre à cinq pouces de diamètre, dont le poids allonge nécessairement ces parties ; la lèvre surtout se replie et pend sur le menton. Ils coupent leurs cheveux bien près par le bas, et les laissent croître dans la partie supérieure de la tête ; puis à force de gomme ils les fixent dans une direction horizontale. Cette forme hérissée de leur chevelure, jointe à sa coupe circulaire, lui donne assez l'aspect d'un chapeau. Les paupières et les sourcils ont aussi leur préparation particulière ; ils les teignent, ainsi que le reste du visage, avec le suc d'un fruit nommé *acafroa*, qui donne un jus couleur de sang. De là cet aspect horrible de leur physionomie, qui ne laisse pas d'imprimer une certaine frayeur à leurs ennemis.

« Ils mangent par fois de la chair humaine, non par un excès de férocité, mais, ce qui paraîtra incroyable, par

un sentiment exagéré de tendresse. Il y a peu de temps qu'une mère mangea son enfant que la mort venait de lui ravir, soit qu'elle voulût s'incorporer la substance de ce fils bien-aimé, soit qu'elle ne pût se résoudre à le confier à la terre pour y devenir la pâture des vers. D'autres, et ce sont les guerriers, dévorent leurs ennemis; ils pensent protéger ainsi leur vie contre la vengeance du mort, et même se rendre invulnérables aux flèches de toute la tribu.

« Cette manière étrange de traiter les morts tient sans doute à l'idée qu'ils se sont faite de l'état des âmes dans une autre vie. Voici un fait assez curieux qui vous en dira sur ce sujet plus qu'un long commentaire; je le rapporte tel que le Père Louis me l'a raconté.

« Il y a environ deux ans qu'il entendit, à la porte de sa cabane, une grande rumeur de voix confuses, comme un cri d'alarme poussé en tumulte par des gens surpris par un assaut. C'était sur les dix heures du soir; le ciel était serein, et les étoiles scintillaient sur un ciel sans nuages; la lune seule refusait sa clarté. Attiré par ce bruit inattendu, le Père quitte sa demeure, et trouve une foule de *Camacans* plongés dans la stupeur et l'effroi, et faisant à la hâte leurs préparatifs de défense. « De quoi s'agit-il donc? leur demande le Missionnaire. — Comment! lui répondent-ils, vous ne voyez pas, à l'obscurcissement de la lune, le malheur qui nous menace! Cet astre est le rendez-vous des âmes séparées de leurs corps; aujourd'hui elles y sont en si grand nombre, que leur multitude voile son disque tout entier. Qui sait si *Oueggiahara* (l'Être suprême) ne les renverra pas parmi nous, pour rendre à la lune sa lumière? Alors ces esprits s'incorporeront aux tigres, aux serpents venimeux et aux bêtes féroces, pour dévorer les vivants..... »

« Le Père Louis fit de son mieux pour les tranquilliser, leur assurant qu'il n'y avait rien à craindre, et que ce qui causait leur effroi était un phénomène tout naturel, connu sous le nom d'éclipse; mais ils n'entendaient rien à ses explications, et leurs vieux préjugés l'emportant dans leur esprit sur ses paroles, ils continuaient de se tenir sur la défensive. Alors il imagina, pour les tirer d'angoisses, une expérience qui lui réussit : il alluma un flambeau, et prenant deux corps sphériques, il montra aux sauvages comment ces globes pouvaient, dans leurs évolutions, projeter tour à tour leur ombre l'un sur l'autre; ce qui expliqua à ces bonnes gens la cause de leurs vives inquiétudes et finit par les détromper.

« Nos Indiens portent un grand respect aux morts, et les ensevelissent avec toutes les marques d'un deuil profond. Quand un membre de la peuplade vient de fermer les yeux, son plus proche parent se place en pleurant à ses côtés, et lui exprime tous les sentiments que la douleur inspire à ceux qui aiment. Ses doléances finies, un autre parent le remplace et fait de même; ensuite chacun des assistants témoigne à son tour l'affliction qu'il éprouve, et ces larmes ne tarissent souvent qu'au bout de six ou sept heures. Pendant ce temps, on prépare le cercueil, qu'on recouvre de feuillage après que le corps y est placé, et le convoi marche vers le lieu de la sépulture, où on le dépose doucement et en silence. Un des parents veille tout armé auprès du tombeau, afin d'en écarter les bêtes féroces. Cette garde funèbre est ainsi continuée durant neuf à dix jours par chacun des parents. Dans cet intervalle, il y a toujours avec la sentinelle quelques amis du défunt qui viennent gémir sur sa tombe, et s'entretenir avec son âme qu'ils croient présente bien qu'invisible, car ils supposent qu'elle s'éloigne peu du corps qu'elle anime.

« ..... Je tromperais votre attente, mon révérend Père,

si je terminais cette lettre sur nos Indiens sans vous dire où en est l'œuvre de leur conversion. Jusqu'ici le zèle de nos confrères a rencontré des obstacles presque insurmontables ; et cependant le ciel a déjà reçu, comme tribut de ces forêts séculaires, plusieurs centaines d'enfants ou d'adultes, que le Père Louis a baptisés au moment de leur mort.

« L'année dernière j'ai eu la consolation d'apprendre que la tribu des *Botecudos* demandait à s'instruire de la Religion chrétienne ; aussitôt je lui ai envoyé le Père Antoine de Falerne, dont le dévouement n'est pas resté sans succès, puisqu'il compte déjà quarante catéchumènes parmi ces sauvages. En m'annonçant cette heureuse nouvelle, il y joignait l'espérance de voir bientôt ce nombre se multiplier ; mais pour cela il implore l'assistance de nos prières, sachant bien que vainement les Apôtres plantent et arrosent, si Dieu ne fait croître, n'affermir et ne perfectionne.

« Veuillez agréer, mon révérend Père, etc.

SAMUEL de Lodi, *Miss. apost.* »

P. S. « Le P. Louis de Livourne a quitté l'hospice de Bahia dès que ses forces l'ont permis ; il lui tardait de revoir ses chers Indiens qu'il évangélise depuis vingt-quatre ans. On n'est pas surpris de son empressement à retourner dans leurs sombres forêts, quand on sait tout le bien qu'il y a déjà opéré, et celui, plus grand encore,

qu'il est peut-être au moment d'accomplir. Les sauvages qu'il a convertis en grand nombre, vivent sous sa direction comme une grande famille sous la tutelle révéérée d'un père. Il est tout pour eux : apôtre, grand-chef, médecin, architecte et organisateur du travail ; sous sa conduite, les hommes se sont formés à l'agriculture, et les femmes ont appris à tisser des étoffes. Bientôt, si les espérances du zélé Missionnaire ne sont pas trompées, l'œuvre de civilisation chrétienne s'étendra à plusieurs tribus ; un désarmement général des Indiens est sur le point de se conclure par sa médiation, et il se flatte qu'après les avoir réconciliés, il aura aussi le bonheur de les convertir. »

---

---

## MISSION DE L'ILE MAURICE.

---

*Lettre communiquée à MM. les Membres du Conseil central de Lyon, par Mgr Allen-Collier, Vicaire apostolique de l'île Maurice.*

15 mars 1845.

« MESSIEURS,

« Au sein de la vaste mer des Indes, il est une île que sa beauté et son importance signalent à l'intérêt du voyageur. Vos compatriotes l'appelèrent *île de France*. Elle a repris maintenant le nom d'*île Maurice*, qu'elle portait avant l'occupation française. La nature s'est plu à réunir sur ce point de l'océan des avantages dont peu de pays ont été favorisés; elle lui a donné des sites pittoresques d'une rare magnificence, un sol d'une fertilité inépuisable, et un climat dont nul autre ne surpasse la salubrité.

« Mais la Sagesse incréée l'a dit : La terre avec tous ses trésors ne peut suffire au cœur humain. Il lui faut un plus noble aliment pour le nourrir et le vivifier; il faut que la

parole de l'éternelle Vérité descende, comme un rayon qui les échauffe, sur les œuvres mortes de la nature, et leur communique ce charme qui les anime, nous captive et nous enchante. Sans cette effusion de la lumière infinie, la création, cette servante de Dieu, ressemble au corps de l'homme, au moment où l'ouvrier suprême venait de le former : elle peut bien offrir par elle-même un spectacle flatteur à l'œil qui la contemple ; mais tant que le souffle de l'esprit régénérateur n'a point passé sur elle, ses tableaux, même les plus brillants, ne disent rien à l'âme ; ils sont froids et sans mouvement ; ce n'est qu'une peinture inanimée ; ce n'est qu'une demeure construite par un architecte habile, mais privée des habitants qui devaient donner de l'intelligence à ses murs et de la vie à sa solitude.

« Tel est le sort de l'île de France ; elle est belle sans doute, mais elle le serait au centuple, si ses grâces naturelles étaient ennoblies par l'influence sacrée de la Religion. Aujourd'hui c'est un corps sans âme ; mais il faut le dire, son triste état est plutôt le fruit d'un malheur que celui d'une faute.

« A la fin du siècle dernier, lorsque l'île appartenait à la France, le christianisme avait presque disparu de la face du pays ; un gouvernement, qui proscrivait chez lui le culte de Dieu, ne pouvait être disposé à le propager dans ses colonies. Quelques prêtres, dont le nombre dépassa rarement dix ou douze, luttèrent contre les progrès du mal, et répondirent de leur mieux aux besoins spirituels de la population. Il est vrai qu'alors elle ne s'élevait probablement pas à la moitié du chiffre qu'elle atteint aujourd'hui.

« En 1811, les deux îles de France et de Bourbon cédèrent aux forces de la flotte britannique, et furent occupées par les troupes anglaises qui, à l'issue des hostilités,



rendirent Bourbon à ses anciens maîtres, et gardèrent l'île de France qui reprit son nom hollandais de Maurice.

« A en juger par le nombre annuel des baptêmes, la population catholique doit dépasser quatre-vingt mille âmes. La grande majorité se compose de noirs, dont la profonde ignorance est le résultat du malheur de leur condition. Pour une Eglise aussi considérable, le gouvernement a reconnu et rétribué d'abord huit prêtres, et plus tard dix. Ce chiffre n'a pas été dépassé depuis que la colonie appartient à l'Angleterre.

« Les esclaves, dont le nombre s'élevait à soixante mille, furent émancipés en 1839. Avant leur affranchissement, ils étaient généralement traités avec humanité et presque avec bienveillance. Bien qu'ils vécussent dans l'ignorance de la doctrine chrétienne, faute de prêtres et de catéchistes pour les instruire, ils étaient presque tous baptisés. Aujourd'hui encore la plupart d'entre eux, tout en se disant catholiques, ne connaissent pas les premiers éléments de la Religion, et ne savent pas même réciter le *Pater*, ni faire le signe de la croix.

« Il est certain que depuis l'émancipation leur condition n'a fait qu'empirer : indolents par caractère, ils se refusent au travail dès qu'il n'est plus pour eux une nécessité. Leur unique ambition se borne à se procurer un petit coin de terre pour y semer du maïs et se construire une méchante cabane ; tout leur bonheur consiste à passer leur temps couchés à terre sous ce chétif abri. Un peu de riz suffit à leur nourriture, et le labeur d'un jour leur en fournit assez pour vivre une semaine entière.

« Ils aiment beaucoup les cérémonies religieuses ; et de toutes les fêtes, celle qui émeut le plus leur piété est la commémoration des morts. Le soir, ils se rendent au cimetière et y brûlent des cierges sur les tombeaux de leurs

amis défunts ; l'enceinte funéraire ressemble alors à un champ en feu, dominé par une croix lumineuse elle-même. Au centre s'élève un grand crucifix ; des flots de lumières se pressent à ses pieds, et le serrent de si près que la base en est toute noircie et presque à demi brûlée. C'est un spectacle singulier et vraiment saisissant de voir ce lugubre séjour des morts, inondé ainsi d'êtres vivants qui, vêtus les uns à l'européenne, les autres à la mode bizarre des Orientaux, viennent se courber tristement sur des tombes, au milieu d'une forêt de torches embrasées.

« Dans la ville de Port-Louis, il y a un prêtre, M. l'abbé Laval, qui se dévoue exclusivement à l'instruction des nègres. Ses travaux sont excessifs, mais Dieu a daigné les bénir. Dans l'espace de vingt mois qui se sont écoulés depuis son arrivée dans l'île, il en a préparé cinq cents au sacrement de confirmation. Chaque soir il passe deux heures et demie à les instruire, à réciter avec eux le rosaire, à chanter des cantiques dans l'église, où ils ne manquent jamais de se trouver réunis au nombre de deux ou trois cents. De l'état d'ignorance et de dégradation profonde où ils étaient plongés, il les a élevés à la dignité des vrais enfants de Dieu, à la connaissance de leurs devoirs ; il en a fait non-seulement des hommes honnêtes et industrieux, mais de bons catholiques. N'est-il pas déplorable qu'un si petit nombre ait eu jusqu'ici la possibilité de se faire instruire ? Combien n'avons-nous pas à gémir sur le sort de tant de milliers d'autres, égarés encore dans les ténèbres et le vice, et qui cependant profiteraient aussi bien que les premiers des bienfaits d'un enseignement religieux ! Ils sont tous disposés à le recevoir, ils le désirent même ; mais ils n'ont personne qui puisse le leur donner. Ils prouvent suffisamment leur bonne volonté par l'empressement avec lequel ils apportent leurs enfants au baptême.

« Naguère l'Evêque avait annoncé qu'il irait donner ce sacrement dans le district de Savanne, qui est à l'extrémité de l'île la plus éloignée de Port-Louis. La nouvelle s'en répandit aussitôt, et tous les habitants des localités environnantes accoururent pour présenter leurs enfants à l'eau sainte de la régénération. Nous connaissons le pays et la route que Sa Grandeur eut alors à parcourir. Laissant Port-Louis au nord, on arrive bientôt à *Grand-River*, torrent rapide, qui comme toutes les rivières de l'île coule dans un ravin non moins escarpé que profond. Son lit est encombré d'énormes blocs de rochers, à travers lesquels il se précipite avec fracas. Souvent il se dérobe aux regards sous les massifs de verdure qui ombragent ses rives ; mais alors même que ses eaux disparaissent, on les entend mugir, elles s'indignent et frémissent contre les obstacles qui semblent vouloir les empêcher de courir vers l'océan.

« Ces ravins, que l'on rencontre fréquemment dans l'île, sont tellement abruptes et vont se perdre si loin, que les oiseaux du ciel peuvent seuls en visiter les gouffres inaccessibles. Le voyageur en voit souvent voltiger, au-dessus de ces abîmes, de nombreuses tribus aux ailes blanches et rouges : paisibles habitants de ces solitudes, dont le brillant plumage contraste heureusement avec la sombre verdure de la végétation. L'éclat d'un ciel admirablement pur ajoute à ce paysage un charme ravissant, et lui donne l'aspect d'une terre enchantée. Plus loin on traverse une plaine qui s'élève par gradation à mesure qu'elle s'éloigne de l'océan. Elle offre à sa surface, comme tout le reste du pays, des traces de son origine volcanique, que les siècles ne peuvent effacer.

« Dans l'intérieur de l'île, on rencontre une forêt traversée dans sa longueur et sa largeur par une bonne route. Les arbres qui la bordent, interceptent la vue dans

toutes les directions, au point que le voyageur n'aperçoit plus rien devant lui ni au-dessus de sa tête, si ce n'est par intervalle le sommet âpre et sauvage de quelques montagnes qui, comme la chaîne dont elles dépendent, présentent les formes les plus irrégulières. Elles semblent braver les lois de l'équilibre; on dirait qu'agitées par quelque génie malfaisant qui s'est enfui soudain, mais qui va revenir leur rendre le mouvement, elles attendent son retour pour précipiter leur chute un moment interrompue.

« Un ruisseau souterrain et un lac formé dans le cratère d'un volcan éteint se font remarquer à peu de distance de chaque côté de la route : ce sont encore, au milieu d'autres indices si nombreux, comme des témoins irrécusables des agitations convulsives qui ont autrefois bouleversé le pays. Des lits de corails, des stratifications sous-marines, trouvées dans le centre de l'île, attestent que les points les plus élevés gisaient autrefois dans les profondeurs de l'océan.

« Après un trajet de douze ou quatorze milles, on sort de la forêt et l'on arrive à l'extrémité de l'île, dans un pays ouvert et bien cultivé. C'est là qu'est situé le village de Port-Souillac, dont la population est considérable. L'Evêque avait fait annoncer qu'il viendrait y donner le baptême. Aussi tous les habitants, jeunes gens et vieillards, étaient-ils accourus de plusieurs lieues pour assister à la cérémonie. On avait choisi une place à l'abri des ardeurs du soleil, pour y réunir les ouailles autour du pasteur; elles se terraient de si près autour du Pontife, qu'à peine lui restait-il l'espace nécessaire pour se tenir debout. Après une instruction sur la nature et les obligations du baptême, Monseigneur commença l'administration de ce sacrement, et au bout de quelques heures il avait régénéré cent soixante et dix personnes. Ces fidèles sont à

trente ou quarante milles de la chapelle la plus rapprochée, et jamais ils n'ont eu de prêtre résidant au milieu d'eux. Ceux qui peuvent supporter la dépense d'un voyage, amènent leur jeune famille de l'extrémité de l'île à Port-Louis, et ils y séjournent tout le temps nécessaire pour instruire et préparer leurs enfants à la première communion. Ensuite ils retournent avec eux dans leur pays où, suivant toute probabilité, le reste de leur vie s'écoulera sans qu'il se présente pour eux une nouvelle occasion de voir un prêtre et de s'approcher des sacrements : heureux si à leur dernière heure la Providence leur ménage cette consolation !

« On ne s'étonnera pas qu'il en soit ainsi, quand on saura qu'à Port-Louis même, où le clergé est comparativement nombreux ( puisqu'il y a quatre ecclésiastiques ) il est impossible de procurer les secours de la religion à tous les mourants qui les réclament. En face des trente à quarante mille catholiques de cette capitale, les prêtres sont réduits à voir un grand nombre d'infortunés, arrivés au dernier période de la misère et de la maladie, implorer en vain leur assistance et mourir sans sacrements, parce que nos confrères se trouvent dans l'impossibilité absolue de donner leurs soins à tous ceux qui les sollicitent dans le même moment. Peut-on, sans verser des larmes, songer au triste sort d'un malheureux qui, à son heure suprême, supplie le ministre du salut de venir, pour l'amour de Dieu, le préparer à paraître devant son juge éternel, et qui s'entend dire pour toute réponse : « Faites de votre mieux pour vous disposer vous-même ; le prêtre que vous attendez ne peut venir ! » Et quelle pénible situation pour un pasteur, forcé de faire un choix au milieu des demandes multipliées dont son ministère est l'objet, sans savoir quelle direction il doit prendre, vers

quel agonisant il portera ses pas , n'ignorant pas qu'au moment même où il va administrer un malade, il en laisse derrière lui un ou deux autres qui expireront peut-être dans le désespoir ! Ah ! daigne le Seigneur avoir pitié de cette multitude de pauvres catholiques, condamnés à un si cruel malheur dans cette île abandonnée !

« Au milieu de ce dénûment de secours spirituels , les ennemis de l'Eglise ne restent pas oisifs ; à peine y a-t-il dans toute l'île un village ou même un hameau un peu considérable, où les méthodistes n'aient érigé , pour les enfants du peuple, une école gratuite, dont la direction est confiée à des maîtres et maîtresses venus d'Angleterre. Les enfants de la classe émancipée, qui vont y chercher l'instruction, s'inoculent en même temps les préjugés dont leurs maîtres sont imbus , et quoiqu'ils aient été baptisés, ainsi que leurs parents, dans l'Eglise catholique, aussitôt qu'ils ont fréquenté ces écoles, les ministres les considèrent comme appartenant à leur communion.

« De notre côté, nous avons aussi à Port-Louis une école gratuite, soutenue principalement par l'Evêque ; mais elle ne peut contenir que cinquante élèves, ce qui nous oblige presque tous les jours à refuser ceux qui se présentent. Il n'est pas douteux qu'en donnant à cette institution un développement plus convenable, on prévient la chute de plusieurs centaines d'enfants catholiques qui, pour se faire instruire, n'ont d'autre ressource que les établissements méthodistes du gouvernement colonial. Pourquoi faut-il que notre pauvreté nous condamne à les voir périr, quand ils tendent vers nous leurs mains suppliantes, et nous conjurent de les arracher au péril imminent dont leur religion est menacée !

« Un collège royal a été fondé pour l'éducation des enfants d'origine européenne. Sa direction, confiée d'abord

à un prêtre catholique, a passé entre les mains d'un protestant irlandais.

« On y donne un soin tout particulier à l'étude de l'anglais, dont on se sert pour l'explication des auteurs classiques. Les efforts du gouvernement tendent à introduire l'usage de cette langue, aussi bien que l'esprit et les coutumes anglaises : il est très-probable que l'entreprise réussira, elle ne demande que du temps pour atteindre son but. Mais avec sa langue le gouvernement espère (et nous croyons qu'il s'en flatte vainement) que la colonie adoptera la religion nationale de la Grande-Bretagne.

« Sans considérer quelles funestes conséquences entraînerait pour l'ordre social le conflit de tant d'églises qui, pour être toutes protestantes, n'en sont pas moins rivales, on chercherait vainement parmi les naturels de l'île un seul homme sensé qui ne regrettât de voir son pays, où la seule religion professée jusqu'ici était celle qui compte dans son sein deux cents millions d'âmes, se partager en mille sectes opposées, dont les doctrines contradictoires ont aussi peu la charité pour résultat que la vérité pour principe.

« Une mortalité progressive a décimé la population nègre depuis son émancipation ; la cause en est surtout dans la funeste habitude de l'ivrognerie, vice qui, dans un climat chaud, est toujours fatal. Plus d'une fois on a trouvé le long des chemins quelques-uns de ces malheureux morts des suites de l'ivresse. Il a été constaté que dans le cours de l'année plus de quarante noirs avaient succombé, victimes de leur intempérance, avant d'arriver à la porte de l'hôpital et avant d'avoir reçu les premiers secours du médecin. A cet égard, la dégradation des nègres, il faut en convenir, s'est accrue depuis leur affranchissement.

« Sans doute, l'esclavage est une plaie de l'humanité dont la Religion s'afflige ; il ne devrait pas être toléré par un peuple chrétien, et tout gouvernement qui protégerait un tel système par des considérations d'intérêts matériels ou politiques, mériterait la flétrissure des nations civilisées. Néanmoins, il est maintenant démontré par l'expérience que son abolition dans les colonies britanniques, faute d'avoir été accompagnée de ces mesures sages et prudentes qui seules pouvaient en assurer le bienfait, est devenue un véritable malheur pour cette classe infortunée, en faveur de laquelle on l'avait si généreusement conçue et si loyalement exécutée. Pour remplacer les bras dont l'agriculture, et particulièrement la culture de la canne à sucre, se trouvaient privées par l'émancipation, on introduisit dans l'île, l'année dernière, plus de vingt mille *coolies* amenés ici des différentes présidences de l'Inde. Ce sont des hommes de couleur cuivrée, de haute taille et d'une maigreur affreuse ; ils portent pour tout vêtement une ceinture de toile autour des reins, et un lambeau de même étoffe roulé autour de la tête ; ce qui leur donne une étrange tournure aux yeux d'un Européen. Quelques-uns recherchent avec une prédilection toute particulière les vieilles vestes que nos soldats ont jetées au rebut ; ce sont pour eux des habits de luxe. Rien n'est divertissant comme de voir l'air de satisfaction avec lequel ils posent et s'admirent sous cet accoutrement favori, avec un turban à la tête, et autour du corps un misérable haillon rouge, d'où s'échappe une longue paire de jambes noires et toutes nues. Cette classe d'hommes est encore paenne ; elle a conservé l'usage de brûler ses morts. Jusqu'ici il n'a pas été possible d'entreprendre sa conversion ; car, ainsi que je l'ai dit plus haut, le nombre des prêtres est si limité, qu'il ne peut même suffire à l'administration des catholiques.



« Dans un climat où la chaleur est excessive, la distance à parcourir pour se rendre à l'église, distance qui, en Europe, serait comptée pour rien, devient souvent un obstacle très-sérieux. A ce sujet, je ne puis résister au plaisir de citer la conduite édifiante d'une pauvre femme, dont la demeure est située à plus de vingt milles de l'église la plus rapprochée. Cette pieuse insulaire avait l'habitude de se rendre à Port-Louis, à des époques fixes, pour participer aux sacrements. Il lui fallait pour y arriver une journée entière de marche; et ce qui augmentait encore la fatigue d'une course déjà au-dessus de ses forces, par la longueur du trajet et la chaleur de la température, c'est qu'elle avait à traverser un torrent dont les eaux débordées avaient emporté le pont. Seule, elle n'aurait pu le passer à gué; elle se faisait donc accompagner par son mari qui, après lui avoir aidé à franchir cette rivière en ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, retournait à ses travaux, laissant la fervente voyageuse continuer sa route avec ses vêtements tout mouillés.

« Dans cet état elle avait encore seize milles à parcourir pour n'être point surprise par la nuit. Mais au déclin du jour, lorsque le ciel avait perdu sa couleur azurée pour revêtir une nuance de lilas éclatant, lorsque les nuages se coloraient de cette teinte verdâtre, inconnue peut-être en tout autre climat, en ce moment notre voyageuse arrivait ordinairement à la ville. Terme de son pèlerinage, l'église recevait sa première visite. Le lendemain matin, elle s'approchait toujours de la sainte table, et, ce pieux devoir accompli, elle se remettait en route. Arrivée au passage de la rivière, elle y trouvait son mari qui la portait à l'autre bord, et rentrait avec elle au logis.

« La Mission de Maurice a sous sa dépendance différentes Iles, dont les habitants catholiques ont bien lieu de

déplorer leur malheur. L'île Rodriguez, située à une distance de quatre cents milles du côté de l'est, a été peuplée par des familles qui autrefois émigrèrent de l'île Maurice. Elles professent notre foi, et se composent d'environ cinq cents personnes. Ces infortunés, non-seulement n'ont pas de pasteur au milieu d'eux, mais on dit qu'ils n'ont jamais reçu la visite d'un prêtre; ils vivent sans secours religieux et meurent abandonnés à leur sort, quel qu'il puisse être, pour l'éternité.

« A six cents milles, dans une autre direction, l'île d'Agalega compte quelques centaines d'habitants condamnés au même abandon. Cinq cents milles plus loin, et à plus de trois cents lieues de Port-Louis, on trouve le groupe des îles Seychelles. Là aussi, les principales familles sont originaires de Maurice, et revendiquent le nom de catholiques, parce que leurs pères s'honoraient de le porter. Jamais, depuis qu'elles existent, ces îles n'ont joui de la présence d'un prêtre, bien que leur population soit d'environ six mille âmes, y compris les nègres qu'on y a transportés des côtes d'Afrique. A diverses reprises, leurs habitants ont adressé des pétitions au gouvernement local pour obtenir un ministre de leur culte; mais ces demandes étaient toujours restées sans résultat. A la fin cependant on leur donna à entendre qu'il serait fait droit à leurs justes réclamations; une lueur d'espoir brilla un instant à leurs yeux, la satisfaction était peinte sur tous les visages et semblait un présage assuré du bon accueil réservé au pasteur si longtemps attendu. Enfin le vaisseau arrive et leur amène, non pas un prêtre catholique, mais un ministre protestant; pour me servir du texte sacré: « Ils avaient demandé du pain, on leur donnait une pierre! »

Quelques-uns de ces pauvres gens sont si bien disposés pour la Religion, qu'on les a vus, comme cela est encore

arrivé l'année dernière, entreprendre le voyage de l'île Maurice pour recevoir le baptême des mains d'un prêtre catholique ; ils s'en retournaient ensuite en bénissant Dieu de leur avoir accordé cette faveur, qu'ils ne croyaient pas avoir achetée trop cher par un trajet de sept cents lieues sur l'Océan. Puisse le Seigneur, qui voit les besoins spirituels et l'abandon de ces bons insulaires, inspirer à quelques âmes généreuses la pensée de les secourir ! Oui, peuple affligé, ne désespère pas encore ! Jusqu'ici le nom de catholique a toujours été cher à ton cœur ; ce titre glorieux ne te sera pas enlevé : il a été ton soutien dans la détresse, ton appui dans la tribulation, comme il est encore ton espoir au milieu de ton délaissement ; cette confiance ne sera pas trompée, le prêtre de Dieu viendra te visiter, il viendra habiter sur tes rivages, tu entendras de sa bouche les paroles de l'éternelle vie, ses bénédictions descendront sur toi et sur tes enfants, et tu apprendras à chanter avec lui l'hymne de la reconnaissance au Dieu qui t'a délivré. *Dirupisti vincula mea ; tibi sacrificabo hostiam laudis.*

### BAPTÊME DES ENFANTS D'INFIDÈLES.

Longtemps on n'avait pu régénérer les enfants d'infidèles que sur des points isolés ; le nombre de ceux qui passaient du berceau dans la tombe avec le sceau du baptême était encore peu considérable, et voilà pourquoi nous en avons parlé rarement aux pieux Lecteurs de nos Annales. Mais depuis quelques années, ce bienfait s'est développé dans des proportions plus consolantes. Nos Missionnaires, avec les aumônes de l'Association, sont parvenus à le généraliser dans les principales chrétientés de l'Asie ; bientôt on aura peine à compter les jeunes prédestinés dont ils peupleront le ciel ; déjà même, le tableau de ceux

qu'ils lui ont donnés, est assez riche pour provoquer la reconnaissance et l'admiration de notre foi. Aussi l'offrons-nous aux membres de l'OEuvre avec un religieux empressement. Il ne se composera que de chiffres; mais des chiffres sont assez émouvants lorsqu'ils représentent une multitude d'âmes conquises au bonheur éternel!

« C'est par millions, écrit Mgr Pérocheau, Vicaire apostolique, que chaque année en Chine les parents tuent leurs propres enfants. Quand ils ne les étouffent pas à leur naissance, ils exposent ces malheureuses créatures sur la voie publique, où leurs corps servent de pâture aux chiens et aux loups. L'autorité le sait, et ne punit point; personne n'improve, personne ne blâme même les riches qui n'ont pas, comme la classe pauvre, le prétexte de la misère pour excuser un si grand crime. Il n'y a que la charité chrétienne qui s'en alarme. Grâce aux aumônes de la Propagation, nous avons déjà sauvé un grand nombre d'orphelins, qui vous doivent le baptême et la vie.

« — (1) Aux époques de disette, on dirait que la nature perd tous ses droits sur le cœur des Chinois païens. Alors on a vu des pères et mères refuser de partager leur dernière poignée de riz avec leurs propres enfants, qui, après avoir poussé à leurs oreilles des cris lamentables pendant quelques jours, se sont éteints dans une maigreur effrayante. D'autres, pires que les tigres, ont tué les enfants qui venaient de naître, surtout les filles, ou les ont jetés à la voirie, comme chez nous on jette un petit chien qu'on ne veut pas élever. Ces pauvres créatures exposées sur le bord des rivières, au milieu des broussailles, ou dans quelques trous fangeux, font entendre des cris déchirants; et l'égoïste

---

(1) Extrait d'une lettre de M. Bertrand, Missionnaire apostolique.

Chinois qui les voit ne s'en émeut point : que dis-je ? il en rit comme si c'étaient de vils animaux. Pauvre peuple ! que de fois j'ai senti mes entrailles émues à la vue de tant de malheurs ! « Que n'avons-nous la liberté ? me suis-je dit bien des fois. Je ferais au moins en petit ce qu'a réalisé saint Vincent de Paul en France. » Vœux inutiles ! Ne pouvant sauver la vie du corps à ces petits enfants, j'ai cherché à procurer le salut de leurs âmes... Deux hommes instruits et quelque peu médecins que j'emploie à cette bonne œuvre depuis huit mois, en ont baptisé six cent vingt-quatre, dont plus de cinq cents sont déjà montés au ciel.

« — (1) La Mission du Su-Tchuen poursuit son œuvre du baptême des enfants païens en danger de mort, et le Seigneur continue à la bénir. Chaque année le nombre de ceux qu'on régénère va toujours croissant.

• Il était en 1839, de 12,483 ;  
 en 1840, de 15,766 ;  
 en 1841, de 17,825 ;  
 en 1842, de 20,068 ;  
 en 1843, de 22,292 ;

• Il s'élève cette année à 24,381.

« Nous avons observé que les deux tiers de ces enfants environ meurent dans l'année même de leur baptême. C'est ainsi que sur le chiffre de 1844, seize mille sept cent soixante-trois ont pris peu après leur vol pour la félicité éternelle. Ces âmes bienheureuses régénérées par nous dans les eaux salutaires du baptême, pourront-elles nous oublier ? Pourront-elles oublier la généreuse Association, qui, après Dieu, leur a ouvert les portes du ciel ?

---

(1) Extrait d'une lettre de Monseigneur Pérocheau, vicaire apostolique du Su-Tchuen.

« Nous payons des fidèles, hommes et femmes, qui connaissent les maladies des enfants, pour aller chercher et baptiser ceux qu'ils trouveront en danger. Il leur est facile d'en rencontrer, surtout dans les villes et dans les bourgs où affluent, les jours de foire, une foule d'indigents réduits à la dernière détresse, qui viennent là demander l'aumône. C'est surtout l'hiver que le nombre en est plus grand, parce que la misère est plus pressante. On voit alors partout, sur les routes, aux portes des villes et des villages, ou entassés dans les rues, des pauvres sans nombre privés presque entièrement d'habits, n'ayant ni feu ni lieu, couchant en plein air, si exténués par les longues tortures de la faim qu'il ne leur reste que la peau et les os. Les femmes, qui sont ici les plus à plaindre, portent sur le dos des enfants réduits à la même extrémité qu'elles. Nos baptiseurs et baptiseuses s'en approchent avec les douces paroles de la compassion, offrent gratis des pilules pour ces petits agonisants, donnent souvent aux parents quelques liards, toujours avec une grande bonté et avec l'expression du plus vif intérêt.

« Pour ces malheureux, c'est un spectacle ravissant, presque inouï. Ils permettent volontiers que nos gens examinent l'état de l'enfant, et leur versent sur le front quelques gouttes d'eau, qu'ils assurent leur être salutaire, en même temps qu'ils prononcent les paroles sacramentelles.

« Nos chrétiens baptiseurs sont divisés en deux classes. Les uns sont ambulants et vont au loin chercher les enfants moribonds. Les autres, attachés à des postes fixes, dans les villes et les bourgs, se consacrent à la même œuvre dans leur voisinage. Je viens de faire imprimer des règles distinctes pour les diriger et les stimuler tous dans leurs belles fonctions.

« Les hommes forment une association spéciale qui a pour nom *Association Angélique*. Chaque année, de vive voix et par écrit, je presse tous les prêtres de donner plus d'extension à cette œuvre qui me tient fort au cœur. J'espère pouvoir, l'an prochain, lui donner un développement beaucoup plus considérable, si le Seigneur nous conserve dans notre petite tranquillité. C'est seulement depuis quatre ans qu'existe l'*Association Angélique*, et c'est à son zèle concours que nous devons d'avoir levé sur le paganisme une si abondante moisson. Plus elle fera d'efforts, plus il y aura de dépenses; mais l'argent peut-il être mieux employé? Nous comptons sur la charité des Directeurs et des Associés de l'OEuvre si admirable de la Propagation de la Foi.

La même Association, récemment établie au Yun-Nan par Mgr Ponsot, porte déjà ses fruits : 2,000 enfants d'infidèles ont été baptisés pendant les six premiers mois de 1844.

Au Tchè-Kiang, il ne se passe pas d'année qu'on n'en baptise au moins 400.

Dans le Xan-Si, les infidèles sont dans l'usage d'inviter eux-mêmes les chrétiens à baptiser leurs enfants, lorsqu'ils sont en danger de mort.

Vicariat apostolique du Chan-Si. — (1) « Il s'est éveillé parmi nos néophytes un esprit d'émulation qui nous comble de joie; tous rivalisent de zèle pour le baptême des enfants moribonds ou exposés; quand on peut leur conserver la vie, c'est à qui aura le bonheur de les élever pour l'amour de Jésus-Christ. Nos médecins ont la plus grande part à cette bonne œuvre; les uns en baptisent dix, les autres trente par an, les plus habiles ou les plus heureux vont même jusqu'à cent et au delà. Une vierge chrétienne,

---

(1) Extrait d'une lettre de Mgr Alphonse, Vicaire apostolique du Chan-Si.

nommée Angélique Song, appartenant à une riche famille, a consacré, pendant vingt ans, sa fortune à sauver les enfants de son sexe. Afin de prévenir le meurtre si commun de ces pauvres créatures, elle promettait une prime aux mères qui conserveraient leurs filles, s'engageant, de plus, à les nourrir et à les élever à ses frais. Les âmes dont elle a peuplé le ciel, l'ont appelée, il y a peu de temps, à recevoir l'éternelle récompense; ses filles qui lui ont survécu, pleurent encore cette mère adoptive, et ma douleur sera longue à se calmer.

Province du Hou-Kouang. — (1) « J'encourage partout le baptême des enfants abandonnés; mais je ne puis développer autant que je le désirerais cette œuvre intéressante, parce que je suis très-pauvre. Cependant, avec l'aide de vos aumônes, j'obtiens des résultats bien précieux. Une seule femme chrétienne en a baptisé 403 dans l'espace de dix mois.

Ile de Hong-Kong. — (2) « On élève aussi dans l'île de Hong-Kong une maison pour recueillir les enfants chinois, si cruellement abandonnés et en si grand nombre dans ce malheureux empire. Et ce qui doit redoubler notre ardeur pour la diffusion de la sainte OEuvre de la Propagation de la Foi, c'est qu'on doit aux aumônes des Associés, non-seulement cette pieuse fondation, mais encore tout le bien qui se fait dans l'île. Le fruit qu'on espère de toutes ces dépenses est d'autant plus grand, qu'ici les pauvres Chinois sont affranchis du joug tyrannique du céleste empereur, et qu'ils peuvent, dans toute la liberté de leur conscience, rendre à Dieu le seul culte d'agréable odeur.

« — (3) Pour la consolation de vos Associés, laissez-moi

(1) Extrait d'une lettre de Mgr Rizzolati, Vicaire apostolique du Hou-Kouang.

(2) Extrait d'une lettre du Père Cherubino, Missionnaire franciscain.

(3) Extrait d'une lettre du P. Gabriel Moretto, Mineur observantin.



vous dire l'usage que nous faisons de leurs aumônes ; elles ne pouvaient pas , ce me semble , recevoir une destination plus conforme aux inspirations de leurs cœurs généreux.

« Vous savez quel est , dans ces contrées infidèles , le sort d'une multitude d'enfants exposés sur la voie publique : leurs corps sont dévorés par les plus vils animaux , et leurs âmes restent privées pour toujours du bonheur céleste... Ce que vous aurez peine à croire , c'est que l'avarice des parents soit la cause la plus ordinaire de ces infanticides. Il est d'usage ici que le futur époux achète sa femme. Or , plus un père a de filles à marier , moins il peut les vendre cher , parce qu'on suppose qu'obligé de faire beaucoup de dépenses pour les nourrir , il est pressé de s'en défaire. D'après ce monstrueux calcul , il sacrifiera donc sans pitié cinq ou six enfants à l'espoir de placer plus avantageusement une fille unique.

« Déjà depuis plusieurs années , la charité des Vicaires apostoliques avait recueilli quelques-unes de ces infortunées créatures , qui sont devenues plus tard de ferventes chrétiennes et d'excellentes mères de famille. Mais l'expérience a fait voir que , faute de lait , leur aliment naturel , plusieurs d'entre elles étaient enlevées par une mort prématurée ; c'est pourquoi l'on a conçu l'année dernière le projet , qu'on exécute celle-ci , de construire un hospice , où , réunies toutes ensemble , elles pourront au moins être allaitées par des brebis , notre pauvreté ne nous permettant pas de faire mieux.

« Cet hospice est situé dans un bourg tout composé de chrétiens. Assis sur une gracieuse colline , il est protégé contre la violence des vents par une ceinture de montagnes hautes et incultes , qui servent de pâturage aux brebis nourricières.

« Notre intention était de ne recevoir au plus qu'une douzaine d'orphelins. Mais quand cet asile sera connu

dans le reste de la province, les parents qui conservent encore quelques sentiments d'humanité, préféreront sans doute nous apporter en secret leurs pauvres enfants, que de les jeter en pâture aux bêtes. Alors, faudra-t-il les laisser périr à la porte de l'hospice construit pour être leur refuge ? Nous n'aurons jamais cette cruauté. Quoique le nombre de ceux que nous avons reçus soit déjà supérieur à nos ressources, nous accueillerons encore ceux qu'on viendra nous offrir ; le cœur plein de confiance en Dieu, et les regards tournés vers l'Europe, nous adopterons ces nouveau-venus au nom de votre sainte Association.

Siam. « — (1) Il y a parmi nous une foule de gens qui exercent la médecine. Quand l'occasion se présente à eux, ils ne manquent pas d'administrer le baptême aux enfants moribonds ; mais combien la moisson ne serait-elle pas plus abondante, si l'on pouvait en députer dans les villes voisines et même au loin, en leur donnant un secours annuel de quarante à soixante francs, tant pour les remèdes que pour frais de courses ! Un des médecins que nous avons à *Juthia*, parvenait à baptiser de 60 à 100 enfants chaque année ; de sorte que, s'il nous est permis de le dire, on sauverait une âme au prix du plus léger sacrifice. Certes, y a-t-il meilleur moyen d'employer les aumônes de l'Œuvre ? Depuis quelques années, le nombre de ces petits anges monte à quatre ou cinq mille.

En Mongolie, le dernier chiffre que Mgr Mouly nous ait fait connaître, était de 6,000 enfants païens régénérés à l'article de la mort.

Cochinchine. « — (2) Vous recevrez avec plaisir quelques détails sur une de nos œuvres, petite en appa-

---

(1) Extrait d'une lettre de Mgr Pallegoix, Vicaire apostolique de Siam.

(2) Extrait d'une lettre de M. Fontaine, missionnaire apostolique.

rence, mais qui a de grands résultats pour le salut des âmes; je veux parler des enfants païens baptisés à l'article de la mort. Tout le monde peut s'en occuper, mais on peut dire que c'est principalement l'œuvre des femmes; elles s'introduisent plus facilement dans les maisons, et on s'en défie moins que des hommes. Par leurs charitables soins un nombre considérable de ces petites créatures reçoivent à peine la vie, qu'elles l'échangent avec les joies sans fin du paradis.

« Dans un village dont le maire est chrétien, il existe une maison de Religieuses, que Monseigneur envoie de côté et d'autre à la recherche de ces infortunés enfants. Elles vont ordinairement deux à deux, une vieille et une jeune; et pendant que la plus âgée lie conversation, l'autre qui doit, selon les convenances, lui céder la parole, s'approche de la mère qui tient l'enfant malade, ou s'assied près de la natte sur laquelle il est abandonné; elle le flatte, le prend dans ses bras, et tandis qu'elle lui prodigue les caresses, elle parvient à faire dégoutter sur son front un peu d'eau d'un flacon qu'elle tient caché dans sa longue et large manche. L'an dernier ces Religieuses en ont régénéré 145, et depuis environ un mois elles l'ont déjà atteint le chiffre de 96.

« Un jour elles en baptisèrent 18; quelquefois elles n'en rencontrent que 3 ou 4; mais quand elles se mettent en quête, il n'est pas de jour qu'elles ne fassent des bienheureux. Il arrive parfois qu'elles ne reviennent au logis qu'après une semaine de courses. Elles s'arrêtent en voyage chez les chrétiens qui les respectent beaucoup. Toutes leurs dépenses sont aux frais de la Mission.

« Lorsque vient le temps des maladies pour ces enfants, que de parents offrent à nos Religieuses leurs

nouveau-nés pour quelques ligatures et même pour moins ! Quand ils ont déjà quatre ou cinq ans, et qu'on trouve des chrétiens qui veulent s'en charger, on en achète quelques-uns. Combien d'autres familles les donneraient pour rien, à l'âge de quelques jours, ou de quelques mois ! Ah ! si nous avions les mêmes avantages que la France ! Si, comme vous, nous avions des Hospices vastes et en grand nombre, ils seraient bientôt remplis de ces pauvres délaissés.

« On ne peut être que profondément affligé, en voyant le peu de cas que les païens font de ces petites créatures. Dès qu'elles sont dangereusement malades, ce n'est plus pour eux qu'un fardeau. On les enveloppe dans des lambeaux de natte, et on les éloigne de sa vue ! — Une de ces personnes que Monseigneur envoie baptiser, rencontra ainsi un enfant de quelques jours, jeté non loin d'une maison sur le fumier, la figure enfoncée dans la fange. Heureusement il vivait encore, et put recevoir le baptême !

« — (1) Les païens ne peuvent concevoir le zèle de nos néophytes à rechercher les enfants en danger de mort. Pour l'expliquer, ils forgent mille contes absurdes : les uns disent que les chrétiens enlèvent leurs âmes et se les approprient ; d'autres, qu'ils jettent sur les enfants des sorts pour les faire mourir à leur place, et se prolonger ainsi la vie à eux-mêmes.

« Si puérides que soient ces suppositions, elles ne laissent pas que de prévenir contre nous certains esprits. Ainsi, une chrétienne de cette province fut arrêtée, il y a quelques mois, par la mère de l'enfant qu'elle venait de baptiser, et traitée devant deux petits mandarins militaires qui se trouvaient dans la commune.

---

(1) Extrait d'une lettre de Mgr Guenet, évêque de Météopolis.

Ils lui demandèrent ce qu'elle avait fait à ce petit moribond : elle l'avoua sans détour ; et ces mandarins, loin de la punir, louèrent au contraire le zèle généreux qui la portait à faire du bien aux âmes des enfants.

« Voici le résultat de nos efforts pendant une série de neuf ans, c'est-à-dire de 1835 à 1844 :

en 1835,	133,	
en 1836,	498,	dont 47 ont survécu.
en 1837,	1,027,	104
en 1838,	663,	110
en 1839,	729,	60
en 1840,	770,	94
en 1841,	1,881,	300
en 1842,	2,565,	534
en 1843,	8,273,	1,457

Dans la Cochinchine occidentale, nouvellement érigée en Vicariat apostolique, plus de mille enfants moribonds ont aussi reçu le baptême en 1843.

Le total des enfants baptisés, pendant l'année 1843, dans la Mission espagnole du Tong-King, est de 11,260.

Au Tong-King occidental, Monseigneur Retord, groupant les chiffres des vingt dernières années, porte à 32,558 le nombre des enfants de païens baptisés en danger de mort. « La plupart d'entre eux ont succombé peu après, ajoute le Prélat, et jouissent dans le ciel de la félicité suprême. »

« (1) — Le zèle entreprenant de Monseigneur de Metellopolis, qui avait donné une si heureuse impulsion à l'œuvre du baptême des enfants en danger de mort, vient de compléter ce premier bienfait en dotant la Cochinchine d'une fondation nouvelle en faveur des enfants trouvés. Plusieurs maisons pour l'un et l'au-

---

(1) Extrait d'une lettre de M. Miche, Missionnaire apostolique.

tre sexe sont déjà élevées à cet effet, et remplies de jeunes innocents qui y trouvent, outre les secours nécessaires à la vie, la grâce du baptême et une solide instruction. Un jour ils béniront la divine Providence de les avoir arrachés du sein de leurs mères dénaturées, pour les placer entre les mains d'un père adoptif qui, sans négliger les soins du corps, veut avant tout en faire des enfants de Jésus-Christ. Dans ce moment, Sa Grandeur avise aux moyens de multiplier ces pieux asiles qui promettent d'autant plus pour l'avenir, qu'ils seront placés, non pas hors du royaume, mais sur les lieux mêmes où les enfants sont recueillis. Cette œuvre entraînera sans doute de grandes dépenses; mais la Providence y pourvoira.

« Voilà les fruits de votre Oeuvre, — écrivaient, il y a quelque temps, MM. les Directeurs des Missions étrangères dans une lettre collective adressée aux deux Conseils; — c'est vous qui peuplez ainsi le Ciel de ces innocentes créatures qui en auraient été exclues, si vous n'étiez venus leur en ouvrir l'entrée. Par vous, ces enfants sont devenus les amis de Dieu, et leur reconnaissance vous assure leur protection.

« Il nous est doux de vous répéter que personne ne s'intéresse plus que nous au succès de l'Oeuvre que vous dirigez, parce que vous êtes pour nous une seconde Providence, et que nous n'existons, pour ainsi dire, que par vous. Aussi, Messieurs, nous aimons à nous associer à ce concert de bénédictions qui montent sans cesse vers le ciel pour appeler sur vos têtes une rosée de grâces, à ces *mères de petits enfants* qui vous doivent le bonheur de voir Dieu, et à tous ces martyrs qui, sous la hache du bourreau, vous légèrent tant de précieux souvenirs, et vous firent pour le ciel tant de promesses, qu'ils n'auront pas manqué de réaliser.

## NOUVELLES.

*Lettre du P. François de Ploughe, préfet des Capucins de Syrie, à M. le président du Conseil central de Lyon.*

Beyrouth, 10 juin 1845.

« MONSIEUR,

« Je viens aujourd'hui, plutôt avec mes larmes qu'avec la plume, retracer les cruautés et les infamies de tout genre commises dans la Syrie au mois de mai dernier, et particulièrement dans le Liban..... Huit jours avant ces scènes déplorables, Abéi se trouvait déjà occupé par les soldats du gouvernement turc, et le commandant de ces troupes, au lieu d'empêcher les désordres, se montra ouvertement hostile aux Maronites et partisan des Druses, puisqu'il enlevait aux chrétiens tous moyens de défense en leur ôtant leurs armes, tandis qu'il laissait à leurs ennemis tous les moyens d'attaque.

« Sur ces entrefaites j'étais retourné d'Abéi à Beyrouth, persuadé que la paix allait se rétablir. Mais au contraire, le 8 mai, les Druses, d'accord avec les soldats turcs, projetèrent la destruction d'Abéi. Le vendredi 9, les Druses au nombre de plus de deux mille entourèrent ce village de tous côtés, et l'assaillirent presque à l'improviste; ils tuent tous ceux qu'ils rencontrent, et mettent le feu aux maisons des chrétiens : pas une n'échappa à l'incendie. Les Maronites se défendirent autant qu'ils purent; mais étant en très-petit nombre, ils se réfugièrent dans la maison d'un prince chrétien où ils firent encore quelque résistance. A la fin ils durent céder, et lorsqu'ils se furent rendus, les Druses, en présence du commandant des troupes turques, en égorgèrent treize. Puis un chef nommé Hamoud-

Abu-Nachbat, suivi de ses gens, vint attaquer notre couvent où se trouvait le Père Charles-de-Lorette. A la vue de ces barbares, le Missionnaire se mit à fuir; mais poursuivi et atteint, il fut renversé à coups de sabre sur la tête et sur les épaules. Ses assassins l'achevèrent à coups de fusil, lui ouvrirent le ventre et brûlèrent son cadavre. Ils enlevèrent ensuite les vases sacrés et les linges de l'autel, déchirèrent un tableau représentant l'assomption de la Vierge, et mirent la cloche de l'église en mille pièces. Le professeur arabe de l'école, un moine maronite et deux jeunes élèves âgés de douze ans, périrent avec le Père Charles. Les missionnaires américains ont trois maisons à Abéi, elles furent respectées, et eux se montrèrent tout à fait indifférents au désastre des catholiques.

« Dans la province de Meten, les chrétiens avaient d'abord été victorieux; mais plus tard les Druses brûlèrent toutes leurs maisons et saccagèrent notre couvent de Solima, où ils prirent tout ce qu'y avaient laissé nos deux Missionnaires, lesquels prévoyant ce qui pouvait arriver, étaient descendus à Beyrouth, depuis quelques jours. On ne voit plus dans ce pays une seule maison ni une seule église; il y a eu grand massacre des chrétiens et surtout des ecclésiastiques. Ceux qui ont pu éviter la mort, et en particulier les femmes et les enfants, fugitifs et dispersés à Beyrouth et ailleurs, tirent les larmes des yeux à ceux qui les voient ainsi languir de misère; et les cruautés qui ont eu lieu à Gézin et aux environs font horreur à entendre. Les Druses attaquèrent ces localités, quoiqu'on y eût placé des soldats pour maintenir le bon ordre; mais ceux-ci firent tout le contraire, car ils ne permirent pas aux chrétiens de se défendre. Ces fanatiques, ainsi déchaînés et libres, commirent les plus horribles cruautés et



les barbaries les plus exécrables, tuèrent autant de chrétiens qu'ils purent en trouver, mutilèrent de jeunes filles, égorgèrent des enfants dans les bras de leurs mères, et assassinèrent les prêtres et les moines qui n'eurent pas la possibilité de fuir. Ensuite ils saccagèrent le pays, de concert avec les soldats du gouvernement, mirent le feu aux maisons, aux églises, et livrèrent aux flammes les cadavres des prêtres et des religieux.

« Tout est détruit, on ne trouve plus rien d'entier de ce qui appartenait aux chrétiens. On compte plus de 40 prêtres et moines massacrés, 120 églises incendiées et démolies, et avec elles douze monastères. Quant aux maisons brûlées et en ruines, elles sont innombrables. On voit clairement que ceci est une guerre contre la Religion, et si les souverains de l'Europe ne mettent pas un frein à cette persécution, je ne sais comment la chose finira pour tous les Missionnaires. Depuis trente-neuf ans, je suis dans cette Mission de Syrie, et je n'ai jamais rien vu de pareil. Ici, dans les villes de Beyrouth et de Seyde, nous avons un grand nombre de chrétiens que l'intervention des consuls a délivrés. Ils sont à demi nus, privés de tous leurs biens, exposés aux rigueurs de la saison, et si les Européens et MM. les consuls n'en avaient eu pitié et n'étaient venus à leur secours par des aumônes dignes de leur générosité, ils auraient certainement péri de misère et de faim.

« A l'instant même, j'apprends que dans le village de Gézin, quarante Maronites, hommes et femmes, qui y étaient demeurés cachés dans les décombres, ont été découverts par les Druses, et obligés de se faire musulmans pour échapper à la mort. »

---

# MISSIONS

## DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

---

### CANADA.

---

*Lettre du R. P. Chazelle, de la Compagnie de Jésus, à  
MM. les Membres du Conseil central de l'Œuvre de la  
Propagation de la Foi, à Lyon.*

Sandwich (Haut-Canada), 17 avril 1845.

« MESSIEURS,

« La nouvelle Mission du Canada, établie dans le diocèse de Toronto, vous remercie des secours qui viennent de lui être accordés. Unis à près de huit cents sauvages catholiques qui sont nos enfants en J.-C., nous offrons pour vous et pour tous les membres de votre Association, à Celui qui récompense en cette vie et en l'autre, le saint sacrifice de la messe, nos prières et nos faibles travaux, avec les heureux résultats que la grâce leur donne.

« Ainsi, Messieurs, vous arrive des extrémités de l'Amérique du Nord et des derniers rangs de la famille

des nations, ce même tribut de reconnaissance que vous recevez de toutes les parties du monde et de tant de peuples divers. Que cette communication réciproque des trésors de la charité est un beau spectacle!

« Plus d'une fois, sous ce point de vue, je me suis arrêté à contempler l'OEuvre de la Propagation de la Foi, et bientôt, entraîné par le cours naturel de mes réflexions, je la voyais, dans l'esprit qui l'anime, dans les prodiges qu'elle opère, dans son organisation et dans son histoire, m'offrir plusieurs de ces traits divins auxquels on reconnaît les institutions que Dieu inspire et bénit.

« Rien de plus obscur et de plus faible que les commencements de cette Association. Et, cependant, née d'hier, elle remplit aujourd'hui le monde. Par elle, les nations sont bénies. Ce n'est pas des grands et des riches qu'elle tire ses puissantes ressources, mais des petits et des pauvres. Combien de fois, chaque jour, à chaque heure, l'obole de la veuve est offerte, par les motifs les plus élevés, avec une courté mais fervente prière! Volontiers je croirais que les Anges président à l'harmonie qui règne dans une Association dont les parties, si nombreuses et si diverses, sont toujours unies et agissantes dans un accord parfait. Ils en éloignent les obstacles, et s'appliquent surtout à faire circuler, dans tous les membres de ce vaste corps, le principe de zèle qui lui donna naissance.

« L'époque est encore récente, où l'Eglise, à qui toutes les nations ont été promises et qui a tant de pertes douloureuses à réparer, porta ses regards sur tant d'îles éloignées, jusqu'alors inconnues, et, les voyant couvertes de peuples infidèles, elle fut touchée d'un vif sentiment de compassion, elle cria vers le Seigneur et

fut exaucée : l'Œuvre de la Propagation de la Foi existe.

« Et c'est dans la ville qui, après Rome, est la ville des Martyrs, que ce magnifique don fut fait à l'Eglise. On le comprend : un si puissant secours pour propager le christianisme devait se trouver là, où si abondamment fut répandu le *sang qui est la semence des chrétiens*. Vous savez, Messieurs, quel est celui qui écrit, et il n'est pas nécessaire de vous dire si son cœur est touché de cette nouvelle gloire de sa patrie.

« En vous offrant aujourd'hui l'hommage de leur reconnaissance, les missionnaires du Haut-Canada désirent vous faire connaître les principaux résultats qu'ils se promettent de vos secours, sur lesquels reposent toutes leurs espérances. Il est juste et bien naturel que vous sachiez où tend une œuvre qui est la vôtre.

« Je crois que le zélé Prélat, à qui la Providence a confié la fondation du diocèse de Toronto, vous a fait part de ses désirs et de ses projets pour la conversion des sauvages. Dans ce but, quelque chose a été commencé ; je vous dirai ces premiers essais. Mais auparavant il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les peuples que nous avons à évangéliser.

« L'Amérique, avec ses sauvages, offre un spectacle digne d'occuper les esprits observateurs et solides, de même qu'il a intéressé toutes les imaginations. Mais, depuis que les froids calculs du commerce et de la colonisation se sont emparés principalement de l'Amérique du Nord, l'espèce de prestige qui s'attachait à ses forêts, vaste domaine d'une race presque mystérieuse, a disparu, et ce grand phénomène a été négligé par la science et la philosophie, comme par la curiosité publique.

« D'autres causes, telles que l'obscurité des traditions

locales, ont encore contribué à détourner l'esprit européen de tout ce qui pouvait l'intéresser à l'homme primitif du Nouveau-Monde ; et peut-être l'Eglise elle-même ne trouve pas, dans l'histoire de ses grandes entreprises apostoliques, la page que méritent les Missions du Canada.

« Je ne prétends pas répandre quelque lumière sur un sujet peu connu. Mais j'habite le pays des anciens peuples américains : il est peu changé ; je vois leurs descendants dispersés autour de moi : ils sont encore sauvages, ils sont encore presque tous hors de la voie du salut ; et, par conséquent, lorsque je cherche à acquérir les connaissances dont un Missionnaire a besoin, le passé ne peut que se mêler au présent dans mes études, et, l'un par l'autre, ils se manifestent et s'expliquent.

« Je dirai d'abord quels sont ces débris de nations vers lesquels nous sommes envoyés. Dans les diocèses de Québec et de Montréal, qui renferment le Bas-Canada, se trouvent des sauvages de trois ou quatre tribus principales. Ils errent presque tous au nord, loin des lieux où il y a un commencement de civilisation. Peu nombreux, ils vont s'affaiblissant sous le poids d'une misère extrême.

« Le Haut-Canada ou Canada-Ouest est divisé en deux diocèses : le diocèse de Kingston et celui de Toronto. Le premier n'a que mille sauvages environ. C'est dans le second qu'habitent ceux pour lesquels notre Mission a été établie : ils sont plus de neuf mille.

« Deux langues forment la grande division entre les races indiennes de ce pays : la langue iroquoise et la langue algonquine. La première, appelée Mohawk par les Anglais, est celle des Six-Nations, établies depuis 1776, sur la Grande-Rivière, ou Rivière-Ouse, qui se jette dans

le lac Erié. Cinq de ces nations sont les mêmes qui formèrent autrefois cette confédération, que les sanglantes défaites de tant de tribus sauvages et les malheurs de la Nouvelle-France ont rendue célèbre. On les appelait ordinairement les *cinq cantons iroquois*. Voici les noms qui leur furent donnés par les Français : les Agnins, les Oncyouthes, les Onontagués, les Guyogouins et les Tsonnouthouans. Aujourd'hui les Anglais disent : les Mohawks, les Oneidas, les Onondagas, les Cayagas et les Sénécas. Ces peuples habitaient le pays qui est maintenant l'état de New-Yorck, au N.-O., principalement le long du lac Ontario. Comme la plupart restèrent fidèles à l'Angleterre, durant la guerre de l'indépendance, Georges III leur accorda une étendue de terres considérable sur les bords de la rivière Ouse. Les autres, après avoir vendu ce qu'ils possédaient, sont allés s'établir, pour le plus grand nombre, dans le voisinage d'une baie du lac Michigan, la Baie-Verte; ils sont connus sous le nom d'Indiens de New-Yorck.

• Ces Iroquois, qu'on peut appeler les Romains de l'Amérique du Nord, s'incorporaient quelquefois les nations vaincues. Une d'entr'elles a conservé son nom : les Tuscaroras. Voilà pourquoi on dit maintenant les Six-Nations. L'année dernière je les visitai : je parcourus les bords de la Grande-Rivière. Cette population se monte à deux mille trois cents âmes; et sur ce nombre deux mille environ sont encore infidèles : ils ont conservé le sacrifice du chien-blanc.

• Sous le rapport de la civilisation, le progrès est à peu près nul. Encore quelques années et l'on ne trouvera plus ces sauvages sur les bords riches et pittoresques de la Grande-Rivière; ils s'éloignent et le gouvernement veut les éloigner. Tels sont les Iroquois d'au-

jourd'hui. Le nom qu'ils tiennent de leurs ancêtres, fait encore trembler les autres sauvages, tandis que l'abaissement auquel ils sont réduits inspire au voyageur l'étonnement et la compassion. Comme Dieu a visité l'iniquité des pères sur les enfants ! Est-ce assez ? Le sang des martyrs ne demande-t-il pas aussi miséricorde ? Et n'y aura-t-il point, parmi ces nations barbares, comme autrefois, du moins quelques âmes choisies ? Nous l'espérons et nous prions le Seigneur d'envoyer et de remplir de son esprit ceux à qui cette œuvre d'apôtre est destinée.

« L'autre langue, dont il a été question, n'a rien de commun avec celle des Iroquois. Elle est presque universelle, depuis la baie d'Hudson jusqu'aux Montagnes-Rocheuses : c'est la langue du commerce. Elle a plusieurs dialectes, mais peu différents. Nous l'appelons Algonquine, quoique le peuple de ce nom ne parle peut être qu'un dialecte.

« Je ne rapporterai ici que les deux grandes divisions, sous lesquelles les Anglais et les Américains comprennent presque toutes les tribus indiennes qui parlent l'Algonquin : les Ottawas et les Chippewais. Ce sont-là les sauvages qui, avec les Mohawks, se trouvent dans le Haut-Canada, et forment une population de plus de 10,000 âmes. Il y en a environ 8,000 dans l'état du Michigan, dans le diocèse du Détroit.

« Le gouvernement anglais a partagé ceux qui sont sous sa domination en *surintendances*. Il y a un département indien qui administre le produit des terres vendues à la couronne. Le revenu annuel de ces fonds est employé à bâtir des églises, des écoles et des maisons dont souvent les sauvages ne veulent point. Il sert aussi à ce qu'on appelle les *Présents*, c'est-à-dire à une distri-

bution annuelle d'armes et de munitions , de couteaux , de couvertures de laine et de quelques morceaux d'étoffes.

« Ce ne fut qu'en 1830 qu'on vit, dans le Haut-Canada, des missionnaires hérétiques cherchant à convertir les sauvages. Ces missionnaires étaient des méthodistes. A peine ont-ils pu fonder trois établissements bien faibles. Mais, par leurs courses et leurs *Camp-Meetings*, ils ont obtenu une influence qui est devenue en quelques endroits un grand obstacle, le seul, à proprement parler, que nous présente le protestantisme. Car, avec toutes ses ressources, l'église d'Angleterre n'est point une rivale dangereuse. Nous ne lui demandons que la liberté, qui d'ailleurs nous est garantie par les traités les plus solennels.

« Je ne saurais dire ce que le catholicisme a fait pour ces pauvres sauvages du Haut-Canada, pendant près d'un siècle, alors qu'ils étaient beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui et qu'ils aimaient, en général, à se rappeler les *Robes-Noires*. Le diocèse n'avait point assez d'apôtres pour leur en envoyer. Voici seulement la septième année depuis que M. Proulx, prêtre canadien, rouvrit le premier une Mission indienne, et s'établit dans la Grande-Manitouline. Enfin, après bien des événements, nous que la Providence a appelés, nous voici heureux de ce que la porte nous a été ouverte. Il convient de dire un mot de nos vues, de nos désirs et de nos travaux commencés.

« Sandwich est une paroisse presque entièrement composée de Franco-Canadiens. Elle fut divisée en deux il y a dix-huit ans. Ces deux paroisses, Sandwich et Amhostburg, sont les seules qu'il y ait dans toute cette partie du Haut-Canada qui est un pays de Missions. Sandwich et



a ville du Détroit, capitale de l'état du Michigan, neurent dans l'origine que deux villages sauvages. Les Jésuites y avaient réuni les Hurons catholiques, qui ne descendirent point à Québec après la sanglante catastrophe qui, jointe à la famine, détruisit presque toute cette nation puissante. Le dernier Missionnaire, le P. Pothier, mourut ici en 1781. Ses successeurs furent des prêtres de Québec. Mais déjà vers les dernières années du P. Pothier, presque tous les Hurons étaient partis.

« Cette paroisse, appelée autrefois l'Assomption du Détroit, en nous offrant un ministère important à remplir auprès des catholiques d'origine française et des Irlandais du voisinage, devient le premier poste d'où nous nous élançons au-devant des tribus sauvages qui nous attendent.

« Sandwich est situé à neuf milles du lac St-Clair et à soixante-quatorze du lac Huron, sur la rive gauche du fleuve du Détroit. La première Mission que nous avons fondée est dans une île, à l'entrée du lac St-Clair, appelée l'île-du-Sud ou l'île Walpole. Cette île n'est habitée que par les Indiens. Quoiqu'ils soient un mélange de diverses nations, ces sauvages sont prodigieusement unis dans un esprit de nationalité dont on ne trouve ailleurs aucun exemple. Ils se glorifient d'être les seuls des *Peaux-Rouges* qui soient restés fidèles aux coutumes de leurs ancêtres. Ennemis par conséquent de tout ce qui a l'apparence du christianisme, ils nourrissent et fortifient leur éloignement pour la prière et même pour la civilisation, par les pratiques habituelles de la jonglerie ou magie sauvage. Depuis près d'un an que nous sommes dans l'île Walpole, le Seigneur nous a envoyé bien des épreuves, mais il ne nous a pas laissés sans consolations.

« A vingt-cinq milles de l'île Walpole, près du lac

Huron, est ce qu'on appelle une *Réserve indienne*, c'est-à-dire une certaine étendue de terres que le gouvernement a laissée aux sauvages. Cette réserve est de quatre milles carrés sur la rive gauche du fleuve St-Clair. Les méthodistes y ont une mission établie depuis 1831. Là, tous les ans au mois de septembre ou d'octobre, se renouvellent dans un *camp-meeting* les hurlements et les convulsions de la plus fanatique des sectes. Là, cependant, Dieu nous a aussi donné un petit troupeau de néophytes.

« De Port-Sarnia à la plus grande des îles du lac Huron, appelée Manitoualine ou Manitouline, la distance est d'environ deux cents milles. Cette île appartient aux sauvages. Le nombre de ceux qui l'habitent se monte à onze cents. Il y a cinq villages. Dans un seul, on voit des cabanes bien bâties, une église, une école, des ateliers ; c'est celui où l'église d'Angleterre a réuni tous ses convertis. Ils ne sont pas plus de cent soixante, quoiqu'on donne un logement et d'autres gratifications à quiconque veut se faire protestant. Les catholiques ne reçoivent rien, et cependant ils sont près de sept cents. Vaste, riche et admirablement située pour des sauvages, la Grande-Manitouline pourrait être considérée comme une terre promise, où le Seigneur appelle les tribus algonquines dispersées et errantes. Il semble que leurs infortunes ont fait monter vers le ciel un long cri de détresse qui a touché le cœur de Dieu.

« Depuis 1648, époque où les Jésuites fondèrent leur première Mission à Manitouline, que de changements sur l'un et l'autre hémisphère ! Et la grande île du lac Huron n'a pas changé ! Ses rivages, ses forêts, ont conservé leur beauté primitive, et c'est la vieille race américaine qui l'habite encore. Les brillants steamboats et les hauts

navires de tout genre qui sillonnent le lac Huron, ne l'ont point encore visitée. Elle n'aime et ne reçoit que la petite barque, l'arbre creusé en canot et la nacelle d'écorce.

« Au mois de juillet, époque des *Présents*, vous voyez ces canots arriver par centaines de tous côtés, principalement du lac Supérieur. Bientôt les tentes, les cabanes de joncs, de feuillage, sont élevées, et deux ou trois camps principaux existent sur les bords pittoresques de quelque baie. Vous apercevez bien, ici et là, quelques hommes et des choses qui annoncent la civilisation; mais ce n'est que comme un faible contraste. Le grand spectacle c'est la vie sauvage, en temps de paix et dans ses jours solennels. Alors la *Robe-Noire* peut, comme il lui plaît, se promener autour de ces camps, entrer dans les cabanes, s'asseoir sur la natte du chef; elle peut causer, prêcher, se faire tout à tous, sauvage même pour gagner les sauvages. Une chose néanmoins lui manque, une grande chose! le temps; car aussitôt que la distribution des présents est finie, cette foule se disperse. Cependant on conçoit les heureux résultats que le saint ministère peut avoir dans une réunion si nombreuse.

« L'année dernière, le P. Choné s'y est trouvé avec M. Pronlx. Il venait d'arriver de Sandwich. Depuis lors ce Missionnaire n'a cessé de travailler, non sans quelque succès, auprès de ses chers insulaires catholiques ou infidèles. Manquant presque de tout, il semble n'éprouver d'autre besoin que celui d'avoir des collaborateurs, parce qu'il voit ce qu'on peut espérer et ce qu'on devrait faire. Le Seigneur lui enverra sans doute bientôt des secours spirituels et temporels; son troupeau ira croissant, et la Grande-Manitouline deviendra le centre des Missions que nous avons à fonder. Tel est notre espoir.

« Au sujet de ces Missions à fonder, je dois dire que Mgr l'Evêque du Détroit, d'accord avec celui de Toronto, nous appelle au Sant-de-Ste-Marie où nos Pères avaient jadis une chrétienté florissante. J'ajouterai que le même Prélat nous presse aussi d'aller sur le lac Supérieur, qu'il nous indique l'endroit où nous devons nous établir, et qu'il nous présente, avec quelques néophytes, une foule d'infidèles à qui il ne peut envoyer de Missionnaire. A cette invitation de Mgr l'Evêque du Détroit répondent tous nos désirs; car les Missions dont je viens de parler, importantes par elles-mêmes, le deviendront surtout par celles qui en continueront la chaîne : elles doivent nous conduire bien loin. Quand, sur les bords du lac St-Clair, l'année dernière, nous dressions notre tente, déjà nous songions à la transporter sur le rivage de quelque une des baies du plus grand lac du globe, en face de cette immensité de forêts, de prairies et de lacs, qui s'étend jusqu'aux Montagnes-Rocheuses.

« Cette pensée, ce désir tienner au fond même de notre entreprise et sont impérieusement commandés par les circonstances; et, en effet, les nations indiennes les mieux conservées, les plus nombreuses, sont répandues dans cet immense Ouest qui touche au lac Supérieur. La plupart n'ont jamais eu de Missionnaires catholiques, et depuis assez longtemps elles sont visitées par des prédicants méthodistes. Quand on s'arrête à cette pensée, il n'est pas besoin d'avoir beaucoup de zèle pour sentir ses entrailles émues.

« Je dirai encore une chose : ces sauvages, tels que nous les connaissons, depuis le lac St-Clair jusqu'au lac Supérieur, ont de quoi intéresser vivement quiconque a quelques sentiments apostoliques, non-seulement à cause de leurs grandes infortunes nationales et de leur

misère privée, qui est quelquefois extrême, non-seulement par leur déplorable situation aux yeux de la Foi, mais encore par des qualités estimables qui se révèlent à un sage observateur, par un certain penchant au catholicisme et par l'autorité puissante, paternelle, divine, qu'ils aiment à reconnaître dans la *Robe-Noire*.

« Je sais qu'on a dit : Le sauvage est, dans l'espèce humaine, au dernier degré. Mais cette proposition, à cause de sa généralité et dans le sens qu'on lui donne ordinairement, est fausse. Car l'Indien a son type de beauté physique assez remarquable : on en est quelquefois singulièrement frappé. Or, est-ce là tout ce que Dieu lui aurait donné? Est-ce là tout ce qu'on admire dans un guerrier de la race rouge? Si les formes et les manières peu attrayantes ne sont pas un signe de l'absence des belles qualités de l'esprit et du cœur, pourquoi les habitudes de la forêt le seraient-elles? Il faut qu'on apprenne à mieux juger les sauvages.

« On dit encore : L'Indien n'est pas ce qu'il fut autrefois. — Dans le conseil de guerre et sur le champ de bataille, cela est vrai; mais, s'il a moins de sagesse et de valeur, il a aussi moins de fourberie et de férocité. On peut dire qu'il n'est pas méchant. Ses défauts ont été singulièrement affaiblis et ses bonnes qualités ne sont pas éteintes. Le sauvage est un véritable enfant. Toute éducation ne lui convient pas. Vouloir l'élever et le civiliser comme un Européen, c'est presque vouloir changer la couleur de sa peau.

« Seule, l'Eglise catholique, cette sage et tendre mère de tous les habitants du globe, sait donner à chaque peuple, comme à chaque individu, ce qu'il lui faut pour cette vie et pour l'autre. Elle peut, modifiant la nature et les habitudes de l'Indien, le rendre chrétien

servent et heureux, sans qu'il cesse d'être sauvage. Au contraire, moins il aura de rapports avec l'habitant des cités, plus sa régénération sera aisée et durable.

« Voilà pourquoi la Grande-Manitouline nous paraît être un refuge, un sanctuaire pour nos sauvages. Dans cette île, loin des sectes et des vices des hommes civilisés, loin des marchands et sur tout des vendeurs de boissons enivrantes, nous avons l'espoir de recueillir un bon nombre de ces pauvres enfants de la forêt, que poursuit, jusque dans leurs plus éloignées et leurs plus âpres solitudes, cette cruelle civilisation qui les a dispersés et presque anéantis.

« Ici, une pensée se présente bien naturellement. Voilà donc à quel degré de misère et d'abaissement sont descendus les maîtres de ce riant et magnifique pays ! Sans doute une parole de châtiment et de mort fut envoyée d'en haut contre ces nations barbares : elle a eu son accomplissement. Mais la miséricorde suit la justice ; le Seigneur a pitié de ceux qui souffrent, et un jour arrive où il a surtout pitié des peuples sur lesquels son bras s'est appesanti, et qui n'existent plus que dans quelques restes dispersés et mourants.

« Ces restes, d'ailleurs, appartiennent à l'Eglise, puisqu'elle acheta, il y a deux siècles, cette nouvelle terre, au prix des sueurs et du sang de ses Missionnaires. Alors, autour de ces lacs et de ces forêts immenses, elle recueillit de belles prémices. Nous le disons même aux sauvages païens ou protestants : « Vos pères furent catholiques. » Ils nous écoutent, et il y a parmi eux assez de souvenirs pour que ce fait ne soit pas contesté, assez d'intelligence pour qu'il soit compris.

« Par conséquent, dans ceux qui furent autrefois ici le peuple de Dieu, toute cette postérité sauvage doit trou-

ver des bénédictions. C'est notre pensée, c'est notre espoir, et c'est aussi un encouragement accordé à notre faiblesse. Car, aussi bien que nos néophytes, nous avons besoin de nous rappeler le passé et d'y voir nos pères. Il est vrai que, par la comparaison, ce passé nous humilie et pourrait nous abattre; mais aussi, sous tant d'autres rapports, il est bien propre à nous donner des forces.

« Que Dieu soit béni! Il a daigné nous appeler, et nous sommes venus avec joie et confiance; nous avons commencé cette œuvre de salut, et nous la continuons, animés des mêmes sentiments, parce que nous comptons sur les grâces si puissantes de l'Eglise, sur celles de notre vocation spéciale, et sur les prières que fait pour nous l'Association, véritable miracle de Providence opéré pour être un nouveau et puissant auxiliaire du miracle toujours subsistant de la propagation de la foi.

« J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect et la plus vive reconnaissance, Messieurs,

« Votre très-humble et obéissant serviteur,

« P. CHAZELLE. »

## COLOMBIE.

*Extrait d'une lettre de M. Bolduc, Missionnaire apostolique, à M. Cayenne.*

Cowlitz, le 15 février 1844.

« MONSIEUR,

« Voilà près d'un an que je n'ai pas eu la satisfaction de pouvoir vous écrire. Depuis cette époque j'ai fait encore, parmi nos sauvages, de nouvelles excursions dont je me propose de vous rendre compte, après vous avoir dit quelques mots sur les vastes solitudes que nous évangélisons.

« D'après les rapports des premiers navigateurs anglais qui visitèrent les côtes de l'Amérique, au nord du fleuve Colombia, il paraît que le territoire portant le même nom fut anciennement découvert et habité par des Espagnols; l'on voit encore aujourd'hui des ruines en briques, restes de ces premiers établissements, formés dans la vue d'attirer les nations sauvages à la connaissance de l'Evangile. Parmi les indigènes on a trouvé ici des reliques attestant ce fait; un crucifix de cuivre, tout usé, est de temps immémorial au pouvoir d'une tribu. Comment, par qui fut-il apporté? voilà ce qu'elle ne peut dire. C'est très-



probablement vers le temps où ils s'emparèrent de la Californie, que les Espagnols formèrent un établissement sur l'île Vancouver, séparée de la terre-ferme par le détroit de Juan de Fuca. Gray découvrit le fleuve Columbia; Vancouver le remonta jusqu'à la pointe où est bâti le fort qui porte son nom, et prit possession du pays environnant.

« La vaste contrée qui s'étend entre les Montagnes-Rocheuses et l'Océan pacifique, se divise en deux zones distinctes par leur climat, par leur aspect, par leurs productions; la ligne de séparation court parallèlement aux rivages de la mer du sud, dont elle se tient éloignée d'environ deux cents milles. Moins boisée que les régions de l'ouest, la partie orientale s'élève par plateaux, dont les plus éloignés servent de base aux monts Hood, Sainte-Hélène, Reignier et Baker. Les cimes de ces montagnes s'élancent dans les airs à une hauteur de quinze à seize mille pieds, et sont couronnées de neiges éternelles. L'année dernière, les monts Baker et Sainte-Hélène sont devenus volcaniques; et même depuis quelques mois, le premier a éprouvé des changements considérables de forme, du côté où se trouve le cratère. Dans la zone orientale, le climat est sec et sain; en hiver comme en été la pluie y est très-rare; la neige ne s'élève jamais à plus d'un pied. On n'y voit ni marais ni plaines inondées par les grandes eaux; point de brumes; aussi les fièvres n'y sont pas connues.

« Dans la partie inférieure, depuis octobre jusqu'en mars, les pluies sont presque continuelles; des nuages épais, dont l'atmosphère est constamment chargée, cachent le soleil pendant des semaines entières, et il n'est pas rare de passer jusqu'à quinze jours sans qu'on puisse l'apercevoir. Cependant, dès qu'il peut se faire jour à travers les vapeurs, il répand aussitôt dans l'air une chaleur

douce et vivifiante. Cet hiver a été tout à fait remarquable par le peu de pluie que l'on a eu ; pendant une grande partie de février et vers le commencement de mars le temps a été magnifique ; c'était comme au mois de mai ; l'herbe croissait dans les prairies , les fraisiers étaient en pleine floraison.

« En mars, les pluies sont plus rares ; un soleil ardent réchauffe la nature, qui se pare d'une verdure naissante. Le blé semé en automne, peut déjà en avril rivaliser de beauté avec celui qu'on voit dans le Canada au mois de juin. Dès lors et pour tout l'été, temps clair et fortes chaleurs. Quelquefois cependant d'épais nuages s'amoncellent ; on dirait qu'ils vont se fondre en torrents de pluie ; mais bientôt ils se dissipent sans avoir fait entendre de coups de tonnerre , sans même donner la moindre ondée, que les moissons paraissent désirer si ardemment.

« Dans le mois de juin, les rivières gonflées par la fonte des neiges sur les montagnes, inondent les plaines basses, et augmentent encore les dépôts d'eau croupissante formés par les pluies d'hiver. Les vapeurs qui s'en élèvent sous un soleil brûlant , occasionnent ou entretiennent les fièvres tremblantes, plus fréquentes dans les années où les rivières ont été plus débordées.

« Cette maladie règne dans presque tout le pays depuis la fin d'août jusqu'à la mi-octobre. Il est généralement assez rare que ceux qui en sont une fois atteints, ne le soient pas plusieurs années de suite ; et comme je l'ai eue cette année pendant plus d'un mois, j'ai tout lieu de craindre encore pour l'avenir quelques nouveaux accès.

« Vous ne sauriez croire combien ont été épouvantables les ravages que ces fièvres ont portés parmi les nom-

breuses tribus qui habitaient autrefois les bords du Columbia. Il suffit de dire qu'on a trouvé de gros camps indiens entièrement détruits par ce fléau. Quand les sauvages se sentaient attaqués, ils allaient sans perdre de temps se précipiter dans les eaux froides des rivières, et ils mouraient sur-le-champ. Les blancs, avec les soins convenables, n'en meurent jamais.

« Il me semble que l'année dernière, je vous ai annoncé que je devais faire une Mission dans Puget-Sound, et pénétrer, si je pouvais, jusque dans l'île Vancouver; cette Mission a eu lieu et je vais vous en dire quelques mots.

« Pour parvenir à mon but, il eût été peut-être dangereux de pénétrer seul dans la grande île Vancouver; aucun prêtre ne s'y était encore montré, et les sauvages de cet endroit ne sont pas encore bien familiarisés avec les blancs. Or, en ce temps-là, l'honorable compagnie de la baie d'Hudson se préparait à aller bâtir un fort à l'extrémité sud de cette île. M. Douglas qui devait diriger cette expédition m'invita généreusement à prendre passage à bord de son vaisseau. J'acceptai bien volontiers ses offres, et je quittai Cowlitz le 7 mars pour me rendre à Skwally.

« Le steamboat *le Beaver* (le Castor) nous attendait depuis quelques jours; cependant, comme il y avait plusieurs préparatifs à faire pour le voyage, nous ne montâmes à bord que le 13 au matin. Après avoir marché toute la journée du 13, nous ancrâmes dans un remous formé par une pointe de l'île Whidbey, appelée Pointe-Perdrix. Des lignes furent aussitôt préparées, et, pendant la veillée, nous eûmes le plaisir de prendre, pour le dîner du lendemain, une grande quantité d'excellents poissons, assez semblables pour la forme et pour le goût

à la morue du Canada; j'en ai remarqué plusieurs de quatre pieds de long.

« Les eaux de la baie de Puget sont richement peuplées. Le saumon y abonde, c'est la plus grande ressource des indigènes. Dans les mois de juillet, d'août et de septembre surtout, ils en prennent à ne savoir qu'en faire. On trouve ici une espèce de poisson bien plus petit que ceux dont je viens de parler, et qui paraît être particulier à la côte du Nord-Ouest. On le voit remonter les rivières au printemps en quantité prodigieuse. Il contient une telle abondance de graisse, que quand il a été pris dans la bonne saison et qu'il est un peu sec, on peut l'allumer par le bout de la queue et il brûle comme une chandelle jusqu'à la tête. Les sauvages en font une excellente huile qui leur sert à assaisonner leurs aliments.

« Le 14, de bon matin, nous levâmes l'ancre et dirigeâmes notre course vers l'entrée du détroit de Juan de Fuca. Nous allâmes à terre, et, après avoir visité un petit camp de sauvages de la grande tribu des Klalams, nous nous portâmes sur la pointe sud de l'île Vancouver. Il était à peu près quatre heures du soir, lorsque nous y arrivâmes. Nous n'aperçûmes d'abord que deux canots; mais ayant tiré deux coups de canon, nous vîmes les indigènes sortir de leurs retraites et entourer le steamboat. Le lendemain, les pirogues arrivèrent de tous côtés. Je descendis alors à terre avec le commandant de l'expédition et le capitaine du vaisseau; cependant ce ne fut qu'au bout de quelques jours, c'est-à-dire lorsque j'eus des preuves non équivoques des bonnes dispositions des Indiens que je me rendis à leur village, situé à six milles du port, au fond d'une charmante petite baie.

« Comme presque toutes les tribus d'alentour, celle-ci possède un petit fort en pieux d'environ cent cinquante

pieds carrés. On se fortifie ainsi pour se mettre à l'abri des surprises des Yongletats, tribu puissante et guerrière, dont une partie campe sur l'île Vancouver elle-même; le reste habite sur le continent, au nord de la rivière Fraser. Ces féroces ennemis tombent ordinairement de nuit sur les villages qu'ils veulent détruire, massacrent autant d'hommes qu'ils peuvent, et prennent les femmes et les enfants pour esclaves.

« A mon arrivée, toute la tribu, hommes, femmes et enfants, se rangea sur deux lignes pour me donner la main, cérémonie que ces sauvages n'omettent jamais. Je les assemblai tous dans la plus grande loge, celle du chef; et là je leur parlai de l'existence d'un Dieu créateur de toutes choses, des récompenses qu'il promet aux bonnes actions, et des châtimens éternels dont il punira le crime. Mes instructions furent souvent interrompues par les harangues de mes auditeurs. En voici une que j'ai crue propre à vous intéresser. Au milieu de la foule je vis un homme d'environ trente ans qui se leva précipitamment et me dit : « Chef (1), écoute-moi. Il y a bien dix  
« ans, j'ai entendu dire qu'il y avait un maître en haut  
« qui n'aimait point le mal, et que ; parmi les Français,  
« il se trouvait des hommes qui apprenaient à connaître  
« ce maître. J'ai aussi entendu dire qu'il viendrait un  
« jour de ces hommes-là sur nos terres. Depuis ce temps,  
« mon cœur, qui auparavant était très-méchant, est  
« devenu bon; je ne fais plus de mal. Maintenant que  
« tu es arrivé chez nous, tous nos cœurs sont contents. »

« Un jour que je leur parlais du baptême et que je leur

---

1) Ils donnent généralement le nom de chef, dans leur langue *sidié*, à tout personnage de distinction.

disais que déjà plusieurs nations avaient fait régénérer leurs enfants, un vieillard se leva et me dit : « Tes paroles sont  
 « bonnes ; mais on nous a rapporté que ceux qui ont été  
 « baptisés chez les Kwaitlens et les Kawitshins (à la rivière  
 « Fraser) sont morts presque aussitôt ; cependant, comme  
 « tu dis que c'est une bonne chose, nous te croyons.  
 « Puisque l'eau sainte leur fera voir le maître d'en haut  
 « après leur mort, baptise tous ceux de notre camp ; fais-  
 « leur cette charité, car ils meurent presque tous. » Je  
 leur promis que je reviendrais, le dimanche, pour conférer  
 ce sacrement et que tous devaient s'y trouver.

« Cependant le bruit de mon arrivée s'étant répandu, plusieurs nations voisines arrivèrent en masse. »

« Le 18, qui était un samedi, fut employé à la construction d'une espèce de vaste reposoir pour célébrer à terre le jour du Seigneur. M. Douglas me donna plusieurs de ses hommes pour m'aider dans cet ouvrage. De longues branches de sapin formèrent les côtés de cette chapelle agreste, et les tendelets du steamboat, la couverture.

« Le dimanche au matin, plus de douze cents sauvages des trois grandes tribus Kawitshins, Klalams et Isamishs étaient rassemblés autour du modeste temple. Notre commandant n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer à rendre la cérémonie imposante ; il me donna liberté entière de choisir à bord tout ce qui pouvait servir de décoration. Lui-même, il assista à la messe, ainsi que quelques Canadiens et deux dames catholiques. Ce fut au milieu de ce concours nombreux que, pour la première fois, nos saints Mystères furent célébrés sur cette plage depuis tant d'années en proie aux abominations de l'enfer. Fasse le ciel que le sang de l'Agneau sans tache ende cette terre fertile, et lui donne de produire une abondante moisson.

« Ce jour étant celui que j'avais fixé pour le baptême des enfants, je me rendis au village principal, accompagné de toute la foule qui avait assisté au service divin. En arrivant, il fallut encore donner la main à plus de six cents personnes. Les enfants furent disposés sur deux lignes au bord de la mer ; je leur distribuai à chacun un nom, écrit sur un petit bout de papier, et je commençai la cérémonie. Il pouvait être environ dix heures du matin, et lorsque j'eus fini il était presque nuit. Alors, je comptai les nouveaux chrétiens et j'en trouvai cent deux. J'étais épuisé de fatigue, et néanmoins je dus faire encore plus de deux lieues à pied pour revenir au steamboat.

« Suivant le plan de voyage tracé avant notre départ, nous ne devons rester ici que quelques jours, et poursuivre ensuite notre course de fort en fort, jusqu'à l'établissement des Russes à Sitka ; mais le petit navire qui portait les provisions destinées aux divers établissements de la côte, était attendu de jour en jour et n'arrivait point. Ce retard me contrariait beaucoup. M. le Grand-Vicaire m'avait dit que son intention était d'établir, au commencement de l'été, une Mission dans l'île Widbey, et que je devais en faire partie. Voyant donc qu'à la suite de la caravane, je ne pourrais pas être de retour assez tôt pour remplir ses vues, je me décidai à revenir sans délai sur mes pas. J'achetai un canot, et, ayant engagé le chef des Isamishs et dix de ses gens à me conduire directement à l'île Widbey, je quittai Vancouver le 24 de mars, emportant avec moi les plus vifs sentiments de reconnaissance pour tous les égards du commandant de l'expédition et du capitaine Brotchie, dont j'avais en tant à me louer pendant la traversée des îles Sandwich au fort George.

« La mer était bien calme, mais le temps était couvert

d'une brume épaisse. Par précaution, j'avais pris un compas, sans quoi je me serais indubitablement égaré, ayant une traversée de vingt-sept milles à faire. Le premier jour nous atteignîmes une petite île qui se trouve entre l'extrémité de Vancouver et le continent. Nous y passâmes la nuit. Mes Indiens qui avaient tué un loup marin d'un coup de fusil, firent grand festin le soir. Vous ne sauriez croire combien un sauvage peut manger dans un seul repas ; mais, s'il est vorace dans l'abondance, il sait aussi jeûner plusieurs jours de suite, sans en éprouver beaucoup de fatigue.

« Le 25, il faisait une forte brise du Nord-Ouest ; mes rameurs avant de s'éloigner du rivage, montèrent sur une colline pour reconnaître si la mer était bien grosse au milieu du Détroit. Ils furent assez long-temps à se décider. Enfin ils dirent qu'avec l'aide d'une voile on pourrait se tirer d'affaire. Un mât fut donc préparé, une couverture servit de voile, et nous voilà à la merci des flots. Vers trois heures de l'après-midi, nous abordâmes à l'île Widbey, non sans avoir couru quelque danger.

« Un grand nombre de sauvages Klalams et Skadjâts vinrent me recevoir sur le bord de la mer. Je connaissais de réputation le premier chef des Skadjâts et je demandai à le voir : on me répondit qu'il était parti depuis deux jours pour l'île Vancouver, afin de m'y rencontrer. A sa place, on me présenta ses deux fils. L'un d'eux, en me serrant la main, me dit : « Mon père Netlam n'est pas ici, il est allé à Kamosom (nom de la pointe sud de l'île Vancouver) pour t'y voir ; mais s'il apprend que tu es ici, il va revenir à la course. Il sera bien content si tu restes parmi nous, car il est fatigué de dire la messe tous les dimanches et de prêcher à ses gens ! » J'ai su plus tard que sa messe consistait à expliquer aux



sauvages de sa tribu l'échelle chronologico-historique de la religion, à faire force signes de croix et à chanter quelques cantiques avec le *Kyrie, eleison*.

« Je dressai ma tente près de la croix que M. Blanchet avait plantée dans cette île en 1840, lorsqu'il y aborda pour la première fois. Le lendemain, tout le camp des Skadjâts se rendit près de moi pour entendre la parole de Dieu. Pour vous donner une idée de la population de cette tribu, il suffit de vous dire que je donnai la main à une file de six cent cinquante personnes, et ce n'était pas tout; plus de cent cinquante Indiens qui avaient passé la nuit près de ma tente, n'étaient point de ce nombre, et presque tous les vieillards, les femmes âgées et beaucoup d'enfants étaient restés dans leurs cabanes. Après l'instruction, plusieurs cantiques furent chantés avec un tonnerre de voix étourdissant.

« Plusieurs parents m'avaient prié de baptiser leurs enfants; je me rendis au village et demandai qu'on me présentât tous les jeunes Indiens, au-dessous de sept ans, qui n'avaient pas encore reçu la grâce de la régénération. Aucun d'eux ne fut oublié; ils étaient au nombre de cent cinquante. Cette fois, la cérémonie eut lieu dans une petite prairie, entourée de hauts sapins séculaires. Il n'était pas midi lorsque je commençai et je ne finis qu'au coucher du soleil. J'étais mort de fatigue; le ciel avait été sans nuages et le soleil ardent, ce qui m'avait causé un violent mal de tête. De plus, un bien mince déjeuner que j'avais pris de bon matin, dut me soutenir jusqu'à la nuit close.

« Le 27, le chef des Skadjâts me déclara qu'il ne convenait point que je fusse logé dans une maison de toile (sous une tente): « C'est pourquoi, ajouta-t-il, demain  
« tu me diras où tu veux que nous te construisions une

« demeure, et tu verras combien ma parole est puissante  
 « quand je parle à mes gens. » Voyant la bonne volonté  
 de ce chef, je lui indiquai une petite éminence, et aussitôt  
 je vis arriver plus de deux cents travailleurs; quelques-uns  
 avaient des haches et étaient destinés à couper le bois; les  
 autres devaient le charrier sur leurs épaules. Quatre des plus  
 habiles se mirent en devoir d'ajuster la charpente. En deux  
 jours tout fut terminé, et je me trouvai installé dans une  
 maison de vingt-huit pieds de long sur vingt-cinq de large.  
 Bien entendu que le bois était brut; mais le toit était couvert  
 en écorce de cèdre, et l'intérieur revêtu de nattes de jonc.  
 Pendant toute la semaine, je fis plusieurs instructions à ces  
 sauvages, et leur appris des cantiques; car, avec eux, si on  
 ne chante pas, les meilleures choses ne valent rien; il leur  
 faut du bruit.

« J'avais terminé les exercices de la Mission, lorsqu'arrivèrent  
 plusieurs sauvages du continent. Dès qu'ils m'aperçurent, ils  
 se jetèrent à genoux près de moi, et s'exprimèrent ainsi :  
 « Prêtre, voilà quatre jours que nous sommes  
 « en chemin pour te venir voir, nous avons marché la  
 « nuit comme le jour et presque sans manger. Maintenant  
 « que nous te voyons, nos cœurs sont dans une  
 « grande joie. Aie donc pitié de nous; nous avons  
 « pris qu'il y a un maître en haut, mais nous ne savons pas  
 « lui parler. Viens chez nous, tu baptiseras nos enfants  
 « comme tu as baptisé ceux des Skadjâts. » J'étais attendri  
 par ces paroles. Assurément, je n'aurais fait aucune  
 difficulté de les suivre dans leurs forêts; mais je n'avais  
 que peu de jours pour me rendre à Skwally où j'étais  
 annoncé. Il fallut partir.

« Je quittai ces bons Indiens le 3 d'avril. Pendant mon  
 séjour au milieu d'eux, je n'ai éprouvé que des con-

solutions. Ce sont eux qui m'ont nourri, et bien certainement ils sont allés au delà de mes désirs.

« Vous voyez, Monsieur, par cette relation que les sauvages de la baie de Puget montrent assez de zèle pour la religion; cependant ils ne comprennent guère l'étendue de ce mot. S'il ne s'agissait que de savoir quelques prières et de chanter des cantiques pour être chrétien, il n'y en aurait pas un qui ne voulût le devenir. Mais il est un point capital qui les retient, c'est la réforme des mœurs. Aussitôt qu'on touche cette corde, leur ardeur se change en indifférence. Les chefs ont beau faire à ce sujet de véhémentes harangues à leurs gens, quelle impression peuvent-ils produire, eux qui sont les plus coupables! Je ne me défie nullement de la Providence; mais on peut dire, sans trop s'exposer à commettre d'erreur, que nos principales espérances ne reposent pas sur les tribus qui habitent les bords de l'Océan, ou qui sont fixées à l'embouchure des nombreuses rivières qui s'y jettent.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble serviteur,

« J.-B.-Z. BOLDOC, *Miss. apost.* »

---

*Extrait d'une lettre du P. de Smet, de la compagnie de Jésus, à M. de Smet, son frère, à Gand (1).*

Sainte-Marie du Wallamette, 9 octobre 1844.

« MON CHER FRÈRE ,

« C'est après une navigation de près de huit mois que, le 28 juillet, nous découvrîmes les côtes de l'Orégon. Oh ! quelle joie alors ! quels transports d'allégresse ! quelles actions de grâces dans nos cœurs et sur nos lèvres ! Tous, nous entonnâmes l'hymne de la reconnaissance, le *Te Deum* ; mais à peine nous étions-nous livrés aux premiers sentiments de bonheur, que l'idée de nouveaux périls à affronter vint renouveler toutes nos inquiétudes : nous approchions du *Colombia*. L'embouchure de ce fleuve est d'un accès difficile et dangereux, même pour les marins pourvus de bonnes cartes ; et nous savions que notre capitaine, n'ayant pu en aucune manière s'en procurer, ne connaissait pas les rochers et les brisants, qui rendent

---

(1) On sait que les PP. De Smet & Vercreyssa, accompagnés de quatre autres membres de la même Compagnie et de six sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, quittèrent le port d'Anvers le 12 décembre 1843 pour se rendre aux *Montagnes-Rochouses*. Le navire l'*Infatigable* qui les portait, après avoir traversé l'Océan Atlantique, doublé la pointe méridionale de l'Amérique du sud et remonté l'Océan Pacifique, arriva le 28 juillet 1844 en vue des côtes de l'Orégon, et le 5 août suivant il mouilla au fort *Yancouver* situé sur la rive du fleuve *Colombia*.

l'entrée du fleuve presque infranchissable dans la saison où nous étions.

« Nous aperçûmes bientôt le cap *Désappointement*, qui semble indiquer aux voyageurs la route qu'ils doivent suivre. Comme il était déjà tard, le capitaine prit la résolution de virer de bord, pour éviter les côtes pendant la nuit. Pendant que le vaisseau s'éloignait de la terre ferme, nous considérions de loin les hautes montagnes et les vastes forêts de l'Orégon. Çà et là, nous vîmes s'élever la fumée des cabanes de nos sauvages. A cette vue une foule de sentiments s'emparèrent de notre âme; les redire ici ne me serait pas possible. Il faut avoir été dans notre position pour comprendre ce que nous sentîmes alors; notre cœur palpitait de joie à l'aspect de ces pays immenses, où se trouvent tant d'âmes abandonnées, naissant, vieillissant et mourant dans les ténèbres de l'infidélité, faute de Missionnaires; malheur auquel nous allions mettre un terme, sinon pour tous, du moins pour un grand nombre.

« Le 29, tous les Pères célébrèrent le saint Sacrifice; nous voulions faire une dernière violence au ciel. Le commencement de ce jour fut sombre, nos esprits l'étaient aussi; vers dix heures le temps s'éclaircit et nous permit d'approcher, avec précaution, de cette vaste et affreuse embouchure du Colombia. On ne tarda pas à découvrir d'énormes brisants, signe certain d'un banc de sable de plusieurs milles d'étendue. Les écueils traversent le fleuve dans toute sa largeur, et présentent une barre qui semble en interdire l'entrée. Cette vue nous jeta vraiment dans la consternation; on sentait qu'il était inutile de tenter le passage, et qu'infailliblement nous y trouverions notre perte.

« Dans cette triste situation, que faire, que devenir, où aller?.....

« Le 30, le capitaine se trouvant au haut du mât pour faire quelques découvertes, aperçut un navire qui longeait le cap pour sortir du fleuve. On ne le vit que peu de temps, car il alla jeter l'ancre derrière un rocher, en attendant le vent favorable. Nous conjecturâmes alors que le fleuve était encore praticable, et nous espérâmes pouvoir nous diriger sur la course de ce navire.

« Vers trois heures, le capitaine envoya le lieutenant avec quatre matelots pour sonder les brisants et chercher une voie pour entrer le lendemain, 31 juillet, jour de la fête de saint Ignace : cette heureuse coïncidence ranima nos espérances et releva nos courages. Nous attendions tout de la protection de notre fondateur, et nous le priâmes, avec toute la ferveur dont nous étions capables, de ne pas nous abandonner dans ce péril extrême. Ce devoir rempli, on n'eut rien de plus pressé que d'aller sur le tillac, pour découvrir la chaloupe montée par le lieutenant. Vers les onze heures, elle rejoignit l'*Infatigable* ; les visages tristes et découragés des matelots nous annonçaient de mauvaises nouvelles, on n'osait les interroger... Cependant le lieutenant dit au capitaine qu'il n'avait pas trouvé d'obstacles, et que la veille, à onze heures du soir, il avait traversé la barre avec cinq brasses d'eau (30 pieds). Alors on déploya les voiles, et l'*Infatigable* s'avança à la faveur d'une légère brise. Le ciel était pur, le soleil brillait de tout son éclat, depuis longtemps nous n'avions pas eu une aussi belle journée.

« Il ne manquait plus, pour la rendre la plus belle de notre voyage, que l'heureuse entrée dans le fleuve. A mesure qu'on approchait, tous redoublèrent leurs prières, chacun se recueillait et se tenait prêt à tout événement. Cependant le vigilant et courageux capitaine ordonna de jeter le plomb. Un matelot s'attache au dehors du vaisseau

et sonde; on entend le cri : 7 brasses. De cinq en cinq minutes le cri se renouvelle; puis 6 brasses... 5 brasses... le nombre diminuait toujours. On devine combien chaque cri devait faire palpiter nos cœurs. Mais quand on cria 3 brasses, tout espoir s'évanouit; car c'était le minimum de l'eau nécessaire au navire. On crut un instant que le vaisseau allait se briser contre les récifs. Le lieutenant dit au capitaine : « *Nous sommes entre la vie et la mort; mais il faut avancer.* »

« Le Seigneur voulait mettre notre foi à l'épreuve, il n'avait pas résolu notre perte. Le cri de 4 brasses se fait entendre, on respire, on prend courage; mais le danger n'était pas passé. Nous avons encore deux milles de brisants à franchir. Un second cri de 3 brasses vint de nouveau nous remplir d'épouvante. Le lieutenant dit alors au capitaine : « *Nous nous sommes trompés de route.* » — *Bah!* reprit le capitaine, *ne voyez-vous pas que l'Infatigable passe partout? Avancez...* Le Ciel était pour nous! Sans lui, ni l'habileté du capitaine, ni la bonté du navire, ni l'activité de l'équipage n'eussent pu nous préserver d'une perte certaine. Nous étions à plus de cent mètres de la bonne voie, au milieu du canal du Sud, que jamais vaisseau n'avait traversé. Quelques moments après, nous apprimes d'une manière positive que nous avions échappé comme par miracle.

« En effet, notre vaisseau avait pris, d'abord, une bonne direction à l'entrée du fleuve; mais à peu de distance de son embouchure, le Colombia se divise en deux branches formant comme deux canaux; l'un au Nord, non loin du cap *Désappointement*, est celui que nous devons suivre; l'autre, au Sud, n'est point fréquenté, à cause des brisants qui en barrent l'entrée, et sur lesquels nous avons passé les premiers et probablement les derniers. Nous

sûmes encore que le gouverneur du fort *Astoria*, nous ayant aperçus depuis deux jours, s'était rendu à l'extrémité du cap avec quelques sauvages et que, pour nous attirer de ce côté, il avait allumé de grands feux, élevé un drapeau et tiré quelques coups de fusil. Nous avons, il est vrai, remarqué ces signaux; mais nul d'entre nous n'en avait compris le motif. Dieu sans doute voulait nous montrer qu'il est assez puissant pour nous exposer au danger et nous en retirer ensuite sains et saufs. Que son saint nom soit béni! gloire aussi à saint Ignace qui a protégé visiblement ses enfants le jour de sa fête.

« Vers quatre heures et demie, un canot se dirigea vers nous; il était monté par des sauvages *Clelops*, ayant à leur tête un Américain établi sur les côtes; leurs cris étonnèrent beaucoup nos Pères et les sœurs de Notre-Dame. Nous ne pûmes distinguer que le mot *Catche* qu'ils répétaient à l'infini. On leur fit signe d'approcher, et le capitaine leur permit de monter à notre bord. Aussitôt l'Américain m'aborde et m'expose le danger que nous avions couru; il ajoute qu'il avait voulu venir à notre secours, mais que les sauvages, voyant le péril, n'avaient pas osé s'y exposer.

« De leur côté, les Indiens nous racontaient par signes quelles avaient été leurs craintes, comment à chaque instant ils s'attendaient à voir le navire renversé et brisé; ils avaient pleuré, et déchiré leurs vêtements, sûrs que, sans l'intervention du Grand-Esprit, nous n'eussions jamais échappé au péril. En vérité, ces braves sauvages ne s'étaient pas trompés. C'est le témoignage de tous ceux qui connaissent l'histoire de notre passage; ils ne cessent de nous en féliciter, comme d'une chose unique et merveilleuse.

« La seconde visite, que nous reçûmes à bord, fut celle



de quelques *Tchinouks*, peuplade établie dans l'immense forêt qui s'étend sur la rive septentrionale du fleuve. Les *Clapsops* occupent la rive méridionale, et forment une population d'environ cent cinquante hommes. Les *Tchinouks* habitent trois grands villages au delà de la forêt ; ces deux nations, quoique voisines, sont ennemies l'une de l'autre. Les hommes s'enveloppent d'une couverture pour paraître devant les blancs. Ils mettent toute leur vanité dans leurs colliers et leurs pendants d'oreilles ; ils donneraient tout ce qu'ils possèdent pour s'en procurer. Ces sauvages se mettent extrêmement à leur aise ; il faut être très-réservé avec eux, afin d'empêcher la trop grande familiarité. Il leur suffit qu'on ne les chasse point ; contents pour lors, ils n'exigent pas qu'on s'occupe autrement d'eux ; ils sont d'un naturel paisible, leur physionomie ne diffère en rien de celle des peuples civilisés ; ils sont robustes et bien faits ; trouvant facilement de quoi satisfaire à leurs besoins, ils mènent pour la plupart une vie fainéante et oisive ; leur unique occupation est la pêche et la chasse. Le saumon abonde dans leurs fleuves, et le gibier dans leurs forêts. Après s'être pourvus chaque jour de ce qui leur est nécessaire, ils se couchent au soleil des heures entières, sans bouger. Ils vivent du reste dans l'ignorance la plus grossière de la religion.

« Le lendemain matin nous vîmes une chaloupe qui s'efforçait de nous rejoindre ; elle portait M. Burney, le même qui les jours précédents s'était, du haut du cap, si vivement intéressé à notre sort. Il nous aborda avec toute la bienveillance possible ; c'est à lui que la garde du fort *Astoria* est confiée ; il y fait sa résidence avec sa famille, et il était chargé, de la part de son épouse et de ses enfants, de nous inviter à descendre chez lui, pour leur procurer le plaisir de nous voir. Persuadé qu'après un si long sé-

jour sur mer, cette visite serait très-agréable à chacun de nous, j'y consentis. Pendant que cette honorable famille nous préparait à dîner, nous fîmes une petite excursion dans la forêt voisine. Nous y admirâmes des sapins d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. Il n'est pas rare d'en rencontrer de deux cents pieds de haut sur quatre pieds et demi de diamètre. On nous montra un tronc de sapin qui avait quarante-deux pieds de circonférence. Après une course de deux heures, M. Burney nous reconduisit au fort.

« Dans une seconde promenade, plusieurs d'entre nous admirèrent des tombeaux de sauvages. Le corps du défunt est placé dans une espèce de canot, fabriqué d'un tronc d'arbre; on le couvre de nattes ou de peaux, puis on le suspend à un arbre, ou on l'expose sur les bords de la rivière. Nous vîmes jusqu'à douze tombeaux semblables, réunis dans un même endroit; ils se trouvent ordinairement dans des lieux de difficile accès, afin d'être ainsi plus à l'abri des animaux féroces. Non loin de ce cimetière, un de nos Pères plus curieux que les autres, ayant aperçu à l'écart le museau d'un ours qui n'avait pas l'air trop apprivoisé, s'en revint saisi d'une panique assez plaisante.

« Le 2 août, je résolus de devancer mes compagnons au fort *Vancouver*, pour informer le Rév. M. Blanchet de notre heureuse arrivée. Du reste, voici pour nos Pères ce qui concerne le reste de leur voyage : le 3 et le 4, la marche du navire fut retardée faute de vent; d'un coup d'œil on pouvait apercevoir le chemin qu'on avait fait en trois jours. Vers le soir une légère brise se leva et permit de continuer la route. Au bout de quelques heures, on fut au delà des écueils qui se prolongent l'espace de six lieues. Cette distance une fois parcourue, on peut tenir

constamment le milieu du fleuve; il s'y trouve toujours une quantité d'eau suffisante, mais les nombreuses sinuosités exigent une manœuvre continuelle.

« Ici la rivière est des plus belles : surface unie comme un cristal, courant intercepté à la vue par le rétrécissement du lit et des rochers, mugissement sourd des chutes et des cascades; rien n'est plus varié ni plus agréable que le *Colombia*. On ne se lasse pas d'admirer la richesse, la variété et la beauté des sites, que la nature offre dans ces régions solitaires; des forêts vierges bordent les deux rives, dans presque toute leur longueur; elles sont couronnées de montagnes également boisées. En remontant le *Colombia*, on rencontre çà et là d'assez larges baies, au milieu desquelles de jolies petites îles, semées sur les flots comme des groupes de fleurs et de verdure, présentent un coup d'œil charmant; c'est ici que les artistes devraient venir étudier leur art, ils y trouveraient les vues les plus pittoresques et les plus gracieuses qu'on puisse imaginer : les couleurs les plus variées, les sites les plus ravissants sont prodigués sur cette terre. Plus on avançait, plus les perspectives étaient grandes et majestueuses. Enfin le 5 août, le navire arriva au fort *Vancouver*, vers les sept heures du soir. M. le gouverneur, homme plein de religion, accompagné de son épouse et des personnes les plus notables, se trouvait sur la rive pour nous recevoir. Nous jetâmes l'ancre; nous nous rendîmes aussitôt au fort, où nous fûmes accueillis et traités avec toute la cordialité possible.

« Le 12, après huit jours d'attente, arriva le Rév. M. Blanchet. Il n'avait pas reçu la lettre que je lui avais écrite; mais aussitôt que la nouvelle de notre arrivée lui fut parvenue, il se hâta de nous rejoindre, accompagné d'un bon nombre de ses paroissiens. Il avait voyagé tout

un jour et une nuit sans s'arrêter. Sa présence nous combla de joie. Quoique nous fussions très-bien au fort, nous désirions au plus tôt parvenir à l'endroit que la divine Providence nous avait destiné ; les religieuses de leur côté soupiraient après leur nouveau couvent de *Wallamette*. En conséquence M. Blanchet ordonna les préparatifs du départ, et le 14 nous quittâmes le fort *Vancouver*.

« Un adieu bien sensible nous restait à faire au capitaine de notre navire ; il nous attendait au bord du fleuve. L'émotion fut vive de part et d'autre : lorsque pendant huit mois on a partagé les mêmes dangers, et qu'ensemble on a vu si souvent de près la mort, on ne se sépare pas sans larmes.

« Notre petite escadre se composait de quatre canots, montés par les paroissiens de M. Blanchet, et de notre chaloupe ; nous remontâmes le fleuve, et bientôt nous entrâmes dans la rivière *Wallamette*, qui se jette dans le *Columbia*.

« Aux approches de la nuit, nous amarrâmes nos barques et nous allâmes camper sur le bord. Là nous nous réunîmes autour du feu en table d'hôte assez pittoresque ; puis nous nous livrâmes au repos ; mais les maringouins vinrent par milliers interrompre notre sommeil ; les religieuses, auxquelles on avait cédé la tente, ne furent pas plus épargnées que ceux qui dormaient à la belle étoile. Vous comprenez sans peine que la nuit nous parut un peu longue ; aussi fûmes-nous sur pied au premier rayon du jour. J'aidai les religieuses à dresser un petit autel ; c'était le 15 août, jour de l'Assomption, fête qu'on ne célèbre toutefois ici que le dimanche suivant. M. Blanchet offrit le saint Sacrifice, tous les autres communiaient.

« Enfin le 17, à onze heures du matin, on aperçut la chère Mission de *Wallamette*. M. Blanchet eut soin de

faire transporter nos bagages ; les religieuses furent conduites en charette à leur demeure , éloignée d'environ cinq milles de la rivière ; à deux heures nous étions tous rassemblés et prosternés dans l'église de *Wallamette*, pour y adorer et remercier notre divin Sauveur, par un *Te Deum* solennel qui fut chanté avec une vive émotion.

« Le dimanche 18 , ici fête de l'Assomption , dès huit heures du matin on vit arriver en foule les cavaliers canadiens , qui avaient amené de loin leurs femmes et leurs enfants pour assister à la solennité. A neuf heures la foule se pressa dans l'église , les hommes d'un côté , les femmes de l'autre , dans un ordre parfait. Vingt-enfants de chœur environnaient l'autel ; le Rév. M. Blanchet célébra le saint Sacrifice. Quant à ses paroissiens , à peine civilisés , ils nous édifièrent beaucoup par leur piété.

« Depuis mon arrivée dans l'Orégon , j'ai fait une grande maladie ; Dieu m'a accordé la guérison , et aujourd'hui , 9 octobre , date de ma lettre , j'ai le bonheur de me mettre en route pour les *Montagnes Rocheuses*.

« Je suis ,

P. J. de Smet , S. J.

« P. S. Dès le 9 septembre , en attendant que leur maison fût habitable , les Sœurs commencèrent à instruire en plein air les femmes et les enfants qui se disposaient à la première communion. Le 12 , elles avaient déjà dix-neuf élèves , âgées de 16 à 60 ans ; toutes ces personnes viennent de loin , apportent des vivres pour plusieurs jours et couchent dans la forêt , exposées à toutes les injures de l'air. On ne peut concevoir combien ces pauvres gens sont avides d'instruction ; on consacre jusqu'à six

heures par jour à leur enseigner le signe de la croix et les prières ordinaires. Un jour, on apprit qu'une femme était depuis deux jours sans manger; les chiens avaient dévoré sa petite provision, et elle n'avait pas voulu retourner chez elle, afin de ne pas perdre la leçon du catéchisme.

« On ne saurait croire combien les Sœurs sont chéries et respectées, et quelles démonstrations de reconnaissance ces Indiennes leur témoignent; les unes leur apportent des melons, les autres des pommes de terre, du beurre, des œufs, etc.

« Le couvent n'ayant encore, le 24, ni portes, ni chassis, à cause de la rareté des ouvriers, on vit ces bonnes Sœurs, les unes s'essayer au maniement du rabot, les autres placer les vitres, peindre les portes et les fenêtres, etc. Ce qui leur fait désirer si ardemment leur nouvelle habitation, c'est que déjà on leur a présenté une trentaine de pensionnaires Canadiennes, qui leur procureront le moyen de nourrir gratuitement les jeunes orphelines qui se trouvent abandonnées dans les bois. Ces petites malheureuses, recueillies chez les Sœurs, pourront ainsi recevoir des soins spirituels et corporels; mais, pour réaliser ce projet qui promet de si beaux résultats, il faudrait quelque secours qui permit de fournir des habillements à ces pauvres enfants, le produit du pensionnat ne pouvant servir qu'à leur nourriture. Voici, du reste, le brillant prospectus de ce pensionnat :

« *Par trimestre* : 100 livres de farine, 25 livres de lard ou 36 de bœuf, 4 livres de sain doux, un sac de pommes de terres, 3 galons de pois, 3 douzaines d'œufs, un galon de sel, 4 livres de chandelles, une livre de thé, 4 livres de riz.

« C'est au mois d'octobre que les Sœurs sont définitivement

vement entrées dans leur couvent ; le Rév. M. Blanchet vint peu après bénir leur chapelle avec toute la solennité possible. Depuis ce moment elles ont le bonheur d'avoir tous les jours la sainte Messe, qu'un des Pères missionnaires établis au lac Ignace, vient y célébrer. Dès les premiers jours de leur installation, elles ont eu encore la douce consolation de voir faire la première communion à une trentaine de femmes, qu'elles avaient instruites et préparées. Ces succès obtenus en si peu de temps ont fait concevoir le projet de former une seconde maison de ce genre au village de la *Cuhute*. M. Blanchet et le P. de Vos pensent que la disparition des ministres protestants, qui vient d'avoir lieu après d'infructueux essais, est une circonstance bien favorable à ce nouvel établissement des religieuses. Malheureusement la station de sainte Marie de Wallamette fournirait à elle seule de quoi occuper douze Sœurs, et elles ne sont que six.

« Nous apprenons avec plaisir, qu'aussitôt après son sacre, Mgr Blanchet se rendra en Europe, afin de faire de nouvelles démarches pour obtenir encore douze autres religieuses. Fasse le ciel qu'il réussisse, et que le défaut de moyens pécuniaires ne mette pas un obstacle insurmontable au grand sacrifice que, cette fois encore, la pieuse Congrégation des sœurs de Notre-Dame s'imposerait avec la même générosité. »

## DIOCÈSE DE DUBUQUE.

---

*Extrait d'une lettre de M. Cretin, Missionnaire apostolique,  
à sa sœur.*

Fort Atkinson. le 22 juin 1845.

« MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

« Comme je vous l'avais annoncé dans ma dernière lettre, je suis depuis quelques mois parmi les sauvages *Ouinébégo* ou *Puants*. Ces pauvres Indiens paraissent très-bien disposés; ils ont adressé au gouvernement pétitions sur pétitions pour en obtenir des prêtres catholiques; mais on ne fait nulle attention à leurs instances, et malgré eux on continue à leur imposer des ministres protestants, qu'ils sont obligés de payer vingt-cinq mille francs par an, bien qu'ils ne les écoutent pas.

« L'année dernière, je crus un instant que leurs vœux, si long-temps méconnus, allaient enfin être exaucés. La fête de saint Jean-Baptiste avait été fixée pour l'ouverture d'un grand conseil de la nation; tous les chefs des *Puants* et la plupart de leurs guerriers devaient s'y trouver réunis, pour entendre les propositions d'un commissaire du gouvernement, chargé de traiter avec eux de la vente de leurs terres.



« Les sauvages convoqués dans l'enceinte du fort, refusèrent d'y tenir leur séance, déclarant que leur coutume n'était pas de se réunir en tel lieu ; qu'enfants des champs et des forêts, ils ne savaient délibérer librement qu'en pleine campagne, et non sous des remparts, en face du soldat et à la gueule du canon. Aussitôt on donna ordre de construire une immense tente de feuillage, à un quart d'heure du fort ; des sièges y furent convenablement préparés, et deux jours après, à dix heures du matin, par un temps superbe, la première assemblée s'ouvrit au bruit de l'artillerie.

« Tous les sauvages étaient en grande tenue indienne, parés de plumes et de panaches, et la face tatouée avec des variations infinies. Le commissaire qui était le général Doge, gouverneur du Wisconsin, prit la parole et leur dit quel était son message ; il leur fit entendre qu'on leur donnerait un très bon prix de leurs propriétés. Ce prix se réduisait à payer environ cinquante centimes l'arpent de leur excellente terre, qu'arrosent six rivières considérables, et dont l'étendue comprend deux millions trois cent mille arpents. En leur enlevant ce vaste territoire, on avait pour but d'en transporter les possesseurs à l'est du Missouri. Les sauvages ayant écouté cette proposition, demandèrent un jour pour en délibérer entre eux ; ainsi la séance fut levée et renvoyée au lendemain.

« Cette fois, le concours des spectateurs fut encore plus nombreux que la veille ; beaucoup de colons des rives du Chien encombraient la place du conseil, lorsque parut le premier chef, le grand orateur de la nation appelé *Wakou*. Bien qu'il ne fût pas chrétien, on voyait avec surprise briller sur sa poitrine un grand crucifix de dix pouces environ. Ce vieillard à cheveux blancs s'avance

avec dignité et avec une politesse peu connue des sauvages ; il salue les dames qui se pressent sur son passage en grand nombre, leur tend la main, et leur adresse ces paroles : « Je suis bien aise, mes sœurs, que vous assistiez  
 « à cette conférence ; votre présence nous prouve l'intérêt  
 « que vous prenez à notre sort ; je vous en remercie au  
 « nom de tous les hommes de ma tribu. » Puis, se tournant vers le général Doge : « Mon frère, lui dit-il, je te  
 « revois ici avec plaisir ; en te députant près de nous,  
 « notre grand père (le Président des Etats-Unis) ne  
 « pouvait faire un meilleur choix, car nous t'aimons  
 « tous ; tu as déjà présidé plusieurs fois à nos traités avec  
 « les blancs, et nous nous sommes applaudis de ta  
 « loyauté ; tu as toujours été un ami pour notre nation,  
 « nous espérons que tu seras encore notre défenseur  
 « auprès de notre grand père. Si je parle seul aujourd'hui,  
 « garde-toi bien de croire que je sois seul  
 « capable d'exprimer les sentiments de ma tribu ; tous  
 « les chefs ici présents savent manifester leurs pensées ;  
 « mais habitué dès ma jeunesse à porter la parole dans les  
 « conseils, on m'a élu comme le plus ancien pour défendre,  
 « au nom de tous, nos intérêts communs.

« Tu viens, dis-tu, de la part de notre grand père,  
 « nous demander la cession de notre territoire ? Mais  
 « aurait-il oublié les magnifiques promesses qu'il m'a  
 « faites à Washington, à deux époques différentes ? Pour  
 « moi, il m'en souvient comme si c'était aujourd'hui ; je  
 « reçus dans cette ville le plus gracieux accueil ; tout le  
 « monde était enchanté de me voir, de me montrer ce  
 « qu'il y avait de curieux dans les cités que je traversais ;  
 « les marques du plus entier dévouement nous étaient  
 « prodiguées ; on nous disait qu'on ne nous inquiéterait  
 « plus sur les terres où nous nous retirerions, et en

« signe d'une inaltérable alliance on me donna une médaille d'argent, représentant deux mains enlacées. —  
 « Comptez sur moi, me disait le grand père; je vous défendrai toujours; vous serez mes enfants; si l'on vous fait quelque tort, adressez-vous toujours à moi, vos sujets de plainte cesseront dès qu'ils me seront connus, et je vous défendrai. — Et moi, simple enfant de la nature, qui n'ai qu'une langue, je croyais à la sincérité de ces promesses; mais, voilà que malgré nos réclamations, toutes nos affaires ont été administrées sans même nous consulter. On a renvoyé des agents que nous aimions pour nous en donner d'autres, sans prendre notre avis. Nous avons adressé des pétitions auxquelles on n'a eu aucun égard. On nous avait bien promis qu'on nous laisserait toujours sur les terres que nous occupons, et déjà on veut nous envoyer je ne sais où? Mon frère, tu es notre ami, dis à notre grand père qu'avant de prendre le chemin d'un nouvel exil, ses enfants ont besoin de faire ici une halte plus longue : l'arbre qu'on transplanterait sans cesse, ne tarderait pas à périr.

« Pour se dispenser d'être juste envers nous, on nous accuse d'être la nation la plus perverse qui soit sous le ciel. Si le reproche nous était fait par des Indiens, je montrerais qu'il est exagéré. Mais ce sont les Blancs qui nous l'adressent, et je me borne à répondre qu'il retombe sur eux. Pourquoi nous imputer des vices que vous mêmes avez fomentés? pourquoi venez-vous nous tenter jusqu'à la porte de nos cabanes avec votre eau de feu, si destructive de notre tribu? s'il se commet des crimes parmi nous, c'est par suite de l'ivresse; et qui nous enivre? qui? des hommes avides qui nous vendent du poison au prix de nos dépouilles.

« Comme tu m'as invité à te faire toutes les demandes  
 « que je croirais utiles à ma nation, permets qu'avant de  
 « finir je t'en adresse une de la plus haute importance.  
 « Notre grand père nous avait dit : — Je vous enverrai  
 « des hommes qui vous apprendront à bien vivre. —  
 « Ces hommes sont venus en effet ; mais quoiqu'ils  
 « soient assez bons, nos enfants ne les écoutent pas  
 « mieux que nous. C'est que nous voulons des Prêtres  
 « catholiques. Ceux-là se feront mieux écouter, sois-en  
 « sûr. Je prends Dieu à témoin que ce que je dis est  
 « l'expression des vœux de ma nation ; j'en prends  
 « aussi à témoin les chefs ici présents. » Et tous les chefs  
 firent entendre un murmure approbatif, sans qu'il  
 s'élevât aucune réclamation. Alors le commissaire déclara  
 que sa mission était remplie, et qu'il rendrait au grand  
 père un compte exact de tout ce qui s'était passé.

« Le lendemain, les sauvages demandèrent encore une  
 assemblée. Plusieurs autres chefs prirent la parole, et  
 ne firent que confirmer ce qui avait été dit la veille ;  
 mais avant l'ouverture de la séance, le grand orateur  
 ayant exprimé le désir que je vinsse m'asseoir à côté du  
 président, je fus invité à prendre la place du comman-  
 dant du fort, ce qui n'a pas peu étonné beaucoup de  
 protestants. Si Dieu lève enfin les obstacles qui s'op-  
 posent à mes desseins, j'espère avec sa grâce contribuer  
 à améliorer la condition de ce pauvre peuple.

« Je suis encore seul ici, avec une famille sauvage  
 dont la mère, très-bonne chrétienne, parle un peu  
 français; logé dans une maison formée de troncs d'arbres  
 couchés horizontalement l'un sur l'autre, et recouverte  
 d'écorce, j'ai à peu près le nécessaire. Les deux plus  
 plus grands inconvénients du pays sont les serpents à  
 sonnette et les cousins. On ne peut marcher avec assu-

rance dans les bois et les prairies, surtout près des rivières, où à chaque pas on entend bruire la queue de cet affreux reptile; il est très rare cependant qu'il morde; il n'attaque jamais, à moins qu'on ne l'ait prévenu en le foulant du pied dans l'herbe.

« Les cousins sont encore plus inquiétants; j'en suis dévoré depuis trois jours, sans avoir un instant de repos ni le jour ni la nuit. Ils sont ici par myriades. Mes pauvres chevaux se roulaient ce soir à terre pour s'en débarrasser; ne pouvant plus tenir dehors, ils ont cassé leurs harnais et sont venus se cacher dans l'étable, où ils ne se sont pas mieux trouvés. Je porte des gants de soie, je chausse des bottes, je couvre ma face d'une gaze pour éviter la piqûre de cet insecte incommode; mais pendant la messe il s'attache à mon chef dépouillé, alors sans défense; et bientôt ma tête enfle d'un demi-pouce au moins, pour une demi-journée.

« Je termine ma lettre à la prairie du Chien, ce 9 juillet. Je ne dis rien des divers dangers que j'ai courus, et auxquels j'ai échappé par la grâce de Dieu. Continuez bien de prier pour moi.

« Votre tout affectionné frère ,

« J. CRETIN, *Miss, apost.* »

DIOCÈSE DE VINCENNES.

---

*Extrait d'une lettre du P. Sorin, de la Société de Notre-Dame de Sainte Croix, à M. le Supérieur de la même Société, au Mans.*

Notouassibi. 22 janvier 1845.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« J'arrive, et je bénis le ciel de me ramener au milieu de mes chers néophytes. Les sauvages sont à cinq lieues d'ici, dans les bois ; dans deux ou trois heures ils vont être avertis de mon retour ; ils seront auprès de moi cette nuit même. J'ai dû m'informer tout d'abord de leur persévérance ; voici la réponse que l'on m'a faite : « Père, le  
 « changement de cette tribu est devenu le sujet de toutes  
 « les conversations du pays. Jusqu'à l'hiver dernier  
 « c'était une bande d'ivrognes et de voleurs, le scandale  
 « et l'effroi de tout le voisinage. Depuis leur baptême, ce  
 « ne sont plus les mêmes hommes : tout le monde admire  
 « leur sobriété, leur honnêteté, leur douceur, et surtout  
 « leur assiduité à la prière ; leurs cabanes retentissent  
 « presque continuellement de pieux cantiques. »

« C'est un mystère pour moi, me disait tout à l'heure  
 « un vieux chasseur canadien, que le spectacle de ces

« Indiens tels qu'ils sont aujourd'hui. Croiriez-vous que  
 « j'ai vu de mes yeux ces mêmes sauvages, en 1813 et  
 « 1814, livrant au pillage et aux flammes les habita-  
 « tions des blancs, saisissant les petits enfants par le  
 « pied et leur écrasant la tête contre les murailles, ou  
 « les jetant dans des chaudières bouillantes? Et mainte-  
 « nant, à la vue d'une robe noire, ils tombent à genoux,  
 « baisent sa main comme des enfants celle d'un père; ils  
 « nous font rougir nous-mêmes? »

« La cruauté paraît avoir été, en effet, la plus saillante  
 de leurs inclinations naturelles. Lors du fameux traité  
 de Harisson avec la nation indienne en 1815, quand le  
 Président de l'Union, après avoir reproché au chef de la  
 tribu son ancienne barbarie, lui fit demander s'il oserait  
 bien encore commettre quelque acte du même genre :  
 « A la première occasion que j'en trouverai, » répondit  
 fièrement le sauvage. L'armée des Etats-Unis parvint,  
 après mille dangers, à les refouler dans leurs forêts, et  
 finalement à leur imposer la loi; mais il n'appartenait  
 qu'aux ministres de Jésus-Christ de changer ces coeurs  
 farouches, et d'en faire des hommes en en faisant des  
 chrétiens.

« Je viens de visiter un de leurs anciens cimetières.  
 On voit encore distinctement chaque tombe. Avec eux  
 on enterrait leur carabine, leur casse-tête, leur corne à  
 poudre, leur pipe et leur plus bel habit. D'après une vieille  
 tradition ils demandaient, en mourant, qu'on ne fit  
 pas passer la charrue sur leurs corps. Moins heureux que  
 leurs descendants, ils ignoraient encore qu'il y eût  
 quelque chose de meilleur à solliciter de ceux qui leur  
 survivaient. Cette réflexion me fait souvenir d'un fait  
 récent, dont nous avons tous été beaucoup édifiés. Une  
 veuve indienne vint à perdre l'aîné de ses deux fils, à

vingt-huit lieues de South-Bena. Elle sacrifia le peu qui lui restait pour faire apporter les restes du cher défunt dans le cimetière de Notre-Dame du Lac. Pauvre mère ! il y avait treize jours que le convoi funèbre était en marche, quand il arriva à l'église. L'infidèle qu'elle avait gagé pour lui rendre ce service, ne pouvait s'empêcher lui-même d'admirer, dans une femme sauvage, un pareil acte de religion.

« Quand un Indien a embrassé la *prière*, vous diriez presque qu'il ne pense plus à autre chose. Il y a deux mois, un de ceux que nous avons convertis avait cru me voir passer dans la diligence, à quelque distance de Nattaouassibi ; deux heures après, tout le village était accouru de plusieurs lieues à l'endroit où ils supposaient que je devais m'arrêter. Cinq jours entiers, m'assure-t-on, ils restèrent là à m'attendre, pensant toujours que j'allais venir. Pauvres sauvages ! si j'avais soupçonné leur méprise ! Aujourd'hui je les attends à mon tour, et plus heureux qu'ils ne l'ont été, je ne serai pas frustré du plaisir de les voir.

« Ne suis-je pas trop heureux aussi, mon révérend Père, de trouver une si belle occasion de vous écrire, après avoir en vain cherché quelques heures pour le faire, depuis cinq ou six semaines ? Je vais donc, puisque j'en ai le temps, passer en revue toutes nos œuvres, vous entretenir de nos projets, et vous confier toutes nos espérances.

« Je ne vous parlerai point du collège que vous connaissez ; nous y avons déjà trente-deux élèves, qui eussent inutilement cherché ailleurs, à plus de deux cents milles à la ronde, une éducation chrétienne. Le manque presque total de récolte, l'année dernière, nous prive d'en avoir davantage. Je mentionnerai à peine notre nouveau novice de frères, quelque délicieux qu'il paraisse à tous



ceux qui le visitent. C'est déjà beaucoup qu'il soit fondé dans l'île Sainte-Marie, qui, de l'aveu de tous ceux qui y pénètrent, est un des plus beaux sites qu'on puisse imaginer. Ces humbles murs, dont la construction n'a pris que huit jours de travail, sont aussi riches d'avenir que ceux du collège. C'est là que je demeure depuis deux mois avec seize novices, dans une petite cellule de sept pieds sur six, plus content et plus heureux que jamais.

« Toutefois, ce qui nous rend cette île Sainte-Marie si chère à tous, ce n'est pas tant sa beauté naturelle, que la richesse inestimable des privilèges dont elle est dotée. L'Archiconfrérie vient d'y être canoniquement érigée pour tous les catholiques du pays; j'allais aussi ajouter pour les protestants; et pourquoi non? Si cette Association de prières a pour but la conversion des pécheurs, chacun d'eux ne peut-il pas dire avec saint Paul : *Quorum primus ego sum?* Nous avons achevé il y a quelques semaines une chapelle dédiée au cœur immaculé de la sainte Vierge; Marie ne l'a pas laissée vide de témoignages sensibles de sa protection et de son amour. Le jour de l'Épiphanie, une famille respectable du pays (le père et six enfants), guidée par l'étoile du salut, venait chercher à Notre-Dame du Lac sa régénération dans les eaux sacrées du baptême; quelques jours après, la mère de cette famille, cédant aussi à l'empire de la grâce, demandait à jouir du bonheur de ses enfants, en abjurant à son tour ses erreurs.

« Le reste de la nuit ne me suffirait pas, mon révérend Père, pour vous décrire tous les pieux monuments que je vois d'ici se grouper autour de la chapelle du saint et immaculé cœur de Marie. Que n'aurais-je pas à vous dire, d'abord, de ces modestes ateliers, où tant de petits malheureux, sans ressources, vont trouver, avec une pro-

fession honorable, des exemples et des leçons qui feront d'eux, un jour, la consolation de l'Eglise catholique, et l'honneur de la société.

« Voyez, un peu plus loin, ces chers petits orphelins dans leur asile. Ils sont venus à Notre-Dame couverts de haillons, transis de froid et mourant de faim. Les eussiez-vous repoussés, bon Père? et quand vous n'auriez point eu de pain assuré pour le lendemain, n'auriez-vous pas partagé celui du moment avec ces petits affamés?

« Que je vous montre encore une chose que Dieu a faite au sein de ce désert, et que je ne puis considérer, d'ici même, sans que mes yeux se remplissent de larmes. Nous sommes au milieu de la nuit, le spectacle n'en sera que plus beau. Voyez-vous sur les bords de ce lac qu'on vous a tant vanté, voyez-vous ces trois lumières? Ce sont les lampes solitaires des trois chapelles que le Seigneur a fait élever à sa gloire par les mains de vos enfants. Ne vous semble-t-il pas entendre Jésus-Christ répétant le jour et la nuit à notre communauté naissante : « Ne craignez pas, petit troupeau. Je ne vous laisserai point d'orphelins. Voici que je suis avec vous. *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum?* »

« Si on m'avait dit, il y a deux ans, lorsque nous arrivions sur les rives de ce lac alors couvertes de neige, que sitôt les arbres d'alentour auraient fait place à tout ce qu'on y voit aujourd'hui ; si l'on avait ajouté que dans deux ans, du même coup d'œil on pourrait voir briller, au milieu de l'obscurité de la nuit, ces trois lampes allumées devant trois différents tabernacles du Dieu vivant, l'aurions-nous pu croire? Aujourd'hui que les résultats ont dépassé toutes nos espérances, ne devons-nous pas dire avec le Psalmiste : « Ce changement est l'œuvre de Très-Haut? » Si nous n'avions le calice du salut à offrir

chaque matin, que rendrions-nous au Seigneur pour tant de bienfaits dont il nous a comblés? Oui, fussions-nous encore plus dépourvus et plus souffrants, si Jésus-Christ est si près de nous, nous sommes assez riches, assez bien gardés. Celui dont la main nourrit les petits oiseaux, et qui donne aux lis des champs leur parure, sait bien ce qui nous est nécessaire. Depuis plus de trois ans que nous sommes sur cette terre étrangère, aux soins journaliers du Sauveur Jésus, que nous a-t-il manqué? Rien, Seigneur, rien.

« Il est vrai que le retard des secours sur lesquels nous comptions, joint au manque de récolte, nous a jetés dans de grands embarras; mais j'aurais honte de craindre. Personne ne mourra de faim à Notre-Dame du Lac. Nos espérances ne seront point confondues; nos églises s'élèveront; le mouvement donné, de jour en jour ira progressant; les infidèles, les protestants et les sauvages seront évangélisés; le nom de Dieu, mieux connu, sera aussi plus aimé et béni dans nos solitudes.

« Et cependant, si la confiance avait dû nous manquer, c'eût été aux premiers jours de notre établissement. Qui d'entre nous a oublié ce long voyage de Saint-Peters à Notre-Dame, où nous cheminions sur une neige qui n'avait pas moins de cinq pieds d'épaisseur? La rigueur du froid était extrême. Nous couchions sur le plancher; une seule couverture servait pour trois; l'un de nous veillait à l'entretien du feu, et alimentait le foyer pendant la nuit. Et malgré toutes les fatigues et les contre-temps, notre petite colonie était heureuse, et personne ne laissa échapper une plainte. Lorsque la faim nous saisissait en route, nous nous adressions au frère Vincent, notre économiste; alors il prenait un pain, le plaçait sur un tronc d'arbre, et parvenait, après trois ou quatre vigoureux coups de hache,

à en détacher quelques morceaux, que nous mangions avec autant d'appétit que les mets les plus friands.

« Adieu, bon Père, recevez l'assurance du respect, de la reconnaissance et du dévouement de votre chère famille de Notre-Dame du Lac. Bénissez-la du fond de votre cœur paternel; c'est l'ardente prière de votre affectionné fils,

« E. SOBIN. »

Dans une autre relation, le même Missionnaire donne les détails suivants sur les sauvages soumis à sa direction spirituelle.

« La plupart des Indiens qui nous avoisinent sont de la prière, c'est-à-dire catholiques. Il n'y a que douze ans qu'ils sont convertis, et bien qu'ils aient eu beaucoup à souffrir de la part des blancs, je ne sache pas qu'un seul ait abandonné la religion. Quoique naturellement mous et indolents, une fois qu'ils sont instruits, ils se montrent zélés et ardents pour les pratiques de l'Eglise; la seule chose qu'ils paraissent avoir à cœur, c'est d'être bons chrétiens; le commerce, les richesses ou les plaisirs de la vie présente ne semblent leur faire aucune impression. Pourvu qu'ils puissent recueillir quelques épis de maïs, tuer quelques chevreuils ou quelques chats sauvages, et puis venir saluer *quaniale* (la robe noire) ils sont contents.

« Ils sont communément d'une taille élevée et même majestueuse. Leur caractère d'aujourd'hui me semble très-doux; et cependant je sais qu'il y a dix ans, ils ne tenaient pas plus à la vie de leurs camarades qu'à celle de leurs chevaux. D'après le portrait digne de foi, que

plusieurs personnes m'en ont fait, ces mêmes sauvages que je trouve si bons maintenant, étaient d'une cruauté à faire frémir. On me parlait dernièrement d'une Indienne qui, pour une légère injure, avait froidement fait asseoir sa propre sœur sur un billot devant elle, pour lui fendre la tête, à son aise, d'un coup de hache.

« A la barbarie ils ajoutaient une incroyable superstition. Quelquefois au plus fort de l'hiver, ces hommes si fiers et si cruels étaient tellement épouvantés d'un songe, que dans la crainte d'avoir déplu au *Grand-Esprit*, ils s'imposaient à eux-mêmes les pénitences les plus sévères, comme, par exemple, de monter au haut d'un grand arbre de la forêt, et d'y rester sans boire ni manger, pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'un nouveau songe vint leur apprendre que la colère du maître de la vie était passée. Alors ils descendaient, reprenaient leurs fusils, et le premier gibier qu'ils rencontraient, devait faire les frais d'un festin pour tout le voisinage, sans qu'il fût permis au chasseur d'en rien goûter. Ce n'était que de la seconde pièce qu'il pouvait rassasier sa faim. Depuis que la lumière de l'Eglise a brillé sur eux, ils sont devenus aussi doux, aussi humains, quelquefois même aussi pieux que les meilleurs chrétiens d'Europe. Le vol est inconnu parmi eux, ainsi que le mensonge; ils ignorent de même la plupart des vices des peuples civilisés.

*Statistique de l'Eglise catholique aux Etats-Unis en 1845, adressée par Mgr Purcell, Evêque de Cincinnati, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.*

Ohio, 10 mars 1845.

« L'almanach catholique de cette année vous aura, sans doute, déjà annoncé qu'il y a maintenant dans les Etats-Unis, sans comprendre le Texas qui va nous être annexé, 21 diocèses et un vicariat apostolique, 675 églises et 592 chapelles, 572 prêtres engagés dans les Missions, 137 prêtres dans les collèges et séminaires, 22 institutions ecclésiastiques, 220 séminaristes, 28 collèges et écoles supérieures pour les jeunes gens, 29 communautés religieuses, 94 sociétés catholiques de bienfaisance, et une population catholique évaluée à 1,300,000 âmes; peut-être même va-t-elle considérablement au delà.

« Les statistiques comparatives présentent des résultats qui ne sont pas moins intéressants, car elles constatent les progrès continus de notre sainte Religion dans ce pays. Ainsi en 1835 il y avait aux Etats-Unis 13 diocèses, 14 Evêques, 272 églises, 327 prêtres, 12 séminaires et 9 collèges; et dès l'année 1840 on comptait déjà 16 diocèses, 17 évêques, 454 églises, 482 prêtres, 18 séminaires et 11 collèges; enfin en 1845 il y a 21 diocèses, 1 vicariat apostolique, 26 Evêques, 675 églises, 709

prêtres, 22 séminaires et 15 collèges, sans parler de l'accroissement des communautés de femmes et des écoles pour les demoiselles.

« Ce calcul, Messieurs, vous montrera que vos dons généreux ne tombent pas sur une terre stérile, et que les fidèles de nos diocèses sont disposés à rivaliser avec leurs frères d'Europe, avec cette contrée si éminemment catholique, qui nous prodigue depuis tant d'années ses aumônes avec une piété au-dessus de tout éloge.

---

---

## MISSIONS DU LEVANT.

---

*Lettre de Mgr Hillereau, archevêque de Petra, et vicaire apostolique de Constantinople, à M. l'abbé Bouy, chapelain des Dames-Carmélites, à Marseille.*

Constantinople, le 4 mai 1844.

« MON CHER ABBÉ,

« Depuis mon retour de France à Constantinople, des occupations de tout genre ne m'ont pas permis de remplir les promesses que je vous avais faites. Vous comptez sur une longue lettre, car vous m'avez répété plusieurs fois : *Ecrivez-moi longuement* ; je veux satisfaire vos desirs, je le dois même, puisque votre obligeance ne se refuse à aucune peine quand il s'agit de me rendre service.

« Pour trouver du charme au récit des événements, pour suivre et comprendre les moindres incidents dont ils se compliquent, il faut préalablement connaître bien des choses sur le pays dont on parle. Ainsi, vous suivez avec beaucoup d'attention et d'intérêt tout ce que les journaux publient sur les diocèses de France, parce que la con-



formité dans les usages religieux, l'analogie et l'unité dans l'organisation ecclésiastique, font que vous êtes tout de suite comme sur les lieux, et placés au point de vue favorable pour bien juger de l'action. Quant aux missions, il n'en est pas ainsi : le plus souvent l'imagination erre en quelque sorte dans des régions idéales ; ni les instruments, ni les agents des faits ne sont assez connus pour donner une couleur fixe au tableau que l'esprit se représente. Je vais donc commencer, en vous donnant des notions précises, par vous mettre en état de tout lire à l'avenir sur ces Missions avec autant d'intelligence que vous le feriez si vous aviez séjourné longtemps dans le Levant, si vous aviez tout vu et observé avec autant de soin que le plus infatigable touriste.

« Je sortirais de mon sujet si je vous parlais de l'état de ces contrées dans les temps anciens ; c'est à l'histoire à vous dire ce qu'elles étaient à l'époque où le paganisme et la fable y avaient établi leur empire ; et, plus tard, ce qu'elles devinrent quand les courageux chrétiens d'Europe vinrent, avec leur redoutable épée, tracer au milieu de ces provinces une route qu'ils parcouraient par centaines de mille, pour aller retremper leur foi au berceau du christianisme. Je vous renvoie aux mêmes sources pour apprendre ce qu'étaient ces contrées, lorsque le vieux trône de l'empire romain s'y desséchait jusque dans ses dernières racines. Il faut parler de l'Orient tel qu'il est aujourd'hui, et de l'organisation qu'il a subie après quatre siècles d'occupation par un peuple qui est resté à côté des vaincus sans rien faire, ni pour le pays, ni pour les hommes ; qui a laissé au temps la peine de détruire tous les monuments anciens sans presque rien élever à leur place, et qui a établi sur des décombres un trône qui s'est promptement assimilé lui-même à des ruines. Aujourd-

d'hui on peut venir en Orient pour y contempler des ruines immenses, pour exhumer les souvenirs d'un passé plein de grandeur, et en quelque sorte pour y voir, dans le mélange des peuples et dans la confusion des institutions contraires, une autre Babel, dont la construction semble plus avancée que ne l'était celle dont parle Moïse.

« Dans cette lettre sur la Turquie, je ne vous entretiendrai que de sa constitution religieuse et de l'organisation civile qui en découle.

« A Constantinople et dans le reste de l'empire, tous ceux qui font profession de l'islamisme composent la famille turque; de quelque race ou pays qu'ils soient originaires, dès qu'ils embrassent le Coran, ils sont par ce seul fait considérés comme membres de la nation. Seuls, les Turcs sont aptes à remplir les emplois que donne le gouvernement et à porter les armes; bien plus, il n'y a qu'un musulman dont le témoignage soit reçu en justice contre un musulman, même dans le cas où le débat serait entre un turc et un raya. Ainsi, un chrétien, dans un procès avec un mahométan, doit nécessairement trouver des témoins qui professent la religion de la partie adverse: les titres écrits ne compteraient pour rien; le témoignage des chrétiens n'est admis que dans les affaires des chrétiens entre eux.

« Sous l'autorité et dépendance des musulmans, se trouvent ensuite autant de nations qu'il y a de croyances religieuses; et, parmi les chrétiens, ces nationalités se fractionnent en autant de catégories qu'il y a de rites ou de liturgies différentes; enfin, au sein de chaque rit, ceux qui professent la foi catholique forment une nation distincte, et les hérétiques en font une autre. Chaque corps ou lambeau de nation conserve sa langue, a un

chef particulier , élu par les notables, et autorisé par la Porte à gouverner ses nationaux.

« Voici la nomenclature de ces nations : ce sont 1<sup>o</sup> les *Frans*. On entend par là tous les sujets des puissances européennes, domiciliés ou de passage, soit à Constantinople, soit sur quelque autre point de l'empire; ils ne relèvent que des ambassadeurs respectifs, ou des consuls et agents consulaires, dans les différents lieux où ils se trouvent. 2<sup>o</sup> Les *Rayas*. Ce mot désigne tous ceux qui sont sujets du sultan, mais qui ne professent pas l'islamisme. Parmi eux on compte : — Les *Latins-Rayas*, ou catholiques qui sont du rit latin; ils ont un chef à Constantinople, quoiqu'ils soient peu nombreux : — les *Grecs*, qui ont à Constantinople un patriarche chargé de leurs affaires nationales et particulières; dans les provinces, les Evêques sont, pour les intérêts temporels, des espèces de sous-gouverneurs qui relèvent de lui.

« Dans la nation grecque se trouve la subdivision des Grecs *melchites*, qui habitent la Syrie et autres provinces voisines; les uns sont hérétiques, et ceux-là sont administrés par les Evêques que leur envoie le patriarche hérétique de Constantinople; les autres professent notre foi et ont à leur tête un prélat qui a le titre de Patriarche d'Antioche, bien qu'il ne soit reconnu par la Porte Ottomane que comme simple *métropolitain*. Il a sous lui une douzaine d'évêques, à l'aide desquels il gouverne son peuple pour le temporel et pour le spirituel, indépendamment de tout autre chef *raya*. 3<sup>o</sup> Les *Arméniens*. Leur supérieur, fixé à Constantinople, est qualifié par la Porte Ottomane de patriarche, mais dans l'Eglise nationale il n'en a ni le rang ni le titre; le vrai patriarche est l'Evêque d'Esmiazim, aux confins de la Géorgie,

aujourd'hui du domaine de la Russie. Le patriarche arménien de Constantinople gouverne sa nation pour le temporel et pour le spirituel par l'entremise d'Evêques et vicaires, ses subdélégués. Au sein de la nation arménienne existe la subdivision des catholiques, qui forment un corps à part. Grâce aux gouvernements européens, et spécialement à la France, ils ont été détachés de la nation hérétique par un *Firman* ou décret impérial donné en 1831. Depuis lors, ils ont un supérieur ecclésiastique, simple prêtre, qui est accrédité auprès de la Porte comme patriarche, et en exerce l'autorité quant au temporel; il fait administrer, hors de Constantinople, par des subdélégués, partout où il y a des catholiques de son rit. 4° Les habitants du Moat Liban appelés *Maronites*. Ils ont été jusqu'ici, pour le temporel, sous le gouvernement d'un prince portant le titre d'*émir*; pour le spirituel, ils relèvent d'un patriarche assisté de plusieurs Evêques, qui n'ont eu jusqu'à ce moment aucune relation avec la Porte Ottomane. 5° Les *Syriens*. Un patriarche reconnu par la Porte, gouverne pour le temporel et le spirituel les hérétiques de cette nation, auxquels on donne ordinairement le nom de *Jacobites*: sa résidence habituelle est à Merdin, en Mésopotamie. Ceux d'entre les Syriens qui professent notre foi ont un patriarche à Alep; c'est lui, avec les Evêques qu'il nomme, qui dirige ce petit troupeau. 6° Les *Chaldéens*. Les membres hérétiques de cette nation, connus sous le nom de *Nestoriens*, ont un chef chargé du temporel et du spirituel avec le titre de *Patriarche*; sa résidence était naguère à quelque distance de Mossul, où dernièrement il a dû se retirer et fixer son séjour. Les Chaldéens catholiques ont à leur tête un patriarche résidant à Bagdad. Son autorité, n'étant pas reconnue par la Porte, ne s'est exercée jusqu'ici que sous la dépendance directe des pachas des provinces; mais on

agit actuellement auprès du pouvoir pour le faire agréer comme chef d'une nation , et on y réussira sans doute. 7° Enfin les *Juifs* mêmes forment une catégorie à part , sous la Présidence de leur *grand rabin*, qui a, lui aussi, ses subdélégués et agents, au religieux comme au civil.

« Dans les grandes villes, ces diverses populations occupent des quartiers différents , parlent chacune leur langue, et n'ont de relations que celles que les affaires et les besoins de la vie nécessitent ; chaque individu s'occupe de sa petite nation, comme si elle était seule dans le pays ; chacun traite de ses intérêts auprès de l'autorité musulmane, et quelquefois avec plus de rivalités et de jalousies que les royaumes entre eux.

« Vous pouvez maintenant , après ce que je viens de vous dire, vous former une idée de l'organisation religieuse et ecclésiastique de ces contrées. Chaque langue ancienne forme une Eglise , et chaque Eglise une nation. Nous avons donc en Orient, d'abord des Latins qui ont des Eglises à Constantinople et dans quelques autres villes de la Roumélie. Au même rit appartiennent diverses chrétiens en Moldavie, en Valachie, en Bulgarie, en Serbie, en Bosnie et en Albanie, sous la direction d'Evêques qui relèvent directement de Rome. Après la liturgie latine, viennent les liturgies proprement orientales : la liturgie grecque, l'arménienne, la syrienne, la chaldéenne et la copte ; c'est-à-dire les Eglises où l'on se sert des langues grecque, arménienne, syriaque, chaldéenne et copte.

« Voulez-vous maintenant savoir comment les affaires de ces Eglises sont traitées auprès du gouvernement , quand son intervention est nécessaire ? Si les Eglises dont il s'agit appartiennent aux Européens ou Francs , c'est l'ambassade de France ou l'ambassade d'Autriche qui doit agir directement , et sans que les supérieurs ec-

clésiastiques aient à paraître. S'agit-il de personnes *rayas* ou d'églises appartenant aux *rayas*? l'affaire doit être portée au *reis-effendi*, ou ministre des affaires étrangères; toutes les questions religieuses sont de sa compétence, et elles doivent être poursuivies auprès de lui par les patriarches respectifs résidants à Constantinople, de concert avec les parties intéressées qui doivent aussi se transporter à la capitale, s'il y a à débattre de grands intérêts. Quant à la manière dont elles sont traitées et terminées, je n'entrerai pas dans le détail; il y aurait trop de choses à dire sur les lenteurs de l'instruction, et sur les moyens de lever les difficultés.

« La multiplicité des affaires religieuses portées à Constantinople, fait penser à organiser les divers rites dont se compose le catholicisme en Orient, pour en former un seul corps; c'est une œuvre à laquelle l'ambassade de France donne toute sa sollicitude, et de son côté la Porte Ottomane y prête volontiers la main, pour soustraire ses *rayas* aux influences d'une intervention étrangère. On profite de ce que les chefs des principales nations orientales sont ici, pour traiter d'une combinaison et la rendre la moins mauvaise possible: celle à laquelle on paraîtrait s'arrêter de préférence, serait de prendre le chef orthodoxe de la nation arménienne pour chef temporel de tous les *rayas* catholiques, en le chargeant de résoudre, d'intelligence avec un agent particulier de chaque corps, toutes les questions qui demanderaient le concours du gouvernement. A la fin de l'année prochaine, je pourrai vous faire connaître le résultat de cette grande et importante mesure.

« Voilà pour ce qui regarde le catholicisme en général. Quant à ce qui nous concerne en particulier, je n'ai rien d'extraordinaire à vous apprendre. Le bien s'est

continué tout petitement ; des conversions ont eu lieu à la dérobée, car il n'y a pas d'autre moyen de les opérer, les hérétiques ayant en main la force du gouvernement et l'autorisation de s'en servir contre ceux qui voudraient embrasser la foi catholique. La liberté du culte accordée par le sultan, cette tolérance dont les journaux ont fait tant de cas, se réduit en réalité à pouvoir allonger de quelques pas les processions, qui de temps immémorial se font autour des églises, à pouvoir sonner quelques cloches, et à porter les morts aux cimetières avec autant de pompe qu'on le veut. Il est vrai qu'en cela le gouvernement a fait une concession qui a dû lui coûter beaucoup ; mais les instances des ambassades de France et d'Angleterre réunies ont été telles, que les préjugés religieux ont dû plier, et il a été établi en droit que les chrétiens qui ont embrassé l'islamisme pourront, s'ils le veulent, sans danger pour leur vie, retourner à leur religion primitive, et faire de nouveau profession du christianisme. J'ai dit qu'on l'a établi *en droit* ; car pour le fait, il faudra encore bien du temps avant que les renégats revenus à la profession publique de l'Évangile, puissent habiter Constantinople sans que leur vie soit menacée.

« Le point sur lequel il y a eu réellement amélioration notable, est l'instruction de la jeunesse. Les Frères de la doctrine chrétienne ont jusqu'ici un plein succès ; ils réunissent autant d'enfants que leurs classes peuvent en contenir. Leur nombre dépasse trois cents. Les Sœurs de la charité jouissent également d'une faveur qui ne laisse rien à désirer ; elles ont dans leur maison une réunion assez considérable de petites orphelines, et en outre un pensionnat composé d'une centaine de demoiselles. Leurs classes pour les externes sont fréquentées par plus de

trois cents enfants ; elles assistent les infirmes, distribuent des remèdes gratis ou à bas prix, donnent et font donner par des médecins qui veulent bien les seconder dans cette bonne œuvre, des consultations gratuites aux pauvres malades, dont le nombre s'élève quelquefois jusqu'à deux cents par jour ; elles prodiguent aux indigents des secours de tout genre, et leur industrieuse charité ne néglige aucun moyen de soulager les misères. Cependant ces deux Congrégations vouées à l'instruction de la jeunesse, ne font encore qu'une partie du bien qu'il y aurait à faire, parce que leurs établissements se trouvent placés loin du centre de la population, à laquelle elles sont appelées à rendre service. Nous espérons qu'avec le temps elles pourront s'en rapprocher par des fondations nouvelles.

« L'éducation, du reste, tend à prendre des développements en Turquie. Les catholiques d'Andrinople m'ont fait plusieurs demandes pour avoir une maison de religieuses ; ceux de Salonique ont le même désir, et ont fait à cet effet plusieurs démarches. M. Boré, déjà connu par ses ouvrages et ses écrits scientifiques et religieux, a fondé à Angora (l'ancienne Ancyre) une école qui doit porter des fruits. La maison d'éducation que dirigent les Lazaristes, donne aussi de la satisfaction à tous les parents par la manière dont les enfants sont élevés.

« Telle est ici la faible moisson qui croît parmi les ronces et les épines ; et c'est encore beaucoup au milieu de l'abondante ivraie semée par tant de mains dans ce champ du père de famille. Voulez-vous que je vous dise encore en peu de mots ce que font ici les puissances européennes en faveur du christianisme ? où en sont à notre égard les dispositions des musulmans ? en quelles voies marchent les hérétiques, grecs et arméniens ?



• Deux gouvernements européens, la France et l'Autriche, agissent en faveur du catholicisme, et l'appuient de toute leur influence : l'Autriche à Constantinople et dans les provinces limitrophes de ses états ; et la France dans la capitale et dans tout le reste de l'empire. L'Angleterre et la Prusse aident à répandre le protestantisme ; mais la terre n'est pas bonne pour cette semence. La Russie dirige occultement l'église grecque, et prépare sous main une suprématie plus directe ; elle accorde des décorations aux évêques, et des subventions aux membres du clergé qui peuvent la servir ; elle cherche à intervenir dans l'élection du patriarche de Jérusalem, pour pouvoir accroître son influence et son action sur les lieux saints. L'église grecque est toujours dans le même état d'attachement à ses vieilles erreurs ; cependant les liens de la subordination se relâchent, et les métropolitains des grandes provinces marchent à grands pas vers l'indépendance ; déjà l'église de Grèce se gouverne par elle-même ; la Servie veut son primat indépendant ; la Bulgarie agit auprès de la Porte pour se donner elle-même des évêques de sa propre nation. A Constantinople, le patriarche accepte en secret l'appui et les faveurs de la Russie, qu'il renie auprès du Divan par crainte d'une déposition ; le clergé grec paraît peu satisfait de ses supérieurs, et, si au moindre signe de mécontentement, le patriarche n'envoyait au Mont-Athos les évêques et les Prêtres qui lui résistent, pour les y tenir à la chaîne et sous le bâton, il y aurait fréquemment des dissensions ecclésiastiques. En même temps, par complaisance pour son puissant protecteur du nord, le synode de l'église grecque défend l'étude de la langue française, comme source de corruption morale, et favorise l'étude de la langue russe, que beaucoup de prêtres prévoyants cultivent avec soin.

« Nos Arméniens semblaient , il y a quelques mois, vouloir tendre la main aux catholiques , et se laisser attirer à l'unité; mais ils ont changé de direction. Les chefs voyant le bon accueil que l'empereur de Russie a fait au patriarche de leur nation , qui réside actuellement sur ses terres , paraissent pour le moment disposés à sympathiser avec les Moscovites; et pour en donner une preuve extérieure, le patriarche vient de changer la coiffure de son clergé, et de lui en faire adopter une qui, pour la forme , se rapproche beaucoup du bonnet des prêtres russes.

« Quant aux Musulmans, le christianisme n'a jusqu'ici opéré sur eux aucun effet, et dans les régions où les lumières de la civilisation commencent à pénétrer, le changement qu'on remarque dans les idées se réduit à un léger dégoût, à une certaine teinte d'indifférence pour la Religion. Du reste, le peuple turc professe toujours le même attachement pour ses croyances, et se montre fidèle à ses moindres pratiques. Le pouvoir, de son côté, veille à l'accomplissement des préceptes de la loi musulmane; il vient même d'établir une censure sévère, chargée d'examiner tous les livres écrits en langue turque ou arabe, pour s'assurer qu'ils ne renferment rien de contraire à la religion et au gouvernement. Il est vrai, le fanatisme n'a pas fait de victimes cette année-ci comme l'année dernière, où un renégat a eu la tête tranchée à Constantinople pour être retourné au christianisme , et un autre a été pendu pour le même motif à Bilégik; mais pourtant il a montré par la démolition du couvent des Dominicains à Mossul, par les mauvais traitements exercés sur les Missionnaires qui s'y trouvaient , par l'usurpation violente et à main armée d'un terrain appartenant aux catholiques de Mardin, par la démolition d'une église dar s

le faubourg de Constantinople , sous le seul prétexte qu'elle était au milieu d'un quartier musulman , où cependant elle existait depuis nombre d'années, il a montré, dis-je, qu'il est toujours vivant, et même sanguinaire dans l'occasion.

« Voilà ce que je puis extraire aujourd'hui de mes mémoires ecclésiastiques ; à la fin de 1845, je vous ferai le récit de ce que l'année aura présenté d'événements propres à servir d'aliment à votre piété. Veuillez toujours nous continuer le secours de vos bonnes prières, et agréez l'assurance de mon bien sincère et affectueux attachement.

« † J. M. HILLEREAU, *Archevêque de Pétra,*  
*Vic. apost. de Constantinople.* »

---

## MISSIONS

### DE LA COCHINCHINE.

---

*Lettre de Mgr Dominique Lefebvre, Evêque d'Isauro-  
polis, Vicaire apostolique de la Basse-Cochinchine, à  
Mgr Etienne Théodore Cuenot, Evêque de Métellopolis,  
Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale.*

10 décembre 1844.

« **MONSIEUR,**

« Il convient que je fasse à Votre Grandeur le récit de nos souffrances; car, quoiqu'on ait déjà publié au loin les principaux événements qui nous concernent, il est, sans doute, bien des circonstances qui vous sont encore inconnues, ou qu'on vous a faussement exposées. Je vais autant que possible retracer les faits dans toute leur exactitude.

« Je commence par la cause qui, après Dieu, m'a conduit sur la grande scène, où j'attends en paix le dénouement. Votre Grandeur sait que, d'après ses instructions, j'avais institué *Thây-Phuòc* (1) catéchiste en titre.

---

(1) Le mot *Thây* signifie maître. *Phuòc* est le nom propre de ce catéchiste.

L'année dernière il me demanda une lettre testimoniale en texte annamite, outre celle que je lui avais donnée l'année précédente en langue latine. J'hésitai un instant devant les inconvénients de cette mesure ; mais sa demande était juste, car sa lettre en latin, comme il m'en fit l'observation, ne lui servait de rien aux yeux des indigènes qui ne comprennent pas cette langue, et n'autorisait pas suffisamment sa mission. Je lui délivrai donc la lettre qu'il sollicitait, non sans craindre les suites funestes qui pouvaient en résulter.

« Le caractère de ce catéchiste est de faire les choses trop en grand pour les circonstances actuelles. Il acheta une barque et se fit suivre partout par deux servants. Il prêchait hardiment dans quelque lieu qu'il allât, et sans prendre aucune des précautions commandées par la prudence, bien disposé qu'il était à tout souffrir pour la meilleure des causes.

« J'avais soin de l'envoyer au loin, de peur qu'il ne me compromît. Vers le mois d'août, je désignai à son zèle un village tout païen, appelé *Côn-ngao*, à deux ou trois journées de ma résidence : ses instructions furent bien écoutées, il forma plus de trente catéchumènes ; mais l'ennemi de tout bien lui suscita des difficultés inattendues. Trois des principaux habitants du village ne goûtèrent pas sa doctrine, et cherchèrent le moyen de lui tirer de l'argent, qu'ils estimaient plus que ses belles paroles. En conséquence ils se saisirent de sa personne, de deux chrétiens qui se trouvaient là par circonstance, et d'un de ses servants. Ils exigèrent cinquante ligatures de leur prisonnier, lui promettant la liberté à ce prix. *Thây-Phuòc* refusa de les donner : ils en demandèrent vingt, sans qu'il voulût entendre parler de rançon. Pour dix, le catéchiste aurait pu se tirer d'affaire, et obvier aux tristes suites de son arrestation, qu'il ne prévoyait

pas. Sur son refus obstiné, on le chargea de la cangue, et on porta son affaire au chef du canton, qui se rendit sur les lieux, fit dresser le catalogue de tous les effets contenus dans la barque de *Thây-Phuòc*, et informa l'*Ông-huyen* (1) de cette prise.

« Ce fonctionnaire évoqua l'affaire à son tribunal, et interrogea le catéchiste pour savoir s'il était prêtre, et par qui il était envoyé. *Thây-Phuòc* satisfit à toutes les questions sans compromettre personne, même quand il fallut rendre compte de la feuille qui portait mon nom. Je crois néanmoins que, malgré ses réponses évasives, le mandarin ne laissa pas de soupçonner fortement la présence d'un Missionnaire européen dans la contrée. Il paraît même, d'après les rapports les plus plausibles, que le servant du catéchiste arrêté avec lui leva tous les doutes, en déclarant positivement le lieu de ma résidence.

« *Thây-Phuòc* resta plus d'un mois à la sous-préfecture, annonçant les vérités du salut à qui voulait l'entendre, et faisant admirer ses connaissances et sa fermeté au mandarin lui-même. Après avoir pris ses informations aussi exactes que possible, celui-ci alla faire son rapport au premier magistrat de la province. Ordre fut aussitôt donné d'amener *Thây-Phuòc* au chef-lieu; et en conséquence il y fut conduit sous bonne escorte avec son servant. Les deux autres chrétiens arrêtés avaient été mis en liberté pour une somme modique, quoiqu'ils eussent constamment refusé d'apostasier.

« Depuis longtemps je sentais tout le danger de ma position; le maître et la maîtresse de la maison que j'habitais, étaient morts l'un et l'autre, et j'étais resté seul possesseur des bâtiments et du jardin, sans avoir personne

---

(1) *Ông-huyen* veut dire *Chef de sous-préfecture*.

pour me couvrir de son nom. Il est vrai qu'on avait placé un néophyte du village dans cette demeure ; mais c'était un pauvre jeune homme qui passait beaucoup plus pour être logé chez moi, comme il l'était en effet, que pour le propriétaire. J'étais donc trop connu pour être bien caché dans un moment si critique. Il paraît aussi qu'un païen de l'endroit avait eu vent de ma présence en ces lieux, et qu'un jour, dans un mouvement de mauvaise humeur contre les chefs du village, échauffé d'ailleurs par les fumées du vin dont il avait l'habitude, il avait dit publiquement devant un grand nombre de soldats païens et d'officiers subalternes, que le hameau recelait un maître de religion européen. Ce discours, ayant été porté aux oreilles des grands mandarins de la province, leur fit prendre des informations précises ; ils furent aidés dans leurs investigations par le servent même de *Thây-Phuóc*, qui apostasia, et dès lors ne cacha plus ce qu'il savait. Fixés par ses aveux, les mandarins se réunissent en grand conseil, il est décidé qu'il faut se saisir de ma personne, et plus de deux cents soldats se mettent en campagne, commandés par l'*ong-lanh-binh* ou *chef de la milice*.

• Sur-le-champ je fus informé de cette expédition. Le 28 octobre, après avoir célébré le saint sacrifice, sinon pour la dernière fois, au moins pour ne plus l'offrir de longtemps, je cherchai une retraite plus sûre dans une autre maison, en attendant l'arrivée des satellites pendant la nuit : ils ne vinrent pas encore. Le lendemain 29, on eut le temps de cacher tous mes effets ; les Religieuses et tous mes élèves prirent la fuite, et moi-même je me réfugiai dans un village voisin, où on ne m'aurait jamais découvert. J'y passai la nuit et la journée du 30 dans les alarmes, songeant aux maux qui allaient désoler la pauvre chrétienté qui m'avait donné asile.

• En effet, la soldatesque était arrivée vers le com-

mencement de la nuit. Un enfant de treize ans, fils du chef de canton, qui connaissait ma demeure, conduisit la troupe tout droit à la maison que j'avais quittée. On lui mit trois épées nues devant les yeux, et on lui ordonna de déclarer si c'était là qu'habitait le maître de religion européenne : l'enfant l'affirma ; on lui demanda encore pourquoi il ne s'y trouvait plus : il répondit que son père et deux des principaux du village qu'il nomma, l'avaient emmené ailleurs, mais qu'il ne savait où ils l'avaient conduit.

« Là-dessus, le mandarin envoya ses soldats prendre le premier chef du village, vieillard septuagénaire, appelé *Ca-ngò*. Le chef du canton *Tông-loc* et un autre chef nommé *Câu-Thiên* se rendirent à la maison qu'on fouillait, pour répondre aux envoyés. On se saisit de leurs personnes et on les conduisit devant le mandarin, chargés de la cangue. Ils soutinrent la première question avec assez de constance. Trois néophytes qui étaient nouvellement installés dans ma demeure, et qui s'en disaient les maîtres, subirent aussi courageusement les premières épreuves ; mais ils avaient à faire à un mandarin qui ne se laisse pas vaincre aisément. Quelques enfants lui avaient déclaré le secret qu'il cherchait ; on n'avait d'ailleurs pu si bien détruire tous les indices de mon séjour en cet endroit, qu'il n'en restât encore des signes peu équivoques ; et après maints et maints coups de rotin vigoureusement assénés, mes catéchistes eux-mêmes furent contraints de faire des aveux.

« Restait à découvrir le lieu où je m'étais retiré : cette révélation coûtait beaucoup à mes gens, mais le mandarin menaçait, tempêtait, frappait ; il ne cessait de répéter, comme il me l'a dit depuis, que si je ne paraissais pas, plus de cinquante personnes du village périraient ; que je devais me sacrifier moi-même pour le salut du peuple.



Il tenait le même langage qu'autrefois Caïphe, sans mienx comprendre le sens de ce qu'il disait. Mes catéchistes cédaient peu à peu à la force de son raisonnement, surtout quand il en venait aux arguments physiques ; n'y pouvant plus tenir, ils résolurent d'indiquer ma retraite.

« Cependant, je me croyais en sûreté dans mon asile ; sans rien savoir de ce qui se passait entre le mandarin et les catéchistes dans l'intérieur de la maison, je recevais seulement de temps à autre quelques nouvelles de ce qu'on pouvait observer au dehors et de loin. Le soir, on m'avertit que plusieurs embarcations se dirigeaient vers le lieu de ma retraite. Aussitôt je cherchai mon salut dans la fuite, je traversai le champ voisin, et m'enfonçai dans l'épaisseur du bois, avec deux jeunes gens qui me suivaient. J'entendais le bruit des barques qui abordaient sur la rive du fleuve, et les cris des soldats qui menaçaient du roûin les personnes de la maison que je venais de quitter. Bientôt je distinguai leurs pas qui se dirigeaient dans la plaine vers l'endroit où je me tenais blotti ; ils avaient pu, à la faveur du clair de lune, suivre mes traces à travers les champs ; déjà l'un de la troupe s'était avancé tout près de moi, lorsqu'un caporal lui cria : « N'entre pas dans la forêt. » Cette parole me sauva du danger pour cette fois. Après avoir parcouru le terrain dans tous les sens, les soldats se retirèrent. Je restai encore longtemps à mon gîte ; j'étais même disposé à y passer la nuit, quitte à être dévoré par le tigre que j'entendais parfois rôder à peu de distance ; mais je le redoutais moins que mes persécuteurs.

« Enfin une voix se fait entendre : je reconnais une voix amie ; j'y répons, et je me dirige vers l'endroit d'où l'on m'appelait : c'étaient trois néophytes qui venaient me chercher. Je m'informe si les soldats sont partis ; on me répond affirmativement, mais on exige que je me

livre. « Eh bien ! répondis-je, s'il le faut, je le ferai volontiers ; retournons d'abord à la maison , et voyons clairement ce dont il s'agit. »

« Arrivé là , je trouve toute une famille plongée dans l'affliction , et versant un torrent de larmes ; je lui adresse quelques paroles de consolation, et me montre disposé à supporter avec une parfaite égalité d'âme tout ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner. Alors on me raconte que les satellites avaient saisi quelques effets, et frappé une ou deux personnes ; puis, ajoute-t-on, ce qu'il y a de plus désolant, c'est notre chef de canton qui a amené lui-même cette troupe de furieux ; il a fortement réprimandé le maître de la maison de vous avoir fait évader, et il a déclaré hautement que, sans délibérer davantage, vous n'aviez qu'à vous remettre à la discrétion du mandarin.

« Après un instant de réflexion et de prières , je compris que je n'avais pas d'autre parti à prendre. Une considération m'embarrassait, c'est que j'allais abandonner le soin de la Mission, sans en avoir chargé personne à ma place : je désirais m'aboucher avec M. Fontaine, tant pour lui demander une dernière absolution de mes fautes, que pour remettre les rênes de l'administration entre ses mains. Je dis au maître de la maison que si on venait de nouveau pour me prendre, comme on n'en doutait pas, il fallait déclarer que je me livrerais dans l'après-midi du 31 ; que je demandais seulement une demi-journée pour mettre ordre à mes affaires. Il parait, à en juger par l'événement, que cet homme, ou ne fit pas la déclaration, ou ne fut pas cru de ceux qui la reçurent.

« Aussitôt je me dirigeai, avec le père *Thieng* et quelques guides, vers la chrétienté où résidait notre cher confrère. Il fallut nous frayer une route à travers des champs incultes , où l'herbe dépassait notre tête : après avoir ainsi voyagé pendant toute la nuit, l'espace de trois

ou quatre lieues, nous arrivâmes au point du jour près du village dont j'ai parlé. Le père *Thiêng* et deux de mes guides prirent les devants, pour savoir en quel lieu du village se trouvait M. Fontaine, car je l'ignorais, et pour chercher une barque destinée à me conduire secrètement auprès de lui. Pendant ce temps, je restai assis derrière un buisson, avec un jeune écolier et un membre de la famille que je venais de quitter; je récitai à mon chapelet, demandant que la volonté de Dieu s'accomplît.

« A peine avais-je fini ma prière, qu'un homme à figure sinistre parut, armé d'une lance; puis deux le suivirent, puis trois autres accoururent. « Ce sont ceux qui vous cherchent, » me dirent mes compagnons. Je me lève à l'instant, et marche gravement à leur rencontre: ils reculent d'un pas, d'un air timide, en me présentant leurs piques: ils me croyaient muni de pouvoirs extraordinaires pour leur nuire, et ils se mettaient en défense. Je leur tends les bras, en leur disant qu'il était inutile de venir à moi avec des sabres et des piques, qu'ils pouvaient me prendre aisément, puisque j'étais sans arme. Rassuré par ces paroles, un des plus hardis s'avance, me saisit par le bras, me fait mettre à genoux, et me lie les mains avec une corde, sans bien serrer le nœud. Il m'épargna les trois ou quatre coups de rotin qui sont d'usage toutes les fois qu'on se saisit d'un malfaiteur.

« On me demanda pourquoi je ne m'étais pas livré plus tôt, pour faire cesser les vexations qui accablaient mes chrétiens. Je répondis que ma résolution en avait été prise, du moment où j'avais été informé de ces rigueurs; que si telle n'avait pas été ma disposition, j'aurais encore pu échapper aux poursuites de mes ennemis. Un des chefs de la troupe m'assura que son dessein n'était pas de m'arrêter; mais que l'affaire de *Thây-Phuóc* ayant mis les gouverneurs dans la nécessité d'agir,

on avait voulu seulement me donner la chasse. Du reste, les mêmes protestations m'ont été répétées plus d'une fois par d'autres mandarins : à leurs yeux, m'avouaient-ils, je n'étais coupable d'aucun crime ; mais les édits de Minh-Menh parlaient plus haut que mon innocence ; il avait bien fallu me traiter en proscrit, autrement on n'aurait plus été l'ami du César annamite.

« Tous ces mandarins m'assuraient, d'ailleurs, que je ne serais pas envoyé au supplice, et que j'en serais quitte pour retourner en Europe. Néanmoins, malgré ces paroles officieuses, et quoique je les priasse de se contenter de mon arrestation et de ne plus tourmenter personne à mon sujet, ils recherchèrent encore mes deux compagnons cachés tout près de là, et les prirent l'un et l'autre. Mais leur captivité fut très-courte, et sur quelques instances que je fis au mandarin, il les relâcha tous les deux. Pour moi, à l'aide d'une barque qui se trouvait dans le voisinage, on me transféra à *Cai-Nhum* où résidait le grand mandarin militaire, avec une partie considérable de la force armée. Le chef de l'escorte me traita avec beaucoup d'humanité et d'égards ; après avoir ordonné qu'on ôtât mes liens, il me fit asseoir sur sa natte et manger à sa table : c'était me faire des honneurs dont je me serais passé volontiers.

« Vers les neuf heures du soir, nous arrivâmes au chef-lieu de la province. On me conduisit sans délai au palais du premier mandarin, qui s'avança aussitôt dans la cour pour me voir et m'adresser quelques questions : « Etes-vous Européen ou Annamite ? me dit-il. — Je suis Européen. — Mais, dit le mandarin, il parle comme un homme de ce pays. » Alors il quitte son siège, vient me considérer de près, et, à la faveur d'un flambeau, il n'a pas de la peine à me reconnaître pour un étranger ; il retourne donc s'asseoir, et continue ainsi son inter-

rogatoire : « Quel âge avez-vous ? — Trente-cinq ans. —  
 « Trente-cinq ans, et vous êtes *duc-thay* (1) ? — Oui,  
 « mandarin, je suis maître de la religion. — Depuis com-  
 « bien de temps êtes-vous arrivé dans ce royaume ? —  
 « Depuis neuf ans. — D'où êtes-vous venu ? par où êtes-  
 « vous entré ? — Je suis venu de Macao et je suis entré  
 « par le nord du royaume. — Et ensuite quelle pro-  
 « vince avez-vous traversée, où avez-vous établi votre  
 « résidence ? — Je ne me suis fixé dans aucun endroit,  
 « j'ai logé partout, mais seulement en passant, jusqu'à  
 « ce que j'aie pénétré dans la région du midi. — De-  
 « puis combien de temps êtes-vous dans cette contrée ?  
 « — Depuis trois ans. » Cette durée de mon séjour  
 avait déjà été déclarée par les personnes du village de  
*Cai-Nhum* ; je ne pouvais plus refuser cet aveu.

« Après ces questions, le mandarin dit qu'il ne vou-  
 lait pas me presser davantage ; il me fit asseoir sur  
 une natte, m'offrit un cigare et donna ordre de me  
 préparer un lit dans son palais. Dès que je le pus,  
 j'allai m'asseoir sur ce lit, où je fus suivi d'une foule  
 de curieux ; enfin ils se retirèrent pour me laisser re-  
 poser, et je dormis d'un profond sommeil : la nuit  
 précédente avait été mauvaise.

« Le surlendemain, 2 novembre, je fus appelé à  
 comparaitre devant le grand mandarin pour reconnaître  
 mes effets, qui étaient tombés entre les mains des sa-  
 tellites. Les trois catéchistes compromis, *Tông-loc*, *Cá-  
 ngó* et *Cáu-Thiên* venaient d'arriver, chargés de la can-  
 gue : le juge trouva mauvais que le *Thôn-tràng* (2)

---

(1) *Duc-thay* est le nom qu'on donne en Cochinchine aux Evêques ; il signifie *Souverain maître*.

(2) Chef ou maire d'un *thôn*, c'est-à-dire d'une commune de second ordre.

ne fût pas au nombre des captifs, et le lendemain on alla prendre avec lui les trois hommes qui avaient géré les affaires du village depuis que j'y avais cherché un asile.

« Vint ensuite la visite de mes effets. On avait pris quatre grands vases pleins de farine, et un autre contenant du vin pour le saint sacrifice. « N'est-ce pas avec cela, dit le juge, que vous enchantez les chrétiens? » Je protestai hautement contre cette calomnie, et le mandarin lui-même parut n'y pas croire fortement, car il accepta un verre de vin, et convint, après l'avoir bu sans craindre de se laisser enchanter, que c'était un breuvage fortifiant. Plusieurs des assistants suivirent son exemple, et le vase fut bientôt vide. La farine me fut rendue pour mon usage ; car j'avais déclaré que c'était l'aliment ordinaire des Européens, et on croyait que je m'en nourrissais habituellement. Parmi mes effets, se trouvaient deux ornements pour le saint sacrifice : le mandarin me commanda d'en revêtir un : je m'y refusai en disant que ce vêtement béni étant destiné au culte divin, je n'osais le prendre pour satisfaire une vaine curiosité. Ordre fut alors donné à un homme de la foule d'endosser une chasuble ; il la mit sans devant derrière, et je lui criai tout irrité, qu'il ne devait pas se mêler de ce qu'il ne connaissait pas, et qu'il eût à me rendre mon habit ; il le fit sur-le-champ.

« Le grand mandarin examina ensuite ma boîte aux saintes huiles : « Quelle est la liqueur contenue dans ce vase? demanda-t-il. — C'est, répondis-je, de l'huile ordinaire d'Europe. — A-t-elle quelque vertu particulière? — Elle a la vertu de procurer aux malades qui reçoivent la sainte onction, des grâces de salut. — N'arrachez-vous pas les yeux aux enfants morts pour composer cette huile? — Non, c'est encore une calomnie inventée par les ennemis de notre sainte

« Religion : si nous avions ces horribles pratiques, pourrions-nous faire un seul adepte? Vous savez que nous faisons aux plus petits enfants des funérailles honorables ; comment donc supposer que nous profanions leurs corps par de révoltantes cérémonies ! »

« Le peu d'effets qu'on m'avait pris, fut porté sur le catalogue. Je voulus retenir mon bréviaire, ainsi qu'un nouveau Testament et deux ouvrages de piété, dont la lecture m'aurait consolé dans ma prison : ils me furent refusés, sous prétexte que je n'avais plus personne à instruire, et partant plus besoin de livres.

« Des scuelles, sans nom et sans date, destinées à accréditer la mission des catéchistes, étaient tombées sous la main des soldats ; elles furent examinées avec attention ; on me demanda qui les avait composées. Pour toute réponse, je priai le mandarin de ne jamais me faire de pareilles questions, parce que je ne pourrais le satisfaire, ma Religion me défendant de rien dire qui pût être préjudiciable à mon prochain. « — Mais, ajouta-t-il, si l'on vous livrait à la torture, parleriez-vous alors? — Frappez, torturez comme il vous plaira, lui répondis-je ; vous ne m'arracherez aucun aveu de ce genre. » On ne poussa pas les interrogations plus loin. Mes effets furent scellés et confiés à la garde d'un mandarin subalterne. Si je suis libéré, ces effets devront m'être rendus, sinon ils seront confisqués. Mais ce qui est une fois entre les mains de ces juges avides, a bien de la peine à en sortir jamais.

« Ce même jour, je fis dire au mandarin que, tout honoré que j'étais de loger dans son palais, je désirais qu'il m'assignât une autre demeure, parce que mes chrétiens n'oseraient jamais approcher de moi dans un lieu peuplé d'officiers et de soldats païens. En conséquence, on me fit préparer un gîte à la caserne. Je ne m'y trou-

vai pas mieux, et au bout de quelques jours, sur de nouvelles demandes, on me conduisit à la prison publique, où je resterai vraisemblablement jusqu'à mon départ pour la capitale. L'accès jusqu'à ma loge est un peu plus facile, quoique je sois loin de pouvoir correspondre librement avec mes néophytes. Au reste, j'ai l'honneur d'être compté, chaque jour, au nombre des criminels et des brigands qui partagent ma captivité : *Et cum iniquis reputatus est*. Qu'il est beau d'avoir au moins ce trait de ressemblance avec notre divin Maître !

« Il me reste à rendre compte de ma troisième comparution devant le grand mandarin. Dans cette séance, qui eut lieu le 5 novembre, il s'agissait de faire mon rapport en règle, afin de l'envoyer au roi. Après avoir écrit mon nom, mon âge, et l'époque de mon arrivée dans la Cochinchine, on me questionna de nouveau sur les lieux par où j'avais passé. Je répondis que je m'en tenais à ce que j'avais déclaré déjà ; que j'étais arrivé par le nord du royaume, et que j'étais venu peu à peu jusqu'au midi ; que jamais je ne désignerais aucun des villages qui m'avaient donné asile ; que je ne pouvais d'ailleurs me les rappeler tous ; qu'on était libre de me torturer comme on voudrait, mais que jamais je ne ferais de déclarations plus précises. Là-dessus, le mandarin me demanda si je sentirais la souffrance sous la verge des bourreaux. — « Je n'en sais rien, répondis-je, je n'ai pas encore été « soumis à la question ; mais je pense que j'éprouverais « quelque douleur. »

« Mon interrogatoire fini, le juge reprocha à *Thây-Phuóc* d'être cause des suites de mon arrestation, et lui proposa de fouler aux pieds la croix. Ce brave chrétien n'hésita pas, il déclara que les sentiments de la Religion avaient pénétré jusqu'à la moelle de ses os, et qu'il ne pouvait y renoncer. C'était la quatrième ou cinquième



fois qu'il faisait cette généreuse confession. On interrogea ensuite *Ca-ngo* : il allait faire une dissertation pour motiver son refus d'apostasier ; mais comme je n'aime point ces longs raisonnements de la part de gens peu instruits, qui parlent ordinairement d'une manière peu claire et peu exacte, je pris la parole et je représentai au mandarin que mes néophytes ne pouvaient se prêter à une abjuration ; que les vérités de notre religion sainte étaient si incontestables, que les renier serait un des crimes les plus difficiles à pardonner. On ne me permit pas d'en dire davantage, et on m'ordonna de laisser répondre ceux qu'on interrogeait.

« Après m'avoir imposé silence, on somma de nouveau mes trois compagnons de captivité de déclarer, oui ou non, s'ils oseraient marcher sur le crucifix. *Noi Khong dam* (*Nous n'oserions pas*) leur criai-je, et il firent tous trois cette réponse, même *Tông-loc* dont la foi était si chancelante. Quelques mandarins me reprochèrent, en présence d'une foule nombreuse, de ne pas prendre les intérêts de mes chrétiens en leur défendant de fouler la croix, puisqu'ils auraient ainsi évité les tourments dont ils étaient menacés. Je répondis qu'en effet cet acte d'apostasie les aurait délivrés de quelques maux passagers, et leur aurait fait trouver grâce devant un roi de la terre ; mais qu'il leur aurait fait encourir la disgrâce du grand roi du ciel, et les aurait rendus dignes de supplices sans fin ; tandis qu'en se dévouant à souffrir ici-bas les tourments et la mort, ils acquéraient pour l'éternité un poids immense de gloire. « Mais, dirent-ils, on ne voit pas ce  
 « ciel dont vous parlez. — Il n'est pas nécessaire de le  
 « voir, il suffit de savoir avec certitude qu'il existe :  
 « tous les jours vous croyez des choses que vous n'avez  
 « pas vues. » J'en vins à parler du châtement réservé au crime, et des récompenses promises à la vertu ; et j'ai

ainsi prêché trois ou quatre fois mes jugés. Mais quel fruit espérer de ces esprits étroits, dont tous les désirs se bornent aux choses de la terre ! ils ne voient que leurs places ; et pour embrasser l'Évangile, il faudrait s'exposer à les perdre ! En général, ils aiment et estiment notre Religion sainte ; souvent je les ai entendus dire dans leurs conversations particulières : « Cette doctrine est vraie ; ce maître est dans la voie droite. » Mais qu'ils sont loin de tirer la conséquence naturelle de pareils aveux !

Le village où je résidais a beaucoup souffert et court risque d'être entièrement détruit, surtout si les chefs principaux sont longtemps retenus prisonniers. Heureusement, le *Quan Phu* (chef de la préfecture) qui craint de se trouver en faute pour ne m'avoir pas arrêté, depuis si longtemps que j'habite des lieux soumis à sa juridiction, a épousé la cause de cette malheureuse chrétienté, et il va faire le procès aux mandarins qui m'ont pris. Je ne sais encore ce qui résultera de ces débats ; je présume que le roi fera grâce au village, et qu'on pourra le rétablir. M. Fontaine en a été quitte pour la peur ; il n'a pas même abandonné sa résidence ordinaire, seulement il est plus au secret qu'autrefois.

« Ce confrère pourra satisfaire Votre Grandeur sur les diverses demandes qu'elle m'adresse ; il m'est impossible, pour le moment, de faire un tableau exact des besoins de ma Mission. J'ai habituellement quinze ou vingt écoliers à nourrir. C'est le premier objet de mes dépenses. Après mes élèves, ce sont des milliers de chrétiens dans la détresse qu'il est indispensable de secourir, des familles sans nombre engagées pour dettes au service des païens, et qu'il faudrait racheter. Enfin ce sont des enfants d'infidèles moribonds à régénérer dans les eaux du baptême. Depuis que la prison me sépare de tous ces né-

cessiteux, je n'ai plus que des prières à leur donner ; mais c'est pour moi une consolation bien sensible de voir que, privés de mes soins, ils en deviennent pour Votre Grandeur l'objet d'une plus tendre sollicitude.

« Veuillez agréer, Monseigneur, etc.,

« † DOMINIQUE,  
*Evêque d'Isauropolis et coadjuteur.* »

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M. le contre amiral Cécille, commandant les forces navales françaises stationnées dans les mers de l'Inde et de la Chine, vient d'écrire au roi Thieu-Tri, pour obtenir la liberté de Mgr Lefebvre, et la cessation des cruautés auxquelles les chrétiens sont en butte. Espérons que sa lettre, dictée sous l'inspiration de la foi et de l'humanité, fera une salutaire impression sur le prince persécuteur, et que le nom de M. Cécille, déjà si cher aux apôtres et aux néophytes de l'Océanie, sera prononcé avec la même reconnaissance par nos frères de la Cochinchine et du Tong-King.

---

## NOUVELLES DIVERSES.

Au mois d'avril dernier, dans une réunion tenue à Sidney pour la Propagation de la Foi, Mgr Polding qui présidait, a annoncé qu'il avait reçu de son vénérable ami Mgr Pompallier une lettre datée du 13 mars : le saint Evêque de la Nouvelle-Zélande lui marquait qu'il était entouré de ruines de tous côtés, mais que, dans la dernière insurrection des naturels contre les Européens, où un si grand nombre de ces derniers avait péri, sa maison épiscopale, ses chapelles et tout ce qui lui appartenait avait été religieusement respecté par les insulaires, que ni lui ni aucun de ses Missionnaires n'avaient reçu la moindre injure, et qu'ils avaient les plus vives actions de grâces à rendre à Dieu de ce que, au milieu de si terribles désastres, il avait daigné veiller sur eux, et protéger d'une manière si visible la Mission de la Nouvelle-Zélande. Mgr Pompallier dit dans sa lettre que les chefs des naturels étaient venus le trouver, et lui avaient dit : « Evêque ! n'aie pas peur. Nous savons que tu n'es venu ici parmi nous que pour nous faire du bien. Nous savons aussi que tu ne te mêles pas des affaires politiques. Continue d'en agir ainsi, et tu n'as rien à craindre. » Le Prélat affirme qu'à sa connaissance aucun des indigènes qui avaient embrassé la foi chrétienne, n'avait eu part aux outrages exercés contre les Européens. Cette conduite de leur part, ajoute l'Archevêque de Sidney, prouve que les vraies maximes de la foi catholique exercent déjà une puissante influence sur les esprits des nouveaux convertis.

Mgr Brady, qui avait exercé le ministère apostolique pendant douze ans à l'île Bourbon, avant d'être appelé auprès de Mgr l'Archevêque de Sidney en qualité de Vicaire général, a été sacré à Rome, en mai dernier, Evêque de Perth dans l'Australie. Outre son vaste diocèse, Mgr Brady est chargé des deux Vicariats apostoliques de Port-Essington et de la Sonde, qui comprennent la moitié de la Nouvelle-Hollande, et renferment une population considérable d'indigènes.

Ce Prélat s'est embarqué à Londres, sur le navire l'*Elisabeth*, emmenant avec lui 27 personnes, dont 6 Sœurs de la miséricorde, de Dublin ; 2 Bénédictins espagnols : les PP. Giuseppe Serra du diocèse de Barcelone, et Rosendó Salvado du diocèse de Pampelune ; et un Prêtre élève de la Propagande, M. Angelo Confalonieri, du diocèse de Trente. On ne sait pas les noms des autres Missionnaires.

Mgr Collier, Vicaire apostolique de l'île Maurice, s'est embarqué le 10 juin à Gravesend (Angleterre) pour son Vicariat. Il emmène avec lui deux Prêtres, trois Etudiants en théologie, et huit Religieuses de la

maison de Lorette, de Dublin. Trois Ecclésiastiques s'étaient déjà embarqués à Londres, il y a quatre mois, pour cette intéressante Mission.

Quatre Prêtres du Séminaire des Missions étrangères se sont embarqués à Bordeaux, le 6 juin, pour Pondichery ; ce sont : MM. Dépommier, du diocèse de Chambéry ; Couderc, du diocèse de Quimper ; Godet, du diocèse de Versailles, et Moncourrier, du diocèse de Tulle.

Le 14 août, deux Prêtres et trois Clercs de la Congrégation des Oblats de Turin sont partis de Civita-Vecchia pour les Missions d'Ava et de Pégou, dans l'empire birman ; ce sont : MM. Vincent-Martin de Mezzé (province d'Yvrée) Esprit Farnelli de Cirée (province de Turin) Candido Parazza de Seimio (province d'Albe) Charles Pregni d'Isola (province d'Asti) et Jean Bazalla de Partula (province de Bielle).

Noms des Prêtres et des catéchistes de la Congrégation de Piepus, qui se sont embarqués à Brest sur le *Cresquar*, le 29 juillet 1845, pour les Missions de l'Océanie orientale.

Prêtres MM.	Favens, du diocèse de Cahors.
	Dordillon de Tours.
	Mourot de Mende.
	Holbein de Rennes.
	Hébert de Coutances.
	Célon de Versailles.
	Pouzot d'Orléans.
	Jaussen de Viviers.
	Fournon de Rouen.
Sous-Diacres MM.	Migorel de Sées.
	Moreno Espagnol.
Catéchistes MM.	Gabriac de Rodez.
	Vallée de Chartres.
	Darteil de Cahors.
	Guerric de Cahors.
	Prévost de Viviers.
	Carbonnier de Cahors.
	D'Arriola Espagnol.
	Delpech de Cahors.
	Darque de Tulle.
	André de Viviers.
	Dumas de St-Flour.

Et un jeune Sandwichois appelé Evariste Lohéolé.

---

**TABLE DU TOME DIX-SEPTIÈME.**


---

Compte-rendu, *pag.* 161.

Mandements et nouvelles, 78, 270, 367, 531.

Départ de Missionnaires, 78, 79, 271, 272, 368.

**MISSIONS D'ASIE.**

**CHINE.**

Extrait d'une lettre de M. Latibe, lazariste, 207.

Suite de la lettre du même, 286.

**TARTARIE MONGOLE.**

Lettre de M. Huc, lazariste, 369.

**COCHINCHINE ET TONG-KING.**

Lettre de Mgr Lefebvre, 515.

Lettre du R. P. Raymond Barcelo, dominicain, 334.

Extrait d'une lettre du même Père, 344.

Lettre du même Père, 346.

Extrait d'une lettre du R. P. Marti, 351.

Lettres du même Père, 353, 359, 362, 364.

## SIAM.

- Lettre de M. Grandjean, Missionnaire apostolique, 111.  
 Extrait d'une lettre de Mgr Pallegoix, 117.  
 Notice sur le mandarin Benoit par le même Prélat, 119.  
 Lettre de M. Raymond Albränd, Missionnaire, 124.  
 Notice sur le baptême des enfants d'infidèles, 434.

## MISSIONS DU LEVANT.

## ARABIE.

- Extrait d'une lettre de Mgr Guasco, évêque de Fez, 81.  
 Autre lettre du même Prélat, 89.  
 Lettre du R. P. Jogue, Religieux espagnol, 65.  
 Mémoire de M. Eugène Boré, 93.  
 Lettre du P. Riccadonna, 106.

## CONSTANTINOPLE.

- Lettre de Mgr Hillereau, 503.

## GÉORGIE.

- Lettre du R. P. Damien de Varreggio, Capucin et Préfet apostolique, 316.

## MISSIONS D'AFRIQUE.

## ABYSSINIE.

- Lettre de M. de Jacobis, Missionnaire lazariste, 273.  
 Lettre de M. Antoine d'Abbadie, 279.

## ILE MAURICE.

- Lettre de Mgr Allen-Collier, Vicaire apostolique de l'île Maurice, 422.

## MISSIONS D'AMÉRIQUE.

## CANADA.

Notice sur la Société des Oblats de Marie Immaculée, 239.

Lettre du R. Bourrassa, Missionnaire oblat, 243.

Extrait d'une lettre du R. P. Fissette, 253.

Extrait d'une lettre du R. P. Laverlochère, 257.

Extrait d'une lettre transmise au Conseil central par Mgr l'Evêque de Montréal, 265.

Lettre du P. Chazelle, Missionnaire jésuite, 449.

## COLOMBIE.

Lettre de M. Bolduc, 463.

Lettre du P. de Smet, 475.

## ÉTATS-UNIS.

Lettre de M. Cretin, Missionnaire, 487.

Lettre de Mgr Purcell, Evêque de Cincinnati, 501.

Lettre du P. Sorin, Missionnaire, 493.

## BRÉSIL.

Lettre du P. Joseph Satò, Jésuite, 399.

Lettre du P. Michel Cabeza, Jésuite, 406.

Extrait d'une lettre du P. Samuel de Lodi, Capucin, 414.

## MISSIONS DE L'OcéANIE.

## AUSTRALIE.

Extrait d'une lettre du P. Louis-Marie Pesciaroli, 73.

## OcéANIE OCCIDENTALE.

*Tonga.*

Lettre du P. Jérôme Grange, 5.

Lettre du P. Chevron, 29.



## WALLIS.

Lettre du P. Roudaire, 31.

Lettre de Mgr Bataillon, Evêque d'Enos, 40.

## NOUVELLE CALÉDONIE.

Lettre du P. Ronzeyron, 42.

Lettre de Mgr Douarre, Vicaire apostolique, 48.

Extrait d'une lettre du même Prélat, 52.

## NOUVELLE-ZÉLANDE ET FUTUNA.

Extrait d'une lettre du P. Servant, 54.

Extrait d'une lettre du P. Reignier, 58.

Extrait d'une lettre du P. L. Rozet, 62.

## OCÉANIE ORIENTALE.

Lettre du P. François d'Assise Caret, 129, 158.

Lettre du P. Cyprien Liausu, 140.

Lettre du P. Désiré Maigret, 143.

Lettre du P. Desvault, 146.

Lettre du P. Armand Chausson, 154.

**ANNALES**

**DE LA**

**PROPAGATION DE LA FOI.**

---

*Avec approbation des Supérieurs.*

---

---

LYON.-IMPR. DE J. B. PELAGAUD.

# ANNALES

DE LA

## PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES  
DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS  
RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA  
PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

---

TOME DIX-HUITIÈME.

A LYON,

CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,

Rue du Pérat, n° 6.

1846.



---

## MISSIONS DE L'Océanie.

---

*Lettre du P. Mathieu, Provicairé apostolique de la société de Marie, à sa famille.*

Vallis, 20 mai 1844.

« BIEN CHERS PARENTS,

« Voici bientôt six mois que je suis à Wallis, au milieu de ce bon peuple que Dieu bénit toujours avec une inépuisable tendresse : c'est plus de temps qu'il n'en fallait pour bien connaître ma nouvelle patrie. Je puis donc maintenant vous en tracer un tableau fidèle, et je le fais avec joie, parce qu'en vous peignant nos chers néophytes, je suis bien sûr de vous les faire aimer.

« L'île de Wallis a près de dix lieues de tour ; elle est environnée de plusieurs îlots, et, par delà, enfermée dans une ceinture de récifs, qui ne laisse d'entrée aux navires que par une passe très-étroite. Sa population n'excède

XVIII. 104. JANVIER 1846.

pas deux mille six cents habitants. Il y a une dizaine d'années, ces hommes étaient réputés très-féroces; ils ont en effet, à une époque assez récente, égorgé trente Européens, brûlé un bâtiment anglais, et massacré tout l'équipage, à l'exception d'un mousse. Depuis, la grâce les a si bien changés, qu'il n'y a guère de ports dans toute l'Océanie, où les étrangers soient mieux reçus et plus en sûreté.

« Au physique, le type des Wallisiens se dessine avec une certaine grandeur; leur physionomie, généralement noble et bien caractérisée, diffère peu de celle des Européens; leurs longs cheveux flottant sur les épaules, ou crépés autour de la tête en forme de turban, donnent une expression à la fois originale et fière à leurs traits basanés. Ils ont pour vêtement, depuis les aisselles jusqu'aux pieds, une grande tpe qui enveloppe plusieurs fois le corps, avec une natte fine, serrée autour de la taille par une ceinture de corde. On remarque qu'ils ont presque tous le petit doigt de la main coupé; mutilation qu'ils s'imposaient en l'honneur de leurs dieux. C'est aujourd'hui le seul vestige qui reste de leurs anciennes superstitions.

« Nos insulaires sont d'un naturel enjoué; ils aiment la bonne plaisanterie et s'y connaissent. Rien n'égale le respect qu'ils portent à leurs Missionnaires, si ce n'est l'affection qu'ils leur témoignent. Parmi eux la politesse a ses règles aussi strictement observées qu'en France; nous devons les connaître et nous y conformer, au moins jusqu'à un certain point. Le *cava*, par exemple, fait partie obligée de toutes les réunions; on ne peut rendre ou recevoir une visite sans que la racine traditionnelle soit présentée, mâchée et distribuée avec toutes les cérémonies voulues.

« Ce qui distingue surtout les indigènes de Wallis,

c'est leur goût prononcé pour la musique. On peut dire qu'ils chantent continuellement, soit qu'ils travaillent, soit qu'ils marchent, soit qu'ils portent des fardeaux, ou qu'ils prient. L'harmonie a pour eux tant d'attrait, qu'ils lui sacrifient volontiers les heures destinées au repos ; on dirait qu'après avoir porté le poids du jour et de la chaleur, ils se délassent mieux au charme de leurs accords que dans le calme d'un paisible sommeil. Dans les belles soirées d'été, lorsque l'île est rafraîchie par la brise, et qu'un astre plus doux a remplacé le soleil des tropiques, alors la population se réunit dans quelque site gracieux, sous un grand arbre, ou à la porte de l'église. Là, nos vieillards s'asseyent sur des nattes ; à quelque distance, la jeunesse prend place sur la pelouse ; par groupes de cinq à six personnes rangées en cercle et tournées en face des uns des autres ; ces groupes sont autant de chœurs de musiciens et de musiciennes parfaitement exercés. Quoique les Wallisiens aient presque tous de très-belles voix, n'est pas admis qui veut à prendre part au concert ; il n'y a que ceux dont l'organe, reconnu pur et flexible, se prête avec plus de bonheur aux effets de l'harmonie.

« Alors, chaque chœur se fait entendre tour à tour : les uns répètent sans cesse le refrain, les autres font le chant, ou donnent une expression plus animée au récitatif ; et ces accords se succèdent ainsi durant la nuit entière, sans autre interruption que les applaudissements des auditeurs.

« Si l'on remarque dans les voix beaucoup d'ensemble et de mesure, on est encore plus frappé de l'immobilité et du calme imperturbable des musiciens. Quoique les chants soient parfois dans le genre comique, et qu'ils excitent les éclats de rire de toute l'assemblée, on ne voit jamais le plus léger mouvement dans la physionomie de ceux qui exécutent. Quand le motif est triste, des larmes



coulent quelquefois de leurs yeux, mais sans que leur voix soit le moins du monde altérée.

« Le refrain qui est, d'ordinaire, quelque mot nouveau introduit par les Missionnaires dans leur langue, n'a souvent aucun rapport avec le reste du chant : c'est une espèce de bourdon qui n'est là que pour l'harmonie ; on le répète deux ou trois fois à la fin, et on termine brusquement en le laissant inachevé.

« Outre ses concerts nocturnes, Wallis a encore des chants de promenade ou de marche. Il arrive souvent, le dimanche, que j'entends tout à coup les hommes et les jeunes gens entonner leur *law* (chant) avec des voix de stentor. Ils parcourent ainsi d'un pas grave les différents quartiers du village. Lorsqu'on les invite à entrer dans une maison pour y prendre le *cava*, ils acceptent, puis recommencent leur marche jusqu'à l'heure du chapelet ou jusqu'à la prière du soir. Leur thème musical est presque toujours inspiré par la reconnaissance ou la Religion ; en voici quelques phrases des plus populaires : « Amitié au  
 « Père Rondaire, au Père Mathieu ! Ce sont nos prêtres  
 « et nos pilotes ; ils conduisent notre pirogue au ciel. »  
 — Ou bien : « Amour et respect au souverain Pontife  
 « qui règne à Rome ! » — Ou encore : « Prions saint  
 « Pierre qui tient les clefs du Paradis, pour qu'il nous en  
 « ouvre la porte. »

« Il y a des chants innombrables en l'honneur de N. S. P. le Pape Grégoire XVI, et du Prince des Apôtres, auquel ils ont une grande dévotion. Ils mettent également en musique les histoires de l'ancien et du nouveau Testament, et toutes les vérités de la Religion à mesure qu'ils les apprennent. Pour vous donner une idée de ces hymnes pieux, je vous envoie un cantique composé par la fille du roi, lorsque Mgr Bataillon annonça qu'il s'absenterait pour visiter son vicariat apostolique : j'ai tâché de le tra-

duire aussi littéralement que possible, mais sans espoir de faire passer dans le français ces tournures si naïves, cette douceur si harmonieuse de la langue des Wallisiens, qui se prête admirablement à tous les sentiments qu'ils veulent exprimer.

« Evêque, partez ; moi, je pleure.

« Est-il chose plus déchirante que d'entendre notre  
« père qui nous dit : Mes enfants, vous prierez sans  
« cesse pour moi ; souvenez-vous de celui qui vous a faits  
« enfants de Jésus-Christ, quand vous offrirez à Marie la  
« couronne du rosaire.... Ecoutez mes dernières instruc-  
« tions ; je vais me séparer de vous.

« Pouvions-nous être frappés d'un coup plus sensible !  
« Parents d'Ouvéa, pleurons ; il va partir ; n'ayons tous  
« qu'un seul cœur pour pleurer.

« Si notre père s'éloigne, que vont devenir ses en-  
« fants ? Quand reviendra notre père ? hélas ! reviendra-  
« t-il jamais ? Pleurons !

« Mais le ciel le veut. Un message saint lui a été ap-  
« porté par *Douarre*. On lui a dit : Evêque, une portion  
« de l'univers a été assignée à toi seul par le Père de tous  
« les chrétiens.

« O mon père, partez, mais souvenez-vous de vos en-  
« fants, et revenez les bénir ; car ils sont sans force,  
« comme la jeune plante qui vient de naître.

« O Jésus, déjà nous le ravir ! laissez-nous encore  
« notre père ; car pour moi, quand j'entends son adieu,  
« je sens mon âme hésiter entre la vie et la mort. Oui, il  
« vaut mieux que je m'en aille de ce monde avant le  
« départ de notre père. Qu'il soit, du moins, quelque  
« temps encore le soutien de notre faiblesse. Notre âme  
« est chancelante, et, s'il ne la fortifie, elle tombera  
« dans la mort.

« Père céleste, ayez pitié de l'enfant qui vous prie.  
 « Prononcez sur moi la sentence que vous voudrez ; que  
 « je la suive, car je me sens découragée et faible.

« Je ne puis supporter désormais un plus long exil  
 « dans ce monde ; si notre soutien s'éloigne de nous ,  
 « n'est-il pas à craindre que nous ne retournions aux  
 « idoles que nous avons adorées ?

« C'est pourquoi je désire tant, Père céleste, de me  
 « réunir à vous, pour célébrer à jamais dans mes chants  
 « votre toute-puissante majesté. »

« — Je suis dérangé par une femme de la paroisse,  
 qui vient regarder à ma porte pour voir ce que je fais ;  
 c'est leur habitude. Elle me demande à qui j'écris. — Je  
 lui réponds que c'est à mes parents. — Il faut encore lui  
 décliner tous vos noms. — A mon tour, je lui demande  
 si elle n'a rien à vous faire dire. — Oui, elle présente  
 ses amitiés à *Azelaka* (Angélique) ; elle serait bien aise  
 de la voir venir ici pour instruire les femmes d'Ouvéa ;  
 elle me prie de vous remercier d'avoir envoyé un prêtre  
 qui peut leur donner les sacrements et la sainte commu-  
 nion ; car, ajoute-t-elle, l'île était bien malheureuse avant  
 l'arrivée des Missionnaires.

« C'est une chose amusante de voir l'étonnement de  
 ces sauvages lorsque arrive d'Europe quelque objet qu'ils  
 n'ont pas encore vu. Après l'avoir bien regardé, ils le  
 touchent, ils le sentent, ils le tournent de toute manière,  
 puis ils expriment leur admiration par une exclamation  
 ou un petit claquement de langue. Je les intrigue beau-  
 coup avec un canif taille-plume. C'est un cri d'admira-  
 tion chaque fois que la plume en sort toute taillée.

« Il y a peu de jours, on débarqua un cheval que le  
 gouverneur français de Taïti envoyait en présent au roi  
 de Wallis. La pauvre bête avait été si maltraitée à bord

par le roulis, qu'elle faisait pitié. Aussitôt arrivée à terre, elle fut entourée d'une foule de naturels, qui ne pouvaient se lasser de contempler un si grand animal. Ils l'appelèrent ensuite un gros chien; mais ils en avaient peur, et à chaque mouvement qu'il faisait, les admirateurs prenaient la fuite. Ils me demandaient s'il était méchant, s'il mangeait les hommes quand il était en colère, s'il aimait la viande, s'il mordait comme les chiens. Moi je le caressais pour les rassurer. On lui apporta des feuilles et de l'herbe; ils l'examinèrent manger très-longtemps, regardant comme ses dents étaient faites; enfin, après s'être lassés en observations et en conjectures, ils s'en allèrent en me disant : « Maintenant nous connaissons cette grande bête, nous l'avons vue tout faire; il ne nous reste qu'à l'entendre chanter. »

« Les maisons des Wallisiens consistent en un grand toit de forme circulaire, couvert de feuilles, et soutenu par des pieux. A l'intérieur sont étendues des nattes, sur lesquelles on s'assied, on se couche et on mange. Quoique les habitations soient disséminées presque sur toute la côte, il y a cependant trois points ou villages principaux, où l'on a construit des églises. L'une est dédiée à Notre-Dame de Bon-Espoir, l'autre à saint Joseph, et la troisième à saint Pierre. Ces églises sont en bois. Toutes les pièces en sont unies avec de petites cordes de coco; les planches même sont fixées de cette manière; et cependant les plus violents orages ne peuvent les ébranler. Il y a, dans chaque sanctuaire, une lampe qui brûle devant le Saint-Sacrement. Les femmes l'entretiennent avec un soin extraordinaire. Chaque fois qu'il fait grand vent, je les vois se tenir auprès de la lampe avec un tison, la nuit aussi bien que le jour, pour la rallumer dans le cas où elle viendrait à s'éteindre. A quelques pas de l'église s'élève une maison carrée, divisée

en petites chambres pour nos confrères, et près de là une habitation pour les jeunes gens qui veulent partager leurs fatigues. Ces jeunes gens sont au nombre de trente ou quarante ; ils se sont offerts d'eux-mêmes aux Missionnaires pour les servir, les accompagner, et seconder nos frères dans leurs travaux.

« 26 juin. — Je reprends ma lettre, interrompue par un événement qui m'a donné pour un instant quelques inquiétudes. Le lendemain du départ de Mgr Bataillon, on vint m'avertir qu'il y avait un navire en vue. Bientôt je sus que c'était la goëlette des missionnaires protestants, qu'ils cherchaient à entrer par la passe située derrière l'île, et que leur canot avait déjà mis à terre plusieurs personnes. Je courus sans délai vers la paroisse voisine du lieu de leur débarquement, pour être plus à portée de connaître leurs menées, et bien décidé à leur résister de tout mon pouvoir s'ils cherchaient à infecter le troupeau. Deux ministres anglais descendirent en effet à Poi, avec quelques naturels de Tonga et de Niuka ; mais ils n'y restèrent qu'un jour, et repartirent très-inquiets, dit-on, du voyage de Mgr le Vicaire apostolique à Tonga et à Fidji.

« Quelques jours après je reçus une lettre à l'adresse de Monseigneur ; le second de la goëlette, qui était catholique, l'avait laissée à terre ; elle était du P. Chevron, Missionnaire à Tonga. Ce confrère, rendant compte des efforts tentés par l'hérésie pour entraver son ministère, disait à Sa Grandeur que les protestants calomniaient également la France et le catholicisme dans leurs sermons ; qu'ils avaient ordonné des prières publiques et des jeûnes pour préserver l'île de l'arrivée d'un navire de guerre français ; qu'ils peignaient nos compatriotes aux indigènes comme leurs plus grands ennemis, comme des envahisseurs qui cherchaient à s'emparer de leur pays pour

les réduire en esclavage. De telles calomnies font une grande impression sur ce peuple, naturellement ombrageux et méfiant à l'égard des étrangers, et plus jaloux de son indépendance qu'aucune nation du monde. Vous pouvez juger quelle défaveur en résulte pour les prêtres catholiques, qu'on cherche par ce moyen à faire passer pour des agents politiques, préparant les voies à une usurpation.

« Il est arrivé dernièrement un baleinier américain à Wallis, ayant à son bord une vingtaine de protestants indigènes de Niuka, qui avaient demandé à être transportés ici. Nous apprîmes, par eux et par un Anglais qui était resté quelques années dans leur Ile, quels traitements les ministres font subir à ces pauvres naturels. C'est incroyable ! Pour certaines fautes, on les flagelle à coup de corde jusqu'à ce qu'ils soient tout en sang. Plusieurs même expirent sous les coups. A d'autres on arrache les cheveux et les sourcils. On nous fit une telle peinture de ces cruautés, que nous n'aurions pu y croire, si nous n'avions vu nous-mêmes les marques de la torture empreintes sur le corps de ceux qu'on débarqua. Quelle triste position que celle de ces peuples, condamnés à marcher sous le fouet, comme les animaux, parce qu'on ne leur a inspiré que la crainte du maître, au lieu de leur apprendre à aimer la vertu !

« A Wallis, nous n'avons aucune législation, aucun code pénal, point de tribunaux ; et cependant toute la population se conduit bien, par la seule grâce de Dieu et le secours des sacrements. Depuis que je suis ici je n'ai entendu parler d'aucun délit, si ce n'est de quelques accès de colère momentanés ; mais en même temps qu'on apprend la faute, on apprend aussi la réparation : le coupable vient de lui-même auprès de nous recevoir sa peine, qui n'est qu'une simple réprimande. En faut-il davantage pour des cœurs si bien disposés !

« Ce qui entretient dans les habitants de Wallis le sentiment et l'amour du devoir, c'est qu'ils sont très-avides de la parole de Dieu. Outre les instructions des Missionnaires, il y a dans chaque village et petits hameaux des catéchismes d'hommes, de femmes, d'enfants : les plus instruits d'entre eux enseignent les autres ; chacun se confesse et communie environ tous les mois ; partout on récite, le soir, le chapelet en commun, suivi d'un cantique à la sainte Vierge. Quoique toutes les maisons restent ouvertes, la nuit comme le jour, on n'entend jamais parler de vol. Dernièrement les officiers d'un navire français voulurent éprouver nos naturels sur ce point. Ils laissèrent traîner à dessein, sur le pont, des hameçons et autres objets capables d'exciter leur convoitise ; mais les néophytes s'empressaient de les porter aux matelots, croyant que c'étaient des objets oubliés par mégarde.

« Ce n'est pas assez pour les Wallisiens de se montrer fidèles observateurs de l'Évangile ; ils voudraient encore en être les apôtres, et aller porter la foi parmi les idolâtres et les hérétiques. Les jeunes gens demandent en foule à partir avec les Missionnaires. Mgr Bataillon, cédant à leurs instances, en a emmené quelques-uns à Tonga et à Fidji. De ce nombre était un petit garçon d'une quinzaine d'années, nommé *Selevatio* (Gervais). Sa piété, qui en faisait un petit ange, avait décidé Monseigneur à l'admettre parmi ses compagnons de voyage, et le bonheur de l'enfant était à son comble. Peu de temps après, je le vis tout en larmes ; il n'avait pu obtenir de ses parents la permission de s'embarquer. Je tâchai de le consoler en lui disant que plus tard nous partirions ensemble ; mais cette promesse ne convenait pas à l'impatience de son âme. Tout à coup on remarqua qu'il avait disparu ; on le chercha partout ; enfin, après plusieurs jours, on le

trouva. Il s'était glissé furtivement à bord de l'*Adolphe*, et s'était caché à fond de cale; il se tenait là blotti, espérant que le navire partirait bientôt, et qu'une fois au large, il ne serait plus temps de le remettre à terre; mais le vaisseau tardant trop à lever l'ancre, *Seleatio* fut trahi. Cependant il trouva sur le pont un de ses parents, et le pria d'intercéder pour lui auprès de son père et de sa mère, qui se laissèrent enfin toucher et consentirent à son départ. Quand on lui demandait pourquoi il avait agi de la sorte, il s'imaginait en donner une bonne raison en disant : « Je voudrais bien savoir si l'Évêque et nos  
 « Missionnaires ont attendu la permission de leurs parents  
 « pour quitter la France. S'ils l'avaient fait, nous serions  
 « encore dans notre *fakadevolo* (paganisme). »

« Mgr Bataillon a emmené aussi un homme marié, nommé Philippe. C'est un prodige de mémoire et d'intelligence; il sait tous les dialectes des archipels voisins, ainsi que l'anglais et un peu de français. Ces langues, il les a apprises je ne sais comment, dans le but d'être utile à la Mission.

« Tandis que les jeunes gens de Wallis prêtent à nos efforts un concours si généreux, et font souvent plus de bien que les Missionnaires par leur zèle et leurs exemples, les vieillards continuent d'être pour nous un sujet d'édification; ils ont encore pour la plupart leur innocence baptismale. C'est merveille de voir, sous ces traits et ces dehors sauvages, une douceur toute chrétienne. L'un d'eux, que le commandant de l'*Embuscade* a surnommé *le vieux tigre*, parce qu'il en a effectivement les traits, est bien l'homme de l'aspect le plus farouche qu'il soit possible de rencontrer. Son vrai nom est Honorio; il est premier ministre du roi. Il fut un des plus ardents persécuteurs de Mgr Bataillon, à son arrivée dans l'île. Maintenant c'est un agneau. Quand il séjourne à Saint-Joseph,



je suis sûr de le voir arriver tous les matins avec sa petite racine de *cava* qu'il vient nous offrir. Le soir, il ne peut se retirer chez lui sans nous avoir touché et baisé la main, en signe d'amitié. S'il ouvre la bouche dans les assemblées, c'est surtout pour recommander le respect et la soumission aux Missionnaires. « Pour moi, dit-il, je suis  
 « frère d'un vieux arbre penché sur le bord d'un abîme.  
 « Je vous ai donné autrefois de bien mauvais exemples.  
 « Voici maintenant les guides que vous devez écouter, et  
 « qui conduiront votre pirogue au ciel. » Ce bon vieillard a versé bien des larmes au départ de Monseigneur; il ne pouvait rester deux jours sans le voir et lui demander sa bénédiction; aujourd'hui il se console auprès du Saint-Sacrement; et, dans l'exercice de cette dévotion qui lui est chère, il attend en patience son retour.

« 19 août. — Monseigneur vient d'arriver. Je commençais à être inquiet de sa longue absence. Les vents lui ont presque toujours été contraires. Il n'a pas réussi à Tonga comme il l'aurait désiré, à cause des calomnies débitées par les ministres protestants contre nous, et surtout contre la France, dont ils nous représentent comme les agents; c'est au point que la qualité de Français est aujourd'hui un titre d'exclusion dans toute l'Océanie. Espérons que cette persécution d'un nouveau genre ne durera pas longtemps; la vérité touche de près au triomphe, quand l'enfer a épuisé toute la série de ses mensonges.

« Maintenant voici notre saint Evêque rentré à Wallis, et je suis tranquille; si nous avons à souffrir, nous souffrirons ensemble. C'était sa première absence; aussi le retour a-t-il été une fête. Dès le point du jour, aussitôt qu'on put apercevoir son navire au loin dans la brume, les naturels vinrent me réveiller avec des cris de joie : *Vaka popalagi Epikopo ! Epikopo !* Le vent était excellent; le vais-

seau mouilla bientôt en face de l'église de Saint-Joseph. Aussitôt j'allai avec les enfants de chœur au bord de la mer, pour faire au premier pasteur une réception solennelle. Quand le canot aborda, des larmes de bonheur coulaient des yeux de tout ce peuple rangé sur le rivage. Après les cérémonies ordinaires, Monseigneur entra à l'église, prêcha, et célébra la sainte messe. C'était pour l'île entière une joie que je ne puis exprimer. Pendant les trois jours que le Prélat resta dans ma paroisse, la maison qu'il habitait ne désemplit pas; chacun venait le visiter, lui apporter du *cava*, et lui demander sa bénédiction.

• Les insulaires de Tonga que Mgr le Vicaire apostolique a amenés avec lui, au nombre de sept ou huit, ont été aussi parfaitement reçus. Pour la plupart ils ne sont pas encore baptisés. Le but de leur voyage est d'étudier Wallis, d'examiner ce qui s'y passe, afin d'aller ensuite en rendre compte à Tonga, et confondre par leur témoignage les calomnies des protestants. Ils paraissent très-bien disposés, et je crois qu'il ne faudra pas beaucoup de temps pour les rendre bons catholiques.

• MATHIEU, *Miss. apost.*»

*Lettre du P. Roulleaux , Missionnaire apostolique de la  
société de Marie, au Procureur des Missions de la  
même société.*

Tonga, le 24 juillet 1854.

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Le silence que j'ai gardé si longtemps avec vous a dû vous surprendre, après tous les soins dont vous m'avez entouré jusqu'au fond de l'Océanie. N'allez pas cependant m'accuser d'oubli et d'indifférence. La faute en est à nos occupations si multipliées et surtout au manque d'occasions : presque toujours placé loin des lieux où abordaient les navires, je n'avais connaissance de l'arrivée d'un bâtiment que lorsqu'il était reparti. Enfin, aujourd'hui que je me trouve à Tongatabou, dont Mgr Bataillon fait la visite pastorale, il me reste quelques instants avant notre départ pour les Iles Fidji, où nous allons, le Père Bréhéret et moi, jeter la divine semence ; j'en profite pour vous confier mes souvenirs de peines et mes sujets de joie.

« J'ai passé deux ans à Futuna, et c'est dans cette Mission que j'ai commencé l'exercice du saint ministère, au milieu des plus vives contradictions. Nous avons été précédés par un jeune chef des Iles Wallis, homme doué de véritables talents, mais qu'il emploie au triomphe des plus mauvais desseins. Il s'était fait accompagner de deux cents naturels, qui, pendant une année de

séjour à Futuna, ont fait un mal qu'il nous a été impossible jusqu'ici de réparer entièrement. Profitant du peu de connaissance que nous avions de la langue pour accrédi-ter leurs calomnies, ils ont prévenu les Futuniens contre nous, ramené le feu de la discorde entre deux factions rivales, et ressuscité les anciennes superstitions, que les insulaires avaient abandonnées d'eux-mêmes depuis la mort du R. P. Chanel. Deux fois nous avons vu la guerre sur le point d'éclater; on a tenté d'assassiner le nouveau roi, qui est catholique fervent; on a fait mille efforts pour empêcher la construction de nos deux églises, de celle surtout qui a été élevée sur le lieu même où le premier martyr de l'Océanie a versé son sang.

« Pour que nous ne passions pas nous méprendre sur le véritable auteur de toutes ces tracasseries, c'était aux fêtes de la sainte Vierge que le démon nous suscitait plus d'entraves. A l'une de ces fêtes, nous allions comme d'habitude, le frère Marie-Nizier et moi, nous mettre à la tête des travaux de l'église. La veille, tout était calme et tranquille dans Futuna. Aussi, quelle ne fut pas notre surprise de rencontrer les naturels par bandes qui, la lance à la main, couraient comme des furieux vers la vallée où était notre demeure. Nous leur demandâmes ce qu'il y avait; au lieu de nous répondre, ils criaient: « Où est le roi? où est le roi? — Nous leur dîmes qu'il assistait à la messe du Père Servant. — Non, non; on veut le tuer, nous courons le défendre; » et il nous fut impossible de les retenir.

« Plus loin, nous vîmes les femmes qui se sauvaient vers les montagnes pour y cacher ce qu'elles avaient de précieux, et leurs enfants qui les suivaient en pleurant. Eh bien! cette épouvante n'avait aucun motif fondé, et une heure après, tout notre monde détrompé se réunissait autour de nous pour le travail.

« Nous eûmes bien d'autres difficultés au sujet de l'église de Poï. Pendant deux mois, il nous a été impossible de la commencer ; chaque jour amenait un nouvel obstacle. Enfin, après les avoir tous écartés l'un après l'autre, je partis avec le frère Marie-Nizier pour diriger la construction. Toute la population de ces vallées était convoquée autour de la croix. Je demandai qu'on nommât quelqu'un pour présider aux travaux, et les voix se réunirent en faveur du fils du roi assassin, actuellement chef d'une partie de l'île. Dans une courte exhortation, j'invitai les naturels à se conduire d'une manière digne de l'œuvre sainte à laquelle ils allaient se livrer : « Ce n'est pas ici, leur dis-je, une habitation ordinaire, c'est un temple que vous élevez à Dieu, sur le lieu même où fume encore le sang de votre premier apôtre. » Je donnai ensuite le signal pour se mettre à genoux, et nous récitâmes tous ensemble à haute voix le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* ; je fis le signe de la croix, et l'on se mit à l'ouvrage.

« Les quatre assassins de notre confrère étaient là. Je leur dois ce témoignage, ce sont eux qui ont montré le plus d'ardeur et de bonne volonté, surtout celui qui avait frappé le premier coup. Tout son extérieur annonçait un sincère repentir, et je ne me rappelle pas l'avoir vu rire une seule fois pendant toute la durée des travaux.

« L'église de Poï est assez bien ; elle a soixante-quinze pieds sur trente ; l'entrée regarde la mer ; dans le sanctuaire se trouve renfermé l'emplacement que le R. P. Chanel habitait ; la partie droite de l'autel couvre le lieu où il était assis quand il reçut le coup de la mort ; l'endroit où reposait sa tête et où a coulé son sang est aussi à droite, dans le sanctuaire, près de la balustrade ; la croix qui l'indique, est telle que l'a plantée Mgr Pompallier.

« L'église s'achevait, lorsque notre bonne Mère nous délivra du plus grand ennemi de notre Mission. Le chef dont je vous ai parlé, abandonna Futuna avec sa bande. Nous respirâmes alors, le Père Servant et moi. Nous commençons à nous faire comprendre assez bien des naturels; nous nous adonnâmes donc avec une ardeur toute nouvelle à leur instruction.

« Dès ce moment, les choses changèrent de face. Nous n'eûmes pas de peine à faire comprendre aux néophytes qu'on les avait trompés, qu'ils s'étaient laissé séduire par des ennemis de leur repos. Le jour ne suffisait plus pour entendre les confessions; il fallait y donner une partie des nuits. Peu à peu les abus disparurent, et aujourd'hui cette Mission est dans un état florissant. Tous les naturels sont baptisés; déjà une bonne partie d'entre eux a fait la première communion; ils se conduisent d'une manière vraiment édifiante, et avec autant de régularité que les plus fervents chrétiens d'Europe; il ne leur manque qu'une instruction plus complète. Encore un an ou deux, et Futuna sera, je pense, la plus belle Mission du vicariat apostolique de l'Océanie centrale. Le peu de communication qu'elle entretient avec les étrangers, l'amour du travail et la force du caractère de ses habitants me confirment dans cette opinion.

« D'ailleurs, la conversion de ce peuple est toute de conviction, elle n'a rien eu d'intéressé. Nos néophytes n'ont pas été gâtés par les présents. Depuis que nous sommes parmi eux, nous ne leur avons rien donné, puisque nous n'avons rien pour nous-mêmes; et, comme si la divine Providence voulait continuer encore une situation que la nécessité avait faite, tous les objets que vous nous avez envoyés de France à la fin de 1841, ou ont été engloutis dans les flots, ou ont été gardés par le baleinier chargé de nous les remettre; rien, absolu-

1873

ment rien n'a paru à Futuna. Dernièrement encore la portion d'effets que Mgr Bataillon destinait à cette Ile, a été presque en totalité consumée par les flammes.

« On remarque parmi les Futuniens plus de simplicité qu'à Wallis, plus d'énergie qu'à Tonga. Ce sont des hommes qui raisonnent, qui réfléchissent : ils ne se rendent pas aisément ; mais une fois convaincus, ils prennent leur parti avec fermeté, et ne retournent pas en arrière.

« Puissent les Fidjiens, vers lesquels je suis envoyé, leur ressembler ! Mais ce que j'ai appris d'eux ne me permet pas trop cette espérance ; on les dit féroces jusqu'à l'anthropophagie. Si, de mon côté, il me fallait être dévoué jusqu'à la mort, j'emporte avec moi un souvenir qui m'en donnerait la force : Mgr Bataillon m'a confié la croix de Missionnaire que portait notre vénéré Père Chanel ; sa vue m'animera à tous les sacrifices. Veuillez, mon révérend Père, nous obtenir par vos prières les grâces dont nous avons besoin dans une Mission si difficile, et croire aux sentiments de respect et de reconnaissance avec lesquels je suis, etc.

« J. F. ROULLEAUX, *Missionnaire  
apostolique.*

---

*Lettre du R. P. Grange, Missionnaire apostolique de  
la société de Marie, à un Père de la même société.*

Tonga, Mars 1844.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Ce qu'on nous adresse à ce bout du monde nous arrive bien tard, si tant est qu'il nous arrive. Mais ne vous laissez pas de nous écrire, je vous en conjure; confiez à la mer autant de lettres que vous pourrez : elle ne sera pas toujours cruelle, et, quelque jour, un flot bienfaisant jettera sur la rive un de vos deux messages, que je recueillerai avec bonheur et reconnaissance.

« Vous me demandez, mon Père, quelle est mon occupation à vos antipodes. Eh! ce que vous faites en France, je le fais dans mon Île; seulement je le fais moins bien que vous. Je m'instruis et j'instruis les autres; j'apprends à nos kanacks la fin pour laquelle ils sont sur la terre; je les presse de quitter le mensonge pour la vérité. Il en est qui m'écoutent et qui mettent mon enseignement en pratique : ceux-là sont ma consolation. D'autres prêtent une oreille assez attentive à mes paroles, sans se donner la peine de réformer leur vie; mais le grand nombre juge ma doctrine trop sévère, et j'ai la



douleur de les voir s'éloigner de moi, au moins pour un temps. Le soleil fait en vingt-quatre heures le tour du globe, et partout il trouve les hommes avec le même caractère et les mêmes inclinations ; partout il les trouve de glace pour leurs intérêts éternels, et tout de feu pour la vanité et le mensonge.

« Comme vous encore, je dis mon bréviaire, je tâche de me recueillir pour prier, je célèbre la sainte messe à peu près tous les jours ; mais c'est pendant votre repos, de même que vous faites ces saintes actions pendant que je me livre au sommeil ; et si je m'en acquittais avec ferveur, nous accomplirions à la lettre les paroles du Psalmiste : *Dies dei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam*. Ainsi nous formerions comme deux chœurs qui chanteraient alternativement les louanges du seigneur Jésus, et notre Dieu serait glorifié dans tous les temps comme dans tous les lieux : à moi seul est la faute si la perfection manque à ce pieux concert.

« Dans mes lettres du mois de juillet dernier, que vous connaissez sans doute (1), je parlais en détail de Tonga et de ses habitants ; aujourd'hui je vais détacher quelques pages de mon journal, pour vous mettre au courant des difficultés que nous rencontrons dans la prédication de l'Évangile, et des espérances que nous pouvons concevoir.

« Depuis cette époque, Dieu nous a ménagé bien des épreuves qu'il a cependant fait tourner à sa gloire, après s'en être servi pour nous purifier. D'abord les missionnaires Wesleyens ont redoublé leurs calomnies contre nous ; je n'en suis pas surpris : chaque jour ils voient décroître leur influence, et la nôtre grandir en proportion ; ils voient que ceux de leurs coreligionnaires, qui peu-

---

(1) Voir les lettres de ce Missionnaire, n° 98.

vent avoir des communications avec nous, finissent toujours par se ranger de notre côté, sans qu'ils obtiennent le même avantage de leurs rapports avec nos chrétiens. La raison en est, en dehors de la grâce, que nos disciples ont fait librement profession de notre sainte foi, tandis que les adeptes de l'hérésie y ont été amenés par la violence. Parmi nos néophytes de Wallis, un seul qui habitait la grande tribu protestante, consentit après maintes sollicitations à se dire enfant de la réforme ; mais cette apostasie de quelques jours n'a servi qu'à prouver une fois de plus, et par un témoignage irrécusable, que les ministres appellent l'intimidation en aide à leur prosélytisme. Quand arriva le saint jour de Pâques, voyant ses frères catholiques aller à la table sainte goûter un bonheur dont il s'était privé par sa faiblesse, notre prodigue vint en pleurant se jeter à nos pieds et implorer la grâce d'être admis à la communion de l'Eglise. Il demanda aussi pardon à ses frères du scandale qu'il avait causé, *en s'excusant sur la violence qu'on lui avait faite.*

La confession, qui paraît au premier abord une pratique si onéreuse à notre orgueil, a été embrassée avec joie dans notre Ile. J'avoue que les ministres protestants y ont bien un peu contribué ; car ils exigent de leurs adeptes la confession et la pénitence publiques. Sans doute que nos insulaires ont vivement apprécié la douceur du joug de Jésus-Christ, qui ménage la faiblesse du pécheur en couvrant sa confusion volontaire du secret le plus inviolable. D'ailleurs nos kanacks avaient déjà une espèce de confession, avant l'arrivée des Européens. Elle se pratiquait surtout en cas de maladie. Dans leur opinion, si quelqu'un est visité par la souffrance, c'est toujours pour avoir offensé une divinité qui tire ainsi vengeance du coupable jusqu'à ce qu'il

s'humilie; et, lorsque le malade est trop faible pour s'accuser lui-même, un ami qui connaît sa faute en fait en son nom l'aveu réparateur.

« On comprendra mieux combien cet antique usage nous favorisait, quand on saura jusqu'où vont les prétentions vaniteuses de ce peuple, dont l'orgueil égale, si toutefois il ne surpasse pas son extrême pauvreté. A leurs yeux un Européen est à peu près ce qu'est ailleurs un nègre esclave. Nos kanacks disent sans façon : *Mon blanc, mon Européen*, comme nos planteurs des Antilles disent : *Mon nègre, mon esclave*. Je n'approuve certes pas l'Européen qui méprise son frère, parce qu'il est noir; et néanmoins je reconnais qu'il lui est de beaucoup supérieur par les connaissances et la civilisation. Mais qu'un pauvre insulaire de Tonga nous foule aux pieds et nous méprise comme une race déchue, c'est par trop ridicule. Quoi qu'il en soit, un des principaux chefs, celui qui nous a reçus sur ses terres, nous traçait depuis longtemps, et prétendait même nous dicter des lois dans les affaires du culte : Si le catholicisme faisait autorité, disait-il, c'est parce qu'il était sa religion, et non parce qu'il avait été apporté par *les deux vieux*.

« Dans la crainte d'une rupture générale, nous ne lui avons résisté que légèrement; enfin à l'occasion d'une grande fête, ce chef prit un arrêté qui défendait la danse à nos néophytes, et qui la commandait, sous peine d'une rude amende, à ceux qui n'étaient pas baptisés. Peut-être rirez-vous! mais nous vîmes dans cette ordonnance un danger sérieux pour la Mission, et voici comment. Dès notre arrivée dans l'île, nous avions dit aux naturels que plusieurs de leurs danses étaient permises : en effet, il en est qui s'exécutent avec une convenance parfaite; elles ont lieu entre personnes

du même sexe, et encore pour s'y livrer prennent-ils des habits plus décents que de coutume. Si nous laissions interdire à nos chrétiens ce que nous avions d'abord reconnu licite, nos adversaires étaient là pour nous accuser de mensonge : ils n'auraient pas manqué de dire que leurs prédictions se réalisaient ; qu'après nous être introduits sous le masque de la tolérance, nous commencions à tyranniser nos disciples, et que nous ne nous arrêterions qu'après les avoir faits esclaves. Nous voulûmes donc maintenir à la lettre ce que nous avions professé : tout d'abord nous avions promis la liberté, nous ne voulûmes pas qu'au nom de la religion, un chef vint y porter atteinte.

« Nous lui déclarâmes donc que son ordonnance n'était pas juste. A ces mots, il s'emporta devant toute l'assemblée et dit : « De quoi se mêlent ces deux blancs, « jetés par les vagues sur mes terres ? chez qui demeurent-ils ? n'est-ce pas chez moi ? » Nous lui répondîmes aussi en présence de tout le monde : « C'est vrai, « c'est chez toi que sont logés ces deux blancs ; ils t'en remercient ; mais sache qu'ils ne sont pas ici pour « faire ta volonté ; ils y sont pour te montrer le chemin du salut, ainsi qu'à tout peuple disposé à les « entendre. Ils habitent chez toi, mais si tu n'es pas « content, tu n'as qu'à le dire ; ils trouveront à s'abriter ailleurs ; toutes les terres ne finissent pas au bout « de ton domaine, et plusieurs chefs qui sont ici partageront volontiers avec eux leurs cabanes. Tu peux « commander à d'autres blancs, mais non à ceux qu'envoie le Très-Haut. Nous remplirons notre mission « avec une entière indépendance, et si personne ne veut « nous recevoir, nous n'aurons pas moins fait ce que nous devons. Comme nous l'avons dit plusieurs fois, « nous partirons avec les bénédictions que nous étions

« venus t'apporter, ne laissant peut-être derrière nous  
« que la malédiction divine. »

« A ce mot de malédiction, il baissa la tête et garda un profond silence. Nous nous éloignâmes alors de lui, suivis de plusieurs insulaires qui nous prièrent de lui pardonner : Ce n'était, disaient-ils, qu'un accès de colère qui passerait bientôt. A l'entrée de la nuit il envoya un de ses enfants nous demander si nous voulions le voir; nous répondîmes qu'il pouvait se présenter, que nous n'avions jamais de haine contre personne. Il accourut aussitôt, portant une grosse racine de *cava*, et accompagné d'un des plus sages vieillards, qui venait de faire sa première communion. Il s'assit à la porte de notre cabane, et lorsque nous lui eûmes fait de nouvelles instances pour entrer, il se jeta à nos pieds tout baigné de larmes, nous demanda pardon et nous baisa les mains, puis, la tête baissée et dans un morne silence, il attendit humblement nos reproches. Quand il vit qu'au lieu de l'en accabler, nous l'assurions à diverses reprises que nous avions tout oublié : « Pardon, « s'écria-t-il, mille fois pardon des paroles offensantes « que je vous ai dites. Ma maison est la vôtre; je « suis trop heureux que vous vouliez bien y demeurer; je vous demande comme une grâce de ne la « quitter jamais, de prier Dieu qu'il me rende meilleur. Nos ancêtres étaient méchants, et nous sommes « comme eux. Vous, qui savez si bien souffrir pour « le nom de Jésus-Christ, éloignez de moi les malédictions dont vous m'avez menacé; commandez désormais, et vous verrez si je sais obéir. » Là-dessus nous lui fîmes un petit cadeau, et il se retira content. Nous avons bien pensé que cette affaire n'aurait pas d'autre issue.

« Ce n'est pas de ce côté que nous viennent les plus

rudes combats. Il nous a fallu bien du temps avant de pouvoir pénétrer dans toutes les parties de l'île, parce que les méthodistes s'étaient plu à nous peindre sous des couleurs fort peu favorables. Cependant, comme la vérité finit toujours par avoir raison, ces fâcheuses impressions, suite de leurs calomnies, ont disparu peu à peu, et ne se rencontrent plus que chez quelques exaltés; en général on nous aime.

« Vers la fin de juillet dernier, nous visitâmes pour la première fois une tribu toute protestante. Le grand chef et les habitants nous firent un excellent accueil. Nous rendîmes même une petite visite au ministre qui nous reçut poliment, mais avec froideur. A peine étions-nous sortis qu'il monta en chaire, et se mit à débiter contre nous et notre religion toutes les calomnies d'usage; il alla si loin que dans la soirée nous dûmes opposer à ses attaques une réponse publique. Nous avions ses propres disciples pour auditeurs; ils n'en furent pas moins très-satisfaits de nos explications. Après avoir réfuté sérieusement celles des objections qui méritaient d'être discutées, nous combattîmes les autres avec le ridicule, arme parfois très-puissante auprès de nos insulaires.

« Je m'aperçus néanmoins que mes réponses par rapport à la croix faisaient peu d'impression sur un chef qui nous avait accueillis avec une extrême bienveillance; alors je me mis à crayonner quelques mots sur mon carnet : « Qu'écris-tu là? me dit-il. — Je note  
 « la belle réception que tu nous as faite. Je suis très-  
 « sensible à ton amitié, et j'espère en garder toujours  
 « le souvenir; je veux même que mes amis de France  
 « la connaissent, et sois en sûr, ils t'aimeront aussi  
 « quand ils viendront à apprendre que tu m'as fait du  
 « bien. Aujourd'hui j'ai bien la résolution de me rappeler

« toujours tes bontés ; mais comme l'homme est faible,  
 « et qu'il oublie facilement les choses qu'il tiendrait  
 « le plus à fixer dans sa mémoire, quand il n'a  
 « sous les yeux aucun signe qui lui en retrace le sou-  
 « venir, voilà pourquoi je prends ces notes. Si jamais  
 « l'accueil que tu nous fais en ce jour s'effaçait de mon  
 « esprit, ce livre me redirait ta générosité ; en y jetant  
 « un coup d'œil, je retrouverai pour toi toute ma  
 « reconnaissance. » Comprenant aussitôt ma pensée,  
 que la croix était un signe vénérable, destiné à nous  
 rappeler l'immense amour de Dieu pour nous, il me  
 dit : « Vieillard, ta langue est droite, et ton cœur  
 « l'est sans doute aussi. »

« Quant à l'accusation qu'on nous fait d'imposer  
 notre religion par la violence, comme je me trouvais  
 dans une tribu que les protestants avaient conver-  
 tie les armés à la main, je répondis : « Oui, nous  
 « grossissons nos rangs par force ; notre religion est  
 « une religion qui tue, qui aspire à la ruine des  
 « hommes ; la vôtre sans doute ne se propage que par  
 « la douce persuasion, c'est une religion de paix et  
 « d'amour ; partout où ont passé vos ministres, on  
 « voit des marques de cette évangélique charité ; j'en  
 « vois moi-même ici des preuves, et en venant vous  
 « visiter aujourd'hui, j'ai traversé le territoire d'Hule  
 « (c'est une tribu qui a été toute massacrée pour n'avoir  
 « pas voulu se faire protestante) ; j'y cherchais des  
 « hommes, et je n'y ai trouvé que des ossements. C'est  
 « là de l'amour, j'en conviens ; mais de cet amour  
 « qu'ont les chats pour les rats, les requins pour les  
 « autres poissons. » Ici, un vieillard qui était de cette  
 tribu d'Hule, et qui avait tout vu, m'interrompit :  
 « Ta langue est sévère, murmura-t-il ; mais elle est  
 « vraie : ne nous parle plus de cela ; épargne-nous  
 « des regrets. »

« Le ministre fut épouvanté de cette bonne réception qu'on nous avait faite : « Ces ensorcelés de papistes, « dit-il, sont capables d'attirer tout à eux. » En conséquence il défendit à tous les siens d'avoir aucun rapport avec nous : « S'ils reviennent, ajouta-t-il, « ne les recevez pas; car il n'y a pas de crime plus « grand que de communiquer avec un catholique. » Aussi, à notre seconde visite, fûmes-nous accueillis froidement, et lorsque nous quittâmes la tribu, un naturel nous suivit, avec mission de dire que le chef nous priait de ne pas remettre le pied sur ses terres. Nous jugeâmes à propos de retourner sur nos pas, pour avoir avec ce chef une explication; nous lui parlâmes à peu près en ces termes : « Nous revenons auprès « de toi pour connaître au juste ta pensée, et savoir « pourquoi tu nous reçois si mal aujourd'hui, toi qu' « nous fis l'autre fois un accueil si cordial. » Comme il ne faisait que balbutier, nous reprîmes : « Tu ne veux pas « nous exprimer tes véritables sentiments, mais nous « les comprenons; ton langage à notre égard n'est « plus le même, mais ton cœur n'a pas changé, c'est « toujours un cœur bienveillant et généreux, un vrai « cœur Tonga. En effet, depuis que vos îles sont con- « nues, tout le monde s'est accordé à leur donner le « nom d'île des *Amis*, à cause de la douceur de leurs « habitants. Au sein même de l'infidélité, vous étiez « déjà amis de tous les hommes, et maintenant que « vous avez embrassé la religion, elle a dû, si elle est « divine, augmenter et perfectionner la bonté de votre « cœur. Nous pouvons donc conclure que votre inimi- « tié à notre égard n'a pas pris naissance dans votre « île; elle vient d'une terre étrangère. Mais, que par- « lé-je d'inimitié! ce n'en est que l'apparence; elle est « bien sur vos lèvres; mais il n'y en a point dans votre



« âme. Oui, quand on vous a interdit mille choses qui  
 « ne sont défendues, ni par la loi de Dieu, ni par  
 « la coutume d'aucun peuple du monde, vous avez  
 « cédé, parce que vos cœurs ne veulent que la paix ;  
 « mais quand on voudra vous commander la haine, il  
 « vous sera impossible d'obéir : autant vaudrait ordon-  
 « ner aux poissons de voler, ou à la mer de quitter  
 « vos rivages. »

« Du reste, pourquoi nous hairiez-vous ? Avons-nous  
 « fait du mal à quelqu'un ? Avons-nous appelé la puis-  
 « sance des armes au secours de nos prédications ?  
 « Nous venons visiter les peuples en amis ; si quel-  
 « qu'un désire connaître nos doctrines, nous sommes  
 « toujours prêts à les lui enseigner. — Mais, reprit-il,  
 « nous avons notre religion et notre missionnaire.—  
 « Si votre ministre a pour lui la vérité, pourquoi se  
 « cache-t-il à notre approche ? S'il est vrai missionnaire,  
 « qu'il vienne montrer ses titres et défendre sa cause ;  
 « il n'appartient de fuir la lumière qu'à ceux qui font  
 « le mal : nous, nous cherchons le grand jour, et dé-  
 « sirons que tout le monde voie nos œuvres. »

« Pendant que nous parlions ainsi, le pauvre chef  
 tremblait de tous ses membres ; nous ne pûmes lui ar-  
 racher que ces paroles : « Je ne vous défends pas de re-  
 « venir ; vous ferez comme vous voudrez. » Toutefois,  
 effrayés qu'ils étaient par les menaces du ministre, ni lui  
 ni les siens n'osèrent nous donner l'hospitalité ; ce qui  
 est inouï à *Tonga*. Il était nuit, nous partîmes ; mais,  
 épuisés par la faim et la fatigue, nous fûmes réduits à  
 nous jeter dans une case abandonnée qui se trouvait  
 hors des limites de cette tribu. Nous étions contents ;  
 disciples de celui qui n'avait pas où reposer sa tête,  
 nous avions plus que nous ne méritions.

« Un autre chef, celui du village que nous habi-

tons, s'était converti depuis peu, et, dans un premier moment de ferveur, avait formé la résolution de forcer les infidèles et les protestants à se faire catholiques, ou à sortir de sa tribu. Avant de rien entreprendre, il vint nous consulter. Nous lui dîmes de n'en rien faire, et nous insistâmes avec énergie pour qu'on laissât à chacun une pleine liberté. — « Mais les protestants, dit-il, ont bien usé de violence. » — « Oui, mais ils ne sont pas les envoyés de Dieu; ils ne connaissent pas l'esprit de l'Évangile qui défend la contrainte, et nous enseigne à gagner les infidèles et les hérétiques par nos bons exemples, par la persuasion et l'ascendant de la vérité. Si le Seigneur voulait employer la force, qui pourrait résister à sa toute-puissance? Il respecte la liberté de tous les hommes : gardons-nous d'y porter atteinte. » Cette réponse, qui a été connue de toute l'île, a fait dire aux naturels : « Les papistes ne sont pas comme les autres; quand nous voudrons une religion nouvelle, c'est la leur que nous embrasserons.

« Peut-être s'écoulera-t-il encore bien du temps avant qu'ils prennent ce parti, qui ferait leur bonheur. Toutefois la grâce opère déjà d'une manière assez sensible, et en voici un petit trait. Une vieille femme avait gravement injurié le fils d'un grand chef, qui est catholique ainsi que toute sa famille : il était décidé que la coupable recevrait en punition quarante-cinq coups de bâton. Heureusement pour elle, la femme du chef, qui est notre plus fervente néophyte, intercêda auprès de son mari : « Tu veux, lui dit-elle, châtier cette femme comme si tu étais infidèle; mais avant d'être baptisé tu ne disais pas cinq ou six fois par jour : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Ne m'objecte pas qu'il faut

« bien infliger une peine proportionnée à l'injure : si  
 « Dieu nous traitait comme nous le méritons, que se-  
 « rait-il fait de nous? Puisqu'il est si bon que de  
 « nous remettre nos énormes et innombrables fautes,  
 « n'est-il pas juste que nous remettions aussi les offenses  
 « que nous avons reçues? C'est ce que nous prêchaient *les*  
 « *deux vieux*, dimanche dernier; fais les venir, et  
 « tu verras ce qu'ils t'en diront. » Nous fûmes, en effet,  
 appelés, et nous prononçâmes en faveur du repentir.  
 Cette femme qui était infidèle se convertit aussitôt.

« Dernièrement, un grand sujet de guerre s'est élevé  
 par suite d'un vol commis dans la tribu où nous rési-  
 dons. Il s'agissait de quelques dents de baleine qu'on  
 y adorait. A force de tentatives auprès des deux partis,  
 nous sommes parvenus à rétablir la paix. *Les deux vieux*  
 ont encore eu le bonheur de terminer heureusement  
 plusieurs autres querelles, prêtes à dégénérer en combats,  
 et ce ministère de conciliation a été assez avantageux  
 à notre sainte cause. Tout le monde a dit : « Les  
 « missionnaires Wesléiens nous ont entraînés à faire la  
 « guerre, et ceux-ci nous retiennent quand nous allons  
 « nous entr'égorger : leur religion est une religion  
 « d'amour, elle est bonne pour Tonga.

« L'état actuel et les progrès de notre Mission peu-  
 vent se résumer dans les chiffres suivants : Nous venons  
 de conférer le baptême solennel à quarante personnes,  
 dont quinze avaient appartenu à l'hérésie; quelques jours  
 après, nous avons admis à la première communion vingt-  
 quatre néophytes; en tout, nous comptons aujourd'hui  
 cinquante-quatre communiants dans notre petite chréti-  
 enté. Que vos prières nous aident à en augmenter le  
 nombre!

« Parmi nos catéchumènes, se trouve une petite  
 fille, âgée de sept à huit ans, et déjà bien instruite,

qui nous a montré que l'esprit et le sentiment ne sont étrangers à aucun peuple. Son père et sa mère se disaient bien catholiques, mais se mettaient peu en peine de se préparer au baptême. Comme nous avons des raisons pour ne pas régénérer cette enfant sans sa famille, nous lui dûmes d'attendre encore. Elle fut profondément affligée de notre réponse, et s'en alla confier son chagrin à ses parents : « Que je suis à  
 « plaindre! leur dit-elle; rien ne m'est plus cher que  
 « votre salut, et vous repoussez toujours la grâce du  
 « baptême, qui est la porte du ciel. Si vous veniez  
 « à mourir dans cet état, le paradis vous serait fermé,  
 « comme disent *les deux vieux*. Encore ne vous con-  
 « tentez-vous pas d'être malheureux; vous êtes aussi  
 « cause que je le suis : voilà que toutes mes com-  
 « pagnes vont être heureuses après-demain, et moi je  
 « demeure dans mon malheur, et c'est à cause de vous!  
 « Puis vous dites que vous m'aimez! » Comme elle sanglotait en achevant ces mots, ses parents lui répondirent : « Console-toi, chère enfant, au prochain  
 « baptême, tes désirs seront satisfaits. »

« Après un trait si édifiant, ne vous imaginez pas qu'ici tout soit merveille. Partout le bien et le mal sont mêlés. On rencontre à Tonga l'indifférence pour la religion, l'ingratitude et même le mépris pour ses ministres; mais, comme ailleurs, le bon Dieu sait y discerner ses élus. De ce nombre et parmi les premiers convertis, se trouvaient deux jeunes mariés, dans lesquels nous rencontrâmes une grande droiture d'esprit jointe à une piété solide : nous les priâmes d'aller demeurer dans une tribu infidèle, espérant que leurs bons exemples amèneraient quelques personnes à la foi. Notre confiance n'a pas été trompée. Ils ont tellement répandu la bonne odeur de Jésus-Christ autour

d'eux, que déjà nous comptons dans cette petite peuplade plus de quarante néophytes, qu'on dirait avoir été formés sur le modèle des deux fervents époux.

« J'ai trouvé, dans cette même tribu, un petit prodige auquel vous aurez peine à croire. C'est un enfant de cinq ans, et toutefois déjà assez instruit pour que je n'aie pu l'embarrasser par aucune question de son catéchisme, en l'interrogeant de toutes les manières. Ce petit ange nous a demandé la permission d'apprendre la doctrine chrétienne à ses parents qui, à l'exception de son père et de sa mère, sont encore tous dans le paganisme. C'est un catéchiste d'autant plus excellent, qu'on ne peut rien refuser à son innocente simplicité; c'est lui qui dit le *bénédicté* et les *grâces* dans la famille. A peine a-t-il vu célébrer la messe cinq ou six fois, et déjà il en imite toutes les cérémonies; une feuille de bananier lui sert de corporal, une coquille de mer lui tient lieu de calice : quand il sera grand, repète-t-il, il veut la dire tout de bon. Plaise à Dieu que cette vocation s'affermisse, et qu'un jour l'Océanie le compte au nombre de ses apôtres.

« Croyez, mon cher Père, qu'une ou deux consolations de ce genre font oublier bien des fatigues. Qu'après cela il y ait encore à souffrir, je ne le dissimulerai point. Oui, nous avons des misères, et même beaucoup; si je les racontais toutes, je pourrais peut-être effrayer quelques-uns de ceux qui pensent à venir nous rejoindre. Mais Dieu est puissant pour soutenir ceux qu'il envoie. Somme toute, les consolations ici surabondent encore. Des misères! l'apôtre en a peut-être moins que certains navigateurs; les mers sont sillonnées par une infinité de marchands, qui souffrent autant et plus que nous. Des misères! il en est aussi pour les pêcheurs de baleine et pour les trafiquants de perles; il en est

surtout pour ces marins qui, poussés par l'amour de la gloire, ou l'irrésistible besoin de connaître, vont d'un pôle à l'autre, au risque d'être ensevelis sous des monceaux de glace, chercher le magnétisme terrestre. Et nous ne ferions pas pour gagner des âmes, pour pêcher les perles immortelles qui doivent faire un jour l'ornement des cieux, ce qu'on accomplit tous les jours pour favoriser la vanité ou enrichir le domaine de la science ?

« Un mot, en terminant, sur le cep de vigne que j'ai planté. Après mille essais divers, je suis parvenu à arrêter sa force exubérante de végétation, et j'ai eu la consolation de lui voir porter des fruits. Que pensez-vous que j'aie fait du premier raisin qui ait mûri à Tonga ? que je l'ai donné ? conservé ? Non rien de tout cela : je l'ai cueilli religieusement, je l'ai pressé dans un linge très-propre, puis après en avoir clarifié le jus, je m'en suis servi pour dire la messe, le premier janvier 1844. Comme mon confrère était alors absent, je n'avais personne à qui exprimer mes vœux de bonne année, et pendant que vous passiez ce jour dans l'allégresse, au milieu de vos nombreux amis, je me trouvais seul à cinq mille lieues de la patrie. Mon cœur avait pourtant besoin de s'épancher. Que faire ? Je célébrai pour tous les membres de la société de Marie, pour mes parents, amis et bienfaiteurs d'Europe, et je chargeai celui qui est de tous les temps et de tous les lieux de vous faire parvenir mes souhaits : puissent-ils s'accomplir, et vous serez heureux, heureux sur la terre où probablement nous ne nous reverrons pas, plus heureux dans le ciel où j'espère vous devancer pour ne vous quitter jamais.

« J. GRANGE, *Missionnaire apostolique de la société de Marie.* »

*Lettre de Mgr Bataillon, Évêque d'Enos, au R. P. Colin, Supérieur général de la société de Marie.*

Wallis, 20 août 1844.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« J'attendais pour vous écrire que ma visite des îles fût terminée, afin de vous donner des détails plus précis sur toutes nos Missions de l'Océanie. Je sais combien il importe que vous soyez au courant du véritable état des choses, aussi vais-je tâcher de les peindre telles que je les connais. Ce rapport vous montrera, ici comme partout, un mélange de bien et de mal; ici comme partout, l'œuvre de Dieu ne s'opère que lentement, et s'achève au prix des contradictions et des souffrances.

« C'est le 17 mai, six mois après le passage de Mgr d'Amata, que nous sont arrivés les PP. Calinon, Favier et Bréhéret, avec les deux frères Annet et Jean. A cette époque, les Pères Mathieu et Roudaire commençaient à parler la langue des indigènes, et pouvaient à la rigueur me remplacer à Wallis; je me déterminai donc à me séparer pour quelque temps de cette chrétienté, et je louai le navire français l'*Adolphe*, qui avait amené nos nouveaux confrères, afin d'aller moi-même les installer dans les îles auxquelles je les destinai. Nous partîmes, le 11 juin; nous avons touché à Futuna, à Tonga et à Fidji; aujourd'hui, 20 août, je suis de retour d'un si long voyage, et c'est encore à l'*Adolphe* que je confie cette

lettre, pour qu'il vous la porte en France. Je donnerai séparément un aperçu de chaque Mission, en vous disant d'abord un mot sur celle de Wallis.

*1<sup>o</sup> Mission d'Ouvéa (Wallis) dite Mission de N.-D. du Bon-Espoir.*

« Vous avez déjà reçu, au sujet de cette Mission, des renseignements qui me dispensent d'entrer dans beaucoup de détails. Elle est toujours sur un bon pied et nous donne de grandes consolations. Une seule chose nous alarme pour l'avenir, c'est un noyau de protestants venus de Vavau et protégés par un chef très-puissant, celui-là même qui doit occuper le trône après le roi actuel. Nous n'avons pas d'autre épreuve à Wallis. J'aime à croire que Dieu nous l'envoie dans sa miséricorde, pour stimuler notre vigilance et tempérer notre joie; car, sans cette inquiétude, nous serions peut-être trop heureux. Nos néophytes sont fervents et pleins de bonne volonté, amis du travail et assidus à la prière, aussi avides d'instruction qu'empressés à recevoir les sacrements; pour la plupart, ils savent déjà lire et écrire, et sont à même de rendre compte de leur foi et de réluter toutes les objections du protestantisme.

« Cette année-ci, nous avons pu nous occuper de la première communion des enfants. Elle a eu lieu dans les deux paroisses principales, Notre-Dame et St.-Joseph; chacune d'elles comptait deux cents jeunes Wallisiens environ. La veille du grand jour, lorsque ces enfants, déjà réconciliés avec Dieu, allèrent demander un nouveau pardon à leurs familles, ce ne furent que pleurs d'attendrissement dans tout le village. Avec quelle émotion ils entendirent, le lendemain, la cloche qui les ap-



pelait à l'église ! Ils étaient tous habillés de tpe blanche. Il ne m'est pas possible de vous dire combien je fus touché de leur maintien respectueux, de leur modestie et de leur ferveur.

« Après la messe il y eut un déjeuner commun. Nous servîmes nous-mêmes ces petits anges, placés sur deux rangs et assis sur de belles nattes; nous leur distribuâmes des images de première communion; ensuite, tous leurs noms, inscrits sur un tableau dédié à la sainte Vierge, furent suspendus à un pilier de l'église. A leur tour ces heureux enfants vinrent nous remercier, et après les avoir bénis, nous les renvoyâmes à leurs parents. Priez, mon révérend Père, pour que nos néophytes conservent cette ferveur, et surtout pour qu'ils ne soient pas, un jour, en butte aux persécutions de l'hérésie.

2<sup>o</sup> *Mission de Tonga, dite Mission de la Vierge immaculée.*

« Vingt-deux jours de navigation nous conduisirent de Futuna à Tonga-Tabou (1). Comme nous avons l'intention de nous fixer plus tard dans cette île, qui est sans contredit la plus importante de notre vicariat, nous avons cru devoir y placer le Provincial pour nous préparer les voies. Nous n'avons encore à Tonga qu'un bien petit nombre de prosélytes; mais la Mission n'est qu'à son commencement, et l'avenir lui appartient. Avant de propager la foi, il a fallu d'abord dissiper les préjugés, et faire tomber les calomnies que les ministres

---

(1) Nous supprimons le passage de cette lettre qui concerne Futuna, parce qu'il rentre dans les détails déjà donnés par le P. Rouleaux. Voir plus haut la lettre de ce Missionnaire, p. 18.

protestants avaient répandues de toute part et surtout accréditées à Tonga. J'ai vu avec plaisir que nos Pères en étaient déjà venus à bout. Ils vont maintenant dans toute l'île, et sont favorablement accueillis de tout le monde, des infidèles comme des hérétiques; et certes ce n'est pas un mince progrès d'avoir amené les choses à ce point, dans un pays où, d'abord, on ne pouvait même supporter notre vue. Sans parler des néophytes qui ont reçu de nos mains le baptême et la confirmation, nous avons inscrit, avant notre départ, soixante nouveaux convertis au moins, sur le tableau des catéchumènes. Ce qui a jusqu'ici ralenti l'essor de cette Mission, c'est l'absolu dénûment où sont restés nos confrères : nous allons maintenant y remédier, et sous peu nous espérons que la chrétienté de Tonga comptera parmi les plus florissantes.

3<sup>o</sup> *Mission de Fidji, dite Mission de N.-D. des Sept-Douleurs.*

« Après un séjour de trois semaines à Tonga, l'*Adolphe* a fait voile pour l'archipel de Fidji. Mon intention était d'y placer deux prêtres. Sur quel point pourrais-je les établir, je l'ignorais encore : je penchais pour les îles les plus importantes du groupe, quoiqu'elles fussent les plus sauvages; mais des obstacles de plus d'un genre en décidèrent autrement. C'est à Namouka que je déposai nos confrères. Ils ont été très-bien accueillis par la population, bien qu'elle soit protestante; déjà même ces insulaires les ont pris en affection, et sont venus à bord au moment de mon départ, pour me prier de ne pas assigner aux Missionnaires d'autre poste que leur île, me donnant à entendre qu'ils n'étaient

pas loin de se convertir au catholicisme. Sur leurs instances, je fis dire aux Pères Roulleaux et Bréhérot qui étaient à terre, de séjourner quelque temps à Namouka pour y apprendre la langue, à moins que des circonstances imprévues ne leur offrant ailleurs une moisson beaucoup plus abondante, leur fissent un devoir d'aller la recueillir. Nous avons laissé près des deux Pères le frère Annet et deux catéchistes de Wallis avec quatre néophytes Fidjiens, que nous avons ramenés de Tonga dans leur patrie. Telle est à son début la nouvelle Eglise de Fidji. Puisse Notre-Seigneur bénir son humble berceau ! Je la recommande, ainsi que toutes nos Missions, à vos saints sacrifices et aux prières de la société.

« Agréez, mon révérend Père, etc.

« † PIERRE, *Évêque d'Énos.* »

*Lettre du Père Escoffier, Missionnaire apostolique de la  
société de Piepus, à ses parents.*

Nouka-Hiva, archipel des Marquises.

« MON BIEN CHER PÈRE ET MA BONNE MÈRE,

« Il vous tarde sans doute de recevoir de mes nouvelles. Le voyage était long, les périls sont communément nombreux; vos craintes pour moi étaient donc fondées : aussi que de vœux n'avez-vous pas formés pour votre enfant ! Elles étaient ardentes, vos prières, car le Seigneur nous a constamment protégés; les vents ont presque toujours été favorables, et sauf les misères inhérentes à la navigation, nous avons fait la traversée la plus heureuse possible.

« Partis le 4 mai de Toulon, nous arrivions le 23 août à Valparaiso; nous étions en vue des Marquises, le 23 septembre; le 14 octobre, à dix heures du matin, nous jetions l'ancre; enfin le 15, une grand'messe d'action de grâces était chantée sur cette terre, devenue désormais notre patrie et le lieu de notre repos.

« Je ne vous dirai pas la joie que j'ai éprouvée en foulant pour la première fois ce sol sauvage. — Dieu bénira les désirs de mon cœur, me disais-je à moi-même; et bientôt ces hommes à l'air féroce seront mes amis.

Je les aime tant , je leur prouverai mon affection de tant de manières , qu'ils écouteront ma parole ; Jésus-Christ la gravera dans leurs cœurs , et quand ils l'auront connu , ce Dieu qui est la bonté infinie , ils lui rendront amour pour amour. Oh ! priez , mon cher Père et ma bonne Mère , que cette pensée de votre enfant ne soit pas un rêve de son cœur. Priez la sainte Vierge ; j'ai la confiance que , par elle , il n'y a pas de merveille qu'on ne puisse opérer. Vous le savez , j'ai toujours mis en Marie mon espérance ; et ce n'est pas après avoir reçu tant de preuves de sa tendresse , que je cesserai d'avoir recours à sa puissante protection.

« Maintenant je reviens sur quelques circonstances de ma longue traversée. En passant à Gorée , j'allai visiter Dakar , petit village situé environ à deux lieues de la pointe où nous étions descendus. Arrivé là , je demandai l'honneur d'être présenté au chef du pays. Nous fûmes introduits auprès de sa majesté africaine par une espèce de confident , armé d'un petit poignard , emblème de sa dignité ; nous trouvâmes le roi assis sur quatre planches , recouvertes d'un vieux tapis rayé de jaune et de rouge ; il était accroupi comme les tailleurs ; il me tendit la main avec beaucoup de bienveillance , et me fit asseoir à sa droite.

« Après les premiers saluts d'usage , je fis quelques questions au prince sur son royaume , sur ses sujets , et même sur son auguste personne. Ce mot d'*auguste* le fit sourire , et il m'insinua qu'il était moins puissant que le roi de France.— « Un roi étant pour moi le représentant de Dieu sur la terre , lui répondis-je , quelle que soit sa puissance , il est toujours auguste à mes yeux.— Sa majesté parut contente et me serra la main avec beaucoup d'affection. Puis , vint la religion. Ce roi est mahométan ; après une petite explication de nos

**dogmes**, il convint que le catholicisme était bon, et il m'avoua que s'il était convaincu que sa croyance fût mauvaise, il n'hésiterait pas à l'abandonner.

« Je n'avais pas le temps de poursuivre l'œuvre de la grâce. Je tirai de ma poche une médaille miraculeuse, que je lui offris après l'avoir baisée avec respect. Il la reçut, la baisa aussi, la mit à son cou, et m'assura qu'elle serait l'objet de sa vénération. Or, mon cher Père et ma chère Mère, on n'a jamais entendu dire que personne ait en vain prié Marie... Nous nous embrassâmes et nous quittâmes bons amis.

« Le 22 juillet, nous étions à la hauteur de La Plata. Il était une heure après minuit. Le vent soufflait depuis deux jours avec violence. Un matelot vint me prévenir que la mer était très-grosse, et qu'une tempête nous menaçait. Je me lève aussitôt, et soigneusement enveloppé de mon manteau de toile cirée, je monte sur le pont.

« La mer était en feu, les éclairs se succédaient dans le ciel avec une effrayante rapidité ; des gerbes d'électricité s'échappaient de toutes les vergues ; le long des mâts, près des canons, partout où il y avait un clou, brillait un jet de flamme ; des rafales s'engouffraient avec fracas dans les quatre ou cinq voiles que l'on n'avait pu serrer ; des montagnes d'eau tombaient à chaque instant sur le pont, et semblaient vouloir engloutir le navire.

« J'avais souvent désiré de voir une tempête ; maintenant assis au pied du grand mât, je sentais l'ardeur de ma curiosité s'éteindre dans le déluge qui m'inondait. Des pensées bien plus graves préoccupaient mon esprit. La mort était là devant moi ; et en présence d'un si terrible ennemi, il est difficile de ne pas éprouver, je ne dirai pas un sentiment de peur, mais quelque chose de très-approchant. J'attendais la fin, et je priais Celui qui

tient sous sa main les vents et les orages, je priais aussi ma Mère qui est au ciel.

« Tout à coup un furieux coup de vent emporta toutes nos voiles. Le fracas fut si horrible qu'un moment je crus que le navire, brisé contre un écueil, allait s'entr'ouvrir et s'abîmer. Je levai les yeux, tout était encore debout. Seulement, quelques lambeaux de toile, agités par la violence du vent, fouettaient les vergues et les mâts. Le navire n'était plus guidé que par les Anges qui veillaient à notre conservation. Il était bien gardé... Je rentrai dans ma petite couchette en chantant ce couplet du cantique :

Les vents et la mer en furie  
En vain voudraient me submerger,  
Caché sous l'aile de Marie,  
Je ne redoute aucun danger.

« Vous voyez, ma bonne Mère, que partout et toujours la sainte Vierge protège votre enfant; aidez-moi donc à la remercier pour tant de faveurs.

« Quand, avant mon départ, je vous parlais de mes misères à venir, vous me témoigniez vos craintes et vos inquiétudes : eh bien ! au lieu d'un arbre, à l'ombre duquel j'espérais me mettre à l'abri, on nous construira une jolie petite cabane en feuilles de palmier, tressées avec un art admirable. Je n'attendais pour me reposer, le soir, que le sable fin du rivage, et voilà que la Providence me ménage un délicieux lit de mousse; à côté, sera mon petit bagage; en face, une croix, avec une image de Marie; et là, je prierai mon Dieu de ne jamais m'abandonner, de veiller sur moi, de me fortifier et de me conduire, afin que je fasse jusqu'au bout sa

volonté. Dans ma cellule je graverai les noms de mon père, de ma mère, de mes frères et de mes sœurs, ainsi que ceux de quelques amis véritables, et je prierai pour eux tous les jours.

« Adieu, mon cher Père et ma bien bonne Mère.

« Je vous embrasse de tout mon cœur et suis votre enfant tout dévoué.

« ALPHONSE ESCOFFIER, *Missionnaire apostolique*  
*de la société de Picpus.* »

---



---

## MISSIONS DE SIAM.

---

*Lettre de M. Grandjean, Missionnaire apostolique, à sa famille.*

Bangkok, le 1<sup>er</sup> juin 1844.

« BIEN CHERS PARENTS,

« J'arrive du Laos où mes supérieurs m'avaient envoyé, l'année dernière, aussitôt après la cessation des pluies. Quoique mon voyage ait été sans succès, et que je n'aie pas même eu la consolation de donner le baptême à un seul enfant moribond, je vous en ferai néanmoins le récit, qui ne sera pas sans intérêt pour vous, puisqu'il s'agit d'un pays et d'un peuple encore si peu connus en Europe.

« Je sortis de Bangkok le 5 décembre 1843, avec quatre rameurs; j'étais accompagné de M. Vachal, missionnaire arrivé à Siam depuis un an; ce confrère était dans une autre barque.

« De Bangkok à Latteon-Lavan, ville que nous atteignîmes le 16 décembre, les bords du Meïnam sont assez peuplés; on trouve continuellement des maisons éparses çà et là sur la rive; de temps en temps apparaissent de gros villages, et presque chaque jour on rencontre quelques petites villes où réside un gouverneur. Jusques-là le fleuve n'est pas encore très-rapide, et le voyage n'est pas sans agrément. Mais lorsqu'on a dépassé Latteon-Lavan, l'horizon se resserre graduellement et s'assombrit; à droite et à gauche on commence à apercevoir des montagnes, entre lesquelles le Meïnam se précipite avec la fougue d'un torrent, couvert de gros arbres déracinés qu'il entraîne au moment des pluies, et qu'il laisse ensuite plus ou moins enfoncés dans le sable. Lorsque l'inondation a cessé, cet obstacle fait qu'on ne peut plus voyager de nuit, et rend même la navigation périlleuse pendant le jour; car il n'est pas rare que la barque heurte contre quelques-uns de ces troncs à demi cachés par l'eau, qu'on ne distingue pas toujours assez à temps pour les éviter.

« Les bords du fleuve ne sont plus que de vastes forêts, presque impénétrables, remplies de tigres et d'autres animaux féroces qui ne permettent plus de dormir près du rivage; on est obligé d'amarrer la barque assez loin de ces bords dangereux. Ce n'est, au reste, qu'après deux, trois et quatre jours de marche qu'on rencontre un méchant village, où l'on ne trouve rien à acheter; les villes y sont encore semées à de plus longs intervalles: nous n'en avons aperçu qu'une, assez petite, depuis Latteon-Lavan jusqu'à Rahang où nous arrivâmes le 31 décembre.

« Dans tous ces pays il régnait une telle disette qu'à peine avons-nous pu nous procurer le riz nécessaire: heureusement que nous avons apporté de Bangkok

une assez bonne provision de poissons secs , et que nos gens nous tuaient de temps à autre quelques pélicans ou quelques gros hérons ; sans quoi nous aurions souvent été obligés de nous contenter de notre riz tout seul.

« C'est avec un de ces oiseaux que nous nous régalâmes le jour de Noël , sur un beau banc de sable, où nous nous étions arrêtés pour passer ce saint jour.

« Du reste , ce premier mois se passa sans aucun accident fâcheux , et sans qu'on pensât même à nous arrêter ; car comme nous étions tous deux sur des barques qu'on appelle *Annamites*, et que les courriers du roi emploient ordinairement pour leurs messages , on nous prit partout pour des agents du prince , en sorte que gouverneurs et douaniers ne songeaient pas même à demander à nos gens qui ils étaient ni où ils allaient. Quant à nous , il va sans dire qu'en touchant aux stations soumises à la surveillance des officiers , nous nous gardions bien de montrer notre face. Cependant , quand nous fûmes arrivés à Rahang , ville assez considérable , distante seulement de vingt ou trente lieues de Moulmien , qui appartient aux Anglais , sur le golfe du Bengale , nous y trouvâmes une douane très-sévère qui ne laisse circuler aucune barque sans passeport : aussi n'essayâmes-nous pas de franchir furtivement le poste , comme nous avons fait ailleurs ; mais nous jugeâmes plus à propos de nous rendre directement et en plein jour chez le gouverneur , pour voir s'il ne serait pas possible de le gagner par quelques petits présents , sauf , en cas de refus , à tenter le passage de quelque autre manière. Je pris donc avec moi une bouteille d'eau de cologne , un petit paquet de thé et une paire de ciseaux , puis me présentant hardiment devant lui , je lui annonçai que nous étions des *Bâd Luang de Bangkok* (car c'est ainsi qu'on nous appelle) ; que

nous avions intention de nous rendre à Xieng-Mai, capitale du Laos occidental, et que nous n'avions pas voulu passer outre sans le voir et lui offrir quelques gages de notre amitié. Après ce début et sans lui laisser le temps de répondre, je lui demandai laquelle des deux voies il jugeait la plus facile, ou de continuer notre route en barque, ou d'aller par terre avec des éléphants.

« J'espérais par ce ton d'assurance lui faire croire que nous étions en règle, et qu'il était inutile d'en exiger la preuve. Mais ma ruse ne réussit pas, car sa première parole fut de nous demander si nous avions des passe-ports. — Oui, nous en avons, lui répondis-je aussitôt. Nous avons en effet une méchante lettre d'un mandarin chrétien qui portait en substance, qu'il y avait ordre de tel prince à tous les gouverneurs des villes, chefs de villages et de douanes, de laisser circuler librement et de ne point molester tels *Bàd Luang*, qui allaient visiter les chrétiens chinois et annamites, dispersés dans le royaume; mais on ne disait pas qu'il nous fût permis de prêcher aux païens, bien moins encore, que nous pussions franchir la frontière.

« Comme il demanda à voir ces passe-ports, force fut de lui présenter cette lettre en laquelle nous n'avions aucune confiance, mais que le cas difficile où nous nous trouvions, m'obligeait à manifester. Par la grâce de Dieu, elle fut mal comprise et fut même regardée comme une recommandation, émanant du prince même dont il était question dans la lettre. Aussi se garda-t-on bien de nous arrêter. Au contraire, après avoir lu cette pièce, le gouverneur nous dit que nous étions libres d'aller où nous voulions: quant à poursuivre notre route par le fleuve, nous ne le pouvions pas, ajouta-t-il, à cause des cascades nombreuses qu'on rencontre; à la rigueur nous pouvions aller par terre avec des éléphants; mais les chemins étant très-difficiles, nous ferions mieux de prendre telle

rivière qu'il nous indiqua , et qui nous conduirait à une ville appelée Thoën , d'où nous atteindrions plus aisément Xieng-Mai avec des éléphants. Je lui répondis que nous suivrions son conseil. Après avoir obtenu de lui une lettre qui était un passe-port en bonne et due forme pour pénétrer dans le Laos , nous continuâmes notre route jusqu'à Thoën où nous arrivâmes en sept jours.

« Comme vous voyez , nous passâmes le nouvel an à peu près comme nous avons passé les fêtes de Noël. Nous n'eûmes pas d'oiseaux à manger ce jour-là , mais nous nous régalâmes avec du poisson sec et des œufs salés, que nous avons achetés à Rabang. Je pensai un peu à St-Dié, à vous tous, et aux personnes qui me sont chères ; hélas ! je n'eus pas le bonheur d'offrir pour elles le saint sacrifice.

« Arrivés à Thoën, nous confiâmes nos barques au gouverneur , et nous prîmes des éléphants pour traverser les montagnes immenses que nous avons devant nous. Elles ne forment pas une chaîne très-élevée ; mais elles sont remplies d'éléphants sauvages, de tigres et de panthères, qui en rendent les défilés assez dangereux. Nous mîmes cinq jours à les franchir , pendant lesquels nous passions les nuits à la belle étoile , n'ayant que l'épaisseur des arbres pour nous garantir de la rosée, et de grands feux allumés autour de notre camp pour nous préserver des bêtes féroces. Ces feux, que nous avons soin d'entretenir jusqu'au jour, servaient aussi à nous réchauffer ; car vous sentez bien qu'au mois de janvier , au milieu des forêts , et à une latitude de vingt degrés au moins, nous devons, surtout pendant les ténèbres , respirer un air assez frais.

« Lorsque nous arrivâmes au sommet de la plus haute de ces montagnes , et qu'il nous fut donné de jeter les yeux sur ce pauvre Laos , où jamais Missionnaire n'avait encore mis le pied , je me sentis ému ; mille pensées diverses roulaient dans mon esprit ; ne pouvant contenir les

mouvements qui agitaient mon âme, j'entonnai à haute voix le *Te Deum*, pour remercier Dieu de m'avoir fait la grâce de pénétrer dans ces régions infidèles, parmi ces nations privées depuis tant de siècles des lumières de l'Evangile. Je chantai ensuite le *Veni Creator*, pour conjurer le Seigneur de vouloir bien achever son ouvrage, et faire fructifier au centuple la sainte semence que j'allais bientôt confier à cette nouvelle terre, encore toute couverte de ronces et d'épines. Il n'est guère possible, il est vrai, de trouver quelqu'un qui chante plus mal que moi; mais comme ces montagnes, jusqu'alors maudites du ciel, n'avaient jamais eu le bonheur d'entendre bénir le Dieu qui les a faites, je vous assure qu'elles étaient si enchantées de ma voix, qu'on eût dit qu'elles se plaisaient, par leurs échos, à répéter à l'envi mes accents.

« Pendant tout ce temps-là, je marchais seul avec deux petits serviteurs qui m'accompagnaient. Mon confrère, qui était un peu indisposé, me suivait de loin monté sur un éléphant. Lorsque nous fûmes descendus dans la plaine, nous cheminâmes encore deux jours à travers une campagne assez vaste et assez agréable, qui paraissait avoir produit une belle moisson de riz : on venait de lever la récolte. Enfin nous arrivâmes sains et saufs à Xieng-Mai, le 18 janvier 1844.

« Ce petit voyage à éléphant nous coûta cent vingt francs environ, sans compter les frais de nourriture qui se sont élevés tout au plus à six francs pour mon confrère, pour moi, pour deux hommes et trois jeunes enfants. Dès la pointe du jour, on faisait cuire le riz, qu'on mangeait à la hâte, puis on marchait jusqu'à quatre heures du soir sans s'arrêter. On faisait alors un second repas semblable à celui du matin, après lequel on se délassait à rire et à causer près des feux qu'on avait allumés pour la nuit.

« On distingue ordinairement deux sortes de Laociens, les uns qu'on appelle *Thoung-Dam*, c'est-à-dire *Ventres-Noirs*, et les autres qu'on appelle *Thoung-Khao*, c'est-à-dire *Ventres-Blancs*. On les nomme ainsi parce que les hommes de la race *Ventres-Noirs*, arrivés à l'âge de quatorze ou seize ans, ont coutume de faire peindre sur leurs corps différentes figures d'hommes, de fleurs, d'éléphants, de tigres, de serpents et autres animaux. Cette opération se fait en pratiquant, au moyen de plusieurs aiguilles jointes ensemble, une foule de piqûres sur l'épiderme; puis ils y versent une encre noire qui fait ressortir tous les traits dessinés sur la peau; ils ont beau se laver ensuite, l'impression ne s'efface jamais. Ce tatouage ne s'exécute pas sans douleur, puisqu'on est obligé de garrotter le patient, qui demeure ordinairement malade pendant quinze jours, et qui en meurt même quelquefois. Cependant comme les jeunes Laociens ne pourraient trouver de fiancées si ce genre de beauté leur manquait, il n'en est aucun parmi eux qui ne souffre volontiers cette opération douloureuse. Les *Ventres-Blancs*, au contraire, se contentent de leurs grâces naturelles.

« Tous ces peuples s'étendent, au nord jusqu'aux frontières de la Chine, au midi jusqu'au royaume de Siam; à l'est ils confinent avec la Cochinchine et le Tong-King, et à l'ouest avec l'empire des Birmanes. Aux *Ventres-Blancs* appartient la région orientale, les *Ventres-Noirs* occupent les provinces de l'ouest. Ils sont divisés en une foule de petits royaumes, dont chaque prince a droit de vie et de mort; mais, à l'exception de deux ou trois seulement, ils dépendent tous du roi de Siam, qui les nomme ou les destitue selon son bon plaisir; ils sont, de plus, obligés de lui payer un tribut annuel. Néanmoins, comme ils sont très-éloignés de Bangkok, et que, s'ils se réunissaient, ils pourraient bien faire trembler toute la puissance Siam-

moise, le prince suzerain a pour eux beaucoup d'égards, il ménage ces vassaux couronnés, et leur fait toujours quelques présents lorsqu'ils apportent leurs tributs.

« En général, les *Ventres-Blancs* ne tiennent pas beaucoup à leurs talapoins ni à leurs idoles; leur caractère se rapproche assez de celui des Cochinchinois, et il paraît qu'il ne serait pas bien difficile de les convertir au christianisme. Les *Ventres-Noirs* ont, au contraire, un naturel qui diffère peu des Siamois; ils sont fortement attachés à leurs pagodes, à leurs livres religieux, et qui-conque parmi eux n'a pas été talapoin, du moins pendant quelque temps, est généralement méprisé; on l'appelle *schon-dib*, c'est-à-dire *homme-cru* ou profane, et il a peine à trouver une épouse. Ils sont d'ailleurs asservis aux superstitions les plus grossières.

« J'aurais préféré me rendre d'abord chez les *Ventres-Blancs*, comme présentant une moisson plus sûre et au moins aussi abondante; mais Mgr le Vicaire apostolique ne le jugea pas à propos, ou plutôt il crut qu'il valait mieux se hâter de prendre en quelque sorte possession de l'ouest, parce que ces peuples n'étant qu'à quinze journées de Moulmien où sont les protestants, il était à craindre que les biblistes, établis dans cette ville, ne vissent semer parmi eux leurs erreurs, avant que nous eussions pu les éclairer des lumières de la foi. Maintenant que nous connaissons ces contrées par nous-mêmes, nous n'avons plus cette inquiétude, et nous sommes bien assurés que les ministres qui ne peuvent faire un pas sans leurs femmes et leurs enfants, ne s'aviseront jamais de dormir pendant quinze jours au milieu des tigres, pour venir habiter un pays où, avec tout leur or et leur argent, ils ne pourraient se procurer aucun des avantages matériels de l'existence.

« Après avoir dit un mot en général sur les *Ventres-*



*Noirs et les Ventres-Blancs* , il faut maintenant vous parler plus en particulier du royaume de Xieng-Mai , que j'ai habité pendant deux mois et demi.

« Ce royaume est le plus à l'ouest de tous les états du Laos , et c'est aussi un des plus considérables. La capitale , qui porte le même nom , est bâtie au pied et à l'est d'une assez haute montagne , dans une vaste et belle plaine. Elle a une double ceinture de murailles , entourées chacune de fossés larges et profonds. L'enceinte intérieure a , s'il en faut croire ce que le roi m'a dit , mille toises de long sur neuf cents en largeur. Comme cette ville est bâtie à peu près comme toutes celles de l'Inde , c'est-à-dire que les maisons ne se touchent pas et sont environnées d'arbres et de petits jardins , il n'est pas aisé d'en estimer la population. Le fils aîné du roi m'a assuré qu'elle renfermait plus de cent mille âmes ; mais il a évidemment exagéré, et de beaucoup ; car, après avoir parcouru Xieng-Mai plusieurs fois et en tous sens , je ne crois pas qu'on puisse lui donner plus de vingt mille habitants , même en comptant les espèces de faubourgs qui sont hors des murailles. A l'est de la ville , et seulement à trois ou quatre minutes de l'enceinte fortifiée , coule une rivière dont les bords sont en partie couverts de maisons ; malheureusement elles sont toutes habitées par des banqueroutiers de Bangkok , qui se sont réfugiés là en changeant de noms , pour éviter les poursuites de leurs créanciers. Le roi leur donne volontiers asile, parce que cela augmente sa puissance et ses revenus. Dans cet état , les villages sont assez nombreux ; mais, ne les ayant pas vus , je ne saurais en évaluer la population totale.

« Le vin , les cochons et les poules sont à très-bon marché ; en revanche il y a peu de poissons, encore sont-ils très-petits , et presque point de légumes ; en sorte que pendant le carême et les vendredis et samedis nous n'a-

vions à manger que des œufs avec les feuilles d'une certaine rave très-amère ; c'était tous les jours la même répétition sans aucun changement. Aux gens riches sont réservés les porcs et les poules. L'argent, d'ailleurs, est si rare que peu de familles peuvent se permettre l'usage de la viande. On vit communément de riz, sans autre assaisonnement qu'une espèce de poivre rouge très-fort, auquel la bouche d'un Européen a de la peine à s'accoutumer, ou de petits poissons qu'on a broyés et faits pourrir d'avance : je n'ai jamais pu prendre sur moi d'en faire ma nourriture.

« Ces peuples ont aussi beaucoup de vaches, très-petites, qui n'ont presque pas de lait, et qu'on ne songe même pas à traire. Lorsque nous leur disions que dans notre pays on estime beaucoup le lait de vache et qu'on en fait un aliment savoureux, ils se mettaient à rire et n'avaient que du mépris pour nos compatriotes. Quant aux bœufs et aux éléphants, bien qu'ils fourmillent aussi, les habitants n'en tuent guère et n'en mangent ordinairement la chair que lorsqu'ils tombent de vieillesse. Ils s'en servent pour labourer leurs champs, pour porter le coton qu'ils vont acheter dans les royaumes voisins, et pour rentrer le riz au temps de la moisson.

« Ce transport, dont j'ai été témoin plusieurs fois, se fait d'une manière trop curieuse et trop divertissante pour ne pas en dire un mot. Ils battent le riz sur le champ même où ils l'ont récolté ; puis, lorsque le grain est réuni en monceaux, ils s'y rendent tous les matins ; chacun avec une suite de quinze, vingt ou trente bœufs. Le premier de ces bœufs, c'est-à-dire celui qui marche à la tête du troupeau, a ordinairement la tête couverte de guirlandes, surmontée d'un faisceau de plumes de paons, et le cou entouré de petites clochettes. Tous ces animaux ont sur le dos deux espèces de hottes qui pen-

dent de chaque côté, et qu'on remplit de riz, après quoi on revient à la ville en faisant un vacarme épouvantable; car le pont qui est aux portes de la cité n'ayant tout au plus que deux toises de largeur, les convois qui rentrent se heurtent à ceux qui sortent. Il en résulte une mêlée générale. Chacun court çà et là pour reconnaître son bétail égaré; les clameurs des guides, les mugissements des bœufs, se confondent avec le carillon de mille sonnettes. Viennent, au milieu de cette cohue, les éléphants au pas grave, avec leurs grosses clochettes qui ont toutes un timbre différent; puis les buffles épouvantés de ce tintamarre, se frayent, en battant tout en brèche, une impitoyable trouée, suivis de leurs maîtres qui crient : *Nent tua ha di Khuai Souak*, c'est-à-dire, *Gare ! gare ! c'est un buffle furieux !* Enfin les spectateurs oisifs qui se rassemblent en foule, augmentent encore le tumulte par leurs cris et leurs éclats de rire continus. Le tout fait un vacarme vraiment comique, une scène accidentée de trompes d'éléphants, de cornes de bœufs, de bâtons laociens, qui se dressent, se baissent et se croisent en tous sens; et ce spectacle qui commence à la pointe du jour, se prolonge jusqu'à neuf ou dix heures, moment où on interrompt le transport, parce que le soleil devient trop ardent. Tel est pour les uns le travail, pour les autres le divertissement du mois de janvier.

« Chez ce peuple la culture se borne à peu près au riz. L'industrie est encore moins florissante. Comme la rivière qui va à Bangkok est très-dangereuse (de Xieng-Mai à Bahang on compte trente-deux cascades où plusieurs barques se brisent chaque année) et que les communications avec d'autres villes ne peuvent se faire que par éléphant et à travers des montagnes sans fin, il est peu de Laociens qui s'adonnent au commerce. Aussi

dès qu'ils ont levé leurs récoltes, vivent-ils dans une oisiveté presque complète jusqu'au mois de juin ou de juillet, où ils recommencent à labourer leurs champs. Par la même raison, ils ont peu de numéraire, et presque tous les marchés se font en échange. Le sel surtout joue un très-grand rôle dans les transactions; avec lui on peut se procurer tout ce qu'on veut; il vient de Bangkok et se vend très-cher à Xieng-Mai.

« Les lois du royaume sont d'une grande sévérité : pour un vol considérable, il y a peine de mort, et pour un simple larcin, répété trois fois, on encourt la même condamnation. Aussi dérobe-t-on beaucoup moins qu'à Bangkok. Quoiqu'il y ait à Xieng-Mai un grand nombre d'ivrognes (les indigènes font tous du vin de riz, qu'ils boivent avec excès) il est cependant très-rare qu'ils se battent ou se disputent. Pendant tout le temps que je suis demeuré dans ce pays, je n'ai entendu parler que d'une seule querelle, et c'était entre femmes. L'une d'elles, dans sa colère, ayant voulu renverser la cabane de l'autre, celle-ci alla porter plainte au prince, qui arriva aussitôt avec une troupe de satellites, s'empara de la tapagense et la mit aux fers où elle resta plus d'un mois; ce ne fut même qu'à force d'argent qu'elle parvint à en sortir.

« Quoique je vous aie dit plus haut que le caractère des *Ventre-Noirs* diffère peu de celui des Siamois, je crois cependant les premiers plus curieux et surtout plus mendians : cette dernière qualité, si c'en est une; va si loin qu'il est arrivé plusieurs fois au ministre du roi lui-même de nous demander, tantôt un fruit qu'il mangeait aussitôt devant nous, comme aurait fait un enfant, tantôt deux ou trois œufs qu'il emportait chez lui. Je ne voudrais pas décider lequel des deux peuples est le plus rusé et le plus trompeur; cependant, s'il

fallait adjuger une prime, je la donnerais aux Laociens qui en imposent d'autant plus aisément qu'ils ont un extérieur plus franc et plus ouvert. Ils sont d'ailleurs sans respect pour la décence. Je leur ai quelquefois reproché de n'avoir d'autre religion que les désirs dépravés de leur cœur, et ils me l'avouaient sans rougir.

« Pour les femmes, elles sont plus actives, plus laborieuses et plus intelligentes que les hommes. Aussi ont-elles sur leurs maris un véritable empire, et peuvent-elles les chasser lorsqu'elles n'en sont pas contentes. Si le prince n'eût pas défendu, sous peine de mort, d'embrasser notre sainte religion, elles n'auraient certainement pas tardé à se faire chrétiennes, et leurs maris n'eussent pas manqué de les suivre.

« Il y a à Xieng-Mai presque autant de pagodes que de maisons; on ne peut faire un pas sans en rencontrer à droite ou à gauche. On en compte, dans cette ville seulement, au moins une centaine qui sont habitées chacune par dix, vingt ou trente talapoins, sans parler de celles, en aussi grand nombre, qui tombent de vétusté et qu'on ne rétablit pas. Quant à ces talapoins, ce sont presque tous des jeunes gens qui savent à peine lire, et dont le temps se passe à dormir, à manger, à jouer ou à faire pis encore. Ils m'ont eux-mêmes avoué plusieurs fois une partie de leurs désordres; mais quand ils ne nous en auraient rien dit, nous en avons assez vu de nos propres yeux pour pouvoir affirmer, sans craindre de mentir, que toutes leurs pagodes sont des écoles d'immoralité.

« Cependant l'avenglement de ce pauvre peuple est si profond, qu'il persévère dans un culte qui le déshonore. Il sait, il comprend maintenant que son dieu n'est qu'un fantôme, que sa religion n'est qu'un tissu de mensonges, ses temples des foyers de vices, et il refuse encore de

se convertir ; il craint les menaces de son roi. Ces infortunés venaient en foule se faire instruire , plusieurs se préparaient déjà au baptême ; mais une seule parole du prince les a tous replongés dans l'erreur. Oh ! que les jugements de Dieu sont impénétrables ! O vous tous qui lirez cette lettre , je vous en conjure par le sang et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ , ne passez aucun jour sans prier pour ces esclaves de la crainte , afin qu'à notre retour parmi eux nous les trouvions mieux disposés.

« Je ne vous dirai pas ici comment nous avons été obligés de quitter le pays ; j'en parle assez au long dans ma lettre à M. Micard , dont vous pourrez prendre connaissance. J'ajouterai encore un mot sur les courses que nous avons faites à notre sortie de Xieng-Mai , et avant de nous rendre à Bangkok.

« Partis de la capitale le vendredi de la Compassion de la sainte Vierge , nous atteignîmes le même jour un autre petit royaume appelé Lapoun , au sud de Xieng-Mai. A notre arrivée, nous nous rendîmes au siège du gouvernement, hôtel-de-ville de l'endroit, où nous trouvâmes six à huit mandarins, qui se réunissent là tous les jours pour entendre les plaintes du peuple, juger les différends et administrer la chose publique, presque entièrement abandonnée à leurs soins. On nous demanda qui nous étions, d'où nous venions et quelles affaires nous amenaient dans le pays. Ils le savaient déjà, car plusieurs d'entre eux nous avaient vus à Xieng-Mai ; mais ce sont là des questions banales par lesquelles on a coutume d'entamer la conversation. Nous en profitâmes pour annoncer la bonne nouvelle de Jésus-Christ. Un rire moqueur fut à peu près toute la réponse qu'on nous donna. On nous permit cependant de nous installer dans une epèce de salle , située hors de la ville , où

nous prêchions, du matin au soir, les curieux qui venaient nous examiner. Nous n'y fûmes pas en repos. Pendant la nuit, quarante à cinquante talapoins se réunissaient autour de notre asile, battaient du tambour et poussaient des vociférations qui ne nous permettaient pas un instant de sommeil ; quelquefois même ils lançaient des pierres contre notre habitation, sans toutefois pousser plus loin l'avarie.

« Après en avoir inutilement porté plainte à l'hôtel-de-ville, je pris le parti d'aller seul trouver le roi : j'entrai dans son palais sans me faire annoncer, et lui parlai avec tant de hardiesse qu'il eut peur, et fit aussitôt défendre à ces talapoins de nous molester à l'avenir. On l'écouta ; mais comme ce peuple n'était rien moins que disposé à recevoir la parole de Dieu, nous secouâmes la poussière de nos pieds et nous dirigeâmes notre course vers le sud-est. Après quatre jours de marche, toujours au milieu des montagnes, n'ayant que du riz et des œufs à manger, nous parvînmes à un autre royaume appelé Lakhon ; nous y restâmes douze jours, ne recueillant, pour fruit de nos prédications, que des mépris, des railleries et des insultes. Les choses auraient même pu aller plus loin si nous n'avions pas eu des lettres de Bangkok : comme on croyait que ces recommandations avaient le sceau d'un prince royal, la malveillance n'osa pas en venir aux coups. Voyant donc ce peuple rebelle à la grâce, nous songeâmes de nouveau à continuer notre route, toujours vers le sud-est, et toujours à travers des montagnes sans fin.

« Jusqu'alors j'avais voyagé sur le dos d'un éléphant, et quoique la marche de cet animal soit extrêmement rude et incommode, je me trouvais encore assez à l'aise ; mais dans cette dernière station n'ayant pu nous procurer que les éléphants nécessaires au transport de nos

effets, il fallut nous résoudre à cheminer à pied. C'était au mois d'avril : le ciel était de feu ; la chaleur avait desséché et fait tomber les feuilles des arbres ; les sources étaient presque toutes taries, et les sentiers que nous suivions n'offraient que des rochers très-aigus ou un sable brûlant. Dès le premier jour, mes pieds avaient tant souffert, qu'en arrivant au gîte où nous devons dormir, la peau était levée partout. Le lendemain, n'ayant pu mettre mes souliers, je me trouvai le soir avec la plante des pieds toute brûlée ; quand vint la troisième étape, je pouvais à peine faire un pas. Afin d'éviter la grande chaleur du jour, je pris avec moi un de mes serviteurs, et nous poussâmes en avant dès le matin, comptant nous arrêter vers midi pour attendre les éléphants. Par malheur le guide s'endormit.

« Ne voyant rien arriver, nous commençâmes à craindre que la caravane fatiguée n'eût fait halte avant le lieu du rendez-vous. Que faire ? le jour baissait et nous mourions de faim : retourner sur nos pas, sans savoir s'il faudrait aller loin, c'était impossible, nous étions sans force ; passer la nuit sans feu, au milieu des tigres, cela n'était guère praticable. Que faire donc ? Comme on nous avait dit qu'il y avait devant nous, à peu de distance, un petit village, nous recueillîmes nos forces et nous nous décidâmes à aller demander l'hospitalité dans ce hameau, où nous attendrions nos éléphants qui ne manqueraient pas d'y passer le lendemain.

« La nuit s'avancait à grands pas, et nous n'apercevions encore aucune habitation : mon serviteur n'en pouvait plus ; moi j'allais encore clopin-clopant, mais je commençais à croire que nous serions obligés de nous coucher à jeun, lorsque enfin nous vîmes près de nous une petite cabane. Nous allâmes y demander asile. Les pauvres



gens qu'elle abritait , n'ayant point récolté de riz cette année, n'avaient à manger que des bourgeons d'arbres , avec une espèce de pommes de terre sauvages qui croissent naturellement au milieu des forêts. Ces pommes de terre seraient un poison mortel si on les prenait sans précaution ; avant d'en faire usage on les coupe en morceaux , on les laisse dans l'eau pendant plusieurs jours , on les expose ensuite au soleil jusqu'à ce qu'elles soient bien sèches , après quoi on les fait cuire, et on peut alors les manger quand on n'a pas autre chose.

« Ces pauvres gens donc nous dirent qu'ils n'avaient que cela à nous donner, mais que si nous voulions aller chez le chef du village , dont la maison n'était pas loin , nous y pourrions trouver un peu de riz. Nous suivîmes leur conseil, et après avoir bu un verre d'eau, nous partîmes.

« A notre arrivée chez le chef du village , je déclarai qui j'étais, et comment je venais frapper à sa porte ; puis je le priai d'accorder quelques aliments à deux hommes qui mouraient de faim, promettant de le récompenser le lendemain lorsque nos éléphants passeraient. On nous apporta un peu de riz froid , mêlé avec les pommes de terre sauvages dont j'ai parlé plus haut. Ce riz était pressé dans une espèce de corbeille en joncs, dont l'ouverture était tout juste assez large pour qu'on pût y passer le bras. Nous nous assîmes de chaque côté, mon domestique et moi , et tour à tour nous plongeons la main dans cet étrange ragoût ; il était si dégoûtant qu'il fallait boire à chaque poignée pour la faire descendre.

« Le lendemain nos éléphants n'arrivant pas , on nous dit qu'ils avaient sans doute pris un autre chemin qui passait à trois lieues du village où nous étions : nous envoyâmes à leur recherche , et , le second jour seulement, nous apprîmes qu'on les avait vus sur la route de Muang-

Tré, et qu'avant peu ils atteindraient cette ville. A cette nouvelle, mes hôtes me firent un ragoût avec la peau d'un éléphant crevé; et je partis. Mes plaies n'étaient pas encore guéries; mais il fallait avancer bon gré mal gré; car mon confrère, dont j'étais séparé depuis trois jours, était plus en peine que moi. Je le rejoignis à Muang-Tré le soir même. Cette fois mes pieds étaient tellement en compote, que je suis resté toute une semaine sans pouvoir marcher.

« Nous touchions à la saison des pluies; il était temps de songer au retour. Nous quittâmes donc Muang-Tré. et après avoir encore couché quatre nuits dans les montagnes, nous touchâmes à une ville siamoise appelée Tait, sur un autre fleuve que celui par lequel nous étions montés. Là, nous avons acheté une barque, et en douze jours nous sommes arrivés à Bangkok.

« Ce voyage a tellement fait blanchir mes cheveux, que tout le monde en me revoyant me donnait soixante ans au moins; on ne m'appelait que le *vieux père*; je me porte cependant toujours très-bien, et je me sens encore assez de forces pour recommencer. Le bon Dieu bénira peut-être un jour nos travaux.

« J.-B. Grandjean, *Missionnaire apostolique.* »

*Autre Lettre du même Missionnaire à M. Micard ,  
Supérieur du séminaire de Saint-Dié.*

Bangkok , le 3 juin 1844.

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR ,

« J'ai eu le plaisir de recevoir votre chère et précieuse lettre quelques semaines avant la Toussaint. La reconnaissance est l'unique sentiment que je devrais vous exprimer ; et cependant , permettez-moi de vous le dire , je voudrais bien que le Seigneur vous inspirât de m'écrire un peu plus souvent , car vos conseils produisent toujours sur mon âme l'heureuse influence de la rosée du ciel sur une terre desséchée. Je ne mérite pas , il est vrai , qu'on pense tant à moi ; mais quand , d'une part , je me vois si faible , si abandonné , si dénué de tout secours , et néanmoins obligé de vivre non-seulement au milieu du monde pour le combattre , mais au centre du paganisme pour le détruire , en butte aux traits de mille passions divinisées , que je suis venu attaquer jusque sur leurs autels ; quand , d'un autre côté , je me souviens que j'ai consenti bien librement et de tout mon cœur à courir tant de dangers pour le triomphe de l'Évangile , je vous l'avoue , c'est avec une grande et entière confiance que je demande à Dieu qu'il me rappelle à la

mémoire de mes anciens amis, soit au saint sacrifice de la messe, soit dans leurs communions.

« Aujourd'hui que j'ai voyagé un peu par le monde idolâtre, j'en rapporte assez de nouvelles pour vous intéresser. Plût à Dieu que j'eusse moins vu et obtenu davantage ! Je ne m'arrêterai cependant pas à vous répéter ce que j'ai déjà raconté à mes frères : la lettre que je leur ai écrite est pour vous comme pour eux ; celle-ci n'en sera que le complément.

« Lorsque nous arrivâmes à Xieng-Mai, le 18 janvier de cette année, comme nous n'y connaissions personne et que personne ne nous connaissait, nous débarquâmes dans une espèce de maison commune, que le roi a fait élever hors des murs de la ville pour les étrangers. Cette habitation, où nous avons passé la première quinzaine, n'ayant que le toit et le plancher, reste complètement ouverte à tous les vents ; en sorte que nous avions passablement froid pendant la nuit, et pendant le jour nous étions tellement obsédés par la multitude des curieux, que nous avions toutes les peines du monde à nous en débarrasser lorsque nous voulions prendre nos repas ou réciter le bréviaire. Car il faut vous dire qu'à peine installés, la nouvelle en fut aussitôt répandue à plus de trois journées à la ronde ; on accourait en foule de tous côtés pour jouir d'un spectacle si nouveau ; et comme disaient ces pauvres gens en leur langue : *Ma hà toi louang farangset thé hac bo thaxi han sác tua* : c'est-à-dire, *Nous venons voir les grands talapoins français que nous n'avons jamais vus de notre vie*. Il en arriva même de Muang-Nàn, autre royaume laocien, distant d'environ dix journées de Xieng-Mai. Ils venaient, disaient-ils, pour contempler les *toù koula*, c'est-à-dire les talapoins étrangers, qu'on leur avait peints comme des géants, hauts de six coudées.

« Vous voyez par là, Monsieur et bien cher Ami, que

nous ne sommes pas entrés dans le Laos en cachette, et que notre Mission apostolique avait eu au loin un prompt retentissement.

« Dès que nous fûmes débarqués, nous allâmes trouver un grand mandarin, chargé de présenter les étrangers au roi, et nous le priâmes de solliciter pour nous une audience. Le lendemain, ce personnage vint nous annoncer que son maître était disposé à nous recevoir dans la journée, mais qu'il fallait auparavant nous rendre à l'hôtel de ville, où l'on examinerait nos papiers, afin d'en rendre compte au prince. Nous partîmes donc, et l'on nous introduisit dans une grande et méchante salle où huit à dix mandarins, d'un âge assez avancé et à face vénérable, étaient gravement assis à terre et nous attendaient. Comme il n'y avait là ni bancs ni chaises, force fut aussi de nous asseoir au niveau des vieux aréopagites. On demanda nos passe-ports qu'on trouva en règle, puis on nous interrogea sur le motif de notre arrivée dans le pays.

« Nous déclarâmes franchement que nous étions des prêtres, venus d'abord d'Europe et ensuite de Siam, pour leur prêcher la Religion du vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et leur enseigner l'unique chemin qui pût les conduire au bonheur. Cette annonce donna lieu à plusieurs questions, auxquelles nous répondions encore lorsqu'on vint nous annoncer que le roi nous mandait au palais. Il nous reçut assez bien, nous demanda en siamois plusieurs explications sur la Religion chrétienne. Nous en profitâmes pour semer dans son cœur quelques paroles de vie; puis, lui ayant offert nos présents, nous sollicitâmes la permission de demeurer dans son royaume. Il nous répondit qu'il y consentait bien volontiers, qu'il nous ferait bâtir une maison convenable, et qu'en attendant nous pourrions rester dans la salle où nous étions

logés. Ces présents que nous lui offrîmes consistaient en une petite serinette, une bouteille d'eau de Cologne, un prisme, un miroir à facettes et deux verres en cristal.

« Le lendemain nous apprîmes que, pendant la nuit, le roi avait convoqué ses principaux mandarins, qu'il leur avait demandé leur avis sur notre arrivée, et que plusieurs avaient répondu : « Nous avons un Dieu et des ministres à nous ! Quel besoin avons-nous de ces prétres inconnus et de leur Dieu ? S'ils veulent rester ici, qu'on les place hors des murs avec les étrangers. » Peu de jours après je demandai une nouvelle audience, sous prétexte de montrer au roi quelques curiosités que je lui offris encore, et malgré l'opposition du conseil, j'obtins qu'on élèverait notre maison dans la ville ; mais cette habitation était si peu de chose, que nous commençâmes dès lors à prévoir ce qui arriva plus tard : c'était simplement une pauvre baraque en bambou, qui avait tout au plus coûté quarante francs. Quoiqu'elle n'eût ni fenêtres ni lucarnes, elle était tellement à jour de tous côtés, que nous y voyions très-clair, aussi clair, à peu près, que si nous avions eu le ciel pour toiture.

« Un prince étant un jour venu nous voir avec un de ses plus jeunes fils, je m'avisai d'offrir à cet enfant un petit pantalon en indienne. Pendant que j'étais encore à Bangkok, j'avais fait confectionner une vingtaine d'habillements semblables, pour les donner à des familles pauvres ; ils me revenaient chacun à sept sous et demi. Je n'avais donc pas lieu de m'attendre à enchanter mon illustre bambin avec un si mince cadeau. Mais il ne l'eut pas plus tôt reçu, qu'il s'en revêtit et retourna au palais, je ne dirai pas joyeux comme un prince, mais bien comme un roi. Le lendemain la reine elle-même se rendit avec une troupe de neveux et de petits-fils,

dans une maison voisine de ma salle, et m'envoya un gros morceau d'argent avec prière de lui vendre dix pantalons : « Va dire à la reine, répondis-je au messager, que je ne suis pas marchand de culottes, que je lui en donnerai volontiers dix pour rien, mais qu'elle se présente une autre fois ; car tu vois bien, il y a trop de monde chez moi pour que je puisse la recevoir. »

« Elle fut satisfaite de la réponse, et quelques jours après ne pouvant revenir elle-même, elle m'envoya trois princesses, ses filles, toutes trois déjà mariées, pour demander les vêtements que j'avais promis. Ces princesses étaient accompagnées de beaucoup de suivantes, dont les unes m'apportaient des présents en riz et en fruits, les autres portaient ou conduisaient par la main les petits *princelots* qui venaient se partager les pantalons. Je fis asseoir à terre mes nobles visiteuses ; elles fumèrent chacune leur pipe et moi la mienne, en causant en laocien tant bien que mal, car alors je savais encore assez peu la langue. Chaque enfant reçut ensuite son pantalon et fut heureux comme un ange. On voulut encore m'en faire accepter le prix, que je refusai comme vous le pensez bien : je me trouvais déjà trop payé d'avoir pu, avec si peu de chose, me concilier de royales affections.

« Quinze jours après notre arrivée à Xieng-Mai, nous allâmes habiter la maison que le roi nous avait fait construire : ce n'était, comme j'ai déjà dit, qu'une petite baraque en bambou où nous étions très à l'étroit ; néanmoins, comme on l'avait élevée dans l'enceinte de la ville, assez près de la porte principale et sur le bord de la grande rue, nous n'en demandions pas davantage pour le moment. Nous avions continuellement des auditeurs, et nous prêchions tous les jours du matin au soir.

« Le dialecte de Xieng-Mai, et généralement de tous les Laociens *Ventres-Noirs*, diffère assez peu du siamois dans les livres; mais le langage vulgaire et surtout la prononciation ont beaucoup moins d'analogie. Au bout de quinze jours, cependant, je pouvais le parler assez bien pour me faire comprendre. Je suis même allé prêcher chez plusieurs princes, cousins du roi, qui m'avaient invité. Hélas ! qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux ! Ils reconnurent la vérité, et ils la méprisèrent. L'un d'eux, plus orgueilleux que les autres, se voyant à bout d'objections, termina par ces mots la conférence : « Vous direz tout ce que vous « voudrez, Père ; je ne veux pas de votre religion, et « personne à Xieng-Mai ne l'embrassera. » — « Comme « vous voudrez, lui répondis-je ; mais songez que , « tout prince que vous êtes, vous mourrez un jour , « que vous quitterez vos biens et vos plaisirs, et qu'une « fois entre les mains de ce Dieu dont vous repoussez « aujourd'hui la doctrine, vous ne vous en débarrasse- « rez pas aisément : si fort et si robuste que vous « soyez, la mort vous menace de plus près que vous « ne le pensez peut-être ! » Il se moqua de ma réflexion, et quinze jours plus tard il avait paru devant Dieu.

« Quant au peuple, il venait en foule nous entendre : quelques-uns paraissaient mal intentionnés, d'autres étaient assez indifférents, mais le plus grand nombre montrait des dispositions satisfaisantes. Parmi ces derniers, il en était plusieurs qui auraient déjà consenti à se préparer au baptême, s'ils n'avaient craint, disaient-ils, le roi et les princes. Cet aveu nous fit appréhender qu'on n'eût publié à notre insu la défense d'embrasser notre foi. Ce qui nous confirma dans cette pensée, c'est que jamais je ne pus, même en payant, trouver quel-



qu'un qui transcrivit les prières que j'avais traduites en laocien ; tous ceux à qui j'en parlais me disaient pour toute réponse : Je crains le roi ! De plus , une bonne vieille nous ayant donné son neveu pour serviteur , cet enfant ne put rester qu'un jour avec nous ; car le premier mandarin ne l'eut pas plus tôt su , qu'il épouvanta cette femme et l'obligea de retirer son neveu. Ce ministre, vrai suppôt de Satan, était sans cesse à épier les personnes qui venaient nous voir, et dès qu'il en connaissait de bien disposées , il les intimidait aussitôt par ses menaces. Si le roi nous eût été favorable, pensez-vous que son ministre eût osé contrecarrer ainsi ses intentions ? Quand on connaît bien les mœurs de ce pays, on comprend que c'est impossible. Cependant ayant eu , à cette époque , occasion d'aller voir le prince, et lui ayant demandé s'il s'opposait à ce que ses sujets se fissent chrétiens, il m'assura que non ; mais il parlait évidemment contre sa pensée, comme vous le verrez plus tard.

« Quelques jours après cette audience, la reine vint m'offrir quelques présents, et m'annonça que le roi souffrait beaucoup d'un mal que ses docteurs ne pouvaient guérir, qu'il me pria d'aller le voir, et que peut-être je lui rendrais la santé ; car quoi que je pusse dire, on voulait absolument que je fusse médecin : j'y allai effectivement, accompagné d'un jeune serviteur qui s'entendait un peu à traiter les maladies. L'audience ne se fit pas attendre : sa majesté arriva aussitôt, me rendit compte de son état et me demanda si j'y connaissais quelques remèdes. « En ma qualité de prêtre, lui répondis-je, je ne me  
 « suis occupé que des moyens d'être utile aux âmes ;  
 « mais j'amène avec moi un jeune homme qui a été,  
 « pendant quatre ou cinq ans, disciple d'un médecin du  
 « roi de Bangkok, et qui peut-être calmera vos souffran-  
 « ces ». Elevant ensuite la voix pour me faire enten-

dre de mon serviteur qui était prosterné auprès de la porte : « Eh bien ! lui dis-je , as-tu bien compris ce que vient de dire le roi ? Connais-tu cette maladie ? peux-tu la guérir ? » — « Oui , Père , je puis la guérir. » — « En combien de jours ? » — « Je demande quinze jours. » Ce jeune homme alla donc soigner le prince fort régulièrement , et dès la première semaine il y eut un mieux si considérable que le roi , tout joyeux , lui dit un jour : « Va , si tu peux me rendre la santé , ta fortune est faite ! ni tes maîtres ni toi , vous ne manquerez de rien ; dis aux Pères de rester toujours dans ma ville , j'aurai soin d'eux. » Le lendemain le roi m'envoya son ministre pour m'annoncer qu'il entrait déjà en convalescence , que s'il était un jour bien rétabli , il nous accorderait tout ce que nous lui demanderions , fût-ce même une église à colonnes dorées !

« Tout ceci nous réjouit beaucoup , parce que notre ministère y gagnait plus de liberté : les habitants , voyant que nous étions en grande faveur auprès du roi , commencèrent à prendre courage ; un certain nombre d'entre eux vinrent même demander à se préparer au baptême. Mais , hélas ! comme toutes ces espérances s'évanouirent bientôt !

« A peine le prince fut-il parfaitement guéri , qu'il congédia mon jeune homme sans lui donner la moindre récompense , sous prétexte qu'il n'allait pas mieux. Tout le monde cependant le voyait marcher et aller se promener chaque jour , tandis qu'auparavant il pouvait à peine faire un pas dans son palais ; les mandarins eux-mêmes félicitaient mon serviteur d'avoir si complètement réussi , et lui faisaient mille compliments sur son habileté. Le roi seul , soit ingratitude , soit avarice , soit qu'il détestât en son cœur notre sainte Religion , prétendit que son état n'avait pas changé ; l'unique satisfaction qu'il

donna à son bienfaiteur fut d'envoyer , vers le soir , son ministre chez nous pour consoler mon serviteur éconduit , en lui disant : « Ne crains pas , quoique tu n'aies pas pu guérir sa majesté , elle te pardonne ; elle ne pense pas à te couper la tête. »

« À partir de ce moment , les personnes qui se préparaient au baptême commencèrent à se retirer les unes après les autres , apportant pour raison que le roi avait défendu à tous ses sujets de se faire chrétiens. Dès ce moment aussi , notre maison , auparavant toujours pleine depuis le matin jusqu'au soir , fut entièrement déserte ; et tandis qu'autrefois , dès qu'on nous apercevait dans les rues , chacun s'empressait de nous inviter à monter chez lui , personne n'osait plus nous parler : on commençait même à se moquer de nous , et bientôt l'on finit par nous insulter.

« Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir que nos affaires allaient fort mal. Je sollicitai donc une nouvelle audience du roi , et l'ayant obtenue , je lui demandai sans autre préambule pourquoi , malgré ses promesses , il défendait à son peuple d'embrasser notre Religion. Était-ce crainte ou fourberie de sa part , ou bien les présents que nous lui avions faits le retenaient-ils encore un peu , c'est ce que je ne saurais dire ; mais il nia tout et protesta à plusieurs reprises qu'il n'avait jamais rien dit contre nous. « Cependant , repris-je , tout le monde le croit , et en conséquence personne n'ose continuer à se faire instruire. S'il est vrai qu'on se trompe , ne pourriez-vous pas manifester hautement votre volonté , et rassurer ceux de vos sujets qui , ayant eu le bonheur de connaître le vrai Dieu , ont le désir de l'adorer ? » — « Non , répondit-il , je n'ai défendu à personne d'embrasser votre Religion : je m'en tiens là , je n'en veux pas faire davantage. »

« Je me retirai assez embarrassé et ne sachant quel parti prendre, car je voyais évidemment qu'il mentait. Abandonner dès lors ce poste, conquis avec tant de peines, nous paraissait une résolution bien précipitée ; d'un autre côté, en différant de partir nous avions à craindre d'être chassés honteusement et, par suite, de ne pouvoir plus prêcher dans aucun autre état du Laos ; car le bruit de notre expulsion se fût bientôt répandu partout, et dans les autres royaumes on n'aurait pas manqué de suivre l'exemple de Xieng - Mai. Nous étions donc à prier et à réfléchir sur le parti qu'il convenait de prendre, lorsqu'un jour, ne sachant que faire dans notre maison qui était entièrement déserte, je m'avisai d'aller rendre visite à une famille païenne que j'avais connue à Bangkok. Elle me confirma tout ce que nous avions pressenti. Ces gens m'ayant assuré que le roi avait menacé de couper la tête à quiconque recevrait le baptême, et que, pour ce motif, personne n'oserait plus venir à nos instructions, nous nous décidâmes enfin à porter ailleurs le flambeau de la foi, comme vous pourrez le voir dans la lettre que j'ai écrite à ma famille.

« Je suis, Monsieur le Supérieur, dans les saints cœurs de Jésus et de Marie, votre tout dévoué serviteur.

« J.-B. GRANDJEAN,  
« *Missionnaire apostolique.* »

---

## MISSIONS DE LA CHINE.

---

*Lettre de Mgr Ferréol, Vicaire apostolique de la Corée et du Liéou-Khiéou, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.*

Macao, 25 mai 1845.

« MESSIEURS,

« Les malheurs qui, ces dernières années, sont venus fondre sur la Mission coréenne, ont dû profondément attrister vos cœurs, si brûlants de zèle pour la Religion. Bien des fois vous aurez conjuré le Père de famille de faire luire, sur cette portion de sa vigne si dévastée par l'orage, des jours plus sereins et de lui ramener des temps plus calmes. Aujourd'hui vous attendez, sans doute, avec la plus grande sollicitude des nouvelles qui vous apprennent que vos vœux ont été

exaucés, et que les fidèles coréens possèdent enfin leur pasteur ! Hélas ! Messieurs, j'ai la douleur de vous annoncer que je suis encore loin de mon troupeau.

« J'avais pu, l'année dernière, m'aboucher avec un chrétien qui suivait l'ambassade à Péking ; nous convinmes ensemble que je tenterais encore la voie périlleuse de *Pien-Men*, par où mes prédécesseurs étaient entrés, et qu'à son retour en Corée il disposerait tout, de concert avec les principaux catéchistes, pour mon introduction.

« Je fus fidèle au rendez-vous ; j'arrivai à la frontière le premier jour de cette année, à l'heure même où la légation coréenne la franchissait pour passer en Chine. Le même chrétien ne tarda pas à se rendre à l'auberge où j'étais descendu. En le voyant mon cœur palpita de joie : j'étais à la porte de ma nouvelle patrie, de la terre qui m'avait été promise, et dans laquelle je cherchais à pénétrer depuis si longtemps. Je me croyais à la fin de mon exil ; toutefois je tremblais d'apprendre de funestes nouvelles. Les bras me tombèrent quand il me dit que mon entrée ne pourrait encore s'effectuer pour le moment. Sur sept chrétiens, partis de la capitale, et parvenus sans obstacles à *Itcheou*, douane la plus voisine de la Chine, trois seulement avaient pu la franchir ; les autres, objets de graves soupçons, entourés partout de soldats qui les accablaient de questions pressantes, s'étaient hâtés de regagner l'intérieur, emmenant les chevaux et emportant les habits qui devaient me servir. Dès lors mon entrée devenait impossible ; il fallut l'ajourner.

« Vous me demanderez peut-être si je n'aurais pas pu l'effectuer sur un autre point. Depuis que les Chinois ont refoulé les Coréens dans la presqu'île, il existe une antipathie nationale très-violente entre les deux peu-

ples: La Corée est séparée du Leao-Tong par un terrain neutre et désert de quinze lieues de large, et de la Mantchourie par d'immenses et impénétrables forêts. Il n'y a que deux points de contact : l'un est au nord ; on s'y rend par un chemin qui traverse les bois et va aboutir à la mer du Japon ; les Chinois peuvent s'y réunir, une fois tous les deux ans, pour y faire le commerce. L'autre est au midi, non loin des côtes que baigne la mer Jaune ; c'est par là que passe l'ambassade envoyée, deux fois l'an, par le roi de Corée à l'empereur de Chine, à la neuvième lune pour lui demander le calendrier, et à la onzième pour lui présenter les souhaits de bonne année. Ce passage est appelé en chinois *Pien-Men* ou *porte de la frontière*.

« Dans la dernière persécution, le gouvernement coréen ayant su que les Missionnaires s'étaient introduits par cette voie, a redoublé sur la limite ses postes de surveillance. Il a exigé que tous ceux qui seraient attachés à l'ambassade ou la suivraient en qualité de négociants, reçussent à *Itcheou* un passe-port. C'est une petite planche de trois pouces de long et d'un pouce de large ; on y écrit le nom du voyageur et celui de son pays : au bas est apposé le sceau du mandarin. Avant de l'obtenir on est soumis à une foule d'interrogations, très-embarrassantes pour quiconque veut aller en Chine dans un autre but que celui du commerce. En rentrant on doit remettre son passe-port au chef de douane qui l'a délivré. On arrêterait toute personne qui n'en aurait pas. Sur une longue étendue de la limite coréenne sont échelonnés des postes de soldats pour la garder. Ces précautions ne sont prises par le gouvernement coréen que pour empêcher les Chinois, ou tout étranger, de pénétrer dans le pays. Depuis la capitale jusqu'à la frontière, on a donné le signalement des trois Français

mais à mort en 1839 : leur martyre a eu du retentissement dans tout le royaume ; sur la route on se rappelle leur passage, leur figure étrangère, et surtout leur barbe épaisse. Aussi, dès qu'on rencontre quelqu'un qui en a plus que le commun des indigènes, on l'interroge pour s'assurer s'il n'est pas Européen.

« Vous voyez, Messieurs, que je n'aurais pu tenter cette voie, sans courir à une mort certaine. Je dus dès lors porter mes vœux sur un autre point. La mer m'offrirait un passage moins périlleux, s'il y avait des relations commerciales entre les deux nations ; mais ici isolement plus complet encore que par terre ; les pêcheurs coréens ne quittent pas les côtes de leur pays, et les chinois n'abordent jamais en Corée. L'antipathie nationale va si loin que, si la tempête jette la jonque de l'un des deux peuples sur le rivage de l'autre, le capitaine et l'équipage sont conduits sous bonne escorte à la capitale, pour être ensuite remis entre les mains de leur gouvernement respectif.

« Les Coréens me donnèrent sur la Mission les nouvelles suivantes : Depuis la grande persécution, il y a eu sept martyrs, dont six hommes et une femme. En 1839, cette dernière néophyte, qui appartenait à la famille royale, avait eu la faiblesse de renoncer extérieurement à la foi. Ne pouvant tenir contre les remords de sa conscience, elle alla, l'année dernière, se présenter devant le juge, lui avouant que c'était la force des tourments qui lui avait arraché une parole d'apostasie, mais que pour le moment elle se déclarait chrétienne et toute prête à marcher à la mort. Quelques jours après elle fut étranglée. Les six hommes ont aussi péri par la corde. Chaque année est signalée par quelque persécution locale, mais qui n'est pas de nature à troubler la tranquillité générale de la Mission. Les esprits sont bien disposés pour notre Reli-



gion sainte; la classe des lettrés a pour elle une singulière estime, et semble n'attendre pour se déclarer en sa faveur que le moment où elle sera libre. Espérons que ce temps n'est pas éloigné.

« Mes courriers consentirent à introduire un de nos élèves coréens que j'avais ordonné Diacre; il était trop jeune encore pour recevoir la prêtrise. Sera-t-il parvenu sans accident jusqu'aux provinces méridionales, où se trouvent les chrétiens? Je l'ignore encore. N'ayant plus rien qui me retint à *Pien-Men*, je m'en arrachai, le cœur rempli d'amertume; mais je retrouvai bientôt ma tranquillité, en pensant que mon entrée dans la Mission n'était pas, pour le moment, conforme à la volonté de Dieu, volonté qui doit nous être plus chère que la conversion du monde entier. Avant de quitter la frontière, je voulus voir défiler devant moi les mandarins et les soldats qui composaient la légation coréenne; je ne pus me défendre de leur adresser intérieurement ces paroles :  
 « Oh ! Si vous saviez le prix du don que nous vous  
 « apportons, loin de nous rejeter ou de nous mettre à  
 « mort comme des malfaiteurs, vous nous recevriez à  
 « bras ouverts comme des envoyés du ciel. »

« Je m'embarquai au *Leao-Tong* pour retourner à Macao. Quinze jours de navigation suffirent pour ce voyage. Il y a six ans, j'employai cinq mois et demi pour me rendre en Tartarie. Par suite de la guerre Anglo-Chinoise, se sont établis, entre notre Procure et quelques-unes de nos Missions, des rapports aussi prompts qu'on peut le désirer. C'est déjà un grand bien; mais ce qui est plus encore, c'est le libre exercice de la Religion chrétienne, que M. de Lagrenée, ministre plénipotentiaire de la France, a demandé et obtenu pour tous les sujets du céleste empire. La gloire d'un acte aussi méritoire était réservée à un de nos compatriotes; son nom est mille

fois béni par tout ce qu'il y a de chrétiens en Chine. Un avenir glorieux semble se préparer pour la foi dans le fond de l'Orient.

« Voici la supplique que le gouverneur de Canton a présentée à l'empereur, au sujet de la liberté de conscience.

« Le délégué impérial, gouverneur des deux provinces de Koang-Tong et de Koang-Si, fait à votre Majesté cette humble supplique :

« J'estime que la Religion du Maître du ciel, pratiquée par les peuples de l'Occident, a pour objet d'exhorter au bien et de détourner du mal. Prêchée en Chine dès la dynastie des *Ming*, elle fut tolérée pendant quelque temps; ensuite, des gens du pays, s'enveloppant de son ombre pour commettre les crimes les plus détestables, jusqu'à outrager les femmes et arracher les yeux des malades (1), reçurent des juges le châtimeut dû à leurs forfaits.

« Sous le règne de *Kia-King*, fut inséré dans le Code pénal un article qui déterminait la peine qu'on infligerait à ces sortes de coupables : toutefois, cette loi n'interdisait pas aux Chinois le libre exercice du culte des Occidentaux, mais punissait seulement l'abus qu'ils en faisaient.

« Aujourd'hui le ministre plénipotentiaire de la France, de Lagrenée, désirerait que ceux des sujets de votre Majesté qui pratiquent cette Religion, et qui sont irréprochables sur tout le reste, ne fussent pas traduits devant les

(1) Voir, à la page suivante, les explications données par Mgr Ferréol.

tribunaux. Comme la chose paraît raisonnable, je prie instamment votre Majesté d'user de sa clémence céleste, et de déclarer innocents tous les sectateurs de la Religion chrétienne, sans distinction de Chinois et d'étrangers, pourvu que d'ailleurs ils obéissent aux lois établies. S'ils reviennent aux premiers abus et commettent les mêmes crimes, ils seront punis d'après les anciennes lois.

« Quant aux Français et aux autres étrangers, il leur est permis d'élever des temples et d'y faire les cérémonies de leur culte, dans les cinq ports ouverts au commerce; mais ils ne pourront s'introduire dans l'intérieur de l'empire et y prêcher leur Religion. Si, au mépris de cette défense, ils osent franchir les limites qui leur sont assignées, ils seront arrêtés par les autorités locales, et conduits au consul de leur nation le plus rapproché, pour être punis et contenus dans le devoir; mais les mandarins s'abstiendront de leur infliger aucun châtiment. De cette manière la clémence impériale brillera aux yeux de l'univers entier, le bien et le mal ne seront pas confondus, et les lois conserveront toute leur vigueur.

« Désirant donc que les chrétiens, qui sont honnêtes gens d'ailleurs, ne soient plus inquiétés au sujet de leur Religion, je prie très-instamment votre Majesté de leur accorder la liberté de conscience. C'est là ma supplique.

« *Tao-Koang*, le dix-neuvième jour de la onzième lune de la vingt-quatrième année de son règne (28 décembre 1844) avec son crayon rouge, a signé cette pétition et y a fait droit. Qu'on ait à la respecter. »

---

« Le génie chinois perce ici à chaque ligne. Le vice-roi a pallié comme il a pu les persécutions suscitées en di-

vers temps contre les chrétiens. L'empereur et les mandarins ne croient nullement aux crimes allégués dans cette supplique, puisque jamais il n'en a été question devant les tribunaux ; ce n'est là qu'une absurde accusation faite par la populace, et qui trouve son origine dans la manière dont s'administre l'extrême-onction. Quoi qu'il en soit, cet édit aura les résultats les plus avantageux pour les progrès de la Religion en Chine. Nous avons lieu d'espérer qu'au bout de quelques années, nous pourrons publiquement pénétrer dans le céleste empire, et voir ces peuples orientaux sortir de l'isolement où l'orgueil et la crainte les retiennent depuis tant de siècles. J'attends à Macao l'occasion d'un navire qui fasse voile vers les côtes de la Corée ; elle ne tardera pas à s'offrir. Déjà j'ai fait avertir nos pêcheurs néophytes de se porter vers tout vaisseau européen qui paraîtrait dans leurs parages, pour savoir s'il n'aurait pas à bord quelque Missionnaire.

« Agréez l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Messieurs,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« † J. JOSEPH, Ev. de Belline, *Vicaire Apostolique de la Corée et du Liéou-Khiéou.* »

## NOUVELLES DIVERSES.

---

La Société de saint Lazare a envoyé, en 1845, aux diverses Missions qu'elle dirige, cinq prêtres, deux frères coadjuteurs et treize sœurs de la Charité, savoir :

Deux Missionnaires en Chine, M. Delaplace, du diocèse de Sens, et M. Peschaud, du diocèse de Saint-Flour ;

Deux Missionnaires dans le Levant, M. Faveyrial, du diocèse de Lyon, et M. Richou, du diocèse d'Angers ;

Un Missionnaire en Amérique, M. Delcros, du diocèse de Saint-Flour.

Deux frères coadjuteurs à Smyrne ;

Cinq sœurs de la Charité à Constantinople, trois à Smyrne, et cinq à Alexandrie.

Dans cette énumération ne sont pas compris : trois Missionnaires, deux frères, et quatorze sœurs, que la même Congrégation a fournis à l'Algérie, pendant l'année 1845.

---

Sont partis de Bordeaux en juillet, et de Toulon en novembre dernier, pour la Mission des deux Guinées :

MM. Briot de la Maillerie (Ernest-Hyacinthe) de Vannes,  
 Arragon (Stanislas-Auguste) de Grenoble,  
 Tisserant (Nicolas-Eugène) de Paris,  
 Lossedat (Joseph-Marie) de Clermont-Ferrand,  
 Warlop (Henri-Théodore) de Bruges (Belgique)

Et les frères :

Mersy (Pierre) de Bordeaux ,  
Hugues (Siméon) de Bordeaux.

Le 16 septembre, se sont embarqués avec Mgr Brady ,  
évêque de Perth , pour la Nouvelle-Hollande :

MM. Thevaux (François) de Clermont-Ferrand ,  
Bouchet (Maurice) d'Annecy (Savoie)  
Odon (Théodore) frère coadjuteur , de Bordeaux.

Tous ces Missionnaires appartiennent à la société du  
saint Cœur de Marie.

*Noms des prêtres et des Catéchistes de la Société de Marie  
qui, dans le mois de novembre, se sont embarqués au  
Havre, sur l'Arche d'Alliance, pour l'Océanie.*

Diocèses :

Les Pères Mugniery ,	Belley,
Verne ,	Belley,
Vachon , de Givors ,	Lyon ,
Mériaux ,	Nantes ,
Padel ,	Nantes ,
Collomb ,	} Moutiers en Tarentaise, Savoie.
Villien ,	
Crey ,	

Les Catéchistes F. Joseph Muraour ,	Fréjus,
F. Optat ,	Autun,
F. Gérard Fougereuse ,	Clermont,
F. Lucien Magnhodier ,	Viviers ,
F. Paschase Saint-Martin ,	Toulouse.

Huit de ces Religieux sont destinés pour le vicariat apostolique de l'Océanie centrale et pour la Nouvelle-Calédonie.

Les cinq autres se rendent auprès de Mgr Epalle, vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie.

---

*Noms des Religieux de la Compagnie de Jésus qui sont partis pour les Missions étrangères, pendant le cours de 1845.*

**Pour la Mission du Maduré.**

Les PP. Gabriel de St-Ferriol, du diocèse de Grenoble ,  
 Charles du Ranquet, de Clermont ,  
 Jean Richard , du Puy ,  
 Eugène Hurlin , de Bayonne ,  
 Charles Daugnac , de Rodez ,  
 Louis L'hoste , de Bâle ,  
 Antoine Pereira , de Goa, dans l'Inde ,  
 Antoine O'Kenny , de Dublin (Irlande).

**Pour la Mission du Canada.**

Les PP. Louis Saché , du diocèse de Tours ,  
 Jean-Baptiste Pedelupé , de Marseille ,  
 Jean-Baptiste Menet , de Nantes ,  
 Auguste Kohler, clerc tonsuré, de Strasbourg.

**Pour les Missions de la Chine.**

Les PP. Augustin Poissemeux, du diocèse de Vannes,

Les PP. Régis Rocher ,	de Grenoble ,
Louis Sica ,	du royaume de Naples ,
Mathurin Lemaitre ,	du Mans ,
Constant Tingun ,	d'Angers ,
Théobald Werner ,	de Strasbourg ,
Alexandre Rose, diacre ,	de Tours.

Le frère Léopold Deleuze , de Tournax.

Pour les Etats-Unis.

Les Clercs Basile Gacciarini ,	}	de la Province romaine.
Antoine Ciampi ,		
Joseph Finotti ,		
Ange-Marie Paresce ,	}	de la Province de Naples.
Alméric Zappone ,		
Camille Vicinanza ,		
Eugène Vetromile ,		
Livius Vigilante.		

En mai 1845 , se sont embarqués , à Civita-Vecchia , pour la Mission de Jérusalem , le P. Etienne Basarte , et le F. Jean d'Argile , mineurs observantins.

Le huit septembre, trois autres Religieux du même ordre sont partis de Livourne pour la même Mission ; ce sont les PP. Gonzalve , Portugais , Raphaël de Castel-Emile , et Fidèle de Fano.

Deux mineurs-réformés , les PP. Léonard de Jesi et Raffin de Parme , ont quitté Civita-Vecchia le 4 septembre,



pour se rendre , le premier au Grand Caire , le second à Constantinople.

---

Sont partis de Bordeaux le sept juin 1845 , et arrivés à Pondichéry le huit septembre , après une heureuse navigation :

MM. Martin (Jacques)	d'Annecy (Savoie)
Lavorel (Joseph)	idem.
Tissot (Jean-Marie)	idem.
Thevenet (Jean)	idem.
Et les FF. Carton (Pierre)	idem.
Fontanel (Sulpice)	idem.

Ils sont tous les six destinés au vicariat apostolique de Virigapatam (Inde) qui vient d'être confié à la Société des Missionnaires de saint François de Sales , dans le diocèse d'Annecy.

---

Dix Missionnaires irlandais , des diocèses d'Ardagh, d'Armagh et de Kilmore , se sont récemment embarqués à Dublin sur le navire *l'Union*, qui a mis à la voile pour le vicariat de la Trinidad , dans les Indes occidentales.

Dans quelques jours, plusieurs autres prêtres dont les préparatifs de départ n'étaient pas achevés , quitteront Dublin pour la même destination.

---

Un prêtre espagnol, M. Joseph Garriga, s'est embarqué

à Marseille , le quatre octobre dernier ; pour la Mission d'Agra, dans l'Indoustan.

---

Mgr Rameaux , évêque de Myre *in partibus*, vicaire apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si, est mort à Macao le quatorze juillet dernier.

Le Prélat était allé dans cette ville pour conférer avec M. de Lagrenée sur les intérêts de la Religion chrétienne en Chine. Cette perte est d'autant plus regrettable que Mgr Rameaux n'avait encore que quarante-trois ans ; il en avait passé quatorze dans l'empire chinois , et partout il s'était concilié l'estime et la vénération générale par ses qualités et ses vertus.

Mgr Joachin Salvetti, de l'ordre des Mineurs Observantins, vicaire apostolique du Chan-Si et du Chen-Si , a terminé par une sainte mort sa longue carrière apostolique. Le vénérable Prélat portait , imprimés sur son corps, les vestiges des tourments qu'il avait soufferts pendant trois années de prison , sous le règne de l'empereur chinois *Kia-King*.

Le P. François d'Assise Caret , membre de la société de Picpus et Préfet apostolique de l'Océanie orientale, est mort à Mangaréva (une des Iles Marquises) le vingt-neuf octobre 1844. Ce fervent Missionnaire, si connu de nos lecteurs par les lettres intéressantes qu'il a données aux *Annales*, évangélisait depuis dix ans les plages lointaines où il a succombé ; il est revenu mourir au milieu de ses

premiers néophytes , qui l'ont enseveli dans leur église principale.

---

**On nous écrit de Bordeaux :**

« Nos pauvres et nos militaires contribuent aussi à la sainte OÈuvre en donnant leur sou parsemaine. Dernièrement, j'ai remis en leur nom plus de quatre-vingt francs à M. le trésorier, et j'ai de nouveau reçu d'eux quelques autres fonds. Il m'est arrivé de dire à ces braves militaires que je recevais leur argent avec peine, parce que je savais le sacrifice qu'ils faisaient en me le donnant, et ils m'ont répondu qu'ils préféreraient se retrancher toute douceur, plutôt que de se priver de cette consolation. Quand j'ai adressé les mêmes paroles aux pauvres, qui m'apportaient l'aumône reçue par eux de la charité publique et rendue aux Missions par leur dévouement, ils m'ont également dit qu'ils se passeraient de dîner, plutôt que de renoncer au bonheur de contribuer à l'OÈuvre. Quelquefois ils me donnent leur sou en liards, et font plus d'une demi-lieue pour me l'apporter ! »

---

**Un Missionnaire du Kian-Nan, en Chine, écrit à un de ses confrères :**

« Ce n'est pas ici qu'il faut élever une controverse pour

savoir si l'usage de l'opium est une chose indifférente. On montrerait des familles , naguères dans l'aisance , aujourd'hui désolées ; les enfants, sans nourriture et sans vêtements, obligés de se faire voleurs; les femmes vendues et les fumeurs devenus pires que des bêtes brutes. Ce mal est très-répandu dans les villes, et des personnes bien instruites vont jusqu'à dire qu'un Chinois, habitué à fumer de l'opium, est un homme perdu pour les affaires de la vie civile. Après avoir usé de ce dangereux poison, pendant trois années seulement, il ne sera plus propre qu'à satisfaire sa passion ou plutôt sa fureur. S'il peut y réussir, il traînera encore sa vie pendant assez longtemps; mais il sera rédyit à un état complet de stupidité. Si, au contraire, les ressources lui manquent, alors il est en proie à des souffrances et à une langueur dont il ne se relèvera plus. Un fumeur ordinaire dépense au moins douze francs par jour, dont la moitié pour le poison, et le reste pour les besoins qu'il impose. Or, c'est là une somme considérable pour la Chine. »



*Extrait d'une lettre de Mgr Retord, Vicaire apostolique du  
Tong-King occidental, à M. Berger, à Lyon.*

Au Tong-King, le 25 juillet 1845.

« Vous désirez, mon cher Ami, savoir des nouvelles de M. Charrier. Eh bien ! ce zélé confesseur de la foi est de retour au Tong-King depuis le mois de janvier dernier. Quand il arriva, je me trouvais avec M. Titaud dans un village tout chrétien, où nous avons un collège de quarante élèves ; alors les eaux de l'inondation couvraient encore toute la plaine, et les nombreux hameaux dont elle est semée, semblaient autant de petites îles verdoyantes. Aussitôt qu'on m'annonça l'approche de M. Charrier, j'envoyai plusieurs barques à sa rencontre, tandis que dans le village on préparait les tambours et tous les instruments de musique, et que dans le collège on décorait l'église comme aux jours de grands solennels. Notre chapelle de bambou était toute tendue d'étoffes de soie, et l'autel orné de colonnes, d'images et de belles dorures.

« Enfin, vers les dix heures du soir, des hommes placés en faction hors du village, annoncent l'apparition d'une torche flamboyante, qu'on voyait se promener sur les eaux comme un météore. C'est M. Charrier qui arrive ! Aussitôt le collège et tout le village se portent vers ce point lumineux,

qui grossit en s'approchant; plusieurs chrétiens se jettent dans de petites barques et vont à la rencontre du Missionnaire, et nos musiciens s'empresent d'ajuster leurs instruments. Le voilà arrivé !... Oh ! comme nous nous embrassâmes cordialement ! — Mais voyez comme notre belle procession défile majestueusement à la lueur des flambeaux. Quel vacarme font mes hommes avec leurs tambours et leur musique ; et nous , comme nous faisons retentir au loin les échos en chantant le *Te Deum* ! Nous entrons à l'église où je donne solennellement la bénédiction épiscopale; puis nous venons dans ma chambre , et là , dans l'intimité , nous causons du Tong-King et de la France , heureuse causerie qui dura presque toute la nuit.

« M. Charrier resta près de dix jours avec moi , puis nous nous séparâmes pour aller , chacun de notre côté , travailler à la vigne du Seigneur ; depuis , nous ne nous sommes pas rencontrés de nouveau , mais nous nous écrivons souvent. L'intrépide confesseur se porte bien ; il est actuellement occupé , comme moi , à faire la Mission , et à gagner autant qu'il peut des âmes à Dieu.

« Sans doute vous êtes étonné d'apprendre que nous donnions à notre joie une expression si bruyante. — La persécution a donc cessé ? allez-vous dire. — Non , mon cher Ami , elle dure toujours , puisque nous avons encore plusieurs confesseurs de la foi qui gémissent dans les prisons , sous le poids d'une condamnation à mort , ou qui traînent leur triste existence sur les plages de l'exil ; elle dure toujours , puisque les mandarins lancent encore contre la Religion des ordonnances , où ils répètent toutes les calomnies consignées dans les édits de l'ancien roi , puisqu'ils vexent encore sans cesse nos chrétiens pour leur extorquer de l'argent , puisqu'on arrête encore les Missionnaires et les prêtres du pays tout comme par le passé. Ainsi , par exemple , la veille de Toussaint de l'année dernière , on a

saisi en basse Cochinchine Mgr Lefebvre avec un prêtre indigène et plusieurs chrétiens ; et cette année, il y a eu aussi plusieurs arrestations dans le Tong-King oriental et occidental. De ce nombre étaient deux de mes prêtres ; mais au moyen d'une somme d'argent, glissée à propos dans la main des persécuteurs, nous avons pu obtenir leur délivrance. D'autres ont été bloqués, et n'ont dû leur salut qu'à la fuite. La persécution règne donc toujours, et maintenant encore j'apprends que tout est en feu dans la basse Cochinchine : on a cerné plusieurs villages pour prendre les Missionnaires ; on en a pillé d'autres, parce qu'ils étaient soupçonnés de leur donner asile. Malgré toutes ces vexations, nous sommes bien plus à l'aise, surtout au Tong-King, que du temps du roi Minh-Menh ; et puis, à force d'être persécuté on finit par s'y habituer ; les mille tracasseries suscitées par le tyran et ses satellites ne font presque plus aucune impression : c'est au point que nos néophytes, bien loin d'être abattus, sont plus courageux que jamais.

« Pour mon compte, je me suis mis sous la protection de la sainte Vierge d'une manière toute spéciale ; je lui ai dit : « Marie, vous êtes ma mère et je suis votre enfant ; c'est pour la gloire de Jésus, le fruit de vos entrailles, que je veux travailler ; ce sont les âmes qu'il a rachetées de son sang que je veux retirer de la gucule du serpent infernal ; ce sont les brebis confiées à mes soins que je veux paître : pour cela je vais parcourir ma Mission dans tous les sens ; j'irai dans les montagnes et dans la plaine ; je voguerai sur les fleuves et sur la mer ; j'irai partout où il me sera possible de pénétrer, sans craindre ni les mandarins ni les fatigues ; je prêcherai à voix forte tous ceux qui voudront m'entendre, et il faudra que vous me protégiez dans toutes mes courses apostoliques, car vous êtes ma mère et je suis votre enfant. Vous corrigerez mes

imprudences, si j'en fais ; vous me retirerez du péril quand je m'y serai trop exposé, et cela ne vous coûtera pas beaucoup, vous êtes si puissante ! je vous confie mon sort ; entre vos mains il sera mieux qu'entre les miennes. »

« Vraiment il paraît, mon cher Ami, que ma confiance en Marie lui a été agréable, et qu'elle s'est chargée devant Dieu du soin de ma personne : je vais partout, je passe près des mandarins, des milliers d'indigènes accourent sur mes pas, je chante des messes pontificales, les païens viennent me voir et plusieurs d'entre eux se convertissent, les chrétiens sont dans la joie, étudient le catéchisme et récitent leurs prières avec une grande ferveur, j'ai toujours près de moi deux ou trois prêtres du pays et souvent un Missionnaire européen ; et cependant nous ne pouvons suffire à entendre les confessions, quoique nous y consacrons la plus grande partie de la nuit. Or, malgré toute cette publicité, personne ne parle de me prendre. On arrêtera un pauvre prêtre Annamite, qui peut se cacher aisément, et dont l'existence fait très-peu de bruit ; et votre ami, on ne s'ensaisira pas. N'y a-t-il pas là une marque de la protection spéciale de Marie ? Pour moi, j'en suis persuadé, et vous m'allégueriez mille raisons pour me prouver le contraire, que je ne vous croirais pas.

« Il faut avouer aussi que le glaive de la persécution semble s'être émoussé. Le roi explique lui-même cette apparente douceur envers les confesseurs de la foi : C'est, dit-il, qu'il ne veut pas salir son sabre dans un sang si impur. Au mois de mai dernier, il a remis Mgr Lefebvre à une frégate française qui est venu le réclamer, comme la corvette *l'Héroïne* avait réclamé M. Charrier l'année précédente ; toutefois, il paraît qu'il ne l'a rendu que par force, et que sa colère a été grande de se voir obligé de lâcher une si belle proie.

« Vous désirez encore savoir mes chagrins. Mais je



n'en ai pas ; je suis toujours joyeux et content comme à mon ordinaire. Bien plus, j'éprouve souvent les plus douces consolations en voyant le grand nombre de conversions qui, par la grâce de Dieu, s'opèrent journellement sous mes yeux. L'année dernière, nous avons baptisé dans ma Mission plus de douze cents adultes, et plus de quatre mille enfants de païens à l'article de la mort. Je crois même que cette année nous recueillerons encore une plus belle moisson ; car, à moi seul, j'ai déjà baptisé plus de cent adultes. Vive Jésus !

« Je vous embrasse bien cordialement, et je suis, comme vous le savez, votre ami le plus sincère et le plus éloigné.

« † PIERRE, *Evêque d'Acanthe.* »



---

## MISSIONS DE LA CHINE.

---

*Extrait d'une lettre de M. Pichon, Missionnaire apostolique, à M. Legrégeois, directeur du Séminaire des Missions Etrangères.*

Détroit de la Sonde, 26 août 1845

« MONSIEUR ET VÉNÉRÉ CONFRÈRE,

« C'est le cœur ému des plus doux souvenirs que je reprends aujourd'hui la narration de notre voyage. Ne craignez pas que j'abuse de votre patience par l'ennuyeux récit des incidents d'une navigation qui, du reste, a été assez monotone, grâce au temps plus heureux que nous n'eussions osé le désirer; je crois vraiment que les bons anges de nos Chinois s'étaient mis de la partie pour enfler nos voiles.

TOM. XVIII. 105. MARS 1846

7

« Ma dernière lettre était du 24 avril ; le lendemain nous passions la ligne pour prendre presque immédiatement les vents généraux qui, en dix jours, nous conduisirent par le 32° de latitude-sud et le 30° de longitude-ouest. Le 24 mai, nous doublions le cap des Aiguilles ; puis commençant à filer, dans certaines journées, nos quatre-vingts lieues marines, qui valent, tout bien compté, cent onze de vos lieues métriques environ, nous passions le 12 juin entre les îles Saint-Paul et Amsterdam ; le 26, nous frisions l'île de Noël, et aujourd'hui nous voici au beau milieu du détroit de la Sonde, après cent deux jours de mer, sans l'ombre d'une tempête ni d'un Janger.

« Essayerai-je de vous donner certains petits détails sur l'aspect des îles de Sumatra et de Java, où la terre produit d'elle-même et pour ainsi dire sans culture cette multitude de fruits, de plantes, d'arbres immenses et de toute espèce, qui ne permettent pas à l'œil de découvrir la couleur du sol, tant la végétation est riche et abondante ? Oh ! si je pouvais vous peindre surtout ces pauvres Malais, encore plus qu'aux trois quarts sauvages, et tout à fait étrangers à ce qui regarde les connaissances indispensables au salut de leurs âmes. Sans doute c'est une distraction et une sorte de bonheur de voir ces grands enfants de vingt à quarante ans venir, avec leur pirogue formée d'un seul tronc d'arbre grossièrement creusé, et leurs voiles de paille tendues sur un simple bambou, s'accrocher au moyen d'une longue perche recourbée aux flancs de notre navire, pour nous offrir leurs cocos, leurs ignames, ananas, bananes, giromons, patates, etc., etc., que sais-je encore ? des tortues, des perriches, des singes, et mille choses tout aussi intéressantes. Mais, si l'on observe avec un certain plaisir ces visages nouveaux d'un autre hémisphère, après

une traversée un peu longue, c'est aussi avec un sentiment bien pénible que l'on voit ces pauvres peuples, dont la nudité est à peine voilée par un chiffon informe, entortillé autour des reins, faire des grimaces et des singeries, et se livrer aux éclats d'une joie plus qu'enfantine pour des niaiseries qu'on leur donne ou seulement qu'on leur montre; tandis que si on leur demande s'ils aiment le bon Dieu, ils vous répondent en anglais, dont ils ont fini par saisir quelques mots par-ci par-là : *Not know, Je ne le connais pas.*

« Que c'est triste ! Si vous saviez comme cela saigne le cœur ! Pendant deux jours qu'ils se sont presque continuellement succédés à notre bord, nous ne savions détourner les regards de dessus ces visages naïfs et bons, quoique évidemment dégénérés et abâtardis; nous aurions si bien voulu les avoir plus longtemps près de nous, et pouvoir nous en faire mieux entendre, pour jeter dans leurs âmes au moins quelques germes de la sainte parole ! Nous nous sommes dédommagés, en quelque sorte, en leur suspendant au cou des médailles de l'immaculée Conception, qui furent reçues avec des démonstrations de joie impossibles à décrire. Nous leur fîmes signe qu'il fallait les porter avec respect, et nous vîmes avec plaisir que quelques-uns d'entre eux les baisaient à notre exemple, sans savoir probablement ce qu'ils faisaient; mais n'importe, nous aimions à penser que la Bonne Mère, dans le cœur de laquelle nous les avons intérieurement remis, voudra bien, tôt ou tard, peut-être, leur tenir compte de cet acte de vénération, quoique purement matérielle; et il sera toujours vrai de dire que le nom et l'image de Marie auront en quelque sorte pris possession de ces terres infidèles; que ce nom et cette image resteront là, au moins gravés sur le cuivre, en attendant que le divin Maître

suscitez assez d'ouvriers évangéliques pour aller les graver, d'une manière plus réelle et plus efficace, dans les cœurs de ces pauvres gens. Priez beaucoup et faites prier toutes les âmes qui s'intéressent à la Propagation de la Foi ; car le Sauveur a dit : *Qui demande obtient , et l'on ouvrira à celui qui frappe.*

« Mais quittons ces îles enchantées, dont la brise du soir et du matin nous apportait, à trois ou quatre lieues en mer, des parfums tels que je ne sache pas en avoir jamais respiré. (On nous assure qu'on les sent quelquefois à dix lieues de distance, longtemps avant de découvrir le rivage.) Quittons ce petit Eden, dont la fertilité spontanée ferait presque croire qu'il n'aurait pas entendu l'anathème général *Spinus et tribulos germinabit*, si elle ne servait, au contraire, à faire mieux ressortir par le contraste la dégradation de ses habitants, que le baptême n'a point encore relevés de la chute originelle, et qui, au milieu de l'abondance de leurs terres dont s'enrichissent des royaumes étrangers, présentent le tableau de la plus affreuse misère, autant au physique qu'au moral. Hâtons-nous de revenir à notre bel et bon navire *l'Orient*, que nous n'oublierons jamais, et que nous appellerions volontiers notre petit paradis flottant, tant le Seigneur s'est plu à nous y faire goûter de consolations. Connaissant tout l'intérêt que vous prenez à ce qui touche la gloire de Dieu, je me croirais coupable de larcin si je ne vous faisais part des merveilles dont nous avons été témoins, et que nous devons, je me hâte de le dire, à l'entremise de Marie, *l'Etoile de la mer*. Il faut reprendre la chose à son début, pour vous mieux faire comprendre tout le travail mystérieux de la grâce.

« A peine étions - nous en mer que, comme pour récompense des petits sacrifices que nous avons faits, Dieu

nous envoya trois matelots pour les préparer à la première communion. Quoiqu'ils se fussent présentés d'eux-mêmes, nous jugeâmes prudent de ne rien entreprendre avant d'en avoir prévenu le capitaine, et nous lui demandâmes tout simplement s'il y avait moyen d'exercer notre ministère en faveur de ceux qui le réclamaient. Sa réponse fut telle que nous la désirions. En conséquence, nous nous mîmes à l'œuvre.

« Nos trois matelots (le plus jeune avait vingt ans) montraient chaque jour le plus grand zèle à suivre nos instructions, et cela ouvertement, sans que personne y trouvât à redire. Les choses en étaient là, lorsqu'un dimanche, c'était le quatrième après Pâques, ayant eu le bonheur d'offrir le saint Sacrifice, nous vîmes tous les matelots réunis autour de l'autel. Cette conduite de l'équipage fit une profonde impression sur l'esprit du capitaine. A partir de ce jour, nos marins ne manquèrent plus d'assister à la sainte Messe, les dimanches où nous pûmes la célébrer.

« Enfin arriva le beau mois de Marie; beau partout, mais plus beau encore peut-être lorsqu'il est fêté à sept ou huit cents lieues de toutes terres, sous la voûte des cieux d'un azur si pur et si richement décoré d'étoiles, surtout dans l'hémisphère austral. Voyant tous les matelots si bien disposés, nous demandâmes au capitaine s'il y aurait quelque inconvénient à ce que nous allussions, chaque soir chanter des cantiques avec l'équipage. Il nous répondit qu'il n'en voyait aucun. Alors nous ouvrimes ce mois dédié à la mère de Dieu. Au déclin du jour, lorsque le temps le permettait, avait lieu un petit exercice qui consistait dans la récitation d'une dizaine de chapelet, de la prière du soir, et enfin dans le chant d'un cantique à Marie, bonne patronne des matelots.

« Nos marins étaient aux anges; et cependant le mois de mai se passa tout entier sans autre résultat que ces gages extérieurs de dévotion. Cinq ou six seulement s'approchèrent du sacrement de Pénitence. Le capitaine, bien qu'il n'assistât pas à la sainte Messe, laissait néanmoins échapper parfois des paroles qui montraient visiblement les combats de son âme. Nous lui prêtâmes des livres, entre autres un ouvrage qui a pour titre *l'Athée devenu croyant*, excellent traité dont la lecture fit sur son esprit une vive impression.

« Pendant qu'il était ainsi à se débattre contre les coups de la Grâce, Dieu nous inspira de commencer, à l'effet d'obtenir sa conversion, une neuvaine en l'honneur de Mgr Borie, pour lequel cet officier avait la plus grande vénération. Elle se termina le 3 juin. Eh bien! le même jour, à neuf heures du soir, au moment où l'un des Missionnaires se promenait seul sur le pont, le capitaine l'aborde et d'une voix émue il lui dit : — « Monsieur, j'ai un grand service à vous demander. — « Je suis tout à vous, répond le Missionnaire. — Je « veux me confesser, non pas ce soir même, car ce n'est « pas trop d'un jour pour m'y préparer, mais pas plus « tard que demain. » Puis la conversation s'engage et se prolonge bien avant dans la nuit. Le lendemain, le capitaine assista à la sainte Messe, bien que ce ne fût pas un dimanche. A cette vue, tout l'équipage fut ébranlé. On ne pouvait en croire ses yeux. Nous avions d'abord fixé pour la première communion le jour de la fête de la Très-Sainte-Trinité; mais le capitaine nous ayant manifesté le désir de communier, s'il était possible, avec ses matelots, et, voulant avoir plus de temps pour se préparer à cette action si auguste, nous nous rendîmes de bien bon cœur à ses désirs.

« En attendant, nous nous mîmes à faire tous les soirs, depuis le quatre juin jusqu'au dix-neuf du même mois, une petite instruction à l'équipage. C'était pour nous une véritable joie de voir ces matelots si saintement avides d'entendre la parole de Dieu ; quelquefois ils étaient tout trempés d'eau et de sueur ; n'importe, ils oubliaient leur corps pour ne penser qu'au bien de leur âme. Le capitaine de son côté ne se contentait plus de prêcher d'exemple, il exhortait encore de vive voix ; sa vie , on peut le dire, était celle d'un apôtre. Il pressait tantôt son lieutenant, tantôt son frère. Une fois entre autres il resta avec ce dernier jusqu'à une heure du matin sur le pont, à lui parler de Religion : « Si tu veux me faire grand plaisir , lui dit-il en le quittant , tu te confesseras et le plus tôt possible. » Le jour même il se confessa.

« Permettez-moi de vous faire part encore d'un autre trait qui est personnel au capitaine. Il sortait un soir du saint tribunal lorsqu'il trouva M. Castex qui lisait dans la salle, à la clarté de la lampe : il l'aborde, et le voilà tout aussitôt à lui parler du Bon Dieu, mais d'une manière si admirable, que ce cher confrère était ravi de l'entendre. Enfin ils en vinrent à causer des possessions du démon. — « Mais « croyez-vous, lui dit le capitaine, qu'il existe encore de « ces sortes de possessions ? — Assurément ; elles sont « même assez fréquentes dans les pays infidèles. — C'est « égal , reprit le capitaine , je viens de lui jouer un « mauvais tour : comme il doit grincer des dents au « fond des enfers ! » En disant ces mots , une grosse larme s'échappa de ses yeux et vint mouiller sa moustache.

« Je ne finirais pas si je voulais vous rapporter tous les traits de ce genre. Mais il me tarde de vous faire part de ce qui se passa le 19 juin. Ce jour fut , sinon le plus



beau, au moins un des plus beaux jours de notre vie. Il y eut communion générale. Oui, Monsieur, depuis le premier capitaine jusqu'au dernier mousse, tous eurent l'insigne faveur de recevoir le pain des Anges, et cela à la même messe. Nos chers matelots, ne trouvant pas assez vaste la salle où nous avions coutume de célébrer les saints Mystères, entreprirent, pour donner plus de solennité à la fête, de nous ériger un temple sur le pont du navire. Sans doute ce n'était pas chose si facile qu'une église à construire en pleine mer. Mais, vous le savez, *tout est possible à qui a la foi*. Aussi Dieu seconda-t-il à merveille leurs généreux efforts : six heures suffirent pour ce pieux travail; à minuit ils commencèrent, et à sept heures du matin le sanctuaire était terminé. De simples toiles, artistement tendues, formaient le toit et les murailles; l'intérieur était pavoisé de drapeaux; des nattes chinoises recouvraient le parquet en forme de tapis; des images, des tableaux ornaient l'autel improvisé; l'église enfin était, sinon magnifique, au moins passablement belle.

« A huit heures commença la cérémonie, qui s'ouvrit, selon le pieux désir du capitaine, par la bénédiction du navire, et aussitôt après, le célébrant monta à l'autel. Tous les matelots étaient là, avec leurs habits de fête; pendant l'auguste sacrifice, l'un d'entre nous leur adressait des paroles d'édification.

« Enfin le moment tant désiré arriva. Le prêtre ayant communiqué sous les deux espèces, se tourne vers les marins et leur fait une exhortation; son cœur en dit plus que ses lèvres, tant il était ému, ou plutôt Dieu seul parla. Après la communion, le célébrant prit de nouveau la parole, puis termina le saint sacrifice. Aussitôt commença une messe d'actions de grâces à laquelle tous assistèrent. Qu'il était touchant de voir et

d'entendre ces bons matelots ! Comme la douce joie du ciel rayonnait sur leurs visages, et se manifestait dans toutes leurs actions ! Quand tout fut fini, le capitaine vint se jeter au cou de son confesseur en disant : « Les moments les plus heureux de la vie sont toujours mêlés de quelque arrière-pensée ; mais pour aujourd'hui le cœur est content tout de bon. »

« Vous eussiez pleuré de joie en entendant nos matelots faire aussi leurs réflexions chacun de leur côté : « Mais comment, disait l'un des plus vieux, nous qui ne voulions pas même faire cela une fois l'année, ah ! je le ferais bien maintenant tous les jours ! » — « Voyez-vous, disait un autre, si je faisais naufrage maintenant, cela me ferait autant de mourir que de manger ce morceau de pain. »

« Ce n'est pas tout. Le soir nous chantâmes les vêpres en deux chœurs. Puis eut lieu la rénovation des vœux du baptême, qui fut précédée et suivie d'une petite instruction. Vous ne sauriez croire combien cette cérémonie, qui ne fut certainement pour personne une simple formalité, fit d'impression sur ces braves gens. Après que nous eûmes renouvelé nous-mêmes les promesses, pour leur donner l'exemple, le capitaine s'avança le premier au pied de l'autel, à la tête de ses matelots, et prononça la formule ordinaire d'un ton ferme et énergique, qui nous frappa d'autant plus qu'il contrastait singulièrement avec les larmes qui roulaient dans ses paupières. Il aurait fallu le voir et l'entendre, ainsi, du reste, que tous les siens, debout, la main droite sur le livre des saints Evangiles, prononçant lentement et d'une voix émue : « Je renonce au démon, à ses pompes, à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ. » Nous avons borné là notre formule ;

mais le capitaine ajouta : « *Pour toujours* » et la plupart répétèrent après lui ce serment éternel.

« Vint ensuite la consécration à la bonne Mère des matelots, qui n'était jamais oubliée dans tous nos petits entretiens. Elle fut suivie du petit cantique : *Dans les traverses de la vie*. Et à ce dernier couplet :

Vois cette foule recueillie,  
 Qui t'appartient, qui te supplé ;  
 Ce sont tes enfants à genoux ,  
     Marie,  
 Jette le regard le plus doux  
     Sur tous.

Tous, en effet, tombèrent à genoux, comme instinctivement. Enfin, le *Te Deum* fut chanté, mais à pleine voix, par tout le monde et avec un accent de bonheur au-dessus de toute expression. Je regrette, comme le capitaine, que l'auteur du *Génie du Christianisme* n'ait pas été là : c'est lui qui eût pu vous rendre cette scène dans sa touchante vérité.

« Vous savez que nous avons emporté avec nous le tableau où sont peints nos soixante-dix martyrs ; nous le montrâmes à nos marins, et cette page de nos Missions les frappa beaucoup : « Ces pauvres Pères, disait l'un « d'eux en parlant de nous, *ils seront comme ça un jour*. « *C'est pourtant dommage !* » Ce fut le sujet de toutes les conversations pendant plus d'une semaine ; chacun faisait là-dessus des réflexions plus ou moins philosophiques ; il en est même qui auraient voulu être Missionnaires, que sais-je !

« Je ne dois pas passer sous silence un fait que les mate-

lots regardent comme prodigieux : c'est que le jour de la communion, depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, le ciel, qui auparavant était couvert de nuages, devint pur, le vent tomba, et la mer, auparavant agitée, se fit calme. A peine avions-nous fini le chant du *Te Deum*, que la brise commença à souffler, et le navire à sillonner les ondes. Un vieux marin, brave Breton, fit à ce sujet une réflexion assez naïve : « Est-il surprenant, dit-il, que maintenant nous aillions vite ? Le navire est chargé d'un poids immense. Moi, j'avais plus de péchés que le bâtiment n'est gros, et tout cela est passé par le sabord. » Autre circonstance assez curieuse : Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, l'intérieur de notre Eglise était pavoisé de pavillons. Cela s'était fait au milieu de la nuit et par conséquent au sein des ténèbres. Eh bien ! il arriva qu'à l'endroit même où tous vinrent s'agenouiller pour recevoir la sainte communion, se trouva le seul drapeau sur lequel étaient écrits ces deux mots : « *Rendez-vous.* » Le capitaine fut le premier à en faire la remarque.

« Je dois rectifier une erreur qui m'est échappée. J'ai dit que tous les marins avaient communie à la même messe ; il en est un cependant, mais un seul qui y manqua, et voici pourquoi. Pendant la nuit, le petit mousse va ouvrir sa malle pour préparer ses beaux habits ; mais quelques pommes pourries lui tombent sous la main, et sans réfléchir il veut en croquer une. Aussitôt il se met à l'œuvre ; il allait lui porter un second coup de dent, quand il s'aperçoit de sa distraction : il l'a jette aussi tôt de dépit ; mais il n'était plus temps : il y avait goûté. Du reste, sa faute ne fut nuisible qu'à lui seul : le capitaine fut heureux de l'avoir pour tenir le gouvernail.

« Inutile de vous dire que nous conservons et que nous conserverons toujours un bien doux souvenir de l'*Orient*. Je ne puis vous dissimuler que ç'a été pour moi un véritable sacrifice de quitter ce navire , où j'ai éprouvé tant de bonheur et goûté tant de joie.

« Il me reste maintenant à vous prier d'excuser tout ce griffonnage ; je n'ai pas le temps de le relire , et j'aurais encore moins le courage de le recommencer ; seulement , je puis vous certifier que je n'ai rien avancé dont je ne fusse entièrement certain. J'ai vu de *mes yeux* et entendu de *mes oreilles* tout ce dont j'ai l'honneur de vous faire part dans ce trop long récit.

« Que vous dirai-je de notre arrivée à Synapore ? Le Seigneur se plaît à nous inonder de consolations. Quelle cordialité de la part de nos vénérables confrères ! Oh ! quelle joie surtout de voir nos bons petits Chinois , qui sont déjà en assez grand nombre dans le séminaire ! Comme le bon Dieu et la sainte Vierge doivent les entendre avec plaisir ! Comme leur ferveur m'a fait honte !... Nous les trouvâmes réunis à la chapelle , et chantant tous ensemble le chapelet. Ils avaient dû , au moins pour la plupart , entendre le bruit de nos pas ; et Dieu sait si l'arrivée de huit Pères européens est un événement capable de piquer leur curiosité ! Eh bien ! pas un , pendant plus d'une heure que dura la prière , car ils en sont insatiables , pas un ne se détourna pour nous voir. Si tous les prêtres d'Europe savaient combien ils sont intéressants , la Chine sera't inondée de Missionnaires.

« Enfin , il faut bien en finir. Mes deux chers confrères, MM. Dagobert et Leturdu , qui se trouvent encore ici , se joignent à moi pour vous prier d'agréer de

nouveau l'assurance du respectueux attachement et de l'affection toute cordiale, avec lesquels nous avons l'honneur d'être,

« Monsieur et très-honoré confrère,  
Vos très-humbles et très-obéissants serviteurs,  
Au nom de tous : P. PICHON,  
*Missionnaire apostolique.* »

---

*Lettre de M. Chauveau , Missionnaire apostolique , à son frère.*

Macao , 20 novembre 1845.

« MON CHER FRÈRE ,

« La lettre que je commence se ressentira de la précipitation avec laquelle je l'écris; car je ne me suis jamais trouvé dans une position qui laisse aussi peu de loisir , et qui impose tant de devoirs. Il y a trois heures, tranquille encore , j'étais destiné pour la Mission de *Lieou-kieou* , et comme le départ ne devait avoir lieu que dans trois ou quatre mois , je me livrais tout doucement à l'aride étude du chinois; tout à coup on m'apprend que des courriers arrivent du *Su-Tchuen* et du *Yun-Nan* , provinces limitrophes à l'occident de l'empire céleste. Peu d'instants après, je suis appelé chez M. le procureur qui, me prenant sous le bras : « Adieu le martyre et le Japon , me dit-il; le bon Dieu vous appelle au *Yun-Nan*. — « Amen, lui répondis-je, j'irai au *Yun-Nan*. Quand faut-il partir?—Tout de suite , c'est-à-dire je vous donne « aujourd'hui pour faire vos dispositions; demain à « midi , soyez prêt. » Je m'incline et m'en vais. Puis je prends la plume, et je griffonne ce qui précède et ce qui suit.

« Ainsi, c'est bien au *Yun-Nan* que je dois consommer ma course, mon sacrifice, ma vie ; je n'ai point demandé cette province, pas plus que toute autre ; je n'ai pas plus désiré l'occident de la Chine que le nord ou le sud : seulement, j'étais décidé à me dévouer au pays qui me serait assigné par la volonté divine.

« Tu me demandes quels sont les principaux obstacles qui s'opposent à la conversion des Chinois ; je te dirai d'abord que la question est un peu prématurée, je ne saurais encore la résoudre par moi-même. Cependant j'ai assez entendu causer, sur ce chapitre, des hommes d'expérience, pour pouvoir te donner quelques éclaircissements. Je ne parle pas des causes générales de corruption, qui se trouvent partout où il y a des hommes. Ce qui est particulier aux Chinois, c'est, en premier lieu, leur excessif amour de l'argent : ce peuple vendrait ses dieux si quelqu'un voulait les acheter. Croirais-tu qu'à Macao nos officiers ne peuvent sortir, le soir, avec leurs épaulettes et leurs galons sans courir de très-graves dangers ; les Chinois, prenant tout cela pour de l'or massif, se jettent sur l'imprudent qui étale à leurs yeux ce trésor, et le dépouillent après l'avoir roué de coups pour l'empêcher de crier : pareille aventure est encore arrivée au capitaine d'armes de l'*Archimède*, il n'y a pas huit jours. C'est donc à cet esprit cupide, autant qu'il est faux et menteur, qu'il faut attribuer la lenteur des Chinois à se convertir.

« La seconde cause est l'orgueil de ce peuple : il importe de noter ici que le Chinois, fut-il borgne, bossu, boiteux, lépreux, mendiant, voleur et idiot, se préfère toujours à un Européen. Dans nos Missions même, nous trouvons parfois des chrétiens qui veulent que le Père leur obéisse ; nos courriers se mêlent assez souvent de nous



donner des ordres en route, et ce n'est pas une des moindres peines du début dans la carrière apostolique. On a beau prouver à un Chinois qu'il s'est trompé; il y aura éclipse et tremblement de terre ce jour-là, si vous le faites convenir qu'il a tort. Mais enfin, si l'erreur est palpable, si la faute est manifeste, et qu'il soit impossible de la nier, il vous dira un *oui* qui le déchire plus que le choléra.

« Il faut que je vous cite un trait de ce caractère vaniteux. Pendant la dernière guerre, M. Libois disait à un de nos domestiques que les Chinois seraient battus par les Anglais. « Mais c'est impossible, lui répondit cet homme; c'est impossible; vous n'y pensez pas, Père; remarquez donc que c'est impossible, cela ne se peut pas. » Lorsque la guerre fut terminée, comme chacun sait, à l'avantage des Anglais, ce même domestique disait encore : « Oh ! oui, les Barbares sont assez forts sur mer; mais quand l'empereur enverra ses grosses jonques, nous verrons. » Eh bien ! ces grosses jonques seraient venues, ce Chinois les eût vues couler à fond par les Européens, qu'il n'aurait pas avoué sa défaite : « Oui, aurait-il dit, elles coulent bas parce que l'eau y entre; » mais il n'aurait jamais été possible de le faire convenir que si l'eau y entrait, c'était parce que les boulets anglais avaient fait brèche. Et cependant, ce Chinois si orgueilleux, vous fera plus de courbettes que vous n'en voudrez; les prostrations sont ici ce qu'il y a de plus commun. Rendez ce peuple plus humble, moins entiché de son excellence prétendue; faites-le surtout moins cupide et partant moins rapace, moins fripon, et bientôt vous en ferez un peuple de chrétiens.

« Malgré ces défauts, les Chinois ont sur leurs voisins de la Cochinchine une supériorité incontestable : ils ont

plus de culture dans l'esprit , plus de propreté dans la tenue, plus de distinction dans les manières et d'expression dans leur physionomie ; ce sont en général des hommes capables. Les Cochinchinois, au contraire, sont d'un extérieur beaucoup moins avantageux ; on dit que la race annamite est une des plus laides du monde ; de plus, elle ne compte dans son sein que des hommes petits, maigres et excessivement timides ; aussi , cent Européens bien armés feraient-ils aisément la conquête de la vaste et populeuse terre d'Annam. Une chose bien digne de remarque dans le Chinois, c'est l'impassibilité de son caractère ; dites-lui ce que vous voudrez, il ne paraîtra jamais étonné ni ému : il examine et discute , tandis que pour un rien l'Annamite crie au prodige.

« Maintenant un petit mot sur ma position personnelle. Dans quelques moments je vais donc partir. On me fait passer par un chemin très-agréable, dit-on, mais c'est le plus dangereux ; je dois traverser Canton. Voici le plan qu'on a adopté. Hier soir, deux de mes courriers ont pris les devants ; ils me précéderont probablement de vingt-quatre heures à Canton. Là, ils doivent s'entendre avec un vieillard vénérable , ancien élève des Jésuites, qui connaît tous les coins et recoins de la province , et qui, tout cassé qu'il est, veut par dévouement à la religion, favoriser encore une fois avant de mourir l'entrée d'un Missionnaire en Chine. Ils chercheront donc ensemble dans la forêt de barques qui couvrent la rivière de Canton, quelque grande jonque de commerce, et après avoir arrêté leur choix, ils demanderont au patron de la jonque s'il est disposé à passer de la contrebande. Le rusé Chinois, devinant bien qu'il y a là de l'argent à gagner, ne manquera pas de répondre par un refus. On insistera alors en ajoutant que tout s'arrangera avec

quelques piastres ; le patron deviendra plus traitable , et quand on lui aura promis quelques centaines de francs , le marché sera conclu. Aussitôt on lui dira qu'il doit mettre à la voile sans délai , et que c'est un Européen qu'il transportera. A ce mot d'Européen , il va se lamenter , se désoler du piège qu'on lui a tendu , et protester que pour aussi peu d'argent, il ne saurait courir de si grands dangers. Les courriers, qui sont chinois aussi, ne s'étonneront pas de cet incident; ils s'y attendaient : cent francs de plus sont promis au patron , et le voilà pleinement rassuré. Une fois ces préliminaires conclus , on conviendra de l'heure du départ , et, au milieu de la nuit , j'arriverai dans le plus grand silence possible à bord de la jonque , qui se hâtera de lever l'ancre. Tu conçois combien cette nuit me paraîtra solennelle.

« Personne ne sait ici mon prochain départ, parce que si les mandarins de Macao en étaient instruits , ils donneraient l'alerte à Canton, et je serais pris en arrivant. Mais cette chance , comme toutes les autres, a été prévue. D'ailleurs, si on m'arrête, j'en serais quitte pour quelques coups de rotin et quelques jours de prison ; puis on m'emmènerait à mon consul de Macao; mes pauvres courriers seuls seraient bien à plaindre; on les condamnerait à l'exil perpétuel , et peut-être à la mort. Eh bien ! c'est un danger qu'il faut remettre à la garde de Dieu. Quand cette lettre te parviendra, j'aurai vu le Su-Tchuen probablement, ou un cachot. Mais les mandarins ne gâneraient rien à m'arrêter ; s'ils me saisissent dans la province de Canton , je rentrerai par celle du Fo-Kien ; s'ils me prennent encore de ce côté , Dieu me donnera le courage de pénétrer par le Kiang-Sou. Car, vois-tu, il faut que la Chine ouvre enfin ses portes à l'Évangile , et nous disons, pleins de confiance en Dieu : Ou ces peuples

nous écouteront , ou ils nous chasseront , ou ils nous tueront ; s'ils nous écoutent , ils se convertiront ; s'ils nous chassent , nous rentrerons ; s'ils nous tuent , d'autres viendront.

• Je monte dans la barque chinoise aujourd'hui, jour de la Présentation. Pendant que vous chantez : *Ergo nunc tua gens, etc.* , je chanterai cette hymne moi aussi, pas si fort que vous , il est vrai , mais assez pour que la sainte Vierge m'entende. Une dernière fois , à la garde de Dieu ! si nous sommes toujours entre ses mains , on le sent bien plus encore quand on n'a que lui pour confident et pour ami , durant trois mois de voyage sur des barques d'infidèles , sans livres , sans bréviaire , sans même un chapelet : que faire dans cet isolement ? sinon s'entretenir avec Dieu qui n'abandonne jamais personne , et qui est plus spécialement à côté de ses serviteurs aux jours de la souffrance et du danger. Maintenant plus que jamais je me recommande à vos prières. Vive Jésus ! vive Jésus !

« CHAUVEAU, *Missionnaire apostolique.* »

tre de M. de la Brunière , Missionnaire apostolique ,  
à M. Jurine , directeur du Séminaire des Missions  
Etrangères.

« MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE ,

« Je me trouvais encore à Macao , au mois de juillet dernier , lorsque la corvette *la Favorite* vint mouiller dans la rade , se disposant à faire voile pour le nord de la Chine. Le capitaine de ce navire nous parla de l'intention où il était de visiter les côtes du *Leao-Tong* , et témoigna le désir d'avoir à son bord un missionnaire , et , s'il était possible , un interprète. L'occasion ne pouvait être plus favorable. Un courrier du *Leao-Tong* était arrivé depuis quinze jours ; des deux élèves coréens qui avaient étudié à la Procure , l'un avait déjà été donné au commandant de l'*Erigone* , et l'autre devait m'accompagner dans ma Mission , pour faire de là une tentative sur la Corée. Avec des conditions si avantageuses pour les deux parties , on se met aisément d'accord. Je m'embarquai donc avec mon courrier et mon jeune coréen ; le 17 juillet , la corvette appareilla , et je conçus l'espérance de toucher bientôt au terme de mes vœux , c'est-à-dire aux rivages de ma nouvelle patrie.

« C'est le 23 août seulement , que nous pûmes jeter

l'ancre en face de la petite ville d'*On-long*, peu auparavant bombardée par les Anglais. Il n'appartient qu'à un marin de décrire les divers incidents qui signalèrent notre longue traversée, tels que les échouements sur les bancs de sable qui obstruent l'embouchure du *Ta-Kiang*, nos quatre ancres perdues, et les périls d'une nuit qui faillit être pour nous la dernière : il n'y a rien dans tout cela qui ne soit très ordinaire en pareils voyages. Par bonheur, la main de Dieu a toujours été avec nous, et personne n'a péri.

« Mais quelle agréable surprise ce fut pour nous de rencontrer dans ces parages l'*Erigone*, sur laquelle, M. Maistre naviguait depuis six mois entre Macao et le Fleuve Bleu, en attendant une occasion de pousser jusqu'à la Corée ! Du fond de mon cœur je remerciai la bonté divine, car je retrouvais en ce moment et les conseils d'un excellent confrère, et, plus encore, un ami pour compagnon de voyage.

« Cependant, malgré la joie de nous voir réunis, notre embarras était extrême. Nos deux navires, pour obéir à de nouvelles instructions, allaient prendre une direction opposée au but que nous devions atteindre ; il fallait donc, ou avec eux abandonner la Chine, ou chercher un asile, s'il pouvait y en avoir pour des européens, sur cette terre inhospitalière. Je ne crus pas qu'il y eût lieu à délibérer dans une telle alternative, et décidé à me jeter sur la plage, je ne cherchai plus qu'à me mettre en communication avec les chrétiens du pays.

« Le jour même où je songeais sérieusement à quitter la frégate, mon élève s'aboucha avec un vieux payen qui était venu apporter des vivres. C'était un homme doux, honnête, assez influent dans l'endroit, et très-ami des

**Français.** Il ignorait mon caractère de prêtre. On lui demanda s'il pourrait loger deux hommes de l'équipage, qui désiraient attendre en Chine le retour de leur navire. Contre toute attente, il parut enchanté de la proposition. Une seule chose l'arrêtait, c'était la crainte des mandarins de *Xam-hai*. Alors fut composée, au nom de l'amiral Cécile, une lettre par laquelle il nous recommandait à la protection des mandarins, ajoutant que le capitaine Page devant bientôt reparaitre sur ces côtes, prendrait information de tout, et qu'au besoin il ferait justice.

« Muni de cet important passe-port, je quittai la frégate, le 10 septembre à sept heures du soir, accompagné de mon élève, du vieux Chinois, et d'un de ses domestiques. Grâce aux ténèbres de la nuit, le débarquement fut tranquille; nous attendîmes sur le rivage les gens qui devaient porter nos effets, puis on se mit en marche. La curiosité chinoise fut plus forte que nos précautions : de distance en distance des groupes se formaient sur notre chemin; ils étaient composés de gens inoffensifs et d'enfants qui nous regardaient en silence, et restaient bouche bée de surprise après nous avoir considérés. Ils avaient souvent rencontré des officiers anglais ou français protégés par une imposante escorte; mais deux Européens conduits par un Chinois, sans armes, à dix heures du soir, et suivis d'un bagage de voyageur, voilà un spectacle qui leur était inconnu.

« Dans cette occasion, notre vieux Chinois déploya tout son talent oratoire. Il s'arrêtait devant les principaux groupes, gesticulant avec beaucoup de vivacité, nommant à chaque instant les Français et les Anglais, et probablement mettant en œuvre la première ressource de l'éloquence chinoise, qui consiste à dire très peu ou point du tout la vérité. Quoiqu'il en soit, son zèle eut un plein

succès. D'ailleurs, la conclusion de la paix et le voisinage de la flotte britannique étaient pour nous une sûre garantie.

« A peine arrivés au logis, il fallut boire le thé, fumer une pipe avec notre hôte, et, par dessus tout, supporter patiemment les regards avides d'une cinquantaine de Chinois, qui avaient libre entrée dans la maison. Après une longue séance, chacun songea à se reposer. Libres alors, et en présence de Dieu seul, nous bénîmes son adorable conduite sur nous, ignorant encore ses desseins, et renonçant de bon cœur à toutes les préoccupations de la sagesse humaine. Je me souviens, qu'en ce moment notre joie était grande. Mon jeune élève coréen dont la piété et les talents sont remarquables, me parlait avec une effusion touchante. C'est ainsi que nous nous endormîmes paisiblement, et le sommeil fut profond, car nul trouble n'agitait nos cœurs.

« Le lendemain, au moment où nous finissions l'oraison du matin, arrive notre hôte; il nous serre affectueusement la main, en nous priant de rester chez lui autant que nous le voudrions. Tandis que nous causons ensemble, quelle n'est pas ma surprise de voir entrer dans ma chambre un Chinois effaré, qui me crie en latin : « Père, Père, vous êtes perdu ! » C'était mon courrier qui me rejoignait, après quinze jours d'absence. « — Et toi, lui répondis-je, je te retrouve, voilà ce qui me fait grand plaisir. » Le pauvre Chinois ne savait que balbutier, et sa contenance étonnait singulièrement les assistants. Nous nous mîmes à rire pour détruire la mauvaise impression de ce début. Puis, quand il parut calmé, je le priai de m'expliquer l'état de nos affaires. Il me remit deux lettres, l'une de Mgr de Bezi, et l'autre de M. Lavaissière, toutes deux empreintes d'une admirable cha-



rité. Mgr de Bezi, dont j'ignorais la présence en ces lieux, n'avait pas plutôt été instruit de ma situation sur *l'Erigone*, qu'il s'était empressé de m'envoyer une barque et des habits, avec ordre de me conduire sans retard jusqu'au lieu de sa résidence. Le courrier chargé de cette mission, avait accosté la frégate au moment où elle mettait sous voiles; là on lui avait indiqué ma nouvelle demeure, et il accourait tout essoufflé, dans la crainte que je ne fusse déjà entre les mains des satellites. Son impatience paraissait extrême; je n'avais encore ouvert qu'une des deux lettres, que déjà il s'écriait : « Partons, partons; la barque nous attend sur le rivage; hélas! nous sommes perdus! » Cette peur, comme vous le voyez, était une peur de Chinois. Aussi j'en risais de bon cœur.

« Un nouvel incident vint encore ajouter à l'agitation de cette scène. Un bruit étrange se faisait entendre dans la cour voisine; des porteurs arrivaient chargés de caisses, de malles, et d'autres objets qui en partie étaient les miens. J'avais à peine jeté les yeux de ce côté, que je vis paraître M. Maistre, vêtu à l'européenne, et venant aussi partager l'hospitalité qui m'avait été accordée. Dieu nous réunissait de nouveau pour nous séparer encore. Je lui montrai la lettre de Mgr de Bezi. Il fut décidé entre nous que je monterais sans délais dans la barque envoyée par par le prélat, qu'elle me conduirait à une corvette anglaise, alors en station devant *On-long*, et que là je demanderais un asile pour mon confrère, jusqu'au temps où l'on pourrait lui expédier un autre canot.

« Cependant, il fallut céder aux instances de notre hôte, et assister à un diner dont il fit les honneurs avec une politesse très-remarquable. Notre réunion était grave et silencieuse sans être triste, les appétits étaient peu développés; les convives semblaient souvent s'interroger du re-

gard; nous étions dans l'attente du dénoûment qui se préparait.

« Enfin je pars vers le milieu du jour, conduit par un ami du vieux Chinois. Mon courrier nous avait précédés, et les chrétiens de la barque étaient prêts ; nous nous éloignons donc rapidement , et bientôt nous abordons la corvette. J'expose ma demande au capitaine, qui l'accueille avec une générosité vraiment anglaise ; je laisse, de plus , une lettre pour M. Maistre , et encore tout européen , je m'enfonce dans ma petite embarcation pour n'en plus sortir que Chinois. Deux chrétiens préparent tous les éléments de la métamorphose ; on me rase le contour de la tête ; on ajoute à mes cheveux une longue queue , que ses poils durs et épais m'ont fait appeler une queue de cheval, au grand scandale de mes conducteurs ; car leurs propres cheveux sont de la même espèce. Une petite calotte de soie noire, surmontée du bouton rouge, de larges lunettes pour corriger l'insolence de mon nez , et une pipe à la main, complétèrent l'homme nouveau dont il fallut me revêtir. Un Européen déguisé de la sorte s'appellerait, selon nous , un faux Chinois ; les chrétiens du *Kiang-nan* l'appellent un faux Européen , en ce sens qu'il renonce à ses mœurs anciennes, abandonne sa langue maternelle , et meurt pour toute sa vie extérieure à son titre de naissance.

« Nous entrâmes dans les canaux du *Kiang-nan*<sup>1</sup>, comme dans les ruisseaux d'un désert : la terreur causée par la guerre précédente nous avait admirablement préparé les voies. Sur notre chemin se trouvait une chrétienté florissante , dont le catéchiste , homme riche et très-dévoué à notre sainte cause , accourut avec empressement à ma rencontre, me conjurant de descendre un moment au milieu de ses néophytes. Comme il me vit insensible à tou-

tes ses instances , il me déclara que Monseigneur n'était point à sa résidence ordinaire ; que je n'y trouverais personne pour me recevoir, et qu'il valait mieux prendre quelques jours de repos, que d'aller m'exposer en pure perte. Ma réponse fut , qu'ayant ordre de Mgr de Bezi de ne m'arrêter nulle part , mais de me rendre directement auprès de Sa Grandeur , j'aimais mieux obéir au péril de ma vie , que de manquer à une recommandation aussi formelle. A ces mots mes gens sourirent ; le catéchiste fit un profond salut , et se retira. Le croiriez-vous ? toute cette terreur qu'on avait cherché à m'inspirer , était une fiction charitable , une politesse fort usitée dans le cérémonial chinois : c'est ce que mes courriers me déclarèrent ensuite. Vous le voyez, il reste toujours dans nos chrétiens quelque chose du caractère national.

« Ce catéchiste avait voulu , en me retenant quelques heures , donner aux chrétiens le temps de me présenter leurs hommages , et faire diversion à l'ennui d'un voyage clandestin. Mais si je devais aller chercher quelque part une consolation , c'était bien plutôt aux pieds d'un prélat, dont la charité ne se peut louer dignement que par ceux qui ont approfondi celle de Jésus Christ.

« La résidence de Sa Grandeur était alors *Tcham-pu-Kiao*. Les Pères Gotteland et Estève , Jésuites, s'y trouvaient ; ainsi notre Divin Maître me donnait pour quelque temps une famille complète : un Père et des Frères. C'est là que M. Maistre vint nous rejoindre avec le reste des bagages.

« Vous parler des occupations par lesquelles je cherchai à utiliser mon séjour dans cette province , me conduirait à des répétitions fastidieuses et de nul intérêt.

Si vous aimez les détails excentriques, vous apprendrez avec plaisir que j'ai habité huit jours chez un médecin chinois, excellent chrétien, qui ne jugeant pas son art assez lucratif, a imaginé d'y joindre une autre branche d'industrie, en vendant des cercueils. Il en avait déjà vingt-six en magasin. Un pareil médecin en Europe effraierait terriblement ses clients; ici nos compatriotes seuls y voient une singularité. Mais laissons la plaisanterie, et voyons ce qui vous intéresse davantage.

« La province de *Nan-King* est une des plus riches et des plus fertiles de la Chine. Elle est entrecoupée dans tous les sens par une multitude de canaux, dont le nombre excède de beaucoup celui de nos routes communales en France, en sorte que le voyageur ou le marchand ne dit jamais : mon cheval ou ma voiture, mais ma nacelle. Ces barques sont couvertes; on y peut, à volonté, lire, écrire, manger, et dormir comme dans sa chambre; elles sont surtout d'une utilité incomparable au Missionnaire, qui, avec deux chrétiens pour matelots, parcourt sans danger tous les points de son district. Mais, de même que les maux sur la terre se compensent toujours par quelque avantage, de même aussi les biens ont leurs imperfections. Ainsi ces canaux, qui par la facilité des communications, contribuent tant à la richesse du commerce, engendrent beaucoup de fièvres pernicieuses, et produisent une mortalité souvent effrayante. On sait que l'ancienne tradition des Missionnaires a fait appeler cette contrée *le tombeau des Européens*. Je n'ose rien affirmer sur le nombre des chrétiens qui l'habitent, à cause de la divergence des témoignages que j'ai été à même de recueillir : peut-être le chiffre de quarante mille ne s'éloignerait-il pas trop de la vérité. Les apôtres chargés d'y travailler le champ du Seigneur, sont les Pères Jé-

suites. Il paraît qu'ils occuperont bientôt la province de *Pekin*. Plaise à Dieu de répandre sur leurs travaux les bénédictions de l'ancien temps !

« Permettez-moi de borner à ce peu de mots ce que je voulais vous dire du *Kiang-nan* ; mon séjour a été de trop courte durée, pour en donner un aperçu plus complet. Je n'ajouterai qu'une seule remarque : sur mille jonques environ qui sortent annuellement de *Cham-hai*, pour se rendre aux différents ports du *Leao-tong*, plus de ving-cinq sont chrétiennes. *Cham-hai*, comme vous savez, est au nombre des ports de commerce où les Anglais doivent avoir des factoreries ; déjà ils y ont choisi leur terrain. Ce voisinage des Européens a changé l'aspect politique de la province, et les Missionnaires y jouissent d'une liberté, ou plutôt d'une facilité d'action, qui ne peut aller qu'en croissant.

« Le digne évêque qui nous avait si bien accueillis, — je reviens avec bonheur sur ce sujet, — est d'une charité vraiment catholique, qui s'étend indistinctement sur les Missinnaires étrangers, comme sur les siens propres. En moins de quinze jours, nous avons pu, par ses soins, monter sur une jonque dont l'équipage composé de dix-sept hommes comptait quatorze chrétiens. Le propriétaire lui-même était venu en personne solliciter l'honneur de nous porter à notre destination, et pour notre passage il n'a jamais voulu entendre parler d'argent.

« Ce fut dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 octobre, entre la fête de Notre-Dame du Rosaire et celle des Anges Gardiens, qu'une barque vint nous prendre sur un point isolé de la côte, nommé *Tsang-Ka-Lou*, et nous conduisit au navire. A en juger par ses dimensions, le bâtiment pouvait être de 150 tonneaux. L'empressement, les attentions,

et la simplicité des chrétiens , ont fait pour nous de cette traversée la plus agréable promenade qui se puisse concevoir. Les vents étant contraires , il fallut rester immobiles pendant douze jours près de l'île *Tsong-min*. Chaque matin , nous célébrions la sainte Messe sur un autel préparé par l'équipage ; tous y assistaient avec une dévotion franche , qui ne se trouve pas toujours dans des chrétiens plus familiers avec nos saints mystères.

« Nous étions embarqués depuis trois jours , lorsque sur le soir , je vois entrer dans ma chambre le capitaine à la tête des autres néophytes. On me prie de m'asseoir ; j'obéis aussitôt. Tous alors se prosternent à la manière chinoise ; le front jusqu'à terre ; et , comme je les priais instamment de se relever , le capitaine , prenant la parole au nom de ses matelots , me conjure de les entendre en confession. Que ce spectacle serait extraordinaire pour bien des Européens ! La bonne volonté ne me manquait pas , mais je n'avais pas encore d'oreilles pour eux : la langue mandariné que je commençais à savoir , la seule qui se parle au *Leao-tong* , ne pouvait me servir dans cette occasion ; car vous n'ignorez pas que la province de *Nan-King* , à l'exception de la capitale , a un jargon tout-à-fait différent de l'idiome classique. Cependant nous en vinmes à un expédient qui pût contenter leurs pieux désirs : ce fut d'écrire en lettres chinoises les principaux péchés qui se rattachent aux dix commandements de Dieu , et d'en faire un petit catalogue , où le pénitent montrait du doigt les fautes qu'il avait à déclarer. Nous eûmes aussi la consolation de distribuer le corps de Jésus-Christ. Ce bon Maître voulut payer par des richesses spirituelles les attentions généreuses qu'on prodiguait à ses ministres.

« L'administration du plus auguste des Sacrements ne

ne fut pas le seul acte de religion accompli à la gloire de Dieu , au milieu des centaines de jonques payennes qui étaient à nos côtés. Il fallut procéder encore à la bénédiction du navire, et de tout ce qu'il contenait. Le lendemain de la cérémonie , deux autres jonques appartenant à la même maison de commerce , accostèrent notre bâtiment , et s'unirent ensemble par des cordages. Elles étaient également montées par des chrétiens : nous dûmes donc implorer sur elles de nouvelles bénédictions, et je ne saurais exprimer tout ce que les circonstances du lieu et des personnes avaient de touchant pour un cœur de Missionnaire. Souvent le soir , respirant la fraîcheur de la nuit sans crainte d'être vus , nous entendions ces pieux néophytes chanter en cadence leur prière accoutumée. Nous nous disions alors , mon confrère et moi : « Quelle position est la nôtre ? Et comment en sommes-nous venus à ce point de bonheur ? Y a-t-il dans notre patrie quelque avantage qu'on hésitât à sacrifier , pour goûter la centième partie de ce que notre bon Maître nous fait sentir en ce moment ? » Souvent même , dans ces heureux instants , le silence nous était plus agréable que l'épanchement de nos pensées. Oh ! alors , l'oraison n'était pas difficile ; nous ne la faisons pas , pour ainsi dire ; mais presque à notre insu elle s'emparait de notre esprit et de notre cœur : « *Testis mihi est Deus quod non mentior. Dieu m'est témoin que je ne mens pas.* » Et je puis, cher confrère, en appeler au témoignage de ceux à qui ces voies de l'apostolat sont connues.

« Le 12 octobre , une brise favorable nous annonça l'heure propice au départ : les cinq voiles se déployèrent , et notre jonque , d'une construction supérieure , devança de beaucoup celles qui l'environnaient. Nous

comptions déjà quatre jours de marche ; il n'en fallait plus qu'un pour atteindre un petit port du *Leao-tong* , dans les environs de *Kai-tcheou*, lorsqu'un vent du nord vint retarder nos espérances. Nous dûmes courir à l'ouest, et chercher un refuge dans la rade de *Li-tao*, sur le littoral du *Chang-tong*. Plus de cent-cinquante jonques s'y réunirent avec nous. Les montagnes disposées en couronne, et pour la plupart assez élevées, forment un abri sûr et commode ; mais le peu d'eau qu'on y trouve , en défend l'entrée à de gros navires , la profondeur ordinaire n'étant que de trois à huit brasses et demie. Un seul fait remarquable a signalé notre séjour en cet endroit. Au moment où nous étions à table, presque sur la fin de notre dîner, deux satellites payens vinrent à l'improviste percevoir les droits de mouillage, qui s'élevaient à mille quatre-vingt sapèques, c'est-à-dire, à peu près une piastre. Ils entrent dans notre salle à manger, furetant partout du regard selon leur habitude. Nos chrétiens, plus braves que je ne l'aurais pensé, ne perdirent point contenance. Un cercle est aussitôt formé autour des nouveaux venus ; on leur fait mille questions ; on les accable de politesses, tandis que d'autres matelots, serrés près de nous et paraissant occupés autour de la table, nous cachent de toute l'épaisseur de leurs corps. Une manœuvre si plaisante nous faisait rire, bien entendu, et ce rire même ne contribuait pas peu au bon succès de leur comédie.

« Cependant, le plus âgé des satellites gagnait peu à peu du terrain ; il s'était déjà glissé dans l'enceinte du groupe qui nous faisait un rempart, et nous touchait presque ; la situation devenait critique, lorsqu'un chrétien tant soit peu espiègle, s'approche, et tire la queue du vieillard d'un coup sec qui fait trembler sa tête : il se



retourne soudain, et son attention absorbée par le danger que venait de courir un meuble si précieux, nous laisse libres de tout péril. L'un et l'autre se retirèrent après quelques saluts. L'hilarité était au comble, et dans cette joie, nous readîmes au Seigneur de nouvelles actions de grâces.

« On remit à la voile aussitôt que le vent nous le permit. Le samedi 22 octobre, nous avons jeté l'ancre devant *Ta-Chuan-Ku*, petit port situé à moitié chemin entre *Kai-Tcheou* et la frontière de la Corée, s'il faut s'en rapporter à notre capitaine, qui paraissait bien connaître cette partie du golfe. C'est là, en présence de cette terre où je n'ai pas encore mis le pied, que je me suis hasardé à vous écrire ces lignes. Quoique la côte soit nue et desséchée par le vent du nord, elle paraît très-accidentée; quelques montagnes, ou mamelons de terre, s'élèvent à peu de distance dans l'intérieur, mais le pays est généralement plat. La bise qui souffle, annonce un climat autrement sévère que celui de notre France septentrionale, quoique sous une moindre latitude. Déjà la terre s'est couverte d'une triste et sombre atmosphère, qui ne la quittera pas avant six mois, et l'œil, cherchant quelque objet qui puisse le récréer, se promène en vain sur cet âpre horizon. Malheur donc à quiconque viendrait demander à ces contrées les joies de la vie présente! Une terre stérile, un peuple pauvre, une nature en deuil pendant sept ou huit mois de l'année, offrent peu de ce qu'on appelle les charmes de l'existence humaine. Mais des âmes que Jésus-Christ aime, pour lesquelles il est descendu dans la crèche et mort sur une croix, des âmes simples et disposées à l'Évangile, des sueurs à répandre, une abondante moisson à recueillir, présentent au Missionnaire des richesses qui le font tressaillir de joie. Alors,

pour lui la nature est belle et riante ; tout lui devient précieux, même la pauvreté des cabanes, la rigueur du climat, la nudité du désert ; seul, au milieu de ce lointain cercueil où il est venu s'ensevelir vivant, il aime à répéter, dans le fond de son cœur, à Jésus-Christ qui l'a envoyé : *Hæc requies mea, Hic habitabo. C'est ici mon repos, c'est ici ma patrie.*

« Je voudrais vous parler davantage de cette terre du *Leao-Tong* ; mais j'ai besoin de voir et d'apprendre avant de laisser courir ma plume.

« Tout ce que je pourrais ajouter d'utile pour nos Missionnaires, c'est que le petit port où nous nous trouvons en ce moment, est le plus commode à leur débarquement, tant à cause du peu de sévérité des douanes, que par la proximité de deux grandes familles chrétiennes, très-dévouées à notre sainte Religion. Notre navire, qui n'était pas destiné pour ces parages, y est allé exprès pour nous. Sur les autres points de la côte, on ne trouve des néophytes qu'à une assez grande distance ; ou bien on rencontre une surveillance plus active de la part des employés. Pour ce qui regarde la sûreté du voyage maritime, on peut sans hésitation se confier à l'expérience des pilotes chinois, qui savent leur route à peu près comme nos cochers de fiacre les rues d'une ville. C'est une chose singulière de les voir, avec une simple boussole, sans instruments d'observation nautique, et sans traités de navigation, diriger leur navire en droite ligne au point où ils tendent, connaissant tous les endroits où peut atteindre la sonde, déterminant ainsi en pleine mer et les distances parcourues et la position du vaisseau. Si les voyageurs doivent souvent préférer la mer à la terre, c'est surtout quand il faut choisir entre les difficultés toujours dispendieuses d'un

voyage à travers l'empire céleste , et la brièveté d'une traversée qui , dans la mousson favorable , se fait en six jours.

« Veuillez , mon bien cher Confrère , penser souvent à votre petit Missionnaire , qui vous sera toujours uni dans les cœurs de Jésus et de Marie ,

« DE LA BRUNIÈRE , *Miss. Apost.* »



## VICARIAT APOSTOLIQUE DU CHAN-SI.

MISSION ITALIENNE DES MINEURS OBSERVANTINS.

*Lettre de Mgr Alphonse , Coadjuteur de Monseigneur le  
Vicaire apostolique du Chan-Si, aux deux Conseils de  
l'OEuvre.*

« MESSIEURS ,

« Je viens appeler votre attention sur les chrétientés de *Su-gan-fu* , que j'ai récemment parcourues. Dans le cours de cette visite pastorale , j'ai recueilli sur les lieux quelques traits édifiants , et je m'empresse de vous les offrir, comme des épis glanés pour vous dans le champ du Seigneur.

« Nous donnons au département de *Su-gan-fu* le nom de district , parce qu'il est confié aux soins d'un seul prêtre. Ne croyez pas , cependant , qu'il embrasse un territoire de peu d'étendue , ou que le nombre des fidèles qui l'habitent soit très-limité ; non , il comprend , sur un espace d'environ cent milles carrés d'Italie , huit villes de

troisième classe, auxquelles se rattachent par les liens de la juridiction une multitude de localités secondaires. Nos néophytes comptent, pour la population totale, le chiffre de deux mille neuf cent quatre-vingt-cinq, divisé en quarante-une chrétientés ou groupes plus ou moins nombreux.

« La première de ces chrétientés, connue sous le nom de *Colline de la famille Kiao*, est la plus considérable; elle se compose de deux cent quatre-vingt-quatorze membres. Seule de tout le district, elle possède une église et quelques maisonnettes destinées à abriter les Missionnaires de passage. Ces réduits sont du petit nombre des habitations construites en briques; car la plus grande partie des indigènes en est réduite à se creuser des grottes dans la colline.

« De *Kiao* je passai à *Ma-kiang*, où je trouvai deux cent cinquante-un néophytes. Le village de ce nom est composé moitié de chrétiens et moitié d'infidèles. Longtemps ils vécurent sous la même administration; mais, grâce à leur persévérante fermeté, les catholiques ont obtenu, après quarante ans de procès dispendieux, leur entière séparation d'avec les idolâtres, et aujourd'hui ils ont des chefs pris dans leur sein, qui surveillent les intérêts et font respecter les droits de la communauté chrétienne. Malgré l'ancienne division des esprits et l'opposition toujours subsistante des doctrines, nos frères ont si bien su gagner l'estime de leurs rivaux, que ceux-ci viennent d'eux-mêmes inviter les fidèles à baptiser leurs enfants en danger de mort.

« Le même usage règne dans la chrétienté de *Cao-kiakioang*. Ici, nous avons même une consolation de plus: c'est que les parents joignent à la demande du baptême pour leur enfant, la promesse que si le malade revient à la

santé , ils le feront élever dans la religion du Maître du ciel. Une moitié du village est occupée par les gentils , et l'autre par les chrétiens , au nombre de cent quatre-vingt-quinze. Ils sont administrés , en vertu d'un règlement légal , par un conseil où les deux partis nomment un égal nombre de membres. Cette franchise accordée à nos néophytes n'est pas une simple faveur ; elle est le prix de leurs services , une récompense d'autant plus honorable qu'elle leur a été décernée par ceux qui les persécutaient. Voici à quelle occasion.

« Lorsque , il y a peu d'années , s'éleva contre la religion une tempête si violente , vingt-trois fidèles de *Cao-kia-kioang* furent arrêtés et confessèrent la foi avec courage. Ils auraient pu se dérober à une condamnation avec de l'argent ; mais ils préférèrent donner un exemple public de constance en subissant la peine de l'exil. Toujours soumis à leur prince , quoique injustement frappés , ils oublièrent sa tyrannie au moment où la révolte menaçait son trône ; on les vit courir aux armes , et cimenter de leur sang un pouvoir qui les opprimait. C'est pour ce fait glorieux qu'on les rappela dans leurs familles. Les païens eux-mêmes ont salué leur retour avec une admiration mêlée d'effroi ; ils se disaient en parlant des confesseurs : « Ceux qui ont bravé la prison , l'exil et la mort , n'ont rien à redouter ; c'est à eux d'inspirer la crainte. » En commandant le respect par leur dévouement , ils avaient conquis le libre exercice de leur foi si longtemps calomniée.

« Une autre chrétienté , celle de *Sin-Kioang* , a pris naissance et s'est affermie au milieu d'aussi étonnantes vicissitudes. Son berceau n'était jadis qu'un repaire de brigands , dont l'empereur fit raser les habitations , et dès lors la contrée ne présenta plus qu'une solitude maudite. Elle

n'en était que plus propre à servir de refuge à des proscrits. Il y a quarante ans , un de ces chrétiens qu'on traquait dans les villes , vint y chercher une retraite ignorée ; il s'y bâtit une cabane et défricha à l'entour un petit coin de terre. D'autres néophytes, poussés , eux aussi , par le vent de la persécution , découvrirent l'asile du pieux solitaire , et ravis de partager le calme dont il jouissait, sanctifièrent avec lui par leurs vertus l'ancien théâtre de tant de crimes.

« Le village ne pouvait ainsi grandir sans appeler l'attention des païens du voisinage. Pour quelques-uns ce fut une occasion de salut , trois familles demandèrent le baptême ; pour le plus grand nombre ce fut le sujet d'une jalousie qui alla jusqu'à jurer la perte des chrétiens. Ils auraient exécuté cet odieux projet , s'ils n'en eussent été détournés par un vénérable vieillard , en grande estime parmi eux à cause de sa science et de sa bonté.

« Une nuit , ils étaient sur le point d'assaillir le village et d'y mettre le feu. Ce vieillard , qui ne savait rien du complot , sentait néanmoins son âme si agitée , qu'il ne pouvait goûter un instant de sommeil , oppressé qu'il était par de sinistres pressentiments. Il se lève et sort dans la campagne, pour se distraire du trouble auquel il était en proie. Mais quelle n'est pas sa surprise de rencontrer des groupes de paysans armés , qui se préparent à incendier la retraite des chrétiens ! Saisi d'horreur à la pensée d'un tel crime, cet homme de bien les arrête, les supplie , les apaise , et , après les avoir désarmés , les renvoie dans leurs familles , bien résolu de respecter à l'avenir , dans nos fidèles , le malheur joint à l'innocence.

« Quoique les néophytes de *Sin-kioang* n'aient plus

été menacés par les infidèles du pays , ils n'ont pas toujours échappé aux poursuites des mandarins ; on en compte plusieurs parmi eux qui ont souffert pour la foi ; il en est même qui ont subi l'exil. Plus tard , on les a tous graciés , à l'exception d'un saint vieillard qui est , depuis vingt-deux ans , courbé sous le poids de la cangue. Devenu aveugle pendant sa longue captivité , il fut libre alors de retourner chez lui , mais à la condition de garder le fardeau qui pesait sur ses épaules , à moins qu'il n'aimât mieux s'en débarrasser par l'apostasie. Ce nouveau Job est un parfait modèle de résignation dans ses souffrances. Dans ma visite à son village , j'ai voulu m'entretenir quelques instants seul avec lui. Quelle consolation de voir près de moi ce généreux athlète de Jésus-Christ , brisé par les tourments qu'il a endurés pour son amour ! La cangue touchait ma poitrine ; je baisai plusieurs fois , sans qu'il s'en aperçût , cet instrument de son martyr qui me faisait envie : trop heureux si , quelque jour , un pareil supplice couronnait mes faibles travaux !

« Dans les montagnes qui forment la chaîne orientale du district , fleurit une nouvelle chrétienté , peu nombreuse , mais d'une ferveur admirable. Un bachelier converti à la foi en est le fondateur. Son zèle a fait autant de conquêtes à Jésus-Christ qu'il compte de membres dans sa famille ; trente-sept chrétiens , dont deux sont gradués comme lui , ont reçu de ses mains le baptême. Je fus heureux de féliciter ce bon vieillard , qui m'accueillit comme un ange descendu du ciel : c'était la première fois qu'il voyait un Européen , et cet Européen était un Evêque.

« Plus loin , en s'enfonçant toujours dans les vallées de l'est , on rencontre plusieurs familles convertues à la Religion par un confesseur de la foi , nommé Baptiste Uvang.



Il avait lui-même été païen et criminel avant que la grâce en fit un apôtre et un athlète de l'Évangile. De cruelles persécutions lui furent suscitées par les siens, sans que sa vertu en fût ébranlée ; au contraire, il désarma la haine par sa patience, et, ce premier triomphe obtenu, il ne tarda pas à voir tous ses parents lui demander le baptême.

« Ses épreuves, cependant, n'étaient pas finies. Arrêté par ordre des mandarins, il souffrit avec une rare constance les tourments les plus raffinés, plutôt que d'abjurer sa foi : tantôt on le souffletait avec barbarie, tantôt on le suspendait par les oreilles, et dans cet état on lui injectait de l'eau dans les narines, ou bien encore on chargeait ses épaules de lourds fardeaux, après l'avoir fait mettre à genoux sur des lames de fer rouge ; on en vint presque à lui broyer les jambes, en les comprimant avec ses chaînes dans une horrible étreinte. Au milieu de ces tortures il gardait le silence, ou il invoquait avec ferveur les noms de Jésus et de Marie. Le mandarin, voyant tous ses efforts inutiles, et ne sachant plus quel supplice inventer, permit au généreux chrétien d'aller dans sa famille se guérir de ses blessures, et surtout, ajouta-t-il, de sa folle obstination.

« Les autres chrétientés de *Su-gan-fu* ne présentent rien de remarquable, excepté leur piété qui est exemplaire. Il en est une, cependant, dont l'origine rappelle un fait assez curieux. Un pauvre néophyte de Pékin, ne pouvant se procurer dans cette capitale des moyens suffisants de subsistance, s'était retiré dans les plus âpres montagnes du *Chan-si*, pour y gagner sa vie en colportant de petits objets de négoce. Arrivé à *Si-lin*, il remarqua devant l'habitation d'un paysan une vieille croix, au pied de laquelle fumaient des bâtonnets d'encens. Grande fut sa

surprise et sa joie à cette vue. Ceux à qui il demanda l'explication d'un culte si étrange lui répondirent qu'on adorait un esprit inconnu, mais puissant, et qu'en cela on suivait l'exemple des ancêtres, qui avaient légué cette croix au village comme une sauvegarde contre tous les fléaux.

« Notre chrétien ne laissa pas échapper l'occasion qui s'offrait à son zèle. Comme un autre S. Paul dans l'aréopage, il annonça aux paysans le Dieu qu'ils adoraient sans le connaître, et la prédication du nouvel apôtre fit tant d'impression sur eux, qu'ils le prièrent de se fixer dans le pays, pour achever de les instruire. Il consentit bien volontiers à leur demande. Pendant six ans qu'il se dévoua au ministère de catéchiste, il enseigna à ces bons montagnards tout ce qu'il savait de la doctrine chrétienne, toutes les prières qu'il avait apprises, et les pieuses pratiques en usage parmi les fidèles; de plus, il choisit parmi ses disciples douze des plus capables et des plus fervents, qu'il déclara catéchumènes, et leur imposa à chacun le nom d'un saint honoré par l'Église. Ces douze furent les premiers admis au baptême, mais ils ne furent pas les seuls; grâce aux soins du Missionnaire qui les a visités, on compte aujourd'hui dans cet humble village quarante-neuf chrétiens.

« Je viens de vous dire ce qui fait notre joie dans cette vaste Mission: un mot maintenant sur ce qui nous afflige. Combien pensez-vous que nous ayons de chapelles pour les quarante-une paroisses de *Su-gan-fu*? Une seule; et encore avait-elle été si ébranlée par un tremblement de terre, qu'il eût fallu l'abandonner tout à fait, si la sainte Oeuvre ne nous avait mis à même d'y faire les plus urgentes réparations. Nos fidèles qui se réjouissent aujourd'hui de la voir restaurée, n'oublient pas, soyez-en

sûrs, à qui ils doivent ce bienfait, et ils ne manquent jamais de nommer leurs frères d'Europe dans les prières que leur reconnaissance fait monter au ciel. Partout ailleurs, quand le Missionnaire veut rassembler son troupeau, il n'a qu'une chambre d'emprunt pour lieu de réunion; quelquefois même, à défaut du plus obscur réduit, il convoque ses néophytes dans une caverne, pour offrir avec eux les saints mystères.

« Mais ce qui manque plus encore à *Su-gan-fu*, ce sont des prêtres; il n'y en a qu'un seul pour desservir le district tout entier. Aussi ne peut-il ni prendre un soin convenable de son troupeau, dispersé çà et là sur un espace de cent lieues carrées, ni s'occuper sérieusement de la conversion des gentils. Quel ministère que le sien! cinq ou six prédications par jour, des instructions spéciales aux catéchumènes qui se disposent au baptême, des entretiens particuliers avec les néophytes appelés à recevoir les sacrements de pénitence et de confirmation: voilà une partie de ses charges quotidiennes, qui prennent, à elles seules, les deux tiers de la journée.

« Et je n'ai encore parlé que de sa vie sédentaire: que dire de ses fatigues en voyage? Souvent il lui arrive de braver, pendant des semaines entières, la pluie et les vents, d'endurer la faim et la soif, de rester exposé en plein air à l'humidité pénétrante des nuits, après avoir haleté tout le jour sous un ciel de feu, de s'abandonner enfin à la chute des torrents et des fleuves; et tous ces dangers, toutes ces fatigues, il les affronte le plus souvent pour une seule âme, pour un pauvre moribond qui attend de sa main les derniers sacrements.

« Encore s'il trouvait, au terme de sa course, un lieu propre à se délasser. Mais non; en été il doit se réfugier dans des grottes humides, où le repos n'est possible

qu'aux dépens de la santé ; en hiver il est suffoqué par l'odeur du charbon fossile, qui brûle jour et nuit dans les chaumières, et infecte de ses fétides exhalaisons le réduit du pauvre, seul abri qui s'ouvre à l'homme apostolique. Tout cela finit ordinairement par donner au Missionnaire, ou des maladies aiguës qui l'enchaînent pour un certain temps au logis, ou des infirmités qui l'accompagnent jusqu'au tombeau.

« A ce genre de tribulations s'en joint un autre encore plus cruel : c'est celui que nous suscitent les idolâtres et les faux frères. Contrariétés, injures, calomnies, on m'a tout prodigué ; je n'ai pas fait une démarche qu'on n'ait flétrie, pas une entreprise à laquelle on n'ait apporté des entraves. Fondais-je une chrétienté ? bâtissais-je un établissement ? L'ennemi de tout bien était là qui créait sourdement des obstacles. Quels orages n'a pas déchaînés contre moi l'érection d'un séminaire ! J'y ai dépensé beaucoup de sueurs et d'argent, et d'amères vexations ont été ma récompense. Mon domestique arrêté, cinquante chrétiens emprisonnés avec lui, voilà mon premier salaire. Pour ma part, je me vis obligé de fuir, entraînant avec moi mes élèves proscrits comme leur maître ; tour à tour nous fûmes chassés de la maison d'un fidèle et du sommet de quelques montagnes, où nous avions cherché successivement asile ; et pour trouver ce repos et cette sécurité que nous refusait même la solitude, il nous fallut demander refuge à la cabane d'un mendiant. Là, pour un moment, la paix et la facilité de nous recueillir nous furent données : j'en profitai pour reprendre vis-à-vis de nos étudiants des soins un instant suspendus ; j'enseignai, je prêchai, faisant ainsi pratiquer à ces bons disciples un double noviciat, celui de la science et celui de la croix.

« Dieu, toujours bienveillant envers ceux qui souffrent pour la justice, daigna nous consoler à travers ces épreuves. Il permit qu'une lettre de Mgr Mouly nous arrivât alors du fond de la Tartarie ; instruit de notre situation déplorable, il nous écrivait pour compatir à nos peines et nous exciter à la résignation. Ce témoignage de sa charité ne nous fut point inutile ; après l'avoir reçu, la patience nous devint en quelque manière plus douce et plus facile. Une autre grâce encore retrempa notre courage. C'est que nous pûmes, pendant plusieurs mois, garder le Saint-Sacrement exposé sur un modeste autel ; étudiants et fidèles du voisinage venaient en secret l'adorer avec leur Missionnaire, et nous sortions tous de là plus forts et plus décidés à supporter, aussi longtemps que Dieu le voudrait, les privations et les souffrances.

« Malgré la surveillance dont nous sommes l'objet, nous pouvons de temps en temps exercer le saint ministère au dehors ; et c'est encore pour nous une satisfaction d'autant plus agréable, que nous en jouissons sous les yeux mêmes de nos ennemis. La difficulté est souvent extrême, surtout quand il s'agit des femmes. Dans ce cas le courage ne suffirait point, s'il n'appelait à son aide quelque sainte ruse dans le genre de celle que je vais raconter. Des prisonnières chrétiennes avaient demandé un prêtre pour entendre leur confession ; mais on les gardait à vue, et les mesures des satellites étaient si bien prises, qu'il paraissait impossible de parvenir jusqu'à elles. Baptiste Uvang, cet illustre confesseur de la foi dont j'ai parlé plus haut, l'essaya néanmoins, et fut assez heureux pour tromper la vigilance des soldats. Autour de l'enceinte qui retenait les prisonnières, étaient entassées des cannes de maïs ; il s'y cacha pendant le jour, et de là reçut les aveux de toutes ces captives, sans que les gardiens en eussent le moindre soupçon.

« Si la direction du troupeau fidèle nous laisse peu de temps à donner aux païens , ne croyez pas , cependant , que de leur part il ne nous vienne parfois des consolations inattendues. Quelle joie pour nous de voir apparaître , au milieu de nos réunions mystérieuses , une femme idolâtre que la grâce a touchée , et qui est sortie en secret du sein de sa famille endormie , pour assister au saint sacrifice dans nos nouvelles catacombes , et ne rentrer dans la maison qu'avec le bienfait du baptême ! Notre émotion n'est pas moins vive , lorsque nous entendons les gentils eux-mêmes rendre hommage à notre sainte Religion , publier avec admiration les vertus qu'elle inspire , et , quand ils veulent assurer le bonheur de leurs enfants , rechercher avec empressement pour leurs filles des maris chrétiens.

« Mais où notre cœur surabonde de joie , après avoir longtemps gémi dans une affliction profonde , c'est au retour de nos frères , de ces infortunés transfuges qui avaient cédé aux conseils de la peur , et que la honte retenait enchaînés dans le camp ennemi. Après une douloureuse attente , je les ai tous vus à mes pieds , implorant le pardon de leurs fautes , et se relevant purifiés pour aller à la table sainte sceller leur réconciliation avec le sang de l'Agneau sans tache.

« Pour opérer ces prodiges de conversion , Dieu n'emprunte pas toujours notre ministère ; il se sert bien souvent des laïques , des femmes , quelquefois même des apostats ; car ces derniers , jusque dans la profondeur de leur chute , se rappellent encore les douceurs du tabernacle d'Israël. Je n'en citerai qu'un exemple.

« Deux chrétiens , un père et son fils , avaient apostasié pendant la dernière persécution ; la crainte des tourments les avait rendus parjures. Devenus après leur faute

un objet d'horreur pour eux-mêmes ; ils tombèrent bientôt dans l'accablement du désespoir , et dès lors ne connaissant plus de frein , ils cherchèrent à oublier dans des excès de tout genre la foi qu'ils avaient trahie. Le fils épousa une femme païenne qui avait pour les chrétiens une haine déclarée. Cependant , comme il n'avait pu effacer de sa mémoire toutes les vérités de notre Religion sainte , nos dogmes et nos préceptes revenaient souvent dans ses entretiens , et , sans qu'il s'en doutât , il en inspirait l'amour à sa compagne. Peu à peu ce sentiment , aidé par la grâce , triompha si bien de ses anciennes préventions , qu'elle pressa son mari de l'initier , sans plus de délai , au culte qu'il lui avait fait connaître. Alors le jeune homme se prit à sangloter , et confessa par quelle faiblesse il avait renié le Dieu des chrétiens. Cet aveu , loin d'affaiblir le courage de son épouse , la confirma dans sa pieuse résolution ; elle n'en mit que plus d'instances à demander , comme le comble du bonheur , d'être comptée parmi les enfants du Maître du ciel. Quoique ce désir fût la condamnation de sa conduite passée , le mari ne s'y opposa pas ; au contraire , il encouragea sa femme dans la voie où elle entrait , et pour lui faciliter les moyens de s'instruire , il la confia quelque temps à des vierges chrétiennes. Celles-ci l'accueillirent comme une sœur. Après quinze jours de pieux exercices , elle reçut le baptême , et sortit des fonts sacrés avec une telle ferveur , que s'élevant au-dessus de son sexe , elle se fit l'apôtre de son époux et de son beau-père , et parvint à les ramener l'un et l'autre dans le sein de l'Eglise. J'ai vu plusieurs fois , depuis , ces trois néophytes , et j'ai trouvé en eux tant de ferveur et de simplicité , qu'on ne saurait trop exalter la miséricorde de Celui qui fait surabonder la grâce où abonda le délit.

« Vers la fin de 1839 , eut lieu une conversion tout aussi consolante. Une païenne , infirme et presque aux portes du tombeau , était assistée par un médecin chrétien , qui l'instruisit en peu de temps et lui conféra le baptême. Revenue à la santé contre toute espérance , elle se mit à étudier avec ardeur notre sainte foi , dont elle ne savait encore que les vérités fondamentales ; bientôt après elle reçut la confirmation et fut admise au banquet eucharistique.

« Peu de temps s'était écoulé depuis cette dernière faveur , lorsque sa fille unique , âgée de cinq ans , tomba dangereusement malade , et se sentant près de mourir , demanda le baptême. A peine était-elle régénérée , qu'elle dit à sa mère : « Mes forces m'abandonnent , je te quitte , mais c'est pour aller t'attendre au ciel ; l'année prochaine nous nous y reverrons. » Et l'enfant mourut.

« Quand l'année fut presque révolue , la mère se sentit en effet déjaillir. Elle appela de nouveau le médecin à qui elle devait le bienfait de la foi. Il vint ; mais comme il savait la prédiction de la jeune enfant , il avait compris que l'heure solennelle du départ était proche , et dans cette conviction il s'était fait accompagner d'un prêtre. C'était l'infatigable Baptiste Uvang , qui fut présenté à la famille en qualité de docteur. Tandis que le médecin dissertait longuement avec le mari et le beau-père , le ministre de Jésus-Christ entendait la confession de la fervente néophyte , et lui administrait le viatique et l'extrême-onction. Enfin , arriva le jour anniversaire de la mort de la jeune fille , et ce fut celui où expira paisiblement sa mère.

« A ces joies qui nous viennent du dehors , ajoutez celles que nous goûtons en quelque sorte en famille au milieu de nos chrétiens. Combien nous sommes dédom-



magés de nos tribulations et de nos fatigues par la ferveur des nouveaux convertis , si saintement avides d'instructions religieuses ; par l'empressement de nos pauvres néophytes à s'approcher du tribunal de la pénitence , et à se nourrir du pain céleste ! Et nos catéchumènes , comme ils s'inclinent avec amour sous le joug de la croix ! Ils n'ignorent pas à quels sacrifices ils se dévouent en frappant à la porte de l'Eglise ; ils savent que dès le premier pas ils auront, ou des liaisons coupables à rompre, ou des habitudes invétérées à combattre , qu'ils vont se trouver sans appui , exposés aux outrages de leurs proches, aux vexations des païens , aux rigueurs de l'exil ; et malgré cet anathème général , ils n'ont qu'un désir , celui d'être baptisés ; qu'un bonheur , celui de voir approcher le jour où l'eau sainte , en coulant sur leur front , les désignera comme de nouvelles victime aux traits de nos ennemis.

« Que dirai-je du courage de nos chrétiens qui viennent , de soixante milles de distance , à pied , dans l'angoisse du dénûment et de la crainte , au lieu où ils espèrent rencontrer un ministre des autels , et pouvoir participer aux saints mystères ? Rien ne les arrête : le chapelet à la main , une petite croix d'argent suspendue au cou , ou bien , sur leur chapeau , quatre lettres chinoises qui expriment une invocation au Saint-Esprit , on voit des femmes , des enfants , braver résolument les privations et les périls d'un si long voyage.

« S'il est une vertu plus admirable encore , c'est leur charité. De simples cultivateurs , qui n'ont que la misère en partage , imposent un tribut volontaire sur leurs pénibles sueurs , sont industrieux à trouver un superflu dans leur indigence , pour soutenir , avec leurs pieuses collectes , les confesseurs de Jésus-Christ , qui languissent sans secours dans les prisons ou l'exil. Et ce qui est

digne de remarque , les plus pauvres sont les plus généreux ; l'aumône tombe plus abondante des mains qui auraient plus de droits à la recevoir !

« Que manque-t-il à une terre si féconde ? Des ouvriers plus nombreux. Elle ne demande qu'à produire : pourquoi sont-ils si rares ceux qui consentent à recueillir ses fruits ? Viennent donc à notre aide de nouveaux coopérateurs ! viennent plus spécialement nos vénérables frères de l'ordre séraphique , auquel est confiée cette Mission lointaine ! héritiers du zèle qui dévorait notre saint fondateur , qu'ils viennent en grand nombre répandre , sur ces terres abandonnées , le germe de leurs bons exemples et celui de la divine parole , ainsi qu'ils le font avec tant de succès dans les autres régions du monde catholique ! »

« Et vous , charitables associés de la grande OEuvre , je ne puis terminer cette lettre sans vous payer , au nom de nos Missions , un sincère tribut d'éloges et de reconnaissance. Tant qu'il restera un néophyte dans ces chrétiens lointains , il conservera avec une pieuse affection le souvenir de nos bienfaiteurs , de ces frères généreux de l'Occident qui tendent une main secourable aux enfants de la Chine , pour les attirer après eux à l'éternelle béatitude. Réunis à notre troupeau , nous continuerons jusqu'au dernier soupir d'appeler les bénédictions d'en haut sur vos familles , comme nous hâtons déjà par nos prières , en faveur des Associés défunts , la possession de cette gloire dont ils nous ont aplani le chemin.

« † ALPHONSE ,

*Coadjuteur du Vicaire apostolique du Chan-si. »*

---

## MISSIONS DE MADAGASCAR.

*Extrait d'un Mémoire présenté à MM. les membres des Conseils Centraux de l'Œuvre par M. Dalmond, Préfet apostolique de Madagascar.*

« MESSIEURS ,

« Quand on observe la position géographique de Madagascar , on se demande avec une douloureuse surprise comment il se fait que , placée sur la route de l'Inde , et à côté de deux colonies très-fréquentées par les Français depuis deux siècles , cette île n'ait vu briller qu'un instant les lumières de la foi, qui ont pénétré au sein même de la Chine. Et cependant les Malgaches sont mieux disposés que les Indiens et les Chinois à embrasser notre Religion sainte ; le climat de leur île n'est pas plus malsain , en général , que les Antilles, que Batavia et bien d'autres rivages où les Européens ne cessent d'aborder. Il a donc fallu, ou des circonstances exceptionnelles, ou des

préventions trop légèrement conçues , pour faire abandonner par les hommes apostoliques le défrichement à peine commencé de ce vaste pays.

« Louis XIV avait projeté l'occupation de Madagascar, et fondé deux établissements, l'un au Fort-Dauphin, l'autre à Sainte-Marie. A la sollicitation de ce prince, saint Vincent de Paul y envoya des Missionnaires qui, peu de temps après leur arrivée, furent malheureusement décimés par la mort; ce qui n'empêcha pas l'homme de Dieu de diriger vers le même but deux nouvelles colonies. Cette fois le succès répondit encore moins à ses vœux. La première, jetée par l'orage sur le Cap de Bonne-Espérance, dut revenir en France dix-huit mois après, faute d'un navire qui la transportât à sa destination; la seconde fut prise en mer par les Espagnols avant d'avoir vu les côtes de Madagascar.

« Cependant M. Bourdaise, un des premiers apôtres de cette île, ne cessait de demander à saint Vincent des collaborateurs : « N'écoutez pas, lui écrivait-il, ceux qui veulent vous détourner d'envoyer ici des Missionnaires; ceux de nos confrères qui sont morts, ont péri bien moins par l'insalubrité du pays, que par l'excès de leur zèle, par leurs courses multipliées pour satisfaire au désir qu'ont tous les Malgaches de s'instruire de la Religion. Avec deux ou trois Missionnaires, en peu d'années, toute la province du Fort-Dauphin sera chrétienne. »

« En effet, saint Vincent de Paul ayant envoyé d'autres prêtres, la Mission prospérait de jour en jour, lorsque, par suite des vexations que l'avidité des traitants faisait éprouver aux Malgaches, ceux-ci massacrèrent une partie des Français. L'évacuation de l'île fut alors ordonnée,

et Louis XIV défendit à tous ses navires d'aborder ces rivages teints du sang de nos compatriotes. Sous Louis XVIII, on fonda de nouvelles colonies à Sainte-Marie et à Tintingues; mais aucun Missionnaire n'accompagna l'expédition.

« J'allai pour la première fois à Sainte-Marie en 1837. Les Malgaches, au nombre d'environ six mille, me témoignèrent le désir de se faire chrétiens. Comme cette île est malsaine, je n'y passai que trois mois pour m'acclimater; à mon départ, j'avais déjà baptisé cent quatre-vingts indigènes, dont un tiers d'adultes. En 1838, je revins parmi eux; mon séjour fut de six mois; je bâtis deux chapelles; peu de personnes furent baptisées, parce que les travaux des deux oratoires avaient absorbé tout mon temps.

« Plus heureux en 1839, je grossis mon petit troupeau de quatre cents nouveaux catholiques: c'était le fruit de huit mois d'instructions. Depuis cette époque, je n'ai plus résidé à Sainte-Marie; mais j'y ai touché plusieurs fois en allant à Nossi-bé, et j'ai pu m'assurer que les néophytes persévéraient dans leurs bonnes dispositions.

« C'est en 1840 que j'ai commencé la Mission de Nossi-bé. Je fus reçu avec enthousiasme par tous les chefs, et en particulier par la reine *Tsimekou*, âgée de quinze ans, qui me pressa avec les plus vives instances de me fixer dans son village. Aussitôt j'ouvris une école où *Tsimekou* et quarante autres personnes venaient apprendre à lire, à écrire, et à prier Dieu. Ces commencements me comblèrent de consolation; mais ce furent mes succès mêmes qui, dans la suite, me créèrent des obstacles, en soulevant contre moi l'envie et la cupidité.

« Il existe à Nossi-bé et dans quelques îles voisines une ancienne colonie d'Arabes mahométans , hommes corrompus, ignorants et fanatiques, qui ont tous les vices des autres nations musulmanes , sans en avoir les bonnes qualités. Ils dirent aux Malgaches que les enfants auxquels on apprenait à lire mourraient bientôt ; que j'étais un espion envoyé par les Français , pour les livrer aux Hovas leurs ennemis, et qu'il fallait me tuer pour la sûreté de la tribu. Plusieurs naturels se laissèrent égarer par ces calomnies , et proposèrent au chef *Tsimaneruhou* d'entrer dans le complot ; mais celui-ci leur répondit :

- J'ai confiance en ce blanc ; si vous voulez lui faire du
- mal , je réunirai tous mes guerriers, et nous mourrons
- tous pour défendre sa vie. »

« Sur ces entrefaites arriva un navire de l'état, qui fit une longue station dans l'île. Mes persécuteurs en furent-ils intimidés , ou bien les bonnes dispositions de la plupart des Malgaches imposèrent-elles silence aux calomniateurs ? je ne sais ; toujours est-il qu'on ne m'inquiéta plus jusqu'à mon départ. Après huit mois de séjour à Nossi-bé , je retournai à Bourbon , où je fus obligé de remplacer M. le Préfet apostolique, pendant son voyage en France.

« Jusqu'ici j'avais travaillé seul sur ces plages abandonnées , n'ayant que Dieu pour confident et pour appui dans mon isolement. J'allais enfin trouver des collaborateurs. En 1842 , il arriva deux Missionnaires pour Madagascar : c'étaient M. Minot , homme vraiment apostolique, mais âgé de soixante ans, et M. Joly , du séminaire du St-Esprit, prêtre aussi courageux que zélé. Nous partîmes ensemble pour Madagascar. M. Joly resté seul à Sainte-Marie, en repartit malade au bout de trois mois. M. Minot passa six mois à Nossi-bé. Comme il ne pouvait

apprendre la langue du pays, nous pensâmes qu'il serait plus utile aux Malgaches en se fixant à Bourbon, d'où il pourrait, comme procureur, rendre à la Mission bien des services. Pour moi j'allai à Nossi-Mitsiou, petite île située à huit lieues de Nossi-bé, où le roi *Tsimiarou*, quoique mahométan, avait témoigné le désir de me voir. C'est surtout ici que j'ai éprouvé toute la funeste influence des Arabes. *Tsimiarou* me reçut d'abord avec beaucoup d'amitié ; sans attendre ma demande, il mit à ma disposition cent cinquante hommes pour me bâtir un logement. Il venait chez moi trois ou quatre fois par jour pour s'instruire. Indépendamment de la religion, je lui appris les éléments de la lecture, du calcul, de la géographie et de la culture européenne : il saisissait tout avec une étonnante facilité, et après chaque conférence il allait sur son tribunal répéter aux Malgaches ce que je lui avais enseigné. Il trouvait surtout très-beaux les actes de foi, d'espérance et de charité chrétiens : « Voilà, disait-il, des prières admirables, et que je comprends, tandis que je n'entends rien à celles des musulmans. »

« Cependant, les Arabes de Nossi-bé s'émurent ; ils vinrent en foule assiéger *Tsimiarou*, lui firent des cadeaux et des caresses, joignant aux plus magnifiques promesses, s'il leur restait attaché, la menace des vengeances célestes en cas d'abandon. Le roi se laissa intimider, et, par crainte de lui déplaire, presque personne n'osa plus fréquenter ma cabane. Réduit à une solitude à peu près complète, j'étais sur le point de quitter l'île, lorsqu'une circonstance providentielle changea la face des choses.

« J'avais recommandé à mes élèves de m'avertir, dès qu'ils sauraient un enfant malade. L'un d'eux vint un jour m'appeler. Je dis aux parents du malade que j'allais lui

donner le baptême ; que s'il mourait après l'avoir reçu, leur douleur ne serait pas sans consolation, parce que son âme irait auprès de Dieu jouir de la félicité du ciel : « Oui, me répondirent-ils, nous sommes bien contents de cela. »

« Au sortir de la case, le père de l'enfant racontait aux gens du village ce que je venais de faire : « Ce blanc, leur disait-il, a donné une eau sainte à mon fils, et s'il meurt, il sera heureux avec Dieu. — C'est bien répétaient ses amis. » L'un d'eux me dit avec une tristesse mêlée d'espérance : « Et moi aussi j'ai un enfant malade, viens lui donner ton remède. » Quelques jours après, on m'apporta la première de ces petites créatures, qui était rétablie, pour me remercier de sa guérison. Dès ce moment on me prit pour un grand médecin ; on m'invitait de tout côté à voir les malades ; j'en visitais jusqu'à vingt ou vingt-cinq par jour. Heureusement j'avais apporté de Bourbon une petite pharmacie, dont je fis usage avec assez de bonheur pour rendre à la santé un bon nombre d'indigènes.

« Alors, les esprits sensibles aux bienfaits changèrent tout à fait à mon égard ; les Malgaches comprirent que non-seulement *je ne leur portais pas malheur*, comme les Arabes le leur avaient fait croire, mais que j'étais pour eux, selon leur expression, *un père et une mère*. Ils venaient en grand nombre à la messe, le dimanche, et prêtaient à ma parole une oreille attentive. Tous les soirs, j'envoyais plusieurs de mes élèves enseigner la prière et le catéchisme dans les villages voisins, et, grâce à leur zèle, j'eus bientôt une centaine d'adultes disposés au baptême. Je différâi néanmoins de leur administrer ce sacrement, dans l'incertitude où j'étais de pouvoir soutenir cette chrétienté naissante. Le temps était venu de m'en séparer ; j'étais seul



depuis huit mois; je ne voyais arriver aucun Missionnaire; je repris encore une fois le chemin de Bourbon. A Nossi-Mitsiou et à Nossi-bé j'aurais pu baptiser environ deux cents adultes et sept à huit cents petits enfants de leurs familles; mais le danger de séduction était si grand pour eux, dans ces endroits où les Arabes dominant, que j'ai préféré attendre qu'il y eût des Missionnaires à poste fixe.

« Après vous avoir entretenus de ce qu'on a fait jusqu'ici à Madagascar, il me reste, messieurs, à exposer quelques observations générales, sur le caractère des habitants et sur le climat du pays. Si je m'étais borné à évangéliser une seule côte, j'aurais pu, sans doute, instruire et baptiser un bien plus grand nombre de personnes; mais comme Madagascar est un pays très-peu connu des Européens, j'ai préféré suspendre ce bien partiel, pour parcourir les points les plus importants de cette île, pour étudier les mœurs des indigènes, et surtout pour constater l'influence du climat, contre lequel s'élèvent tant de préventions. Possédant les deux principaux idiomes de Madagascar, il m'a été plus facile d'acquérir des notions exactes sur tous ces sujets; et, soit par ce que j'ai vu, soit par les informations que j'ai puisées auprès des naturels dans les différentes provinces, j'ai recueilli les observations suivantes :

« 1° Le caractère des Malgaches varie avec les diverses tribus. Ainsi, ceux du nord-est, nommés *Betsimisarans*, sont naturellement timides, bons, doux, hospitaliers, respectueux envers les Européens; ils n'oseraient faire du mal à un blanc, quelque injustice qu'ils souffrent de sa part; le vol est inconnu parmi eux. Les *Sakalaves*, qui habitent l'ouest, sont, au contraire, altiers, turbulents, passionnés pour la guerre et portés au vol; peut-être n'attenteraient-ils pas sans motif à la vie d'un

blanc ; mais aussi ne laisseraient-ils pas une injustice sans vengeance. Entre ces deux extrêmes , se dessinent autant de nuances qu'il y a de peuplades. Les *Anti-Nossi* ( habitants du sud ) par exemple , diffèrent peu des *Betsimit-saras* : les *Antan-Karas* ( habitants du nord ) sont courageux : intrépides comme les *Sakalaves* , avec des mœurs plus douces ; ce sont ceux qui offrent le plus de ressources pour un meilleur avenir. Les *Hovas*, qui habitent l'intérieur et qui ont conquis une grande partie de Madagascar , avaient fait des progrès réels en civilisation sous le roi *Radam*, progrès blâmés et combattus par la reine actuelle, qui est un tyran aussi détesté de ses vassaux héréditaires que de ses nouveaux sujets.

« Tous ces peuples ont beaucoup d'aptitude pour les sciences et les arts européens : on en fait une expérience journalière à Bourbon , où les Malgaches sont les seuls Africains qui exercent les métiers avec intelligence. Leurs enfants apprennent à lire en six mois. Dans bien des villages où je ne suis resté qu'une semaine ou deux , j'ai réussi , en gardant près de moi les enfants toute la journée , à leur apprendre le *Pater*, l'*Ave* , le *Credo* , les commandements de Dieu , les actes des vertus théologiques , l'*Angelus* , les principales vérités de la Religion et un ou deux cantiques. On n'obtiendrait pas mieux des enfants européens.

« Mais c'est surtout sous le rapport religieux que les Malgaches donnent les plus belles espérances. Ils reconnaissent un Dieu unique ; s'il n'y a parmi eux ni idoles , ni culte public, ni temple, ni prêtre , c'est qu'à l'exemple des patriarches les chefs de famille offrent eux-mêmes des sacrifices , tels que les prémices de la récolte , ou le sang d'un taureau. Sans doute il règne dans les esprits bien des

superstitions ; mais ils y renoncent facilement quand la Religion les a détrompés.

« De toutes ces observations il est aisé de conclure que, s'il y a dans cette Ile , comme partout , des obstacles à surmonter , ils sont moins grands et moins nombreux que chez d'autres nations infidèles , où l'Évangile s'annonce avec succès. Chez les *Betsimitsaras* et autres tribus qui ont un bon caractère , on peut , en deux ou trois ans , gagner à la Religion au moins la moitié des grandes personnes , et la plupart des autres ne mourraient pas sans demander le baptême. Les *Sakalaves* , au contraire, surtout dans les lieux où dominant les Arabes, comme à Nossi-bé et à Mayot , offrirait peu d'adultes au prosélytisme ; mais on peut compter que tous les enfants seraient à nous ; en sorte qu'on aurait l'espérance, et presque la certitude , même dans les pays soumis aux conditions les plus défavorables , de voir toutes les générations futures devenir chrétiennes.

« 2° Sous le rapport de la salubrité , Madagascar est l'objet de préventions qui , pour être générales, n'en sont pas moins injustes. En effet , s'il y a dans cette Ile des plaines marécageuses , il y a aussi de hautes montagnes qui la traversent dans toute sa longueur ; d'où il suit que, sur une étendue de trois cents lieues , l'état sanitaire est aussi varié que les influences locales sont différentes. Ce qui a donné lieu à la mauvaise réputation du climat, c'est que les Français se sont fixés, jusqu'ici, précisément dans les lieux les plus malsains. On remarqua d'abord Tamatave, Foulpointe, Tintingue, Sainte-Marie comme de beaux sites, ayant d'excellents ports , et l'on s'y établit : mais sous ces flatteuses apparences , on n'avait pas voulu voir les germes cachés de contagion ; nos compatriotes y mourraient en foule , et , sans plus d'examen , on en tira la

même conclusion contre Madagascar tout entier , on l'appela *le tombeau des Européens*.

« Pour moi , après avoir pris mes renseignements dans les diverses régions de l'île , après avoir interrogé les naturels du pays et les blancs qui sont venus s'y fixer , ayant constaté par moi-même des expériences faites depuis longues années , j'ai acquis la conviction qu'une grande partie même des côtes est d'une salubrité parfaite. Ainsi *Vouhemar* , *Diego Suarez* , sur une zone de cent lieues , offrent un pays aussi sain que fertile : j'y ai vu sept ou huit maisons de Français , composées d'hommes , de femmes et d'enfants , qui étaient là depuis six , dix , quinze , dix-huit années ; tous se portaient très-bien , et ils m'ont assuré n'avoir jamais eu d'accès de fièvre , tandis que dans les lieux jadis colonisés par la France , on ne voit que peu de traitants , dans un état presque habituel de maladie , et pâles comme la mort. La côte sud-ouest , appelée *St-Augustin* , est également favorable ; la température y est fraîche , le pays sec et sans marais. Des baleiniers américains ou anglais couchent souvent sur le rivage , quelquefois même en plein air , à l'exemple des naturels , sans qu'aucun d'eux prenne la fièvre ; il en est de même pour nos marins de Bourbon , qui y font de fréquents voyages. A Sainte-Marie , au contraire , on est atteint par le mal presque aussitôt qu'on aborde. J'ai vu un baleinier qui a eu vingt-quatre hommes malades , pour y être resté vingt jours ; un autre navire y a perdu la moitié de son équipage. L'intérieur de l'île est encore peu connu ; à en juger par la province d'*Emyrne* , où les Européens ont longtemps séjourné , il serait aussi sain que la France.

« Je termine , Messieurs , en recommandant ma Mission à vos charitables prières , et à celles de vos pieux Asso-

ciés : si leurs vœux et les vôtres s'élèvent avec persévérance en faveur de Madagascar, ce vaste pays sera bientôt chrétien.

« Je suis , etc.

« DALMOND, *Préfet Apostolique.* »



*Lettre du R. Père Cotain , Missionnaire apostolique de  
la Compagnie de Jésus , à ses Confrères de Vals.*

La Ressource , 28 août 1845.

« Que ne m'est-il donné, mes bien-aimés Frères , de franchir aussi vite que la pensée l'espace immense qui nous sépare ! Que d'agréables moments je passerais au milieu de vous , dans ces allées de Mons si délicieuses , où mon cœur vous voit tous réunis , réparant par quelques jours de repos vos forces épuisées , et vous préparant ainsi à continuer avec courage vos saints exercices et vos travaux ! L'âme , édifiée comme autrefois , et excitée par vos exemples , je reprendrais la route de notre cher Madagascar , dont je vous aurais parlé tout à mon aise ; j'aurais vu vos saints transports au récit de nos premiers combats , de nos épreuves déjà sur cette patrie nouvelle , comme aussi de nos douces espérances pour l'avenir ; j'aurais entendu l'expression animée de vos désirs , de vos vœux ardents de nous suivre. Et tout plein de ces pensées , de si suaves et de si consolantes émotions , je serais revenu les partager avec mes braves compagnons d'armes, sur cette même terre promise, où nous

vous attendons. Mais où m'emporte mon cœur ? ce charme, ce beau rêve, se dissipe. Je suis loin, bien loin de vous ; à la Ressource, non à Mòns ! Je serai dans votre retraite au moins par la pensée, mes bien chers Frères ; et de cette manière j'y suis bien souvent. C'est ainsi que je vous vois, en ce moment, m'entourant tous, et me prêtant une oreille attentive. Je vais donc, il en est temps, commencer mon récit.

« Le moment du départ pour Madagascar était enfin arrivé. Nous nous embarquons, avec les effets les plus nécessaires, M. Dalmond notre Préfet à notre tête, le P. Denicau, le P. Monnet et moi, ainsi que le bon F. Remacle et deux Malgaches, attachés tous les deux à la Mission. Ce fut le 5 juin que le *Voltigeur*, corvette de l'état, mit à la voile pour Saint-Augustin. Nous faisons ce jour-là l'office de Notre-Dame *Auxilium christianorum* : nous ne pouvions partir sous de meilleurs auspices. Aussi la traversée fut-elle heuseuse, quoiqu'un peu longue à cause des calmes ; nous arrivâmes au mouillage de St-Augustin, après douze jours de traversée.

« Nous voilà donc en vue de cette terre tant désirée, que nous sommes venus chercher de si loin ! Nous voyons déjà, accourant au loin sur la plage, quelques hommes de ce peuple qui va devenir notre peuple. La sagaye où lance, qu'ils portent quand ils quittent leur case, brille sur leurs épaules ; leur démarche est fière ; leur corps noir, d'assez belle taille pour la plupart, est à moitié recouvert par une étoffe, fabriquée par eux-mêmes, et dont ils se drapent à la manière antique ; leurs cheveux artistement tressés, entremêlés de perles, de dents d'animaux, de quelques objets en argent ou en cuivre, font assez bon effet ; mais la graisse de bœuf ou de mouton,

dont ils les enduisent , les rend quelque peu dégoûtants par la mauvaise odeur. A part cela, tout l'ensemble de leur costume a quelque chose d'agréable et de noble dans sa simplicité. Vous vous croiriez transportés aux premiers âges du monde , et retrouver des hommes tels que les ont décrits les anciens. Nous les voyons s'agiter , et pousser à la mer quelque chose de blanc : c'est leur pirogue , faite souvent d'un seul tronc d'arbre, frêle esquif d'environ neuf pieds de longueur sur un ou un et demi de large , sur lequel cinq à six hommes ne craignent pas de s'embarquer, et de se livrer pendant d'assez longs voyages à la merci des flots. Le vent leur est favorable , ils dressent leur petite voile carrée ; en voilà deux ou trois qui se dirigent vers notre bord. D'un côté , c'est le fils du prince Grimm et quelques-uns de ses gens , tous du territoire de *Quing-Vousou* , qui est à notre droite ; de l'autre , ce sont les envoyés du prince Will , qui viennent de l'entrée de la rivière de St-Augustin , pour savoir, ainsi que ceux du prince Grimm, qui nous sommes, et si nous venons en amis ou en ennemis. M. Dalmond et le petit Malgache Joseph les ont bientôt rassurés , en leur disant en peu de mots le motif qui nous amène. *Ravou , ravou !* s'écrient-ils : *contents, contents !* Ces insulaires nous tendent la main en signe d'alliance ; ils annoncent qu'il faut des cadeaux pour preuve de notre amitié , et qu'alors nous pourrons , en descendant à terre , exposer à l'assemblée des chefs et du peuple tout ce que nous désirons.

« De grand matin on met un canot à la mer ; M. Dalmond, nous trois et le jeune Malgache chargé des présents , prenons place avec un officier du *Volligeur* : nous arrivons sur la plage. Il vous est plus facile de vous imaginer , qu'à moi de décrire , ce que nous éprou-



vâmes, en foulant pour la première fois la terre de Madagascar. Notre premier mouvement fut de nous prosterner sur ce rivage désiré, si longtemps assis à l'ombre de la mort, et sur lequel, après dix-huit siècles, par nos sueurs et nos travaux, aidés du secours de la grâce, allait aussi briller la douce, la vivifiante lumière de la foi.

« Nous nous relevons, et après un quart d'heure de marche nous atteignons le village des *Mahafales*, peuplade assez mal famée dans le pays, mais qu'il faut traverser pour se rendre à *Quing-Vousou*, et qu'il importe par conséquent d'avoir pour amie. D'ailleurs, là aussi, il y a des âmes à sauver. Le prince Grimm est le chef de cette tribu. Il s'avance vers nous, deux lances à la main, accompagné d'un certain nombre d'insulaires, tous comme lui armés de sagayes, quelques-uns même de fusils. Nous voilà dans son village, au milieu de son peuple. Jamais prêtre n'avait paru dans ces lieux. Difficilement je pourrais vous peindre la surprise des Malgaches : ils ont l'air tout ébahis de nous voir ; la forme de notre habit, sa couleur, notre maintien grave et modeste, tout les étonne ; ils ne savent comment nous classer parmi les êtres. Sommes-nous des Dieux, ou des êtres surhumains, comme quelques-uns d'entre eux le disent ? sommes-nous simplement des hommes, comme tout semblerait assez l'annoncer ? ce fut pour un moment le sujet de conversations bruyantes et d'étranges conjectures.

« Cependant tout se dispose pour le conseil : les hommes se rangent en cercle, accroupis sur leurs talons : devant la case du chef, on étend une nate pour lui ; et vis-à-vis, une autre pour nous : les femmes et les enfants se tiennent à quelque distance, assez près pourtant pour entendre tout ce qui va être dit. M. Dalmond a la parole :

malgré sa prononciation différente de la leur , ces indigènes finissent par le comprendre , assez du moins pour se montrer contents de nous voir dans le pays , et disposés à faire un traité d'alliance avec nous. C'est ordinairement par le sang que se cimentent ces unions. Les deux parties contractantes se font une légère piqûre ; on mélange le sang qui en découle ; chacun en met quelques gouttes sur sa langue et l'avale. Après cette cérémonie , on est ce qu'ils appellent *frères de sang* ; c'est-à-dire tellement liés d'intérêts et d'affection , qu'on se doit mutuellement, en toute occasion et jusqu'à la mort , protection et assistance.

« De crainte que ces peuples ne mêlent quelque idée superstitieuse à cette pratique , nous ne jugeâmes pas à propos de nous unir de la sorte avec nos Malgaches. M. Dalmond leur offrit de faire ce traité à sa manière ; c'est-à-dire sur une feuille de papier , à laquelle serait apposée de notre part une marque rouge (le cachet de la Mission) marque qui vaudrait bien tout ce qu'on pourrait faire avec une piqûre, et mieux encore. Ils y consentirent, après en avoir délibéré entre eux. Aussitôt ils se lèvent contents du *cabare* ou conseil , et nous tendent les mains en signe d'amitié. Depuis que cette pièce leur a été remise , ils nous voient toujours de bon œil. Pour nous , le cœur plein de joie de ces heureux commencements , nous regagnâmes notre vaisseau avec la résolution de venir nous fixer chez les *Mahafales*, dès que nous serions un peu plus nombreux.

« Le même jour , nous descendîmes à Saint-Augustin. Ce village , ainsi appelé par les Européens , est situé à l'embouchure de la rivière qui porte le même nom , sur le canal de Mozambique et à peu près sous le Tropique du Capricorne. Sa population , à ce qu'il m'a semblé , doit

approcher de mille âmes. Les cases qu'elle habite sont très-basses et très-petites, comme partout à Madagascar, et éparpillées sans aucun ordre sur un sol tout sablonneux. Si l'air y est sain, comme on le dit, il faut s'attendre au moins à souffrir beaucoup en été : les chaleurs doivent y être terribles, tant à cause des monticules qui l'entourent en demi-cercle, que de la réverbération du soleil sur ces sables brûlants. Là, de même que chez les *Mahafales*, point de terres cultivées, point de jardinage, point même d'arbres fruitiers; quelques tamariniers seulement, et d'autres arbustes sauvages, tristes à voir et tout à fait inutiles pour les constructions, à l'exception du palétuvier verdoyant, qu'on aperçoit dans les marais voisins. Ce n'est pas, pourtant, que quelques petits points de cette côte désolée ne soient cultivables; mais l'indolence des habitants, jointe au défaut d'industrie, n'en sait tirer aucun parti. Le peu de fruits qu'on trouve à Saint-Augustin, lui vient de l'intérieur, aussi bien que le riz et différents légumes : on les récolte dans les villages plus reculés, situés également sur les bords de la rivière.

« Tout occupés des réflexions que faisait naître en nous l'aspect d'un pays si sauvage, destiné pourtant à devenir notre station la plus importante, puisque c'est là que les vaisseaux de différentes nations viennent aborder; tout occupés, dis-je, de ces réflexions, nous cheminons vers le village. Bon nombre d'habitants, venus à notre rencontre, nous entourent et semblent satisfaits de nous voir. On nous avait annoncés, dès la veille, comme des hommes de prières, *Ampitzourou*; comme des envoyés de Dieu, *Hirak-Zannahare*. Les enfants surtout veulent nous serrer de plus près; ils prennent nos mains avec respect et affection, et semblent pressentir déjà quelque chose de ce qui attirait si puissamment, dans la Judée, il y a plus de dix-huit siè-

cles, tant d'autres enfants auprès du Sauveur. Pauvres petits Malgaches ! puissent-ils éprouver bientôt les suaves effets et la maternelle influence de la religion ! s'il faut en juger par l'intérêt qu'ils nous inspirent, par la confiance et l'amour qui semblent eux-mêmes les animer, cet heureux moment ne saurait tarder beaucoup.

« Au milieu de ce cortège, et précédés du héraut d'armes qu'on nous a dépêché par honneur, nous arrivons à la case du chef de ce peuple, le prince Will ; là, nous attendent d'autres chefs subalternes, avec bon nombre d'hommes armés. Le commandant du *Voltigeur* et un autre officier s'asseyent avec nous sur la natte qui nous a été préparée, tandis que le prince Will et son fils encore enfant en font autant de leur côté. Figurez-vous cette scène vraiment poétique : ces groupes de femmes et d'enfants assez rapprochés ; ces *Sakalaves*, nous enfermant de leur cercle de lances, drapés de leur *Saimbou*, et accroupis sur leurs talons ; ces orateurs qui parlent et gesticulent avec chaleur : vous vous croiriez facilement au temps d'Homère. Mais, pour que rien ne manque du cachet des anciens, à peine tout le monde est-il à sa place, qu'e voici venir deux esclaves, portant des vases pleins de lait, les plus élégants qu'on ait pu trouver dans la case du prince : les deux nègres s'approchent et les présentent à chacun des étrangers.

« Après cette civilité toute pastorale, le plus grand silence se fait. M. Dalmont, invité à prendre la parole, est écouté par l'assemblée attentive : il expose, comme chez les *Mahafales*, les motifs de notre arrivée à Saint-Augustin, tout le bien que nous voulons faire à ses habitants, et demande qu'un traité d'alliance fraternelle, rédigé sur papier et scellé du sceau rouge, soit le gage et le garant de notre mutuelle amitié. On délibère quelques instants : la proposition est acceptée avec joie. Cependant, comme

des envoyés du roi *Baba* doivent bientôt venir au village, on diffère de quelques jours la cérémonie, pour lui donner plus de solennité.

« Ce retard est mis à profit pour mieux connaître le pays. Une chose me pressait surtout : je désirais ardemment savoir si l'intérieur offrait, à quelque distance, un peu plus de ressources; si l'on voyait des champs, des villages, des forêts. Nous gravissons, le Père Denicau, deux officiers et moi, non sans difficultés et sans quelque péril, à travers des arbustes piquants, et par des pentes raides, les petites montagnes qui environnent Saint-Augustin. Deux enfants Malgaches fort aimables, et qui jusqu'à la fin ne se sont pas démentis, lorsque quelques jours après tout sembla nous délaisser et nous maudire, s'offrirent joyeusement pour nous servir de guides dans nos excursions. Nous en avons besoin, au milieu d'un pays où l'on ne rencontre pas un chemin tracé.

« Nous gravissons la crête de ces monts rocailleux, couverts de sable et de débris de coquillages, sans trouver d'autre abri contre un soleil brûlant, que des arbustes rabougris et hérissés d'épines. Arrivés près d'un sommet plus élevé, d'où je comptais embrasser un plus vaste horizon, je laissai prudemment le bon Père Denicau se reposer un peu avec un des enfants (l'autre et les deux officiers s'étaient déjà écartés pour se livrer à la chasse) : nous devions nous rejoindre plus tard. Après bien des tours et des détours pour trouver, parmi ces bruyères et ces buissons, quelque petit passage ; après plus d'une piqûre aux jambes et quelques déchirures à l'habit, je parviens au point culminant. Plein d'espérance de découvrir enfin une assez belle campagne, je m'exhausse encore, pour mieux voir, sur l'arbuste qui me semble le plus élevé. Mais, ô surprise ! ô désenchantement ! aussi loin que ma vue peut s'é-

tendre dans l'intérieur des terres, ce sont mêmes buissons, mêmes bruyères, même aspect d'un sol aridement monotone. Pas un champ cultivé, pas un arbre, pas le moindre petit hameau, pas l'ombre d'un être à figure humaine ! Seulement à ma gauche, sur le bord de la mer, quelques cabanes de pêcheurs se détachent sur la nudité du sable, et occupent, comme Saint-Augustin, des plages basses et brûlantes. Je l'avoue, je revins le cœur attristé auprès du Père Denicau, qui m'attendait avec quelque impatience, désireux de savoir lui aussi ce qu'était notre nouvelle patrie. Nous nous consolâmes mutuellement dans l'espérance de trouver mieux, quand nous pourrions pénétrer plus avant dans Madagascar, au sein de ces montagnes qu'on dit beaucoup plus élevées.

« Saint-Augustin, vers lequel nous descendions, nous parut dès lors avoir quelques charmes. Nous y remarquions plus d'arbres, plus de verdure que partout ailleurs. Ajoutez à cela sa bonne position, sa proximité des autres villages, qui bordent les deux côtés de la rivière, et qui forment entre eux une population de dix à douze mille âmes. Toutes ces considérations nous montraient clairement qu'il fallait débarquer là, et y fixer notre première tente.

« Telles étaient nos pensées et notre conversation, lorsqu'arrivés au pied de la montagne par un sentier fort difficile, nous nous trouvâmes sur la plaine sablonneuse de Saint-Augustin, non loin de l'endroit où, plus tard, les officiers devaient venir nous rejoindre. Nous nous mîmes à parcourir cette plaine, pour mieux connaître la localité. Je tenais beaucoup à voir la source où tout ce peuple va puiser de l'eau : notre bon petit guide nous y conduisit bien volontiers. Chemin faisant, nous visitâmes en détail la grande case, qu'un bien digne commerçant de Bourbon,

à qui elle appartient, nous avait généreusement offerte, en attendant que la nôtre fût bâtie sur le terrain que nous aurions choisi. Elle nous parut suffisante pour nous et nos bagages. Non loin de là, je remarquai un emplacement assez convenable, où nous pourrions fixer notre demeure, quand le prince et son peuple y auraient donné leur complète adhésion. Il entrait dans les desseins de Dieu que ce ne fût pas de sitôt. Nous arrivons à la source : grande encore est notre surprise, lorsque au lieu d'une fontaine jaillissant du rocher, nous apercevons un méchant petit trou creusé dans le sable, où croupit, à deux ou trois pieds de profondeur, un peu d'eau. Ce sont là, après tout, les seuls puits Malgaches que nous ayons vus jusqu'ici sur la côte. Celui que nous avons à *Tollia*, et que nous devons au chef frère Remacle, est presque une merveille dans le pays. Faute de meilleurs instruments, c'est avec les mains et un pieu pointu que les pauvres insulaires pratiquent ces petites fosses ; ils s'arrêtent presque aussitôt que l'eau paraît, de peur de trop se fatiguer. Heureusement pour eux, elle est généralement assez bonne, et n'exige pas un long travail pour se montrer : deux ou trois pieds, quatre au plus, sont bientôt creusés dans le sable.

« Cependant nos officiers sont arrivés de leur chasse ; les matelots rappellent à l'embarcation ; nous nous dirigeons vers le rivage, quelque peu fatigués comme vous le pensez, mes bons amis. Vous devez l'être, de votre côté, d'un récit aussi long. Reprenons donc haleine cette nuit, vous dans votre chère retraite, nous sur le *Voligeur*. A demain !

«—Nous voilà bien reposés. Le soleil commence à monter sur l'horizon, le ciel est magnifique, comme tous les jours à Saint-Augustin. Les envoyés de *Quing Baba* sont

encore en route ; nous pouvons donc consacrer cette nouvelle journée à nos explorations, et au résumé fidèle de tout ce que nous aurons vu par nous-mêmes, ou entendu raconter par les habitants. Déjà notre vaisseau est environné de pirogues. Ce sont des Malgaches de divers points de la côte, qui viennent pour vendre ou pour échanger leur superflu ; ici ce sont des poules, des giromons, des patates douces, des haricots du cap, du lait même ; là on vient nous offrir des bœufs dont le pays abonde, à cornes presque verticales, et qu'on prendrait pour des dromadaires, à voir leur gibbosité ; des moutons à grosse queue et à oreilles pendantes comme celles des chiens : comme ces animaux domestiques, ils ont du poil pour fourrure, au lieu de la laine qu'ils portent ailleurs. On ne connaît pas le porc dans ces parages ; mais pour le sanglier, on le rencontre assez fréquemment dans l'intérieur des terres : les Malgaches lui font quelquefois la chasse, bien qu'ils n'en mangent pas. Comme oiseaux de basse-cour, on ne trouve ici que la poule, dont les œufs sont fort petits. La pintade y est à l'état sauvage, aussi bien que les pigeons ; parmi ces derniers il en est de verts, de bleus et de couleur cendrée. La tortue de terre est fort commune ; on vient la chercher de Maurice et de Bourbon, comme un mets digne de figurer sur les meilleures tables ; ici, vous perdriez toute considération si vous osiez y toucher. Il n'y a point de chevaux dans l'île, excepté chez les *Hovas* qui les tiennent des Européens. Si ce qu'on dit est vrai, il y aurait dans les montagnes une espèce d'âne sauvage, que les naturels semblent redouter. Madagascar a très-peu de chiens ; point de chat, aussi les rats foisonnent-ils. En fait de bête féroce, il n'existe, assure-t-on, qu'une petite espèce de tigre, qu'on trouve même assez rarement. En revanche toutes les rivières sont infestées de calmans : pour ma part, j'en ai vu de vingt à vingt-cinq dans un



espace très-resserré , sur le bord d'une faible rivière. S'il y a des serpents , ils ne passent pas pour très-venimeux. On rencontre aussi quelques petits singes, entre autres le *Mak* ou *Makis*, d'une espèce fort jolie, et propre à Madagascar : il a le museau noir et pointu, les oreilles droites, velues et fort courtes, le poil fourré comme celui du lièvre, et la couleur cendrée ; sa longue queue zébrée qu'il jette négligemment sur ses épaules, est à raies blanches et noires, et va s'aplatissant et s'élargissant jusqu'à l'extrémité en forme d'éventail. Je ne dis rien des richesses du pays en botanique et en minéralogie : Madagascar, c'est presque tout un nouveau monde à explorer !

« Les envoyés de *Quing Baba* sont enfin arrivés. Un *Ampitak*, ou chef, vient à bord l'annoncer et nous avertir que nous pouvons descendre à terre, quand il nous plaira, avec nos présents pour le roi et pour le prince Will ; qu'aussitôt un grand conseil sera tenu à notre sujet. Nous ne nous fimes pas longtemps attendre : quelques heures après nous étions à Saint-Augustin, réunis à ce conseil tant désiré ! Les propositions faites par M. Dalmont furent discutées par les orateurs, et soumises aux réflexions et à l'approbation de toute l'assemblée, qui les accepta d'une voix unanime.

« En ce moment la joie la plus vive se manifeste sur tous les visages ; et pour en donner une marque plus sensible, aussitôt que nous nous levons pour nous diriger vers la mer, une foule de jeunes guerriers se précipitent devant nous, la lance sur l'épaule, et nous accompagnent par honneur jusque sur le rivage, exécutant en cadence une de leurs danses nationales. Longtemps encore, après que nous les avons quittés, ils chantent à la même place leur air favori. Je vous laisse à penser quel plaisir nous ressentions nous-mêmes, au sortir d'une scène si consolante,

et qui semblait nous promettre dans un avenir très-rapproché des résultats si heureux.

« Mais l'œuvre de Dieu ne se fait pas ordinairement d'une manière si douce et si facile : son élément comme sa vie, c'est l'épreuve, c'est la croix. Elle ne devait pas nous manquer. Un baleinier américain, parti de Maurice avec son chargement complet, venait d'arriver à Saint-Augustin : quel motif lui a fait prendre cette direction, au lieu de suivre celle des Etats-Unis? Pourquoi donc s'écarter si grandement de sa route? Mais pourquoi, surtout, demander de prime abord au capitaine d'un petit navire qui se trouvait avec nous : *N'y a-t-il pas des Missionnaires sur ce bâtiment français?* Cette question et toutes ces pensées nous donnent les plus graves inquiétudes.

« De plus, et comme pour renforcer ces noirs pressentiments, des nuages épais de sauterelles, telles qu'elles nous sont dépeintes dans les livres saints, arrivent des bords de l'Afrique à travers le canal, poussées par un vent impétueux; elles couvrent, depuis plusieurs jours, une étendue immense du pays des *Mahasales*. Si ce fléau passe sur le territoire de Saint-Augustin, un peuple aussi superstitieux ne va-t-il pas l'attribuer à notre présence, et au traité qu'il a fait avec nous? Heureusement cette seconde rainte fut bientôt dissipée. Un vent violent, venu de terre chassa de nouveau ces insectes vers l'Océan, et les balaya dans les flots.

« Restait toujours l'américain, et le mal était là. Avant peu il ne vérifia que trop nos inquiétudes : à la faveur des calomnies les plus atroces contre nous, au moyen aussi de nombreux et d'assez considérables cadeaux, il changea la face des affaires, et nous aliéna complètement les gens de Saint-Augustin. Impossible de nous installer au jour convenu, tant les esprits étaient montés contre nous.

Force fut donc de nous rembarquer, et de regagner le *Voltigeur* avec tous nos bagages. Le but du baleinier était atteint : rien donc ne le retenant plus, il ne tarda pas à mettre à la voile. Et nous, notre affaire manquée pour le moment sur ce point, qu'allions-nous devenir ? Dieu y avait pourvu.

« Peu de jours auparavant, nous étions allés, M. Dalmont et moi, en découverte jusqu'à *Tollia*, gros village, situé sur la baie du même nom, à cinq lieues environ au nord de Saint-Augustin. Là habite le prince Duc, ainsi appelé apparemment parce qu'il est marié avec la sœur de *Quing Baba* ; il nous accueillit fort bien, et dans son empressement à nous avoir près de lui, nous montra une très-grande case, où nous pourrions nous loger plus commodément qu'à Saint-Augustin. Nous promîmes de nous rendre à ses désirs, dès que la chose nous serait possible, acceptant de grand cœur cet asile ouvert par la Providence.

« Le jour de notre installation fut fixé à la fête de la Visitation. De grand matin, tous les préparatifs de départ sont faits à bord du *Voltigeur*. Nous y célébrons pour la dernière fois le saint Sacrifice ; et après nos adieux à tous les officiers, nous descendons dans la chaloupe, au milieu de nos effets. Aussitôt qu'on nous aperçût de *Tollia*, tout le peuple se rendit sur le rivage, témoignant par ses cris et ses acclamations la joie qu'il avait de nous voir. Nos matelots s'empresment de porter nos effets dans la case. Nous voilà donc établis enfin sur cette terre Malgache, objet de tant de vœux. Là aussi, nous n'étions pas au bout de nos épreuves : plus tard viendront les consolations.

« Ce premier jour fut des plus pénibles, moins encore par les embarras inséparables d'un nouveau déplacement, que par la curiosité et les importunités incessantes de

nos pauvres Malgaches. Leur exigence n'a pas de bornes : jusqu'à la nuit bien close , ils ne nous laissent pas un instant de trêve ni de répit ; nous leur donnons , et ils demandent encore : c'est tout au plus si nous pouvons ronger un morceau de biscuit , à la hâte et à la dérobée. L'officier qui nous a conduits , témoin de ce spectacle , du désordre de cette case ouverte à tous les vents , du pêle-mêle de nos effets , au milieu des sables qui nous servent de plancher , de toute cette vie de sacrifices qui nous attend , que nous connaissions à l'avance , et que nous sommes venus chercher de si loin , ne peut retenir ses larmes.

« Cependant les ténèbres se sont épaissies , et peu à peu tout ce peuple s'est retiré ; il fait bien entendre aux environs ses chants de réjouissance , mais à mi-voix pour ne pas troubler notre repos. En somme , cette première nuit , malgré le vent et le froid , est encore assez bonne. Dès le matin , grand bruit autour de nous ; on crie , on s'agite ; tout le village paraît sur pied. C'est un bœuf qu'on se prépare à tuer en notre honneur. Il paraît que chez les Malgaches c'est une distinction réservée aux grands et aux nobles , que de porter le coup mortel à ces animaux : voilà pourquoi sans doute on me l'offrit. Je remerciai le prince Duc, et lui renvoyant toute la gloire de la préséance , je lui remis en main le coutelas , que lui-même m'avait présenté. Il en fit bon usage. Le pauvre bœuf fut égorgé et dépouillé en un moment : je le fis aussitôt dépecer et distribuer par familles , n'en réservant pour nous qu'une faible part.

« Nous avons ajourné au dimanche l'ouverture solennelle de nos exercices religieux. Dès la veille , nous annonçons qu'il y aura une grande prière , à laquelle tout le village est invité ; nous embellissons , au plus vite et

de notre mieux , une assez grande enceinte , prise sur notre case ; tentures en blanc , draperies au-dessus de l'autel , vases de fleurs apportées de France , jolie gravure de la sainte Vierge ; tout ce que nous avons est étalé , pour donner de l'éclat à ce premier acte de religion. L'heure venue , on sonne la cloche , la porte de la chapelle est ouverte , le peuple entre en foule , précédé du prince , de la princesse et de leurs enfants , qui viennent prendre une place d'honneur sur la natte qui leur est préparée. Tout le monde est dans l'admiration de ce qu'il voit ; surtout lorsque , sortant de l'intérieur de la case , le Père Denicau et moi en surplis , M. Dalmont avec la mosette et l'étole , enfin le Père Monnet revêtu , comme officiant , de l'aube et de la chasuble , nous nous avançons vers l'autel pour y chanter la grand'messe. Ces pauvres Malgaches gardèrent jusqu'au bout une attitude respectueuse , qui nous surprit. La princesse , surtout , semblait sentir déjà la grandeur de l'action à laquelle elle assistait pour la première fois , tant elle se tint modeste et recueillie ! Puisse cette âme , qu'on dirait prédestinée , recevoir bientôt le baptême , et donner ainsi au peuple dont elle est aimée , l'exemple de la soumission à l'Évangile ! Nous communiâmes tous à cette messe , la première qui ait été dite dans cette partie de Madagascar. A compter de cette pieuse cérémonie , nous n'avons plus discontinué de monter tous les jours à l'autel : nous en avons besoin pour nous préparer aux nouvelles épreuves qui nous attendaient.

« Peu s'en fallut qu'au bout de quinze jours tout ne fût renversé à *Tollia* , comme il l'avait été à Saint-Augustin. Les mêmes calomnies y avaient été répandues , et commençaient à porter les mêmes fruits ; un esprit de crainte et de défiance s'était emparé des habitants ; le

mal gagnait toujours. Le Père Denicau, si doux et si bon, accusé d'être venu chez ces indigènes pour leur faire du mal, fut menacé d'un coup de sagaye, qu'il eut le bonheur d'éviter. « Comment pouvez-vous, leur dit-il, en conservant son calme, comment pouvez-vous croire qu'un si petit nombre d'hommes, débarqués au milieu de vous sans aucun moyen de défense, y soient venus pour vous nuire, à vous si nombreux et si bien armés? — Oui, répondit un bon insulaire, ce serait bien dommage que vous eussiez de mauvais desseins : vous avez l'air si bon ! Serait-ce donc qu'on nous aurait dit des mensonges ? »

« Peu à peu ces mensonges tombèrent. Mais je ne pus jouir longtemps de ce retour : le moment était venu où, pour le bien de la Mission, il fallait momentanément m'éloigner de mes compagnons d'armes ; les choses qui leur manquaient, l'arrivée de nos Pères de France, enfin un petit navire qui allait mettre sous voile, tout me rappelait au plutôt à Bourbon. Nous nous fîmes donc nos adieux, le cœur gros de cette séparation, mais plein d'espérance.

« Gloire à Dieu, mes chers amis, qui n'éprouve que pour consoler ; remerciez-le bien, et priez toujours pour nous.

« P. COTAIN, S. J.

---

# MISSIONS

DE LA

## NOUVELLE-ZÉLANDE.

*Extrait d'une lettre communiquée aux Conseils centraux de l'Œuvre, par Monseigneur Pompallier, Vicaire apostolique de la Nouvelle-Zélande.*

Kororaraka, mai 1845.

« MESSIEURS,

« Depuis six mois environ, notre Ile est en proie à des désordres sanglants, dont la religion et l'humanité ont également à gémir. Pendant que j'étais à visiter le sud de la Nouvelle-Zélande, les tribus du nord, et surtout celles de *Kaikohé* près de *Wai-mate*, organisèrent un complot politique, ayant pour but de replacer sous l'autorité nationale tout le pays dont les Anglais revendiquent la domination. Le moteur de ce soulèvement, appelé *Jean Heke*, est chef de la tribu de *Kaikohé*, et neveu du grand

Hongi, qui fut une sorte d'Attila pour cette Ile. Jean Heke avait été un des premiers disciples des ministres protestants, avant de déchirer un traité qu'on sait être leur ouvrage : il prétend aujourd'hui qu'il a été trompé en souscrivant à la cession du territoire ; que tous les autres chefs l'ont signée, comme lui, sans savoir ce qu'ils faisaient ; que jamais ils n'ont eu l'intention d'aliéner, en faveur d'une nation quelconque, l'indépendance de leur pays, et qu'ils veulent à toute force recouvrer leurs droits méconnus.

« Comme la question, ainsi posée, était toute politique, il ne m'appartenait pas de la résoudre. J'ai fait ce que j'ai pu, néanmoins, pour empêcher les hostilités ; j'ai engagé les naturels à employer la voie paisible des réclamations, plutôt que de procéder, comme ils faisaient, par l'injure et les coups de hache. Tous les chefs que j'ai visités, et ce sont les plus influents, ont reçu mes paroles avec respect et affection, bien qu'ils fussent presque tous protestants ou païens ; mais leur réponse a été constamment celle-ci :  
 « C'est perdre du temps que de parler et d'écrire. Nous  
 « n'y gagnerons rien, si ce n'est d'être trompés une fois  
 « de plus. Que les Anglais retirent leur pavillon qui flotte  
 « sur notre Ile en signe de souveraineté, qu'ils arborent  
 « à sa place l'ancien drapeau de la Nouvelle-Zélande ;  
 « alors nous resterons tranquilles et nous les laisserons  
 « en paix. » Dans l'intérêt des deux partis, j'ai informé de tout l'autorité anglaise de *Kororareka*. Elle avait ordre de ne pas céder.

« Jean Heke arriva bientôt avec trois ou quatre cents hommes, armés jusqu'aux dents, et tous déterminés à mourir plutôt que de reculer. Du côté des Anglais, il y avait en rade la Corvette le *Hasard*, et le brick *Victoria* ; à terre se trouvaient environ cinquante soldats, quatre-



vingts marins et cent vingt colons organisés en garde nationale; en outre, deux forts avec des pièces de canons protégeaient l'étendard britannique et ses défenseurs.

« Quand je vis la ville exposée à devenir le théâtre du combat, je louai un petit navire, sur lequel je fis embarquer une bonne partie de mes gens et de nos effets : pour moi, avec deux membres de la Mission et quelques indigènes, je ne voulais m'éloigner qu'au moment où le danger serait imminent. J'avais été informé que l'artillerie anglaise devait raser la ville, plutôt que de la laisser au pouvoir des naturels; ainsi, la prudence nous commandait d'en sortir, dès qu'une fois elle serait devenue un champ de bataille.

« Le 11 mars avant le soleil levé, c'est-à-dire avant cinq heures du matin, les Nouveaux-Zélandais commencèrent l'attaque sur trois points presque simultanément : d'abord par la vallée de *Matawape*, puis par celle d'*Osserva*, et enfin par la colline du *Pavillon anglais*. Quand je vis le feu engagé, je me retirai à bord de la goëlette qui nous attendait; les balles sifflaient sur nos têtes comme la grêle, mais aucune ne nous atteignit. Ce combat, dont nous avons été les témoins affligés, a duré jusqu'à dix heures et demie du matin. Heureusement l'effusion du sang a été moins grande que ne le faisait craindre une lutte aussi longue : on compte une vingtaine de morts et une trentaine de blessés de part et d'autre. La victoire resta aux naturels, après que le magasin des munitions anglaises eut fait explosion.

« Toute la population blanche a été recueillie à bord des navires en rade, et de là transportée à Auckland : en s'éloignant de la côte, elle a pu voir les flammes qui dévoraient ses habitations. De toute cette ville, livrée aux horreurs de la guerre, du pillage et de l'incendie, un seul

établissement à peu près est resté debout ; c'est celui de l'Évêque : les naturels l'ont épargné avec les maisons qui l'entourent. Maintenant je réside au milieu des cendres, je n'aisous les yeux que des ruines, et malgré la tristesse dont ce spectacle remplit mon âme, je continue de travailler au salut de mon troupeau, en lui envoyant des Missionnaires qui sont bien reçus partout.

« Si vous désirez connaître la correspondance que j'ai eue, dans des circonstances si difficiles, soit avec le commandant des forces britanniques, soit avec le chef des Nouveaux-Zélandais, vous trouverez ci-jointe une copie des deux lettres que je leur ai adressées :

« Je suis, etc.

« † J. B. FRANÇOIS POMFALLIER,  
*Vic. apost. de l'Océanie occidentale.*

*Extrait d'une lettre de Monseigneur Pompallier , Vicaire apostolique de l'Océanie occidentale , à Jean Heke , chef d'une tribu zélandaise.*

Kororareka , 31 janvier 1845.

« A JEAN HEKE , SALUT.

« Voici les choses que j'ai à te dire. J'ai appris par le Père Petit que tu désirais me voir. Cette parole m'a été agréable ; mais je ne puis de sitôt , à cause de mes nombreuses occupations , me rendre auprès de toi. Pour le moment , je ne t'envoie que cette lettre : c'est ma pensée.

« Tu dois savoir que mes paroles ne sont pas celles d'un chef établi pour régler les intérêts de ce monde. Sois persuadé aussi qu'elles ne cachent aucune déception. Oui , Jean Heke , j'aime tous les Nouveaux-Zélandais , et ceux qui se sont engagés en aveugles dans le protestantisme , et ceux qui n'ont *tourné* à aucune religion. Mais j'aime aussi tous les étrangers ; je désire ardemment qu'ils vivent dans le bien , et que tous les habitants de cette Ile soient heureux. C'est pourquoi une profonde tristesse me pénètre le cœur , à la vue des semences de

guerre qui croissent dans la Nouvelle-Zélande. A peine arrivé, j'ai appris que tu avais renversé à Kororareka le pavillon anglais. Et voilà que probablement l'espace va être en feu (1), et les Maoris détruits.

« Vois , je n'aime pas à cacher ma pensée. Je te dis donc : Vous ne serez pas assez puissants pour résister aux Anglais ; c'est-à-dire à leurs soldats qui sont en grand nombre de mille au-delà des mers. Vous manquerez bientôt de poudre. Et puis, tous les chefs zélandais ne sont pas unis de pensée et de commandement ; c'est pourquoi je cherche quelque moyen de vous sauver. En voici un peut-être : ce serait d'écrire au gouvernement colonial et à la reine d'Angleterre vos réclamations au sujet de vos terres et de votre autorité.

« Si vous êtes inflexibles et que le gouvernement anglais le soit aussi , c'est-à-dire si vous faites la guerre, gardez-vous de tourner vos armes contre les Anglais qui vivent en paix , contre les femmes , contre les enfants ; gardez-vous de piller leurs maisons ; car ceci est un grand crime devant Dieu , et aux yeux des nations européennes.

« Si j'étais un Anglais vivant à la Nouvelle-Zélande , si je vous avais sollicité autrefois de céder aux étrangers la souveraineté de votre île , ton cœur aurait raison de se défier de mes conseils. Mais, au contraire, je suis d'une nation différente. Je ne vous ai jamais parlé de vous soumettre à aucun pouvoir étranger , soit anglais , soit français , soit américain. Ce n'est pas ma mission. Je ne suis pas venu au nom d'un roi de la terre , pour régler entre les chefs les intérêts de ce monde périssable. J'ai

---

(1) Expression figurée des Nouveaux-Zélandais , tirée du feu et de la fumée qui remplissent l'air dans les combats au fusil.

été envoyé par le prince des Evêques de l'*Eglise-tronc* ,  
pour me vouer exclusivement au ministère du salut.

« Aussi, telles furent mes paroles dans l'assemblée qui se tint à Waitangi (1) : « Votre souveraineté vous re-  
« garde , je n'ai pas à vous diriger en cela ; si vous vou-  
« lez céder vos droits de chefs à une nation étrangère ,  
« ou s'il vous plait de les conserver , c'est votre affaire.  
« Pour moi , je suis prêt à travailler au salut de vos  
« âmes , soit que vous apparteniez au gouvernement des  
« Anglais , soit que vous gardiez votre indépendance na-  
« tionale. A vous la sollicitude de cette courte vie ; à  
« moi le soin de vous procurer le bonheur du ciel. »

« Jean Heke , considère bien que mon séjour à la Nouvelle-Zélande est une preuve de mon affection pour vous tous , pour vos enfants et pour votre postérité. Mes prêtres , mes catéchistes et moi nous ne cesserons de prier pour que ces nuages qui obscurcissent le ciel se dissipent ; pour que la justice, la paix et la vraie félicité brillent d'un nouvel éclat sur la Nouvelle-Zélande. Enfin, je reviens à ce que je t'ai dit : Fais des réclamations avant de faire la guerre. La parole et les écrits valent mieux que le glaive sanglant. La justice est le fondement de la grandeur des nations ; l'iniquité est la cause de leur chute. Je finis là mon discours. Jean Heke , fais-moi connaître tes pensées , bonnes ou mauvaises. Salut à toi et à tous les tiens.

« *L'Evêque catholique romain* ,  
J.-BAPTISTE FRANÇOIS POMFALLIER. »

---

(1) Lieu où fut signé le traité de prise de possession par le premier gouverneur anglais.

*Extrait d'une lettre de Monseigneur Pompallier , Evêque de Maronée et Vicaire apostolique de l'Océanie occidentale , à M. le capitaine Hone.*

Baie des Iles , 1<sup>er</sup> avril 1845.

« MONSIEUR LE COMMANDANT ,

« Je suis très-reconnaissant de l'offre que vous me faites, en votre nom et en celui de son Ex. M. le Gouverneur Fitz-Roy , de nous transporter en lieu sûr , moi et les ouailles confiées à mes soins. Mais, hélas ! j'ignore jusqu'ici sur quel point de la Nouvelle-Zélande les personnes protégées uniquement par les forces présentes de la colonie peuvent être en sûreté.

« D'abord , mes ouailles en ce moment se composent presque exclusivement de naturels qui, pour la très-grande majorité , sont restés paisibles durant les hostilités qui viennent de ruiner cette ville. Or , ces tribus m'ont fait entendre qu'elles ne pourront compter sur la protection de l'autorité anglaise, que lorsque celle-ci sera en mesure de défendre ses propres colons.

« Quant à moi, M. le Commandant, quant à mes prêtres et aux catéchistes qui secondent leur mission, nous

avons tout quitté, famille et patrie, pour travailler au salut de la Nouvelle-Zélande; nous n'avons ni femmes ni enfants qui puissent nous distraire et nous arrêter dans la voie des sacrifices; de plus, c'est un devoir pour tout légitime pasteur de donner sa vie pour ses brebis : conséquemment, je ne demande point à être transporté ailleurs. Notre place de sûreté est au ciel, terme de tous nos désirs.

« Je déplore du fond de l'âme les différends politiques qui se sont élevés dans ce pays entre les Nouveaux-Zélandais et son Exc. M. le gouverneur. Tous mes vœux sont pour la paix, pour le bonheur des blancs et des indigènes; tous les efforts dont je suis capable, je les ai faits pour prévenir les hostilités; ils continueront pendant la guerre pour réconcilier les partis. Mais, quand les questions sont engagées sur un terrain purement politique, la voix de la Religion, toute pacificatrice qu'elle est, reste étrangère au débat; elle ne veut, ni disposer des propriétés, ni prononcer entre les peuples; elle les laisse à leur conscience, et au tribunal du Seigneur Roi des rois : c'est là qu'ils auront à répondre de la justice de leur cause, de leur respect pour le droit des gens, de leur fidélité aux lois de la nature et de l'Évangile.

« Les Nouveaux-Zélandais, malgré bien des calomnies contre la Religion catholique, ont compris le zèle et le désintéressement de notre ministère parmi eux : c'est pour ce motif, sans doute, que, dans l'effervescence même du combat, ils ont respecté ma personne, celle des membres de ma Mission et tout ce qui m'appartient. Bien plus, ce respect qu'ils ont pour l'Évêque catholique, si décrié dans son apostolat, a sauvé de l'incendie environ quinze maisons de résidents anglais, qui avoisinent sa demeure. Elles sont encore debout et intactes; les naturels n'y ont pas mis le feu, par la raison que, s'ils l'avaient fait, mon

établissement eût été aussi consumé par les flammes. Au milieu des calamités qui viennent d'affliger cette ville, je me félicite de voir des maisons épargnées en considération de l'Evêque catholique, et c'est une sorte de tribut de reconnaissance que la Religion, en ma personne, offre à M. le Gouverneur, pour la protection qu'il donne aux habitants de la Nouvelle-Zélande. Plût à Dieu que tout Européen quittât ses préjugés contre l'Eglise romaine, qui sauve ce qu'elle peut des désastres dont elle est innocentel

« Par cette lettre vous comprenez, M. le Commandant, que mon dessein n'est pas de priver ce pays du ministère que j'y exerce depuis huit ans ; je n'appréhende ni le pillage, ni l'incendie, ni la mort, pourvu que je puisse assister les troupeaux confiés à ma garde ; tout ce que je crains sur la terre, c'est le péché...

« Une dernière considération qui m'enchaîne à mon poste, c'est que, s'il y a de mauvais indigènes, il s'en trouve aussi de vertueux : or ceux-ci méritent le dévouement du Missionnaire, jusqu'au péril de sa vie.

« Après tout, fussent-ils tous mauvais, leur pasteur doit être bon et miséricordieux à leur égard, et les accompagner, s'il le fallait, jusqu'au gibet de leur punition, pour tâcher de recueillir avec leur dernier soupir un acte de repentir sur leurs fautes ; et ainsi, sauver leurs âmes, pour lesquelles notre Divin Maître a donné son sang, aussi bien que pour les nôtres....

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« J. B. FRANÇOIS POMFALLIER,  
*Vic. apost. de l'Océanie occidentale.* »



## MANDEMENTS ET NOUVELLES.

La main des premiers Pasteurs ne se lasse pas de nous bénir. Au Brésil, Mgr l'Evêque de Para ; dans la Confédération germanique, Mgr l'Evêque de Fulde ; en Prusse, Mgr l'Evêque de Paderborn ; en France, Mgr l'Evêque de Gap ( pour la troisième fois ) viennent encore de recommander l'Œuvre à leurs diocésains.

---

*Liste des membres de la Société de S.-Lazare, partis pour les Missions étrangères pendant l'année 1845.*

Pour la Chine, MM. Peschaud et Delaplace, embarqués le 12 juillet. — Pour Constantinople, M. Gamba, embarqué le 1<sup>er</sup> juin, et cinq filles de la Charité le 21 novembre. — Pour Santorin, M. Faveyrial, embarqué le 1<sup>er</sup> août. — Pour Smyrne, M. Richou, embarqué le même jour avec deux frères-coadjuteurs et quatre filles de la Charité. — Pour Alger, MM. Duhirel, Vivès et Schlick, embarqués le 25 septembre, avec deux frères-coadjuteurs et vingt-une filles de la Charité. — Pour l'Amérique, dix clercs, dont quelques-uns dans les ordres sacrés, embarqués le 27 septembre. — Pour Alexandrie, huit filles de la Charité, parties les unes en mai, les autres en novembre.

---

Le frère Joseph Giannelli de Lucques, Mineur-Observantin, est parti pour les Missions de l'Amérique méridionale, avec dix-huit Religieux de son ordre.

Sur la fin de décembre 1845, le Père Basile Nicoletti de Lucques, Mineur-Observantin, est allé rejoindre ses confrères en Albanie, et partager leur périlleux apostolat.

*Extrait d'une lettre de Monseigneur Retord, Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. Langlois, Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères.*

16 mai 1845.

« Le Père Pierre Khoan est le seul martyr qu'ait fait Thiéu-Tri. L'intervention de la corvette l'*Héroïne* pour réclamer nos confrères a produit un bon effet : voilà trois ans que nous sommes bien plus à l'aise que par le passé, et nous en profitons pour travailler de toutes nos forces. Vous verrez, par le catalogue de l'administration des sacrements, que nous ne sommes pas restés sans rien faire. M. Titaud surtout est infatigable ; il est ici depuis quatorze mois, et il a déjà entendu 6,000 confessions. Je confesse aussi vingt ou trente personnes par jour. Il paraît qu'en Cochinchine nos confrères sont moins à leur aise que nous.

*Catalogue des Sacrements administrés dans le Tong-King occidental, pendant l'année 1844.*

Enfants d'infidèles baptisés en danger de mort,	4,162
Adultes baptisés,	1,237
Enfants de chrétiens baptisés solennellement,	3,461
Enfants de chrétiens ondoyés, auxquels les cérémonies du baptême ont été suppléées,	8,051

Confessions ,	171,418 (1)
Communions ,	100,519
Viatiques ,	2,292
Extrêmes-Onctions ,	4,172
Mariages bénits ,	1,036

*Personnel de la Mission du Tong-King occidental  
en 1844.*

« 2 Evêques — 2 Provicaires — 4 Missionnaires —  
84 Prêtres indigènes — 3 Diacres — 3 Sousdiacres —  
4 Minorés — 2 Tonsurés — 26 Théologiens — 217 Elè-  
ves en latinité, dans 7 collèges placés dans autant de  
villages — 146 Catéchistes gradués — 636 Elèves caté-  
chistes — En tout 1,131 personnes qui vivent aux frais  
de la Mission.

« Nous avons 28 couvents de sœurs *Amantes de la  
Croix*, qui contiennent 506 religieuses; enfin 48 paroï-  
ses qui s'élèvent, d'après les catalogues les plus récents,  
au chiffre de 182,576 âmes. En y joignant le nombre des  
prêtres, des catéchistes, des élèves et des religieuses,  
vous aurez 184,014 âmes pour la population catholique  
du Tong-King occidental.

---

(1) Dans ce tableau, les confessions répétées ne sont point comptées séparément des confessions annuelles : celles-ci doivent former plus de la moitié du nombre total. Il en est de même des communions pascales et des communions répétées.

— On lit dans une lettre de Mgr Gauthier, Coadjuteur du Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. Langlois : (25 janvier 1845.)

« Les mandarins chrétiens semblent vouloir se rapprocher de nous. Ainsi le premier mandarin de la province dite *Sanh-Tuyen*, qui est chrétien, a pris ouvertement nos néophytes sous sa protection. Aux fêtes de la Toussaint, le premier mandarin militaire de la province du Nord, ou *Sanh-Bac*, assistait publiquement à ma messe avec ses soldats, dont la plupart sont païens. C'est ce même mandarin qui a fait relâcher le Père Triêu, et quelques mois après il a battu les rebelles qui, depuis longues années, infestaient la province de *Sanh Doai*. Je connais un autre grand mandarin lettré, qui ne craint pas d'aller avec toute sa famille au presbytère, pour présenter ses devoirs au curé de la paroisse; souvent même il fait venir le prêtre chez lui, pour y célébrer la messe et administrer les sacrements. La plupart des autres mandarins de cette province se montrent très-bien disposés à notre égard. Cela vient un peu de ce que le gouverneur, quoique passionné pour le culte de Bouddha, s'est déclaré ouvertement en notre faveur. Ce retour à la bienveillance paraît d'assez bon augure à tout le monde, et relève le courage de nos pauvres chrétiens.

— Le 25 avril 1845, Mgr Cuenot, Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, écrivait à ses confrères de Paris :

« Les soupçons que les mandarins de ma province avaient conçus sur ma présence, paraissent assoupis, et j'espère que je pourrai encore garder mon poste quelque temps.

« Quant au roi Thiéu-Tri , ses dispositions ne paraissent pas plus hostiles que par le passé ; et si , en haute Cochinchine , des espions courent le pays pour tâcher de découvrir les Missionnaires , c'est par l'ordre des mandarins et non du roi.

Voici le catalogue des Sacrements administrés en 1844 :

Confessions annuelles ,	30,842
Confessions répétées ,	22,440
Communions annuelles ,	20,195
Communions répétées ,	12,146
Viatiques ,	619
Extrêmes-Onctions ,	1,334
Mariages bénits ,	669
Confirmations ,	305
Adultes baptisés ,	1,007
Nouveaux catéchumènes ,	394
Enfants de fidèles bap­ tisés solennellement ,	2,506
Enfants de fidèles ondoyés , auxquels les cérémonies ont été suppléées ,	2,550
Enfants de païens baptisés en danger de mort ,	5,706
dont environ 1,800 vivent encore et sont élevés par les fidèles.	

Si l'état général de cette chrétienté s'améliore, des faits récents attestent que la persécution n'y est pas éteinte. M. Chamaison en Cochinchine , et M. Tidaut au Tong-King , viennent d'être arrêtés : le premier est dans les prisons de la capitale ; le second a été relâché moyennant seize barres d'argent. (Une barre vaut 80 fr. de notre monnaie.) C'est Mgr Lefebvre qui donne cette nouvelle. Depuis sa délivrance , le Prélat est à *Pulo-Pinang* , où il attend une occasion favorable pour rentrer en Cochinchine.

*Lettre du Père François de Ploughe, Missionnaire capucin  
et Préfet apostolique de la Syrie, aux Conseils con-  
traux de l'Œuvre. (Traduction de l'italien.)*

Beyrouth , 16 décembre 1845.

« MESSIEURS ,

« Dans ma dernière lettre j'avais eu l'honneur de vous annoncer pour l'avenir de plus amples détails sur les malheurs de la Syrie ; je viens aujourd'hui remplir ma promesse. L'excès du mal dans les régions désolées du Liban avait fini par leur donner quelque espérance ; on s'était persuadé que la sublime Porte , à l'aspect de tant de ruines , prendrait enfin des mesures énergiques pour rétablir la paix et la sécurité , si cruellement compromises. Aussi tressaillit-on lorsque arriva de Constantinople un ministre plénipotentiaire, du nom de Schia-Kib-Effendi : Il devait, disait-on, de concert avec les ambassadeurs des cinq grandes puissances européennes, désarmer la montagne , et la faire rentrer dans l'ordre et le repos. Mais l'attente universelle fut trompée ; au lieu de calmer les maux existants , il y ajouta des cruautés nouvelles, et ce fut contre les chrétiens seuls qu'il les exerça.

« Arrivé à Beyrouth ; il se hâta de signifier aux consuls des nations étrangères qu'ils eussent à rappeler sans délai tous les Européens, ecclésiastiques ou laïques, épars dans les diverses contrées du Liban. Se dirigeant ensuite sur Delcamar, il y commit tant et de si criantes atrocités, que je ne pourrais, faute de temps et de courage, vous en faire l'histoire. Ses violences toutefois ne se bornèrent pas là. Il envoya à Zucc un certain Ibrahim-Pacha, auquel il donna tout ensemble et des instructions barbares et de nombreux soldats pour les exécuter ; elles ne furent que trop suivies. Tel fut le sort des pauvres chrétiens que, même après avoir déposé les armes, ils se virent encore indignement outragés ; on se fût porté contre eux aux derniers excès de fureur, si ces infortunés n'eussent livré, pour racheter leur vie, le peu d'argent qu'ils possédaient.

« Sur la fin d'octobre, ce pacha sanguinaire se rendit à Gazir. Là, comme partout ailleurs, les chrétiens avaient déjà remis leurs armes ; et cependant ils furent victimes des plus horribles vexations. On abandonna leur village en proie à la licence d'une vile soldatesque, et je laisse à présumer de quelles infamies il dut être le théâtre. Sur le nombre des malheureux qu'on y tortura, se trouvaient quatre prêtres ; ils reçurent la bastonnade à différentes reprises, et pour les guérir de leurs meurtrissures, on les jeta dans une prison souterraine où, durant quatre heures, on fit tomber de l'eau par un énorme conduit. L'un d'entre eux, à la vérité, se vit tirer de ce cachot humide ; mais ce fut pour être pendu, la tête en bas, aux rameaux d'un grand arbre ; on le laissa longtemps dans cette affreuse attitude, et quand il s'agit de le délivrer, on coupa brusquement la corde ; il tomba sur tête, et resta demi-mort par l'effet de sa chute.

« Ils voulaient appliquer à un autre prêtre le même supplice , dans le village d'Aramon. Mais ici les chrétiens , quoique désarmés , résistèrent victorieusement aux soldats , et les chassèrent en leur tuant deux hommes. Un seul chétien fut blessé.

« A Gézin , autre bourg de la montagne , les fidèles se croyaient en sûreté. Mais voilà qu'au moment où ils étaient rassemblés pour la prière , à l'instant même où le ministre du Seigneur offrait pour eux l'auguste sacrifice , ils furent assaillis par les ennemis les plus forcés du nom chrétien , c'est-à-dire par les Druses réunis à quelques soldats turcs. Ces fanatiques se précipitèrent le fer à la main sur le petit bercail qu'ils avaient surpris. « Faites-vous musulmans , criaient-ils aux catholiques , et nous vous laisserons la vie et la liberté. » Après le peuple , ils outragèrent le prêtre , qu'ils arrachèrent de l'autel avec violence ; enfin ils s'attaquèrent à la victime eucharistique elle-même , la jetèrent dans la boue , et la foulèrent d'un pied sacrilège !

« Je ne sais si vos larmes couleront en Europe au récit de cette profanation ! Mais ce que je puis dire , c'est qu'au moment où elle fut consommée , les pauvres chrétiens de Gézin pleurèrent bien douloureusement sur ce crime , jusque là sans exemple dans l'histoire de leurs calamités ! Tandis que les musulmans poussaient des cris de joie barbares , eux exhalaient des plaintes amères , et demandaient tristement au ciel pourquoi , dans leur détresse , il ne leur avait pas au moins épargné la douleur de voir les saints mystères insultés par les infidèles.

« Une parole s'échappe ici , malgré moi , de mon âme attristée : que fait donc cette nation , qui jadis s'était acquis , dans nos contrées , une réputation si glorieuse par



son ardeur à défendre le catholicisme , contre le fanatisme des enfants du prophète ? Jusques à quand verra-t-elle d'un œil sec et d'un cœur impassible tant de profanations s'accomplir , tant de sang déborder , et s'amonceler tant de ruines ?

« Voilà, Messieurs, où en sont ces pauvres Maronites qui , malgré leur délaissement , aiment encore à se nommer vos amis et vos frères !

« Nous ne l'ignorons pas , les pieux Associés de votre Œuvre ne se trouvent point au nombre de ceux qui oublient l'Orient. Ils prient sans doute pour nous : daigne le Dieu qu'ils implorent, exaucer leurs ferventes supplications , et rendre aux fidèles désolés du Liban un repos qu'ils semblent avoir enfin mérité par un assez long martyre !

• Veuillez agréer, etc.

« F. FRANÇOIS DE PLOUGHE ,  
*Miss. capucin et Préfet apostolique. »*

---

# COMPTE - RENDU

DE 1845.

---

Jusqu'ici les recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont suivi presque toujours une progression croissante , et tous ceux qui se sentent vivement émus par la considération puissante des grands intérêts de la gloire de Dieu et du salut des âmes ont trouvé dans la pensée des succès de cette Œuvre un motif de consolation et de sainte joie. Cependant , quand on compare les augmentations successives des aumônes destinées au soutien des Missions avec les progrès des Missions elles-mêmes, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il existe entre ces deux choses qui , ce semble , devraient être corrélatives , une

disproportion frappante; et que le zèle des apôtres a devancé de beaucoup les efforts de la charité.

En effet , si nous recueillons les inscriptions nominatives reproduites dans les Annales, nous trouvons d'abord que le nombre des Missionnaires et des autres personnes qui quittent chaque année l'Europe pour aller évangéliser les nations lointaines est presque quadruple aujourd'hui de ce qu'il était il y a cinq ans. Il faut de plus remarquer que ces départs ont eu principalement pour but les Missions les plus éloignées de nous , celles qui nécessitaient par conséquent des frais de voyage plus considérables. C'est ainsi que sur les 718 Missionnaires , frères catéchistes ou religieuses , qui sont partis pendant les cinq dernières années , 282 étaient destinés pour l'Océanie , la Chine ou les contrées qui touchent cet empire , 137 pour les Indes orientales ; en sorte que ces deux chiffres réunis forment les trois cinquièmes environ du nombre total des départs signalés.

Cependant , depuis 1840 , que de Missions nouvelles ont été établies ! combien d'autres ont pris des accroissements considérables qui ont exigé de la part de l'Œuvre de plus abondants secours ! En 1840 nous avions sur nos tableaux de répartition : pour la Chine et les pays voisins vingt-un Vicariats apostoliques ; en 1845 , vingt-huit. Dans l'Océanie , en 1840 , il n'en existait que trois ; l'année dernière on en comptait douze. Dans l'Amérique du nord nous secourions en 1840 dix-neuf diocèses , en 1845 vingt-neuf. Enfin dans les diverses autres contrées, en 1840 trente , en 1845 cinquante-trois. Ainsi , dans cinq ans , sans parler d'une foule de Missions qui , sous le titre modeste de Préfecture apostolique ou autre, n'en ont pas moins une importance très-grande , et en-

traînent de notables dépenses , quarante-neuf diocèses ou Vicariats apostoliques de plus ont réclamé l'appui de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Or , l'assistance d'un Diocèse ou d'un Vicariat apostolique comprend : en Amérique , l'entretien d'un Evêque , de dix ou douze Missionnaires , ou d'un plus grand nombre, entretien auquel il faut pourvoir en partie du moins , et quelquefois pendant plusieurs années. Il faut de plus élever des églises, des presbytères ; et à toutes ces constructions les allocations de l'Œuvre doivent aider d'une manière efficace , le plus souvent très-dispendieuse. Ce sont enfin des séminaires , des collèges , des écoles , des asiles pour les orphelins à établir et à soutenir. Car , si l'aumône des catholiques du lieu , pauvres pour la plupart comme le sont presque tous les émigrants venus d'Europe , contribue à l'érection des églises , combien de fondations d'un intérêt général et cependant indispensables dans un Diocèse restent encore à la charge exclusive de l'Evêque!

En Chine , au Tong-King , en Corée , s'il ne s'agit pas pour le moment d'élever des édifices religieux , à quelles dépenses un Vicaire apostolique n'est-il pas sans cesse entraîné , soit pour visiter ses ouailles éparcées sur une vaste étendue de pays , soit pour soutenir les Missionnaires , les prêtres indigènes et les catéchistes qui le plus souvent n'ont pour vivre que les aumônes du Prélat , soit enfin pour soulager les chrétiens dans l'état de misère affreuse où ils sont réduits , et pour les délivrer de toute coopération aux superstitions païennes. Que de frais l'administration du saint baptême à des milliers d'enfants infidèles en danger de mort , l'assistance des confesseurs

de la foi dans les cachots, l'entrée des prêtres européens dans leurs Missions, ne nécessitent-elles pas! L'expédition même des courriers, seul et indispensable moyen de correspondance, est déjà une source de dépenses très-considérables.

Dans l'Océanie, outre l'érection des cabanes et des églises de roseaux ou de briques, il faut à un Vicaire apostolique un navire pour aller d'une île à une autre; il faut que ses Missionnaires, avec le flambeau de la foi, portent à leurs néophytes tous les arts utiles à la vie, des vêtements, des outils, des instruments de divers genres; il faut tout donner à ces peuples, parce qu'ils manquent de tout.

Si dans les autres contrées du globe les besoins ne peuvent être déterminés d'une manière aussi précise par cela qu'ils sont différents selon les lieux et les circonstances, ils n'en imposent pas moins à l'Œuvre des obligations très-nombreuses. Sans doute l'on n'a pas toujours à pourvoir aux frais de passage des Missionnaires, à l'habillement des sauvages, au soutien des chrétiens captifs; mais partout il y a des églises ou des chapelles du moins à édifier, des écoles à élever et à soutenir, des prêtres qui administrent des chrétiens bien pauvres à l'entretien desquels il faut pourvoir, des paroisses nouvelles à fonder pour maintenir les populations dans la foi, des nouveaux convertis à préserver des persécutions auxquelles leur générosité même à écouter la voix de leur conscience les expose. Partout des voyages continuels et souvent périlleux à entreprendre. Que dirons-nous encore? un seul mot: C'est que les Missions secourues par l'Œuvre sont toutes dans des terres infidèles ou

dans des contrées où l'hérésie domine par le nombre ou par la puissance ; on peut comprendre dès lors quelle est la multiplicité de leurs besoins.

Cependant , à part une ou deux exceptions , aucune des Missions plus anciennement établies n'a pu encore être abandonnée à ses ressources propres : agir autrement c'eût été risquer d'amoinrir les développements que ne cesse de prendre aussi chacune de ces Missions plus anciennes , et quelquefois de compromettre son avenir. Confians, en effet, dans l'appui efficace de l'Œuvre, les supérieurs ecclésiastiques de ces Diocèses ont multiplié les efforts de leur zèle ; eux aussi ont augmenté le nombre de leurs prêtres et de leurs églises , entrepris des fondations utiles , contracté quelquefois des engagements que la nécessité des circonstances leur a commandé de souscrire sous peine d'arrêter pour longtemps les progrès de la Religion dans les contrées qui sont confiées à leurs soins. — Loin de pouvoir supporter une diminution de secours, la plupart au contraire réclament aujourd'hui encore avec des instances très-vives des augmentations considérables.

Ainsi, depuis 1840, accroissement extraordinaire de nombre de Missionnaires qui sont partis pour les contrées les plus éloignées ; multiplication très-notable des Diocèses ou Vicariats apostoliques ; impossibilité presque absolue d'une cessation de secours à l'égard de ceux dont la fondation était moins récente.

La conclusion de ce qui précède est bien simple : en présence de tant de demandes , et avec une telle insuffisance de ressources pour y subvenir , il a fallu laisser en

souffrance et les anciennes et les nouvelles Missions, se borner à satisfaire aux plus indispensables besoins, réduire des allocations qui, si elles eussent été plus abondantes, auraient puissamment servi à la dilatation de la foi. Combien de pauvres malades, par exemple, sont morts dans le dénuement de tout secours religieux, qui auraient eu le bonheur de participer aux sacrements de l'Eglise qu'ils désiraient ! combien d'infidèles aujourd'hui encore dans les ténèbres de l'idolâtrie eussent ouvert les yeux à la lumière ! combien de peuplades ou d'Iles lointaines auraient été évangélisées si le Missionnaire avait pu, en se transportant avec promptitude d'un lieu à un autre, multiplier son action ! Mais il lui eût fallu pour cela des moyens qui lui ont manqué, parce que les ressources de notre Œuvre ont été malheureusement insuffisantes. Il est donc certain que depuis cinq ans l'accroissement de nos recettes n'a pas répondu aux progrès qu'ont faits dans le même temps les Missions.

Qu'en sera-t-il maintenant de l'année nouvelle que nous commençons ? Déjà les demandes de secours se multiplient ; sept nouvelles Missions importantes réclament une part des aumônes qui doivent aider aux progrès de la foi dans toutes les contrées et chez toutes les nations du monde. D'autres se préparent, et bientôt feront entendre leur voix. Cependant demeurerons-nous stationnaires, et nous verra-t-on réduits à n'admettre des Missions nouvelles au partage de ces aumônes, déjà si modiques, qu'en retrauchant aux Missions plus anciennes une partie notable des subsides déjà si insuffisants que nous leur donnons ? ou bien faudra-t-il que cet élan qui se manifeste dans tous les rangs de la sainte hiérarchie de l'Eglise s'arrête, que le chef suprême de cette Eglise cesse lui-

même de pourvoir à l'évangélisation des peuples encore infidèles et remet à un autre temps le soin de ce qui regarde leur salut ?

Il est vrai que toute œuvre d'aumônes est de sa nature circonscrite ; car si l'esprit de charité ne dit jamais c'est assez , le temps qu'on peut consacrer à une bonne œuvre , les sommes dont on peut disposer en sa faveur ont nécessairement des bornes. Mais l'Œuvre de la Propagation de la Foi aurait-elle déjà trouvé les siennes ? Non , nous ne pouvons croire qu'il en soit ainsi : la connaissance plus approfondie des besoins et l'insuffisance des aumônes actuelles seront les motifs mêmes qui ranimeront notre zèle et en rendront les effets désormais plus efficaces et plus nombreux.

Quelles circonstances se réunissent d'ailleurs pour nous enflammer d'un nouveau courage ? ne voyons-nous pas que tout aujourd'hui semble préparer , et dans un avenir peu éloigné peut-être , de grands et consolants événements : les inventions modernes en abrégent l'espace , en faisant disparaître en quelque sorte les distances ont rendu plus faciles les communications avec les Missions. Des navires aussi prompts que la flèche transportent les prêtres catholiques dans toutes les contrées du globe : les îles de l'Océanie travaillent en attendant la bonne nouvelle , et des peuples , hier encore anthropophages , nous présentent déjà des exemples dignes de nous servir de modèles. Plus loin , c'est le vieil empire de la Chine qui s'ébranle ; pour la première fois il abaisse les barrières qui défendaient son approche , et modère la sévérité inique de ses lois de proscription contre les chrétiens. D'innombrables Apôtres que n'effrayent ni les tour-



ments ni la mort , aborden : de nouveau sur les côtes inhospitalières de la Corée. Les mers qui le coignent de toutes parts ne mettront pas le Japon à l'abri de leurs héroïques entreprises : déjà s'approchent de ses rivages ceux qui doivent y relever l'étendard sacré. La terre même d'Annam , rassasiée du sang de tant de martyrs , semble frappée de stupour , et son roi barbare ouvrant , bien qu'à regret , ses cachots , en laisse sortir des prêtres et des Evêques dont la voix , devenue plus puissante encore depuis que leurs mains ont porté des fers , multipliera les conquêtes de la Foi. Dans les pays où l'hérésie domine , un profond sentiment d'inquiétude s'empare des esprits élevés ; on étudie , on médite , et la réflexion aidée de la grâce donne à l'Eglise de nouveaux enfants.

Cependant , du sein de la ville éternelle , le Pontife romain à qui il a été donné de veiller à cette grande œuvre de la conquête universelle du monde qui se poursuit à travers les siècles ne cesse d'augmenter le nombre des Missions. Il appelle ceux qui devront prendre soin des troupeaux que leur zèle doit commencer par former , et les hommes apostoliques se présentent et répondent en foule : Nous voilà. Puis , s'il reste quelque part encore des périls plus sérieux à affronter , des obstacles plus difficiles à vaincre , c'est là que le souffle de l'Esprit divin pousse , et en plus grand nombre et plus intrépides , ceux qui doivent attaquer l'idolâtrie jusque dans ses derniers retranchements.

Or , si la main du Seigneur agit ainsi l'univers , qui peut douter que ce ne soit en vue de quelque grand dessein de miséricorde ? Pour accomplir son conseil Dieu

n'a pas besoin de nous. Le ciel et la terre attendent ses ordres, vouloir et faire ne sont pour lui qu'une seule chose. Mais comme dans la conduite ordinaire de ce monde il a résolu que des hommes seraient mêlés à l'action de sa Providence, il nous permet de coopérer avec lui et ne dédaigne pas de nous associer à ses plans divins. Ne nous montrons donc pas infidèles à une vocation si magnifique ; mais redoublons d'ardeur pour accroître le nombre de nos Associés : en soutenant des Apôtres, nos aumônes nous donneront part à leurs mérites, et nos prières réunies hâteront le moment qui a été marqué pour la conversion des peuples.

---

**COMPTE GÉNÉRAL RÉSUMÉ DES RECETTES ET DÉPENSES**

**RECETTES.**

France.	{ Lyon. 1,082,053 98 } { Paris. 987,049 55 }	. . . . .	2,069,103 f. 53 c.
Allemagne . . . . .			66,006 38
Amérique du nord. . . . .			79,319 43
Amérique du sud . . . . .			21,017 12
Belgique . . . . .			196,083 68
Britanniques (Iles).	{ Angleterre. 39,597 91 } { Écosse . . . . . 2,837 68 } { Irlande. . . . . 175,110 72 } { Colonies. . . . . 15,291 80 }		232,838 11
Eglise (états de l') . . . . .			107,464 52
Espagne. . . . .			4,466 35
Grèce. . . . .			2,257 ..
Levant . . . . .			5,972 49
Lombard-Vénitien (royaume). . . . .			84,677 94
Lucques (duché de) . . . . .			9,529 30
Malte (île de) . . . . .			12,322 64
Modène (duché de) . . . . .			17,449 47
Parme (duché de). . . . .			14,890 ..
Pays-Bas. . . . .			97,631 13
Portugal . . . . .			41,239 51
Prusse . . . . .			185,625 82
Sardes (états)	{ Gênes . . . . . 83,077 86 } { Piémont . . . . . 156,022 18 } { Sardaigne . . . . . 18,209 57 } { Savoie . . . . . 48,159 30 }		305,468 91
Sicules (deux)	{ Naples . . . . . 64,563 02 } { Sicile. . . . . 26,426 58 }		90,748 60
Suisse . . . . .			40,242 26
Toscane . . . . .			51,049 59
De diverses contrées du nord de l'Europe. . . . .			2,497 82
Vente extraordinaire d'Annales en pays étranger. . . . .			8,000 ..
<b>Total des recettes propres à l'année 1845 (1)*</b>			<b>3,707,564 51</b>
<b>Restait en excédant des recettes sur les dépenses du précédent compte de l'année 1844 (2)*</b>			<b>291,299 57</b>
<b>Total général.</b>			<b>3,998,864 08</b>

\* Voir les notes , pag. 204 et 205.

## DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI EN 1845.

## DEPENSES.

Missions d'Europe. . . . .	660,453	02
<i>Id.</i> d'Asie. . . . .	1,035,878	86
<i>Id.</i> d'Afrique. . . . .	279,529	20
<i>Id.</i> d'Amérique. . . . .	1,022,448	61
<i>Id.</i> de l'Océanie . . . . .	480,401	16
Frais de publication des Annales et autres imprimés (3)* . . . . .	181,103	67
Frais d'administration (4)* . . . . .	29,432	98

Total des dépenses propres à l'année 1845.	<u>3,689,248</u>	<u>50</u>
Reste en excédant des recettes sur les dé- penses du présent compte (5)* . . . .	309,612	58
Somme égale au total général ci-contre. . .	<u><u>3,998,861</u></u>	<u><u>08</u></u>

(7) Voir les notes, pag. 204 et 205.

(1) Dans le total des recettes se trouvent divers dons particuliers, parmi lesquels nous citerons les suivants : Diocèse de Nantes, de diverses personnes, 38,500 fr. — Gênes, 25,000 fr. — Vintimille, 1,000 fr. — Saluces, 29 fr. 20 c. — Moutiers, 1,500 fr. — Smyrne, 235 fr. — Viviers, 400 fr. — Lyon, 2,000 fr. donnés par un anonyme et dont la mention a été demandée. — Beauvais, 2,000 fr. — Angoulême, 1,000 fr. — Belgique, 32,510 fr. — Portugal, 380 fr.

Dans le nombre des dons, quelques-uns avaient des destinations spéciales, qui ont été scrupuleusement respectées.

Nous devons ajouter que tous les bienfaiteurs de l'Œuvre, signalés ou non dans cette note, se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires.

Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni aux chiffres des recettes de chacun des diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Voir cette somme au compte de 1844, publié dans le cahier de mai 1845, n° 100, pag. 169.

(3) Les Annales sont tirées actuellement à 167,000 exemplaires, savoir : Français, 96,000. — Allemands, 18,500. — Anglais, 13,500. — Espagnols, 1,000. — Flamands, 4,800. — Italiens, 29,000. — Portugais, 2,500. — Hollandais, 1,200. — Polonais, 500. — Cependant ce nombre d'exemplaires a été un peu moindre en moyenne pendant l'année écoulée.

Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, la composition, le tirage, la brochure des cahiers, la traduction dans les diverses langues et la dépense des impressions accessoires, telles que celles des prospectus, coup-d'œil, tableaux, billets d'indulgence, etc., etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'Œuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de l'élévation des droits de douanes ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions ci-dessus énumérées, il s'en trouve trois en allemand, deux en anglais, trois en italien.

(4) Dans les frais d'administration sont comprises les dépenses faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées. Ces dépenses se composent des traitements des employés, des frais de bureaux, loyers, registres, ports de lettres pour la correspondance tant avec les divers diocèses qui con-

tribuent à l'Œuvre par l'envoi de leurs aumônes, qu'avec les Missions de tout le globe.

Les fonctions des administrateurs sont toujours et partout entièrement gratuites.

(5) Le reste en excédant des recettes sur les dépenses de chaque année forme le premier fonds employé au paiement des allocations adressées aux diverses Missions dans l'année suivante, d'après une nouvelle répartition qui est votée après la clôture du compte de la précédente année. Ainsi, l'excédant des recettes de chaque année close, de même que les aumônes successivement recueillies dans l'année courante, ne séjournent en réalité que le moins possible dans les caisses de l'Œuvre.

## DÉTAIL DES AUMONES

TRANSMISES PAR LES DIVERS DIOCÈSES QUI ONT CONTRIBUÉ

A L'ŒUVRE EN 1845.

### FRANCE.

Diocèse d'AIX . . . . .	20,001 f. 25 c.
— d'Ajaccio . . . . .	1,710 »
— de Digne. . . . .	7,104 30
— de Fréjus . , . . .	25,161 40
— de Gap . . . . .	8,445 »
— de Marseille. . . . .	36,463 75
— D'ALBY. { Alby (1) 10,498 20 }	21,628 »
{ Castres 11,129 80 }	
	<hr/> 120,513 f. 70 c.

(1) Un don de 1,000 francs, arrivé trop tard, sera compris dans recette de 1846.

	Report	120,513 f. 70
Diocèse de Cahors . . . . .		17,671 75
— de Mende (1). . . . .		9,520 15
— de Perpignan . . . . .		9,600 »
— de Rodez. . . . .		38,246 20
— d'AUCH. . . . .		27,000 »
— d'Aire. . . . .		25,156 18
— de Bayonne . . . . .		24,112 »
— de Tarbes. . . . .		13,858 75
— d'AVIGNON. . . . .		28,323 20
— de Montpellier . . . . .		36,000 »
— de Nîmes. . . . .		18,548 90
— de Valence . . . . .		19,231 20
— de Viviers . . . . .		27,086 »
— de BESANÇON . . . . .		29,655 »
— de Belley. . . . .		23,846 98
— de Metz . . . . .		35,548 75
— de Nancy. . . . .		16,094 »
— de Saint-Dié. . . . .		15,360 25
— de Strasbourg . . . . .		41,338 51
— de Verdun . . . . .		19,025 75
— de BORDEAUX . . . . .		41,274 25
— d'Agen . . . . .		20,000 »
— d'Angoulême . . . . .		4,500 »
— de la Rochelle. . . . .		12,313 05
— de Luçon. . . . .		27,668 50
— de Périgueux . . . . .		7,000 »
		<hr/> 708,493 f. 07 c.

(1) Sur ces 9,520 fr. 15 c., 8,996 fr. 32 c. proviennent du recouvrement d'une partie notable des 12,356 fr. 30 c. qui avaient été inscrites au compte-rendu de 1843 (n° 94 des Annales, pag. 207) comme perte résultant du non-paiement de lettres de change venant de Mende. — Les aumônes recueillies dans ce diocèse en 1845 ne nous sont encore parvenues.

	Report	708,493 f. 07 c.
Diocèse de Poitiers. . . . .	24,379	» »
— de BOURGES . . . . .	8,349	15
— de Clermont-Ferrand . . . . .	27,484	40
— de Limoges.. . . . .	6,824	10
— du Puy . . . . .	22,086	40
— de Saint-Flour . . . . .	23,053	90
— de Tulle . . . . .	5,065	50
— de CAMBRAY . . . . .	88,105	10
— d'Arras . . . . .	20,411	95
— de LYON. . . . .	192,643	77
— d'Autan . . . . .	15,965	60
— de Dijon . . . . .	10,612	95
— de Grenoble. . . . .	38,406	85
— de Langres.. . . . .	20,000	» »
— de Saint-Claude. . . . .	19,141	» »
— de PARIS . . . . .	87,597	37
— de Blois . . . . .	6,200	» »
— de Chartres .. . . . .	6,271	65
— de Meaux. . . . .	4,974	30
— d'Orléans. . . . .	12,256	85
— de Versailles. . . . .	8,664	85
— de REIMS . . . . .	13,947	95
— d'Amiens. . . . .	15,935	50
— de Beauvais . . . . .	12,907	25
— de Châlons-sur-Marne . . . . .	8,400	» »
— de Soissons . . . . .	13,108	20
— de ROURN . . . . .	27,001	21
— de Bayeux . . . . .	31,257	» »
— de Coutances . . . . .	31,000	» »
— d'Évreux . . . . .	7,129	95
— de Séez . . . . .	11,545	47

---

1,629,220 f. 29 c.



	Report	1,529,220 f. 29 c.
Diocèse de SENS . . . . .		10,800 ..
— de Moulins . . . . .		6,826 80
— de Nevers . . . . .		6,700 ..
— de Troyes . . . . .		8,565 ..
— de TOULOUSE . . . . .		52,305 09
— de Carcassonne . . . . .		17,644 85
— de Montauban . . . . .		16,067 50
— de Pamiers . . . . .		6,430 ..
— de TOURS. . . . .		14,478 50
— d'Angers. . . . .		38,252 20
— du Mans . . . . .		49,888 60
— de Nantes. . . . .		99,539 25
— de Quimper. . . . .		23,101 75
— de Rennes . . . . .		60,230 65
— de Saint-Brieuc . . . . .		34,000 ..
— de Vannes . . . . .		26,263 ..

## COLONIES FRANÇAISES.

Diocèse d'Alger . . . . .		3,135 65
Ile Bourbon. . . . .		8,500 ..
Cayenne (1). . . . .		1,050 ..
Martinique . . . . .		4,653 ..
Pondichéry. { Pondichéry 1,008 13 }		
{ Karikal 7 81 }		1,100 ..
{ Mahé 84 06 }		
Sénégal . . . . .		351 50
		<hr/> <b>2,019,103 f. 53 c.</b> <hr/>

(1) Il y aurait eu 200 fr. de plus, si le capitaine de navire, auquel ils avaient été confiés, n'avait malheureusement péri au moment même de son arrivée en France, et si l'omission de la somme dans le connaissement n'avait pas empêché qu'elle fût immédiatement recouvrée.

## ALLEMAGNE.

	florins.	kr.	
De divers diocèses . . .	5,771	31	12,724 f. 69 c.

## GRAND DUCHÉ DE BADE.

Diocèse de FRIBOURG.	5,106	43	10,942 97
----------------------	-------	----	-----------

## GRAND DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT.

Diocèse de Mayence. . .	4,311	40	9,239 65
-------------------------	-------	----	----------

## HESSE-ÉLECTORALE.

Diocèse de Fulde. . .	1,907	41	4,087 90
-----------------------	-------	----	----------

## DUCHÉ DE NASSAU.

Diocèse de Limbourg . .	1,661	54	3,561 20
-------------------------	-------	----	----------

## WURTEMBERG.

Diocèse de Rottenbourg.	13,526	39	28,109 97
			<u>68,666 f. 38 c.</u>

## AMÉRIQUE DU NORD.

Diocèse de *** . . .			3,000 f.
----------------------	--	--	----------

## CANADA.

	livres	sh.	d.	
Diocèse de QUÉBEC . . .	2,069	2	7	44,141 f. 43 c.
— de Montréal . . .	926	14	»	19,766 50
— de Toronto . . .	23	9	»	500 »

## ÉTATS-UNIS.

	dollars		
Diocèse de New-York . .	105	30	526 50
			<u>67,934 f. 43 c.</u>

	<b>Report</b>	<b>67,934 f. 43 c.</b>
	dollars	
Diocèse de la Nouvelle-Orléans . . .	1,550 ..	7,750 ..
<b>MEXIQUE.</b>		
	piastres.	
Diocèse de Californie .	300	1,575 ..
<b>NOUVELLE-ÉCOSSE.</b>		
Diocèse d'Halifax . . .		2,060 ..
		<u>79,319 f. 43 c.</u>

**AMÉRIQUE DU SUD.**

<b>BRÉSIL.</b>		
	reis.	
Diocèse de BAHIA . . .	466,760	1,351 f. .. c.
— de Rio-Janciro .	3,576,580	10,135 89
— de Fernambouc .	294,796	837 46
— de Maraguan. .	137,280	390 ..
— de Marianne (Minas-Geraes) . .	130,000	369 32

<b>CHILI.</b>		
	piastres.	
Diocèse de SANTIAGO.	1,318 2 1/2	6,591 60
— de Coquimbo .	268 3	1,341 85
		<u>21,017 f. 12 c.</u>

**BELGIQUE.**

Diocèse de MALINES. . . . .		36,000 f. 02 c.
— de Bruges . . . . .		24,454 60
— de Gand. . . . .		44,032 89
		<u>104,487 f. 51 c.</u>

	Report	104,487 f. 51 c.
Diocèse de Liège . . . . .		50,030 »
— de Namur . . . . .		10,599 26
— de Tournay. . . . .		36,966 91
		<hr/>
		196,083 f. 68 c.

## ILES BRITANNIQUES.

## ANGLETERRE

	liv. st.	sh.	d.	
District de Lancastre.	517	10	»	13,199 f. 50 c.
— de Londres . . . . .	343	15	2	8,803 30
— d'Yorck. . . . .	177	10	8	4,557 23
— du Nord . . . . .	89	8	3 1/2	2,297 »
— du Centre. . . . .	179	16	5	4,615 96
— de l'Est. . . . .	31	5	»	797 20
— de l'Ouest . . . . .	149	7	9	3,827 02
Pays de Galles . . . . .	58	»	1 1/2	1,490 70

## ÉCOSSE.

District du Nord. . . . .	48	»	»	1,224 »
— de l'Est . . . . .	6	8	»	163 68
— de l'Ouest. . . . .	56	6	3	1,450 »

## IRLANDE:.

Diocèse d'ARMAGH. . . . .	106	»	9	2,714 50
— d'Ardagh . . . . .	21	3	5	541 88
— de Clogher . . . . .	17	18	5 1/2	458 43
— de Derry . . . . .	46	7	» 1/2	1,212 07
— de Down et Connor . . . . .	53	8	9	1,367 80

---

 48,730 f. 27 c.

	Report			48,730 f. 27 c.	
	liv. st.	sh.	d.		
Diocèse de Dromore .	30	1	8	770	06
— de Kilmore .	64	17	7	1,660	52
— de Meath . .	239	17	11 1/2	6,176	82
— de Raphoë .	18	12	»	475	92
— de CASHEL .	426	19	11 1/2	10,984	70
— de Cloyne et Ross . . .	367	18	5	9,418	38
— de Corck . .	891	4	2	22,939	74
— de Kerry . .	124	13	6 1/2	3,191	43
— de Killaloë .	162	7	5	4,156	52
— de Limerick .	95	15	9	2,451	80
— de Waterford .	589	16	4 1/2	15,170	99
— de DUBLIN .	1752	»	» 1/2	45,114	»
— de Ferns . .	506	12	7	12,989	42
— de Kildare et Leighlin . .	301	3	9	7,710	28
— d'Ossory . .	316	2	10 1/2	8,097	22
— de TUAM . .	49	11	8	1,269	08
— d'Achonry .	23	18	5	611	88
— de Clonfert .	7	»	»	179	20
— d'Elphin . .	68	»	3	1,741	10
— de Galway .	80	5	6	2,054	90
— de Killala .	22	14	»	580	84
— de Kilmacduagh	32	9	7	831	24
Reçu d'un curé dans le Sud . . .	400	»	»	10,240	»

## COLONIES BRITANNIQUES.

Agra . . . . .	722	»
Cap de Bonne-Espérance . . . .	2,056	»
	<hr/>	
	220,324	f. 31 c.

	Report	220,324 f. 31 c.
Dominique . . . . .	104	»
Gibraltar. . . . .	1,609	08
Jamaïque. . . . .	150	»
Maurice (Ile). . . . .	1,300	»
Sydney (Australie). . . . .	6,800	72
Trinidad. . . . .	1,000	»
Vérapolly (Malabar). . . . .	1,550	»
	<hr/>	
	232,838 f. 11 c.	

## ÉTATS DE L'ÉGLISE.

	<i>deni romains.</i>	
ROME. . . . .	7,847 24 5	42,648 f. 07 c.
Diocèse d'Acqua-Pen-		
dente . . . . .	42 » »	228 26
— d'Alatri. . . . .	157 » »	853 26
— d'Albano. . . . .	96 97 »	527 01
— d'Amelia. . . . .	55 » »	298 91
— d'Anagni. . . . .	94 53 »	513 75
— d'Ancône. . . . .	140 » »	760 87
— d'Ascoli. . . . .	216 02 »	1,174 02
— de Bagnorea. . . . .	81 47 »	442 77
— de BÉNÉVENT. . . . .	160 » »	869 57
— de Bertinoro . . . . .	64 26 »	349 24
— de Sarsina. . . . .	77 84 »	423 04
— BOLOGNE. . . . .	1,540 » »	8,369 57
— de Cagli. . . . .	81 57 »	443 31
— de CAMERINO. . . . .	194 48 »	1,056 96
— de Cervia. . . . .	35 » »	190 22
— de Césène. . . . .	199 » »	1,081 52
	<hr/>	
	60,230 f. 35 c.	

	Report	60,230 f. 35 c.
Dioecèse de Cingoli. . .	20 <sup>écus romains.</sup> " " "	108 70
— de Città della Pieve. . . . .	52 " " "	282 61
— de Città di Cas- tello . . . . .	140 40 " "	763 04
— de Civita - Vec- chia. . . . .	80 " " "	434 78
— de Corneto. . . . .	27 " " "	148 74
— de Fabriano. . . . .	100 " " "	543 48
— de Faenza. . . . .	382 " " "	2,076 09
— de Fano . . . . .	809 55 " "	2,225 81
— de Ferentino.. . . .	73 18 " "	397 72
— de FERMO. . . . .	362 10 " "	1,967 93
— de FERRARE. . . . .	743 73 5 " "	4,042 04
— de Foligno. . . . .	90 " " "	489 13
— de Forli. . . . .	290 " " "	1,576 09
— de Forlimpopoli.. . .	74 96 " "	407 39
— de Fossombrone.. . .	90 60 " "	492 39
— de Frascati. . . . .	103 40 " "	561 96
— de Gubbio. . . . .	590 " " "	3,206 52
— d'Iesi . . . . .	164 96 " "	896 52
— d'Imola. . . . .	522 " " "	2,836 96
— de Lorette. . . . .	55 31 " "	300 60
— de Recanati. . . . .	44 85 " "	242 12
— de Matelica. . . . .	105 " " "	570 65
— de Montefiascone.. . .	70 20 " "	381 52
— de Narni. . . . .	12 71 " "	69 08
— de Nepi et Sutri ( commune de Tolfa).. . . . .	50 " " "	271 74
— de Nocera. . . . .	150 " " "	815 22

86,337 f. 18 c.

écus romains,

Diocèse de Norcia . . .	67 45 »	366 58
— d'Orvieto. . .	182 31 »	990 81
— d'Osimo. . . .	55 50 »	301 63
— de Palestrina. . .	110 » »	597 83
— de Perugia. . . .	538 20 »	2,925 » »
— de Pesaro. . . .	350 » »	1,902 17
— de Poggio - Mir- teto. . . . .	91 60 »	334 78
— de RAVENNE. . .	384 33 »	2,088 75
— de Rieti. . . . .	86 » »	467 39
— de Rimini. . . .	200 » »	1,086 96
— de Ripatransone. .	139 10 »	755 98
— de Sabina (Ne- rola). . . . .	2 85 »	15 49
— de San-Severino. .	85 » »	461 96
— de Sinigaglia. . .	320 » »	1,739 13
— de SPOLETTE. . .	171 60 »	932 61
— de Terni. . . . .	169 25 5	921 33
— de Terracina. . .	67 41 »	366 36
— de Tivoli . . . .	163 05 »	886 14
— de Todi. . . . .	34 90 »	169 67
— d'Urbania. . . .	147 09 »	799 40
— de San-Angelo in Vado. . . . .	26 » »	141 31
— d'URBINO. . . .	76 » »	413 04
— de Velletri. . . .	111 43 »	605 60
— de Veroli. . . . .	106 36 5	578 07
— de Viterbe. . . .	87 45 »	475 27
— de Toscanella. . .	25 53 »	138 75
— de Treja. . . . .	24 90 »	135 83

---

 106,954 f. 52 c.



Report 106,954 f. 52 c.

écus romains.

Diocèse d'Orbetello (abbaye des trois Fontaines). . .	93 84 "	510 "
		<u>107,464 f. 52 c.</u>

## ESPAGNE.

réaux.

De divers diocèses. . .	17,865 "	<u>4,466 f. 35 c.</u>
-------------------------	----------	-----------------------

## GRÈCE.

drachmes.

Diocèse de Syra. . .	404 44	364 f. 00 c.
— de Tine. . . .	2,103 33	1,893 "
		<u>2,257 f. 00 c.</u>

## LEVANT.

piastres turques.

Vicariat apostolique de CONSTANTINOPEL .	8,282 "	2,070 f. 50 c.
Diocèse de SMYRNE . .	4,384 "	1,096 "
— de Scio. . . .	760 "	180 "
— d'Alep . . . .	427 20	111 43
— de Beyrouth. . . .	300 "	75 "
— de Diarbékir . . .	2,500 "	571 44
Vicariat apostolique de l'ÉGYPTE. . . .	5,144 15	1,284 03
Ile de Chypre. . . .	896 "	224 "
Tripoli de Barbarie . .	1,440 "	360 "
		<u>5,972 f. 40 c.</u>

**LOMBARD-VÉNITIEN**  
(ROYAUME.)

	livr. autrich.		
Diocèse de MILAN. (dons part.)	39,080 45	34,000 f. » »	
— de Bergame (id.)	15,499 60	13,484 65	
— de Brescia (id.)	18,180 85	15,652 17	
— de Côme (id.)	2,409 48	2,098 26	
— de Crémone (id.)	2,126 43	1,850 » »	
— de **** (id.)	1,247 12	1,085 » »	
D'une ville de la Lombardie (id.)	1,149 42	1,000 » »	
De divers diocèses (id.)	14,071 70	12,242 39	
Diocèse de ***** (id.)	3,755 71	3,267 48	
		84,677 f. 94	

**DUCHÉ DE LUCQUES.**

	livres lucquoises s. d.	
Diocèse de LUCQUES	12,705 14 8	9,529 f. 30 c.

**ILE DE MALTE.**

	écus maltais.	
Diocèse de Malte . . . . .	5,966 8 » »	12,322 f. 64 c.

**DUCHÉ DE MODÈNE.**

Diocèse de Carpi . . . . .	1,498 f. 32 c.
— de Massa . . . . .	2,905 77
— de Modène (1) . . . . .	4,580 15
	8,994 f. 24 c.

(1) Une somme de 2,000 francs, appartenant à l'exercice de 1845, avant été comprise par erreur dans la recette de l'exercice précédent, le montant des aumônes recueillies dans le diocèse de Modène en 1845 a donc été en réalité de 6,500 fr. 15 c.

	Report	8,994 f. 24 c.
- de Nonantola . . . . .		372 53
- de Reggio. . . . .		8,082 70
		<hr/>
		17,449 47
		<hr/>

### DUCHÉ DE PARME.

Diocèse de Borgo-San-Donnino : .		495 f. 33 c.
— de Guastalla. . . . .		569 »
— de Parme . . . . .		6,530 50
— de Plaisance . : . . . . .		7,295 17
		<hr/>
		14,890 »
		<hr/>

### PAYS-BAS.

Vicariat apostolique de		
Bois-le-Duc. . . . .		33,015 f. 84 c.
— de Bréda. . . . .		5,936 50
— du Limbourg. . . . .		16,205 72
— du Luxembourg . . . . .		10,646 04
Archiprêtré de Schieland . . . . .		1,058 20
De divers archiprêtrés . . . . .		30,768 83
		<hr/>
		97,631 13
		<hr/>

### PORTUGAL.

Diocèse de BRAGA . . . . .	1,280,800	8,005 f. » c.
— d'Avéiro. . . . .	103,600	947 50
— de Bragance. . . . .	19,200	120 »
— de Coimbre. . . . .	466,010	2,912 56
— de Pinhel . . . . .	14,680	93 »
— de Porto. . . . .	958,745	5,992 15
		<hr/>
		17,770 f. 21 c.

Report. . . 17,770 f. 21 c.

	reis.		
— de Viseu. . . . .	283,420	1,771	37
— d'ÉVORA . . . . .	140,760	917	25
— de Beja . . . . .	75,440	471	50
— de Crato. . . . .	13,440	84	»
— d'Elvas . . . . .	118,560	741	»
— de Faro . . . . .	16,400	102	50
— de LISBONNE . . . . .	2,168,535	13,553	31
— de Guarda . . . . .	144,840	905	25
— de Lamego . . . . .	2,400	15	»
— de Leiria . . . . .	257,790	1,611	18
— de Thomar . . . . .	16,320	102	»

## ILES AÇORES.

Diocèse d'Angral . . . . 495,190 3,094 94

## ILE DE MADÈRE

Diocèse de Funchal. . . . 16,000 100 »

---

 41,239 51
 

---

## PRUSSE.

## GRAND DUCHÉ DE POSEN.

thalers sil pf.

Diocèse de POSEN

et GNESEN . . . . . 686 10 » 2,837 f. 95 c.

## PROVINCE DE PRUSSE.

Diocèse de Culm . . . . 2,483 3 6 9,358 05

— de Varmie . . . . . 1,155 16 7 4,333 32

---

 16,229 f. 32 c.
 

---

Report 16,229 32

## PROVINCE RHÉNAINE.

Diocèse de COLOGNE	22,253	1	9	83,448	96
— de Trèves	5,436	28	..	16,638	50

## SILÉSIE.

Diocèse de Breslau	6,065	8	4	22,290	54
— d'Olmütz (partie prussienne)	75	..	..	274	39
— de Prague (partie prussienne)	574	..	..	2,100	01

## WESTPHALIE.

Diocèse de Munster (1)	6,447	5	10	24,176	98
— de Paderborn	5,457	27	..	20,467	12
				<u>185,625</u>	<u>82</u>

## ETATS SARDES.

## DUCHÉ DE GÈNES.

Diocèse de GÈNES	62,317 f.	29 c.
— d'Albenga	4,703	36
— de Bobbio	1,565	75
Diocèse de Nice	5,519	50
— de Sarzane	1,983	91
— de Savone	2,395	89
— de Vintimille	4,612	16
	<u>83,077 f.</u>	<u>86 c.</u>

(1) 13,288 fr. 70 c., arrivés trop tard, seront portés au compte de 1893.

Report 83,077 f. 86 c.

## PIÉMONT.

Diocèse de TURIN. . . . .	61,000	30
— d'Acqui. . . . .	3,666	28
— d'Albe. . . . .	5,298	85
— d'Aoste. . . . .	6,200	»
— d'Asti. . . . .	3,232	»
— de Coni. . . . .	2,800	»
— de Fossano. . . . .	3,486	29
— d'Ivrée. . . . .	8,902	30
— de Mondovi. . . . .	9,636	58
— de Pignerol. . . . .	4,753	»
— de Saluces. . . . .	5,129	20
— de Suse. . . . .	1,592	85
— de VERCELL.. . . .	7,084	55
— d'Alexandrie.. . . .	2,330	»
— de Bielle. . . . .	5,000	»
— de Casal. . . . .	5,430	04
— de Novare. . . . .	7,150	»
— de Tortone. . . . .	9,999	»
— de Vigevano (1). . . . .	3,330	94

## SARDAIGNE.

Diocèse de CAGLIARI . . . . .	16,896	34
— d'ORISTANO. . . . .	176	75
— de SASSARI.. . . .	986	48
— d'Alghero.. . . .	150	»

---

 257,309 f. 61 c.

(1) Une somme de 600 fr. provenant de ce diocèse a été convertie en rente au profit de l'Oeuvre, suivant la recommandation expresse du donateur.

Report 257,309 f. 61 c.

## SAVOIE.

Diocèse de CHAMBÉRY. . . . .	11,519	30
— d'Annecy. . . . .	27,250	»
— de Moutiers. . . . .	6,475	»
— de Saint-Jean-de-Maurienne. . . . .	2,915	»
	<u>305,468</u>	<u>f. 91 c.</u>

## DEUX-SICILES.

## ROYAUME DE NAPLES.

	ducats	gr.	
Diocèse de NAPLES. . . . .	8,249	90	35,900 f. 67 c.
— de Pouzzoles. . . . .	100	»»	435 16
— de SORRENTO. . . . .	1,170	»»	5,091 42
— de Gaëte. . . . .	11	90	51 78
— de Sora. . . . .	140	»»	609 23
— de Sessa. . . . .	104	56	455 »
— de CAPOUE. . . . .	312	50	1,358 70
— d'Aversa. . . . .	100	»»	435 16
— d'Isernia. . . . .	27	70	120 54
— de Cava . . . . .	151	20	657 97
— de Nocera de Pa- gani . . . . .	240	»»	1,044 40
— de Melfi et Rapolla . . . . .	100	»»	435 16
— de CONZA et CAM- PAGNA . . . . .	150	»»	652 75
— de Conversano . . . . .	123	20	536 12
— de TRANI et NA- ZARETH. . . . .	78	04	339 60
			<u>48,123 06</u>

	Report ducata gr.	48,123 f. 66 c.
— de Monopoli. . .	73 67	320 69
— de Castellaneta . .	114 »	496 09
— de Lecce. . .	300 »	1,305 49
— d'Ugento . . .	41 »	178 42
— de Gallipoli . .	23 16	100 79
— de SANTA-SE- VERINA . . .	100 »	435 16
— d'Oppido . . .	177 »	770 24
— de Nicotera et Tro- pea. . . .	63 »	274 16
— de Mileto. . .	100 »	435 16
— d'Aquila . . .	264 20	1,149 71
— d'Aprutino et Teramo . . .	112 08	487 74
— d'Atri et Penne . .	30 »	130 55
— de Gerace . . .	120 »	522 20
— de Muro . . .	30 »	130 55
— de TARENTE . . .	46 91	204 14
— de Venosa . . .	50 »	217 58
— de Boiano . . .	44 »	191 47
— d'OTRANTE. . .	110 »	478 68
— de Sulmona et Valva . . . .	80 »	348 13
— de Monte-Cassino . .	90 »	391 65
— de Bisceglie . . .	100 »	435 16
— de Gravina, Mon- tepeloso et Al- tamura. . . .	340 »	1,479 56
— de CHIETI . . .	300 »	1,305 49
— de BRINDISI. . .	150 »	652 75
— de Montevergine . .	46 50	202 35

---

 60,767 f. 47 c.



Report

60,767 f. 47 c.

ducati gr.

Diocèse de Castellamare	275 » »	1,196	70
— de REGGIO . .	120 » »	522	20
— de San-Severo . .	100 » »	435	16
— de Catanzaro. . .	26 60	115	75
— de Marsi. . .	47 28	205	75
— d'ACERENZA et MATERA . .	106 60	463	89
— de LANCIANO . .	60 » »	261	10
— de Cassano . . .	20 » »	87	03
— de Capaccio . .	116 73	507	97

## SICILE.

Diocèse de PALERME .	2.118 41 5	8,826	74
— de MESSINE. . .	454 » » »	1,891	67
— de MONTRÉAL . .	585 40 »	2,439	17
— de Catane . . .	705 » » »	2,937	50
— de Mazzara . . .	668 01 »	2,783	38
— de Syracuse. . .	125 09 »	521	21
— de Girgenti . . .	710 05 »	2,958	54
— de Caltagirone . .	140' 80 5	586	69
— de Noto . . .	107 » » »	445	83
— de Caltanissetta. .	143 81 »	599	20
— de Trapani . . .	256 85 5	1,070	23
— de Cefalù. . .	129 10 »	537	92
— de Patti. . .	78 » » »	325	» »
— de Nicosia. . .	36 » » »	150	» »
— de Lipari. . .	27 » » »	112	50

---



---

 90,748 f. 60 c.

## SUISSE.

	francs suisses.		
Diocèse de Bâle. . .	12,395	55	17,707 f. 93 c.
— de Coire. . .	3,530	14	5,043 06
— de Côme (Tessin). . . .	2,000	»	2,857 14
— de Lausanne. . .	9,258	85	13,226 93
— de Saint-Gall. . .	3,254	23	4,648 90
— de Sion . . .	4,020	81	5,758 30
			<hr/>
			49,242 26
			<hr/> <hr/>

## TOSCANE.

	liv. tosc.	s.	d.	
Diocèse de FLORENCE.	19,598	10	»	16,462 f. 79 c.
— de Colle. . .	826	6	8	693 84
— de Fiezoie. . .	3,347	10	»	2,811 90
— de Pistoie. . .	2,540	»	»	2,133 60
— de Prato. . .	2,424	»	»	2,036 16
— de San-Miniato .	3,047	10	»	2,559 90
— de San-Sepolcro.	3,094	6	8	2,599 24
— de PISE. . . .	7,131	1	4	5,990 09
— de Livburne . .	3,800	»	»	3,192 »
— de Pontremoli. .	680	»	»	571 20
— de SIENNE. . .	2,679	6	8	2,250 63
— d'Arezzo. . . .	3,549	3	4	2,981 30
— de Chiusi. . . .	332	6	8	279 16
— de Cortone. . .	600	»	»	504 »
— de Grosseto . .	320	»	»	268 80
— de Massa et Populonia. . .	1,160	»	»	974 40
				<hr/>
				46,309 01

	Report			46,309 f. 01 c.	
	liv. 1000.	s.	d.		
Diocèse de Modigliana.	514	4	8	431	94
— de Montalcino. .	630	»	»	529	20
— de Monte - Pul- ciano. . . . .	366	13	4	308	»
— de Pescia. . . .	1,040	»	»	873	60
— de Pienza. . . .	146	13	3	123	20
— de Sovana. . . .	860	»	»	722	40
— de Volterra . . .	2,086	»	»	1,752	24
				<u>51,049</u>	<u>59</u>
De diverses contrées du nord de l'Europe (1). . . . .				<u>2,497</u>	<u>f. 82 c.</u>

(1) Dans cette somme se trouvent compris 267 fr. 74 c. , produit de la rente d'un capital de 8,000 fr. , provenant du diocèse de Varsovie . donné à l'OEuvre en 1843 , et dont il a été fait mention dans le compte de la présente année.

Nota, Il est arrivé de divers diocèses des sommes que la clôture de l'exercice n'a pas permis de comprendre dans les recettes de 1845. Ces sommes figureront au compte-rendu de 1846.

*La répartition des aumônes entre les diverses Missions ,  
pour 1845 , a été arrêtée dans l'ordre suivant :*

**MISSIONS D'EUROPE.**

A Mgr Carruthers , évêque , vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse). . . . .	32,025 f. » c.
A Mgr Scott , évêque , vicaire apostolique du district occidental (Ecosse). . . . .	50,000 »
A Mgr Kile, évêque, vicaire apos- tolique du district du Nord (Ecosse).	25,000 »
A Mgr Mostyn , évêque, vicaire apostolique du district du Nord (An- gleterre). . . . .	4,000 »
Au Vicariat apostolique de Lon- dres, pour la Mission de Jersey. . .	5,000 »
A Mgr Brown , évêque , vicaire apostolique du pays de Galles (An- gleterre). . . . .	15,000 »
Pour la Mission des Oblats de Marie immaculée en Cornouailles (Angleterre). . . . .	20,000 »
Pour la Mission des Rédempto- ristes en Cornouailles (Angleterre . .	2,500 »
A Mgr l'Evêque de Kerry (Irlande)	20,000 »
A Mgr Hugues , évêque , vicaire apostolique de Gibraltar . . . . .	15,000 »
Pour le diocèse de Lausanne et Genève. . . . .	71,000 »
	<hr/>
	259,525 »
	15.

Report	259,525 f. .. c.
A Mgr Salzmann, évêque de Bâle (Suisse). . . . .	5,500 ..
A Mgr Mirer, vicaire apostolique de Saint-Gall (Suisse). . . . .	2,000 ..
A Mgr Gaspard de Carl, évêque de Coire (Suisse). . . . .	8,000 ..
A Mgr l'Evêque de Bethléem, abbé de Saint-Maurice, pour l'Eglise ca- tholique d'Aigle (Suisse). . . . .	4,500 ..
Pour un établissement catholique en pays protestant, recommandé par l'Evêque. . . . .	20,000 ..
Pour diverses Missions du Nord de l'Europe. . . . .	152,628 02
A Mgr Paul Sardi, évêque, visi- teur apostolique de la Moldavie ( Mission des RR. PP. Mineurs Conventuels). . . . .	20,000 ..
A Mgr Molajoni, évêque, admi- nistrateur du vicariat apostolique de la Valachie et Bulgarie (Mission des RR. PP. Passionistes). . . . .	8,000 ..
A Mgr Topich, évêque d'Alessio Au même, pour le diocèse de Scopia. . . . .	3,030 .. 1,490 ..
A Mgr Severini, évêque de Sappa.	4,050 ..
A Mgr Pooten, évêque adminis- trateur du diocèse d'Antivari . . . . .	680 ..
A Mgr Labella, archevêque de Durazzo. . . . .	1,350 ..
A Mgr Guglielmi, évêque de " . . . . .	. . . . .
	490,753 f. 02 c.

	Report	490,753 f. 02 c.
Scutari. . . . .		4,380 "
A Mgr Guglielmi , pour le diocèse de Pulati. . . . .		2,020 "
Pour la Mission de la Compagnie de Jésus en Dalmatie. . . . .		3,500 "
Au Vicariat apostolique de Sophia (Mission des RR. PP. Capucins).		4,000 "
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Constantinople. . . . .		3,000 "
Pour la Mission des RR. PP. Dominicains à Constantinople. . . . .		10,000 "
A Mgr Hillereau , archevêque , vicaire apostolique de Constantinople. . . . .		31,000 "
A Mgr Marouchi , archevêque arménien catholique de Constantinople . . . . .		15,000 "
Mission des Lazaristes à Constantinople , collège , écoles des Frères , établissement des Sœurs de la Charité , et frais d'impression. . . . .		38,600 "
Mission des Méchitaristes à Constantinople . . . . .		3,000 "
A Mgr Blancis , évêque de Syra et déléгат apostolique pour la Grèce continentale. . . . .		22,000 "
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Paros. . . . .		1,500 "
A Mgr Castelli , archevêque de Naxie . . . . .		3,000 "
Pour la Mission des RR. PP. Ca-		

---

631,753 f. 02 c.

	<b>Report</b>	<b>631,753 f. 02 c.</b>
Capucins à Naxie. . . . .		1,200 "
A Mgr Zalomi, évêque de Tine. . .		3,000 "
Pour la Mission des RR. PP. Mi- neurs Réformés à Tine. . . . .		1,000 "
Pour les Missions de la Compa- gnie de Jésus à Tine et à Syra . . .		5,000 "
Pour la Mission des Lazaristes et l'établissement des Sœurs de la Cha- rité à Santorin. . . . .		6,000 "
A Mgr Nostrano, archevêque de Corfou. . . . .		3,000 "
Pour le diocèse de Zante et Céphalo- nie. . . . .		2,000 "
Pour les Missions des RR. PP. Capucins à Céphalonie et à Itha- que. . . . .		2,000 "
Pour la Mission des RR. PP. Ca- pucins à Candie. . . . .		2,500 "
Pour la Mission des RR. PP. Ca- pucins à la Canée. . . . .		3,000 "
		<hr/> <b>660,453 f. 02 c.</b> <hr/>

## MISSIONS D'ASIE.

A Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de l'Asie Mineure. . . . .		31,304 f. 35 c.
Mission des Lazaristes à Smyrne, écoles des Frères et établissement des Sœurs de la Charité. . . . .		14,700 "
A la même, pour le collège de la Propagande à Smyrne. . . . .		4,700 "
		<hr/> <b>50,704 f. 35 c.</b> <hr/>

	Report	50,704 f. 35 c.
Aux Lazaristes, pour être distribué par les mains des Soeurs de la Charité aux victimes de l'incendie de Smyrne. . . . .		15,055 »»
Aux mêmes, pour reconstruire à Smyrne la maison des Frères de la doctrine chrétienne, détruite par l'incendie. . . . .		20,000 »»
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Smyrne. . . . .		5,000 »»
A Mgr Justiniani, évêque de Scio. . . . .		3,500 »»
Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Mételin. . . . .		4,000 »»
Pour les Missions de l'île de Chypre. . . . .		12,000 »»
Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Rhodes. . . . .		2,000 »»
Pour la Mission des RR. PP. Capucins dans l'Anatolie. . . . .		8,000 »»
Au Révérendissime Custode de Jérusalem, pour la Mission de Terre-Sainte. . . . .		895 »»
A Mgr Villardell, archevêque, délégal apostolique au Liban, et pour les divers Rits Unis. . . . .		34,210 »»
Mission des RR. PP. Capucins en Syrie. . . . .		8,000 »»
Mission des RR. PP. Carmes en Syrie. . . . .		3,500 »»
Missions des Lazaristes à Alep, à		

---

 166,864 f. 35 c.



	Report	166,864 f. 35 c.
Damas, à Tripoli de Syrie, et col- lège d'Antoura. . . . .		10,000 ..
Mission de la Compagnie de Jé- sus en Syrie. . . . .		17,000 ..
A Mgr Trioche, évêque, délégal apostolique à Babylone, et pour les divers Rits Unis. . . . .		40,000 ..
Mission Arménienne en Perse. . .		2,000 ..
Mission des Lazaristes en Perse.		15,000 ..
Mission des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie. . . . .		10,000 ..
Mission des RR. PP. Carmes dans la Mésopotamie. . . . .		3,000 ..
Mission des RR. PP. Capucins dans la Mésopotamie. . . . .		12,000 ..
Mission des RR. PP. Servites en Arabie. . . . .		10,000 ..
A Mgr Borghi, évêque, vicaire apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins). . . . .		34,605 ..
A Mgr Carew, évêque, vicaire apostolique de Calcutta . . . . .		5,000 ..
A Mgr Fortini, évêque, vicaire apostolique de Bombay (Mission des RR. PP. Carmes). . . . .		12,000 ..
A Mgr Louis de Sainte-Thérèse, évêque, vicaire apostolique de Vé- rapolly (Malabar) (Mission des RR. PP. Carmes).		12,000 ..
Pour la Mission du Canara. . . . .		6,000 ..
A Mgr Bonnand, évêque, vicaire		

---

355,469 f. 35 c.

	Report	355, 469 f. 35 c.
0 " \	apostolique de Pondichéry (Coro- mandel) (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	57,335 " "
0 "	Mission de la Compagnie de Jésus au Maduré. . . . .	35,400 " "
"	A Mgr Fenelly, évêque, vicaire apostolique de Madras. . . . .	19,000 " "
"	Pour la Mission de Vizagapatam.	5,010 " "
"	A Mgr Ceretti, évêque, vicaire apostolique de Pégu et Ava (Mission des Oblats de la sainte Vierge). .	60,000 " "
"	A Mgr de Bési, évêque, vicaire apostolique du Quang-Tong, et ad- ministrateur de Nankin.. . . .	20,000 " "
"	A Mgr Rizzolati, évêque, vicaire apostolique du Hou-Quang (Mission des RR. PP. Mineurs Réformés. .	20,000 " "
"	Au Vicariat apostolique du Chen- Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins). . . . .	14,000 " "
"	A Mgr Alphonse-Marie de Donato, évêque, vicaire apostolique du Chen-Si (Mission des RR. PP. Mi- neurs Observantins). . . . .	16,000 " "
"	Préfecture apostolique et Procure des Missions Italiennes à Hong- Kong. . . . .	20,000 " "
"	A Mgr Pérocheau, évêque, vi- caire apostolique de Su-Tchuen (Congrégation des Missions étran- gères). . . . .	31,146 05

---

653,360 f. 40 c.

	Report	653,360 f. 40 c.
A Mgr Ponsot, évêque, vicaire apostolique du Yun-Nan en Chine (Congrégation des Missions étrangères). . . . .		15,584 51
Pour la Procure de la Congrégation des Missions étrangères à Macao		37,043 ..
A Mgr Carpena, évêque, vicaire apostolique du Fo-Kien (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . .		20,000 ..
Au Vicariat apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si (Missions des Lazaristes). . . . .		36,000 ..
A Mgr Baldus, évêque, vicaire apostolique du Ho-Nan (Mission des Lazaristes). . . . .		14,000 ..
Séminaire et Procure des Lazaristes à Macao, y compris les frais de voyage des Missionnaires destinés pour la Chine. . . . .		13,338 30
Mission de la Compagnie de Jésus en Chine. . . . .		40,000 ..
A Mgr Mouly, évêque, vicaire apostolique de la Tartarie Mongole (Mission des Lazaristes). . . . .		11,000 ..
A Mgr Verrolles, évêque, vicaire apostolique de la Manchourie (Congrégation des Missions étrangères) ..		16,312 65
A Mgr Ferréol, évêque, vicaire apostolique de la Corée (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	}	18,475 ..
Mission de Liéou-Tchou ( <i>Id.</i> ). . . . .		

---

 875,113 f. 86 c.

Report 875,113 f. 86 c.

A Mgr Hermosilla, évêque, vicaire apostolique du Tong-King oriental (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . . 25,000 »

A Mgr Retord, évêque, vicaire apostolique du Tong-King occidental (Congrégation des Missions étrangères). . . . . 32,705 »

A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale (Congrégation des Missions étrangères). . . . . 28,890 »

A Mgr Lefebvre, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale (Congrégation des Missions étrangères). . . . .

A Mgr Bouchot, vicaire apostolique de la presqu'île Malaise (Congrégation des Missions étrangères). . . . . 25,275 »

A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire apostolique de Siam (Congrégation des Missions étrangères). . . . . 22,895 »

Pour le Collège général de Pulo-Pinang (Congrégation des Missions étrangères). . . . . 26,000 »

---

**1,035,878 f. 86 c.**

---

#### MISSIONS D'AFRIQUE.

A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . . 28,000 f. » c.

<b>Report</b>	<b>28,000 f. » c.</b>
<b>Pour les établissements des orphelins et orphelines et autres œuvres et institutions dans le diocèse d'Alger . . . . .</b>	<b>71,029 20</b>
<b>Pour l'établissement des RR. PP. Trappistes dans le même diocèse .</b>	<b>12,000 »</b>
<b>A Mgr Fidèle de Ferrare, évêque, vicaire apostolique de Tunis (Mission des RR. PP. Capucins). .</b>	<b>8,000 »</b>
<b>Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Tripoli de Barbarie . . . . .</b>	<b>2,500 »</b>
<b>A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Égypte, et pour les divers Rits Unis. . . . .</b>	<b>40,000 »</b>
<b>Mission des Lazaristes à Alexandrie d'Égypte, y compris le solde des constructions de la maison des Frères de la doctrine chrétienne et de celle des Sœurs de la Charité .</b>	<b>55,000 »</b>
<b>Pour les Missions des RR. PP. Mineurs Réformés dans la Haute-Égypte. . . . .</b>	<b>6,000 »</b>
<b>Pour les Missions de la Congrégation de Saint-Lazare dans l'Abysinie et le Sennaar . . . . .</b>	<b>15,000 »</b>
<b>Pour la Mission de Madagascar .</b>	<b>20,000 »</b>
<b>A Mgr Allen Collier, évêque, vicaire apostolique de l'île Maurice.</b>	<b>22,000 »</b>
	<hr/>
	<b>279,529 20</b>

## MISSIONS D'AMÉRIQUE.

A Mgr Fleming , évêque , vicaire apostolique de Terre-Neuve . . .	10,000	»
A Mgr Provencher , évêque , vicaire apostolique de la Baie d'Hudson . . . . .	22,000	»
Pour la Mission des Oblats de Marie immaculée à la Baie d'Hudson.	10,000	»
Pour les Missions du Vicariat apostolique de la Nouvelle-Ecosse. . .	30,000	»
A Mgr Donald Mac-Donald, évêque de Charlotte-Town. . . . .	7,000	»
A Mgr Power, évêque de Toronto (Haut-Canada). . . . .	16,000	»
A Mgr Phelan , évêque administrateur de Kingston (Haut-Canada).	10,000	»
A Mgr Signay , archevêque de Québec (Bas-Canada) . . . . .	45,000	»
A Mgr Bourget, évêque de Montréal (Bas-Canada). . . . .	28,000	»
Pour la Mission des Oblats de Marie immaculée au Canada. . .	15,000	»
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus au Canada. . . . .	34,500	»
A Mgr Blanchet , évêque , vicaire apostolique de l'Orégon . . . . .	23,000	»
A Mgr Loras , évêque de Dubuque (Etats-Unis) . . . . .	30,000	»
A Mgr Lefèvre , évêque conducteur et administrateur du Détroit (Etats-Unis) . . . . .	30,000	»
	<hr/>	
	310,580	»

Report	310,580 f. » c.
A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati (Etats-Unis) . . . . .	16,000 »
A Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie (Etats-Unis) . . . . .	11,000 »
A Mgr O'Connor, évêque de Pittsburg (Etats-Unis) . . . . .	30,000 »
A Mgr Whelan, évêque de Richmond (Etats-Unis) . . . . .	20,000 »
A Mgr Hughes, évêque de New-Yorck (Etats-Unis) . . . . .	15,000 »
A Mgr Tyler, évêque d'Hartford (Etats-Unis) . . . . .	8,000 »
A Mgr Miles, évêque de Nashville (Etats-Unis) . . . . .	18,500 »
A Mgr Flaget, évêque de Louisville (Etats-Unis) . . . . .	30,950 »
A Mgr de la Hailandière, évêque de Vincennes . . . . .	65,000 »
A Mgr Kenrick, évêque de Saint-Louis (Etats-Unis) . . . . .	25,000 »
A Mgr Henni, évêque de Milwaukee (Etats-Unis) . . . . .	25,000 »
A Mgr Byrne, évêque de Little-Rock (Etats-Unis) . . . . .	18,000 »
A Mgr Quarter, évêque de Chicago (Etats-Unis) . . . . .	28,000 »
A Mgr Chanches, évêque de Natchez (Etats-Unis) . . . . .	20,500 »
A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans (Etats-Unis) . . . . .	25,050 »
A Mgr Portier, évêque de Mo-	
<hr/>	
	664,580 »

Report	664,580 f. » e.
Bile (Etats-Unis) . . . . .	30,000 »
A Mgr Reynolds , évêque de Charleston (Etats-Unis) . . . . .	40,000 »
Pour les Missions des Lazaristes aux Etats-Unis . . . . .	40,000 »
Pour les Missions de la Com- pagnie de Jésus au Missouri (Etats- Unis) . . . . .	13,000 »
Pour les Missions de la même Compagnie aux Montagnes Rocheu- ses (Etats-Unis) . . . . .	58,868 61.
Pour les Missions des RR. PP. Dominicains aux Etats-Unis. . . . .	11,000 »
A Mgr Odin, évêque, vicaire apo- stolique du Texas (Mission des La- zaristes) . . . . .	45,000 »
A Mgr Smith, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises . . . . .	30,000 »
A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque. . . . .	4,000 »
A Mgr Hynes, évêque adminis- trateur du Vicariat apostolique de la Guyane Britannique . . . . .	30,000 »
A Mgr Niewindt, évêque, vi- caire apostolique de Curaçao . . . . .	28,000 »
Pour la Mission de Surinam. . . . .	13,000 »
Pour les Missions de la Compa- gnie de Jésus dans l'Amérique du Sud. . . . .	15,000 »
	<hr/>
	1,022,448 61
	<hr/>



## MISSIONS DE L'Océanie.

A Mgr Grooff, évêque, vicaire apostolique de Batavia . . . . .	20,000	»
Pour le Vicariat apostolique de l'Océanie orientale ( Missions de la Congrégation de Picpus). . . . .	112,932	16
A Mgr Pompallier, évêque, vicaire apostolique de la Nouvelle-Zélande (Missions des RR. PP. Maristes) . . . . .	50,000	»
A Mgr Epalle, évêque, vicaire apostolique de la Mélanésie et Micronésie (Missions des RR. PP. Maristes) . . . . .	100,000	»
A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale (Missions des RR. PP. Maristes). . . . .	55,050	»
A Mgr Douarre, évêque, pour les Missions des RR. PP. Maristes dans la Nouvelle-Calédonie . . . . .	25,050	»
Pour la Procure de la même Congrégation à Sydney (Australie). . . . .	40,000	»
A Mgr Polding, archevêque de Sydney (Australie) . . . . .	10,000	»
A Mgr Humphry, évêque d'Adélaïde (Australie) . . . . .	10,100	»
A Mgr Brady, évêque de Perth (Australie) . . . . .	51,270	»
A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (Terre de Van-Diémen) . . . . .	6,000	»
	<hr/>	
	480,402	16
	<hr/>	

## MISSIONS DE LA CHINE.

---

*Lettre du P. Clavelin , Missionnaire de la Compagnie de Jésus en Chine, à un Père de la même Société.*

A bord du *Thomas-Crisp* , à douze lieues de Chang-hai,  
13 octobre 1844.

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Nous voici donc enfin au terme de nos désirs. Encore quelques heures , et nous sommes dans les bras de nos frères. Sur le point de terminer un voyage bien long et très-heureux , on sent tout naturellement ses pensées s'élever au ciel , en action de grâces de la protection constante dont il a bien voulu nous favoriser , puis redescendre et s'arrêter avec une délicieuse effusion , au souvenir des personnes qui nous l'ont obtenue par leurs prières.

« A peine sortis de *Hong-Kong* , nous avons eu vent contraire , puis un calme plat qui nous a retenus une semaine entière en vue de cette Ile. Nous avons alors recouru à nos armes ordinaires , aux neuvaines ; nous en avons commencé une en l'honneur de Notre-Dame des sept

douleurs ; mais ce fut d'abord sans succès. Il nous vint alors en pensée d'y ajouter les Litanies de saint Joseph , et , le jour même , nous obtenions la brise la plus favorable , comme si Marie eût voulu nous rappeler que des Missionnaires ne pouvaient entrer dans le céleste empire , que par la protection immédiate de celui qui en est le grand Patron. Le ciel devint superbe , et notre navire glissait sur une mer unie et tranquille , de manière à nous faire presque douter de son mouvement.

« Quand nous fûmes à la hauteur de Formose, la mousson contraire se déchaîna contre nous avec une rigueur étonnante. Ce jour-là même notre capitaine fit entrer son navire dans une espèce de rade , formée par le continent et quelques îles , pour le disposer à mieux soutenir l'action de ce vent malencontreux. Lorsque nous remîmes à la voile , il avait entièrement cessé. Cependant , comme nous étions très-chargés, le capitaine ne voulut pas s'exposer au gros temps de la pleine mer ; il prit le parti de longer la côte , à travers les innombrables îles , grandes et petites , qui bordent le littoral de la Chine. Ce genre de navigation était bien nouveau pour nous , accoutumés que nous étions aux allures et aux bordées grandioses de la *Sirène* , qui fuyait la terre comme son plus dangereux ennemi. De plus , comme le vent, quoique faible, nous était le plus souvent contraire , et que le temps a été constamment beau , nous avons eu tout le loisir de considérer à notre aise les rivages de l'empire chinois. Nous en approchions assez près pour pouvoir en apprécier la végétation et les productions variées. Nous avons passé devant plusieurs villes et nombre de villages, et le plus souvent nous étions entourés d'une foule considérable de barques de pêcheurs : nous en avons compté une fois jusqu'à cent cinquante. Rien n'est plus simple

que la vie de cette population flottante : du riz , du poisson et de l'eau , voilà sa nourriture ; le fond de la ,  
 ,barque lui sert de lit ; le bambou fait à lui seul presque tous les frais du mobilier : le mât , la voile , le vase pour vider le canot , les tasses à boire , la boîte qui renferme les instruments propres à allumer le feu , le soufflet même , tout est de bambou. Nous avons aussi jeté l'ancre plusieurs fois pour renouveler nos provisions. Libre alors à chacun de descendre à terre et de s'y promener en toute sûreté. Nombre de Chinois sont venus à notre bord , pour voir un vaisseau européen , et vendre les produits de leur culture ; tous nous ont paru d'une bonne pâte d'homme , si l'on peut s'exprimer ainsi , et d'une grande gaieté.

« Nous avons pu ainsi nous former une idée assez juste de plus de trois cents lieues du littoral chinois. C'est une chaîne continuelle de montagnes élevées ; rarement on aperçoit des terres basses qui permettent à l'œil de pénétrer dans l'intérieur. Ces montagnes , comme les îles , sont en général un peu desséchées , rocaillenses ; et presque entièrement dépouillées d'arbres et d'arbrisseaux : je n'ai pas encore vu une seule forêt. Mais en revanche , les terres sont parfaitement cultivées , vu la nature du terrain.

« Comme vous le voyez , ce mode de navigation n'était pas sans quelque charme ; mais , comme tous les autres , il avait aussi ses inconvénients. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 octobre , le vent étant très-faible , on jeta l'ancre pour n'être pas emporté par les courants. Le lendemain , quand nous voulûmes partir , notre navire resta immobile ; il était embourbé au point de ne caler plus que six à sept pieds d'eau , lui qui en demande treize. Heureusement la marée haute nous remit à flot , et , après

avoir labouré la vase pendant près d'une heure , nous pûmes enfin gagner une mer plus profonde. Au milieu de ces dangers , la confiance en la divine Providence ne nous a jamais manqué , et la gaieté n'a pas cessé un instant de régner dans notre petite république.

« C'est ainsi , mon R. Père , qu'en allant à petites journées , nous avons fini par arriver à *Chusan* , le 8 octobre. Nous avons mis vingt-sept jours pour faire deux cent quatre-vingts lieues. C'est un peu long ; et cependant , nos Pères qui nous ont précédés , trouveront , j'en suis sûr , que nous avons été fort heureux , eux qui ont employé deux mois à faire le même trajet , avec la perspective plusieurs fois renouvelée d'un naufrage assez prochain.

« Pendant quarante-huit heures passées à *Chusan* , nous eûmes le loisir de visiter *Ting-hac* , la ville capitale , et ses environs. *Chusan* est comme la reine de l'Archipel qui porte ce nom. C'est vraiment une des clefs de la Chine. Mâtres de ce point , les Anglais peuvent , dans un jour ou deux , s'emparer avec la plus grande facilité des conduits alimentaires de l'empire , et l'affamer en quelques mois , sans qu'il soit nécessaire de recourir aux armes. Son port est vaste , profond , bien abrité ; les vaisseaux peuvent y mouiller à quelques minutes du rivage. La plaine est très-bien cultivée , et la fertilité du sol répond aux soins qu'on lui prodigue. Le riz donne jusqu'à trois récoltes par an. Cependant , comme la culture , celle des patates douces surtout , a envahi jusqu'aux sommets des montagnes , les terres sont toutes déboisées , et l'aspect de l'ensemble est très-peu pittoresque. Il y manque cet agrément , ce charme que donnent les bosquets , les forêts , les haies vives et les belles

rivières. A *Chusan* l'agréable a été presque entièrement sacrifié à l'utile : aussi, ceux qui ne visent qu'au positif, ne tarissent pas en louanges sur la richesse et la fécondité de l'île.

« *Ting-hac*, la ville proprement dite de *Chusan*, est assise à une demi-lieue du rivage, et occupe le fond de la petite plaine dont je vous ai parlé. Sa population actuelle peut être encore de quarante mille habitants, quoique pendant la guerre elle ait perdu deux grands quartiers, celui des mandarins et celui des magasins publics. L'un et l'autre ont été détruits de fond en comble. L'enceinte des anciens murs de la ville existe encore, moins ce que les Anglais ont abattu pour avoir les matériaux nécessaires à leurs établissements militaires. Les maisons chinoises sont peu élevées; les rues, en général mal percées, mal pavées, sont de plus encombrées et envahies par les avant-magasins qui les bordent de chaque côté. Nous sommes entrés dans les principales boutiques : on nous a toujours fort bien reçus; partout on nous appelait *Foulomcis*, *Français*; et les Français ici, comme partout ailleurs en Chine, à ce qu'il paraît, sont très-aimés. On peut dire d'une ville chinoise : qui a vu une rue, les a vues toutes, tant elles se ressemblent.

« Ce qui nous a le plus frappés à *Ting hac*, c'est l'ancienne pagode, aujourd'hui convertie en caserne pour les soldats anglais. Elle se compose de plusieurs corps de bâtiments. Dans le premier, qui sert pour ainsi dire de vestibule, se voit tout en entrant, sur une espèce d'estrade et enfoncée dans une niche, une idole de Bouddha, sans doute pour donner un avant-goût de dévotion envers ce Dieu, qui est le plus révééré des bonzes et du peuple; c'est aussi le principal personnage de ce temple. De chaque côté du vestibule, à droite et à gauche de Bouddha,

se trouvent deux autres statues , les plus énormes que j'aie jamais vues. Elles occupent en largeur un espace de plus de vingt pieds , et en hauteur chacune d'elles atteint au moins une égale dimension. Ces divinités chinoises ont des têtes à la Gargantua , des yeux qui sortent de leur orbite , une figure enluminée , un rire bête et respirant tout autre chose que la vertu : on dirait un Bacchus sur le tonneau qu'il vient de vider , et leurs ventres pourraient au besoin servir de greniers publics. Tout est bien doré, et cependant d'une laideur à mettre en fuite les spectateurs. C'est vraiment le chef-d'œuvre du diable de pouvoir se faire adorer sous des figures aussi horribles.

« Mais ce n'est là que le vestibule ; traversons la cour qui nous sépare du temple proprement dit , et entrons dans le sanctuaire. Voyez-vous au milieu de cette vaste salle , sous ce baldaquin élançé , à colonnes et à jour , ces trois énormes et gigantesques statues ? C'est, dit-on , la trinité de Bouddha. Celui-ci occupe le fond de la scène , le dos enfoncé dans une espèce d'écaille de poisson ; vous le reconnaissez toujours à son gros ventre et au cachet qu'il porte sur le front. Les deux autres idoles sont dans la même attitude, et n'ont pas de caractère distinctif. Entre elles et Bouddha , un peu plus bas cependant , et dans des proportions moins grandioses , se trouvent deux diables destinés à les défendre contre leurs ennemis. Mais si ces dieux peuvent être défendus , ils le seront surtout par ces deux autres personnages dont ils sont flanqués à droite et à gauche : ils sont assis dans une espèce de rose ou d'œillet , planté sur le dos , l'un d'un éléphant , et l'autre d'un gros monstre que je n'ai pu reconnaître.

« Tournez autour de ce monument qu'on pourrait ap-

peler le maître-autel de la pagode, et voyez comment l'idolâtrie a singé le Christianisme. Examinez cette belle niche qui s'élance à plus de vingt pieds; considérez la statue de cette femme qui l'occupe : elle est debout, les pieds sur un animal, entouré d'une vingtaine d'esprits célestes. Comme ce demi-jour qui vient d'en haut fait bien sur ces peintures ! quelle lumière mystérieuse il répand sur tout cet ensemble ! Sur le devant et plus bas, s'élève l'autel, que parent de chaque côté deux petites niches portatives, comme nous en avons pour nos Saints ; au milieu est la pierre du sacrifice. Ne dirait-on pas que nous sommes devant un autel dédié à notre Vierge immaculée, par exemple, dans la nouvelle chapelle de l'église de St.-Sulpice à Paris ? Mais hélas ! au lieu de Marie, c'est la déesse de la mer, debout sur un dauphin, et escortée d'une troupe de petits diables.... Tous les Européens ont admiré ce monument, et il n'en est aucun à qui cette vue n'ait rappelé les sanctuaires que le Christianisme élève en l'honneur de la Mère de Dieu.

« A droite et à gauche de cette immense salle, sont rangés les simulacres de vingt-six dieux différents, tous avec une position et un accoutrement particulier. C'est le polythéisme chinois en action. Le fond de l'enceinte est occupé par dix-huit autres statues, représentant les sages et les savants du céleste empire. Ces statues qui ont toutes de huit à dix pieds de haut, sont fort bien dorées ; au reste, sous le rapport de l'art, elles sont absolument nulles, et ne rivalisent entre elles qu'en disproportions choquantes ; c'est à qui fera les plus vilaines grimaces, présentera le plus gros ventre et roulera des yeux plus bagards. Mais malheur est arrivé à celles qui ont, par quelque prééminence singulière, attiré l'attention des Anglais : les soldats se sont amusés à les mutiler ; l'un



faisait sauter le nez à celui-ci , l'autre les cornes à celui-là , un troisième s'attaquait aux dents ; c'est ainsi que le pauvre Bouddha a perdu toutes les siennes. Ce temple a aussi sa tour ; son bourdon qui donnait autrefois le signal de la prière , est remarquable par sa grandeur , par la finesse de son grain , par la perfection des caractères de l'inscription qu'il porte ; et si son bord , au lieu d'être denté, était uni et horizontal, il ressemblerait assez aux cloches de nos églises d'Europe. Quant au logement des bonzes, il n'y a rien qui soit digne de fixer l'attention.

« En quittant cette pagode , nous montâmes sur une colline qui est dans l'enceinte des murs , et d'où la vue s'étend sur toute la cité , sur le port et les alentours. C'est en escaladant cette hauteur que les Anglais se sont rendus maîtres de la ville , au début de la seconde guerre. Lorsqu'à la suite d'une première trêve , qui fut bientôt violée, les forces britanniques évacuèrent *Ting-hae*, les Chinois, pour se mettre à l'abri d'une nouvelle invasion , se hâtèrent d'élever une forte digue à l'endroit où les Européens étaient naguère descendus, et ils l'armèrent de cinquante pièces de canons. Les Anglais, en effet, ne tardèrent pas à revenir ; mais voyant le lieu de leur premier débarquement fortifié par l'ennemi , ils tournèrent tout simplement la position ; un de leurs régiments attaqua la ville sur un point opposé , et y entra après une courte résistance , au grand étonnement des Chinois qui disaient : « Ces barbares sont des sorciers ; « nous avons bien fortifié cet endroit , et au lieu de « venir contre nos canons , ils sont allés prendre la « ville par un autre côté, laissé presque sans défense. » Voilà qui doit vous donner une haute idée de la science militaire de ces Chinois. Ils ne connaissaient pas non plus l'usage de la bombe. La première fois que les An-

glais leur en lancèrent quelques-unes , voyant qu'elles ne venaient pas droit comme un boulet , mais qu'elles tombaient d'en haut , ils se contentaient de s'écarter pour leur faire place, puis se précipitaient sur elles pour examiner un projectile si pacifique au premier abord. Jugez de leur étonnement et de leur épouvante au moment de l'explosion.

« Nous sortîmes aussi dans la campagne pour voir de près la culture du riz. A une petite lieue de *Ting-hac* , nous trouvâmes une pagode agréablement placée au milieu des bosquets : c'est un pèlerinage très en vogue ; les dames chinoises ne manquent pas d'y aller plusieurs fois dans le cours de l'année , et elles y laissent de riches présents. Là encore sont des statues de Bouddha et compagnie , à grosses têtes et à gros ventres. Nous eûmes beau demander le bonze , il ne voulut pas se montrer ; ce qui ne nous empêcha pas de parcourir le temple , en ouvrant nous-mêmes toutes les portes et les sanctuaires. Pour se rendre à cette pagode , on traverse un grand nombre de tombeaux , une vraie nécropole ; car ces tombes couvrent les collines environnantes sur un espace de trois ou quatre lieues carrées. A part quelques monuments de mandarins , les autres sépultures ne sont que des amas de terre voués à l'abandon ; on voit beaucoup de cercueils en bois , qui contiennent encore les cadavres à moitié découverts ; les chrétiens seuls les enterrent dans des fosses.

« Si *Chusan* réunit tant d'avantages , on a vraiment raison de s'étonner que les Anglais ne l'aient pas préféré à *Hong-Kong* , où ils sont décimés par les fièvres du pays. C'est qu'ils ont aussi perdu beaucoup de monde ici dans les premiers temps de l'occupation : leur tort , à ce qu'il paraît , est de n'avoir pas observé que ces pertes pro-

venaient de causes accidentelles , et non du climat comme à *Hong-Kong*. Aussi , maintenant que la salubrité de *Chusan* est parfaitement constatée , les autorités anglaises regrettent beaucoup cette île ; quelques-uns même pensent que leur intention est de s'y maintenir, et de ne point quitter une position aussi favorable. D'après les traités , *Chusan* doit être rendu au commencement de 1846 , si les frais de la guerre sont payés à cette époque, et ils le seront sans aucun doute , puisqu'aujourd'hui ils le sont presque entièrement.

« Et la Religion catholique , où en est-elle à *Chusan*? Il y a deux Missionnaires lazariques : l'un Européen , M. Danicourt , a fixé sa demeure au milieu des Français près du port ; l'autre , Chinois de naissance , réside à *Ting-hac* , où il travaille à former une chrétienté ; mais ses compatriotes se montrent peu disposés à embrasser la foi ; on n'en compte pas plus de vingt qui se soient fait baptiser.

« Les forces britanniques dans cette île peuvent monter à douze cents hommes , dont deux cents , Indiens d'origine , sont païens ou mahométans. Durant la guerre , ces soldats noirs se sont portés à de tels excès qu'il en est résulté au fond des cœurs , surtout dans la classe qui n'est pas commerçante , une aversion profonde pour le nom anglais, un ressentiment qui n'attend peut-être que l'occasion d'éclater. Le gouvernement chinois qui connaît sa faiblesse , prend les mesures les plus énergiques pour comprimer les élans de cette haine. Ainsi , ceux qui ont brûlé les factoreries anglaises à Canton , ont été condamnés à être attachés à un pieu sur une place de cette ville , et à mourir de faim. La sentence a été exécutée. D'autres avaient massacré un équipage anglais ,

naufagé sur les côtes ; on les a amenés à Macao , attachés avec des cordes qui leur traversaient les mains ; puis , conduits à Canton , ils ont été exécutés publiquement. Il n'y a pas longtemps que trois bâtiments de la même nation , ayant échoué sur les écueils de l'île Formose , les marins qui les montaient , environ deux cents hommes , ont été égorgés. On attend encore le châtement de cette barbarie. La cour de Pékin s'en occupe , et comme les Chinois savent au moins proportionner la peine au crime , on espère qu'après une punition éclatante , cette île cessera d'être inhospitalière ; les étrangers pourront y aborder , et avec eux la lumière de l'Évangile. Déjà la sacrée Congrégation a offert cet apostolat aux prêtres des Missions étrangères , et l'un d'eux , M. Barantin , est resté l'année dernière sur le continent en face de cette île , pendant près de quatre mois , cherchant par tous les moyens à y pénétrer ; mais il n'a jamais pu trouver un seul Chinois qui voulût le suivre , ou même le jeter sur les côtes , tant le danger est évident.

« On nous avait dit en France que les femmes chinoises ne paraissaient pas dans les rues. A *Chusan* , au moins , il est loin d'en être ainsi. On en voit un très-grand nombre , et toutes avec leurs pieds extrêmement petits. Ce qu'il y a de mieux en elles , c'est la modestie de leur habillement ; elles sont vraiment admirables sous ce rapport , surtout celles qui semblent appartenir à un rang plus élevé.

« Comme Paris et nos villes d'Europe , *Ting-hac* a aussi ses fashionables. Je me plaisais déjà , à *Hong-kong* , à les voir se promener plusieurs ensemble dans le quartier le plus fréquenté , avec leurs souliers-sabots retroussés , leur pantalon de soie lustrée et brune , tranchant

sur leurs beaux bas blancs à couture, et leur vert pale-  
tot qui venait s'agrafer avec grâce sur l'épaule droite.  
Ils ont la tête et la barbe bien rasées ; leur queue, pei-  
gnée et tressée avec le plus grand soin, gesticule der-  
rière eux ou se repose négligemment sur leurs épaules,  
tandis que le cordon de soie, qui la termine en l'allon-  
geant, vient battre sur leur poitrine. Leurs mains sont  
ornées de quelques ongles d'un pouce de longueur ;  
l'une est armée d'une légère badine ou du parapluie,  
et l'autre de l'éventail pour se rafraîchir le visage ou le  
protéger contre les ardeurs du soleil. C'est dans ce dernier  
cas, surtout, que la pose du fashionable est à peindre ;  
sa tête est découverte, sa figure s'épanouit, ses maniè-  
res sont dégagées ; on sent que, s'il cherche à voir, il  
aspire bien davantage à être vu. Au moins ces dandys  
sont-ils d'une propreté remarquable, qualité qu'on ai-  
merait à rencontrer plus souvent parmi les Chinois.

• On espère beaucoup de notre ambassade, et tous  
les Missionnaires sont persuadés qu'il n'y a qu'à deman-  
der la liberté des cultes pour l'obtenir (1). Si les Anglais  
ne l'ont pas fait, c'est qu'ils n'y ont pas pensé, et ce qui le  
prouve, c'est l'article qu'ils ont fait insérer dans le traité  
supplémentaire, article où il est stipulé que les Chinois  
ne doivent plus mettre à mort les Missionnaires européens.

• En retour de cette grande facilité à tout accorder,  
les autorités chinoises n'exigent qu'une seule chose des  
négociateurs, c'est qu'ils n'aillent pas à Pékin. De là  
mille suppositions, mille conjectures. Les uns disent que

---

(1) Nos lecteurs savent que cette liberté a été en effet demandée et  
obtenue ; l'édit impérial qui l'accorde, est postérieur de deux mois à la  
date de cette lettre.

l'empereur est fou , et qu'on ne veut pas que l'univers en soit instruit. D'autres soutiennent que ce prince ne sait encore rien de la guerre qui a eu lieu avec les Anglais, ni de la présence de ceux-ci dans son empire. Ils ajoutent qu'étranger à l'administration de ses États, il la laisse tout entière entre les mains de quelques premiers ministres.

« Nous avons quitté *Chusan* le 10 octobre, et nous allons bientôt mouiller à *Woo-sung*, entrepôt des marchandises anglaises, placé à l'embouchure du fleuve sur lequel est bâti *Chang-hai*, à dix ou quiaze milles dans l'intérieur. Notre capitaine doit y déposer une vingtaine de caisses d'opium; il n'est pas permis d'en porter à *Chang-hai*.

« Vous avez déjà beaucoup entendu parler de la funeste passion qu'ont les Chinois de fumer l'opium; elle sera la ruine du céleste empire. D'abord, elle finira par épuiser son numéraire. On ne peut apprécier les sommes qu'elle fait passer dans les coffres anglais. La maison *Matheson* occupe, à elle seule, trente navires à ce commerce; et une caisse d'opium, qui peut avoir deux pieds carrés, se vend maintenant deux mille piastres. Mais cette perte d'argent est bien peu de chose si on la compare à celle que fait éprouver au moral de l'homme l'usage de ce poison. Le fumeur d'opium insère dans sa pipe une petite boule de cette drogue, grosse comme une tête d'épingle; puis, couché sur sa natte, il approche sa pipe, ainsi préparée, d'une lampe allumée près de lui; il en tire deux ou trois bouffées et en savoure la douceur. Une sorte de langueur s'insinue dans ses membres, et voilà toute sa félicité. Mais bientôt les sens s'émoussent; on ne sent plus rien, sinon le besoin physique comme d'une faim qu'il faut rassasier. C'est une prostration de forces

qui s'étend jusque sur le moral, au point qu'au bout de quatre ans au plus, un fumeur habituel devient inhabile à remplir toute charge, à continuer même son négoce. Il ne tarde pas à faire des pertes, il se ruine, devient crapuleux, brigand, et meurt d'une manière digne de ces titres. L'usage de l'opium abrutit dans toute la force du mot; aussi les marchands eux-mêmes regardent-ils ce commerce comme infâme; mais l'immense gain qu'il procure fait passer pardessus toutes ces considérations.

« L'Angleterre qui fait ce trafic, prospérera-t-elle toujours? Dieu le sait. Toutefois il est certain qu'elle est entre ses mains un moyen puissant de propager la vraie Religion. Espérons qu'elle le sera encore pour d'autres pays, comme elle l'est maintenant pour la Chine. Déjà les nouveaux comptoirs regorgent de ses marchandises, de son grain, de ses toiles, de son coton, de ses fers, etc., etc.; et le commerce réclame de nouveaux débouchés. C'est sur le Japon, dit-on, que plusieurs maisons commerçantes ont les yeux tournés. Le navire le *Morisson* a été envoyé par l'une d'elles pour explorer ce pays. Après avoir touché aux îles *Lieou-chicou*, il est entré dans un des ports du Japon, mais sans pouvoir communiquer avec la terre. Des forts on a tiré sur lui quelques coups de canons, et très-maladroitement, puisque pas un seul boulet n'a porté. Cela fait penser qu'il pourrait bien en être des forces militaires si vantées du Japon, comme de celles de la Chine, et qu'une frégate bien résolue l'aurait bientôt forcé à cesser d'être persécuteur. On assure qu'un brick du gouvernement est encore sur les côtes de cet archipel cherchant à se faire attaquer, mais sans donner de justes motifs; c'est afin d'en avoir ensuite pour aller, avec des forces respectables, demander aux Japonais raison de

cette agression , de cette violation du droit des gens. M. l'amiral Cécile, à qui les Chinois ont donné le beau surnom d'*homme vrai*, brûle d'envie d'aller canonner le Japon avant de retourner en France.

« Que Dieu daigne jeter un regard de miséricorde sur ces îles infidèles ! Le sang des martyrs, dont elles ont été inondées , sera une deuxième fois , nous l'espérons , la semence de nouveaux chrétiens. Nous pouvons par nos prières hâter cet heureux temps , qui ne paraît pas, du reste, fort éloigné, où il sera donné à quelques membres de la Compagnie d'aller encore planter la croix sur cette terre si chère à saint François Xavier.

« 14 octobre. — Nous voici arrivés à *Woo-sung*, et nous avons déjà levé l'ancre pour nous diriger sur *Changhai*. De notre navire, nous avons aperçu ce matin , pour la première fois, les rivages de notre chère Mission. Ce ne sont plus de hautes montagnes, comme avant d'arriver à *Chusan*; ce sont, au contraire, des terres extrêmement basses et qu'on ne voit, pour ainsi dire, que quand on est dessus. Nous avons mouillé ici au milieu d'une dizaine de bâtiments européens, presque tous chargés d'opium. Quand je vois le zèle que ces empoisonneurs déploient pour se procurer quelques richesses périssables, les dangers auxquels ils s'exposent, les privations auxquelles ils se soumettent, je me dis intérieurement, en pensant au honneur de notre vocation : *Le Seigneur n'a pas fait cette faveur à tous*. Aussi pour témoigner à Dieu notre reconnaissance, nous sentons que c'est bien peu de souffrir pour lui ce que tant d'autres endurent pour le démon ; et cependant ce Dieu est si bon qu'il veut s'en contenter, qu'il nous promet même, si nous le faisons , un bonheur sans fin.



« 18 octobre. — Je reprends ma lettre, que je n'ai pu vous envoyer de *Chang-hai*, et je vais continuer, mon R. Père, à causer encore un peu avec vous ; je veux vous conduire dans notre petit séminaire où nous sommes tous réunis en ce moment.

« Quand nous mouillâmes devant *Chang-hai*, le 15 octobre, il était nuit. Pensant bien que nos Pères étaient aux aguets pour connaître notre arrivée, nous attendîmes tranquillement qu'une barque vint nous chercher de leur part. Le consul, qui nous est tout dévoué, donna aussitôt avis de notre présence à Mgr de Bési, et, à trois heures du matin, une barque mystérieuse vint s'accoler tout doucement à notre navire ; un Chinois nous remit une lettre du P. Estève, qui nous disait de venir tout de suite le rejoindre, et de nous abandonner avec confiance entre les mains des chrétiens qu'il nous envoyait. Comme nous étions restés habillés, nous ne fîmes presque qu'un saut de notre lit dans la barque. Après avoir remonté le fleuve l'espace d'une demi-lieue, elle nous déposa tranquillement sur le rivage, à trois ou quatre minutes de la demeure de Mgr le Vicaire apostolique.

« En foulant enfin le sol de notre Mission, comme les noms de Jésus et de Marie venaient vite, et pour ainsi dire d'eux-mêmes, se placer sur nos lèvres ! Un instant après, nous avions le plaisir, je ne dis pas d'embrasser le P. Estève, car c'est un plaisir prohibé devant les Chinois, mais bien de le voir, d'être près d'un frère, et de lui faire toutes les questions que vous auriez faites vous-même en pareille circonstance.

« Toutes nos Messes, comme vous le pensez bien, mon R. P., furent dites en action de grâces. Après le déjeuner, il fallut procéder à notre nouvelle toilette, car

nous étions descendus avec nos habits européens. Le gros couteau-rasoir chinois eut bientôt fait tomber nos perruques de barbares, et nos chrétiens riaient de bon cœur à la vue des ravages qu'ils faisaient sur nos têtes. Ils n'ont presque laissé d'intact que la place de la ténure, et c'est à ce toupet qu'ils ont attaché, tant bien que mal, une queue de trois à quatre pieds de longueur. Pour compléter la métamorphose, une camisole blanche, une culotte de même couleur, dont les extrémités entrent dans de grands bas à couture, remplacèrent redingote, gilet, pantalon, etc.; mais ce n'est là que l'habillement de dessous. Nous mîmes ensuite une grande robe de toile mince, couleur nankin, d'une coupe et d'une taille qui rappelle assez bien l'habit de la Compagnie, et par-dessus encore, un beau camail à manches, de drap bleu. Aux pieds des souliers-sabots retroussés, une calotte noire sur la tête, ou, dans les grandes circonstances, un vrai bonnet chinois. Voilà notre vêtement complet. Je fus exécuté le premier, et quand je reparus aux yeux de nos Pères, ils ne me reconnurent pas, tant j'avais l'air chinois. Nos chrétiens le disent eux-mêmes, et ils ajoutent que j'ai beaucoup gagné à changer de costume. Je n'ai pas de peine à le croire. Si ce n'étaient ces souliers qui me blessent un peu les pieds, mon nouvel accoutrement me plairait beaucoup, et je suis même tout fier de sentir cette queue d'un autre gesticuler sur mes épaules; tant il est vrai, mon R. P., que le bon Dieu sait tout adoucir!

« Vers midi, je me suis mis en route avec les PP. Languillat et Raffin, pour aller à *Wam-dam*, au petit séminaire de la Mission, voir M<sup>gr</sup> et les PP. Gotteland et Brueyre. Grâce à une marée contraire, nous n'arrivâmes qu'à trois heures du matin; il n'y avait cependant

qu'une distance de trois à quatre lieues. Vous vous imaginez comment nous fûmes reçus par le bon P. Bruyre. Il nous conduisit auprès du P. Gotteland, qui était bien mal. La nouvelle de notre arrivée et notre présence lui firent un peu de bien. Sa maladie est une fièvre typhoïde; elle va son cours, on espère encore le sauver. Toute la faculté chinoise, païenne et chrétienne, a été convoquée par Mgr et par les fidèles pour venir à son secours, et le frère Sinequet est arrivé bien à propos pour exercer auprès de lui ses fonctions d'infirmier. La mort du P. Gotteland serait une perte accablante pour la Mission. Tous les chrétiens sont remplis de tendresse et de vénération pour lui; les prêtres du pays, Lazaristes ou autres, lui ont donné toute leur confiance; Mgr de Bési l'aime comme un frère. A la nouvelle de sa maladie, il s'est hâté d'accourir pour lui prodiguer ses soins. Après l'avoir administré, il a ordonné un triduum de prières pour obtenir du ciel sa guérison, et pendant ces trois jours, on a donné la bénédiction du Saint-Sacrement. J'ai pu assister à un de ces saluts, et j'ai été bien édifié de la piété et du maintien de ces bons Chinois. A chaque instant, ils viennent demander des nouvelles de notre cher malade. Quand nous entrâmes auprès du P. Gotteland, Mgr de Bési n'y était plus; sur la nouvelle de notre arrivée, il avait regagné en toute hâte sa maison, pour nous recevoir et faire débarquer nos effets laissés sur le navire.

« Nous le vîmes enfin hier au soir. Ce Prélat nous a tous charmés par sa bonté et ses manières; il est fort instruit, d'une piété et d'un zèle admirables, et il est parfaitement bien avec les autorités anglaises, qui lui rendent mille services. Etant un jour allé sur un de leurs bâtiments de guerre, il y fut l'objet des attentions les plus délicates. Les officiers lui offrirent un dîner servi

tout en maigre, bien que ce fût un mardi ; — ils pensaient que les Évêques faisaient toujours abstinence, — et ils n'appelèrent à prendre soin du Prélat que des matelots ou soldats catholiques. Vous voyez que sous plus d'un rapport notre sort est digne d'envie.

« Nous venons d'examiner le petit séminaire de la Mission, dirigé par le P. Brueyre ; il compte trente-six élèves, dont les plus savants pourraient être admis en sixième. Ces jeunes Chinois sont bien dégourdis et fort gais. Nous avons été très-satisfaits de notre visite. Dans une autre lettre, je vous parlerai plus au long de cet établissement, de la maison de Monseigneur et de la nôtre. Qu'il me suffise aujourd'hui de vous dire que tout ici n'est pas aussi étrange et aussi éloigné de nos usages qu'on le pense ordinairement en France.

« Le pays paraît beau et riche, mais il est trop plat. Les canaux qui le traversent en tous sens pour alimenter les rizières, sont une source presque continuelle de fièvres, qui sévissent contre les habitants indigènes eux-mêmes, à plus forte raison contre les étrangers.

« Et quel danger court-on en Chine? demandez-vous. Dans notre province presque point. Le mandarin sait fort bien qu'il y a des Européens dans son gouvernement, il l'a dit aux Anglais ; mais il ferme entièrement les yeux. Dieu veuille qu'il ne soit pas changé, ou que ses successeurs lui ressemblent ! Mgr de Bési est connu comme Européen dans toute la ville et ses environs. On commence ici à s'habituer à voir des étrangers avec leurs costumes, grâce au goût des Anglais pour la chasse, qui les emporte souvent à plusieurs lieues de *Chang-hai*, sans crainte qu'il leur en mésarrive. Pour nous, nous ne sortons pas trop à découvert, nous allons en barge ;

cependant le trajet du canot à la maison où l'on va , se fait à pied pendant le jour comme pendant la nuit , au milieu même des paysans chrétiens ou païens. On ne laisse pas , toutefois , que de prendre des précautions , et c'est pour cela que nous avons été introduits pendant la nuit. La nouvelle position que la guerre a faite en Chine aux Européens , et par contre-coup aux néophytes , est déjà très-avantageuse , et on a les espérances les mieux fondées qu'elle ira toujours en s'améliorant ; mais enfin , il n'y a encore rien de tout à fait stable. Il est même vrai que dans les provinces les plus éloignées des côtes , les Missionnaires , en plusieurs endroits , sont en butte à d'incessantes tracasseries. Nulle persécution ouverte cependant , nulle arrestation ; les mandarins ne s'en soucient plus , ils connaissent ce que peuvent les puissances de l'Occident.

« Deux mots , en finissant , sur notre Mission. Elle renferme dix mille chrétiens , pieux et pleins de foi ; mais , faute d'ouvriers , un grand nombre meurent sans les secours de la Religion. Monseigneur a visité cette année , à Nankin et aux environs , des fidèles qui n'avaient pas vu de prêtres depuis plus de trente ans. Les païens , en plusieurs localités , demandent à être instruits , et personne n'est là pour satisfaire leurs désirs. C'est ce qui navre le cœur de nos Missionnaires qui , d'ailleurs , se consacrent de travail. On nous promet tout au plus à nous , nouveaux arrivés , huit jours de retraite , et une quinzaine ensuite pour nous préparer à entrer dans la carrière apostolique. J'entends dire de tous côtés : Une centaine de païens ici , deux cents là , trois cents encore ailleurs , appellent en vain des prêtres. Monseigneur nous répétait encore hier : « Si j'avais des collaborateurs , les Chinois se convertiraient par milliers , et par mil-

« lions si l'on obtenait la liberté des cultes. » Puissent les cris de détresse, poussés par Mgr de Bési et par le P. Gotteland presque mourant, être entendus de nos Pères d'Europe! Si on ne se hâte pas de secourir cette Mission, le travail tuera les apôtres, à raison de leur petit nombre, et ce sera toujours à recommencer.

« Adieu, mon révérend Père, Adieu!

« Toujours tout à vous en N.-S.

« S. CLAVELIN, S. J. »

---

*Autre lettre du même Père à M. Cléret , lieutenant  
de vaisseau.*

Hien-ka-han, Chrétienté à une lieue de Chang-hai.  
1<sup>er</sup> janvier 1845.

« MON BIEN CHER MONSIEUR ,

« Me voilà donc dans cette Chine après laquelle nous avons tant soupiré , et qui a fait si souvent le sujet de nos conversations. Vous vous attendez sans doute à ce que je vous en parle longuement , et , de fait , il y aurait beaucoup à dire ; car , si j'en juge par moi-même et par ce qu'ont observé nos autres Missionnaires , on n'a pas en Europe une idée bien juste de cet empire si vanté. Mais , pour en tracer un tableau fidèle , il faudrait l'avoir parcouru , l'avoir étudié ; et pour cela quelques années , à plus forte raison quelques mois , ne sauraient suffire. La Chine est si vaste , ses provinces si différentes, que le Chinois , malgré le cachet ineffaçable de sa race qu'il porte empreint sur le front , a nécessairement des coutumes et des usages qui varient selon le changement des climats et la diversité des productions locales. Il me semble que l'écueil dont il faut bien se garder ici , c'est de trop généraliser ses considérations sur ce peuple singulier. M. Davis , dont vous m'avez laissé l'ouvrage, ne me paraît pas tout à fait exempt de ce défaut. J'ai vu déjà plusieurs choses

dans le *Kiang-nan* qui infirment ses assertions, bien qu'elles puissent être vraies pour la province de Canton, où l'auteur a passé la plus grande partie des années qu'il a vécu en Chine.

« Il y a aussi un autre inconvénient à éviter : quand on a été longtemps dans un pays, on se fait tellement à ses usages, que les coutumes les plus étranges cessent presque absolument d'avoir ce piquant de la nouveauté qui, à lui seul, fait plus écrire que tout le reste. Et alors, si on est accablé d'occupations, comme nous le sommes, on se dit : « A quoi bon prendre la plume ? je n'ai rien d'extraordinaire, rien qui puisse intéresser ; » et à l'aide de ce beau raisonnement la paresse finit par prendre le dessus.

« Pour moi, je sens peu à peu que le Chinois me gagne ; la métamorphose sera bientôt complète. A l'extérieur, peu s'en faut qu'elle ne le soit déjà. Depuis que je vous ai quitté, il m'a fallu changer de nom, de langage, de costume, etc. ; c'était tout un homme à refaire. Mais j'ai gagné au change deux belles moustaches, une mouche dont vous ne feriez pas fi, et de plus, une belle queue à votre service, car je puis la détacher très-facilement. Toutefois elle ne m'a pas encore joué le tour qu'elle a fait à un autre Missionnaire qui, n'ayant plus une chevelure assez longue pour attacher cet ornement postiche, l'avait cousu dans sa calotte. Un jour, au détour d'une rue, un coup de vent malencontreux l'enleva dans les airs, au grand étonnement des passants, peu habitués sans doute à voir des comètes de cette espèce.

« Vous apprendrez sûrement avec plaisir que le capitaine Balfour, qui réside à *Chang-hai* en qualité de consul de la Grande-Bretagne, se montre pour nous d'une bonté et d'une obligeance admirables ; il nous traite avec une



politesse exquise. J'ai été plusieurs fois le visiter , et toujours il est venu me recevoir et m'a reconduit à la porte chapeau bas ; ce qui me gêne un peu , parce que , comme chinois, je ne puis ni ne dois me découvrir. Nous sommes convenus en riant que je lui rendrais en retour un salut à la chinoise. Vous savez en quoi il consiste : on joint les mains sur la poitrine, puis les agitant légèrement , on dit *tsin tsin*. Quand ce sont des mandarins qui demandent audience , M. Balfor les reçoit dans sa chambre , quelquefois même il les fait attendre à la porte. Voilà comment il faut agir avec les autorités chinoises : vouloir les traiter d'égal à égal , avec nos formes européennes , c'est s'exposer à la déception , puis à la risée de ce peuple, qui ne sait comprimer les saillies de la joie qu'il éprouve après vous avoir trompé.

« M. Balfor a pris une part active à la guerre ; c'est lui qui a dirigé l'attaque du fort *Woo-sung* qui protégeait l'entrée du *Wam-pou*, sur les bords duquel est bâti *Chang-hai*. Comme les autres , il croyait alors que la Chine était un empire redoutable ; mais une étude approfondie du gouvernement chinois , de ses ressources et de ses moyens de défense a bien modifié ses idées. Aussi quand les circonstances lui permettent de prendre sa revanche , il se garde bien de la manquer. Tout dernièrement les mandarins voulaient inquiéter un de ses domestiques , je ne sais trop pourquoi : à l'instant M. Balfor leur fit demander réparation. Sur l'adresse de la lettre qu'ils lui écrivirent à cet effet , les Chinois oublièrent un de ses titres ; M. Balfor la leur renvoya sans l'ouvrir , et comme les mandarins semblaient s'en tenir là , il leur manda que s'ils ne lui donnaient à l'instant la satisfaction la plus entière , il allait chercher des bâtiments de guerre à *Chusan* pour se la

faire lui-même. A ce mot de bâtiments de guerre , ils furent comme frappés de la foudre ; ils écrivirent sur-le-champ une lettre d'excuse , et , du ton le plus bas et le plus rampaut , ils le conjurèrent par-dessus tout de ne pas faire venir les vaisseaux redoutés.

« Ces mandarins sont les dignes successeurs de ceux qui administraient et défendaient *Chang-hai* au temps de la guerre ; tous abandonnèrent leur poste bien avant l'arrivée des Anglais devant la ville , jetant çà et là dans les fossés les insignes de leurs grades , pour se confondre avec la foule des fuyards. Monseigneur de Bési a été lui-même témoin de cette terreur panique : hommes, femmes, enfants, se précipitaient en toute hâte vers l'intérieur des terres, emportant avec eux leurs effets les plus précieux.

« Mais c'est assez sur de pareilles matières ; je vous entends répéter que vous voulez surtout des détails concernant notre Mission , nos travaux , nos succès et nos espérances. Je me ferai un plaisir de satisfaire vos pieux désirs ; seulement je vous parlerai comme un homme qui n'a que trois mois d'expérience , c'est-à-dire qui n'a pas encore pu se former une idée exacte des personnes et des choses , ni les apprécier sous leur vrai point de vue. J'ai déjà visité plusieurs chrétientés , j'ai traversé *Chang-hai* et *Somkan-fou* ; mais je ne vous dirai rien de ces villes : vous avez vu Canton , et qui a vu une ville chinoise les a vues toutes , elles ne diffèrent que par le chiffre de leur population. La province du *Kiangnan* , au moins dans la partie que j'ai parcourue , est une plaine coupée par des canaux , sans routes ni chemins , à moins que vous ne donniez ce nom à des sentiers qui ont un ou deux pieds de large.

« Ici on voyage surtout en bateaux. Vous connaissez les barques chinoises : une grosse et lourde rame, plus ou moins bien fixée sur l'arrière, vous fait avancer lentement, et imprime à l'embarcation un mouvement saccadé qui finit par vous fatiguer. Si les Chinois appliquaient à leurs canots le système d'engrenage employé pour faire monter l'eau dans les rizières, ils accéléreraient certainement leur marche indolente, et adouciraient les peines du voyage. Mais il ne faut pas encore y songer actuellement, ce serait sortir avec trop d'éclat de l'ornière de la routine, on crierait à l'instant : *hom mao*, aux rouges cheveux (à l'Anglais), *si iam*, à l'Européen. Plus tard, cette amélioration pourra s'introduire; car le contact avec les étrangers modifie d'une manière remarquable les idées des Chinois, et ceux-ci ne peuvent qu'y gagner sous le rapport des arts et de l'industrie.

« A part cette lenteur et ce mouvement saccadé, nos barques sont assez commodes : on y est à l'abri de la pluie, et, avec le vernis chinois, on peut les rendre fort propres. Nous en avons quatre ou cinq pour le service de la Mission. Au milieu est la cellule du Père, longue de cinq à six pieds, sur trois ou quatre de large et quatre ou cinq de hauteur. Sur le devant est une petite chambrette pour le catéchiste, et derrière, sous les pieds des rameurs, se trouve la cuisine. Comme ici il n'y a pas d'hôtels, on est obligé de tout porter avec soi; c'est un vrai ménage ambulante. Quand donc le moment du repas approche, un des bateliers lève une planche, et le voilà devenu cuisinier.

« Dans les campagnes la culture est parfaite; je ne cesse de l'admirer. Les principaux produits sont le riz,

le blé, le coton, et une espèce de gros navets qu'on appelle *lobaux*. Les jardins potagers en France ne sont pas mieux soignés que les champs de nos Chinois; si vous en exceptez la place qu'occupent les tombeaux, il n'y a pas un pouce de terrain dont on ne tire parti. Ces campagnes sont donc extrêmement riches; mais si elles ont les avantages de la plaine, elles en ont aussi les inconvénients: un horizon borné et des aspects constamment semblables engendrent nécessairement un peu de monotonie. Ajoutez que très-souvent il vous arrive de ces terres, travaillées avec tant de soin, un parfum dont l'odorat est peu flatté; car en parfait agriculteur le Chinois est très-appréciateur des engrais, il met à contribution tout ce qui peut les produire ou les augmenter. Cependant ces belles cultures qui se présentent partout à la vue, ces milliers de maisons distribuées dans les champs et environnées d'arbres, ces tombeaux qui se détachent de la surface plane du sol, ces canaux si multipliés et sillonnés par tant de barques, cette population active, industrielle, gaie, qui afflue partout, ce fleuve de *Wam-pou*, si large et si profond, tout cela, dis-je, ne laisse pas d'avoir son charme et ses agréments.

« Vous savez que ce Vicariat comprend deux provinces, le *Kiang-nan* et le *Chang-ton*. Dans la première nous comptons près de soixante-dix mille chrétiens, et trois ou quatre mille seulement dans la seconde. La majeure partie de ceux du *Kiang-nan* se trouve groupée aux environs de *Chang-hai*. Ils sont divisés autant que possible, en paroisses dont le centre, appelé le *Com-sou*, est une maison qui appartient le plus souvent en commun à la chrétienté. Il y a une chapelle où l'on ne pénètre ordinairement qu'après avoir traversé plusieurs corps de logis. On en conçoit la raison, dans un

pays où la Religion a été si longtemps persécutée. Le *Com-sou* a parfois quelques reveaux provenant de dons ou de fondations pieuses. Ils sont administrés par un conseil composé des meilleurs chrétiens, et employés à l'entretien des bâtiments, et à celui d'un certain nombre de pieuses filles qui, ne voulant pas se marier, s'y retirent pour prier, instruire les enfants et travailler en commun; leur occupation consiste surtout à coudre, à filer et tisser le coton, à prendre soin de la chapelle. Ces néophytes, qu'on appelle communément Vierges chrétiennes, habitent un quartier à part et qui leur est exclusivement réservé; mais elles ne font pas de vœux. Nous pourrions dans la suite tirer un bon parti de cette institution; car, si ces personnes étaient plus instruites, elles pourraient être de très-bonnes maitresses d'école, former de bonnes mères de famille, et par là exercer sur la chrétienté une heureuse influence.

« Ces Missions, depuis la destruction de la Compagnie, ont été bien abandonnées, et maintenant encore elles réclament les plus pressants secours. Les chrétiens ont gardé la foi, mais ils sont peu instruits. Quand on pense aux épreuves qu'ils ont souffertes, au dénûment religieux où ils sont depuis plus de cinquante ans, au commerce qu'ils sont obligés d'avoir avec des païens corrompus dès le plus bas âge, on ne peut s'empêcher de reconnaître, dans leur conservation, un signe visible d'une protection de Dieu toute spéciale. Si la France avait été soumise aussi longtemps à de pareilles épreuves, je ne sais si elle compterait encore beaucoup de catholiques. La persécution, il est vrai, a causé ici bien des défections; le *Kiang-nan* seul comptait autrefois trois cent mille néophytes; mais aussi l'Évangile a trouvé parmi eux des légions de témoins, et nous espérons qu'on

**pourra dire encore de ces héroïques victimes : *Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.***

« Il y a eu et il y a encore un plus grand nombre de martyrs d'une autre sorte, dont la générosité n'est guère moins admirable. Nous comptons bien des familles qui n'ont pas hésité à sacrifier leurs richesses, et à se voir dépouiller de tout, afin de conserver le précieux trésor de la foi. Que cette pauvreté est méritoire surtout dans un Chinois ! Il faut savoir que jusqu'à ces derniers temps, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la guerre avec les Anglais, nos malheureux chrétiens, même après que les grandes persécutions eurent cessé, étaient continuellement victimes des exactions qu'exerçaient les mandarins de tout grade. Quand ceux-ci avaient besoin d'argent, ils suscitaient des embarras aux fidèles, en les menaçant de les dénoncer aux grands tribunaux : leur langage était compris, on payait tribut, et tout se calmait jusqu'à ce que de nouveaux besoins se fissent sentir chez leurs iniques persécuteurs.

« Mais depuis la guerre, les choses ont bien changé pour notre Mission. Nos frères commencent enfin à soulever leur front, si longtemps courbé sous le poids du despotisme, et les mandarins n'osent plus taxer leur croyance. Si quelques officiers subalternes essayent encore de temps en temps cette manœuvre, c'est heureusement sans succès. L'un d'eux, voyant que des chrétiens ne voulaient plus se laisser rançonner, les menaçait de faire réimprimer l'édit de proscription, ce qui à toute autre époque eût été le signal d'une persécution nouvelle. Les néophytes tinrent ferme ; l'édit fut imprimé, publié et répandu sans faire la moindre sensation.

« Il n'y a pas encore un mois qu'un autre mandarin,

ne pouvant obtenir ce qu'il désirait d'une chrétienté , envoya des satellites avec des chaînes et des cordes pour se saisir des principaux fidèles , s'ils n'obéissaient promptement à ses ordres. Les chrétiens , sans hésiter , se jetèrent eux-mêmes sur les soldats , et les chargèrent des fers qu'ils avaient apportés ; puis ils en appelèrent au tribunal du grand mandarin. Celui-ci commença par mettre en prison ceux qui venaient lui demander justice , afin de procéder selon les règles. Mgr de Bézi l'ayant su, en avertit aussitôt le consul anglais. M. Balfor répondit qu'il se chargeait de tout , et qu'il allait écrire sans délai au gouverneur de la province, de manière à faire cesser la persécution, non-seulement pour cette fois , mais pour toujours. Depuis ce temps-là tout est tranquille. Les grands mandarins eux-mêmes traitent les païens qui viennent dénoncer nos frères, de façon à leur ôter l'envie d'y revenir une seconde fois. Le consul anglais m'a répété souvent : « Si on vous suscite, à vous ou à vos chrétiens, le moindre embarras, venez me trouver, je me charge de mettre les autorités chinoises à la raison. »

« Aussi , quand les chrétiens me paraissent un peu intimidés , je leur dis toujours de ne rien craindre , et surtout de ne pas donner de l'argent ; que si les païens les inquiètent , j'en référerai au grand mandarin des rouges cheveux (au consul anglais). Cela les rassure entièrement. Ainsi , il s'opère insensiblement une révolution toute à l'avantage de notre sainte cause. Qui eût pensé que telle serait la suite d'une guerre d'opium !

« Beaucoup d'anciennes familles qui ont apostasié voudraient revenir à leur première croyance , mais un reste de peur les retient toujours ; et quant aux païens , si nous étions assez nombreux pour travailler à leur con-

version, des milliers recevaient le baptême ! Un de nos Missionnaires en a déjà régénéré plus de cent l'année dernière, et, entre autres, un des descendants du grand *Calao* ou premier ministre de Cam-hi, lequel seconda si bien autrefois le P. Ricci, premier Missionnaire qui parvint à pénétrer dans Pékin. Actuellement il faut courir au plus pressé ; à peine avons-nous le temps d'administrer les sacrements aux fidèles. Ce qui retient les païens dans leurs erreurs, ce n'est pas la conviction ; ils l'avouent eux-mêmes, et ils appellent notre foi la *Religion du ciel* : s'ils ne l'embrassent pas, c'est qu'à la crainte de perdre leurs biens et leurs charges, se joint encore la difficulté de renoncer à tous les désordres de leur conduite privée.

« Quoiqu'il n'y ait plus aujourd'hui de persécution ouverte en Chine, toutes les Missions ne sont pas aussi tranquilles que la nôtre ; les provinces situées dans l'intérieur de l'empire sont beaucoup moins protégées par la présence des Européens. Il ne faut pas oublier que les lois qui proscrivent le Christianisme, pour n'être pas mises à exécution, ne sont cependant pas encore retirées ; et c'est là surtout ce qui enchaîne les Chinois au paganisme. Dernièrement, dans la Mission des Lazaristes, qui touche à la nôtre, un mandarin a fait mettre à la torture plusieurs chrétiens. Aucun n'a apostasié. M. Anote, prêtre de St-Lazare, venu sur la *Cléopâtre*, a été arrêté au moins deux fois en s'acheminant vers sa résidence ; il s'en est tiré au moyen de quelques piastres données à propos. Un Missionnaire Franciscain, se rendant également à son poste, a été trahi par son nez qui, de fait, abuse de la permission qu'ont les Européens d'en avoir un long : heureusement il avait déjà franchi la première et principale douane ; en sorte que le mandarin de



la seconde , à qui il fut conduit , s'en trouva fort embarrassé. « Si j'arrête cet étranger , se dit-il à lui-même , « il faudra faire son procès ; mais auparavant je devrai « en intenter un au mandarin de la première douane , « pour l'avoir laissé passer. Ce fonctionnaire est plus « puissant que moi , et , pour prévenir le tort que pour- « rait lui causer cette affaire , il ne manquera pas de « me faire casser auparavant. » Sur ce , le juge donna au plus vite la clef des champs au Missionnaire , qui eut le bonheur de ne plus la perdre.

« D'après ces quelques détails , vous comprendrez facilement combien les considérations générales qu'on pourrait émettre sur ce pays seraient hasardeuses , pour ce qui concerne la Religion comme pour le reste. Cependant on s'accorde assez à croire que la Chine doit subir bientôt une grande crise , soit dans sa constitution , soit dans son administration intérieure , soit dans ses rapports avec les autres puissances. Le peuple lui-même en a un pressentiment ; il croit à un changement prochain de dynastie. Outre que l'empereur n'a qu'un fils encore bien jeune , il ne semble plus digne de régner depuis l'opprobre jeté sur lui par les Anglais. Les soldats du céleste empire étaient loin de s'attendre à être battus , et après leur défaite , les Tartares disaient à Mgr Verrolles , Vicaire apostolique du *Leao-Tong* : « C'est la première fois que cela nous arrive. — Consolez-vous , leur répondit le Prélat , ce n'est « pas la dernière. » Le Chinois , comme il arrive souvent à celui qui a présumé de ses forces , a passé d'un excès de présomption à un excès de défiance ; pour lui le soldat européen est la bravoure personnifiée. Aussi , un de nos régiments pourrait-il faire , l'arme au bras , le tour de la Chine , sans craindre d'en être empêché par les habitants.

• Votre amitié pour moi vous fait demander comment je me trouve de ma nouvelle vie. Grâce à Dieu, je puis vous dire que le Maître que nous servons ne se laisse pas vaincre en générosité ; on dirait même parfois qu'il est meilleur en Chine que partout ailleurs.

• La vie du Missionnaire est certainement une vie pénible, une série de petites privations, qui viennent souvent du côté où on les attend le moins ; mais ces peines, ces sollicitudes n'atteignent le plus souvent, pour ainsi dire, que la surface de l'âme, le fond est toujours tranquille. Notre existence ressemble beaucoup à la marche d'un navire sous l'influence des vents alizés : le bâtiment fait beaucoup de chemin, et cependant la mer est belle ; c'est à peine si sa surface est ridée. Il y a, et il doit y avoir, de temps à autre, quelques coups de vent un peu plus forts, et c'est là ce qui forme le Missionnaire comme le marin. Sans cela nous serions tous marins d'eau douce, et où serait le mérite ? Je suis habituellement aussi gai, aussi content que je l'étais auprès de vous, dans ces belles soirées que nous avons passées sur la dunette, ou à nous promener sur le pont ; ou bien encore au Brésil, lors de nos promenades au Corcovado et aux cascades. Je suis plein d'espoir pour l'avenir de notre apostolat ; il ne manque que des ouvriers et la connaissance de la langue, pour recueillir une abondante moisson. Ah ! c'est ici qu'on apprécie les bienfaits de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; c'est avec ses secours que nous faisons presque tout le bien qu'il nous est donné d'opérer. Enfin, secondée par les fervents chrétiens d'Europe, notre Mission pourra reprendre son ancien lustre, son ancienne splendeur. C'était autrefois la plus belle, la plus nombreuse, et la plus florissante de la Chine. Tout à vous,

S. CLAVELIN, S. J. »

*Autre lettre du même Religieux à un Père de la même Compagnie.*

« **MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,**

« Comme j'ai quelques instants de loisir, je me hâte d'en profiter pour venir de nouveau causer avec vous. Dans les dernières lettres reçues d'Europe, on nous parlait beaucoup des ménagements que nous devons prendre au milieu de nos travaux. Mais venez, mon bien cher Père, venez passer un mois avec nous dans la Mission, et vous jugerez vous-même s'il est possible, dans la disette d'ouvriers où nous sommes, de s'en tenir aux limites qu'on voudrait de loin assigner à notre zèle. Quand un mourant vous fait appeler, direz-vous que vous avez besoin de repos, que l'état de votre santé le réclame, qu'il faut vous ménager ? Direz-vous : « Attendez à demain ? » Mais demain cet homme, qui n'a pas vu de prêtres depuis quarante ans, aura paru devant Dieu. En semblable cas, j'ai entendu la semaine dernière des confessions de quarante et cinquante ans, et ceux qui les avaient faites n'ont pas plus tôt été administrés, qu'ils ont rendu le dernier soupir.

« Comme les maladies ici durent peu, et que les Chinois succombent facilement à leur atteinte, nos chrétiens sont pleins de sollicitude pour recevoir les derniers sacrements. Dernièrement, Monseigneur vit arriver à lui un homme qui venait de plusieurs lieues à pied réclamer la grâce de l'extrême-onction. Surpris d'une pareille demande, le Prélat se sentait d'abord peu disposé à y

souscrire; mais enfin cédant à ses instances, il se mit à l'administrer; il n'avait pas encore achevé sa dernière onction, que ce bon néophyte expirait dans ses bras.

« C'est surtout le samedi que les fidèles viennent chercher le Missionnaire pour aller au secours des mourants, et c'est de leur part une pieuse industrie pour avoir un prêtre le dimanche; ils peuvent si rarement entendre la Messe! Il est arrivé cependant qu'ils ont poussé la chose trop loin. Un jour, deux chrétientés appelaient à la fois Monseigneur, et chacune disait avoir un infirme plus dangereusement malade que l'autre. Celui vers lequel se dirigea d'abord le Prélat était fort peu indisposé, et pendant ce temps-là l'autre s'en allait à Dieu sans sacrements.

« La mort n'a pas, pour les Chinois, ces couleurs sombres et lugubres sous lesquelles elle apparaît toujours aux Européens : mourir leur semble une action fort ordinaire, et on n'a pas besoin de beaucoup de circonlocutions pour les avertir du danger dans les maladies graves. Pendant qu'on leur administre les derniers sacrements, il n'est pas rare d'entendre dans la maison des conversations qui ne respirent rien moins que la tristesse; c'est l'usage, personne ne s'en formalise.

« Dès leur enfance, du reste, les Chinois sont familiarisés avec les idées funèbres : ils voient autour d'eux les tombeaux où reposent les restes de leurs aïeux, de leurs parents; ils les conservent bien souvent dans leurs habitations; c'est presque un meuble de famille. Il n'est pas rare de voir quatre ou cinq bières disposées dans la chambre où l'on travaille, et les femmes filer et tricoter, le dos appuyé contre ces souvenirs de la mort. Le plus souvent, néanmoins, les cercueils sont déposés dans les

champs, couverts d'un peu de paille, ou bien cachés dans une petite maisonnette, ou sous un amas de terre. Il n'y a guère de chrétientés où l'on ne vous désigne les sépulcres de tels ou tels Missionnaires, et on sait bien vous dire s'ils étaient Européens, Jésuites ou autres. On trouve aussi à *Wam-dam* le tombeau d'un catéchiste mis à mort en haine de la Foi. Ce fervent chrétien a encore aujourd'hui deux de ses descendants qui remplissent les mêmes fonctions. Sa maison servait de retraite aux apôtres du pays dans les temps les plus difficiles. Les mandarins, ayant appris qu'il avait chez lui deux Européens, vinrent faire une visite domiciliaire pour les saisir. Dès qu'il les vit arriver, ce catéchiste fit avertir les Pères de se tenir prêts à partir; puis se présentant à la porte pour recevoir les mandarins, il leur dit : « Vous ne pouvez pas m'interroger ici, conduisez-moi à votre tribunal, et alors je vous parlerai clairement, je vous avouerai tout. » Les mandarins, satisfaits de cette proposition, se rendent au prétoire, et là, le catéchiste leur fait un aveu complet, comme il l'avait promis : « Quand vous êtes arrivés chez moi, il y avait alors deux prêtres étrangers; mais maintenant ils n'y sont plus, je viens de leur donner le temps de prendre la fuite. Vous ai-je parlé clairement? » A ces mots, les mandarins furieux de se voir ainsi joués par un paysan, et surtout privés de la récompense attachée à la prise d'un Européen, firent tellement battre ce généreux néophyte qu'il mourut sous les coups.

« Si vous désirez, mon R. Père, avoir une idée plus exacte et plus complète du genre de vie que nous menons ici, venez faire un petit tour avec moi dans une de nos chrétientés. Allons en barque, nous causerons plus à notre aise. Quand vous entendrez prononcer les mots

*zem-vu*, père spirituel; *lao-ia*, vénérable vieillard; *ta-ta*, deux fois grand, prenez un air sérieux et composez-vous; que votre extérieur, autant que possible, soit en harmonie avec ces titres pompeux. A votre arrivée au *Com-sou*, les principaux fidèles viennent vous recevoir à la porte, un genou en terre; les jours de grande fête, ils seront en surplis et porteront des flambeaux. On vous conduit à la chapelle où se trouvent réunis tous les chrétiens et toutes les vierges du *Com-sou*. Ces saintes filles entonnent certaines prières, et après l'aspersion de l'eau bénite, on vous installe dans votre chambre, où l'on vous sert une tasse de thé si vous ne devez pas dire la Messe. Si, au contraire, le moment du saint Sacrifice approche, on vient bientôt vous chercher, et c'est alors, quand il y a fête, que vous revêtez le grand habit long ou camail à longues manches qui vous descend jusqu'aux genoux; de plus, vous portez sur la tête le *hom-mao*, qui est de rigueur toutes les fois que vous vous disposez publiquement à exercer une fonction religieuse. A votre entrée dans la chapelle, les vierges recommencent leurs prières chantées; elles continuent pendant tout le temps que vous revêtez les habits sacerdotaux, et quelquefois même pendant toute la durée de la Messe. Avant de monter à l'autel, vous remplacez le *hom-mao* par le *tsi-kin*, espèce de tiare que vous conservez jusqu'à la fin du saint Sacrifice; on doit aussi l'avoir toutes les fois qu'on administre les sacrements. Quand le prêtre se tourne vers l'assemblée des fidèles, tous se prosternent la face contre terre, comme s'ils étaient indignes de contempler la face d'un ministre du Très-Haut.

« Pendant l'action de grâce, les vierges prient de nouveau à haute voix; leur récit modulé a une teinte marquée de dévotion, et ne rappelle pas mal le ton d'une

mère qui chante auprès du berceau de son enfant pour l'endormir. De retour à votre chambre, on vous sert à déjeuner. C'est le moment où les chrétiens viennent saluer le Missionnaire et se prosterner devant lui en disant : « *Zem vu hao la va? Père spirituel, tout va-t-il bien?* » Le prêtre répond : « *Hao la, tout va bien.* » Puis les chrétiens le remercient d'avoir bien voulu leur dire la messe ; ils se lèvent ensuite et se rangent debout autour du Père, qui doit toujours être assis. Les vierges à leur tour font demander au Père la permission de lui offrir leurs hommages : s'il y consent, elles se présentent toutes ensemble et répètent les mêmes cérémonies. Après la réception des vierges, vient encore celle des femmes. Tous ces saluts vous ennuiant fort, surtout quand vous ne savez pas encore la langue. Je tâche d'expédier promptement les visiteurs, en disant à tous de beaucoup prier pour que le *zem-vu* puisse bientôt parler, parce qu'alors il pourra les entretenir plus longtemps. Je profite aussi de ce moment pour leur recommander de baptiser les petits païens en danger de mort, et d'instruire les adultes. Pour chaque baptême, je leur promets une médaille ou une image, ou un chapelet, et j'espère en avoir beaucoup à donner dans la suite. Les premiers chrétiens restant encore, les uns pour vous prier d'aller administrer des infirmes ou baptiser des enfants, les autres pour vous conjurer de vouloir bien revenir dire la messe dans leur *Cou-sou*, etc., etc. C'est toujours à genoux qu'ils vous font ces demandes, et quand vous y souscrivez, ils vous en remercient par une nouvelle prostration. Il est encore d'usage que la première et la dernière fois qu'un chrétien vous voit dans sa maison, il vous réitère la même cérémonie. Il vous faut bien prendre les Chinois comme ils sont : de l'extérieur, ou comme ils disent, *de la face*, c'est pour eux presque tout.

« Nous voici enfin arrivés au dîner , et ce n'est pas une petite affaire ; jugez-en par celui que m'a fait donner un prêtre chinois malade , que j'étais allé visiter le lendemain de Noël. Au milieu de la salle , on dressa deux tables dont le beau vernis tenait lieu de nappe. Sur l'extrémité opposée à la place qui m'était destinée, se trouvaient deux candélabres, deux vases en verre , bariolés de rouge, et qui étaient censés représenter des fleurs ; puis deux cassolettes, au milieu desquelles s'élevaient deux baguettes auxquelles on mit le feu quand je parus ; c'étaient deux bâtons d'encens. Sur cette même table , ornée d'un assez joli tapis , était déposé d'avance tout le dessert ; je parvins à compter seize plats symétriquement disposés. L'autre table où je devais manger n'avait encore rien. Quand je fus assis , nombre de chrétiens arrivèrent pour me tenir compagnie , et les plus distingués eurent l'honneur de me servir. Ils commencèrent par former sur la table un premier rang composé de quatre plats, portés sur des trépieds où se trouvaient des lampions allumés, afin de maintenir les mets dans un degré de chaleur convenable ; puis , ils continuèrent d'apporter d'autres plats , et je les vis enfin s'arrêter quand ils eurent achevé le quatrième rang. C'était un nombre égal à celui des plats de dessert. Ils aiment qu'il en soit ainsi , parce que , disent-ils , le *ti-mié* le veut. Le *ti-mié* , c'est le bon goût, le bon genre, le genre noble, et nos chrétiens, malgré nos plus vives représentations, veulent toujours, autant que possible , nous traiter avec le *ti-mié* ; autrement, disent-ils , ils passeraient pour vilains, ce dont ils ne se soucient nullement.

« Alors on me présenta des bâtonnets , que je laissai pour prendre mon service européen , car on peut en faire usage ici sans difficulté ; puis on déposa devant moi une



assiette qui ressemblait à nos soucoupes de France. Dessus était un petit verre à liqueur dans lequel, pour commencer, on me versa du vin chinois, que l'on sert souvent tout chaud. Pour la couleur, il ressemble à un vin blanc qui n'est pas parfaitement clarifié; pour le goût, il ne manque jamais, les premières fois qu'on en boit, de vous rappeler celui d'œufs pourris; mais on s'y habitue facilement, et maintenant il me fait l'effet d'un vin un peu au-dessous de la qualité médiocre.

« En voyant tant de plats devant vous, vous ne savez par quel bout commencer. Il y a ordinairement du porc frais et salé, de la poule bouillie, rôtie, salée, de la chèvre, rarement du bœuf, parce que, m'a-t-on dit, il n'est permis d'en tuer que pendant deux mois de l'année. Vous avez aussi des boulettes, des pâtisseries, etc., etc.; mais vous cherchez en vain un plat de légumes qui soit un peu moins échauffant, le *ti-mié* dit que c'est bon pour les pauvres, on se gardera donc bien d'en servir au *ta-ta*.

« Nous sommes heureux quand nous pouvons avoir du pain, et aujourd'hui nous en avons souvent; mais il prend toujours envie aux Chinois de nous le donner brûlant, ou de l'amollir en le chauffant à la vapeur, ou bien de déposer dans l'intérieur des espèces de confitures qui ne vous aident pas trop à le digérer. Quand vous rendez votre assiette, qu'on ne vous change pas, à moins qu'elle ne soit par trop encombrée, c'est signe qu'il faut passer au second service. Il ne se compose que d'un seul plat, mais c'est le plat chéri du Chinois, le plat par excellence, puisqu'à lui seul il a l'honneur de donner son nom au dîner. C'est tout simplement un bol de riz cuit à l'eau. Le dîner s'appelle *tsom vé* ou *riz du milieu*; le déjeuner *tsao vé* ou *riz du matin*, et le souper *sa vé* ou *riz de la*

*nuit.* Si vous ne touchiez pas à ce mets, on serait tout surpris, vous n'auriez pas dîné. La première fois je refusai, et je vis les chrétiens qui m'entouraient tout ébahis; maintenant j'en prends un peu, et l'on est satisfait.

• Quand le riz est mangé, tous vos hommes s'empres- sent d'enlever les plats, d'essuyer la table avec un torchon qui y reste toujours suspendu, d'avancer le dessert et de vous servir du vin chinois pour la dernière fois, car il ne doit plus figurer. Dans ce dessert, vous voyez apparaître des poires, des grenades, des oranges, des marrons, des graines grillées, des pâtisseries, etc. Enfin, une tasse de thé couronne le festin; on a soin de vous le donner sans sucre et tout brûlant, les feuilles restant toujours au fond de la coupe. Si vous devez demeurer quelque temps dans la maison, on laisse sur la table votre tasse à thé, pour preuve qu'aucun autre ne s'en servira; et quand vous voulez en prendre une seconde et une troisième fois, on se contente de mettre de l'eau chaude sur les anciennes feuilles, et votre thé est tout fait; autrement, vous cour- riez risque d'avoir une tasse où d'autres auraient bu avant vous.

• J'ai oublié de vous dire qu'avant le dessert il est une cérémonie toute particulière aux Chinois, et ce n'est pas celle qui sourit le plus aux Européens nouvellement débarqués. Quand vous ne voulez plus d'aliments gras, vous voyez arriver un homme portant un bassin d'eau chaude et une petite serviette d'un pied carré; puis, se retroussant les manches, il trempe la serviette, la tord pour en faire découler l'eau et vous la présente en cet état. Selon le *ti-mié*, vous devez l'accepter, vous bien es- suyer les mains, les lèvres et le visage.

• Si vous dîniez avec un indigène, vous le verriez plonger ses propres baguettes dans les différents plats et

vous en déposer une portion dans votre assiette; il se permettrait bien d'autres gracieusetés inconnues à notre civilité européenne. Voilà ce qui m'a le plus frappé dans les repas chinois; c'est toujours la même chose, ils ne varient que sous le rapport de la quantité et de la qualité des mets. L'encens, toutefois, est réservé pour les occasions solennelles; nos Pères m'ont dit que c'est la première fois qu'ils en entendent parler. C'est qu'aussi nos chrétiens sont pour la plupart d'honnêtes cultivateurs, qui ne sont pas les plus favorisés du côté de la fortune.

« Maintenant, mon bien cher Père, je vous quitte pour sortir presque de la Chine. Je vais à dix lieues du continent, dans l'île de *Trom-min*, où l'on compte dix mille chrétiens au milieu d'un bien plus grand nombre d'infidèles. Monseigneur m'a dit que je serai le premier Européen appelé à fixer là son séjour. Je recommande d'une manière toute spéciale à vos prières cette nouvelle Mission. Il y a beaucoup de bien à faire et un espoir fondé de baptiser une foule de païens. De plus, c'est par *Trom-min* qu'on pense communiquer avec le Japon. Avis donc aux braves.

« Tout à vous en N.-S.

« S. CLAVELIN, S. J. »

---

## MISSIONS DE LA CORÉE.

Les dernières nouvelles de la Corée nous montraient Mgr Ferréol aux portes de cette Mission ; il était prêt à franchir enfin les barrières qui le séparaient de son troupeau , quand de nouveaux obstacles vinrent encore une fois tromper son attente , en lui fermant la voie qui avait conduit ses prédécesseurs au martyre. Repoussé de *Pien-men*, le Prélat dut porter ses vues sur un autre point. On lui avait dit que sur les bords de la mer du Japon , à l'embouchure du *Mikiang* , qui sépare la Mantchourie de la Péninsule , existait un bourg tartare appelé *Houng-tchoun* , en relation de commerce avec la Corée : il envoya explorer ce passage par un de ses élèves. C'était un jeune diacre coréen qui venait d'achever ses études à *Macao* ; il parle trois langues sans compter son idiome naturel , le chinois comme un homme du pays , le latin avec facilité et le français passablement. Un néophyte chinois l'accompagnait. Quelques chrétiens , ses compatriotes , avaient promis de se rendre de leur côté à *Houng-tchoun* , et un signal dont ils étaient convenus , devait leur servir à se reconnaître au milieu de la foule. Dans la lettre suivante, le jeune Coréen fait à son Evêque le récit de son voyage.

*Lettre d'André Kimai-Kim, Diacre coréen, à Mgr Ferreol, Evêque de Belline, Vicaire apostolique de la Corée et des îles Licou-Kieou. (Traduction du chinois.)*

Mongolie, 15 décembre 1844.

« MONSEIGNEUR,

« Après avoir reçu la bénédiction de Votre Grandeur, et pris congé d'elle, nous nous assimes sur notre traîneau, et glissant rapidement sur la neige, nous arrivâmes en peu d'heures à *Kouan-tcheng-tse*. Nous y passâmes la nuit. Le second jour, nous franchissions la barrière de Pieux, et nous entrions en Mantchourie. Les campagnes toutes couvertes de neige, et ne présentant partout que la monotonie de leur blancheur uniforme, offraient cependant à nos yeux un spectacle amusant par la multitude des traîneaux qui, pour se rendre d'une habitation à une autre, sillonnaient l'espace en tout sens, avec une vitesse que l'on voit rarement en Chine.

« La première ville que nous rencontrâmes fut *Ghirin*, métropole de la province qui porte le même nom, et résidence d'un *Hiang-Kim* ou général d'armée. Elle est assise sur la rive orientale du *Soungari*, dont le froid de février enchaînait encore le cours. Une chaîne de montagnes, courant de l'occident à l'orient, et dont les cimes s'effaçaient alors dans un léger nuage de vapeurs, l'abrite contre le vent glacial du nord. Comme presque

toutes les cités chinoises , *Ghirin* n'a rien de remarquable ; c'est un amas irrégulier de chaumières , bâties en briques ou en terre , couvertes en paille , avec un seul rez-de-chaussée. La fumée qui s'élevait de ses toits , montait perpendiculaire , et se répandant ensuite dans l'atmosphère à peu de hauteur , formait comme un manteau immense , de couleur bleuâtre , qui enveloppait toute la ville. Mantchoux et Chinois l'habitent conjointement ; mais les derniers sont beaucoup plus nombreux. Les uns et les autres , m'a-t-on dit , forment une population de six cent mille âmes ; mais comme le recensement est inconnu dans ce pays , et que la première qualité d'un récit chinois est l'exagération , je pense qu'il faut en retrancher les trois quarts pour avoir le chiffre réel de ses habitants.

« Ainsi que dans les villes méridionales , ses rues sont très-animées : le commerce y est florissant ; c'est un entrepôt de fourrures d'animaux de mille espèces , de tissus de coton , de soieries , de fleurs artificielles dont les femmes de toutes classes ornent leur tête , et de bois de construction qu'on tire des forêts impériales.

« L'abord de ces forêts est peu éloigné de *Ghirin* : nous les apercevions à l'horizon , élevant leur tête chauve et noire au-dessus de l'éclatante blancheur de la neige. Elles sont interposées entre l'Empire Céleste et la Corée comme une vaste barrière , pour rompre toute communication entre les deux peuples , et maintenir , ce semble , cette division haineuse , qui existe depuis que les Coréens ont été refoulés dans la péninsule. De l'est à l'ouest , elles occupent un espace de plus de soixante lieues ; je ne sais quelle est leur étendue du nord au midi. S'il nous avait été possible de les traverser en cet en-

droit , et de pousser en droite ligne vers la Corée , nous aurions abrégé notre chemin de moitié ; mais elles nous opposaient un rempart impénétrable. Nous dûmes faire un long circuit , et aller vers *Ningoustra* chercher une route frayée.

« Une difficulté nous arrêtait : nous ne connaissons pas le chemin qui conduit à cette ville. La Providence vint à notre secours , et nous envoya pour guides deux marchands du pays, qui retournaient dans leur patrie. Nous glissâmes en leur compagnie quelque temps encore sur la glace de la rivière , en la remontant vers sa source. L'inégalité du terrain , les montagnes dont il est entrecoupé , les bois qui le couvrent , le défaut de route tracée , déterminent les voyageurs à prendre la voie des fleuves. Aussi , en quittant le *Soungari* , nous allâmes nous jeter sur un de ses affluents , qui va , plus au nord, grossir de ses eaux le courant principal. Les Chinois nomment cette rivière *Mou-touan* ; sur la carte européenne elle est marquée *Hur-dia* : serait-ce son nom tartare ? je l'ignore. Des auberges sont échelonnées sur ses rives. Nous fûmes , un jour , agréablement surpris d'en rencontrer une chrétienne : on nous y reçut en frères ; non-seulement on n'exigea rien pour notre logement , mais on nous contraignit même d'accepter des provisions de bouche. C'est une justice à rendre aux néophytes chinois : ils pratiquent envers leurs frères étrangers l'hospitalité la plus généreuse.

« Nous nous avançons, tantôt sur la glace du fleuve, tantôt sur l'un ou sur l'autre de ses bords, suivant que la route nous offrait moins d'aspérité. A droite et à gauche s'élevaient de hautes montagnes couronnées d'arbres gigantesques , et habitées par les tigres , les panthères, les ours , les loups , et autres bêtes féroces , qui se

réunissent pour faire la guerre aux passants. Malheur à l'imprudent qui oserait seul s'engager au milieu de cette affreuse solitude ! il n'irait pas loin sans être dévoré. On nous dit que dans le courant de l'hiver, près de quatre-vingts hommes, et plus de cent bœufs ou chevaux étaient devenus la proie de ces animaux carnassiers. Aussi les voyageurs ne marchent-ils que bien armés et en forte caravane. Pour nous, nous formions un bataillon redoutable à nos ennemis. De temps en temps, nous en voyions sortir quelques-uns de leur repaire ; mais notre bonne contenance leur imposait, ils n'avaient garde de nous attaquer.

« Si ces animaux luttent contre les hommes, ceux-ci en revanche leur font une guerre d'extermination. Chaque année vers l'automne, l'empereur envoie dans ces forêts une armée de chasseurs ; cette dernière année, ils étaient cinq mille. Il y a toujours plusieurs de ces preux qui payent leur bravoure de leur vie. J'en rencontrai un que ses compagnons ramenaient au tombeau de ses pères, à plus de cent lieues de là : il avait succombé au champ d'honneur ; sur sa bière étaient étalés avec orgueil les trophées de sa victoire, le bois d'un cerf et la peau d'un tigre. Le chef du convoi funèbre jetait par intervalle sur la voie publique du papier monnaie, que l'âme du défunt devait ramasser pour s'en servir au pays d'outre-tombe. Ces pauvres gens, hélas ! étaient loin de penser que la Foi et les bonnes œuvres sont, dans l'autre monde, la seule monnaie de bon aloi. Sa Majesté chinoise s'est réservée à elle seule le droit de chasser dans ces forêts, ce qui n'empêche pas une foule de braconniers chinois et coréens de les exploiter à leur profit.

« Avant d'atteindre la route qui perce la forêt jusqu'à la mer orientale, nous traversâmes un petit lac de sept à



huit lieues de large ; il était glacé comme la rivière qui l'alimente. Il est célèbre dans le pays par le nombre de perles qu'on y pêche pour le compte de l'empereur. On le nomme *Hei-hou* ou *Hing-tchou-mén*, *Lac noir* ou *Porte aux pierres précieuses*. La pêche s'y fait en été. En sortant de la *Porte aux perles*, nous entrâmes dans une hôtellerie. Le premier jour du nouvel an chinois approchait, jour de grande fête, de grands festins, et de joyeuse vie. Tout voyageur doit interrompre sa course pour le célébrer. L'aubergiste nous demanda d'où nous venions et où nous allions. « De *Khoan-tcheng-tze*, lui ditimes-nous, et nous allons à *Houng-tchoun* ; mais nous ne savons pas le chemin qui y conduit. — En ce cas, poursuivit-il, vous allez demeurer chez moi ; voici la nouvelle année : dans huit jours, mes chariots doivent se rendre au même endroit : vous mettrez dessus votre bagage et vos provisions, et vous partirez à leur suite ; en attendant, vous serez bien traités. » Son offre fut acceptée avec remerciement. Nos chevaux, d'ailleurs, étaient si fatigués qu'une halte de quelques jours leur était nécessaire.

« A l'époque du nouvel an, les païens se livrent à de curieuses superstitions. Les gens de l'auberge passèrent la première nuit en veille. Vers l'heure de minuit, je vis s'approcher du *Khang*, ou fourneau qui me servait de lit, un maître de cérémonies, affublé de je ne sais quel habit étrange. Je devinai son intention ; je fis semblant de dormir. Il me frappa légèrement à plusieurs reprises sur la tête pour m'éveiller. Alors sortant comme d'un sommeil profond : « Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ? » lui dis-je. — Levez-vous : voici que les Dieux approchent ; il faut aller les recevoir. — Les Dieux approchent !.... D'où viennent-ils ? quels sont ces Dieux ?

— Oui, les Dieux, les grands Dieux vont venir; levez-vous, il faut aller à leur rencontre. — Eh! mon ami, un instant. Tu le vois, je suis en possession du dieu du sommeil, en est-il un parmi ceux qui viennent qui puisse m'être aussi agréable à l'heure qu'il est? De grâce, permets que je jouisse tranquillement de sa présence; je ne connais pas les autres dont tu me parles. » Le maître de cérémonies s'en alla grommelant je ne sais quelles paroles. Il est à présumer qu'il ne fut pas fort édifié de ma dévotion pour ses grands Dieux, et qu'il augura mal du succès de mon voyage.

« Voici la manière dont se fait cette réception nocturne. Le moment vena, c'est-à-dire à minuit, hommes, femmes, enfants, vieillards, tous sortent au milieu de la cour, chacun revêtu de ses plus beaux habits: là, on se tient debout; le père de famille qui préside à la cérémonie, promène ses regards vers les différents points du ciel. Il a seul le privilège d'apercevoir les Dieux. Dès qu'ils se sont montrés à lui, il s'écrie: « Ils arrivent, qu'on se prosterne, les voilà de tel côté. » Tous à l'instant se prosternent vers le point qu'il indique. On y tourne aussi la tête des animaux, le devant des voitures; il faut que chaque chose dans la nature accueille les Dieux à sa manière: il serait malséant si, à l'arrivée de ces hôtes célestes, leurs yeux rencontraient la croupe d'un cheval. Les divinités étant ainsi reçues, tout le monde rentre dans la maison et se livre à la joie d'un copieux festin en leur honneur.

« Nous demeurâmes huit jours à *Hing-tchou-men*. Le 4 de la première lune, laissant là notre traîneau désormais inutile, nous sellâmes nos chevaux et nous partîmes avec les chariots de l'aubergiste. Ses gens s'étaient engagés, moyennant un prix convenu, à fournir de

fourrage à nos montures, et à porter nos provisions pendant que nous traverserions la forêt; car on n'y trouve que du bois pour se chauffer et faire cuire ses aliments. Enfin nous arrivâmes à *Ma-tien-ho* près de *Ningoustra*, où commençait la route, dont l'autre bout atteignait la mer à une distance de soixante lieues. Il y a sept à huit ans, on ne rencontrait sur le chemin aucune habitation, aucune cabane qui donnât un abri aux voyageurs. Ceux-ci se réunissaient en caravanes et campaient à l'endroit où la nuit les surprenait, en ayant soin pour écarter les tigres d'entretenir des feux jusqu'au matin. Aujourd'hui des hôtelleries sont échelonnées sur les bords de la route : ce sont de grandes huttes, construites à la manière des sauvages, avec des branches et des troncs d'arbres superposés, dont les intervalles ainsi que les plus grosses fentes sont bouchés avec de la boue. Les architectes et maîtres de ces caravansérails enfumés sont deux ou trois Chinois, qu'on appelle en langage du pays *Kouang-koum-tse*, gens sans famille, venus de loin, la plupart déserteurs de la maison paternelle et vivant de rapine. C'est pendant l'hiver seulement qu'ils sont là; le beau temps revenu, ils quittent leurs cabanes, et s'en vont braconner dans le bois, ou chercher le *Jen-seng*, cette racine précieuse, qui se vend en Chine le double du poids de l'or.

« L'intérieur de ces taudis est encore plus hideux que le dehors n'est misérable. Au milieu, montée sur trois pierres, repose une grande marmite, seule vaisselle de ces restaurants. On met le feu par-dessous; la fumée s'échappe par où elle peut. Je vous laisse à juger de la noirceur qui s'attache aux parois. Des fusils et des couteaux de chasse, enfoncés comme le reste, sont suspendus aux troncs qui forment les murailles; le sol

est couvert d'écorces d'arbres : c'est sur ce duvet que le voyageur doit reposer ses membres fatigués et réparer ses forces. Nous nous trouvions quelquefois plus de cent étendus là péle-mêle, presque les uns sur les autres. La fumée m'étouffait, j'en étais asphyxié, je devais sortir de temps en temps pour respirer l'air extérieur et reprendre haleine ; le matin j'expectorais la suie avalée pendant la nuit.

« Les *Kouang-koun-tze* n'offrent à leurs hôtes que le toit et l'eau. C'est donc une nécessité pour ceux-ci, avant de pénétrer dans le bois, de faire leurs provisions. Là, la monnaie de cuivre n'a pas de cours : l'argent y est presque inconnu ; les maîtres d'auberge reçoivent, en échange de l'hospitalité qu'ils donnent, du riz, du millet, de petits pains cuits à la vapeur ou sous la cendre, de la viande, du vin de maïs, etc. Quant aux bêtes de somme, elles sont logées à la belle étoile, et il faut faire sentinelle pour les soustraire à la voracité des loups et des tigres, dont l'approche nous était signalée par les chevaux qui hennissaient, ou qui souffraient avec force de leurs naseaux dilatés par la peur. On s'armait alors de torches, on frappait du tam-tam, on criait, on hurlait, et on mettait l'ennemi en fuite.

« Ces forêts m'ont paru très-anciennes ; les arbres en sont énormes et d'une hauteur prodigieuse. Ce n'est que sur la lisière que la hache les abat ; à l'intérieur la vieille seule les renverse. Des nuées d'oiseaux habitent dans leurs branches ; il y en a d'une grandeur démesurée, qui enlèvent de jeunes cerfs ; leurs noms me sont inconnus. Les faisans surtout abondent : on ne saurait se faire une idée de leur multitude, quoique les aigles et les vautours leur fassent une guerre cruelle. Un jour, nous vîmes un de ces oiseaux rasper fondre sur un mal-

« Quand nous arrivâmes à la frontière, il devait s'écouler huit jours avant l'ouverture du marché. Que le temps me parut long ! Qu'il me tardait de reconnaître, au signal convenu, les néophytes coréens et de m'aboucher avec eux ! Mais force fut bien d'attendre. « Hélas ! « me disais-je, ces peuples en sont encore à cet état de « barbarie de ne voir, dans un étranger, qu'un ennemi « dont il faut se défaire, et qu'on doit rejeter avec hor- « reur de son pays ! » Comme je comprenais alors cette vérité, que l'homme n'a pas de demeure permanente ici-bas, qu'il n'est qu'un voyageur de quelques jours sur la terre ! Moi-même je n'étais souffert en Chine que parce que l'on me croyait Chinois, et je ne pouvais fouler le sol de ma patrie, que pour un instant et en qualité d'étranger. Oh ! quand viendra le jour où le Père commun de la grande famille humaine fera embrasser tous ses enfants dans l'effusion d'un baiser fraternel, dans cet amour immense que Jésus, son Fils, est venu communiquer à tous les hommes !

« Avant de partir, vous m'aviez recommandé, Monseigneur, de prendre des renseignements sur le pays que j'aurais à parcourir. J'ai tâché de me conformer aux intentions de Votre Grandeur. En observant moi-même, en interrogeant les autres, en faisant un appel aux souvenirs de ma première jeunesse, passée dans les écoles de la Corée, j'ai pu recueillir les détails que je vais vous soumettre. Je serai le plus bref possible.

« Les Mantchoux proprement dits sont disséminés sur un vaste terrain, moins étendu cependant que ne l'indique la carte européenne que j'ai sous les yeux ; ils ne vont guère au delà du 46° de latitude. Bornés, à l'occident, par la barrière de pieux et le *Soungari*, qui les séparent

de la Mongolie; au nord, par les deux petits états des *Ou-Kin* et des *Tu-Pi-Latse* ou *Tartares aux peaux de poissons*; à l'orient, par la mer du Japon; ils confinent avec la Corée au midi.

« Depuis qu'ils ont conquis la Chine, leur pays est désert; d'immenses forêts, où le voyageur ne rencontre aucun être humain, en couvrent une partie; le reste est occupé par quelques stations militaires, s'il faut appeler de ce nom un petit nombre de familles tartares, groupées ensemble à des distances très considérables. Ces familles sont entretenues aux frais de l'empereur; il leur est défendu de cultiver la terre. Il semble qu'elles ne sont là que pour faire acte de présence, et dire aux peuplades du nord, très-timides d'ailleurs et se trouvant assez au large dans leurs bois: « Ne descendez pas; le pays est occupé. » Des Chinois clairs-semés qui défrichent, en fraude de la loi, quelques coins du pays, leur vendent le grain nécessaire à leur subsistance.

« La Mantchourie paraît très-fertile; on le reconnaît à l'herbe luxuriante qui s'élève à hauteur d'homme. Dans les endroits cultivés, elle produit le maïs, le millet, le sarrasin, le froment en très-petite quantité. Si cette dernière récolte n'est pas plus abondante, il faut l'imputer, je crois, à l'humidité du sol et aux brouillards dont il est souvent couvert.

« Votre Grandeur demandera peut-être la cause de la solitude qui règne en Mantchourie. Ce fut une politique du chef de la dynastie actuelle en Chine, de transplanter, lors de la conquête, son premier peuple dans le pays envahi. Quand il fit irruption dans l'empire, il emmena avec lui tous ses soldats avec leurs familles, c'est-à-dire tous ses sujets; il en laissa une partie dans le *Leao-Tong*,

et distribua le reste dans les principales cités chinoises. Il s'assurait ainsi la possession de ces villes, en y jetant une population nouvelle, intéressée à les maintenir dans le devoir, à étouffer les révoltes dans leur naissance, et à consolider sa puissance sur le trône impérial.

« Cet état de choses a duré jusqu'à nos jours. Les Chinois et les Mantchoux, quoique habitant depuis deux siècles dans la même enceinte de remparts, et parlant le même langage, ces deux nations ne se sont pas fondues : chacune conserve sa généalogie distincte. Aussi, en entrant dans une auberge, en abordant un inconnu, rien de plus commun que cette question : « *Ni che ming jeu, khi jeu ? Es-tu Chinois ou Mantchoux ?* » On désigne les premiers par le nom de la dynastie des *Ming*, et les seconds par le nom de *bannière*. C'est que les Mantchoux, dans le principe, furent divisés en huit tribus, se ralliant chacune sous un étendard dont elle conserve la dénomination.

« Les Mantchoux n'ont pas de littérature nationale : tous les livres écrits en leur langue sont des traductions d'ouvrages chinois, faites par un tribunal spécial établi à *Peking*. Ils n'ont pas même d'écriture propre ; ils ont emprunté aux Mongols les caractères dont ils se servent. Leur langue se perd insensiblement ; il en est assez peu qui la parlent ; encore cent ans, et elle ne sera dans les livres qu'un souvenir du passé. Elle a beaucoup d'affinité avec la nôtre ; cela doit être, puisqu'il y a quelques siècles, la Corée étendait ses limites au delà du pays des Mantchoux proprement dits, et ne faisait des deux états qu'un seul royaume, habité par le même peuple. On trouve encore dans la Mantchourie certaines familles dont la généalogie, religieusement conservée, atteste une

origine coréenne; on y rencontre aussi des tombeaux renfermant des armes, des monnaies, des vases et des livres coréens.

« Je vous ai parlé plus haut des *Ou-Kin* et des *Tu-Pi-Latse*. Je n'ai pu recueillir sur leur compte que des données incomplètes. Les derniers sont ainsi appelés par les Chinois, parce qu'ils se revêtent d'habits faits de peaux de poisson. Habitant sur les rives du *Soungari* et sur les bords des rivières qui grossissent ses eaux, ou errant dans les bois, ils se livrent à la pêche et à la chasse, et vendent aux Chinois les fourrures des animaux qu'ils ont tués et le poisson qu'ils ont pris. Le commerce se fait en hiver; le poisson, qui est alors gelé, alimente les marchés à plus de deux cents lieues au loin; les *Tu-Pi-Latse* reçoivent en échange des toiles, du riz et de l'eau-de-vie extraite du millet. Ils ont une langue à eux. Leurs états sont indépendants de l'empereur de Chine, et ils n'admettent pas les étrangers sur leur territoire. Les Chinois disent qu'ils sont d'une malpropreté dégoûtante. Cela peut être; mais pour avoir le droit de leur faire un pareil reproche, ceux qui les accusent devraient eux-mêmes changer de linge un peu plus souvent qu'ils ne font, et détruire la vermine qui les dévore.

« Au delà du pays occupé par les *Tu-Pi-Latse*, et jusqu'à la frontière de la Russie asiatique, il est à présumer qu'il existe d'autres hordes errantes. Cette opinion que j'émetts n'est qu'une simple conjecture; car on n'a aucune donnée positive. Au midi de cette tribu, du côté de la mer, est un pays qu'on m'a nommé *Ta-Tcho-Sou*, sorte de terre affranchie où se sont réunis il n'y a pas longtemps, et où se réunissent encore tous les jours, une foule de vagabonds chinois et coréens : les uns poussés



par l'esprit d'indépendance, les autres pressés d'échapper au châtimeut dû à leurs méfaits ou à la poursuite de leurs créanciers. Accoutumés au brigandage et au crime, ils n'ont ni mœurs ni principes. Ils viennent cependant, m'a-t-on dit, de se choisir un chef pour réprimer leurs propres désordres, et se donner une existence plus régulière. D'un commun accord, ils ont décidé qu'on entererait vif tout homme coupable d'homicide; leur chef lui-même est soumis à cette loi. Comme ils n'ont pas de femmes, ils en enlèvent partout où ils en trouvent. Ce petit état, qui ne ressemble pas mal au commencement de l'antique Rome, en aura-t-il les développements? C'est ce que l'avenir dévoilera.

« Non loin de la frontière coréenne, au milieu de la forêt, s'élance vers les nues le *Ta-Pei-Chan* ou la *Grande-Montagne-Blanche*, devenue célèbre en Chine par le berceau de *Han-Wang*, chef de la famille impériale actuellement sur le trône. Sur le versant occidental a été conservée, à l'aide de réparations, son antique demeure : lieu entouré, par la superstition chinoise, d'un culte religieux, le dévot pèlerin y vient des contrées les plus lointaines incliner son front dans la poussière. Les auteurs sont partagés sur l'origine de *Han-Wang* : les uns disent qu'il fut d'abord chef de voleurs et qu'il exploitait les pays d'alentour; que, se voyant à la tête d'un parti nombreux, il jeta les fondements d'une puissance royale. D'autres soutiennent, pour sauver son honneur, que c'était un de ces petits roitelets comme il y en a beaucoup en Tartarie, et qu'il ne fit qu'agrandir l'héritage qu'il avait reçu de ses pères. Quoi qu'il en soit de sa naissance, il est certain que vers la fin de la dynastie des *Ming*, ce prince était déjà assez puissant pour faire trembler l'empereur de Chine. *Wan-Li*, l'un des derniers

monarques de cette race déchue, pour débilitier les forces de ce voisin dangereux, le pria de lui envoyer l'élite de ses guerriers, sous prétexte de les opposer aux Mongols qui menaçaient ses états. Dès qu'il les vit en sa puissance, il les fit tous périr, à l'exception d'un seul, qui sut par sa bonne mine intéresser un mandarin en sa faveur, et fut mis par lui au nombre de ses domestiques. Il gagna tellement sa confiance, qu'il devint l'intendant de sa maison. A quelque temps de là, un autre officier chinois, étant venu visiter le mandarin, vit le jeune Tartare, et dit à son confrère qu'en conservant ce pros- crit, il s'exposait à encourir l'indignation de l'empereur. L'autre lui répondit qu'il s'en déferait, mais qu'en attendant il fallait se livrer à la joie du festin.

« Cependant, le jeune homme, qui avait entendu ce propos, craignant pour ses jours, ordonne à un pale- frenier de seller le meilleur des chevaux de son maître, disant qu'il a une commission importante à remplir. Le cheval prêt, il monte dessus, et court à bride abattue à la *Montagne-Blanche* annoncer à *Han-Wang* la trahison de l'empereur et le sort de ses infortunés compagnons d'ar- mes. *Han-Wang* ne se possède plus ; il envoie l'aîné de ses dix fils à la tête d'une armée s'emparer de *Moucden*, capitale du *Leao-Tong*, que les Chinois avaient enlevé aux Coréens. Le général, arrivé à *Moucden*, fut effrayé du nombre des ennemis et s'en retourna sans coup férir. Son père, outré de sa lâcheté, le tua de sa propre main; puis, prenant sa famille et tout son peuple, vint se pré- senter devant la ville, qui lui ouvrit ses portes. Il y plaça son trône.

« Sur ces entrefaites, deux officiers du palais impé- rial, dont l'un avait nom *Wang* et l'autre *Tou*, tramè- rent une conspiration contre *Tchoung-Theng*, successeur

de *Wan-Li*, et élurent un autre prince à sa place. *Tchoung-Tseng*, voyant ses affaires désespérées, se pendit à un arbre sur le mont *Meichan*. On a conservé cet arbre jusqu'à nos jours ; les Chinois l'entourent d'une grande vénération, persuadés qu'il a été sanctifié par la mort de l'empereur. Celui qu'on avait mis à sa place s'appelait *Tchouang-Wang*. Il eut l'imprudence de s'attirer la haine d'un mandarin puissant en lui enlevant sa femme. *Ou-Sang-Koui*, l'époux outragé, demanda du secours au nouveau roi de *Moucden* pour poursuivre le ravisseur qui, effrayé, s'était enfui dans les provinces méridionales.

« Pendant ce temps-là (1644), le rusé *Han-Wang* envoie son second fils *Choun-Dje*, qui s'empare de *Peking* et inaugure la dynastie des Tartares-Mantchoux. *Choun-Dje* fut père de *Khan-Hi*, sous le règne duquel on eut un instant l'espoir de voir toute la Chine se convertir à la foi chrétienne, espoir qui s'évanouit sous le règne de ses successeurs *Joung-Tchen*, *Kien-Loung*, *Kia-Khing*, *Tao-Kouang*, qui ont plus ou moins persécuté la Religion.

« Je reviens au récit de mon voyage. Le 20 de la première lune, le mandarin coréen de *Kien-Wen* transmit à *Houng-Tchoun* la nouvelle que le commerce serait libre le lendemain. Dès que le jour parut, nous nous hâtâmes, mon compagnon et moi, d'arriver au marché. Les approches de la ville étaient encombrées de monde ; nous marchions au milieu de la foule, tenant en main notre mouchoir blanc, et portant à la ceinture un petit sac à thé de couleur rouge : c'était le signe dont on était convenu et auquel les courriers coréens devaient nous reconnaître ; de plus, c'était à eux de nous aborder.

« Nous entrions dans la ville, nous en sortions, personne ne se présentait. Plusieurs heures s'écoulaient

ainsi ; nous commençons à être dans l'inquiétude. « Aurai-ils manqué au rendez-vous ? nous disions-  
 « nous l'un à l'autre. » Enfin , étant allés abreuver nos chevaux à un ruisseau qui coule à trois cents pas de la ville , nous voyons venir à nous un inconnu qui avait aperçu notre signalement. Je lui parle chinois , il ne me comprend point. « Comment t'appelles-tu ? lui dis-je  
 « alors en coréen. — *Han* est mon nom , me répondit-il.  
 « — Es-tu disciple de Jésus ? — Je le suis. » Nous y voici , pensai-je.

« Le néophyte nous conduisit auprès de ses compagnons. Ils étaient venus quatre , et il y avait plus d'un mois qu'ils attendaient notre arrivée. Nous ne pûmes pas avoir ensemble un long entretien : les Chinois et les Coréens nous environnaient de toutes parts. Ces pauvres chrétiens paraissaient abattus par la tristesse. L'air mystérieux qui régnait dans l'échange de nos paroles , intriguait les païens. Quand ceux-ci semblaient moins attentifs à nos discours , nous glissions quelques mots sur nos affaires religieuses , et puis tout de suite nous revenions au marché de nos animaux. « Combien en veux-tu ? —  
 « Quatre-vingts ligatures. — C'est trop cher. Tiens ,  
 « prends ces cinquante ligatures et livre-moi ta bête. —  
 « Impossible , tu ne l'auras pas à moins. » C'est ainsi que nous donnions le change à ceux qui nous observaient.

« J'appris de ces chrétiens que depuis la persécution l'Eglise coréenne était assez tranquille ; qu'un grand nombre de fidèles s'étaient retirés dans les provinces méridionales , comme moins exposées aux coups de la tempête ; que plusieurs familles s'étaient récemment converties à la foi ; qu'il serait difficile aux néophytes de conserver longtemps un Missionnaire européen dans le pays , mais que se confiant en la bonté divine , ils feraient tout ce qui

dépendrait d'eux pour le recevoir ; que *Pien-Men* serait moins dangereux que *Houng-tchoun* pour son introduction , par la raison qu'en entrant par le nord , outre la difficulté de passer la frontière , il lui faudrait encore traverser tout le royaume.

« Notre entretien étant fini , nous nous prîmes les mains en signe d'adieu. Eux sanglottaient , de grosses larmes coulaient sur leurs joues ; pour nous , nous regagnâmes la ville , et nous disparûmes dans la foule.

« Le marché de *Kien-Wen* nous offrit un spectacle curieux. Les vendeurs n'ont pas le droit d'étaler leurs marchandises dès qu'ils sont arrivés ; il faut qu'ils attendent le signal : Aussitôt que le soleil est parvenu au milieu de sa course , on hisse un pavillon , on bat du *tam-tam* : à l'instant la foule immense , compacte , se rue sur la place publique ; Coréens , Chinois , Tartares , tout est mêlé ; chacun parle sa langue ; on crie à fendre la tête pour se faire entendre ; et tel est le mugissement de ce flot populaire , que les échos des montagnes voisines répètent ces clameurs discordantes.

« Quatre ou cinq heures , c'est tout ce qu'on accorde de temps pour vendre et acheter ; aussi le mouvement qu'on se donne , les rixes qui ont lieu , les coups de poing qui trottent , les rapines qui se font presque à main armée , impriment à *Kien-Wen* l'image , non d'une foire , mais d'une ville prise d'assaut et livrée au pillage. Le soir venu , le signal du retour pour les étrangers est donné ; on se retire dans le même désordre , les soldats poussant les trainards avec la pointe de leurs lances. Nous eûmes bien de la peine à nous tirer de cette cohue. Nous regagnions *Houng-tchoun* , lorsque nous vîmes de nouveau venir à nous les courriers coréens ; ils ne pouvaient se

résoudre à nous quitter ; ils voulaient encore s'entretenir avec nous, nous dire un dernier adieu. Mon compagnon sauta à bas de son cheval pour échanger encore quelques paroles amies ; je lui fis signe de remonter, de peur que les satellites qui nous environnaient, ne soupçonassent en nous des personnes qui avaient d'autres intérêts que ceux du négoce : ensuite, saluant l'Ange qui préside à l'Eglise coréenne, et nous recommandant aux prières de ses Martyrs, nous franchîmes le *Mikiang*, et nous rentrâmes en Tartarie.

« A notre retour, nous trouvâmes le chemin bien changé. Le fleuve, sur la glace duquel nous avons glissé auparavant, était alors en grande voie de dégel. Des ruisseaux descendant du haut des montagnes, grossissaient son cours, qui entraînait pêle-mêle et des troncs de vieux arbres et d'énormes glaçons. De nouveaux voyageurs avec leurs voitures arrivaient toujours, et s'encombraient sur ses bords. Leurs cris, les hurlements des bêtes féroces mêlés au fracas des eaux, faisaient de cette vallée un spectacle solennel et terrible. Personne n'osait s'aventurer au milieu du danger. Chaque année, nous dit-on, beaucoup de personnes périssent ensevelies sous la glace. Plein de confiance en la divine Providence qui nous avait conduits jusque-là, je cherchai un endroit guéable, et je passai à l'autre rive. Mon compagnon fut plus prudent ; il prit un guide, et alla faire un long circuit. Nous n'eûmes à regretter que la perte d'un de nos chevaux.

• De votre Révérendissime Grandeur,

« Le très-obéissant et très-indigne fils,

« ANDREAS KIMAI-KIM, *Diacre coréen.* »

*Extrait d'une lettre de M. Daveluy, Prêtre de la Société des Missions Etrangères, à M. Barran, Directeur au Séminaire de la même Congrégation.*

Moutsie en Chine, 28 août 1845.

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE ,

« La Corée vient de faire un heureux effort, pour sortir de la solitude dans laquelle on voudrait étouffer sa foi. Vous savez qu'un jeune diacre de cette nation, nommé André *Kimai-kim*, avait été envoyé dans le Nord par Mgr Ferréol, pour y tenter une voie nouvelle. Dans le cas où il trouverait le passage absolument fermé, il devait retourner au *Leao-Tong*, épier l'occasion de se glisser dans son pays à travers les postés nombreux de *Pien-men*, et, s'il était possible, y acheter une jonque pour venir à *Chang-hai* ou à *Chusan* chercher le Vicaire apostolique.

« C'est ce qu'il a fait avec autant de bonheur que d'intelligence et de courage. Soutenu par une confiance sans bornes en la Providence, André a surmonté tous les obstacles; il s'est procuré un petit navire, monté par vingt-quatre chrétiens, et avec une simple boussole, sur une mer tout à fait inconnue pour lui comme pour son équipage, il a fait voile vers la Chine. Dans une tempête sa barque a perdu le gouvernail; mais elle a été remorquée

jusqu'à *Chang-hai* par un bateau chinois. André est allé mouiller au milieu des bâtiments anglais qui stationnaient dans le port ; jugez de la surprise des officiers lorsqu'ils l'ont entendu leur dire en français : « *Moi Coréen, je demande votre protection !* Cette protection lui a été accordée , et il aurait été bien défendu au besoin , je vous prie de le croire.

« Mgr Ferréol fut aussitôt prévenu et se hâta d'accourir auprès de ses intrépides Coréens. Quand il leur fut permis de voir leur pasteur , de recevoir sa bénédiction , quand ils virent un autre prêtre accompagnant Monseigneur pour les secourir , leur émotion fut extrême. Au milieu de leur joie , André nous rapporta un sujet de tristesse qui les tourmentait. Ces bons chrétiens , jetant les yeux sur nous , et pensant à notre vie passée , puis aux travaux et aux souffrances qui nous attendent dans leur pays , avaient le cœur oppressé et s'affligeaient de nous conduire au milieu des persécutions. Ils ne savaient pas encore , sans doute , les délices dont notre âme est inondée , le bonheur dont Dieu récompense déjà en ce monde les sacrifices faits pour sa gloire. Bientôt , j'espère , ils verront que nous partons de grand cœur ; et , s'il y a des souffrances , Dieu nous accordera la force de le souffrir jusqu'au Calvaire.

« Nous eûmes quelques jours plus tard un grand sujet de consolation. Monseigneur pensa devoir conférer la prêtrise à André , et la cérémonie se fit dans la chapelle de *Kin-ka-ham* , chrétienté distante de *Chang-hai* de deux ou trois lieues. Quatre prêtres européens et un chinois assistèrent à l'ordination , pour laquelle une foule de chrétiens étaient accourus. Nous y déployâmes toute la pompe possible. Mais comment vous peindre notre joie en voyant ces prémices du clergé coréen ! André est le premier



prêtre de cette nation. Dieu, nous l'espérons, les multipliera dans quelques années ; c'est là notre œuvre, notre premier but : puissions-nous l'accomplir ! Cette fête fut complétée peu de jours après : André célébra sa première messe dans la chapelle du petit séminaire, où trente-trois élèves dirigés par les PP. Jésuites font la consolation de Mgr de Bési.

« Vous parlerai-je maintenant des bruits répandus en Corée ? Malgré la persécution, on dit, et cela parmi les païens, que notre sainte foi aura beaucoup de prosélytes. C'est même, ajoute-t-on, la parole d'un des ministres du Roi. Le courage et la force de la plupart des fidèles ont donné partout une haute idée de la Religion ; elle est estimée, admirée même de ses ennemis ; tout ce qui est grand, généreux, est attribué aux chrétiens, et si quelque idolâtre fait un acte de vertu un peu au-dessus du commun, il n'en faut pas davantage pour le faire soupçonner d'être chrétien. Tout cela joint aux conversions qui s'opèrent chaque jour, malgré la fureur des ministres, nous donne de belles espérances. Nous apprenons aussi le retour de bien des apostats, et la ferveur est loin de se ralentir parmi les fidèles.

« Tels sont, Monsieur et cher Confrère, les indices rapportés par André, et sur lesquels nous fondons, après Dieu, l'espoir de quelques fruits. Vous unirez vos prières à nos travaux ; les bonnes âmes de l'Europe attireront sur notre pauvre Mission les bénédictions de Dieu, et alors, peut-être, nos efforts ne seront pas inutiles.

« En attendant l'occasion de nouveaux détails, veuillez recevoir l'assurance de l'attachement respectueux de votre dévoué serviteur,

« A. DAVELUY, *Miss. apost.* »

## MANDEMENTS ET NOUVELLES.

---

Depuis la publication du dernier Numéro , six Mandements ont paru en faveur de l'Œuvre ; nous devons ces nouveaux encouragements à Nosseigneurs les Evêques de Verdun , d'Autun , de Strasbourg , de Carcassonne, de Savone et de Perpignan.

---

M. Libermann, supérieur de la Société du Saint-Cœur de Marie, nous communique la lettre suivante, que nous aurions voulu mettre plutôt sous les yeux de nos lecteurs. C'est le récit d'un témoin oculaire sur les derniers moments de M. l'abbé Tisserant, Préfet apostolique des Deux Guinées, qui a péri le 7 décembre 1845, dans le naufrage de la corvette à vapeur le *Papin*. Ce fervent Missionnaire s'était dévoué au salut des Noirs; en 1844 il était leur apôtre à Taïti, et il allait encore les évangéliser sur la côte d'Afrique, quand Dieu l'a appelé pour être au ciel leur intercesseur

*Lettre de M. Du Bourdieu, commissaire de marine, à M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires.*

Toulon, 12 janvier 1846.

« MONSIEUR ,

« J'ai assisté aux derniers moments et à la mort déplorable de M. l'abbé Tisserant, mon infortuné compagnon de voyage à bord du *Papin*. Seul survivant de tous les officiers embarqués sur ce bâtiment, je voudrais faire

connaître aux personnes qui s'intéressent à ce digne ecclésiastique, combien sa conduite a été belle et noble en présence de la terrible catastrophe qui a causé la perte du *Papin*, et fait périr la moitié de son équipage. C'est à vous, Monsieur, que je crois devoir m'adresser pour vous prier de transmettre les détails suivants à sa famille, en employant la voie que vous jugerez convenable.

« Je ne retracerai point les circonstances du naufrage, les journaux les ont rapportées avec assez d'exactitude. Lorsque le sort du *Papin* fut décidé et que l'on eut reconnu l'impossibilité de le remettre à flot, chacun dut s'armer de courage pour attendre le retour du jour et connaître notre position relativement à la côte. Une mer violente battait le navire en flanc, la lame brisait sur le pont, et en rendait le séjour dangereux et périlleux. Nous nous retirâmes dans le carré des officiers, pour chercher un abri contre le froid glacial de la nuit. M. l'abbé Tisserant était parmi nous, exhortant tout le monde à s'armer de courage et de résignation, pour attendre en chrétien l'heure de la mort que nous regardions tous comme inévitable. Ses paroles, empreintes d'une pieuse soumission aux décrets de la Providence, apportaient quelques soulagements aux angoisses de notre cruelle situation. « Mes frères, nous disait-il, sachons attendre  
 « avec une fermeté et une résignation chrétienne les ap-  
 « prochés de la mort. Dieu, j'espère, voudra bien nous  
 « tenir compte des terribles épreuves que nous subissons  
 « dans ce moment, et il les acceptera en expiation de  
 « nos fautes. Je vous donne en son nom, ainsi qu'à tous  
 « les chrétiens réunis sur ce bâtiment, l'absolution in  
 articulo mortis.

« Un juif que nous avons embarqué à Tanger pour servir d'interprète au consulat de Mogador, s'était ré-

fugé après de nous. Le désespoir de ces malheureux était déchirant. Il suppliait, en sanglotant, M. l'abbé Tisserant de lui sauver la vie. « Mon ami, lui répondait celui-ci, il ne dépend pas de moi de vous sauver dans ce monde, et je ne puis rien pour vous dans l'autre à moins que vous ne vous fassiez chrétien. — Je veux bien me faire chrétien, si vous me sauvez la vie. — Je ne puis rien pour votre vie ; mais acceptez le cours du christianisme, j'appellerai avec confiance sur vous la miséricorde divine. » Le juif, ému par ce langage simple et touchant, parut accepter avec plus de calme les chances terribles qui nous menaçaient : il demanda le baptême comme moyen de salut pour l'autre monde. L'abbé Tisserant lui administra ce sacrement sous l'invocation de saint Nicolas, patron du jour.

« A quatre heures du matin, le 7 décembre, l'eau ayant envahi de toute part l'intérieur du bâtiment, nous contraignit à monter sur le pont, et de là à nous réfugier dans la mâture pour éviter le choc des lames qui déferlaient sur le navire, et balayaient tout ce qu'elles rencontraient sur le pont. L'abbé se plaça non loin de moi sur le bastingage, et il se retenait aux haubans du grand mât. Avant de prendre cette position, il entendit M. De la Porte, chancelier interprète du consul de Mogador, se plaindre du froid cruel qu'il éprouvait à la tête, par suite de la perte de sa casquette. M. Tisserant se découvrit, contraignit M. De la Porte à mettre son propre bonnet, restant ainsi nu-tête exposé aux torrents d'eau glaciale et de grêle que la tempête déversait sur nous.

« Après trois heures de souffrances insupportables, nous vîmes poindre le jour, et la terre parut à cinq cents mètres de nous. Une mer furieuse roulait ses lames vers la plage. L'abbé Tisserant voulut tenter l'unique voie de salut qui

semblait nous être réservée ; saisissant un mât de canot que , de ses mains jointes , il pressait sur sa poitrine , il s'élança dans les flots , espérant que leur impulsion le porterait vers la terre. Un fatal courant qui s'était formé sous le remous du navire , le ramena le long du bord , où , écrasé par le choc des lames , il coula sous nos yeux , sans qu'il nous fût possible de lui donner le moindre secours.

« Telle fut la fin de ce digne prêtre : il a emporté avec lui l'estime et les regrets de tous ceux qui ont survécu à ce terrible désastre. Le néophyte aussi a été au nombre des victimes du naufrage.

« Veuillez agréer , Monsieur , l'hommage de mes sentiments respectueux.

« DU BOURDIEU , *commissaire de marine ,  
naufragé du Papin.* »

---

— Sept prêtres , appartenant à la Congrégation des Missions-Etrangères , viennent de s'embarquer à Bordeaux : ce sont MM. Borelle , de Toulouse ; Borie et Negrerie , de Tulle ; Adnet , de Verdun ; Mesnard , de Poitiers ; Sage , de Besançon , et Pinchon , de Limoges. M. Borie , frère de Mgr Dumoulin Borie , martyrisé au Tong-King en 1839 , est destiné pour Siam , et M. Borelle pour la Cochinchine. Les quatre autres Missionnaires se rendent d'abord à Macao , d'où ils seront envoyés dans celles des Missions qui ont au plus grand besoin d'ouvriers apostoliques.

Sont partis pour la Mission du Texas , à bord du navire  
*l'Elisabeth-Ellen* :

MM. Claude-Marie Dubois, prêtre du diocèse de Lyon.  
Jacques Girardon , id. id.  
Jean-Baptiste Figuerola, id. Barcelone (Espagne).  
Richard Hemmesy , id. Waterford (Irlande).  
Claude-Marie Chambodut , diacre , Lyon.  
Antoine-Marie Chanrion, sous-diacre, id.  
Matthieu Chazelle id. id.  
Charles Padey, clerc-minoré , id.  
Félix Ferrière, clerc tonsuré, d'Agen.  
Joseph Anstaett, étudiant en théologie, Strasbourg.  
Emmanuel Domenech , id. Lyon.  
Pierre-Marie Lacour , étudiant , id.  
Emilio Gianozzi , frère (Italie).

Mgr Odin nous annonce qu'en Italie , en Belgique et en Irlande , d'autres Missionnaires se préparent à le suivre au Texas. Nous publierons les noms de ces Missionnaires dès qu'on nous les aura transmis.

**Noms des Pères et Frères de la Compagnie de Jésus , partis  
pour les Missions-Etrangères :**

1° Du Havre , le 16 novembre 1845 , pour les Missions de la Nouvelle-Grenade : les PP. François Senné — Ignace de Assenpi — Emmanuel Bujan — Joachim Cotanilla — Louis Sagura — Thomas Piquer — Jacques Cenarrura, scolastique — Fausto Legarra, scolastique — Bonaventura Felin, scolastique — Gabriel Trobat, frère coadjuteur — Jean Beitia, frère coadjuteur ;

2° De Marseille , le 11 décembre 1845 , pour la Mission de Syrie , les PP. Edouard Billottet, de Besançon , et Etienne Monier, d'Avignon ;

3° De Naples , le 15 janvier 1846 , pour la Chine , les PP. Augustin et René Massa , et le frère coadjuteur Nicolas Massa ;

4° De Toulon , pour Madagascar , les PP. Louis Jouen, d'Exreux , Marc Finais , de Lyon, et le frère coadjuteur J. B. Fabrette ;

5° De Bordeaux , le 24 février 1846 , pour le Maduré , les PP. Joseph Barret , de Lyon , Benoit Burthey , de Besançon , et Louis Verdier , du Puy .

— Le 2 mars , deux prêtres et deux catéchistes de la Société de Piepus se sont embarqués , au Havre , sur le Paquebot des mers du Sud . Tous les quatre sont destinés pour Sandwich . Les deux prêtres sont MM. Grouin et Douillon , du diocèse de Coutances , et les deux catéchistes : Bernat , diocèse de Cahors , et Boyer , diocèse de Mende .

— Mgr Perpetuo Guasco , Vicaire apostolique de l'Égypte , nous apprend en ces termes l'arrivée d'une colonie de Religieuses dans sa Mission :

« Le 24 décembre dernier , un bâtiment frété par S. Ex. le comte de la Marguerite , ministre des affaires étrangères de sa Majesté le roi de Sardaigne , déposait à Alexandrie les Sœurs de Charité de *Notre-Dame du Bon-Pasteur* . Ces Religieuses se rendirent immédiatement au Caire , où elles arrivèrent le 28 au matin . Leurs pas furent dirigés vers l'église de Terre-Sainte , et là un spectacle bien attendrissant les attendait : c'étaient leurs futures élèves , que j'avais réunies pour les recevoir ; c'étaient les parents de toutes ces jeunes filles , qui se pressaient pour voir les saintes étrangères ; c'étaient surtout les mères qui bénissaient nos Sœurs de Charité , en admirant leur courage d'avoir bravé les mers dans la saison la plus dangereuse , et d'être venues s'exposer au climat brûlant de ces contrées , pour diriger leurs enfants dans la voie de la vertu... »

---

## MISSIONS DE L'INDE.

---

*Extrait d'une lettre de M. Luquet, à M. l'abbé Huot, Prêtre de la Congrégation des Missions-Etrangères dans le Yun-nan en Chine (1).*

Sorakelpattou, le 6 avril 1844.

« MON CHER CONFÈRE,

« Vous désirez savoir ce que fait loin de vous le pauvre Missionnaire dont le cœur vous est si dévoué. Que vous aimiez à connaître les lieux et les choses qui l'entourent, je le conçois : il est si doux d'accompagner par la pensée les amis qu'on ne revoit plus que dans ses souvenirs !

« Toutefois, je n'entrerai aujourd'hui dans aucun détail personnel ; je vous entretiendrai de sujets plus graves, et par conséquent plus dignes de votre intérêt. Ainsi résignez-vous, cher ami ; vous ne saurez rien de

---

(1) Depuis l'envoi de cette lettre, M. Luquet a été sacré évêque d'Hésébon *in partibus*.



mon humble réduit de Sorakelpattou , ma chapelle le dimanche , et ma demeure hors le temps du saint sacrifice , tandis que le schisme étale à deux pas de moi le luxe de sa belle mais déserte église ; vous ne saurez rien de ces rians vergers de cocotiers , de bananiers , de manguiers et de pamplemousses, où se jouent des oiseaux au plumage varié , qui essaient de bénir le Dieu de l'univers par leurs chants comme par leur riche parure.

« Ecoutez cependant un des plus gracieux. L'entendez-vous ? Il veut me répéter quelques-unes de ces notes ravissantes du rossignol de nos montagnes. Pauvre petit ! tu ne connais pas cette belle langue des oiseaux de ma patrie ; tu es beau, mais voilà tout ; et je vois en toi la vive image d'une âme ornée de dons éclatants , mais que la grâce de mon Dieu ne vivifie pas encore.

« Que de petits riens , pour moi pleins de charmes , vous aimeriez à vous entendre dire , mon ami ; mais vous n'en aurez pas un mot. A peine vous nommerai-je ce sémillant *Anipoulley* , ce *rat palmiste* comme on l'appelle en Europe , rangé par nos Indiens au nombre des animaux de *bonne caste* , comme ces disgracieux corbeaux qui nous assourdissent sont bien et dûment réputés *parias*. Que de grâce et de légèreté dans cet écureuil à demi domestique ! Voyez-le à l'extrémité de cette branche préparée par le *sântr*, disputer à d'innocentes abeilles (1) le suc savoureux d'où l'on extrait la liqueur perfide , si recherchée de nos buveurs.

« Puisque je viens de prononcer avec vous le nom de *sântr* , je vous dirai un mot , à ce sujet , d'une curieuse tradition où vous trouverez plus d'un fait à observer. On voit encore en circulation dans l'Inde un assez grand

---

(1) Ces abeilles n'ont pas de dard.

nombre d'anciens sequins de Venise. Le peuple les appelle *sândreckâssou*, monnaie du *sândr*. Voici pourquoi.

« On appelle *sândrs* les hommes de la casté occupée exclusivement, comme vous savez, à recueillir des cocotiers et des palmiers le suc qu'on transforme en *kallou* et en *arak*, boissons enivrantes, qui remplacent le vin et l'eau-de-vie dans ce pays.

« Un jour, dit-on, un *sândr* étant monté sur un cocotier, laissa par mégarde tomber la serpe qu'il portait à sa ceinture. Tout auprès, croissaient divers arbrisseaux, parmi lesquels s'en trouvait un d'une espèce merveilleuse. La serpe atteignit dans sa chute un rameau de cet arbuste enchanté, et se changea immédiatement en or, mais en or si pur qu'il n'en est pas de semblable sous le soleil. Ravi de cette découverte, l'Indien fit toucher à la branche coupée tous les objets de fer qu'il possédait; puis, riche de ce trésor, il se rendit aussitôt chez un orfèvre pour y fabriquer la monnaie qu'on voit aujourd'hui. Et afin de garder le souvenir de cet événement, il se fit représenter au revers de la monnaie, devant le cocotier devenu ainsi l'occasion de sa fortune.

« Telle est la tradition populaire où le caractère indien s'est dépeint au naturel. Je me suis fait apporter une de ces pièces d'or, et l'on m'a montré au revers le *sândr* aux pieds de son cocotier. — C'est tout simplement le doge de Venise à genoux devant la croix.

« Voilà donc un témoignage encore vivant du prodigieux développement donné autrefois au commerce de la belle mais aujourd'hui si mélancolique Venise. Voilà une preuve de plus, que nos rêves européens d'alchimie, au moyen-âge, étaient répandus sur une immense portion du globe.

« Je ne sais si vous serez de mon avis, mais j'éprouve un certain charme à reconnaître ces vestiges du passé, à découvrir, sous des couleurs locales, sous le voile transparent des contes populaires les emprunts faits à d'autres temps et à d'autres pays. Aussi regardé-je comme une étude précieuse la conversation fréquente avec nos chrétiens instruits, sur ces faits intimes qui révèlent tout le génie d'un peuple. Par là je m'habitue peu à peu à prendre ce qu'il faut de leurs récits, et je me concilie leur affection par l'intérêt tout particulier que je témoigne pour ce qui les concerne. Je me plais par dessus tout avec ceux de *Poudoupaléyam*. Ils viennent me voir souvent et avec plaisir, parce qu'ils savent combien je les affectionne. De plus, comme ce sont eux qui m'envoient chaque matin le repas de la journée, j'aime à bénir en eux l'attention de la bonne Providence qui me nourrit.

« Je vous ai déjà parlé du zèle que *Tambissamy-mou-deliar*, le plus distingué d'entre eux, avait déployé contre le schisme. Aujourd'hui j'ai besoin de vous apprendre ce que je dois à son concours pour l'établissement de la Propagation de la foi parmi nous.

« Vous savez que récemment nos Confrères de Pondichéry ont imprimé en tamoul une Notice sur cette Œuvre, notre seule ressource véritable dans les Missions. Grâce au fervent chrétien dont je viens de vous rappeler le souvenir, sur soixante-dix fidèles seulement, dont se compose la petite communauté de *Poudoupaléyam*, nous avons pu établir cinq dizaines de la Propagation de la Foi.

« Mais revenons à nos bons chrétiens de l'Inde et au fruit que je retire de mes fréquents rapports avec eux. J'y trouve un excellent moyen de me préparer à soutenir

dignement la lutte dans laquelle nous sommes engagés, pour si longtemps encore, avec le vieux paganisme de ces contrées.

« L'ancienne littérature, les livres de morale et de religion des gentils, renferment sous l'enveloppe souvent extravagante, si vous le voulez, de fables plus ou moins obscures, des séductions et un prestige qui sont, pour plusieurs, un grand obstacle à recevoir la doctrine si pure et si simple de l'Évangile. On s'explique par là, comment dans l'ancien monde de la Grèce et de Rome, Homère et les autres poètes ont dû, pendant bien longtemps, fasciner de chaleureuses imaginations et les retenir dans des voies étrangères à celle du salut.

« Mais si la poésie païenne de l'Inde est un lien de plus qui l'enchaîne aux autels de ses dieux, ne peut-elle pas, appliquée à nos saintes doctrines, devenir entre nos mains un instrument puissant de grâce et de conversion ? Les anciens Pères de la Compagnie de Jésus, si propres à exécuter dans les Missions tant d'œuvres spéciales, auxquelles leur caractère d'auxiliaires les appelle, s'en serviront souvent avec succès. N'est-ce pas à ses remarquables poésies que le P. Beschi, supérieur à tous les autres, est redevable de cette juste réputation qui ne doit pas périr.

« Les productions de ce genre, chantées pendant la nuit, dans les lieux publics, nous paraissent à tous d'une si grande importance que, dans notre synode de janvier dernier, on a cru devoir recommander l'adoption de cet usage, comme un moyen efficace de procurer la conversion des gentils.

« Je ne fais qu'effleurer, vous le voyez, bien des questions et des plus graves ; c'est que toute ma vie de travail

ne suffirait pas pour épuiser celles qu'il me reste encore à vous indiquer.

« Il en est deux principales qui me préoccupent bien souvent. La première serait de démontrer, par la comparaison entre les mœurs *légal*es de la gentilité et celles du christianisme, la somme de bienfaits apportés au monde par notre sainte Religion, si outragée, si méconnue par ceux qui matériellement en goûtent le plus les avantages. La seconde consisterait à rechercher dans l'étude des livres, des traditions, des usages et des langues des peuples au milieu desquels chacun de nous se trouve, ces traits de famille que le temps, à la suite de la grande confusion de Babel, n'a pu entièrement effacer.

« Voyez, par exemple, sur l'arc de Titus à Rome, les instruments de musique du temple de Jérusalem; vous les retrouverez en partie entre les mains de nos Indiens. Prêtez l'oreille à leurs accents modulés, et lorsque vous aurez écouté les paysans du royaume de Naples, lorsque vous aurez vu les larmes venir aux yeux d'un Breton en entendant chanter un berger des Abruzzes, comparez ces mêmes airs avec les notes plaintives de l'Indien, qui travaille à l'irrigation du jardin placé devant sa porte, et vous me direz si la musique, comme toute autre chose humaine, n'a pas une commune origine.

« L'architecture, cette puissante manifestation matérielle des plus grandes pensées de l'homme, va vous offrir aussi de semblables analogies.

« Ouvrons la Bible; lisons les pompeuses descriptions du temple; voyons ensuite les ruines si imposantes de la vieille Egypte; arrêtons les regards de notre profonde douleur sur les malheureuses pagodes de l'Inde, où tant de millions d'âmes sacrifient encore au démon; et nous

verrons si , dans l'ensemble des dispositions et des formes , on ne retrouve pas souvent une pensée commune.

« Je fus également frappé, en entrant pour la première fois dans l'intérieur des grandes maisons de l'Inde , de me retrouver exactement au milieu de ce que j'avais vu à Pompeia et dans les autres ruines de constructions romaines. A l'extérieur, pas d'autre ouverture que la porte d'entrée ; au dedans , mêmes distributions d'ensemble que dans les habitations antiques : appartement séparé pour les femmes ; peu ou point d'étages aux maisons ; cours à galeries , sur lesquelles s'ouvrent des logements très-restreints ; ameublement peu compliqué ; candélabres modifiés par l'habitude où l'on est ici de s'asseoir à terre sur de simples nattes ; formes et ornements des vases , tout ici était une vivante image d'un temps bien éloigné de nous , tandis qu'il semble s'être immobilisé pour ces peuples.

« Ajoutez à ces premiers détails ces femmes séparées habituellement de la vue des étrangers , dans l'intérieur de la maison ; ce luxe de serviteurs et de familiers ; ces jeunes filles vaquant aux travaux domestiques , allant comme Rebecça puiser de l'eau à la fontaine commune , parées de leurs bijoux , de leurs colliers , de leurs pendants d'oreilles qui ne les quittent jamais ; et vous jugerez facilement de l'intérêt qu'on peut attacher à tant d'utiles et attrayantes observations.

« Des monuments d'une époque bien antérieure à celle que je vous ai indiquée jusqu'ici, constatent encore les analogies qui existent partout entre les œuvres de l'homme. Tandis que les anciens peuples d'Europe élevaient , par des efforts d'une puissance dont nous avons peine à nous rendre compte , ces tours de géants , ces palais de fées

que la science a classés sous le nom de *dolmens*, de *pouloans*, de *cromlecks*, l'Inde dressait aussi sur ses collines les pierres colossales qu'on y voit encore aujourd'hui.

« Je vous parlerai de ce que j'ai pu observer près de Sadras, sur la route de Madras à Pondichéry ; malheureusement le temps m'a manqué pour pousser plus loin mes recherches.

« Figurez-vous mon étonnement, je dirai plutôt ma joie, en me voyant tout-à-coup en présence d'un monument si peu espéré, d'un monument qui me rappelait d'une manière si frappante les pierres druidiques qui se dressent sur le mamelon des Fourches, près de mon rocher de Langres. Tous mes souvenirs d'enfance et de jeunesse furent délicieusement ravivés en cet instant.

« Trois modestes collines se trouvaient près de la route, couvertes et entourées de *pierres levées*, exactement comme celles de nos monuments celtiques de France. Ces pierres, qui sont toutes d'un granit blanchâtre ou légèrement mélangé de rouge, et dont quelques-unes sont d'une très-grande dimension, affectent des dispositions variées dans leur arrangement. La plus considérable paraît avoir été placée au sommet de la colline centrale ; j'ai cru remarquer, dans la double ligne de blocs isolés qui vient y aboutir du pied de la montagne, une sorte de galerie servant d'avenue au point culminant. On pourrait aussi reconnaître plusieurs enceintes concentriques de pierres de bout, à la naissance des collines ; et sur la pente de la dernière, j'ai vu très-clairement un *dolmen*, dont la partie supérieure est formée par une large dalle, posée sur de plus petites, qui s'appuient elles-mêmes sur de hautes pierres verticales, formant le base du monument.

« Ce que je viens de vous exposer suffit pour indiquer ma pensée , au sujet du rapprochement à faire entre les usages des différents peuples. Il me reste à vous parler de la comparaison à établir entre les mœurs légales du paganisme et la sainte loi de l'Évangile : étude féconde, bien propre à faire vivement sentir à tous la grâce immense accordée aux peuples chrétiens.

« Que n'aurais-je pas à vous dire, au sujet de l'Inde, sur la condition malheureuse des femmes païennes ! Vouées quelquefois par leurs propres familles au culte de divinités infâmes , qui exigent pour premier sacrifice celui de la vertu ; mariées sans qu'on se soit donné la peine de les consulter sur le choix qu'on leur impose ; veuves perpétuelles , et souvent dès l'enfance , sans que jamais la loi leur permette de contracter de nouveaux liens ; ne connaissant pas , ou du moins rarement , au foyer domestique, les joies chrétiennement pures de notre heureuse Europe ; toujours et partout , ces pauvres femmes en sont réduites à l'état d'où le christianisme seul a pu tirer cette moitié du genre humain. Entrer avec vous dans ces détails navrerait votre âme et offenserait peut-être la délicatesse de votre cœur : qu'un voile donc couvre entre nous ces tristes mystères d'iniquité.

« Mais ce qu'il faut que le monde connaisse, ce sont les excès de la plus horrible superstition ; je veux parler des sacrifices humains , encore accomplis de temps en temps dans l'Inde , malgré la surveillance des gouvernements européens qui la dominant.

« Voici ce que j'en ai appris depuis mon arrivée dans la Mission. Pendant mon séjour à Pondichéry , on trouva près des anciens fossés de la ville, le cadavre d'un enfant mort depuis quelques jours. On vit aussitôt qu'il avait été



immolé dans un sacrifice. Cette sanglante cérémonie s'accomplit de la manière suivante. Après avoir revêtu la pauvre créature d'une toile teinte de safran, qui lui couvre toute la partie inférieure du corps, on lui passe un cordon au cou avec une guirlande de fleurs. D'autres fleurs couronnent aussi la victime ; alors on lui perce de clous les deux mains où l'on place des bananes ; ses pieds sont assujettis par un lien , et on l'étrangle ensuite.

« De pareilles cruautés s'exercent quelquefois sur des femmes , s'il faut en croire ce qui m'a été rapporté par un chrétien digne de foi et fort instruit des usage païens du pays. Il y a dans l'Inde , me racontait-il , certains magiciens mendiants , dont l'emploi est d'exploiter la crainte ou la crédulité publique , en débitant d'après les renseignements pris ailleurs , des souhaits prophétiques , analogues aux besoins de chacun , et par conséquent propres à leur attirer les largesses de l'espérance. Ces hypocrites s'appellent *Koudoukoudoupekârers* , du nom d'un petit tambour qu'ils agitent vivement en entrant dans les maisons. Quelquefois on les consulte sur des affaires de haute importance , dont le secret doit leur procurer une récompense considérable. C'est alors , dit-on , qu'ils ont recours aux sacrifices humains.

« Pour cela , comme ils ont ordinairement leurs retraites dans les forêts , ils font choix de quelque femme de la campagne , qu'ils attirent à eux et dont ils se ménagent l'affection par de petits présents. Lorsqu'ils jugent leur victime suffisamment préparée , ils l'enferment dans leur cabane , et l'enterrent toute vive jusqu'au cou ; ils forment ensuite avec de la pâte de farine une espèce de grande lampe , qu'ils lui mettent sur la tête , et après l'avoir remplie d'huile , ils y allument quatre mèches. Lorsque sa chaleur l'a fait mourir, ce qui

ne tarde pas à arriver , ils la décapitent. Alors , comme l'âme de cette malheureuse est devenue , par le fait seul du sacrifice , une divinité nouvelle , c'est à elle que les magiciens s'adressent pour obtenir la révélation désirée.

« Ces faits , si horribles qu'ils soient , ne sont pas encore absolument étrangers au temps où nous vivons. Il est vrai que la vigilance du gouvernement anglais met un frein redouté aux cruelles exigences de la superstition indienne. A défaut de victimes humaines , les dieux sont obligés ostensiblement de s'en tenir, même dans les plus grandes occasions, à quelques offrandes de riz , de fruits, ou d'animaux. C'est ce que l'on vit pratiquer l'année dernière avec pompe près de Pondichéry , au bourg de *Sidgy* désolé par le choléra. On immola un bœuf dont le sang fut mélangé à des boules de riz , destinées à la nourriture de l'affamée déesse en qui le fléau se personnifie. Ces boules furent lancées hors du village , dans la direction des quatre points cardinaux , afin que la cruelle dévastatrice , rencontrant cet aliment sur son passage , voulût bien s'en contenter et épargner les hommes. Il paraît que le remède ne fut pas efficace ; car , depuis ce temps , le mal parut en progrès.

« Indépendamment du riz et du sang jetés en pâture à ce mauvais génie , les gentils ont encore plusieurs moyens, tout aussi infaillibles, de l'arrêter. Tantôt ce sont des guirlandes, qu'ils tendent à l'entrée des hameaux pour lui barrer le passage ; d'autres fois ils pensent venir à bout de l'effrayer par des processions où ils se réunissent, le sabre nu à la main , brandissant leur arme et frappant l'air comme des forcenés, pour mettre en fuite la *déesse du vomissement*..... Oh ! quand viendra pour ces peuples l'aurore du salut que nous attendons , que nous deman-

dons pour eux avec instance, que nous hâterions de bien grand cœur par le sacrifice de notre vie !

« Priez, je vous en conjure, N. S. et sa très-sainte Mère pour qu'enfin ces jours de bénédictions se lèvent ; et croyez-moi pour toujours ,

« Votre tout dévoué confrère et ami ,

« LUQUET, *Miss. apost.* »

*Lettre de M. Jarrige , Mission. apost. , à M. Tesson ,  
 Directeur au Séminaire des Missions-Etrangères.*

Trivandéram , capitale du Travancore.

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE ,

« Vous savez que depuis longtemps nous parlons à Pondichéry d'aller évangéliser les Maldives. J'ai quitté Nilaguéry en juin dernier , pour aller prendre les informations nécessaires au succès d'une entreprise si difficile ; et après avoir reçu , dans le Coïmbatour , les instructions de Mgr de Drusipare , je me suis mis en route pour Cochin. En traversant la chaîne de *Gates* , et en m'avancant dans le Malabar , j'admirais la fertilité de ces contrées , toutes couvertes de moissons ou de riches pâturages. Quelle force dans la végétation , quelles récoltes abondantes ! Les pluies qui arrosent ce pays , durant la plus grande partie de l'année , tempèrent la chaleur du climat , et donnent une merveilleuse fécondité à la terre.

« Plus loin , quand on a descendu le versant occidental des *Gates* , on se trouve au milieu d'une multitude de rivières , qui s'égarent dans toutes les directions , en cherchant leur chemin vers l'Océan : on dirait , à voir les sinuosités qu'elles décrivent , des reptiles immenses déroulant à vos pieds leurs anneaux sans fin. Ça et là dans leurs plis capricieux , elles tracent des canaux , s'épanchent en vastes bassins , ou forment des îles dont elles reflètent la verdure ; leur cours paraît alors suspendu ;

elles semblent dormir au pied des arbres qui ombragent leurs rives. De petites barques sillonnent presque sans cesse, jour et nuit, en tous sens, la surface tranquille de ces lacs, dont la longueur est quelquefois de trois ou quatre lieues. Toutes ces beautés sont l'ouvrage de la nature, ou plutôt de son auteur.

« Sur le bord de l'un de ces lacs, on voit les ruines de la ville de *Cranganore*, érigée du temps des Portugais en archevêché. Les Hollandais en détruisirent les fortifications sur la fin du 16<sup>e</sup> siècle : à présent il n'y reste pas une seule maison. Sa distance de *Cochin*, qui se trouve au midi de cette ville déserte, est d'environ huit lieues.

« *Cochin*, dont je viens de parler, est situé à la fois sur le bord de la mer et à l'embouchure de plusieurs rivières réunies, qui forment ensemble un port sûr, vaste et commode. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'une ombre du passé ; le commerce a fui ses comptoirs ; l'ancienne métropole du Christianisme dans l'Inde n'a pas une église, excepté une simple habitation convertie en chapelle. Les Hollandais d'alors rasèrent tous les sanctuaires catholiques ; ils n'en épargnèrent qu'un seul appartenant aux Français, pour le changer en temple protestant ; il est encore au pouvoir des enfants de la réforme. La cathédrale même fut renversée ; sur une de ses tours, que la croix dominait, s'élève aujourd'hui un mât de pavillon.

« Si mon cœur de Missionnaire est affligé d'un tel spectacle, il est bien consolé d'ailleurs à la vue de ces églises, semées de toute part sur les bords des lacs et des rivières ; ce sont les plus beaux édifices du pays, et son principal ornement. Quelle joie de penser qu'en s'éloignant d'une ville qui le repoussait, le Seigneur a

trouvé dans les campagnes tant d'asiles pieux , où son culte est en honneur ! Là nos frères sont très-nombreux et divisés en paroisses , comme en Europe. Du côté de *Cochin* , les chrétiens appartiennent pour la plupart au rite syro-chaldéen , et font remonter leur origine jusqu'au temps de saint Thomas apôtre des Indes. Vers le 6<sup>e</sup> siècle , ils tombèrent dans le schisme et l'hérésie de Nestorius , qu'ils abandonnèrent en majeure partie à l'avènement des Portugais , pour se réunir à l'Église catholique. Les autres sont dans un bien triste état. A la mort de leur dernier évêque , ils ne savaient comment lui donner un successeur ; qu'ont-ils fait ? Ils ont trouvé un expédient auquel tous nos théologiens d'Europe n'auraient jamais pensé. Ils ont amené un prêtre , aspirant à l'épiscopat , devant le corps du défunt , et prenant ses mains glacées par la mort , ils les ont imposées sur la tête de l'ordinand. Que voulez-vous de plus ? Ne voilà-t-il pas un évêque sacré par un autre évêque ? Plusieurs personnes m'ont attesté ce fait , sur lequel j'ai pris des informations spéciales.

« Près de *Cochin* se trouve *Verapoly* , qui est une île formée par une ceinture de rivières ; c'est la résidence du Vicaire apostolique du Malabar. Un nombreux séminaire divisé en deux parties , l'une pour les Latins , et l'autre pour les Syriaques , prépare au sacerdoce de jeunes lévites qui m'ont fort édifié par leur régularité et leur modestie.

« Voilà , Monsieur et cher Confrère , les principales nouvelles que je puis vous donner pour le moment. Je me recommande à vos prières et saints sacrifices.

« F. JARRIGH , *Miss. apost.* »

*Extrait d'une lettre de Mgr Bonnard, Evêque de  
Drusipare, à M. l'abbé Besson.*

Pondichéry, le 18 novembre 1845.

« **MON TRÈS-CHER AMI,**

« Dans le cours de ma dernière visite pastorale, un de ces orages si fréquents dans l'Inde nous surprit un soir que nous nous trouvions quelque peu attardés. Nous avions encore plus d'une lieue à faire avant de rencontrer un abri. Il fallait suivre d'étroits sentiers, à travers les champs et les bois, et cependant les dernières lueurs du jour s'éteignaient au couchant. Aussi nos chrétiens, voyant que le seul moyen d'échapper au déluge de pluie qui chaque nuit inonde la contrée, était de nous réfugier dans le plus proche village, se mirent-ils tous en mouvement. Les uns se chargeaient de mes effets que mes gens n'avaient plus la force de porter; les autres allumaient des torches pour éclairer le chemin; d'autres prenaient les devants pour avertir les fidèles voisins des endroits où nous devons passer, que le Grand *Samy* (prêtre) arrivait, qu'il fallait apporter des flambeaux, etc.

« On accourait en foule; presque à chaque pas je voyais ces néophytes se prosterner à mes pieds pour demander ma bénédiction, que je leur donnais de toute mon âme. Devant moi et à mes côtés, s'étendait une longue file de torches, comme une trainée de feu, tandis qu'au loin la campagne scintillait de lumières, qui s'agitaient en se rapprochant du groupe dont j'étais entouré. C'était un

coup d'œil d'autant plus intéressant que le ciel était couvert d'épais nuages et la nuit extrêmement sombre.

« Cependant la pluie nous menaçait toujours, les éclairs sillonnaient l'espace en tout sens, le tonnerre éclatait sur nos têtes, et les hautes montagnes au pied desquelles nous précipitions notre marche, rendaient encore ses détonations plus effrayantes. Nos chrétiens connaissaient le danger, ils en étaient alarmés pour moi; je les entendais presque à chaque coup de tonnerre recourir à Dieu, implorer la protection de Marie, pour que leur Evêque et ses gens ne fussent pas atteints par les torrents, avant d'arriver à Saint-Antoine. Leurs vœux furent exaucés, et l'orage enfin se calma. A peine étions-nous arrivés, que de nombreux coups de boîtes annoncèrent aux paroisses voisines, à la faveur du silence de la nuit et des échos des montagnes, que leur premier pasteur allait bientôt les bénir.

« Le lendemain, après avoir célébré la sainte messe, et donné quelques avis, je partis pour la principale paroisse du district, située à plus de deux lieues de distance. Les chrétiens du chef-lieu, venus à ma rencontre dès le matin, avaient amené avec eux leur plus bruyant orchestre; ils me conduisirent donc en musique jusqu'à l'église. Jamais je n'avais encore été favorisé d'une réception si pittoresque. La vallée dont nous suivions les détours, entre les hautes montagnes dont je vous ai parlé, est peut-être la plus fertile que j'aie vue dans l'Inde; tout y est cultivé, et la végétation d'une vigueur étonnante. Ici les pluies tombent pendant quatre mois de l'année; mais l'agriculture n'en souffre pas; les habitants travaillent avec leur parapluie en main. Vous devez bien présumer que cet abri n'est pas de soie, c'est tout simplement une feuille d'arbre, assez commune dans le pays, et



que je n'ai pas vue ailleurs : il suffit de lui donner une forme circulaire et d'y emmancher un bâton de bambou. Un de ces parapluies , bien conditionné , ne mouillera pas , quelque pluie qu'il fasse ; les meilleurs se vendent , je crois , six sous.

« Au milieu de ma visite pastorale je me vis arrêter par la maladie. Dès que je fus un peu rétabli , je me traînai jusque sur les montagnes de *Nilaguary* où les Anglais vont retremper leur santé. Le flanc de ces collines est extrêmement boisé , mais le plateau qui les couronne n'a presque point d'arbres. C'était , il y a trente ans , un séjour absolument inconnu aux Anglais ; et déjà ils y ont construit une petite ville , qui occupe le point le plus élevé. La croix devait aussi dominer ces hauteurs. Nous y avons fait bâtir une grande chapelle en 1839 ! puisse-t-elle être une arche de salut pour les cinq cents chrétiens qui l'entourent ! Je suis le premier Evêque catholique qui ait gravi et visité ces montagnes.

« Les anciens habitants de cette région n'ont rien de commun avec ceux de la plaine : ils portent tous la barbe longue , se drapent d'une espèce de toge antique , parlent un idiome particulier , et n'ont point de temple ; on dit que leurs sacrifices se font au pied d'un arbre. A défaut de monuments qui constatent l'origine de ces montagnards , il en est qui , se fondant sur certaines analogies , croient voir en eux des descendants des Juifs ou des Romains.

« Je célébrai les fêtes de Noël au pied du *Nilaguary* , dans une jolie chrétienté qui a beaucoup souffert du temps de Tippoo ; j'y donnai la confirmation , et de là je repartis seul pour Pondichéry où j'arrivai le 9 janvier.

« Adieu , mon cher Abbé ; croyez-moi toujours votre sincère ami ,  
 « † CLAUDE , *Evêque de Drusipare et Vic. Apost. de Pondichéry.* »

*Extrait d'une lettre du Père Brissaud , Missionnaire de la Compagnie de Jésus , à ses parents et à ses amis d'Europe.*

Tutucurin (Côte du Malabar) . 12 février 1845.

« BIEN CHERS PARENTS ET AMIS ,

« Il me semble vous entendre tous à la fois me demander : Comment vous trouvez-vous dans votre nouvelle patrie? — Je suis ici plus content que je ne l'ai été comme Vicaire, Curé, Chapelain, Missionnaire, plus content enfin que je ne l'ai été nulle part en Europe, excepté au noviciat à Avignon. — Rien ne vous manque-t-il? — A cette question qui me rappelle ces paroles de J. C. à ses Apôtres : « Depuis que vous êtes avec moi quelque chose vous a-t-il manqué » je puis aussi répondre : « Rien, Seigneur, absolument rien. » Un seul jour, j'étais sans un petit morceau de pain, et j'étais fort éloigné du lieu où j'aurais pu en trouver. Au moment du repas, un inconnu, un de ces noirs qui n'en ont jamais chez eux, et qui n'en mangent pas, m'apporte un pain d'une livre; je ne sais comment il avait pu se le procurer.

« Une autre fois, dans un voyage d'une soixantaine de lieues, j'atteins de nuit un village tout païen, dont les maisons ressemblent assez aux cabanes qui sont dans vos vignes. N'allez pas vous figurer qu'il y ait ici des hôtelleries où, moyennant finance, on puisse être logé et servi; il faut porter avec soi toute sa cuisine, sa vaisselle et ses

meubles les plus indispensables , ou bien se résoudre à ne rencontrer sous la hutte hospitalière que ce qu'on trouve dans les champs d'Europe.

« Me voilà donc arrivé à ce village tout païen , dans un pays rempli de voleurs et d'animaux malfaisants , avec la nuit , la pluie , les éclairs et les tonnerres , sans savoir où je pourrai seulement faire chauffer un peu d'eau. Croyez-vous que le Seigneur m'abandonnera à ma détresse ? Non , mes chers parents. Il y avait , à une demi-lieue , un régiment anglais campé en pleine campagne ; un officier protestant ayant su que j'étais là , me fait offrir sa tente , et se réfugie lui-même auprès d'un de ses compagnons d'arme. De plus , à mon arrivée , on fait éloigner la troupe pour me laisser tranquille , et les trois principaux chefs partagent avec moi leur souper. J'ensuite avec eux une conversation très-amicale. Comme on voyage la nuit dans ce pays à cause des chaleurs , je partis à la suite du régiment à une heure du matin , et je fus entouré , durant la marche , par les soldats catholiques , qui sont toujours en certain nombre dans les armées anglaises.

« Depuis l'Europe jusqu'ici , le Seigneur m'a toujours gardé comme la prunelle de l'œil. Que dirai-je encore ? J'ai , comme presque tous les Missionnaires qui débutent sous ce ciel dévorant , payé tribut au climat , c'est-à-dire , que j'ai été malade. Mais un médecin anglais catholique , qui se trouvait dans la ville où l'on m'a porté , m'a donné tous les remèdes et tous les soins possibles ; il m'a logé et nourri jusqu'à parfaite santé ; et non seulement il a refusé tout ce que ma reconnaissance pouvait lui offrir , mais il a défendu à ses domestiques de recevoir de moi la plus légère récompense.

« Si vous me demandez maintenant pourquoi j'ai

quitté ceux qui m'aimaient et qui m'étaient bien chers , pourquoi j'ai fui une si belle patrie , et fait quatre mille lieues et plus pour venir sous un soleil de feu , au milieu de sables brûlants , à travers tous les dangers d'une navigation orageuse ; je vous présenterai pour toute réponse le Crucifix qui brille sur ma poitrine, je vous montrerai Jésus-Christ , qui pour nous est descendu du ciel : C'est pour glorifier Dieu , vous dirai-je , pour imiter mon Rédempteur et mourir , s'il le faut , pour lui , comme il est mort pour nous. Je ne doute pas qu'il ne m'en donne le courage si l'occasion se présente. Enfin , c'est pour me sauver moi-même , en sauvant ces pauvres Indiens délaissés. En Europe , vous ne manquez pas de prêtres , mais ici , quel abandon ! C'est eueore pour attirer sur vous une plus grande abondance de grâces ; car vous savez bien que nous travaillons tous en commun pour embellir notre éternelle couronne, pour nous attirer mutuellement au ciel. Je ne veux pas y aller seul : chaque jour j'offre ce que je fais et ce que je souffre pour vous tous, mes bien chers parents et amis ; je vous attends au grand rendez-vous , n'y manquez pas.

« C'est dans cette espérance que je vous embrasse , et vous prie de me croire maintenant et toujours , dans les saints cœurs de Jésus et Marie ,

« Votre très-humble et tout dévoué ,  
« BRISSAUD, *Jésuite Missionnaire.* »

*Extrait d'une lettre du Père Trincal , Missionnaire  
apostolique de la Compagnie de Jésus , à son frère.*

Trichinopoly , 25 mai 1845.

« TRÈS-CHER FRÈRE ,

« Des côtes de France à celles de l'Inde , notre navigation n'ayant présenté aucun incident remarquable , je m'abstiens de vous en faire un récit qui ressemblerait à toutes les relations de voyages sur l'Océan. Le mercredi de Pâques , nous entrions dans le port de Galle à l'île de Ceylan. Nous fumes fort étonnés du contraste qu'offrait cette île avec les terres que nous avons depuis longtemps en vue. Ici le rivage n'est qu'une immense forêt de palmiers et d'arbres fruitiers de toute espèce ; jamais la nature n'avait déployé à mes yeux un tel luxe de végétation ; c'est bien avec raison que cette île est appelée le paradis de l'Inde.

« Nous y descendîmes le soir , pour aller rendre visite au seul prêtre qui se trouve dans le pays , et afin de pouvoir dire nos messes le lendemain. L'église et le presbytère sont à un mille de la ville , au milieu de la forêt , ce qui en fait un séjour frais et enchanté. Là nous fûmes témoins d'un trait qui fait honneur à la pieuse hospitalité des carétiens de l'endroit. Aussitôt qu'ils apprirent notre arrivée , ils vinrent en foule demander notre bénédiction , et se relevant heureux de l'avoir reçue , ils se retirèrent en silence. Nous avions prévenu le Missionnaire que nous avions diné à bord , et que nous ne prendrions rien chez lui : C'est bon , nous répondit-il , je ne préparerai rien. Et voilà qu'à neuf heures on nous prie

de passer dans la pièce voisine pour nous rafraîchir. Nous y trouvons un repas des plus copieux. Nous nous récrions, et le prêtre nous dit : Ce n'est pas moi qui vous l'offre, c'est le bon Dieu qui vous l'envoie ; il est d'usage dans le pays que les fidèles défrayent les prêtres qui passent chez eux, et ils le font avec une émulation vraiment religieuse.

« Pendant que nous étions à prendre le frais, durant la veillée, nous vîmes étinceler sur nos têtes comme une multitude de perles de feu ; c'étaient des vers-luisants ailés qui se jouaient dans l'air, et croisaient en tout sens des sillons lumineux en voltigeant d'un arbre à l'autre. Tout, en un mot, avait pour nous l'attrait de la nouveauté et le charme de la surprise, sous un ciel si différent de celui qui avait frappé nos regards dès l'enfance.

« Arrivé dans la Mission, je ne fus pas longtemps sans me ressentir du climat indien ; toute ma vigueur d'Europe ne résista que trois mois à son influence. En septembre, je tombai sérieusement malade pour quelques jours et j'ai été plus de six mois à me rétablir. Aujourd'hui je me trouve très-bien, et il y a lieu d'espérer que j'en serai quitte pour ce premier tribut payé au changement de température. Cependant mes forces, comme celles de tous nos autres Missionnaires, sont beaucoup diminuées. Celui pour qui, en France, des courses de sept à huit lieues n'étaient qu'une promenade, ici n'oserait pas se hasarder à faire une seule lieue à pied.

« Heureusement nous n'avons pas besoin d'une santé si robuste pour remplir notre ministère et faire le bien. D'abord nous ne sortons jamais de la maison qu'à cheval ; puis, comme il est de toute impossibilité de voyager de neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, il s'en suit que les étapes sont nécessairement rapprochées. Si

nous sommes appelés pour un malade à plus de deux lieues, nous y allons le soir et nous y couchons ; là nous disons la messe de bon matin , car dans tous les villages chrétiens il y a une petite église de terre , où les fidèles se réunissent le soir pour réciter la prière commune. La messe dite , nous causons quelques instants avec les néophytes , qui viennent tous ensemble nous saluer ; s'il y a quelque différend entre eux, ils l'exposent, et la paix se raffermi ; enfin ils nous présentent leurs enfants pour les faire bénir, et pour adieu nous leur disons quelques mots qui , bien ou mal articulés , sont toujours reçus avec une pieuse avidité.

« Cet empressement du peuple à s'instruire , est un des traits les plus heureux de son caractère. On pourrait tenir les fidèles vingt-quatre heures de suite à l'église sans laisser leur attention , pourvu que ce soit le *gourou* (le prêtre) qui leur parle. Aussi voit-on fréquemment se réaliser ici le mot si connu de saint Thomas : Que Dieu ferait plutôt un miracle en faveur d'une âme simple et fidèle aux inspirations de sa conscience, que de la laisser périr faute des secours de la foi. Guidé à son insu par une Providence mystérieuse , le Missionnaire arrive à la porte d'une cabane isolée ; là il trouve un vieillard , un infirme , attendant sur le bord de la tombe , que l'envoyé de Dieu vienne lui donner la seule chose qui lui manque pour l'éternel voyage , la grâce du baptême ou le pain des forts.

« Quelquefois, cependant, le Missionnaire est à huit ou dix lieues quand une personne tombe malade. Dans le désespoir de mourir sans sacrements, elle se fait porter au village que le Père administre ; en vain on s'est hâté , le Père est déjà reparti pour un autre endroit ; on court encore après lui. La seule pensée qu'il aura le bonheur

de se confesser et de recevoir son Dieu, soutient le pauvre infirme ; ce vœu est-il exaucé , il est au comble de la joie. Alors il dit à ceux qui l'ont amené : « Oh ! faites de moi ce que vous voudrez maintenant ; je ne désire plus rien ; le bon Dieu peut me laisser mourir. » Et en effet la fatigue de pareils voyages produit bientôt ses tristes conséquences ; le malade succombe , et on ne rapporte chez lui qu'un cadavre.

« Je reviens au climat de l'Inde et à son action sur les étrangers. Vous savez que les mois de février , mars et avril sont l'époque où le soleil passe sur nos têtes. Peut-être vous imaginez-vous qu'alors , sous ses feux brûlants, nous sommes constamment dévorés par la soif : point du tout ; hors des repas , il ne m'arrive presque jamais de penser à boire. Nous le devons en bonne partie à notre régime alimentaire. Il est donc bien rafraichissant , m'allez-vous dire. C'est au contraire , d'après vos idées, la nourriture la plus irritante : le riz qui en fait le fond, est toujours accompagné d'une sauce composée de piment , de poivre , du fruit de tamarin et autres épices, toutes plus fortes les unes que les autres. Au commencement, une cuillerée de ce mélange vous brûle le palais, mais bientôt on s'y habitue à tel point que , sans cet étrange assaisonnement , on ne mangerait qu'avec dégoût , et la digestion ne se ferait pas.

« Ici , quand on veut se bien rafraichir ou prendre une potion bienfaisante, telle , par exemple , que vous en donneriez à un convalescent, on boit une tasse d'eau dans laquelle on a fait bouillir une grosse poignée de poivre. Quand j'étais en France, je pensais quelquefois en m'abreuvant à une claire fontaine : Si je trouvais de pareilles sources dans l'Inde , quand je serai dans ce pays embrasé ! eh bien , nous en trouverions à chaque pas que



nous ne les goûterions point. L'eau fraîche serait mortelle ; la bonne eau , celle qui vraiment désaltère , est celle des étangs ou des rivières constamment exposées à l'action du soleil.

« Quelle que soit la chaleur, nous n'en sommes pas suffoqués, comme en France. Au plus fort de l'été , pourvu qu'on soit à l'ombre , on ne s'aperçoit pour ainsi dire du feu qui vous pénètre, qu'à la sueur abondante qui dégoutte doucement de toutes les parties du corps. Pour avoir une température modérée dans les appartements , il faut isoler des rayons du soleil non seulement l'intérieur , mais encore les murailles ; ce qui se fait au moyen de grands toits de palmiers , qu'on construit tout autour des demeures : sans cela, les murs s'échauffent tellement que les chambres deviennent des fours. Dans toute l'Inde vous ne trouveriez pas un carreau de vitre. Portes et fenêtres sont à jalousies, pour donner à l'air un libre cours, et entretenir une ventilation continuelle. Matelas et fauteuils rembourrés seraient ici hors de saison; les lits, simplement tressés avec des courroies de rotin, ne demandent point d'autres garnitures , et sont ainsi toujours prêts. Ils servent de canapés pendant le jour , et , la nuit venue, on se jette dessus tel quel ; on est de cette manière bientôt couché et bientôt levé.

« Je ne finirai pas sans vous retracer un des pieux exercices que nos Indiens affectionnent davantage. Le soir du vendredi saint , arrive de tous les pays d'alentour une multitude innombrable , les uns attirés par la curiosité , les autres par la dévotion. Nos chrétiens s'accroupissent dans une partie de la grande place désignée pour eux. Vers les huit heures , du haut d'une estrade qui les domine , un catéchiste commence à haute voix les *Stations*. Ce sont d'abord des discours composés par nos

anciens Pères, où l'histoire du mystère qui va être mis sous leurs yeux est clairement développée, avec des réflexions morales tout-à-fait à la portée de ce bon peuple. J'étais ravi de joie en voyant avec quel profond silence, quelle attention, quel recueillement, cette lecture était écoutée par des milliers de néophytes. Ce tableau, contrastant avec la cohue et le tumulte qui régnaient à l'autre extrémité de la place, où se trouvaient confondus païens, turcs et protestants, nous représentait bien les saintes femmes qui accompagnaient notre Seigneur au milieu de la soldatesque et de la foule des juifs ; nous étions heureux de pouvoir nous dire, en arrêtant nos regards sur ces pieux fidèles : C'est bien ici le troupeau des élus !

« La vivacité de leurs sentiments religieux éclatait surtout lorsque, par une sorte de mise en scène, on représentait à ce bon peuple l'histoire dont il venait d'entendre le récit. Alors le catéchiste, interprète de la douleur commune, faisait au nom de tous des amendes honorables ; l'air retentissait non pas de cris, car le silence qui régnait parmi nos fidèles ne fut pas un instant interrompu, mais de coups dont ils se frappaient la poitrine. Ainsi se succédèrent les *Stations* durant plus de quatre heures. A la dernière, quand on exposa aux regards le Sauveur en croix, rendant le dernier soupir, l'émotion ne connut plus de bornes ; les larmes coulaient, les fronts frappaient la terre ; on oubliait tout pour donner un libre cours à sa compassion et à sa douleur....

« Votre frère tout dévoué,

« TRINGAL, S. J. »

*Extrait d'une lettre du P. St.-Cyr , Missionnaire de la  
Compagnie de Jésus dans le Maduré, à ses Confrères.*

Dindigul , 3 mars 1844.

« MES RÉVÉRENDIS PÈRES ,

« Je ne m'étonne pas de l'intérêt que vous portez à notre cher Maduré. Puisqu'en religion les œuvres de zèle, plus encore que les biens temporels, sont une propriété commune et le trésor de tous les membres, cette Mission n'est-elle pas aussi la vôtre ; ce champ que nous cultivons, ne sont-ce pas vos prières qui, mêlées à nos sueurs, lui donnent son heureuse fertilité ? Il est donc bien juste que je vous rende compte d'un ministère auquel une fraternelle charité vous associe. Je n'irai pas chercher bien loin le sujet de ma lettre ; une excursion que je viens de faire, me le fournit naturellement.

« De Dindigul, ma résidence ordinaire, j'étais allé visiter mon petit troupeau d'*Aycoudy*, qui se compose d'environ quarante familles chrétiennes. Il y a là une église dédiée à saint François Xavier ; elle est petite, mais il s'y rattache un fait assez curieux. Autrefois elle s'élevait près de la montagne sacrée où l'idole de Palani fait son séjour. Ce dieu, dans sa grande et belle pagode, au milieu de ses pèlerins qui venaient par troupes innombrables lui prodiguer leurs hommages, peu satisfait des sacrifices qu'on lui offrait le jour et la nuit, ne pouvait souffrir près de lui cet humble sanctuaire en paille qui se voyait dans la plaine ; il menaçait d'abandonner le pays, si on ne le délivrait de ce voisinage importun. Les

Brahmes qui s'engraissaient des immenses revenus de temple, mirent en jeu tant d'artifices, que le *Zémidas* ou souverain d'Aycoudy donna ordre de raser la chapelle. Mais ce prince, craignant d'un autre côté la colère de celui dont il renversait l'autel, voulut que dans la ville même, non loin de son palais, on reconstruisit l'édifice sacré, tel qu'il existe encore aujourd'hui.

« A deux milles plus loin est la fameuse montagne dont je viens de parler. Ici nous sommes au sein de l'empire de Satan, dans le cœur de l'idolâtrie, au milieu de ses ténèbres les plus épaisses. Palani est l'un des cinq lieux sacrés de l'Inde. Il partage avec Ramseram, Chiringam, Jaggrenat et Benarès, le privilège d'accorder infailliblement la béatitude céleste à tous ceux qui auront visité son parvis. Pour se rendre l'idole favorable, il n'est pas de bizarre expédient qu'on n'emploie. Cultiver sa chevelure pour venir en faire l'offrande au grand dieu de Palani, c'est une dévotion très en vogue parmi les païens, et un gage certain d'une félicité constante; parcourir, vêtu de toiles de couleurs, une partie de l'Inde; apporter au temple des vases de lait; mendier, une clochette à la main, des dons pour le grand dieu, sont encore des pratiques très à la mode. Quelle que soit la maladie qui vous travaille, venez à Palani et votre guérison est certaine. Venez-y avec des poissons morts, et ces poissons jetés dans l'étang du dieu revivront aussitôt; présentez du sable, et ce sable se changera incontinent en sucre; ou bien offrez du sucre, et il vous reviendra du sable. Gardez-vous bien d'en douter, les brahmes en sont garants; et la parole d'un brahme n'est-elle pas sacrée? C'est ainsi que ces adroits hypocrites nourrissent la crédulité populaire.

« Ce sont ces prodiges supposés qui font affluer de toutes les parties de l'Inde ces masses de pèlerins qu'on voit,

en janvier et en mai , accourir par toutes les routes ; c'est grâce à ces merveilles mensongères que les anciens maîtres du pays ont doté de tant de privilèges la pagode et ses ministres , et qu'ils ont consacré à l'entretien du temple tant de domaines exempts de tout impôt , dont la rente égale, assure-t-on, les revenus du royaume de Tondaman tout entier. Toujours est-il que l'année dernière, les Anglais ont affermé la recette de Palani, en y comprenant les offrandes des pèlerins , pour une somme d'environ cinquante mille roupies , ou cent cinquante mille francs de notre monnaie ; et l'on dit généralement que c'est à peine le quart de ce qui revient annuellement au temple. Il paraîtrait que , cette année , le gouvernement de Madras, pressé par les ordres émanés de la cour des Directeurs , aurait apporté quelques modifications à ce trafic qui spéculé sur tout , et tire bénéfice de l'idolâtrie elle-même. Une partie des biens de la pagode enlevés au diable, aurait été définitivement attribuée à la Compagnie des Indes ; quant à ce qui reste pour l'entretien du temple , des brahmes et des dévadassis , le gouvernement ne s'en mêlerait plus.

« Le sanctuaire s'élève sur une petite montagne conique , assez régulière , qui se détache de la masse imposante des grandes *Gates*. Au pied de la colline , une large voie qui en fait le tour, est plantée de beaux arbres et environnée d'une foule de niches ou pagodins. C'est là que se promenait le grand *Ter*, ou char du dieu ; c'est là que des païens fanatiques , se précipitant sous les roues , se faisaient écraser pour aller jouir de la félicité promise à leur démence. Pour mettre fin à ces actes horribles , dont les brahmes étaient les chauds partisans, le gouvernement a défendu la marche de ce char monstrueux.

« Au bas de la montagne est une pagode avec pyra-

mide, dédiée au dieu *Vichnou*. Plus loin s'élève le grand portique, qui ouvre cette suite continue de degrés dont l'extrémité touche au temple. A l'ouest, est un autre portique, morceau d'architecture vraiment remarquable; jusqu'à présent, je n'ai rien vu dans l'Inde qui puisse lui être comparé. L'entrée a pour ornement des statues fantastiques de paons et de lions; le toit de pierre qui le surmonte, est soutenu par des groupes de petites colonnes sculptées avec art, et présentant les formes les plus curieuses et les plus variées. Là se trouvent les statues des anciens seigneurs de Palani et d'Aycoudy; elles sont aussi l'objet d'un culte spécial.

• Introduits par le grand portique, les pèlerins commencent à gravir la sainte montagne. Les plus dévots en montent les nombreux degrés à genou, et sur chaque degré cassent une noix de coco en l'honneur de la divinité; ceux qui n'ont pas le courage de faire cette longue ascension d'une manière aussi pénible, ne se dispensent pas au moins de se prosterner à tous les petits temples ou pagodins qui, parsemés sur le flanc de la montagne, servent comme de halte. A chaque prostration il faut offrir quelque sacrifice. Dans ces pagodins se trouvent tantôt un paon, monture favorite du *Grand Seigneur*, tantôt un vignesoura ou pouléar, dieu à tête d'éléphant, à quatorze bras, et à ventre monstrueux; tantôt un dieu serpent à cinq têtes, idole que je n'ai trouvé qu'à Palani; tantôt un éléphant, tantôt un chien, tantôt un killipillei, espèce de perruche ou de pie verte, fort commune dans le pays, tantôt d'autres simulacres grotesques dont les noms me sont inconnus.

• Sur le plateau de la montagne, élevée à plus de cinq cents pieds au-dessus du niveau de la plaine, se trouve une vaste enceinte quadrangulaire, dans laquelle

on pénètre par un élégant portique. Au milieu de cette enceinte surgit le grand temple avec sa haute et magnifique pyramide. Il faudrait un Champollion indien pour déchiffrer les caractères, ou, pour mieux dire, les figures symboliques grossièrement sculptées sur les quatre faces de l'édifice. A l'est du temple, sous un arbre vénérable de vieillesse, gît un petit pagodin ; c'est là qu'habite le dieu. Autour du sanctuaire principal on remarque une multitude de paons et de chevaux en pierre ou en terre cuite : la divinité monte ces coursiers pour aller à la promenade ou à la chasse. Du haut de cette montagne escarpée, l'on a vu souvent de fanatiques dévots se précipiter la tête la première, et pendant que la multitude applaudissait à cette extravagance, leurs crânes volaient en morceaux, leurs membres violemment arrachés se dispersaient de part et d'autre. Il va sans dire que le gouvernement anglais a fait cesser ce spectacle sanglant.

« Vous me demanderez sans doute quel est donc ce dieu de Palani, si fameux, si vénéré? C'est ici que je suis embarrassé pour vous répondre. Interrogez les païens, ils seront pour la plupart aussi embarrassés que moi ; ils vous diront tous : « Mais c'est le Seigneur de Palani. » — Si vous insistez en demandant quel est ce Seigneur de Palani ? ils vous regarderont avec un air étonné et balbutieront encore : « C'est le Seigneur de Palani. » Par le fait, ils ne savent pas ce qu'ils adorent. S'ils se hasardent à donner quelques explications, chacun créera un personnage différent, et contera des anecdotes contradictoires. Ce n'est pas que les noms et surnoms manquent à ce grand dieu : les Indiens sont peut-être plus fertiles en épithètes que n'étaient les Grecs eux-mêmes. Je pourrais vous citer cent noms magnifiques qui

se donnent au Seigneur de Palani. L'histoire la plus généralement reçue suppose que ce dieu est un fils du grand Siva ; que son nom réel est *Supramaniaien* ; qu'ayant cherché querelle à son frère aîné, il le relégua sur la cime escarpée de la montagne de *Virpachy*, tandis qu'il établissait lui-même son trône et sa demeure sur le mont sacré de Palani, où depuis lors il règne en souverain.

« Terminons enfin ce fastidieux récit des folies du paganisme. J'aurais des choses plus révoltantes encore à vous conter, mais à quoi bon exciter votre dégoût ? Ce que j'ai dit suffira, je l'espère, pour vous faire apprécier l'idolâtrie dans l'un de ses sanctuaires les plus vénérés et les plus célèbres. Puissent aussi ces quelques détails vous engager à prier pour ces aveugles, si profondément plongés dans les plus épaisses ténèbres : ce sont, cependant, des hommes rachetés par le sang de Jésus-Christ ; ce sont des hommes que je suis appelé à convertir, et que vous pouvez m'aider à sauver.

« Il est temps enfin de terminer cette longue lettre, en me recommandant à vos bonnes prières. Je suis avec une sincère affection, votre frère et votre ami,

« L. ST.-CYR, S. J. Missionnaire. »



---

# MISSIONS DE LA CHINE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU HOU-KOUANG.

---

*Lettre de Mgr Rizzolati , Vicaire apostolique du Hou-kouang , à MM. les Membres des Conseils Centraux de Lyon et de Paris.*

Ou-tcham-fou , 30 octobre 1845.

« MESSIEURS ,

« Je vous ai promis , dans ma dernière lettre , de continuer le récit des faits les plus importants, survenus cette année dans mon Vicariat. Pour tenir ma parole , je prends sur le temps destiné au repos; car je ne puis dérober une minute à mes pressantes et nombreuses occupations.

« Mais je dois , avant tout , m'acquitter d'un autre devoir aussi doux qu'impérieux. C'est avec toute l'effusion du cœur , au nom des Missionnaires, des séminaristes et des fidèles du Hou-kouang, que je remercie les Conseils de l'Œuvre des secours qu'ils m'allouent cette année;

ces dons, je les reçois justement dans la plus grande détresse où je me sois trouvé jamais, depuis que le Saint-Siège m'a imposé la direction ou plutôt la formation nouvelle de cet immense Vicariat. Je remercie aussi vos frères généreux de leur charité sans bornes, si admirablement concertée pour adoucir la misère de leurs semblables jusqu'au bout du monde, et coopérer au salut de tant d'âmes qu'ils ne connaissent pas. Dieu veuille augmenter le nombre de ces pieux Associés, auxquels est due une si large part du bien que produisent les Missions !

« La dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'étais dans la chrétienté de *Hei-tchan-fou*, au district de *Jum-iam-fou*, où nous avons eu à déplorer l'arrestation du P. Tien et de son catéchiste. Ces deux confesseurs sont encore dans les chaînes pour leur héroïque constance dans la foi. Je dois mettre sous vos yeux le tableau de leurs souffrances.

« François Tien, prêtre chinois de la maison de Naples, où il a fait ses études ecclésiastiques, administrait avec le P. Irtelli la chrétienté de *Hei-tchan-fou*, lorsqu'il fut arrêté par les satellites et conduit au tribunal de *Tam-sien*. Son catéchiste, le compagnon inséparable de ses travaux, le fut aussi de sa captivité. Traduit au prétoire sous la prévention d'être prédicateur et chef de la Religion chrétienne, le P. Tien fut chargé de chaînes sous les yeux du mandarin civil, qui le fit mettre à genoux devant lui pour répondre aux questions suivantes.

« Quel est ton nom ? — Tien-Kouam. — Ta patrie ?  
 « — La Chine. — Es-tu prêtre de la Religion du ciel ?  
 « — Je le suis. — Est-il vrai que les ministres de ce culte étranger arrachent les yeux aux moribonds ? (vieille calomnie qui a pour base l'administration mal comprise des derniers sacrements, et en particulier l'onction que le prêtre fait sur les yeux des malades.) —

« Non , mandarin ; ce crime n'a jamais été le nôtre. — Tu mens ; car ce fait , attesté par le dernier rescrit impérial , n'a pas été contredit par les Français dans leur supplicie à l'empereur. — La loi peut nous accuser , les Français peuvent ne pas nous défendre ; mais nous ne pouvons avouer un crime dont nous sommes innocents. »

« Le juge, voyant qu'il ne gagnait rien sur ce premier chef, passa à d'autres questions, et continua ainsi l'interrogatoire : » Combien de personnes ont embrassé ta prédication ? — Je l'ignore. — Quels sont ces livres européens qu'on a saisis avec toi ? — Des livres à mon usage. — Tu sais donc la langue de l'Occident. — Je sais le latin. — Où l'as-tu appris ? — En Italie, une des contrées méridionales de l'Europe. — Quoi donc ! tu es allé en Europe ? — Oui, mandarin : j'y ai fait un séjour de plusieurs années, afin de mieux apprendre la religion chrétienne, et les sciences qu'on ignore en Chine. — Ah ! scélérat ! tu n'es que trop digne des châtimens que je te réserve. »

« Des scènes plus terribles allaient succéder à ce début orageux. Ce que le mandarin voulait avant tout, c'était l'apostasie de ses prisonniers. Laisant pour ce qu'elles valaient toutes les autres imputations, il ordonna aux deux confesseurs d'abjurer la foi chrétienne, et de fouler aux pieds le Crucifix ; à cette condition, il promettait de les mettre en liberté. « Mieux vaut mourir, » fut leur unique réponse. Alors on les jeta dans une étroite prison, au milieu d'une vingtaine de malfaiteurs, qui aggravèrent encore pour eux le poids des chaînes, en les poursuivant de leurs blasphèmes et de leurs obscénités.

« Si horrible que fût leur cachot, le mandarin ne les y laissa pas en paix ; souvent il les mandait au prétoire, et

c'était pour leur infliger les plus cruelles tortures. Le P. Tien, en sa qualité de prêtre, avait le privilège d'être soumis à des supplices plus nombreux et plus raffinés. Un jour, ce magistrat, joignant la dérision à la barbarie, lui fit mettre les bras en croix, et dans cette attitude, ordonna de le suspendre à une poutre par les cheveux. Une autre fois, il le retint à genoux, la chair nue, sur des pointes de carreaux brisés, recouvertes seulement d'un papier détrempe de sel, afin d'envenimer les plaies. Ce supplice, qui commençait au lever du soleil, ne cessait qu'à minuit... et il dura l'espace de six jours... et quand le prêtre tombait de lassitude, ou s'évanouissait de faiblesse, les bourreaux étaient là qui le relevaient brutalement par les oreilles, ou le rappelaient à la connaissance par des soufflets.

« Au septième jour, le patient ne pouvant plus se tenir sur ses genoux, qui n'étaient plus qu'une plaie où la corruption s'était mise, on fut obligé d'abandonner ce genre de torture. Mais il n'y eut point d'autre adoucissement à ses souffrances; le système de rigueurs continua dans la prison. C'était, de la part du juge, un calcul autant qu'une cruauté. Supposant que le P. Tien, comme chef de la Religion chrétienne, devait avoir amassé des trésors, il espérait, à force de tourments, se les faire donner pour rançon; mais cette soif de l'or n'ayant pu être satisfaite, sa rage s'en accrut, et il frappa de plus rudes coups sur ses victimes.

« Après des supplices nouveaux, le Père fut enchaîné à son catéchiste par les pieds et par les mains, de façon que, le jour comme la nuit, ils ne pouvaient ni se lever, ni s'asseoir, et qu'on était obligé de leur mettre les aliments à la bouche, comme à des enfants en bas âge. Pour aggraver encore cette situation et rendre tout-à-fait

impossible l'usage de leurs mains, les satellites imaginèrent de fixer au cou des prisonniers une longue traverse de fer, à laquelle leurs bras étendus furent assujetés, ce qui les tenait violemment en croix. Ils restèrent dix-neuf jours consécutifs dans cette posture douloureuse, sans pouvoir goûter un instant de repos. S'ils furent tirés d'une si cruelle agonie, ils le durent à l'intervention d'un chrétien du district, qui vint les visiter et donna huit mille sapèques pour qu'on mit fin à cette horrible torture. Ce généreux néophyte, que l'inondation avait empêché d'arriver plus tôt, se nomme Tchen-kouo-tai.

« Le mandarin voyant que l'appareil des supplices était sans résultat, eut recours à d'autres armes pour vaincre la résistance des confesseurs; il demanda à la séduction ce qu'il n'avait pu obtenir de la violence. Un jour il envoya sa femme et d'autres membres de sa famille auprès du P. Tien, pour l'exhorter à fouler aux pieds la croix. Dès que le prêtre les vit entrer dans son cachot, devinant le motif qui les amenait, il poussa un cri si perçant que tous les détenus en furent effrayés, et qu'il se trouva sur-le-champ débarrassé de cette visite comme d'une sinistre apparition. En risquant une pareille démarche, le juge venait d'assumer sur sa tête une grande responsabilité, car en Chine l'introduction clandestine d'une femme auprès des prisonniers, est un crime capital. Mais comme ce mandarin est Mantchou, il a peu à craindre d'être dénoncé par ses collègues chinois, dont l'intérêt exige que, sous peine d'être suspects à la dynastie régnante, ils ménagent en toute occasion la race tartare, à laquelle l'empereur tient par son affection et par son origine.

« Aussi l'impunité servait-elle au mandarin d'encouragement à tous les excès. Un jour, voulant ajouter l'in-

sulte à la cruauté, il fit revêtir le P. Tien des ornements sacerdotaux, qui étaient malheureusement tombés entre les mains des satellites, en présence de sa femme et de ses filles, assemblées pour jouir de ce divertissement sacrilège. Après quoi, cet autre Baltazar profana les vases du sanctuaire, surtout le calice, et invita sa femme à boire après lui dans la coupe sacrée; mais à peine y eut-elle porté la main, qu'elle tomba subitement malade, sans qu'on pût assigner de cause naturelle à cet accident.

« Quand le juge se fut assez joué des confesseurs et de nos saints mystères, il rédigea, pour en finir, une instruction sommaire adressée au mandarin supérieur de la province. Voilà donc le jugement de cette affaire ajourné. Puisse la décision du vice-roi être dans le sens du rescrit impérial, qui permet à tout indigène le libre exercice de notre Religion !

« Au lieu même où le P. Tien a été pris, j'ai couru aussi les plus grands dangers. Les satellites, instruits de ma présence à *Hei-tchan-fou*, et de celle du P. Irtelli, religieux Franciscain, vinrent en hâte et par deux fois nous y chercher, en répandant le bruit que le mandarin allait arriver en personne, et que le seul moyen de prévenir sa visite était de leur payer une forte rançon. L'argent, en Chine, est une preuve péremptoire d'innocence auprès de cette soldatesque éminemment vénale.

« Sans les bois qui couvrent ces montagnes sauvages, sans les chaumières en ruine qui présentent çà et là des retraites toutes préparées, nous aurions infailliblement partagé le sort du P. Tien et de son catéchiste. Mais l'honneur des chaînes portées pour l'adorable nom de Jésus, n'est pas réservé à tous. On sait d'ailleurs qu'il n'est pas permis de prévenir les desseins de la Provi-

dence , sans une impulsion spéciale de la grâce divine , et si l'on n'est miséricordieusement prédestiné à la palme du martyr. Quand on nous apprit que tout se disposait pour une troisième perquisition , je jugeai qu'il fallait céder aux circonstances , et préserver cette chrétienté d'une imminente dévastation.

« Nous partîmes le 19 juillet , et après cinq jours d'un fatigant voyage , par le vent et la pluie , dans ces montagnes escarpées , nous arrivions à *Kilipien* , hameau de deux cent vingt âmes , que je me mis aussitôt à administrer. Mais avant la fin du second jour , de nouveaux bruits de persécution se firent entendre ; on disait que nous étions nommément dénoncés au tribunal , et que le juge envoyait une troupe de soldats à notre poursuite.

« Ces pauvres fidèles , effrayés au delà de toute expression , nous engagèrent eux-mêmes à les quitter sans délai , et à nous réfugier à *Tien-kia-kou* , parce que les chrétiens y étant assez nombreux , nous fourniraient facilement un plus sûr asile. A peine avons nous fait quatre milles sur le fleuve , qu'un néophyte survient à la hâte , et nous apprend que notre projet de retraite vers *Tien-kia-kou* est connu , et que le mandarin a commandé aux satellites de diriger aussi de ce côté leurs perquisitions. Que faire ? Les catéchistes qui nous accompagnent , nous disent tout désolés que le péril est égal à rétrograder ou à poursuivre. Dans cette extrémité , j'élève mon âme à Dieu , et j'ordonne de marcher en avant.

« Nous glissons en silence sur le fleuve qui baigne les murs de *Xam-sin-son* , lorsqu'à un demi mille de la cité , un autre chrétien nous annonce que la nouvelle de notre départ y est déjà parvenue , et que les soldats examinent sévèrement tous les passagers qui se trouvent sur les bar-

ques. A ce nouveau contretemps l'embarras de ma suite est extrême. Les uns nous conseillent de continuer notre fuite par les montagnes ; mais la nuit était proche , et nous avions à craindre les léopards et les singes , non moins redoutables que les bêtes féroces. D'autres sont d'avis de passer à pied et en habit de villageois , au milieu même de la cité qui nous barre le chemin. Avant de prendre un parti, je fis mettre tous mes gens en prières , et nous implorâmes la lumière d'en haut , si nécessaire dans ce moment de trouble. Puis, sur mon invitation, le P. Irzelli s'habilla en paysan ; il se mit aux pieds de misérables souliers de paille , chaussure assortie à son déguisement agreste , et avec un seul guide , passa inaperçu sous les murs de la ville. Ce fut ensuite à mon tour , et nous échappâmes ainsi aux recherches que les satellites dirigeaient principalement sur les barques.

« Nos voyages ne sont pas toujours aussi tristes. Ainsi le 18 juin , j'étais à *Lao-ko-keou* , ville d'une grande activité commerciale. A peine y comptons-nous vingt néophytes , que je visitai rapidement , pour reprendre aussitôt ma course sur le fleuve. Tandis qu'emportés par le courant et la rame , nous voguions en silence vers une autre chrétienté , des accords mélodieux , formés sur la rive par des groupes de villageois , semblaient nous saluer au passage. Par intervalle les instruments se mariaient aux voix ; c'était comme le joyeux refrain de couplets champêtres. Nous distinguons surtout le son du *Luo* , instrument qui n'imité pas mal le carillon des clochettes et le bruit agaçant des cymbales. Il est très-familier aux Chinois , qui s'en servent principalement au temps des récoltes , chaque fois qu'une vingtaine de moissonneurs sont réunis sur un même champ , afin de donner au travail plus d'ensemble et plus d'activité.



« Je comptais prendre quelque repos dans cette chrétienté si désirée de *Tien-kia-kou* ; mais il fallut en repartir le lendemain même de mon arrivée : ces pauvres néophytes redoutaient aussi une surprise des mandarins. Je me rendis donc à celle de *Pe-kuo-xe-kou* ; qui n'en est éloignée que de trois milles et demi , et qui joint à l'avantage de sa position géographique celui d'être environnée de plusieurs autres villages chrétiens. Cette proximité double le courage des fidèles. Aussi me reçurent-ils , malgré la persécution , au bruit des boltes , à la lueur des feux d'artifice , et avec les autres démonstrations publiques de la joie. Je retrouvai parmi eux le P. Irtelli qui vint me recevoir , selon le cérémonial usité pour les évêques , précédé de la croix , et entouré de catéchistes revêtus de surplis et portant des flambeaux allumés. Ce lieu me parut à l'abri des vexations des satellites , qui craignent assez la multitude ; et je résolus d'y attendre la fête de l'Assomption de la Très-sainte Vierge.

« Dans cette même contrée se sont passés deux faits que je dois vous raconter. Un chrétien avait perdu sur la voie publique un exemplaire du catéchisme. Ce livre, ramassé d'abord par un païen de *Xam-sin-sien*, parcourut, l'une après l'autre, les familles les plus distinguées de la ville. On le lut , on le relut ; une doctrine si nouvelle et si raisonnable fit naître à ces païens , si égarés sur notre compte , une toute autre idée de l'Évangile. Tous voulaient voir le catéchisme des chrétiens ; il n'était bruit dans toutes les boutiques de thé, que des vérités qu'il renferme, et chacun en restait émerveillé.

« Le pauvre néophyte qui l'avait perdu , craignait une poursuite des mandarins et voulait racheter son livre, fût-ce au prix de sa fortune. Il ne put en venir à bout.

Les païens l'appréciaient trop pour s'en priver aussi vite. Ennemis du Christianisme , avant d'en connaître sommairement les maximes , ils en eurent à peine entrevu l'esprit , qu'ils devinrent ses plus chauds défenseurs. Pour satisfaire à tous les désirs , un docteur idolâtre se fit comme l'apôtre de ses concitoyens, et se chargea d'expliquer ce catéchisme à toute la ville et jusqu'au mandarin lui-même. Nous espérons que le zèle heureux de cet homme , malgré les inexactitudes qui ont dû échapper à son ignorance , produira des fruits abondants sur un terrain si bien disposé par la divine miséricorde.

« L'autre fait, arrivé à *Sum-si-sien*, a quelque analogie avec le premier. Le mandarin du lieu s'imagina , sur un faux rapport, que les chrétiens d'un hameau soumis à sa surveillance, étaient membres d'une société secrète dont les principes tendaient directement à renverser le trône impérial.

« Il s'y transporta par deux fois en personne , et pour mieux s'assurer de leur doctrine , leur prit un catéchisme et un abrégé des preuves de notre sainte Religion. Après les avoir lus pendant trois jours , il les renvoya par un satellite. Cet homme, accoutumé au vol , retint en secret le catéchisme. Mais , contre toute espérance , ce fut pour Dieu le moyen d'appeler à la foi ce frippon. La curiosité lui fait ouvrir le livre dérobé ; ses yeux se dessillent au flambeau de la vérité catholique, et c'est maintenant, avec un autre employé du tribunal, un fervent catéchumène.

« Revenons aux chrétiens du district de *Xam-sin-sien*. Nul d'entr'eux n'avait vu d'Evêque. Mon arrivée produisit une sorte d'ivresse. La présence de leur prélat chassa de tous les esprits le souvenir des craintes qui les environnaient ; ils n'eurent plus d'autre pensée , d'autre occupation que de le recevoir , dans chaque chrétienté ,

avec les témoignages d'une joie publique. C'était un spectacle d'autant plus merveilleux qu'il était inattendu , et qu'il contrastait avec l'apreté de ces montagnes , les plus hautes que j'aie parcourues , et , du reste , en parfaite harmonie avec les épouvantes et les terreurs d'une persécution.

« Un autre sujet de consolation , un nouvel adoucissement aux amerimes de mon cœur , était de voir revivre la piété et la foi de ces chrétiens , qui reconnaissaient dans la personne de leur pasteur celle même de Jésus-Christ , dont ils s'efforçaient d'être les disciples en pratiquant ses préceptes divins. L'Assomption de la Mère de Dieu ne fut pas seulement célébrée par le concours de tous les fidèles des environs , mais aussi par tout ce que put imaginer leur zèle pour lui donner l'animation d'une fête et le sentiment pieux d'un devoir. Oh ! qu'il était touchant dans leur bouche , le doux nom de Marie , répété au loin par les gorges de ces affreuses montagnes ! Si suave partout , il acquiert au milieu des infidèles et dans le feu de la persécution , je ne sais quel charme inaccoutumé , qui dissipe la tristesse , et inonde le cœur de trop de joie pour que la parole suffise à l'exprimer.

« Quand je me décidai à partir , le 17 août , ce furent , parmi ces bons fidèles , une douleur et des plaintes que je ne pouvais calmer. Je me bornerai à dire qu'ils renouvelèrent à mes yeux la scène des adieux de l'Apôtre à Milet. Je dus leur donner , au nom de la sainte obéissance , l'ordre formel de ne point m'accompagner , comme ils le voulaient à tout prix , jusqu'à la barque qui m'attendait au bord du fleuve. La distance était peu de chose ; mais il ne fallait pas attirer sur eux de graves périls , et les livrer peut-être , en les quittant , à la fureur des ennemis de la foi.

« Je me dirigeai vers le district de *Kou-chen-sien*. Le groupe de chrétientés qu'il renferme, dans une circonférence de trois milles et demi de diamètre, occupe le centre d'une chaîne assez élevée. C'est le plus grand district de mon vicariat; il contient à lui seul quinze cents néophytes. De ce côté, il n'y a pas d'animaux très-féroces, mais on trouve une multitude de singes qui se réunissent par bandes, et vont, d'une montagne à l'autre, donner de fréquentes alertes aux pauvres habitants.

« Mon arrivée fut saluée par des démonstrations plus bruyantes que partout ailleurs. Ces chrétiens redoutent fort peu les satellites, à moins qu'ils ne viennent par troupe de cent hommes, comme lorsqu'ils arrêtaient, il y a cinq ans, le vénérable M. Perboyre. J'étais heureux de la joie sincère et spontanée qui brillait sur le visage de ces fervents néophytes; elle me touchait d'autant plus qu'elle prenait uniquement sa source dans un profond sentiment de religion.

« A mon entrée dans la chapelle, je fus reçu avec les cérémonies ordinaires par les PP. Dracopoli et Vang, l'un grec et l'autre chinois. Le sanctuaire dont je parle, occupe la partie supérieure de l'habitation d'une pieuse famille, nommée Leu. Pendant l'année c'est simplement la plus belle pièce de la maison, celle où l'on reçoit les étrangers, selon les usages du *Hou-kouang*; en temps de Mission, on enlève les différentes portes qui, jointes ensemble, lui servent de cloisons des deux côtés, on dresse un autel mobile, et la chambre des hôtes devient une église qui peut, avec la cour contigue, contenir plus de mille chrétiens.

« Je venais d'y conférer le sacrement de la confirmation à cent trente personnes, quand je reçus avis du

Recteur de mon séminaire qu'une dénonciation avait été faite contre cet établissement , que le chef du lieu où il est situé avait déjà pris les noms de tous les élèves , et qu'il paraissait impossible de conserver désormais cette pieuse maison. Il me pria de retourner à *Ou-tcham-fou*, pour y prendre à temps les mesures convenables.

« Je suspendis aussitôt le cours de ma visite , et me mis en route pour la capitale du *Hou-kouang*. Parvenu au bord du célèbre *Siam-ho*, je louai une barque païenne qui me transporta à *Xa-iam* , où je passai la nuit dans la demeure d'un zélé catéchiste qui s'est voué à la conversion de ses compatriotes idolâtres. J'appris avec consolation qu'il venait d'amener à la vraie foi trois chefs de famille influents , propriétaires d'un temple d'idoles sur lequel ils avaient droit de patronage. On me demanda s'il fallait détruire la pagode ; je répondis que les idoles seulement devaient être mises en pièces, avec les autres objets superstitieux qu'elle renfermait. Je me propose, après l'entière conversion de ces trois familles , et avant leur baptême , de changer le temple des démons en une église du vrai Dieu. Veuille le Seigneur que ce ne soit pas la cause de quelque grave persécution , suscitée par les bonzes et les prêtres du paganisme.

« La nuit même que je passai dans la maison du catéchiste , je fus subitement éveillé par un courrier que m'expédiait le P. Navarro, avec une lettre très-pressante.

« Monseigneur , m'écrivait-il , treize clercs et leur maître  
« de langue chinoise sont dans les prisons de *Ou-tcham-fou*.

« Vite, vite venez nous dire ce que nous avons à faire. »

A cette désolante nouvelle , je me hâtai de louer une barque , avec la clause de voyager jour et nuit , à rame ou à voile , comme les courriers publics , et je me remis en route au point du jour. Ce trajet se fit heureusement

en quarante-huit heures. Avant d'entrer à *Ou-tcham-fou*, j'allai d'abord à *Hon-kon*, ville qui n'est séparée de la première que par le fleuve, et j'y rencontrai le P. Vang, recteur du séminaire, avec une partie de ses élèves qui par bonheur se trouvaient absents au moment de l'arrestation.

« Le dénonciateur était un commandant de la milice bourgeoise, qui avait espéré par là se recommander à ses chefs. Le matin du 20 août, sur les dix heures, le mandarin de *Chiam-sia-sien* vint avec un bon nombre de soldats investir le séminaire, et fit prisonnier tout ce qui lui tomba sous la main, c'est-à-dire treize étudiants et leur maître de langue chinoise. Il emporta en outre le plus beau Crucifix du Vicariat apostolique, diverses images pieuses, et plusieurs traités chinois sur la Religion chrétienne.

« Mes pauvres jeunes gens furent d'abord renfermés, ou pour mieux dire entassés, avec des malfaiteurs, dans un si étroit cachot qu'ils étaient obligés de dormir de bout, sans autre appui que leurs compagnons d'infortune. La barbarie des mœurs chinoises n'a point de limite à l'égard des prisonniers; ils semblent placés en dehors de toute loi, indignes de tout sentiment humain, et c'est trop peu de dire qu'ils sont traités par leurs géoliers plus durement que de vils animaux.

« Cependant une chrétienne obtint le lendemain, à prix d'argent, qu'on les transportât dans une chambre plus spacieuse, où ils pouvaient du moins s'asseoir et se coucher sur la terre nue. L'arrestation de ces enfants, et les circonstances qui l'accompagnèrent, offrirent à cette grande cité un spectacle des plus touchants. En prison, ils récitaient de saintes prières, et s'exhortaient

mutuellement à subir toutes les tortures plutôt que de manquer à leur foi. Ce ne fut point assez pour eux de s'affermir les uns les autres ; s'exerçant d'avance aux fonctions de Missionnaires , ils ne cessèrent de convier leurs compagnons idolâtres à confesser le vrai Dieu. Leur constante joie , témoignage de leur innocence, leur modestie scrupuleusement gardée au milieu de scélérats en qui l'homme se reconnaît moins que la brute , leur zèle enfin pour le salut de ces infidèles, ne pouvaient demeurer sans fruit ; quelques prisonniers écoutèrent la voix de leurs jeunes apôtres, et au sortir du cachot songèrent sérieusement à se convertir. Il en fut de même au prétoire. Des spectateurs et des soldats en vinrent naturellement à penser qu'une religion doit être sainte et vraie, lorsqu'elle produit tant de courage et de vertu dans la faiblesse même de l'enfance ; ils se décidèrent, eux aussi , à suivre fidèlement la grâce divine qui les poussait sous les étendards de la croix.

« La nouvelle de cet événement s'était répandue en un clin d'œil dans la ville. Elle devint aussitôt le sujet de toutes les conversations. C'était à qui louerait le plus la piété et l'intrépide courage de nos prisonniers ; on était ravi de la joyeuse sérénité qui rayonnait sur leur figure, comme un reflet de la paix intérieure de leur âme. Cette gaieté était si grande , que le P. Vang , allant plusieurs fois les fortifier en prison, en reçut lui-même la consolation qu'il leur portait, et sentit se dissiper à cette douce influence toute l'amertume de son cœur , toute la tristesse que leur position lui avait d'abord inspirée.

« Ils ne furent pas moins admirables devant le juge. Un nombre incroyable de curieux était venu assister à leur interrogatoire. Leur contenance , empreinte à la fois de dignité et de modestie , abattit la fierté du mandarin ,

qui déposa , sans s'en apercevoir , la majesté officielle du juge, pour adopter un ton plus conforme à l'innocente candeur des accusés. Voici quel fut en substance ce premier interrogatoire , auquel tous nos séminaristes furent invariablement soumis deux à deux. « Qui êtes-vous ? » — Nous sommes NN. — Quel délit avez-vous commis ? » — Aucun. — Est-il vrai que vous soyez étudiants de la Religion chrétienne? — Oui , oui , c'est vrai : nous sommes chrétiens. — Quel avantage en retirez-vous ? » — De servir fidèlement notre Dieu en ce monde , et après notre mort , de posséder les joies du paradis qui n'aura pas de fin. — Quoi ! jeunes comme vous l'êtes, vous pensez déjà à ce qui suit la mort ! — C'est une salutaire pensée pour ne pas offenser Dieu. — Dites-moi s'il est vrai que vous creviez les yeux aux moribonds. » — Au lieu de répondre , nos prisonniers se mettent à rire de tout leur cœur ; le peuple en fait autant , et le mandarin lui-même , ne pouvant soutenir la gravité de son rôle , rit comme les autres. Ainsi cette première séance , qui dura trois heures , vint aboutir à une scène de comédie. Puis le mandarin , cherchant vainement à se composer , leur demanda toujours en riant, combien d'yeux ils avaient crevés en leur vie. Cette ridicule question excita une explosion nouvelle dans l'assemblée. Pour dénoûment , le juge avec un sérieux affecté, les renvoya en leur disant : « C'est bien ; demain je vous ferai aussi crever les yeux. »

« Les autres interrogatoires ressemblèrent plus ou moins au premier. Chacun admira la présence d'esprit et le calme de nos étudiants, dans un lieu où règnent d'ordinaire la confusion et le tumulte des accusés , la terreur qu'inspire le juge et la froide barbarie des bourreaux. En définitive , le mandarin ne trouva pas de motif de les



retenir en prison , moins encore de les punir. Excité d'ailleurs par un collègue influent qui , par compassion naturelle, avait pris ces enfants sous son patronage, il les remit en liberté , après vingt-deux jours d'injuste détention. Son arrêt leur enjoignait de se rendre aussitôt dans leur pays respectif , et leur défendait de fréquenter nos écoles. Pour ôter au séminaire toute chance de rétablissement , il interdit au maître de langue chinoise le séjour de la ville , et sous le faux prétexte qu'il était chef de la Religion chrétienne, le fit conduire par des soldats dans son village , à huit ou neuf journées de chemin.

« Au demeurant, mes pauvres séminaristes, depuis six mois, pendant lesquels ils n'ont eu d'autre repos que celui de la prison , ont dû se réfugier çà et là , comme des proscrits. Faute d'un local suffisant , il m'a fallu leur assigner trois résidences séparées, malgré les suites fâcheuses qu'il est facile de prévoir. Voyez quelles raisons j'ai de vous remercier de votre allocation qui va me permettre de pourvoir, du moins en partie, aux besoins du séminaire , de venir au secours du P. Tien , toujours enchaîné pour le nom de Jésus, et de faire face aux dépenses que nécessitent l'entretien des Missionnaires , leurs voyages et ceux des courriers.

« J'ai encore à vous apprendre , avant de clore cette lettre , que d'autres mandarins de différentes villes, sous prétexte de rechercher la secte proscrite des *jeûneurs*, sorte de conspirateurs dont le gouvernement a juré l'extermination, se sont permis de nombreuses violences sur nos paisibles chrétiens. Six néophytes de *In-cham-sien* ont été cruellement battus et souffetés, parce qu'ils refusaient de fouler aux pieds l'adorable signe de notre Rédemption.

« Je suis , etc.

« † JOSEPH , Evêque d'Arade ,  
Vic. apost. du Hou-Kouang. »

---

## MISSION DES ILES LIEOU-KIEOU.

---

*Lettre de M. Forcade , Missionnaire apostolique du  
Lieou-Khieou, à M. Libois, procureur des Missions-  
Etrangères à Macao.*

Grande Luchu , Tu-mat , Bonzerie d'Amiku .  
le 12 août 1845.

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE ,

« J'avais inutilement tenté de vous écrire, l'an dernier, et je conservais peu d'espoir de mieux réussir cette année-ci, lorsqu'enfin, après quatorze mois d'attente, dans la matinée du 19 juin, je découvris tout-à-coup, du lieu que j'habite, un beau navire européen, cinglant vent arrière et toutes voiles déployées vers le port de *Nafa*. Ne pouvant distinguer le pavillon, j'aimais à me persuader que ce devait être un bâtiment français ; mais toutes mes conjectures se trouvèrent en défaut, et j'appris le soir, de la manière la plus positive, que c'était une frégate anglaise. Je me décidai aussitôt à communiquer avec ce navire, et, après en avoir obtenu la permission de qui de droit, suivi d'une fort belle escorte

qui prétendait me faire honneur , et qui était chargée de me garder à vue , je me rendis en rade le 21 juin.

« Le capitaine venait justement de quitter son bord lorsque j'y arrivai ; mais le chirurgien major , qui sait le français , me reçut avec beaucoup de bonté , fit armer un canot pour moi , et voulut bien me conduire lui-même vers l'officier que je cherchais. Celui-ci s'attendait à ma visite ; il avait appris dans une entrevue avec le gouverneur de *Nafa* , mon séjour dans le pays ; il savait que j'y avais été amené par un bâtiment de guerre , et que j'y avais été déposé à titre d'interprète. Il ne parut point contrarié de ma présence , et me tirant immédiatement à l'écart , il se mit à causer avec moi de ce qui avait pour nous un mutuel intérêt. Après m'avoir donné des nouvelles de France , il me dit , que parti depuis environ deux mois de *Hong-Kong* , il venait de visiter toutes les îles du Sud dépendantes de *Lu-chu* ; qu'il s'en allait en droite ligne au Japon , et de là en Corée ; qu'il reviendrait à *Nafa* le 15 août , avec l'intention d'y jeter l'ancre assez longtemps pour visiter l'île tout à loisir ; qu'à son retour , il trouverait ici un bâtiment de charge venu pour le ravitailler , et que je pourrais profiter de cette occasion pour écrire à Macao. Aujourd'hui 12 août , mon capitaine n'a pas encore reparu ; mais l'autre navire , le *Royaliste* , commandé par M. Ogle , ayant dès hier mouillé dans la rade , je crois qu'il est bon de me mettre sans délai à ma correspondance. Ces détails une fois donnés , je passe à l'important chapitre de ma Mission.

« Au moment de notre débarquement dans cette île , le 6 mai 1844 , on nous conduisit tout droit à la Bonzerie de *Tu-mai* (vrai nom de *Po-tsum*) ; c'était la demeure , ou plutôt l'honorable prison qu'on nous destinait : nous n'avions pu l'éviter , et nous y sommes encore au-

jour d'hui. Nous trouvâmes là , outre une nombreuse garde postée dans tous les alentours , un fort joli cercle de petits mandarins, installés près de nous dans l'unique but , nous dit-on , *de charmer nos loisirs* , et de plus, je ne sais combien de domestiques. Les honneurs ne nous manquèrent pas dans ces premiers temps ; la nuit comme le jour , nous ne pouvions nous moucher , cracher ou tousser , sans nous voir assaillis par une douzaine d'individus , qui , l'air effaré , venaient nous demander si nous nous pâmions. La table répondait en apparence à ce grand train de maison ; le pays était censé épuiser ses produits pour nous sustenter : dans le fond , nous l'avons reconnu depuis , tout ce qu'on nous présentait alors avec tant d'étalage, n'était que fort peu de chose eu égard aux ressources indigènes. La pauvreté n'est pas si grande à *Lu-chu* qu'on voudrait le faire croire. J'ai dit *nous* jusqu'ici ; car alors, bien que M. Duplan ait toujours présenté Augustin comme d'un rang très-inférieur au mien , bien que ce catéchiste lui-même ait toujours observé envers moi la distance convenable , on affectait , je ne sais pourquoi, de nous traiter sur un pied absolument égal. Les choses ont changé depuis , et il y a longtemps que mon catéchiste et moi nous avons pris , aux yeux de tous , la place respective qui nous appartient.

« Quoi qu'il en soit , c'était l'espérance des maîtres de céans , qu'ébahi de tant d'éclat , nageant dans une telle abondance , il ne me resterait rien à désirer dans le monde , et qu'ainsi , riant , mangeant , et surtout dormant bien, j'attendrais patiemment que vint me reprendre celui qui m'avait déposé sur ces bords. Grande fut donc leur stupeur quand , paraissant plus qu'indifférent à tout ce carillon , je demandai , au bout de quelques jours , une audience, non pas du roi ( je ne l'aurais jamais obtenue ) ,

mais pour le moins du gouverneur-général de la province. On mit tout en œuvre pour esquiver le coup, mais je tins ferme, et l'on finit par en passer par là.

« Ce fut à *Tumai*, dans une maison que je crois être un Collège, qu'eut lieu l'entrevue. J'aurais mieux aimé que ce fut à la capitale, dans le palais du gouverneur; on s'y refusa. Le personnage qu'on me donna pour l'Excellence, était un grand bel homme d'une quarantaine d'années, assez richement vêtu, et traînant après lui une nombreuse suite. Il avait de la dignité et une gravité incroyable dans tout son extérieur. Du reste, pendant les deux ou trois heures que dura la conférence, raide comme un fotoque dans sa pagode, s'il desserra les dents, ce ne fut que pour absorber les mets de l'indispensable dîner diplomatique. Cette importante partie de ses fonctions il la remplissait à merveille. Un petit interprète, accredité comme *courrier de la cour*, parlant, répondant, décidant et tranchant comme bon lui semblait, fit à lui seul tous les autres frais de la cérémonie.

« Mon but, en demandant cette audience, n'avait été que d'entrer en matière et de me mettre en rapport avec les autorités. C'était un résultat peu difficile à obtenir, et j'y parvins alors. A dater de cette entrevue, qui fut suivie d'une seconde un mois après, plusieurs lettres ont été écrites de part et d'autre, et bien des communications échangées de vive voix.

« Ce que je réclamaïis avant tout, c'était ma liberté : sans elle que pouvais-je faire? Or, dans les commencements, je ne jouissais pas même d'une ombre d'indépendance. Je n'étais point libre à l'intérieur de ma maison, puisque j'avais, nuit et jour, à mes côtés cette foule importune de mandarins et de domestiques, dont je vous ai

déjà entretenu ; puisque je ne pouvais faire un pas qui ne fût suivi , un mouvement qui ne fût observé. Je n'étais point libre au dehors ; car c'était à peine si l'on me permettait de prendre un peu d'exercice , au milieu du sable et de la boue , sur le bord de la mer ; et encore ne pouvais-je le faire seul , mais entouré de mes inévitables mandarins , mais précédé de satellites armés de bambous pour frapper le pauvre peuple et éloigner les passants ( ce qui devait naturellement me rendre assez odieux ).

« Après bien des difficultés , on consentit à m'abandonner , pour y être seul à loisir , et la chambre où je couché dans la bonzerie , et un petit jardin qui est attenant. Quant à mes excursions au dehors , voici par quels procédés , peut-être un peu dangereux , j'ai fini par obtenir aussi quelque amélioration. Voyant que je ne gagnais et ne gagnerais jamais rien par les voies de douceur , tout d'un coup , sans faire la moindre attention aux clameurs de ma suite , je me mis à circuler à mon aise partout où bon me semblait , sans toutefois m'écarter jamais des chemins ouverts à tous sans distinction.

« D'abord , on se contenta de conjurer , de crier ; de mettre en jeu toute sorte de jolis petits moyens , usités dans le pays en pareille circonstance ; mais quand on vit bien qu'on perdait son temps , ou résolut d'user de violence , et un beau jour , tandis qu'à un quart de lieue environ de ma bonzerie , je m'avançais paisiblement sur la grande route de *Nafa* , un mandarin me saisit des deux mains et m'empêcha de passer outre. Je demandai à cet homme s'il agissait au nom de l'autorité publique ; sur sa réponse affirmative , je rétrogradai et rentrai chez moi ; mais écrivant , dès le lendemain , au gouverneur-général , je le priai de me faire savoir pour quel délit , pour quel crime , j'avais été arrêté comme un malfaiteur. Son Excellence répondit

que je n'étais coupable d'aucun délit ni d'aucun crime ; mais qu'une loi de l'Etat défendait aux étrangers de se promener ailleurs que sur le rivage de la mer , et il me rappela que le commandant du navire qui m'avait amené, avait promis que je me soumettrais aux lois du royaume. Je répliquai entre autres choses : que le commandant, en promettant de ma part soumission aux lois du pays, avait voulu dire que , devenu semblable aux particuliers du royaume, j'obéirais à toutes les lois justes qui les obligent , ce que je désirais de tout mon cœur ; mais qu'il n'avait certainement pas entendu parler d'une défense arbitraire, d'une exception odieuse , qui me plaçait en dehors du droit commun , et n'atteignait actuellement dans le pays aucun autre que moi ; défense que le commandant lui-même, par ses actes, avait prouvé ne pas reconnaître, puisqu'il était allé partout où il avait voulu.

« J'ajoutai en finissant : « Jusqu'à ce qu'il me soit démontré que j'ai tort, le gouverneur ne s'étonnera point « si, m'appuyant sur ma conscience, je ne déroge en « aucune manière à ma conduite passée. » A cette note on ne répliqua rien, et dès lors je pus circuler à loisir sans avoir à craindre la moindre violence.

« Restait à me débarrasser des mandarins et des satellites. Pour y parvenir, voici à quel expédient j'eus recours. Plus ma suite était nombreuse, plus elle faisait tapage et frappait le pauvre peuple, plus aussi je marchais vite et j'allais loin. Quand on vit cela, on dégrossit peu à peu mon escorte, et aujourd'hui je ne suis plus accompagné, dans mes sorties et promenades ordinaires, que d'un ou de deux mandarins avec un seul domestique. On me laisse converser, chemin faisant, avec les passants qu'on ne chasse plus comme par le passé ; on m'in-

vite même parfois à entrer, soit dans les bonzeries, soit dans les maisons particulières, pour y prendre le thé ou me reposer un instant. En un mot, bien que je sois loin d'être libre, puisque on ne me laisse jamais aller seul, mon esclavage est devenu pour moi, comme pour le public, un peu plus tolérable.

« Vous m'aviez recommandé, Monsieur et cher confrère, de prendre aussitôt que je pourrais l'habit du pays. Fidèle observateur de vos instructions, je n'ai point tardé à réclamer des indigènes l'honneur de porter leur costume. Vous croyez peut-être que mes pauvres gens, flattés de cette demande, se sont empressés d'y répondre; hé! pas du tout; quelques instances que nous ayons faites, ils n'ont jamais voulu permettre, ni à Augustin ni à moi, d'acheter ou de confectionner une de leurs robes; tout ce que j'ai pu adopter de l'équipement local, a été la chaussure, parce qu'il m'a suffi pour cela de mettre mes pieds nus dans une espèce de petites cages qu'on appelle ici des souliers.

« Notre grande affaire était d'obtenir, pour moi la liberté de prêcher notre sainte Religion, et pour les gens du pays la liberté de l'embrasser. Sans cette permission authentiquement donnée, sans cette garantie pour le peuple que je crois dans un état d'oppression, il nous serait bien difficile d'avoir quelque succès; mais la concession solennellement faite, j'ai lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu, il y aurait bientôt des conversions et qu'elles seraient même très nombreuses. Je n'ai point débuté par cette question en traitant avec les mandarins; j'y suis venu cependant à la longue, et après l'avoir une fois entamée, c'est celle que j'ai poursuivie avec le plus d'instances. Ma première demande a été suivie d'un refus, mais si faiblement motivé qu'il ne m'a pas été difficile de revenir à



la charge. Cette fois la réponse du mandarin, quoique toujours négative, était mieux fondée en raison. Il s'appuyait principalement sur ce motif, que si la tolérance m'était accordée, d'une part la Chine, dont on est tributaire, romprait tous ses rapports avec le royaume; d'autre part, le Japon, qui seul fait le commerce ici, retirerait ses navires : double malheur d'où résulterait infailliblement la ruine du pays.

« Il fallait réduire ces appréhensions à leur juste valeur ; je répondis donc : 1° Que je savais des royaumes tributaires de la Chine, le royaume Annamite et celui de Siam, par exemple, qui avaient accordé le libre exercice de la religion, à des époques où elle était proscrite en Chine, sans que cet empire ait pour cela rejeté le tribut, ou même fait entendre des plaintes; 2° Que s'il s'agissait d'ouvrir le port de Nasa au commerce européen, le Japon, qui en pourrait souffrir, aurait sans doute quelque droit à faire des réclamations; mais que, s'agissant ici d'administration intérieure, je ne voyais pas en quoi cette affaire regardait un Etat voisin, dont on prétend ici ne relever en aucune manière.

« Un autre point sur lequel, pour des raisons que je crois bonnes, je n'ai fait aucune demande formelle aux autorités, mais qui a été dès les premiers jours, l'objet de toute mon application, c'est l'étude de la langue du pays, ou, si vous l'aimez mieux, de la langue Japonaise. Je ne crois pas me tromper, en vous certifiant que le même idiome est à l'usage des deux peuples. Cette langue est la seule qu'on parle ici; le Chinois n'est entendu que de quelques interprètes, issus d'anciens émigrés du *Fokien*; et encore ne s'en servent-ils jamais dans le commerce ordinaire de la vie.

« Je ne saurais vous redire tout ce qu'on a fait pour

me rendre ce travail impossible. Non seulement on n'a jamais voulu me donner des leçons, ni me procurer aucun livre; mais on s'est même refusé longtemps à nommer devant moi les choses les plus simples quand je le demandais: souvent on se plaisait à me tromper sur le sens des expressions que j'avais saisies au hasard, ou bien on m'enseignait malicieusement des mots de la langue écrite, qui ne sont point usités dans le langage ordinaire. Cependant, par une miséricorde toute spéciale de Dieu, nos petits mandarins de la bonzerie, ont, depuis sept à huit mois, changé subitement de dispositions à cet égard. L'un d'eux, surtout, qui semble m'avoir pris en amitié, m'a rendu et me rend encore de très grands services; il va même jusqu'à me dicter de petits dialogues qui me sont bien utiles, et qui ne le seront pas moins un jour, à nos confrères. Bref, j'ai actuellement un dictionnaire de plus de six mille mots, je puis à peu près tout entendre, et soutenir une conversation quelconque sans trop de difficulté. Ce matin même on m'a prié, à plusieurs reprises, de servir d'interprète auprès du capitaine anglais qui est venu à terre, et je me suis tiré d'affaire sans aucun embarras. »

« Voilà, Monsieur et cher confrère, quelles ont été mes tentatives sur les points les plus importants: je vous en ai fait connaître les résultats aussi nettement que je l'ai pu. En somme, nos affaires ne sont pas brillantes. Je résume la situation en trois mots: 1° Je me trouve à cette heure prisonnier de fait, soit dans ma bonzerie où personne ne peut m'aborder sans l'autorisation et la surveillance des mandarins; soit au dehors de ma résidence, dont je ne puis m'écarter d'un pas sans être suivi. 2° Je suis en butte à l'opposition la plus formelle de l'autorité, qui, si elle ne me persécute pas ouverte-

ment parce qu'elle ne l'ose point, ne néglige aucun moyen de me susciter en dessous toutes les petites vexations qu'elle peut imaginer. 3° Comme prédicateur de l'Évangile, n'étant ici que pour l'annoncer, je ne trouve pas dans la langue indigène des mots correspondants à nos dogmes, et je crains de les compromettre par un essai de traduction qui peut-être les défigurerait. Dans cet embarras, j'ai recours à vous; tâchez de me trouver des livres, de bons livres que nécessairement les PP. jésuites ont dû faire quand ils étaient au Japon : cherchez-les je ne sais où, mais enfin trouvez-les.

« Faut-il pourtant nous décourager? Oh ! non. Dieu nous fasse la grâce de ne jamais perdre confiance! C'est lui qui m'a envoyé à ces îles, qui m'y a conservé jusqu'à ce jour, et qui paraît vouloir m'y garder encore; je mets en lui toute mon espérance, il ne m'abandonnera point. Peut-être jeterons-nous le filet pendant une bien longue nuit, sans rien prendre; mais quand viendra l'heure du Seigneur, la pêche miraculeuse nous dédommagera bien de l'attente. »

« Nous devons d'autant plus l'espérer, qu'ici le pauvre peuple est excellent. Il ne demande pas mieux que de me voir, de me parler et de m'entendre; j'en ai plus d'une fois acquis la preuve. Ainsi l'an dernier, j'étais sorti avec Augustin pour faire une promenade. Mes petits mandarins qu'une longue course contrariait, trouvèrent que j'allais bien loin; mais leurs remontrances n'ayant point été reçues, ils eurent recours à un autre procédé, à une ruse de leur politique, employée souvent avec succès; se donnant l'air de gens fatigués, harassés, ils semblaient n'avoir plus la force de mettre un pied devant l'autre; ils me suivaient en se traînant à une honnête distance, et s'asseyaient à toutes les pierres,

persuadés que selon ma coutume, je les attendrais, j'aurais pitié d'eux et rebrousserais chemin. Mais ce jour-là, fatigué à l'excès de leurs grimaces, et certain d'ailleurs que je n'avais rien à craindre, tout-à-coup je double le pas avec mon catéchiste, et bientôt une colline nous dérobe aux yeux de nos poursuivants.

« On ne sait plus où nous sommes ; pour la première fois nous nous trouvons seuls. Profitant de l'occasion, traversant les villages, et suivant toute espèce de routes, nous poussons jusqu'à quatre grandes lieues loin de notre bonzerie ; nous allons jusqu'aux ruines d'une ville, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, et qui a dû être autrefois la capitale du royaume du Sud. Partout sur les chemins, dans les hameaux, les pauvres paysans nous saluent et nous font politesse.

« Arrivé au terme de ma course, tandis qu'Augustin s'avancait un peu plus loin à la découverte, j'étais resté assis sur le haut d'une montagne. Les villageois ne m'ont pas plus tôt aperçu, qu'ils quittent leurs champs et s'empressent autour de moi ; les uns m'offrent leurs pipes, leur tabac, et vont me chercher du feu dans une maison isolée ; d'autres me parlent, m'interrogent, et, bien qu'alors j'eusse beaucoup de peine à les comprendre et à leur répondre, nous engageons de notre mieux la conversation. C'était la première fois qu'ils me voyaient ; ils ne pouvaient me connaître encore que par les calomnies semées partout contre moi, et jamais, selon toute apparence, aucun européen n'avait paru chez eux ; cependant, nos premiers rapports étaient déjà ceux d'une mutuelle bienveillance. Nous étions là depuis quelque temps et les choses allaient au mieux, quand tout-à-coup apparaît mon éternelle escorte. A sa vue, mes

pauvres gens de céder le terrain et de s'esquiver effrayés dans toutes les directions.

« Une autre fois je rencontrai, dans une de mes promenades, un bon villageois à qui j'adressai quelques mots, et qui m'amusa beaucoup par ses réponses, car c'était la simplicité même. Je dis à un petit mandarin qui m'accompagnait : « En vérité, voilà un brave homme ; « sa franchise ne sait rien dissimuler, on peut le croire « sur parole. » Mon surveillant jugea que l'occasion était belle pour me faire la leçon. « N'est-il pas vrai, « dit-il à cet ingénu, que quand le maître s'en va partout « dans vos villages, vous autres paysans vous avez grand « peur? » Le ton sur lequel la question était faite, dictait clairement le sens de la réponse ; il n'y avait ni à se méprendre ni à délibérer, le bonhomme n'hésita point non plus. « Oui, maître, nous avons grand peur ; « mais je vais vous dire : ce n'est point le maître européen « que nous craignons, car nous savons bien qu'il ne « nous fera pas de mal ; mais c'est des mandarins et « des satellites que nous sommes effrayés. » Bien que ce ne fût pas précisément la réponse demandée et attendue, celle-ci était si vraie, empreinte de tant de bonne foi, et si naïve dans ses termes, que mon jeune lettré ne put retenir un éclat de rire.

« Ces mandarins eux-mêmes, quoique ici comme partout ce soit en général la pire espèce, ces mandarins ne sont pas tous mauvais ; il en est plusieurs qui entendraient facilement raison, s'il leur était permis de prêter l'oreille à la vérité. Dès les premiers temps de ma résidence à *Lu-chu*, un de ceux qui étaient auprès de nous, homme qui, du reste, nous a toujours paru droit, capable et fort instruit pour un pays si peu avancé, ayant provoqué Augustin par ses questions, eut avec lui une

petite conférence sur l'existence d'un Dieu Créateur , sur le culte que nous devons lui rendre , etc. A peine eut-il entrevu nos vérités saintes , que touché sans doute par la grâce , et subitement frappé de la sublimité d'une doctrine qu'il entendait pour la première fois , il ne put contenir son admiration. Ce ne fut point assez pour lui de l'exprimer par ses paroles , il alla jusqu'à improviser une jolie pièce de vers chinois , où il vantait la science de mon catéchiste , et manifestait son désir de l'entendre tous les jours de sa vie.

« Ce début me donnait les plus belles espérances. Malheureusement notre *futur néophyte* nous fut immédiatement enlevé ; peut-être a-t-il payé bien cher cette expression si franche de ses nobles sentiments. Daigne le Seigneur dans sa miséricorde , lui tenir compte de ce premier hommage , en découvrant à ses yeux le divin flambeau de la foi , dont la première lueur a fait sur son âme une si vive impression.

« Depuis ce triste dénouement , il n'y a plus eu moyen pour mon catéchiste , dans ses rapports avec les mandarins , de parler de religion. Toutes les fois que , d'une manière ou de l'autre , il a voulu amener la conversation sur ce chapitre , il a vu toutes les oreilles se fermer , et ses auditeurs s'esquiver sous un prétexte quelconque. On ne dispute point , on ne conteste pas , on ne veut rien entendre. Ne croyez pas , du reste , que ce soit par indifférence ou par apathie qu'on agit de la sorte : cette conduite , j'en suis certain , est dictée par des ordres qui partent de *Xui*. Quoiqu'il en soit , même aujourd'hui , je me flatte d'avoir parmi mes mandarins au moins un *demi prosélyte* ; mais je crains fort qu'il ne soit déjà suspect à l'autorité , et par politique , nous sommes obligés de nous montrer assez

froids envers lui. Oh ! si nous étions libres ! Espérons en Dieu , et cela viendra.

« Cette lettre est déjà bien longue , Monsieur et cher confrère , et cependant je ne vous ai point tout dit. Je devrais peut-être vous donner quelques détails sur les mœurs de ce peuple , vous décrire cette belle contrée , vous parler de la douceur et de la salubrité de son climat. Ces questions , et beaucoup d'autres que je n'indique même pas , ne manqueraient ni d'intérêt ni d'importance ; mais obligé pour le moment , de me renfermer dans le cercle des observations les plus indispensables , je me bornerai à jeter quelque jour sur deux points essentiels , qui ont été jusqu'ici et qui sont encore à présent très difficiles à résoudre.

« 1°. Le royaume de *Lu Chu* dépend-il du Japon ? Si vous posez cette question à nos mandarins , ils paraîtront d'abord ne pas même vous entendre. Si vous revenez plusieurs fois à la charge , ils ne savent pas , diront-ils , ce que c'est que ce *Nippum* (nom de l'empire Japonais) dont vous leur révélez l'existence. Enfin , pressez-les de nouveau et pressez-les encore , ils finiront par vous avouer qu'on a bien entendu parler de ce pays-là , mais qu'on n'en est aucunement tributaire. De toute antiquité , ajouteront-ils , on ne relève ici que de la Chine , *qui a civilisé l'archipel* (c'est aussi faux que le reste) ; on ne se conduit que par la volonté du *Fils du Ciel* , on lui paie tribut de deux ans en deux ans ; le roi reçoit de lui sa couronne , ne détermine rien que selon son bon plaisir , et les lois , les mœurs du royaume , ne diffèrent en rien des lois et des mœurs du Céleste-Empire. Dans la conversation , si vous êtes étranger , on vous parle tous les jours avec emphase de la Chine , on vous la vante , on vous raconte son histoire , on vous décrit ses provinces et ses villes ;

jamais un mot du Japon ! Voilà les paroles ; quant aux faits, ils sont bien différents.

« Il est vrai que *Lu-Chu*, depuis l'an 1372 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire depuis quatre cent soixante et treize ans, paye tribut à la Chine ; il est vrai encore qu'à l'abdication ou à la mort du roi, un mandarin chinois vient ici introniser son successeur, mais on ne parait pas tenir par d'autres liens au Céleste Empire, tandis qu'on semble uni de toutes parts à ce Japon, qu'on affecte de méconnaître. A *Lu-Chu*, rien n'est chinois, tout est japonais. Si les nobles, les villes et les bourgs ont leurs dénominations chinoises, elles ne sont usitées que vis-à-vis de la Chine et des Européens ; les noms japonais des hommes et des lieux sont les seuls qui aient cours et qui soient entendus dans le pays. Le culte, la langue, les habitations, les meubles, les mœurs, les coutumes, même chez les habitants de la ville de *Kuninda*, qui descendent des chinois envoyés ici sous la dynastie précédente, ne diffèrent en rien (j'ai tout lieu de le penser) du culte, de la langue, des habitations, des mœurs et des coutumes du Japon. J'ai entre les mains les lettres de saint François Xavier, l'histoire du père Charlevoix, des extraits de Malte-Brun et de Balbi, sur le Japon, et chaque fois que je lis ces ouvrages, je suis tenté de croire qu'il s'agit de *Lu-Chu*, tant il y a d'analogie entre ce que je vois et ce qu'ils décrivent. Je ne sais combien de mots japonais, cités et traduits par ces différents auteurs, se retrouvent, avec la même prononciation et le même sens, dans la langue de *Lu-Chu*. De plus, je n'ai pas encore aperçu une seule jonque chinoise dans le port de *Nafa*, tandis qu'il y a constamment au mouillage de dix à quinze navires japonais. Or, il est défendu à ces derniers, par un édit publié en 1637, de faire voile vers un pays étranger ; ils



ne peuvent que se livrer au cabotage ou aller dans les îles dépendantes de l'empire. Enfin, il est malheureusement très-certain, et ceci je l'ai vu et revu de mes yeux, qu'une croix est gravée sur la pierre pour être foulée aux pieds, à l'extrémité de la digue de *Tumai*, précisément où l'on a toujours fait débarquer les Européens qui sont venus à *Lu-Chu*; et tout le monde sait que c'est, non de la Chine, mais du Japon qu'a pu venir cette infernale idée.

« Il est donc prouvé, pour moi du moins, qu'on n'est ici chinois que de bouche, et qu'on est japonais de fait. D'où vient cette contradiction ? Voici une explication que je hasarde sans vous la garantir. Si vous consultez le *Voyage autour du Monde*, publié sous la direction de Dumont-d'Urville, vous y lirez (Art. *Lu-Chu*) : « Quand  
 « le fameux *Tay Ko Sama*, empereur du Japon (grand  
 « persécuteur du christianisme), voulut surprendre et  
 « conquérir la Chine, l'un de ses moyens préliminaires  
 « fut d'envoyer un agent auprès de *Chang-Ning*, alors  
 « roi de *Lieou-Tcheou*, pour l'engager à rompre son ban  
 « vis-à-vis de l'Empire-Céleste, et à échanger le patronage  
 « chinois contre le patronage japonais. *Chang-Ning*,  
 « non seulement résista à ces insinuations, mais fidèle à  
 « la foi jurée, il fit prévenir secrètement la cour de *Pekin*  
 « de l'attaque qui se méditait. Cette noble conduite attira  
 « sur *Lieou-Tcheou* le plus terrible orage. *Tay Ko Sama*  
 « résolut de soumettre ces îles, et la mort étant venue le  
 « surprendre au milieu de ses projets, il en légua la  
 « réalisation à son successeur. En effet, quelque temps  
 « après une flotte équipée à *Sat Xuma*, opéra une des-  
 « cente sur *Lieou-Tcheou*; les insulaires eurent beau ré-  
 « sister, ils furent anéantis ou vaincus; le père du roi  
 « fut tué, et *Chang Ning*, emmené prisonnier au Japon  
 « pendant deux ans, ne désarma ses geoliers que par

« son inébranlable constance et sa magnanime fidélité à  
 « tenir les premiers serments. On l'élargit, on le ren-  
 « voya dans ses états, et son premier acte d'autorité,  
 « quand il eut remis le pied sur son territoire, fut d'en-  
 « voyer une ambassade à l'empereur de la Chine. » Ce  
 narré n'est, je pense, qu'une traduction de la relation  
 du *Pu-Pao-Kuam*, ambassadeur de *Kamhi* à *Lu-Chu*.  
 C'est bien ainsi, en effet, qu'on aura dû exposer les  
 choses au diplomate chinois. Voilà qui est très-touchant  
 et très-politique; mais ce n'est pas ainsi que s'arrangent  
 les affaires de ce monde, surtout vis-à-vis d'un gouver-  
 nement comme celui du Japon. Si le roi de *Lu-Chu* eût  
 tenu la noble conduite qu'on lui prête, l'empereur du Ja-  
 pon, au lieu de continuer pacifiquement avec lui les re-  
 lations commerciales qui persévèrent encore aujourd'hui,  
 serait revenu dans ses états, les armes à la main, aurait  
 tout mis de nouveau à feu et à sang, et dans les vingt-  
 quatre heures aurait exterminé le pauvre sire, resté sans  
 force et sans défense après les désastres précédents.

« Ne semblerait-il donc pas beaucoup plus probable  
 que le roi *Chang-Ning*, après avoir obtenu sa liberté,  
 non point par son admirable constance, mais par de so-  
 lides concessions, aura représenté au vainqueur qu'en  
 rompant son ban vis-à-vis de la Chine, il allait s'attirer  
 une guerre qu'il ne pourrait soutenir, tandis qu'en main-  
 tenant le *statu quo*, et en laissant à l'Empire-Céleste tous  
 les honneurs du patronage, il donnerait au roi du Japon  
 les avantages réels. Il aura promis, en conséquence, un  
 tribut qu'on paierait secrètement, le monopole du com-  
 merce, l'obéissance comme feudataire, l'éloignement des  
 étrangers, et l'interdiction de leurs doctrines. Et les  
 Japonais, que je crois généralement, comme les gens de  
 ce pays, beaucoup plus positifs que vains, auront ac-  
 cepté les profits de cet arrangement. Cette hypothèse

admise, tout se concilie ; dans le cas contraire, je vois ici, du moins jusqu'à présent, bien des faits inexplicables. Maintenant, il est temps de passer à la seconde question.

« 2° La Foi a-t-elle déjà été prêchée à *Lu-Chu*?—Nos Mandarins répondent que non ; mais comme ils mentent du matin au soir, on n'est pas obligé de les croire sur parole. Ce qui est incontestable, c'est qu'ils connaissent fort bien, au moins de nom, notre Religion sainte : j'ai même remarqué que deux d'entr'eux, dans une conversation avec moi, l'avaient appelée non point la Religion du Maître du ciel, comme on la désigne en Chine, mais la Religion de Jésus, comme au Japon. Le gouverneur général, m'ayant un jour écrit que ses compatriotes n'avaient aucun goût pour la foi chrétienne, je lui répondis : « Qu'en savez-vous maintenant, puisque cette Religion n'a pas encore été prêchée dans le royaume? » On n'a ni aversion ni goût pour ce qu'on ne connaît point. » A ceci il ne me répliqua rien, parce qu'il pouvait bien avoir ses raisons pour cela ; mais comme cet homme n'est pas un sot, il me sembla qu'il ne m'aurait pas écrit de la sorte, si jamais auparavant il n'eût été question de l'Évangile dans le pays.

« Si nous consultons le père Charlevoix, cet auteur ne dit pas, il est vrai, un seul mot de *Lu-Chu* dans son histoire ; mais, s'il m'en souvient bien, il avoue lui-même, quelque part, qu'il a omis beaucoup de choses dignes d'intérêt : « Parce que, dit-il, grand nombre de lettres et de pièces importantes, perdues dans des naufrages, ne sont jamais parvenues en Europe. » Du reste il parle de l'établissement de la foi dans plusieurs îles au sud du *Ximo* (appelé généralement aujourd'hui *Kin-Sin*) ; or presque toutes les îles situées au sud du

*Ximo* sont dépendantes de *Lu-Chu*. Enfin il est bon de noter que le père Charlevoix, ne distinguait pas *Lu-Chu* du Japon, puisqu'on remarque au commencement de son histoire les données géographiques suivantes : « Au nord des Philippines et de l'île Formose, on trouve un nombre presque infini d'îles de toutes grandeurs, c'est un grand archipel qui forme l'empire du Japon. »

« A ces indications, j'oserai ajouter encore le témoignage de Beniowski, bien que sa parole ne fasse pas autorité; ce navigateur dit avoir débarqué dans une île de l'archipel *Lu-Chu*, qu'il appelle *Usmoy-Ligon*, dont les naturels, convertis par un Missionnaire, professaient presque tous le Christianisme. Qu'il y ait de l'exagération dans le nombre des néophytes, j'en suis convaincu; mais que Beniowski, tout conteur qu'il est, ait écrit que les habitants de cette île, où il a séjourné quelque temps, étaient tous chrétiens, quand il n'y en avait pas un seul, c'est ce que j'aurai beaucoup de peine à croire.

« De toutes ces données résulte, sinon la preuve, au moins la présomption fondée que, si l'Évangile n'a point encore été prêché dans les trente-six îles du royaume, il l'a été dans plusieurs, et surtout dans celles du nord, qui touchent au Japon. Comment supposer, en effet, que les Japonais chrétiens, si remarquables par leur esprit de prosélytisme, ces Japonais qui dans une guerre portèrent sous le casque la foi en Corée, n'aient rien essayé de semblable à *Lu-Chu*, où ils firent aussi invasion à la même époque, et où leurs jonques, partant de la grande île *Kin-Sin*, qui était le principal foyer du Christianisme, importaient leurs produits, leurs idées et même leurs Prêtres catholiques?

« Je terminerai ces observations par l'anecdote sui-

vante, qui est encore pour moi une énigme, bien que j'y aie déjà beaucoup pensé. Dans les commencements de notre séjour ici, Augustin avait pris l'habitude d'aller tous les soirs, à la nuit tombante, réciter son chapelet sur les bords de la mer qui baigne les murs de notre jardin; et comme il ne savait alors ni dire ni entendre quatre mots de la langue, comme d'ailleurs, grâce aux postes établis près de nous, il ne pouvait s'éloigner sans qu'on s'en aperçût, on le laissait ordinairement seul. Or, le 2 octobre dernier, par un ciel très-obscur, tandis que tout était en émoi par suite de la mort du prince royal arrivée dans la matinée, Augustin entend tout à coup comme le bruit d'un homme qui marchait dans l'eau. C'était un homme, en effet; il paraît devant lui, une rame à la main, et parlant à demi-voix, montrant du geste la bonzerie, il semble lui demander quelque information avec beaucoup d'instance. Mon catéchiste surpris, ne sachant ce qu'on lui veut, et craignant que ce ne soit un malfaiteur, fait mine de se mettre en défense. L'inconnu s'éloigne alors, court porter, je ne sais où, sa rame qu'il pensait sans doute être un objet d'effroi, puis revient en toute hâte, et renouvelle salutations, genuflexions et prières.

« Cette mystérieuse entrevue durait depuis quatre ou cinq minutes, quand deux jeunes gens du poste, attirés probablement par la voix émue d'Augustin, accourent sur les lieux. Le solliciteur ne les a pas plus tôt aperçus qu'il se sauve du côté de la mer, comme il était venu. Un second personnage qu'Augustin n'avait point remarqué, mais qui était resté près de là en observation, s'enfuit avec le premier, et tous deux montant bientôt dans une barque, s'éloignent à force de rames. Là-dessus, je me suis perdu et je me perds encore en conjectures. Croyez-

moi, si nous étions libres, nous découvririons peut-être ici bien des choses, dont on ne se doute guère. Oh! la liberté! demandez bien pour nous à Dieu l'heureuse et sainte liberté!

«—La frégate anglaise est enfin revenue lundi dernier, 18 août; elle se nomme *Samarang*. Son capitaine, sir Edmond Bulcher, homme très-instruit et très-capable, a trouvé ici, à son grand regret, un ordre qui le rappelle immédiatement à Hong-Kong; ainsi, au lieu de stationner deux ou trois mois, comme il l'aurait désiré, il ne peut rester que trois jours, et il doit appareiller dans la soirée de vendredi prochain. Il paraît qu'il a été reçu très-poliment au Japon; mais sans qu'on l'ait admis à visiter la terre ferme, il ne lui a été permis de descendre que dans une fort petite île, située dans le port même de Nangasaki. Les Japonais ont dit au capitaine que le royaume de *Lu-Chu* payait tribut à l'empire, ce qui est une autorité de plus à l'appui de mes raisonnements. Je n'ai rien pu savoir sur la Corée.

« Je me trouve actuellement dans l'impossibilité de vous adresser de plus amples détails. Les anglais qui, du reste, m'entourent de tous les honneurs et me rendent tous les bons offices qu'ils peuvent imaginer, me font perdre tout mon temps. C'est au milieu de la nuit que j'achève cette longue lettre, souvent interrompue, et toujours reprise à la hâte.

« J'ai toujours été très-content d'Augustin; quoique sa santé ne soit pas des plus fortes, il s'est habituellement assez bien porté. Pour moi, monsieur et cher confrère, je n'ai pas été malade un seul jour... Veuillez agréer, etc.

« Th. FORCADE,

« *Missionnaire Apostolique.*

---

 NOUVELLES DIVERSES.
 

---

Un saint Missionnaire dont le nom est bien connu de nos lecteurs, le P. François, capucin de la maison de Lyon, vient de périr dans l'Inde, victime de son zèle et de sa charité. Sur sa demande, il avait été désigné pour ouvrir l'importante et périlleuse mission du Lahore, et c'est au moment où il allait mettre le pied sur cette terre idolâtre, que le fer de ceux qu'il venait sauver lui a ôté la vie. Voici, d'après une lettre de M. l'abbé Rossat, vicaire-général de Verdun, les détails de cette mort si précieuse devant Dieu.

« Le P. François, de Saint-Etienne (Loire), avait été envoyé par son Evêque à Loodhiana, ville située à peu de distance du Setledje, qui limite au nord les possessions anglaises. Cette station n'était pour lui qu'un lieu de passage; de-là, il devait pénétrer, à la première occasion favorable, dans ce royaume de Lahore, terme de tous ses désirs. Il y a peu de temps encore, il écrivait que tout était prêt, et que bientôt il irait planter la croix sur cette terre infidèle.

« Il faisait alors ses derniers préparatifs. C'était le 19 décembre 1845. Le lendemain, il partit à la suite des nombreux corps d'armée que le gouverneur-général conduisait au combat contre les Seiks : il avait dû s'équiper à ses frais, et il portait avec lui tout son petit bagage de Missionnaire.

« Le 18, les deux armées se trouvèrent en présence. Peu de temps avant le combat, le P. François avait entendu les confessions d'un bon nombre de soldats irlandais; tous avaient reçus de lui des paroles de consola-

tion et de force ; tous avaient en sa vertu éprouvée une telle confiance, qu'ils ne pouvaient s'en séparer. Aussi l'intrépide Religieux n'hésita-t-il point, par amour pour eux, à se jeter au fort de la mêlée, pour écouter les aveux des pécheurs, secourir les blessés et recueillir les derniers soupirs des mourants. On voulut le faire retirer ; mais il n'écoula que son zèle, et tandis qu'il remplissait ces devoirs héroïques de la charité, une effroyable décharge d'artillerie porta tout-à-coup la mort dans les rangs du 50<sup>e</sup> régiment de la Reine. Ce corps fut comme anéanti en un instant ; et la cavalerie des Seiks se jetant comme la foudre sur les escadrons renversés des Anglais, acheva avec le cimenterre ceux que la mitraille n'avait fait que blesser.

« De ce nombre fut le P. François. Pendant que, par une dernière absolution, il ouvrait le ciel à un pauvre mourant, les sabres de trois Seiks se levèrent sur sa tête ; il fut frappé à coups redoublés, et rendit le dernier soupir tout auprès du soldat qu'il venait d'assister. Malheureux Seiks ! s'ils avaient su quel sang ils répandaient, s'ils avaient su combien ce bon Père désirait leur dévouer sa vie, ils auraient eux-mêmes protégé ses jours.

« Du côté des Anglais, il n'y eut qu'un cri de douleur dans les rangs de ceux que la mort avait épargnés, lorsqu'ils virent que le P. François ne reparaisait plus. Deux jours après cette sanglante affaire, on retrouva son corps parmi les monceaux de cadavres qui couvraient la plaine. Il était horriblement défiguré ; sa tête entr'ouverte laissait apercevoir de nombreuses blessures, et son cou était presque tranché.

« Ses obsèques ont eu lieu avec grande pompe. Catholiques et protestants pleuraient sa perte, car il était



aimé de tous ; il avait fait à tous beaucoup de bien. Chacun se disait, en l'accompagnant au tombeau , ce qu'avait été ce zélé Missionnaire ; on se rappelait les exemples de charité qu'il avait donnés , soit dans la guerre de Gwalior, où il avait déjà suivi l'armée jusque sur le champ de bataille pour y assister les mourants ; soit dans les hôpitaux d'Agra, de Kurnaul et de Merout, où il s'était enfermé durant deux mois, lorsque le choléra sévissait avec tant de fureur dans ces parages. Si le peuple de Labore a perdu en lui un apôtre, espérons qu'il a au ciel un puissant intercesseur :

*Lettre de M. l'Abbé Hillereau, à M. le Comte de Lépinay.*

Constantinople, 17 mai, 1846.

« MONSIEUR ET CHER AMI,

« Vous m'aviez bien recommandé lorsque je partis de France, de vous instruire des particularités intéressantes qui pourraient se rencontrer dans mes courses en Turquie ; je le fais aujourd'hui, et d'autant plus volontiers que je viens d'être témoin du spectacle le plus déchirant qui se soit jamais offert à mes yeux.

« J'étais parti, le 28 avril dernier, en compagnie de M. Bonnieu, missionnaire Lazariste, pour visiter les catholiques de Brousse, et m'informer de l'état et du lieu d'exil où avaient été jetées vingt-une familles chrétiennes des confins de l'Albanie et de la Servie. En parcourant cette partie du littoral de l'Asie, je voyais, au milieu d'un pays fertile et pittoresque, les routes couvertes de milliers de malheureux, qui venaient chercher aux ports de mer des blés d'Europe.

« Brousse, ville florissante dans l'antiquité, séjour

des Sultans pendant un siècle, et capitale de l'ancien royaume de Bithynie, est placée au pied du mont Olympe qui l'ombrage majestueusement de ses cimes couvertes de neiges éternelles ; elle compte encore de nombreux habitants, mais à peine s'y trouve-t-il quatre-vingts catholiques du rit latin. M. le consul de France qui nous donna l'hospitalité et auprès duquel nous prîmes nos premières informations, nous dit que les pauvres exilés que nous cherchions venaient d'être conduits dans une petite ville appelée Moalitch, à douze heures de marche ; du reste, il ne connaissait pas le motif de la peine qu'ils supportaient. Nous lui racontâmes que ces familles, après de longues années de vexations et de violences exercées par les Turcs pour les amener à professer l'Islamisme, avaient feint de l'adopter, puis s'étaient déclarées ouvertement catholiques l'année dernière, lorsqu'elles eurent appris que les Ambassadeurs de France et d'Angleterre avaient obtenu des concessions favorables à ceux qui voudraient retourner au christianisme, ravies qu'elles étaient de pouvoir ainsi rejeter pour jamais un culte qu'elles détestaient intérieurement.

« Mais les autorités turques qui, dans les provinces, commettent encore comme de tout temps mille actes arbitraires, les jetèrent aussitôt en prison, d'où elles ne sortirent que pour s'acheminer vers l'exil ou plutôt vers le tombeau. On sépara ces malheureux en deux compagnies ; l'une était composée des hommes, et l'autre des femmes et des enfants ; puis on les transporta de Scopia à Salonique, où un prêtre de la mission de Constantinople put obtenir, avec beaucoup de peine, de les visiter et de leur donner les secours de la religion. Les mauvais traitements de tout genre que les soldats Turcs leur avaient infligés, révolteraient des barbares ; aussi les victimes étaient mourantes dans leur prison de Salonique ; douze y

périrent ; une d'elles tomba morte de fatigue sur le rivage même de la mer , au moment où on les embarquait pour le lieu de leur exil.

« Arrivés à Mohalitch, nous nous transportâmes dans le khan où ils étaient réunis , et là , quelle scène lamentable se présente devant nous ! je ne puis la décrire sans verser des larmes. Les premiers objets qui s'offrent à nos regards ce sont des femmes encore jeunes , des filles , des enfants presque nus , la plupart n'ayant qu'une chemise sale et déchirée sur leur corps rongé par la vermine , et tremblant de froid ; de toutes les poitrines s'exhalaient des gémissements et des cris qui déchiraient l'âme. Les uns , épuisés de fatigue , étaient étendus par terre ; les autres étaient assis sur des haillons dégoutants et sur des ossements d'animaux , dont il y a un dépôt fort considérable dans cette cour , comme pour achever d'en corrompre l'air et augmenter leur supplice. Les premières paroles que ces malheureux m'adressèrent furent celles-ci : « Nous sommes catholiques et nous le serons jusqu'à la mort. » Puis il nous demandèrent des objets de piété , des croix , des chapelets , demande touchante dans la bouche de quatre-vingts martyrs , qui désiraient plutôt les symboles de leur religion que la nourriture , les vêtements et les remèdes dont ils avaient un extrême besoin.

« Nous avons apporté des médailles et des chapelets , mais nous n'avions point de croix ; ne sachant comment satisfaire leur piété , je tirai un crucifix que je porte habituellement sur la poitrine et qui m'est cher à bien des titres. Ils le saisirent aussitôt , et à la vue de l'image sacrée de leur Dieu , souffrant comme eux et pour eux , ils poussèrent un cri de joie , le premier peut-être qui leur soit échappé depuis le commencement de leurs malheurs ; ils le baisèrent avec amour , se le passèrent les uns aux autres , et y collèrent leurs lèvres décolorées par la faim.

Les infortunés ! ils étaient heureux un instant de voir au milieu d'eux des amis et des frères, eux qui étaient accoutumés à ne voir que des ennemis et des bourreaux. Ah ! nous aussi nous étions heureux de secourir ces martyrs de la religion, et de mêler nos larmes à leurs soupirs, je ne dis pas à leurs larmes, leurs yeux n'en versent plus, la source en paraît tarie.

« Nous pénétrâmes ensuite dans leurs misérables cahanes, que je devrais appeler cachots, où personne n'ose aller les visiter, et où les plus malades étaient étendus pêle-mêle, n'ayant pour lit qu'une couverture déchirée ; et c'étaient pour la plupart des femmes et des enfants ! C'est-là que le spectacle était affreux ! Au milieu d'eux, gisaient trois cadavres ; ils nous les montraient d'un air qui indiquait qu'à leurs yeux la mort était un bienfait ; celui-ci nous disait : « c'est le cadavre de mon épouse ; » celle-ci : « c'est le cadavre de mon père » ; plus loin, nous entendions une malheureuse femme, égarée par sa douleur ou plutôt dans le délire d'un inexprimable chagrin, répétant des chants lugubres auprès des restes de l'un de ses parents ; sa voix altérée, ses accents sauvages, étaient interrompus par des cris de désespoir ; puis elle recommençait ses chants qui nous glaçaient d'horreur. Une autre femme et une jeune fille n'ont pu tenir à tant de tourments ; l'excès de la douleur les a fait tomber en démence, il y a quelques jours ; elles nous regardaient stupidement sans parler. Les personnes du sexe, qui auraient dû trouver plus de pitié, ont été victimes de plus d'outrages, un grand nombre d'entre elles est déjà dans la tombe ; celles qui ont pu survivre à d'inexprimables tortures, à la mort de leur parents, au supplice continu d'entendre des cris de douleur et de désespoir, sont dans un abattement et dans une consternation qui leur ôte le sentiment. Aussi, toutes les figures sont pâles, livides, couvertes de rides ;

quelques regards où se peignait une indicible angoisse, se portaient vers le Ciel et semblaient lui demander : pourquoi sommes-nous condamnés à tant de souffrances ?

« Plusieurs d'entr'eux ont eu les jambes meurtries et même brisées à coup de bâton ; d'autres sont atteints de la dysenterie ; des enfants surtout, qui portent sur leur corps de larges blessures faites par les insectes qui les dévorent, font entendre des cris continus et demandent à boire sans pouvoir l'obtenir ; leurs pères et leurs mères ne sont plus ! d'autres enfants à la mamelle étaient pâles comme leurs mères, qui les voyaient périr lentement sans pouvoir les soulager ; d'autres, enfin, couchés au milieu de personnes mourantes, n'avaient plus qu'un souffle de vie. Il n'y a plus de vieillards parmi ces infortunés ; le dernier s'est éteint presque sous nos yeux.

« Partis de leur pays au nombre de cent quatre-vingts environ, ils n'étaient plus à Mohalitch, la semaine dernière (3 et 4 mai 1846), que quatre-vingt-sept ; la mort avait déjà moissonné le reste, et parmi ceux qui respiraient encore trente au moins étaient malades. Je donnai l'Extrême-Onction à quinze grandes personnes. Le lendemain, après avoir célébré la sainte Messe en plein air, au milieu de la cour de leur prison, je distribuai le St Viatique à une quinzaine d'infirmes, et entre autres à une jeune femme qui, la veille, me suppliait d'administrer les derniers sacrements à son mari qu'elle soutenait dans ses bras ; elle ne pensait pas sans doute que le lendemain elle serait étendue mourante à ses côtés. Nous donnâmes la sépulture, avec les cérémonies accoutumées, à trois personnes qui avaient succombé presque sous nos yeux ; dix autres avaient péri depuis une semaine qu'ils étaient dans ce lieu ; le jour même de leur arrivée, cinq étaient morts. Tous doivent également finir dans ces contrées marécageuses, dit le pacha de Brousse, parce que l'air

y est mal sain ; ainsi donc ils recueilleront tous la palme du martyr , pour s'être refusés à souiller leur triomphe par une lâche apostasie.

« Avant de nous séparer de ces pauvres gens, que leur courage et leurs malheurs nous rendaient si chers, nous les exhortâmes à s'aimer et s'entr'aider les uns les autres, à adorer la main du Dieu qui les éprouvait d'une manière bien forte, il est vrai, mais qui les récompenserait magnifiquement un jour. Nous leur donnâmes d'utiles conseils pour lutter contre leurs maladies ; nous fîmes balayer leurs cachots infects ; enfin après leur avoir distribué tout ce que nous avions d'argent sur nous, environ quatre-vingts francs, nous leur promîmes des linges, des habillemens et tous les secours dont ils auraient besoin au temporel comme au spirituel, les assurant que nous ferions un rapport exact de leur affreuse situation aux autorités civiles et ecclésiastiques. Nous avons tenu nos promesses.

« A peine étions nous rentrés à Brousse, que M. le consul de France nous demanda où en étaient les pauvres exilés. En entendant le récit que vous venez de lire, il fut extrêmement touché et dit que, dès le lendemain, le pacha serait informé de tout ; et s'engagea de la manière la plus pressante à secourir tant de personnes qui subissaient un si cruel et si injuste châtimeut. Le consul d'Angleterre arriva quelques instans après. Lui aussi ne pouvait comprendre tant d'horreurs ; il promit de plaider énergiquement la cause des prisonniers auprès du pacha de la province. La conduite des deux consuls a été uniforme et admirable en cette circonstance ; tous deux ont informé leurs ambassadeurs respectifs qui, à leur tour, ont fait des démarches auprès de la Porte, et ont agi avec toute l'énergie qu'on pouvait attendre de leur zèle bien connu pour la liberté de conscience. J'entends faire leur

éloge chaque jour , et cependant on ne sait pas tout ce qu'ils ont fait en faveur de la religion dans ce pays. Que Dieu bénisse leurs louables efforts , qui , nous l'espérons , seront couronnés d'un plein succès.

« De son côté Mgr l'Archevêque de Pétra, vicaire apostolique patriarcal de Constantinople, a montré le plus vif intérêt à ces malheureux qui , par leur exil, sont devenus ses diocésains. Ses larmes coulèrent au récit de leurs souffrances; il ordonna immédiatement un quête dans toutes les églises de Constantinople, y ajouta une forte aumône et l'envoya aux exilés de Mohalitch par le religieux franciscain qui était leur curé. Ce missionnaire pourra ainsi diminuer les privations de ceux qui seront encore vivants. Hélas ! il ne reverra qu'une faible portion de son troupeau ; il ne trouvera plus dix enfants dont les Turcs ont fait des esclaves ; il n'entendra que des gémissements autour de lui ; mais aussi il aura la consolation de voir que des tortures si longues ne peuvent arracher le dé-saveu de la foi catholique à des femmes et à des enfants.

« Agréez, Monsieur le Comte, etc.

HILLÉREAU.

Nous apprenons que le gouvernement turc, instruit des violences exercées sur ces malheureuses familles albanaises, a envoyé un agent à Mohalitch, pour sauver celles des victimes qui pouvaient encore être seccurues.

Cinq Prêtres de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, sont partis pour les missions du Haut-Canada. Ce sont MM. Malloys, Bermond, Chevallier, Ryan et Faraud.

---

## MISSIONS DES ÉTATS-UNIS.

---

**Les Pères du Sixième Concile de Baltimore à MM. les Directeurs de l'OEuvre de la Propagation de la Foi.**

« Les Pères du sixième Concile provincial de Baltimore ne pouvaient clore leurs graves et laborieuses sessions, sans exprimer leur vive admiration des succès merveilleux qu'obtient partout votre Société, et sans vous offrir l'hommage de leur reconnaissance et de celle de tous les fidèles commis à leurs soins. Ils n'ont pas oublié que les besoins de leur Eglise naissante ont fait naître cette grande OEuvre, que c'est à votre industrieuse charité qu'ils sont redevables des progrès étonnants de la Foi dans les Etats-Unis, et que si leur vénérable métropolitain préside aux délibérations et dirige les conseils de vingt-deux de ses frères, c'est par vous qu'il contemple cette réunion admirable qui rappelle les beaux jours de l'Eglise. N'était-il pas touchant, Messieurs, de voir réunis autour du même autel vingt-trois prélats et plus de cinquante prêtres, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme, animés par le même esprit de force et de vérité, se partageant leurs peines et leurs espérances, et s'animant à combattre sous le vieil étendard que le successeur de Pierre montre encore, après dix-huit siècles, à toutes les nations avec une vigueur toujours nouvelle ?—Ce spectacle nous a souvent



attendris, tellement il est étrange dans le siècle et le pays où nous vivons ! L'Eglise souffre dans les contrées civilisées, elle y est à la gêne : les successeurs des Apôtres ne pourraient s'y rassembler sans exciter les craintes ou même les menaces des puissances de ce monde. Ici nous ne sommes que d'hier, nous sortons à peine de notre enfance, et nous rendons en commun et publiquement notre témoignage à la Foi, à la discipline de notre sainte Religion ! Nous avons sans doute ici plus qu'ailleurs nos fatigues et nos sollicitudes, car nous avons accepté l'héritage que Jésus-Christ a laissé à ceux qui promettent de le suivre. Notre position unique au milieu de tant d'opinions divergentes, de tant de sectes qui divisent et déchirent les lambeaux épars de l'Evangile tel qu'elles l'ont fait, nous expose au fanatisme des préjugés, au mépris de l'indifférence, aux attaques et même aux persécutions passagères de certains ennemis, aveugles et acharnés. Mais que leur a-t-il servi de brûler deux ou trois édifices consacrés à notre culte ? La flamme qui dévorait les temples du Seigneur, réveillait en même temps ceux qui ne pensaient plus à l'existence de la vieille société chrétienne, et ils se sont demandé avec étonnement ce qu'elle était et ce qu'elle avait fait pour mériter d'être ainsi vouée aux malédictions, à l'ostracisme d'une intolérance qui se dit religieuse. L'on dirait qu'une cause mystérieuse et providentielle agit sur les esprits qui n'ont pas fait un pacte avec le mensonge, et que le bon sens et la pénétration de nos concitoyens entrevoient, dans ce conflit de symboles et de croyances, que l'intelligence humaine a besoin de l'intelligence divine pour guide et pour repos. Dieu doit parler par lui-même ou par des organes infailibles, pour que l'homme puisse croire. L'erreur a parcouru le cercle des métamorphoses possibles, elle ne peut plus varier.

« Notre marche est sûre, paisible et pleine d'avenir,

mais nous ne saurions vous cacher, Messieurs, que nos besoins se multiplient à mesure que nous avançons, qu'il n'y a pas un seul diocèse qui soit affranchi des liens de l'enfance, et que si nous nous réjouissons du bien dont vous avez été la source vivifiante, il en reste encore plus à faire. — En 1810, l'église des Etats-Unis n'avait pour temples que des cabanes. Les plus vieux diocèses sont donc encore jeunes, et sont bien loin d'avoir acquis assez de force pour marcher sans appui. Séminaires, collèges, cathédrales, églises, maisons religieuses, presbytères, asiles pour les orphelins des deux sexes, hôpitaux, écoles gratuites, ornements du culte, tout, en un mot, était à créer. Il n'y a pas encore un quart de siècle que Dieu vous suscita pour devenir les pères nourriciers de toutes les Missions catholiques! Les Rois, dans un temps, se glorifiaient de ce titre et de ce privilège. Il a passé de leurs mains à celles du pauvre, et vous êtes leurs économes fidèles. Jetez vos regards sur notre partie du Nouveau-Monde; comptez les croix qui montrent partout le symbole du salut. L'œuvre est solide, permanente, à l'abri des vicissitudes de toutes les entreprises que la charité a formées dans l'Orient. Elle n'est pas, il est vrai, arrosée par le sang des martyrs, mais elle ne cesse pas de l'être par la sueur de ses prêtres infatigables. Nous pensons, et notre pensée n'est pas trop hasardée, que la Providence nous réserve une mission spéciale, et que les desseins de Dieu sont grands et magnifiques pour notre existence future, et comme nous ne sommes encore qu'au point du départ, que l'émigration de l'Europe est toujours incessante et plus nombreuse, que nos ouailles sont en général de ces pauvres à qui l'Évangile doit être sans cesse annoncé, que de l'éducation chrétienne des enfants dépend notre sort, que nous n'avons pour ressources que l'aumône qu'on nous envoie, nous pensons, dis-je, que,

comme pasteurs, nous devons à nos faibles troupeaux de vous exposer leur détresse. Jamais époque n'a été plus importante et plus critique : c'est celle de notre développement, c'est celle où tous les esprits droits et généreux se tournent vers nous, c'est celle de l'action et du combat. En continuant à nous soutenir, vous jouirez plus tôt du triomphe de la foi catholique, vous nous encouragerez à persévérer jusqu'à la fin, vous sèmerez dans un champ qui porte déjà des fruits avec abondance, et peut-être qu'un jour vous recueillerez ce que vous nous avez prêté. Témoins de la vérité divine, nous sommes aussi les témoins naturels, les interprètes sûrs des besoins qui nous pressent.

« Pour répondre à votre appel, Messieurs, nous recommandons, dans la lettre pastorale du Concile aux pasteurs et aux fidèles, l'établissement de votre Société dans tous nos diocèses. Nous nous hâtons de concourir à votre bonne œuvre, de vous témoigner combien nous en apprécions les bienfaits. Nous prions Dieu, par la miséricorde de Jésus-Christ, de verser sur vous l'abondance des dons de son Esprit-Saint, et de vous accorder la récompense promise aux prophètes et à ceux qui par leur charité participent à leur ministère.

« Agréez, Messieurs, l'assurance de l'estime, de la vénération et de la gratitude des Pères du sixième Concile provincial de Baltimore.

Vos dévoués serviteurs,

Signé : † SAMUEL, Archevêque de Baltimore;

† MICHEL, Evêque de Mobile, Promoteur du Concile ;

F. LHOUME, secrétaire du Concile.

---

## MISSIONS DE L'Océanie CENTRALE.

---

### MISSION DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

Nouvelle-Calédonie , le 1<sup>er</sup> octobre 1845.

*Lettre du R. P. Rougeyron , Missionnaire apostolique ,  
au T. R. P. Colin , Supérieur-général de la Société de  
Marie.*

• MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« Nous voilà donc , depuis plus de vingt mois , sur cette terre de la Nouvelle-Calédonie , que nos géographes ont représentée sous de si noires couleurs , mais qui a aussi ses charmes , lorsqu'on la considère avec des yeux de Missionnaire. Quoique nous soyons restés sans presque aucune ressource et sans défense , dans un pays dénué de tout , chez un peuple féroce et antropophage , rien de fâcheux ne nous est arrivé , grâce à la divine Providence , qui veille d'une manière si particulière sur les envoyés de Jésus auprès des nations sauvages. Votre cœur , très-révéré Père , si plein de sollicitude et de tendresse pour vos enfants , a plus souffert

que nous-mêmes de l'isolement où nous sommes demeurés jusqu'à ce jour. Veuillez donc maintenant partager notre joie , et nous aider à remercier Marie de sa protection.

« Vous désireriez beaucoup de détails sur cette grande île que nous habitons. Bien que je vive au milieu de son peuple depuis assez longtemps , je ne suis pas encore assez instruit de ses usages et de ses mœurs , pour les décrire. J'admire beaucoup nos savants voyageurs , qui , pour avoir rencontré quelques sauvages sur un rivage isolé , échangé avec eux quelques paroles , ou , si vous le voulez , assisté à une ou deux de leurs fêtes , de retour dans la patrie , publient les relations les plus intéressantes sur les coutumes , la religion et la langue des peuplades qu'ils ont visitées dans leurs courses lointaines. Je ne puis les imiter , car il me semble qu'il faut plus d'investigations pour découvrir la vérité sur toutes ces choses.

« Le dialecte Calédonien m'a semblé fort difficile , tant à cause de son génie tout différent de nos langues d'Europe , qu'à cause de sa prononciation. Seuls Européens dans cette île , sans interprète , sans grammaire , sans vocabulaire , car je ne puis donner ce nom à la série de mots qui ont été publiés , puisqu'elle n'a rien d'exact , nous avons eu d'énormes difficultés à vaincre. Depuis trois mois seulement , nous commençons à balbutier en calédonien et à faire quelques petites instructions.

« Du reste , nous avons été obligés de négliger souvent l'étude pour viser au plus pressé , qui était de ne pas mourir de faim. Nos provisions pour cinq personnes étaient , peu considérables : un baril de salaison et

trois barils de farine. Nous ne pouvions pas trop compter sur des échanges avec les naturels , car nous avons peu d'effets à leur céder , et nos Calédoniens avaient encore moins à nous vendre. Ce n'est pas que ce pays soit aride et impropre à la culture , comme l'ont avancé certains voyageurs ; outre ses sites d'une grande beauté , il ne manque pas de plaines très-fertiles , qui pourraient nourrir une multitude d'habitants. Mais mille causes , et surtout la paresse , réduisent les indigènes de la Nouvelle-Calédonie à la plus extrême misère. Ils cultivent , et même fort bien , avec le secours d'un morceau de bois poitu ou avec leurs ongles , mais ils cultivent peu et jamais en raison de leurs besoins. L'arbre à-pain se trouve dans quelques parties de l'île , sans qu'ils sachent en tirer parti. Vraiment ils sont arriérés de trois siècles et plus sur les peuples des îles Tonga et Ouvea , bien qu'ils ne soient pas sans intelligence. Ils ont aussi des cocotiers , mais souvent ils les détruisent dans leurs funestes guerres. C'est bien un peuple enfant et sans prévoyance. Ont-ils fait une récolte abondante ? on dirait qu'elle leur pèse. Ils appellent des voisins de dix à douze lieues à la ronde , pour s'en débarrasser plus vite , et leur festin dure autant que leurs provisions ; de sorte que pendant les trois quarts de l'année ils n'ont rien à manger. Leur nourriture consiste alors en quelques poissons , coquillages , racines et écorces d'arbres ; quelquefois ils mangent de la terre , dévorent la vermine dont ils sont couverts , avalent avec glotonnerie les vers , les araignées , les lézards , etc... Je ne sais comment ces malheureux peuvent vivre pendant les neuf à dix mois de disette , et comment eux , qui se repaissent de la chair de leurs ennemis vaincus , ne se font pas la chasse , ne s'entr'égorgent pas pour assouvir la faim qui les dévore.

« Nous ne pouvions donc attendre que peu de secours des naturels ; et d'ailleurs , ne voulant pas tenter la Providence , nous nous sommes mis à gagner notre pain à la sueur de notre front. Il nous fallait un four , pour tirer parti de notre farine ; nous fûmes réduits à aller chercher la terre glaise à une lieue de notre habitation, puis à façonner des briques, à les faire sécher et cuire. Ensuite il fallut creuser un puits ; la pierre , la chaux , pour le bâtir , étaient encore à une lieue ; de là la nécessité de nous construire une embarcation pour le transport de ces matériaux.

« D'un autre côté nous avions à faire à un peuple , qui en apprendrait souvent à plusieurs de nos filous d'Europe ; il devenait de plus en plus importun et hostile ; c'étaient tous les jours de nouveaux vols, exécutés avec une adresse vraiment surprenante. Pour y mettre un terme , nous fûmes obligés d'entourer notre habitation et notre jardin d'une forte haie palissadée. Dès lors nous sommes restés plus tranquilles. Mais voici un nouvel embarras ; notre première maison tombait en ruines , les bois en étaient vermoulus , nous l'avons reconstruite en pierres. Enfin il nous a fallu , dès le commencement , défricher un terrain assez vaste , bêcher notre jardin , semer force graines. Humainement parlant , tout cela était un peu pénible pour nous ; mais quelle force ne puisions-nous pas dans ce souvenir, qu'avant de commencer son ministère apostolique , N. S. J. C. avait daigné se faire ouvrier dans l'humble boutique de saint Joseph ! D'ailleurs nous étions encouragés par l'exemple de Mgr l'Evêque d'Amata ; toujours le premier au travail , il s'était fait le manoeuvre du bon frère Jean. Que de fois je l'ai vu plier sous le poids de l'oiseau ! sa gaité était toujours la même , et

sa foi admirable. Le frère Blais est resté malade pendant sept mois, des suites d'une chute ; à mon tour je l'ai remplacé.

• Je ne pensais peut-être pas en quittant la France, que j'allais à la Nouvelle-Calédonie planter des choux et enfiler des perles : eh bien ! j'ai fait l'un et l'autre (1). Y aurait-il donc quelque ministère vil et méprisable dans la maison de Dieu, lorsqu'on l'exerce en vue du salut des âmes ? Le bon P. Viard luttait de dévouement avec Mgr Douarre ; mais comme son expérience et sa connaissance de l'idiome parlé par quelques étrangers résidant ici, le mettaient à même de s'occuper d'une manière plus directe de l'œuvre de la Mission, il faisait plus souvent des courses parmi les tribus, et ces visites n'ont pas été sans heureux résultats ; il se livrait aussi avec ardeur à l'étude de la langue calédonienne, et il nous était en cela d'un grand secours.

« Ainsi, mon révérend Père, depuis vingt mois nous travaillons sans relâche, et encore nous n'avons pas réussi à nous créer des ressources suffisantes. Au moment de nos plus grands besoins, notre jardin a cessé de produire, par suite de la sécheresse. Que Dieu soit béni ! cette épreuve n'a fait qu'accroître notre confiance en sa providence ! Nous achetâmes alors un champ d'ignames ; nous nous étions bien fatigués à les arracher, et au moment où nous allions les emporter à notre demeure, le chef qui nous les avait vendues, envoya une troupe de bandits qui nous les enlevèrent sous nos yeux. En un instant elles avaient toutes disparu.

---

(1) « Nous trouvant dans la dernière nécessité, nous avons défait deux *Perles en perles*, et avec cette espèce de monnaie nous avons pu nous procurer des vivres pendant six mois.



Plus tard, nous avons nous-même planté des ignames ; mais notre récolte a manqué faute de pluie.

« Que faire alors pour ne pas mourir de faim ? Acheter ; nous l'avons fait , tant que nous avons eu des objets d'échange , et que les naturels ont eu de quoi nous vendre. Il nous a fallu ensuite aller de porte en porte pour demander quelques racines , et encore n'en avons-nous pas trouvé dans notre voisinage. Plusieurs jours de suite , nous n'avons rien pris avant trois heures du soir, nous n'avions quedes racines d'herbes, et encore pas à satiété. Plus d'une fois nous avons envié la nourriture que les hommes les plus nécessiteux d'Europe dédaignent souvent.

« Mais le Dieu qui nous a conduits jusqu'aux portes de la mort , nous en a toujours retirés d'une manière touchante. Permettez-nous de vous citer quelques traits. La veille de la Toussaint , nous avons épuisé nos dernières provisions. Le F. Blaise s'inquiétait fort pour le jour suivant : « Que mangerez-vous demain , nous dit-il , vous jeûnez ? — Eh oui ! lui répondîmes-nous , nous avons grand besoin de faire pénitence , l'occasion ne saurait être plus favorable. » Le lendemain , comme je craignais que le jeûne ne se prolongeât trop , j'allai au jardin arracher quelques troncs de choux ; c'était tout ce qui nous restait. Déjà le frère se mettait en mesure de les faire cuire , lorsque la Providence nous envoya quatre ou cinq personnes chargées de vivres.

« Un autre jour, c'était celui de la fête de saint François Xavier , nous étions réduits à la même extrémité , et nous n'avions devant nous qu'un avenir affreux ; nous venions d'être délaissés par la tribu qui jusque-là nous

avait fourni des aliments ; personne ne venait plus rien nous vendre. Il fallait donc nous résigner à mourir. Mais non , le Missionnaire ne peut pas mourir de faim ; il meurt épuisé de fatigues en courant après les âmes égarrées , ou sur l'échafaud en confessant la divinité de J. C. Celui qui nourrit les oiseaux du ciel, ne laissera pas périr le serviteur qui s'est exposé à tant de privations pour sa gloire. Aussi notre épreuve ne fut-elle pas de longue durée. Ce jour-là même , des sauvages inspirés , je n'en doute pas , par l'Apôtre des Indes et par nos bons anges , vinrent de trois lieues nous vendre d'abondantes provisions. Ce qui vous fera reconnaître en cela le doigt de Dieu , c'est que ces indigènes étaient d'une tribu ennemie de la nôtre , qu'ils se présentaient à nous pour la première fois , et précisément au moment de notre plus grande nécessité. A la vue de cette nourriture providentielle , j'échangeai un regard avec Mgr d'Amata , et nos larmes coulèrent en abondance. Qu'elles étaient douces ces larmes ! c'était la reconnaissance qui les faisait verser. Oui , dans les Missions chez les sauvages , mille choses viennent ranimer la foi et l'amour du prêtre. Dieu est partout , je le sais ; mais il fait sentir d'une manière plus frappante sa puissance et sa bonté sur ces plages lointaines , où nous sommes exilés pour sa gloire.

« Il faut bien qu'il en soit ainsi ; sans cela que deviendrions-nous , pauvres prêtres , perdus au sein des mers , dans ces îles sauvages et à la discrétion de peuples féroces ? Mais notre grande consolation et notre force sont dans la prière. D'ordinaire on prie mal , parce qu'on manque de confiance ; et il est assez difficile , je l'avoue , de ne compter nullement sur sa propre industrie et sur la puissance de ceux qui nous protègent , mais de tout attendre de Dieu seul, lorsque l'on se voit

entouré de secours humains. Pour nous, dans notre isolement et notre détresse, qu'il nous était aisé de nous écrier avec cette foi qui pénètre les cieux : *Dominus firmamentum meum, et refugium meum, et liberator meus*. Ps. 17 (1). Ce n'est qu'à la Nouvelle-Calédonie que j'ai su dire : *panem nostrum quotidianum da nobis hodie* (2); c'est que jamais je n'avais senti aussi bien qu'ici et la puissance de Dieu et ma faiblesse.

« Le 13 août dernier, nous eûmes un instant de consolation ; un bâtiment parut en rade, nous crûmes nos misères finies. Hélas ! ce n'était pas le navire si désiré ; celui-ci portait le pavillon américain, et comme il était en mer depuis fort longtemps, il ne nous laissa que peu de ressources. Notre dénuement devint bientôt plus grand que jamais ; nous étions même aux abois, lorsque le P. Viard se rappela qu'un chef de tribu qui habitait à quinze lieues, lui avait donné, quatre mois auparavant, un champ d'ignames pour gagner nos bonnes grâces.

« Nous n'osions pas espérer que ce chef fût resté si longtemps fidèle à sa parole, qu'il eût conservé pour nous des ignames sur lesquelles nous n'avions jamais compté, lorsque nous avions vu d'autres naturels venir nous dérober les fruits qu'ils nous avaient vendus. Mais la faim nous pressait, et Mgr d'Amata nous conseillait de partir. Vraiment, qui n'admirerait les soins de la Providence ! Le chef en question nous fit un accueil amical, et nous montra le champ d'ignames, qui était resté intact, tandis que depuis longtemps la tribu avait épuisé ses ressources. Il fit arracher ces fruits, et les fit transporter dans notre barque. Il poussa la générosité

---

(1) Le Seigneur est mon appui, mon refuge et mon libérateur.

(2) Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.

plus loin, il nous donna encore des cocos ; mais comme ces derniers étaient *tapous*, il s'adressa à son fils, petit enfant de sept à huit mois , le priant de lever cet interdit. Un signe que l'on fit faire à l'enfant , fut la marque de sa volonté , et nous partîmes , après avoir fait des présents à ce chef , emportant avec nous d'abondantes provisions.

« Nous n'étions de retour de cette excursion que depuis trois jours , lorsque parut en rade la corvette française *le Rhin* , c'était le 28 septembre 1845. Je n'essaierai pas , mon révérend Père , de vous dire notre joie , lorsque nous vîmes arborer le drapeau national ! Nous allions trouver des amis, des frères, des sauveurs ! ce moment vaut bien des épreuves. Je ne saurais assez louer le digne commandant du *Rhin* , M. Bérard , ainsi que son état major ; ils ont subvenu à tous nos besoins avec une générosité vraiment prodigieuse.

« Je ne crains pas de le dire , M. Bérard a eu pour nous les soins et la tendresse d'une mère ; il s'est montré d'un rare dévouement pour le bien de la Mission. Voilà notre sort vraiment changé , et le *Rhin*, en nous quittant , nous laisse en abondance des vivres pour un an ! Béni soit le navire de la patrie ! et que le ciel daigne rendre au centuple à son commandant , à ses officiers et à tout son équipage , les biens dont ils nous ont comblés ! Ils peuvent compter que leur souvenir ne s'effacera pas de nos cœurs !

« Quoiqu'il en soit de nos privations jusqu'à ce jour, ne pensez pas, mon révérend Père, que la mélancolie se soit emparée de nous ; il ne nous est jamais venu à l'idée d'avoir du regret de notre sacrifice. La paix de l'âme, la gaieté, l'union ont toujours régné parmi nous. Pouvions-nous , du reste , ignorer qu'avant de monter sur le Tha-

hor , le chrétien doit suivre Jésus sur le Calvaire ? Nous savions au-ssi que la croix est un présage d'heureux succès , que l'épreuve est le cachet des œuvres de Dieu , et qu'un édifice spirituel , quel qu'il soit , doit être bâti sur le fondement solide des souffrances ! Que nos misères se renouvellent , que d'autres plus pénibles surviennent encore , qu'importe , si à ce prix nous devons conquérir les âmes qui nous sont confiées ?...

« Puisqu'il me reste encore un peu de temps avant que le *Rhin* ne mette à la voile , j'en profite pour vous donner quelques renseignements sur nos Calédoniens. Ces petits détails , que je compléterai plus tard , vous fourniront l'occasion de reconnaître de plus en plus que nous avons une Mère , qui , du haut du ciel , veille sur nous avec la plus tendre sollicitude.

« Les peuples de la Nouvelle-Calédonie , comme tous les Océaniens que nous connaissons jusqu'à ce jour , se distinguent par une grande hospitalité , qui fait que tout est en commun. Cette pratique paraît fort bonne , mais en réalité elle a d'assez tristes conséquences , car elle entretient ces peuples dans leur incroyable paresse , en les portant à compter sur les ressources des autres. Ils ne refuseront jamais ce que vous leur demanderez , ce serait un crime ; ils accompagneront même leur don de paroles flatteuses , mais au fond de l'âme ils se dessaisissent à regret , et parce qu'ils ne peuvent faire autrement (1).

---

(1) « Une seule remarque vous prouvera combien ces sentiments manquent de sincérité. A la mort d'un Calédonien , ses parents et ses amis se réunissent pour se lamenter près du lieu où le cadavre doit être pleuré. L'on désigne des pleureurs d'office ; d'ordinaire ce sont des femmes. Mais il n'y a que feinte et hypocrisie dans ces larmes. Après les gémissements et les sanglots , vous entendez les mêmes personnes éclater en rires et en cris de joie. Non , il n'y a ni tendresse , ni affection dans ces cœurs , qui n'ont pas encore reçu le don de la charité.

« En revanche , ils sont fort pillards , comme je vous l'ai déjà dit ; ce qui n'est pas surprenant , vu leur complète indigence. Aussi le moindre objet les tente-t-il. Si nous n'avions pas usé , surtout dans le commencement , d'une surveillance continuelle , ils nous auraient bientôt réduits au même dénuement qu'eux. Cependant nous n'avons pas eu des pertes bien considérables ; et je dois dire à l'honneur de nos Calédoniens , que sur ce point ils ont déjà fait bien des progrès. Lorsqu'il fut question d'aller occuper notre nouvelle maison , distante d'une demi lieue de l'ancienne , vous les chargeâmes du transport de nos effets , et il ne nous a rien manqué , sinon peut-être une chemise. Ils commencent à devenir hommes , espérons que bientôt ils seront de bons chrétiens.

« Le principe de la loi salique est en vigueur à la Nouvelle-Calédonie ; les seuls aînés mâles sont reconnus chefs après la mort de leur père. Du reste , ces rois sont à peu près sans influence , et une des causes auxquelles il faut l'attribuer , est , je pense , leur trop grand nombre ; il n'est pas de si petit hameau qui n'ait le sien. J'admire , au contraire , combien nous sommes parvenus à nous faire respecter même des chefs , au point que l'un de nous serait capable de mettre en fuite des milliers de sauvages. Comme leur île n'avait presque pas été visitée par les Européens , ils ont encore une grande idée des Blancs. Ils nous attribuent la puissance sur le vent et la pluie. Le ciel , selon eux , est la terre que nous habitons , et ils l'ont conclu parce qu'ils voyaient nos navires à l'horison toucher le ciel.

« Les femmes surtout ont besoin que la Religion vienne les arracher à leur esclavage et à leur avilissement. Comme chez toutes les nations que l'Évangile n'a

pas civilisées , elles rampent ici aux pieds de l'homme qui les tyrannise. A elles est dévolue la charge de porter les fardeaux, d'aller chercher la nourriture, d'avoir soin des champs, une fois qu'ils sont défrichés. Elles ont la plus grande part aux travaux, et la plus petite aux douceurs du ménage. Y a-t-il un bon fruit à manger ? aussitôt le mari le fait *Tapou*, et s'il est permis à l'épouse d'être témoin du dîner de son mari, c'est à condition qu'elle n'y touchera pas, autrement elle serait punie de mort. Si elle tombe malade, elle est à l'instant expulsée de la famille, elle couche à la belle étoile ou sous quelques branches plus ou moins bien entrelacées ; il faut qu'elle reste là exposée aux injures de l'air et de la pluie. Sur le moindre soupçon, pour une simple désobéissance à son mari, celui-ci entre en fureur, et la traite avec une barbarie incroyable ; quelquefois il lui brise le crâne avec une pierre, et bientôt arrivent de prétendus chirurgiens, qui lui déchirent les chairs avec des coquillages. C'est un spectacle à faire frémir.

« Je crois cependant les Calédoniens naturellement moins cruels qu'une telle conduite ne le ferait penser. Quoiqu'ils soient antropophages, ils ne tuent jamais un homme précisément pour s'en nourrir ; ils dévorent seulement leurs captifs. C'est une victoire et un trophée pour eux d'avoir mangé un ennemi, car sa mémoire est à jamais flétrie. Depuis notre séjour dans cette île, une vingtaine d'individus ont été tués et mangés dans notre voisinage. J'ai vu de mes propres yeux un morceau de chair humaine rôtie ; c'était un morceau de la main, et l'on avait eu soin de l'envelopper d'une feuille, pour en mieux conserver le jus et l'odeur. Il n'est pas rare de fouler aux pieds les ossements de malheureux ainsi égorgés. Nos sauvages se font des guerres cruelles,

et lorsqu'ils savent qu'un de leurs ennemis se rend dans quelque lieu, ils vont se cacher près de la route, et se précipitent sur leur victime avec la fureur du tigre altéré de sang.

« Que de fois nous avons été menacés et de la mort et du feu ! Ils venaient sur nous avec des lances, des casse-têtes et des frondes ; nous les entendions vociférer qu'ils allaient nous brûler dans notre maison. Rien de tout cela n'est arrivé. Nous ignorons s'ils ont voulu incendier notre demeure ; mais toujours est-il certain que plusieurs fois nous avons trouvé, à l'entour, des charbons ardents. Pourquoi avons-nous été épargnés par ces barbares ? qui a pu arrêter leurs bras si souvent levés sur nous ? Leurs armes sont meurtrières, nous n'en avons vu que trop de preuves sous les yeux... et au milieu de ce peuple, nous dormons en paix, nous vivons joyeux. C'est que nous savons que Dieu est pour nous, et que la mort nous serait un gain.

« Je termine cette lettre, déjà bien longue, par le récit de trois faits, où la Providence nous a protégés d'une manière spéciale. Dans le courant de novembre 1844, un de nos voisins, d'accord avec le chef de notre tribu, nous apporta un gros poisson. Comme notre déjeuner n'avait pas été copieux ce jour-là, nous étions contents de trouver le moyen d'apaiser une fois la faim qui nous tourmentait. Mais ce festin nous coûta cher, nous étions empoisonnés, et si bien empoisonnés, qu'un chat qui avait, comme nous, mangé de ce poisson, périt le neuvième jour. Que faire en cette triste conjoncture ? Point de médecin, point de contrepoison, point de remèdes. Notre unique ressource était de nous jeter entre les bras du grand médecin, du médecin céleste. Nous le fîmes avec confiance, car on prie bien



alors. Couchés sur nos grabats , chacun dans notre petit coin , nous endurions les douleurs les plus aiguës , et nous n'avions pas à nos côtés une âme charitable pour nous donner quelques légers soulagements. Notre unique remède a été du café , dont l'excellente dame Bruat avait fait cadeau à Mgr d'Amata. Nous ne doutâmes pas un instant que nous échapperions tous à cette maladie , et notre espérance n'a pas été vaine. Après trois semaines de souffrances plus ou moins vives , nous pûmes reprendre nos occupations ordinaires, et aujourd'hui nous ne nous apercevons nullement que nous ayons été empoisonnés.

« Dans le mois de juillet précédent , une affaire m'ayant appelé dans une tribu voisine , je faillis être victime de la barbarie d'un naturel. Armé d'un énorme bambou, il s'était posté derrière un arbre pour m'assaillir au passage ; il m'avait déjà frappé deux fois à la tête, sans me faire de blessure ; mais espérant être plus heureux au troisième coup , il me visait à la figure. J'avais beau me cacher derrière le fils d'un chef, rien n'arrêtait le furieux. Ne sachant plus alors comment me tirer de ce mauvais pas , je me recommandai à Marie , et, prenant mon élan, j'échappai par la fuite à mon bourreau qui ne put m'atteindre.

« Un autre jour , j'avais accompagné Mgr d'Amata dans la même tribu. A mon retour, comme il se trouvait une rivière à passer , nous priâmes des naturels de nous prendre sur leurs épaules ; ils parurent se prêter à notre demande avec un grand plaisir, et tandis qu'un homme nous portait sur ses épaules, d'autres nous tenaient par les jambes et par les bras. Tant d'empressement nous devint suspect, et, de fait, nous avions à faire à des pillards , qui fouillaient nos poches pour nous

dévaliser. Etant parvenus , bien qu'avec peine , à nous dégager de leurs mains , nous feignîmes de nous meure à la poursuite des voleurs , mais bientôt nous vîmes les lances levées sur nos têtes ; nous leur laissâmes donc nos bourses pour garder nos vies. Un instant après , une pierre lancée avec force vint frapper l'aile du chapeau de Monseigneur. Heureusement qu'à cet instant , je m'étais courbé pour boire de l'eau du ruisseau ; comme je me trouvais dans la direction de la pierre , j'en aurais été infailliblement atteint.

« Maintenant un grand pas est fait pour le succès de cette Mission : c'était d'apprendre la langue de cette île, langue inconnue jusqu'à ces jours ; c'était de nous établir au milieu de ce peuple cannibale , brute à l'excès , qui semble avoir oublié tous les premiers principes de la loi naturelle , de ce peuple sans culte , sans temple , sans prêtre , presque sans Dieu , car ses divinités , autant que nous avons pu le comprendre , ne sont que les esprits de leurs principaux chefs , qui habitent je ne sais où. Cependant les Calédoniens croient à l'existence de leur âme , et au dogme d'une vie future.

« Je ne vous parlerai pas , mon révérend Père , des progrès spirituels de notre Mission : le P. Viard veut bien s'en charger. Le *Rhin* va partir , et emmène ce cher confrère que réclame Mgr Pompallier. Que cette séparation nous est sensible ! quel vide affreux elle fait dans nos cœurs ! combien nous allons soupirer après l'arrivée de nouveaux ouvriers qui viennent nous soulager ! Quelque saint et zélé que soit Mgr d'Amata , comment voulez-vous qu'avec un pauvre prêtre il défriche un terrain aussi vaste, qu'il éclaire ces cinquante mille Calédoniens, qui commencent à entr'ouvrir les yeux à la lumière !

« Daignez bénir votre enfant , mon révérend Père ,  
daignez le confier à la garde de Marie, et le recommander  
aux prières de cette chère Société qu'il aime à la vie et  
à la mort.

• « ROUGEYRON, *Miss. Apost.* »

*Lettre du R. P. Viard , Missionnaire apostolique de la Société de Marie , au T. R. P. Supérieur général de la même Société (1).*

A bord de la corvette française le *Rhin* , 27 octobre 1845.

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« Nous faisons voile pour Sydney , où nous espérons arriver après demain. Voilà vingt-deux jours que nous avons quitté la Nouvelle-Calédonie. M. Bérard, commandant le *Rhin* , était chargé de lettres pour moi , par lesquelles Mgr Pompallier me pressait de revenir sans retard à la Nouvelle-Zélande. Il m'a été bien pénible de laisser , surtout dans les circonstances présentes , Mgr Douarre et le P. Rougeyron. Je remercie la Providence qui a permis que je sois resté près de deux ans avec eux , pour me rendre témoin de leurs vertus et me faire participer à leurs mérites.

« Je vais maintenant , mon révérend Père , vous donner une idée de l'état où se trouve actuellement la Mission à la Nouvelle-Calédonie. Il paraît que la population

---

(1) Le R. P. Viard , rappelé de la Nouvelle-Calédonie par Mgr Pompallier , son Evêque , est arrivé à Sydney le 29 octobre 1845. Là il a trouvé des lettres du S. Siège , qui le nommaient Evêque d'Orthosie Coadjuteur de Mgr Pompallier. Son sacre a eu lieu à Sydney , le 4 janvier dernier ; et peu de jours après , il est parti avec Mgr l'Evêque de Maronée pour la Nouvelle-Zélande.

de cette île s'élève à cinquante mille habitants, dispersés sur toute son étendue. Les voyages présentent d'assez grandes difficultés, à cause des montagnes, des forêts et des rivières qui couvrent et coupent tout le pays.

« L'étude de la langue calédonienne nous eût longtemps arrêtés, sans l'heureux concours d'une circonstance assez singulière. J'ai trouvé ici des naturels qui parlent la langue de Wallis, d'où ils seraient originaires, à ce qu'il paraît. Leurs ancêtres s'étant attirés la haine d'un ancien roi, furent contraints d'abandonner leur patrie ; et, après avoir erré d'archipel en archipel, ils s'arrêtèrent aux îles Loyalty, et plus tard ils sont venus se fixer dans la Nouvelle-Calédonie, où ils se sont beaucoup multipliés. Comme ils remarquèrent, dès le commencement de notre séjour en cette île, que je parlais leur langue, ils me prirent en affection, et ils me regardent comme un de leurs amis. Un de leurs chefs m'a été d'un grand secours, parce qu'il parlait bien les deux langues.

« Si, par suite de circonstances impérieuses, nous ne nous étions pas trouvés réduits à une si grande détresse, si nous n'avions pas été obligés de nous occuper si souvent de travaux matériels, nous aurions pu avancer beaucoup l'œuvre même de la Mission. J'ai mis à profit tout le temps libre pour m'appliquer fortement à l'étude de la langue, et en peu de mois je me suis trouvé en état de traduire le *Pater* et l'*Ave* et de composer quelques cantiques.

« J'ai accompagné plusieurs fois Mgr Douarre dans les voyages qu'il a faits pour visiter les naturels, et j'ai profité de ces circonstances pour donner quelques instructions à ce pauvre peuple. Dans les premiers mois, je pus préparer au saint baptême un enfant de huit ans,

qui était dangereusement malade ; je lui imposai le nom de Joseph : peut-être que la grâce du sacrement , opérant aussi sur son corps , contribua à sa guérison , qui fut prompte. Je régénérai encore la femme du grand chef de Koko ; je lui donnai le nom de Marie , et le jour même son âme s'envolait au ciel. Quelques jours après, un petit enfant la suivait dans le sein de Dieu. Une autre fois , j'aperçus par hasard , près d'une cabane , un nouveau-né étendu sur une natte, et qui allait expirer ; j'eus le bonheur d'en faire un ange.

« Le jour de l'Assomption (1844), vingt naturels de différentes tribus , à qui j'avais appris à faire le signe de la croix et à réciter le *Pater* et l'*Ave* , vinrent chez nous pour assister à la sainte Messe. Nous éprouvâmes une bien grande joie en entendant nos Calédoniens offrir pour la première fois leurs prières au Dieu véritable. Jusque là il m'avait fallu courir de côté et d'autre pour les instruire séparément dans leurs cases. Mais à partir du 1<sup>er</sup> novembre de la même année , j'ai réuni , soir et matin , un certain nombre de naturels dans la maison du chef de Ballade. En trois mois , j'ai pu leur apprendre le *Pater* , l'*Ave* , le *Symbole*, le *Décatalogue* et plusieurs cantiques en l'honneur de Marie. Ils ont de l'intelligence et de véritables dispositions pour le chant. Leurs progrès auraient été plus rapides , si la construction de notre nouvelle demeure, qui était de la dernière urgence, ne m'avait obligé de suspendre mes instructions. L'habitation des Missionnaires est maintenant à *Batao* , à une demi lieue de *Mahamata*, notre ancienne résidence.

• « Notre maison finie , Mgr d'Amata m'envoya visiter les diverses tribus. Je me dirigeai d'abord vers celle de *Jeugiene*, à quinze lieues de notre habitation. J'appris en chemin que le chef de cette tribu était en guerre, et qu'il

avait tué quatre femmes. Je poursuivis ma route en toute hâte. Bientôt je vis venir à ma rencontre quelques hommes, envoyés par ce chef pour me faire connaître le grand désir qu'il avait de me parler ; il avait eu soin de me tenir prête une embarcation pour le passage de la rivière. Je le trouvai entouré de sept à huit cents Kanacks, armés de lances et de massues ; il me donna force démonstrations d'amitié et de respect, et j'eus le bonheur de mettre fin à la guerre.

« Nous nous rendîmes ensuite à sa case, qui était à deux lieues de là ; durant toute la route, il m'entoura d'égards et me fit remarquer ses propriétés. Il avait eu soin de prévenir sa femme, qui vint sur le seuil de la porte pour me recevoir et me présenter son fils, enfant à la mamelle. Je le caressai et lui administrai le saint baptême, après avoir fait comprendre aux parents la grandeur de ce bienfait. Ils furent enchantés et m'offrirent des ignames et des cocos. J'allai ensuite m'asseoir sur une superbe natte, qui m'était réservée, et le chef prit place auprès de moi. Pendant qu'on préparait le repas, je m'entretins dans l'idiôme de Wallis avec mon hôte et sa femme ; le chef traduisait ensuite notre conversation aux naturels présents, qui étaient avides de savoir ce que nous disions.

« Sur leur demande, je me mis à chanter les cantiques que j'avais appris à nos catéchumènes de Ballade, et ils en furent ravis. Mon chapeau triangulaire captiva vivement leur attention ; ils voulurent le voir, le toucher ; ils me demandèrent la permission de l'emporter pour le montrer à leurs amis des autres tribus, et il ne me fut rendu qu'au bout de deux jours, après l'avoir fait voyager à plus de cinq lieues. Le crucifix que je portais sur ma poitrine les impressionna bien davantage ; ils

voulurent savoir le nom de celui qui était mort sur cette croix. Je pris de là occasion de leur annoncer N. S. J. C., et de leur raconter tout ce qu'il avait fait et souffert pour leur amour. Ils en parurent fort touchés. C'était toujours le chef qui me servait d'interprète : je ne connaissais pas encore la langue de ces Kanacks.

« Mais la nuit approchait, et je n'avais pas encore récité mon bréviaire. Je leur dis que j'allais prier le grand esprit de les rendre heureux, et ils gardèrent un profond silence. Ma prière achevée, ils me servirent des ignames cuites, des bananes et des cocos. Je fis un bon souper dont j'avais grand besoin. Il fallut ensuite recommencer la conversation, qui se prolongea fort avant dans la nuit ; puis je me retirai avec mon guide dans la case du chef où, après avoir récité le chapelet, je m'endormis tranquillement. A mon réveil, j'aperçus auprès de moi une corbeille, où se trouvaient les restes d'une jambe humaine, que nos gens réservaient pour leur déjeuner. Je fis comprendre au chef combien c'était une chose horrible de se nourrir de la chair de ses semblables; il me dit qu'il n'en savait rien, mais qu'à l'avenir il n'en mangerait plus.

« Après que j'eus fait mes prières, le chef me conduisit vers un beau champ d'ignames, et en me les montrant, il me dit : « C'est le champ de mon fils ; il t'en fait cadeau, accepte-le par affection pour lui. » Je l'acceptai en effet avec une vive reconnaissance. Je ne pensais pas alors combien ce champ nous serait utile, lorsque, quatre mois plus tard, nous serions réduits à la dernière misère. Notre chef me fit visiter en détail ses plantations ; puis, en sa compagnie, je parcourus toute la tribu pour baptiser les petits enfants. Le lendemain je lui fis mes adieux, promettant de revenir le voir,



lorsque mon navire serait arrivé et que je pourrais lui donner des gages de mon affection pour lui et son fils. — « Si ton navire tarde à venir , me répondit-il , viens , toi , pour nous instruire et nous tirer de notre malheur. » — Il m'accompagna fort loin avec une partie des gens de sa tribu , portant son fils dans ses bras ; au moment de nous séparer , il m'exprima avec vivacité tous ses regrets , et après lui avoir renouvelé mes adieux , je me dirigeai vers Ballade , où je rentrai après neuf jours d'absence.

« Bientôt j'en repartis pour passer à l'île Balabio , où je restai deux jours , instruisant les sauvages et baptisant un bon nombre d'enfants. Les naturels me firent remarquer un énorme rocher , au pied duquel ils croyaient apercevoir des taches de sang ; c'était tout simplement des veines qui se dessinaient dans la pierre. Ils me dirent que c'était là le trône de leur dieu. Lorsqu'un Kanack meurt , disent-ils , son âme se rend à Balabio pour y être jugée ; elle est bien accueillie par le Dieu si elle s'est conduite avec sagesse , mais il la punit rigoureusement si elle s'est mal comportée. Près de ce rocher , se trouve un arbre très-ancien et très-touffu , dont le feuillage sert de sanctuaire à la divinité. De Balabio je me rendis par mer à Arama , où je reçus un accueil favorable , surtout de la part du chef , qui fut sensible à ma visite. Dans ces diverses courses , j'ai baptisé environ deux cent soixante-dix enfants , dont un bon nombre est déjà allé au ciel prier pour le succès de cette Mission.

« Aujourd'hui , il me semble qu'un heureux changement s'est déjà opéré parmi les Calédoniens ; ils sont moins voleurs , leurs guerres sont moins fréquentes ; ils commencent à comprendre le motif qui nous a conduits au milieu d'eux ; nos confrères sont bien reçus partout.

L'élan est donné , et ce peuple , en général , a le désir de se faire instruire. Déjà nous avons jeté la divine semence sur plusieurs points de l'île ; nous comptons même un petit nombre de disciples suffisamment préparés au saint Baptême ; il en est beaucoup qui connaissent les vérités indispensables au salut ; d'autres , plus nombreux encore , savent les prières les plus importantes. Ainsi , mon révérend Père , la moisson blanchit , mais où sont les ouvriers pour la recueillir ?

« Mgr Douarre et le P. Rougeyron ont commencé leurs courses apostoliques le jour de la fête des SS. apôtres Pierre et Paul. Ils doivent posséder maintenant une jolie chapelle. M. Bérard a fourni les principaux bois pour sa construction , et les ouvriers de la corvette le *Rhin* y ont travaillé. Aujourd'hui , nos confrères ont la consolation de posséder N. S. près de leur demeure, et d'offrir tous les jours le saint sacrifice ; bonheur que nous ne pouvions goûter autrefois que le dimanche, faute de pain et de vin. Ah ! mon révérend Père , c'était bien là la plus pénible des privations. Ce qui adoucissait, cependant , notre juste douleur , c'était la pensée que nos confrères ne montaient jamais à l'autel sans faire mémoire de nous et des peuples qui nous étaient confiés.

« Daignez agréer , etc.

« VIARD , *Provic. apost.* »

## MISSION DE TONGA.

*Lettre du R. P. Calinon , Missionnaire apostolique , au  
T. R. P. Colin, Supérieur de la Société de Marie.*

Ile Tonga-tabou , octobre 1845.

• MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« Les lettres que vous avez reçues de Tonga , vous ont tout dit sur cette mission, tout, excepté les souffrances de ceux qui la dirigent. Persuadés que les croix sont plus méritoires quand elles sont connues de Dieu seul, et peut-être dans la crainte de trop affliger votre cœur paternel , nos confrères ont voilé leur détresse d'un silence généreux , ils vous ont laissé les joies de l'espérance , et ils ont gardé pour eux le secret d'une situation qui les tue. Pour moi , je ne suis pas libre de les imiter : vos ordres formels m'imposent d'autres devoirs. Vous m'avez dit , en me bénissant pour la dernière fois :

« Rappelez-vous que je dois et que je veux tout connaître, le faible aussi bien que le fort de nos Missions. » Eh bien, mon très-révérénd Père , vous saurez tout , vous saurez le génie exceptionnel des peuples que nous sommes appelés à évangéliser , les divers obstacles qu'ils opposent à nos travaux, les peines et les privations que vos enfants supportent dans ces îles.

« L'état habituel des peuples de l'Océanie est une extrême pauvreté ; leur caractère dominant est l'indolence et la paresse ; l'usage le plus remarquable parmi

eux est une hospitalité poussée si loin , qu'elle ne trouverait de modèle dans aucune de nos contrées d'Europe.

« Pour ce qui est de la pauvreté , ils logent dans des cases , consistant en une toiture de feuilles , supportée par des pieux ; elles sont toujours si basses qu'il faut se courber pour y entrer , et quelquefois pour s'y tenir debout. Ces cases, qui représentent un carré de douze à vingt pieds, ne forment jamais qu'une seule pièce, et sont en général ouvertes dans tout leur contour. Le mobilier des plus riches se compose d'un plat en bois pour faire le kava , de quelques noix de coco vides pour contenir l'eau ou l'huile , de quelques nattes étendues sur le sol pour s'asseoir ou dormir , d'une ou deux haches avec un instrument aratoire venant d'Europe, quelquefois d'un fusil ou d'armes en bois à la façon du pays. Une cabane de ce genre n'est pas toujours habitée par une seule famille , car tous ne se donnent pas la peine de bâtir. Il est beaucoup d'indigènes qui vont sans façon s'installer chez leurs parents ou leurs voisins , dont ils partagent les vivres , s'il y en a , aussi bien que le couvert ; chose qui doit vous sembler étrange en France , mais qui jamais ne souffre ici aucune difficulté.

« Le vêtement de nos naturels est assorti à leur logement ; il consiste , comme vous le savez déjà , en une bande de *tape* (1), qui les couvre de la ceinture au genou.

---

(1) « La *tape* est une espèce d'étoffe , fabriquée avec l'écorce d'un arbrisseau qui ressemble à une grosse plante de chanvre. Chaque écorce est battue séparément , jusqu'à ce qu'elle atteigne l'étendue et la finesse d'un mouchoir ; on les colle ensuite les unes aux autres, de manière à n'en former qu'une seule pièce , qui a souvent soixante aunes de long sur trois ou quatre de large. Avec les dessins en couleur rouge dont on ne manque pas de l'embellir , la *tape* ressemble assez à du gros papier de tapisserie légèrement gommé.

Cette espèce d'étoffe est de peu de durée , ne suppose pas le lavage et se dissout à l'eau à peu près comme le papier. Malgré son peu de valeur et la facilité de la fabrication , elle n'est rien moins qu'abondante , et l'on voit même des chets qui n'osent paraître en public , parce qu'ils n'ont pas une *tape* convenable pour se couvrir.

« Ici la base de la nourriture est l'igname , le fruit à pain , le taro , la banane, le porc, le chien, le chat et la poule. Le poisson pourrait aussi fournir de grandes ressources dans plusieurs localités. Si ces divers comestibles abondaient , la vie serait assez facile ; mais pour cela il faudrait un certain travail , et surtout un certain ordre économique, ce à quoi les indigènes ne peuvent se résoudre, soit à cause de leur indolence naturelle, soit à cause de leur système d'hospitalité, soit en un mot parce qu'ils sont des sauvages. En somme , les aliments sont rares dans ces régions , au point que le sentiment de mes confrères , comme le mien , est que les rois de ces archipels croiraient vivre dans l'opulence , s'ils pouvaient faire , toutes les vingt-quatre heures , un repas comme celui qu'on ferait en France avec des pommes de terre. S'il en est ainsi des rois , vous comprenez quel doit être le sort du peuple. La faim est réellement son plus grand fléau , et nous sommes convaincus qu'elle abrège la vie d'un grand nombre de Kanacks.

« Cette extrême indigence des peuples de l'Océanie ne vient pas de la stérilité du sol ; on trouverait peu ou plutôt point de terres en France comparables à celles-ci pour la fertilité. Elle ne vient pas non plus de la stupidité des habitants ; outre qu'ils ont une intelligence remarquable pour des sauvages , ils entendent très-bien la culture de leurs plantes. Cette pauvreté et cet état habituel de famine sont , comme je l'ai déjà insinué , le

résultat de la paresse et le fruit d'une hospitalité qui dégénère en spoliation.

« La paresse va si loin chez les naturels , qu'ils sont couchés au moins la moitié du temps ; ils passent le reste assis , même pour cultiver la terre. On ne les surprend jamais debout , sinon quand ils marchent , et ils ne font jamais un pas dans le simple but de se promener. Si vous entrez dans quelque case , vous trouvez toute la famille désœuvrée , et très-souvent endormie. On se réveille pour vous recevoir , mais on ne se lève pas toujours , ou l'on se recouche avant la fin de la visite. Viennent-ils vous voir , il leur arrive assez souvent de se coucher chez vous , et même de s'y endormir jusqu'au lendemain. Trouver cela inconvenant serait vouloir passer pour un homme mal élevé. Quand on vous fait grâce du sommeil , on vous dit du moins en partant que l'on va se coucher , et , dans le bon genre , vous devez répondre que c'est bien. La formule ordinaire de politesse en abordant quelqu'un , est de lui dire : *malo e mohe , courage à dormir*.

« Néanmoins, la pesanteur des esprits n'est pas chez ces peuples en rapport avec l'engourdissement des corps ; ils ont une pénétration naturelle qui annonce de l'apuitude pour les sciences ; leurs discours , leurs chants , leurs danses , etc. attestent une capacité supérieure à celle des gens de vos campagnes. Ils font dans les arts de certaines choses , des armes , par exemple , des édifices , et surtout des embarcations admirées des étrangers pour leur élégance et le fini du travail ; seulement ils y emploient vingt fois plus de temps que n'en mettraient des ouvriers européens.

« L'hospitalité , placée chez nous au rang des vertus chrétiennes , ne mérite pas ici ce nom ; car , outre qu'elle

n'est pas dans le cœur , elle est évidemment opposée au bien-être de la société, et entraîne après elle tout un cortège de vices , ayant à sa tête cette incurable paresse dont je viens de vous entretenir. Il est vrai qu'elle ne fait qu'une seule famille de ces grandes populations, qu'elle unit même une île à l'autre; mais cette famille ne ressemble guère à celle dont il est parlé aux actes des Apôtres. C'est une vaste communauté, où tout le monde a le droit de prendre , et où personne ne se met en peine d'apporter. Dans le fait , c'est moins l'hospitalité qu'une mendicité générale , autorisée par les idées du pays , ou si vous aimez mieux , c'est le droit de vivre aux dépens des autres. Les maisons , les comestibles , les animaux , les enfants , les objets quelconques , bien que censés appartenir à des propriétaires spéciaux , sont cependant en réalité le domaine public. Un homme bâtit une case pour lui et sa famille, un autre veut s'y loger aussi, il le peut en vertu des droits de l'hospitalité. Celui qui prépare son repas, est obligé de le partager avec tous ceux qui se présentent , et si le nombre des bouches est trop grand, c'est lui qui doit rester à jeûn. Vous êtes possesseur de quelque objet, on le voit, on le regarde, et dès lors il est acquis au spectateur ; vous devez le lui offrir en vous excusant du peu , et votre offre ne sera jamais refusée. Un père, une mère ont des enfants; on les leur demande, il faut les céder; et ainsi du reste. Cela se passe journellement , à la première rencontre, sur les chemins , dans les réunions, le tout avec une adresse et une courtoisie admirables.

• Voilà ce qui se pratique entre égaux ; à l'égard des chefs il faut bien un petit supplément. Ceux-ci décident , de plus, de la vie de leurs sujets, qu'ils peuvent faire assommer au gré de leurs caprices , pour des fautes qui

souvent mériteraient à peine, selon nous, une légère réprimande; et, bien que les idées religieuses aient déjà beaucoup modifié, même chez les infidèles, ce despotisme atroce, il s'est néanmoins présenté plusieurs cas de ce genre depuis mon arrivée à Tonga. Ces chefs disposent des bras des hommes pour les employer à leurs plantations, à leurs embarcations, etc. : bien entendu que les travailleurs rentrent, le soir, à jeun dans leurs cases où ils ne trouvent rien à manger. Les femmes et les filles sont la propriété des chefs, qui en disposent soit pour eux-mêmes, soit pour les étrangers, à qui ils les vendent ou les donnent.

« Vous allez peut-être penser qu'un tel régime, qualifié par les Européens du nom flatteur d'hospitalité, qu'un tel régime, dis-je, quelque défectueux qu'il soit, a du moins cela de bon qu'il pourvoit aux besoins de la partie faible de la société. Du tout, mon très-révérend Père; sous l'empire de cette loi, qui consiste seulement, comme je l'ai dit plus haut, dans l'obligation de donner, quoique à regret, à ceux qui viennent demander, on n'est nullement tenu de porter secours à ceux qui ne peuvent venir; d'où il résulte que les malades et les vieillards restent dans un état plus ou moins complet d'abandon. Voilà surtout ceux dont la faim hâte les derniers instants.

« Telle est donc, esquissée à grands traits, cette hospitalité océanienne dont on lit en Europe des relations séduisantes, qui porteraient presque à faire le procès à notre civilisation chrétienne, pour l'envoyer à l'école des sauvages. Les auteurs de ces récits n'avaient vu les choses qu'en passant, et les avaient jugées sans les approfondir. Il faut habiter comme nous sur les lieux pour s'apercevoir que cette manière de vivre, tant préconisée, est



vicieuse dans ses principes autant que funeste dans ses conséquences.

« L'île d'où je vous écris, avec celles qui l'avoisinent, a reçu des Européens le beau nom d'*Archipel des Amis*, à cause de l'aménité de caractère, et de la prétendue hospitalité de ses habitants, qualification fautive, je le répète, à moins qu'on ne l'entende relativement à des peuples plus féroces, comme il en existe assez près de nous, aux îles Fidji. Car ici même, à Tonga, la génération est loin d'être éteinte, qui a vécu naguère de la chair de ses semblables; et c'est tout récemment que nous avons pu obtenir de nos néophytes l'aveu que, dans leur jeunesse, ils se faisaient la chasse les uns aux autres pour se manger. Les lieux où se passaient les scènes les plus solennelles de cannibalisme, sont encore dans ce moment couverts d'ossements humains. A des époques plus récentes, ils se sont fait des guerres d'extermination, dans lesquelles le droit des gens était peu respecté à l'égard des vaincus. On a vu ici, il n'y a pas plus de sept ans, une ville du parti infidèle, *Houlé*, prise d'assaut, et les vainqueurs, quoique tous protestants et en cette qualité censés plus humains, après avoir tué toutes les grandes personnes, se firent un jeu de jeter les enfants en l'air, et de les recevoir sur la pointe des lances et le tranchant des haches. Peu d'années auparavant, ils avaient enlevé un canot de guerre avec ses hommes, en présence d'une corvette commandée par Dumont-d'Urville, qui fut obligé de brûler un village, *Maspanga*, pour obtenir satisfaction. Ce caractère de douceur et d'hospitalité dont on fait ici parade envers ceux qui se présentent dans l'appareil de la force, comme les navires de guerre, se change bientôt en férocité à l'égard des faibles, et la preuve c'est qu'il n'y a presque pas une de ces îles qui ne compte, dans

son histoire, l'enlèvement de quelque navire de commerce avec le massacre des équipages.

« Abordons maintenant notre position parmi ces peuples. Tout étranger qui vient aujourd'hui pour se fixer parmi eux a le choix entre deux partis : ou d'entrer dans la communauté dont je viens de parler, ou de se traiter lui-même à ses frais, comme on le ferait en Europe. Celui qui ne possède rien, comme sont quelques matelots échappés des navires ou des naufrages, ne peut qu'embrasser le premier ; il y gagne tout ce qu'il reçoit, mène une vie vagabonde, pêle-mêle avec les naturels, se faisant leur valet, adoptant leurs mœurs, leurs usages, partageant avec eux la nourriture et la faim, le bien et la misère. Pour celui qui a des ressources, il peut se loger et vivre à ses dépens, comme font les ministres protestants et quelques industriels qui viennent exploiter le commerce de ces îles. Mgr Pompallier adopta un système mixte, que Mgr Bataillon a dû suivre jusqu'à ce jour ; ce moyen terme consiste à faire des cadeaux à quelques chefs, pour en obtenir des promesses de bienveillance et de secours, et à remettre les Missionnaires à leur discrétion pour la nourriture et le logement. Cela revient tout simplement au sort des matelots dont j'ai parlé, sans toutefois l'adoption des mœurs corrompues des sauvages. Telle est donc la position où nous nous trouvons actuellement dans l'Océanie centrale, position où Mgr d'Ines s'est vu lui-même dans sa Mission de Wallis jusqu'à sa consécration épiscopale. Depuis lors, grâce à la fervente de ses nouveaux chrétiens et aux secours venus d'Europe, le sort du prélat et des sujets qui sont avec lui a tout-à-fait changé. Mais, dans les autres îles, cette communauté avec les indigènes nous met dans un état de souffrance et d'asservissement que je vais essayer.

de vous faire connaître, et auquel la conversion de ces peuples n'apporterait même pas un entier remède.

« Je dois constater d'abord, que Messieurs Pompallier et Bataillon n'ont pu suivre, dans les commencements, une autre ligne de conduite. La crainte de faire passer les Missionnaires pour des industriels, l'absence de renseignements exacts sur le caractère intime de ces peuples, le défaut de ressources suffisantes, la difficulté des communications, que sais-je ! mille raisons ont forcé la main aux deux prélats. Mais nous voyons maintenant la possibilité de changer cet état de choses, et c'est un bonheur, car sans une amélioration notable nos Missions ne seraient pas possibles. Vous en jugerez, mon Père, par ce que je vais dire.

« Quelque bienveillants que vous supposiez les insulaires, voire même nos néophytes, ils ne croiront jamais devoir nous traiter beaucoup mieux qu'eux-mêmes. Ils nous logent dans de petites cases, en conservant l'usage d'y venir passer une partie du jour et même de la nuit, s'ils le jugent à propos ; c'est le genre du pays. Ils partagent avec nous le peu de nourriture qu'ils peuvent avoir ; bien entendu que nous leur rendons la pareille, quand nous pouvons nous en procurer, soit à bord des navires, soit par le travail de nos mains. Pour eux, quand ils manquent de vivres, ce qui arrive au moins la moitié du temps, ils prennent le parti de courir les bois à la recherche des fruits et des plantes sauvages, allant partout, vivant de rapines et de kava, jeûnant souvent plusieurs jours de suite ; se couchant pour moins sentir la faim, et ne se relevant que pour se livrer à de nouvelles investigations. Rien de plus commun ici que de rencontrer des bandes d'affamés, rôdant et suretant pour trouver une pâture. Si l'un de nos néophytes nous

envoie quelques ignames , le panier est ordinairement suivi d'une troupe d'insulaires , et chacun convoite sa part des vivres. Même scène si l'on fait cuire à la maison. Il faut en faire immédiatement la distribution aux visiteurs, sous peine de perdre les sympathies en violant la coutume du pays ; heureux quand nous pouvons sauver notre petit morceau.

• Vous comprenez, mon très-révérend Père, quel dépérissement doit en résulter pour des hommes dont la vie est aussi laborieuse que la nôtre. Rien ne servirait de rappeler leurs promesses à ceux qui, par un contrat formel, ont pris avec Mgr le Vicaire apostolique l'engagement de nous nourrir et qui en ont reçu le paiement d'avance ; nous aurions fort mauvaise grâce ; je vous en dirai là raison tout-à-l'heure. D'ailleurs, ils sont aussi affamés que les autres, et, sur ce point, je ne fais pas une seule exception, depuis le roi le plus puissant jusqu'au dernier de ses sujets. Cet état m'inspirait dans le principe la plus grande pitié pour ce peuple, mais je n'ai pas tardé à m'y accoutumer, par la pensée que c'est son état habituel, une conséquence rigoureuse de cette hospitalité qui autorise chacun à compter sur les autres pour vivre: C'est pour lui, il est vrai, une déception continuelle, mais il n'y fait pas attention. Ces sauvages ne raisonnent pas : sans souci du lendemain, ils n'ont pas même la conscience de leur misère actuelle ; aussi n'en sont-ils ni tristes, ni abattus, comme vous pourriez vous le figurer, et, malgré tant de souffrances, ils ne laissent pas d'organiser très-souvent des fêtes, des chants, des danses, des orgies incroyables.

• Et maintenant, voyez, mon très-révérend Père, si l'on peut apprécier l'esprit de ces gens-ci d'après nos idées d'Europe. Les chefs qui passent pour chargés du

soin de notre existence , bien que nous n'en recevions presque aucun secours , ne s'en considèrent pas moins comme nos nourriciers, et ne cessent de nous demander à ce titre tantôt une chose, tantôt une autre. Vous croyez sans doute qu'ils y mettent de la mauvaise volonté? il n'en est rien. D'après l'usage du pays, tout étranger qui se place sous la protection d'un kanack, entre par là dans la condition des indigènes, c'est-à-dire qu'il met à la disposition de ce chef son avoir et sa personne, pour en recevoir en échange la liberté de vivre comme les autres, je veux dire comme il pourra. On a beau proposer aux naturels des conditions intermédiaires entre les systèmes de communauté et d'indépendance : ils les acceptent sans y comprendre grand'chose, et ils en reviennent toujours à leur routine. Jugez par là comment doivent s'entendre un évêque et des chefs, traitant ensemble, l'un avec ses idées d'Européen, les autres avec leurs idées de sauvages. On n'en tombe que plus vite d'accord, et chaque parti se retire avec la conviction d'avoir fait un bon marché. En attendant, nous sommes les victimes, et nous ne pourrions nous en prendre à nos débiteurs qu'en réformant d'abord leurs notions primitives sur le modèle des nôtres , ce qui nous est impossible.

• De là tant d'exigences que les chefs font peser sur nous comme une dette. Ce que nous ne pouvons leur donner, il faut au moins le leur prêter ; ainsi nos ustensiles de cuisine, nos scies, nos haches, nos instruments aratoires, circulent sans cesse entre leurs mains, et nous reviennent rarement intacts. Nos malles sont pour eux un objet de convoitise continuelle ; à leurs yeux, elles renferment des trésors inépuisables, et réellement elles sont pour le pays un riche mobilier. Il serait imprudent de les ouvrir en leur présence , non que nous ayons à

craindre des vols à force ouverte, mais seulement des demandes dont le refus nous compromettrait ; nous violerions, diraient-ils, les lois de la communauté, en vertu desquelles ils ont droit d'appeler *leur* tout ce qui est à nous, nous permettant en retour d'appeler *notre* ce qui est à eux ; et vous savez qu'ils n'ont presque rien. Ce sont, de leur part, de fréquentes questions pour savoir si *leur* navire n'arrivera pas bientôt ; vous comprenez qu'ils en attendent de nouvelles largesses, qui toutefois ne seront jamais grandes. Nous en sommes au point de craindre plutôt que de désirer l'arrivée de ce bâtiment, dans la certitude qu'il nous apportera peu de chose, et que nous ne pourrions contenter leur incroyable cupidité. Quand je vins ici, l'année dernière, avec Mgr d'Enes, on s'aperçut bien vite après son départ d'un refroidissement subit, parce que l'attente générale n'avait pas été satisfaite. Le *Bucephale*, et dernièrement le *Rhin*, ont fait aussi des mécontents, quoique, dans l'intérêt de la Mission, ils se soient montrés plus généreux et plus complaisants que ne le fut jamais aucun navire. Au reste, ce caractère d'avidité est partout le même en Océanie.

« Les prétentions de ces hommes impérieux ne se bornent pas à l'usage de tout ce que nous avons, elles s'étendent jusqu'à nos personnes. Il faut que nos frères soient leurs domestiques, et nous-mêmes nous avons besoin d'adresse et d'énergie, pour ne pas nous abaisser en leur faveur à des fonctions indignes de notre ministère. Ne croyez pas, au reste, qu'on nous sache gré de notre complaisance et de nos sacrifices : on nous exploite comme on fait en France les bêtes de somme ou les mines. Cela est froissant pour nos idées, mais c'est dans l'ordre naturel des leurs. Oui, soyez sûr que nous ne sommes pas, aux yeux des chefs et même d'une grande partie du peuple, ce que sont des nègres esclaves aux yeux de leurs maîtres ; nous

sommes à peine pour eux ce qu'est un bœuf pour un métayer, et chaque jour nous en acquérons de nouvelles preuves. Je ne dis ceci qu'à vous, mon Père, non pour m'en plaindre, ni pour refroidir les entrailles de votre charité envers nos pauvres sauvages. Je sais d'avance que plus ils sont aveugles, plus ils exciteront votre pitié, aussi bien que la nôtre. Mais je vous le dis parce que vous l'avez exigé et qu'il vous importe de le savoir, dans l'intérêt de vos enfants et pour le succès de leur Mission.

« J'ajoute que les services et les dons ne sont pour eux que des titres à de nouvelles exigences, et que le plus léger refus fait oublier soudain toute espèce d'obligation, provoque les menaces et les plus durs reproches. Le P. Chevron s'est vu sur le point d'être chassé, avec le P. Grange, de la misérable case qu'ils habitaient, pour avoir prié un chef d'agréer ses excuses de ce que le F. Attale ne pouvait aller lui faire la barbe chez lui. Plus d'une fois il a fallu à ce confrère toute la prudence et toute la force d'un Apôtre pour empêcher ce même chef de gouverner la Mission à son gré. Et cependant, c'est l'un de nos zélés et fervents néophytes, assistant chaque jour à la messe et à la prière, souvent agenouillé au tribunal de la pénitence. Si un tel néophyte, que j'appelle zélé et fervent, vous fait pitié, c'est que, je le répète, vous le jugez d'après vos idées d'Europe; mais, placé au point de vue de Tonga, vous béniriez avec nous la divine Providence du changement que la grâce a dû opérer dans cet homme, puisque, au lieu de faire assommer sur le champ celui qui ose lui faire de légères observations, il se contente d'entrer contre lui dans des accès de colère.

« Puisque j'en suis aux effets de la grâce, ajoutons,

pour vous distraire un peu de ce sombre tableau, que ce caractère égoïste et féroce de nos insulaires, quelque général qu'il soit, commence cependant à offrir des exceptions parmi nos néophytes. Plusieurs prennent déjà un soin plus vigilant de leur famille, travaillent davantage, ont pour nous des égards, nous aident à vivre selon leurs moyens, et surtout forment par leur conduite un contraste bien frappant avec la vie qu'ils menaient dans le paganisme. Vous apprécierez d'autant plus ce progrès qu'ils sont obligés de lutter contre l'opinion, et que le surcroit de travail qu'ils s'imposent n'allège pas leur position primitive, l'hospitalité s'opposant comme un mur d'airain à toute espèce d'amélioration individuelle. Il y a bien des courages, même en France, qui faibliraient devant de tels obstacles. Toutefois ces bons néophytes s'affermissent, et leur nombre augmente peu à peu. Il en est dont la ferveur pourrait être comparée à celle d'une communauté religieuse, s'ils n'avaient sans cesse besoin d'être soutenus et encouragés. La Religion n'a pas encore jeté en eux d'assez profondes racines pour qu'un changement de localité, un voyage avec des parents payens, un séjour prolongé parmi les hérétiques, et bien d'autres causes semblables ne puissent ébranler leur foi et affaiblir leur piété.

« Pour en revenir à mon sujet, lorsque j'arrivai dans ces régions, je trouvai nos confrères exténués sous ce régime de communauté, et Mgr d'Enos, plus qu'aucun autre, en a ressenti les inconvénients, au point de s'être trouvé dans la nécessité, m'a-t-il avoué confidentiellement, de prier le roi de Wallis de lui permettre du moins de manger avec ses porcs. Pour obvier autant qu'il était en lui à cette désastreuse position, le Prélat nous a fait venir d'Amérique quelques vivres; mais comme ils étaient depuis bientôt dix-huit mois à bord, et qu'ils avaient subi



des avaries, il a fallu se hâter d'en voir la fin. Lors même qu'ils eussent été frais, comment en aurions-nous conservé la moindre part avec des faméliques qui se pressaient autour de nous pour avoir à manger; et les affamés ici, ne perdez pas cela de vue, c'est tout le monde, depuis le plus grand des rois jusqu'au dernier du peuple.

« Il nous reste la culture de la terre : mais outre qu'il nous faudrait des bras et des instruments que nous n'avons point, les missionnaires ne peuvent s'appliquer à ces travaux sans déchoir encore dans l'opinion publique. D'ailleurs, nous ne pourrions pas en même temps cultiver la terre et nous dévouer à la Mission. Quant à nos deux frères, l'un est usé par de longues souffrances; les malades qu'il faut traiter ou visiter, ceux qui viennent ou qu'on apporte de tous les coins de l'île, absorbent à peu près tout son temps. L'autre, le frère Reynaud, a bien entrepris une plantation, mais c'est un rude travail que celui de défricher la terre, avec la faim, sous le soleil des tropiques. Il a néanmoins obtenu quelques ignames qui nous ont fait grand plaisir. Par malheur; il y a perdu ce qui lui restait de forces et de santé. Et puis, encore une fois, sous l'empire de la loi commune, ne faut-il pas que tout le monde ait part aux fruits de sa peine? En France, on dirait : « Voilà un frère qui s'éteint pour entretenir des hommes que nous devrions nourrir nous-mêmes, puisqu'ils nous rendent des services inappréciables; au moins, soulageons-le en l'aidant. » Ici ce n'est plus cela, on dit : « Voilà un frère qui travaille beaucoup pour cultiver nos ignames; tant mieux, nous en mangerons. »

« Qu'un tel langage vous paraisse étrange, je le conçois; vous êtes habitué aux sentiments généreux. Mais parmi ces peuples sauvages, les qualités du cœur sont à

peu près inconnues ; pour eux les émotions morales ne sont, le plus souvent, qu'une affaire d'usage ou de convention. Ainsi, pour en citer un exemple entre mille : dans les funérailles (je parle des païens) il y a un lieu fixé pour pleurer ; on s'y rend comme à un festin. Ce sont alors des cris, des vociférations, des hurlements à ébranler les astres ; on se frappe, on se déchire le corps, on s'ampute les doigts ; et soudain, le temps précis des larmes étant écoulé, on passe à des transports, à des danses, à des repas où l'on réunit tous les vivres d'un quartier, et où accourent tous les affamés du pays. La fête se prolonge ou se réitère suivant la dignité du mort. J'oubliais de vous dire que celui-ci, quelques jours avant son décès, est placé hors de sa case, sur la natte destinée à l'ensevelir, et qu'il voit faire sous ses yeux tous les apprêts de ses obsèques, je veux dire les préparatifs des réjouissances qui suivront immédiatement sa sépulture.

« Je vous en ai peut-être assez dit, mon très-révérend Père, pour vous donner un aperçu des peuples que nous évangelisons, et vous faire apprécier le vice d'une situation qui nous frappe dans nos vies, dans notre dignité et dans notre ministère. Si vous me demandez maintenant en quoi ce système pourrait être modifié, ou quel régime on pourrait lui substituer avec avantage, je vous soumettrai mes idées à ce sujet, après avoir pris l'avis de mes confrères, qui sont plus anciens que moi dans ces îles.

« Quoi qu'on fasse pour remédier aux défauts du principe de communauté, il sera toujours un gouffre où viendront s'engloutir les ressources de la mission, et il ne nous laissera jamais que la perspective d'une extrême misère ; car ce système, étant constitué comme il l'est, ne peut subvenir à nos besoins qu'après avoir préalable-

ment pourvu à ceux des peuples, ce qui sera toujours impossible. Il faut donc y renoncer, sauf à conserver avec les naturels les relations, non-seulement de ministère, mais encore de dévouement à leurs intérêts temporels. C'est, du reste, ce que nous faisons tous les jours; il n'y a rien à innover sous ce rapport.

« Il faut ensuite entrer dans la voie des échanges avec les indigènes pour nous procurer des comestibles. Vous allez peut-être croire que pour en venir là, des fonds énormes seraient nécessaires, d'après ce que je vous ai dit de la rareté des vivres; pas du tout. Sous l'empire de la communauté, il semblerait naturel que celui qui n'a rien donné ne reçût rien; ici on ne fait jamais ce raisonnement. Aussi, ceux qui en trouvent l'occasion, vendent-ils jusqu'à leur dernière igname, sachant d'avance qu'ils n'en seront pas moins admis à partager la récolte de leur voisin. Les navires qui viennent se ravitailler dans ces parages, trouvent ordinairement plus qu'ils ne veulent acheter, et les Européens qui vivent ici à leur frais, ont toujours plus à faire pour renvoyer les pourvoyeurs que pour les attirer. Le tout est d'avoir des objets d'échange, l'argent n'ayant pas cours dans nos îles. Ces échanges se font à des conditions assez modérées; mais, dussions-nous acheter une et même deux fois au-dessus du prix ordinaire, on pourrait encore nous nourrir sans dépasser les sommes allouées par l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

« Quant aux établissements à fonder, c'est à peu près la même chose. Les terres, du moins jusqu'à présent, ne se vendent pas; les naturels ne comprennent rien aux transactions où il s'agit d'immeubles. Mais les chefs, qui sympathisent avec nous, nous céderaient volontiers les terrains nécessaires, et, bien que le sol fût censé rester leur propriété, nous y ferions impunément élever nos

diverses constructions à nos frais ; car il serait contraire à toutes les lois du pays de jamais nous en disputer la possession. Les Européens ne suivent pas un autre système.

« Sans doute , les ministres protestants et leurs adeptes ne manqueront pas de crier à la nouveauté , lorsqu'ils nous verront opérer un tel changement dans nos conditions d'existence ; mais nous sommes si accoutumés à les entendre crier pour des motifs encore plus absurdes , qu'ils ne faut pas s'inquiéter de leurs clameurs. Quant à nos néophytes , il nous sera facile de lever tous les scrupules qui pourraient troubler leur conscience à cet égard , et de leur faire comprendre que la Religion n'a rien de commun avec la manière dont nous nous procurons des vivres , qu'on peut modifier l'une sans toucher à l'autre. D'un autre côté , ne craignez pas que ce nouveau régime nous assimile aux ministres protestants. Il y aura toujours entre eux et nous assez de différence aux yeux des naturels ; car , outre la distinction des doctrines , nous continuerons de nous dévouer au soin des malades , de rendre à tous les services qui dépendent de nous , de faire même les dons que pourra nous permettre notre pauvreté , ce que les ministres ne font jamais gratuitement.

« Vous voyez donc , mon très-révérénd Père , qu'il faut prendre un parti et opérer au plus tôt une réforme que vous jugerez , comme nous , absolument nécessaire. Elle est possible , grâce aux secours que l'OÈvre de la Propagation de la Foi daigne nous allouer ; elle est urgente , car outre que nos souffrances sont de nature à user rapidement les hommes , notre mission n'a , dans le système actuel , d'autre perspective , après une existence précaire , qu'un avenir de privations et de découragement.

l'Europe offriraient plus de ressources au zèle du Missionnaire. Il me semble que que le spectacle de notre dévouement, de nos sacrifices et de nos misères, ferait sur elles une toute autre impression, qu'il ne fait sur nos pauvres insulaires. Un obstacle de plus à signaler, est la conviction où sont les naturels, que nul peuple sous le soleil ne les égale en noblesse, en puissance, en talents. Les étrangers qui se présentent avec l'appareil de la force, comme font les commandants des bâtiments de guerre, excitent encore leur admiration; mais jamais dans leur opinion ils ne les élèvent jusqu'à eux. Les autres ne recueillent que leur mépris, et nous-mêmes ne sommes à leurs yeux que des misérables, venus dans leurs îles pour chercher une existence que nous refusait, sans doute, notre pays natal. Le ministère apostolique est trop au-dessus de leur conception, pour qu'ils puissent de longtemps en apprécier les motifs. Notre pauvreté volontaire est pour eux une chimère et un scandale; et les ministres protestants, entourés du prestige de l'opulence, ne manquent pas de les affermir dans ce sentiment. Ajoutez à tant d'entraves toutes les passions fomentées par l'idolâtrie; ajoutez beaucoup d'autres oppositions locales, que les bornes d'une lettre ne me permettent pas d'effleurer, et vous aurez une idée des travaux préliminaires qui sont notre partage, pour disposer ces peuples à entendre parler de religion.

« Il est temps, mon Père, de finir cette lettre que vous trouverez bien longue, quoiqu'elle ne dise pas tout. En la lisant avec quelque attention, vous y remarquerez sans doute des contradictions frappantes. Je les ai senties moi-même, et elles sont de deux sortes; les unes seulement apparentes, et les autres réelles. Je n'aurais pu faire disparaître les premières qu'à l'aide d'explications, qui auraient trop chargé mon texte. Les

autres doivent être attribuées aux anomalies de l'esprit humain , elles ont principalement rapport aux peintures que j'ai tracées du caractère de ces peuples. S'il se trouve des inconséquences dans le caractère des nations civilisées, dont les idées sont censées avoir plus de rectitude , à plus forte raison doit-on s'attendre à en rencontrer dans le génie inculte de nos sauvages.

« Notre consolation et notre espérance , dans l'isolement absolu où nous sommes , est que vous élevez pour nous vos mains vers le Seigneur. Priez et faites prier nos confrères , ainsi que les personnes pieuses. Que le bon Dieu soutienne notre courage et fasse de nous des hommes selon son cœur ! que Marie nous bénisse et nous couvre de sa protection ! nous sommes en voie d'acquiescer bien des mérites , si nous avons assez de vertu pour sanctifier nos peines ! Priez aussi pour nos pauvres et bien aimés sauvages ; plus ils sont aveugles , plus ils ont besoin qu'on dilate pour eux des entrailles de tendresse. Il y en a déjà beaucoup au ciel, qui se souviennent de nous et de leurs frères devant le trône de Dieu. Un plus grand nombre se félicite près de nous d'avoir enfin ouvert les yeux à la lumière , et nous avons la confiance que de grandes miséricordes sont réservées pour les autres, dans les trésors secrets de la divine Providence. Pussions-nous être dignes de leur en ouvrir la source, et de recevoir pour nous-mêmes la part , dont nous avons un si pressant besoin ! C'est en exprimant ces vœux que je vous supplie , mon très-révérend Père , de daigner nous bénir tous.

« CALINON , S. M. »

---

## MISSIONS DU CANADA.

---

*Lettre du R. P. Aubert, Missionnaire Oblat de Marie Immaculée, à son frère, Missionnaire de la même Société.*

St. Boniface, Rivière Rouge, le 26 août 1845

« MON BIEN CHER FRÈRE,

« Jeté par la Providence à huit cents lieues de Montréal, au milieu des tribus sauvages de l'Amérique du Nord, je vais vous faire connaître en peu de mots la nouvelle contrée que j'habite, et vous tracer une esquisse de mon dernier voyage.

« Le 25 juin, nous partîmes du petit village de Lachine, à trois lieues de Montréal. Notre embarcation était un canot d'écorce de bouleau. Nous devions, sur cette fragile nacelle, vivre pendant deux mois, et parcourir d'immenses pays, presque partout inhabités. Quatre Canadiens et deux Iroquois formaient notre équipage; les passagers étaient le Père Taché et moi. Nous

emportions avec nous des provisions de bouche pour ce long trajet , quelques pièces de toile et des couvertures de laine qui devaient nous servir de lit ; nos rameurs y avaient ajouté des fusils , des munitions de chasse et des lignes pour la pêche.

« Le voyage en canot est de tous les moyens de transport le plus commun et le moins pénible. Un canot d'écorce, long de vingt pieds , large de quatre , sur deux de profondeur , porte dix voyageurs et leur hâgagage ; il flotte sur les moindres ruisseaux , et traverse les lacs les plus étendus. Six rameurs font sans peine vingt lieues par jour , et l'on ne s'aperçoit du mouvement qu'ils lui impriment, qu'aux objets qui semblent fuir sur la rive. Puis, quand la navigation devient impossible , deux hommes chargent aisément l'esquif sur leurs épaules.

« Il y a bien aussi quelques désagrémens. Le soir venu , on ne trouve pour logement qu'une tente dressée à la hâte sur la rive , et pour lit que la terre. Il ne faut demander à ces contrées sauvages ni des hôtelleries comme en Europe , ni l'hospitalité des maisons religieuses. Je ne vous dirai rien des repas : le Missionnaire n'a pas à se plaindre de cet apprentissage de la vie des forêts , quand il doit passer la sienne avec des sauvages. Je n'ajouterai rien non plus sur les dangers de la navigation ; notre confiance était plus encore dans l'Etoile des mers que dans la force et l'habileté de nos rameurs.

« La vie du canot n'est pas entièrement monotone : on peut y lire et même y écrire à son aise. Les paysages les plus pittoresques se succèdent sous les regards ; le chant des rameurs anime la solitude. Nous mêmes, nous



chantions souvent quelques-uns des cantiques de France ; c'était un délassement , et une source de pieuses pensées que nous communiquions à nos matelots. Là ne se bornaient pas les exercices religieux de l'équipage ; outre la prière commune sous la tente improvisée de chaque soir , nous récitons ensemble sur la barque le chapelet, et nous faisons une pieuse lecture. Le dimanche , dans la solitude des forêts , était aussi pour nous le jour du Seigneur. Une tente mieux parée que de coutume devenait l'église du Dieu vivant ; on y élevait un autel sur des troncs d'arbres couchés près du rivage ; des fleurs sauvages l'ornaient de leurs couleurs, et répandaient tout autour leurs parfums. Là descendait la victime qui partout s'immole pour le salut du monde ; là s'accomplissait d'une manière touchante la parole du Prophète : *que du couchant à l'aurore on offre à Dieu une oblation pure et sans tache.*

« La solitude jette une même empreinte sur tous les pays que nous avons parcourus. Le bruit des rames , le sifflement des écureuils et le cri des oiseaux parviennent seuls à l'oreille. Des arbres , des rochers et des eaux , c'est là tout ce que l'œil aperçoit. A peine trouve-t-on çà et là des traces de l'homme , quelques postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson , et des huttes de sauvages , échelonnées à de grandes distances sur les bords des lacs et des rivières.

« Nous avons traversé d'abord le lac de *St.-Louis* et celui des *Deux Montagnes* , auprès duquel les Sulpiciens ont une Mission pour les Iroquois et les Algonquins. On remonte ensuite l'Ottawa et le Mattawan , un de ses affluents qui coule de l'ouest à l'est. Sur le cours abondant et limpide de l'Ottawa , la grande rivière , se trouvent Bytown avec une maison de notre ordre, et de

nombreux chantiers visités par nos Pères. Au delà, il est souvent nécessaire de transporter le canot d'une rivière à l'autre ; mais ces portages ont peu d'étendue ; on en compte , jusqu'à la Rivière Rouge , quatre-vingt qui comprennent à peine , tous ensemble, la distance de dix lieues.

« La rivière des Vases , que l'on prend sur le versant opposé au bassin du Mattawan , est d'abord si étroite qu'à peine la barque peut y passer. Elle va s'élargissant peu à peu jusqu'au lac Nipissing où elle a son embouchure. Ce lac , dont nous avons traversé une partie considérable , est très-dangereux , parce que les eaux y sont basses et que le moindre vent y soulève des vagues. Des croix plantées sur des tombeaux , dans une presqu'île que l'on touche en passant, avertissent du péril l'imprudent voyageur. Ce n'est pas là seulement que nous avons rencontré de ces monuments funèbres ; ils se montrent encore auprès de quelques rapides, où ils protègent les débris de plus d'un naufrage.

« Le lac Nipissing s'écoule par la rivière des Français dans le lac Huron , un des plus remarquables de l'Amérique par sa grandeur , la limpidité de ses eaux et la multitude de ses îles. La stérilité de ses rives , fait éprouver à l'œil un pénible contraste. Les arbres y croissent à peine et n'ont , pour nourrir leurs racines , qu'une terre maigre et sans profondeur ; c'est une végétation pauvre sur des côtes rocaillenses : on ne découvre nulle part , si ce n'est à l'embouchure des rivières , ces vallées ou ces prairies dont l'herbe épaisse et verdoyante annonce un sol fertile. Par compensation, tous ces lacs offrent une pêche abondante.

« Le saut St<sup>e</sup>.-Marie établit une communication entre le lac Huron et le lac Supérieur, le plus grand de l'univers,

puisqu'il égale plusieurs mers en étendue. Nous en avons côtoyé la partie septentrionale sur une longueur de 150 lieues, que l'on traverse en huit jours, quand le temps est calme.

« Après avoir remonté la Taministiquia, que plusieurs géographes regardent comme la plus haute source du St.-Laurent, on arrive ainsi sur un plateau de médiocre étendue, qui sépare le Canada du territoire de la Baie d'Hudson. A partir de ce point, les eaux coulent vers l'ouest et forment différents bassins, depuis la rivière de la Savane jusqu'au lac Winipeg, qui a près de cent lieues de longueur.

« C'est là que se décharge la Rivière Rouge, sur les bords de laquelle est bâti le village de St.-Boniface, résidence de Mgr Provenchère, Evêque de Juliopolis et Vicaire apostolique de la Baie d'Hudson. Là devait aussi se terminer notre longue et aventureuse navigation.

« L'accueil bienveillant du Prélat nous a fait oublier bientôt les fatigues de la traversée. La beauté du pays, l'heureux naturel de nos sauvages, tout a contribué à rendre heureuses les premières impressions qui nous sont venues de notre nouvelle patrie.

« Les Indiens, que nous devons évangéliser, commencent à se montrer à mesure qu'on avance vers le lac Supérieur; mais rarement encore en trouve-t-on de nombreuses familles. Ils ne viennent par bande qu'aux divers postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, où ils échangent les produits de leur chasse contre les objets qui servent à leur usage.

« En général, ils sont peu soucieux du lendemain: bien qu'ils ne connaissent point quel livre renferme la maxime qu'à chaque jour suffit sa peine, ils savent par-

faitement la mettre en pratique dans un sens matériel. Ils n'ont pas même l'idée de faire provision de vivres pour quelque temps ; aussi quand la chasse et la pêche viennent à manquer , se trouveraient-ils dans la plus grande détresse , s'ils étaient délicats sur le choix de leur nourriture. Leur maison est une cabane de forme conique, qu'ils couvrent avec l'écorce du bouleau. Ils ont pour vêtement une espèce de capote qui varie selon les lieux et les goûts. Leurs rapports avec les Blancs les portent à imiter leur manière de se vêtir. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que dans leur costume, les hommes et les femmes surtout , ont une attention particulière à ne jamais blesser les lois de la pudeur. Les sauvages qui appartiennent au vaste district de Mgr de Juliopolis , paraissent plus intelligents que ceux du Canada et sont , je suppose , plus susceptibles d'être instruits et civilisés.

« Notre arrivée a fait ici une grande impression ; on nous regarde comme des personnages extraordinaires. Les *Sauteux*, tribu qui habite aux environs du lac Winipeg , savent déjà que des *robos noires* viennent d'au delà du Grand Lac ( c'est ainsi qu'ils appellent l'Océan ), leur enseigner la prière du grand Esprit. Ils désirent ardemment de nous voir , et plusieurs ont déjà fait plus de dix lieues pour se procurer cette visite. On vient de nous présenter un jeune homme de cette tribu, la tête ornée de belles plumes , et le visage tout enluminé de vermillon. Il n'a pas paru trop intimidé. Après nous avoir considérés avec attention , il s'est approché de nous, et montrant la croix de Missionnaire que nous portons sur la poitrine, il a demandé si c'était là le *Manitou* (Dieu) ; on lui a répondu que c'était son fils venu parmi les hommes pour les sauver. A mon tour

je me suis informé s'il était de la *prière* (la Religion catholique), et sur sa réponse négative, je lui ai dit que s'il ne s'en mettait point, il ne verrait pas un jour le Grand Esprit; il a répondu alors qu'il voulait y *réver*.

« J'ai l'intime conviction qu'un nombre suffisant d'ouvriers apostoliques dissiperait bientôt ici les ténèbres de l'infidélité. Mais les quelques Missionnaires qui partagent les travaux de Mgr de Juliopolis, ne peuvent se montrer à un poste sans se voir aussitôt forcés de le quitter pour d'autres, où leur présence est réclamée. Il n'est pas de prêtre ici qui ne fasse au moins cinq cents lieues par an. On est souvent obligé de revenir au point du départ, et comme on ne peut parcourir ces contrées que dans la belle saison, la plus grande partie du temps destiné à visiter les infidèles est prise par les voyages. Vous voyez combien il est nécessaire qu'on vienne à notre secours sous tous les rapports.

« Veuillez, mon très-cher frère, remercier Dieu de ce que sa sollicitude a éloigné de nous tout accident, pendant cette longue course. Demandez lui pour nous la grâce de répondre à notre sainte vocation, et de remplir dignement le beau ministère qu'il nous a confié.

« Croyez moi, etc.

« PIERRE AUBERT,  
P. Missionnaire, O. M. J. »

*Lettre du P. Laverlochère , Missionnaire Oblat de  
Marie Immaculée , au R. P. Bellon , de la même  
Société.*

Longueil, 22 septembre 1843.

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Vous savez déjà que , l'année dernière , je fus chargé de porter la parole du salut aux sauvages de l'Ottawa. Cette année , c'est encore sur moi qu'a pesé ce redoutable et précieux ministère. J'ai eu pour compagnon le Père Garin , qui , bien que peu familier avec la langue indienne , a beaucoup contribué à alléger le poids de mes fatigues.

« Le 6 mai , après avoir eu le bonheur d'offrir , tous les deux , l'auguste sacrifice , et nous être mis sous la protection de Marie Immaculée, nous partîmes de Montréal pour aller équiper un canot , au lac des deux Montagnes. Nous avions avec nous sept hommes pour le conduire , quatre Iroquois , deux Algonquins et un Canadien. Cette diversité d'origine faisait de notre léger esquif une petite Babel ; on ne s'y entendait pas. Le soir , quand nous avons pris notre modeste repas , et le matin avant de nous mettre en route , nous nous divisions en trois bandes pour louer , chacun dans notre langue , le *Dieu des nations*.

« En remontant l'Ottawa , nous apprîmes que plusieurs jeunes canadiens s'étaient noyés dans cette rivière, qu'ils traversaient sur des radeaux. Grand nombre de chasseurs, à qui nous racontâmes cet accident, en conçurent une impression salutaire , et plusieurs demandèrent à se confesser. Le cours de l'Ottawa était si rapide que nos sept rameurs eurent une peine incroyable à atteindre le fort des *Petites allumettes* , où nous arrivâmes le 23 mai. C'était le premier poste que je devais évangéliser.

« Je ne sais quel noir pressentiment s'emparait de moi, à l'approche de cette station, qui pourtant m'était bien chère. Le bruit avait couru que la mort y avait exercé ses ravages, l'hiver dernier ; j'en eus bientôt la triste preuve sous les yeux. A peine débarqué , je vis venir à moi une quinzaine de femmes , tenant au bras des enfants encore en bas âge : « Nos maris sont partis , me dirent-elles toutes ensemble ! — Où sont-ils donc allés , mes enfants , leur demandai-je ? — Là haut , je pense, me répondit l'une d'elles , jetant vers le ciel un regard plein de larmes ; puis , elle ajouta : Oh ! si tu savais , mon Père , combien j'étais triste cet hiver dans le bois , lorsqu'il a été visité par la mort , mon mari ! « Je ne verrai donc plus la robe noire ! plaise à Dieu que je la revoie , pour qu'elle me purifie de mes péchés ! » C'était ainsi qu'il disait, mon mari. » Plusieurs autres me répétèrent la même plainte, avec un accent qui me déchirait le cœur. L'année dernière , en quittant ces chers Indiens nous laissons bien quelques malades , mais nous n'aurions jamais pensé que la mort en dût frapper un aussi grand nombre. Trente-un , dans la force de l'âge , ont succombé pendant l'hiver ; la plupart avaient embrassé la Société de Tempérance et vivaient fort chrétiennement.

« J'avais déjà tellement pris en affection ce troupeau désolé, que je ne le quittai qu'à regret. Tandis que nos rameurs chargeaient le canot, et que tous mes chers enfants étaient là, tristes et silencieux, une femme s'approche de moi d'un air mystérieux et me dit : « *Reiuce minin keko nossa, je veux te donner quelque chose, mon père.* » En même temps elle me présente une petite cassette de sucre d'érable, en ajoutant : « Quand le sucre a coulé de l'arbre, j'ai pensé à toi, et j'ai dit : « Voilà ce que je donnerai à notre père, la robe noire, lorsqu'il viendra nous instruire de la sainte prière du Grand Esprit. » J'aurais fait une peine extrême à cette bonne femme, en refusant son modeste présent ; car c'est de tout son cœur que le sauvage donne.

« A trente lieues du poste, nous rencontrâmes une huitaine de familles qui venaient à la Mission. Je fus donc obligé, pour dédommager ces braves gens, de m'arrêter deux jours au milieu de leurs tentes. Je les confessai tous, et après leur avoir dit la sainte Messe, où quelques-uns communiaient, nous nous remîmes en route.

« Quinze lieues plus loin, au passage d'un rapide appelé l'*Eveillè*, nous attendait une terrible épreuve. Arrivés au pied de cette chute, qui peut avoir trois milles de longueur, nous déposâmes à terre la moitié de notre charge pour remonter plus aisément, et je restai là pendant que le P. Garin franchissait le premier ce mauvais pas. Nos hommes, après l'avoir transporté à l'autre extrémité du rapide, devaient venir me prendre à mon tour, et avec moi le reste de nos effets. Trois heures s'étaient déjà écoulées, et je commençais à être inquiet pour nos rameurs, quand tout à coup je les vis



venir à travers les bois , mouillés jusqu'aux os et pâles comme la mort. Ils me racontèrent en tremblant encore l'accident qui leur était arrivé. Ils redescendaient vers moi , et le canot , entraîné par le courant et poussé par un vent impétueux, voguait avec la rapidité de l'éclair, quand il heurta contre un tronc d'arbre qui le brisa en deux. Tous les hommes tombèrent dans l'eau , et ce ne fut qu'à grand' peine qu'ils gagnèrent le rivage. Deux se seraient infailliblement noyés , si les autres, très-habiles nageurs , ne leur eussent porté secours. Sans prendre un instant de repos, ils retournèrent au fort des *Allumettes* , pour y acheter une nouvelle barque , qui fût propre à continuer le périlleux voyage.

« Pour moi , j'éprouvais une peine extrême, en songeant à l'anxiété dans laquelle se trouvait le P. Garin. Demeuré seul en haut du rapide , à une lieue au-dessus de nous, sur la rive opposée , sans feu , sans vivres, sans savoir ce que nous étions devenus, et nous croyant tous noyés , il dut passer une nuit affreuse. Il avait près de lui tous les bagages , et moi toutes les provisions. Ce fut le lendemain soir seulement , qu'il trouva par hasard un morceau de pain , que notre cuisinier avait jugé à propos de mettre dans un sac avec nos chaussures. Oh ! qu'une séparation de ce genre fait bien sentir ce que vaut un frère et un ami ! Le canot qui me transporta au-delà du fleuve, n'avait pas encore atteint le rivage, que déjà nous étions dans les bras l'un de l'autre.

« Voilà le seul accident remarquable que j'aie à vous signaler , mon révérend Père , bien que plus d'une fois encore notre frêle barque ait failli périr et quelques-uns de nos hommes se noyer. Pour les deux Missionnaires , ils n'ont couru aucun danger imminent : Marie Im-

maculée , leur auguste mère , veillait sans cesse sur leurs jours.

« De là nous poursuivîmes notre route vers Temiskaming , où nous arrivâmes heureusement le 11 juin. Nous y étions attendus avec impatience. J'eus la consolation d'apprendre que sur six cent vingt-cinq personnes agrégées, l'année dernière , à la Société de Tempérance, une seule avait manqué à son engagement. Vingt-cinq autres se sont empressées, sur notre invitation, d'en faire partie. Cette tendance des sauvages vers la sobriété, vous paraîtra d'autant plus admirable, que, depuis l'arrivée des blancs parmi eux , l'ivrognerie a été leur passion dominante , la source de leurs malheurs.

« Il existe entre Temiskaming et le Grand Lac , une famille dont chaque membre , le père et ses neuf fils , s'était rendu fameux par des excès de tout genre. C'était la terreur de la contrée. Tous les ans il en venait quelques-uns au poste durant la Mission ; mais jamais ils n'avaient songé à se faire instruire. Deux jours avant notre départ de Temiskaming, j'appris que le père était campé à peu de distance. Je vais le trouver , et pensant au divin Pasteur , qui recherchait avec tant d'ardeur et de tendresse la brebis égarée, je l'aborde , je l'embrasse, je lui parle de la bonté de Dieu et de sa justice , je lui montre l'image du Sauveur mort sur la croix pour notre amour. Il parut tout étonné de ma démarche, et je crus remarquer, sur cette vieille et hideuse figure, quelque chose de moins repoussant, depuis que je lui parlais de la miséricorde infinie de Dieu pour les coupables repentants. Je le revis le même soir ; et le lendemain il vint encore me trouver , me demanda si je partais déjà , si je ne reviendrais pas l'année prochaine. Toutes ces questions , il me les adressait avec un accent qui attestait le

trionphe de la grâce , et me faisait bien augurer de son retour à la vertu.

« Nous quittâmes Temiskaming après seize<sup>o</sup> jours de Miss:on. Plus de deux cents sauvages s'étaient confessés ; un grand nombre avait participé à la divine Eucharistie , quelques-uns pour la première fois ; quinze personnes ont reçu le bienfait de la régénération , et parmi elles trois adultes , un homme et deux femmes , dont l'une nous édifia d'autant plus par sa ferveur, que sa conversion s'était fait plus longtemps attendre. Tant qu'a duré la cérémonie de son baptême , elle n'a cessé de verser des larmes , qui montraient la vivacité de sa foi et de son repentir. Je la vis ensuite ; elle pleurait encore , mais c'était de joie. « Que j'étais malheureuse ,  
 « mon Père , me dit-elle , avant que le Grand Esprit  
 « m'eût prise en pitié. Depuis le jour où la *Robe noire*  
 « me prévint qu'à moins d'un changement de vie , je  
 « ne pourrais être comptée au nombre des chrétiens ,  
 « je n'ai pas eu un moment de repos. Souvent , pendant  
 « que je dormais , il me semblait que j'étais précipitée  
 « dans le gouffre (l'enfer). Alors je m'éveillais tout ef-  
 « frayée , et je promettais au Grand Esprit de faire tout  
 « ce que m'avait conseillé la *Robe noire* : mais toujours  
 « j'étais vaincue par le *Matchi-manitou* (démon). La vue  
 « des *saintes graines de la prière* (le chapelet), et surtout  
 « la sainte figure de Marie (la médaille) que mes enfants  
 « portaient à leur cou , faisaient sur moi une vive im-  
 « pression. Depuis l'année dernière , j'habite avec mon  
 « fils ; tous les jours nous comptons ensemble les *sain-*  
 « *tes graines de la prière* , cela me faisait du bien , et je  
 « sentais de plus en plus augmenter en moi le désir du  
 « baptême. Que l'année parut longue ! « Plût à Dieu  
 « qu'elle vint vite la *Robe noire* , me disais-je , elle m'ob-

« tiendrait peut-être miséricorde. » C'était la pensée de tous mes jours pendant ce triste hiver. Voici une lettre de mon fils, il l'a écrite pour toi, avant de partir pour *Kithi-Kami* (la baie d'Hudson). »

« J'ouvris aussitôt cette lettre et je lus ce qui suit : A toi mes saluts et mes pensées, mon Père la *Robe noire*. J'emporte un grand regret de Temiskaming, car tu vas y venir, et je ne te verrai pas, je ne pourrai pas aller t'ouvrir mon âme pour que tu la purifies. Que je suis malheureux ! pense à moi, prends pitié de ma mère, elle a un si grand désir d'être baptisée, qu'elle vit déjà comme si elle était chrétienne. »

« Lorsque j'eus parcouru cette lettre, je demandai à ma néophyte pourquoi elle ne me l'avait pas montrée plus tôt. « Je vais te le dire, reprit-elle. Quand mon fils t'écrivait, il était désolé en songeant qu'il ne verrait point la *Robe noire*, et moi je me disais : Je suis bien plus malheureuse, il est baptisé mon fils ! Je ne pensais pas à autre chose. Mais le bonheur rend la mémoire. Si tu rencontres mon fils à Abbitibbi, annonce-lui bien que sa mère était chrétienne, quand elle t'a remis sa lettre. »

« De Temiskaming à Abbitibbi le trajet se fit en neuf jours. Nous trouvâmes peu de sauvages à ce poste ; la plupart des chasseurs étaient partis pour Moose, et les femmes étaient allées tendre des filets à une certaine distance, pour avoir de quoi se nourrir durant la Mission :

« La chrétienté d'Abbitibbi est encore peu nombreuse, mais il serait difficile d'en trouver une plus fervente. A toutes les heures de la nuit, j'entendais ces pieux néophytes prier, chanter ou réciter ensemble le chapelet.

« La privation de chapelle a été jusqu'à présent un

obstacle à l'instruction des Abbitibbites. Obligés de leur faire le catéchisme en plein air, l'inconstance du climat nous forçait, presque à chaque fois, de nous retirer dans nos cabanes aussitôt l'exercice commencé ; mais grâce à la générosité de l'honorable sir Georges Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, on a déjà préparé le bois pour construire une église de trente pieds sur vingt-cinq, qui pourra, je l'espère, au printemps prochain, offrir un abri à la plus grande partie de la population.

« Cent cinquante personnes ont constamment assisté aux exercices de la Mission ; leur manière de se confesser est assez curieuse pour que je vous en dise un mot. En faisant la revue de leur conscience, ils gravent des caractères symboliques sur un morceau d'écorce ; un homme la tête en bas, par exemple, leur rappelle qu'ils se sont enivrés.

« Nous avons baptisé dix-neuf enfants, et six adultes. Parmi ces derniers, un surtout mérite d'être cité ; c'est un jeune chasseur d'un caractère violent et sanguinaire. Il n'y a pas encore deux ans qu'il tua sa nièce d'un coup de fusil. Depuis le jour du meurtre, ce malheureux n'a goûté de repos ni jour ni nuit, selon son propre aveu : « Il me semble toujours voir ma nièce devant mes yeux, me disait-il, me reprochant de l'avoir tuée, avant qu'elle eût reçu le baptême. » Il était l'année dernière brillant de jeunesse et de santé ; maintenant une maladie intérieure le consume. Je n'ai jamais vu pénitent plus contrit de son crime, et j'ai cru trouver un motif d'indulgence à son égard dans son état débile et la vivacité de son repentir.

« Nos adieux d'Abbitibbi eurent quelque chose de si touchant que des agents protestants de la Compagnie.

venus récemment de Moose en furent frappés. Figurez-vous, mon révérend Père, plus de trois cents sauvages, la plupart infidèles, agenouillés au bord du lac, et le Missionnaire debout dans son canot, levant au ciel ses mains habituées à bénir et ses yeux pleins de larmes, priant le Père des miséricordes de daigner jeter un œil de compassion sur cette portion de son héritage. « Non, « me disait un protestant, témoin de ce spectacle, « non, je n'avais encore rien vu de si attendrissant. » « -- Ce n'était pourtant pas mon éloquence, lui répondis-je, qui captivait cette foule d'Indiens, puisque, « comme vous le savez, je puis à peine les comprendre ; « c'était la divine influence de la Religion que je me « suis efforcé de leur faire connaître ; c'était la présence « de celui qui a dit : Qui vous écoute, m'écoute ! »

« Dans chacun des postes où nous avons donné les exercices de la Mission, nous avons reçu des délégués de la Compagnie l'accueil le plus bienveillant. Le commandant d'Abbitibbi, quoique protestant, a eu pour nous autant d'égards que le plus fervent catholique. Un trait vous prouvera son admirable franchise, en même temps qu'il vous fera connaître à quel point nos frères égarés se méprennent sur les vrais motifs qui dirigent le Clergé. Il me demanda, un jour, quel profit nous retirions d'un voyage qui devait nous être si pénible. Je lui répondis que cette peine était pour nous un vrai bonheur, que nous l'avions sollicitée avec instance, et que nous croirions déshonorer la Religion catholique et nous-mêmes, si nous réclamions autre chose que la nourriture et le vêtement. Il ne put en revenir, et, dans son étonnement, s'adressant à quelques jeunes gens indociles, il leur dit en ma présence : « Vous êtes des « misérables de ne pas écouter la Robe noire, qui ne  
TOX. XVIII. 108.

« vient ici que pour vous faire du bien ; nous autres ,  
 « si nous nous exilons dans vos déserts , c'est pour ga-  
 « gner de l'argent, mais lui, il n'en retire pas un sou. »

« D'Abbitibbi au Grand Lac , nous voyageâmes en compagnie de plusieurs sauvages , qui conduisaient des canots chargés de marchandises. Ce fut une occasion pour nous, d'exercer notre ministère le long de la route. Après avoir ramé toute la journée , ces bons Indiens ne trouvaient point de meilleur délassément que de venir, le soir , se confesser et entendre la parole de Dieu.

« Un soir , tandis que nous étions occupés à dresser notre tente , arrivèrent près de nous plusieurs néophytes qui avaient suivi les exercices de la Mission à Temiskaming. Je leur demandai où ils allaient. « Nous venons te voir, me répondirent-ils. Enfants des forêts, nous nous sommes dit : « Il passera bientôt , notre bon père la *Robe noire*. Allons au devant de lui pour camper près de sa tente. » Ces braves gens avaient déjà fait cinq journées de marche ; ils nous accompagnèrent encore pendant deux jours , puis , forcés de rentrer enfin dans leurs familles , ils nous demandèrent un peu d'eau bénite , et s'en retournèrent contents.

« Arrivés au Grand Lac , nous fîmes agréablement surpris de voir les chefs des trois petites tribus qui fréquentent ce poste, c'est-à-dire , le chef du lieu, celui de Kanikwanakag, et celui de Michikanabikong réunis dans un même camp : je savais qu'autrefois l'esprit de jalousie les tenait séparés. Otichkwagami , chef de Michikanabikong , vint au devant de moi , suivi des deux autres, et d'une soixantaine de personnes ; il tenait à sa main la lettre que Mgr l'Évêque de Montréal lui avait fait parvenir l'hiver dernier , et me la présentant, il me dit :

• Tu es salué par nous, mon Père. L'été dernier, lors-  
 • que notre ancien Père (M. Moreau) passa au Grand  
 • Lac, il était malade, et ne put ni nous confesser  
 • ni nous instruire, ce qui nous affligea beaucoup; car  
 • nous étions ici plusieurs qui voulions nous purifier de  
 • nos péchés. Grande a donc été notre joie, lorsque  
 • l'hiver dernier nous avons reçu une lettre du Gardien  
 • de la prière; il nous disait: « Vous serez visités par  
 • les *Robes noires* au printemps prochain. C'est ce que  
 • moi, Gardien de la prière à Montréal, fais savoir à Oti-  
 • chkwagami, chef de Michikanabikong, pour qu'il en  
 • avertisse tous ses jeunes gens. » Voilà ce que m'a  
 • écrit le Gardien de la prière: aussi j'ai eu soin de  
 • l'annoncer à tous ceux de ma tribu. De plus, comme  
 • depuis longtemps le chef du Grand Lac et moi nous  
 • ne campions plus ensemble, j'étais affligé de nos dis-  
 • sentions; pour y mettre un terme, j'allai le trou-  
 • ver, je lui fis connaître ce que voulait de nous le Gar-  
 • dien de la prière, et nous cimentâmes de nouveau la  
 • paix. Désormais nos tentes seront unies aussi bien  
 • que nos cœurs. Nous espérons que notre exemple  
 • sera suivi par tous les guerriers des deux tribus. Que  
 • vous en semble, ajouta-t-il, en s'adressant à l'assem-  
 • blée? » Chacun répondit par un signe approbatif, et  
 l'orateur s'assit au milieu des siens.

• Ce bon néophyte avait construit lui-même, à Mi-  
 • chikanabikong, une grande cabane d'écorce, destinée  
 à servir de chapelle. Elle pouvait contenir près de cent  
 soixante personnes. C'est là que j'ai fait ma dernière  
 Mission, qui a duré neuf jours. Plus de deux cents  
 sauvages y ont pris part, et m'ont fait oublier, par la  
 vivacité de leur foi, toutes les fatigues du ministère  
 apostolique.



« Je les quittai le 5 août , et après avoir descendu pendant neuf jours la rivière Gatineau , sur une pirogue que m'offrit le chef Otichkwagami , j'arrivai à Bytown , le 14 à onze heures du soir.

« Je m'arrête ici , mon révérend Père. Les détails que je viens de vous soumettre , suffiront , je pense , pour constater le développement que prend chaque jour le catholicisme dans ces régions reculées , et pour vous donner une idée des progrès , autrement plus considérables , qu'y fera l'Évangile , lorsque des Missionnaires pourront se fixer au milieu des tribus. Cette Église qui n'est encore qu'à son berceau , pourrait sous peu être citée comme une chrétienté modèle , si elle avait plus de secours religieux. Il n'est pas téméraire de le penser , quand on voit plusieurs Indiens se maintenir toute l'année dans la grâce de Dieu , bien qu'ils ne jouissent de la présence du prêtre que durant quelques jours.

« Ah ! si jamais le nombre des ouvriers apostoliques permettait de proportionner les secours aux besoins , toutes ces tribus qui peuplent le nord de l'Amérique , et qui , pour la plupart , demandent des *Robes noires* , seraient bientôt membres de la grande famille catholique. Que de fois j'ai jeté des regards d'une sainte envie sur ces pauvres sauvages de la Baie d'Hudson , qui nous appellent à grands cris , et qu'à notre défaut les ministres de l'erreur vont peut-être envahir ; car on dit que les frères Moraves s'étendent chaque jour davantage dans ces contrées !

« Veuillez prier pour moi , mon révérend Père , et me croire votre affectionné confrère ,

« LAVERLOCHÈRE , O. M. J.

*Lettre du R. P. Hanipaux, Missionnaire apostolique  
de la Société de Jésus, à son Frère.*

Ste-Croix, grande Ile Manitouline, 14 septembre 1845.

« MON BIEN CHER FRÈRE ,

« Je suis enfin au milieu de mes sauvages , à la grande Ile Manitouline , dans le nord du Haut-Canada. Mon voyage de Montréal ici s'est fait presque constamment sur l'eau et en bateau à vapeur , ce qui a beaucoup facilité et accéléré ma course ; j'ai fait près de quatre cents lieues en moins de huit jours. Je ne vous dirai rien de cette longue traversée. On croirait être toujours sur mer , tant sont vastes les lacs qui se rencontrent si souvent dans ces régions du Nouveau-Monde.

« Arrivés au lieu ordinaire du débarquement , nous étions encore à trente milles de notre Mission. Un petit canot d'écorce , monté par des Indiens catholiques , nous eut bientôt transportés au delà de la baie qui nous séparait de notre cher troupeau. Après avoir attaché la pirogue au rivage , nous nous enfonçâmes dans le bois par un sentier peu battu. Nous ne pûmes pas toujours le suivre , car nous rencontrâmes devant nous l'incendie ; il fallut faire un détour pour éviter les

flammes. Il y avait, me dit-on, quatre ou cinq mois que ce feu avait pris; la foudre ou un accident quelconque l'avait allumé. Depuis ce temps il va brûlant la forêt, attiré par le bois, ou poussé par le vent; maintenant il n'est plus qu'à une demi-lieue ou trois quarts de lieue de notre station. Formez-vous une idée de ces forêts: elles sont vieilles comme Adam; ce n'est qu'avec peine qu'on peut s'y frayer une voie la hache à la main; à hauteur d'homme, ce sont des arbres de toute espèce, tombés de vétusté et qui pourrissent depuis des siècles. Aussi la flamme a-t-elle beau jeu dans cet immense bûcher.

« Nous allions donc avec nos sauvages, sautant en quelque sorte comme des écureuils de branche en branche, et enfin nous arrivâmes au déclin du jour à la Mission. J'ai trouvé là mieux que je n'attendais; des maisons en bois, même assez grandes, des cabanes à peu près semblables à celles des charbonniers de vos forêts, forment une espèce de village comme les pauvres hameaux de France. Nous avons été devancés, il y a sept ans, par un Missionnaire canadien, qui a fondé cette chrétienté en y construisant une petite église en bois, et en ralliant autour de la croix les tentes dispersées des Indiens convertis.

« Nous voilà donc installés dans la maison du Missionnaire. Les sauvages se rassemblent, ils nous félicitent, ils sont tout contents de revoir le P. Choué, mon compagnon d'apostolat, qui les évangélisait depuis un an, et avec lui un nouveau Père qui vient pour demeurer avec eux. Pour nous, nous bénissons Dieu, nous le remercions de notre heureuse arrivée. Moi sur tout, je me trouve au comble de la joie d'être pour la première fois avec ces néophytes qui vont être désormais mes enfants bien aimés.

« Et comment sont-ils ces sauvages ? sont-ils habillés d'abord ? Oui , à peu près comme des villageois. Le gouvernement anglais leur donne à tous , chaque année , une couverture de lit en laine , de l'indienne pour faire une espèce de chemise , et un morceau de drap avec lequel les hommes se font des pantalons et les femmes des habits décents. Plusieurs achètent d'autres étoffes ; il en est même qui sont assez bien vêtus.

« Comment vivent-ils ? La pomme de terre et le blé de Turquie sont la nourriture commune. Ils ont souvent du poisson , qu'ils pêchent dans le grand lac ; quelques oiseaux , c'est tout ce que la chasse leur fournit , car il y a peu d'animaux dans les bois. On trouve ici en grand nombre des vaches , des moutons , des chevaux , des cochons , des poules , des chats , des chiens surtout. De tout cela , l'Indien vit comme il peut , chacun va partout , pour son compte et à son gré , chercher sa vie. Les chevaux ne servent guère aux sauvages que le dimanche , pour lutter ensemble de vitesse. On ne traite pas les vaches , parce qu'elles sont trop au loin dans les bois. Et nous , comment vivons-nous ? comme les sauvages à peu près ; mieux cependant , parce que nous avons amené de la ville , avec l'argent de la Propagation de la Foi , du lard , de la farine et du sel ; nous partageons ces provisions en bons pères avec nos enfants des forêts , et nous nous trouvons nourris comme des rois.

« Le premier dimanche qui suivit celui de notre arrivée , mon confrère invita les sauvages à se réunir après Vêpres. Ils se rassemblèrent donc , les hommes seulement , chez un de leurs chefs. La cabane était assez grande , mais il n'y avait point de chaises ; nos Indiens étaient étendus sur le plancher comme des moissonneurs sous un arbre ; on nous trouva cependant à cha-

cun un siège , et nous voilà à causer avec eux. Mon confrère jette au milieu de l'assemblée un gros paquet de tabac à fumer ; une hilarité générale accueille son présent. On n'y porte pas la main , mais chacun en tire un peu à soi avec son bâton , comme on retire des pommes de terre du feu. Un sauvage demande au P. Choné son couteau pour couper le tabac qui était en rouleau assez dur ; il s'en sert , l'essuie sur la semelle de son soulier , et le rend au Père sans se déranger , en passant le bras pardessus sa tête.

« Comme je venais pour demeurer avec les Indiens, il fallait qu'ils m'imposassent un nom sauvage. La cérémonie fut fixée au jeudi suivant. Pour ce jour solennel , mon confrère leur ayant donné à peu près le lard d'un cochon tout entier et de la farine, on prépara un festin public. Le moment venu, la peuplade se rassemble à l'intérieur ou autour de la plus vaste cabane. Nous arrivons vers deux heures du soir. Cette fois, nous trouvons des tables dressées, en aussi grand nombre que la maison pouvait en contenir. De plus , il y avait, le long du mur , une estrade d'honneur, où nous devions prendre place , mon confrère et moi , avec les dix-huit chefs de la tribu. On avait servi du lard , des oiseaux , des pommes de terre , du maïs et du thé dans de grandes carafes. Des bancs servaient de sièges aux vieillards ; les autres étaient debout , ou assis par terre , ou à genoux ; partout , même sous les tables ; on parlait peu , mais l'appétit ne perdait rien au silence , et nous mangions en sauvages.

« Le repas fini , on enlève les tables. Alors un orateur s'avance et harangue assez longtemps l'assemblée sur le bonheur que goûte la peuplade depuis qu'elle a connu la prière , c'est-à-dire la Religion. « Voilà nos Pères ,

ajoute-t-il, voilà ceux qui sont accourus de si loin pour nous apporter ce bienfait. Une nouvelle *Robe noire* vient encore s'établir par ni nous, pour nous servir de guide dans la connaissance et l'amour du vrai Dieu ; elle s'appellera... Après un instant de suspension solennelle, il prononce enfin mon nouveau nom *Nossaouaquat*, qui veut dire, *fourche qui enlève les cœurs de la terre en haut* ; puis il entonne et chante, avec toute l'assemblée, l'hymne national que les vieillards accompagnent en prononçant en cadence *hon hon hon*. A mon tour, je témoignai aux sauvages mes sentiments de joie, mes désirs et mes espérances pour l'avenir ; puis on se sépara, chacun emportant au bout de son bâton une portion du lard qui était de reste.

« Nous comptons à peu près sept cents néophytes dans cette peuplade. Notre chapelle est de construction bien chétive ; mais nous projetons d'en bâtir une plus convenable l'année prochaine ; nous avons apporté des ornements qui en font, telle qu'elle est, un petit paradis à l'intérieur. Je suis au comble de la joie, bien qu'il faille me mettre maintenant à l'étude de la langue indienne, comme j'ai fait, étant jeune, pour apprendre le latin. Priez donc et faites prier pour moi, afin que je parle bien vite le sauvage.

« Je suis tout à vous dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie.

« HANIPAUX, S. J. »

## NOUVELLES DIVERSES.

*Lettre de M. Charrier, Missionnaire apostolique,  
à M. Bissardon, Supérieur des Missionnaires de Lyon.*

Tong-King, 20 juillet 1845.

« MONSIEUR,

« Depuis que j'ai quitté la France, que de fois, en esprit, ne me suis-je pas reporté près de vous ! Sans doute que plusieurs fois aussi vous vous êtes demandé : Où est-il ce Tonkinois ? L'Océan l'a peut-être enseveli dans son sein. Détrompez-vous, la mer ne m'a fait aucun mal. Ses flots agités m'ont, il est vrai, procuré le spectacle d'une tempête ; mais ce n'était que pour imprimer plus de vitesse au navire, et accélérer notre course vers un rivage lointain et désiré.

« Enfin, après cinq mois de navigation, j'ai revu Macao. Le 10 décembre dernier, un Chinois que sa large panse rendrait digne de figurer parmi ses dieux, a bien voulu me conduire jusqu'à *Laphù*, village situé sur les frontières de la Chine et du Tong-King. Là, il m'a fallu chercher une barque de pêcheurs, pour atteindre sans bruit la préfecture de *Jèn-quang*, premier endroit où le débarquement soit possible. En deux jours et deux nuits, je suis arrivé à la première Mission des Pères Dominicains, et grâce à leur concours empressé, j'ai pu

continuer mon voyage sans trop de danger et de fatigue. Depuis ce moment, de fleuve en fleuve, et de village en village, j'ai traversé deux provinces, et suis débarqué au Tong-King occidental, tout près de la résidence de Mgr Retord, notre Vicaire apostolique.

« Comment vous dire la réception qu'on m'a faite ! Il était nuit quand j'arrivai en barque au village. Mgr Retord, M. Titaud avec cinq ou six prêtres qui venaient d'être ordonnés, tous nos catéchistes et nos élèves, suivis de la multitude des chrétiens armés de flambeaux, se pressaient pour voir et saluer le pauvre *revenant*. Il y avait des chants, des cris et des larmes ; on entonnait des psaumes, on tirait des boîtes, on jouait des instruments ; aux voix et à la musique se joignaient les tambours et les chaudrons ; c'était un vacarme épouvantable. Jamais on n'eût osé en faire autant avant ma délivrance. Depuis cette époque, je parcours la Mission sans avoir de district fixe ; j'administre partout où je me trouve, et certes, l'ouvrage ne manque pas.

« Dans les premiers jours, la curiosité de nos chrétiens était trop vive pour songer à autre chose qu'à la satisfaire ; deux semaines furent employées à raconter des histoires et à recevoir des visites, après quoi je repris mes fonctions apostoliques.

« Ce n'est plus aujourd'hui, comme par le passé un ministère occulte que nous exerçons. Partout, sur nos pas, la foule est immense ; l'élan ne serait pas plus général en temps de paix ; et, ce qui constate une situation nouvelle, ce mouvement vers le christianisme se produit au grand jour ; sous les yeux des païens, au su des magistrats, qui, pour la plupart, sont instruits de mon retour. Du reste, nos chrétiens n'en font pas un



mystère. Les mandarins, de leur côté, voyant *Thieu-tri* garder le silence sur la Religion, et amnistier quelques vieux prêtres, sous prétexte qu'il a pitié de leur âge, sont persuadés, ou du moins feignent de l'être, que les anciens édits sont aux yeux du roi une lettre morte, et que s'il ne les désavoue pas, c'est uniquement par respect pour la mémoire de son père.

« A l'ombre de cette tolérance, nous circulons et administrons assez en liberté. Pour mon compte, je suis régulièrement au confessionnal depuis midi jusqu'à minuit, et souvent jusqu'à trois heures du matin; c'est le moment où commence la prière commune, suivie de la messe et de la prédication. Alors on dort un peu, plus ou moins, selon les occupations de la matinée, qui est en partie consacrée à recevoir les visites et à vider les différends. Il a fallu annoncer que je ne confesserais pas avant midi; sans cela, depuis janvier, je ne serais pas sorti du tribunal de la pénitence.

« Vous le voyez, depuis la mort de *Minh-Menh*, l'état religieux du Tong-King n'est plus le même; nos chrétiens sont dans la joie, les païens demandent en foule à se convertir; mais les catéchistes ne sont pas assez nombreux pour répondre à leurs bonnes dispositions. Que n'avons-nous ici deux ou trois cents frères de la doctrine chrétienne!

« Je finis, Monsieur le Supérieur, en vous présentant mes respects et amitiés, et en me recommandant à vos prières.

« Votre tout dévoué,  
PIERRE CHARRIER, *Miss. Apost.* »

*Noms des RR. PP. Capucins partis en mai 1846.*

1° Pour les Missions d'Europe :

*Constantinople.* — Le P. Dominique de Hona , de la province de Savoie ; le P. Séraphin de Florence , province de Toscane ; le P. Augustin de Visso , province d'Ombrie.

*Philippopoli.* — Le P. Maurice de Castellazzo , province de Montferrat ; le P. Séraphin de Casteltermini , province de Palerme.

2° Pour les Missions d'Asie :

*Syrie.* — Le P. Fidèle de St-Georges , province de Savoie ; le P. Alexandre de Cassine , province de Montferrat.

*Mésopotamie.* — Le P. Augustin de Sorso , province de Sassari ; le P. Joseph de Fiesi , province de Sassari ; le P. Benoît d'Iglésias , province de Cagliari.

3° Pour les Missions d'Amérique :

*Brésil.* — Le P. Fabien de Scandiano , province Lombarde ; le P. Sébastien de Ploaghe , province de Sassari ; le P. Dominique de Casale , province de Toscane ; le P. Bernardin de Lagonegro , province de Basilicata ; le P. Raphaël de Foggia , province Romaine ; le P. Vincent Marie d'Ascoli , province de la Marche.

4° Pour les Missions d'Afrique :

*Pays des Gallas.* — Mgr François Guillaume Massaja , premier Vicaire apostolique de cette nouvelle Mission , et Evêque de Cassia , de la province de Turin ; le P. Juste d'Urbino , province de la Marche ; le P. César de Castel-franco , province Lombarde ; le frère Pascal de Duno , province de Turin.

**TABLEAU DES NOUVEAUX**  
 Censés à la société des Missions-

<b>NOMS</b> des nouveaux <b>VICARIATS APOSTOLIQUES.</b>	<b>NOM</b> de la <b>MISSION.</b> dont ils faisaient partie avant leur érection.	<b>EPOQUE</b> de leur <b>ERECTION.</b>
Le Leao-tong	Pékin	1840
La Malaisie	Siam et Malaca	1841
Le Yun-nan	Sut-Chuen	1841
La Cochinchine occident.	La Cochinchine	1844
Le Kouy-tcheou	Sut-Chuen	1846
Le Japon	La Corée	1846
- Le Tonquin méridional	Le Tonquin occ.	1846

Le Vicariat apostolique du Leao-tong a pour limites, au sud la grande muraille et la Corée, à l'ouest le méridien de Pékin, à l'est la Corée et la mer du Japon, au nord les possessions russes.

Celui de la Malaisie comprend toute la presqu'île Malaise jusqu'à Martaban (la ville de Moulmien exceptée), Pinang, Singapore, Nicobar, Andaman, Joncelan;

Celui du Yun-nan toute la province du Yun-nan.

**VICARIATS APOSTOLIQUES**

Étrangères depuis 1840 jusqu'en 1846.

**NOMS ET TITRES**  
de leurs  
**VICAIRES APOSTOLIQUES.**

**Mgr Em.-Jean-François Verrolles, Evêq. de Colombie.**

**Mgr Jean-Bt<sup>e</sup> Boucho, Evêque d'Atalie, sacré en 1845.**

**Mgr Joseph Ponsot, Evêque de Philomélie.**

**Mgr Dominique Le Febvre, Evêque d'Isauropolis.**

**Mgr Eugène-Jean-Claude Desfleches, Evêque de Sinite.**

**Mgr Th.-Augustin Forcade, Evêque nommé de Samos.**

**Mgr Jean-Denis Gauthier, Evêque d'Emaüs.**

**Celui de la Cochinchine occidentale toute la Basse-Cochinchine ;**

**Celui du Kouy-tcheou toute la province du Kouy-tcheou ;**

**Celui du Japon comprend tout le Japon, les Iles Lieou-tcheou, Bonines, et autres Iles adjacentes ;**

**Celui du Tonquin méridional, les provinces de Nghê-an, d'Ha-tinh, et le Bô-chinh.**

Notre Œuvre continue à recueillir les bénédictions de l'Épiscopat : Mgr l'Archevêque de Toulouse , Mgr l'Évêque d'Orviète , Mgr l'Évêque de Malte et Mgr l'Évêque de Gap , viennent de la recommander au clergé et aux fidèles de leurs diocèses.

---

Deux Prêtres et un frère de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie se sont embarqués au Havre , le 12 mai , pour les Missions de la Guinée ; ce sont : M. Jérôme Gravière , du diocèse de Clermont , nommé Préfet apostolique en remplacement de M. Tisserand , M. Le Berre , du diocèse de Vannes , et le frère JeanBaptiste Thiersé , de Strasbourg.

M. l'abbé Dubuis , ancien vicaire de Fontaine (Lyon) , était au nombre des Missionnaires qui ont suivi Mgr Odin au Texas.

Le P. Louis Ambrosi , de Verone , est parti de Naples , le 17 janvier dernier pour les Missions de la Chine.

Le 2 juillet , le P. Sorin , Supérieur de l'établissement de Notre-Dame du Lac (Etats-Unis) , s'est embarqué , avec un prêtre , deux séminaristes , trois frères et un postulant , qui tous sont membres de la Communauté de St<sup>e</sup>-Croix.

---

# MISSIONS D'AMÉRIQUE.

---

## MISSION DES MONTAGNES ROCHEUSES.

---

*Lettre du R. P. de Smet , Missionnaire apostolique de la  
Compagnie de Jésus ,<sup>s</sup> à un Père de la même Société.*

« TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« Je reprends le récit de mes courses interminables au point où je l'ai laissé dans ma dernière lettre (1). Nous étions alors à Saint-Paul de Wallamet , entourés des soins de Mgr le Vicaire apostolique de l'Orégon , qui nous avait accueillis avec une charité sans bornes. Ma première sollicitude fut de prendre des informations sur le lieu le plus propre à fonder une Mission centrale.

---

(1) Voir le Numéro 103 , page 475.

Dans ce but je fis plusieurs courses dans un rayon assez étendu, mais elles n'amenèrent aucun résultat : les meilleures localités étaient déjà exploitées, ou présentaient des obstacles nombreux. Que fit alors Mgr Blanchet ? Il me pria, avec un désintéressement vraiment admirable, d'examiner les terres soumises à sa juridiction, et d'en détacher la portion que je jugerais convenable pour l'œuvre projetée. Je commençai cette étude, et nous avions à peine parcouru deux milles, lorsque nous arrivâmes dans une vallée qui déroula à nos regards toutes les beautés de la nature, et montra réuni à la fois ce qu'elle peut offrir d'utile, d'agréable et de pittoresque.

« Qu'on se représente, au midi, une vaste plaine d'où l'on voit s'élever jusqu'aux nues les cimes blanchâtres des trois plus hautes montagnes de l'Oregon, les monts Mood, Ste-Hélène et Olympe : au levant, un horizon lointain dont les nuances indécises se fondent avec l'azur du ciel : à l'occident, les eaux brillantes et limpides de deux jolis lacs où, pendant que nous les contemplions du haut de la colline, nageaient et folâtraient le castor, la loutre et le rat musqué. Un de ces lacs est au pied d'un amphithéâtre qui s'élève en pente douce jusqu'au plateau sur lequel nous nous trouvions, et où je décidai que la Mission-mère serait placée. La belle rivière de Wallamet décrivait sous nos yeux une longue courbe ; elle est bordée par une superbe forêt qui, sans s'épuiser, fournira du bois de différentes espèces aux besoins de l'établissement. Entre cette forêt et la colline se trouvent, séparées par des bouquets touffus, de riantes prairies d'un terroir favorable à toutes sortes de produits, et assez étendues pour suffire à l'entretien d'une grande ferme. Joignez à ces avantages celui d'avoir à mi-côte une quantité de fontaines dont on

pourra tirer plus tard un bon parti ; l'une d'elles n'est qu'à cent pas de la maison. Ma résolution une fois arrêtée , on ne tarda pas à mettre la main à l'œuvre , et déjà les bâtiments sont très avancés.

« L'hiver s'approchant rapidement, je ne pus, quoique affaibli par une maladie dont je relevais à peine , résister au désir de visiter tous mes chers sauvages des montagnes qui, de leur côté , à ce que j'avais appris du P. Mengarini, attendaient mon retour avec la plus vive impatience. Le 3 octobre, je quittai la Mission de St-Paul et notre nouvelle fondation , appelée St-François Xavier , après avoir témoigné ma reconnaissance à Mgr Blanchet. Le 5 , j'arrivai à Vancouver précisément à temps pour prendre place , avec l'agrément du gouverneur , dans une berge montée par huit hommes et partant pour Wallawalla. Nous campions , le lendemain , auprès du Cap Horn , rocher qui se dresse en forme de pain de sucre au-dessus de la rivière. C'est un des points où le cours de ces eaux turbulentes et profondes est le plus solennel. Leur masse énorme s'est ouvert un passage entre deux hautes montagnes, et se précipite avec impétuosité sur des récifs et des débris de roches volcaniques , pendant un cours d'environ quatre milles. Ce passage si dangereux est connu sous le nom de *Grandes Cascades*. Voici l'histoire de leur formation , telle que les Indiens qui habitent ces parages me l'ont racontée. Nos vieillards , me disaient-ils , se rappellent encore l'époque où les eaux coulaient ici paisiblement, sous un immense rocher qui s'élevait, barra le lit du fleuve , et ensevelit les grandes forêts de cèdres et de sapins dont on remarque les restes au-dessus de l'abîme. On y observe , en effet , avec étonnement des centaines de gros troncs d'arbres , debout ,



hauts d'une vingtaine de pieds , et dont on ne peut expliquer l'existence sans recourir au récit des sauvages.

« De là jusqu'aux *Dalles* , c'est-à-dire pendant environ quarante milles , on ne rencontre pas le moindre obstacle à la navigation. Nous passâmes près de plusieurs îles basaltiques , où les Indiens déposent leurs morts , dans des huttes faites de planches de cèdres , et couvertes de nattes pour les soustraire à la voracité des loups. Quelques îlots étaient remplis de ces sortes de cercueils. Depuis les grandes *Dalles* jusqu'aux sources de la Colombie , le fleuve ne présente qu'une suite de courants , de chutes , de cascades et de dalles. Il faut des hommes de beaucoup d'expérience pour y diriger les embarcations , et malgré toute l'adresse et la prudence des bateliers , il n'est peut-être pas un fleuve au monde qui soit le théâtre de tant de désastres. Pendant l'automne , la plupart des sauvages se rendent sur ses deux rives , et viennent disputer aux corbeaux , ou partager avec eux , les saumons morts et mourants qui flottent par milliers sur la surface des eaux. Dans le voisinage des camps l'air en est infecté ; on aperçoit ces poissons en état de putréfaction , suspendus aux branches des arbres ou sur des échafaudages élevés exprès , et c'est à cette nourriture malsaine et détestable que le pauvre Indien doit avoir recours durant son long carême d'hiver.

« On ne saurait se former une idée du dénuement extrême de ces malheureuses petites tribus , éparses le long du fleuve. Qu'on se figure de misérables huttes en paille , en joncs , en écorce , en branches de pins , ou en lambeaux de peaux ; autour de ces loges sont entassés des arêtes de poissons , des ossements d'animaux , des immondices de tout genre. Dans l'intérieur, ce sont

des bottes de racines jetées dans un coin , des peaux suspendues à des perches , des poissons qui boucanent au-dessus du foyer. Pour toute batterie de cuisine, pour unique ustensile de ménage, l'Indien n'a qu'une chaudière d'osier enduite de gomme , et, pour faire bouillir l'eau , des pierres rougies au feu ; dans cette chaudière s'agite un liquide dont il est impossible de deviner la composition. Si du mobilier on passe au personnel, on ne voit que des visages crasseux, des cheveux en désordre , des mains faisant presque à la fois les fonctions de peignes , de mouchoirs , de couteaux , de cuillers et de fourchettes. J'ometts une foule d'autres détails dont la seule pensée fait bondir le cœur. Voilà une esquisse des misères corporelles de ces tribus, faible image d'un autre genre de misères infiniment plus déplorables.

« En effet , que n'aurais-je pas à dire si je parlais du pitoyable état de leurs âmes ! L'idolâtrie de la majeure partie va jusqu'à rendre les honneurs divins aux plus vils animaux, elle ne recule même pas toujours devant les sacrifices humains. Dans le courant de l'été dernier et presque en face de la maison des ministres protestants , un enfant fut dévoué aux mânes d'un de ses compagnons mort la veille. La victime , garottée si cruellement que les cordes lui entraient dans la chair , fut exposée sur un rocher où elle n'aurait pas tardé à rendre le dernier soupir , si un homme compatissant , M. Parkins , n'était parvenu avec peine à la racheter.

« Ajoutez à ce sombre tableau , un dévergondage de mœurs qui ne suit d'autre loi que le caprice ou la passion du moment , un amour effréné pour le jeu qui enlève jusqu'aux heures destinées au repos le plus nécessaire , une paresse qui ne cède qu'à l'empire de la faim , une pente continuelle à la dissimulation , à la gourmandise,

à tout ce qui est bas, et vous aurez une idée des principaux vices où eroupissent encore ces pauvres peuples sur les rives de la Colombie. Heureusement au fond de l'abîme dans lequel ils sont plongés, ils sentent un besoin indéfinissable d'invoquer une puissance supérieure à l'homme, et sont attentifs à tout ce qui peut leur révéler quelque moyen de la fléchir.

« Le 29, je fus reçu à Wallawalla par M. Kenly, commandant du fort, avec cette politesse et cette cordialité qui distinguent les membres de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. J'employai quelques jours à faire les préparatifs nécessaires au reste de mon voyage; puis dévancant de quelques jours le P. Margarini, qui se proposait d'accompagner nos bêtes de charge, je partis avec un Iroquois et un Canadien pour guides. Le 6, après avoir traversé la grande montagne des Kalispels, élevée de cinq mille pieds au-dessus de la plaine, je rencontrai le P. Høken, qui venait au devant de moi accompagné de quelques sauvages.

« Il a ouvert, depuis deux mois, une Mission parmi les Kalispels, sous les auspices et le patronage de saint Ignace. Je fus reçu dans le camp au son des cloches, et salué par des décharges de mousqueterie. Il serait impossible de vous dire l'émotion de mon cœur à la vue de la première députation de mes chers Indiens, de mes enfants en Jésus-Christ, et de vous peindre la joie si franche qui paraissait les animer en saluant mon retour. Les détails que me donna le jeune Missionnaire sur leurs dispositions actuelles sont trop intéressants pour les omettre; je les raconte afin de prouver ce que peut la grâce sur un peuple, quand la vérité est l'unique objet de ses desirs. Celui-ci n'avait reçu de moi que deux courtes visites en 1841 et 1842;

tout ce que je lui avais recommandé alors avait été strictement observé. « Ce qui me frappa d'abord , en arrivant au milieu de ces Indiens , me dit le P. Hocken , et ce que je ne puis me lasser d'admirer de plus en plus , c'est la charité vraiment fraternelle et la profonde union qui semble ne faire de toute cette peuplade qu'une même famille. » L'amour , le respect et l'obéissance qu'ils ont voués à leurs chefs , ne connaissent pas de bornes , et l'accord qui règne entre ces chefs , offre le spectacle de la plus parfaite union : « Jamais , disent-ils , nos lèvres ne demandent et nos cœurs ne désirent qu'une même chose. » Ce sont , dans toute la force du terme , les pères de la tribu , comme un bon Supérieur l'est de sa communauté. Leur commandement n'a rien d'impérieux , mais ils ne parlent jamais en vain ; à peine leur voix s'est fait entendre qu'on s'empresse d'exécuter jusqu'à leurs moindres vœux. Un Indien éprouve-t-il quelques difficultés , est-il visité par l'épreuve , veut-il entreprendre un voyage , toujours , même dans les circonstances les plus ordinaires , il consulte son chef et se détermine d'après ses conseils. S'agit-il de mariages , il s'adresse encore aux chefs qui les permettent , les retardent ou les désapprouvent , selon qu'ils le jugent prudent , et chacun se soumet à cette décision.

« En sa qualité de père , le chef pourvoit à la nourriture de ses enfants , c'est-à-dire de la peuplade entière. Tout chevreuil tué à la chasse est porté à sa loge ; là il est divisé en autant de portions qu'il y a de familles. Par une sage économie l'avenir est aussi prévu , et une côte de chaque animal est mise en réserve pour ceux qui doivent , au printemps , cultiver la terre. La distribution se fait avec une admirable impartialité : le vieillard et l'infirme , la veuve et orphelin ont leur part

assurée , aussi bien que le chasseur. N'est-ce pas, sous plus d'un rapport , le retour de ces temps heureux où, comme nous l'apprennent les Actes des Apôtres, tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ? Ne retrouve-t-on pas , au fond de nos solitudes , cette simplicité et cette union qui embellirent les premiers siècles du Christianisme ?

« A l'arrivée du Missionnaire , un des chefs lui expliqua ingénument la manière de vivre des Indiens entre eux , et conclut ainsi : « Nous sommes pauvres « d'esprit , mais à défaut d'intelligence , nous avons de « la docilité. Aujourd'hui que nous avons le bonheur « de posséder une *Robe-noire* , nous écouterons , nous « suivrons sa parole ; tous les changements qu'il lui « plaira d'ordonner seront exécutés sans délai. » Il n'est pas nécessaire d'ajouter que la *Robe-noire* remercia Dieu des pratiques et des coutumes établies dans ce petit coin du monde , où chacun vit content dans sa médiocrité , et qu'elle confirma les lois qui produisaient cette heureuse harmonie. Le cœur est touché lorsqu'on entend ce peuple parler des ténèbres dans lesquelles il a été plongé si longtemps , lorsqu'on le voit se réjouir à la lumière de l'Évangile , rivaliser d'ardeur dans l'exercice des vertus chrétiennes qui ravissent son esprit et enchainent ses affections. Pour lui, toute sa gloire consiste dans sa fidélité au service du Seigneur , toute son ambition est de s'instruire de ses devoirs. C'est la pensée de Dieu qui dirige le jeune homme dans le choix d'une épouse , la femme dans celui d'un mari. Pendant leurs moments de loisir, tous ces bons néophytes entourent et assiègent en quelque sorte le Missionnaire , auquel ils enlèveraient encore les heures de la nuit , si ses forces répondaient à son zèle et au leur. Ici les plaintes , les

médisances, les murmures sont inconnus; l'orgueil et le respect humain sont absolument étrangers. Que de fois ne remarquons-nous pas des vieillards, des chefs mêmes, assis à côté d'un enfant de dix à douze ans, prêtant pendant deux heures l'attention d'un écolier docile à ces précoces instituteurs, qui leur apprennent les prières et leur expliquent les figures de l'échelle catholique (1) avec la gravité qui convient à un maître!

« Dans leurs adversités, quand la pêche ou la chasse a trompé leur attente, lorsqu'ils sont condamnés à un jeûne rigoureux, nul signe d'impatience ne leur échappe; calmes et tranquilles comme aux jours d'abondance, ils attribuent leurs malheurs à leurs péchés. Dans leurs succès, ils reconnaissent et bénissent la main miséricordieuse de Dieu. La *Robe-noire* ayant un jour loué un jeune chasseur de sa dextérité, celui-ci rougit et répondit en souriant: « Je ne suis point chasseur; je prie, et lorsque le Grand-Esprit envoie les chevreuils à la portée de mon fusil, je tire mon coup et ils meurent. »

« Au milieu de nos bons Kalispels il m'eût été facile d'oublier que la saison était déjà très avancée, et qu'il fallait se hâter pour se rendre avant l'hiver à Ste-Marie, chez les *Têtes-Plates*. Le 8 cependant, je fis mes préparatifs et je songeai au départ lorsque, vers le soir, se présenta une petite députation envoyée par la tribu des *Cœurs-d'Alène*. Ils avaient craint avec raison que je ne différasse d'aller chez eux, à cause de la conduite tenue par un de leurs chefs vis-à-vis de la *Robe-noire*. Voici le discours qu'ils m'adressèrent :

---

(1) Représentation des principaux traits de l'Ancien et du Nouveau Testament.

« Père Pierre,

« Nos chefs te parlent , nous te portons leurs paroles.  
 « Nous avons appris que tu avais traversé la grande eau  
 « (l'Océan) pour venir consoler tes enfants des monta-  
 « gnes ; nous te dirons qu'à cette nouvelle tous les In-  
 « diens se sont réjouis , et nous surtout, qui avons  
 « parlé si souvent du Père Pierre depuis qu'il nous avait  
 « quittés. Nous pensions que nous serions les premiers  
 « à te voir, et cette espérance mettait le comble à notre  
 « joie; mais nous avons appris que ton cœur n'était plus  
 « le même à notre égard, et cette pensée nous a rendus  
 « tristes. C'est vrai , Père , tu n'as pas sujet d'être con-  
 « tent , car plusieurs d'entre nous ont commis des fau-  
 « tes ; mais le Grand Esprit nous a punis comme nous  
 « le méritions, c'est ce qui nous fait croire qu'il ne veut  
 « pas nous rejeter. Nous avons perdu , cette année ,  
 « notre grand chef et quelques autres personnes : de ce  
 « nombre sont des enfants morts avant d'avoir pu être  
 « régénérés dans l'eau sainte. Cette dernière perte, qui  
 « nous a paru la plus douloureuse , nous a fait penser  
 « qu'en nous châtiant ainsi , le Grand-Esprit voulait  
 « nous apprendre combien c'est un grand mal d'oublier  
 « son baptême.... Maintenant que nous sommes tous  
 « réunis au village du Sacré Cœur de Jésus , nous  
 « redoublons d'efforts pour contenter la *Robe-noire* , ou  
 « plutôt pour contenter notre Père qui est au ciel. Nous  
 « nous préparons surtout à bien faire notre première  
 « communion. Tu le sais mieux que nous , Père , ce  
 « jour est le plus beau de la vie. Viens donc nous voir  
 « pour être témoin de notre bonheur. Oh ! si tu pouvais  
 « être au milieu de tes enfants ce jour-là ; il nous sem-  
 « ble que nous n'aurions plus rien à désirer sur la terre.

« Nous voulons te prouver que ce n'est pas seulement  
 « avec des paroles que nous t'aimons, mais avec une  
 « docilité filiale, car nous sommes décidés à faire dé-  
 « sormais tout ce que nos Pères nous diront. Voilà les  
 « derniers mots qui sortent de notre cœur. Maintenant,  
 « Père Pierre, nous ne te demandons plus qu'une  
 « chose : viens toi-même nous dire si c'est là ce que  
 « tu attends de notre amour. »

« Je cédaï d'autant plus volontiers à leurs sollicita-  
 tions, que la saison permettait encore de franchir la  
 haute montagne des *Cœurs d'Alène* et de se rendre par  
 cette route chez les *Têtes-Plates*.

« Le 9, je me séparai du P. Høeken et de son inté-  
 ressante petite colonie composée de trois cents person-  
 nes. Les trois députés des *Cœurs d'Alène* et deux Kalis-  
 pels m'escortèrent. Le lendemain, le soleil se leva ma-  
 jestueusement et tout nous présageait une magnifique  
 journée; mais ses apparences trompeuses disparurent  
 sous des nuages rougeâtres et de mauvais augure. Bien-  
 tôt la neige tomba à gros flocons. Nous traversâmes la  
 rivière Spokane au bas des *grands rapides*, et nous  
 poursuivîmes notre route jusqu'au coucher du soleil. La  
 pluie était abondante, mais les torrents demeuraient en-  
 core à sec dans la haute plaine que nous parcourions.  
 Nous fîmes halte auprès d'une petite fontaine. Je vous  
 tracerai à ce sujet une esquisse de notre manière de  
 camper.

« Dans les temps pluvieux, une tente est dressée  
 à la hâte; on coupe ensuite des branches de sapin,  
 s'il y en a, ou des broussailles, qu'on étend sur la terre  
 humide afin de ne pas dormir dans un borbier. Les  
 selles, les brides, les bagages sont aussitôt mis à l'a-  
 bri. On ramasse dans les environs autant de branches et



de troncs d'arbres qu'il est possible d'en porter ; puis on allume des copeaux résineux. A ces préparatifs succèdent ceux du souper , qui consiste dans un peu de farine , quelques racines de *gamache* et un morceau de graisse de buffle , appelée *dépoille* par les montagnards canadiens. Le tout fut mis ensemble dans la chaudière pour en composer un seul ragout. Une longue perche , car la flamme nous tenait à distance respectueuse , fut transformée en cuiller à pot , qu'il fallut tourner et retourner jusqu'à ce que le contenu de la marmite eût obtenu la densité requise. Nous trouvâmes le mets délicieux. Nous n'avions qu'une écuelle entre six convives. Mais la nécessité rend l'homme industriel. En un clin-d'œil mes Indiens furent prêts pour l'attaque de la chaudière. Deux d'entr'eux munis de morceaux d'écorces, deux autres avec des morceaux de cuir , le cinquième armé de l'écaille d'une tortue, plongeaient et replongeaient dans cette marmite avec l'adresse et la régularité d'un forgeron frappant sur son enclume. Elle fut bientôt à sec. Cependant la pluie continua toute la nuit. Je ne pouvais recevoir que deux personnes dans ma modeste tente ; les trois autres s'abritèrent derrière des écorces d'arbres ; elles entreinrent le feu , et dormirent à merveille , du moins elles l'affirmèrent et je les crus sur parole.

« La neige et la pluie ne cessèrent pas, le 11 , pendant toute la journée. Nous partimes cependant, dans l'espérance d'atteindre enfin la Mission. Mais le sentier était devenu si glissant sur les hauteurs qu'il nous restait à franchir, que nous fîmes à peine une vingtaine de milles. Le 12 , nous levâmes le camp de grand matin au milieu d'un monceau de neige. Nous arrivâmes au sommet d'une assez haute montagne à travers une

épaisse forêt, dans laquelle la neige qui tombait des arbres nous incommoda beaucoup ; nos chevaux glissaient et s'abattaient presque à chaque pas. Enfin, vers deux heures de l'après-midi, j'étais sur les bords de la rivière de St-Joseph, et, une heure plus tard, au village du Sacré Cœur de Jésus, avec le P. Point et un frère coadjuteur, entouré d'environ six cents *Cœurs-d'Alène*, qui s'empressaient pour me serrer la main et me souhaiter la bien venue.

« Je remercie la divine Providence de m'avoir conduit au milieu de ce peuple. Je l'ai retrouvé plein de ferveur et de zèle, se disposant avec la plus grande assiduité à faire dignement sa première communion le jour de Noël. Du matin au soir, et même pendant la nuit, on n'entendait dans tout le camp que la récitation des prières et le chant des cantiques. Chaque jour, ces Indiens accroissaient ma joie et ma consolation. Vous verrez avec plaisir, dans les lettres de mes confrères, les bénédictions que le Seigneur a daigné répandre sur leurs travaux, pendant le cours des deux dernières années.

« Le 19, après avoir pris les dispositions les plus urgentes, je partis de la Mission avec quatre Indiens, me dirigeant vers Ste-Marie par la chaîne de montagnes qui sépare les *Cœurs-d'Alène* des *Têtes-Plates*. Les pluies et la neige des jours précédents augmentèrent encore, et ce fut après avoir essuyé toute sorte de difficultés, causées par le mauvais temps, que, le 27, au sortir de la vallée de St-Ignace, nous nous trouvâmes presque au pied du point culminant. Pendant quelques journées nous serpentâmes tantôt à travers l'épaisseur des bois, tantôt sur les flancs des rochers, souvent en suivant les sinuosités de la rivière jusque dans son lit, si tortueux en

certaines endroits qu'en moins de huit heures nous fûmes forcés de le traverser quarante quatre fois. Les cèdres qui ombragent cette gorge sont prodigieux ; la plupart ont de trois à cinq brasses de large, et une élévation proportionnée ; ils sont en si grand nombre qu'on peut dire sans hyperbole qu'ils forment une nuit impénétrable aux rayons du soleil. Je doute que le Liban ait jamais rien produit de plus majestueux que leurs cimes, de plus mystérieux que leurs ténèbres. Le silence de ces lieux , interrompu seulement par le souffle de la brise, le passage de quelques bêtes fauves, et le murmure des innombrables torrents qui bondissent du sommet des rochers , a quelque chose qui semble tenir d'un monde tout-à-fait nouveau.

« Deux *Nez-Percés* qui descendaient des hauteurs que nous avions à franchir, nous firent une description si épouvantable de la route, qu'il nous fallut renoncer à toute tentative de ce côté. Les eaux se précipitaient des montagnes avec une abondance et une impétuosité telles que nous ne pensâmes qu'à rétrograder au plus vite. Nous voyions s'annoncer les commencements d'un nouveau déluge. Les petits ruisseaux de la veille étaient devenus de gros torrents, qui nous arrêtaient à chaque pas pour charger et décharger nos bêtes de somme. Après une infinité de misères, de culbutes et de plonges, nous regagnâmes enfin la rivière de St-Ignace qui, ayant crû de plus de dix pieds, et entraînant dans sa course vagabonde des masses de gros arbres, ne fut passée qu'avec des dangers extrêmes. Une fois je disparus sous l'eau et sous ma mule ; je ne lâchai cependant pas ma bête, qui me traina jusqu'à la rive opposée.

« Nous campâmes, pendant la nuit, près d'une

grande croix plantée par un chef indien. Il manquait encore à la rivière quelques pieds pour déborder, et chacun songea à dormir sans la moindre inquiétude; mais vers minuit un de mes hommes fut étonné de sentir ses deux jambes dans l'eau; il mit la tête en dehors de sa tente et donna le signal d'alarme. Il était plus que temps, nous étions au milieu d'un lac immense. La plaine était inondée dans toute sa longueur de plus de vingt lieues. A peine avais-je lié ensemble mes effets, que je me vis dans l'eau jusqu'aux genoux. Ici, comme dans mille autres circonstances, la paternelle providence de Dieu nous avait ménagé un secours; deux canots avaient été laissés dans l'endroit même où nous campions; par ce moyen nous nous réfugiâmes avec armes et bagages, tout trempés, sur une éminence à deux mille de distance. Nous députâmes un *Cœur-d'Alène* pour porter à la Mission la nouvelle de notre détresse; et deux jours après, cinq canots, dirigés par deux chefs, vinrent à notre aide, et nous reconduisirent au village du Sacré-Cœur de Jésus. Les sauvages se réjouirent des contrariétés auxquelles ils devaient mon retour, et m'accueillirent avec les mêmes démonstrations de joie que la première fois.

« Il n'y a pas longtemps encore, les *Cœurs-d'Alène* étaient renommés parmi leurs voisins pour leur habileté dans la médecine, qui est ici synonyme de magie (1). Ils ont été effectivement ensevelis dans les superstitions

---

(1) Médecine est le nom vulgaire donné par les blancs à l'idolâtrie du sauvage, vraisemblablement parce que celui-ci ne connaissait guère d'autre malheur que les maladies et les besoins du corps, se borne à demander à ses Manitous la guérison des uns et les moyens de subvenir aux autres. Parmi les pouvoirs magiques que ces Indiens prétendent avoir, il en est qui passent pour mauvais même à leurs yeux; ce sont ceux qui ont pour but de nuire aux hommes.

les plus absurdes , et leur aveuglement était si profond qu'ils adoraient les animaux les plus vils et les objets les plus grossiers. Aujourd'hui ils en plaisantent eux-mêmes ; mais ils ajoutent avec reconnaissance : « Dieu a eu pitié de nous ! Il nous a ouvert les yeux ; il est infiniment bon. » Un seul fait suffira pour vous donner une idée de leur ancien culte, et de la facilité qu'ont les Indiens à adopter des Manitous ou Dieux. Ils me dirent que le premier blanc qui parut sur leurs terres, portait une couverture de laine blanche avec une chemise d'indienne, tachetée de petits points de couleur assez semblables aux boutons de la petite vérole. Les *Cœurs-d'Alène* s'imaginant aussitôt que la chemise était le grand Manitou de la petite vérole, et la couverture le grand Maître de la neige, pensèrent que s'il leur était possible d'en devenir les possesseurs et de leur rendre un culte, leur nation serait à jamais exemptée de la funeste maladie, et que tous les hivers ils auraient la quantité nécessaire de frimas pour favoriser leur chasse. Ils présentèrent donc au blanc plusieurs de leurs meilleurs chevaux en échange de ses vêtements, et celui-ci n'eut rien de plus pressé que de leur céder sa chemise et la moitié de sa couverture. Elles ont été pendant quelques années les objets d'un culte singulier parmi les *Cœurs-d'Alène*. De loin comme de près, les Indiens venaient leur offrir l'hommage de leur adoration. Aux principales solennités, le grand Manitou de la petite vérole et le grand Maître de la neige étaient portés en procession sur un coteau élevé, consacré à la pratique de leurs rites superstitieux ; on les étendait respectueusement sur le gazon ; le calumet leur était présenté aussi bien qu'aux quatre éléments ; des cantiques étaient chantés en leur honneur, et la cérémonie se terminait par la grande danse de Médecine, qui consiste à faire

des contorsions étranges en poussant des cris ou plutôt des hurlements affreux.

« Le 4 décembre, je me séparais encore des *Cœurs-d'Alène* pour essayer de repasser chez les *Têtes-Plates*. Mais la nouvelle voie que j'avais prise se trouvant bientôt aussi impraticable que la première, j'abandonnai un dessein dont la Providence semblait me détourner par tant d'obstacles, et je me réfugiai chez les Kalispels. Ces Indiens mirent tout en œuvre pour m'assurer la meilleure loge du camp, et rendre mon séjour parmi eux aussi agréable que les circonstances et les lieux le permettaient. Ils avaient admirablement choisi leur quartier d'hiver, dans une position charmante, vis-à-vis d'une belle chute de la rivière Clark, barrée en cet endroit par un rocher immense dans lequel les eaux se sont miné deux étroits passages, et retombent en cascades écumantes. Une épaisse et vaste forêt les défend des vents du nord, et une multitude d'arbres abattus par le temps fournit de quoi alimenter tous les foyers. Ce camp est environné d'une longue suite de montagnes, couvertes de neige de la base au sommet, et dont les mille cimes réfléchissent sur tout ce paysage une splendeur vraiment glaciale lorsque le soleil les éclaire. A l'entrée de l'hiver, le gibier abandonne les hauteurs, et quand la neige a deux ou trois pieds d'épaisseur il arrive souvent que, dans une même journée, quarante chasseurs tuent jusqu'à trois cents chevreuils. Jugez combien sont nombreuses les bandes d'animaux qui, dans cette saison, remplissent les vallées, puisque trois cents personnes réunies au camp dont je vous parle, vivaient uniquement du produit de la chasse. Si elle vient à manquer par défaut de neige, un jeûne rigoureux est la conséquence de ce malheur; alors toutes les femmes fouillent la

terre gelée, pour en arracher quelques racines qui, malgré leur insipidité, nourrissent cependant assez la tribu pour l'empêcher de mourir de faim.

« Le quartier d'hiver une fois désigné, les Indiens s'occupèrent d'y ériger la maison de prière. Tandis que les hommes coupaient des sapins, les femmes portaient des nattes et des écorces pour la couvrir; en deux jours on mit la dernière main à cet humble-édifice, où des néophytes purs, simples et innocents, présentent chaque jour à Dieu l'hommage de leurs cœurs. Le Missionnaire y continua les instructions préparatoires au baptême. Quelle consolation ne dut pas éprouver le bon Pasteur, entouré de ces âmes ferventes et privilégiées ! Dans l'espérance de leur prochaine régénération, ces pauvres gens étaient venus des différentes vallées du pays des Kalispels se ranger sous sa houlette, dépourvus de toutes provisions et renonçant sans regret à la chasse des buffles, si pleine de charmes pour eux. Ils s'appliquèrent avec zèle à s'instruire de la nature du sacrement de baptême, des dispositions qu'il exige et des obligations qu'il impose. Le jour de Noël, dans lequel cent vingt-quatre adultes augmentèrent le nombre des vrais enfants de Dieu, ne sortira jamais de la mémoire de nos bons Indiens. Les détails de cette solennité vous initieront à nos fêtes.

« Quelques minutes avant minuit, un coup de pistolet donna le signal dont nous étions convenus. Il fut suivi d'une bruyante décharge de mousqueterie en l'honneur du Dieu enfant, et trois cents voix, s'élevant à la fois de la forêt, entonnèrent dans leur propre langue, et d'un commun accord, le beau cantique; *« Du Dieu naissant tout annonce la gloire. »* Des flots d'adorateurs se pressèrent immédiatement vers le modeste sanctuaire.

« Mais à quoi ressemble donc notre petite église de la forêt? Je vous l'ai déjà dit, des nattes, des écorces, des troncs d'arbres, voilà ses matériaux. Dès la veille ses lambris avaient été décorés de guirlandes et de couronnes de verdure. L'intérieur était tapissé de branches de sapins. Sur l'autel décentement orné, brillaient des étoiles en papier de diverses couleurs, avec une profusion de ces rubans si attrayants pour des yeux indiens. A minuit je célébrai une messe solennelle, pendant laquelle les assistants chantèrent plusieurs cantiques analogues à la circonstance. La magnifique strophe du Gloria : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* ne se réalisa jamais plus complètement dans aucune autre assemblée du monde catholique. Un festin général eut lieu après les saints mystères, et la joie dont cette réunion paraissait animée, ne pouvait pas être plus grande dans les Agapes des premiers chrétiens.

« Plus tard, après la seconde messe, cent vingt-quatre adultes se présentèrent à l'église, le chef à leur tête, afin d'obtenir l'accomplissement de leur plus ardent désir, le sacrement de la régénération. Les vieillards que j'avais baptisés deux ans auparavant, et qui avaient conservé d'une manière exemplaire le trésor de leur innocence, s'avançaient en qualité de parrains et de marraines. Les Pères Hoeken et Soderini m'assistaient pendant la cérémonie, où tout se passa dans le plus grand ordre. Oh! que ne puis-je vous peindre les douces émotions que ces scènes inspirent! Ce sont ici les plus précieuses récompenses du Missionnaire; c'est là qu'il puise sa force, son courage, son zèle pour gagner à Dieu des âmes au milieu des dangers et des privations de tout genre. Oui, la promesse de notre divin Sauveur s'accomplit dans ce monde : « *Vous rece*



*irez le centuple.*» Ce que nous avons abandonné dans le siècle n'est rien en comparaison de ce que nous avons retrouvé, de ce que nous éprouvons dans le désert. Le prêtre n'adresse pas en vain aux sauvages les sublimes paroles du Rituel Romain : « *Recevez la robe blanche, que vous porterez sans tache au tribunal du Seigneur, pour jouir de la vie éternelle.* » Il peut avoir la certitude morale que ses catéchumènes, pour la plupart, conserveront leur innocence jusqu'à la mort. Lorsque dans la suite on leur demande s'ils n'ont pas offensé Dieu, si leur conscience ne leur fait aucun reproche, combien de fois n'en reçoit-on pas cette réponse, si consolante dans sa naïve simplicité : « Eh quoi ! mon Père, au baptême me j'ai renoncé au mal, n'est-il pas juste que je l'évite vite ? La seule pensée de déplaire au Grand-Esprit me fait trembler. » Les cérémonies du baptême se terminèrent par une distribution de chapelets, que les sauvages ont la coutume de réciter chaque soir en famille.

« Je reçus, quelques jours après, les nouvelles les plus satisfaisantes de nos deux autres Missions. Chez les *Têtes-Plates*, les PP. Mengarini et Zertinati furent assez heureux pour voir, à la messe de minuit, presque toute la nation s'approcher de la sainte table. Douze petits musiciens, formés par le P. Mengarini, exécutèrent avec une admirable justesse plusieurs morceaux des meilleurs compositeurs allemands et italiens. L'histoire de cette tribu vous est déjà connue ; sa conversion est assurément bien propre à faire ressortir les richesses infinies de la divine miséricorde ; j'ose dire cependant que celle des *Cœurs-d'Alène* est peut-être plus merveilleuse encore. Laissez-moi vous transcrire les détails pleins d'intérêt que j'ai reçus récemment de leurs *zèles Missionnaires*.

« Qu'étaient ces Indiens il n'y a pas un quart de siècle ? Des cœurs si durs que , pour les peindre au naturel , le bon sens de leurs premiers visiteurs n'a pas su trouver d'expression plus juste que le singulier nom qu'ils portent encore ; des intelligences si bornées qu'ils rendaient un culte divin à tous les animaux qu'il connaissaient ; en un mot , une race d'hommes si dégradés qu'il ne leur restait de la loi naturelle que deux ou trois notions fort obscures , encore tous s'en éloignaient-ils dans la pratique , et , si j'en crois la réputation qu'ils s'étaient faite chez les peuples voisins , ils étaient loin d'être des modèles de droiture et de probité. Aujourd'hui quelle différence ! C'est un peuple de vrais croyants, digne par ses vertus d'être comparé aux chrétiens de la primitive église.

« Vers le temps où de nombreux Missionnaires tournaient leurs regards vers les régions occidentales du Nouveau-Monde , il y a de cela environ quinze ans , la nouvelle se répandit un jour chez les *Cœurs-d'Alène* qu'il y avait un Dieu , que ce Dieu , unique auteur de tout ce qui existe , avait fait, outre la terre que nous voyons, deux choses que nous ne voyons pas : un séjour de bonheur appelé le ciel pour les justes , un lieu de tourments appelé l'enfer pour les méchants ; que le fils de ce même Dieu , semblable en tout à son Père , voyant les hommes courir tous dans le mauvais chemin, était descendu du ciel pour les remettre dans le bon, mais que pour y parvenir il avait fallu qu'il mourût sur une croix. Ces vérités qui , aux yeux de tant de sages , ne méritent pas qu'on y réfléchisse , produisirent une autre impression sur nos sauvages. A ce bruit, toutes leurs bandes dispersées accourent au lieu où se trouvait l'apôtre de cette doctrine ; le rassemblement se fait au déclin du jour ; un conseil se tient pendant la nuit ;

les grandes nouvelles se confirment , et on en conclut qu'un Dieu si puissant et si bon mérite les adorations et l'amour de la tribu.

« Cependant les familles réunies ne s'étaient pas encore séparées, qu'un fléau frappa de mort un grand nombre de sauvages. Au moment où le mal semblait sévir avec plus de force, un des moribonds, nommé ensuite Etienne, entend une voix qui vient d'en haut et qui lui crie : « Jette tes idoles, adore le Dieu des chrétiens, et tu seras guéri. » Le mourant croit à cette parole, et sa guérison est complète. Il se rend aussitôt auprès des autres malades, leur raconte ce qui lui est arrivé, et leur persuade d'imiter son exemple. Ils le font, et recouvrent également la santé. Je tiens ce fait de la bouche même du pieux Etienne, qui pleurait de reconnaissance en me le racontant. Sa déposition m'a été confirmée par des témoins oculaires qui ont pu dire : « J'en étais. » Et moi-même j'ai vu de mes yeux la montagne au pied de laquelle les idoles furent brisées.

« Cependant, après cinq ou six années de fidélité à notre sainte foi, la plupart des sauvages finirent par ne plus y conformer leur conduite ; et ce mouvement rétrograde ne fut que trop secondé par les *forts en médecine*. A la voix de leur chef, qui selon toute apparence n'avait pas cessé d'être idolâtre, les devins convoquèrent une assemblée, dite des Croyants, dans laquelle il fut résolu qu'on reprendrait les anciennes pratiques, et dès lors les animaux, redevenus dieux, rentrèrent en possession du culte suprême. La masse, il est vrai, n'avait plus la même confiance en leur vertu ; mais, soit crainte de la sévérité du chef, soit curiosité purement naturelle, elle prenait part, au moins par sa présence, aux honneurs sacrilèges qu'on leur rendait. Il faut

le dire néanmoins à la décharge de la nation , il y eut toujours dans son sein des âmes d'élite qui ne fléchirent pas le genou devant Baal ; j'en connais même qui , depuis que la vérité s'était manifestée à elles , n'ont pas eu à se reprocher l'ombre d'une infidélité grave.

« Tel était l'état de la peuplade des *Cœurs-d'Alène* , lorsque la Providence m'y conduisit en 1842. J'y baptisai cent vingt-quatre personnes, dont la plupart étaient des enfants. Ma visite, dont les circonstances sont rapportées dans mes lettres , les disposa si bien en faveur des *Robes-noires* , qu'il fut décidé que le Père Point irait à leur secours. Trois mois après, c'est-à-dire sur la fin de la chasse d'été , ce Père quitta Ste-Marie avec l'autorisation de placer les nouveaux néophytes sous la protection du Cœur de Jésus.

« Le jour où il posa le pied sur les limites de leurs terres , était le premier vendredi de novembre. Il fit avec les trois chefs venus au devant de lui , la consécration promise , et , le premier vendredi de décembre , l'auguste signe du salut s'élevait au milieu d'un concert de chants et de prières , sur les bords du grand lac où la tribu s'était réunie pour la pêche. Dès ce moment, grâce à la puissance du Dieu sauveur, on peut dire que l'esprit de foi anime tous les habitants de ces heureuses vallées. Non seulement les assemblées nocturnes , les cérémonies sacrilèges , les visions diaboliques si fréquentes auparavant , disparurent tout-à-fait ; mais le jeu , dont jusque là ces sauvages avaient fait une de leurs occupations les plus importantes , fut abandonné , et deux semaines après, le mariage , qui depuis bien des siècles peut-être , ne connaissait plus ni bornes , ni indissolubilité , fut rappelé à sa première institution. Enfin , de Noël à la Purification ,

le foyer du Missionnaire fut alimenté par tout ce qui restait des objets de l'ancien culte. Il était beau de voir ses principaux suppôts faire, de leurs propres mains, justice des misérables hochets dont l'enfer s'était servi pour tromper leur ignorance et accréditer ses impostures; aussi dans les longues soirées de cette saison, combien furent sacrifiés de plumes d'oiseaux, de queues de loups, de pieds de biche, de sabots de chevreuils, d'images de bois!

« Les deux tiers de la peuplade étaient déjà baptisés quand les diverses tribus se virent contraintes de retourner chacune sur leurs terres, pour y chercher des moyens de subsistance jusqu'à la saison nouvelle. Au printemps de 1843, elles revinrent au lieu désigné pour la construction du village du Cœur de Jésus. Déjà ce village, calqué sur le plan des anciennes *Réductions* du Paraguay, est tracé sur place; chacun se fait un devoir de concourir à son établissement selon ses forces ou son industrie. Des arbres sont abattus, des bassins creusés, des chemins ouverts, des champs publics ensemencés; une église s'élève rapidement grâce à la piété des travailleurs, et ces nouveaux enfants de la foi peuvent dès à présent se convaincre que la Religion ne tend pas moins à assurer notre bonheur dans cette vie qu'à le consommer dans l'autre.

« Pour la quatrième fois, les cent et quelques familles des *Cœurs-d'Alène* se réunirent, sur la fin d'octobre 1844, dans le voisinage de leur église. A voir leurs petites loges de joncs ainsi groupées autour de la maison de prière, la touchante image du pélican des déserts s'offrit d'autant plus naturellement à l'esprit, que tous les sauvages, jeunes et vieux, se préparaient à faire ou à renouveler leur première communion. Environ

quinze des plus exemplaires avaient déjà joui de ce bonheur ; tous s'étaient confessés , un bon nombre , les jeunes gens surtout , avaient acquis un certain degré d'instruction , mais celle des vieillards et de la masse en général était loin d'être suffisante. Or, pour la compléter , il restait deux mois à peine jusqu'à l'ouverture de la chasse , époque où il est impossible de retenir l'Indien sous la tente. Il fallait donc se hâter et choisir de préférence la méthode d'enseignement la plus abrégée.

« On sait que le sauvage , qui a un œil de lynx , n'oublie presque jamais ce qu'il a vu , et que lorsqu'il attache une idée quelconque à un signe extérieur , cette idée se représentera toujours à sa mémoire pourvu qu'il en conserve le signe convenu. De là cette facilité prodigieuse à parler par gestes , cette multiplicité de métaphores dans ses discours , ce penchant à peindre aux yeux par une sorte d'écriture hiéroglyphique ce qui autrement ne serait pas compris. Cette coutume servit de base au système de la *Robe-noire* ; elle fit des images représentant avec tous leurs attributs : 1° les vérités qu'on doit croire ; 2° les fautes qu'il faut éviter ; 3° le sacrement destiné à purifier l'âme ; 4° enfin la grande action à laquelle ses néophytes se disposaient. Ces premières mesures prises, l'instructeur , une longue baguette à la main , appela l'attention de ses auditeurs sur chacun des points du tableau , dont il tâchait de donner en même temps une définition claire. Le succès surpassa son attente. Ayant fait expliquer ce qu'il avait dit à ceux qui lui paraissaient les plus intelligents , il s'assura que rien n'avait été omis sur les articles essentiels , et sur le champ il organisa une série de répétitions qui transformèrent le village entier en écoles , où les leçons du Missionnaire étaient repassées en famille dans les loges et reproduites en public

dans les harangues des chefs. Il y avait unité dans le plan, insistance sur les mêmes points, il devait y avoir progrès, et il fut sensible dès les premiers jours, ce qui concourut à l'encouragement de ceux qui en avaient le plus besoin, je veux parler des personnes dont la mémoire ne secondait pas la tendre piété. Ceux-mêmes dont l'inertie formait une opposition plus redoutable, furent emportés dans ce mouvement général.

« Les résultats d'un élan si unanime furent tels que, depuis le mois de septembre jusqu'au jour de la première communion, il ne s'est pas commis dans le village du Cœur de Jésus, à la connaissance des chefs et des *Robes-noires*, une seule faute que l'on puisse appeler grave, du moins par ceux qui étaient baptisés. Il est de fait que tous ceux qui n'avaient pas encore eu ce bonheur l'ont sollicité instamment; que tous ceux qui se sont préparés à la première communion l'ont faite; que la plupart y ont apporté des dispositions beaucoup plus qu'ordinaires. Quoi, en effet, de plus extraordinaire, même parmi ce que nous nommons en Europe de bons chrétiens, que l'usage de la confession publique? Or, combien de nos pauvres sauvages sont venus faire l'aveu public et spontané, je ne dirai pas de fautes énormes ou connues, mais de ces légers manquements qui échappent *sept fois par jour* à la fragilité humaine, et cela en des termes qui décelaient une douleur vraiment surnaturelle. J'ai vu des maris se présenter après leurs épouses, des mères après leurs filles, non pour aggraver les torts que celles-ci s'imputaient, mais pour s'accuser eux-mêmes d'y avoir donné lieu par leur peu de patience ou de charité. Combien d'autres vertus ont été pratiquées dans ces jours de ferveur! Il fallait bien quelque dévouement à ces vieillards pour devenir les écoliers de leurs petits enfants, et à ces petits enfants pour se faire

les patients et graves précepteurs de leurs vieux pères. Il fallait bien quelque degré de vertu à ces mères qui, non contentes d'avoir donné à leur jeune famille l'aliment qu'elles se refusaient à elles-mêmes, passaient de longues soirées à rompre le pain de la divine parole, recueilli par elles pendant la journée, non seulement à leurs parentes, mais encore à des femmes étrangères; il en fallait aussi à ces jeunes gens, plus intelligents que les autres, pour répéter cent fois à leurs frères ce qu'ils avaient saisi dès la première instruction; et à ces chasseurs dont la vie est le mouvement, pour se condamner, pendant des nuits entières, à enseigner à des sourds ce que la *Robe-noire* désespérait presque de leur faire entendre; et à ces pauvres sourds, et à de malheureux aveugles, pour venir assidument prendre place auprès du prédicateur, que les uns n'entendaient pas, ou près de ces tableaux que les autres ne voyaient point; et enfin, et surtout, à ces chefs, pères et pasteurs de leurs peuplades, pour devancer le point du jour, se lever quelquefois au milieu de la nuit, par des temps froids ou pluvieux, et se livrer à toute l'ardeur du véritable zèle, afin de réveiller de leur assoupissement les âmes qui avaient besoin d'être excitées.

« Ce sècle avait sa source dans la foi. Comme elle est simple, comme elle est pure, comme elle est confiante, comme elle est universelle, la foi du sauvage! Foi dans la puissance des sacrements, foi dans le pouvoir de la prière, foi dans la vertu du signe de la croix, du chapelet, des images, des médailles, de la parole de Dieu. Le plus léger nuage ne vient jamais ternir la pureté. Quel intérêt d'ailleurs aurait-il à douter? On lui a dit que la bonté divine veut son bonheur, que la puissance divine peut tout ce qu'elle veut, que la sagesse



divine dirige tout pour le bien de ses enfants , qu'il est lui-même l'enfant chéri de Dieu , et il le croit. Aussi la foi des Indiens opère-t-elle des prodiges. J'ai administré l'extrême onction à sept ou huit d'entr'eux : on disait de l'un , il se meurt , d'une autre , elle est morte ; quant à cette dernière , sa famille était tellement persuadée que c'en était fait d'elle , que lorsque je pénétrai dans sa loge , son mari faisait déjà par anticipation son oraison funèbre. Or , de toutes ces personnes à l'agonie , il n'en est pas une qui n'ait recouvré une sante florissante.

« J'ai parlé de la confiance des sauvages dans le signe de la croix. Elle se révèle dans les occasions les plus communes comme les plus solennelles de la vie. Est-il question de fumer le calumet , ils ne le portent pas à la bouche qu'il n'ait été sanctifié par le signe de la croix ; se penchent-ils sur le bord d'un ruisseau pour étancher leur soif , leur main semble se refuser à faire d'abord autre chose que le signe de la croix ; à peine les lèvres des petits enfants savent-elles balbutier quelques mots , que déjà on leur apprend le signe de la croix. J'ai été témoin d'une scène bien touchante : un père et une mère , inclinés devant leur petit Ignace , qui se mourait (il était leur fils unique et n'avait que trois ans), je les ai vus , dis-je , s'efforçant de sourire pendant que des larmes roulaient dans leurs yeux , recueillir toute la force dont leur cœur était capable pour lui suggérer de faire le signe de la croix ; et la main défaillante de ce jeune enfant cherchait son front pour accomplir ce dernier acte d'obéissance. C'est pour en rappeler le souvenir si consolant , qu'on voit s'élever sur sa tombe une croix plus ornée que les autres.

« Un jour que j'allais à l'endroit où le pieux enfant

a été inhumé, un spectacle peut-être plus religieux encore s'offrit à moi. C'était une jeune femme assise auprès du tombeau de sa fille unique. Elle s'entretenait avec une orpheline qu'elle avait adoptée, et qui venait de recevoir le baptême. Que lui disait-elle en lui montrant le ciel? « Vois, mon enfant, comme on est « heureux de mourir quand on a reçu le baptême. A « présent, ma petite Clémence est au ciel; si tu mourais tu irais la revoir. » Et il y avait dans l'accent et la physionomie de la généreuse mère quelque chose de si calme, que vous eussiez dit qu'elle habitait déjà le séjour dont elle parlait. Je m'arrête dans mes citations, car il faut se borner. C'est ainsi qu'en s'approchant du terme heureux après lequel leur foi soupire, ces enfants du désert donnent, sans le savoir, aux chrétiens civilisés d'émouvantes leçons et de sublimes exemples.

« Je vais maintenant vous les faire suivre dans la retraite qui acheva de les préparer à la sainte communion. Pendant les deux derniers jours, les jeunes gens rivalisant de zèle, consacrèrent ce que les examens spirituels leur laissaient de temps libre, à la décoration de l'église. C'était un oratoire bien petit, puisqu'en y comprenant le chœur et l'autel il mesure à peine huit toises de long sur quatre de large. Mais si par la pensée vous élevez au dessus des montagnes qui l'avoisinent, vous eussiez vu que, depuis les limites de la civilisation américaine jusqu'aux rivages de l'Océan Pacifique, cet immense pays ne renferme que trois maisons de prière semblables à celle-ci; si à l'aspect de la vallée au fond de laquelle s'abrite ce sanctuaire, vous vous fussiez rappelé que cette solitude, autrefois maudite, où, pour employer les termes énergiques appliqués à un plus grand ordre de choses, « tout était Dieu excepté Dieu lui-même », que cette solitude, dis-je, est à présent une terre sainte

dont les rivières ont vu leurs ondes servir à la sanctification des âmes, dont les forêts ont donné leurs plus beaux arbres pour la construction d'un temple plus auguste que celui de Salomon, dont les fruits offerts sur l'autel vont devenir pour ses enfants la manne des élus; alors, sans doute, dans les transports de votre admiration, vous vous seriez écrié avec la foi des patriarches :  
 « Vraiment, c'est ici la porte du ciel. »

« O Eglise du désert, nous voici arrivés au plus beau jour de tes triomphes, celui de la communion! Les étoiles du firmament brillent encore de tous leurs feux. Quels chants se font entendre ? « *Lauda, Sion, Salvatorem.* » Qui redit ce magnifique cantique ? Des sauvages, des hommes qui naguères n'adressaient leurs prières qu'aux animaux de leurs forêts. Où vont-ils ? Que font-ils ? Ah ! c'est ici que je dois m'anéantir ! Unissez-vous, ô mon âme, à ces nouveaux adorateurs. Jamais hommages furent-ils plus dignes d'être agréés ? Ils ont pénétré dans le sanctuaire, ces fervents néophytes. Mais ce n'est plus la pauvre petite chapelle aux yeux de leur foi ; c'est le palais, c'est le trône du divin amour. A genoux, attentifs aux mouvements les plus intimes de leur âme, ils écoutent en silence la voix intérieure qui leur parle. Nous avons préféré les abandonner à leur propre dévotion, et nous n'avons eu qu'à nous en applaudir en voyant la ferveur qui respirait sur tous les visages pendant qu'ils s'approchaient du banquet sacré. On a souvent observé que plus l'âme est pénétrée des sentiments ineffables dont nous parlons, moins elle est portée à se répandre au dehors ; il en fut ainsi pour nos bons sauvages. Après la cérémonie, j'ai vu les plus jeunes se retirer à l'écart pour mieux jouir de leur bonheur.

« Le soir, pendant le renouvellement des vœux , il y eut illumination aussi brillante que le comportait notre pauvreté. En prononçant de nouveau les engagements du baptême , ces heureux néophytes , les yeux pieusement tournés vers l'autel sur lequel était exposée la sainte hostie , semblaient ajouter avec saint Augustin : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle , nous vous avons aimée bien tard, mais nous vous aimerons toujours ! » La bénédiction du Saint-Sacrement vint mettre le sceau à ces promesses et couronna dignement une journée qu'à jamais on appellera la plus belle de la vie.

« Adieu , mon révérend Père , je succombe sous le poids des consolations et des fatigues ; je me recommande à vos prières , et je suis ,

Votre très-humble et très-obéissant fils en J. C.  
P. J. de SANT S. J.

*Lettre du R. P. Joset , Missionnaire apostolique de la  
Compagnie de Jésus , au R. P. Fouillot , de la  
même Société.*

Village du Saint-Cœur de Jésus , — Terres  
des Cœurs-d'Alène , - 22 février 1845.

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Me voilà donc arrivé au bout du monde, au milieu d'un labyrinthe de montagnes, de forêts, de lacs, de rivières, et occupé avec le Père Point à diriger la Mission des *Cœurs-d'Alène* , qui sont aujourd'hui à peu près tous baptisés.

« Pour atteindre jusqu'à ces régions reculées , à travers un pays semé d'obstacles de tout genre, et sillonné par des bandes ennemies que le ressentiment et la cupidité lancent à la poursuite des voyageurs , ce qu'il nous fallait avant tout était un guide expérimenté. La Providence y pourvut. Un jour que je cheminai seul, à une demi-lieue en avant de ma petite troupe, cherchant dans les montagnes qui longent la *Rivière-verte* un endroit propre à faire halte pour dîner, je vis venir à moi un homme que ses cheveux longs et en désordre auraient fait prendre pour un sauvage , bien qu'il fût habillé comme les blancs. Je lui présente la main ,

suisant l'usage de la *prairie*, et j'accompagne ce geste d'un *bon jour* qui m'est rendu en français. Vous auriez peine à concevoir le tressaillement qu'on éprouve en entendant, au milieu de ces vastes solitudes, l'accent de sa langue maternelle. « Quoi, vous parlez français ! vous êtes donc Canadien ? (les chasseurs canadiens sont répandus dans toute la *prairie*). — Je suis Iroquois. — Vous êtes Iroquois ! connaissez-vous Sainte-Marie ? — J'en viens. — Et votre nom ? — Ignace. » Je n'essaierai pas de vous peindre ce que je sentis alors. Ignace était le compagnon fidèle du Révérend Père de Smet, un homme dévoué, un des meilleurs guides du désert. Sur-le-champ nous retournons à la caravane, dont je l'installe capitaine, heureux de me décharger en si bonnes mains d'un commandement qui commençait à me peser.

« A quelque distance de là, nous rencontrâmes plusieurs familles de *Banaks*, dont l'imprudencé faillit nous être bien funeste. Ils avaient mis le feu à la montagne que nous devons traverser, et la flamme se communiquant des hauteurs à la prairie, était portée vers nous par un vent violent. Que feriez-vous dans une position semblable, au milieu d'une immense plaine couverte d'herbe sèche que l'incendie dévore, en poussant devant lui d'épais tourbillons de fumée ? Mettriez-vous une rivière entre vous et ce réseau embrasé qui enveloppe la caravane comme une proie ? Bien ; mais on n'a pas toujours une rivière sur son passage ; et puis, si elle n'est pas large, l'obstacle est bientôt franchi. Que faire donc ? mettre soi-même le feu à la prairie sous le vent, et quand l'orage en a emporté le foyer loin de vous, se réfugier dans l'espace dévasté comme dans une oasis. Le défaut d'aliment est, sans doute, la meilleure barrière qu'on puisse opposer à un tel ennemi.

« Quoiqu'il nous menaçât de fort près , nous n'eûmes cependant pas besoin de recourir à cet expédient. Vers cinq heures du soir , Ignace nous voyant à une petite distance du feu , mais devinant que le vent allait changer de direction , nous fit camper à l'abri de quelques arbres verts , sur les bords du lit profond et rocailleux d'un ruisseau. Un spectacle des plus imposants nous fut donné pendant cette nuit. Imaginez-vous une mer de feu débordant sur la surface du désert ; tantôt bondissant en gerbes embrasées à la cime des forêts qu'elle consume, tantôt ruisselant comme une lave étincelante jusqu'au fond des ravins , pliant ses vagues onduoyantes à toutes les sinuosités de la plaine , ou se soulevant avec effort vers le ciel quand les vents contraires voulaient maîtriser sa fureur. Pour nous, confinés comme des Lapons dans des trous de rocher , nous en sortions de temps en temps pour observer l'incendie et suivre ses progrès : il ne s'arrêta qu'à une portée de fusil de notre camp.

« Ces accidents ne sont pas les seuls que le voyageur ait à craindre en traversant les solitudes du Nouveau-Monde. Il est certaines régions où le serpent à sonnettes se rencontre à chaque pas , et nous avions à peine mis le pied dans la prairie , que nos voituriers étaient déjà occupés à tuer ces dangereux reptiles. Du reste , leur vue fait ici moins d'impression , je crois , que leur nom en Europe. Je m'étais pourvu , à Paris , d'une fiole d'ammoniac liquide , qu'on dit être un spécifique infailible contre les venins de toute espèce : cette précaution était parfaitement inutile , car à côté du mal la Providence a prodigué le remède. C'est une plante communément appelée *racine noire* ; elle m'a paru avoir beaucoup de ressemblance avec la *barbe de bouc* de vos

près ; sa tête , qui s'élève au-dessus des autres herbes , la fait aisément reconnaître. On en fait sécher la racine , qu'on réduit en poudre , et il suffit d'en répandre un peu sur la plaie pour neutraliser aussitôt l'effet du venin.

« On lui attribue encore une autre vertu , celle d'engourdir le serpent par son odeur. Notre interprète me racontait dernièrement , qu'ayant irrité une de ces hideuses bêtes , qui cherchait à s'élancer pour l'atteindre , il lui donna le vent , c'est-à-dire , se plaça de manière que le vent passât de lui au reptile. Il portait heureusement de la *racine noire*. Aussitôt la fureur du serpent se calma ; il se laissa approcher et tuer sans résistance. Un sifflement aigu, comme celui d'une clef percée, produit le même effet ; le monstre élève aussitôt la tête, paraît écouter attentivement et reste immobile. J'en ai vu assommer un de cette manière. Les voituriers ne font pas tant de cérémonies , ils les tuent à coups de fouets.

« L'homme n'est pas leur seul ennemi. Outre les oiseaux de proie , tous les individus de la famille des cerfs leur font la guerre , et voici comment : ils se dressent sur leurs pattes de derrière et se laissant retomber sur leur victime , ils la coupent en morceaux avec la corne de leurs pieds de devant. Mais le plus grand destructeur de serpents à sonnettes c'est le porc. D'abord, son enveloppe de graisse est impénétrable au venin , puis son grognement tout seul paralyse le reptile, dont il se nourrit avec avidité. L'interprète dont j'ai parlé, se trouvant avec quelques amis près d'une mission protestante, dans un endroit où il y a beaucoup de serpents à sonnettes , en rencontra un furieux comme le premier. Il courut chercher un des quadrupèdes du ministre ; dès



que le serpent l'entendit grogner, sa colère cessa comme par enchantement, il s'étendit souple et résigné devant le porc, qui le prit par la queue et ne laissa que la tête. J'ignore, mon révérend Père, si ces détails ont quelque attrait pour vous; mais je suis bien sûr de vous intéresser en vous parlant de nos chers néophytes; et c'est pourquoi j'ometts les autres circonstances de mon voyage, pour vous introduire plus vite auprès de ces bons Indiens.

« Les lettres du R. P. de Smet vous ont fait connaître la nation des *Têtes-Plates*, cette chevalerie errante des montagnes. On remarque entre eux et nos *Cœurs-d'Alène* une différence qui n'est pas à l'avantage de ces derniers, et dont la cause s'explique peut-être par les conditions géographiques au milieu desquelles le caractère des deux peuples a dû se développer. Plus rapprochés des régions où se trouve le Buffalo, ce pain quotidien de la prairie, les *Têtes-Plates* ne se sont guère occupés jusqu'ici que de chasse. Pour cela il leur a fallu braver à toute heure la nombreuse et perfide nation des *Pieds-Noirs*, et emporter, pour ainsi dire, à la pointe de l'épée chaque morceau qu'ils mangeaient: de là leur bravoure, leur esprit d'abnégation et leur habitude des sacrifices les plus généreux. Les *Cœurs-d'Alène*, au contraire, séparés des grandes plaines de l'Est par des montagnes qu'on ne franchit qu'avec peine et dans la bonne saison seulement, ne vont guère chercher leur nourriture hors du cercle étroit de leurs vallées; leurs ressources sont la petite chasse, je veux dire celle du chevreuil, la pêche, les racines et la mousse; il sont pauvres, intéressés, mais faciles à plier au travail: c'est la fraction la plus modeste de la grande famille indienne. Vous le voyez, mon très-cher Père, je n'ai qu'à me féliciter de

la portion qui m'est échue dans le champ du Seigneur : *Pauperes evangelizantur*. Au reste, cette portion je n'aurai pas le mérite de l'avoir défrichée; je l'ai trouvée en pleine culture.

« Jusqu'à l'arrivée des *Robes-noires*, les *Cœurs-d'Alène* ont vécu extrêmement isolés; ils n'étaient ni aimés, ni estimés de leurs voisins; aussi parlent-ils une langue qui n'est commune à aucune autre tribu, tandis que celle des *Têtes-Plates*, beaucoup plus difficile à apprendre, est en quelque sorte l'idiome universel des montagnes. Comme tous les sauvages qui ne peuvent chasser le buffle, les *Cœurs-d'Alène* habitent sous des nattes de roseaux, qu'ils attachent à des perches disposées en cône, avec une ouverture au sommet, pour laisser une entrée au jour et une issue à la fumée. Dans cette espèce de ruche on ne peut, comme vous au moyen de vitres, voir de l'intérieur ce qui se passe au dehors; mais on entend tout ce qui se dit à demi-voix dans les loges du voisinage. Un chef harangue-t-il les siens? personne ne sort pour l'écouter; mais à peine a-t-il fini, que toutes les cabanes retentissent du cri approbateur, qui ressemble assez aux huées de collège. De cette facilité à saisir tout ce qui se dit, vient sans doute la publicité qu'acquièrent en un instant les fautes les plus légères; et c'est ici un puissant frein pour le vice; aussi les sauvages se tiennent-ils communément dans une grande réserve. Tout vindicatifs qu'ils sont, ils recevront une injure sanglante sans en paraître affectés; leur rage se concentre au fond du cœur sans que leur visage trahisse la moindre émotion.

« Je vous ai déjà dit un mot des ressources alimentaires de nos Indiens; j'ajouterai quelques détails. Bien que la chasse au chevreuil ait lieu en toute saison,

l'hiver surtout en favorise le succès. Les chasseurs, réunis en grand nombre, cernent le gibier de manière à ce que n'ayant pas d'autre issue, il soit réduit à se précipiter dans les lacs; on le poursuit alors en canot, et le plus souvent ce sont les vagues qui rapportent la proie sur le rivage. Si le lac est large, ceux qui auraient échappé aux armes de l'Indien, périssent dans les eaux. Il est arrivé à la tribu de tuer ainsi jusqu'à trois cents chevreuils en un seul jour.

« C'est toujours à jeun que le sauvage entreprend ces expéditions; il ne mange qu'à la fin de la chasse, et bien souvent, lorsqu'il n'a pas réussi, il va se coucher sans rien prendre, pour recommencer le lendemain. D'un autre côté, quand il a été heureux, ses journées ne sont plus qu'un long repas et il ne s'arrête qu'après avoir tout dévoré. On a vraiment peine à comprendre tout ce que l'Indien peut absorber d'aliments, comme aussi tout ce qu'il peut endurer de privations: passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture, n'est pas chose bien extraordinaire pour lui. Au reste, quand les sauvages jeûnent, c'est presque toujours de leur part imprévoyance ou paresse, car à défaut de la chasse et de la pêche, ils ont les racines qui abondent, et la mousse qui ne manque jamais; mais ceci est l'affaire des femmes.

« Chez les *Cœurs-d'Alène*, comme parmi les autres sauvages, les femmes sont aussi industrieuses, aussi infatigables, que les hommes sont insoucians et paresseux. Il n'y a pas longtemps, on ignorait encore dans ces contrées ce que c'est qu'une chaudière, et cependant, dépourvues de tout vase qui pût être soumis à l'action du feu, les mères de famille n'en donnaient pas moins à leurs aliments la cuisson convenable. Pour apprêter la

viande, elles se servaient de paniers d'osier, enduits d'une espèce de ciment qui ne se dissout pas même à l'eau bouillante, et elles obtenaient ce degré de chaleur en jetant dans l'eau des cailloux rougis au feu.

« De toutes les racines qu'exploitent les sauvages, la meilleure est sans contredit celle que les Canadiens appellent *gamache*, et les *Cœurs-d'Alène* *sxaàolot* : c'est un petit oignon blanc et fade avant d'être cuit, mais qui devient brun et sucré après cette opération. Quand les femmes, armées de bâtons recourbés et pointus, s'en sont procuré une certaine quantité par un travail pénible, elles creusent dans la terre un trou rond de trois à quatre décimètres de profondeur, sur un diamètre proportionné à leur richesse; elles en couvrent le fond d'un pavé bien uni qu'elles font chauffer ou plutôt rôtir au moyen d'un énorme foyer. Après en avoir retiré avec soin toute la braise, elles recouvrent ce pavé d'herbes humides, sur lesquelles elles répandent leur *gamache*; vient ensuite une autre couche de foin mouillé, puis un lit d'écorce, et enfin un tas de terre sur laquelle elles entretiennent une espèce d'incendie pendant cinquante à soixante heures consécutives. Par ce procédé la *gamache* acquiert une consistance semblable à celle de vos jujubes, et se conserve longtemps pourvu qu'elle ne soit point mouillée : nos sauvages la préfèrent de beaucoup à la pomme de terre.

« Il est une autre production du désert que j'ai déjà nommée; c'est la mousse, ressource toujours assurée de ceux qui jeûnent. On la trouve en abondance sur un pin gras, fort commun aux montagnes, et qui diffère de ceux que j'ai vus en Europe par une croissance beaucoup plus riche et par ses feuilles qui sont triples au

lieu d'être doubles. Ce parasite , d'un vert très-foncé , disposé en couches épaisses , compactes et adhérentes les unes aux autres , paraîtrait plus propre à bourrer des matelas qu'à soutenir la vie humaine. Les femmes , munies de haches , vont couper les branches qui en sont le mieux garnies ; les enfants la trient pour en ôter , en partie, les corps hétérogènes, puis on la soumet à la même opération que la gamache, avec cette différence qu'on ne la recouvre pas d'écorces et que le feu dure seulement vingt-quatre heures. On mêle quelquefois de la gamache à la mousse , et celle-ci y gagne beaucoup.

« Aujourd'hui les *Cœurs-d'Alène* cultivent avec succès la pomme de terre : telle famille qui n'avait pour outils que des bâtons pointus , en a récolté cette année environ cent boisseaux. Quand on aura pu procurer assez de pioches à nos Indiens, ils trouveront dans ce travail leur ressource la plus assurée et la plus facile à obtenir.

« Les maladies des sauvages se réduisent presque toutes , dit-on , aux rhumatismes et aux dérangements d'estomac. Ils doivent les premières à leur négligence ; se couchant et dormant au premier endroit venu , sur un sol généralement humide , faut-il s'étonner qu'ils contractent de telles infirmités ? Leurs jeûnes prolongés , suivis d'une voracité excessive , sont plus que suffisants pour causer les secondes. Du reste , accoutumés à avoir toujours la tête découverte , à courir nus-pieds dans l'eau , dans la boue, dans la neige, ils ne savent ce que c'est que migraines, maux de dents, maux d'oreilles ; et parmi nos vieillards je n'en ai remarqué qu'un seul qui grisonnât un peu. Aussi quand le P. Point arriva dans la tribu , un des premiers compliments qu'on lui

adressa , fut de lui dire qu'il avait au moins cent ans. Je ne le cède guère, sous ce rapport , à mon confrère : cependant nos sauvages ont déclaré que si mes cheveux étaient vieux , mes yeux ne l'étaient pas.

« J'ignore encore à quoi se réduisait la science médicale des sauvages avant l'arrivée des Missionnaires. Actuellement nous sommes leurs seuls médecins ; à la plus légère indisposition , ils vont la confier à la *Robe-noire* , et il faut leur donner quelque médicament , ne fût-ce que pour calmer leur imagination. Je suis porté à croire qu'autrefois ils avaient presque toujours recours à des pratiques superstitieuses, auxquelles ils joignaient pour tout traitement ce qu'ils appellent la *Suerie*. Figurez-vous un petit dôme, construit au moyen de bâtons ployés en ceintre, fortement entrelacés comme un épais réseau , et dont les deux extrémités sont fixées en terre ; le tout est recouvert d'une forte couche d'argile , ne laissant vers le bas qu'une étroite ouverture carrée. La hauteur de la voûte peut être de cinq décimètres, sur un peu plus d'un mètre de largeur à la base ; au milieu de cette rotonde est un trou rempli de pierres rougies au feu. Le patient se glissant, comme il peut , par la porte qui lui est réservée , se range en demi-cercle autour de ce foyer ardent ; l'entrée se bouche avec soin , et dans cette espèce d'étuve on donne aux mauvaises humeurs le temps de s'évaporer. Rien n'est si commun que ces *sueries* dans tous les lieux que nous avons parcourus.

« Le gouvernement des Indiens est assez paternel. Le pouvoir réside dans le conseil de la nation , présidé par un grand chef à qui il appartient de notifier les décisions de l'assemblée. Il n'est pas question, du reste, de pouvoir législatif parmi nos sauvages. Avant l'arrivée des Missionnaires , toute leur jurisprudence consistait dans

ce qui leur était resté de la loi naturelle ; aujourd'hui les commandements de Dieu et de l'Eglise forment tout leur code. Quant aux ordonnances émanées d'une volonté humaine , l'usage n'en est guère connu ; je doute même que le verbe *commander* existe dans leur langue. La puissance des chefs se borne à peu près à celle de la persuasion , à l'autorité que donne la vertu. Il n'en est pas de même du pouvoir coercitif ou judiciaire ; c'est aux chefs qu'il appartient de punir le désordre ; les peines qu'ils prononcent se réduisent au fouet et à l'exil. Ordinairement le coupable vient lui-même demander le fouet. S'il ne montre pas cette bonne volonté , on lui donne le choix entre les deux châtimens , et quand il s'en trouve d'assez hardis pour tout refuser , rarement on emploie contre eux la force , mais on les traite à peu près en excommuniés.

« Chaque chef a ses terres , qui se transmettent de père en fils ; il a aussi ses clients qu'il nomme ses enfants : mais ceux-ci ne lui sont pas inféodés au point de rester toujours enchaînés à sa suite ; libre à eux de passer sous un autre patronnage. Tout chef a sur ses propres terres le même pouvoir que le conseil a sur la nation ; et quand une affaire est portée au tribunal suprême , c'est uniquement pour donner plus de force à la sentence , en ôtant tout appui au coupable. Si chaque sauvage a le droit de choisir entre les différents guides de la nation , ces derniers ont à leur tour le privilège d'élire celui qui est placé à leur tête ; ils le nomment à vie : c'est un honneur très-onéreux , que la plupart déclinent.

« Vous parlerai-je maintenant de notre manière de vivre ? Sans être à l'abri des privations , elle n'impose cependant pas tous les sacrifices que je croyais insépa-

rables de la vie du Missionnaire ; car , grâce aux soins de ceux qui m'ont précédé ici , nous sommes beaucoup mieux que je n'aurais osé l'attendre. Chaque prêtre a sa maisonnette en bois ; des fenêtres , aux vitres de papier , lui donnent assez de jour à l'intérieur , et le mettent à même de braver le froid , qui du reste n'est pas sévère. Lorsque nous aurons remplacé la terre de nos toits par une bonne charpente , qui est déjà prête , je compte que nous pourrons aussi nous défendre de la pluie.

« Quant à la nourriture , elle diffère peu de celle de nos sauvages. Parfois nous les suivons dans leurs excursions aventureuses , et alors c'est entre eux et nous une parfaite communauté de biens et de fatigues. L'année dernière , j'allai passer l'hiver à l'extrémité du lac , au milieu de nos chasseurs , installé comme eux dans une simple loge. Lorsqu'il fallut retourner au village , je demandai à un Indien s'il pourrait m'y reconduire en un jour , et sur sa réponse affirmative , je ne songeai point à prendre de provisions. Je me couchai donc dans une nacelle , tissée de petites branches moins fortes que l'osier , et recouverte d'une écorce de sapin plus frêle encore. J'avais de bonnes raisons pour me tenir dans cette attitude , car le moindre mouvement sur un bord ou sur l'autre aurait suffi pour faire chavirer le mobile esquif , et comme j'avais passé la nuit précédente à écrire , je ne tardai pas à céder au sommeil.

« Je ne dormais pas si profondément que je ne m'aperçusse bientôt de l'embarras du pilote. Le lac se trouvait couvert de glaçons qui menaçaient à chaque instant de percer les flancs du canot et de nous couler à fond. Mais voici bien un autre obstacle. Ce ne sont plus des morceaux de glace isolés qui nous mettent en péril,



c'est le lac entier qui se prend , et nous force d'aborder comme nous pouvons pour camper sur la grève.

« Il pleuvait, il neigeait, et je n'avais rien pour m'abriter sur ce bord rocailleux. Mes sauvages m'eurent bientôt tiré d'embarras ; sans que j'eusse besoin de leur dire un mot, ils élevèrent avec quelques nattes une demi-loge, dont la partie ouverte était défendue par un bon feu; ils furent encore moins entrepris, quand il fut question de se faire un gîte à eux-mêmes; le canot, couché sur un de ses flancs, leur servit de toit, de plancher et de lit. Le lendemain nous fîmes à pied le reste de la route, tantôt sur la neige, à travers les bois, les marais et les broussailles, tantôt sur le lac quand la glace était assez forte pour nous porter. Nous arrivâmes enfin, vers midi, avec un appétit fortement excité par le jeûne et la marche ; il me semblait que j'aurais fait honneur à un bon repas : on ne put m'offrir qu'un morceau de mousse. C'était la première fois que j'en goûtais ; je ne la trouvai pas mangeable; mais quelques jours après j'y étais habitué. Au printemps dernier, nos confrères n'ont pas eu d'autre nourriture.

« Notre temps au village est partagé entre les fonctions du saint ministère, l'étude de la langue et les travaux agricoles. Jusqu'ici la direction des âmes a été le partage presque exclusif du Père Point. Les soins matériels de la culture sont mon affaire. D'après les intentions de nos Supérieurs, je cherche à tirer de notre champ de quoi subsister sans secours étrangers, afin que d'autres peuplades puissent profiter de la charité des chrétiens de l'Europe. Quel bonheur pour nous, si après avoir servi d'instruments de salut à nos sauvages, nous donnions encore la fertilité à leurs déserts, et l'as-

pect de colonies florissantes à leurs malheureuses tribus ! Tel est du moins notre espoir , et pour le réaliser nous appelons de nouveau le concours de vos prières.

« Agréez , etc.

« JOSET. S. J. »



*Autre lettre du même Missionnaire, au révérend Père  
Cameille, de la Compagnie de Jésus.*

Mission de S. Ignace, 10 octobre 1845.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Je vous ai promis des nouvelles de nos Missions, et je tiens parole en vous communiquant une lettre que j'ai reçue récemment du Révérend Père de Smct : elle est datée du 9 septembre 1845.

« Me voilà donc, écrit cet infatigable Confrère, aux sources de la Colombie, en vue des deux beaux lacs qui donnent naissance au plus grand, mais aussi au plus dangereux fleuve de ces contrées. Ma loge est dressée sur le bord du premier ruisseau qui vient lui payer tribut, après avoir roulé ses bruyantes eaux de cascade en cascade sur les rochers inaccessibles qui sont à ma droite. J'aimerais à vous voir transporté pour un instant auprès de moi, afin d'y jouir d'un spectacle qui vous rappellerait votre Suisse. Au-dessus de mon campement, ce sont vos pics gigantesques et vos effrayants glaciers, contrastant avec les sites gracieux du plus frais paysage. Le coup-d'œil que présentent, dans la plaine, les deux lacs dont j'ai parlé, n'est pas moins pittoresque. Ils sont remplis de vie en ce moment ; à leur surface fourmillent des oiseaux aquatiques de tout

genre , tandis que leurs bords sont fréquentés par des pêcheurs d'une espèce bien nouvelle pour moi, par des armées d'ours blancs et noirs, à qui les dents et les griffes tiennent lieu de harpons. Aux premières neiges , ils reprennent le chemin de leurs tanières , où ils passent, on ne sait comment , les quatre mois d'hiver.

« Mais revenons sur le passé et recueillons nos souvenirs, pour en jalonner l'espace que j'ai franchi depuis notre dernière entrevue. Après vous avoir quitté, je me rendis aux belles chutes de la Colombie que nous nommons les *Chaudières*. Huit ou neuf cents Indiens s'y trouvaient réunis pour la pêche du saumon. Sur un bloc de marbre qui s'avance en pointe dans la rivière , j'élevai ma pauvre chapelle en jonc , qu'entouraient les huttes sauvages , comme la jeune couvée cherchant un refuge sous les ailes de sa mère. Jamais peuple ne fut plus affamé de la divine parole ; aussi , pour répondre à des dispositions si heureuses , je fis chaque jour plusieurs instructions , qu'il suivit avec une attention soutenue.

« La fête de saint Ignace avait été choisie pour clôture de nos exercices religieux. J'ai passé ce beau jour accablé d'occupations , mais de ces occupations douces au cœur d'un apôtre. Plus de cent enfants me furent présentés pour le saint baptême , ainsi que onze vieillards dont plusieurs, portés sur des peaux , semblaient n'attendre que la grâce de la régénération pour s'endormir en paix dans le sein du Seigneur. Le plus âgé , aveugle et centenaire , me dit entre autres choses :

« Ma vie a été longue sur la terre , et depuis longtemps  
 « je ne cesse de pleurer , car j'ai vu mourir tous mes  
 « enfants et mes anciens amis. L'isolement s'est fait au-  
 « tour de moi , je vis dans ma nation comme parmi  
 « des étrangers ; les souvenirs seuls m'occupent, et ils

« sont tristes. Cependant une chose me console , j'ai  
 « toujours évité la compagnie des méchants ; mes mains  
 « sont restées pures de leurs vols , de leurs querelles  
 « et de leurs meurtres. Aujourd'hui que le Grand-Esprit  
 « m'a pris en pitié , je suis content ; je lui donne mon  
 « cœur et lui offre ma vie. »

« La scène où tout cela se passait était vraiment solennelle. Le bloc de marbre sur lequel l'autel était dressé , le bruit sourd des grandes chutes qui reientit au loin dans la solitude , ces enfants des forêts campés sur les bords du plus puissant fleuve de l'Orégon , à l'endroit où ses eaux forment un torrent impétueux et irrésistible , majestueux et immense , qui se précipite à travers un dédale de rochers , ces cascades qui jaillissent de toute part comme autant de colonnes transparentes , et réfléchissent aux rayons du soleil les brillantes couleurs de l'iris ; tout semblait porter intérêt et prêter son charme aux belles cérémonies du jour.

« Ma présence au milieu de ces bons Indiens n'interrompt pas leur pêche. Ils avaient attaché un panier-monstre à une pointe saillante de rocher , et les beaux poissons de la Colombie venaient s'y jeter par douzaines : sept à huit fois par jour le panier se vidait , et chaque fois l'on n'en tirait pas moins de deux cent cinquante saumons. Pendant que les uns étaient occupés à les recueillir , d'autres se rangeaient en file sur le bord , et plongeant leur dard avec force et dextérité , rarement ils le retiraient sans amener une proie. Hors de l'Orégon , on m'accuserait d'exagérer : j'ose affirmer , pourtant , qu'il serait tout aussi facile de compter les cailloux si profusément semés sur les deux rives du fleuve , que les poissons contenus dans ses eaux. Comme le buffalo dans les plaines de l'est , le poisson , à l'ouest

des montagnes , est le pain quotidien des peuples qui habitent ces parages ; on peut juger de leur multitude par la consommation qui s'en fait. Dans la saison où le saumon remonte , tous les Indiens se rendent sur les points favorables des différentes rivières , et non seulement ils y trouvent alors une nourriture très-abondante (ce qui n'est pas peu dire pour qui connaît l'appétit du sauvage), mais ce qu'ils en conservent encore leur tient lieu de provisions pour tout l'hiver. Et néanmoins , des colonnes innombrables de saumons se poussant jusqu'à la source des rivières , y meurent épuisées et manquant d'eau.

« Au moment où je vous écris , ma tente est dressée sur le bord de la Colombie , dans un endroit où elle est peu large et peu profondé : j'y vois passer les saumons ; ils se gênent les uns les autres ; et pour se faire place , ils s'entredéchirent à belles dents. Les truites , ainsi qu'une espèce de carpes , avides des œufs qu'ils déposent dans le sable et le limon des rivières , les suivent en foule. Voilà une assez longue digression , que je vous aurais épargnée si vous n'étiez encore nouveau dans le pays.

« Le 4 août , je quittai les *Chutes* pour reprendre le cours de mon périlleux voyage. Ce qu'il m'en a coûté de privations et de fatigues , je ne m'en souviens plus ; mais ce que je n'oublierai jamais ce sont les grâces que le Seigneur a semées sur mes pas , ce sont les heureuses dispositions de tant de peuplades inconnues , que j'ai trouvées si avides d'entendre la divine parole , si empressées à demander le baptême , et que j'ai laissées prosternées de reconnaissance au pied du signe de notre Rédemption. Enfin j'arrivai , après une marche d'un mois , aux sources de la Colombie. Je ne croyais

guère y rencontrer de quoi exercer le saint ministère. Mais en quel endroit du désert les Canadiens n'ont-ils pas pénétré ? Le roi qui trône dans ce pays solitaire, est un brave habitant de Saint Martin (Canada), qui depuis vingt-six années a quitté sa patrie. Son palais est construit de treize peaux d'orignal, et, pour me servir de ses propres expressions, il possède assez de chevaux pour y loger son petit train, c'est-à-dire, sa femme et ses sept enfants avec tout son modeste avoir ; libre à lui de tenir sa cour (de dresser sa loge) partout où il veut, sans que personne vienne lui en disputer le droit. Son sceptre, c'est un piège à castor ; sa loi, c'est sa carabine : l'un sur le bras, l'autre sur le dos, il visite tour à tour ses nombreux sujets, le castor, la loutre, le rat musqué, la martre, l'ours, le caribou, l'orignal, le mouton, la chèvre des montagnes, le chevreuil à queue noire, aussi bien que son parent à queue rouge : tous, si la loi les atteint, lui paient tribut en viande et en peaux. Entouré de tant de grandeurs terrestres, paisible possesseur de tous les châteaux de granit dont la nature a embelli ses domaines, seigneur solitaire de ces majestueuses montagnes qui élèvent jusqu'aux nues leurs cimes glacées, Morigeau n'oublie pas son devoir de chrétien. Tous les jours, soir et matin, on le voit au milieu de sa petite famille à genoux, recueillir pieusement ses prières. Depuis plusieurs années, il désirait ardemment rencontrer un prêtre ; dès qu'il sut notre arrivée, il accourut en toute hâte pour procurer à sa femme et à ses enfants l'insigne bonheur du baptême. Cette faveur leur fut accordée le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, ainsi qu'aux enfants de trois familles indiennes qui le suivent dans ses différentes migrations. Ici encore, le saint sacrifice de la messe fut offert pour la première fois. Morigeau s'approcha de la sainte table.

En mémoire de tant de bienfaits , une grande croix fut plantée dans une prairie que nous appelâmes *la plaine de la Nativité*.

« Je ne puis quitter mon bon Canadien sans faire mention honorable de sa cuisine. Le premier plat qu'il m'offrit fut un ragoût composé de deux pattes d'ours; un porc-épic entier, mis à la broche, fit ensuite son apparition; puis, une grande chaudière fut placée au milieu des convives; chacun en tira le morceau qui lui convint, et certes il y avait de quoi choisir : dépouille de buffalo, chair d'orignal, queues de castor, perdrix, tourterelles, lièvres y figuraient à l'envi et donnaient satisfaction à tous les goûts.

« Je viens d'être joint par les sauvages de la *Rivière rouge* que j'attendais. Les nouvelles qu'ils me donnent des dispositions des *Pieds-noirs* sont effrayantes; vous connaissez ces barbares. Dans leur rage effrénée, pour venger quelque parent tué à la guerre, quelquefois pour le moindre caprice, ils immolent sans pitié la malheureuse et innocente victime que le hasard offre à leurs coups. Vos bonnes prières toutefois m'encouragent; je ne m'arrêterai pas à la vue du danger; je mets toute ma confiance dans le Seigneur, qui saura quand il voudra changer et adoucir ces caractères implacables. Il s'agit pour moi de porter l'Évangile aux lieux mêmes où les excursions de ces brigands sont si fréquentes: nulle considération ne pourra me détourner d'un projet que j'ai nourri dans mon cœur depuis ma première visite aux montagnes.

« Adieu, mon cher Père, si Dieu m'est propice, probablement vous me reverrez avant l'hiver.

« De SNET. S. J. »



« — J'aurais bien aussi mes notes à joindre à cette lettre ; mais je suis très-pressé : il faut que je me rende en toute hâte à ma Mission du Sacré-Cœur. Comme je ne pourrai pas donner de mes nouvelles en Suisse avant le printemps prochain, je vous serai bien obligé de faire savoir à nos amis que je ne les oublie pas, et que je me recommande instamment à leurs prières.

« JOSET, S. J. »

---

# MISSIONS DE L'AUSTRALIE.

---

## DIOCÈSE DE PERTH.

Comme le diocèse de Perth figure pour la première fois dans les Annales, nous avons pensé qu'une courte notice sur cette Mission, encore à son début, faciliterait l'intelligence des lettres qu'on va lire.

L'Australie qui, en 1820, était encore sans autel et sans prêtre, est devenue depuis, sous la direction de Mgr Polding, une province ecclésiastique où l'on compte l'Archevêché de Sydney, les Evêchés d'Adélaïde et d'Hobartown, une église métropolitaine, vingt-cinq chapelles, trente-une écoles, cinquante-six Missionnaires, partagés entre le soin de la population civile et des colonies pénales, et le ministère de la prédication parmi les sauvages de la Nouvelle-Hollande.

Grâce au zèle persévérant du Prélat, la Religion, en 1840, se trouvait établie sur la côte orientale, mais les régions de l'ouest restaient encore étrangères à ses bienfaits. Pour étendre jusqu'à elles l'heureuse influence de l'Évangile, Mgr Polding fit appel à la sollici-

tude du Saint Siège, et M. l'abbé Brady, qu'il avait chargé de porter à Rome l'expression de ses vœux, fut renvoyé en Australie avec le titre d'Evêque de Perth, et la mission d'ériger deux nouveaux Vicariats apostoliques, celui de la Sonde et celui de Port-Essington.

La juridiction de Mgr Brady comprend deux millions d'indigènes et huit mille colons, répandus sur six cents lieues de littoral. Quant à l'intérieur des terres, on manque de données suffisantes pour évaluer le chiffre des tribus qui l'habitent. Il n'est pas moins difficile d'apprécier les dispositions de ces peuplades errantes, en présence de renseignements incomplets, qui se contredisent souvent; toutefois on pense assez généralement que ces sauvages sont d'un naturel doux et docile, que la timidité de leur caractère promet à l'étranger un accueil pacifique, et qu'à l'abri de leurs vastes forêts ils ont conservé le degré d'innocence compatible avec des superstitions grossières. Leur religion consiste dans le culte de deux principes, l'un bon, qu'ils entourent de peu d'hommages, parce qu'il ne saurait leur nuire; l'autre mauvais, qui reçoit tous les honneurs, parce qu'il tient dans sa main tous les fléaux. Ces indigènes n'ont eu jusqu'à présent aucun rapport avec les Européens, et n'ont pas encore été visités par les ministres protestants, double motif d'espérance pour nos Missionnaires, qui savent par expérience combien le triomphe est plus facile quand ils n'ont à briser que de vieilles idoles.

La ville de Perth, résidence du nouvel Evêque et centre de sa Mission, est située sur la rive d'un beau fleuve, appelé la Rivière des Cygnes, à sept milles du port de Fremantle. C'est le siège du gouvernement colonial pour l'ouest de la Nouvelle-Hollande. Sa popula-

tion est d'environ trois mille âmes, dont la moitié, composée de catholiques et privée jusqu'ici de secours spirituels, vient de saluer avec la joie la plus vive l'arrivée de son premier Pasteur.

C'est le 8 janvier 1846 que Mgr Brady a revu la Nouvelle-Hollande. A sa suite trente personnes, parmi lesquelles on aime à compter des enfants de St-Benoit, des Religieux de S.-Cœur de Marie et des Sœurs de la Merci, sont descendues sur ce lointain rivage, au chant des hymnes sacrés. La pieuse colonie ne pensait s'adresser qu'au ciel, et déjà sur la côte sa voix avait été entendue ; quelques sauvages accouraient à la nouveauté de ce spectacle; des blancs quittaient leurs travaux aux accents de cette prière inaccoutumée, et, réunis sous les bénédictions de leur commun père, semblaient présager l'heureux jour où ces diverses nations seront confondues dans l'unité d'une famille chrétienne.

Cet avenir, l'un des Missionnaires, M. Bouchet, n'a pu que l'entrevoir ; il est mort peu de jours après son arrivée à Perth, d'une maladie qui s'était déclarée au Cap de Bonne Espérance, et que la fatigue d'une longue navigation avait encore aggravée. Ainsi, c'est sur la tombe d'un de leurs confrères que les apôtres de l'Australie occidentale ont planté leur première croix ! Mais pour eux cette épreuve est un nouveau motif d'espérer : « Le succès ne peut manquer à notre Mission, nous écrivent-ils, puisqu'elle commence par le sacrifice. »

*Lettre de Dom Léandre , Bénédictin , à Dom Guéranger, abbé de Solesmes.*

Perth, Australie occidentale : mardi , octave de l'Épiphanie,  
13 janvier 1846.

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ABBÉ,

« Béni soit le Seigneur , le Dieu de toute bonté, qui nous a conduits si heureusement au terme de notre voyage. Le lendemain de l'Épiphanie nous jetions l'ancre, et jeudi matin, à neuf heures et demie, nous quittons notre navire.

« Bien différente de l'Afrique dont les montagnes hautes et escarpées annoncent la stérilité du sol et la barbarie des habitants, l'Australie n'offre que de douces collines où les bois et la verdure se disputent à l'envi le privilège de réjouir l'œil du navigateur fatigué de la monotonie d'un long voyage sur les eaux, où pour distraction il n'a guère que les vents et les tempêtes.

« Enfin je touche à cette terre où je devrai me sanctifier en apprenant le chemin du salut à de pauvres sauvages, si longtemps inconnus à notre Europe. La sollicitude de nos économistes ne va pas jusqu'à rompre le pain de la civilisation à de malheureuses créatures dont

l'âme a cependant coûté tout le prix du sang de notre doux Seigneur Jésus. Les anges gardiens de ce pays immense auront entonné le *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus* : car ils voyaient enfin accompli le temps que Dieu avait résolu, dans ses desseins éternels, de mettre entre le joyeux avènement de son fils sur la terre et l'avènement de ses ministres, dont la parole, les sueurs et les travaux devront mettre la paix dans le cœur de tant d'hommes délaissés. Ces cœurs devront devenir nouveaux, et, de grossiers qu'ils sont, la grâce en fera des tabernacles où l'Esprit-Saint se plaira à faire sa demeure. D'ici là, mon très-révérend Père, combien de prières il faudra que mes frères d'Europe offrent au Dieu des miséricordes ! Ah ! s'ils ne prient pour nous, comment pourrons-nous réussir, abandonnés à nos propres forces ?

« Le jeudi 8, Mgr Brady dit pour la dernière fois le messe sur le navire. Tout est préparé pour mettre pied à terre ; nous en sommes à peine à un mille. A neuf heures et demie je récite les litanies de tous les Saints sur le pont avec Dom Serra. Quelques minutes après, nous quittâmes l'*Elisabeth*, dont le capitaine David Morrice s'est montré fort bon pour nous pendant tout le voyage, malgré la divergence de croyances religieuses. Pendant la traversée du navire à la côte, Dom Rosendo Salvado chanta les litanies de tous les Saints, et tous en chœur nous répétions : *Ora pro nobis*. Après les litanies on chanta le *Benedictus*. Quelle effusion de joie dans tous les cœurs, et pour moi en particulier, qui voyais un enfant de notre bienheureux père Saint Benoît, élever le premier de tous la voix des louanges de Dieu sur une plage qui n'avait joui que pendant si peu de temps du bonheur de posséder un ministre du Sei-

gneur , dans la personne de notre Evêque , lequel , après deux longues années , venait prendre possession d'un territoire confié à ses soins par le successeur du prince des apôtres.

« A dix heures nous mettons le pied sur le rivage où étaient assemblées une cinquantaine de personnes. Aussitôt Monseigneur entonne le *Te Deum* que nous poursuivons tous en chœur. A trois pas derrière nous était la mer ; devant, l'immensité de cette île qui mérite mieux le nom de continent. Au verset, *Te ergo quæsumus*, nous nous sommes prosternés sur le sable. Après le *Te Deum*, Monseigneur donna sa bénédiction , puis nous nous acheminâmes vers le rivage de *Freemantle* , qui est comme le port de la ville de Perth. Chemin faisant j'aperçus Dom Serra et Dom Salvado parlant à un sauvage : je courus à eux , et ma première parole en Australie fut le *Good morning* , *Bon-jour* , adressé à un sauvage sans songer s'il serait capable de me comprendre. A peine lui avais-je adressé ce salut, qu'il me répondit : *How do you do ? Comment vous portez-vous ?* Je fus étonné ; mais un habitant de *Freemantle* , qui s'était approché de nous , me dit que tous les sauvages des côtes savaient parler l'anglais , parce qu'ils sont continuellement en rapport avec les colons. Monseigneur fit conduire les Sœurs de la Miséricorde dans une maison, et nous dans une autre , et , peu après , vint nous retrouver le même sauvage , accompagné de sa femme.

« Tous les deux étaient bien comme ceux que Freycinet a fait dessiner dans l'atlas de son voyage autour du monde : la tête grosse et en disproportion avec le corps ; les cheveux tout dégoutants d'huile et de graisse de poisson , la face couverte de poudre de brique délayée dans de l'huile , les bras et les jambes fort menues , et

tout le corps d'une maigreur repoussante : presque nus, sauf une peau de kangourou , jetée sur leurs épaules comme l'est la peau d'agneau sur les épaules du *Saint Jean-Baptiste* du Giotto , dans son tableau du *Couronnement de la Vierge*. Un long bâton de la grosseur du pouce leur servait d'arme. La femme avait de plus le *gato* ou sac aux provisions , jeté sur son épaule gauche. Ils ne purent nous dire leur âge. Leur corps était sillonné de cicatrices provenant des blessures qu'ils se font à la mort de leurs parents ou de leurs amis , pour témoigner leur douleur. Dans la journée , Dom Serra , Dom Salvado et moi , courûmes les bois qui couronnent *Freemantle* , dans l'espoir de rencontrer des sauvages , parce que ceux que nous avons vus , n'avaient pas tardé à nous laisser pour retourner dans leur solitude. Nous ne rencontrâmes rien.

« Le lendemain de notre débarquement , Monseigneur dit la messe à six heures du matin , dans une maison particulière. Plusieurs catholiques vinrent y assister, entre autres un Français qui réside à *Freemantle* depuis sept ans. *Freemantle* est un petit village situé sur les bords de la mer, à l'embouchure de *Swan river*, *Rivière des Cygnes*. Ce village serait beaucoup plus agréable , si la grande quantité de sable m'en rendait l'habitation fort incommode. Partout jusqu'à une distance de vingt à trente milles à l'intérieur , s'étend ce sable , qui a cela de particulier qu'il est assez fertile pour rapporter en abondance tout ce qu'on y sème pendant la saison d'hiver , époque à laquelle la grande quantité de pluie en fertilise la stérilité ; et comme d'ailleurs il ne gèle point dans cette saison , et que même le soleil y est très-chaud , pendant certains jours, il en résulte une abondante fertilité dans un terroir dont le premier aspect fait croire le contraire.



« Avant de quitter *Freemantle*, nous vîmes une bande de douze sauvages que l'on conduisait dans l'île de *Rottnest*. Cette île sert de lieu de déportation à tous ces pauvres malheureux qu'on y envoie pour la moindre faute. La longueur du temps est proportionnée au crime; mais quel qu'il soit, tout séjour dans cette île ne fait que les abrutir. Ces douze sauvages étaient enchaînés les uns aux autres, plus ou moins sévèrement, suivant la gravité de leurs fautes. Il y en avait de tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, et pas un qui n'eût déjà l'impudence du crime affichée dans ses manières, impudence qui, jointe à leur barbarie naturelle, en fait des hommes entièrement incapables, moralement parlant, de la moindre élévation d'âme. Ces pauvres malheureux s'en allaient gaiement subir leur peine sans paraître rien comprendre à leur sort. Cependant tous étaient retenus par des chaînes; quelques-uns les avaient au cou, d'autres au bras, d'autres autour des reins et aux jambes. Nous leur demandâmes quel crime ils avaient commis. L'un d'eux nous répondit en riant, qu'étant à la chasse du kangourou, il avait coupé le nez à un blanc qui dormait dans les broussailles. Il donnait pour sa défense, qu'il l'avait fait involontairement. Toutefois on l'avait condamné à cinq mois de détention, pour imposer aux autres noirs. L'île de *Rottnest* avoisine le continent, mais cependant elle en est assez éloignée pour que les sauvages ne songent pas à s'enfuir à la nage. Puis, il y a une surveillance extrême.

« A quatre heures du soir, par une chaleur extrême, nous montâmes une barque qui devait nous conduire à Perth. Rien de plus pittoresque que les bords de *Swan-River*, qui descend du désert, pour couler doucement jusqu'à la mer. De côté et d'autre jusqu'à

Perth se dressent des rochers qui prennent mille formes merveilleuses. Là des quartiers de roche et de gros troncs d'arbres ont roulé sur les bords du fleuve ; ici l'entrée d'une grotte ; là mille colonnes que l'eau et le temps ont taillées dans le roc. Partout une multitude d'oiseaux , qui s'étonnent de ne plus trouver leur solitude d'autrefois dans les lieux où le sauvage seul fut le témoin de leurs ébats. Des espèces de pingoins se tenaient sur les bancs de sable qui coupent le fleuve de distance en distance , et nous regardaient remonter doucement. La *Rivière des Cygnes* est le double de la Tamise ; ses eaux sont d'une belle couleur verte , mais salées jusqu'à la source pendant l'été ; elles deviennent douces pendant l'hiver où l'abondance des pluies les grossit considérablement. Au delà de Perth , les rochers cessent ; alors la rivière devient peu profonde , parce qu'elle s'évase beaucoup.

« A quatre heures et demie nous aperçûmes la ville, qui se présente sous une forme des plus pittoresques. Les arbres groupés autour des maisons blanches lui donnent un aspect délicieux. Aussitôt que notre Evêque eut aperçu le lieu de sa résidence , il fit entonner le chant des litanies de la Sainte Vierge par Dom Rosendo. Après les litanies on chanta l'*Ave maris stella*, le *Magnificat* et le *Benedictus*. Il faut être témoin de ces solennités pour goûter tout ce qu'elles ont d'ineffable : le récit ne fait que les gâter. Pendant ces chants nous passâmes auprès d'un banc de sable où se tenaient deux cormorans, dont les formes se rapprochent de celles du pélican. Ils se tenaient silencieux. Je me rappelai involontairement ces versets du psaume : *A voce gemitus mei... similis factus sum pellicano solitudinis.*

« A cinq heures et demie nous débarquâmes. Dom

Serra et Dom Salvado furent les deux premiers à mettre pied à terre. Un grand nombre de personnes rassemblées sur le rivage, nous saluèrent de leurs cris par trois fois. Nous reçûmes Monseigneur au sortir de la barque, puis nous montâmes tous, deux à deux, en silence, vers l'église, située sur une élévation, à la distance d'un quart d'heure du rivage. Quelques pas avant d'entrer dans l'église, Dom Rosendo, qui se trouvait à la tête du cortège avec Dom Serra, entonna le *Te Deum*, que nous achevâmes dans l'église. Monseigneur récita ensuite les prières d'actions de grâces, donna sa bénédiction à son nouveau peuple, qui paraissait dans la joie de posséder enfin un pasteur qui ne lui sera point enlevé. Tous, protestants et catholiques, semblent porter beaucoup d'affection à notre Evêque. Puisse cette affection être pour les protestants un achèvement à la vérité de la foi !

« J'ai parlé d'une église; mais quelle église ! Cependant il faut bénir Dieu avec nous de la possession de ce lieu où Notre Seigneur sera du moins placé plus décemment. Il y a deux ans, pendant les six mois que le docteur Brady demeura à Perth, il n'eut pour dire la messe qu'une cabane en bois, où six à huit personnes pouvaient à peine se rassembler. Pendant son absence, M. Joustins, prêtre belge, âgé de soixante-six ans, soutint la Mission et excita le zèle des catholiques à élever une chapelle au Dieu que le ciel et la terre ne peuvent contenir. Les catholiques, quoique pauvres, s'y prêtèrent avec ardeur. Les uns portèrent les pierres, les autres les bois; ceux-ci les taillèrent, ceux-là firent l'office de maçon : enfin, sans trop grande dépense d'argent, une chapelle de quinze pieds de large sur le double de long, fut bâtie. Elle n'est pas encore achevée; ses portes et ses fenêtres sont ouvertes à tout vent :

inconvenient dont il n'y a pas beaucoup à se plaindre dans la saison où nous sommes , qui est celle des grandes chaleurs. Il n'y a pas encore d'autel , les murs sont entièrement nus , la couverture est en planches , ce qui sera fort incommode dans la saison des pluies. Cet état de misère , vous le pouvez exposer à la Propagation de la Foi , sans les fonds de laquelle il est impossible de rien faire. Bientôt la Mission commencera pour les sauvages ; ce seront d'autres nouvelles dépenses auxquelles il faudra subvenir. Je ne parle point du genre de vie que nous menons ; il est tel qu'il convient à un Missionnaire , et surtout à un moine dont les espérances sont fondées sur des biens plus durables que ceux de la terre.

« Le lendemain de notre arrivée , nous nous occupâmes de décorer l'église pour le dimanche ; les Bénédictins en furent chargés , et tous se mirent avec empressement sous leurs ordres. On s'occupa de tendre des toiles devant les fenêtres , puis avec des branches de palmiers , l'on revêtit les murailles et l'on décora le trône de l'Evêque.

« Le dimanche , 11 janvier , tout étant préparé , Monseigneur chanta la messe pontificalement. Un grand nombre de personnes vinrent assister à la cérémonie , la plupart par curiosité , puisqu'une grande partie de population de la ville de Perth est protestante. Tous se retirèrent émerveillés de la pompe avec laquelle la messe fut célébrée. Un habitant avait prêté un petit orgue , que Dom Rosendo toucha avec cette science exquise et cette entente qui le rendaient un des premiers musiciens de l'Italie. Il y avait loin de son brillant orgue du monastère de la Cava , si vanté , avec cet *organum* trouvé comme par hasard au milieu d'une colonie jetée sur des

rivages déserts et loin de toute civilisation. Les deux prêtres français d'Amiens et moi formions le chœur. Tout fut chanté en *plain-chant* ; nous primes le *Kyrie* et la messe de Dumont , du premier mode.

« Après l'Évangile , Monseigneur fit lire sa pastorale , que tous les assistants écoutèrent avec grande attention. Les Vêpres furent suivies d'un sermon prêché par le R. P. Powell , Missionnaire irlandais. J'étais depuis longtemps initié aux harmonies du chant romain , mais jamais ses beautés ne m'avaient autant touché l'âme qu'en ce jour où je les entendais exprimer par un des plus habiles organistes de l'Europe , sur une terre où pendant tant de siècles les arbres , les montagnes et les forêts furent les seuls chantres de la création.

« Qu'il sera beau le jour où nous pourrons entendre les voix de nos chers sauvages se mêler aux nôtres ! combien je le désire ! combien j'ai hâte de le voir arriver ! Mais d'ici là , patience , courage et travail. Car combien il y a de peines à subir avant qu'un seul d'entre eux se laisse gagner par nous ! Mais la grâce est puissante , et , malgré cette défiance qu'ils ont des Européens , malgré cette haine qu'ils leur portent , nos pauvres sauvages deviendront , Dieu aidant , de bons chrétiens. Il semble que ces peuples soient tombés plus bas encore dans la misère , que ne le fut aucun sauvage du Nouveau-Monde ou des autres îles de l'Océanie. Une seule chose peut nous les rendre amis : une abondante quantité de nourriture , qui , quelque considérable qu'elle soit , ne les satisfait point. Jamais leur estomac ne demande grâce : ils sont insatiables. Tout le reste pour eux n'est rien. Et comment un pauvre Missionnaire pourra-t-il fournir à ces affamés de quoi les contenter , lui qui souvent n'a pas de pain pour son

modique repas ? Les sauvages des autres contrées de l'Océanie ou de l'Amérique, se laissent attirer par quelques brillants, une médaille, un petit crucifix, une image, un vêtement : pour ceux de la Nouvelle-Hollande, il en est autrement. Depuis que je suis à Perth, j'en ai vu plusieurs ; tous demandent à manger : on leur présente autre chose, ils le rejettent, à moins que ce ne soit de l'argent dont ils achètent du pain. Ceux de l'intérieur du pays, au-delà des montagnes que nous voyons se dresser à quelques milles de nous, ceux-là, dis-je, dédaignant d'entrer dans les bourgades des colons, méprisent l'argent qui leur est inutile dans leur désert, et ne veulent rien recevoir sinon des aliments. Il paraît cependant que ces derniers, malgré leur barbarie, sont encore préférables à ceux des côtes, qui, par leur contact avec les Européens, ont contracté des habitudes vicieuses, qui viennent ainsi ajouter à l'horreur de leur état sauvage. Ils refusent tout autre vêtement que leur peau de kangourou. Aucun d'eux ne veut non plus cesser de s'enduire la tête et le corps de cette huile grasse et dégoûtante, qui les préserve de la piqure des moustiques, en grand nombre dans les bois.

« Cependant ils aiment à prendre quelques-uns des noms qu'ils entendent les Européens se donner entre eux. Ainsi le sauvage de *Freemantle* nous dit qu'il portait le nom de John, sa femme celui de Marianne....

« Lorsque l'on voit la misère de ces pauvres êtres, l'on se sent ému jusqu'au fond des entrailles : ils demandent du pain, et il ne se trouve personne qui leur en donne, *petierunt panem et non erat qui frangeret eis*. Leur paresse est extrême, comme celle de tous les sauvages ; et cependant le moindre travail qu'on

donne à la terre lui fait rapporter au centuple , et plus on avance dans l'intérieur , plus on trouve le sol excellent. Au-delà des montagnes, éloignées de la mer d'environ cinquante milles, on trouve des vallées fertiles , un sol productif , entrecoupé de lacs , de rivières qui rendent ce pays très agréable à habiter. Les Européens n'y ont jamais pénétré que partiellement , et pas un n'a songé à s'y fixer. Cela est réservé aux Missionnaires.

« Une école de sauvages est établie à *Freemantle* ; là une douzaine de jeunes enfants sont élevés par une femme que le gouvernement anglais paie à cet effet. L'éducation qu'elle donne consiste à leur apprendre l'anglais : quant aux principes religieux, elle ne leur en inculque guère. Quelques-uns de nous allèrent voir cette école : elle est située sur le bord de la mer ; ils trouvèrent les enfants sur le rivage. Au commandement de leur directrice, ils se jetèrent tous dans l'eau , où ils firent plusieurs évolutions nautiques. C'est à peu près toute leur science. Les coups de verge et de bâton ne manquent pas à ces malheureuses victimes.

« Voilà , mon très-révérend Père , tout ce que j'avais de plus intéressant à vous raconter d'un voyage où Dieu nous a conduits comme par la main. C'est aussi tout ce que j'ai pu apprendre sur les Nouveaux Hollandais , pendant un séjour d'à peine huit jours , sur une terre qui doit être le lieu de mon travail , en attendant le repos de la béatitude céleste. Dans quelques mois j'aurai, je l'espère , de plus intéressants et plus amples détails à vous donner. J'espère aussi que , Dieu aidant , je pourrai vous raconter les heureux résultats de nos entreprises auprès des natifs. Puisse Dieu répandre sa grâce avec effusion !

« Il ne me reste plus qu'à vous parler de la situation

de notre église. Une colline se dresse au midi de la ville : c'est là que sera construite la cathédrale de Perth, lorsque Monseigneur pourra avoir des fonds pour cette œuvre. L'emplacement est superbe : de tous côtés l'on a une vue admirable, qui deviendra plus belle encore, lorsque la grande quantité d'arbres qui forment comme une immense forêt, sera diminuée. De cette colline on voit la rivière qui serpente et coule tranquillement vers la mer. De là on aperçoit les montagnes qui s'étendent comme un beau cordon bleu de l'orient à l'occident. Il est assurément peu de positions aussi belles et aussi pittoresques. Le pauvre sauvage, soit qu'il habite dans la plaine ou sur les montagnes, soit qu'il attende sur les bords du fleuve le poisson qui doit faire sa nourriture, pourra toujours fixer ses yeux sur le signe de notre salut, qui couronnera le sommet de la maison du Dieu de bonté et de miséricorde.

« Je ne vous parle point de nos projets au sujet de notre nouvelle Congrégation australienne. Dom Serra doit vous écrire et vous exposer longuement ce qu'il songe à faire. Monseigneur nous a permis de bâtir une petite cabane à quelques pas de l'Eglise, où nous pourrons, au milieu des bois et du silence, continuer de pratiquer la règle de notre bienheureux Père Saint Benoît. Nous commencerons dans quelques jours cette construction qui n'exigera pas beaucoup de frais et de dépenses. Quelques pieux fixés en terre, surmontés d'un toit de feuillage, formeront une habitation suffisante pour nous, et d'autant plus que, dans peu de mois, Monseigneur, après avoir donné à chacun ses instructions, nous dispersera à l'intérieur, où nous pourrons commencer nos travaux auprès des sauvages.

« Veuillez faire prier vos Moines pour moi, mon très-



révérénd Père. Je suis assuré que pas un d'eux ne m'oublie. Moi, de mon côté, j'aime à me rappeler sans cesse les bons exemples de régularité et d'observance qu'ils me donnèrent. Qu'ils prient pour moi Marie, la bonne protectrice du pauvre Missionnaire; qu'ils me recommandent sans cesse à elle, parce que mes besoins sont nombreux. Qu'ils la prient aussi pour toute la Mission, pour la conversion des pauvres sauvages. Que ceux d'entre eux qui songent à venir nous rejoindre, conservent leur vocation, et puissiez-vous, mon très-révérénd Père, nous les envoyer tous, car la moisson est abondante, mais les ouvriers manquent! Qu'ils prient également pour notre Mission, tous les apôtres de l'Ordre de Saint Benoit, si grands, si nombreux et si admirables dans leurs travaux. C'est à eux que l'Europe entière doit la lumière de la foi. Puisse-t-il en être de même pour cette cinquième partie du monde!

« Votre enfant, très-cher et révérénd Père abbé, se recommande aussi à vos bonnes prières. Il sera longtemps encore sans avoir de vos nouvelles. Puisse Dieu avoir cette privation pour agréable! Veuillez bénir votre enfant,

« Très-humble et très-obéissant,  
F. LÉANDRE, *Obl. S. B.* »

*Extrait d'une lettre de M. Thiersé , Prêtre du S. Cœur  
de Marie , à sa Mère.*

Perth , 8 février 1846.

« MA CHÈRE MÈRE ,

« Quelle que soit la contrée que votre fils habite , je sais qu'elle sera toujours pour vous l'objet du plus vif intérêt ; aussi , à peine débarqué à la Nouvelle-Hollande , j'éprouve le besoin de vous en tracer une courte description.

« Cette île , qu'on dit sept à huit fois plus étendue que la France , ne présente aucun des aspects qui font la beauté de notre Europe : au lieu de vos cités peuplées , nous n'apercevons que des rivages déserts ; nos yeux accoutumés au spectacle des terres cultivées , ne rencontrent partout que des forêts immenses. Il est vrai que ces bois ont aussi leur grandeur et leur grâce. On y voit beaucoup de palmiers , d'acajoux et d'autres arbres qui se parent des plus belles fleurs ; une multitude d'oiseaux , tels que le perroquet , le cygne et le pélican , animent leur solitude , et le kangourou bondit de tout côté sous leur ombrage.

« Si la culture est peu avancée , ce n'est pas que le pays soit stérile ; il se prêterait au contraire avec tant

de succès aux productions de tout genre , qu'il donnerait au moins deux récoltes par an. La vigne surtout y réussit à merveille. En ce moment les colons sont à vendanger , et je vous assure qu'ils n'ont pas lieu de regretter leurs peines.

« Ici la température est beaucoup plus élevée que chez vous. Quand le soleil est arrivé au milieu de sa course, les indigènes se cachent dans leurs habitations, pour se garantir de ses feux. Il fait, en effet, si chaud, de midi à quatre heures, qu'on risquerait de brûler sa chaussure, si l'on se hasardait à sortir sans précaution. Bientôt il nous faudra marcher pieds nus sur le sable embrasé, car nous n'avons plus qu'une paire de souliers pour chacun de nous, et peut-être n'en recevrons-nous pas d'autres avant une année. Tant mieux; plus nous sommes pauvres, plus nous sommes heureux.

« Vous ne sauriez croire combien nous trouvons de jouissances dans notre dénûment. Je voudrais que vous pussiez assister à nos modestes repas, et voir comment, à défaut de plats, de cuillers et de fourchettes, nos cinq doigts se prêtent à tout; la terre nous sert à la fois de sièges et de table, et la voûte des cieux forme notre toiture. Le soir venu, on repose doucement sur le sable, et lorsqu'il ne pleut point, une seule couverture suffit pour nous garantir de la fraîcheur et de la rosée. Notre unique souci est d'entretenir des feux durant la nuit entière, pour éloigner de nous les reptiles et les scorpions. Les serpents surtout sont ici très-dangereux. Il en est un fort petit, dont la morsure, dit-on, donne une mort inévitable et presque subite à quiconque en est atteint. Du reste, il n'y a pas d'autres animaux nuisibles, et même ce serpent dont je viens de parler, fait un mets excellent, mais il faut avoir soin de lui couper

la tête, où tout le venin est renfermé. Les sauvages nous en ont apporté quelques-uns, que mes confrères ont trouvés exquis.

« Ce qui nous importune le plus, ce sont des mouches qui ne nous laissent de repos ni le jour ni la nuit; toutes les parties de notre corps qui sont à découvert leur servent de pâture et répandent du sang; ce n'est pas tout, si on a le malheur de les chasser avant qu'elles soient pleinement rassasiées, elles distillent dans la plaie un venin qui cause des enflures très-douloureuses.

« Venons maintenant à la religion de nos sauvages. L'idée de Dieu, naturellement gravée dans le cœur de tous les hommes, résume presque tout leur symbole. Si on leur demande, pendant le jour, où est l'esprit qu'ils adorent, ils montrent le soleil; la nuit, ils ignorent où il fait sa demeure, ce qui ne les empêche pas d'exécuter des danses en son honneur au clair de la lune. Ils croient aussi à l'immortalité de l'âme, mais en mêlant à cette vérité les fables grossières de la métempsychose. Après la mort, disent-ils, l'esprit va se plonger dans un lac immense qui se trouve au centre du pays; de là il passe, au bout d'un certain temps, dans un autre hémisphère, pour entrer dans le corps d'un homme ou d'un animal, selon qu'il a bien ou mal employé sa première vie. Aussi, quand ils rencontrent des Européens, s'empressent-ils de leur demander des nouvelles de leurs aïeux.

« Ces détails, je vous les livre comme on me les a donnés, car j'ai eu peu d'occasions jusqu'ici d'en constater l'exactitude. Avant-hier, cependant, nous avons reçu la visite d'une reine de l'ouest. Elle portait son enfant sur le dos. Rien ne la distinguait des femmes de sa

suite, si ce n'est une sorte de teinture dont elle s'était barbouillé la figure et les mains. Nous lui donnâmes deux rubans, l'un jaune qu'elle noua autour de sa tête, l'autre rouge dont elle se fit une ceinture, et toute fière de ce nouvel ornement, sa majesté australienne se coucha mollement sur le sable. D'autres chefs de tribus nous ont promis de pourvoir à notre subsistance, si nous allons nous fixer parmi eux pour les instruire.

« Vous voyez, ma chère mère, que ce pauvre peuple a d'assez bonnes dispositions, et que nous pouvons espérer de grands succès. Oui, j'ai confiance que l'heure du salut est venue pour cette nation délaissée. Priez Dieu qu'il me fortifie par sa grâce, afin que mon courage ne défaille pas aux jours de labeur et de sacrifice. On dit que dans certaines contrées les indigènes ne sont pas seulement sauvages, mais cruels : cette pensée loin d'enchaîner nos pas, nous attire vers eux; nous sommes plus pressés de porter secours où la misère est plus profonde, et, s'il y a des dangers à courir, le sang que notre adorable Sauveur a versé nous apprendra à ne pas épargner le nôtre. Je ne veux pas vous dissimuler que j'ai déjà beaucoup à souffrir; mais rappelez-vous aussi que le Missionnaire trouve sa consolation dans les croix, qu'elles entretiennent, purifient et augmentent en nous l'amour de Dieu, ce gage et cet avant-goût du céleste bonheur.

« Demain, nous nous mettons en route pour atteindre les côtes méridionales de l'Australie; nous allons à cent cinquante milles de Perth, ouvrir la Mission de la Sonde. Après avoir pris quelques jours de repos dans cette petite ville anglaise, nous nous disperserons dans les forêts à la recherche de nos bien-aimés sauvages. Les autres prêtres qui sont venus ici avec Monseigneur,

se dirigeront , partie vers le nord , partie vers l'ouest ; nous serons éloignés d'environ deux cents lieues les uns des autres , et je pense que nous ne nous reverrons jamais plus sur cette terre.

« Adieu , ma bonne mère ; ne soyez nullement inquiète pour ma personne ; je suis très-content. Notre unique désir doit être désormais de nous retrouver au ciel : c'est à cette intention que je prie tous les jours pour vous au saint sacrifice.

« JOSEPH THIERSE ,  
Prêtre du S. Cœur-de-Marie. »

---

# MISSIONS DE L'OcéANIE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA MÉLANÉSIE.

---

*Extrait d'une lettre du P. Chauvain, Missionnaire de la  
Société de Marie, au R. P. Colin, Supérieur-Général.*

Ile San Christoval (Archipel de Salomon).  
Port Ste-Marie, 2 mars 1846.

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« Il n'y a que peu de jours, N. T. S. P. le Pape Grégoire XVI, la Société de la Propagation de la Foi, et bien des âmes généreuses en France apprenaient avec plaisir qu'un nouvel essaim de Missionnaires formés à Lyon, partait d'Europe pour porter l'Évangile aux îles du nord de l'Océan-pacifique. La Mission qu'ils étaient appelés à fonder avait un caractère et un intérêt tout particuliers. Jusqu'à ce jour, le commerce ou l'erreur avait presque toujours précédé l'arrivée des ouvriers apostoliques; cette fois, justement jalouse d'avoir été

si longtemps devancée, la Religion véritable devait, la première, ouvrir la porte à l'Évangile. Il était probable que les premiers essais coûteraient du sang; nous-mêmes, faibles instruments, choisis pour être les premiers apôtres de ces îles inconnues, nous ne pouvions douter des dangers sans nombre que nous aurions à courir. Tous les capitaines de navires les mieux informés sur les mœurs de nos futurs néophytes, nous avouaient que chaque fois qu'ils avaient tenté d'entrer en communication avec eux, ils avaient eu à souffrir de leur férocité. « La Religion seule, nous disaient-ils, avec ses espérances éternelles, peut vous soutenir dans une si périlleuse entreprise,

« Vous vous en souvenez, mon très-révérénd Père, quelquefois nous nous plaisions à nous prédire les uns aux autres, en votre présence, quelle serait la première victime de notre expédition; aujourd'hui le ciel lui-même vient de la choisir, et ce que nous n'avions jamais osé concevoir dans nos pressentiments, c'est sur notre chef que le choix est tombé! Comme notre divin Maître, il a été frappé, avant d'avoir pu se faire connaître, par la main même de ceux qu'il venait appeler à la vie de la grâce. Puisse le sang du Pasteur, versé par les ouailles, servir bientôt à leur conversion!

« C'est le 16 décembre 1845, que Mgr Epalle a reçu le coup mortel, à Isabelle, île principale de l'archipel de Salomon, à peu près au centre de son Vicariat. Témoin oculaire des circonstances qui se rattachent à sa mort, à ses côtés, conversant avec lui au moment même où la hache et le casse-tête ont été levés sur lui et sur tous ceux qui l'accompagnaient, j'espère que cette narration, toute défectueuse qu'elle est sous plusieurs rapports, aura au moins le mérite de l'exactitude et de la vérité.



« Monseigneur Jean-Baptiste Epalle , né à Marliès (diocèse de Lyon) , le 8 mars 1809 , après avoir exercé pendant près de quatre ans , les fonctions du ministère apostolique à la Nouvelle-Zélande , où Monseigneur Pompallier l'avait nommé son Pro-Vicaire , revint en Europe sur la fin de l'année 1842 , pour les affaires de cette Mission. Il fut nommé Vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie , et sacré à Rome Evêque de Sion , le 21 juillet 1844. Il fit ses adieux à la France le 2 janvier 1845 , et à l'Europe le 2 février de la même année , époque où , à la tête de sept Missionnaires et de six frères , il partit de Londres pour se rendre à Sydney.

« Après un voyage de dix mois , Mgr Epalle fit son entrée dans son Vicariat , le premier décembre 1845. Ce jour-là nous vîmes San-Christoval , petite île située à l'extrémité sud-est de l'archipel de Salomon , et eu signe de prise de possession au nom de la très-sainte Vierge conçue sans péché, Sa Grandeur jeta dans la mer une médaille de l'Immaculée Conception.

« Le lendemain l'ancre fut jetée dans un port encore inconnu , situé au 159° de longitude est , et 10° 13' de latitude sud. Il parut digne d'attention : c'était une espèce de baie , autour de laquelle nous apercevions plusieurs sinuosités en forme de havres. Nous découvrions çà et là plusieurs habitations groupées ensemble , et formant par leur réunion une espèce de village européen. Bientôt les pirogues des naturels arrivèrent en si grand nombre , qu'il nous fut aisé de juger que la population du voisinage devait être au moins de six à sept cents âmes. Nous étudiâmes pendant trois jours les usages , la langue et les dispositions de ce peuple : Monseigneur , accompagné de deux Missionnaires et con-

duit par trois ou quatre matelots , parcourut dans une embarcation tous les rivages du port , afin de connaître les ressources qu'il pourrait offrir à un établissement de Missionnaires.

« À la suite de cette reconnaissance , et d'après toutes les observations faites à bord et à terre par l'équipage et par nous , nous crûmes pouvoir constater avec quelque raison , que le terrain de San-Christoval était fertile , qu'il y avait des sources d'eau fraîche , mais probablement pas de rivières de long cours , le pays étant trop souvent entrecoupé de petits monticules , sans offrir jamais aucune chaîne de quelque étendue ; on n'y vit point de plaine , point d'herbages , ce qui rendait très-difficile un établissement d'agriculture un peu considérable. En revanche , les dispositions des habitants ne parurent pas hostiles.

« Nous inclinions à nous fixer dans cette île ; mais de fortes raisons nous firent désirer un point plus central. Monseigneur annonça donc le départ , et le 6 au matin l'ancre fut levée.

« Le 12 , après avoir longé lentement la côte occidentale de *Guadalcanar* , nous arrivâmes en vue d'*Isabelle* , la plus considérable des îles Salomon. Nous étions à l'entrée de la baie des *Mille-vaisseaux*. Les habitants des tribus les plus rapprochées sont venus en foule ; ils étaient au nombre d'environ cent trente dans soixante pirogues. A leurs cris aigus et perçants , à la rapidité de leurs gestes , il nous fut aisé de reconnaître un peuple plein d'énergie et de vivacité. L'habileté qu'ils montrèrent dans les premiers échanges que l'équipage fit avec eux , nous prouva qu'ils étaient habitués à la visite des navires. S'apercevant que notre marche

était dirigée vers un point un peu éloigné de leurs peuplades , ils s'empressèrent de nous inviter aussitôt de la voix et du geste à descendre chez eux. Nous leur indiquâmes le hâvre de l'*Astrolabe* , comme l'endroit où nous voulions nous arrêter. Ils répétèrent aussitôt le signe que nous venions de faire , et en nous montrant le voisinage du lieu indiqué , ils criaient tous , en se frappant la tête : *Mate-mate ! Mate-mate !* expression qui , selon l'interprétation de Monseigneur , a la même signification dans la plupart des îles de l'Océanie , et emporte toujours l'idée de quelque chose de sinistre , telle que *blessure* , *maladie* , *meurtre* , *mort*. Ces avertissements nous firent peu d'impression : Monseigneur crut simplement que nous nous dirigeons vers quelques lieux malsains , ou tout au plus vers une tribu ennemie de celles que nous voyions alors. A onze heures l'ancre fut jetée à l'entrée du hâvre de l'*Astrolabe*.

« Aussitôt Monseigneur désigna ceux d'entre nous qui devaient l'accompagner à terre , pour chercher un lieu propice à notre premier établissement. De son côté , le capitaine donna ses instructions dans le même sens. M. Blemy , second officier du bord , à la tête de quatre rameurs , fut chargé de conduire le Prélat partout où il voudrait ; nous avions pour embarcation une baleinière. Ceci fait , nous partons. Les matelots qui nous escortent ont pris leurs fusils et leurs sabres ; pour nous , toute notre confiance est en Dieu. Ce jour et le suivant , nous avons visité tout le hâvre et une partie de l'île St-Georges. Le résultat de nos investigations nous portait à croire qu'Isabelle était fertile et avait de l'eau douce , mais que , comme Christoval , elle n'offrait pas de plaines , et aucune espèce de pâturages. Les Missionnaires , restés sur le navire , ont aussi rendu compte de leurs observations. Tous les naturels qui

étaient venus à bord , leur avaient paru fournis abondamment de tous les fruits déjà trouvés dans les autres îles ; de plus , ils en ont apporté plusieurs qu'on n'avait point encore vus jusqu'à ce jour. L'équipage a été de nouveau frappé de leur vivacité dans le geste et le regard ; ils étaient toujours bien armés , et outre la lance et le casse-tête qu'on avait remarqués entre les mains des autres sauvages , on les a toujours vus avec l'arc bandé , tenant dans leurs mains des faisceaux de flèches empoisonnées , et de magnifiques boucliers en écaille de tortue. Interrogés sur la manière de se servir de leurs armes , ils les ont maniées sur le pont du navire avec une habileté effrayante. Ils se sont montrés disposés à échanger contre du fer et des haches chacune de leurs armes , à l'exception des boucliers en écaille qu'ils n'ont voulu céder pour aucun prix , quoiqu'ils témoignassent pour le fer et pour les haches une envie démesurée ou plutôt une véritable fureur. On a reconnu , parmi leurs objets de parure , plusieurs colliers faits avec des dents humaines. Un canot monté par trois ou quatre naturels , est venu au navire proposer la vente d'un enfant pour une hache : ils indiquaient très-clairement qu'il serait bon à manger. Peut-être était-ce un malheureux orphelin qu'ils avaient enlevé à leurs ennemis. En somme , tout le monde a été d'avis de poursuivre la reconnaissance.

« De nouvelles données furent recueillies le 15 par ceux de nos confrères qui étaient restés à bord. Les naturels leur avaient désigné les tribus amies , en leur disant d'aller s'y reposer (*moé-moé*) sans crainte (*nô-mate-mate*). Mais en même temps ils leur avaient indiqué un autre point de la côte , en répétant : *mata-mata* , et ajoutant : *des hommes méchants sont là ; d'où chacun*

concluait qu'il y avait là vraisemblablement des sauvages en guerre avec ceux qui visitaient le navire ; mais pouvait-on en conclure qu'ils fussent plus mal disposés envers nous ? c'est ce que personne ne se crut en droit de faire. Monseigneur, à qui ces renseignements avaient été soumis, se borna à répondre : « *S'ils sont en guerre, nous tâcherons de mettre la paix parmi eux.* » Un jour avant, il avait encore dit ces mots : « *Je vois bien que nous allons commencer par un mauvais peuple, mais nous couperons le mal par la racine.* »

« Le 16, Monseigneur fatigué du voyage de la veille, s'était levé un peu tard. Averti que l'embarcation est prête et n'attend plus que lui pour se mettre en marche, il a dit : *Je resterais aujourd'hui au navire avec bien du plaisir.... mais j'espère que nous reviendrons de bonne heure.* Ce jour-là, il a décosu le galon vert de son chapeau, pour ne point exciter la cupidité des naturels. M. Blémy a demandé la direction : *A la tribu ennemie*, lui a répondu Monseigneur.

« A quelques pas du rivage, nous nous voyons en face d'une espèce de bataillon d'indigènes debout sur le sable. A mesure que nous approchons, les uns semblent effrayés et se retirent derrière les arbres qui bordent la côte ; les autres, au nombre de cinquante à soixante, demeurent immobiles. Nous leur faisons quelques signes pour les engager à venir à notre rencontre. Alors un vieillard, à barbe et à cheveux blancs, s'avance comme en tremblant vers notre chaloupe ; il a en main la lance et le casse-tête, et tout en jetant autour de nous des regards où semblent se peindre la méfiance et la crainte, il nous offre quelques fruits en guise de présent. Aussitôt un petit morceau de fer lui est donné en retour. En même temps, Monseigneur, le P. Frémont,

le Frère Prosper et moi , nous avons mis pied à terre. M. Blémy et deux matelots nous ont aussi accompagnés ; ils ont laissé deux d'entre eux pour la garde du canot. Contre leur habitude , ni l'officier ni ses deux marins , n'ont pris leurs armes : ils les ont déposées dans la barque , honteux , ont-ils dit plus tard , de montrer moins de confiance que l'Evêque et ses prêtres.

« Cependant le vieillard s'est avancé au milieu de la foule des naturels , et s'est empressé de remettre le fer qu'il a reçu à un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, d'un teint assez blanc , grand et bien fait , muni d'un bouclier richement orné , d'une lance et d'un casse-tête , et paraissant exercer le rôle de chef. Ce fer , il l'a regardé avec mépris et dédain. Pensant le satisfaire , M. Blémy lui a fait signe de venir avec lui à la barque , et lui a donné une petite hache qu'il remporte fièrement , la tenant élevée dans ses mains à la manière d'un casse-tête. A cette vue , les sauvages ont répété plusieurs fois : *Kile-kile ! Kile-kile !* (expression qui , dans plusieurs îles , veut dire toutes sortes d'instruments en fer , tels que couteaux , haches , etc.) En retour , M. Blémy a reçu une assez mauvaise lance , qu'il jette aussi vigoureusement qu'il peut sur le sable , pour montrer aux naturels qu'il sait aussi se servir de cette arme. Aussitôt la foule a poussé un cri que nous n'avons pu définir.

« En ce moment , la petite troupe européenne s'est un peu approchée du groupe des sauvages ; Monseigneur , Prosper et moi , avec un matelot , nous commençons à l'aide de quelques mots connus et de quelques signes , à engager une espèce de conversation avec ceux qui se trouvent le plus près de nous , tandis que le P. Frémont , M. Blémy et un autre matelot , à peu près à dix pas de distance , s'efforcent d'en faire

autant. Le P. Frimont a demandé où sont les maisons : pas de réponse ; quels sont les chefs : on lui en a indiqué plusieurs, tous devant lui. Prosper a fait compliment à un chef de son beau casse-tête ; il n'a reçu par geste qu'une réponse fière. Un jeune homme, apercevant l'anneau de Monseigneur, lui a aussitôt offert en échange deux espèces de citrons sauvages, dont l'un à moitié mangé ; on s'est mis à rire, et un matelot a ajouté : « Ces gens-là ne connaissent pas mal le prix des choses. »

« Pendant ce petit incident, Prosper a remarqué dans la main d'un sauvage une hache européenne, emmanchée au bout d'un cassé-tête. Il vient aussitôt m'en faire l'observation. A mon tour, j'en ai déjà aperçu une autre ; je l'ai montrée du doigt à sa Grandeur. On dirait alors que les sauvages ont remarqué qu'on les épie : leur attitude est devenue plus menaçante. Prosper a dit : Mais ces gens-là sont prêts à combattre. Monseigneur a répondu : *C'est vrai ; les matelots auraient dû prendre leurs armes ;* et il a fait quelques pas du côté de la barque, mais déjà il était environné d'une dizaine de naturels. Prosper et moi, nous avons vu aussitôt un grand coup de hache tomber sur la tête de notre Evêque : il a été porté à deux mains et par derrière par un sauvage d'une taille très-moyenne. A ce coup tous les indigènes ont poussé un horrible cri de guerre. Monseigneur resté debout laisse échapper un cri de douleur en portant les deux mains sur sa tête. Déjà l'attaque est générale ; les assaillants se sont divisés leurs victimes ; chacun de nous aperçoit plusieurs casse-têtes levés sur lui et prêts à frapper ; chacun songe à fuir. Prosper néanmoins dit avoir vu frapper le second coup de hache qui a renversé Monseigneur par terre. En même temps M. Blémy reçoit aussi par derrière un coup de la hache

même qu'il vient de donner, et court de toutes ses forces à l'embarcation d'où il fait partir un coup de pistolet. Le P. Frémont est renversé, par deux fois, de deux coups de casse-tête; Prosper également poursuivi n'échappe à la mort qu'en se jetant à la nage dans la mer. Pour moi, à peine ai-je eu le temps de voir porter le premier coup à Monseigneur, que, me retournant aussitôt, j'aperçois deux casse-têtes levés sur moi; il est temps de fuir; je ne puis cependant le faire d'abord que lentement et à reculons, afin de pouvoir mieux éviter les coups. Mais bientôt je suis obligé, vu le nombre des assaillants qui fondaient sur moi, d'agir des pieds et des mains de plus d'une manière. Enfin Dieu a voulu que je me sois tiré de leurs mains avec deux légères contusions seulement, l'une à la tête et l'autre à la jambe.

« La chaloupe elle-même a été attaquée par une quinzaine de sauvages, qui se sont efforcés de la faire couler à fond, et n'ont lâché prise qu'au bruit des coups de pistolet. À peine y suis-je rendu, que j'y cherche Monseigneur, et ne l'apercevant pas je m'élançai de nouveau sur le rivage. Je le vois encore entre les mains de trois naturels, occupés l'un à le frapper, et les deux autres à lui arracher ses habits. Je vole à son secours, lorsqu'un nouveau coup de fusil parti de l'embarcation, met ses meurtriers en fuite. Le corps de Monseigneur est seul, je me jette sur lui, j'ai dans mes bras le corps de mon évêque, à demi nu, baigné dans son sang, le crâne ouvert par plusieurs blessures qui laissent à découvert sa cervelle toute sanglante; tel est l'état dans lequel je le trouve. Je l'appelle, aucune réponse, aucun signe. J'essaie de l'emporter; à cette vue, les sauvages cachés dans la forêt à quelques pas de moi, poussent un cri de désespoir. J'essaie de nouveau de me charger de mon précieux trésor, mais la douleur m'a ôté les forces. Je ne puis le traîner



qu'à quelques pas ; j'appelle à mon secours, on ne vient pas d'abord ; les matelots ne peuvent ramer, ils chargent leurs armes. J'appelle encore ; le P. Frémont avec Prosper accourt à moi ; nous portons ensemble le corps de notre premier Evêque et de notre premier martyr. Les sauvages, furieux sans doute de se voir enlever leur victime, ont poussé un nouveau cri ; mais déjà Monseigneur est placé dans la barque, sur les genoux de ses trois compagnons. Toute cette épouvantable scène n'a duré que quelques minutes.

« Nous demandons à Monseigneur s'il nous connaît : pas de réponse ; s'il souffre beaucoup : il laisse plusieurs fois échapper ces mots : *Mon Dieu! mon Dieu!* et une seule fois : *Ah! que je souffre!* Après quelques coups de rames, les matelots et nous, nous éprouvons un violent mal de cœur ; nous nous sentons défaillir. Je tiens alors sur mes genoux le corps de Monseigneur, sa tête repose sur ma poitrine, la vue de la profondeur de ses plaies, d'un os tombé de son crâne dans la barque m'a percé le cœur ; seuls, le P. Frémont et M. Blémy, c'est-à-dire, les plus grièvement blessés après le Prélat, ont conservé un peu de calme. L'un s'efforce de suggérer à Monseigneur des sentiments de confiance en Jésus et Marie, l'autre excite tantôt les matelots à ramer avec vigueur, et tantôt tire lui-même des coups de pistolet pour avertir le bâtiment. Vous dire ce que nous éprouvions alors d'abattement et de douleur, serait chose tout-à-fait impossible.

« Cependant notre pauvre embarcation s'approche tant bien que mal du navire ; c'est le charpentier du bord qui le premier a aperçu de loin revenir notre chaloupe. Il n'est pas encore onze heures. Surpris d'un si prompt retour, il avertit nos confrères qui, eux non plus, ne

savent à quoi l'attribuer. Hélas ! ils sont bientôt tirés de leurs doutes : les premiers mots que nous faisons entendre sont : *De la charpie , de la charpie , nous avons des blessés.*

« Impossible de rendre l'impression produite dans tout le navire. On cherche précipitamment ce qu'il faut pour des pansements ; un matelas et des draps de lit sont à l'instant portés sur le pont, le médecin est accouru avec des rasoirs à la main, et le capitaine a dit : *A demain la vengeance.*

« Monseigneur nageant dans son sang a été placé sur une chaise et monté de la barque sur le pont. Il est étendu sur un matelas, le docteur a examiné la plus profonde de ses plaies et déclare qu'il n'y a plus rien à faire. Un crucifix est placé près de notre Evêque pour recevoir son dernier soupir ; le P. Jaquet lui administre le sacrement de l'Extrême-Onction, tandis que tous les autres, Pères et Frères, versent des larmes et récitent des prières.

« Le docteur, après avoir pansé M. Blémy, dont il a regardé la plaie comme très-grave, puis le P. Frémont qu'il n'a pas cru en danger, a essayé aussi, pour nous satisfaire, de panser Monseigneur. Il a découvert de nouvelles blessures en lui rasant la tête : en tout cinq coups de hache ou de casse-tête, dont trois ont pénétré jusqu'à la cervelle et lui paraissent mortels ; les deux plus graves ont été reçus sur le côté droit de la tête, un troisième, aussi très-profond, sur le sommet du crâne, les deux autres unis et formant un Y un peu au-dessous. En le changeant de linge nous découvrons aussi deux légers coups de lance, l'un au bras droit et l'autre sur la hanche gauche, et par surcroît plusieurs contusions. Tout son corps en était meurtri, il avait aussi été traîné

sur le sable, ce qui lui avait macéré le nez et les yeux. Sur quoi le docteur nous a déclaré qu'il ne pensait pas que sa Grandeur eût plus de dix heures de vie, et qu'il était temps de lui administrer les derniers sacrements, si déjà il ne les avait point reçus. Sa cruelle agonie devait être bien plus longue.

« Pendant qu'on lui mettait le premier appareil, Monseigneur a paru souffrir davantage. Plusieurs fois il a vomé du sang. Il a aussi répété plusieurs fois ces paroles : *Mon Dieu, mon Dieu, délivrez-moi; et une fois : Défendez-moi.*

« Le soir du mercredi 17, nous avons entendu parler d'un projet d'expédition pour le lendemain à l'effet d'exercer une vengeance. Le capitaine voulut nous en prévenir lui-même, il nous annonça d'abord tout simplement « qu'il voulait aller tuer une douzaine des « vages dans les tribus qui nous avaient attaqués. » Ensuite il nous lut une petite lettre dans laquelle il disait : « que puisqu'on désirait savoir les motifs de l'expédition qu'il projetait pour le lendemain, il avait l'honneur de nous informer qu'il envoyait ses gens à terre « pour saisir et mettre en notre pouvoir les meurtriers « de notre Evêque et de son second officier. Il ajoutait : « qu'il était forcé de prendre cette mesure par son équipage, qui refusait d'aller désormais à terre si on ne « lui permettait pas de tirer vengeance d'une pareille injustice. » Consultés sur cette affaire, tous les membres de la Mission ont été d'avis que, laisser agir, c'était consentir à de sanglantes représailles. J'informai donc aussitôt de vive voix le capitaine de nos sentiments à cet égard, et j'ajoutai : « Il ne nous appartient pas de prononcer s'il est de votre devoir ou non de venger la « blessure de votre second officier et l'insulte faite à

« votre équipage : vous devez savoir quelles sont les obligations que vous impose votre qualité de capitaine. Pour nous, quelle que soit notre douleur à la vue de notre Evêque mourant, elle est encore assez calme et assez chrétienne pour nous faire détester toute espèce de vengeance. »

« Le capitaine alors change de plan, il fait une nouvelle lettre dans laquelle, pour nous mettre à couvert et cependant réaliser ses desseins, il nous déclare que, manquant de provisions fraîches, il enverra demain une de ses embarcations pour aller acheter des ignames et des taros parmi les naturels. Une pareille réponse ne nous rassurait qu'à demi sur ses véritables intentions, nous avons cru devoir prendre l'initiative et, le lendemain jeudi, à sept heures du matin, au moment où l'embarcation, munie de toutes pièces, se préparait à partir, j'ai présenté au capitaine la lettre suivante, signée de tous les prêtres.

« *Re Isabelle, Maître de l'Astrolabe, dix-huit décembre mil huit cent quarante-cinq, cinq heures du matin.*

« Monsieur le capitaine,

« Ignorant quels sont tous les motifs qui vous portent à envoyer votre embarcation au rivage où notre Evêque a été mortellement blessé, nous croyons devoir protester hautement que nous ne voulons aucun acte de représailles, cela étant contraire à la nature même de notre Mission qui est toute de sacrifice et de paix.

« Nous vous prions, et au besoin nous vous requérons, d'inscrire cette protestation dans votre journal légal.

« Agréez, monsieur le capitaine, l'assurance de notre considération.

« Vos très-humbles serviteurs. »

(Suivent les signatures.)

« Le capitaine, après la lecture de cette lettre, a répondu que l'embarcation ne partirait pas, et les matelots, à cette nouvelle, ont commencé à en retirer lentement et à regret leurs fusils et leurs sabres.

« Revenons à Monseigneur. Le 19, on remarqua que ses forces diminuaient sensiblement. A onze heures, il a entr'ouvert plusieurs fois les yeux ; on lui a présenté le crucifix, plusieurs fois il l'a serré entre ses mains. A trois heures et demie, il semblait respirer à peine ; le P. Frémont m'a prié de réciter les prières des agonisants. Tous les compagnons de Monseigneur, à genoux, forment un cercle autour de son lit ; le capitaine, le docteur et un officier de l'équipage aussi présents, ont les yeux fixés sur le Prélat et donnent par fois des signes non équivoques de douleur. J'ai commencé de mon mieux la récitation des prières, mais plusieurs fois les sanglots ont entrecoupé ma voix ; le sentiment de mon indignité en prononçant les sublimes et touchantes paroles : *Partez, âme chrétienne*, en présence de mon Evêque mourant, la solennité d'une pareille circonstance aux yeux de la Religion et de la Foi ; l'impression que produirait dans tout le monde chrétien la nouvelle de ce malheur ; les membres de la société de Marie et de la famille de Monseigneur, qu'il me semblait voir autour de son lit de mort, et mêler leurs larmes aux nôtres ; telles étaient alors les pensées et les réflexions qui se succédaient rapidement dans mon âme.

« A quatre heures moins quelques minutes, Monseigneur a poussé un soupir que nous avons pris pour le

dernier; quelques secondes après, il en a poussé un autre et il est allé recevoir sa belle couronne. Chacun alors a donné un libre cours à sa douceur, on a versé bien des larmes qui, les jours précédents, avaient été un peu retenues par quelques lucurs d'espérance; toutefois, on pouvait remarquer que notre affliction avait un caractère particulier: à notre tristesse se joignait quelque fierté d'avoir pour premier Evêque un martyr.

« Toutes sortes de soins avaient été prodigués à Monseigneur pendant sa maladie; nous n'avons que des actions de grâces à rendre à notre capitaine et à son équipage pour les soulagements sans nombre qu'ils se sont empressés de lui accorder. Au maintien grave et silencieux qu'ils ont toujours gardé pendant les quatre jours qui ont précédé sa mort, l'on aurait dit que, comme nous, ils allaient perdre un père, et depuis j'ai entendu plusieurs fois de simples matelots qui disaient: *Il était bon cet Evêque, il n'aurait pas dû tomber en si mauvaises mains.* C'est aussi ce que le capitaine et le docteur du bord (qui est catholique) m'ont répété plusieurs fois. Ce dernier surtout mérite une part toute particulière à notre reconnaissance; il n'a pas manqué un seul instant du jour de se trouver auprès du lit de Monseigneur et, pendant la nuit, il a couché sur le pont pour être plus à même de lui porter secours au premier moment de crise.

« Quelques instants après avoir fermé les yeux à Monseigneur, le P. Fremont nous a réunis en conseil pour décider quelles mesures il fallait prendre relativement à ses dépouilles précieuses. Nous sommes tous demeurés d'accord qu'il convenait de déposer son corps le plus près possible de l'endroit où il avait consommé son sacrifice. Quant à l'heure des obsèques, elle fut

fixée au lendemain à la pointe du jour, afin de n'être pas aperçu par les naturels. A l'instant même le P. Verguet et moi nous partons, avec une embarcation et cinq matelots, pour aller choisir un lieu solitaire et faire creuser une fosse. Les autres membres de la mission restés à bord, sont occupés à revêtir Monseigneur de ses habits pontificaux. Enfin, ce même soir, à mon retour au navire, je suis désigné pour célébrer la messe de l'enterrement, et le P. Jaquet pour faire les obsèques.

« Le 20, samedi, à trois heures et demie, tout le monde a été sur pied. On a réussi à élever un modeste autel sur le pont, quelques draperies ont été tendues tout autour pour que la lumière des cierges ne fût point vue du rivage, et le saint sacrifice commence à quatre heures et demie. C'était la première fois que je célébrais les saints mystères dans le vicariat de la Mélanésie ! J'avais à deux pas de moi et sous mes yeux le corps de mon Evêque ! Il était au milieu de ses prêtres et compagnons d'infortune, qui ont tous eu la consolation de faire la sainte communion pour lui. L'équipage tout entier, quoique protestant, a assisté à cette messe, et nous pouvons dire qu'il l'a fait avec un recueillement qui eût été remarqué même parmi des catholiques. Il y avait aussi deux jeunes sauvages, recrus à bord lors de notre passage à la Nouvelle Calédonie, et qui semblaient être là pour représenter le peuple qui venait d'enlever la vie à Monseigneur.

« A cinq heures on a mis la bière sur une barque, au milieu des Pères et des Frères : cette embarcation gouvernée par le premier officier du bord, était remorquée par une autre dans laquelle se trouvaient le capitaine du navire et l'équipage. Un morne silence a régné

pendant tout le trajet, qui a duré près de quarante minutes. A six heures nous sommes arrivés au fond du Havre de l'Astrolabe, et nous avons mis pied sur la petite île St.-Georges que nous avons choisie pour le lieu de la sépulture, parce que, n'ayant pas d'habitants et se trouvant assez éloignée des autres îles, nous n'avions rien à craindre pour le précieux dépôt que nous voulions lui confier. C'est là qu'on a déposé, sans presque aucune solennité le premier apôtre des îles Salomon, et chacun, les yeux baignés de larmes, a jeté sur son corps quelques gouttes d'eau bénite.

« Comme nous étions dans un pays où nous avons déjà remarqué des traces de cannibalisme, il a fallu nous priver de la consolation d'élever sur la tombe de notre Evêque aucun signe religieux. Avant de quitter les restes de notre Père, nous avons encore récité quelques prières à la hâte, et nous nous sommes retirés le cœur plein d'inquiétude pour l'avenir: nous ne pouvions plus ignorer que nous fussions orphelins, et la responsabilité de la Mission semblait nous accabler dès lors de tout son poids.

« Il vous tarde sans doute, mon très-révérend Père, de savoir quelles décisions vos enfants ont prises après d'aussi tristes événements. Deux jours après la mort de notre Evêque, nous avons recommencé la visite des tribus, et si nous n'avons pas cru trouver dans Isabelle une sécurité suffisante pour le moment, il s'en faut bien que nous ayons regardé cette île comme inabordable; seulement nous avons pensé qu'après un avertissement pareil, il était de la prudence même évangélique de chercher pour un temps un asile plus sûr. Nous pensons l'avoir rencontré dans San Christoval, que nous avons visité en passant et dont les habitants nous avaient paru assez bien disposés.



« Lesamedi, trois janvier, après onze mois de course, nous avons été conduits, sans le savoir, dans un port magnifique et encore inconnu jusqu'à ce jour aux navigateurs. Nous lui avons donné le nom de *Port sainte Marie*, parce que la sainte Vierge elle-même semblait nous l'avoir choisi. Nous y avons trouvé une belle population, réunie presque tout entière en un joli village, et nous avons décidé les naturels à nous vendre un terrain convenable, situé dans la partie la plus centrale du port et arrosé par un petit ruisseau d'eau douce. Aussitôt nous avons mis la main à l'œuvre ; la hache, la pioche, la bêche, le rabot , se sont succédé dans nos mains et, grâce à Dieu, nous avons maintenant un abri pour le travail et une maison en bois de vingt-deux pieds de hauteur, sur trente-six de long et vingt de large. Ce sont les indigènes de la tribu la plus voisine qui en ont fait la toiture avec des feuilles de palmiers ; ce sont eux qui ont transporté la plus grande partie des bois qui sont entrés dans la charpente ; c'est à eux encore que nous devons, en grande partie, l'abatis des arbres qui obstruaient notre propriété et auraient pu nous occasionner quelques surprises de la part des indigènes mal-intentionnés.

« Il est bon, je crois, de vous faire remarquer ici que, bien différents des sauvages d'Isabelle, ceux de Christovaine nous ont paru s'entre-détruire généralement que dans des guet-apens isolés. Un individu a-t-il une injure à venger ou l'envie de se repaître de la chair de quelqu'un, il va se blottir au milieu de quelques arbrisseaux touffus, ou derrière quelques gros arbres, près du sentier que doit suivre son ennemi, et saisissent le moment où il peut le frapper à deux pas et par derrière, il est toujours sûr de s'en défaire, sans

**courir lui-même aucun danger. Nous ne pensons pas avoir à craindre ici une attaque générale; nous voudrions pouvoir en dire autant des surprises particulières, mais nous commençons à connaître assez le pays pour savoir que s'avancer seul et sans armes au milieu des bois, c'est une imprudence qu'on paie de la vie. En un mot, le peuple au milieu duquel nous venons de fixer notre tente, nous a montré trop de qualités pour ne pas gagner notre affection, et trop de méchanceté pour ne point exciter notre méfiance.**

**« J'espère, dans une prochaine lettre, vous donner de plus amples détails sur la Mission de San-Christoval : aujourd'hui, mon très-révérend Père, vous avez sans doute d'assez grands malheurs à pleurer.**

**« Je n'ai que le temps de me recommander aux prières de la Société, et de solliciter pour mes confrères et pour moi votre paternelle bénédiction.**

**« Le dernier de vos enfants en Jésus et Marie,  
ET. CHABRAIN, S. M. »**



Lorsque nos Associés se réjouissaient, il y a quelques mois, de l'heureuse exaltation de Pie IX au Pontificat suprême, ils ignoraient peut-être à combien de titres ils devaient s'en féliciter pour l'OEuvre, qui voit aujourd'hui dans le chef de l'Eglise un de ses plus puissants et plus anciens protecteurs. L'illustre Evêque d'Imola n'était pas encore appelé à bénir l'univers, que depuis longtemps sa main paternelle s'étendait sur nous; son nom religieusement inscrit dans nos Annales, était déjà entouré de notre reconnaissance, avant d'être salué avec amour par tout le peuple chrétien. Dès l'année 1837, alors que notre OEuvre était à peine connue en Italie, il avait, le premier entre tous les Prélats des Etats-Romains, élevé la voix en notre faveur, et son

diocèse répondant à l'appel d'un Pasteur vénéré , portait aussitôt le chiffre de ses dons généreux au-dessus des aumônes de toutes les cités qui l'avoisinent , à l'exception de Rome seule. En daignant s'unir à nos efforts , le même Pontife nous réservait d'autres gages de sa haute bienveillance ; deux nouveaux Mandements publiés en 1839 et en 1841 , témoignèrent de sa vive et persévérante sollicitude pour les progrès de l'Association.

Aussi les Directeurs de l'Œuvre , encouragés par ces précieux souvenirs , ont-ils éprouvé le besoin de porter aux pieds du S. Père l'expression de leur confiance filiale dans une protection qui leur était connue, et d'implorer pour eux et pour leurs Associés une de ses premières bénédictions. Leurs vœux ont été exaucés. Sa Sainteté a daigné répondre aux Conseils de Lyon et de Paris par les deux lettres que nous allons transcrire : elles sont pour l'Œuvre comme le couronnement des grâces dont les Souverains Pontifes l'ont comblée tour à tour , depuis l'époque de sa fondation sous le règne de Pie VII qui , lui aussi , fut Evêque d'Imola (1).

---

(1) Ces lettres n'ont pu être mises en tête du Numéro parce que le tirage était déjà commencé quand nous les avons reçues.

LETTRE DE SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE LYON.

« PIUS PP. IX.

« Dilecti filii salutem, et Apostolicam Benedictionem.

« Libenti quidem animo vestras excepimus litteras summæ vestræ erga Nos pietatis, et observantiæ testes, quibus Nostram Deo sic disponente ad summum Ecclesiæ Pontificatum evectionem obsequentissime Nobis gratulati estis. Gratissimum porro hoc vestrum Nobis accidit officium, tum quod a vestra in hanc Apostolicam Sedem veneratione profectum esse intelligimus, tum quod singulari semper benevolentia, et studio Societatem Propagationis Fidei istie primitus insitutam prosequuti sumus, in cuius utilitatem, prosperitatemque magis in dies procurandam vos incumbere tantopere gloriamini. Et quoniam summa animi Nostri consolatione uberes, ac salutares, Deo bene juvante, ex eadem Societate in christianam rempublicam fructus redundare cognoscimus, idcirco hanc occasionem libentissime arripimus ut præcipuum nostrum erga illam studium testemur, et confirmemus, vobisque simul persuasum esse volumus, nihil Nobis gratius futurum, quam Societatem ipsam, prout magis in Domino expedire censuerimus, omni ope tueri, ac fovere. Interim vero. celestium omnium munerum auspiciem et peculiaris paternæ Nostræ in vos caritatis testem Apostolicam Benedictionem intimo cordis affectu Vobis ipsis, Dilecti Filii, amanter impertimur.

« Datum Romæ apud S. Mariam Majorem die 19 augusti anno 1846, Pontificatus nostri anno primo.

« PIUS PP. IX »

TRADUCTION DE LA LETTRE DE SA SAINTETÉ  
AU CONSEIL CENTRAL DE LYON.

« PIE IX, PAPE.

« Bien-aimés fils , salut et Bénédiction Apostolique.

« C'est avec une douce satisfaction que Nous avons reçu , en témoignage de votre pieuse affection et de votre déférence pour Nous, vos félicitations respectueuses sur notre élévation , par une disposition divine , au suprême Pontificat de l'Eglise. Nous avons été très-sensible à l'accomplissement de ce devoir , soit parce que nous avons compris que c'était un effet de votre vénération pour ce Siège Apostolique , soit parce que Nous avons toujours porté un intérêt et un zèle particuliers à l'Œuvre de la Propagation de la Foi , instituée en premier lieu à Lyon , et que vous vous faites gloire de rendre de jour en jour plus florissante par vos incessants efforts. Connaissant donc avec une souveraine consolation les fruits abondants et salutaires que produit , avec l'aide du Seigneur, cette même Société, pour le bien de la Chrétienté tout entière , Nous saisissons très-volontiers cette occasion de lui donner un gage et une nouvelle épreuve de notre spéciale sollicitude , et Nous voulons que vous soyez en même temps persuadés que rien ne Nous sera plus agréable que de la protéger et de la favoriser de tout notre pouvoir , selon que Nous le jugerons plus convenable dans le Seigneur. En attendant , Nous vous donnons avec amour , bien-aimés fils , et du plus profond de notre cœur la bénédiction apostolique, comme

un présage de tous les dons célestes et un témoignage de notre affection paternelle et toute spéciale envers vous.

« Donné à Rome , à Ste-Marie-Majeure , le 19<sup>e</sup> jour d'août de l'année 1846, et de notre Pontificat la première.

« PIE IX , PAPE. »

LETTRE DE SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE PARIS.

« PIUS PP. IX.

« Dilecti filii salutem, et Apostolicam Benedictionem.

« Litteræ vestræ, quibus gaudium, summamque lætitiâ a Vobis ex Nostra ad Apostolicæ Dignitatis fastigium evectione susceptam obsequentissime declarastis, Nobis pergratæ, perque jucundæ fuerunt. Insigne enim singularis vestræ observantiæ, ac venerationis in hanc Apostolicam Sedem, et filialis prorsus in Nos, pietatis specimen exhibuerunt. Illud etiam iisdem in litteris præcipua Nos animi voluptate perfudit, quod in iis luculentum testimoniû nacti sumus, quantopere vobis cordi sit, omnem opem, et operam constanter adhibere ut Propagationis Fidei Societas, quam summo semper affectu prosequuti sumus, magis in dies vigeat, ac floreat. Quod egregium vestrum studium vehementer in Domino commendamus, vobisque persuasum esse volumus voluntatem Nostram in iis, quæ ad ipsius Societatis bonum, ac splendorem amplificandum, a Nobis proficisci poterunt, promptam semper, ac paratam futuram. Interim vero studiosissimo vestro gratulationis

officio, paribus paternæ Nostræ benevolentiae significationibus respondentes, Apostolicam Benedictionem ex intimo corde depromptam vobis omnibus amanter impertimur.

« Datum Romæ apud S. Mariam Majorem die 19 augusti anno 1846, Pontificatus nostri anno primo.

« PIUS PP. IX. »

TRADUCTION DE LA LETTRE DE SA SAINTETÉ  
AU CONSEIL CENTRAL DE PARIS.

« PIE IX, PAPE.

« Bien-aimés fils, salut et Bénédiction Apostolique.

« La lettre que vous Nous avez respectueusement adressée en témoignage de la joie et de la vive allégresse qu'a excitée en vous Notre élévation à la suprême dignité de Chef de l'Eglise, Nous a été très-sensible, et a rempli Notre cœur d'une douce satisfaction. Elle Nous a donné une preuve insigne de votre déférence et de votre vénération pour le Saint Siège Apostolique, en même temps que de votre filiale affection pour Notre personne. Mais ce qui, dans cette lettre, a surtout comblé notre âme de joie, c'est que Nous y avons clairement reconnu combien vous avez à cœur de contribuer de tous vos moyens à développer de jour en jour et à rendre de plus en plus florissante cette Association pour la Propagation de la Foi, qui a toujours été l'objet de notre vive affection. Nous louons pleinement



dans le Seigneur et zèle éclatant que vous témoignez pour elle, et Nous voulons que vous sachiez que, pour toutes les choses qui seraient propres à accroître la prospérité et la splendeur de l'Association, et qui pourraient dépendre de Notre volonté, vous pouvez pleinement compter sur Notre concours. Répondant d'ailleurs au témoignage du zèle qui vous a dicté vos paroles, par un égal témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons à tous affectueusement et du plus profond de Notre cœur, Notre Bénédiction Apostolique.

« Donné à Rome, à Ste-Marie-Majeure, le 19<sup>e</sup> jour d'août 1846, l'an premier de notre Pontificat.

« PLE IX, PAPE. »

---

## NOUVELLES.

La Mission des PP. Capucins en Mésopotamie fait de jour en jour les plus consolants progrès. Quand ces Religieux arrivèrent à Orfa, cette ville comptait à peine quelques catholiques, et voilà qu'en peu de temps ce petit troupeau s'est rapidement multiplié au milieu des obstacles de tout genre; chaque année l'a vu grandir par des conversions plus nombreuses, dignement couronnées en 1846 par l'abjuration de deux Evêques jacobites. Le premier, Mgr Abraham, était l'Evêque même d'Orfa; le second, Mgr Joseph, l'assistait en qualité d'auxiliaire. Pour avoir obéi à leur conscience, ils ont été, l'un et l'autre, abreuvés d'humiliations par quelques membres du clergé schismatique arménien; mais cette épreuve, soutenue avec fermeté, porte déjà ses fruits: leurs anciens coréligionnaires, dont ils étaient aimés, se disposent à les suivre en foule dans le sein de la véritable Eglise.

FIN DU TOME DIX-HUITIÈME.

---

**TABLE DU TOME DIX-HUITIÈME.**


---

Lettre de Sa Sainteté au Conseil de Lyon , page 568.

Lettre de Sa Sainteté au Conseil de Paris , 570.

Compte-rendu , 198.

Mandements et nouvelles , 184 , 307 , 384 , 472 , 572.

Départs de Missionnaires , 84 , 184 , 310 , 392 , 469.

**MISSIONS D'ASIE.**

**CHINE.**

Lettre de Mgr Ferréal, Vic. apost. de la Corée , 76.

Extrait d'une lettre de M. Pinchon , 97.

Lettre de M. Chauveau , 110.

Lettre de M. de la Brunière , 116.

Lettre de Mgr Alphonse , coadjuteur au Chan-si , 131.

Lettre du P. Clavelin , Jésuite , 241.

Autre lettre du même Père , 262.

Autre lettre du même , 274.

Lettre de Monseigneur Rimolati , Vic. apost. du Hou-  
Kouang , 346.

## ILES LILOU-KIKOU.

Lettre de M. Forcade , Miss. apost. , 363.

## CORÉE.

Lettre d'André Kimai-Kim, Diacre Coréen , 284.

Extrait d'une lettre de M. Daveluy , 304.

## TONG-KING OCCIDENTAL.

Lettre de Mgr Retord , Vic. apost. , 92.

Lettre de M. Charrier , 466.

## SIAM.

Lettre de M. Grandjean , 48.

Autre lettre du même , 66.

## INDE.

Extrait d'une lettre de M. Luquet , 313.

Lettre de M. Jarrige , 325.

Extrait d'une lettre de Mgr Bonnard , 328.

Extrait d'une lettre du P. Brissaud , Jésuite , 331.

Extrait d'une lettre du P. Trincal , Jésuite , 334.

Extrait d'une lettre du P. St-Cyr , Jésuite , 340.

## SYRIE.

Lettre du P. Fr. de Ploughe , Capucin , 189.

## CONSTANTINOPLÉ.

Lettre de M. l'abbé Hillereau , 386.

## MISSIONS D'AFRIQUE.

*Madagascar.*

Extrait d'un mémoire de M. Dalmon , Préfet ap. 146.

Lettre du P. Gotin , Jésuite , 157.

## MISSIONS D'AMÉRIQUE.

## ÉTATS-UNIS.

Lettre des Pères du Sixième Concile de Baltimore, 393.

*Montagnes-Rocheuses.*

Lettre du P. de Smet , Jésuite , 473.

Lettre du P. Joset , Jésuite , 504.

Autre lettre du même Père , 518.

## CANADA.

Lettre du P. Aubert , Oblat de Marie Immaculée, 442.

Lettre du P. Laverlochère , Oblat , 449.

Lettre du P. Hanipaux , Jésuite , 461.

## MISSIONS DE L'OcéANIE.

## AUSTRALIE.

Notice sur le nouveau Diocèse de Perth , 525.

Lettre de Dom Léandre , Bénédictin , 528.

Lettre de M. Thiersé, Prêtre du S.-Cœur de Marie, 541.

## OCÉANIE ORIENTALE.

*Iles-Marquises.*

Lettre du P. Escoffier , Miss. de Picpus , 43.

## OCÉANIE OCCIDENTALE.

*Wallis.*

- Lettre du P. Mathieu, Mariste, 5.  
 Lettre du P. Roulleau, Mariste, 18.  
 Lettre de Mgr Bataillon; Evêque d'Enos, 38.

*Tonga.*

- Lettre du P. Grange, Mariste, 23.  
 Lettre du P. Calinon, Mariste, 420.

## NOUVELLE ZÉLANDE.

- Extrait d'une lettre de Mgr Pompallier, 174.  
 Extrait d'une autre lettre du même Prélat, 178.  
 Autre lettre du même, 181.

## OCÉANIE CENTRALE.

*Nouvelle-Calédonie.*

- Lettre du P. Rougeyron, Mariste, 497.  
 Lettre du P. Viard, Mariste, 413.

## MÉLANÉSIE.

- Lettre du P. Chaurin, Mariste, 464.









**THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE  
STAMPED BELOW**

—

**RENEWED BOOKS ARE SUBJECT TO IMMEDIATE  
RECALL**

**LIBRARY, UNIVERSITY OF CALIFORNIA, DAVIS**

Book Slip-50m-12,'64 (F772s4) 458

349349

Society for the  
Propagation of the  
Faith.  
Annales.

BV2155  
S6  
v.17-18

LIBRARY  
UNIVERSITY OF CALIFORNIA  
DAVIS

